

UNIVERSITÉ
DE CAEN

N° D'ORDRE :

7

THÈSES

FACULTÉ
DES LETTRES

PRÉSENTÉES

A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE CAEN

POUR OBTENIR

LE GRADE DE DOCTEUR ÈS LETTRES

PAR

Pierre FLAMENT

1^{re} THÈSE. — LA VIE A L'OFLAG II D-II B
GROSS-BORN ET ARNSWALDE (POMÉRANIE)

2^e THÈSE. — PRATIQUE RELIGIEUSE
ET VITALITÉ CHRÉTIENNE A L'OFLAG II D-II B

Présentées et soutenues le 14 avril 1956

JURY

M. de BOUARD, Doyen, Professeur...	<i>Président.</i>
MM. VAN EFFENTERRE, Professeur	} <i>Rapporteurs.</i>
VIDALENC, Professeur	
REINHARD, Professeur	} <i>Suffragants.</i>
JUMEAU, Professeur	

Ouvrage publié avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique

IMPRIMERIE ALÉNÇONNAISE
PLACE POULET - MALASSIS
ALÉNÇON (ORNE)

1957

UNIVERSITÉ
DE CAEN

N° D'ORDRE :

7

THÈSES

FACULTÉ
DES LETTRES

PRÉSENTÉES

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE CAEN

POUR OBTENIR

LE GRADE DE DOCTEUR ÈS LETTRES

PAR

Pierre FLAMENT

1^{re} THÈSE. — LA VIE A L'OFLAG II D-II B
GROSS-BORN ET ARNSWALDE (POMÉRANIE)

2^e THÈSE. — PRATIQUE RELIGIEUSE
ET VITALITÉ CHRÉTIENNE A L'OFLAG II D-II B

Présentées et soutenues le 14 avril 1956

JURY

M. de BOUARD, Doyen, Professeur...	<i>Président.</i>
MM. VAN EFFENTERRE, Professeur	} <i>Rapporteurs.</i>
VIDALENC, Professeur	
REINHARD, Professeur	} <i>Suffragants.</i>
JUMEAU, Professeur	

Ouvrage publié avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique



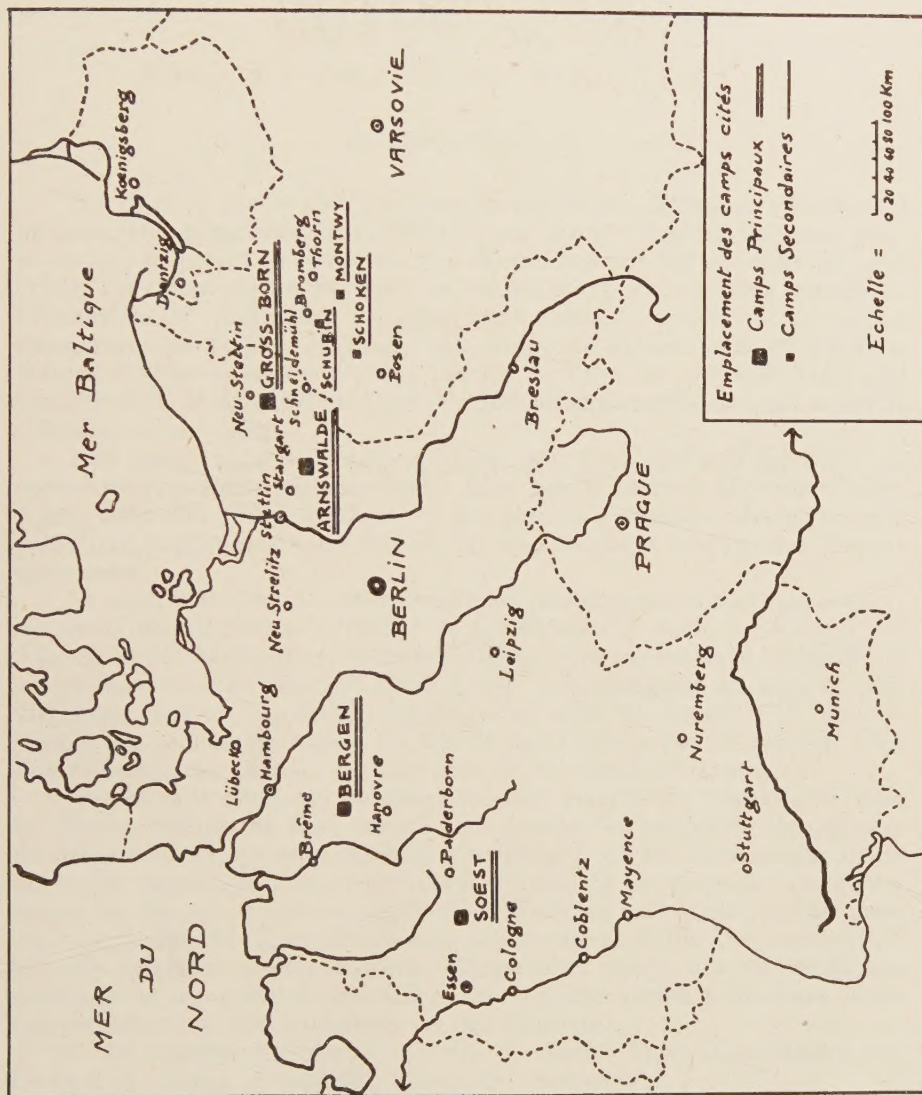
IMPRIMERIE ALÉNÇONNAISE
PLACE POULET - MALASSIS
ALÉNÇON (ORNE)

1957

PERSONNEL ENSEIGNANT DE LA FACULTÉ DE LETTRES DE CAEN

Doyen : M. DE BOUARD

MM. DE BOUARD	Professeur (Histoire de Normandie et Histoire du Moyen âge).
CONTAMINE	Professeur (Histoire moderne et Contemporaine) détaché à l'Université de Rennes, suppléé par M. VIDALENC, professeur.
ANGELLOZ	Professeur (Langue et Littérature allemandes) détaché à l'Université de la Sarre, suppléé par M. GUINET, chargé d'enseignement.
LÉVÊQUE	Professeur (Philosophie).
VAN EFFENTERRE	Professeur (Histoire ancienne).
BORNECQUE	Professeur (Langue et Littérature françaises modernes et contemporaines) détaché à Istanbul (Turquie), suppléé par M. GARAPON, chargé d'Enseignement.
LOUIS	Professeur (Langue et Littérature françaises du Moyen âge et de la Renaissance) suppléé par M. PIGNON, chargé d'enseignement.
JUMEAU	Professeur (Langue et Littérature latines).
MONOD	Professeur (Langue et Littérature anglaises).
COSTIL	Professeur (Langue et Littérature grecques).
ROUGIER	Professeur (Philosophie).
DURAND	Maître de Conférences (Philologie germanique).
JOURNAUX	Maître de Conférences (Géographie).
FONTAINE	Chargé d'Enseignement (Philologie classique).
L. MUSSET	Chargé d'Enseignement (Histoire du Moyen âge).
BLOCH	Chargé d'Enseignement (Psychologie).
LECLAIRE	Chargé d'Enseignement (Langue et Littérature des Peuples Anglo-Saxons).
GIRAULT	Assistant (Langue et Littérature allemandes).
Mlle PARENT	Assistante (Anglais, Littérature et civilisation américaines).
M. JOUAN	Assistant (Lettres anciennes).
Mlle FABRE LUCE DE GRUSON	Assistante (Philosophie).
MM. NÉRÉ	Assistant (Histoire moderne et contemporaine).
BAILBE	Assistant (Langue et Littérature françaises modernes et contemporaines).
ELHAI	Assistant (Géographie).
Mlle VIARRE	Assistante (Langue et Littérature latines).
M. CAUCAL	Secrétaire principal des Facultés.





Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

DESSEIN INITIAL (I)

En 1939, la guerre vint interrompre mes études d'histoire à la Faculté de Caen. Fait prisonnier sur l'Ailette en juin 1940, et conduit en Poméranie, je conçus le projet de recueillir des documents sur les activités de mon Oflag. Un camarade de régiment, le commandant René Baticle, agrégé de l'Université et professeur au lycée Saint-Louis, rapatrié comme ancien combattant de 14-18, écrivit dès son retour en France, à M. le P^r René Musset, doyen de la Faculté des Lettres de Caen. Il sollicitait pour moi l'autorisation de préparer un diplôme d'Études supérieures sur « les Activités françaises d'un Oflag ».

Une lettre reçue au camp quelques semaines après m'apportait un accord de principe, avec ces simples mots que la censure allemande laissa passer dans leur forme sybilline : « Monsieur le Professeur Musset accepte volontiers, pourvu que votre travail soit scientifique et basé sur des données rigoureuses. »

Je continuai donc de collectionner les renseignements de toute nature. Au cours des nombreuses fouilles de la Wermarcht et de la Gestapo, les Allemands dédaignèrent ce tas de paperasses; dans ma rustique bibliothèque de prisonnier — les planches d'une caisse — il atteignait au mois de janvier 1945, tout un rayonnage. En cinquante mois de captivité, j'avais rassemblé des milliers de notes. De tels papiers, non camouflés, étaient sans doute inoffensifs; jamais, en tout cas, ils ne furent confisqués.

Ne pouvant fixer, par entente avec mes professeurs trop loin de moi, les limites précises de mon travail sans éveiller les soupçons des censeurs de notre courrier, je me contentai d'accumuler, en les classant par disciplines, les détails qui tombaient sous mes yeux. Je me proposai, après mon retour en France, d'orienter mon effort selon les indications que je recevrais de la Faculté. L'enquête menée concernait aussi bien les occupations les plus humbles, comme les Arts Ménagers au camp, que les problèmes spirituels de notre vie de prisonniers. Tout devint occasion de notes. Elles comprenaient, je cite au hasard de ma mémoire :

— les services du camp : Service de Santé, Poste, Commission des Ordinaires, Centre d'Entraide, Caisse de Virements...;

(1) Principales abréviations utilisées :

N. P. C. : Notes personnelles de captivité;

E. L. S. : Écrit sur le Sable, titre du journal du camp;

C. E. A. : Centre d'Entraide de l'Oflag II B. En plus de cet organisme de l'Oflag, c'est le titre du journal de notre Amicale, depuis le retour. L'abréviation renvoie à ce journal.

— le domaine culturel : Œuvres de jeunesse, Exposition sur le rayonnement de la France dans le monde, Techniques d'Art, Groupements folkloriques, « Université » de l'Oflag, Cercle économique, E. S. O. P. (1), Presse au camp, bibliothèques...;

— le domaine religieux : la « paroisse » de l'Oflag...;

— sans omettre certaines pages sur les activités du Cercle Pétain, voire même les réalisations clandestines comme le Journal parlé, les cours de perfectionnement des Officiers d'active, la Radio I. S. F. (2)...

Pendant près de cinq ans, je fus contraint de jouer au chat et à la souris avec les Allemands parce que je détenais des archives compromettantes. Quelques-unes d'ailleurs, échappées au naufrage de janvier-mars 1945, sont insérées dans ce travail. C'est la raison pour laquelle, aux yeux de nos gardiens et pour l'ensemble du camp, je fus simplement connu comme maître de chapelle. J'ai appliqué le proverbe : Pour vivre heureux, vivons caché, et j'ai gardé l'attitude réservée de celui qui observe de l'extérieur. De la sorte, j'ai pu glaner bien des détails. L'aide complaisante de quelques camarades permit le reste.

Ces derniers acceptèrent volontiers mes investigations, parfois indiscretes; les portes s'ouvrirent en un fraternel accueil. Avec la permission du colonel Verdier, alors doyen du camp, je passai pendant le quatrième trimestre 1944 bon nombre de soirées à fouiller, dans son bureau, les archives françaises du camp; à cette heure tardive, barricadés par les Allemands pour la nuit à l'intérieur de nos blocs, les rondes importunes étaient moins à craindre.

RUINE DE CE DESSEIN

En janvier 1945, à l'approche des Russes vers la Poméranie, la panique allemande augmenta; nos gardiens reçurent l'ordre de nous évacuer vers l'Ouest. L'état d'épuisement dans lequel nous nous trouvions rendait impossible le transport de ces volumineux documents sur les routes; quelque cinq cents kilomètres à pied, clos par un trajet de deux jours en wagons à bestiaux, devaient conduire douze cents d'entre nous, débris de l'Oflag morcelé, depuis Arnswalde jusqu'à Soest, en Westphalie. Nous aurions du moins la consolation d'être libérés par les Américains, le 6 avril, dans le coup de filet de la Ruhr.

Du reste, les Allemands nous avaient prescrit de rassembler dans la salle de gymnastique du camp, la Turnhalle, tous les bagages que nous étions incapables d'emporter avec nous. Nos gardiens s'engageaient à les remettre — ils n'en étaient plus à un mensonge près — à la Croix Rouge Internationale de Genève; le tout nous parviendrait en France, une fois la guerre achevée. Comme mes camarades, je m'exécutai. Deux valises qui contenaient la majeure partie de ces notes furent laissées à la Turnhalle; le reste, abandonné dans les combles du bloc I, à l'Oratoire du camp.

Mais à peine avions-nous quitté nos barbelés le 29 janvier 1945 au matin,

(1) École Supérieure d'Orientation Professionnelle.

(2) Ils Sont Foutus.

remorquant dans la neige épaisse de misérables traîneaux construits à la hâte, que les Allemands pillèrent nos bagages. Les malades restés à l'infirmierie du camp avec des médecins français et l'aumônier, quarante-cinq prisonniers en tout, assistèrent à la curée. Au nom sans doute de la Convention de Genève, nos gardiens se servirent.

Voici comment un des témoins décrit le pillage :

A leurs risques — c'est défendu de sortir du block — certains (d'entre nous) poussent jusqu'à la Turnhalle. Grosse surprise, nombre de valises sont déjà éventrées. Toutefois nous verrons mieux; le soir les Allemands viendront avec de fortes lampes à acétylène pour se livrer plus rationnellement aux opérations que vous imaginez; nos protestations ne servent à rien. » Et, plus loin, il précise : « Le 12 février, une visite à la Turnhalle nous rassure définitivement sur le sort des bagages; tout est éventré et irrémédiablement perdu (1). »

Ce que les Allemands n'avaient pas détruit, le bombardement de l'artillerie et les attaques réitérées des Russes devaient en venir à bout. Les casernes d'Arnswalde souffrirent cruellement. « Elles sont dans un bien triste état », écrit un autre camarade après le 27 février 1945. « Les toitures ont disparu, effondrées et incendiées, des pans de murs sont écroulés, plus de Turnhalle, les garages ont en grande partie disparu (2). »

Il fallait faire le sacrifice des documents laissés.

NOUVEAU PROJET

Pourtant, il me coûtait de ne pas consigner par écrit cette expérience vécue. Deux cents pages de notes, à l'écriture très dense, avaient échappé aux fouilles, grâce à leur camouflage, les unes dans la reliure d'un livre, les autres dans le cadre épais d'une marquerie exécutée par un ami de captivité, Pierre Pagel. Au départ d'Arnswalde, je les emportai sur mon dos.

Le colonel Malgorn, un des doyens de l'Oflag, dans un rapport remis en août 1945, au Ministère des Prisonniers de Guerre, précise : « Au mois de janvier 1945, les officiers et hommes de troupe constituant l'Oflag II B ont été mis sur route à pied vers l'Ouest. Aucun moyen de transport n'étant prévu, les archives ont dû être abandonnées sur place et elles peuvent être considérées comme perdues, la ville d'Arnswalde et le camp ayant été par la suite le théâtre de violents combats. »

Pas toutes cependant. Quelques-unes avaient été emportées par des prisonniers; mais leur sort fut à peu près identique. Voici comment le lieutenant Rolland rapporte le fait en racontant les tragiques étapes du retour :

La disparition d'un grand nombre de traîneaux eut rapidement une conséquence. Les gens ne pouvaient pas porter sur leur dos tout ce qu'ils avaient tiré jusqu'ici; ils s'allégèrent, et bientôt, pour qui marchait en queue, le bord du chemin fut jonché d'objets de toutes sortes. Ce furent d'abord les bouquins qui apparurent :

(1) Centre d'Entraide : Oflag II B, n° 3, novembre 1945.

(2) Centre d'Entraide : Oflag II B, n° 3, novembre 1945.

les méthodes Assimil, les grammaires, puis les manuels d'histoire, de géographie, de sciences. Ils gisaient, ouverts au hasard, et on voyait les passages soulignés en rouge. Suivirent les cours polycopiés, que le vent dispersait. La Faculté de Droit, les Travaux Publics. Puis vinrent les cahiers, les paquets de notes, ornées de petits dessins multicolores et minutieux. On faisait des plaisanteries cyniques sur tous ces projets ainsi dévoilés et souillés de boue. Les certificats s'enlisaient. En moins de deux heures, la colonne fut vidée de ses archives intellectuelles (1).

Archives intellectuelles? Bien grand mot pour mes quelques pages de notes! Du moins, j'eus la chance de pouvoir les porter jusqu'au bout! Ces épaves triomphèrent une fois encore des perquisitions en arrivant à Soest; quelques cigarettes glissées au soldat allemand lors de la fouille servirent de rançon. Déjà très incomplètes en elles-mêmes, ces feuilles s'interrompent en décembre 1943 pour reprendre fin janvier 1945. Celles de l'année 1944, non encore camouflées au départ d'Arnsvalde, avaient rejoint les documents abandonnés au camp. Aussi, je fus un moment tenté de faire mienne la boutade que me confiait un autre camarade de l'Oflag, Bernard Vacheret : « Il faudrait une seconde captivité pour avoir le loisir de retrouver la première. »

Telles qu'elles sont, ces modestes notes constituent cependant le point de départ du présent travail. De retour en France le 20 avril 1945, je lançai bientôt un premier appel à de nombreux compagnons d'exil. Certains d'entre eux — moins sans doute que ne l'eussent laissé espérer les démarches tentées avant la libération et les promesses reçues au cours des étapes — voulurent bien me prêter les documents qu'ils avaient fait parvenir à leurs familles pendant la captivité, avant le débarquement du 6 juin 1944. Ils contenaient notamment le texte de conférences, l'analyse de cours faits à l'Oflag. Mes sources se trouvèrent ainsi partiellement reconstituées.

Sans doute, ces documents sont moins nombreux que les premiers; surtout, leur précision et leur exactitude demeurent parfois invérifiables faute de données numériques solides. Les recherches et la correspondance de ces dix années ont fourni le troisième apport sur notre vie de prisonniers.

Après de telles péripéties, prétendre être complet serait une gageure. J'ai tenté quand même, à partir de ces sources, de consigner notre expérience de cinq années : « La Vie à l'Oflag II D-II B » (Gross-Born et Arnsvalde, Poméranie).

SES LIMITES

Plus la captivité s'éloigne et plus je me rends compte combien ce travail sera partiel, tardif, restreint et incomplet.

Travail partiel : il est le résultat d'une étude toute locale, mais vécue. De place en place, s'y glissent sans nul doute des appréciations personnelles; chaque fois que ce fut possible, elles furent étayées sur des faits ou sur des chiffres. Ce témoignage, qui rapporte ce que j'ai vu, ressenti, noté le jour même, s'efforce également de tenir le plus grand compte des souvenirs livrés par de nombreux camarades de captivité.

(1) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, page 77.

Travail tardif : en dépouillant certains ouvrages écrits par des prisonniers depuis leur retour, j'ai constaté, au hasard des épisodes évoqués, maintes allusions, souvent intéressantes, aux modes de vie des camps. Mes recherches, parfois infructueuses, auront du moins permis, avec le recul du temps, une décantation profitable et favorisé souvent un meilleur choix. Certains événements se sont estompés à distance; ceux qui ont été retenus présenteront moins de fautes de perspective et assureront, je l'espère, la sauvegarde de l'essentiel. C'est l'avis d'un prisonnier de camp qui écrivait en 1950 :

On peut se demander ce que valent les nombreux récits de captivité et les romans à succès de la triste aventure. Je ne parle pas des témoignages publiés dès 42 et 43 par les rapatriés de la première heure. *A priori*, ils ont peu de valeur. C'était trop tôt. Le recul du temps s'impose. Il faut des mois pour que le blé lève. Le printemps ignore la moisson (1).

Parce qu'il est tardif, ce travail s'efforce de juger de manière plus équitable, maintenant que l'apaisement a porté ses fruits. Sous un autre angle, ce travail peut aussi bien encourir la critique d'être trop proche encore des événements. Je sais certains amis qui, par mesure de prudence, préfèrent différer la présentation de tels sujets. Comment en effet être véridique sans froisser des compagnons de captivité qui se trompèrent parfois, ne furent que rarement des surhommes, mais qui payèrent leurs imperfections en demeurant près de cinq ans dans les barbelés? Attendre plus longtemps? C'est condamner au silence bon nombre de témoins, les décourager de fournir le récit de leur propre expérience et s'exposer à des rapports de plus en plus succincts, de moins en moins exacts.

Travail restreint : il veut retracer la vie d'un seul camp, et ne prétend en aucune manière rendre compte de celle des autres. Que de différences entre eux, suivant leur nature (kommandos, stalags, oflags...), leur lieu d'implantation, leur recrutement, le commandement allemand qui présidait à la garde des prisonniers!

Travail incomplet : faire le récit de toute la vie, fût-ce d'un seul camp, demeure une tâche fort lourde. « L'histoire ne peut s'écrire sans documents (...) témoins du passé, témoins incomplets souvent, quelquefois partiels ou altérés, mais irremplaçables » (2). Il faudrait pouvoir tout évoquer; pour cela, il eût été nécessaire de tout retrouver. Les efforts tentés pour rassembler ces documents : manuscrits inédits, reproductions photographiques, enquêtes, lettres, ont parfois tourné court. Et c'est une autre faiblesse de cet essai.

SON AMBITION

Malgré son caractère optimiste, dont certains peut-être s'étonneront, ce témoignage voudrait être précis et impartial.

Témoignage optimiste : qui pourrait s'en défendre? « Dans ce fameux

(1) C. E. A. n° 30, mai-juin 1950 : « A beau mentir qui vient de loin. »

(2) L'Éducation Nationale, n° 10, 12 mars 1953, par M. Albert TROUX, Inspecteur Général de l'Instruction Publique, sur la valeur des documents en histoire.

tri des souvenirs, qui est souvent inconscient, ceux qui prennent la vedette sont ceux qui nous sont le plus favorables ou le plus agréables... Ils sont passés par le filtre de la mémoire humaine » (1). N'est-ce pas un phénomène universellement constaté que les heures noires s'estompent vite, alors que les heures roses triomphent de l'épreuve du temps?

Témoignage précis : le camarade que je viens de citer poursuit :

... Il y a eu tellement de jours, d'heures, de minutes d'exil que tout a tendance à se confondre, à se poser sur le même plan. Peu ou pas de perspective... Quand on a vécu en prison (Gross-Born était une prison dans les pins et le sable, Arnswalde une prison dans le ciment et la steppe) les détails les plus ténus s'alignent à côté des événements les plus graves... Tout se fond en un ensemble brumeux et barbelé, un flou d'où jaillissent par instants quelques phares dont on ne saurait dire d'ailleurs s'ils ont lui en 42 ou en 43 (2).

Sans doute les changements de camp (II D, II B, les divers lieux de séjour après la dispersion) pouvaient être l'occasion d'un désordre involontaire et d'importantes erreurs. Les notes personnelles comme les documents reçus, le plus souvent affectés de leurs lieu et date, ont favorisé un classement chronologique et permis, dans la plupart des cas, d'échapper à cet autre danger.

Témoignage impartial : enfin, et ce peut être le plus grave reproche, « le souvenir manque de fidélité » (3). Ne rien oser dire de faux, oser dire tout ce qui est vrai? Nouvelle tentation de ne plus écrire, tant la menace pèse de n'être point véridique. Joseph Folliet y trouve même la raison majeure du silence des anciens captifs. « Si peu critique qu'il soit, le prisonnier, dans la mesure où il réfléchit, ressent la presque impossibilité de livrer un témoignage vrai sur les conditions de son expérience. C'est là — et aussi une pudeur virile de se raconter et de se plaindre — ce qui peut expliquer le mutisme du rapatrié, comme naguère le silence des combattants. Mieux vaut se taire que dire faux; le captif garde bouche close parce qu'il devine sa parole cernée par les dangers de l'erreur » (4).

Il est incontestable que l'honnêteté commande de dire tout ce qui est bien comme tout ce qui est mal; sinon, ce serait faire de la littérature engagée dans un sens ou dans un autre. La probité historique exige l'exposé et l'explication, la connaissance et l'intelligence exactes et désintéressées du passé. Est-il donc impossible d'être sincère? Et faut-il décidément tout dire pour oser entreprendre un tel travail? Jean Guilton ne l'estime pas, lorsqu'il note dans son *Journal de Captivité* : « La sincérité ne consiste pas à dire tout ce que l'on pense, mais à ne rien dire qu'on ne le pense; non à affirmer tout ce qui est vrai, mais à ne rien proposer qui ne le soit ou qui ne vous le paraisse. Il serait si beau de pouvoir tout dire, d'être non seulement sincère, mais encore complet; de montrer à la fois et dans l'ordre véritable tous les aspects d'une solution; d'avoir le droit de ne rien omettre! Ce serait, pour mon esprit, la définition même du bonheur. Mais hélas! dans ce monde imparfait où l'on ne peut tout dire, il faut souvent se contenter de dire quelque

(1) (2) et (3) C. E. A. n° 30, mai-juin 1950, article de Y. BOYNOT, déjà cité.

(4) JOSEPH FOLLIET : Pour comprendre les prisonniers, page 1.

chose. Le silence qui l'entoure a son prix et le rend en quelque sorte sonore (1). »

En tout état de cause, les conclusions auxquelles j'aboutis demeurent celles d'un lieu et d'un moment; elles ne sauraient être que provisoires. Mais la confrontation de ce travail avec d'autres travaux, de cette expérience avec d'autres expériences parallèles, permettra peut-être de tirer plus tard des leçons plus générales sur la vie des oflags, voire, en certains points, de tous les camps en Allemagne. « Il semble bien que partout, écrit encore Folliet, on ait bâti des chapelles et créé des universités » (2), où les diverses disciplines ont leur part. N'a-t-on pas fait partout effort pour tenir, organisé des œuvres clandestines, entrepris des activités pourtant interdites? J'ai voulu retracer l'expérience de l'oflag qui fut le mien; des prisonniers d'autres oflags, avec des nuances, reconnaîtraient sans doute en bien des pages leur propre expérience. Elle m'aura fait éprouver, au moins, la difficulté du « métier d'historien » et appris un peu « par quelles voies l'histoire arrive, fût-ce provisoirement, à ses conclusions » (3).

SON PROGRAMME

Dès 1945, peu après notre retour en France, sous les auspices de l'Union Nationale des Amicales des Camps — 68, rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris-8^e — une vaste enquête était entreprise. Le questionnaire, remis à de nombreux prisonniers rapatriés, offrait une longue liste de rubriques. Un exemplaire m'en fut transmis par les soins du colonel Verdier, l'un des doyens de notre camp. Après un préambule sur l'organisation de l'Allemagne, le travail devait contenir une carte d'ensemble qui localiserait tous les camps et indiquerait leur groupement en Wehrkreis.

Viendrait ensuite une monographie de chaque camp. Les questions posées touchaient aux différents aspects de la vie des prisonniers. Elles s'achevaient sur ces lignes : « Pour chaque camp, la monographie devra présenter enfin une mise au point de l'évolution particulière au cours de la captivité... Elle se complètera, en annexe, d'une nomenclature des œuvres ou sociétés subsistant après le retour en France. »

Malgré mon amitié pour le colonel qui sollicitait mon aide, j'ai gardé le silence. Une thèse doit être inédite; j'étais obligé de respecter cette règle administrative. Mais en lisant attentivement le canevas de cette enquête, je me suis un moment demandé si mon travail ne risquait pas de faire double emploi. Renseignements pris auprès des membres du Comité d'Entraide de l'Oflag II B, chargés de maintenir le contact entre les anciens prisonniers du camp et de poursuivre l'action sociale de l'Oflag auprès de nos filleuls de captivité, cette enquête a tourné court. Au moins pour notre camp. La vie fiévreuse de l'après-guerre a laissé de trop rares loisirs aux anciens prisonniers pour donner suite à ce projet de leurs Amicales. Un champ demeure, inexploré.

(1) Jean GUITTON : *Journal de Captivité*, page 7.

(2) Joseph FOLLIET : *Pour comprendre les prisonniers*, page 3.

(3) Albert TROUX : *L'Éducation Nationale*, n° 10, mars 1953.

Il existe toutefois deux rapports partiels, au Ministère des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre. Le plus long et le plus important est l'œuvre du colonel Malgorn. Il retrace l'atmosphère du camp pendant la période où ce colonel fut notre doyen. L'autre, du colonel Verdier, évoque brièvement les étapes du retour. Une étude d'ensemble sur notre camp, pour toute la durée de la captivité, à ma connaissance, n'a pas encore été entreprise.

En juin 1953, le *Journal de l'Oflag II B* (1) me transmettait une lettre adressée par le Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale (2). Elle était ainsi formulée :

Monsieur le Président,

Le Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale a entrepris des recherches sur l'histoire de la captivité. Il serait heureux de savoir si votre Amicale possède des documents qui permettraient de mieux connaître les divers aspects de la vie des prisonniers de guerre : exemplaires des journaux de camp, listes des kommandos, renseignements sur les effectifs, les conditions de vie, de travail, sur les relations avec la population allemande, l'armée, etc., et dans quelles conditions ces documents pourraient être consultés. Nous vous serions d'autre part très reconnaissants de demander à vos adhérents s'ils pourraient nous aider dans cette recherche, soit en nous communiquant leurs documents, soit en répondant à un questionnaire qui leur serait éventuellement adressé.

Je vous prie d'agréer...

F. BOUDOT, Agrégé de l'Université, Chargé de recherches sur l'histoire des Prisonniers de Guerre.

Aussitôt, j'ai prévenu le Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale que je préparais une thèse sur l'Oflag II D-II B. Depuis cette date, à la demande du Comité, et avec l'agrément de M. le P^r Reinhard qui guidait alors mes recherches, j'ai fait partie à titre consultatif de la Sous-Commission des Prisonniers de Guerre. Plusieurs questionnaires y ont été étudiés pour regrouper des renseignements sur l'histoire des prisonniers. C'est au moins la preuve que le problème préoccupe les historiens de la Deuxième Guerre Mondiale.

Dans un article sur les « Aspects de l'Histoire de la Captivité », M. François Boudot, Secrétaire de la Sous-Commission des Prisonniers, écrit :

Curieusement négligée, l'histoire des prisonniers de guerre semble n'avoir jamais fait l'objet de recherches sérieuses. Cette discrétion exemplaire est à peine rompue par quelques allusions à des traits de courage ou à des destins hors série, bientôt transformés en images d'épinal. Le but de cette communication est de montrer, au moins pour la guerre 1939-1945, que l'étude doit cependant en être entreprise (...). De nombreux ouvrages sur la captivité ont paru. Plusieurs centaines de titres forment déjà une bibliothèque importante, mais le nombre ne doit pas faire illusion. A côté de souvenirs dont il faut contrôler soigneusement les éléments, toute une littérature romanesque tend à encombrer les rayons des bibliothèques. Or, en sacrifiant à un facile pittoresque, en décrivant parfois les seuls

(1) C. E. A., n° 30, mai-juin 1953.

(2) A cette date : 24, boulevard Saint-Michel, Paris-6^e.

aspects anodins de la vie du prisonnier, les auteurs ne nous apportent rien qui puisse nous être utile (...). C'est une entreprise à peine ébauchée, lente à mener et dont les résultats seront dans beaucoup de cas décevants, ne serait-ce que par suite des déficiences de la mémoire, de la déformation des souvenirs et de leur idéalisation (...). Cependant ne rien entreprendre paraît une faute plus grave que de se risquer à certaines études, en tout état de cause, provisoires (...). Une œuvre provocatrice a ses mérites puisqu'elle incitera aux rectifications et aux compléments indispensables.

Ouvrir une discussion, c'est donner l'occasion de déceler des erreurs et d'enrichir nos connaissances (1).

C'est pour ma part le meilleur encouragement à faire paraître le résultat de mes recherches. Sur les centaines d'ouvrages signalés, quelques-uns sont écrits par des camarades de l'Oflag II D-II B; nous les retrouverons en cours de route. Entreprise décevante, mémoire défective, souvenirs déformés et idéalisés? Puisqu'il convient de « se risquer » quand même, je m'exécute. Ce travail incitera « aux rectifications et aux compléments indispensables ». Et malgré la disparition, l'idéalisation, la déformation qui me guettent, j'espère pouvoir offrir une image assez fidèle de ce que fut notre existence de prisonniers pendant près de cinq ans.

Il est un obstacle majeur, et momentanément insurmontable, c'est l'interdiction fréquente de consulter des archives de toute première valeur.

Aux difficultés classiques du travail historique viennent s'ajouter des circonstances particulières de documentation qui limitent actuellement les champs d'enquêtes, mais ne les interdisent toutefois pas. Les archives, dont l'accès est souvent restreint par des règles strictes qui pèsent sur leur communication, sont dispersées dans de nombreux dépôts en France et à l'étranger, sans que nous puissions savoir autre chose que l'existence d'un volume plus ou moins impressionnant de papier, car elles ne sont souvent ni classées ni inventoriées (...) fonds dont on soupçonne l'intérêt, mais dont on ne peut mesurer l'exacte valeur (2).

J'ai frappé à bien des portes; à maintes reprises, je me suis heurté à des refus, toujours amicaux mais formels. Trop d'intérêts sont encore en jeu, trop de réputations menacées, trop de plaies mal cicatrisées pour qu'un droit de regard absolu puisse être accordé. J'amorce un certain nombre de percées; d'autres plus tard, lorsque toutes les archives seront utilisables, poursuivront peut-être ces avenues à peine défrichées.

Qu'elles appartiennent au Ministère de la Justice, au Ministère des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre, au Service Historique de l'Armée, au Ministère de la Défense Nationale, à des organismes privés ou à des administrations étrangères, de nombreuses archives sont inutilisables. Pourtant, officiels ou privés, certains de ces organismes ont estimé qu'il était possible, pour l'étude d'un cas particulier, d'autoriser un droit de regard. Ces permissions me furent des plus précieuses; elles m'ont rendu les plus grands services.

(1) François BOUDOT : Aspects de l'Histoire de la Captivité, dans « l'Actualité de l'Histoire », n° 10, janvier 1955, pages 22 à 35.

(2) François BOUDOT : Aspects de l'Histoire de la Captivité, dans « l'Actualité de l'Histoire », n° 10, janvier 1955, pages 22 à 35.

PLAN D'ENSEMBLE

Après avoir brossé le tableau de notre vie de prisonniers dans son milieu géographique et historique, je me propose de présenter tour à tour :

- la vie matérielle (chap. I);
- la vie intellectuelle et artistique (chap. II);
- la vie politique (chap. III);
- la vie économique et sociale (chap. IV);
- la vie religieuse (chap. V) de l'Oflag.

Étant donné ma vocation de prêtre et mes fonctions dans le camp, mon premier dessein au retour en France, était la seule étude de la vie religieuse à l'Oflag. Aussi le chapitre le plus volumineux de ce travail concernera cet aspect de notre vie. Pourtant, sur les conseils de M. le P^r Reinhard, il est apparu que je mutilerais gravement le sujet si je n'abordais pas les aspects matériels, intellectuels, artistiques, politiques, économiques et sociaux de la vie dans le camp au cours de la captivité. Ces diverses disciplines ont trop d'interférences avec le problème religieux pour que je puisse, de parti-pris, les passer sous silence.

La conclusion de ce travail évoquera la dislocation de l'Oflag et son existence dispersée, du mois de janvier au mois d'avril 1945, date de notre libération (1).

Sans doute, « les plus belles pages sont en dehors de toute littérature... Le meilleur livre sur les prisonniers ne sera jamais écrit. Chacun de nous le porte dans son cœur » (2). Mais ne serait-ce pas dommage de perdre jusqu'au souvenir même de la captivité? Elle peut porter, elle a porté des fruits, parfois amers, qu'il importe de conserver. Ainsi pense Jean Cazeneuve quand il écrit :

La simple représentation de cette privation (du confort matériel) est déjà un stimulant. Aussi bien le prisonnier libéré qui voudra conserver longtemps le bénéfice de sa régénération chèrement achetée aura-t-il intérêt à se souvenir fréquemment de ses malheurs; se rappelant qu'il a été frustré de tel ou tel agrément, il y retrouvera du goût. Ils ont donc tort ceux qui disent et répètent : mon premier devoir, à mon retour, sera d'oublier ma captivité, car ils s'exposent ainsi à en perdre tout le profit (3).

Cette course aux souvenirs m'a valu de revivre d'inoubliables heures. Puisse encore cet essai permettre à d'autres, mes camarades d'exil, de ne point trop vite oublier, mais au contraire de garder longtemps le profit d'interminables années loin du sol de la Patrie!

(1) La thèse secondaire, inspirée des études actuelles de sociologie religieuse, présente « la pratique religieuse et la vitalité chrétienne » de notre paroisse de prisonniers, Saint-Pierre-aux-Liens. Pour la commodité de l'impression, et sur les conseils de plusieurs membres du jury, les résultats atteints ont été joints au chapitre de la vie religieuse. La part de ce travail dans l'ensemble sera précisée par une note au cours du chapitre V.

(2) C. E. A. n° 30, mai-juin 1950, article cité.

(3) J. CAZENEUVE : La psychologie du prisonnier de guerre, page 26.

Dès maintenant, je veux acquitter un impérieux devoir de reconnaissance envers tous ceux qui m'ont témoigné leur sympathie ou qui ont facilité mes recherches.

Je n'oublie pas les organismes officiels ou privés qui, si aimablement, répondirent à mon appel, ni l'Amicale de l'Oflag II D-II B, ni les très nombreux amis et camarades d'exil; je dois à leur concours le meilleur de ce travail et je tiens à leur redire ma fidèle et reconnaissante amitié.

Monsieur le Président et Messieurs les Membres du Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale, et tous ceux qui, dès la première heure, ont manifesté leur sympathie pour mon travail et m'ont apporté leur aide, ont droit à mon respectueux merci.

Monsieur le Doyen DE BOUARD me fait le grand honneur de présider cette thèse. Je le prie d'agréer mon hommage respectueux.

Monsieur le Professeur REINHARD, avant d'occuper la chaire d'Histoire de la Révolution à la Sorbonne, avait accepté d'être le rapporteur de cette thèse. Ses précieux conseils méritent ma vive gratitude.

Monsieur le Professeur VIDALENC, qui lui succède à la Faculté des Lettres de Caen, a bien voulu le remplacer auprès de moi. Je l'en remercie respectueusement.

A Messieurs les Professeurs VAN EFFENTERRE et JUMEAU, qui ont accepté d'être membres du jury, j'exprime ma déférente gratitude.

Je veux enfin citer les maîtres qui m'ont initié à la méthode des recherches après m'avoir donné le goût de l'histoire.

Monsieur le Professeur MUSSET, Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Caen, avait approuvé mon projet. J'aime à lui dire ma gratitude respectueuse.

Messieurs les Professeurs BÉQUIGNON, LÉONARD et CONTAMINE, à la Faculté de Caen; Messieurs les Professeurs LE BRAS et ORCIBAL, Directeurs d'Études à l'École Pratique des Hautes Études, ont participé à ma formation. Je les prie d'agréer le reconnaissant merci de leur ancien élève.

Au hasard d'étapes douloureuses — à pied, en camions, en péniches, en wagons à bestiaux — environ six mille prisonniers de guerre français se trouvèrent rassemblés dans un même camp, l'Oflag II D, à Gross-Born, en Poméranie.

L'arrivée de l'immense majorité d'entre eux peut se situer entre le 15 juin et le 15 juillet 1940. Les décisions allemandes allaient peu à peu ramener leur effectif à trois mille. Deux ans plus tard, un changement de résidence devait transporter ces trois derniers milliers à l'Oflag II B, au camp d'Arnswalde, dans la même province.

Ainsi, pendant près de cinq années, des milliers d'hommes furent contraints à un « séjour forcé dans un pays lointain... à une distance infiniment longue de la terre lointaine; résidence forcée à l'intérieur d'une étroite clôture, dans un espace vital infiniment réduit » (1).

(1) Jean VIAU : Psychologie du prisonnier. Thèse de doctorat ès lettres, Sorbonne, 1948, page 16 (dactylographiée).

Avant de regarder vivre ces prisonniers de guerre, il me paraît indispensable de décrire le cadre de leur existence.

Quel fut le milieu géographique dans lequel ils vécurent ? Quelle évolution historique connut leur détention ? Ces deux problèmes retiendront d'abord notre attention.

Alors, mieux situés dans l'espace et dans le temps, il sera plus facile d'observer ensuite les prisonniers et de suivre leurs différentes activités au cours des longues années d'exil.

I. — MILIEU GÉOGRAPHIQUE

L'occasion se présentera plus tard de décrire en détail l'aspect de chaque camp : Gross-Born et ses « niches à lapins », Arnswalde et sa « cage dorée » ; puis, après une marche forcée vers l'Ouest sur les routes d'Allemagne, les divers camps de la libération : Soest ou Wietzendorf.

Dès ces premières pages, je voudrais situer géographiquement et topographiquement les deux principaux séjours des prisonniers de l'Oflag II D-II B. L'un et l'autre, Gross-Born comme Arnswalde, appartiennent au Wehrkreis N° 2, celui de Stettin.

A) GROSS-BORN

Situation géographique. — J'avais écrit dans mes notes : « Le camp de Gross-Born est situé en pleine campagne poméranienne, à environ 80 kilomètres au sud-est de Koslin sur la Baltique et à 20 kilomètres de Schneidemühl. Le bourg le plus proche est celui de Zippnow » (1). Des vérifications faites depuis le retour en France, où les cartes de géographie ne sont plus interdites, permettent d'apporter quelques correctifs à cette localisation trop imprécise et partiellement inexacte.

La petite agglomération de Gross-Born se trouve, à vol d'oiseau, à 17 kilomètres sud-sud-ouest de Neustettin, à 24 kilomètres sud-ouest de Hammerstein et à 39 kilomètres nord-nord-ouest de Schneidemühl, ancienne gare frontière en direction de la Pologne. Au sud, Deutsch Krone est à 27 kilomètres. A l'ouest, à 115 kilomètres, s'ouvre le grand port de Stettin, à l'embouchure de l'Oder. Enfin, la frontière de l'ancienne Pologne passe à 36 kilomètres au sud-est de Gross-Born et à 46 kilomètres à l'est.

« Tous ces pays, écrit Emmanuel de Martonne, ont été primitivement des solitudes forestières coupées de marécages et de lacs. Le peuplement y est encore assez lâche, la densité inférieure à la moyenne de l'Allemagne. La forêt de pins ou de hêtres, défrichée surtout au Nord sur les moraines de fond, a fait place à un semis de petits villages » (2). C'est dans ce cadre de pins, de bouleaux, de lacs et de sable que nous allions traîner les deux premières années de la captivité.

(1) N. P. C., 27 juin 1940.

(2) Géographie Universelle, Paris, A. Colin, tome IV, 1^{re} partie, pages 294-295.

Description topographique. — Gross-Born, avant la guerre, était un camp de travail et d'entraînement pour l'armée allemande. Immense carré de 15 kilomètres de côté, la plus grande partie, celle qui comprend le « camp de pierre », demeure, après notre arrivée, au service des troupes hitlériennes en manœuvres; seule, la portion composée de baraques en planches nous est affectée (1).

Au bloc III, dans la baraque du colonel doyen du camp, était affiché un plan cadastral rigoureux. J'ai entrepris un relevé avec exactitude, à l'échelle réduite de 1/2 000; j'ai pu le rapporter en France. Une reproduction de ce plan, due à l'amabilité du capitaine Jean Philippe, architecte, prisonnier avec nous, est insérée dans cet ouvrage.

A très peu de chose près, le camp peut s'inscrire dans un rectangle, l'excédent de terrain au sud-est étant compensé par le manque d'espace au sud-ouest. Long de 480 mètres d'ouest en est, large de 310 mètres du nord au sud, il représentait une surface d'environ 150 000 mètres carrés, soit 15 hectares, dimensions prises à l'extérieur des barbelés.

En fait, il faut en déduire deux zones interdites à l'ensemble des prisonniers, dans la partie centrale, face au sud. L'une, le « Vorgarten » (2), représente 6 500 mètres carrés. L'autre, qui rassemblait les baraques désignées sur le plan par les mots « Arrest, Hunde, Süd-Wache, Post, Kammer, Lager-Führung » (3), auxquelles s'ajoutaient un certain nombre de baraquements réservés à la garde allemande, formait de son côté une superficie de 18 500 mètres carrés. Soit au total 25 000 mètres carrés non utilisables par les prisonniers.

Il convient d'en retrancher encore les surfaces occupées par les barbelés, quelque 2 500 mètres de long sur 4 mètres de large, soit 10 000 mètres carrés.

Restait comme terrain habitable pour l'ensemble du camp 115 000 mètres carrés, soit 11 hectares et demi.

Le bloc III, le plus exigü, couvrait 23 500 mètres carrés. Le bloc II, en y comprenant la « Kantine » et ses abords immédiats au sud, 34 000 mètres carrés. Les blocs I-IV réunis, les plus vastes, 57 500 mètres carrés.

Les baraques sont implantées de façon pittoresque : celles du bloc II affectent une disposition en potence; celles du bloc III et une part des constructions du bloc I (baraques 21 à 30) évoquent une ogive. Les dernières baraques du bloc I et celles du bloc IV gardent une répartition linéaire.

La présence de quelques constructions supplémentaires, indispensables à la vie commune : cuisines, lavabos, toilettes... donnent au plan une allure assez désordonnée. L'espace ne manquait pas aux constructeurs sur ce terrain vague; les soucis d'urbanisme ne semblent pas avoir été leur préoccupation majeure.

Six miradors, comme pour en rompre la monotonie, flanquent la ceinture extérieure des barbelés; trois d'entre eux bordent le camp au nord,

(1) N. P. C., 27 juin 1940.

(2) Jardin du devant, bordant la « Kantine » ou salle des fêtes.

(3) Soit, dans l'ordre : Arrêts (prison), Chenil, Corps de garde sud, Poste, Magasin d'habillement, Administration du camp.

trois autres le frangent au sud. Parmi ces derniers, celui qui commande l'unique entrée du camp, allait recevoir au cours de notre séjour à Gross-Born, un coffrage en planches de la base au sommet. Sinistre parure, entièrement enduite de goudron (1).

Malgré la tristesse des premières années d'exil et l'écoulement à peine perceptible des heures, nous nous étions habitués à la vie de Gross-Born avec tout le laisser-aller que permettait cette installation précaire, en pleins sables de Poméranie. Notre existence de bohémiens s'en arrangeait et nous faisions contre mauvaise fortune bon cœur. Mais le sol, très meuble, favorisait trop les préparatifs d'évasions; le camp s'était peu à peu transformé en véritables galeries de taupes; ou mieux, pour reprendre l'expression traditionnelle de « niches à lapins », notre installation ressemblait à une garenne, si les baraques étaient des clapiers. Nos gardiens s'en émurent. Après bien des rumeurs contradictoires, les bruits d'un départ se confirmèrent lorsque le 21 avril 1942, le colonel français reçut en visite un délégué de la mission Scapini. Il venait lui annoncer notre transfert dans un autre oflag. Les Allemands nous conduiraient, affirmait-il, dans un camp mieux installé, en pierre, dans une région moins rigoureuse, à 100 kilomètres plus à l'ouest. Le départ aurait lieu vers le 1^{er} mai (2).

Le lendemain, 22 avril 1942, un rapport officiel était transmis à tous les chefs de baraque; le délégué, déjà reparti, était venu confirmer un très prochain changement de camp. Un coup de téléphone, reçu le matin même, précisait que le mouvement se ferait au plus tard dans quinze jours ou trois semaines. Le rapport ajoutait que ce déplacement était prévu depuis octobre 1941, « en vue d'une meilleure installation ». Le nouveau camp, disait-on, comportait des bâtiments confortables, une salle de culture physique; il offrait des « possibilités de baignades ». Enfin, nous étions informés que chaque prisonnier serait dans l'obligation d'emporter sur son dos ses bagages personnels. Quant aux bagages collectifs : bibliothèque, instruments de musique, décors de théâtre et autres, ils seraient transportés par les soins des autorités du camp (3).

Treize jours après, malgré la température encore très froide, — de la neige venait de tomber ce matin du 4 mai, — nos couvertures furent rassemblées par ballots de vingt, même à l'infirmerie, à l'exception de celles de deux malades graves (4). Le 6 mai 1942, les bagages collectifs furent stockés, pour le bloc III dans la salle des conférences, pour le bloc II dans la baraque 40. Cela représentait un volume impressionnant. Qu'on imagine un instant trente caisses de livres constituant la bibliothèque du bloc III, les bagages du P. C. du colonel doyen, ceux de la C. D. O. (5), ceux de la Commission artistique et des décors, ceux de l'orchestre (musique et instruments, sauf les pianos qui n'étaient que loués), les archives du Cercle Pétain, celles du Centre d'Entraide à ses débuts, de l'Université, du journal « Écrit sur le Sable », les bagages des Aumôneries catholique et protestante..., et

(1) E. L. S. n° 1, 25 mars 1941.

(2) N. P. C., 21 avril 1942.

(3) N. P. C., 22 avril 1942.

(4) N. P. C., 4 mai 1942.

(5) Commission des Ordinaires.

l'on aura péniblement une idée de l'importance de ce déménagement. Nous laissions pourtant sur place une quantité non négligeable de matériel, entre autres une grosse commande de bois qui devait servir à l'exposition « France-Monde » (1).

Les Allemands affirmaient que notre transfert serait terminé le samedi suivant, 9 mai. Et nous désirions tous que cette sinistre plaisanterie s'achevât au plus tôt; le camp était désœuvré. Pourtant un problème douloureux se posait : dans le second camp, aux casernes toutes neuves, achevées peu de temps avant la guerre équipées d'un chauffage central, il faudrait dire adieu aux poêles dans les chambres et renoncer sans doute à la cuisine du soir qui nous aidait à vivre (2).

B) ARNSWALDE

Situation géographique. — Plus tardivement que nous ne l'aurions désiré, le déménagement eut lieu. Le vendredi 15 mai 1942 partait pour Arnswalde un premier contingent; le lendemain suivait la seconde moitié de l'effectif. Les circonstances, tragiques et réconfortantes à la fois, qui marquèrent notre échange avec des officiers polonais, seront évoquées dans le chapitre IV.

Nous prenions possession d'un nouveau camp, dans la petite ville d'Arnswalde, en Poméranie (3). Arnswalde est située au sud-ouest de Gross-Born; la distance qui sépare les deux camps est de 90 kilomètres à vol d'oiseau. Les villes les plus proches sont : au nord-ouest Stargard à 31 kilomètres et Stettin à 64 kilomètres; à l'ouest, Pyritz à 35 kilomètres.

Nous eûmes le plaisir de traverser une ville, ce qui ne nous était pas arrivé depuis près de deux ans. Arnswalde est une petite cité prussienne dans toute son austérité rigide et glaciale, avec sa modeste église catholique, son temple protestant, sa grandiose synagogue désaffectée. Elle est embellie par le voisinage d'un très beau lac où se donnaient rendez-vous, en des temps meilleurs, les Berlinoises aux nerfs sensibles qui ne pouvaient supporter l'air trop vif de la Baltique. Nous serions désormais en villégiature dans une ville d'eau.

Le camp est implanté à la sortie est de la ville, la gare à l'extrême ouest. Cette situation nous valut de traverser la ville à notre arrivée en mai 1942 et à notre départ vers l'ouest, le 29 janvier 1945. Nous allions y vivre près de trente-deux mois, entre les murs d'une caserne.

Après quelques laborieux tâtonnements, le camp fut à peu près installé; du moins, les locaux disponibles furent affectés aux prisonniers par les soins du colonel doyen et de son P. C. Je garde nettement le souvenir de ce remue-ménage, le 19 mai, à 15 heures; vu d'avion, l'Oflag aurait offert l'aspect d'une fourmilière avec ses huit entrées-sorties, deux par bloc, pompant et refoulant les prisonniers, porteurs du plus invraisemblable des bagages et s'acheminant vers le bâtiment qui leur avait été assigné (4).

(1) N. P. C., 6 mai 1942.

(2) N. P. C., 6 mai 1942.

(3) Arnswalde s'appelle désormais Choszczów (C. E. A., n° 11, octobre 1947).

(4) N. P. C., 19 mai 1942.

Pendant neuf mois, des échanges de courrier entre Gross-Born et Arnswalde tentèrent l'estimation, à l'amiable, de ce que les Polonais nous avaient laissé et de ce que nous leur avions abandonné. En février 1943, les comptes furent enfin balancés. Nous avions tout d'abord réclamé au capitaine Balir, commandant le camp de Gross-Born, le matériel resté là-bas : outils des artisans, décors de théâtre, bois acheté pour l'exposition « France-Monde »... Au bout de quelque temps, la réponse vint : l'Oflag II D avait été très abîmé par les officiers français; le matériel serait gardé comme indemnité, sans doute pour être revendu ensuite aux Polonais. Le colonel Vendeur, doyen du camp, fit alors établir par l'architecte Jean Crouillard et par le lieutenant Weinstein, un devis de tout ce qui avait été abandonné à Gross-Born. Y figuraient la « cathédrale » des blocs I-IV, l'autel de la chapelle du bloc III, l'harmonium, parmi le matériel non récupéré. Un mémoire fut adressé aux Polonais que nous estimions plus honnêtes que nos gardiens. Nos espoirs ne furent pas déçus. Les Polonais qui en avaient été priés nous envoyèrent un devis de ce qu'ils avaient laissé à Arnswalde, entre autres l'installation du cabinet dentaire.

Une balance des comptes fut établie; les Polonais demeuraient nos débiteurs. Pour équilibrer cet écart, ils nous retournèrent au début de 1943, les caisses d'outils des artisans, l'autel du bloc III, quelques paquets de carton, quelques lattes. Cette fois, ils réclamaient 1 200 RM, légère différence entre les comptes en litige, déduction faite du matériel qu'ils nous expédiaient. Le colonel doyen demanda que l'aumônerie catholique prît en charge 200 RM correspondant à la marge d'estimation entre les deux harmoniums (1). Nous restions redevables envers les Polonais pour le théâtre et le cabinet dentaire, d'une somme de 1 000 RM. Cette dette fut couverte par la caisse du camp (2). Ainsi s'acheva cette épineuse et longue transaction.

Description topographique. — Je n'ai pas trouvé, au camp d'Arnswalde, un plan cadastral comme celui de Gross-Born. Mais, dès mon séjour là-bas, j'ai tenté d'en établir un, le plus fidèle possible, ramené comme le premier. Le capitaine Jean Philippe a bien voulu le reproduire aussi, ce qui me permet de le publier.

La caserne — dont nous n'occupons que la moitié ouest — était incontestablement plus confortable que les baraques de Gross-Born. Des barbelés enserraient un vaste rectangle, long de 380 mètres d'ouest en est, large de 240 mètres du nord au sud. Au total, une surface d'environ 91 000 mètres carrés, soit 9 hectares. Déduction faite des barbelés, la superficie intérieure du camp représentait, pour les évolutions des prisonniers, un territoire d'environ 85 000 mètres carrés, soit 8 hectares et demi.

À ce rectangle, il faut, il est vrai, ajouter un appendice au nord-est, près de la porte d'entrée du camp; un bâtiment qui servait de réfectoire, de logement pour l'Abwehr, de lieu de perception des colis, mais dont l'accès, fort souvent, fut parcimonieusement accordé. Du reste, cet espace vital,

(1) N. P. C., 19 février 1943.

(2) N. P. C., 27 février 1943.

nettement moins grand que celui de Gross-Born, nous eûmes encore la pénible surprise de le voir diminuer dès le mois de juin 1942, deux semaines après notre arrivée. Les barbelés eux-mêmes étaient suivis à l'intérieur de leur enceinte fortifiée, d'un fil protecteur, fixé sur des poteaux à 80 centimètres du sol. Cette première clôture courait autour du camp 1 mètre environ à l'intérieur de la ceinture de barbelés. Nous fûmes informés que ceux qui voudraient récupérer des objets tombés au delà de ce premier obstacle essaieraient un tir « sans sommation » de la part des sentinelles perchées dans leurs miradors (1).

Les constructions de ce nouveau camp présentaient une belle ordonnance; quatre bâtiments, se faisant face deux à deux, constituaient l'essentiel de nos chambres. Au nord-est, le bloc I; au sud-est, le bloc II. En face, deux autres bâtiments leur donnaient la réplique, au-delà d'une vaste cour rectangulaire : face au bloc I, le bloc III; face au bloc II, le bloc IV.

Au nord, le bâtiment du réfectoire, de la poste et de l'Abwehr; au sud, la salle de gymnastique, la Turnhalle.

Nous étions encore trop nombreux pour prétendre loger tous dans les quatre blocs. A l'ouest du camp se trouvait une seconde zone, occupée par six garages, numérotés de 3 à 8 et destinés primitivement aux engins et véhicules d'un régiment motorisé. Certains d'entre eux, partiellement ou dans leur totalité, furent remplis par l'excédent des officiers et par les hommes de troupe. Le garage 5 demeura, comme avec les Polonais, affecté au théâtre.

Cinq miradors : deux en bordure sud, un pour chacune des trois autres faces, complétaient le décor.

Après le « sable et les niches à lapins », « la steppe et le ciment » régnaient en maîtres. Nous aurons bientôt l'occasion de compléter la description de cette « cage dorée ».

II. — ÉVOLUTION HISTORIQUE

La population du camp, au long de la captivité, connut de nombreuses mutations. Rien ne fut plus changeant que ses effectifs, depuis leur rassemblement en juin-juillet 1940 à Gross-Born, jusqu'à leur mise sur route le 29 janvier 1945, à travers les rues d'Arnswalde. Et la population initiale ne saurait, en aucune manière, être comparée à celle de la cinquième année.

Il m'est difficile, avec les documents incomplets que j'ai pu recueillir, de dresser un tableau rigoureux de cette évolution historique. Cependant, pour la compréhension et la clarté des pages qui vont suivre, je me propose d'apporter une réponse aux questions suivantes : Quelle était la population initiale du camp? Quels furent les principaux mouvements de cette population? Comment cette population était-elle répartie à l'intérieur du camp? A quel régime intérieur était-elle soumise? Quels étaient les principaux cadres préposés à sa garde par la puissance détentrice? Enfin, quels furent les cadres français au cours de la captivité?

Ces recherches préciseront le cadre dans lequel se déroulait notre existence.

(1) N. P. C., 1^{er} juin 1942.

POPULATION INITIALE DU CAMP

Selon la Radio allemande — nous en fûmes abreuvés pendant les premiers mois — les prisonniers de guerre français, à l'armistice de 1940, atteignaient le chiffre fabuleux de 1 900 000 dont 29 000 officiers (1).

Sans oublier les ordonnances qui partagèrent notre sort, quel était, sur ce total de 29 000 officiers, le nombre des prisonniers de l'Oflag II D ? S'il m'est impossible de le déterminer de façon rigoureuse, du moins puis-je cerner d'assez près la réalité en utilisant les données partielles obtenues au cours de mes recherches.

Un « Annuaire des Prisonniers — Oflag II D-II B » a été publié en 1946 (2). On peut lire, à l'intérieur de la couverture : « Cet annuaire comprend 4 200 noms. Il a été composé à grand-peine et contient certainement des erreurs et des omissions. » Je ne crois pas devoir m'appuyer sur ce document qui correspond plutôt aux prisonniers passés par notre camp après les départs massifs de l'année 1940. Pourtant, y figurent certains noms de camarades qui nous quittèrent à cette époque.

Je préfère m'en tenir à d'autres sources. Elles permettent d'apporter, pour le début de la captivité, les précisions suivantes :

Bloc III	fin juin 1940	2 000 (3)
	15 août 1940	1 453 (4)
Bloc II	fin juin 1940	2 000 (5)
	fin août 1940	1 500 environ (6)
Blocs I-IV	fin juin 1940	aucune précision. Mais une note de janvier 1941, émanant de l'Abbé Marduel, indique un effectif de 1 200. Par comparaison avec les autres blocs, cela devait représenter :
	au 15 août 1940	1 700 environ et
	fin juin 1940	au moins 2 000.

On peut donc avancer, sans danger d'erreur importante, comme premiers effectifs du camp, un total égal ou légèrement supérieur à 6 000 prisonniers.

En tout cas, l'Oflag était tellement surpeuplé, durant les premiers mois, qu'un départ massif était prévu par les Allemands pour un autre bloc plus vaste, à deux ou trois kilomètres de nos baraques, tout près du camp militaire. Il devait comprendre, assure-t-on, trois mille officiers volontaires, ou, si les volontaires étaient trop peu nombreux, désignés d'office.

En bref, l'entassement était tel que nos gardiens eux-mêmes avaient décidé de dégarnir largement les blocs et d'en former un autre. Au reste, ceux qui allaient nous quitter vécurent à l'Oflag II D à peine quelques mois, certains même quelques semaines. Plus utiles demeurent pour cette étude

(1) N. P. C., 3 juillet 1940.

(2) Publicité Yves ALEXANDRE, 160, boulevard Haussmann, Paris-8^e.

(3) André LOMMEY.

(4) N. P. C. : Service Postal du Camp.

(5) Alfred BRÉCHARD.

(6) Cl. DESMAIRES : Flambées de souvenirs (C. E. A., n° 48).

les quelque trois mille qui resteraient et que nous allons suivre de plus près en étudiant les principales variations de la population du camp au cours des années.

PRINCIPAUX MOUVEMENTS DE LA POPULATION DU CAMP

Après le transfert massif auquel je viens de faire allusion, les derniers mois de 1940 furent marqués par quatre départs collectifs en septembre, octobre et novembre. Ce furent : les aspirants, les aînés, les prêtres et les Alsaciens.

Les aspirants : Jean Cazeneuve a écrit : « Il a été donné aux aspirants, grade hybride, mal défini dans notre armée, de séjourner d'abord dans les oflags, puis dans des stalags avant de s'établir dans un camp spécial qui, à bien des points de vue, tient une place intermédiaire. C'est pourquoi leur expérience de la captivité peut être considérée comme vraiment complète » (1). En fait, à l'Oflag II D, le projet de départ des aspirants pour des camps de sous-officiers fut très vite connu. Fin juillet début août, les autorités allemandes entreprirent leur recensement; puis, après plusieurs semaines d'attente, à la fin du mois d'août, leur départ fut officiellement annoncé pour le lundi suivant (2). On affirmait qu'ils se rendaient au Stalag IV B. Le 2 septembre, c'était chose faite, mais pour le Stalag II B à Hammerstein (3). Leur disparition retirait du camp une part de sa jeunesse et de sa gaieté. Plus tard, le Gouvernement de Vichy obtient qu'ils soient tous rassemblés dans un camp, près de Königsberg, pour y continuer leurs études; ils eurent à leur tête le général Dideley.

Les aînés : Bientôt le bruit se répandit que 150 aînés allaient partir avant l'hiver pour un camp de pierre, plus confortable. Et ce fut une nouvelle séparation en perspective pour d'anciens camarades de combat (4). Ils nous quittèrent le 4 octobre et furent acheminés, après sans doute plusieurs arrêts, dans un camp près de Bromberg (5). Dans son ouvrage, en effet, le colonel Desmaires écrit : « Fin novembre 1940, je devais être envoyé avec près de 2 000 officiers dans le nouveau camp de « pierre » de Szubin, l'Oflag XXI B, dans l'ancienne Pologne, à 20 kilomètres à l'ouest de Bromberg, sur la route de Posen » (6). Partis de l'Oflag II D le 4 octobre, ils durent être transférés d'abord au « Protektorat » tout proche. En effet, en date du 18 octobre 1940, les archives de la Croix Rouge Internationale de Genève signalent, dans le « Protektoratslager », un effectif de 1 330 prisonniers de guerre, 1 200 officiers et 130 ordonnances. Les 2 000 officiers réunis à Szubin devaient avoir été rassemblés de plusieurs camps, et seulement à la fin du mois de novembre.

Les prêtres : Le 16 octobre 1940, ce fut le tour des prêtres du camp. Après une halte de six jours à l'Oflag II B (Arnswalde), ils furent acheminés

(1) Jean CAZENEUVE : La psychologie du prisonnier, page 8.

(2) N. P. C., 31 août 1940.

(3) N. P. C., 2 septembre 1940.

(4) N. P. C., 14 septembre 1940.

(5) N. P. C., 4 octobre 1940.

(6) C. E. A., n° 48 (Extraits).

vers l'Oflag X C (Lübeck). Combien étaient-ils? Quatre-vingts prêtres, pasteurs et rabbins quittèrent alors Gross-Born, si j'en crois mes notes (1).

Les Alsaciens : enfin, le matin du 21 novembre, les Alsaciens quittaient le camp. La séparation se fit en silence, les larmes aux yeux; mais les gardiens inquiets semblaient désirer que la cérémonie — un au revoir, non pas un adieu — s'achevât rapidement (2).

Tels furent les premiers départs dont j'ai gardé le souvenir précis ou dont j'ai pu retrouver la trace. Le 18 octobre 1940, la Croix Rouge de Genève note, pour l'Oflag II D, un effectif de 3 350. On peut estimer que le camp, fin décembre 1940, comptait environ 3 340 prisonniers. Il reste à suivre la courbe des effectifs au long des années 1941 à 1945.

A partir de janvier 1941, il est plus facile d'en dresser un tableau, grâce à certains documents. Les uns proviennent de mes notes, les autres du journal « Écrit sur le Sable », du Ministère des Anciens Combattants, ou du Comité International de la Croix Rouge (C. I. C. R.). En voici le tableau :

1941					
janvier	3 700				C. D. O.
mars	3 500				E. L. S. n° 1
24 avril	3 590				N. P. C.
		Bloc I	1 300		
		Bloc II	900		
		Bloc III	1 010		
		Bloc IV	380		
mai	3 700				E. L. S. n° 3
15 août	3 431				N. P. C.
10 septembre	3 334	Officiers	2 977	Hommes	357
25 septembre	3 224				E. L. S. n° 10
10 octobre	3 038				E. L. S. n° 11
22 octobre	2 912	Officiers	2 552	Hommes	360
8 décembre	3 000				C. I. C. R.
					C. D. O.
1942					
20 mai	2 750				N. P. C.
24 mai	2 759	Officiers	2 367	Hommes	392
21 juillet	2 700	Officiers	2 304	Hommes	396
27 novembre	2 777	Officiers	2 468	Hommes	309
					C. I. C. R.
1943					
15 mars	2 700				E. L. S. n° 30
9 juin	2 623	Officiers	2 348	Hommes	275
juillet	2 723	Officiers	2 396	Hommes	327
					Min. Anc. Combat.
1944					
27 février	2 800	Officiers	2 515	Hommes	285
12 août	2 763	Officiers	2 472	Hommes	291
					C. I. C. R.
1945					
29 janvier	2 750				N. P. C. et C. E. A. n° 1

(1) N. P. C., 16 octobre 1940.

(2) N. P. C., 21 novembre 1940.

Ce qui frappe à la lecture de ces chiffres, c'est une diminution d'environ 700 prisonniers en 1941, et au contraire le maintien à peu près constant de l'effectif au cours des trois dernières années. Après s'être montrés assez accommodants pour les rapatriements et les congés, les Allemands se sont ressaisis : évasions trop nombreuses, sanctions Giraud, inquiétude née des événements militaires en Russie, échéance lointaine de la fin de la guerre, échec de la collaboration, autant de motifs qui rendirent l'O. K. W. beaucoup plus pointilleuse et firent disparaître presque complètement toute possibilité de départ, même pour de sérieuses raisons de maladie.

Une fois connus ces chiffres bruts, il est possible, à l'aide de mes notes personnelles, de préciser quelques-unes des raisons de leurs fluctuations.

1940

Après les départs massifs des tout premiers mois :

2 septembre	— 79	Aspirants.
11 septembre	— 4	Premiers départs pour la France.
4 octobre	— 150	Aînés des officiers.
16 octobre	— 80	Prêtres, pasteurs et rabbins.
21 novembre	?	Alsaciens (chiffre non retrouvé).
12 décembre	— 46	Retours en France (31 + 15).
22 décembre	— 1	Muté à Lübeck (colonel Le Brigand).

1941

29 janvier	— 11	Aumôniers divisionnaires rapatriés.
janvier-juin	— 42	Rapatriements (sanitaires surtout).
7-8 août	— 270	Anciens Combattants de 14-18.
6 septembre	— 97	Malades ou rapatriés « pour services rendus ». (Parmi ces derniers, les commandants de blocs et leurs chefs d'E. M.).
16 septembre	— 19	Congés libérables.
8 novembre	— 3	Congés libérables.
17 novembre	— 6	Anciens Combattants (limite d'âge).
22 novembre	— 18	Anciens Combattants (limite d'âge).
30 novembre	— 20	Anciens Combattants (limite d'âge).
16 décembre	— 29	Départ des Nord-Africains pour Mayence, camp plus confortable.

1942

26 janvier	— 35	Rapatriement de malades.
5 février	— 1	Muté à Lübeck (commandant de Marnhac).
27 février	— 4	Rapatriement de 4 aînés de 7 enfants.
28 février	+ 20	Arrivée d'ordonnances fatiguées.
12 mars	— 9	Congés de captivité (ingénieurs).
3 avril	— 18	Rapatriement de 13 grands malades et de 5 congés de captivité.

Départ général de Gross-Born pour Arnswalde

27 mai	+ 13	Retour des malades partis le 3 avril.
	+ 5	Retour de congés de captivité (sanctions Giraud).
20 juillet	— 4	P. G. soi-disant communistes (à Lübeck).
21 août	+ 21	Retour d'aspirants promus sous-lieutenants (E. L. S., n° 25, dit « une trentaine »).
24 août	— 1	Officier-conseil (Stalag de Berlin).

30 août	+ 100	Venus de Schubin (E. L. S. n° 25) (1).
8 septembre	— 4	Congés de captivité.
3 novembre	— 11	Contrats de travail.
17 novembre	— 1	Officier-conseil (Stalag III A).

1943

23 février	— 1	Congé libérable (colonel Vendeur).
8 mai	— 50	Congés de captivité (ingénieurs agricoles : E. L. S. n° 32).
25 mai	— 15	Transferts à Lübeck.
22 août	+ 140	Venus de Schokken (2).
28 septembre	— 1	Le pasteur Cariage part pour Trèves.
21 novembre	— 18	Rapatriement de 16 « cas douloureux » et de deux hommes de troupe.

1944

mai	+ 250	Venus de Montwy (Oflag X B).
septembre	?	Venus de Wagna (chiffre non retrouvé).

Ce relevé, incomplet, permet pourtant d'estimer, du mois de janvier 1941 au mois de janvier 1945, les entrées au camp à 550 et les départs à 1 500.

Dans cette dernière catégorie, outre les 1 061 départs du tableau ci-dessus, il convient d'ajouter au moins 250 contrats volontaires de travail en Allemagne, les départs de malades vers les hôpitaux allemands, les décès survenus au camp. Il reste un écart d'environ 250 départs inexplicables. Si les chiffres de Jean Peyret sont exacts, il y aurait eu 800 entrées au camp et le chiffre des pertes devrait être majoré d'environ 250 pour atteindre l'effectif au jour de la dislocation. Aucun document ne me permet d'expliquer une telle majoration.

Quant aux motifs, mis à part les déplacements de tout un camp, les mutations des camarades qui changèrent de résidence gardent toutes un caractère de sanction.

RÉPARTITION A L'INTÉRIEUR DU CAMP

Dans le n° 10 d'« Écrit sur le Sable », publié à l'occasion de notre Kermesse en août 1941, on relève la répartition suivante des prisonniers présents au camp :

Bloc I	586 officiers	228 hommes de troupe (Blocs I et IV)
Bloc II	921 officiers	65 hommes de troupe
Bloc III	891 officiers	64 hommes de troupe
Bloc IV	579 officiers	0 homme de troupe

Cette répartition est sensiblement proportionnée aux superficies des blocs de Gross-Born. Mais il n'en avait pas été toujours ainsi. Au cours des premiers mois, les autorités françaises, à plusieurs reprises, avaient procédé au détachement des blocs III et II, moins vastes, vers les blocs I et IV,

(1) Jean PEYRET, dans sa thèse, écrit 250. Ce chiffre ne correspond pas à mes notes ni à l'article d'E. L. S.

(2) Jean PEYRET dit 300; E. L. S. note 140 (n° 35).

plus étendus. En dehors de ces mutations officielles, il était interdit de changer à sa guise, de communiquer entre les blocs, voire d'entrer en contact, d'un bloc à l'autre, par-dessus les barbelés qui les séparaient. Nous ne respections pas la consigne et ce fraternel échange de nouvelles, nous l'appelions « radio-fil de fer ». Radio-fil de fer fut interdit; des sentinelles montèrent la garde le long des barbelés entre les différents blocs, à l'intérieur même du camp. Vains efforts des Allemands; les messages s'échangeaient à distance, chantés sur des airs connus, tout en marchant (1). Enfin, le 21 mars 1941, avec la naissance du printemps, les barbelés qui séparaient les blocs furent ouverts (2). Toutefois, à l'heure des appels, pour éviter l'échange de prisonniers d'un bloc à l'autre et rendre plus difficile le camouflage des évadés, les portes de communication étaient momentanément fermées.

Dans le camp d'Arnswalde, aucun dispositif n'était prévu pour séparer ainsi les différents blocs. Mais, l'heure de fermeture venue, une ronde allemande passait et condamnait à clé toutes les portes; toute communication d'un bâtiment à l'autre, par les fenêtres du rez-de-chaussée, était rigoureusement interdite au cours de la nuit.

RÉGIME INTÉRIEUR DU CAMP

La présentation de quatre épisodes de notre vie donnera l'idée de ce que pouvait être le régime intérieur du camp.

Débuts à Gross-Born (Oflag II D). — L'événement le plus marquant des premiers jours fut la cérémonie d'immatriculation qui suivit de près notre arrivée. Un matin — ce fut pour moi le 29 juin — nous sommes priés de prendre tout notre bagage et l'on nous dirige vers la cantine du bloc II. Dans un pauvre torchon, je rassemble un verre, deux chiffons qui remplacent les serviettes de toilette, un peigne, une glace de poche, quelques lames de rasoir, un savon, un vieux paroissien trouvé au cours des étapes : c'est là toute ma fortune. Les censeurs nous font de pressantes recommandations : il ne faut rien cacher, surtout l'argent français; pour nous convaincre, nous sommes menacés de fouilles ultérieures. Notre argent sera déposé dans une banque allemande; nous pourrons le récupérer au départ! À l'exception de mon portefeuille, tout m'a été volé le jour de ma capture; comme il est facile de ne rien cacher!

La fouille que nous subissons est superficielle; elle se traduit par la prise du papier à lettres que les Allemands viennent de nous vendre à Trèves, au cours de notre voyage; les crayons de couleur sont confisqués, les stylos vidés de leur encre. Un camarade se présente avec un appareil photo Zeiss; le numéro de l'appareil est relevé, un reçu est délivré, l'appareil gardé. (À son départ, comme on lui offre en échange un appareil de vil prix, il refusera de reconnaître par écrit qu'il est rentré en possession de son bien.)

(1) N. P. C., 10 octobre 1940.

(2) N. P. C., 21 mars 1941 et E. L. S., n° 1 (25 mars 1941).

Vient ensuite le comptoir de la banque; les encaisseurs d'argent sont assis. Un certain nombre d'officiers, en ligne depuis plusieurs semaines, n'ont pas touché de solde au mois de mai; leur gousset est vide. Ils sont taxés de mauvaise foi, menacés de fouilles plus sérieuses; l'argent trouvé sera purement et simplement confisqué.

A la table voisine, d'autres censeurs procèdent à notre immatriculation : nom, prénoms, grade, religion, régiment, date et lieu de capture, état de santé, somme versée à la banque. Ils nous délivrent alors un reçu, petite bande de papier rose qui porte, à côté de celui de l'encaisseur, notre émarquage personnel. Un numéro matricule nous est donné, une fiche constituée. On nous remet en outre une plaque d'identité en aluminium, munie d'un cordonnet gris pour la porter au cou, comme une breloque. Elle indique le camp et le numéro matricule. Au sortir de la fouille, un Allemand prend notre photo d'identité tandis que nous présentons le numéro matricule inscrit sur une ardoise, en gros chiffres. Cette fois, la prise de possession est complète; nous sommes couchés sur les registres du grand Reich; pendant de longues années, nous demeurerons à ses yeux représentés par de simples numéros, humiliant symbole de notre condition de prisonniers (1).

Préparatifs de départ pour Arnswalde. — A plusieurs reprises, des bruits de départ ont couru, surtout en avril et mai 1941. A cette date, les Allemands, tout à coup, annulent nos commandes; les commerçants sont priés d'interrompre leurs envois au camp; les dettes arriérées doivent être réglées pour le 26 avril. Des stocks d'effets et de chaussures sont expédiés par camions. Y aura-t-il dislocation? Des « bobards » circulent : on parle de séparer l'active de la réserve. Où irons-nous? les destinations les plus invraisemblables sont indiquées : Pologne, Grèce, Hollande, Belgique, France même (Sissonne ou Coëtquidan) (2). Bientôt l'ordre est donné de conserver seulement 25 kilos de bagages. L'excédent doit être réexpédié en France (3). Le lieutenant Buth préside une fouille minutieuse : nous devons garder un seul jeu d'effets de drap, trois couvertures au maximum; celles qui permettraient la fabrication d'effets civils sont confisquées. Afin d'éviter les camouflages, les planches qui entourent le soubassement de nos baraques sont enlevées. Nos maisons seront désormais sur pilotis; l'eau manque pour avoir l'illusion d'une cité lacustre (4). Puis tout rentre dans le calme.

En 1942, l'affaire rebondit. Le 18 février, de nouvelles menaces de changer de camp nous sont communiquées, « si nous ne sommes pas sages » (5)! Deux mois après, un délégué Scapini vient nous annoncer un imminent départ. Le colonel doyen obtient de se rendre au camp d'Arnswalde, pour y étudier les locaux en vue de notre installation (6). Quelque dix jours après, les bagages se révélant volumineux et pesants, il demande en vain la location

(1) N. P. C., 29 juin 1940.

(2) N. P. C., 25 avril 1941.

(3) N. P. C., 5 mai 1941.

(4) N. P. C., 19 mai 1941.

(5) N. P. C., 18 février 1942.

(6) N. P. C., 22 avril 1942.

de wagons pour transporter le matériel excédentaire (1). Le 28 avril, la baraque 18, à titre d'essai, effectue un « exercice de chargement » (2). Le lendemain, commence la fouille de départ au bloc II. Les prisonniers, rassemblés sur la cour en tenue de départ, sont cernés par un impressionnant cordon de sentinelles en armes. Un peu comme à la douane, nos bagages sont fouillés sur des comptoirs improvisés. Boîtes de conserves non ouvertes, photos d'identité, marks civils, autant d'objets qui disparaissent. Le 30 avril, ce sera le tour du bloc III et le 1^{er} mai, celui du bloc I-IV. Des soldats retournent les jardins et découvrent un certain nombre de trésors camouflés, parmi lesquels un pistolet automatique avec trois chargeurs (3). Pendant la fouille individuelle, des sous-officiers visitent les baraques et sortent ce que nous y avons caché. Des tombereaux à ordures ramassent papiers et chiffons que des ordonnances, au nom de la récupération, trient dans la baraque au charbon, près de la cantine.

Vrai campement de romanichels; les officiers rivalisent d'ingéniosité pour emporter avec eux le plus possible : sacs tyroliens, musettes, valises, sacs de marins, petits chariots, le tout — ou peu s'en faut — fabriqué avec les moyens du bord (4). Et comme le départ se fait attendre, les couvertures nous manquent atrocement; malgré le feu qui flambe dans les chambres toute la nuit, les rhumes et les gripes se multiplient (5).

Devant le volume des bagages, les Allemands refusent d'emmener les caisses contenant le matériel des popotes; nous sommes priés de consommer nos vivres de réserve avant le départ. Pour apaiser l'inquiétude des prisonniers — que trouverons-nous dans le nouveau camp? — nos gardiens affirment que deux wagons de colis et un wagon Pétain sont déjà en gare d'Arnswalde (6). Il faut enfin abandonner les jardins qui entouraient toutes les baraques. On sait ce que l'on perd, l'espace, l'air et cette campagne isolée où l'on pouvait vivre en bohémiens. Que nous réserve Arnswalde?

Voyage de Gross-Born à Arnswalde. — Le voyage s'effectua dans de pénibles conditions et nos gardiens donnèrent l'impression d'escorter des bêtes sauvages. Coups de crosses de pistolets et de fusils, coups de baïonnettes dans les sacs, hurlements et insultes, même à l'adresse des officiers supérieurs... A la sortie du camp, nous eûmes à subir une fouille individuelle, « chemise et caleçon compris » selon la délicate formule du lieutenant Bruschmann. Et Rusher, le chef de la censure, de renchérir : « Messieurs, nous nous excusons, nous devons vous fouiller jusqu'aux poils... »

Devant la baraque 18, douze officiers polonais se sont groupés, parallèlement aux barbelés, près de la route qui conduit à la halte; chacun d'eux porte sur la poitrine une grande lettre majuscule, découpée dans du papier blanc; l'ensemble se détache, éloquent : VIVE LA FRANCE.

L'embarquement s'effectue : quarante par wagon à bestiaux, avec nos

(1) N. P. C., 4 mai 1942.

(2) N. P. C., 28 avril 1942.

(3) N. P. C., 29 avril 1942.

(4) N. P. C., 30 avril 1942.

(5) N. P. C., 5 mai 1942.

(6) N. P. C., 6 mai 1942.

bagages, toutes issues fermées, même les vasistas; quand le train roule, il reste le loisir de regarder le paysage à travers les fentes des cloisons. A l'arrêt, ce serait imprudent, car les sentinelles y glissent leurs baïonnettes pour écarter les curieux.

Le trajet demande cinq heures, de 12 h. 30 à 17 h. 30. Nous passons par Tempelburg, Heinrichdorf et Falkenburg. Quelques camarades tentent de s'évader en sciant le plancher de leur wagon, mais leur travail est découvert avant qu'ils aient pu aboutir.

A l'arrivée, nouvelles insultes, tandis que nous traversons la ville; un adjudant tire en l'air pour faire impression. Parvenus au camp, toute communication est interdite avec les Polonais — la moitié de l'effectif — qui occupent encore les blocs III et IV et doivent quitter le lendemain. Deux feldwebels les menacent du pistolet derrière leurs fenêtres. Malgré la défense, des billets sont échangés, des cris se font entendre : « Vive la France ! Vive de Gaulle ! Vive Giraud ! » Un accordéoniste polonais joue la Marseillaise. A peine arrivés, nous subissons une nouvelle fouille : confiscation des musettes, des sacs tyroliens, des sacs militaires, des sacoches d'officiers... A 22 heures, extinction des feux. Un certain nombre de prisonniers sont parqués dans un garage, sans couvertures; les autres sont provisoirement installés dans les blocs I et II (1).

Flip raconte d'une manière humoristique ce curieux déménagement sous le titre : « Nous avons fait un beau voyage. » Je cède au plaisir d'en citer quelques extraits :

... Quelques jeunes enthousiastes, soucieux d'arriver plus tôt en Terre Promise, avaient cru bon de s'expédier dans des caisses... Mais somme toute, le gros de la troupe était à pied d'œuvre sur le quai de la gare pour l'embarquement, identique en Allemagne à l'embarquement classique en France. On ouvre le wagon, on y fait entrer à force le chargement prévu et siffle chef de gare. Pourquoi des variantes ? L'esprit de justice oblige à dire que pour éviter les courants d'air et les derniers froids de mai, les wagons se trouvaient méticuleusement fermés et calfeutrés. C'est d'ailleurs préférable : un accident est si vite arrivé : qu'un voyageur tombe par la portière, en quel état le retrouver ? A supposer qu'on le retrouve !

Impossible dans ces conditions de parler longuement du paysage. La campagne m'apparut plantée de céréales : je ne sais lesquelles, nous roulions si vite... Il régnait sur tout le pays à la face du soleil un calme qui n'avait d'égal que notre résignation.

Arnswalde ! Tout le monde descend ! Mais c'est, grands dieux, bien plus important que Gross-Born où il n'y avait somme toute qu'une rue, celle qui conduisait à la gare et encore dépourvue d'habitations. Arnswalde ! comme diraient les gosses, c'est une vraie ville avec de vrais civils !... Pour que nous ne perdions rien de ce spectacle inoubliable, la colonne s'arrête fréquemment et nous restons debout à contempler le flot des promeneurs... La colonne s'ébranle à nouveau. Quelques centaines de mètres, le temps d'admirer pommadés et brillantinés les hommes des kommandos « bidassant » en toute quiétude et nous pénétrons dans la kaserne qui sera désormais notre logis. J'aurais bien dû vous la décrire, mais je n'ai jusqu'ici pu trouver le loisir entre deux appels. Tout viendra à son heure (2).

Débuts au camp d'Arnswalde. — Arnswalde aux vertes prairies, suggèrent les échos d'« Écrit sur le Sable » ; faut-il changer le nom du Journal ?... Et le chroniqueur rappelle le dicton : « Trois déménagements valent un

(1) N. P. C., 15 mai 1942.

(2) E. I. S., n° 23, pages 17-18.

incendie. » Gross-Born, Arnswalde... A quand le troisième? Et tant pis pour l'incendie! (1).

A peine arrivés, le doyen et son état-major élaborent des plans d'installation; ils sont laborieux! Impossible de loger tous dans les quatre blocs; les plus jeunes occuperont les garages avec les ordonnances et la Wirtschaft Kompanie (2).

Le colonel Neumann, qui préside à nos destinées, publie des notes sur la tenue, l'ordre et la discipline (3). Et tandis que les derniers remaniements s'effectuent pour les affectations, nous percevons nos bagages à la fouille; plus sévère que toutes les autres, quelle ponction (4)!

Quelques semaines après, l'installation s'achève; une répartition provisoire des locaux du casernement destinés à la communauté nous est communiquée : au bloc III, quatre pièces du grenier sud sont données à l'Université; au bloc IV trouvent place les ateliers (chambre 400), la bibliothèque allemande et le service des commandes de livres (chambre 409), Écrit sur le Sable, l'Entraide et les architectes (chambre 410) (5).

Déjà nous regrettions Gross-Born. Invinciblement nous parlions d'un camp de repréailles parce que nous n'avions pas été « sages »! Le colonel Neumann, de son côté, affirmait que nous étions dans l'erreur. Pourtant, si la cage était dorée, plus belle et plus confortable que Gross-Born, l'usage de ce confort nous était à peu près interdit. On en peut juger aux détails suivants :

	Arnswalde	Gross-Born
Électricité	coupée à 21 h.	coupée à 22 et 23 h.
Douches	1 par semaine	tous les jours.
Lavabos	6 h. par jour	tout le jour
Fenêtres du bas	fermées la nuit	ouvertes.
Cuisines	tous les jours	tous les trois jours.
Université (6)	fermeture à 17 h. le samedi à 12 h.	grande liberté.
Conférences	interdites	permises
Bricolage	interdit dans les chambres	permis.
Sports	espace restreint	larges étendues.
Appels	3 par jour	1 par jour.
Tenue	très stricte	très libre.
Courrier	2 lettres 2 cartes	3 lettres 3 cartes.
Espace vital	plus restreint	plus vaste
Salles de travail	réfectoire	2 cantines.
Théâtre	petit et interdit	vaste et permis.
E. L. S.	interdit et ramené à 10 pages	
Bibliothèques	confisquées	libres.
Cantines	inexistantes	maigres, mais existent.

(1) E. L. S., n° 23, pages 19-20.

(2) N. P. C., 17 mai 1942.

(3) N. P. C., 17 mai 1942.

(4) N. P. C., 18 mai 1942.

(5) N. P. C., 31 mai 1942.

(6) N. P. C., 31 mai 1942.

Sans doute, quelques-unes de ces restrictions ne devaient pas se prolonger; mais le séjour s'annonçait assez mal. Où seraient donc les représailles? Les trois appels défalqués et aussi les repas, échelonnés de 11 heures à 14 h. 30, il ne restait guère de temps libre.

C'est pourtant là que nous allions, 2 750 prisonniers environ, couler lentement les jours, les mois, les années, jusqu'au 29 janvier 1945. Voici comment Rolland évoque ce séjour enchanteur :

Après nous avoir transportés de Gross-Born — d'autres de Schubin, de Schoken, de Wagna — il y a deux ans, les Allemands nous avaient enfermés là en nous faisant valoir que c'était une caserne achevée en 1937, avec tout le soin que le Reich mettait à cette sorte d'édifice. Le vrai c'est que le lieu paraissait facile à garder et tout ce ciment capable de décourager les perceurs de souterrains. Conçue pour trois compagnies, nous y étions près de 3 000. Pour le passant, qui nous observait du chemin longeant les barbelés, nous ne pouvions être qu'une foule recluse d'hommes assez mal vêtus, au visage peu coloré, aux yeux vagues, tournant en tout sens et sans but sur un hectare de sable bordé de ciment et dont les seules actions notables étaient de transporter vers le milieu du jour des seaux de liquide chaud et des couvertures contenant des pommes de terre (1).

Un peu mieux orientés, voyons comment nous fûmes dirigés par les cadres allemands et français de l'Oflag.

CADRES ALLEMANDS (2)

Nous fûmes l'objet de soins vigilants de la part de nos gardiens. Nous avions affaire à trois services principaux :

— le service du camp proprement dit, chargé de la discipline intérieure; à lui revenaient le soin des appels, l'entretien sommaire du matériel, la propreté des cours et des bâtiments...;

— l'administration, responsable de la nourriture des prisonniers et de la gestion du matériel du camp; un peu la fusion de l'Intendance et de certaines attributions du Génie de notre Armée...;

— enfin la Gestapo, épiant tous les rapports des prisonniers de guerre avec l'extérieur : contrôle des lettres à l'arrivée comme au départ, surveillance des colis, autorisation des sorties pour l'hôpital, recherche des projets d'évasions, développement de la propagande, pour ne nommer que les fonctions les plus courantes, car ces messieurs se mêlaient de tout.

A la tête de l'ensemble, officiellement, un officier supérieur, colonel ou commandant, sans doute selon les circonstances et l'importance du camp : officier près de la retraite, voire rappelé en activité à l'occasion de la guerre. Mais le véritable commandant du camp, c'était le chef de la Gestapo, de l'Abwehr, tout puissant, à qui restait toujours le dernier mot. Il avait le grade de capitaine.

Mes notes de captivité et les souvenirs de quelques camarades permettent de reconstituer « l'arbre généalogique » de ceux qui pendant près de cinq ans, présidèrent à nos destinées.

(1) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, pages 29-30.

(2) Cadres, en fin de captivité, APPENDICE I, page 779.

Et d'abord la liste des commandants de camp, pour laquelle deux dates seulement n'ont pu être retrouvées de manière précise :

Gross-Born :

21 juin 1940 au	Colonel Gerhardt
..... au 11 avril 1942	Capitaine de Vaisseau Schulze
13 avril 1942 au 21 avril 1942	Commandant von Hiller (intérim)
21 avril 1942 au 15 mai 1942	Colonel von Ludwiger.

Arnswalde :

15 mai 1942 à fin juillet 1942	Colonel Neumann
fin juillet au 5 septembre 1942	Colonel Euler
5 septembre au 22 septembre 1942	Commandant Berndt (intérim)
22 septembre 1942 au	Colonel Gerloff
..... au 29 janvier 1945	Colonel Prätorius.

Nous étions informés de ces changements par la voie officielle. Ainsi cette note du 16 avril 1942, dérobée au tableau d'affichage : « Oflag II D : par ordre du général commandant les camps de prisonniers de la 2^e Région militaire en date du 11 avril 1942, le commandant von Hiller, adjoint au commandant du Stalag II D, est nommé avec effet immédiat commandant par intérim de l'Oflag II D, pour la durée de la maladie du capitaine de vaisseau Schulze. Le commandant von Hiller a pris ses fonctions de commandant du camp le 13 avril 1942. Le commandant adjoint : signé Reck. Pour transmission conforme : colonel Vendeur, chef français du camp. Signé : Vendeur » (1).

Comme nous verrons à l'œuvre la plupart de ces personnages, disons un mot seulement de ceux qui demeurèrent plus longtemps auprès de nous.

Le colonel Gerhardt était un vieil officier — certains lui donnaient soixante-dix ans — braillard et bougon. Avec une délicatesse toute teutonique, il s'offrit, pendant les premiers mois de la captivité, à nous guider dans l'organisation de notre vie nouvelle. Ses appels à la discipline, mêlés de pressantes invitations à étudier la langue allemande, sont demeurés légendaires. Son officier adjoint, le capitaine von Marwitz, neveu du général de la guerre 14-18, s'efforçait d'améliorer notre sort, tout en se montrant fort germanique de mentalité et de cœur.

Le capitaine de vaisseau Schulze — nous l'appelions l'Amiral — produisit sur les prisonniers une impression tout autre. Son long commandement fut-il vraiment interrompu par la maladie ? Nous ne le revîmes jamais. Et le commandant von Hiller, qui avait été désigné « pour la durée de la maladie du capitaine de vaisseau Schulze » fut remplacé par le colonel von Ludwiger. Dans un rapport du délégué de la Croix Rouge de Genève, sur une visite effectuée au camp le 22 octobre 1941, on peut lire : « Le colonel Vendeur nous dit que l'arrivée du nouveau commandant du camp a été très appréciée de tout le monde. Ce commandant se montre compréhensif, il fait montre d'idées larges, il essaie d'adoucir autant que possible les rigueurs de la captivité. Il a sur le personnel qui l'entoure une heureuse influence, ferme

(1) N. P. C., 16 avril 1942.

et bienveillante. Le colonel Vendeur est vraiment considéré comme le chef des officiers français du camp, et le commandant de l'Oflag II D prend son avis pour toutes mesures concernant les officiers (1). »

Le colonel Neumann, hélas! était tout différent. Nous eûmes à le subir pendant les premiers mois de notre séjour au camp d'Arnswalde, en pleine période des « sanctions Giraud ». Il s'attacha, semble-t-il, à se rendre insupportable; ses inspections, journalières et tatillonnes, en firent, à nos yeux, le spécialiste des revues de détail. Heureusement, il ne resta guère plus de trois mois.

Enfin, le dernier en date, le colonel Prätorius, nous parut assez inoffensif pendant notre période de stabilité. Il venait rarement dans le camp et répondait courtoisement à nos requêtes, même lorsqu'elles entraînaient son refus. Mais une fois sur les routes de l'Ouest, pendant le premier trimestre 1945, il fut au-dessous de sa tâche. Préoccupé de replier sa famille qui l'accompagnait en voiture au cours des étapes, la nourriture et les soins matériels des prisonniers de l'Oflag devinrent le cadet de ses soucis.

Sous les ordres des chefs de camp évoluaient des chefs de bloc. Voici la liste des principaux d'entre eux :

A Gross-Born :

Blocs	I-IV	Capitaine Bahr
Bloc	II	Lieutenant Lobeck
Bloc	III	Lieutenant Splitzeber, dit « Victor »
		Lieutenant Sharpin, dit « Gédéon ».

A Arnswalde :

Blocs	I-II	Lieutenant Comte Graff von Lutischau
		Lieutenant Schneider
		Lieutenant Hellenschmidt, dit « Peppermint »
Blocs	III-IV	Capitaine Zaerpfell, dit « La Frégate ».

Enfin, les tout-puissants du jour, ces messieurs de l'Abwehr. Deux chefs ont présidé aux destinées de l'Abwehr du camp, le premier pendant les tout premiers mois, le second, pendant l'ensemble de notre captivité. Ce furent le capitaine von Bulow et le capitaine Christian.

Le premier, qui ne devait rester que fort peu de temps avec nous, tout en remplissant son devoir, se montra fort compréhensif et ne cacha pas son admiration pour les prisonniers français. Il manifesta plusieurs fois au colonel français commandant le camp, son ravissement à la lecture de certaines lettres reçues par les prisonniers, de leurs femmes ou de leurs mères. Il affirmait qu'il n'y avait pas de femme plus noble que la femme française et ajoutait : « Ces lettres sont pour moi le gage le plus certain du redressement français. » Il semble bien qu'il fut sincère. Mais il fut le seul de son espèce. Très vite relevé de ses fonctions, il partit pour la France, à Bourges, emportant des lettres pour les familles des officiers du Berry; ces lettres sont toutes parvenues à destination.

Le second, le capitaine Christian, qui lui succéda, fut un tout autre per-

(1) Rapport du D^r MARTI, 22 octobre 1941, page 4.

sonnage. Se montrant à nous en de rares circonstances, il était en fait l'âme damnée du camp, surveillant tout, gardiens comme prisonniers. Les premiers, beaucoup plus que les seconds, tremblaient devant lui. Une dénonciation de sa part pouvait entraîner une mutation pour l'Afrika Korps ou pour le front russe; cette menace valait la peine qu'on y réfléchît!

Sous ses ordres, le chef de l'Abwehr avait un certain nombre d'officiers, chargés des différents services de surveillance des prisonniers. Les principaux furent :

Gross-Born :

Lieutenant Buth, célèbre pour ses accès d'ivresse.

Lieutenant Rüscher, dit « La Fouine ».

Lieutenant Burgmann, dit « Trompe la mort » ou « Sombre Dimanche ».

Lieutenant Lüdersen, à l'origine du Cercle Pétain au II D.

Arnswalde :

Capitaine Rittmayer, spécialement chargé de la Poste.

Lieutenant Rüscher.

Lieutenant Burgmann, ces deux derniers ayant suivi notre déplacement.

Parmi les censeurs, dont le nombre et la qualité varièrent presque à l'infini, je relève seulement le nom de quelques sous-officiers qui firent davantage parler d'eux :

— Krüger, dit « le gros porc »;

— Graff von Hardenberg, dit « le Baron »;

— Ziegler, dit « le Pauvin »;

et Dunckel, préposé à la censure des livres.

C'est avec tous ces gradés de l'Abwehr, du capitaine au plus modeste sous-officier, que les rapports des prisonniers furent les plus fréquents et parfois les plus tendus.

En réalité, il existait bien d'autres cadres; il est impossible de les citer tous.

CADRES FRANÇAIS

Du côté prisonniers, chaque camp d'Allemagne possédait, dans les stalags, son homme de confiance, dans les Oflags, son « chef français », plus tard désigné, sur l'ordre des Allemands, sous le nom de « doyen du camp ».

Derrière lui, toute une pléiade de chefs de blocs, de chefs d'étages (au camp d'Arnswalde), de chefs de baraques ou de chefs de chambres, sans parler de multiples autres fonctions : interprètes, officiers du matériel, trésoriers, vagemestres, postiers, officiers de la C. D. O., officiers d'habillement, de blanchissage...

Dresser la liste complète de tous ces cadres, je suis incapable de le mener à bien. Les fluctuations de la vie de l'Oflag durant cinq années, les changements d'affectation, les mutations de camp, les rapatriements, les maladies et les deuils, autant de raisons qui rendirent ces cadres d'une mobilité extrême. Seuls, quelques-uns firent preuve d'une étonnante stabilité.

Voici du moins la liste, très exacte, des chefs français du camp qui se succédèrent « au pouvoir » et assurèrent la tâche ingrate de diriger les relations des prisonniers avec les autorités allemandes :

Juin 1940 au 12/12/1940	Colonel Andrei	rapatrié.
12/12/1940 au 22/12/1940	Colonel Le Brigand	muté à Lübeck.
22/12/1940 au 9/9/1941	Colonel Gruyer	rapatrié.
9/9/1941 au 23/2/1943	Colonel Vendeur	rapatrié.
23/2/1943 au 12/2/1944	Colonel Rousseau	mort à Stargard.
12/2/1944 au 2/6/1944	Colonel Malgorn	1 ^{er} commandement.
2/6/1944 au 22/7/1944	Colonel Finiels	muté à Lübeck.
22/7/1944 au 29/9/1944	Colonel Malgorn	2 ^e commandement.
29/9/1944 au 29/1/1945	Colonel Verdier	jusqu'à dislocation du camp.

Conservée dans mes notes, cette liste est rigoureuse; elle concorde d'ailleurs, à quelques jours près, avec celle fournie par le colonel Malgorn dans son rapport au Ministère des Anciens Combattants.

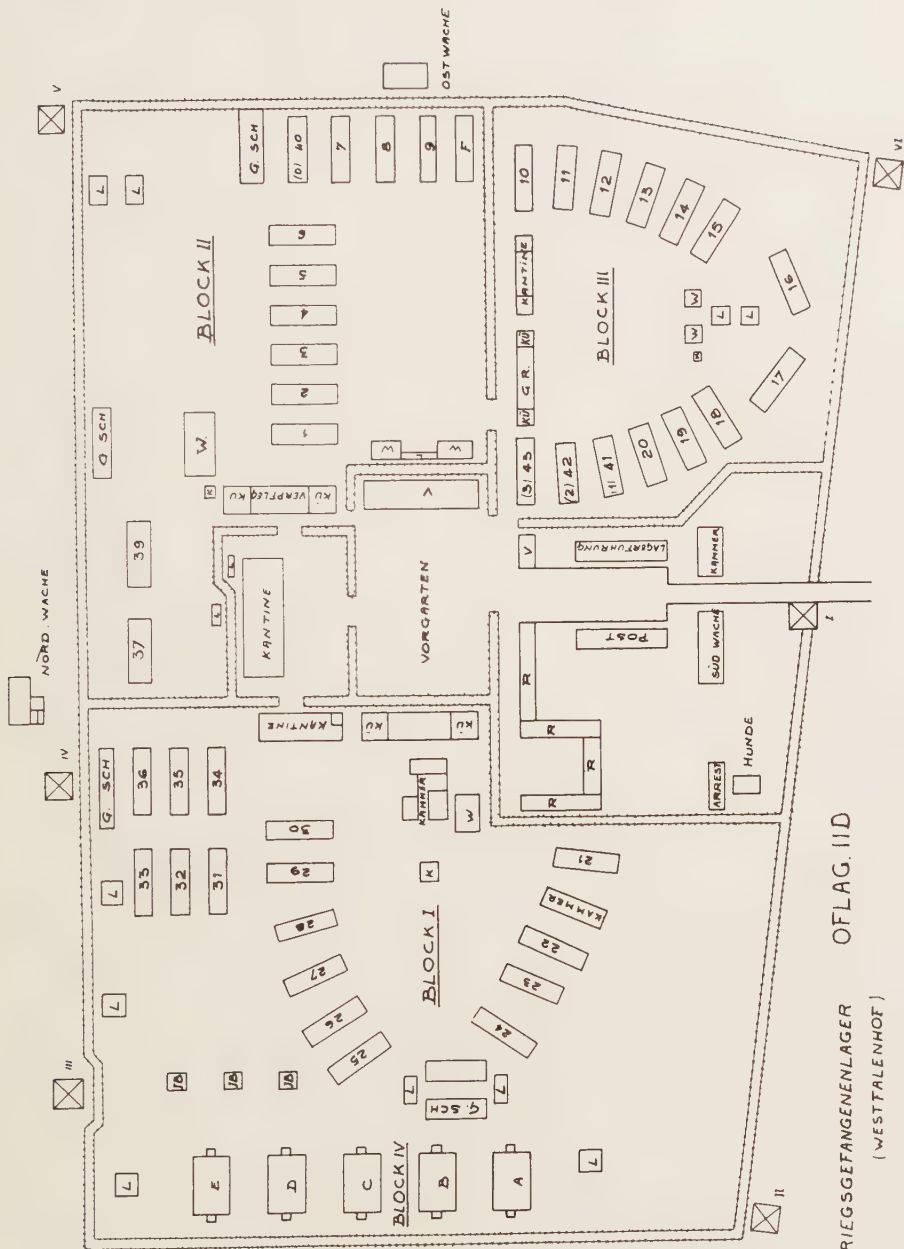
Porter un jugement de valeur sur tous ces chefs me semble prématuré; nous les verrons à l'œuvre au cours des pages qui suivent. On a parfois dit beaucoup de mal à leur sujet, de façon souvent inconsidérée, parce qu'on prétendait les accuser ou les innocenter en bloc. Parlant des stalags, Joseph Folliet écrit : « Nous avons vu les hommes de confiance abstraitement prévus par la Convention de Genève. Impossible de porter sur eux un jugement général car la situation varie du tout au tout selon les camps. Mais l'on peut dire que beaucoup d'entre eux, spontanément désignés ou acceptés par leurs camarades, assument, avec droiture et désintéressement, le lourd service d'état-tampon entre les autorités allemandes et les prisonniers (1). »

Il serait non moins partial d'établir, d'emblée, une distinction absolue entre les doyens du camp, selon le terme de leur captivité : la France ou Lübeck, pour ceux d'entre eux qui ne sont pas demeurés avec nous jusqu'à la dislocation ou qui n'ont pas trouvé la mort au cours de leur captivité.

Ces « hommes de confiance » eurent à défendre, auprès des autorités allemandes, quelque 6 000 prisonniers en 1940, près de 3 000 encore à partir de 1942. La tâche délicate leur incombait d'obtenir de nos gardiens le plus d'avantages possible, sans platitudes. Une telle fonction réclame de rares qualités d'énergie et de souplesse, de diplomatie et de fierté, sans arrogance. Vis-à-vis des Français du camp, le rôle n'était probablement pas plus facile. Position dangereuse que de se trouver ainsi entre l'arbre et l'écorce. Parfois, l'égoïsme peut tenter de reprendre ses droits : le chef français du camp est logé à part, nourri à part, avantagé, s'il y consent, pour les lettres et les colis. Trop demander aux Allemands, c'est encourir une disgrâce et renoncer à des avantages pour toute la collectivité. Trop peu réclamer, c'est faire le jeu de l'ennemi et réduire les prisonniers à une plus grande misère. L'équilibre est bien difficile à garder!

En aucune manière, je ne puis souscrire à cette appréciation d'un camarade de captivité : « Pendant mes cinq ans de prisonnier, je n'en ai point connu qui aient été non pas parfaits — ce serait trop demander à

(1) Joseph FOLLIET : Pour comprendre les prisonniers, page 18.



OFLAG. IID

KRIEGSGEFANGENENLAGER
(WESTTALENHOF)

des hommes — mais seulement passables. Les uns furent égoïstes, d'autres manquèrent de caractère, d'autres encore de diplomatie. » Sans doute, pour acheter le silence de ces « hommes de confiance », les Allemands firent miroiter à leurs yeux une libération anticipée. Lorsqu'un chef de camp avait exercé pendant quelques mois son mandat à la satisfaction de nos gardiens, on le voyait parfois prendre le chemin de la France. Il ne me semble nullement légitime pour autant d'affirmer que tous les doyens rapatriés ont failli à leur devoir. On ne peut taire d'ailleurs les avantages qui furent obtenus, de haute lutte, par leur intermédiaire, pour le ravitaillement.

Et puis — qui songe à le nier? — il n'est pas commode de conduire des Français, aigris par la captivité, facilement injustes, envieux et jaloux, même quand, en principe, ils sont soumis à la discipline militaire. Mettre tous les torts sur le compte des chefs de camp, toutes les qualités à l'actif des prisonniers confiés à leur garde, serait chose trop vite faite.

Enfin, nous ne pouvons oublier que les relations entre l'Allemagne et la France des Prisonniers, empruntant le canal de la Mission Scapini, n'ont pas contribué à simplifier le rôle des hommes de confiance. Plus franche et certainement plus saine eût été une représentation diplomatique entre les mains d'une puissance véritablement neutre. La tare de la collaboration compliqua singulièrement la tâche des doyens d'Oflag.

La ressource leur restait de refuser le commandement du camp, ou bien encore de réagir avec une rigueur telle que le camp de Lübeck leur fût réservé; et certains d'entre eux se sont ralliés à l'une ou l'autre de ces deux solutions. D'autres ont préféré rechercher un *modus vivendi* entre les geôliers et leurs victimes; ils le firent avec plus ou moins de talent, plus ou moins de bonheur, plus ou moins de succès. La suite de cette étude dira jusqu'où ils furent suivis par leurs camarades, et dans quelles proportions certains d'entre eux suscitèrent les critiques.

Faut-il dès maintenant les présenter? Je m'y risque, quitte à corriger par la suite le caractère provisoire de leur portrait.

Le colonel Andrei prit le commandement du camp dès notre arrivée à Gross-Born, et fut le premier intermédiaire entre les Allemands et nous. Pour mener à bien la tâche de notre installation, il s'adjoignit un petit état-major composé de quelques officiers supérieurs et d'un jeune lieutenant interprète. Il tenta de gagner la confiance de nos gardiens et de nous obtenir quelques avantages pour le ravitaillement. Fut-il aimé des Français? Je n'ose l'affirmer. Chambre particulière, repas « améliorés », ces faveurs faisaient jaser. Un jour surtout, pendant l'appel, il manqua de diplomatie. Le colonel Gerhardt venait de lui confier son étonnement de constater une grande différence de tenue entre les officiers les plus âgés et les plus jeunes. Le colonel Andrei transmit au bloc III cette remarque déplaisante. Des protestations se firent entendre sur les rangs; des responsables furent demandés, des noms relevés. Atmosphère pénible qu'il était facile d'éviter (1). A l'actif du colonel, on peut noter, par contre, de fréquentes démarches auprès des autorités allemandes au sujet de la nourriture, de la correspondance, de la solde, des colis. Période difficile que ces débuts de captivité!

(1) N. P. C., 29 juin 1940.

Les successeurs trouveraient un certain nombre de compromis déjà solidement établis. Rapatrié en décembre 1940, le colonel Andrei fêta la Noël en France, dans sa famille; il fut un des premiers libérés. En arrivant, il fut reçu en audience par le Maréchal Pétain et cité à l'Ordre de la Nation pour le bien qu'il avait accompli comme chef de camp de prisonniers.

Le colonel Le Brigand, qui lui succéda en vertu de son grade et de sa promotion, n'était pas décidé à s'incliner devant les exigences de nos gardiens. Il ne fit qu'apparaître, tel un météore, à la tête du camp. Dix jours après, le 22 décembre 1940, les Allemands le cassaient de cette fonction. Redevenu doyen du bloc II, il remit bientôt sa démission; et les officiers supérieurs de son bloc, tous solidaires, refusèrent de le remplacer. Les Allemands furent contraints de désigner d'office un colonel pour lui succéder. Le colonel Gruyer, alors doyen du bloc III, devint chef français de tout le camp. Et le colonel Le Brigand fut muté à Lübeck, camp de représailles (1). On ne peut que s'incliner devant cette noble attitude. Les prisonniers eurent-ils à en pâtir? Le fait n'est pas prouvé. Et puis il est bon, de temps en temps, qu'un grand souffle d'indépendance passe, qui chasse tous les miasmes et redonne aux captifs le sentiment de leur fierté.

Le colonel Gruyer prenait ses fonctions dans des circonstances particulièrement délicates. Il eut le courage, à nos gardiens qui l'exigeaient, de refuser d'intervenir auprès de nous pour déconseiller les évasions (2). Plus diplomate que son prédécesseur, il conserva la direction du camp pendant près de neuf mois, poursuivant de son mieux la tâche assumée par le colonel Andrei. Le 6 septembre 1941, à l'appel, il adressait un merci à tous ceux qui l'avaient aidé pendant son commandement; le 9, il quittait Gross-Born et rentrait en France, selon la formule officielle, « pour services rendus » (3).

Le colonel Vendeur prit le commandement au mois de septembre 1941. Il demeure, pour l'ensemble du camp, le plus discuté de ses doyens. Il assumait les fonctions de chef français pendant plus de dix-huit mois. Dès sa prise de pouvoir, il entreprit la visite de toutes les baraques, promit qu'il obtiendrait du bois pour l'hiver tout proche et conseilla de faire venir de France des couvertures. Les Allemands, à l'entendre, n'en pouvaient donner; depuis notre arrivée, ils en avaient même perdu quatre cents. Les unes avaient suivi les Anciens Combattants ou les malades rapatriés, d'autres avaient été envoyées en France dans des colis, d'autres encore, transformées en effets civils. Après une allusion aux rations alimentaires trop faibles et à son faible espoir de les voir augmenter, il terminait par un appel au courage (4). Son temps de commandement ne saurait être résumé en quelques mots, car des incidents nombreux le marquèrent. L'affaire du cimetière russe, les visites des délégués Scapini, les vœux de l'Oflag au Maréchal, la garde d'otages pour compenser les évasions, la visite du Dr Brahn du

(1) N. P. C., 3 février 1941.

(2) N. P. C., 5 février 1941.

(3) N. P. C., 6 septembre 1941.

(4) N. P. C., 16 septembre 1941.

Comité France-Allemagne, la mort violente du lieutenant Rabin, le changement de camp, les contrats de travail en Allemagne, les colis du Brésil, les voyages à Stargard, les événements d'Afrique du Nord, autant d'épisodes qui soulevèrent dans le camp de multiples remous. Nous retrouverons ces événements au long des chapitres. Trop d'intérêts contradictoires s'affrontèrent pour permettre, dès maintenant, de juger. Le 22 février 1943, le colonel Vendeur faisait au camp ses adieux officiels. Le soir, il recevait les corps constitués pour leur redire son merci et son au revoir. Le lendemain, il prenait le train pour la France, rapatrié lui aussi « pour services rendus » (1). En octobre 1943, au cours d'un voyage à Vichy, il fut reçu par le Maréchal Pétain (2).

Le colonel Rousseau, à la cérémonie d'adieux du 22 février 1943, avait pris le commandement du camp (3). Près de douze mois il assuma cette lourde charge dans le silence et la dignité. Pendant son « temps de commandement » éclatèrent un certain nombre de scandales, notamment en juin 43. Le colonel Rousseau eut le mérite de les aplanir avec un grand sens de ses responsabilités et d'une manière très humaine. En septembre, sa réception du commandant de L'Estoile, envoyé de l'ambassadeur Scapini, fut des plus fraîches. Le même mois, un coup de théâtre interrompit, pour un temps, le calme labeur de l'Université de l'Oflag. Une fois encore, le colonel Rousseau sut imposer sa manière de voir et regrouper les dévouements des professeurs. Malheureusement, après quelques jours de violentes souffrances, peut-être trop silencieusement supportées, il fut transféré d'urgence à l'hôpital de Stargard; opéré d'une appendicite aiguë, il succomba presque aussitôt après l'intervention. Les regrets du camp furent unanimes; sous des dehors parfois bourrus, nous perdions un ami et un chef.

Au hasard de l'ancienneté, suivant les mutations de camps, le colonel Malgorn fut deux fois doyen et deux fois remplacé. Ses deux périodes de commandement, six mois d'exercice au total, se situent dans l'année 1944, celle des lassitudes et des espérances. Les inquiétudes grandissent, car les nouvelles ne parviennent plus; les santés chancellent, car les colis sont interrompus. Mais l'espérance renaît, car les alliés, pendant l'interrègne du colonel Finiels, ont pris pied sur le continent. Le colonel Malgorn eut à maintenir le camp, tempérant les uns, stimulant les autres, gardant au milieu des difficultés de toutes sortes, devant un Allemand de plus en plus irritable, le calme, la pondération et l'autorité, défendant, chaque fois qu'il en eut l'occasion, les intérêts des prisonniers. Pour beaucoup, le colonel Malgorn était peu connu dans le camp jusqu'à cette promotion inattendue. Mais ceux qui, de longue date, suivaient les activités clandestines du groupement Malgorn-Bel, n'eurent pas de surprise (4). Au long des étapes du retour, après la dislocation d'Arnswalde, et surtout à Soest, où l'ancien doyen devait se retrouver à la tête de quelque douze cents officiers de

(1) N. P. C., 22 février 1943.

(2) N. P. C., fin octobre 1943.

(3) N. P. C., 22 février 1943.

(4) N. P. C., 29 novembre 1942.

l'Oflag II B, le colonel Malgorn continua de se dévouer; ceux d'entre nous qui occupaient alors la caserne Rabin ne sauraient l'oublier (1).

Le colonel Finiels, arrivé du camp de Montwy à la fin du mois de mai 1944, prit un instant, en qualité de doyen d'âge, les fonctions de chef français du camp. Il débuta dans ce rôle le 2 juin. Quatre jours après, nos postes clandestins nous annonçaient, avant la radio officielle allemande, le débarquement sur les côtes de Normandie. La nouvelle se répandit dans le camp comme une traînée de poudre. Elle allait rendre singulièrement laborieuse la tâche du colonel Finiels. Nos gardiens, devenus hargneux, dissimulaient mal leur inquiétude. Les prisonniers au contraire, tout à l'espoir, mettaient un malin plaisir à les harceler. Dans ces circonstances difficiles, le doyen des officiers n'eut pas l'heur de plaire au colonel allemand. Le 22 juillet 1944, nous apprenions tout à coup son départ pour Lübeck. Le colonel Malgorn redevenait chef du camp; il le resta jusqu'au 29 septembre 1944.

Le colonel Verdier : les changements de camps de prisonniers, dans une Allemagne en désorganisation, se multipliaient. Un dernier convoi de camarades parvint au camp à la fin du mois de septembre, depuis Wagna. Parmi eux, le colonel Verdier, plus ancien que le colonel Malgorn, fut appelé le 29 septembre à prendre les fonctions de doyen du camp. Il conserva ce poste jusqu'à la dislocation de l'Oflag sur les routes de l'Ouest, le 29 janvier 1945. Je lui dois un spécial merci, puisqu'il me permit de fouiller les archives de son P. C., chaque soir, après la fermeture du camp par la ronde allemande. Et si ce travail fut perdu, abandonné lors du départ, je n'en garde pas moins de gratitude pour l'accueil. Le colonel Verdier eut surtout à débattre avec le colonel Prätorius les conditions de notre mise en route, à la fin de janvier. La dispersion des colonnes au gré des étapes et des cantonnements devait bientôt lui retirer la direction effective du camp.

Brosser en quelques pages le portrait des chefs français qui se succédèrent à l'Oflag II D-II B était une gageure. Les événements relatés dans cet ouvrage apporteront une clarté plus grande à ce qui ne veut être qu'une première impression. Par contre, je renonce à dénombrer ceux des officiers de l'Oflag qui aidèrent les doyens tout au long de la captivité. Je tiens pourtant à saluer au passage une des plus belles figures du camp, celle de l'officier interprète français. Et je ne puis mieux le faire qu'en citant le colonel Malgorn lorsqu'il présente, dans son rapport au Ministère des Anciens Combattants,

le lieutenant Pierre Robin, en fonction dès le début de la captivité, et qui, par sa connaissance de la langue et de la psychologie allemandes, sa distinction naturelle, sa discrétion proverbiale, a aplani bien des difficultés et rendu aux doyens successifs et à tous les camarades les plus grands services.

Le choix des dirigeants, en dehors même du chef français du camp, était fait en vertu des traditions militaires : l'officier le plus ancien dans le grade le plus élevé était désigné; ainsi des chefs de blocs, de baraques, de

(1) Ainsi appelée en souvenir de l'exécution du lieutenant RABIN, au cours d'une évasion, à Gross-Born.

chambres. Le doyen du camp se réservait de désigner son adjoint. Quant aux services généraux de l'Oflag, le volontariat fut toujours respecté. Ainsi pour les officiers chargés du matériel, de la C. D. O., de la menuiserie, du théâtre, du blanchissage, de la solde...

Mieux éclairés sur l'évolution historique de l'Oflag, ayant présenté sa population mouvante, ses installations successives, les régimes intérieurs auxquels elle fut soumise, les cadres — français et allemands — qui eurent à s'affronter au cours de ces cinq années, il est maintenant possible d'étudier les aspects essentiels de notre vie de prisonniers.

CHAPITRE PREMIER

LA VIE MATÉRIELLE

Dans une étude sur la psychologie du prisonnier de guerre, Jean Caze-neuve écrit :

On peut s'en tenir à cette constatation évidente et générale : la nourriture, le coucher, le logement, l'ameublement, l'habillement et les moyens de défense contre les variations de température constituent une régression sensible par rapport au niveau de vie que la plupart des gens connaissent dans le civil. C'est là, dans la captivité, une des causes les plus élémentaires, les plus simples et les plus compréhensibles (nous ne disons certes pas la principale) de la souffrance (1).

Aucun prisonnier de guerre ne songe à contester l'exactitude de cette affirmation. Les privations pèsent lourdement sur les captifs. Cette vie matérielle à l'Oflag, avec les fluctuations qui la marquèrent au gré des caprices de nos gardiens, essayons de la reconstituer, en étudiant tour à tour la nourriture, le logement, l'habillement, les arts ménagers, les sports et l'état sanitaire, à Gross-Born comme au camp d'Arnswalde.

I. — LA NOURRITURE

Et d'abord, la nourriture, puisque le prisonnier doit lutter pour vivre. On a déjà beaucoup parlé de cette nourriture, parfois peut-être avec une nuance d'exagération et de pessimisme. Que se passait-il à l'Oflag?

Après les privations du début, au cours du voyage et pendant les premiers mois, l'ordinaire allemand connut une organisation méthodique et composa la part « réglementaire » de notre subsistance. Vinrent s'y ajouter, au hasard des circonstances, des compléments très appréciables. Ce fut les apports des cantines allemandes et de la Commission des Ordinaires française, comme ceux des jardins. En plus, nous parvenaient des colis individuels et des secours collectifs. Ces colis, parmi d'autres denrées, contenaient des vivres crus, souvent préparés grâce à la cuisine collective du Centre d'Entraide. Après avoir additionné tous ces éléments disparates de notre nourriture, nous pourrions porter un jugement valable sur son insuffisance.

Encore faudra-t-il classer à part les derniers mois, où le régime alimentaire devint beaucoup plus précaire.

(1) Page 15.

Quant aux étapes du retour, au cours desquelles nous fûmes réduits au « régime jockey » le plus absolu, elles seront présentées dans la conclusion, en brossant le tableau de la dislocation de l'Oflag et en décrivant la fin de la captivité.

LES PRIVATIONS DU DÉBUT

A 3 heures du matin, le 21 juin 1940, le convoi dont je faisais partie arrivait à Westfalenhof. A 300 mètres à peine de la halte, un camp, aux projecteurs allumés. Ordre de nous ranger par cinq; on nous compte sur le quai, puis en route. Nous sommes de nouveau dénombrés et répartis par baraques et par chambres : une quarantaine d'officiers de mon régiment (le 130^e R.-I.) se retrouvent à la 18/2, où logent au total 48 prisonniers. Une vie nouvelle va commencer (1).

Mais depuis le jour de la capture, nous connaissions le règne de la faim. Débordée par le nombre effarant de prisonniers, l'intendance allemande ne sait plus où donner de la tête; peut-être d'ailleurs notre ravitaillement est-il le cadet de ses soucis? Nous couvrons des étapes à pied, parfois sans manger; à Laon, nous touchons un brouet clair, du mou de veau, que nous puisons dans un seau avec nos doigts. Biscuits de guerre allemands, tétine de vache, amas gras et visqueux, à peine tiède; des chiens à l'écuëlle, ou des porcs à l'auge? On lampe, on pique avec ses doigts, on rejette les déchets sur le fumier de la ferme. Une fois pourtant, il faut être juste, nous touchons du pain et du lard; un autre jour, des pois cassés et du pain de seigle. Parvenus à Trêves, puis à Mayence, la soupe est convenable, mélange de pommes de terre, d'orge, de macaronis et de haricots secs. A Mayence, nous embarquons dans des wagons à bestiaux; c'est le 19 juin à 20 heures. A travers l'Allemagne, nous roulons jusqu'au 21 au matin; enfin, nous sommes à destination.

D'autres convois nous ont précédés; plusieurs suivront. Tous les prisonniers, pendant cet exode, connaissent les affres de la faim, souffrent plus encore peut-être de la soif. Enfin, nous sommes arrivés; sans doute n'est-ce plus qu'un mauvais rêve? Hélas! nous allions déchanter! (2).

Un camarade décrit ainsi les premiers jours à l'Oflag :

Nous commençâmes à nous rebiffer pour sortir de notre résignation. Il fallut d'abord manger. Nous connûmes le régime de la queue. A plusieurs milliers, il fallut se présenter en colonne par un aux cuisines, où une louche d'infâme brouet (rutabagas dans de l'eau chaude, ou pommes de terre pourries) nous était distribuée dans notre écuelle. Le repas du soir consistait en une abominable bibine, décoction de plantes légèrement sucrée très chaude qui avait le don de nous déranger l'intestin, et nous faisait courir une douzaine de fois par jour aux « Abort » (W. C.) où nous faisions encore la queue même la nuit. Un pain pour cinq nous était distribué (la valeur d'une petite main féminine). Deux dés à coudre de miel synthétique, de margarine ou de fromage infect constituaient notre repas du soir. L'on vit au mois d'août 1940 les jeunes sous-lieutenants affamés ramasser les épluchures sur les tas d'ordures pour les faire cuire (3).

(1) N. P. C., 21 juin 1940.

(2) N. P. C., 7 au 21 juin 1940.

(3) Cl Desmairès : « Flambées de souvenirs » (C. E. A., n° 48).

Jusqu'au mois d'août, malgré l'institution, le 18 juillet, de la Commission des Ordinaires (C. D. O.), les semaines furent très pénibles. J'ai noté un certain nombre de menus, repas de midi et casse-croûte. Ce relevé, même incomplet, renseignera.

Le midi alternent : soupe d'orge, flocons d'avoine, soupe de pommes de terre, choux et haricots, pommes en robe, pâtes alimentaires, parfois carottes et pois de conserve, le tout agrémenté de quelques fibres de bœuf, ou bien encore une oreille ou un pied de porc.

Pour le casse-croûte, se succèdent : anchois, miel synthétique, graisse végétale, boudin fait de sang de bœuf et de cheval, confitures ersatz, fromage blanc, margarine... (1).

Cette énumération donne une première idée, imparfaite, des conditions dans lesquelles nous étions nourris. Voici ce qu'en pense un camarade de l'Oflag :

Le régime alimentaire était soigneusement étudié : il reçut rapidement le nom de régime Jockey et l'épithète d'accélééré. L'absorption des pommes de terre industrielles, même en quantités réduites, ne convenait certainement pas à nos estomacs et, très rapidement, une dysenterie sensationnelle atteignit tous les prisonniers. Cette « poméranite », puisqu'il faut l'appeler par son nom, fit des ravages plus ou moins grands. Et tel sous-lieutenant âgé passa le plus clair de ses journées entre son châlit et l'Abort. Son record invaincu s'établit à 27 allers et retours en 24 heures. A cette allure, ses joues étaient si creuses qu'elles se rencontraient par le dedans. C'est le moment où des files d'officiers se pressaient le long de la baraque des cuisines pour recevoir une maigre gamellée d'un brouet plus que spartiate. Chacun, l'œil en éveil, poursuivait de ses clameurs les nombreux resquilleurs qui tentaient de reprendre place dans la file, privant ainsi les derniers de leur maigre ration. On institua des tickets de soupe, et le marché noir fit son apparition... tandis que nous recherchions, parmi les épluchures de pommes de terre, s'il était possible de récupérer un peu de cette chair précieuse... Dans les débuts, il y eut, un jour, arrivage monstre d'anchois salés... Les amateurs étaient en petit nombre et, de désistement en désistement, je me trouvai à la tête de 70 de ces bestioles. Je m'assis de mon mieux sur un banc, devant la baraque et les avalai successivement en rejetant la tête en arrière, le poisson étant maintenu à la verticale jusqu'à complète absorption... Des connaisseurs et des curieux prédisaient une affreuse débâcle stomacale : il n'en fut rien et d'aucuns regrettèrent leur générosité (2).

Si encore ces aliments avaient été de bonne qualité ! Mais le plus souvent ils laissaient fort à désirer. Le 7 juillet, nous touchons une soupe de pommes de terre toutes noires (3). La quantité compense-t-elle un peu l'imperfection des mets qui nous sont octroyés ? Non ; nous sommes loin des 1 500 grammes de pommes de terre inscrits à la ration officielle (4).

Le premier jour, pourtant, nous avait permis d'espérer mieux. Nous avions perçu un casse-croûte au beurre ; et le midi, une soupe avec pommes de terre et choucroute (5). Deux mois après, le son de cloche était fort dif-

(1) N. P. C., 21 juin au 31 août 1940, *passim*.

(2) Notes pour un anniversaire, par J.-F. CARTIER.

Journal du C. E. A., n^{os} 74 et 75, mai et juin 1955.

(3) N. P. C., 7 juillet 1940.

(4) N. P. C., 8 juillet 1940.

(5) N. P. C., 21 juin 1940.

férent : « Ce midi, repas infect; pommes de terre germées et noires, pieds de cochon qui puent, bouillon avarié » (1).

Quoi d'étonnant, dès lors, si, de temps en temps, la bête se réveille? Il y a des excuses, mais la communauté en pâtit. Un matin, à l'appel, lecture d'une punition devant le « front des troupes » : « Quinze jours d'arrêts de rigueur au lieutenant X... pour avoir acheté un morceau de viande appartenant à la communauté » (2). Il faut dire que, ce jour-là, pour exciter notre appétit, le repas du bloc III fut servi à 14 h. 15, la cuisinière ne fonctionnant pas. Une fois, agréable surprise, le repas fut particulièrement abondant. Le régime allait-il s'améliorer? bonheur sans lendemain. Il y avait eu inspection des cuisines. Ce festin n'était pas dans les habitudes; le matin même, trois officiers s'étaient évanouis à l'appel (3).

Malgré les sanctions qui menacent, la fraude continue. Un camarade écrit : « L'officier français est un homme civilisé, du moins quand il n'a pas faim » (4). Les mesures préventives les plus rigoureuses ne suffisent pas; on tire au sort avec des billets; on établit, par baraque et par chambre, un tour de distribution à la soupe, entre 11 heures et 13 heures. Si les mêmes allaient bénéficier chaque jour du plus épais de notre brouet clair... Même comédie à la cantine; un service d'ordre aux guichets est établi; un capitaine ou un lieutenant monte la garde. Pourtant, hors la bière, la cantine est à peu près vide. Mais il fait chaud, et puis il faut bien régaler les camarades et payer les paris perdus. Sans contredit, le plus délicat est le partage du pain. Dans ma chambre, on utilise à cet effet un mètre de couturière et une règle à calcul. Une fois les parts minutieusement découpées, on tire au sort les morceaux. Même procédé pour le casse-croûte qui accompagne le pain. Pauvre boudin à sang de bœuf ou de cheval, garni de grains de mil et de gingembre! Les confitures ersatz et le fromage blanc aux fines herbes font encore plus d'envieux. Tout autour du capitaine de jour, des yeux attentifs enregistrent les coups de pouce... Aux cuisines, on a placé des contrôleurs, pour empêcher toute fraude; certains d'entre eux trichent les premiers. D'autres soutirent au cantinier, par des sourires, ou par leur connaissance de la langue allemande, des suppléments de tabac et de vivres; c'est la communauté française qui en souffre, mais ils n'en croient pas un mot (5).

L'État-Major français du camp a la réputation d'être bien servi, et les mauvaises langues vont leur train. On a si vite fait de prêter à d'autres le menu qu'on voudrait posséder soi-même! Et puis il y a les débrouillards, les « resquilleurs », ceux qui touchent trois parts de soupe pour deux, avant l'utilisation, urgente, de tickets individuels. Tant pis pour les chambres qui passent les dernières à la distribution, si la soupe, trop courte, est allongée d'eau chaude par le cuisinier qui n'en peut mais. Un jour, panne d'eau; la soupe sera perçue à 14 h. 45; on attend l'eau, base de l'alimentation de l'Oflag (6).

(1) N. P. C., 21 août 1940.

(2) N. P. C., 13 juillet 1940.

(3) N. P. C., 24 juillet 1940.

(4) N. P. C., 27 juillet 1940.

(5) N. P. C., 11 août 1940.

(6) N. P. C., 11 août 1940.

Bien entendu, nous sommes au plat unique. Les premières semaines, la lutte d'intérêts est à son comble. Rush sur les écuelles, en nombre insuffisant, distribuées aux cuisines. Gamelles de fer-blanc polonaises, écuelles en émail ou en terre cuite, seaux à confitures, bassines en fer-blanc, bains de pieds galvanisés, tout est bon, pourvu qu'on mange. Sinistre défilé d'une colonne de « clochards » se battant autour d'une soupe populaire.

Avec une régularité inquiétante, les rations diminuent; on cherche des responsables. Chacun désormais percevra sa soupe contre un ticket; cela ne nous assure pas pour autant les 1 500 grammes de pommes de terre ni les 50 grammes de viande, officiellement annoncés par l'Intendance allemande. Des prisonniers graissent la patte des cuisiniers; viande et pommes de terre se vendent au plus offrant. Ceux qui se sont laissés corrompre sont relevés. Le régime devient moins mauvais; mais il est loin d'être princier. Et le commandant Monvoisin, trappiste en France, affirme que notre régime alimentaire, en qualité comme en quantité, est très inférieur à celui que s'imposent volontairement les moines pendant leur carême. Heureusement pour les Trappistes!

Si encore cette maigre pitance pouvait être consommée dans un réfectoire convenable! La soupe touchée, on rentre à la chambrée, mais elle est trop étroite; nous y sommes quarante-huit, empilés les uns sur les autres. Même après le départ de camarades pour le bloc IV moins dense, nous demeurons trente-deux; une table de la chambre est affectée aux capitaines, l'autre aux lieutenants, trop nombreux. Les plus jeunes ou les plus sportifs mangent où ils peuvent, debout, ou assis sur leurs lits, au deuxième étage, souvent même dehors. On se prête les rares cuillers et fourchettes; la vaisselle se fait à l'eau froide et avec du sable; il faut garder précieusement le savon (1).

L'atmosphère du camp se fait parfois houleuse et le colonel Gerhardt se croit en devoir de nous admonester. Il nous rappelle que nous sommes là pour longtemps, au moins six mois après la signature de la paix; cela peut durer des années. Toute tentative de fuite sera réprimée par les armes; tout homme qui s'approchera du fil tendu à l'intérieur des barbelés sera un homme mort; de même, celui qui, la nuit, ne prendra pas directement le chemin des W.-C. au milieu du camp. Après une transition savante où le colonel nous affirme que le Führer ne veut que du bien à la France, les encouragements suivent : il faut faire du sport, écouter les conférences organisées par l'Université, étudier la langue allemande... La péroration est une invitation à la patience et une exhortation à faciliter la tâche difficile du commandement allemand (2). Pauvre colonel! il oublie que ventre affamé n'a point d'oreilles. Il eut plus facilement trouvé audience auprès des prisonniers s'il était venu leur annoncer que les rations seraient doublées.

Chaque jour, la perception du « jus » a lieu à 6 heures et à 15 heures. C'est une sorte de liquide noirâtre, au goût de glands particulièrement prononcé. Aux fêtes chômées, le « jus » quotidien se transforme en orge grillée, avec du sucre ou de la saccharine. La distribution est abondante, au

(1) N. P. C., 13 août 1940.

(2) N. P. C., 14 août 1940.

moins les premières semaines : deux brocs de 7 à 8 litres pour les trente-deux occupants de la chambre. Cette boisson précieuse est délivrée contre la présentation d'un bon signé du chef de chambre et portant mention de l'effectif. Parfois ce liquide se transforme en café-crème, en y mélangeant le lait écrémé vendu par la C. D. O., ou, suprême raffinement, quelques gouttes de lait condensé reçu dans les premiers colis venus de France.

Le casse-croûte est perçu par une corvée : deux officiers par chambre. On se rend en groupe au bloc II, sous la conduite d'un commandant de jour. Là, un magasin renferme notre approvisionnement. Le pain est touché sur présentation de bons indiquant l'effectif. Tout est mis à contribution pour le transporter : bains de pieds, bassines, couvertures. On reçoit d'ordinaire un pain pour cinq ; les jours fastes un pour quatre. En principe, un pain pèse 1 500 grammes ; en fait, le plus souvent, 1 350.

Pour agrémenter le pain, sec et rassis, souvent moisi, toute une gamme savante et raffinée de casse-croûte : boudin, confitures ersatz, fromage blanc, graisse végétale, margarine ersatz... De retour, on procède au partage. Les premiers mois, tout est dévoré immédiatement. Hors la soupe claire et la tisane, on attendra vingt-quatre heures avant de pouvoir recommencer (1).

En bref, ordinaire nettement insuffisant : une tasse d'orge grillée le matin, une petite assiette d'orge bouillie ou de flocons d'avoine avec sept ou huit pommes de terre à moitié pourries le midi, une seconde tasse d'orge l'après-midi, et, au casse-croûte de la soirée, le pain pour cinq, soit environ 280 grammes par tête. Sous les fenêtres de la cuisine, le tas d'épluchures attire toujours, ce tas qui embaume toute la cour du bloc de son odeur âcre et fermentée. Pour le renom des officiers, on en vient parfois à souhaiter une nouvelle intervention du colonel français ; mais c'est la lutte pour la vie. Certains trouvent plus commode de continuer leur trafic avec les cuisiniers, et, moyennant finances, reçoivent en cachette des vivres supplémentaires. Les cuisiniers sont surveillés, fréquemment changés, et le tas d'épluchures arrosé de chlorure de chaux (2).

L'ORDINAIRE ALLEMAND

L'excuse se présente d'elle-même : 1 900 000 hommes, si l'on en croit les données officielles allemandes, cela pose de sérieux problèmes pour l'Intendance. Au bout d'un mois ou deux, après les tâtonnements du début, le régime doit s'améliorer. Il n'en fut rien, hélas ! au moins du côté allemand. La part « réglementaire » de notre nourriture, loin de connaître des accroissements, fléchit dans les mois qui suivirent. Voici quelques précisions relevées au cours de la captivité.

a) *Oflag II D.* — Les menus des repas du midi, notés du 1^{er} au 25 septembre 1940, ressemblent, à s'y tromper, à ceux des mois précédents. Tout au plus peut-on ajouter à la liste, le 25 septembre, un plat de poires véri-

(1) N. P. C., 16 août 1940.

(2) N. P. C., 21 août 1940.

tablement infectes (1). Le 14, nous avons perçu des pieds de cochons. Il semble qu'en Allemagne, les porcs n'aient que des pattes, du moins à l'usage des prisonniers.

Fin septembre, aucun progrès n'était réalisé; la quantité de soupe demeurait totalement insuffisante. La ration réglementaire affichée prévoyait 50 grammes de viande et 1 500 grammes de pommes de terre. En fait, la viande est à peu près inexistante, le poids de pommes de terre jamais atteint. Ces dernières sont d'ailleurs toutes noires. Les pommes nouvelles, touchées pour la première fois le 24 août, étaient déjà fort abîmées, et la ration en fut plus faible. Quant au repas du soir, il est remplacé dans l'armée allemande par la perception d'un casse-croûte (2).

En décembre, les menus connaissent de nouveaux mets. Nous touchons parfois du riz à l'eau, mais c'est du « riz à veaux » (3). Apparaît aussi, vers la même date, le potage « Knor », le « Brathling Pulver », fait avec de la poudre d'os. On dirait, quand il est cuit, du son. Un camarade humoriste affirme que c'est du tourteau pour bêtes à cornes (4).

Le R. P. des Places, rapatrié en janvier 1941, a livré ses impressions dans une conférence faite à Villefranche. A l'entendre, la nourriture est suffisante, mais « grâce aux colis venus de France ». Nous en reparlerons plus loin. De toute manière, ce ne peut être que l'optimiste manière de voir d'un « rapatrié précoce » (5).

L'année 1941 connut un premier semestre qui nous sembla légèrement amélioré. Les suppléments, qui apaisaient un peu notre faim, étaient pour beaucoup dans cette impression. Nous enregistrâmes l'apparition de plus en plus fréquente des rutabagas. A partir de juillet, les rations diminuèrent de nouveau de façon régulière (6). A plusieurs reprises, pendant l'hiver 41-42, nous touchâmes deux fois par semaine une soupe le soir; mais cette faveur ne dura pas (7).

1942 : La diminution s'accroît encore. En février, nous touchons environ 270 grammes de pain par jour; le midi, le fond d'une assiette à soupe d'un brouet à base de boudin et cinq pommes de terre cuites à l'eau, dégénérées, dont on perd plus d'un tiers avant l'utilisation. Visiblement beaucoup de camarades maigrissent, malgré l'apport des colis. La lutte contre le froid en devient plus pénible (8). En mars, la ration de pommes de terre, tombée à 650 grammes, est complétée par des rutabagas (9). En avril, la ration de pain baisse à son tour; le pain, de 2,150 kg, passé à 2 kilos seulement. Chaque semaine, nous percevons deux fois un pain pour six, cinq fois un pour cinq (10).

Ces chiffres eux-mêmes, si faibles qu'ils soient, ne correspondent pas

(1) N. P. C.

(2) N. P. C., 27 septembre 1940.

(3) N. P. C., 5 décembre 1940.

(4) N. P. C., 24 décembre 1940.

(5) Le Nouvelliste, 18 juin 1941, page 2, Villefranche : Nos prisonniers.

(6) N. P. C., 8 août 1941.

(7) N. P. C., 15 novembre 1941.

(8) N. P. C., 3 février 1942.

(9) N. P. C., 29 mars 1942.

(10) N. P. C., 5 avril 1942.

exactement à la réalité à cause du coulage. Il faut relever surtout le fléchissement de la ration de pain : elle représente en sept jours 1 666 grammes en tout (5 fois 250 g et 2 fois 208 g), soit 238 grammes par jour (1).

Les derniers jours au camp de Gross-Born furent parmi les plus mauvais. Les vivres devinrent de plus en plus parcimonieusement donnés. S'il faut en croire l'officier allemand chargé du ravitaillement, il y aurait eu sabotage des silos. En réalité, mal protégées du froid et pourries, les pommes de terre du dessus ont gâté les autres; tant pis, il faut rattraper ce coulage et nous en ferons les frais. Le sous-lieutenant français responsable à la cuisine du bloc III est informé que la ration sera réduite de 700 à 350 grammes. Allons-nous connaître de nouveau les plus mauvais jours de juin et juillet 1940 ? Le courrier laisse percer notre inquiétude en des formules humoristiques : « Aujourd'hui, excellentes clopinettes à la graisse. » Au censeur qui s'informe du sens, on fournit cette ironique réponse : mot d'argot qui désigne les nouilles (2). Plus sérieusement, le colonel Malgorn écrit dans son rapport : « De l'alimentation fournie par les Allemands, qu'il suffise de dire qu'elle fut mauvaise depuis 1942. »

b) *Oflag II B.* — Nous prenions notre mal en patience, espérant que, l'installation une fois terminée au second camp, le régime redeviendrait « normal ». Il n'en fut rien. Au mois de juin 1942, un nouveau mets fit son apparition; on nous servit de la soupe aux orties; c'était plaisant d'entendre, au réfectoire, plusieurs centaines de prisonniers imitant le cri des canards (3). Dix jours après, nous touchions une ration de pommes de terre et de pois; le tout fermenté, exécrable. Les camarades les plus affamés, qui avaient depuis longtemps pris la résolution de manger tout ce qui leur était présenté, hésitèrent ce jour-là.

Les réclamations furent unanimes; le chef du bloc I, le commandant Le Prévost, crut devoir rendre compte au doyen du camp. Dans une note officielle, il transmet la réponse reçue des autorités.

... Le goût aigre provient non des pommes de terre, mais des pois qui ont subi un léger début de fermentation. Trop durs, ils trempent deux jours, et on y incorpore d'énormes quantités de bicarbonate de soude pour les attendrir. Beaucoup de pommes de terre, douteuses à l'épluchage, doivent être gardées; sinon, la soupe, déjà claire, deviendrait totalement inconsistante.

Suivent les remèdes proposés : les pois n'auront plus de bicarbonate; pour les pommes de terre, attendre la soudure. Du reste les décisions sont prises par les Allemands; les officiers français des cuisines n'ont aucune initiative, par interdiction des Allemands. Ils servent seulement d'interprètes, règlent les questions d'effectifs, d'ordre de passage au réfectoire, de répartition, de surveillance du personnel français des cuisines, et c'est tout (4).

Je saisis l'occasion de cette note, puisque le commandant Le Prévost

(1) N. P. C., 7 avril 1942.

(2) N. P. C., 10 mai 1942.

(3) N. P. C., 19 juin 1942.

(4) N. P. C., 29 juin 1942.

y parle du capitaine Panerai, pour citer ce dernier « à l'ordre de l'Oflag ». Pendant des années, il a veillé sur nos marmites et disputé aux Allemands nos maigres rations. Sa personnalité et sa probité en imposaient à nos gardiens. Il ne « se faisait pas mousser », n'avait aucune prédilection pour la publicité et le cabotinage. Sans doute sera-t-il très surpris de figurer ici; mais j'ai cru de mon devoir de le faire.

La démarche du commandant Le Prévost n'apporta aucune modification sensible à notre ravitaillement. Le mois d'octobre 42, au contraire, marque une nouvelle dégringolade. Au réfectoire apparaît un nouveau menu; la soupe a été faite aux fanes de betteraves; rentrées à la fourche, malgré leur lavage, elles sont agrémentées de nombreux grains de sable (1). Nouvelle réclamation, sans plus de succès. Cela nous vaut du moins cet extrait savoureux d'« Écrit sur le Sable », que la censure allemande laisse passer :

Jusqu'ici, en France, 50 p. 100 des feuilles de betterave étaient perdues, et cela sur une superficie d'environ 130 000 hectares. Or la valeur nutritive des feuilles de betterave pour le bétail correspond à peu près à celle d'une récolte d'avoine faite sur la même superficie. (Lu dans *La Petite Gironde*, du 17 octobre) (2).

De temps en temps nous est offert un ersatz de tapioca. On nous le donne d'abord cuit et nous l'appelons les œufs de grenouilles. Il nous est ensuite distribué cru, et ressemble à de petits plombs blancs. Borel étudie cette nouvelle denrée au microscope de l'infirmerie; c'est en réalité de l'amidon de pommes de terre (3).

A la même époque, de grands entrepôts frigorifiques de la région berlinoise sont bombardés. Nous touchons de la viande de porc, déjà faisandée (4).

En 1943, la courbe des rations s'infléchit toujours dans le même sens; elle tend insensiblement vers zéro. Le tout est de savoir combien durera la captivité ou la résistance physique des prisonniers.

Vers la fin de l'année, — le Reich ne saurait rien nous refuser, — la venaison fait son apparition sur nos tables. On nous sert du renard au repas de midi (5). Et comme l'impression n'est pas encourageante, la semaine suivante, au tableau d'affichage, le mot renard, astucieusement, est remplacé par gibier; mais le produit reste le même, de saveur forte, âcre, détestable.

Je regrette n'avoir pu conserver mes notes de 1944 pour clore ce tableau. Cette année ne connut aucun progrès, au contraire. L'Allemagne, de plus en plus menacée, avait du mal à faire face à ses obligations; et la nourriture des prisonniers de guerre prenait rang assez loin dans la liste de ses préoccupations quotidiennes. Voici, du reste, ce que le colonel Malgorn écrit dans son rapport sur notre nourriture en 1944 :

La nourriture a constamment laissé à désirer, pour devenir, à partir de l'été 1944, manifestement insuffisante en quantité et en qualité. A mes demandes d'amélioration, le colonel allemand répondait cyniquement : « Vous recevez tellement de

(1) N. P. C., 26 octobre 1942.

(2) E. L. S., n° 27, 15 novembre 1942.

(3) André BOREL.

(4) C. E. A., n° 75, juin 1955.

(5) N. P. C., 14 novembre 1943.

colis de France, la France est riche. » Il trouvait naturel de comprendre dans la ration que l'État allemand nous devait les deux colis mensuels que nos familles, en se privant, parvenaient difficilement à nous faire parvenir.

Cette maigre pitance, il fallait être patient pour la percevoir; après les queues des premiers mois à Gross-Born, une certaine normalisation de la distribution intervint; un tour de baraques fut organisé, et, sauf exceptions rares, le scénario se déroulait relativement vite. Au camp d'Arnswalde, le repas de midi nous fut d'abord servi dans deux réfectoires conçus pour l'effectif d'une compagnie chacun. Comment loger tant de monde? On organisa des services successifs; le brouet clair qui nous était destiné était avalé en quelques minutes; pourtant, il était 14 heures quand les derniers passaient à table, quelquefois même 15 heures (1).

Après plusieurs semaines de cet horaire très défectueux, les Allemands consentirent l'ouverture d'un troisième réfectoire, au deuxième étage du bâtiment des cuisines. Au troisième service, à H + 50 minutes, passaient les « officiels », sauf le P. C. du colonel doyen, qui mangeait désormais à domicile, dans le bloc I (2). Quatre mois après, la distribution des repas s'avérant définitivement trop lente, un nouveau régime fut instauré : quatre services au lieu de sept, au réfectoire, à 11 heures, 11 h. 30, 12 heures et 12 h. 30. Le reste de l'effectif toucherait ses rations pour manger dans les chambres (3).

De temps en temps, — au nom de quels caprices, de quelles démarches du P. C. français, de quelles menaces d'inspection, je ne sais, — l'ordinaire connaissait une légère amélioration. Un jour, après l'appel de 16 heures, nous touchons un quart de soupe de gruau légèrement sucré (4). Une autre fois, c'était un 25 août, nous voyons apparaître des pommes de terre nouvelles; c'est pour nous une aubaine.

Fin octobre 1942, une soupe chaude est perçue à 15 h. 45. Quelquefois l'an, de telles insignes faveurs nous sont concédées.

Ration officielle insuffisante pour l'ensemble des prisonniers, du moins, nous pouvions, quand les colis venus de France n'étaient point épuisés, améliorer cet ordinaire. Il n'en était pas de même pour les officiers mis aux arrêts. Or, pendant les premiers mois d'Arnswalde, à la suite de la mort tragique du lieutenant Rabin, fréquemment évoquée dans nos lettres, les punitions se multiplièrent et la prison ne désemplit pas. Quand un officier rentrait au camp, après dix jours d'arrêts de rigueur, son état physique était inquiétant. A la suite de démarches réitérées du commandement et du service de Santé français, nos gardiens, en septembre 1942, améliorèrent légèrement le sort des prisonniers aux arrêts. En plus de la nourriture allemande, ils touchaient tous les trois jours, et ce à partir du quatrième jour : 300 grammes de pain, 20 grammes de graisse, 30 grammes de viande et 4 cigarettes (5).

(1) N. P. C., 18 mai 1942.

(2) N. P. C., 3 juin 1942.

(3) N. P. C., 1^{er} octobre 1943.

(4) N. P. C., 22 mai 1942.

(5) N. P. C., 15 septembre 1942.

Pour l'ensemble du camp, les Allemands refusèrent tout effort d'amélioration. Voici ce qu'en dit le colonel Malgorn :

Les 2 700 prisonniers français du camp ne disposaient que d'une cuisine à trois cuves prévue pour un effectif de 800 hommes environ. Que de prouesses d'ingéniosité et de patience les officiers français chargés des cuisines et les cuisiniers français ont dû accomplir pour arriver à nourrir leurs camarades et à leur servir le repas à une heure convenable ! A toutes mes demandes de cuves supplémentaires, on a répondu par un refus basé sur les prétextes les plus saugrenus, alors qu'il y avait, à proximité immédiate du camp, d'autres cuisines semblables ou à peu près, inutilisées. La mauvaise foi et le mauvais vouloir du commandant de l'Oflag II B, le colonel Prätorius, sont ici flagrants... Enfin, malgré toutes mes interventions en tant que doyen, malgré les promesses faites en ma présence aux délégués du Comité International de la Croix Rouge, le commandement allemand et l'administration allemande se sont toujours refusés à nous laisser préparer à notre convenance les vivres de la ration. Nous avons dû subir la volonté capricieuse des sous-officiers allemands des cuisines et leurs méthodes culinaires dans tout ce qu'elles ont de rebutant pour le goût français. Une mention spéciale doit être réservée au capitaine d'administration chargé du ravitaillement. Ce fonctionnaire incapable s'est toujours retranché derrière des règlements ou des empêchements locaux pour éviter de s'engager; il n'a jamais su fournir la totalité de la modeste ration à laquelle nous pouvions prétendre; tantôt les pommes de terre étaient avariées, tantôt il manquait de sucre, etc.

CANTINES ALLEMANDES ET COMMISSION DES ORDINAIRES FRANÇAISE

Décrivant les débuts de notre captivité, le colonel Desmaires note : « Le cantinier nous distribua de la bière et quelques légumes, fit du marché noir qui amena sa décapitation par les nazis (on réprimait énergiquement et sans faiblesse le marché noir en Allemagne) » (1).

Il y avait en fait, à Gross-Born, plusieurs cantines où les prisonniers cherchaient quelques adoucissements à leur pénurie. Hors quelques rares heureux qui avaient eu la chance de garder leurs bagages, — certains d'entre eux ont été faits prisonniers dans l'Est, parfois après l'armistice, — presque tous se trouvaient dans un dénûment total. Le cantinier est donc le maître du marché. On fait la queue pour la bière, et la salle de la cantine n'est pas assez vaste; la file forme un serpent aux longs replis, le « ténia du prisonnier ». Quand son tour est enfin arrivé, il faut arracher les verres aux consommateurs attardés en bavardages, et les confier au plongeur; il les remplit séance tenante. On fait la queue pour le tabac et la lutte est acharnée, car le tabac est rare et les arrivages à échéances irrégulières. Les premières semaines, on peut voir des officiers acheter le mark, dont le cours officiel est de 20 francs, jusqu'à 130 francs pour se procurer du tabac; un petit cigare, plus menu qu'un voltigeur, se vend 80 pfennigs, soit 18 francs.

Au bout de quelque temps, la C. D. O. réclame le stockage de cette denrée précieuse afin d'en assurer une équitable répartition. Mais le cantinier ne l'entend pas de cette oreille; pour lui, le tabac est un moyen d'attirer la clientèle, un appât; il entend bien le garder et le vendre, à condition que le client achète quelque autre objet en même temps. Le cantinier vend aussi

(1) Flambées de souvenirs (C. E. A., n° 48).

des articles de bazar; queue à ses guichets dès 7 heures du matin; à nouveau le service d'ordre doit fonctionner pour éviter les bagarres. Les officiers de garde sont récompensés par un bock de bière.

Les prix, bien entendu, défient toute concurrence; le cantinier est seul dans la place. En quelques jours, sa clientèle, privée de tout, étant insatiable, la crème à raser passe de 80 pfennigs à 1,50 RM, les blaireaux de 2 à 4 RM, les rasoirs mécaniques de 1 à 2 RM, les valises en carton atteignent 8 et 10 RM, et le crayon, indispensable aux « intellectuels » du camp, se vend 50 pfennigs; la fortune du cantinier Schmidt sera bientôt faite! Gravitent autour de sa cantine, rien que pour le bloc III, environ 1 300 officiers, ayant en moyenne par décade 30 RM à dépenser. Cela fait 90 RM par mois; et, pour le seul bloc III, au moins 100 000 RM, soit deux millions de francs. De ce total coquet, une large part, pendant les premiers mois, passe à la cantine. Bénéfices réalisés? 200 p. 100, 300 p. 100 et plus. Comme celles du prisonnier, les journées du cantinier comptent double!

Encore si les objets qui nous sont offerts étaient convenables! toutes les malfaçons demeurent bonnes pour des prisonniers, la plus sale camelote, les articles dépareillés en solde, la bimbeloterie dans toute son horreur. Travail grossier, règne du toc. Et pour acheter ces horreurs, quelles bassesses parfois! Un officier lave la voiture du cantinier, un autre lui aide à transporter ses marchandises, d'autres encore donnent la main pour fabriquer ses confitures familiales... moyennant récompenses.

Pour les intellectuels se pose le problème du papier : ils trouvent des cahiers, tout juste bons pour gosses de dix ans; le cahier plein, la gomme efface, et l'on recommence, car le papier est rare. Enfin arrivent au camp quelques rames de papier; hélas, ce papier boit l'encre. Du moins, la soudure est assurée; on va pouvoir écrire (1).

Au cours du premier mois, rien ne fut plus variable que les prix. Un matin, le demi passe de 24 pfennigs à 40; à la suite de nos protestations, il est ramené le jour même à son prix initial (2). Un autre jour, les prisonniers font la queue pour le tabac; le cantinier n'est pas disposé à le vendre. Les fumeurs du bloc III décident de boycotter le cantinier; ils empêchent leurs camarades d'acheter de la bière; préludes de bagarre? Tout rentre dans l'ordre; les fumeurs cèdent et retirent le placard anonyme qu'ils avaient affiché (3).

C'est pour tenter de régulariser ce marché fantaisiste et pour éviter les passe-droits que le doyen du camp organise, dès le 7 juillet 1940, une Commission des Ordinaires. Elle sera chargée de répartir les vivres supplémentaires achetés par le cantinier à nos frais et de collecter l'argent de ces achats. La C. D. O. nous vend ces articles à des prix fort variables, ceux-là même qui ont germé dans la cervelle mercantile du cantinier. La répartition exige l'organisation de « tours » : il y a un tour pour le tabac, un tour pour les légumes, un tour pour le lait écrémé, un tour pour le fromage blanc aux fines herbes (4)... Dans notre complète indigence, la C. D. O. demeure

(1) N. P. C., 13 août 1940.

(2) N. P. C., 8 juillet 1940.

(3) N. P. C., 15 juillet 1940.

(4) N. P. C., 11 août 1940.

malgré tout une véritable bénédiction. L'ordinaire s'améliore, à nos frais bien entendu. On nous vend des légumes : pommes de terre, carottes, salades, oignons, concombres, céleri, tomates de Roumanie et d'Italie; certaines caisses portent encore l'adresse « Castel San Giovanni »; parfois même des fruits. Ce ravitaillement, qui connaît ses heures d'abondance, est très irrégulier. Au moment où nous serions les plus riches en pommes de terre, le bois manque et les Eaux et Forêts, périodiquement, s'opposent au ramassage du bois mort. Des légumes précieux menacent de se perdre. Parfois, la graisse manque; il est difficile de faire un roux avec du miel ersatz ou des confitures! Douche écossaise, et guerre des nerfs (1).

Épuiser la liste des produits qui nous furent offerts serait interminable. En août et septembre, nous agrémentons nos repas de champignons, bolets et girolles (2). Un jour même, ô prodige, la C. D. O. nous offre du raisin (3).

Installée dans une travée de la baraque 20, la C. D. O. du bloc III vend ses légumes à prix d'or. L'équipe initiale comporte le colonel Tauzin, le commandant Aicard, les capitaines Geingeand, Pfister et Darc. Plus tard, viendront s'y intégrer les capitaines Helle et Després et le lieutenant Huit, avec l'ordonnance Billot. Son « grand œuvre » fut incontestablement la mise en silos des pommes de terre. Un technicien vint conseiller les officiers de la C. D. O. Contre l'avis de la sentinelle, sur le toit des silos furent disposées des cheminées de paille pour la respiration des tubercules. Mais autre chose est l'atmosphère de Rennes ou de Grignon, autre chose l'hiver de Poméranie. Les pertes, heureusement, furent réduites.

Les prisonniers de l'Oflag II D sont d'accord avec leur journal, quand il dit : « Les anciens de Gross-Born se doivent d'élever une stèle du souvenir au cantinier Schmidt. Il fut le personnage public N° 1 des six premiers mois de notre captivité » (4). Grâce à lui, nous pûmes organiser des repas du soir. Le combustible devenant rare, le colonel Andréi demanda que les cuisines allemandes fussent utilisées à nos frais, pour préparer les légumes que nous achetions à la C. D. O.; mais sa requête fut repoussée (5).

Hélas! ce ravitaillement était hors de prix et le cantinier Schmidt réalisait à nos dépens des vols manifestes. Le vin était très cher; les champignons, payés 35 pfennigs aux paysans des alentours, se vendaient ensuite 1 ou 2 RM le kilo, à sa fantaisie (6). Mais il fallait manger.

Stimulé par l'insatiable avidité de sa clientèle, le cantinier, de jour en jour, se fit plus entreprenant. En octobre, j'ai relevé la liste suivante, articles perçus le même jour à la C. D. O. : savons à barbe, petits mendiants, tomates, radis noirs, salades, betteraves rouges, et pâté à 2 RM la boîte. Schmidt en possédait, disait-on, 30 000 à placer (7). La vente de ce fameux pâté devait consommer la ruine du cantinier. Le jeudi 17 octobre 1940, presque tous les prêtres du camp partaient pour Lübeck, avec des Juifs.

(1) N. P. C., 21 août 1940.

(2) N. P. C., 28 août 1940.

(3) N. P. C., 6 octobre 1940.

(4) C. E. A., n° 53, février 1953.

(5) N. P. C., 27 septembre 1940.

(6) N. P. C., 27 septembre 1940.

(7) N. P. C., 10 octobre 1940.

Ayant subi une fouille sévère, leurs boîtes de pâté furent confisquées; elles appartenaient, affirmaient les censeurs, à l'armée allemande. C'en fut fini des jours heureux du cantinier; une enquête, immédiatement ouverte, dévoila le trafic de Schmidt. Trois jours après, le bruit se répandit dans le camp que le cantinier était arrêté pour escroquerie. La veille encore, ma baraque avait pu réaliser une dernière emplette : 3 litres de « moutarde » pour 32 RM, soit 640 francs (1).

Les produits de la cantine furent soldés, pour liquider la succession de Schmidt en prison. Cela nous valut quelques occasions : les jeux de cartes étaient tombés de 2,5 à 1,5 RM; les paquets de lessive de 1 RM à 80 pfennigs. Pour rassurer les prisonniers, le bruit se répandit qu'un cantinier « intègre » arriverait le 1^{er} novembre (2). Quelques jours après, une fausse nouvelle courut : le cantinier, menacé de peine de mort, s'était fait justice dans sa prison (3). Il n'en était rien, l'enquête allemande suivait son cours. Peu de temps avant le verdict du tribunal, des enquêteurs vinrent à l'Oflag interroger les soldats français qui faisaient fonction de serveurs à la cantine (4). Le 19 mars 1941, le numéro de la *Pommersche* qui arrivait au camp relatait, pour l'édification des populations du Grand Reich, les exploits, jugement et condamnation du cantinier. La traduction de cette prose indignée, éloquente et vertueuse, publiée depuis notre retour dans le journal du camp, apporte une plus grande clarté sur cette sombre histoire (5).

En titre :

Un mercanti de guerre condamné par le tribunal spécial. Le cantinier Schmidt se livrait aux plus mauvaises affaires usuraires. Marchandises rationnées ou soumises à l'obligation d'un permis vendues aux plus hauts prix. En trois mois, un bénéfice de 180 000 marks. 30 pfennigs le litre de lait écrémé.

Suit l'acte de condamnation de Pierre Egidius Schmidt, cinquante-huit ans, concessionnaire de la cantine de Westfalenhof : peine de mort. La chambre spéciale près le tribunal régional de Schneidemühl, sous la présidence du conseiller Dr Andrée, avait réclamé pour l'inculpé la plus haute peine qui puisse atteindre un homme. Elle frappe en lui « un criminel de guerre qui a nui d'une façon incroyable au crédit du peuple allemand par ses affaires usuraires.

Non seulement il a revendu les marchandises qui lui revenaient, d'après les dispositions légales, avec des hausses extravagantes, mais encore il n'avait pas peur d'accaparer sans licence des produits rationnés ou soumis au régime des cartes, pour les revendre ensuite à des taux usuraires.

Parmi les articles vendus et cités à titre d'exemples, le journal note le lait écrémé, payé 7 pfennigs et revendu 30, rapportant un bénéfice de 8 400 marks; le fromage blanc, bénéfice 3 300 marks... Et ce fait savoureux :

(1) N. P. C., 20 octobre 1940.

(2) N. P. C., 26 octobre 1940.

(3) N. P. C., 9 novembre 1940.

(4) N. P. C., 14 mars 1941.

(5) C. E. A., n° 53, février 1953 : « Heurs et malheurs d'un cantinier. »

Il acheta dans une firme de Schneidemühl 80 vases de nuit d'enfant, en verre... Ses clients ne montraient aucun intérêt pour cet article, mais le tabac était rare. Schmidt présenta, sous la grotesque dénomination de « vase garni », une combinaison qui consistait en un vase de nuit et deux petits paquets de tabac. Avec ce truc il écoula ainsi, dans l'espace d'un seul après-midi, ces 80 « garnitures » sur lesquelles il faisait en même temps une affaire grandiose. Tandis que le prix d'achat de ces remarquables vases garnis se montait à 2,56 marks, l'inculpé demandait 5 marks.

L'article s'achève en précisant que Schmidt achetait sur le marché « des marchandises rationnées et soumises à la licence » : légumes, fruits, savon, sucre... Il signale son chiffre d'affaires, en trois mois et demi : 530 000 RM, avec un bénéfice net d'environ 180 000 RM. Estimons en francs : 10 600 000 francs de chiffre d'affaires et 3 600 000 francs de bénéfices; et nous sommes en 1940!

Le rédacteur du C. E. A. achève : « Le cantinier Schmidt nous a grugés, exploités, tant qu'il a pu! Mais il nous a sauvé la vie... et il l'a payé de la sienne » (1).

Dans une lettre, un camarade de captivité m'affirme que toute la famille Schmidt fut condamnée : le cantinier à la pendaison, sa femme à la détention perpétuelle, et leur fils (douze ans environ) envoyé dans un camp de Jeunesses hitlériennes. Je n'ai pu vérifier l'exactitude de ces dires. Selon le même informateur, le colonel allemand commandant le camp fut mis à la retraite d'office, des officiers cassés, d'autres mutés.

Lors de l'arrestation de Schmidt, nous avions tous quatre ou cinq boîtes de paté en réserve; elles disparurent avec rapidité et discrétion. Comment le cantinier avait-il réussi à se les procurer? Si l'on en croit le rédacteur du journal de l'Oflag, c'était la « suite d'obscurcs tractations avec l'intendance allemande, sur lesquelles le procès sans doute a oublié de faire la lumière ».

Quand les remous de cette affaire se furent apaisés, j'ai voulu me rendre compte de l'importance du trafic accompli par Schmidt et ses associés. Ayant eu entre les mains le cahier de comptes de la C. D. O. du bloc III, j'y ai relevé, article par article, les achats passés avec les différentes cantines, du 17 septembre 1940 au 19 novembre 1941; comptabilité précise et surabondante que je conserve dans mes notes. Il serait trop long de les transcrire ici; je me contenterai d'en reproduire les grandes lignes, et de préciser le genre d'achats effectués à l'aide de quelques exemples. De septembre à novembre 1940, la C. D. O. du bloc III, simultanément, passa des achats à la cantine du bloc II, tenue par M^{me} Kraseman, éminence grise du cantinier, et à la cantine du bloc III. A partir du 2 novembre, seule la cantine de Schmidt fournit directement les produits achetés. Schmidt disparu, les achats se poursuivirent, mais en se raréfiant de plus en plus.

Achats de la C. D. O. du bloc III à la cantine Kraseman (bloc II) :

17 au 30 septembre 1940.	3 545,95 RM
1 ^{er} au 31 octobre 1940.	23 176,00 RM (2)
1 ^{er} et 2 novembre 1940.	2 422,34 RM
	29 144,29 RM

(1) C. E. A., n° 53, février 1953.

(2) Dont 18 105 RM pour 6 465 boîtes de paté.

Il y eut ensuite interruption d'achats à la cantine du bloc II.

Le 26 novembre 1940, le capitaine A. Bahr signe le cahier de comptabilité, avec cette clause : « Le bloc III n'a plus eu aucune affaire avec la cantine de M^{me} Kraseman (bloc II). » En un mois et demi, selon le cours officiel du mark, le chiffre d'affaires réalisé était de 582 885 fr. 80.

Achats de la C. D. O. du bloc III, directement à la cantine de Schmidt (bloc III) : A l'exception de deux notes, datées des 28 et 30 octobre 1940, tous les achats ont été payés comptant, sans factures. Voici le relevé d'ensemble :

Factures des 28 et 30 octobre 1940 . .	6 285,80 RM	
Octobre 1940	24 533,50 RM	(1)
Novembre 1940	5 945,64 RM	
Décembre 1940	7 690,95 RM	
Janvier 1941	2 143,55 RM	
Février 1941	5 532,55 RM	
Mars 1941	3 093,80 RM	
Avril 1941	2 462,90 RM	
Mai 1941	669,40 RM	
Juin 1941	729,00 RM	
Juillet 1941	631,40 RM	
Août 1941	867,75 RM	
Septembre 1941	778,90 RM	
Octobre 1941	1 203,50 RM	
Novembre 1941 (arrêt le 19)	1 768,09 RM	
	64 336,73 RM	

En récapitulant les sommes des deux centres d'achats de la C. D. O. du bloc III, on obtient le coquet total de : 93 481,02 RM et en convertissant, 1 869 620 fr. 40.

N'oublions pas qu'il s'agit d'un bloc; si l'on en croit l'article de la *Pommersche* déjà cité, en trois mois, du 20 juillet au 20 octobre 1940, Schmidt avait réalisé un chiffre d'affaires de 10 600 000 francs avec un bénéfice de 3 600 000 francs. Il n'est pas prouvé pourtant qu'il faille évaluer le mark à 20 francs dans les résultats donnés par le journal allemand.

Les plus gros chapitres de ces dépenses représentent les boîtes de pâté, déjà signalées, et l'achat de pommes de terre. On peut distinguer, dans le trafic des pommes de terre au bloc III, quatre périodes successives :

17 septembre au 24 décembre 1940 : livraisons d'abord espacées puis plus fréquentes, distribuées au fur et à mesure des acquisitions : 99,216 t pour 7 238,24 RM.

24 décembre 1940 au 15 avril 1941 : le 24 octobre 1940, achat et ensilage à l'extérieur du camp, de 50 tonnes de pommes de terre. En fait on met en silo 49,350 t, qui fourniront au détail, compte tenu des déchets : 45,990 t pour 3 454,50 RM.

Depuis le 24 octobre 1940 jusqu'au 24 décembre, la C. D. O. continue l'achat de pommes de terre dans le commerce, pour garder le plus longtemps possible cette réserve. La consommation des pommes de terre du silo est

(1) Octobre 1940 marque l'apogée des cantiniers, avec un chiffre d'affaires de 53 995,30 RM, soit 1 079 906 francs dans le courant du mois.

achevée le 15 avril 1941, au taux de 400 grammes par tête et par jour (effectif moyen du bloc III, 1 100 prisonniers).

15 avril 1941 au 1^{er} juillet 1941 : en avril 1941, achat de 18 tonnes stockées dans un hangar. La consommation, achevée le 1^{er} juillet, est effectuée au taux de 225 grammes par tête et par jour (effectif moyen du bloc III, 1 000 PG) : 18,020 t pour 1 436 RM.

La diminution de consommation s'explique par l'afflux plus régulier des envois de France (colis individuels et collectifs), et surtout la température plus clémente.

A partir du 1^{er} juillet 1941, les livraisons de pommes de terre devinrent épisodiques, puis disparurent. Dans les comptes de la C. D. O., j'ai pu relever, du 1^{er} juillet au 19 novembre 1941, l'achat de 2,800 t pour 302,8 RM.

L'ensemble de ces achats de pommes de terre représente pour une période de quatorze mois, le total impressionnant de : 158,026 t pour 12 431,54 RM.

Les autres achats effectués se réfèrent aux articles les plus divers, souvent des ersatz. Qu'on en juge par l'énumération qui suit, et tente une classification :

Alimentation : ail, betteraves rouges, boudin, carottes, céleris, choux, citrons, citrouilles, concombres, cornichons, figues, fromage blanc, harengs, lait écrémé, maggi (potage), maquereaux, mendiants, moutarde, oignons, pastèques, poireaux, poisson, poivre, potages, radis noirs, raisins secs, raisin de table, salade russe, salades, sauce piquante, saucisses, sel, « suppen-crabe », « suppen kû-kû », « suppen tapioca », tilleul, tomates, viandox, vin blanc et rouge, vinaigre. Certains de ces produits ont des titres trompeurs, comme le poivre, ou encore le vinaigre intitulé « spécial » et qui est « du plus mauvais alcool de pommes de terre » !

Articles de fumeurs : cigarettes polonaises Junak et tabac.

Articles de papeterie : agenda 1941, blocs-papier, cahiers, calendriers 1941, craie, encre, papier...

Articles de bazar et divers : allumettes, assiettes, balais, bicarbonate, bois, boîtes à savon, brosses à dents, brosses à laver, brosses à ongles, cartes (jeux de), ciseaux, crème pour la peau, cuillers, ficelle, glaces, gobelets galalite, graisse à chaussures, lacets, lames de rasoir, lampes, lessive « Hexawa », lotions capillaires, mètres pliants, protège-lunettes, sabots, savon liquide, savon « noir », soude, talc...

La quasi-totalité des achats était effectuée au comptant, sans factures. Force fut à la C. D. O. de lancer des emprunts dans le camp auprès des officiers, à même leur demi-solde. En octobre et décembre 1940, la C. D. O. lança trois emprunts de 4,3 et 2 RM par officier au bloc III, soit un total de 9 107 RM. Le 12 mai 1941 ces emprunts étaient remboursés.

Après le mois de novembre 1941, l'aide de la cantine allemande se fit de plus en plus précaire. Le nouveau cantinier redoutait le sort de son prédécesseur. En janvier 42, on signale une crise aiguë du tabac; le polonais lui-même vient à manquer et les cigarettes Junak se vendent à prix d'or (1).

(1) N. P. C., 2 janvier 1942.

Trois mois après, en avril 1942, nous apprenons que la cantine du bloc I est fermée pour enquête sur le cantinier. Il est condamné, notamment pour avoir fourni du vin aux prisonniers. Décidément, le métier s'avère dangereux (1) ! Quelques semaines après ce dernier scandale, nous embarquons pour Arnswalde.

La distribution rationnelle des colis collectifs au *pro rata* des effectifs, qui avait été, jusque-là, la part secondaire de l'activité de la C. D. O., allait devenir sa tâche à peu près exclusive.

LES JARDINS

Ce qui priva le plus les prisonniers après la dégringolade du marché Schmidt, ce fut le manque de légumes verts. Ce besoin de vitamines, joint à un légitime désir de passer le temps et de prendre l'air, tout en faisant un peu de culture physique, autant de raisons qui expliquent l'existence de jardins, si exigüé que fût la place impartie à chacun et si ingrate que fût la terre à cultiver.

S'attarder, dans ces conditions, sur le rendement de ces lopins de terre, serait une ironie. Pourtant, certains d'entre eux valurent aux prisonniers quelques radis et quelques salades. Déjà, en juillet 1941, un camarade, dans une « Lettre d'un agriculteur », plaisantait sur les jardiniers qui guettent amoureusement la croissance de leurs légumes (2).

L'année suivante, « Écrit sur le Sable » évoque à nouveau le charme de l'horticulture au camp : la petite graine de salade venue de France, amoureusement cultivée, reçoit les confidences de son ami, qui évoque la patrie en voyant pousser la salade arrosée avec persévérance (3).

A l'Oflag II B, la superficie est plus restreinte encore qu'à Gross-Born; aussi le poste de répartiteur des jardins n'est pas couru. Une note du P. C. français, en 1943, demande des capitaines volontaires pour s'occuper de l'ensemble des jardins du camp (4).

Passe-temps, exercice utile ? oui, sans doute beaucoup plus qu'apport appréciable à la nourriture des prisonniers. Quelques salades récoltées, pour des milliers de captifs, c'est bien peu de chose, une goutte d'eau dans l'océan.

Après son retour en France, dans un rapport que nous étudierons en détail, le médecin-capitaine Jean Tartarin écrit : « Le prisonnier d'Oflag... ne peut manger autre chose que la soupe réglementaire et les vivres des colis; il est pratiquement privé d'aliments frais. » Et il ajoute, en note : « Je cite pour mémoire les « jardins » que nous étions autorisés à cultiver. Nous avions droit, par personne, à un carré de 60 centimètres de côté d'une terre ingrate qui nous donnait quelques radis et quelques salades, seules crudités de toute l'année. » Il s'agit de l'Oflag II B. A Gross-Born, tout en étant un peu plus étendus, les jardins ne furent jamais d'un rapport appréciable.

(1) N. P. C., 3 avril 1942.

(2) E. L. S., n° 6, 1^{er} juillet 1941.

(3) E. L. S., n° 25, 15 septembre 1942.

(4) N. P. C., 27 février 1943.

LES COLIS INDIVIDUELS

Pour le prisonnier, les colis reçus de France avaient une autre importance, et, en tout premier lieu, ceux qui lui venaient de la famille absente. Ce fut une joie dans ma chambre à l'arrivée d'un premier colis, provenant de Lyon, pour un camarade de régiment (1).

Nous aurons l'occasion de parler du Service Postal au camp. Dès maintenant, il faut mentionner cet apport alimentaire indispensable. L'intendant Astier signale son importance quand il écrit : l'aide matérielle « a été rendue nécessaire du fait de la carence apportée par l'Allemagne à secourir nos PG, ainsi que lui en faisait l'obligation la Convention Internationale de Genève qu'elle avait souscrite » (2).

Assez vite, le nombre des colis fut limité, puisqu'il fallut des vignettes spéciales, adressées aux familles, pour en recevoir. Au mois de février 1941, le régime d'arrivage des colis est fixé : deux colis de 5 kilos par mois (vignettes bleues); telle fut la cadence habituelle, soit à peu près, emballages déduits, 8 à 9 kilos de denrées qui venaient de France chaque mois, par prisonnier, grâce à ces colis individuels.

Doublement précieux aux prisonniers, car ils apportaient des produits très recherchés, et surtout ils marquaient un contact étroit avec la famille lointaine, ces colis individuels constituèrent, du mois d'août 1940 au mois de juin 1944, malgré des à-coups et des interruptions, une part très notable de l'alimentation de l'Oflag. A leur existence, sans aucun doute, de nombreux prisonniers durent leur salut; sous-alimentés, incapables de trouver dans l'ordinaire du Reich la ration d'entretien la plus modeste qu'on puisse concevoir, ces colis leur permirent de tenir.

Quand la famille ne parvenait pas à honorer les vignettes reçues, elle s'adressait à la Croix Rouge locale. Telle était en effet la difficulté, pour les nôtres, de trouver de quoi composer ces colis, que, dès le début de 1941, le rationnement étant devenu sévère, la Délégation Générale de la Croix Rouge Française en zone libre, et le Comité d'Assistance aux PG en zone occupée « assurèrent aux familles et aux différentes œuvres, par l'intermédiaire de leurs délégués départementaux, la livraison, à titre remboursable, de certaines denrées présentant, sous un volume réduit, une valeur nutritive réelle : pain de guerre, conserves de viande et de poisson, chocolat » (3).

Pour l'immense majorité des prisonniers de l'Oflag, ces colis, une fois reçus, étaient intégralement versés, le tabac excepté, à l'avoir des « popotes », sortes de petites familles de remplacement, constituées dès le commencement de la captivité, et dont le chef responsable, le « popotier », avait la charge délicate de gérer les réserves et d'ordonner la consommation en fonction de l'importance des stocks.

La perception des colis individuels rencontra bien des obstacles; certains

(1) N. P. C., 29 juillet 1940.

(2) La Délégation générale de la Croix Rouge française en zone non occupée, 1945.

(3) La Délégation générale de la Croix Rouge française en zone non occupée, page 9.

articles furent confisqués à l'arrivée, selon la fantaisie ou l'humeur changeante de nos gardiens, les liquides étaient défendus, même l'huile et le vinaigre, comme aussi la saccharine (1). Ces produits confisqués étaient, en principe, reversés à la C. D. O. (2). Parfois le bénéficiaire oubliait de retirer aussitôt de la poste allemande le colis qui lui avait été annoncé, et la sanction suivait : le prisonnier devait patienter plusieurs jours avant d'obtenir son bien (3).

Rarement nos colis subirent des dommages en cours de route; un jour pourtant, on nous annonça simultanément l'arrivée d'un wagon de colis et son tamponnement en cours de transport; le contenu était assez abîmé (4).

Les officiers français préposés au service des colis avaient obtenu, pour éviter la perte de denrées précieuses et périssables, que les boîtes de conserves, si le bénéficiaire le désirait, fussent mises en dépôt jusqu'à consommation prochaine, afin de rester saines. Parfois, d'autorité, les boîtes étaient vidées de leur contenu dès l'arrivée, sous le prétexte que les stocks de la réserve étaient trop importants (5).

Ces quelques contrariétés, parmi beaucoup d'autres, n'empêchaient pas, dans l'ensemble, le prisonnier de bénéficier de cet apport appréciable de vivres. Nous verrons plus loin quelle part il pouvait représenter dans le total de notre nourriture. Souvent, le chiffre réglementaire des colis autorisés était largement dépassé, des vignettes étant dérobées aux Allemands. Dans sa thèse sur « La vie économique dans un camp de prisonniers », le nôtre, Jean Peyret, parlant du ravitaillement général du camp, constate une nette amélioration en octobre 1942 et il écrit : « On passe de 5 800 colis au mois d'août à 12 000 en octobre » (6). C'était la période des vignettes revenant de l'Afrique du Nord. Nous étions alors au camp environ 2 780. Ce nombre de 12 000 représente donc un peu plus de quatre colis par prisonnier. Mais il faut signaler au passage que beaucoup de colis de vêtements arrivaient alors pour l'hiver (vignettes rouges); d'autres colis avaient subi un certain retard par suite de notre changement de camp; enfin, un bon nombre de colis généraux arrivaient, pour les besoins du camp, entre autres le matériel imposant des expositions de France-Monde, et des colis de livres pour l'Université.

Aucun ancien prisonnier ne pense aujourd'hui sans émotion aux sacrifices que voulurent bien consentir les familles françaises, fort souvent dans une gêne extrême, pour venir au secours de ceux qui avaient faim.

(1) N. P. C., 12 juin 1942.

(2) N. P. C., 17 juin 1942.

(3) N. P. C., 26 août 1942.

(4) N. P. C., 23 octobre 1942.

(5) N. P. C., 27 novembre 1942.

(6) Thèse de Droit, Toulouse, 1947.

LES SECOURS COLLECTIFS

Ordinaire allemand et colis individuels étaient renforcés par toute une série d'envois collectifs, venus de France ou de l'étranger.

Ce ne fut pas le moindre étonnement des prisonniers de constater la valeur et l'importance de tous ces concours; envois de la Direction des Prisonniers de Guerre (nous les appelions là-bas les « colis Pétain »), de la Croix Rouge Française, de la Croix Rouge Internationale de Genève, de la Croix Rouge Suédoise; sans oublier de nombreux colis adressés à la collectivité par des associations privées ou par de généreux donateurs individuels, comme les colis d'Alexandrie ou du Brésil.

Le premier envoi de la Direction des Prisonniers de Guerre parvint à Gross-Born au mois de décembre 1940. Ensuite les arrivages furent assez réguliers; leur rythme semble avoir été de deux envois par mois jusqu'en juin 1941, puis d'un envoi mensuel dans la suite. La composition de ces « wagons Pétain » fut au début très variée; ils comprenaient des denrées de choix : jambon en boîtes, mortadelle, gruyère en meules, confitures, crème de marrons, etc. Peu à peu, la constitution en fut simplifiée, et répondit bientôt à la formule suivante : pain concentré (biscuits), viande de conserve (singe), sardines ou chocolat, tabac et cigarettes. Le taux moyen des envois de l'année 1941 peut être ramené aux quantités suivantes :

3 000 kilos de pain concentré;

600 kilos de chocolat, ou 1 000 kilos de bœuf conserve, ou 6 000 boîtes de sardines;

100 kilos de tabac et 10 000 paquets de cigarettes. Le taux de ces deux dernières denrées était double au début de l'année 1941.

A trois reprises, au cours d'une année, j'ai noté les quantités reçues ou distribuées à l'arrivée d'un wagon Pétain; les voici :

Décembre 1941 (parts individuelles) : biscuits, confitures, chocolat (200 g par PG), saucisson (10 cm environ), sucre, cigarettes (5 paquets), tabac (1 paquet), fromage (2 parts $\frac{1}{2}$ de gruyère) (1).

Octobre 1942 (contenu général du wagon) : 192 caisses de biscuits, 110 boîtes de confitures, 10 cartons de chocolat en poudre, 45 caisses de « singe », 6 cartons de tabac et 20 cartons de cigarettes (2).

Novembre 1942 (parts individuelles) : 80 à 90 biscuits, 150 grammes de confitures, 1 boîte de conserves (sardines, ou corned beef), 60 cigarettes et 1 paquet de tabac (3).

La répartition de ces envois incombait à la C. D. O. du bloc III à Gross-Born, puis à la C. D. O. du camp à Arnswalde. Les vivres étaient inventoriés et répartis par Geingeand et Helle, et, après des rapatriements successifs, par Jost, Bidart et enfin Bierry. La C. D. O. distribuait l'ensemble aux quatre blocs, *au prorata* des effectifs.

(1) N. P. C., 11 décembre 1941.

(2) N. P. C., 25 octobre 1942.

(3) N. P. C., 27 novembre 1942.

Quand, par le caprice de la puissance détentrice, ces envois sont stoppés, l'inquiétude devient générale dans le camp (1).

L'annonce de l'arrivée d'un tel renfort répand une vague d'optimisme. Ainsi en février 1942, où la distribution fut d'autant plus chaleureusement accueillie que le mois de janvier s'était écoulé sans rien; les estomacs étaient ouverts (2). Ainsi encore au mois de septembre (3). En novembre 1942, « Écrit sur le Sable » annonce au camp que « le wagon Pétain est arrivé ».

23 octobre 1942, 8 heures du soir. La nuit est calme, le vent du jour est tombé, et sur le ciment résonnent les pas des promeneurs. A l'angle nord du bloc I, non loin de la porte, 10 hommes attendent silencieux. Que font-ils à cette heure insolite, tout près du barbelé? Un bruit de voiture dans la rue et, sous la lumière du chemin de ronde, on voit tout à coup surgir de l'ombre tout un chargement de caisses blanches. Aussitôt c'est la nouvelle, la bonne nouvelle. Le wagon Pétain est arrivé. Garder un tel secret? impossible, ça pèse trop lourd... Car chaque mois un wagon arrive à Arnswalde, venant de France et chargé de vivres substantiels. Et chaque mois le capitaine Jost rassemble ses fiches, consulte son tableau d'effectifs et fait ses répartitions... Et dans chaque bloc on répartit, divise, entre les étages, les chambres, les popotes. Sur son lit, chacun a son tas de biscuits, une soixantaine, presque 2 kilos et les autres choses s'accumulent : pour un jour c'est l'abondance. Mais pour un mois, c'est l'économie. Il est vrai qu'un mois c'est vite passé, voilà le vingt-neuvième qui finit et quand nous serons à cent... (4).

De son côté, la Croix Rouge Française se chargea régulièrement de l'envoi de colis collectifs : ils contenaient des vivres, des vêtements, des médicaments et des jeux. Elle assumait le rôle d'envoyer aussi des colis individuels aux prisonniers nécessiteux. J'aurais voulu pouvoir chiffrer cette participation de la Croix Rouge Française. Malheureusement, j'ai reçu de cet organisme la réponse : « Nos archives de Vichy, qui contenaient les renseignements que vous désirez, ont disparu » (5). Nous tâcherons d'évaluer d'autres envois, pour nous faire une idée plus exacte de l'effort consenti par certains organismes. Les uns étaient de France, d'autres de l'étranger. Parmi ces derniers, on peut citer la Croix Rouge Suédoise et la Croix Rouge Internationale de Genève.

La Croix Rouge Suédoise, par le truchement de l'Ambassade Royale de Suède à Paris, répond : « Des recherches faites, il semble résulter que l'Oflag II D-II B ne fut jamais l'objet d'une aide directe de la Croix Rouge Suédoise... Les vivres et vêtements d'origine suédoise qui sont arrivés à l'Oflag en question ont sans doute été distribués par l'intermédiaire de la Croix Rouge Internationale » (6).

Reste à tenter d'éclaircir le problème des secours adressés au camp par le canal de la Croix Rouge Internationale de Genève; son rôle fut primordial. Pour ce qui concerne l'Oflag II D-II B, j'ai reçu, du Secrétariat de Genève, le relevé des envois effectués de 1940 à 1944. En voici le résumé :

(1) N. P. C., 8 août 1941.

(2) N. P. C., 6 février 1942 et E. L. S., n° 19, février 1942.

(3) N. P. C., 11 septembre 1942.

(4) E. L. S., n° 27, 15 novembre 1942.

(5) Croix Rouge Française, Lettre du 2 septembre 1954.

(6) Lettre de l'Ambassade Royale de Suède, Paris, 8 décembre 1954.

	Denrées alimentaires		Vêtements et produits d'entretien		Cigarettes et tabac
	kg		kg		kg
1940	19 640		(1)		
1941	115 650 (2)		33 242		6 520 (2)
1942	46 940		3 316		2 475
1943	69 207 (3)		1 230		4 195
1944	24 009				913
Total (4) . . .	275 446		37 788		14 103

Cet ensemble rend compte des efforts entrepris pour l'Oflag, par la Direction des PG, la Croix Rouge Française, en utilisant le transit direct des marchandises, en wagons complets, et par les services de la Croix Rouge Internationale de Genève. En admettant que les vivres sont arrivés au camp pendant quatre ans (décembre 40 à décembre 44), ce qui reste optimiste pour la seconde date, et que l'effectif moyen du camp a été de 3 250 (il a en fait oscillé de 3 750 à 2 750), chaque prisonnier aurait touché environ 20 kilos de vivres par an, soit l'apport copieux de 5 colis supplémentaires (emballages déduits).

Outre ces secours de l'échelon national, un certain nombre d'organismes privés nous venaient en aide, représentant des associations ou des individus particulièrement charitables. Ainsi parvinrent, à des cadences variables mais en quantités appréciables, des envois du Maroc, du Brésil, d'Alexandrie. C'était des boîtes de lait (5), des sacs de lentilles et de haricots, des boîtes de conserves, de confitures, des morceaux de savon (6), et aussi du café vert venu du Brésil (7).

À l'occasion de Noël, les Comités d'Entraide aux Prisonniers envoyaient de France des colis collectifs pour améliorer le menu de cette fête (8).

Quelquefois, — par quel hasard? — un colis parvenait d'Angleterre. Il était remis à la C. D. O. après une fouille particulièrement soignée et réparti suivant un tour rigoureux établi par le service compétent. Ainsi, en juin 1942, distribution entre les chambres du premier étage du bloc I, désignées par le sort (9).

Parfois enfin, — sans en être les uniques bénéficiaires, — nous apprîmes avec grande joie les prouesses accomplies par des prisonniers de l'Oflag rapatriés, et qui se dépensaient pour provoquer des secours aux exilés. « Écrit sur le Sable » adresse un Merci à Dom Sortais, ancien aumônier militaire et prisonnier à Gross-Born, qui avait animé une journée du pri-

(1) Il faut ajouter, en 1940, 21 600 boîtes de poudre dentifrice.

(2) Le premier envoi de l'année 1941, représentant 28 219 kilogrammes, était formé de colis-standard, où figuraient vivres et tabac. Le chiffre des denrées alimentaires, pour 1941, serait donc à diminuer légèrement, et celui du tabac à grossir dans la même proportion.

(3) Même remarque que pour le premier envoi de 1941.

(4) Le tout représente un poids global de 327 tonnes environ.

(5) N. P. C., 2 janvier 1942.

(6) N. P. C., 21 janvier 1942.

(7) N. P. C., 21 septembre 1942.

(8) N. P. C., 1^{er} décembre 1943.

(9) N. P. C., 4 juin 1942.

sonnier, dans le Choletais; 70 000 francs avaient été recueillis en faveur des prisonniers (1).

Au prix d'économies draconiennes, les popotiers s'ingéniaient pour améliorer les menus de certains jours : anniversaires, fêtes de famille, fêtes des PG, et surtout Noël. Aux beaux jours de la cantine Schmidt, le premier Noël de captivité fut arrosé de vin (2). Mais cet extra n'eut point de lendemain, car il fut impossible, les années suivantes, de s'en procurer, ni même de la bière.

Dans « Écrit sur le Sable », un camarade s'est amusé à mettre en parallèle le réveillon de décembre 1938, somptueux, au menu évocateur, et celui de 1942, réveillon de prisonnier, au pas gymnastique, car l'extinction des feux est proche. Menu de prisonnier, avec les améliorations dues aux colis, mais sans boisson (3).

J'ai gardé pour ma part le menu de Noël 1944 à l'Oflag, dessiné par un camarade de popote. Qu'importent les mets, devenus squelettiques! Le croquis est savoureux. Sur le menu, qui prophétise la libération, l'artiste a représenté nos gardiens, figés au garde à vous ou saluant, courbés, le dernier officier de l'Oflag II B, partant, en bottes rutilantes, éperons, manteau de ratine, calot en tête et stick sous le bras, vers l'avion américain qui doit le ramener en France. A gauche, une sentinelle salue, à la Hitler. A droite, trois officiers : le premier, en gris, à lunettes, c'est Dunckel, censeur aux livres; un autre, en feldgrau, le capitaine Ellenschmitt, dit « Pipermint »; le troisième, le lieutenant Rusher, dit « La Fouine », chef de la censure du camp, et symbolisé par cet animal, célèbre pour sa loyauté. En légende, ces simples mots : 1945 : le serre-file de l'Oflag. La prophétie s'est réalisée, mais que le terrain d'envol était loin (4)!

Ces fêtes de famille aidaient à maintenir le moral; c'était l'essentiel.

Des obstacles surgissaient parfois, pour l'attribution de ces colis collectifs; des passe-droits suscitaient dans le camp de petits scandales, comme pour sortir les prisonniers de leur torpeur.

Les difficultés? elles étaient quelquefois dues aux Français eux-mêmes. C'est ainsi que l'on connut à l'Oflag l'affaire des colis d'Alexandrie et celle du café du Brésil.

D'Alexandrie, nous l'avons vu, des provisions rares parvenaient, notamment des boîtes de lait condensé. En janvier 1942, nous apprîmes que 300 boîtes de lait étaient stockées à l'infirmerie. Quoi de plus raisonnable que de songer d'abord aux malades? Plusieurs officiers, en relations épistolaires avec des parents et des amis là-bas, étaient questionnés dans leurs lettres; on voulait savoir si les colis leur parvenaient; or, ils n'en recevaient aucun. On s'aperçut que la répartition avait été jusque-là réservée à l'infirmerie, aux ordonnances, à la Wirtschaft, et aussi... plus près de nous. Il fut décidé que, une fois la réserve constituée pour l'infirmerie, nous serions en partie bénéficiaires des distributions à venir (5). Quelques semaines

(1) E. I. S., n° 19, février 1942 (d'après l'*Ouest-Éclair*).

(2) N. P. C., 20 décembre 1940.

(3) E. I. S., n° 28, 15 janvier 1943.

(4) N. P. C., 26 décembre 1944.

(5) N. P. C., 2 janvier 1942.

après, un nouvel arrivage ayant eu lieu, la distribution fut équitablement effectuée dans les quatre blocs, et le bloc III perçut, pour sa part, une appréciable provende : deux sacs de lentilles, un sac de haricots, huit boîtes de conserves, des confitures et huit morceaux de savon (1). La même règle fut désormais respectée. L'incident inspira la verve humoristique de Flip dans « Écrit sur le Sable » :

*Il s'en fallut de peu de chose
Que j'ignore au long d'une vie
Les célèbres lentilles roses,
Les lentilles d'Alexandrie.*

*D'un torpillage en mer latine,
De l'appétit d'un chef de bloc,
De la C. D. O. qui lésine
Et nous réduit à la famine
Pour le prix de deux ou trois bocks... (2)*

Du Brésil aussi nous arrivaient des colis, surtout du café vert. L'un d'eux parvint à l'Oflag au mois de septembre 1942. Avec l'autorisation des gardiens envieux, le café fut donné à torréfier en ville. Une fois grillé, il représentait une quarantaine de kilos. Au retour, le P. C. français décida de prélever sept kilos sur l'ensemble : un par P. C. de bloc, soit cinq kilos, un pour le P. C. français du camp, et un septième kilo pour... ? Aussitôt le Centre d'Entraide, voulant procéder à la répartition intégrale du colis et non pas à celle d'un paquet délesté, entre en effervescence. Plusieurs de ses membres menacent de démissionner.

Le chef français du camp se range à leur manière de voir et la distribution s'effectue normalement. Mais des slogans circulent à travers les blocs :

*« Le matin, le soir, à toute heure,
Demandez un café V..... »*

*« Pour avoir du bon café,
Adressez-vous au P. C. » (3)*

Le plus souvent, les obstacles à la remise des colis collectifs venaient de la mauvaise volonté des Allemands, jaloux de nous voir ainsi secourus.

Voici comment Rolland décrit la désespérante lenteur de livraison des colis collectifs et, aux mois les plus creux de 1944, le vol d'une partie de nos denrées par un sous-officier et des soldats allemands.

Les Allemands ne nous distribuent qu'au compte-gouttes les envois de la Croix Rouge Internationale. Un colis individuel, ils le donnent pour quatre. Comme ils détruisent toutes les boîtes et tous les papiers, examinent chaque objet un par un,

(1) N. P. C., 21 janvier 1942.

(2) E. L. S., n° 19, février 1942.

(3) N. P. C., 21 septembre 1943.

il ne sort guère de la poste que 60 colis par jour. En tenant compte des jours sans distribution, puisque nous sommes 2 800, chacun d'entre nous doit donc attendre deux semaines avant de toucher son deuxième quart de colis. A ce régime-là, les colis s'entassent, alors que nous avons faim. Quant aux aliments envoyés par la Croix Rouge Française, qui avant le débarquement sont arrivés en caisses collectives, ils nous sont distribués encore plus parcimonieusement. Sans doute pour nous enlever la tentation de faire des coups de main sur ce stock, les Allemands l'ont transporté dans la caserne d'en face, qui abrite les bureaux de la place et des compagnies d'instruction. Un jour, on a trouvé la porte fracturée. Trois caisses de sardines et deux de singe avaient disparu. On a arrêté des voleurs, un sous-officier allemand et quatre hommes d'une unité motorisée, cantonnant de l'autre côté de la route. Le coup fait, ils avaient transporté la marchandise dans une camionnette, chez la bonne amie du sous-officier. Le colonel Prätorius a tenu à communiquer aux prisonniers la sentence du tribunal militaire : les quatre hommes et la femme ont été condamnés à la prison pour vol et recel. Quant au sergent, il a été pendu. Le colonel Prätorius a bien spécifié qu'il avait été déferé à un tribunal spécial qui l'avait condamné, non pas pour vol, mais « pour avoir déshonoré l'armée en se servant d'un véhicule militaire pour effectuer un transport d'aliments, contraire aux lois du Reich sur le ravitaillement ». C'est la première fois que nous entendons parler de l'usage des potences dans l'armée allemande (1).

Heureusement, les responsables de la C. D. O., — ce fut une vraie providence, — avaient constitué une réserve de camp en prélevant une faible part sur les envois collectifs reçus. Après les derniers arrivages, ils purent de la sorte, un certain temps encore, distribuer des vivres pendant l'automne 1944.

Le 29 janvier 1945, juste avant de partir sur les routes de l'Ouest, distribution de trois jours de pain : ce fut la dernière activité de la C. D. O. dans le camp. Oh ! surprise : les répartiteurs se répandirent en vaines instances pour liquider ce pain ; nous étions si faibles, et certains si chargés ! Comment porter un tel supplément de fardeau ? « Combien regrettèrent quelques jours plus tard d'avoir fait la fine bouche ! » (2).

LA CUISINE COLLECTIVE DU CENTRE D'ENTRAIDE

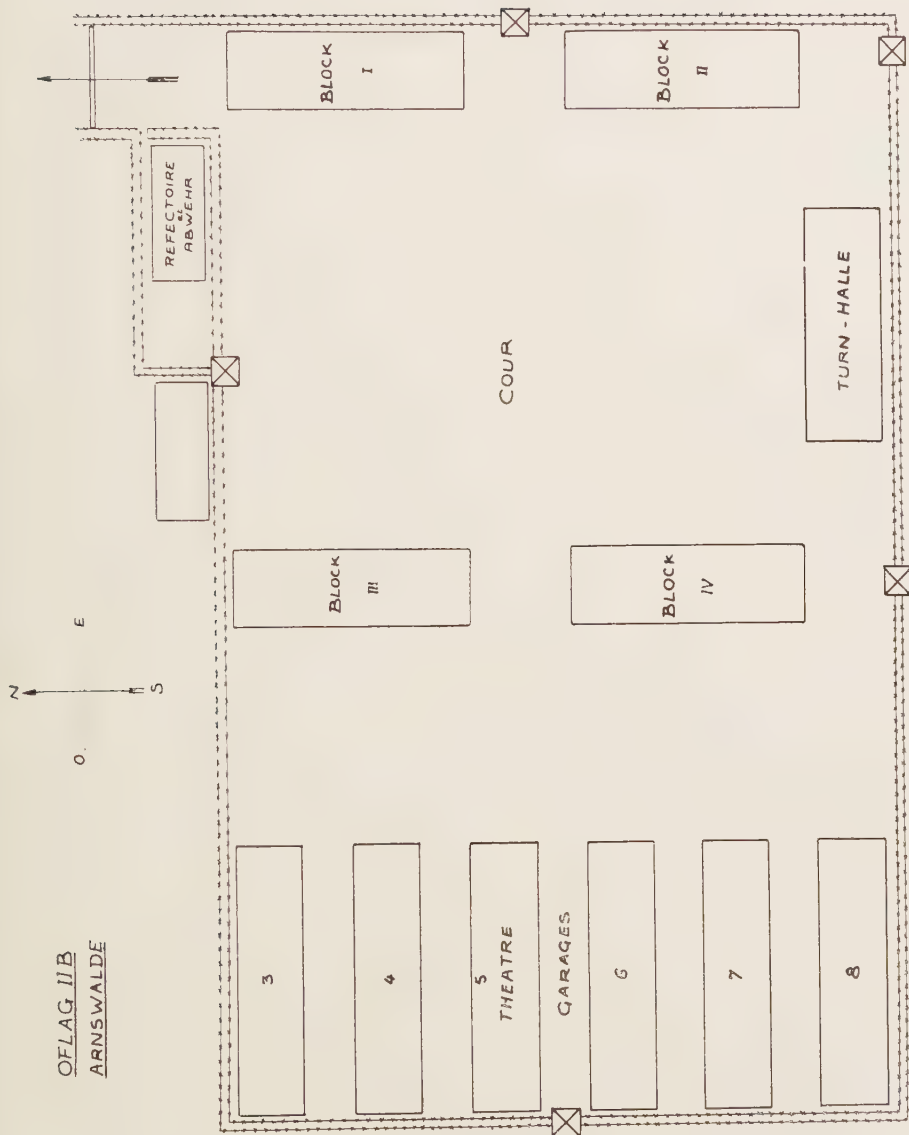
Une part importante des vivres que nous recevions ainsi devaient subir la cuisson avant de pouvoir être consommés. Or rien ne fut plus rare, plus incertain que le combustible. Quel supplice chinois de se voir en possession de richesses inutilisables ! A Gross-Born, les souches des bois voisins nous permirent de faire face à cette cuisine du soir. Au camp d'Arnswalde, les malheureux réchauds à gaz, installés dans chaque bloc, ne pouvaient suffire à préparer de telles quantités d'aliments. Comment cuire les légumes secs qui nous étaient envoyés ?

Le Centre d'Entraide tenta d'organiser une cuisine collective. Après avoir obtenu l'autorisation des Allemands pour utiliser les cuisines du camp, libres l'après-midi, le Centre d'Entraide entreprit le ramassage des légumes, fit cuire sous son contrôle et distribua des vivres chauds aux rationnaires bénévoles. Le 14 décembre 1942, la première cuisson était effectuée ; c'était

(1) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, pages 12-13.

(2) DARC.

OFLAG II B
ARNSWALDE



un plat de haricots (1). Les menus, affichés le midi, variaient, suivant le stock de rations crues au magasin : haricots, pâtes, pois cassés et fèves. Une équivalence en calories fut établie par des techniciens entre ces différentes denrées. Cette organisation : ramassage, stockage, cuisson, a été décrite par Glotin dans son article sur le C. E. A. du camp (2). Le plat se trouvait assez souvent embaumé par des morceaux de lard, ensachés et étiquetés, que leurs propriétaires étaient encore trop heureux de pouvoir faire cuire, quitte à perdre un peu de la saveur de leur mets.

La perception se déroulait vers 4 heures de l'après-midi. Les popotes déposaient leurs récipients dans des « marmites norvégiennes », pour les tenir au chaud jusqu'au repas du soir.

1943 et le premier semestre de 1944 ont marqué les plus beaux jours de la cuisine collective. Après le 6 juin 1944, les colis n'arrivèrent plus de France; il fallut déchanter. Les réserves peu à peu disparurent. La cuisson diminua progressivement de cadence et de rationnaires : elle finit par ne plus fonctionner qu'une ou deux fois par semaine, et pour les plus fortunés.

Aux rations normales fournies par les prisonniers désireux de participer à ce repas, les Allemands ajoutèrent, en de rares occasions, — parfois, d'ailleurs dans la cuisine de l'ordinaire, — certaines denrées confisquées lors de la distribution des colis individuels : ainsi les bouteilles de Viandox. Pour apaiser les soupçons des victimes, le commandement allemand s'engageait à effectuer ce versement en présence de l'officier français de ravitaillement. En fait, il fut impossible de constater si les restitutions opérées étaient équivalentes aux denrées retenues (3).

L'INSUFFISANCE DE NOTRE NOURRITURE

Cette longue énumération de nos moyens de subsistance peut tromper quiconque n'a pas connu notre sort. L'addition de l'ordinaire allemand, des vivres fournis par la cantine et la C. D. O. durant les années 1940 et 1941, l'apport des colis individuels, des envois collectifs de France et de l'étranger, tout cet ensemble devait constituer un total assez imposant. Et puis, n'était-ce pas un camp d'officiers, privilégiés sans doute par rapport à l'ensemble des prisonniers de guerre? Voici ce qu'en pense un des hommes de troupe qui passa dans notre Oflag les cinq années de captivité :

Depuis mon retour de captivité, j'ai bien souvent effectué des mises au point sur l'alimentation et la vie des officiers prisonniers de guerre. Bien des gens ont cru que nos officiers avaient bénéficié d'un régime alimentaire plus intéressant que celui des autres PG et avaient même joui d'un certain confort. Ayant partagé leur vie pendant cinq ans, j'ai été témoin de leur misérable existence si dignement supportée par la plupart et je leur rends hommage en déclarant que, si mon moral resta excellent pendant ces pénibles années, c'est à leur contact que je le dois (4).

(1) N. P. C., 14 décembre 1942.

(2) C. E. A., Oflag II B, années 1953-1954.

(3) N. P. C., 2 juin 1942.

(4) C. E. A., n° 66, août-septembre 1954.

Un certain nombre de prisonniers, au cours des premiers mois, se sont essayés à chiffrer la part respective de chacun de ces éléments dans le total de notre nourriture. Selon leurs conclusions, un tiers était fourni par les Allemands, un tiers par les colis individuels, un tiers enfin par les envois collectifs du gouvernement et de l'étranger.

D'autres se sont attachés à calculer le nombre de calories de notre ordinaire; ils parlent à peu près tous d'un bon millier de calories. De toute manière, le secours de la cantine Schmidt fut une vraie providence. Malgré les taux exorbitants des marchandises vendues, payées en marks de camp et remboursées ensuite au cantinier en reichmarks de la Trésorerie Allemande, nous étions trop heureux de trouver le complément indispensable, tandis que les colis de France étaient encore des plus rares (1).

Il est préférable de nous rallier aux conclusions d'un technicien en la matière. Fin décembre 1942, le lieutenant Borel, professeur à la Faculté Catholique de Lille et pharmacien, se livrait à une étude précise sur l'insuffisance de notre alimentation. Je livre le résultat de ses calculs, fidèlement transcrits dans mes notes.

Régime alimentaire de l'Oflag :

pommes de terre	300	g	285	calories
pain	270	—	729	—
miel ersatz	50	— (2)	200	—
graisse	10	—	90	—
sucré	15	—	60	—
				1 364 calories

Les 300 grammes de pommes de terre ne sont jamais atteints, mais on peut admettre que le repas chaud hebdomadaire du soir compense ce déficit.

Supplément des colis (étude moyenne sur un grand nombre de colis) :

matin :

3 biscuits Pétain	45	g	174	calories
1/2 barre chocolat	17,5	—	70	—

midi :

viande, sardines ou fromage	30	—	90	—
confitures (50 g)	25	— (2)	100	—

soir :

potage (graisse, farine ou pâtes)	3	—	27	—
	10	—	35	—
viande	50	—	150	—
nouilles	60	—	180	—
dessert { farine	10	—		
{ sucre	20	—	80	—
				911 calories

(1) N. P. C., décembre 1940.

(2) En sucre.

Total des deux rations : 2 300 calories environ.

Or, l'homme a besoin des quantités d'énergie suivantes :

Repos complet	1 800 à 1 900 calories
Repos relatif	2 200 à 2 400 —
Travail léger	2 400 à 3 050 —
Travail fatigant	3 300 à 3 800 —
Travail très fatigant	4 150 à 6 500 —

(ou, d'une autre façon, 50, 100, 200 calories de plus par heure de travail léger, moyen, ou intense).

Et Borel conclut :

— La ration allemande est insuffisante, même pour un repos complet (c'est-à-dire pour un homme allongé les 24 heures). Pour arriver à 1 900 calories, il faudrait que nous touchions 220 grammes de pain de plus par jour, soit tous les jours un pain pour trois.

— Il vaut mieux, quel qu'en soit le goût exécrable, consommer la graisse allemande que la brûler, car chaque gramme fournit 9 calories (glucides : 3, protéines : 6).

— Avec tous les apports de l'extérieur, notre ration correspond à ce que Desgrez appelle « quantité d'énergie pour repos relatif » (ou travail sédentaire : employé de bureau par exemple). Elle exclut tout travail physique un peu poussé, et surtout toute recherche de performances (1).

Encore faut-il noter que l'étude scientifique qui précède fut effectuée fin 1942. Une comparaison avec le pouvoir calorifique de la fin 1944 serait fort instructive. L'ordinaire allemand est allé s'amenuisant de façon sensible, surtout pendant cette dernière année d'Oflag. A cette date, les calculs ne rendraient-ils pas vraisemblables les estimations pessimistes du début, un millier de calories dans l'ordinaire fourni par nos gardiens?.....

PRIVATIONS DES DERNIERS MOIS

Juin 1944 : débarquement allié sur les côtes normandes. Les réserves des popotes diminuent jusqu'à totalement disparaître. La cuisine collective du Centre d'Entraide fonctionne au ralenti, puis s'arrête, faute de denrées. Les colis n'arrivent plus guère au camp; en tout cas, il n'en part plus de France. Les stocks de vivres collectifs, gardés par les Allemands, nous sont distribués avec une lenteur calculée. Peu à peu, la ration totale s'amointrit. Il ne saurait plus désormais être question de quantité alimentaire suffisante pour « repos relatif ». Le « repos complet » devient une mesure indispensable. Et malgré l'inaction générale, les forces déclinent.

Ni lettres ni colis depuis le débarquement, écrit Roger Ikor. Maintenant, c'est la vraie famine; que les libérateurs se hâtent, la course est ouverte entre notre liberté et notre mort par inanition (2).

(1) N. P. C., 31 décembre 1942.

(2) Roger IKOR : A travers nos déserts, page 475.

Au reste, et ce sera une dernière vérification que nous aborderons en parlant de l'état sanitaire, les pesées mensuelles accusent, elles aussi, une courbe régulièrement descendante. Sauf rares exceptions, les prisonniers qui prennent la route de l'Ouest le 29 janvier 1945 ont perdu le tiers de leur poids de 1940 : un peu moins du tiers pour les petits de taille et les organismes d'épargne, plus du tiers pour les plus grands et les organismes de dépense.

Une dernière touche à ce tableau déjà bien sombre : que devint notre nourriture pendant les étapes du retour ? Pendant quelque cinquante jours, nous eûmes à nous débattre contre la carence et l'inertie de l'Intendance allemande et notre sort fut parfois tragique. J'en remets la description à la fin de cet ouvrage, où seront évoqués la dislocation de l'Oflag et les derniers mois de la captivité.

II. — LE LOGEMENT

Dans le préambule, nous avons jeté un coup d'œil rapide sur nos demeures nouvelles. Maintenant que nous connaissons la valeur des menus, penchons-nous sur le casernement. Nourris, éclairés, chauffés, logés... comment donc se plaindre ? Précisons la valeur de notre installation, en opposant les baraques de Gross-Born aux casernes d'Arnswalde ; la pauvreté sordide des premières et le confort relatif des secondes feront mieux apprécier nos conditions d'existence. Nous étudierons ensuite les moyens de chauffage, aussi variés que précaires, — les problèmes de l'éclairage, — et enfin les indispensables accessoires de notre habitat : lavabos, douches, salons de coiffure, toilettes.

LE CASERNEMENT

A Gross-Born. — Le camp est à trois cents mètres de la halte ; on s'y rend par une route goudronnée. A l'entrée, une barrière basculante, comme à nos passages à niveau. Des barbelés : deux rangs en croisillons, de trois mètres de haut ; entre les deux, un réseau Brun, chef-d'œuvre d'enchevêtrement. A l'intérieur, à un mètre du réseau, le fil de fer symbolique qui limite notre propriété, celui qu'on ne pourra franchir sans provoquer une salve. A chaque angle, un mirador : le fusil-mitrailleur est tout prêt, en batterie sur une table. L'habitation de la sentinelle est à quatre mètres du sol. Plus haut, une plate-forme, en guise de second étage, surmontée d'un toit. Du sol, au premier, du premier au second, une échelle... A l'intérieur du camp, des baraques et des cours. Quelques arbrisseaux rabougris, le sable à perte de vue. Au loin, sur la colline, des pins et des bouleaux ; c'est à peu près tout, du moins pour l'horizon proche. Avant la guerre, Gross-Born était un « camp du travail » destiné aux formations prénilitaires du Service du Travail Obligatoire, Camp de travail ? quelle ironie ! Pourquoi pas « à la recherche du temps perdu » ?

Bientôt nous sommes installés, parqués : les baraques 1 et 2 comprennent l'infirmerie provisoire, le P. C. du chef français du camp, le bureau du

vaguemestre, celui du recteur de l'Université, les services de la C. D. O.... Des allées longent les baraques, pour rejoindre une allée principale; elles sont jalonnées de traverses de bois, par crainte des enlissements en période de dégel...

A quelque cent mètres du camp, vers le passage à niveau, une ferme. Au sud, Gross-Born et son clocher d'ardoises. Plus loin encore, en direction de l'ouest, de la France, Roedritz aux deux clochers, Roedritz vers lequel courent la route et la voie ferrée, interdites aux prisonniers. Hors cela, une plaine pauvre, quelques lointains boisés. Vers l'est, des pins. C'est tout. Quand les trains passent, des regards nostalgiques les suivent, jusqu'à disparition du panache de fumée; que la France est lointaine! Dans le sable, du seigle et des pommes de terre; ailleurs, la bruyère et les pins (1).

Région triste et pauvre. Au pied d'une immense dune, les baraques sont implantées sur un replat de terrain. Adossé à une colline aux arbres rabougris et squelettiques, le camp est tourné vers la plaine poméranienne, entrecoupée d'étangs. En bas, une route bordée d'arbres, route secondaire, autant dire en très mauvais état. Entre la route et le camp, la ligne de chemin de fer, voie unique, qui traverse bois et champs sans barrières. La cloche des locomotives tinte sans arrêt.

Que de rêves se sont accrochés à ces petits trains de voyageurs, trains d'une lenteur peu commune, mais qui avaient sur nous l'avantage de remuer, de partir quelque part, de se déplacer. Quatre fois par jour, nous entendions la cloche du train, ce qui nous permettait de mettre un élément de temps et de durée dans une vie qui n'en avait pas. Tristesse? pauvreté? laideur?... Pourtant la beauté n'était pas complètement absente; mais, comme une coquette, elle se faisait désirer; ce n'est que le soir qu'elle apparaissait sous la forme de merveilleux couchers de soleil en direction de la France, couchers de soleil qui ont laissé un souvenir durable chez ceux qui les ont vus (2).

Notre Oflag n'était que la toute petite partie d'un immense camp militaire, le plus grand de l'Allemagne paraît-il, et dont les bâtiments de pierre, récemment construits, pouvaient recevoir 50 000 hommes et leur matériel. De là étaient partis, à l'assaut de la Pologne, en septembre 1939, les troupes motorisées et blindées; la frontière est à trente kilomètres.

Une cinquantaine de baraques en bois, peintes en vert, et réparties en quatre blocs. Fichés dans le réseau des barbelés qui ceinturent le camp, six miradors, pigeonniers bizarres, dans chacun desquels veillent, nuit et jour, deux sentinelles. Entre les miradors, d'autres sentinelles font les cent pas; pendant les premiers mois, cette garde fut particulièrement importante, un homme tous les cinquante mètres la nuit. Un éclairage aveuglant facilite leur tâche. Franchir les barbelés semble impossible.

Pénétrons dans une baraque pour en mieux connaître l'ordonnance. Construction de bois aux panneaux démontables. Le tout est assemblé de boulons et d'écrous. Pas de plafond, mais un simple toit de planches, à pente

(1) N. P. C., 10 août 1940.

(2) DARRAGON.

douce, recouvert de papier goudronné. Déjà fatiguée, la toiture laisse passer l'eau en plus d'un endroit. Le parquet est de panneaux si souples que la table où l'on écrit danse à chaque pas. Pour siège, une planche prenant appui sur deux tabourets.

Portes et fenêtres sont doubles; mais cela ne nous rassure pas et le froid semble prometteur. Chaque fenêtre extérieure est munie d'un vasistas. A l'entrée, double porte avec tambour. Tout est fait pour fermer, mais ferme plus ou moins bien; l'usure et le climat ont fait jouer le bois. Une baraque comporte d'ordinaire quatre chambres identiques; parfois l'une d'elles est partagée en quatre petites alvéoles : à la 18, deux sont affectées aux généraux Musse et Moulin, une autre sert de salon de coiffure, la dernière est un débarras.

Chaque chambre normale mesure huit mètres sur six. Au début, nous y logeons à quarante-huit, soit seize châlits. Après détassement, trente-deux à trente-trois occupants. A la belle saison, beaucoup passent le plus clair de leurs journées dehors. Que sera-ce pendant l'hiver?

Dans chaque chambre, deux tables : de quoi contenter à l'extrême rigueur seize personnes pas trop exigeantes. Impossible de travailler tous ensemble. Les évincés regagnent leur étage, leur perchoir, qui pour dormir, qui pour lire allongé; d'autres s'installent dans l'étroit couloir qui sépare deux châlits sur des sièges suspendus; quelques planches momentanément dérobées à notre sommier cistercien feront le banc et la tablette.

Pour trente-deux occupants, onze tabourets, dont plusieurs sont amputés d'une patte; pour compléter leur nombre insuffisant, trois planches. Le soir, on établit un tour entre les popotes, qui défilent aux tables, de 18 heures à 20 h. 30.

Les châlits? quatre montants verticaux, maintenus à leur écartement par trois rectangles, vissés l'un au rez-de-chaussée, un deuxième à l'étage, le dernier tout en haut. Sur les longs côtés de ces trois rectangles, des glissières en bois; elles portent les planchers de nos paillasses. Façon de parler, car au début nous n'avions pas de paille. Courant juillet, nous en touchons environ deux kilos par officier! Quel luxe de sybarites! Un traversin, bourré le plus souvent de rognures de papier reçues en balles de l'imprimerie la plus proche, après le travail du massicot. Pour se protéger la nuit, deux couvertures allemandes, faites de coton, d'étope et de crin; vraies couchettes de trappistes.

Au centre de la chambre, un poêle sympathique; malheureusement, le combustible fera souvent défaut.

Pour compléter le mobilier, quelques armoires, une simple pour trois, une double pour six; deux brocs pour toucher le jus, deux bassines pour la lessive et la perception du casse-croûte, trois ou quatre seaux dans lesquels on va chercher la soupe.

Dans les coins et sur les poutres, un attirail de foyers transportables, de tout style, pour la cuisine à l'extérieur, des marmites de toutes formes, des fagots de bois mort, des réserves de pommes de terre, des cageots à tomates, des valises ou des cartons servant de boîtes à emballage, des portemanteaux fabriqués au camp; ajoutez à cela deux globes électriques, les bannières des perpétuelles lessives, trois vieux attrape-mouches en guise de

gaillardés, car on pavoise toute la semaine; une vraie maison de romani-
nichels! (1).

Le soir de notre arrivée, nous touchons une couverture; l'extinction
des feux sonne à 22 heures. Les habitants du rez-de-chaussée gagnent leur
couchette en rampant. Il reste à nous endormir sur des châlits sans paille;
nous sommes installés (2). Deux jours après, nous percevons une seconde
couverture et un peu de paille (3). Pour la honte du régime hitlérien, deux
généraux partagent notre sort : la paillasse, l'écuelle et le « brouet oflag » (4).
Quand éclatent les pluies d'orage de l'été poméranien, il nous reste pour
ressource l'entassement dans la chambre. Mobilier défalqué, chaque pri-
sonnier possède un demi-mètre carré pour s'ébattre (5).

Selon nos aînés, prisonniers en 14-18, notre logement est moins confor-
table que celui des camps de représailles de l'autre guerre (6).

Peu à peu, notre installation s'améliore légèrement. La répartition des
prisonniers entre les blocs s'équilibre. Le bloc III s'allège de trois cents
locataires. La cantine Schmidt met en vente quelques valises en carton
pour recueillir nos hardes (7). Quelques jours après, les effectifs sont sta-
bilisés; les chambres, un peu moins surpeuplées, se réorganisent (8).

Mais voici que le froid se fait sentir; par ordre des Allemands, on dresse
la liste des officiers ne possédant que deux couvertures. Aurions-nous la
chance d'en toucher une troisième (9)? Cinq semaines après, il faut déchanter :
on retire, à ceux qui en possédaient, leur troisième couverture; c'est l'égalité
par en bas (10).

La saison d'hiver, rigoureuse, nous contraint à vivre toute la journée
dans les baraques. Depuis des semaines, nous faisons la cuisine dans nos
chambres. Ajoutez-y la respiration d'une trentaine de prisonniers, la diffé-
rence de température avec l'extérieur; tout cela provoque une condensation
inquiétante. Le plafond-toit se couvre intérieurement d'innombrables gouttes
d'eau; elles tombent à chaque instant, jaunâtres, sur les lits du second étage,
sur les tables, dans nos écuelles. Ceux qui écrivent gardent un buvard à
portée de la main. On éponge le plafond avec des chiffons ou un balai (11).

Nous vivons comme dans un bouge, parquet digne d'une étable ou
d'une porcherie, atmosphère de buanderie, avec le froid en plus. Nous
grattons le parquet avec la pelle à ordures, et nous recueillons, malgré le
balayage quotidien, des seaux entiers de boue. Ainsi vivons-nous nuit et
jour : la cuisine se prépare tandis que le linge n'en finit pas de sécher; les
dépôts d'ordures remplissent de vieux seaux à confitures; des pichets à
bière attendent la nuit pour servir de « pistolets » (12).

(1) N. P. C., 24 août 1940.

(2) N. P. C., 21 juin 1940.

(3) N. P. C., 23 juin 1940.

(4) N. P. C., 26 juin 1940.

(5) N. P. C., 28 juin 1940.

(6) N. P. C., 9 juillet 1940.

(7) N. P. C., 19 juillet 1940.

(8) N. P. C., 22 juillet 1940.

(9) N. P. C., 30 octobre 1940.

(10) N. P. C., 6 décembre 1940.

(11) N. P. C., 23 décembre 1940.

(12) N. P. C., 1^{er} février 1941.

Après un an de captivité, les Allemands éprouvèrent le besoin de récupérer les couvre-pieds qui nous avaient été alloués pour les remplacer par des couvertures françaises (1). L'opération nous valut de recevoir une couverture au lieu de deux. Mais nous étions en été, et nous commençons à comprendre qu'il faut vivre au jour le jour. Après de nombreuses réclamations, trois mois après, nous parvenions à toucher une seconde couverture, de très médiocre valeur il est vrai, et de dimensions fort petites (2).

Au cours de l'hiver 1941-1942, les Allemands, pour organiser de nouveaux hôpitaux en vue de l'offensive de printemps, récupérèrent les quelques lits à ressort qui meublaient les petites chambres, généralement habitées par des officiers supérieurs. Ainsi disparurent cent cinquante lits et cent cinquante matelas (3).

On peut croire ce tableau volontairement noirci. Bien au contraire; il ne décrit que les baraques normales. Celles du bloc IV, les baraques A, B, C, D, E, beaucoup plus vastes et dont le toit se trouvait très haut, s'avéraient bien plus inconfortables; en hiver, elles étaient glaciales. Impossible de s'y réchauffer.

Telles furent nos conditions d'habitat à l'Oflag II D pendant deux ans. Sans doute les « clochards » ne sont-ils pas difficiles, puisque, dans une ironique poésie, un de nos camarades nous laissait entendre qu'ils seraient heureux peut-être, de prendre le train jusqu'à Zippnow et partager notre sort, si toutefois les barbelés n'existaient plus (4).

On ne peut achever cette description sans citer le rapport du médecin-chef lui-même.

De juin 1940 à mai 1942, l'Oflag II D se trouvait à Gross-Born, dans la plaine poméranienne, loin de toute agglomération. Nos baraques en bois, plantées sur pilotis dans le sable, s'étagaient sur le versant d'un petit vallonement exposé au midi. Nous étions bien ensoleillés et protégés des grands vents par les bois de sapins qui bordaient nos barbelés. Nous disposions d'un espace « libre » important et nous avions organisé des terrains de sports : foot-ball, basket-ball, patinoire, piste de luge. Le terrain meuble se prêtait admirablement à un autre sport : le percement des tunnels.

Nous vivions au dehors le plus possible, car nos baraques, chauffées par un poêle, étaient à la fois cuisine, dortoir, salle de travail, atelier de bricolage et, comme nous étions entassés à plus de vingt par chambre, l'on imagine sans peine le bruit, l'odeur, la fumée et la saleté qui régnaient dans ces taudis. Impossible de rester propres, malgré les lavabos et les douches installés dans une baraque centrale; nous avions des punaises et souvent des poux. Les W. C. étaient constitués par des fosses plus ou moins étanches, périodiquement vidangées par un pittoresque entrepreneur. En somme, nous vivions là misérablement, un peu comme dans un camp de romani-chels dont les roulottes seraient sans roues, mais avec l'impression que cela ne durerait pas, que nous allions bientôt nous remettre en route et repartir vers la France... Nos souffrances n'étaient qu'à leur début (5).

A Arnsvalde. — Malgré notre sordide misère, il nous en coûta de quitter Gross-Born et ses « niches à lapins » pour gagner, au printemps 1942, les

(1) N. P. C., 18 août 1941.

(2) N. P. C., 15 novembre 1941.

(3) N. P. C., 3 mars 1942.

(4) E. L. S., n° 22, 30 avril 1942.

(5) Rapport du Médecin-Chef Jean TARTARIN, 5 avril 1945.

casernes neuves, la « cage dorée » d'Arnswalde. Nous ne perdions pas grand-chose sur le plan matériel; mais nous ignorions de quelles cruelles privations de liberté nous paierions le confort qui nous était promis. Nous n'étions pas maîtres de notre destinée : sans cela, nombreux eussent été les prisonniers volontaires pour rester à Gross-Born.

Parvenus à Arnswalde, les tâtonnements du début achevés, la plus grande partie des prisonniers fut installée, de façon plus confortable, dans des bâtiments neufs, clairs et propres.

Chacun des quatre blocs qui formaient la partie principale de notre casernement était un édifice spacieux. Caves en sous-sol, rez-de-chaussée, deux étages, combles mansardés, le tout construit en pierre et en ciment, avec un carrelage dans toutes les pièces régulièrement habitées, les autres simplement cimentées. Deux vastes escaliers desservaient un bloc. Chaque étage était traversé en son milieu par deux larges couloirs perpendiculaires l'un à l'autre : le premier parcourait d'un bout à l'autre le bâtiment, du nord au sud; un second, d'est en ouest, recoupait le premier à mi-chemin, et, plus large, donnait accès à un espace dégagé, le « solarium ». Les portes des différentes pièces débouchaient sur le couloir principal. Les appartements, après la crasse de l'Oflag II D, nous parurent agréables.

Dans les chambres, encore des châlits en bois, mais à deux étages seulement, et munis d'épaisses paillasses. La paille qui les garnissait, il est vrai, avait été mise pour le cantonnement d'officiers polonais, faits prisonniers en 1939. Quand nous quittâmes le camp, en janvier 1945, la même paille remplissait nos couchettes. Cette première remarque prouve que, malgré le confort apparent, l'organisation matérielle du camp d'Arnswalde laissait beaucoup à désirer.

Chaque chambre était éclairée de vastes fenêtres. Malheureusement l'aération fut souvent précaire, même en été, spécialement pour les chambres du rez-de-chaussée dont l'ouverture était interdite la nuit. On songe d'instinct à une brimade. Au mois d'octobre 1943, après quelque quinze mois de démarches vaines, la permission fut accordée d'ouvrir ces fenêtres, de 22 heures à 22 h. 15, pour une dernière aération avant la nuit. Elles étaient obligatoirement fermées dès la chute du jour. Quatre ou cinq heures ainsi confinés, les prisonniers fumeurs avaient transformé les chambres en véritables tabagies. Ce n'était point un luxe. Nous appelions cette faveur « le quart d'heure du libre air... » (1).

Pourtant, une sérieuse enceinte de barbelés cernait le camp de toutes parts; les sentinelles fixes des miradors montaient bonne garde, secondées la nuit par des sentinelles mobiles.

Surtout, écrit le médecin-chef, quand il veut décrire la souffrance du prisonnier, il y a ces miradors aux mitrailleuses braquées sur nous et, infranchissable, omniprésente, hallucinante, cette double ou triple rangée de barbelés qui ceinture étroitement le camp et nous rappelle à tout moment notre dure condition de captifs (2).

(1) N. P. C., 4 octobre 1943.

(2) Rapport du 5 avril 1945.

Entre les quatre blocs principaux, une vaste cour, séparée des bâtiments par une large chaussée cimentée. En bordure, quelques arbres, au milieu de plate-bandes bien ordonnées. A la lisière sud, une très vaste salle de gymnastique, la Turnhalle, éclairée en son côté nord par des portes-fenêtres très hautes, transformant cette face en véritable cage de verre; deux autres côtés, sud et est, recevaient une lumière plus parcimonieuse, par d'étroites fenêtres surmontant les hauts murs. Dans cette salle prendront leurs ébats les sportifs; certaines manifestations artistiques et de nombreuses cérémonies catholiques s'y dérouleront.

Ces quatre blocs, destinés à contenir chacun l'effectif d'une compagnie, se révélèrent insuffisants pour nous abriter. Force fut donc au commandement français de prévoir le logement des prisonniers en surnombre. La partie ouest du camp, celle qui faisait face à la ville, comprenait six garages dans lesquels, avant-guerre, était entreposé le matériel des unités motorisées. Ils étaient numérotés de 3 à 8. Certains d'entre eux, demeurés libres, furent affectés à des activités culturelles : ainsi le garage 5 pour le théâtre; un autre servit à des conférences. Les autres accueillirent les plus jeunes officiers et les hommes de troupe. Là, il ne saurait être question de confort! Le sol est garni de gros pavés de grès; les garages ne comportent pas de plafond, mais une simple toiture. Les vastes portes coulissantes qui les ferment, se faisant face de deux en deux garages, laissent accès sur des cours intérieures, où les engins motorisés pouvaient évoluer jadis. Certains garages possèdent, à une extrémité, une travée mieux aménagée et plus habitable, logement sans doute destiné aux gardiens des véhicules. Là furent hébergés les jeunes officiers au bloc V. Les sous-officiers et les hommes de troupe occupaient deux garages.

Pour l'ensemble des prisonniers, la première impression fut satisfaisante. Les casernements étaient en excellent état, et le mobilier, incontestablement, l'emportait sur celui de Gross-Born. Les châlits venaient du même ébéniste, mais les tables étaient meilleures et plus spacieuses, les sièges plus nombreux.

Après avoir passé quelques nuits sans couverture, celles-ci nous furent restituées.

Voici comment le colonel Malgorn décrit notre nouvelle installation :

En principe, les officiers habitaient dans les quatre grandes bâtisses à deux étages, par chambrées d'effectif variable (maximum 14) et les hommes de troupe dans les garages. En fait, les locaux à usage d'habitation étant insuffisants, surtout en dernier lieu, 150 officiers avaient été installés dans les garages et d'autres sous les combles. Ces derniers se trouvaient particulièrement mal logés, surtout en hiver.

Les moyens de couchage mis à la disposition des prisonniers, officiers et hommes de troupe, comprenaient un châlit à double étage, un sac de couchage, une pailleasse garnie de fibre de bois en quantité très insuffisante et deux ou trois couvertures suivant la saison. Le renouvellement de la fibre de bois n'a jamais été réalisé convenablement. Pour ma part, j'ai dû conserver dans la mienne la paille que mes prédécesseurs polonais y avaient laissée à leur départ, en 1942, et j'ai couché sur ces résidus pendant trois ans.

Comme meuble individuel, un escabeau par prisonnier. Comme meuble collectif, une armoire pour quatre ou cinq, une ou deux tables par chambre, suivant la contenance, un broc et un balai. En fin de captivité, le balai de bouleau n'était même

pas remplacé lorsqu'il était usé et le nettoyage des chambres ne se faisait que difficilement (1).

Aussitôt, le règlement intérieur du camp fut communiqué, au tableau d'affichage, dans le solarium du rez-de-chaussée. Le chef français, par l'intermédiaire des chefs de blocs, d'étages et de chambres, fit part en même temps des demandes qu'il avait transmises au colonel allemand, et des dernières nouveautés du jour, notamment l'annonce de « contrats de travail » en Allemagne!

On relève, dans ce règlement : fermeture des blocs à 21 h. 30, — stricte propreté exigée, — pas de stationnement devant le réfectoire à l'heure des repas, — appels par blocs, chacun formant un groupe par étage, le tout sur cinq rangs, les petits devant, le commandant d'étage à dix pas devant son groupe, — tenue à l'appel, en capote et coiffure, — enfin, ordre de raser toutes les barbes! En regard, le doyen signale les demandes qu'il a formulées : ouverture des blocs dès 6 heures, — utilisation des douches. Enfin, le colonel informe qu'il ne recevra personne sans une demande par la voie hiérarchique. Quant aux contrats de travail, la lettre reçue, et qui n'intéresse que les officiers de réserve, « les officiers d'active n'étant pas libres! », sera communiquée après installation complète du camp (2).

Les services français : P. C. de blocs, aumôneries, C. D. O., Poste, officier du matériel... étaient en général logés au rez-de-chaussée. Au bloc I, quelques salles avaient été réservées aux bureaux allemands. Le P. C. du doyen des officiers se trouvait au premier étage du bloc I (3).

Presque aussitôt, une note parut sur le silence dans le casernement : les bâtiments s'avéraient très sonores, et les sabots que portaient un grand nombre d'entre nous claquaient sec sur le pavé. Nous fûmes priés de respecter le silence de la nuit et de circuler en chaussons entre 21 heures et 7 heures. La même note interdisait aux officiers des étages supérieurs de secouer leurs couvertures par les fenêtres après 9 heures (4). Cette dernière mesure fut plusieurs fois rappelée aux officiers (5).

Le commandement allemand semblait avoir pris à cœur de restreindre jour après jour nos prétendues libertés. Témoin des extraits du règlement intérieur du camp, qui nous furent communiqués à la fin du mois de mai :

27 mai : Le salut est dû à grade égal ou supérieur; — la tenue à l'appel comporte la capote, les molletières et les chaussures; — caves et greniers qui ne sont pas encore à la disposition des chefs de blocs sont strictement interdits; — les fenêtres du rez-de-chaussée doivent être obligatoirement fermées de 21 h. 30 à 7 heures (6).

28 mai : Le règlement, lu en entier et affiché dans les blocs, est applicable dès le 30 mai (7).

(1) Rapport au Ministère des A. C.

(2) N. P. C., 19 mai 1942.

(3) N. P. C., 20 mai 1942.

(4) N. P. C., 25 mai 1942.

(5) N. P. C., 1^{er} juillet 1942.

(6) N. P. C., 27 mai 1942.

(7) N. P. C., 28 mai 1942.

29 mai : Interdiction de faire sécher du linge sur les buissons; des séchoirs seront installés derrière le bloc III; — interdiction de jeter des papiers ou des bouts de cigarettes dans la cour; des seaux sont disposés à cet usage. Le règne du « Verbotten » reparaissait, dans toute sa splendeur.

Le colonel Neumann s'intéressant beaucoup à notre présentation, une inspection des manteaux et capotes était prescrite pour le mardi suivant, à 9 heures. C'était la première d'une sombre série; le colonel lui-même entendait se rendre compte de notre tenue vestimentaire.

Peut-être pour faire preuve de bonne volonté, — de nombreux camarades réclamaient des lunettes depuis longtemps, — nous fûmes informés qu'il fallait obtenir à l'infirmerie une ordonnance du médecin allemand. La commande serait ensuite passée au capitaine Jost, de la C. D. O., qui ferait le nécessaire (1).

Les services communs furent peu à peu réorganisés, malgré certaines restrictions pesant sur l'Oflag à la suite des « sanctions Giraud ». La partie nord du grenier du bloc II fut mise à la disposition de plusieurs organismes : Centre d'Entraide, Cercle Pétain. La menuiserie du camp fut placée sous la responsabilité du lieutenant Vanpouille (2). Mais, tout attroupement étant rigoureusement interdit jusqu'à la levée des sanctions, dans les caves étaient autorisées les répétitions de l'orchestre, à condition, ô ironie! qu'elles fussent strictement individuelles. Ainsi furent affectées, au bloc I, les caves 6, 7, 8 et 28, et au bloc II les caves 7, 8, 9, 11, 27, 28, 29 et 31 (3).

L'heure de rentrée dans le casernement fut fixée à 21 heures. Il était formellement interdit de grimper par les fenêtres. En cas d'infraction, les sentinelles avaient ordre de faire usage de leurs armes (4).

Tout était prévu dans cette machine bien montée; un piquet d'incendie fut constitué. Dans les baraques de bois de Gross-Born, où tout pouvait flamber, il n'en avait guère été question; mais nous habitions tous le rez-de-chaussée. Dans le ciment des casernes d'Arnswalde, qui semblait dénier l'incendie, deux équipes furent désignées par bloc, comptant chacune un chef et quinze officiers. Il est vrai que le casernement comportait plusieurs étages (5). Quelques mois après, « Écrit sur le Sable » ironisait sur cette dernière création : « Quatre septembre : Alerte d'incendie. Les pompiers font feu et flammes des quatre fers. Fort heureusement, les bâtiments sont incombustibles » (6).

L'hiver 1942-1943, le régime intérieur du camp se fit plus rigoureux encore, notamment en ce qui concerne la fermeture des blocs. Le lagerbefehl n° 301, en date du 11 janvier 1943, prescrit : « Jusqu'à nouvel ordre, les prisonniers ne pourront plus quitter les blocs d'habitation à partir de 17 heures. Signé : Gerloff. » Aussitôt, dans leurs lettres, les prisonniers informèrent de cette nouveauté. La censure se contente de retourner le courrier

(1) N. P. C., 29 mai 1942.

(2) N. P. C., 5 juin 1942.

(3) N. P. C., 4 juin 1942.

(4) N. P. C., 8 juin 1942.

(5) N. P. C., 13 juin 1942.

(6) E. L. S., n° 25, 15 septembre 1942.

incriminé aux expéditeurs avec la mention : « Inutile d'inquiéter votre famille ». Délicate prévenance (1)!

Quand les beaux jours furent revenus, par une faveur insigne du colonel allemand et « sous sa propre responsabilité », les blocs demeurèrent ouverts jusqu'à 22 heures. Aucun *lagerbefehl* ne fut affiché; il eût fallu transmettre le texte aux autorités supérieures! A 21 h. 45, « Charlot », le clairon français du camp, sonnait « la Retraite ». C'était le signal de rentrer dans les blocs, avant d'y être contraints par les sentinelles. En cas de mauvaise volonté, la fermeture serait impitoyablement ramenée à 21 heures (2).

Au gré des semaines et des mois, élargissements et restrictions se succédaient, à la fantaisie de nos gardiens. Ces quelques exemples suffisent à caractériser le climat de notre seconde prison; nous devions y passer trente-deux mois de captivité.

Voici comment le médecin-chef apprécie notre installation :

En mai 1942, nous devenons Oflag II B, mais aussi changement complet de décor et d'atmosphère. Nous sommes transférés et enfermés dans une ancienne caserne d'unité motorisée, dans la banlieue immédiate d'Arnswalde, petite ville bâtie sur les rives d'un lac poméranien. Le climat est plus tempéré, l'air moins vif; le brouillard, fréquent et dense, est très mal supporté par nos asthmatiques. C'en est fini des grands espaces de sable et des petits bois de sapins, fini des sports et des tunnels, fini du grand air vif et du soleil, fini de la bohème sordide.

Nous n'avons, pour nous ébattre, qu'une cour de la dimension d'un terrain de football et, pour promenoir, qu'une piste cimentée qui longe le barbelé et sur laquelle claquent sans fin nos sabots de bois dans la ronde monotone de nos promenades sans joie.

Nous sommes logés dans quatre blocs d'habitation, chacun étant constitué par un immeuble de trois étages en béton armé. Par étage, un lavabo avec eau courante, deux W.-C. avec chasse d'eau. Au rez-de-chaussée de chaque bloc, une salle de douches (passage à la douche chaude une fois toutes les trois semaines). Chauffage central fonctionnant bien. Le casernement est beaucoup trop resserré : il y a 12 à 14 officiers dans une chambre d'environ 6 mètres sur 5 avec une hauteur de plafond de 4 m. 50. Les hommes de troupe de la compagnie d'ordonnances sont logés dans des garages chauffés, dans des conditions beaucoup moins confortables.

Tout cela possède un caractère sérieux, définitif, et nous avons l'impression d'être plus « prisonniers » qu'à Gross-Born : l'étreinte du barbelé est ici perceptible jusqu'à l'intolérance physique. Les microphones enterrés de place en place dans un sol dur et pierreux rendent pratiquement impossible le percement des tunnels. Les évasions seront effectivement plus difficiles.

Nous sommes mieux installés en apparence et un délégué de la Croix Rouge de Genève ne peut que trouver satisfaisante notre installation; d'ailleurs la morbidité générale diminue... Mais moralement nous souffrons davantage et le nombre des psychasténies augmente considérablement (3).

LE CHAUFFAGE

Toute la captivité, lancinant, se posa le problème du chauffage. A l'Oflag II D, chaque chambre étant dotée d'un poêle, il fallait se procurer du combustible pour lutter contre le froid et pour assurer la cuisson des

(1) N. P. C., 12 janvier 1943.

(2) N. P. C., 19 mai 1943.

(3) Rapport du 5 avril 1945.

vivres crus reçus dans les colis ou perçus à la C. D. O. Dans le second camp, la première inquiétude était levée, puisque les bâtiments étaient munis d'un chauffage central. Marcherait-il? c'est une autre histoire; mais nous n'étions plus à même d'améliorer notre condition sur ce point.

A Gross-Born. — Pendant les premiers mois, malgré les brusques sautes de température d'un climat capricieux au gré des orages, la question du chauffage des baraques ne nous préoccupa guère. Mais déjà celle de la cuisine. Pour préparer notre repas du soir, en plein air tout d'abord, puis dans les baraques à partir de l'arrière-saison, il fallait du combustible. Un certain temps, il nous fut possible, pendant les promenades autour du camp, d'effectuer des corvées de bois mort; avec beaucoup de peine, car nous étions assez affaiblis, nous revenions chargés de fagots, que nous rangions dans nos chambres pourtant exiguës, pour les protéger contre les convoitises de voisins trop peu regardants.

Bientôt des complications surgirent : suspension des promenades à la suite d'évasions, plaintes des inspecteurs des Eaux et Forêts. Nous coupions, paraît-il, des branches d'arbres, sans attendre leur mort, afin de rassembler plus vite le fruit de notre cueillette. Bien souvent, nous fûmes à court de combustible. Un soir d'octobre, nous n'avions plus de bois; on réparait dans les popotes de la chambre le dernier repas chaud (1).

Pourtant le froid se faisait cruellement sentir. Devant la faible ration de charbon qu'on nous promettait, il apparaissait urgent de trouver une solution. Quelques jours après, nous apprîmes que des corvées de désouchage auraient lieu en forêt, effectuées par les officiers volontaires. Des volontaires? il y en eut, car il fallait se chauffer durant l'hiver. Ce fut l'occasion de beaux actes de charité de la part des plus robustes ou des plus habiles, qui tenaient absolument à remplacer dans cet exercice pénible leurs camarades moins vigoureux ou moins experts. Pour que cette offre généreuse fût favorablement accueillie, nous étions informés que les embouteillages des transports du III^e Reich en guerre étaient tels qu'ils empêcheraient l'approvisionnement régulier du camp en charbon pendant l'hiver (2).

Peu de jours s'écoulèrent; le froid s'accroissant, le colonel Andréi demanda que les chambres fussent chauffées; il ne reçut point de réponse du commandement allemand (3). Sur ces entrefaites, les corvées de désouchage commencèrent. Quelle ne fut pas notre colère lorsqu'on nous informa que le quart des souches ramenées au camp servirait à chauffer nos gardiens! Un quart serait versé à l'infirmerie; l'autre moitié répartie entre les baraques (4). Il fallait bien faire contre mauvaise fortune bon cœur; grâce aux efforts des camarades désoucheurs, le feu put être allumé pour la première fois dans la chambre à la fin du mois d'octobre (5).

Malgré les prévisions pessimistes qui nous avaient été officiellement communiquées un mois auparavant, nous fûmes gratifiés d'une première

(1) N. P. C., 11 octobre 1940.

(2) N. P. C., 15 octobre 1940.

(3) N. P. C., 20 octobre 1940.

(4) N. P. C., 26 octobre 1940.

(5) N. P. C., 30 octobre 1940.

perception de charbon au milieu du mois de novembre. Mais la ration s'annonçait des plus modestes : 30 kilos par semaine et par chambre (1). Pour chauffer une grande pièce, c'était une goutte d'eau dans l'océan, d'autant plus d'ailleurs que les poêles militaires dont nous étions dotés, avec leurs quatre mètres de tuyaux à la verticale, dévoraient littéralement le combustible. Bientôt, pour économiser, des ingénieurs fumistes improvisés se découvrirent dans toutes les chambres. A l'aide de boîtes de conserves, de vieilles briques et de terre glaise, ils fabriquèrent des fourneaux beaucoup plus petits pour la préparation de nos repas du soir, ou diminuèrent astucieusement le volume intérieur du poêle (2).

Pour lutter la nuit contre le froid, nous décidâmes de coudre nos maigres couvertures en forme de sacs; nous nous entourions de journaux; nous calfeutrions nos niches à lapins avec des cartons en guise de tentures. Malgré toutes ces précautions, entre 2 heures et 4 heures du matin, le froid nous réveillait (3).

Ce que nous appelons l'hiver en France, avait en fait commencé dès le plein été. Le 21 août, nous avons vu tomber quelques flocons de neige (4). Après deux mois d'arrière-saison assez agréable, vers la fin d'octobre, la neige parut, cette fois avec insistance (5). A notre réveil, le 31 octobre, un épais tapis blanc recouvrait le sol (6). Le début de novembre marqua une certaine détente : brume épaisse, vent d'ouest en tempête, souffle nostalgique de la France, verglas et pluie, avec la tiède douceur normande (7). Une semaine après, la neige de nouveau, à gros flocons, larges presque comme le creux de la main (8). Un radieux soleil nous rappela l'été de la Saint-Martin (9), puis nous entrâmes définitivement en hiver.

Par suite du froid trop vif, faute de combustible, les matinées furent souvent perdues. Plus de feu; les camarades restaient au lit jusqu'à l'heure de l'appel; ceux qui avaient l'audace de se lever, en étaient réduits à battre la semelle dans la chambre pour se réchauffer (10).

La première décade de février fut plus douce : vent du sud, brume et neige, température très clémente; phase de dégel (11). Mais bientôt le froid reprit le dessus : à nouveau la neige et le gel (12). Et si nous assistâmes au retour des cigognes début mars (13), pourtant, le 3 mai, il neigeait encore; capotes, cache-nez et gants n'étaient point un luxe (14). Le 8 mai, le sol portait encore vingt centimètres de neige (15).

(1) N. P. C., 12 novembre 1940.

(2) N. P. C., 19 décembre 1940.

(3) N. P. C., 19 décembre 1940.

(4) N. P. C., 21 août 1940.

(5) N. P. C., 24 octobre 1940.

(6) N. P. C., 31 octobre 1940.

(7) N. P. C., 1^{er}-2 novembre 1940.

(8) N. P. C., 8 novembre 1940.

(9) N. P. C., 10 novembre 1940.

(10) N. P. C., 4 janvier 1941.

(11) N. P. C., 2-11 février 1941.

(12) N. P. C., 13-22 février 1941.

(13) N. P. C., 4 mars 1941.

(14) N. P. C., 3 mai 1941.

(15) N. P. C., 8 mai 1941.

Ce premier hiver, j'ai relevé certaines températures enregistrées au camp. En parcourant mes notes, je trouve — 34° le 1^{er} février 1941, minimum de la saison (1).

A en juger par ses débuts, le second hiver promet d'égaler le premier. Les 14 et 15 novembre 1941, le thermomètre marquait déjà — 15° et le vent d'est-nord-est était particulièrement piquant (2). La neige avait fait son apparition dès le 11 octobre (3). A la fin du mois, il gelait déjà ferme la nuit, et le 1^{er} novembre, la neige tomba pendant toute la journée. Sans doute était-ce un décor préparé pour six mois (4).

L'année 1941, la répartition du bois de chauffage connut deux régimes différents :

— De mars à juillet, les Allemands se chargèrent eux-mêmes de la distribution entre les blocs. Les livraisons étaient des plus irrégulières; on peut les estimer en moyenne à une voiture par semaine et par bloc. Les souches une fois extirpées, elles étaient rassemblées en tas près du lieu de l'arrachage; une corvée d'hommes de troupe, avec un attelage, sous la surveillance des Allemands, procédait alors au transport de ce bois jusqu'au camp. La voiture contenait environ trois stères; elle nous coûtait 25 reich-marks, soit 500 francs. La répartition était faite à égalité entre les baraques : on estimait sans doute, qu'il y avait compensation entre les baraques à petites chambres, aux poêles nombreux mais plus petits, correspondant à de faibles effectifs, et les baraques à quatre grandes chambres, aux poêles moins nombreux mais plus grands, correspondant à des effectifs plus forts. Dans ces dernières, en effet, la cuisson des aliments sur un seul poêle s'avérait beaucoup plus longue (5).

— A partir de juillet, la C. D. O. elle-même se chargea de la distribution du bois à travers le camp, entre les divers blocs, *au prorata* des effectifs des baraques. La cadence d'arrachage fut plus lente pendant les mois d'été; nous en profitions pourtant pour stocker des souches à l'extérieur, le long de nos cloisons. A partir de novembre, les livraisons furent à peu près régulières, au rythme de deux voitures par semaine pour l'ensemble du camp. Mais bientôt, ces distributions allaient être interrompues par la neige et le gel (6).

Restait encore à débiter les souches avec les outils archaïques fournis par les Allemands, et qui circulaient suivant un tour régulier de baraque en baraque. Les mêmes camarades, robustes et charitables, qui déjà s'étaient offerts pour les corvées de désouchage, s'attelaient à la besogne. C'est sans doute à ce travail de bûcherons, juste retour des choses, qu'ils se sont le mieux réchauffés.

Souches de la forêt et rations de charbon, constituaient au total un bien maigre lot pour nous défendre contre l'hiver poméranien. Quoi d'éton-

(1) N. P. C., 1^{er} février 1941.

(2) N. P. C., 14-15 novembre 1941.

(3) N. P. C., 11 octobre 1941.

(4) N. P. C., 28 octobre et 1^{er} novembre 1941.

(5) N. P. C., 8 décembre 1941 (notes recueillies à la C. D. O.).

(6) N. P. C., 8 décembre 1941 (notes recueillies à la C. D. O.).

nant si, d'aventure, des officiers tentent un coup de main sur les réserves allemandes? Le fait se produisit à plusieurs reprises; mais le raid fut parfois découvert. Vers la fin décembre 1940, des officiers du bloc III volent du charbon au cantinier allemand. Après ce que nous savons de ce pauvre Schmidt, faut-il parler de vol? Le terme de récupération, de lui-même, vient à l'esprit. Toujours est-il que, selon le mot de Fontenelle voyant passer un voleur entre deux exempts, « ils ont mal calculé ». On peut suivre sur la neige les traces de leurs pas; sans aucune hésitation, elles conduisent à la baraque 10. Aussitôt les Allemands suppriment les distributions de charbon jusqu'à nouvel ordre; trois officiers passent des aveux. Le commandement allemand, irrité, menace d'interdire la messe de minuit et le réveil. En fin de compte, le colonel Gerhardt laisse planer la perspective d'une amende, et annonce que le charbon volé sera retenu sur la ration suivante (1).

Quatre jours après, un appel supplémentaire a lieu, à 16 heures, dans la neige, en représailles pour un vol de madriers commis au bloc IV. Les Allemands exigent les noms des coupables. Mais le colonel doyen du bloc fait remettre à nos gardiens la liste des 698 officiers du bloc, tous solidaires parce que tous bénéficiaires du bois volé. En attendant le retour du colonel Gerhardt, alors en permission, l'officier qui le remplace annonce des sanctions collectives (2).

Parfois aussi, des soldats, en passant près des réserves de charbon allemandes, trompent la surveillance de leurs gardiens et remplissent leurs musettes; d'autres, plus audacieux, la nuit venue, font des coups de main au magasin du camp et garnissent des sacs. Ils trouvent ensuite facilement à céder le fruit de leurs larcins moyennant des marks de camp. Toute peine mérite salaire, et le travail qui expose davantage se paie plus cher.

Rarement, et sans pouvoir d'ailleurs en discerner le motif, la perception du charbon se trouve doublée (3). La combustion du bois de pin encrassait rapidement les poêles et les tuyaux : cela nous valut, une après-midi de janvier 1942, la pittoresque visite d'un ramoneur, tout de noir habillé et coiffé d'un superbe haut-de-forme. Les plats du soir en furent améliorés, avec un raffinement de délicatesse (4).

Pendant cette période à Gross-Born, le combustible officiellement distribué, suffit vaille que vaille pour les petites cellules; il demeura nettement inférieur aux besoins des chambres normales, où, en février 1942, le thermomètre marquait le matin — 10°, et, au plus fort des cuisines du repas du soir, + 6°. Que dire des grandes baraques du bloc IV? Il y faisait un froid terrible (5).

A Arnswalde. — A l'Oflag II B, les problèmes n'étaient plus les mêmes. Le chauffage central remplaçait les poêles de Gross-Born. Quant à la cuisine française, chacun des quatre bâtiments principaux possédait une pièce où

(1) N. P. C., 24 décembre 1940.

(2) N. P. C., 28 décembre 1940.

(3) N. P. C., 17 novembre 1941.

(4) N. P. C., 26 janvier 1942.

(5) N. P. C., 3 février 1942.

voisinaient une cuisinière à charbon et un réchaud à gaz. Et tout cela prête à illusion sur l'amélioration de notre sort.

Pour la température des appartements? admettons. Et encore : les pièces, modérément chauffées pendant l'hiver 42-43, le furent de moins en moins au fur et à mesure que la captivité s'étirait en longueur. Au cours de l'hiver 43-44, et plus encore pendant le début du dernier hiver jusqu'à notre départ d'Arnswalde, les Allemands se contentèrent de chauffer environ une heure chaque matin; c'était la ration pour la journée. Nous avions trop bien auguré de notre nouveau sort, quand, après des journées de doute, nous avions assisté fin octobre 1942, aux essais du chauffage central (1).

Dès le mois de décembre, par le *lagerbefehl* n° 299, nous étions informés que, pour éviter une trop grande dépense de combustible, l'aération des chambres s'effectuerait désormais une seule fois par jour, le matin, pendant dix minutes. Afin de parer à toute inutile déperdition de chaleur, la pose de planches sur les radiateurs était interdite (2). En 1944, le colonel Malgorn écrit : « Le chauffage était assuré par radiateurs, fonctionnant de novembre à avril, de façon variable. Certaines chambres étaient suffisamment chauffées; d'autres par contre demeuraient glaciales, surtout aux extrémités des bâtiments. » Sans doute la chaleur n'avait pas le temps, en une heure, de parcourir tout son trajet.

Mais que dire du combustible pour les cuisines! A partir de la mi-décembre 1942, nous l'avons vu, une cuisine collective fut organisée par le Centre d'Entraide; en se chargeant ainsi de préparer le plat du soir, il enlevait aux prisonniers un sérieux souci. Restait cependant à cuire, réchauffer ou accommoder les menus vivres reçus dans les colis. Dans quatre blocs existait une pièce avec une cuisinière et un réchaud. Encore faut-il du combustible! Ce fut le plus souvent, pour la cuisinière au charbon, du carton, quelques débris de planches et du papier. Et puis, que représentent quatre cuisinières et quatre réchauds à gaz, même s'ils fonctionnaient sans désemparer, pour 2 750 prisonniers? Chambre après chambre, les heures de passage à la cuisine sont réglementées; en cas de pannes, toujours possibles, la « popote » ou la chambre lésée n'a aucun recours. Le tour de cuisine se poursuit suivant l'horaire indiqué au tableau d'affichage. Pour comble de malheur, le Reich étant en mal de restrictions, nous sommes informés dès octobre 1942, que le gaz sera coupé un jour par semaine, du mercredi 7 heures au jeudi 7 heures (3). C'est officiellement, le septième de nos moyens de cuisson qui disparaît. Un mois et demi après, nouvelle limitation : les réchauds à gaz ne seront plus utilisés que de 13 h. 30 à 18 h. 30; aux autres heures, le gaz sera coupé (4). Ainsi, de proche en proche, vers la disparition totale.

A Gross-Born déjà, l'imagination des prisonniers s'était donné libre cours pour inventer des appareils de chauffage supplémentaires. On vit paraître successivement, au II B, des réchauds électriques, des « schubinettes » et des lampes à graisse.

(1) N. P. C., 21 octobre 1942.

(2) N. P. C., 5 décembre 1942, § 1 et 3 du *lagerbefehl*, n° 299.

(3) N. P. C., 14 octobre 1942.

(4) N. P. C., 5 décembre 1942, § 9 du *lagerbefehl*, n° 299.

Les réchauds électriques étaient constitués par des résistances, branchées sur le courant, et dont les électrodes étaient plongées dans l'eau qu'on voulait porter à ébullition. Bien entendu, les Allemands, dans leurs fouilles, cherchaient avec avidité ces appareils clandestins.

Le *lagerbefehl* déjà cité, parmi sa litanie d'interdictions, mentionne les appareils électriques (au § 6). Malgré la menace de sanctions et la responsabilité déclarée des chefs de chambres, les réchauds électriques se multiplièrent. Seules en eurent raison, les coupures de courant électrique, de plus en plus fréquentes et de plus en plus longues.

Les « *schubinettes* » étaient des réchauds construits au camp, — l'inventeur d'un des modèles employés venait du camp de Schubin, d'où leur nom, — fabriqués avec des boîtes de conserves; le combustible était constitué de très petites bûchettes de bois, de petits morceaux de carton, ou mieux encore de boulettes de papier. Des trous dans la partie inférieure de l'appareil, une galerie ajourée dans sa partie supérieure, permettaient un meilleur tirage. Il fallait une grande patience pour préparer le combustible nécessaire, et plus encore pour alimenter sans arrêt le foyer tout au cours de la cuisson. Bien entendu, les « *schubinettes* » elles aussi furent interdites, sans plus de succès d'ailleurs que les réchauds électriques.

Les lampes à graisse, ou, pour reprendre l'expression officielle des Allemands, les « lampes à gaz de graisse », fournissaient un appoint. Utilisées parfois comme lumignons, elles servaient plus encore comme réchauds. Imaginez une simple boîte à conserve dans laquelle un fer découpé avec art supporte dans la graisse une mèche faite d'un bout de chiffon ou de ficelle. Peu de lumière, beaucoup de fumée, un parfum pénétrant, mais aussi de la chaleur; c'est ce que nous cherchions.

Dans les pièces propres de notre nouveau casernement, ces appareils fumeux étaient rigoureusement prohibés et l'interdiction ne se fit guère attendre : nous étions arrivés au milieu du mois de mai 1942; elle vint dès la fin du mois (1). Elle fut renouvelée en décembre (2).

Devant ces difficultés, ces oppositions systématiques du colonel allemand, le doyen des officiers demanda bien des réchauds à gaz supplémentaires (3). Il n'y en avait pas de disponibles en Allemagne, au moins pour nous. Le Centre d'Entraide en commanda en France. Mais les coupures de gaz rendirent à peu près inutiles les appareils reçus.

Dans leur naïveté, les Allemands avaient précisé que tous les appareils interdits : réchauds électriques, réchauds à gaz et autres, devaient être remis à l'Abwehr pour le 7 décembre 1942, sous peine de sanctions (4).

Ce jeu perpétuel du chat et de la souris dura aussi longtemps que la captivité. A peine les fouilleurs du casernement, après avoir écrasé une « *schubINETTE* » ou un réchaud sous leurs bottes, étaient-ils disparus, que de nouveaux constructeurs se mettaient à l'œuvre, pour remplacer, en le perfectionnant parfois, le chef-d'œuvre immolé.

(1) N. P. C., 27 mai 1942.

(2) N. P. C., 5 décembre 1942.

(3) N. P. C., 27 mai 1942.

(4) N. P. C., 5 décembre 1942, *lagerbefehl*, n° 299.

L'ÉCLAIRAGE

Dans les deux camps, nous étions éclairés à l'électricité. Et les projecteurs puissants qui balayaient les barbelés tout au long des nuits représentaient une véritable débauche de lumière.

A Gross-Born. — Nous n'eûmes pas trop à souffrir des restrictions, du moins les premiers mois. C'était la saison d'été, et l'extinction des feux avait lieu seulement à 23 heures (1).

Au mois d'octobre, les Allemands appliquèrent au camp le régime d'hiver : le courant serait désormais coupé à 22 heures (2). Deux mois après, le jour tardait à se lever; nos baraques étaient si obscures avec leurs petites fenêtres que nous allumions assez tard dans la matinée, afin de pouvoir nous occuper. Au début de décembre, ordre nous fut donné d'éteindre à 9 heures du matin. Pour nous y entraîner sans doute, le courant, pendant quelques jours, fut coupé de 9 heures à 16 heures. Les baraques étaient tellement sombres que tout travail en fut arrêté (3). Au cœur de l'hiver, cette mesure rigoureuse interdisait absolument de lire ou d'écrire (4).

Pendant notre séjour à l'Oflag II D, nous ne connûmes pas d'autres restrictions; pas de coupures systématiques de courant des journées entières, au nom de l'économie ou en vertu de sanctions. Des réchauds électriques avaient déjà fait leur apparition. Mais le contrôle de la consommation de telle ou telle baraque était impossible; cette dépense clandestine devait d'ailleurs représenter peu de chose sur le total d'électricité consommée dans le camp.

Seul le remplacement des lampes grillées devint de plus en plus épineux. Les chambres en difficultés se servaient en cachette dans les locaux communs. Au mois de février 1942, les lavabos du bloc III, une nuit, furent complètement équipés de lampes hors d'usage (5). Cet incident se répéta plusieurs fois.

A Arnswalde, les mesures prises par nos gardiens furent beaucoup plus draconiennes. Les restrictions allaient en augmentant. L'extinction des feux qui, l'été 1940, avait lieu à 23 heures, sonnait maintenant dès 21 heures. En vain, au mois d'août 1942, le chef français du camp demanda-t-il la prolongation du courant jusqu'à 22 heures. Le colonel Euler fit répondre : « Impossible pour le moment, par suite d'ordres supérieurs. » Sans doute les ordres de l'O. K. W., à l'occasion des sanctions Giraud (6).

Deux mois après, nous fûmes informés que, jusqu'à nouvel ordre, le courant ne serait plus donné le matin (7). En fait, il ne le serait plus jamais, même aux jours les plus courts.

(1) N. P. C., juillet 1940.

(2) N. P. C., 7 octobre 1940.

(3) N. P. C., 4 décembre 1940.

(4) N. P. C., 19 décembre 1940.

(5) N. P. C., 16 février 1942.

(6) N. P. C., 24 août 1942.

(7) N. P. C., 27 octobre 1942.

Par ordre des Allemands, le courant était coupé au compteur de chaque bloc par un officier, technicien responsable. Les réchauds électriques réclamaient du courant, et aussi les postes de radio clandestine à l'écoute. Des ingénieurs électriciens, avec l'acquiescement des officiers responsables des compteurs, tournèrent la difficulté en prenant le courant derrière les tableaux, à l'arrivée. De cette manière, les compteurs ne tournaient pas et nous avions quand même de l'électricité. Ce fut la belle époque des réchauds.

Malheureusement, la consommation de ces appareils devint telle que les disjoncteurs sautaient fréquemment; ils furent bloqués par les usagers. Un beau jour, les fils commencèrent à griller, provoquant une panne générale (1). Le pot aux roses était découvert; ce fut un beau scandale! A l'appel, le major allemand lui-même, adjoint direct du commandant du camp, nous communiqua, dans sa langue d'origine, un *lagerbefehl* émanant du colonel; aussitôt, traduction nous en fut donnée par le lieutenant Rusher. Nous étions informés que, si nous touchions aux lignes électriques, non seulement nous contracterions des peines disciplinaires, mais encore nous serions traduits en conseil de guerre pour sabotage. De plus, le dimanche et le lundi qui suivraient, « pour des raisons techniques », le courant serait coupé partout après 19 heures, sauf chez M. le colonel Vendeur, chef français du camp, et à l'infirmerie. Pourquoi ce prétexte de « raisons techniques »? N'eût-il pas été plus franc de dire tout simplement : à titre de sanctions (2)?

Un mois après, jour pour jour, un autre *lagerbefehl* nous précisait que le déplacement des lampes électriques était formellement interdit; de plus, le courant ne serait désormais fourni qu'à l'heure officiellement fixée pour le camouflage, et coupé à 21 heures (3). Nos vigilants gardiens se tourmentaient-ils pour nos vies précieuses, à moins que ce ne fût pour les leurs? Les bombardements aériens se multipliaient sur l'Allemagne. Dès le mois de juin 1942, la défense passive avait été organisée à l'Oflag II B. Au signal de l'alerte, indiqué par le son discontinu de la sirène, les prisonniers devaient se rendre dans les caves-abris, ou, en cas de manque de place, dans les couloirs des étages inférieurs. A la fin de l'alerte, signalée par le son continu de la sirène, il fallait réintégrer les chambres. Jamais personne ne bougea, si ce n'est pour regarder aux fenêtres. Pour les prisonniers logés dans les garages, rien n'était prévu; ils étaient livrés à leur sort (4).

Au mois d'août 1942 parvint au camp la tragique nouvelle qu'un avion, russe affirmait-on, avait lâché une bombe sur l'infirmerie de l'Oflag II D, à Gross-Born; on comptait parmi les officiers polonais treize morts, dont un médecin-commandant, et onze blessés. A l'appel de 11 heures, le colonel Euler réclama, de nouveau, le rigoureux camouflage des lumières le soir (5).

L'heure exacte en était indiquée par la presse allemande, en fonction de la durée du jour. Les officiers électriciens d'étages, désormais, coupaient le courant, à trois reprises, pendant une seconde, cinq minutes avant l'heure

(1) N. P. C., 4 novembre 1942.

(2) N. P. C., 5 novembre 1942.

(3) N. P. C., 5 décembre 1942, § 2 et 7 du *lagerbefehl*, n° 299.

(4) N. P. C., 13 juin 1942.

(5) N. P. C., 22 août 1942.

prescrite pour le camouflage; immédiatement il fallait procéder à l'obturation méticuleuse des fenêtres. Les chefs de chambre étaient responsables de l'exécution de cet ordre devant les autorités allemandes (1).

Bien souvent, en fait, la lumière manqua; pourtant certains prisonniers en avaient un impérieux besoin. Il fallut donc trouver des procédés de remplacement, lampes à graisse ou bougies. L'extinction des feux effectuée, les prisonniers étaient plus tranquilles; ils poursuivaient une série de travaux pour lesquels l'assistance des Allemands n'était point désirable : fabrication de faux papiers d'identité, confection d'effets civils, creusement de tunnels... Tout au long de la captivité, l'aumônier catholique reçut, envoyés par l'abbé Rodhain ou par des amis de France, des colis pour assurer le service religieux du camp. L'abbé Dupaquier, en prévision de délais dans l'arrivée des colis, voire d'interruption totale, voulait une marge de sécurité de six mois. Cette réserve confortable permit, à maintes reprises, de fournir discrètement aux camarades en mal de travaux clandestins, des moyens d'éclairage ignorés des Allemands, moyens de fortune peut-être, mais fort appréciés.

LES ACCESSOIRES DE L'INSTALLATION MATÉRIELLE

Les lavabos, à Gross-Born, étaient convenables. Des auges; au-dessus, une rampe à eau. Dans le même édicule, une pièce avec douches. Au début, il y avait en moyenne deux lavabos ouverts par bloc; l'accès en était possible tout au cours de la journée; nous y pouvions faire toilette à toute heure et y laver notre pauvre linge.

Bientôt, au nom des économies, un lavabo sur deux fut fermé. En compensation, — mais nous étions au mois de décembre, — le lavabo qui demeurerait disponible fut chauffé. Cela ne représentait plus que 24 robinets pour un bloc de plus de 800 prisonniers, qui devaient y accomplir à la fois leur toilette et leur lessive (2). Le régime du lavabo unique dans chaque bloc dura pendant toute la fin de notre séjour à l'Oflag II D.

Arnswalde possédait, dans chacun des quatre blocs, de magnifiques lavabos : des auges, là aussi, et une rampe haut placée, dont la circulation d'eau était commandée par un unique robinet. Bientôt les Allemands nous firent savoir que la consommation de l'eau était trop grande (3). Deux mois après, dans le fameux *lagerbefehl* placé sous le signe de l'économie, les heures d'ouverture des lavabos furent réglementées : de 7 heures à 8 h. 50, de 12 heures à 13 heures, et de 18 heures à 20 heures (4).

Le colonel Malgorn dit :

En général, l'eau courante a été distribuée tous les jours à raison de deux heures le matin et une heure le soir. Des lavabos existaient à tous les étages, ainsi que des

(1) N. P. C., 1^{er} septembre 1942.

(2) N. P. C., 4 décembre 1940.

(3) N. P. C., 8 octobre 1942.

(4) N. P. C., 5 décembre 1942.

W.-C. Chaque bâtiment possédait une salle de douches et l'administration accordait une douche chaude par mois. On pouvait prendre des douches froides à volonté aux heures d'ouverture de l'eau. Près des blocs étaient des lavoirs (1).

Il faut reconnaître que l'eau nous manqua très rarement. Ce fut le cas, au mois d'août 1942, à la suite de réparations effectuées à l'usine de la ville. Ce jour-là, point de toilette; pas d'eau non plus pour laver la vaisselle; la soupe fut consommée dans les chambres (2).

Les douches. — A Gross-Born, chaque lavabo possédait une installation de douches chaudes; mais elles fonctionnaient rarement. Force nous fut donc, le plus souvent, si nous voulions demeurer propres, — la rareté de notre linge, la difficulté de le laver à fond, l'apparition de parasites étaient autant de raisons indispensables, — de prendre des douches froides, ou bien, quand la saison se montrait trop rigoureuse, de nous frotter le corps à grande eau.

Les casernes d'Arnsvalde comportaient une très belle salle de douches dans chaque bloc. Ces locaux furent à notre disposition avec parcimonie. Au cours de l'été 1942, il était possible de prendre une douche froide par semaine, selon un horaire fixé. Ainsi, en juin, au bloc III, les lundis et jeudis, de 6 h. 30 à 8 heures pour les officiers, les mercredis, aux mêmes heures, pour les sous-officiers et hommes de troupe. La dernière semaine pleine du mois, les douches chaudes fonctionnaient, au bloc I et au bloc II, le lundi, de 14 heures à 16 heures (3).

C'était trop beau! Sept jours après cet affichage encourageant, nous étions avertis qu'il n'y aurait pas de douches chaudes au cours du mois de juin, les appareils de chauffage étant en réparation (4).

Pour la période d'hiver, les douches chaudes furent rétablies deux fois par mois. A partir du 1^{er} novembre, de 14 heures à 16 heures, en principe dans la semaine pleine qui suivrait le 1^{er} et le 15 (5). Ainsi fut fait; le premier étage du bloc I, le 2 novembre, passa aux douches de 14 heures à 14 h. 30 (6). Cet étage comptait alors 130 prisonniers, et il était le moins chargé; c'est dire qu'il ne fallait pas lambiner aux douches (7). En vain, le colonel demanda des douches chaudes une fois par semaine (8).

Ces soins corporels n'étaient pas du luxe! Très vite en effet, si déplorables étaient les conditions d'hygiène dans lesquelles nous vivions, les parasites firent leur apparition dans le camp, et nous eûmes à subir les assauts répétés des poux et des punaises.

Dès le 25 juin 1940, — nous étions au camp depuis quelques jours à peine, — les poux avaient déjà lancé leur première attaque dans un certain

(1) Rapport.

(2) N. P. C., 21 août 1942.

(3) N. P. C., 6 juin 1942.

(4) N. P. C., 13 juin 1942.

(5) N. P. C., 21 octobre 1942.

(6) N. P. C., 31 octobre 1942.

(7) N. P. C., 20 mai 1942.

(8) N. P. C., 7 octobre 1942.

nombre de chambres. Il serait plus exact de dire qu'ils habitaient les baraques avant même notre arrivée. Les Allemands s'employèrent, avec des raffinements de délicatesse, à nous en délivrer. Ce 25 juin, les camarades de la 18/1 passent à l'épouillage. Tandis que leur garde-robe est mise à l'étuve, eux-mêmes bénéficient d'une bonne douche. Mais ils reparaissent bientôt le crâne tondu : des plaisantins parlent de « coupe de l'armistice » (1). O logique germanique ! la paille de leurs couchettes n'a pas été changée !

Quelques semaines après, c'était le tour de la chambre voisine, la mienne, la 18/2 (2). L'invasion devint générale et la machine à épouiller fonctionna sans relâche au bloc I-IV : douche et onguents d'usage, parfois passage à la tondeuse. De ces parasites, il est à peu près impossible de se défaire, du moins pour longtemps : on en attrape dans toutes les salles communes, à la cantine, dans la salle des conférences, dans la chambrée, aux toilettes. Les uns s'en amusent et publient à haute voix leurs tableaux de chasse, comme autant de retentissantes victoires sur l'ennemi ; d'autres en conçoivent une véritable tristesse (3). Nous avons succédé, sans transition et sans nettoyage préalable, à des Polonais ; quoi d'étonnant ? J. F. Cartier écrit :

Le spectacle était quotidiennement donné des passionnantes recherches auxquelles se livraient les officiers de toutes les baraques, tous grades fraternellement mêlés. Chemises, slips et caleçons faisaient l'objet d'un examen méthodique, surtout le long des coutures, et des cris de triomphe saluaient la mort de l'ennemi. De froids statisticiens dénombrèrent les records et enregistraient les défis. Il ne suffisait pas d'ailleurs de tuer les adultes ; la recherche des petits œufs brillants était recommandée et salubre. Le problème ne devait pas être inconnu puisque les autorités allemandes avaient des installations spéciales répondant au nom harmonieux d'Entlausunganstalt... On nous y conduisit en colonnes, méthodiquement. Rassemblés dans une salle de déshabillage, passés à la douche chaude, nous reçûmes d'un sous-officier allemand une pâte gluante et d'une senteur amère et écœurante que, d'une mimique significative, il nous invita à appliquer sur toutes les pilosités de notre individu. Ceux qui furent assez mal avisés pour donner suite à ces recommandations ne tardèrent pas à se contorsionner d'une manière gracieuse, le produit étant, à coup sûr, échauffant. Pendant ce temps, nos vêtements étaient étuvés et tous les objets de cuir, que, pour notre infortune, nous avions confiés à cette désinfection, furent réduits à des proportions d'objets de poupée (4).

Désormais, le pli était pris. Pour se défaire des poux, il eût fallu mettre le feu à tout le camp. A des périodes plus ou moins rapprochées, nous continuâmes de pratiquer les séances d'épouillage (5). Pour être à peu près tranquilles, il eût été nécessaire de recommencer le scénario une fois par mois.

Au début de l'année 1941, les Allemands décidèrent de profiter de l'hiver, — où la promiscuité des baraques était à coup sûr plus complète, — pour lancer contre les poux une offensive de grand style. Cette fois, tandis que nous sommes aux douches, on désinfecte les baraques ; et, à notre retour, nous vidons nos paillasses de leur contenu et nous y mettons le feu. La

(1) N. P. C., 25 juin 1940.

(2) N. P. C., 11 juillet 1940.

(3) N. P. C., 16 août 1940.

(4) C. E. A., n° 74, mai 1955.

(5) N. P. C., 20 septembre 1940.

cérémonie d'épouillage a lieu au camp de pierre. Nous traînons, à cinq kilomètres, notre « barda » sur le dos. Après l'épouillage, nous attendons nos vêtements pendant deux heures, nus, dans une pièce où quelques-uns jouent aux cartes dans cette tenue inédite. Au retour, en guise de paille, nous touchons des rognures de papier au massicot. Certains n'en prennent pas; ils coucheront, paillasse vide, sur la planche (1).

Cet essai fut aussi infructueux que les autres. Des punaises firent leur apparition. Elles devinrent si entreprenantes, au cours de l'été 1941, que nous avions peine à dormir. Nos gardiens procédèrent alors au soufrage des chambres. Nous fûmes condamnés à passer une journée dehors. A ce prix, la tranquillité fut obtenue pour quelques semaines. Les jardins, tout proches, étaient totalement grillés par les émanations de soufre (2). Puis les punaises reparurent.

Toute la captivité, quelles que fussent les mesures prises, nous dûmes vivre, à Gross-Born et à Arnswalde, en compagnie des punaises et des poux. Et ce fut une des souffrances les plus lancinantes de notre vie de prisonniers.

Les salons de coiffure. — Quelques coiffeurs de profession avaient été faits prisonniers avec leur trousse. Ce fut le départ des salons de coiffure au camp. Moyennant un versement modique, il fut possible de rémunérer le travail des coiffeurs, d'entretenir et de compléter leur matériel, en passant des commandes, en France bien entendu.

Ainsi, en mai 1942, quelques jours après notre arrivée au camp d'Arnswalde, le colonel français fixait à 10 pfennigs le prix de la barbe et à 20 pfennigs la coupe de cheveux. La note prévoyait que la moitié des sommes ainsi recueillies paierait le travail des coiffeurs; l'autre moitié permettrait l'entretien et l'achat de matériel (3).

Les barbes furent l'objet d'une inquiétude perpétuelle de la part des Allemands. Dès le mois de septembre 1940, la mode des barbes s'étant introduite, les autorités de l'Abwehr donnèrent l'ordre de les faire disparaître. Il faut rendre impossible toute transformation de physionomie, depuis la photographie d'identité prise lors de notre arrivée. Ceux d'entre nous qui portaient barbe en juin, se voient intimer l'ordre de la garder; ceux qui étaient imberbes, au contraire, se raseront régulièrement, par ordre. Faudrait-il, pour les prochaines évasions, des barbes postiches? Pour beaucoup, cette première note officielle demeure lettre morte; les autorités allemandes ne semblent pas y donner suite; les visages des prisonniers n'ont pas été confrontés avec leurs effigies (4).

La résistance des barbus devait durer près de deux ans. Une nouvelle note, affichée à Arnswalde le 18 juin 1942, fixait le lendemain comme dernier délai pour le retour à l'état imberbe, sous menace de sanctions (5). Une fois pourtant, à l'occasion de la présentation de l'Annonce faite à Marie, de

(1) N. P. C., 21 février 1941.

(2) N. P. C., 29 juillet 1941.

(3) N. P. C., 27 mai 1942.

(4) N. P. C., 30 septembre 1940.

(5) N. P. C., 18 juin 1942.

Claudel, à la suite d'une demande adressée par l'intermédiaire du commandement français, les Allemands, toujours magnanimes, autorisèrent exceptionnellement un acteur, le lieutenant Carliez, à laisser momentanément pousser sa barbe, afin de tenir avec plus de brio le rôle d'Anne Vercors. Cette barbe magnifique fut, avec celle de l'abbé Bruneau, une des attractions du camp.

La cantine, les premiers mois, nous avait fourni des lames de rasoir; de France nous vint, dans la suite, le matériel nécessaire. Il fut possible de se raser. Nos gardiens semblaient enchantés; la propreté y trouvait en tout cas son compte.

Les toilettes. — Faut-il aborder ce sujet délicat? On a coutume de dire en France qu'on juge de la tenue d'une maison à la propreté de ses toilettes. S'il en est ainsi, on peut affirmer que nos demeures de Gross-Born laissaient fort à désirer. Voici comment la situation se présentait au début de notre exil. Au bloc III, par exemple, deux W.-C., de douze stalles chacun, soit 24 sièges, pour 1 700 officiers à l'arrivée. Ces édicules, nettement insuffisants, nous valent chaque jour la visite de la « machine à explosion ». Mais quelle solennité dans la mise en scène! Le char s'avance, avec son vidangeur en casquette d'uniforme. Une explosion retentit, une aspiration goulue; et le parfum s'exhale sur tout le camp, après l'expulsion dans une citerne de récupération, de l'autre côté des barbelés : rien ne se perd! Un incident se produit : la machine, depuis son surcroît de clientèle, ne suffit plus. Voici trois jours, elle en a crevé, et les waters débordent. Les Allemands les condamnent; des planches sont clouées sur les portes pour en défendre l'accès. Et nous avons la bonne fortune d'inaugurer des cabinets grand style. Deux poutres horizontales sont fixées au-dessus d'une fosse : la plus basse doit servir de siège, la plus haute de dossier; il n'y a plus de cloisons. Nous sommes invités à faire un concours d'équilibristes. Quant aux urinoirs, ils sont limités à quatre places. Bientôt, certains s'étant servi de la poutre-siège pour un usage moins noble, on s'assied désormais sur la poutre-dossier, à moins qu'on ne soit sensible aux vertiges. Hélas! ce mode d'emploi est interdit, et nos gardiens ornent cette dernière poutre de fils de fer barbelé, enroulés en spirales. Où sont les trous d'hommes, individuels, des casernes de France? Promiscuité qui répugne. Où sont les cabinets de la toute neuve et luxueuse caserne de Trêves, avec leurs céramiques, leurs chasses-d'eau, leurs lavabos proches? Il est vrai qu'ils étaient, eux aussi, communs. La pudeur n'est pas une vertu germanique; tout se fait « en famille ». Au bloc II, les camarades, sur la colline, trônent à ciel ouvert, pendant six semaines; un vrai théâtre romain.

Nous ne pouvons oublier non plus les « stations » collectives, en cours de route, tandis que les wagons à bestiaux, surpeuplés, nous conduisaient vers la Poméranie. Halte en pleine forêt; on descend, on pose culotte le long de la voie; les sentinelles, à deux mètres, sans sourciller, profitent du spectacle! Est-ce le progrès, ou plutôt la coutume des barbares de Germanie? Et revient, lancinante à nos oreilles, la phrase-refrain des fouilleurs allemands : « Que voulez-vous, n'est-ce pas, c'est la guerre » (1).

(1) N. P. C., 6 août 1940.

J.-F. Cartier, qui a décrit, lui aussi, le passage de Neptune dans le camp, — véritable aubaine pour ceux qui veulent remplir leurs briquets d'essence, — ajoute :

Pour les initiés, il existait aussi, dans la partie haute de notre colline, un édicule isolé et fermé. Malheureusement, il était exposé aux vents dominants et des vents coulis sournois se glissaient par-dessous, provoquant des sensations nouvelles et peu recherchées... Il avait pourtant une haute vertu : on s'y trouvait seul, entouré d'une totale tranquillité, et cela valait bien un coup de froid (1).

L'hiver venu, les murs des W.-C. devinrent tout blancs de givre, comme une maison de sel, mieux comme un frigidaire, tant il y faisait glacial (2).

Arnswalde, à ce point de vue, marqua de nets progrès sur Gross-Born. A chaque étage de chaque bloc, trois W.-C. à chacune des extrémités du bâtiment, soit 18 places par bloc. Ils comportaient des chasses d'eau. Seuls furent défavorisés les camarades du bloc V et des garages.

Une réserve à présenter, les tout derniers jours de l'Oflag II B. A la suite du froid, des conduites d'eau gelèrent; les W.-C. furent condamnés. Une fosse fut construite au pignon de la Turnhalle, aussi inconfortable que la plus précaire de Gross-Born. A peine était-elle installée que des prisonniers, en quête de combustible, firent un coup de main sur les poutres qui s'y trouvaient. Notre départ le 29 janvier 1945 vint écarter nos préoccupations à ce sujet.

III. — L'HABILLEMENT

Sauf de rares exceptions, les prisonniers de l'Oflag parvinrent au lieu de leur détention avec la tenue vestimentaire qu'ils portaient au combat au moment de leur capture. Seuls, certains officiers, pris les tout derniers jours avant l'armistice, purent faire suivre leur cantine. Au moins 99 p. 100 des prisonniers, à Gross-Born, avaient, pour toute garde-robe, l'uniforme et le linge qu'ils avaient sur eux-mêmes. Aussi, dès les premières semaines, se posa, cruellement, le problème du linge, et, au bout de très peu de temps, celui des effets de drap et des chaussures.

Pendant près de cinq années, il fallut pourvoir à leur entretien comme à leur renouvellement. Dans quelles conditions s'effectuèrent-ils? Les Allemands y participèrent-ils et de quelle manière? c'est ce dont il faut nous rendre compte.

VÊTEMENTS DE DRAP

Les premiers mois, on se débrouilla de son mieux avec les moyens du bord. Nous étions au camp depuis quelques semaines seulement; ordre nous fut donné de rendre nos casques. Récupération?... Pour les remplacer, les Allemands nous distribuèrent des calots tchèques (3).

(1) C. E. A., n^{os} 75 et 76, juin et juillet 1955.

(2) N. P. C., 26 janvier 1942.

(3) N. P. C., 4 juillet 1940.

C'était comique de voir, au cours de l'été 1940, à quels déguisements nous devions nous livrer pour raccommoder nos effets, puisque nous n'avions pas de tenues de rechange. Tel camarade s'acharne sur sa culotte et se promène en culotte de foot et en leggings, sous sa capote. Tel autre, encore plus mal en point, arbore une vareuse tchèque aux ridicules petits goussets; nous assistons à un véritable carnaval (1), mais nous en sommes les victimes.

Sur les instances du P. C. français, les Allemands, au mois d'octobre, se décident à verser aux plus démunis des pantalons et des vareuses norvégiennes, verts, un peu la teinte des uniformes des Eaux et Forêts. D'autres prisonniers touchent des vestes de gendarmes luxembourgeois. De jour en jour, la mascarade s'amplifie (2).

Les autorités nous font savoir que les vêtements seront payés par les officiers d'après le tarif suivant :

Vareuse norvégienne	45 RM soit 900 fr.
Pantalon norvégien	35 RM soit 700 fr.
Dolman luxembourgeois	41 RM soit 820 fr.

Heureusement, cet ordre ne fut pas mis à exécution (3).

Ainsi s'écoulèrent les premiers mois, en attendant les colis de France avec des effets de secours, pour ceux d'entre nous du moins qui possédaient encore chez eux quelques tenues militaires; les costumes civils nous étaient interdits, bien entendu, et confisqués à l'arrivée.

C'était tout un art de faire durer ces tenues fatiguées ou de les raccommoder afin qu'elles fussent encore présentables. Dès que la belle saison le permettait, nous arborions des effets plus légers, ce qui avait le double avantage d'épargner ceux de drap et de nous faire profiter du soleil. Évoquant « la vie de la quinzaine », « Écrit sur le Sable » ironise sur « la plage et la mode : shorts et sandales », à l'été 1941 (4).

Tant bien que mal, grâce aux prodiges d'ingéniosité des familles et des collectivités françaises, grâce encore aux « prises de guerre » des Allemands dans les dépôts de notre Intendance, nous arrivâmes à être habillés sinon proprement, du moins suffisamment. Certains officiers avaient même réussi à se reconstituer une garde-robe, non point somptueuse, mais abondante. Quand il fut question de changer de camp, en 1942, les Allemands se décidèrent à nous délester pour le voyage. Nous devions transporter nos bagages personnels. Il y avait un maximum qui ne pouvait être dépassé. Les effets ne constituaient d'ailleurs pas le tout de notre paquetage : quelques vivres, du linge, des chaussures ou des sabots, des livres et des cahiers, tout ce qui peut former le maigre avoir d'un prisonnier de guerre déjà détenu depuis près de deux ans, s'y ajoutait. Ce fut, à partir du 8 avril, à travers les blocs, une fouille organisée; nous n'avions encore jamais vu pareille mise en scène.

Les blocs furent fermés. Ordre était donné de ne conserver qu'un

(1) N. P. C., 9 juillet 1940.

(2) N. P. C., 17 octobre 1940.

(3) N. P. C., 20 octobre 1940.

(4) E. L. S., n° 3, 15 juin 1941.

manteau, une vareuse, deux pull-overs et deux culottes (ou deux pantalons, ou bien encore un pantalon et une culotte). La fouille commença par baraque. Le surplus découvert était ou confisqué (pèlerines avec capuchons) ou déposé au magasin, à reprendre au rapatriement ou au changement de camp, ou encore à réexpédier en France au prochain envoi de colis. Devant un grand déploiement de forces, on sort de sa baraque, on se met en ligne sur un rang, et l'on présente à l'officier inquisiteur sa garde-robe. Le camouflage demeure possible : effets à la lessive et séchant sur les fils, capotes pendues dans l'arrière-cantine et oubliées comme par hasard en fin de matinée, effets enterrés dans des caisses dans les jardins, valises dans des caisses. Tel officier demeure ainsi à la tête de deux ensembles de drap. Une voiture à chevaux, traînée en l'occurrence par deux soldats allemands, recueille les prises. On fait d'une pierre deux coups, on allège les prisonniers, et l'on récupère des effets interdits. Tandis que nous sommes hors des baraques, six officiers allemands et dix censeurs inspectent les intérieurs, tâtent les paillasses, fouillent les armoires et les caisses (1).

Le soir même, certains camarades du bloc II cherchent à tourner la consigne. La nuit tombée, par-dessus les barbelés qui les séparent des blocs voisins, ils expédient, en prévision de la fouille qui les menace, leurs excédents vestimentaires. Moins heureux, au bloc I-IV, quelques-uns enfouissent leurs effets en surnombre après les avoir protégés dans des caisses. Ont-ils été aperçus ? Les Allemands entreprennent d'inventorier tous les jardins dont la terre est fraîchement remuée (2).

Nous partons pour Arnswalde. Là sévit un colonel spécialisé dans les revues de détail. Il décide de nous faire perdre les allures bohémiennes que nous avons contractées dans les sables de Gross-Born. Il veut inspecter, pendant les premières semaines de notre séjour à l'Oflag II B, par catégories, toutes les pièces de notre habillement. Revue des manteaux et des capotes (3), revue des vareuses et des culottes (4), revue des chemises, des caleçons et des chaussures (5), tout y passe. Quand fut ainsi rationnellement établie notre situation vestimentaire, les échanges d'effets reprirent, en utilisant les dépôts que les Allemands avaient pris à l'Intendance française : dans les combles d'un bloc se trouvait un magasin fort bien garni. Mais l'ordre règne dans les bonnes maisons. Et puis, certains étaient tentés de faire disparaître un effet fatigué afin d'en pouvoir toucher un meilleur. On nous informe que, pour échanger un drap, il faudrait au préalable présenter l'habit usagé. En cas de perte, l'autorité allemande percevrait les sommes suivantes :

Capote	30 RM soit 600 fr.
Vareuse	20 RM soit 400 fr.
Culotte	15 RM soit 300 fr.
Calot	2 RM soit 40 fr.
Chaussures	20 RM soit 400 fr. (6)

(1) N. P. C., 8 avril 1942.

(2) N. P. C., 9 avril 1942.

(3) N. P. C., 31 mai 1942.

(4) N. P. C., juin 1942.

(5) N. P. C., 9 juillet 1942.

(6) N. P. C., 14 août 1942.

Deux mois après, les lainages chauds, qui avaient été soigneusement rangés aux magasins, nous furent rendus (1).

Quelques semaines plus tard, le colonel Gerloff qui commandait alors le camp, prit une décision rigoureuse. Dans le *lagerbefehl* n° 292, on pouvait lire les phrases suivantes : « En principe, il ne sera plus distribué aux officiers d'effets d'habillement provenant des stocks du Reich. Les officiers auront à se faire envoyer de France les effets dont ils auront besoin » (2).

La menace planait depuis un certain temps. Aussi les autorités françaises, sans attendre cette décision, s'étaient-elles inquiétées de savoir comment faire face à cette nouvelle pénurie. Presque aussitôt après la parution de la note allemande, nous fûmes informés que des effets de drap seraient fournis par l'Intendance Militaire française. Afin que la commande ne fût pas trop massive, le maximum des tenues à faire fabriquer ne devrait pas dépasser 25 p. 100 de l'effectif du camp. Le P. C. français donnerait aux officiers des vignettes rouges pour les joindre aux fiches de commande, accompagnant les mesures prises par un officier spécialiste (3). Ces commandes portaient pour Lyon; aussi appela-t-on ces tenues, « les effets de Lyon ».

Pendant l'hiver 1942-43, deux mille sweaters furent perçus au camp, envoyés par la Croix Rouge Américaine. La répartition en fut effectuée par tirage au sort, à raison de deux pour trois officiers (4).

Quant aux tenues commandées en France, elles n'arrivaient toujours pas, et les prisonniers de l'Oflag, de plus en plus minables d'apparence, en avaient fait leur deuil. Alors que l'on n'y comptait plus, fin 1943 et début 1944, les premières « tenues de Lyon » firent leur apparition. Leur coupe peu soignée causa bien des déboires. Mais il ne fallait pas être trop difficile; et puis les poids avaient fléchi en un an! Les tailleurs du camp ajustèrent, par d'habiles retouches, ces vêtements trop vastes; nous étions parés (5).

Restait à préserver de notre mieux ces tenues n° 1; près d'un an et demi devait s'écouler encore avant notre retour en France. Les étapes, pendant l'hiver 44-45, seraient une dernière et cruelle épreuve pour les vêtements des prisonniers.

LINGE DE CORPS

Plus que du manque d'effets de drap, nous eûmes à souffrir de l'absence presque totale de linge de corps au début de la captivité. Le torse nu, aux lavabos des blocs, nous entreprenions, sans savon, la lessive de l'unique chemise que nous portions depuis le jour de la capture! Et quand le soleil voulait bien se mettre de la partie, nous attendions que le tout fût sec pour nous en revêtir. De raccommodage, il n'était alors à peu près pas question (6). Nous étions condamnés au rouet. Si encore nous avions pu laver

(1) N. P. C., 7 octobre 1942.

(2) N. P. C., 24 octobre 1942.

(3) N. P. C., 30 octobre 1942.

(4) N. P. C., 10 février 1943.

(5) E. L. S., n°s 38-39, décembre 1943 - janvier 1944.

(6) N. P. C., 20 juillet 1940.

notre linge comme il faut ! Au soixante-douzième jour de captivité, j'avais pour toute garde-robe une chemise, un mouchoir, un slip, une paire de chaussettes et un chiffon en guise de serviette de toilette. Beaucoup étaient logés à même enseigne. Lessives fréquentes, sans savon et à froid. Notre maigre savonnette doit servir tout le mois. Impossible de rendre au linge sa blancheur première. Le cantinier vend un savon minéral, qui râpe vigoureusement les doigts ; aux jours fortunés, on emporte de haute lutte un paquet de lessive qui achève de ruiner ce linge à l'agonie. Si, de peur d'user notre linge, nous le lavons moins souvent, les poux reparaissent. Cercle vicieux. Quant aux chaussettes, il y a beaux jours qu'elles sont irréparables. Nous marchons pieds nus dans nos chaussures depuis deux mois. On s'y fait très vite d'ailleurs, du moins l'été. Un jour, des brosse de chien sont vendues à la cantine. Notre linge serait-il enfin propre ? Il est transformé en charpie. Vivement les colis de France (1).

Ils arrivèrent enfin, heureusement. Ils comportaient du linge, parmi les vivres, voire un peu de savon. Au mois d'octobre, un certain nombre de prisonniers faisaient leur lessive au savon de Marseille, s'il vous plaît ! Mais nous étions toujours dans l'impossibilité de bouillir notre linge. Pourtant les parasites qui nous tourmentaient auraient exigé de fréquentes ébullitions (2).

Certains officiers confiaient leur linge à laver aux ordonnances. Parlant des professionnels de la lessive, J.-F. Cartier évoque un

... petit entrepreneur des environs de Lille qui, été comme hiver, lava pour le compte de tous les prisonniers de notre bloc. Son courage était admirable, car il se levait à 6 heures du matin par le plus grand des froids, et, toute la journée, s'acharnait à son labeur. Il présentait des notes comme une professionnelle, et l'argent qu'il gagna ainsi a été bien mérité. Il devait être rapatrié au bout d'un an comme ancien combattant 1914-1918 (3).

A Gross-Born toutefois, nous percevions des torchons en guise de serviettes de toilette ; tous les quinze jours ces torchons nous étaient retirés contre des propres, à condition que les premiers ne fussent pas jugés trop sales. Parfois leurs locataires, avant de les rendre, leur faisaient subir une première lessive.

Le changement de camp et notre installation aux lisières d'une ville nous procurèrent un véritable soulagement. Les autorités allemandes acceptèrent de s'intéresser à notre linge. Un *lagerbefehl* du colonel Neumann nous informa qu'à partir du mois de juin 1942, le blanchissage pourrait être assuré par la maison Dachel d'Arnsvalde. Ceux qui voulaient profiter de cette offre étaient priés de marquer leur linge, soit avec de l'encre indélébile, — mais où en trouver ? — soit au fil, soit par une étiquette cousue (4).

Bientôt, des précisions furent données sur le fonctionnement de ce nouveau service. Il n'était pas obligatoire ; mais il ne serait pas distribué

(1) N. P. C., 16 août 1940.

(2) N. P. C., 12 octobre 1940.

(3) C. E. A., n° 76, juillet 1955.

(4) N. P. C., 31 mai 1942, *lagerbefehl*, n° 247.

de savon en paillettes à ceux qui ne se feraient pas blanchir. Le marquage du linge devait être fait au fil de couleur, et comporter l'indication du bloc, de la chambre et le numéro matricule; les initiales demeuraient facultatives. L'emplacement des marques était fixé pour chaque pièce, afin de simplifier le travail d'identification. Pour le moment, aucun lainage ne serait accepté. Le paiement serait effectué lors de la remise des effets à laver; les prix seraient indiqués sous peu. Pour ne pas encombrer la première lessive, chaque officier ne pourrait donner au maximum que trois pièces. Le ramassage du linge s'opérerait par chambre, étage, bloc. Des listes nominatives et méthodiques seraient jointes. Enfin la mise en route était prévue pour le 5 juin (1).

Il y eut, semble-t-il, à l'annonce de cette nouvelle organisation, certaines réticences dans le camp. Les prisonniers appréhendaient un peu; ce linge leur reviendrait-il? et dans quel état? Eux qui avaient manqué de tout au cours du second semestre 1940, hésitaient à se démunir du peu qu'ils avaient reconstitué. Mais il s'avérait de plus en plus difficile d'entretenir ce linge propre. Et puis, la première lessive ne pouvant au maximum comporter que trois pièces, on tenterait l'essai, ne livrant parfois que ce que l'on acceptait de perdre. Et l'on put, dans l'ensemble, se déclarer satisfait.

La veille même de la mise en route, le barème des prix était affiché. En voici le tarif en reichmarks :

Chemise kaki	0,30	Veste pyjama	0,25
Sous-vêtement flanelle	0,14	Pantalon pyjama	0,25
Chemise nuit	0,14	Enveloppe de pailasse	0,32
Chemisette	0,10	Ceinture flanelle	0,15
Caleçon	0,14	Blouse de médecin	0,75
Pantalon treillis	0,25	Sac de marin	0,32
Bourgeron	0,25	Serviette de table	0,05
Bas ou chaussettes	0,10	Treillis, combinaison	0,50
Mouchoir	0,03	Cravate de chasse	0,10
Sac couchage personnel	0,18	Serviette toilette	0,04
Drap blanc	0,14	Couverture	0,50
Torchon cuisine petit	0,04	Tablier cuisine	0,17
Torchon cuisine grand	0,15	Pull-over	0,30
Nappe	0,15	Calot	0,25
Col	0,10	Chiffons, chaussettes russes	0,05 (2)

Restait à normaliser la distribution des serviettes de toilette et celle des sacs de couchage et des taies de traversin. Arnswalde en effet connut cette supériorité sur Gross-Born que nous touchions ce matériel de literie. Il fut convenu que l'échange des serviettes aurait lieu tous les mercredis et non plus tous les quinze jours. Tout le monde y gagnait : le blanchisseur, qui avait moins de mal, et nous qui recevions plus souvent du linge propre. Quant aux sacs de couchage, ils étaient jusque-là donnés tous ensemble au blanchissage et nous les attendions quinze jours. Il fut décidé par la constitution d'un volant, que, pour éviter cette attente bien longue, la literie

(1) N. P. C., 3 juin 1942.

(2) N. P. C., 4 juin 1942.

serait rendue par bloc, tous les mercredis à 9 heures. Le bloc I commencerait le 2 septembre. L'attente ne serait plus que de huit jours au lieu de quinze. C'était un maigre sacrifice nous imposer, nous qui, deux années durant, avions couché sur nos paillasses de Gross-Born, voire directement sur les planches des châlits (1).

LES CHAUSSURES

De tout notre équipement vestimentaire, ce fut encore l'entretien et le renouvellement des chaussures qui laissèrent le plus à désirer.

Dès l'approche du premier hiver, des commandes massives de sabots d'une forme raffinée avaient été passées aux Allemands. Vers la mi-novembre, nous apprenions qu'ils seraient livrés sous quinzaine (2). Beaucoup parmi nous n'avaient point attendu cette date pour essayer de se tirer d'embarras. Des « bottiers » d'occasion s'étaient révélés. Durant toute la saison d'été, parurent des claquettes, des sandales de toutes formes. Des demandes avaient été faites à nos familles; peu à peu des chaussures ou des bottes arrivaient au camp, voire d'authentiques sabots de bois.

Au mois de mars 1941, « Écrit sur le Sable », dans sa « Chronique de la Mode », parle des bottes en caoutchouc et crêpe, des sabots armés de fer-blanc, des claquettes à semelles de bois. Tout nous semblait bon qui permit d'économiser la paire de chaussures (3).

Parmi les hommes de troupe, un atelier de cordonniers fut créé pour leur réparation : il réalisa, des prodiges pour les faire durer.

A la suite des inspections du colonel Neumann, à l'Oflag II B, les chaussures ayant été reconnues en piteux état faute d'un entretien assez fréquent, des séances de recloutage furent organisées, régulièrement, au solarium des différents blocs. Ainsi, pour le bloc I, les première et troisième semaines du mois, de 8 heures à 11 heures et de 13 heures à 16 heures, et ce à partir du mois de novembre 1942 (4).

Cette innovation avait l'avantage de permettre d'être servi séance tenante; comme la plupart d'entre nous ne possédions qu'une paire de chaussures, il nous était fort difficile de nous en démunir longtemps.

Parfois nous recevions, en colis collectifs, quelques paires de chaussures, en nombre très inférieur aux besoins. Voici comment Rolland décrit leur attribution.

J'ai une tâche à remplir. Le chef de bloc m'a désigné comme membre de la commission de la chaussure du 2^e étage. La Croix Rouge a envoyé des souliers, qui ont été répartis. Notre étage en touche 6 paires. Or il compte un peu plus de 100 officiers. Il a été décidé qu'on n'aurait pas recours au tirage au sort, comme par le passé, mais que ces souliers seraient remis à ceux qui en ont le besoin le plus urgent. Mais comment les déterminer? Selon quel critère? On a désigné une commis-

(1) N. P. C., 1^{er} septembre 1942.

(2) N. P. C., 12 novembre 1940.

(3) E. L. S., n^o 1, 25 mars 1941.

(4) N. P. C., 31 octobre 1942.

sion. J'ai l'honneur d'y représenter l'âge, l'équité, l'esprit de conciliation. C'est du moins ce qui est écrit sur la note qu'on m'a remise. Mais la justice exige d'autres qualités, et les deux autres commissaires sont deux capitaines d'artillerie et du génie, anciens élèves de l'École Polytechnique.

Nous nous réunissons. Nous fixons les règles que nous suivrons. Il serait trop long de les rappeler ici. Il y a tout un système de coefficients, et des moyens draconiens pour empêcher le favoritisme et assurer l'anonymat des godasses qui nous seront présentées. Et nous commençons notre tournée. Nous passons dans toutes les chambres. Imaginez-les à cette heure, dans une médiocre lumière, dans la fumée des petits réchauds à papier. Les chefs de chambre nous soumettent les godasses. Chacun de nous trois les examine, et, bien mieux qu'un membre du jury d'agrégation, cache son papier pour écrire ses notes.

Lorsque c'est fini, nous revenons dans la chambre des polytechniciens et nous faisons nos calculs avec une patience méticuleuse. Enfin le résultat est porté au chef de bloc, puis publié, et des clameurs montent par les escaliers et les couloirs (1).

Nous parvînmes ainsi, vaille que vaille, jusqu'au mois de janvier 1945. Mais les étapes dans la neige sur les routes de l'Ouest se chargèrent de ruiner les pauvres chaussures que nous avions si amoureusement entretenues pendant près de cinq ans.

IV. — LES ARTS MÉNAGERS

Les arts ménagers furent une des premières occupations du camp, et, pour de nombreux prisonniers, surtout dans les périodes difficiles, l'une des plus absorbantes. Ils comprenaient les industries de cuisine, la fabrication des ustensiles de toutes sortes, la lessive, le raccommodage et le tricot.

A Gross-Born. — A coup sûr le camp de Gross-Born, dans la complète pénurie de notre installation première, s'est mieux prêté aux initiatives les plus diverses.

La cuisine suscita, l'été 1940, les efforts persévérants d'un très grand nombre de prisonniers. Il est malaisé d'imaginer les difficultés que nous rencontrâmes pour la cuisson des aliments, légumes surtout, que nous touchions, crus, par l'intermédiaire de la C. D. O. De multiples foyers se creusèrent ou s'édifièrent autour des baraques. On eût dit des bohémiens au moment de la halte. La Convention de Genève prévoit que le détenteur donne de quoi faire cuire les aliments reçus; nous ne touchions pas encore de charbon; il nous fallait du bois. Percevoir à la C. D. O. des choux-pommes, c'est bien; mais, sans combustible, il faut les manger crus, en salade!

Heureusement, les corvées de dessouchage nous permirent, au prix de bien des fatigues, de rassembler pour l'hiver un minimum de bois : c'était assurer à la fois la cuisson des aliments et le précaire chauffage des baraques quelques heures chaque jour (2).

Aussi aigu, le problème des récipients. Parlant de Schmidt, l'article du Journal du C. D. A. dit : « Il avait raflé — à la date où se constituaient nos

(1) C. D. A., n° 69, décembre 1954.

(2) N. P. C., 24 juillet 1940.

popotes et où nous étions en quête de récipients — dans les arrière-magasins de Stettin ou de Schneidemühl, tout un stock de marmites et de pots ébréchés, qu'il nous cédait à un prix d'or » (1).

Tout nous manquait : après quinze jours de camp, j'ai pu me procurer une cuiller et une fourchette pour 40 pfennigs, soit 8 francs. Le métal en était bien vulgaire; mais c'était tout de même plus commode que de boire à l'écuelle et de pousser les aliments avec ses doigts (2).

Derrière chacune de nos baraques, nous avons installé des foyers aux multiples formes, imaginées par d'anciens campeurs : feux polynésiens, feux enterrés, feux surélevés, fours de toutes silhouettes, vieux seaux à confitures transformés en poêles à bois, capricieux récipients de tous calibres. Le vent connaît de fréquentes fantaisies; sans cesse, il faut varier l'orientation des foyers; les plus habiles en installent à double appel d'air.

Survient un violent orage; une averse éteint le brasier et comble le foyer; à côté, on creuse un nouveau trou. Un manchon de tôle ingénieusement placé défend contre l'air froid la marmite dont l'eau ne veut pas bouillir. Le plus souvent, le bois est vert. Quelle patience il faut déployer! Le feu va-t-il encore s'éteindre? Non! Le cuisinier savoure son chef-d'œuvre.

Les récipients sont encore plus variés que les mets : gamelles individuelles de l'armée française, gamelles belges ou tchèques, bassines, seaux à confitures, cendriers des appareils de chauffage de nos chambres transformés en poêles à frire... De l'autre côté des barbelés, pendant une détente, des sentinelles allemandes, d'un air d'envie, admirent nos frites. Soupe aux légumes, où se mêlent choux, céleri, pommes de terre et carottes, — soupe à l'oignon, — soupe au lait écrémé et aux flocons d'avoine, — pommes frites à la graisse, — pommes sautées, — purée dans un roux d'oignons, — « boudin » aux oignons frits, — carottes au jus, — croquettes de pommes de terre, — tomates farcies, — champignons... il ne manque que le fromage râpé dans la soupe aux oignons. Combien pourtant sommes-nous loin des délices de Capoue (3)!

Ces allures de romanichels nous valent parfois les sarcasmes de nos gardiens. Un soir, tandis que nous faisons notre cuisine en plein air, quelques soldats allemands, au cours de leur promenade, passent de l'autre côté des barbelés. Ils rient et se moquent de nous; l'un d'entre eux aboie, comme un chien après des traîneurs. Qu'on ne vienne pas nous parler de collaboration; j'ai bien peur que le propagandiste soit mal accueilli (4)!

Alors que nous sommes totalement démunis, les Allemands, au nom de la récupération du matériel de guerre, réclament nos ustensiles en aluminium : gamelles, quarts, assiettes. Ils seront échangés. Mais nous n'avons point confiance; et les objets disparaissent, jusqu'à la prochaine fouille (5).

La saison s'avance, et nos gardiens redoutent fort les incendies que nos foyers extérieurs peuvent propager à travers ce camp tout en planches.

(1) C. E. A., n° 53, février 1953.

(2) N. P. C., 6 juillet 1940.

(3) N. P. C., 26 août 1940.

(4) N. P. C., 8 septembre 1940.

(5) N. P. C., 26 octobre 1940.

Ordre est donné que tous ces feux soient désormais éteints non plus à 20 heures mais à 19 heures (1).

Au mois de novembre 1941, à une époque où l'ordinaire allemand fait à peu près tout notre lot en dehors des colis de France, car la C. D. O. ne fournit plus guère de pommes de terre, nous touchons crues nos rations du dimanche et nous nous chargeons de les préparer à notre guise. Mais deux mois après, certains cuisiniers bénévoles sont las de lutter contre le manque de combustible. Ils voudraient qu'on en revînt à la formule ancienne où la cuisine était effectuée par les Allemands, le dimanche comme en semaine. Un référendum a lieu dans mon bloc : 90 p. 100 des officiers préfèrent continuer à toucher le samedi, crus ou froids les vivres du dimanche, afin de les préparer eux-mêmes, à la française (2).

Rien de plus inattendu en effet que l'art culinaire de nos gardiens. Aliments insuffisants, de qualité plus que médiocre; si encore il nous était donné de les consommer dans les moins mauvaises conditions!

Je me souviens, écrit un camarade, que, parmi les lots de poires distribués à Gross-Born, il y avait de la sarriette (*satureia hortensis*), plante aromatique de la famille des Labiées. Dans le Nord de la France et en Belgique, on utilise ce condiment avec les fèves, et le Dr Henri Leclerc, phytothérapeute distingué in « Les Épices » (Masson, Paris), dit qu'en Allemagne, où elle servait à aromatiser les choux confits, on l'appelait « la sauce des pauvres gens ». Que voilà un nom bien choisi (3) !

Tous les artisans et tous les bricoleurs se mirent à l'œuvre pour fabriquer des *ustensiles*. Des boîtes à conserves se transformèrent en louches, avec l'adjonction d'une queue en fil de fer torsadé. Les cendriers des foyers de nos chambres devinrent poêles à frire. La confection de fourneaux de toutes formes battit son plein. Quand la cuisine à l'extérieur devint tout à fait impossible, par l'approche de l'hiver, ce fut dans les baraques, des transformations étonnantes des appareils de chauffage, depuis la simple diminution du poêle réglementaire, jusqu'à l'adjonction au pied de celui-ci, d'un nouveau foyer construit de toutes pièces. Des boîtes à conserves, mises bout à bout, assemblées avec des fils de fer, et colmatées avec de la terre glaise, formaient la tuyauterie et venaient déboucher dans le poêle lui-même pour l'évacuation de la fumée. Dire qu'il n'y avait pas de fuites, c'est une autre affaire! Nous vivions dans une atmosphère parfois si opaque, une fumée si piquante, que nos yeux pleuraient.

Quand la chose était possible, le courant électrique, — surtout à Gross-Born puisqu'il n'était pas coupé dans la soirée, — nous aidait à faire bouillir de l'eau. Dans ma chambre, la 18/2, les premiers essais concluants de bouilloire électrique datent du mois d'août 1941. Des éléments de boîtes à conserves formaient les électrodes, montées sur une planche, elle-même posée sur les bords du récipient qui contenait l'eau. Des fils électriques, volés çà et là, amenaient le courant aux deux pôles. C'est pour nous encore aujourd'hui un mystère que les plombs n'aient pas sauté plus souvent.

(1) N. P. C., 9 octobre 1940.

(2) N. P. C., 22 janvier 1942.

(3) André BOREL.

Lessive. — Nous savons un peu les difficultés que nous dûmes surmonter pour porter du linge propre, sans y parvenir tout à fait. Par hantise des parasites, il y avait les maniaques de la propreté. S'ils s'étaient écoutés, ils auraient fait la lessive tous les jours. Malgré des soins qui frisaient le scrupule, la promiscuité de nos baraques et le voisinage de leurs camarades rendaient vains tous leurs efforts. Poux et punaises étaient leur lot aussi bien que celui des autres.

Il y avait au contraire les indifférents, les malhabiles, les fatigués, les paresseux, pour qui entreprendre la lessive était un véritable supplice. Ils préféraient vivre dans leur crasse. Et de même qu'ils remettaient sans cesse à plus tard le soin de se raser, de même ils reculaient sans fin l'échéance de cette besogne fastidieuse. Certains portaient des chemises qui auraient pu « tenir debout ». Par surcroît, la rechange de linge manqua longtemps.

Les plus ardents, mais le problème du combustible les en détournait vite, avaient entrepris de faire bouillir leur linge dans les bassines qui contenaient, quelques instants plus tard, la soupe de la chambre ou les rations du casse-croûte. Des confitures à l'arrière-goût de lessive, ce fut encore une découverte de la captivité.

Raccommode. — En 1940, — ce nous fut un précieux secours, — le cantinier nous vendit du fil et des aiguilles. La couleur du fil n'était pas souvent assortie à celle du linge ou des effets. Mais qu'importait ! Nous pouvions raccommode, et notre garde-robe en avait grand besoin.

On vit des camarades, qui n'avaient jamais tenu de leur vie une aiguille, réaliser des prouesses d'art. Recoudre des boutons n'est rien, à côté des coutures, des reprises faites aux effets, des cols de chemises trop usés et retournés afin d'être plus propres. Le morceau d'étoffe qui passait ainsi du dessous au dessus avait, lui, conservé la couleur d'origine ; il était de ce fait d'un kaki plus foncé que le reste de la chemise, délavé par l'effort pour en extraire la crasse.

Certains prisonniers poussèrent plus loin leur audace. On en vit fabriquer des slips, des shorts de toutes tailles et de toutes formes, le plus souvent taillés à même les toiles de tente réglementaires que les Allemands avaient imaginé récupérer comme prise de guerre. En une journée, « la journée des shorts », toutes les toiles de tente, à peu d'exceptions près, disparurent du camp. Une véritable rage de tailler s'empara des prisonniers. Dire que toutes ces collections sortaient du meilleur faiseur serait exagéré. Du moins, nous avions la satisfaction de ne point donner à nos gardiens ce peu d'étoffe solide qui constituait une bonne part de notre richesse.

Tricot. — De France, au cours de l'automne 1940, arrivèrent dans les colis, bon nombre de tricotés et de chandails, amoureusement confectionnés par les femmes, les mères des prisonniers, dans de l'excellente laine. Presque trop de tricotés et de chandails : beaucoup d'entre nous en avaient plusieurs. Au contraire, les passe-montagnes étaient des plus rares. Pouvaient-on imaginer en France combien déjà nous souffrions du froid ? Nous n'osions point trop le dire dans nos lettres, pour ne pas alarmer les nôtres.

Aussi vit-on les plus habiles, avec la laine de chandails qu'ils avaient

détricotés, entreprendre la confection de passe-montagnes ou de cache-oreilles, ces derniers comparables à ceux que portaient, auprès de nous, les civils et les soldats allemands. J'ai utilisé pendant les hivers de captivité, un cache-oreilles que m'avait ainsi fabriqué un camarade du camp, véritable orfèvre en la matière. Au cours des étapes de l'hiver 44-45 sur les routes de l'Ouest, ces cache-oreilles devaient permettre à beaucoup de ne point avoir les oreilles gelées. Les autres, faute de mieux, rabattaient les pans de leurs calots et relevaient le col de leurs capotes.

A Arnswalde. — Au camp d'Arnswalde, les arts ménagers furent moins à l'honneur.

Et d'abord, il y avait des *cuisines* de bloc. C'était déjà un joli tour de force que de répartir, pour plus de six cents prisonniers par bloc, les heures d'utilisation de cette cuisine. Le premier horaire fut communiqué le 19 mai 1942 dans le bloc I, et je l'ai gardé. Qu'il suffise de dire que l'affiche nous priait de respecter les heures indiquées, et de prendre le plus grand soin de la cuisinière. Nous étions prévenus que la consommation du gaz serait mensuellement payée par les usagers (1). La répartition était faite par étage, pour deux semaines, *au prorata* des effectifs :

1 ^{er} étage (rez-de-chaussée) . . .	44 heures
2 ^e étage	64 —
3 ^e étage	72 —
Bloc V	12 —
Ordonnances.	4 —

soit un total de cent quatre-vingt-seize heures, pour quatorze jours et plus de six cents prisonniers (2). Dans cette première organisation, une place avait été prévue pour les camarades du bloc V et les ordonnances, qui n'avaient pas de cuisinière. Après quinze jours d'essai, une répartition plus rigoureuse des heures nous fut communiquée, du 7 au 20 juin 1942 :

1 ^{er} étage.	42 heures	puis 38 heures
2 ^e étage.	62 —	puis 56 —
3 ^e étage.	72 —	puis 64 —
Bloc V.	10 —	puis 28 —
Ordonnances	10 —	et 10 — (3)

La part était faite, plus large que la première cette fois, aux camarades du bloc V et aux ordonnances.

Cette belle distribution des premières semaines, au bout de peu de temps, devint caduque, par suite des restrictions successives imposées; les mesures d'économie du III^e Reich, en difficultés, en étaient cause.

Cuisinières et réchauds se révélant d'une insuffisance notoire pour notre

(1) N. P. C., 19 mai 1942.

(2) N. P. C., 24 mai 1942.

(3) N. P. C., 4 et 5 juin 1942.

effectif, le colonel doyen obtint des vignettes rouges pour commander en France des réchauds à gaz, car les Allemands refusaient de nous en vendre (1).

Moins douloureux qu'à Gross-Born, le problème des récipients continua de se poser. Certains prisonniers crurent résoudre la difficulté en dérobant au réfectoire des gamelles et des plats mis à la disposition de la collectivité. Après la disparition de dix-sept gamelles polonaises et de huit plats, les Allemands menacèrent de fouilles; ils confisqueraient un nombre équivalent de gamelles personnelles, si les premières n'étaient pas rapportées au réfectoire. La plupart se retrouvèrent comme par enchantement (2).

Les cuisinières manquaient de combustible; les réchauds étaient de plus en plus privés de gaz. Force nous fut de recourir, comme à Gross-Born, aux appareils électriques clandestins et surtout aux « schubinettes », plus rustiques et plus généralement répandues dans le camp. Évoquant la préparation d'un repas au II B, Rolland écrit :

Dans un carton qui contient déjà mon bois et mon papier, je mets ma choubinette... et je descends à la cave. (...) Celle-ci n'est éclairée que par la flamme des petits réchauds. Cette cuisine souterraine est l'aboutissement d'une lutte qui durait depuis notre arrivée dans cette caserne. (...) Les Prussiens multipliaient en vain les punitions. A les entendre, nous faisons du feu uniquement par indiscipline; mais de guerre lasse, ils nous ont laissés tranquilles dans notre dernier retranchement, une cave. Inutile d'essayer d'entrer dans le local. Toutes les places sont prises. Les yeux ruissellent de larmes sur des visages noircis. Une longue série de réchauds est déjà installée dans le couloir central. Je me mets à la suite. Étrange spectacle que ces hommes accroupis dans la pénombre et remuant leurs bras au-dessus des flammes rouges. Une assemblée de sorciers chez les troglodytes. Et comme les autres caverons sont occupés par les instrumentistes, une musique de tous les diables... La gamelle n'est pas très stable sur le cylindre de fer-blanc, et comme il faut alimenter sans cesse le foyer avec des boulettes de papier ou des petits bouts de bois, il ne reste guère qu'une main pour maintenir le tout et tourner la cuillère. D'ailleurs mon bois n'est pas sec et pour avoir une flamme utile, il faudrait souffler dessous sans cesse. Et cela ne peut se faire qu'en mettant la joue presque au ras du sol. Le mieux serait que j'achève au papier. Mais je n'ai plus qu'un reste de partition qu'on ne jouera jamais, et le papier est trop gros; il fait des cendres qu'il faut enlever toutes les minutes.

La porte en face de moi s'entrouvre. Je m'en aperçois au grincement et au courant d'air qui m'envoie mes cendres au visage... Enfin ma farine est à peu près cuite. Je vais à tâtons secouer mon réchaud dans le seau à cendres, et je remonte... J'ai les yeux brûlés, et toutes ces contorsions m'ont mis en sueur (3).

Lessive. — La lessive fut en grande partie confiée à la maison Dachel. Toutefois cet art ménager conservera ses fervents. Derrière le bloc III, les séchoirs, pendant la belle saison, étaient souvent garnis d'oriflammes; mais il était prudent de monter la garde auprès de son bien. On se munissait d'une couverture et l'on prenait un bain de soleil, à moins que la lecture ne fût le passe-temps favori.

Raccommodage. — Seuls les menus travaux de couture furent désormais la part des profanes. Il y avait l'atelier des tailleurs et couturiers, qui se chargeaient des réparations importantes : pièces à mettre, ou parties usées

(1) N. P. C., 1^{er} juillet 1942.

(2) N. P. C., 17 juin 1942.

(3) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, pages 17 à 19..

d'un vêtement à renforcer. La machine à coudre, dans ce dernier cas, avec un fil verdâtre du plus charmant effet, composait à la hâte une véritable toile d'araignée qui venait consolider les parties les plus claires. L'atelier était à même de confectionner aussi, dans des morceaux de drap kaki récupérés sur des vêtements mis au rebut, des paires de chaussons qui protégeaient les pieds trop tendres, dans des sabots trop durs.

Tricot. — Les spécialistes continuèrent à fabriquer leurs passe-montagnes et leurs cache-oreilles. Mais le plus clair de notre soin était de réparer chaussettes et chandails. Nous y étions devenus maîtres. Avec des laines à trois, voire à six fils, — cela va plus vite! — nous composions de splendides damiers, tels ceux qui décorent, les jours de revue, la croupe des chevaux de la Garde Républicaine.

Dans une lettre imaginaire, intitulée « A ma future », un farceur du camp sut au mieux résumer les talents que nous avions acquis pendant les premières années de la captivité. La voici :

Ménagère? Je n'y tiens guère. Je sais tenir ménage : balayer une chambre, sans nul balai, refaire un lit, voire sans draps. Pour éclairage, fumeux lumignon gras ou lampe acétylène, électricité ou bien soleil; chaleur au bois ou au charbon, radiateur ! mais nul soleil; à votre choix !

Cordon bleu? non, parbleu. Je suis Vatel de tous les feux, de tous les mets : légumes mijotés dans les fours catalans, carbonnades de semoule et de sang, pommes rissolées dessus et dans la graisse, haricots onctueux attendris par le gaz... Spécialités maison : sardines à l'huile et saucisson. Cuisine bien meilleure que dans mon restaurant...

Jardinière? pourquoi, ma Chère, salir vos jolies mains? De retour à la terre, je ne puis plus confondre ortie comestible et vénéneux barbelé. Quant à mon potager, c'est jardin d'agrément.

Blanchisseuse? non, ma charmeuse. Tout l'honneur est pour moi : j'aime buer, laver, rincer et repasser. C'est qu'à ma brosse, rien ne résiste, non plus le linge.

Cousette? Pas de ça, Lisette. Pour abîmer tes doigts si fins ! J'eus bien du mal jadis à reprendre chaussettes; mais l'habitude vint. Ravauter? c'est mon fort. Mettre des pièces, tailler un short? jeux de marmot ! Même pour broder, depuis quelque temps, je me défends.

Pauvre hère par aventure, ni beau, ni laid; économe, faute d'occasions; sobre, sauf en tisane; modéré en tabac; sage, et pour cause ! Si je vous plais, attendez-moi.

Mais pour l'homme au foyer, pour l'harmonie de notre union, pour nourrir les enfants que je vous donnerai, de grâce, de grâce apprenez un métier.

Comme soutien dans vos efforts, ma fidèle pensée; car, dans l'absence, croît mon amour pour vous (1).

V. — LES SPORTS

Dans un numéro spécial de la revue *Vrai*, sous la rubrique « Sports », un ancien prisonnier tente de décrire l'atmosphère sportive des camps. Selon lui, les premiers mois, par suite des fatigues de la route et de la nourriture insuffisante, les essais furent modestes. Puis les sports s'organisèrent; cette lutte contre l'inactivité physique était un dérivatif puissant aux

(1) E. L. S., n° 24, 10 août 1942.

heures de « cafard ». La culture physique, sous le contrôle de moniteurs, prit son essor. On créa des terrains de foot-ball, de volley, de basket. Il y eut même des réunions de pur athlétisme, avec tentatives de performances (1).

De son côté, parlant de notre inaction forcée, le Médecin-Chef de l'Oflag écrit :

Une telle amputation de ses activités normales conduit le prisonnier d'Oflag, par réaction, à se créer des activités artificielles. Réaction dans le domaine physique qui se traduira par l'assistance aux leçons d'éducation physique, la participation aux sports et aux compétitions (2).

Il est incontestable qu'une des grandes distractions du camp, aide efficace au maintien de la forme et du moral, ce fut l'Éducation Physique et les Sports. Dans une causerie aux femmes de prisonniers après son rapatriement, le commandant Baticle leur disait :

Comme nous nous sommes rendu compte que l'intelligence seule ne pouvait rien si elle n'avait à son service un corps robuste, appliquant la vieille devise de nos pères *mens sana in corpore sano*, nous avons réalisé des cours d'Éducation Physique. J'avais eu la chance, à mon régiment, de posséder un bon nombre d'officiers provenant de l'école de Joinville; nous avons utilisé leur dévouement et leur compétence. Tous les matins, séance d'Éducation Physique. Dès la belle saison, des matches amicaux s'organisèrent : foot-ball, basket-ball, volley-ball, opposant baraque à baraque, active à réserve, Lorrains à Flamands... qui attiraient de nombreux spectateurs enthousiastes. Et, pour couronnement de l'année sportive, nous pûmes, le dimanche 20 juillet 1941, faire un splendide concours olympique où les couleurs françaises furent hissées au mât, tandis que notre musique militaire jouait « Au Drapeau ». Quelle émotion nous étreignit tous à la gorge (3) !

À ces manifestations, Gross-Born se prêtait, avec ses espaces libres et son sable fin; Arnswalde, beaucoup moins avec ses sols empierrés, bitumés ou pavés. Heureusement pour les sportifs, un spacieux et très beau gymnase allait pouvoir servir à leurs évolutions.

Voyons tour à tour : les promenades, l'éducation physique, les sports collectifs, les sports d'hiver et l'athlétisme. Les performances des derniers mois, qui ne furent pas les moindres, nous les retrouverons dans le récit des marches jusqu'à la liberté. L'étape-record pour le franchissement de l'Oder, sous la poursuite des Russes, est restée marquée dans le souvenir de tous.

LES PROMENADES

Deux semaines après notre arrivée à Gross-Born, des promenades furent organisées, à l'extérieur du camp. Elles commencèrent exactement le 3 juillet 1940. Trois baraques du bloc III (baraques 2, 10, 17) y prirent part, de 8 h. 30 à 9 h. 30 (4). Les premiers mois elles eurent lieu sans trop de heurts. Le deuxième jour, 4 juillet, dès 6 h. 30, la baraque 18 fut conduite en promenade à l'étang, de l'autre côté de la voie ferrée. C'était tout proche;

(1) *Vrai*, n° 8, 15 avril 1942, page 7.

(2) Rapport du Médecin-Chef Jean TARTARIN, 5 avril 1945.

(3) Commandant BATICLE, 11 octobre 1942.

(4) N. P. C., 3 juillet 1940.

pourtant au retour nous étions déjà fatigués; nous avions bien peu de forces (1).

D'autres promenades suivirent, en septembre, octobre et novembre, cette dernière obligatoire (2).

Rien de plus attrayant, en soi, pour des prisonniers enclos dans des barbelés, que de pouvoir tous les mois à peu près, sortir du camp, ne fût-ce que quelques heures. Ce plaisir ne devait pas durer.

Les promenades ont lieu par fournées, de 6 h. 30 à 10 heures le matin, de 13 heures à 17 heures l'après-midi. Elles durent en moyenne une heure et demie. L'effectif atteint d'ordinaire trois baraques. Nous voilà partis, soit vers le lac, avec la permission de nous y baigner aux beaux jours, soit vers Roedritz le long de la voie ferrée, mais les pestiférés que nous sommes n'entreront pas au village, soit à travers les pins, à la recherche de bois mort. Des sentinelles nous accompagnent, fusils consciencieusement chargés et armés. Ces promenades sont tantôt facultatives, tantôt obligatoires. Quand elles sont libres, elles rassemblent à peu près la moitié de l'effectif; le matin, l'heure du départ n'est pas très commode pour les prêtres, pour les fidèles qui assistent à la messe, et pour ceux qui préfèrent flâner au lit. Ces beaux jours d'ailleurs ne dureront pas.

L'épuisement physique se fait sentir; il faut jalousement conserver ses forces. Bientôt la majorité demeure au camp. Enfin, à cause de plusieurs tentatives d'évasion, toutes les promenades sont suspendues; ce à quoi il fallait arriver (3). Devenues de plus en plus rares pendant l'hiver, elles disparurent totalement à partir du mois de septembre 1941 (4). Seules les corvées de désouchage sortaient régulièrement des barbelés, et aussi les membres du Service de Santé; promenades plus détendues, avec des sentinelles sans armes.

En 1941 et 1942, nous attendîmes que l'humeur de nos gardiens redevînt plus aimable, et que les sanctions Giraud fussent supprimées. Il nous restait le loisir de tourner en cage à l'intérieur des barbelés.

L'année suivante, les pessimistes affirmant que nous n'étions plus bons à rien, un sportif, le lieutenant Leduc, champion du bloc IV, décida de leur prouver le contraire. Après engagement d'un pari, il couvrit dans le camp 120 kilomètres en trois jours, étapes contrôlées (5). « Écrit sur le Sable » avait annoncé l'enjeu sous le titre : « La marche, roi des sports » (6), puis s'était empressé d'en clamer le triomphe (7).

Sans doute encouragés par un si bel exploit individuel, nos gardiens rétablirent les promenades collectives. Le 15 juillet 1943, trente-trois prisonniers, — presque aussitôt l'effectif en fut porté à soixante, — bénéficièrent de cette faveur, avec baignade (8). Le 12 août, tout le camp avait participé à ce premier tour : il avait représenté trente-neuf promenades organisées (9).

(1) N. P. C., 4 juillet 1940.

(2) N. P. C., 27 novembre 1940.

(3) N. P. C., 16 août 1940.

(4) E. I. S., n° 34, 22 août 1943.

(5) N. P. C., 5 juillet 1943.

(6) E. I. S., n° 33, 15 juillet 1943.

(7) E. I. S., n° 34, 22 août 1943.

(8) N. P. C., 15 juillet 1943.

(9) N. P. C., 12 août 1943.

Puis le cycle recommença. Chaque promenade comportait une douzaine de kilomètres.

Devant cette nouvelle faveur, « Écrit sur le Sable » ne se sent plus de joie.

Pedes habent et ambulabunt, écrit-il. Les promenades avaient fait relâche depuis septembre 1941... Les voici reprises et chaque jour des groupes de prisonniers gagnent le lac tout proche pour pouvoir à leur grande joie, s'y tremper et... s'y retremper, s'il en était besoin (1).

C'était trop beau! Dès le mois suivant, pendant une permission du Colonel allemand, par ordre du « Major » qui commandait en second, l'effectif des promenades fut ramené à trente officiers. Ce brave homme trouvait le camp en effervescence (2). Il y avait eu, il est vrai, coup sur coup, l'arrivée de camarades de Schoken le 22 août, la visite du commandant de L'Estoire, délégué de Scapini, le 20 septembre, et un coup de théâtre à l'Université de l'Oflag le 23 septembre. C'était plus qu'il n'en fallait pour troubler la quiétude de nos gardiens (3).

Le 1^{er} octobre 1943, j'effectuai ma troisième promenade à Wardin, depuis mon arrivée à l'Oflag II B (4). Heureusement, dès son retour de permission, le Colonel allemand rétablit l'effectif de soixante (5). Le mois suivant, je fis ma quatrième promenade; ce fut la dernière (6).

En effet, les relations s'étaient tendues de nouveau; l'année 1944, pour les Allemands, devint tragique. Il y eut des difficultés avec les contrats de travail, le débarquement du 6 juin sur les côtes de Normandie, celui du 15 août sur les côtes de Provence, la libération de Paris, que sais-je? Le camp devenait ingouvernable.

Il ne fut plus question de sorties, du moins jusqu'à la grande promenade de quelque cinq cents kilomètres à pied pour un bon nombre d'entre nous, qui devait nous conduire, selon l'ironique expression d'un censeur « entre les mains de nos amis, les Américains ».

L'ÉDUCATION PHYSIQUE

Dans un de ses premiers numéros, « Écrit sur le Sable », à la rubrique : « la page sportive », présente ainsi la naissance des sports au camp. L'article est de mai 1941; il paraît pourtant décrire la situation avant la communication interblocs.

A notre arrivée à Gross-Born nous pensions n'être là que pour peu de temps. Organiser la pratique des sports parut superflu. Pourtant dès ce moment, dans chaque bloc, de dévoués professeurs d'Éducation Physique (...) ouvraient des cours où se pratiquaient les méthodes de Joinville, d'Hébert ou de l'École Normale (7).

(1) E. L. S., n° 34, 22 août 1943.

(2) N. P. C., 27 septembre 1943.

(3) N. P. C., août-septembre 1943.

(4) N. P. C., 1^{er} octobre 1943.

(5) N. P. C., 4 octobre 1943.

(6) N. P. C., 10 novembre 1943.

(7) E. L. S., n° 3, 1^{er} mai 1941.

Et l'auteur de l'article cite les quatre clubs qui se créèrent tour à tour :

Bloc I	C. O. C. :	Club des Officiers Captifs,	capitaine Darne.
Bloc II	F. S. :	France-Sports,	lieutenant Tharaud.
Bloc III	S F. O. :	Stade Français de l'Oflag,	capitaine Cossé-Knauss.
Bloc IV	U. F. :	Union Franque,	capitaine Gouédard.

Et l'article s'achève : « Grâce au dévouement et à la compétence de ces dirigeants, les sports ont pris à l'Oflag une importance imprévue. »

Ce que les dirigeants, dévoués et compétents, voulurent avant tout organiser, ce fut des leçons d'Éducation Physique adaptées à toutes les catégories représentées au camp. Les premiers mois, les activités physiques furent médiocres.

Le choc moral, l'ébranlement nerveux, le manque de nourriture surtout, firent que beaucoup d'entre nous, ne réagissant plus, se contentèrent de passer des journées entières allongés sur leur lit ou à chercher un peu partout une maigre pitance... et aussi à se livrer à des polémiques sur les combats auxquels ils venaient de participer (1).

Déjà pourtant, les séances d'Éducation Physique comptaient de fidèles adeptes. En plus des raisons fournies par le capitaine Cossé-Knauss, on peut imputer les défections au manque d'organisation et de contrôle. Certains éprouvent des courbatures, d'autres des faiblesses. Le manque de nourriture impose la prudence. Et les médecins français signalent au colonel Andréi le danger d'une Éducation Physique non contrôlée, pour des santés fragiles, surtout à l'approche de l'hiver poméranien.

C'est pour remédier à ces dangers que dans chaque bloc une Commission des Sports avait été créée. Lorsque les blocs purent communiquer entre eux, l'unification s'accomplit, par une Commission des Sports de l'Oflag. Elle était ainsi constituée :

Directeur : Capitaine Cossé-Knauss, Instructeur de l'École Supérieure d'Éducation Physique de Joinville.

Adjoint : Capitaine Mangieu, Instructeur à la même École.

Membres : Bloc I Capitaine Darne.

Bloc II Lieutenant Tharaud.

Bloc III Sous-Lieutenant Dubreuil.

Bloc IV Capitaine Gouédard.

C'est ainsi que, sous le contrôle de moniteurs avertis et l'impulsion de la Commission des Sports, un certain nombre de camarades persévérèrent pendant des années, les plus ardents même au cœur de l'hiver.

Quand la belle saison revenait, les séances quittaient les salles pour se faire en plein air, et les heures en étaient avancées. Au II B, deux séances de force différente avaient lieu, l'été 1942, à 7 h. 45 et à 8 heures (2).

« Écrit sur le Sable » avait beau plaisanter gentiment sur les déboires de « Pécuchard, K. G. 000 », dans l'article : « Mes essais : quand je marchais

(1) Capitaine COSSÉ-KNAUSS.

(2) N. P. C., 6 juin 1942.

à quatre pattes ». Pécuchard voulait maigrir; le médecin, consulté, conseille l'éducation physique. Pécuchard tâte de leçons avec Roussille, Mirabel, Nicot, Lichou, Rolland, Meillan, et, après être passé par la méthode naturelle, décide enfin de laisser gagner sa graisse (1).

Nombreux étaient les officiers qui n'imitaient pas Pécuchard : chaque matin, plus de sept cents d'entre eux, et de tous âges, suivaient leur leçon d'Éducation Physique. Il y avait même, organisées par le capitaine Cossé-Knauss et contrôlées par les médecins français, des leçons de gymnastique médicale.

Les membres de la Commission des Sports conçurent le dessein de créer au camp un « *Brevet Sportif du Prisonnier* ». Un ensemble d'épreuves était proposé, qui constituait en fait une réduction très adoucie du Brevet Sportif Populaire, catégorie Seniors. Dans la pensée des moniteurs et des professeurs, il devait servir de test sur la condition physique générale du camp.

Les premières épreuves s'en déroulèrent vers la fin de l'été 1941; mais l'accueil ne répondit pas aux désirs des organisateurs.

Les blocs I, II, et IV présentèrent 333 athlètes sur plus de 1 700 officiers, soit un faible cinquième de l'effectif. Sur ce nombre, on enregistra 68 échecs, soit 20 p. 100 des présentés. Les éliminations vinrent surtout au lancer du poids (6 m), au saut en hauteur et quelques-unes aux 800 mètres.

Un appel fut lancé par Amiot, dans « *Écrit sur le Sable* », pour rassembler, aux épreuves du bloc III, tous les « repentis » du camp. Par suite d'indifférence ou d'incompréhension, les abstentions et les échecs furent surtout enregistrés chez les jeunes (2). La séance de repêchage, au bloc III, ne rassembla que 58 athlètes; il n'y eut pas de « repentis » (3). Si partielle qu'ait été la réussite de cette tentative, elle avait du moins, pour un temps, provoqué l'émulation de quelque 400 officiers. Et puis, dans notre lutte pour tuer le temps, c'était une victoire, et aussi une manière, modérée et prudente, de maintenir la forme physique et de la contrôler.

Pour conduire des leçons d'Éducation Physique, il faut des moniteurs compétents. Devant l'affluence des élèves, des cours furent créés, pour former les cadres nécessaires au camp et pour aider à la formation des futurs professeurs d'Éducation Physique. Ces derniers virent leur travail récompensé après la captivité par l'obtention de diplômes équivalents à ceux qui avaient été délivrés dans les Universités ou les écoles spécialisées (4).

De leur côté, en décembre 1941, les lieutenants Raymond Anquetin et Antoine Rolland préparaient la création d'un « Centre Hébert » (5).

Tous ces efforts permirent aux séances d'Éducation Physique de tenir contre vents et marées. Pendant presque toute la captivité, de nombreux prisonniers, surtout parmi les jeunes, demeurèrent fidèles à leur dégrassement matinal comme à la douche.

(1) E. L. S., n° 26, 15 octobre 1942.

(2) E. L. S., n° 11, 25 septembre 1941.

(3) E. L. S., n° 12, 10 octobre 1941.

(4) Capitaine COSSÉ-KNAUSS.

(5) Vie universitaire, intellectuelle et artistique dans les camps de prisonniers français en Allemagne : mars 1942.

LES SPORTS COLLECTIFS

Le camp pratiqua toute une riche gamme de sports collectifs, depuis les plus violents comme les sports de combat, jusqu'aux plus paisibles comme le jeu de boules. Et cela valut aux joueurs et à ceux qui contemplaient leurs ébats de franches et saines détente.

Les *sports de combat*, trop fatigants pour notre forme physique, ne parurent guère au camp qu'à titre de démonstration. Annoncés par « Écrit sur le Sable », il y eut deux galas de sports de combat à la cantine du bloc II.

Étaient prévus : cinq combats de boxe, un combat de boxe française, un de lutte gréco-romaine, un de catch ou lutte libre à l'américaine. L'équipe, constituée par le capitaine Darne, rassemblait quelques-uns des plus célèbres sportifs du camp : Dubreuil, Roussille, Gilbert, Pouillon, Caillet, Delvillière, Berthier, Halper (1).

Autour du ring, sous la lumière aveuglante des projecteurs, toute l'aristocratie du camp était là, le colonel Vendeur en tête. On eut successivement les démonstrations annoncées. Le jazz Chandèze répandait « comme un calmant des airs à la mode de Paris ». Et le reporter du journal de poser ironiquement la question : « A quand le championnat de l'Oflag ? » (2). Il n'y en eut point; C'était sagesse. Mais la présentation, aux yeux des camarades avertis, avait été une réussite; les organisateurs avaient su créer une ambiance.

Foot-ball. — Par la masse des joueurs engagés, le foot-ball sut conquérir les plus nombreux suffrages. Gross-Born s'y prêtait; et tandis que les camarades du bloc II déplaçaient courageusement plusieurs centaines de mètres cubes de terre pour avoir leur terrain, les championnats se déroulaient sur la cour du bloc III, bien plane et privilégiée.

Si on en juge par les citations d'« Écrit sur le Sable », l'année 1941 marqua l'apogée de ce sport. C'est par dizaines que les rencontres y sont signalées. En 1942 et plus encore en 1943, le nombre des matches diminue, jusqu'à disparaître complètement. C'est que la cour de la caserne, entre autres raisons, était empierrée; des accidents graves étaient possibles. Seuls quelques matches y furent disputés pendant notre séjour.

Tout était prétexte à rencontre : bloc contre bloc, Active contre Réserve, province contre province, Saint-Cyr contre Saint-Maixent, zone occupée contre zone libre. Pourvu que l'on joue, en renouvelant un peu l'intérêt. Que de parties se déroulèrent! Des centaines. Un seul championnat vit l'engagement de plus de vingt équipes! Les spectateurs, sur la touche, n'étaient pas les moins ardents, à la stupeur des Allemands que nos clameurs scandalisaient.

Dans les « Propos du flâneur », la presse du camp s'en empare et décrit de manière humoristique un match de foot-ball (3). Parfois les facéties

(1) E. L. S., n° 13, 28 octobre 1941.

(2) E. L. S., n° 15, 11 décembre 1941.

(3) E. L. S., n° 3, 1^{er} mai 1941.

gagnent le terrain. Ainsi, en mai 1941, entre deux matches sérieux, une joute cocasse : « Bagnards contre Gardiens », tous costumés, avec un arbitre fantaisiste qui tourne en dérision l'officiel, le capitaine Lepelletier (1). Moq, sous le titre : « Un crâne sous la tempête », immortaliserait bientôt par une jolie caricature cet arbitre (2).

Basket-ball. — En basket, le camp eut la chance de posséder un joueur de grande classe, un international, Caillet. Sa présence allait donner à ce sport spectaculaire un vif succès. Tout au cours des années 41, 42 et 43, les entraînements, les démonstrations et les rencontres se poursuivirent. On cite un championnat où s'engagèrent 43 équipes! Sur les terrains de blocs, à Gross-Born, comme dans la Turnhalle d'Arnsvalde, les spectateurs furent toujours très nombreux. En 41-42, il n'est guère de dimanche ou de fête, en dehors de l'hiver, qui ne soit agrémenté d'un ou de plusieurs matches de basket. En 43-44, comme les autres sports, peut-être même plus que d'autres, étant donné la dépense physique qu'il impose, le basket ralentit sa cadence et finit par disparaître tout à fait.

Comme pour le foot-ball, tout prétexte était valable, qui renouvelait l'intérêt des rencontres : bloc contre bloc, province contre province, enseignement contre armée... Il serait facile de relever, dans les colonnes d'« Écrit sur le Sable », l'innombrable série d'annonces ou les comptes rendus de tous ces échanges sportifs.

En avril 1943, le critérium du basketteur, mis en compétition, fut remporté de haute lutte par Champagnat (3).

En plus de ces rencontres fort courues, des conférences sur la technique du basket furent données, à la Turnhalle, dans l'arrière-saison 1942, par le chef de bataillon Vacquié, de la Fédération Française de Basket-Ball. Elles étaient accompagnées de séances pratiques de démonstration (4).

Volley-ball. — Sans connaître la vogue du foot ou du basket, le volley-ball fut l'occasion de tournois chaudement disputés, surtout les années 1941-42.

Rugby. — En avril et mai 1941, à Gross-Born, eurent lieu quelques rencontres à titre d'exhibition plus que de sport à maintenir. Trop fatigant pour des prisonniers, il ne pouvait être question d'en multiplier les manifestations. Du moins, ce fut pour un certain nombre d'entre nous, spécialement les gens du Nord, une intéressante démonstration de ce sport des pays du soleil.

Pelote basque. — Il y avait à l'Oflag sept basques. Mais ils étaient particulièrement ardents. Aussi, le sport de la pelote, doué de contagion, fut-il toujours l'objet de manifestations sympathiques et des plus vivantes.

(1) N. P. C., 18 mai 1941.

(2) E. L. S., n° 4, 1^{er} juin 1941.

(3) E. L. S., n° 31, 22 avril 1943.

(4) N. P. C., 31 octobre 1942.

La fête annuelle du groupement basque, en août 1943, fut le plus beau spectacle donné au camp par les amateurs de pelote. Danseurs folkloriques, chanteurs basques et béarnais, vinrent renforcer encore l'intérêt passionnant d'une partie acharnée de pelote, mettant aux prises d'un côté « la puissance de Laxague conjugée à l'astuce de Bidegain », et de l'autre « la paire homogène Errecart-Balade ». La voix de Liouls recréait la chaude ambiance des grandes rencontres (1).

Boule lyonnaise. — Le capitaine Sanglerat et Rimet furent les plus ardents organisateurs de ce sport pacifique qui, de temps en temps, soulevait l'amicale ironie d'« Écrit sur le Sable », faisant de l'humour sur les joueurs de boules et leur costume officiel (2). Certains concours de boules engagèrent un nombre impressionnant de quadrettes. Au camp d'Arnsvalde, ce jeu prit une ampleur extraordinaire, sous l'impulsion de Rimet. Dans tous les coins du camp, on jouait à « la Pétanque » quitte à courroucer les sentinelles des miradors quand le « petit » venait rouler trop près du fil de fer protecteur qui limitait l'aire de nos ébats. Les championnats sérieux se déroulaient sur la cour, où des terrains étaient tracés pour les demi-finales et les finales du « jeu national » ou « boule lyonnaise ».

Cross-country. — Il n'y eut guère de cross que l'année 1941, à titre exceptionnel. Le terrain varié du camp, à Gross-Born, permettait une telle manifestation. Trois parcours eurent lieu : le dimanche 25 mai 1941, cross de France-Sports aisément remporté par Fassier; et le dimanche 8 juin, les cross des Vétérans et des Seniors, remportés le premier par Poquignot, le second par Pouillon, tous deux officiers au 27^e R. I.

Tennis de table. — Il connut ses fervents pendant presque toute la captivité. Au II D, les rencontres les plus marquantes se déroulaient dans la cantine du bloc II. Au camp d'Arnsvalde, l'entraînement se pratiquait sur les solariums des blocs, où les tables que nous avions achetées dans le commerce civil allemand étaient installées. Pour les championnats, une table était transportée au gymnase.

Tennis. — Point question de tennis à Gross-Born; le camp ne s'y prêtait pas. Aussi, fut-il le dernier venu parmi les sports de l'Oflag; mais il allait se rattraper. En 1942, lorsque les camarades eurent découvert le spacieux gymnase, l'idée vint à plus d'un de se faire envoyer de France leurs raquettes et des balles. Bientôt, ce fut la grande vogue.

Pour avoir les meilleures places aux dernières parties du tournoi, les fanatiques, jarrets tendus, attendaient tout juste le « rompez vos rangs » du colonel pour se ruier vers le gymnase. On a même vu le bloc IV fermer toutes les portes-fenêtres juste avant l'appel pour empêcher le bloc II de profiter de la situation honteusement favorisée; mais, ô miracle, à la fin de l'appel, toutes les portes-fenêtres étaient grand-ouvertes (3).

(1) E. L. S., n° 34, 22 août 1943.

(2) E. L. S., n° 33, 15 juillet 1943 et n° 12, 10 octobre 1941.

(3) E. L. S., n° 33, 15 juillet 1943.

En simple, comme en double, les demi-finales et les finales offraient de très belles parties. Parmi les noms les plus cités : Leduc, Piérard, Pourrière, Léger, Thibault, Aupetit, Delloye, Vervelle, Plumenail dont les exhibitions étaient le plus souvent brillantes.

Le chroniqueur sportif concluait :

Nous reverrons avec plaisir l'ambiance des grands jours, les nuages de fumée des spectateurs incorrigibles qui rendent la visibilité plus mauvaise encore, les silences impressionnants pendant les échanges importants, la voix sonore de Prost aiguillonnant ses arbitres de ligne, les encouragements prodigués par la foule au plus faible et l'excellente camaraderie qui n'a cessé de régner entre les joueurs (1).

Le mois suivant, le journal confirmait :

Le tennis continue à avoir son fidèle public. Plumenail (bloc II) reste imbattu. En équipes, le bloc IV s'est révélé le meilleur grâce à ses excellents joueurs : Piérard, Pourrière, Delloye, Marache, etc. (2).

Mais tout à coup, l'arrivée de Favière allait bouleverser les places et donner au tennis une vogue encore jamais atteinte. Il appartenait au groupe de Schokken. Quinzième joueur de France et classé en première série, il avait avec lui, venant également de Schokken, Roger Martin, un bon joueur de deuxième série.

Quarts de finales, demi-finales et finales reprirent de plus belle. Un dimanche d'octobre 1943, la foule venue très dense pour la finale ne cachait pas son « admiration de la concentration et de la sûreté de Favière. Plumenail fut vaincu » (3).

Escrime. — Enfin le camp possédait un ancien champion de France militaire d'escrime, le capitaine Mangieu, du 130^e R. I., instructeur à Joinville avant la guerre. A plusieurs reprises, des demandes avaient été adressées aux autorités allemandes pour permettre des entraînements et, à titre d'exhibition, l'organisation de quelques assauts.

Arrivés à l'Oflag II B, le colonel Neumann qui commandait alors le camp d'Arnswalde, interdit d'abord la pratique de l'escrime (4). Le commandement allemand revint ensuite sur sa décision. Et ce sport aurait incontestablement obtenu de gros succès si les tracasseries des Allemands n'étaient point venues annihiler les efforts du capitaine Mangieu. Chaque soir, il fallait remettre les armes; en principe, on les récupérait le lendemain; en fait, on était livré au bon vouloir, mieux, au plus instable caprice de ces messieurs. Devant tant de mauvaise volonté, les escrimeurs du camp se déclarèrent fatigués, et la pratique de l'escrime fut abandonnée.

Le soleil radieux de la belle saison permettait aux directeurs sportifs d'organiser des manifestations éclatantes. A l'occasion des fêtes de la Pentecôte 1941, le Stade Français de l'Oflag et France-Sports nous offrirent trois journées sportives au cours desquelles les spectateurs purent successivement

(1) E. L. S., n° 33, 15 juillet 1943.

(2) E. L. S., n° 34, 22 août 1943.

(3) E. L. S., n° 36, 4 novembre 1943.

(4) N. P. C., 29 mai 1942.

assister à des matches de basket, de foot-ball, à des parties de pelote basque et à des concours de boules (1).

Vraiment, les sports collectifs furent parmi les distractions du camp les mieux réussies.

LES SPORTS D'HIVER

Le camp de Gross-Born connut de véritables sports d'hiver. Après avoir fabriqué des *luges* avec des caisses, ferrées de boîtes de conserves déroulées, des camarades se livrèrent à de sensationnelles descentes, sur les pentes du bloc II et du bloc I-IV, pendant l'hiver 40-41.

L'hiver 41-42, les manifestations s'amplifièrent grâce à la création de *patinoires*. Celle du bloc III, pourtant au point, allait être éclipsée par la superbe patinoire du bloc I-IV; les patins avaient été expédiés de France par les familles à la demande de certains prisonniers. Pour corser un peu le spectacle, la patinoire du bloc I-IV fut victime, vers la mi-janvier 1942, d'un grave incident; les Allemands, dans leur bonté, avaient pris la direction de l'entreprise avec tuyaux et lance d'incendie, pour aller plus vite. Tout à coup, une digue se rompt sous la pression trop forte de l'eau et une baraque en contre-bas est totalement inondée (2).

Dans son numéro de janvier 1942, « Écrit sur le Sable » relate cette « catastrophe maritime » :

Patineurs, attention au dégel et que ne se reproduise pas la rupture de la digue qui fit déferler l'autre jour une vague de vingt mille litres d'eau sur la 25 et la A. Et pourtant la manœuvre de la flotte était commandée par un homme de métier (allusion au commandant du camp, capitaine de vaisseau et surnommé par nous l'Amiral). Il y aura prochainement une grande fête de la Glace sur la patinoire suspendue du bloc I. Démonstration de figures, couples costumés, hockey. Venez nombreux, mais amenez sous votre bras une brique chaude, vous mettrez vos petits petons dessus (3).

La Grande Fête sur la Glace, annoncée pour le 29 janvier, eut lieu le 8 février; elle rencontra un brillant succès (4). Il y eut ensuite plusieurs matches de hockey sur glace.

Arnswalde, au climat moins rigoureux, ne connut jamais de telles festivités. Au cours de l'hiver 1942-43, c'est en vain que, pendant près de deux mois, de décembre à février, des camarades travaillèrent activement à faire geler l'eau entre les garages 3 et 4. « Écrit sur le Sable » affirme avec humour que la « température ne s'y prête qu'un jour sur deux » (5).

(1) E. L. S., n° 5, 15 juin 1941.

(2) N. P. C., 12 janvier 1942.

(3) E. L. S., n° 18, 29 janvier 1942.

(4) E. L. S., n° 19, février 1942.

(5) E. L. S., n° 29, 15 février 1943.

L'ATHLÉTISME

Pour en finir avec ce bilan de l'activité sportive à l'Oflag, il reste à jeter un coup d'œil sur l'athlétisme. La seule véritable saison au camp est celle de l'année 1941.

L'ouverture en fut annoncée par « Écrit sur le Sable », avec deux réunions le 6 juillet 1941, l'une au bloc III, l'autre au bloc II.

Ne cherchons pas à battre un adversaire, mais à nous surpasser nous-mêmes. Douce et virile camaraderie du stade : puisse-t-elle garder toujours vivant dans notre cœur, lorsque plus tard, nous foulerons chez nous l'herbe verte d'une pelouse, le souvenir fraternel des compagnons d'infortune que les jeux du stade nous auront appris à mieux connaître et à mieux aimer, sur cette terre lointaine, pendant la longue pénitence de l'exil (1).

Ce fut d'abord la période de préparation, d'entraînement à l'intérieur de chacun des blocs. De tous côtés, la sélection s'opérait et le journal du camp publiait déjà les meilleures performances. Il orientait le choix du terrain pour les rencontres futures : celui du bloc III, « par son emplacement, son sol et sa forme, apparaît comme le plus apte aux compétitions » (2).

Vinrent ensuite les championnats inter-blocs.

Enfin, furent organisés des championnats individuels qui devaient s'achever le lundi 11 août 1941. La réunion fut très réussie et les performances bonnes dans l'ensemble (3). Seule la natation fut très vite interrompue, la saison se trouvant écourtée par une température trop peu clémente (4).

Tandis que les sportifs les plus ardents se livraient ainsi à un entraînement méthodique et varié, d'autres prisonniers, préférant les joies tranquilles du farniente, se contentaient de *bains de soleil*.

A peine étions-nous au camp, la saison était belle. Les toiles de tente, découpées fébrilement pour que les Allemands ne pussent les récupérer comme prises de guerre, avaient introduit dans le camp une collection impressionnante de slips de tous modèles, depuis le genre pudique qui rappelle le caleçon long jusqu'aux dimensions provocantes de la feuille de vigne. On se croyait parfois transporté dans un camp de nudistes, à peu de choses près. Il est vrai que nous étions entre hommes; l'esthétique aurait-elle de si rigoureuses exigences?... Une fois de plus, les médecins français crient : Casse-Cou! Il est une progression à respecter, et dans la surface exposée au soleil et dans la durée d'insolation. Sinon, gare au réveil sournois de foyers de tuberculose! Mais voici que la température tout à coup baisse de façon très sensible; elle aura plus vite raison que les médecins de ces récalcitrants. De violents orages se chargent de nous faire rentrer dans nos baraques. Il ne reste plus au prisonnier, sportif impénitent, que de se livrer à la marche à pied. Il tourne, indéfiniment, autour de la cour ou bien autour

(1) E. L. S., n° 6, 1^{er} juillet 1941.

(2) E. L. S., n° 7, 15 juillet 1941.

(3) E. L. S., n° 9, 15 août 1941.

(4) Même référence que la précédente.

du bloc, à l'intérieur des barbelés; et la cage apparaît dans toute son horreur avec ses barreaux trop étroits (1).

L'année suivante, la même constatation aurait pu être faite, cette fois avec l'appui des autorités allemandes; pudibondes, elles se crurent dans l'obligation de donner des ordres!

Peut-être y eut-il parfois une certaine idolâtrie du corps de la part des « dieux du stade »; souplesse des muscles, beauté des formes, couleur ambrée de la peau, le snobisme n'est pas mort. Le « canon grec » est à l'honneur : on procède à des mensurations fréquentes, multiples et variées. Et l'on recueille des plaintes comme celle-ci : « Je ne puis plus rien faire, je suis étonnamment contracté. » Pendant ce temps, parfois, l'intellect tourne au ralenti. Les plus ardents retournent aux bains de soleil. Quelques-uns ont laissé de côté leur soupçon de slip et se dorent, complètement nus. Ordre donné par les Allemands : les bains, au lac, seront désormais obligatoirement pris avec des caleçons. Et malgré de nouveaux appels à la prudence de la part des médecins français, les semi-nudistes ne croient pas à la maladie (2).

Arnswalde revit les bains de soleil, plus que jamais. Et tandis que les conditions de la captivité se faisaient plus rudes, et que les santés fléchissaient au cours des années, le nombre des sportifs en activité diminuait; celui des promoteurs de sieste au soleil conservait son importance. A qui la faute? La difficulté la plus grande restait bien de tuer le temps.

On peut rendre hommage aux organisateurs des sports, et en particulier au capitaine Mangieu, pour la conscience avec laquelle il composa, chaque semaine, le tableau de répartition des aires de jeux. Éducation Physique, basket, tennis, pelote basque, tout finissait, tant bien que mal, par trouver une place.

Le gymnase connut des manifestations enthousiastes. On se disputait pour voir l'international Caillet, les Champagnat, Delloye, pour applaudir les joueurs de pelote basque, tenue blanche, rubans à l'épaule; pour admirer au tennis l'international Favière, ou encore Plumenail ou Delloye; pour voir tirer le champion de France militaire Mangieu, ou Prost triompher au ping-pong...

Jamais le matériel ne fit défaut; bien au contraire, il était surabondant. Et ce m'est une occasion de redire la reconnaissance des sportifs de l'Oflag à l'Y. M. C. A., à la Croix Rouge, aux Fédérations sportives, dont les envois magnifiques nous furent des plus précieux. Ballons, filets, balles de tennis, raquettes, balles de ping-pong, cordes, extenseurs, un vrai magasin d'articles de sports, tenu par Gilbert et aussi bien achalandé que ceux des grandes villes.

En juin 1944, les Allemands débordés arrêterent l'envoi des colis. Les calories journalières vinrent à diminuer davantage; les activités physiques suivirent cette dégringolade, jusqu'au jour où nous dûmes quitter le camp sous la pression des Russes. Du moins les efforts des organisateurs n'avaient point été vains. A la stupéfaction des médecins français, l'entraînement

(1) N. P. C., 16 août 1940.

(2) N. P. C., 8 juillet 1941.

sportif allait permettre à un grand nombre de tenir sur les routes d'Allemagne, jusqu'à Soest et autres lieux.

Aussi, devons-nous un merci à tous ceux qui, en nous distrayant, nous permirent de réaliser ce tour de force : les organisateurs et les sportifs du camp. Sans oublier peut-être aussi les camarades dévoués qui, les après-midi de semaine, acceptaient joyeusement d'effectuer une deuxième leçon d'Éducation Physique dans un garage sous la conduite du capitaine Cossé-Knauss et, par leur bruit, étouffaient le patient forage d'un tunnel d'évasion.

VI. — L'ÉTAT SANITAIRE AU CAMP

Parler de l'état sanitaire du camp et plus encore tenter de le juger, est fort délicat. J'entends pour quelqu'un de l'extérieur, pour un profane qui n'appartenait pas au Service de Santé; et c'est mon cas. S'y risquer peut même sembler une gageure. J'ai pris pour thème : « La vie à l'Oflag... », je ne puis taire ce que je crois savoir ou avoir retrouvé sur l'état sanitaire.

Je dois à l'amabilité de celui qui fut longtemps le médecin-chef de l'Oflag, le capitaine Tartarin, un rapport détaillé sur l'état sanitaire du camp jusqu'au mois d'octobre 1943, date proche de son rapatriement. J'aurais voulu pouvoir le compléter en retrouvant des précisions sur l'année 1944. Mes démarches auprès du médecin-chef Petey, qui lui succéda, n'ont point abouti. Je le regrette d'autant plus qu'elles auraient été des plus précieuses. L'année 1944 et les premiers mois de 1945 révélèrent un fléchissement assez grave des santés.

Je présenterai d'abord le point de vue de la clientèle sur la question (elle a son mot à dire, même si parfois c'est une erreur), pour exposer ensuite le point de vue du praticien.

LE POINT DE VUE DE LA CLIENTÈLE

Les membres du Service de Santé. — Mis à part les médecins allemands chargés de diriger le Service de Santé du camp, et qui parfois ne faisaient qu'apparaître de loin en loin à l'infirmerie, les soins à donner aux malades furent organisés par des médecins français, d'active ou de réserve.

Si l'on en juge par l'annuaire publié par le Centre d'Entraide en 1946, ils furent particulièrement nombreux à l'Oflag. J'y ai relevé — et la liste n'en est sans doute pas exhaustive — les noms et adresses de : 27 médecins; 33 pharmaciens et apparentés; 5 dentistes. *A priori*, on peut estimer qu'avec une telle abondance de spécialistes, les prisonniers durent être fort bien soignés.

Il faut signaler d'abord que certains d'entre eux n'effectuèrent au camp qu'un séjour des plus brefs. Déjà, le 6 juillet 1940, on annonçait au communiqué officiel le rapatriement prochain des membres du Service de Santé, sauf ceux qui seraient indispensables aux camps de prisonniers (1).

(1) N. P. C., 6 juillet 1940.

Sans doute ce retour se fit attendre; mais, pour certains, il se produisit.

A coup sûr, 65 médecins, pharmaciens et dentistes, c'eût été beaucoup, même dans un camp de 6 000 prisonniers. Le rapatriement pour plusieurs d'entre eux se fit singulièrement attendre, voire ne vint jamais. Seulement, au caprice des changements de camps dont se montraient prodigues nos gardiens, bon nombre de médecins quittèrent l'Oflag. Quelques autres, il est vrai, devaient au contraire y échouer ou bien encore y revenir, jusqu'aux derniers jours de la captivité.

C'est dire en tout cas qu'ils ne furent pas tous présents ensemble et qu'ils n'y séjournèrent pas pendant les cinq années. A titre d'exemple, j'ai noté en octobre 40, qu'il y avait alors pour tout le camp un seul dentiste — nous étions alors environ 4 000 — et qu'il ne possédait à peu près aucun instrument. On s'inscrivait sur une liste impressionnante avec l'espoir de passer à la visite quelque six mois plus tard (1).

Certains médecins d'ailleurs, parce que Israélites, se virent refuser par les Allemands la permission d'exercer leur art.

Dans l'impossibilité de les nommer tous, je puis du moins citer ceux qui, demeurés longtemps à l'Oflag et en activité, ont laissé à l'ensemble des prisonniers un durable souvenir. Parmi eux, les D^{rs} Ombras, Julien, Tartarin, Duboc et Petey figurent en première place.

Dans son rapport, le colonel Malgorn écrit :

Le Service de Santé était assuré par des médecins français actifs et compétents (médecin-capitaine Tartarin, médecin-lieutenant Duboc, remplacés au cours de l'année 1944 par des médecins releveurs). Un dentiste et, en dernier lieu, un pharmacien venu de France, complétaient le personnel sanitaire traitant. Des infirmiers au nombre d'une dizaine aidaient les médecins. Je suis sûr d'être l'interprète de tous les malades ayant séjourné à l'infirmerie du camp en rendant hommage à la bonne volonté et au dévouement des infirmiers français. Certains d'entre eux ont été au-dessus de tout éloge (2).

Un document qui ne porte pas de date, relève les noms suivants :

Médecins : Lieutenants Ascher, Hitzig, Karlchtein.

Relève : Capitaine Patey (Petey?), sous-lieutenant Tricard.

Pharmacien : Lieutenant Vacheret.

Dentiste : Sous-Lieutenant Gervereau.

A en juger par le nom du capitaine Petey, ce document doit être daté de 1944, après le rapatriement des D^{rs} Tartarin et Duboc (3).

Enfin, vers les derniers jours d'Arnsvalde, un médecin polonais servant dans l'armée française, le D^r Opitz, fit son apparition à l'Oflag II B. Il venait du camp de Sagan (4).

Le fonctionnement du service. — Plutôt que décrire le fonctionnement du Service de Santé français, je voudrais relever au fil des jours certaines

(1) N. P. C., 19 octobre 1940.

(2) Ministère des Anciens Combattants.

(3) Ministère des Anciens Combattants.

(4) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, page 61.

déficiences dues aux Allemands, déficiences que nos gardiens auraient pu facilement éviter.

Les premiers mois, les remèdes de l'infirmierie étaient nettement insuffisants. Et ce qui choque plus encore, c'est le contraste entre des prévenances toutes de délicatesse et de très graves négligences. Notre nourriture, à base de féculents, a provoqué de nombreux cas de furonculose. Pas de bistouri à l'infirmierie. On met des compresses humides et comme les bandes sont rares, elles servent une quinzaine de jours avec leur crasse. Le médecin, pour inciser, flambe une lame de rasoir mécanique; les « rasoirs-sabres » sont interdits. Les crises sont longues et les malades sortent épuisés d'une furonculose qui tarde à évoluer.

Pourtant, un opéré de l'appendicite vient de rentrer de l'hôpital de Stettin : infirmières et médecins allemands ont été pour lui d'une extrême prévenance. La voiture personnelle du chirurgien était mise à la disposition de l'officier français pour sortir acheter livres et journaux en ville.

Politique de grand seigneur ou propagande?... Ici, l'indispensable manque : pas de cachets contre la grippe, pas de bismuth ni de charbon contre la dysenterie. Quel est le véritable aspect de la mentalité allemande? Mystère de la double face (1).

A la même époque, des officiers, depuis près de trois mois, demandent qu'on leur procure des lunettes. Les leurs, au hasard de la bagarre, ont disparu, brisées, perdues ou volées. Ils offrent de les payer. Aimablement, on leur répond que c'est gratuit. Mais après moult visites à l'infirmierie et plus nombreux dossiers, les lunettes sont toujours attendues (2).

On peut penser qu'à cette date, la situation n'était pas encore inquiétante; pourtant l'absence totale d'aliments carnés se faisait cruellement sentir. L'embonpoint était parfois retrouvé; nombreuses même étaient les dilatations d'estomac. Mais la moindre fatigue, celle des corvées de bois mort ou de dessouchage, nous mettait à plat (3).

La première mesure de prophylaxie générale prise au camp date de juin 1941, un an après notre arrivée. Séance de piqûres antityphoïdiques, aux réactions normales (4).

Les malades rencontraient souvent l'incompréhension la plus parfaite des gradés allemands chargés de l'infirmierie. Un matin de novembre 1941, alors que le thermomètre marquait — 15^o, les prisonniers qui se présentaient à la visite, attendirent trois quarts d'heure dehors. Enfin, le sous-officier allemand voulut bien ouvrir la porte de la salle d'attente; jusque-là, elle était demeurée fermée à clé (5).

De temps en temps, dans les colis venus de France, colis individuels adressés à des prisonniers, des médicaments parvenaient. Les Allemands se refusaient à nous les livrer, même après vérification. Des capsules d'Eucalyptine Lebrun se trouvèrent ainsi confisquées (6).

(1) N. P. C., 2 septembre 1940.

(2) N. P. C., 13 septembre 1940.

(3) N. P. C., 27 septembre 1940.

(4) N. P. C., 27 juin 1941.

(5) N. P. C., 14 novembre 1941.

(6) N. P. C., 21 janvier 1942.

Parmi les réclamations qui furent adressées le 21 juillet 1941 aux délégués Scapini, lors de leur première visite à l'Oflag, le colonel signale que « les officiers français sont déroutés par l'humeur changeante du médecin allemand »; il rend compte aussi que « la désinfection de l'eau est insuffisante ».

En fait, presque tout manquait. Voici au hasard, quelques désirs des médecins qu'il eût fallu satisfaire d'urgence. Les visites du médecin allemand sont très irrégulières. Les malades ne sont pas isolés à temps. Les remèdes manquent à peu près totalement. L'hygiène des W.-C. de l'infirmerie est inexistante : un seau hygiénique pour tout le monde et sans couvercle ! Des tuberculeux crachant le sang et en danger attendent depuis plus de six mois un rapatriement. Le lait est inexistant pour les malades; il a été jusqu'ici fourni par les officiers valides par prélèvement sur leurs colts. L'espace est insuffisant à l'infirmerie : des malades sont renvoyés dans leur baraque avant complète guérison pour faire place aux nouveaux arrivants. Les soins dentaires laissent à désirer : pansements avec un ciment qui ne tient pas, extractions aux piqûres sans effet, absence de prothèse. L'ouverture des abcès s'opère avec des lames de rasoir mécanique, par manque de bistouri. Des malades venant des kommandos, arrivent à l'infirmerie à bout de forces; l'un d'eux tremblait de fièvre depuis plusieurs jours; ils arrivent couverts de poux; l'aumônerie fait bouillir leur linge et complète leur garde-robe par la charité des officiers. Pas d'ambulance pour les évacuations, mais des voitures découvertes exposées au froid, voire des brouettes ou des cages à cochons pour les hommes venant des kommandos voisins. Pour le passage à la radio, le malade doit effectuer à pied une douzaine de kilomètres pour se rendre à l'hôpital de Gross-Born (1).

Malgré les plaintes, aucune amélioration ne fut enregistrée.

Au camp d'Arnsvalde, le service médical fit de notables progrès, par suite d'une installation meilleure. Les médecins français en profitèrent pour en régulariser la marche. Dès la fin mai 1942, par l'intermédiaire du commandant français, les consignes suivantes nous furent communiquées :

— Visites médicales journalières au bloc III, chambre 131 :

8 h. à 9 h. : Ordonnances;

9 h. à 11 h. : Officiers;

14 h. à 16 h. : Sur convocation du médecin.

— Pas de visites normales les dimanches et jours fériés.

— Les consultants sont priés d'attendre dans le couloir, en silence, les bâtiments étant très sonores.

— S'il y a un malade grave la nuit et qu'une intervention immédiate du médecin semble nécessaire, prévenir l'officier interprète du bloc qui avertira la garde par l'intermédiaire des sentinelles.

— Les chefs de chambre doivent signaler la présence des poux et des punaises.

— Visites des malades à l'infirmerie de 16 h. 30 à 18 heures (bloc III, chambre 126); on est prié de ne pas fumer et de parler à voix basse, pour

(1) N. P. C., 22 janvier 1942.

respecter le repos des malades. La chambre 102, celle des contagieux, demeure rigoureusement interdite.

— Enfin, les médicaments reçus dans les colis de France seront remis, en principe, par les Allemands, au médecin-chef français après vérification par le médecin allemand. Le médecin-chef français en assurera la distribution aux intéressés (1).

Quelques jours après — les lunettes manquaient toujours — on nous avertit que, pour en obtenir, il fallait une nouvelle ordonnance du médecin allemand (2).

Toutes ces mesures semblaient être le présage d'une politique nouvelle du Service de Santé allemand, due au changement de camp.

Quelques mois plus tard, les relations se tendirent; on nous rappela que l'envoi direct de médicaments ou de fortifiants était rigoureusement interdit dans tout colis individuel. Cette prescription prévoyait même la confiscation pure et simple des colis contenant de tels produits. On précisait que c'était « par faveur » que de tels colis avaient jusqu'alors été remis aux intéressés (3).

Dans un domaine parallèle, il fallut attendre le mois d'octobre 1943 pour exécuter au camp la prothèse dentaire. Nous fûmes à cette date avertis qu'on pourrait désormais fabriquer ou réparer des dentiers. Nous étions prisonniers depuis plus de trois ans (4).

Ces critiques pourraient être facilement multipliées. Nous en retrouverons d'autres, plus tragiques, quand nous parlerons des rapatriements.

L'état sanitaire. — Aux critiques précédentes, on peut répondre que l'état de santé des prisonniers était assez bon. Avant de risquer une telle affirmation, il est prudent d'y regarder d'un peu plus près. Je le fais, en présentant quelques cas particuliers, puis en parlant du cas général.

Quelques cas particuliers. — Jean Cazeneuve, parlant du déracinement des prisonniers, signale certains cas de folie :

Par ce terme est ici désigné en général l'éloignement brutal de tous les cadres sociaux dans lesquels se trouvait inséré le prisonnier avant sa captivité. En effet, dans son exil, il se trouve séparé de sa famille, de ses amis, de sa profession, de sa patrie, de tous les groupes enfin auxquels il était agrégé... C'est durant la première année de captivité que l'impression de dépaysement et même l'étrangeté du Moi se présentent avec le plus de vivacité. Le conflit atteint son apogée au moment où, considérant que décidément cette situation anormale se prolonge, l'homme balance pour savoir s'il s'intégrera à la vie du camp ou s'il continuera à se réfugier tout entier dans le passé. C'est en effet vers la fin de la première année que l'on constate le plus grand nombre de cas de folie provenant de cette crise (5).

Nous connûmes au camp quelques cas douloureux. Un des jeunes officiers de l'Oflag, après avoir été enfermé dix jours en cellule — il avait été découvert dans un tunnel — fut frappé d'un accès de folie (6). A peine

(1) N. P. C., 26 mai 1942.

(2) N. P. C., 29 mai 1942.

(3) N. P. C., 12 novembre 1942.

(4) N. P. C., 13 octobre 1943.

(5) Jean CAZENEUVE : *opus. cit.*, pages 55 à 59.

(6) N. P. C., 20 octobre 1941.

trois semaines après, un autre était victime à son tour d'une crise de folie furieuse; il fut nécessaire de le ligoter et de l'emmener de force à l'infirmierie où l'on dû se résigner à l'attacher sur une table (1). Près d'un mois s'écoula pourtant avant que ces deux camarades fussent évacués et acheminés vers une maison de santé. Ils partirent seulement le 5 décembre (2).

Plus tard, vinrent s'ajouter d'autres cas aussi graves.

Tous ces accès de folie étaient-ils authentiques? Dans sa nouvelle « Le Radeau de la Méduse », Ratinaud en relate un et laisse planer le point d'interrogation (3). Mais le problème n'est pas là. Ou bien le fou est reconnu simulateur et la sanction intervient sans tarder; ou bien il est déclaré malade et on le traite sans surseoir davantage.

Cas moins douloureux peut-être que les exemples cités, d'autres malades n'en furent pas moins parfois en danger. Et si, selon « Écrit sur le Sable », le capitaine Tamboise fut opéré de l'appendicite sans histoire (4), on peut relever, en novembre 1941, le cas d'un autre camarade atteint d'une crise aiguë et qui patienta vingt-quatre heures au camp. Il vomissait depuis la veille; les médecins français, par téléphone, avaient immédiatement informé le médecin allemand. Ce monsieur daigna venir au camp le lendemain après-midi (5).

Il y eut aussi des cas de typhus, contracté au camp de Gross-Born, dans la crasse de nos baraques, parmi les poux. Ainsi le capitaine de Joigny, qui devait en mourir, et le lieutenant Boyon, évacué en même temps que ce camarade et qui, après une longue maladie, eut le bonheur d'échapper à la mort. Nous devons le retrouver avec joie parmi nous au II B en juillet-août 1942 (6).

Le cas général. — Cas d'espèce, dira-t-on, et tout compte fait fort peu nombreux. Il est intéressant tout de même d'en avoir signalé la présence. Ces cas, du reste, ne suppriment pas les déficiences générales. Dès le mois de juillet 1940, après la fatigue des étapes, le manque de nourriture, l'eau absorbée n'importe où, quand on le pouvait, la dysenterie fit au camp de Gross-Born de véritables ravages; les camarades maigrissaient de façon inquiétante. Quelques cachets de bismuth, un peu de charbon, c'est tout ce dont disposaient alors les médecins français; ces remèdes furent vite épuisés, trop nombreuses étant les demandes (7).

Transférés au camp d'Arnswalde, les pesées mensuelles, qui venaient d'être instituées, furent un précieux renseignement pour le service médical français, mais aussi un motif de panique pour certains prisonniers. A de rares exceptions près, les courbes étaient descendantes. Un fait personnel, dont je m'excuse : je suis passé, au cours de la captivité, de 67,500 kg à 44 kilos : de taille très moyenne, je me considérais pourtant comme un

(1) N. P. C., 12 novembre 1941.

(2) N. P. C., 5 décembre 1941.

(3) Œuvres libres, novembre 1954.

(4) E. L. S., n° 32, 24 mai 1943.

(5) N. P. C., 12 novembre 1941.

(6) N. P. C., 14 janvier 1942.

(7) N. P. C., 23 juillet 1940.

privilegié, doté d'un « organisme d'épargne ». Les plus forts et les plus grands furent aussi les plus affectés.

Plaisantant sur des rapatriements toujours enviés, « Écrit sur le Sable », au mois de septembre 1941, notait que les 3 224 prisonniers du camp représentaient un poids total de 241 700 kilos, en gros 242 tonnes, « de quoi garnir deux trains bien remplis » (1). C'était encore, si l'on en fait la moyenne, un poids très honorable (proche de 75 kg).

Mais pendant plus de trois années encore, la chute des poids fut radicale. L'organisme, depuis longtemps, avait perdu toute cellule de réserve.

Les rapatriements. — Je n'entends parler ici que des rapatriements pour maladies. Des camarades auraient dû rentrer en France, qui restèrent en captivité; des malades auraient dû être rapatriés rapidement, qui le furent après de longues et sinistres comédies. En voici quelques exemples :

1941. — Un capitaine, atteint de paralysie des membres, attendra plus de six mois son rapatriement (2). En mai 1941, « Écrit sur le Sable » plaisante sur les malades vrais et imaginaires :

Les malades vont partir ! Les malades s'en vont ! Les durs, les forts restent, et tous se lamentent, ceux-là d'être malades, et ceux-ci d'être bien portants. Chacun se palpe, s'interroge, se persuade et, miracle de la Méthode Coué inversée, prend languissant le chemin de la « Revierstube ». Qui ne rêve d'une jambe de bois ! Pauvres sains, mes frères, devons-nous nous réjouir de n'avoir eu que des oxyures, étant petits (3) ?

Au mois de septembre, un sérieux départ, presque cent malades, a lieu enfin; le cafard s'empare de certains restants (4). La « listite », comme nous disions, c'est-à-dire cet état maladif qui pousse la victime à se faire inscrire sur une liste de rapatriement éventuel, devient une maladie à l'ordre du jour (5). « Un diagnostic, en effet, écrit le Dr Tartarin, pouvait entraîner le rapatriement et chaque client tenait à nous persuader que son « cas » était particulièrement grave et qu'il fallait le présenter au médecin allemand » (6).

Au mois de décembre, le 8, vingt et quelques nouveaux « heureux » portaient pour la France, tous malades bien entendu (7). Beaux débuts, n'est-il pas vrai ! Mais lents à venir et qui furent à peu près les seuls.

1942. — En 1942, si l'on en croit « Écrit sur le Sable », un dossier de libération aurait servi à un heureux homonyme au détriment du malheureux restant (8).

(1) E. L. S., n° 11, 25 septembre 1941.

(2) N. P. C., 29 janvier 1941.

(3) E. L. S., n° 3, 1^{er} mai 1941.

(4) E. L. S., n° 11, 25 septembre 1941.

(5) N. P. C., 6 septembre 1941.

(6) Dr TARTARIN : Rapport.

(7) N. P. C., 6 et 8 décembre 1941.

E. L. S., n° 15, 11 décembre 1941.

(8) E. L. S., n° 19, février 1942.

Fin janvier, on nous lut au rapport une liste de trente-cinq malades devant être bientôt rapatriés (1). Après bien des péripéties, ils étaient encore à Arnswalde le 10 septembre suivant.

Le 3 avril 1942, dix-huit départs (dont 13 malades) eurent lieu. Parmi ces derniers, le capitaine X... qui a de l'albumine. Le malheureux semble très bien portant et cela fait jaser. En tout cas, de réels malades demeurent. Après de nombreuses démarches, les médecins français obtiennent le rapatriement d'un tuberculeux qui crache le sang; mais il prend la place d'un « cas douloureux », père de quatre enfants et veuf depuis le début de la captivité (2).

Dernier scandale : les malades et les congés de captivité, qui avaient quitté Gross-Born au début du mois d'avril, sont de retour à Arnswalde, le 27 mai. Vu la tension actuelle, il n'y a plus de rapatriements pour le moment (3).

Au mois de juin, trente-quatre malades partent pour Neubrandenbourg; ils doivent être examinés par une commission mixte, comprenant des médecins suisses. Les trente-quatre malades reviennent au camp sans avoir passé de visite, parce que « nous n'avons pas de puissance protectrice neutre! » Trente-quatre? c'est inexact, trente-trois seulement revinrent. Celui qui manquait à l'appel s'était évadé en cours de route. Ironie du sort, il était allé à la visite à la suite d'une attaque de paralysie (4).

1943. — Après plus de six mois de nouvelle attente, l'atmosphère se détendit. A la fin de février 1943, une note annonce : « Les malades inscrits sur des listes de rapatriement et toujours présents au camp seront présentés devant la prochaine commission mixte » (5).

Cette visite eut lieu au mois de mai. Trente-cinq ou trente-six furent présentés. Vingt-deux d'entre eux avaient déjà été reconnus rapatriables par le médecin-chef français et par le médecin allemand du camp. La commission, composée de médecins allemands et de médecins suisses, n'en retint que douze, au mécontentement manifeste des deux médecins habituels du camp (6).

Enfin, le 27 juin 1943, partait du camp un convoi de grands malades (7).

Peut-on imaginer plus longues hésitations? Elles devaient aboutir à la mort de certains camarades avant d'avoir pris le train pour la France; à la mort d'autres camarades, à peine retrouvé le sol natal.

D'autres, qui eussent mérité d'être rapatriés, ne le furent jamais; et l'injustice, pour avoir une fin moins cruelle — notre libération en 1945 — n'en était pas moins réelle et grande.

Mais il est temps de laisser la parole au praticien.

(1) N. P. C., 26 janvier 1942.

(2) N. P. C., 3 avril 1942.

(3) N. P. C., 27 mai 1942.

(4) N. P. C., 16 juin 1942.

(5) N. P. C., 27 février 1943.

(6) N. P. C., 19 mai 1943.

(7) N. P. C., 15 juillet 1943.

LE POINT DE VUE DU PRATICIEN

Le médecin-capitaine Jean Tartarin, a été rapatrié en février 1944 comme personnel sanitaire au titre de la relève. Grâce aux documents rapportés clandestinement, il signait le 5 avril 1945, un rapport : « Contribution à l'étude de la pathologie du prisonnier de guerre : la morbidité à l'Oflag II D-II B de juin 1940 à janvier 1944 ». Ce rapport, dans une première partie, présente des « généralités » sur le milieu oflag, puis étudie spécialement notre camp avec son climat et l'organisation du service de santé : personnel, locaux, matériel, médicaments, consultations et hospitalisation, visites médicales et surtout dépistage de la tuberculose par les pesées périodiques, le calcul de la vitesse de sédimentation globulaire et la radioscopie.

La deuxième partie présente « l'étude de la morbidité » à l'Oflag. Là sont rassemblés des renseignements sur l'âge moyen, l'effectif moyen, le casernement, l'hygiène générale et l'alimentation. Une statistique médicale achève l'exposé, classant les maladies suivant la nomenclature réglementaire du Service de Santé allemand.

Analysons ce rapport très consciencieux et très complet. Plus que toutes les considérations qui précèdent, il permettra de juger l'état sanitaire de l'Oflag II D-II B. En conclusion, je me permettrai pourtant d'apporter quelques réserves.

Après avoir opposé le prisonnier de kommando qui est « avant tout un exilé » au prisonnier de l'Oflag qui est, lui, non seulement un exilé mais « un reclus », le Dr Tartarin nous montre ce dernier condamné à l'inactivité, rationné en vivres, cerclé de barbelés. Sa réaction normale est de se créer des activités artificielles de toutes sortes, dans les domaines physique, intellectuel, artistique et religieux. Le but est parfois dépassé : « Nous avons effectivement observé un certain nombre de cas de surmenage physique et intellectuel, de défaillance de cette volonté toujours tendue, de neurasthénie, de psychose parfois teintée de mysticisme » (1).

Les grands caractères qui ont donc influé profondément sur la pathologie du camp, furent : « Isolement complet du milieu extérieur, alimentation défectueuse à base d'aliments conservés, repli sur soi et rumination mentale incessante devant les barbelés. »

Le problème ainsi posé, le Dr Tartarin oppose les deux camps successifs où nous fûmes prisonniers :

— Gross-Born et « son important espace libre », mais aux baraques inconfortables; « impossible de rester propres malgré les lavabos et les douches installés dans une baraque centrale; nous avions des punaises et souvent des poux ».

— Arnswalde, et ses casernes « où l'étreinte du barbelé est perceptible jusqu'à l'intolérance physique »; « nous sommes mieux installés en apparence...

(1) Toutes les citations entre guillemets sont rigoureusement empruntées au Médecin-Chef TARTARIN.

L'essentiel de son rapport a été publié dans le *Bulletin de la Société de Médecine Militaire Française*, n° 7, juillet 1945, page 194 et suivantes.

la morbidité générale diminue... mais moralement, nous souffrons davantage et le nombre de psychasthénies augmente considérablement ».

Telles furent les conditions dans lesquelles nous eûmes à traîner, misérablement, près de cinq années de notre vie.

Le Service de Santé à l'Oflag

Le cadre une fois tracé, le rapporteur décrit le Service de Santé à l'Oflag. Clientèle nombreuse; il fallait « rassurer les esprits, torturés par cette épreuve infernale », et présenter au médecin allemand celui qui voulait « courir sa chance », sinon d'être rapatrié, du moins de passer devant la Commission Mixte. Comment le Service de Santé était-il organisé pour répondre aux nombreuses demandes?

Ses moyens. — Trois médecins, un pharmacien, un dentiste, un mécanicien-dentiste, dix infirmiers, deux interprètes, telle est la situation à l'Oflag II B de mai 1942 à janvier 1944.

Comme locaux : une salle de visite et de pansements, un petit laboratoire, des salles d'hospitalisation, des salles d'isolement. « En tout, trente lits, suffisants pour nos besoins. » Enfin, un cabinet dentaire, moderne, mais l'atelier du mécanicien-dentiste, « par manque de matériel et de fournitures », ne débite qu'un dentier par semaine.

Une part du matériel, fournie par le Service de Santé allemand, est suffisante pour permettre l'examen général des malades ainsi que quelques examens complémentaires de spécialité... « De plus, nous avons un matériel chirurgical restreint pour interventions simples de petite chirurgie et le matériel nécessaire pour la mesure de la vitesse de sédimentation des globules rouges.... » Enfin, « une lampe à rayons ultraviolets et une lampe à rayons infrarouges ».

Les médicaments, fournis par le Service de Santé allemand, suffisent « en général pour nos besoins. Notre gamme thérapeutique était néanmoins heureusement complétée par les envois de la Croix Rouge Internationale de Genève, de la Croix Rouge Française, des Services du boulevard Raspail (colis de pharmacie aux prisonniers de guerre français) et ceux du Service de Santé militaire français ». La Croix Rouge Internationale de Genève fournit les lunettes.

A Gross-Born, isolés dans la campagne, nous ne pouvons obtenir des consultations de spécialistes : O. R. L., ophtalmologie, neuro-psychiatrie, chirurgie, radiologie, etc. A Arnswalde, consultations et hospitalisations deviennent plus faciles, malgré la crainte des évasions, et « la mise en place d'un dispositif militaire impressionnant ».

Nombre des consultants? « 70 à 80 par jour en moyenne, soit 2 000 à 2 500 par mois, l'effectif total de notre camp! Et nous ne comprenons pas dans ce nombre l'examen des amaigris, dépistés à la pesée mensuelle, les examens périodiques des sportifs. »

Leur mise en œuvre. — Le Dr Tartarin, en octobre 1942, institua la pesée mensuelle obligatoire. Il y avait eu, à Gross-Born, de rares pesées générales. Dans un graphique qui accompagne son rapport, cette pesée

mensuelle révèle des fléchissements nombreux et très importants chez des sujets en bonne santé apparente. Pourquoi ? Irrégularités alimentaires parfois, par suite du retard des colis ; préoccupations morales bien plus fréquemment. Elle « permet de déceler des fléchissements individuels provoqués par un surmenage physique ou intellectuel et par des causes morales sérieuses ».

La mesure de la vitesse de sédimentation globulaire, « presque systématique, s'est révélée précieuse pour le dépistage de la tuberculose ».

« A Gross-Born, il était pour ainsi dire impossible d'obtenir une radio : nos consultants devaient faire plus de 25 kilomètres à pied, à travers la plaine poméranienne pour se faire radiographier, et surtout pendant la saison froide, nous hésitions à soumettre un malade à pareille épreuve. A Arnswalde au contraire, nous eûmes la facilité d'envoyer nos suspects à la radioscopie, dans un hôpital tout proche du camp, et nous en profitâmes largement... Il aurait été souhaitable de pratiquer la radioscopie systématique de tout notre effectif, comme cela s'est fait dans certains camps. Malheureusement, nous n'obtinmes jamais satisfaction sur ce point. »

L'étude de la morbidité

Ses causes immédiates. — Age moyen du camp : 32 ans, calculé en 1943 ; les plus âgés ont 50 ans, les plus jeunes 24 à 25 ans. Le plus grand nombre est entre 30 et 40, « période stable et résistante ». Les aspirants, les officiers les plus âgés ayant changé de camp, des malades étant déjà rapatriés, il y a « une sorte de sélection naturelle qui ne laisse dans notre camp que des sujets très résistants ».

— Effectif moyen : au début, 5 à 6 000 ; début 1941, 2 600 à 2 800 ; depuis mai 1942, autour de 2 500.

— Casernement : nous étions beaucoup trop resserrés. « Si notre isolement de l'extérieur ne nous avait pas protégés des épidémies, nous aurions été impuissants à en arrêter l'extension par des mesures de desserrement des lits ou d'isolement. Nous l'avons bien vu en février 1944, où deux semaines avant notre départ, une épidémie de grippe atteignit en quelques jours au moins 80 p. 100 de l'effectif. »

— Hygiène générale : collectivité sélectionnée, instruite, bien éduquée, qui met en pratique depuis longtemps des précautions d'hygiène individuelle. Et le Dr Tartarin parle d'une propreté corporelle rigoureuse, voire excessive (douches froides quotidiennes même en hiver, pour un certain nombre), soins dentaires recherchés, lutte contre l'avitaminose par l'absorption de comprimés de vitamine C envoyés par kilogrammes par la Croix Rouge de Genève.

A ces précautions individuelles, le médecin-chef ajouta l'épouillage systématique, la mise en garde contre les excès sportifs et intellectuels, contre les excès du sédentarisme et aussi contre les bains de soleil trop prolongés.

« A noter qu'en 1941, il y eut une revaccination antitypho-paratyphoïdique de tout l'effectif et, en 1943, une vaccination du personnel sanitaire contre le typhus exanthématique. »

L'article du Dr Tartarin reproduit ensuite le rapport du pharmacien

Borel, établi en novembre 1942, sur le régime alimentaire du camp. Nous l'avons transcrit plus haut, en parlant de la nourriture. « Nous disposons... chaque jour de 2 200 à 2 300 calories, ration suffisante pour un travail léger, mais qui nous interdit tout excès d'activité tant dans le domaine intellectuel que dans le domaine physique. »

La statistique médicale. — Le compte rendu s'achève par une « statistique médicale des maladies constatées dans notre camp de juin 1940 à janvier 1944 ».

a) Maladies épidémiques et contagieuses : rares. « L'isolement de l'extérieur, les vaccinations, l'épouillage, les mesures d'hygiène individuelle nous ont protégés. »

Affections typho-paratyphoïdiques	3
Dysenteries	193
Angines et amygdalites	79
Varicelles	3
Grippes	214
Typhus exanthématique.	2

La grippe de 1944 n'est pas comprise; elle atteignit plus des trois quarts de l'effectif, « au point que les trois appels quotidiens effectués par les Allemands dans la cour durent être supprimés... Ce fut heureusement une grippe bénigne, à forme surtout digestive... En quelques jours, la grippe guérissait mais laissait après elle une adynamie extrême. Nous n'avons eu qu'un décès par broncho-pneumonie aiguë qui emporta le malade en moins de vingt-quatre heures. Lorsque nous sommes partis, tout était terminé. Mais nous avons éprouvé tragiquement le sentiment de notre impuissance à enrayer le déchaînement d'une épidémie qui aurait pu être grave ».

Il y eut un décès dans les cas de typhus.

Pas de choléra, de rougeole, de scarlatine, de diphtérie, ni de paludisme « sauf quelques accès chez d'anciens coloniaux ».

b) Tuberculose du poumon et des autres organes :

Tuberculoses pulmonaires	25	dont deux décès
Tuberculoses des autres organes	8	dont 5 pleurésies tuberculeuses.

c) Maladies vénériennes 3
(résultant de contaminations antérieures)

d) Maladies par carence et avitaminoses. 27

e) Maladies de l'appareil pulmonaire :

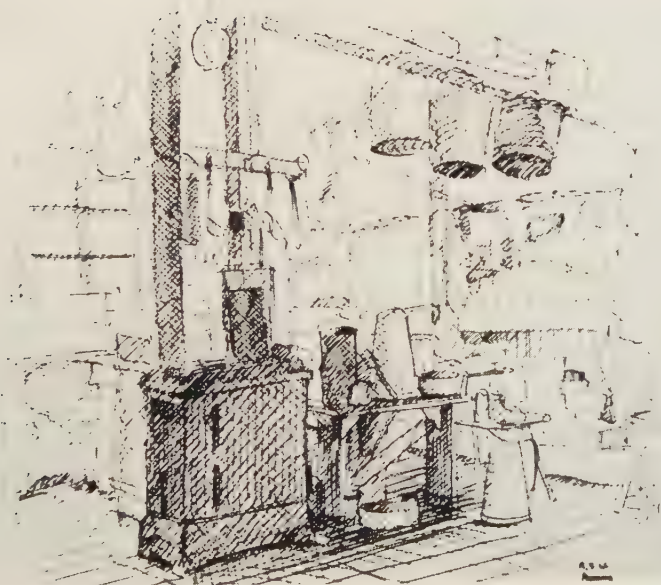
Congestions pulmonaires.	14	
Sinusites, trachéites et bronchites	151	avec recrudescence en 1941 par suite d'un hiver particulièrement rigoureux.

f) Maladies de l'appareil digestif :

Diarrhées banales.	72
Autres maladies du tube digestif.	181



ENTRÉE DE L'OFLAG II D (GROSS-BORN)



OFLAG II D : INTÉRIEUR DE BARAQUE

On peut signaler la « progression notable de ces maladies... L'appendice se défendait de moins en moins bien, à mesure que se prolongeait un régime alimentaire à base de conserves et d'aliments très fermentescibles... Sur 181 maladies de l'appareil digestif, 48 cas chirurgicaux, presque toujours des appendicites aiguës ».

g) Maladies du système nerveux et maladies mentales :

Progression impressionnante de psychasthénies 74

Parmi elles, les maladies mentales vraies, ayant nécessité l'internement, puis le rapatriement, se chiffrent à 15 cas. « Psychasthénies assez sévères pour nécessiter le traitement dans notre infirmerie, c'est-à-dire permettre, outre la psychothérapie et un traitement reconstituant, la séparation du milieu habituel de vie, l'éloignement de la chambrée où la sollicitude souvent maladroite des camarades devenait insupportable. » Il faudrait y ajouter « les nombreuses psychasthénies ambulatoires qui se présentaient chaque jour à notre consultation. En réalité, tous ou presque tous, nous étions devenus de petits anxieux, et nos artistes ont su fixer cette expression tendue, concentrée et profondément triste qui nous faisaient ressembler comme des frères ».

h) Accidents dus aux sports :

Gross-Born (juin 40 à avril 42)	61
Arnsvalde (mai 42 à janvier 44)	15

L'ensemble de ces constatations du praticien est résumé à la fin de son rapport, dans un tableau statistique complet où, mois par mois, sont présentés les cas des différentes maladies.

RÉSERVES APPORTÉES A CETTE ÉTUDE

Pour l'époque étudiée. — « Morbidité générale qui diminue? » C'est vrai; mais il faut minimiser l'écart des chiffres absolus entre l'année 1940 et l'année 1943; les effectifs du camp se sont amoindris.

On doit également souligner l'insuffisance des moyens d'investigation à Gross-Born, notamment en ce qui concerne le passage des malades à la radiographie. De même, le dépistage systématique par radioscopie de tout l'effectif ne fut jamais autorisé, même après le retour du capitaine Tartarin.

Parlant de l'âge moyen du camp, le rapporteur écrit : « Tous les sujets qui n'ont pu résister aux longues étapes sur les routes et à la sous-alimentation aiguë qui a accompagné notre transfert de France en Allemagne furent rapatriés et leur nombre ne figure pas sur la statistique. » Cette phrase en dit long sur la misère du début. Elle n'attire toutefois pas assez l'attention sur la lenteur des rapatriements, voire sur leur complète interruption, en 1942-43, sous le prétexte odieux et ridicule des sanctions Giraud.

Enfin, il n'est fait allusion, dans le rapport du médecin-chef, qu'à quelques rares décès. En réalité, leur nombre dépassa la vingtaine, soit au camp lui-même, soit après l'hospitalisation en dehors du camp. Sans doute, ceux de 1944 ou de 1945 ne peuvent être relevés, puisque l'étude

s'achève en décembre 1943. Mais le chiffre cité reste inférieur au nombre réel. Nous reviendrons sur ce problème dans le cinquième chapitre, en parlant des camarades morts en captivité.

Pour l'année 1944. — Ici, nous rejoignons la conclusion du Dr Tartarin. Après avoir présenté des remarques, valables pour les quarante-deux premiers mois de la captivité :

- diminution progressive de la morbidité par adaptation de l'organisme;
- absence de certaines affections épidémiques et contagieuses;
- rareté relative des maladies de l'appareil respiratoire et de la tuberculose;

- augmentation très nette et progressive des psychasthénies et des affections de l'appareil digestif;

le rapport s'achève par ces mots :

« On peut craindre qu'au cours de l'année 1944, où la résistance de nos camarades a été diminuée :

- « — par l'épidémie de grippe du mois de février;
- « — par les alternatives d'enthousiasme et de dépression provoquées par les événements militaires et politiques considérables qui se sont produits;
- « — par la diminution importante d'une ration alimentaire déjà insuffisante;

- « — par l'absence complète de nouvelles familiales,

la morbidité n'ait augmenté dans des proportions énormes. Souhaitons que, malgré les difficultés inévitables, les médecins du camp puissent nous ramener les documents qui permettraient de compléter cette étude inachevée sur la pathologie du prisonnier de guerre de l'Oflag II D-II B. »

Mes recherches ont été vaines pour cette dernière année. Mais si je ne puis offrir, pour cette ultime période, le point de vue du praticien, la clientèle est là pour affirmer que les pronostics pessimistes du capitaine Tartarin se sont, hélas! réalisés.

A preuve, ce passage du livre de Rolland :

Depuis le débarquement, les colis n'arrivent plus. De l'avis des médecins, et si l'on en croit les bouquins d'hygiène, les Allemands donnent à un prisonnier de quoi s'éteindre tout doucement en huit mois. On a maigri. Les séances d'Éducation Physique ont cessé depuis longtemps; une seule réunit encore cinq maniaques. Sans compter les inconvénients qui affligent le prisonnier. Le médecin dit que 60 p. 100 des hommes de tout âge qui composent notre camp ont des hémorroïdes. Des eczémas insolites et cuisants, des furoncles. Des cellulites qui rendent les mouvements douloureux, des écorchures qui ne veulent pas se cicatriser (1).

Encore faudrait-il ajouter à ce tableau la chute verticale de la santé pendant les premiers mois de 1945.

(1) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, page 22.

CHAPITRE DEUXIÈME

LA VIE INTELLECTUELLE ET ARTISTIQUE

Sous la plume d'un prisonnier rapatrié, on peut lire ces lignes :

De l'officier prisonnier, on n'exige rien, que de demeurer enfermé dans un enclos de barbelés. Une seule astreinte : répondre aux appels, plus ou moins fréquents, ordonnés par la kommandantur du camp. Le châtiment du captif est dur. Ne rien faire ! Je ne connais pas de supplice plus atroce. Les officiers prisonniers en Allemagne n'ont pas accepté. Ils se sont ingénies à se donner du travail. Il en résulte, la personnalité des aînés jouant, que pas un Oflag ne ressemble à un autre. Deux officiers rentrant de captivité n'ont pas les mêmes souvenirs. Dans un tel camp, la pratique des sports l'emporte sur le goût des conférences. Dans tel autre, la spiritualité religieuse est moindre que dans celui-là. Ici, on apprend, l'une après l'autre, toutes les langues que l'on désire apprendre. Ailleurs, on est déprimé, et l'on fait des bridges et des belotes à longueur de journée. Ailleurs encore, on cultive un jardin, potager naturellement, mais on n'y oublie pas les fleurs. Là, des cours fonctionnent comme dans une université. Partout, on tâche de tuer le temps et de se maintenir en forme, physiquement et moralement. On bavarde, on potine, on cause, on discute, on parle de la guerre... celle que l'on n'a pas faite et celle qui se fait sans la France. L'heure du vaguemestre est la seule qui ait une importance de premier plan (1).

S'il est prouvé qu'on ne peut confondre un camp et son voisin, tous les Oflags se sont pourtant essayés au travail, et dans tous les domaines. Et puis, la citation de M. Thierry-Sandré fut écrite par un prisonnier rapatrié assez vite. Des années encore, la captivité devait durer pour l'ensemble des officiers.

Il fallut s'occuper.

Nous décidâmes alors d'assassiner le temps et l'ennui. Et, comme Bergson, nous créâmes « l'ordre » dans notre vie « en organisant le désordre ». Des cours s'organisèrent. Le Recteur des études fut le commandant Baticle, professeur à Paris ; des professeurs bénévoles nous enseignèrent les secrets de la pêche à la ligne et au lancer, du jardinage, de l'apiculture. Les professeurs d'histoire nous rappelèrent l'histoire de France et des autres pays (2).

Dans cette citation, le colonel Desmaires, qui ne fit à l'Oflag qu'un court passage, entremêle deux périodes du travail intellectuel au camp.

(1) *Vrai*, n° 8, 15 avril 1942.

(2) CL. DESMAIRES : *Flambées de Souvenirs* (C. E. A., n° 48).

Le commandant Baticle fut le deuxième recteur de notre université; la variété des conférences porte plutôt la marque des premiers mois à Gross-Born. Il était nécessaire de tuer le temps; les prisonniers s'y employèrent. Cette réaction, que nous avons déjà constatée sur le plan matériel et physique, se manifesta très vite « dans le domaine intellectuel d'abord, où l'on assiste à cette extraordinaire floraison de cours, de conférences, d'examens organisés dans de véritables universités; dans le domaine artistique, où l'on monte des spectacles et des concerts remarquables » (1).

« Les universités de captivité... ne tardèrent pas à voir affluer vers elles le grand nombre des prisonniers. Avec les chapelles de camp — foyers d'une vie religieuse intense — et les théâtres — centres de toutes les activités musicales et des spectacles — elles allaient former bientôt les principaux refuges de vie véritable dans les camps (2) ».

Le sport ne pouvait suffire à combler cinq années d'exil. La fuite de l'inaction, par la lecture qui perfectionne la culture générale, — par l'étude qui enrichit, — par l'exécution d'œuvres d'art qui occupe et passionne, tout cela devait très vite paraître dans les camps. « La captivité peut se prolonger, écrit Jean Cazeneuve. Dès lors, il serait désespérant de songer que plusieurs années de vie pourraient être entièrement perdues. Il faut donc les consacrer à autre chose qu'au jeu » (3).

Les Oflags étaient, à ce point de vue, des lieux privilégiés. Sans doute, ils constituaient des « vases clos où l'homme ne trouve plus que lui-même à qui se confronter. Mais ils étaient peuplés d'intellectuels, d'hommes d'affaires, de chefs d'entreprise, à qui l'habitude de la spéculation philosophique ou technique fournissait des ressources presque inépuisables » (4).

L'Oflag II D-II B ne pouvait échapper à cette constatation générale. Les activités intellectuelles y furent prépondérantes. Les années de captivité n'y furent pas « si perdues qu'il pouvait y paraître quand nous étions derrière les barbelés » (5); les réalisations obtenues demeurent étonnantes.

Tellement que, loin de parler d'inaction, le journal de l'Oflag crut pouvoir évoquer l'activisme du camp. Dans un de ses numéros, après une pleine année de labeurs intellectuels, le chroniqueur décrit cette vie parfois fébrile, parle de nombreux cas de surmenage, et implore « du repos, par pitié. Du calme, de la mesure » (6).

On a parfois parlé de la vie toute d'oisiveté des Oflags; et même on en a fait un argument contre les officiers. Qu'il suffise de répondre avec François Boudot :

Pour ces hommes et ces groupes, plongés dans une vie anormale, le temps n'est point meublé lorsqu'il est employé à un travail imposé par l'Allemand ou des rassemblements dont l'inutilité n'est pas le moindre charme. Seuls les loisirs comptent. Qu'une stupide propagande ait, par l'image ou par le film, représenté la vie des prisonniers comme une fête continuelle, ce n'est point une scandaleuse déformation

(1) Rapport du Médecin-Chef TARTARIN, 5 avril 1945.

(2) Solidarité Universitaire : F. E. S. E., pages 36-37.

(3) Jean CAZENEUVE : Psychologie du PG, page 73.

(4) Francis AMBRIÈRE : Les grandes Vacances, page 308.

(5) P. DARC.

(6) E. L. S., n° 13, 28 octobre 1941 : la vie de la quinzaine, page 12-13.

de la réalité, c'est surtout un contre-sens total sur la psychologie du captif. Les loisirs sont pour lui une forme essentielle de la vie. D'où la place que le théâtre, les sports ont pu jouer, la création de ces universités de camp dont l'éventail des programmes s'étend du niveau de l'école primaire aux instituts supérieurs les plus spécialisés (1).

Il est difficile de reconstituer cet ensemble pour lequel les plus nombreux documents ont été perdus. Dans son Rapport, le colonel Malgorn écrit :

A mesure que les mois succédaient aux mois, le camp s'organisait. L'installation matérielle toujours aussi rudimentaire, le manque d'espace, la cohabitation serrée dans des baraquements, la lutte contre la faim et bientôt contre le froid, n'empêchèrent pas l'éclosion, puis l'épanouissement d'une vie intellectuelle et spirituelle de plus en plus intense. Avant de recevoir de France le moindre document, des conférenciers bénévoles surent intéresser leurs auditeurs en leur parlant de leur profession ou de leur région. Puis l'Université de l'Oflag prit naissance pendant que les premières troupes théâtrales faisaient leur début sur les planches. Ce fut pour l'étude un engouement étrange et qui dura. On voulut mettre à profit cette inaction forcée pour tout connaître. Les sujets les plus variés, les disciplines les plus austères trouvèrent des élèves attentifs. Littérature ancienne et moderne, mathématiques élémentaires et supérieures, chimie, sciences physiques, histoire naturelle, biologie, archéologie, philosophie, histoire, géographie, droit et langues, il se trouva des professeurs pour toutes les matières d'un programme presque sans limites et des élèves prêts à s'assimiler cette richesse (2).

Deux camarades, professeurs à l'Université de l'Oflag, signalent le fait dans leurs lettres, et la difficulté de le faire revivre. L'un d'eux écrit : « Mes conférences, avec quelques autres de quelques autres, ont engraisé l'ingrate terre poméranienne » (3). Et le second, plus pessimiste encore peut-être, précise : « Tout l'enseignement donné au camp n'a guère donné lieu à d'autres écrits que... ceux qui furent abandonnés à Arnswalde » (4).

Malgré ces affirmations décourageantes et en grande partie véridiques, essayons de voir ce que fut « la vie intellectuelle et artistique » à l'Oflag II D-II B.

Après les conférences, distractions intellectuelles des premiers mois de captivité, l'Université prit son essor. Débordant le cadre trop rigide de la préparation de candidats éventuels à des examens fort problématiques, elle suscita une impressionnante série de causeries, destinées à un public plus vaste, se refusant aux cours d'étudiants, mais désireux de se cultiver. Des bibliothèques, les unes fort techniques, les autres de culture générale, s'ouvrirent peu à peu. A l'ombre de l'Université, se multiplièrent les manifestations intellectuelles et artistiques les plus diverses : Belles-Lettres, Semaines d'Études, Beaux-Arts, Expositions d'Arts et Techniques. Enfin, des travaux personnels virent le jour ou du moins furent amorcés.

(1) L'Actualité de l'Histoire, n° 10. Janvier 1955 : Aspects de l'Histoire de la captivité.

(2) Rapport du colonel MALGORN.

(3) Paul RICŒUR.

(4) François LEDUC.

I. — CONFÉRENCES

LEUR LANCEMENT

Dans une causerie aux femmes des camarades de l'Oflag, le commandant Baticle disait :

C'est avant même d'arriver à Gross-Born, cinq jours après notre capture, le 12 juin, à Gedinne (Belgique), que le commandant Rivain, avec qui je venais de faire connaissance et à qui je venais de révéler ma qualité de professeur, me suggéra le projet d'organiser des cours et des conférences dans l'endroit où serait fixée notre prison; et de fait, à peine étions-nous installés à Gross-Born, le 21 juin, que trois jours après, sur l'initiative de Rivain, le colonel Andréi, commandant français du camp, demandait aux officiers volontaires pour distraire leurs camarades pendant leurs trop longues heures de captivité, de lui donner leur nom et d'indiquer de quelle manière ils comptaient les occuper. La réunion me permit de connaître un assez grand nombre d'universitaires, professeurs de faculté, de lycée, instituteurs et membres de l'enseignement libre. Le commandant Rivain se chargea d'organiser un programme de cours les plus divers : cours de langues vivantes (allemand, anglais, italien, voire russe et arabe), cours d'histoire, de géographie, de mathématiques, de sciences naturelles, de droit, de comptabilité et sténographie (1).

Puisqu'il vient d'être nommé, saluons l'organisateur; dans le bouleversement des premières semaines, il fit preuve d'une belle ténacité et d'un singulier optimisme :

Dans nos baraques surchargées, il fallait à peine songer à grouper plus de trois auditeurs pour un vague cours d'allemand... Combien pouvaient être ces obstinés? Cent, deux cents peut-être. Quinze cents autres risquaient de sombrer dans le marasme. C'est alors qu'une semaine après notre arrivée, un extraordinaire metteur en œuvre, le commandant J. Rivain, ancien directeur de la *Revue Critique des Idées et des Livres*, et fondateur de l'Unité Française... a découvert un vaste local qui servait jadis de réfectoire aux sous-officiers allemands et pouvait contenir six cents auditeurs et, le dimanche, un nombre plus grand encore d'assistants à la messe. Dès le 1^{er} juillet, un bel horaire alignait des cours de langues, de sciences, de droit, de comptabilité; des conférences de lettres, de philosophie et surtout d'histoire (2).

Le commandant Baticle, qui devait être plus tard un des recteurs de notre Université, note à juste titre, que le premier but poursuivi fut de « distraire » les camarades désœuvrés. Il devait en résulter, sinon le désordre, du moins une réelle fantaisie dans ce « programme de cours les plus divers ». Certains enseignements déjà, malgré l'absence de tout document, se montraient dignes de véritables cours; d'autres sujets, assez hétéroclites, eussent plus volontiers été placés sous le signe de la distraction et de la détente. En tout cas, la vie intellectuelle était née; et dès ses premiers jours, son activité débordante étonnait à la fois les gardiens et leurs prisonniers.

Je songe, écrit l'un des piliers de l'Université de Gross-Born et d'Arnsvalde, à ce camarade agrégé d'histoire qui, huit jours après l'arrivée à l'Oflag, faisait une

(1) Commandant BATICLE : La vie intellectuelle du camp, 11 octobre 1942.

(2) *Figaro*, 25 juin 1941, page 4 : Extraits d'une conférence sur : « La vie intellectuelle et spirituelle à l'Oflag II D », par le R. P. DES PLACES, aumônier militaire, P. G. à l'Oflag.

conférence sur « le miracle grec au ^v^e siècle », et à ce chef de bataillon, dans le civil professeur de Corniche, à Louis-le-Grand, qui entreprenait un cours d'histoire... Je les admire. C'étaient là de glorieuses exceptions. Les conférences régulières, prélude au fonctionnement d'une Université d'Oflag, ne s'instaurèrent véritablement qu'avec l'arrivée régulière des lettres et des colis qui nous apportaient réconfort moral et physique et, petit à petit, la documentation indispensable (1).

Malgré quelques inexactitudes, — le commandant Baticle était en fait professeur à Saint-Louis, — Borel dépeint assez bien notre situation, au début de la captivité. Pourtant, les « conférences régulières » eurent lieu avant l'arrivée de la « documentation indispensable ». Et, si remarquables que fussent les P^{rs} Baticle et Ratinaud, ils me donneront les premiers raisons si j'affirme que, dès les toutes premières semaines, en dehors de la pléiade des conférenciers bénévoles, ils eurent, parmi les professeurs de la veille, de courageux émules. En fait, arrivés au camp vers le 20 juin 1940, les premiers cours étaient lancés dès le 1^{er} juillet (2).

Pour rassembler un auditoire, il fallait des locaux. Les organisateurs en trouvèrent. Au bloc III, une grande salle inoccupée. Le 1^{er} juillet, à 18 h. 15, le commandant Baticle donnait la conférence inaugurale. Il présentait à un auditoire des plus nombreux la formation territoriale de la France, des invasions barbares à la fin de la guerre de Cent Ans (3). Le lendemain, Ratinaud faisait son premier exposé d'Histoire du Moyen-Age (4).

Si nombreux étaient les sujets proposés, comme les conférenciers bénévoles, que certains cours avaient lieu en plein air, la salle n'y suffisait pas. C'est ainsi que j'assistai, en curieux, à des leçons d'italien qui se donnaient au pignon d'une baraque (5).

Depuis les sciences, les lettres, les langues vivantes, jusqu'à la comptabilité et la sténographie, l'assiduité des sphères intellectuelles du camp surprenait. Les programmes étaient si variés que chacun y trouvait matière à son goût. Tandis que Ratinaud, devant un auditoire de choix, exposait avec complaisance la théorie de la monarchie héréditaire, à l'occasion du règne de Justinien (6), d'autres dressaient le bilan de nos malheurs et s'efforçaient d'en rechercher les causes. « Pourquoi nous avons perdu la guerre »; tel fut le thème de bien des conversations, de bien des échanges de vues. Faiblesses matérielles et morales de la France, forces matérielles et morales de l'Allemagne étaient mises en parallèle. Mais déjà l'espoir renaissait, car, dès ces tout premiers jours, il se trouva quelques prisonniers suffisamment clairvoyants et optimistes pour découvrir l'envers du tableau : l'Allemagne ne manquait pas de faiblesses; la France comptait des forces demeurées intactes. Et la discussion s'achevait parfois par un appel aux jeunes; ils pouvaient sans crainte se remettre au travail, dans l'espérance de jours meilleurs.

(1) André BOREL : Ce que fut la vie scientifique dans mon Oflag (*Bulletin de l'Association des Étudiants et Anciens Étudiants en pharmacie de la Faculté Libre de Lille*, 1946).

(2) La vie universitaire, intellectuelle et artistique dans les camps de prisonniers français en Allemagne, mars 1942, page 19.

(3) N. P. C., 1^{er} juillet 1940.

(4) N. P. C., 2 juillet 1940.

(5) N. P. C., 5 juillet 1940.

(6) N. P. C., 16 juillet 1940.

Aux mêmes dates, le bloc II connaissait des activités analogues. Plus favorisés que nous, car ils possédaient une immense salle de théâtre, nos camarades organisèrent aussi tout un cycle de causeries et de cours. Je ne sais si la conférence inaugurale eut lieu le 1^{er} juillet; en tout cas, le 7, on y parlait du journalisme. La liste des conférenciers, comme celle des sujets traités, y fut également riche.

Le bloc I-IV, dont l'installation fut plus lente, suivit, sur le plan intellectuel, l'exemple de ses deux voisins. Les conférences y furent aussi prisées.

L'EMPLOI DU TEMPS

Un emploi du temps assez précis s'établit bientôt. Le matin était surtout consacré aux cours de langues vivantes. L'après-midi, à des discussions et conférences sur des sujets modernes, en particulier sur la réorganisation de l'État français au lendemain de nos désastres. A 16 h. 30, le journal parlé : Tréheux et Pagosse résumaient les articles des journaux allemands ou français que nos gardiens autorisaient, et utilisaient les nouvelles reçues de nos familles. Après le dîner, la « conférence mondaine », le plus souvent un sujet d'histoire ou de littérature.

Beaucoup, pour être sûrs d'avoir des places, apportaient leur petit tabouret de bonne heure, et en fumant pipe ou cigarette et en bavardant, attendaient le moment où le conférencier paraissait à sa chaire et dispensait la bonne parole... Toutes ces conférences étaient faites avec les seuls souvenirs des conférenciers (1).

J.-P. Maxence (alias lieutenant Godmé), prisonnier à l'Oflag, a tenté de décrire l'atmosphère des toutes premières conférences.

Je me souviendrai longtemps, écrit-il, de la première causerie faite à l'Oflag II D par un jeune officier d'infanterie, notre confrère Armand Lanoux. C'était une sorte de bilan de l'entre-deux guerres, hâtif peut-être, mais âpre, salubre, tout ensemble lucide et courageux. Mille officiers, trois cents aspirants se trouvaient groupés autour de la table qui servait d'estrade. La plupart debout, d'autres assis sur des tabourets ou des bancs apportés des baraques. Un soleil blanc avait chauffé le sable de Poméranie. Pas un souffle ne remuait l'air. Et dans ce calme, dans ce silence, nous connûmes notre première évasion immobile, les premières minutes peut-être où nous nous sentîmes libres dans nos âmes, vraiment affranchis de la condition de captifs, non plus des prisonniers, mais des hommes. D'autres conférences suivirent celle-ci. Sujets et orateurs furent choisis d'abord dans un certain désordre, au hasard des bonnes volontés. Aux heures de cours de mathématiques spéciales, succédait une causerie sur la fabrication de la chicorée, à une leçon de philosophie un exposé sur les grands autostrades d'Europe. On se distrait et l'on s'instruisait tout ensemble. On comblait un peu la longue, l'interminable monotonie du camp, on s'évadait de la seule évasion permise, on reprenait contact avec la vie, on réveillait des esprits guettés par la torpeur ou l'amertume (2).

(1) Commandant BATICLE, causerie citée.

(2) *Vrai*, n° 8, 15 avril 1942, « Universités », par J.-P. MAXENCE.

LES SUJETS TRAITÉS (I)

Le 15 octobre 1940 eut lieu, à l'Oflag, la rentrée de l'Université. Mais tandis qu'en France la période précédente représentait le temps des vacances, Gross-Born avait connu des mois fort remplis. A peu près totalement démunis de livres, les prisonniers cherchaient une occupation. Souvent trop faibles pour s'adonner aux sports, ils tentaient de trouver une diversion en suivant cours et conférences. Ce fut peut-être l'époque la plus belle de cette université naissante. Hormis les réunions du soir, jamais plus les salles de conférences ne devaient connaître de telles affluences.

Grâce à la généreuse amitié du commandant Baticle et à mes notes personnelles, j'ai retrouvé l'ensemble des sujets traités au bloc III de juillet 1940 à juillet 1941. Voici, sommairement regroupés par disciplines, les exposés des premiers mois. Dans la fantaisie des premières distractions intellectuelles, au gré des engagements de conférenciers bénévoles, cela permet, sinon de discerner toujours les affinités des auditeurs, qui prenaient avidement tout ce qu'on voulait bien leur donner en pâture, du moins les domaines les plus courus par les conférenciers eux-mêmes.

Sur un total de cent trente conférences retrouvées pour cette période : douze concernent la philosophie et la morale; dix-neuf la religion et la théologie; vingt-trois les sciences sociales et le droit; cinq les sciences pures; une les sciences appliquées; trois les beaux-arts ou les sports; vingt-trois la littérature et quarante-quatre l'histoire et la géographie. Le tout représente, en dehors des dimanches, où seul avait lieu « le cours public » du soir, une moyenne de deux conférences par jour. S'y ajoutaient, — mais le relevé en demeure impossible, — les cours de lettres, de sciences, de langues vivantes, de droit, qui se déroulaient tout au long des semaines, fort nombreux.

Tous les talents comme toutes les opinions venaient affronter une salle, souvent très réceptive, parfois assez houleuse. Le débat sur la valeur relative des humanités classiques et modernes souleva de vives controverses; pourtant les conclusions tirées le furent dans un esprit de très large compréhension. En général, les conférences se rattachant aux sciences sociales et politiques provoquaient les plus violents remous.

Aux mêmes dates, une activité semblable se déployait au bloc II. Un document, prêté par un camarade de captivité, me permet de relever quatre-vingt-onze conférences, dont les exposés s'échelonnent entre le 7 juillet et le 16 octobre 1940. On les peut grouper ainsi :

Philosophie et morale	5 conférences
Religion et théologie	2 —
Sciences sociales et droit	8 —
Sciences pures.	2 —
Sciences appliquées	3 —
Beaux-Arts et Sports	20 —
Littérature	26 —
Histoire et géographie.	25 —

Ce total, plus faible pour une période un peu plus longue, ne doit pas

(1) Principales conférences au bloc III (appendice II, p. 779).

faire illusion. Il utilise le carnet d'un auditeur, qui faisait incontestablement un choix dans les distractions intellectuelles:

J'aurais voulu pouvoir noter, dans ses grandes lignes, l'expérience similaire du bloc I-IV. Les conférences ne manquèrent pas, ni les bonnes volontés pour les écouter. Je n'ai pas trouvé de document suffisant pour en fournir l'essentiel.

Les premiers mois n'avaient point épuisé les ressources des conférenciers du camp. Et tandis que l'Université, ruche active, préparait les étudiants à des examens officiels, le « tout-Oflag » continuait de se cultiver en assistant à des causeries nombreuses, qui s'échelonnèrent, à une cadence plus ou moins rapprochée, tout au long de la captivité.

De leur côté, les soldats tenaient à utiliser, chaque fois qu'ils le pouvaient, ce perfectionnement inattendu de leur culture générale. Le commandant Baticle écrit à leur sujet :

Je garde... un très bon souvenir des causeries qu'on m'avait demandé de faire aux ordonnances des différents blocs; j'y avais consenti très volontiers et j'ai trouvé chez eux une attention très éveillée : alors que la plupart n'avaient fait que des études primaires, ils se sont vivement intéressés à des causeries sur la guerre de Cent Ans, sur Henri IV, sur l'histoire du drapeau français. Je garde de ces causeries le souvenir le plus sympathique (1).

Gross-Born fut plus propice qu'Arnsvalde à cette forme d'activité intellectuelle. Dans notre seconde résidence, les mesures disciplinaires devinrent rigoureuses. Aucune réunion ne pouvait avoir lieu, même en été, à partir de 17 heures, du moins certaines années. Il y eut encore des conférences pour le grand public; mais les journées de travail étant fort raccourcies, les exposés devinrent moins nombreux qu'à Gross-Born.

Un regard jeté sur les conférences données à l'Oflag après octobre 1940, date de l'organisation rationnelle de l'Université, montre leur nombre diminuer progressivement, leurs genres se restreindre, mais aussi leur qualité s'accroître, grâce à la solidité plus grande de la documentation. Il est vrai qu'elles y perdirent parfois en originalité, en vie.

L'année scolaire 1940-1941 est encore assez florissante. Au bloc III, trente-cinq conférences de philosophie peuvent être écoutées, où Paul Ricœur et Mikel Dufrenne se taillent la meilleure part. Quarante-six exposés de religion et de théologie rassemblent une vingtaine de conférenciers. Soixante-six conférences traitent de sciences sociales et de droit; certaines d'entre elles touchent à des problèmes d'une brûlante actualité : l'autarcie de Funck, la nouvelle Europe, la nouvelle constitution française, problèmes de jeunesse et d'éducation, pour ne citer que quelques titres. Mais déjà la forme « cours » triomphe peu à peu de la « causerie » : Labes, Guibal, Gaudemet et Robuchon abordent le droit. Seize exposés de sciences pures et seize de sciences appliquées s'offrent aux amateurs. Trente-cinq conférences touchent aux beaux-arts et aux sports : le capitaine Rolland y parle d'héraldique et de numismatique, tandis que Verlet nous promène à travers les châteaux de l'Ile-de-France. En littérature, en dehors d'une brochette d'études d'auteurs et d'œuvres, Mourot présente les femmes dans le roman :

(1) C. E. A., n° 71, février 1955.

en tout, quarante leçons. Enfin, la vogue de l'histoire et de la géographie se maintient. Deux cent trente-deux conférences se succèdent, où reparaissent les noms du commandant Baticle, de Ratinaud, Enjalbert, Daniel Robert, Cler, pour ne citer que les plus en vue.

Parfois s'y mêlent des sujets présentés dans le plus grand secret, comme celui traité par le capitaine Billotte : problèmes de débarquement de vive force. Le commandant Baticle en rappelle les circonstances :

Le 18 janvier 1941, devant une salle comble, celui qui s'appelait alors le capitaine (depuis général) Billotte, nous traitait : « Quelques problèmes nouveaux de tactique navale. » Ce titre (à l'usage des Boches) camouflait le vrai sujet qui passionna l'auditoire : L'impossibilité d'un débarquement allemand en Angleterre. Quelques jours après, le conférencier prouvait la possibilité d'une évvasion des plus réussies, en prenant le train, en gare de Westphalenhof, son billet pris d'avance (1).

Ces conférences rassemblaient souvent un assez vaste auditoire. Pourtant, lorsque la température se fit inclemente, le nombre des assidus diminua de façon rapide. Le froid, la fatigue, la routine, le caractère technique et spécialisé de quelques conférences, toutes ces raisons s'ajoutaient pour ralentir l'ardeur, en dehors des causeries destinées au grand public.

Une enquête semblable pour les autres blocs présenterait des aspects identiques : la circulation des conférenciers de l'un à l'autre était généralement autorisée. A partir d'avril 1941, les auditeurs eux-mêmes purent choisir entre les blocs et les salles.

D'autres prisonniers commençaient d'ailleurs à utiliser les colonnes du journal du camp, dont les premiers numéros parurent au printemps 1941. Il contenait alors une page scientifique (2).

Le fait le plus marquant de l'année scolaire suivante (1941-1942) fut l'organisation par Husson d'une magistrale série de conférences — elles devaient durer quarante-deux semaines — sous le titre « Mercredis Naturalistes ». Elles groupèrent chaque fois plusieurs centaines d'auditeurs. Dans son entreprise, Husson était secondé par Laporte et Balland.

Arnswalde, avec sa discipline plus rigoureuse, se montra peu favorable aux conférences. Quelques persévérants tentèrent de maintenir, contre vents et marée, ce procédé de culture intellectuelle. On peut citer un Cours d'initiation à la philosophie, par Dufrenne et Ricœur, des réflexions sur le roman contemporain par Ikor.

D'autres enfin, pour stimuler l'ardeur de leurs camarades lassés d'une captivité trop longue, inaugurèrent de nouveaux cycles de conférences, de nouvelles Semaines d'Études; et ce fut surtout la présentation de « Soixante-dix ans de culture française : 1870-1940 ».

LES PRINCIPAUX CONFÉRENCIERS

Les plus en vue formaient alors un petit groupe, une dizaine peut-être.

En philosophie, le lieutenant Ricœur fit défiler sous nos yeux l'histoire des idées philosophiques depuis les premiers penseurs grecs jusqu'à l'orée

(1) C. E. A., n° 71, février 1955.

(2) E. L. S., n° 3 et n° 7, mai et juillet 1941.

des temps modernes. Il créait en quelque sorte son cours, en parlant sur quelques notes. L'élocution en souffrait parfois; mais cette méthode nous valait, de temps à autre, des ouvertures insoupçonnées sur les plus vastes horizons de la pensée philosophique au cours des âges.

En religion, le capitaine Garrone produisit sur ses auditeurs une impression profonde. La fresque dogmatique qu'il brossa en une dizaine de leçons, malgré l'élévation des sujets abordés — je songe à l'exposé sur la Trinité — frappait par sa clarté et sa simplicité. Expression limpide d'une pensée sûre d'elle-même, mais dont le charme le plus grand était le fait d'une humilité et d'une bonté sans égales.

Les sciences sociales permirent au commandant Rivain de donner sa mesure. Son plus grand mérite reste d'avoir su repérer les valeurs pour les inscrire à son emploi du temps. C'était, dans sa pensée, un moyen de rencontre entre toutes les tendances, toutes les opinions politiques, philosophiques et religieuses. Les « échanges de vues » qui venaient clore chaque conférence permettaient d'accroître encore l'intérêt de l'exposé lui-même. Les prisonniers se souviendront longtemps sans doute de son visage de Jupiter olympien, et de ses interventions parfois nébuleuses à force d'être profondes.

Le lieutenant Lanoux, conférencier des plus séduisants, nous offrit un exposé sur « la condition du prisonnier », qui mérita son insertion dans « Écrit sur le Sable » (1). Ces premiers mois de captivité, nous apprîmes plus encore à le connaître par ses interventions, âpres et incisives, à l'issue des conférences sur les sciences sociales et politiques. En réponse aux « principes d'un État moderne », du recteur, sa conférence sur « la pratique d'un État moderne », fit impression dans le bloc III. Contrôle de l'État sur le plan économique, appuis de la famille et de l'entreprise sur le plan social, réaction contre l'abus de pouvoir et le manque d'enthousiasme sur le plan politique, tels furent les thèmes qu'il développa, terminant par un appel à l'esprit de communauté et à la collaboration des classes.

Le commandant Baticle, agrégé de l'Université, ancien élève de Normale Supérieure, avec une mémoire étonnante, d'autres diraient insolente, nous fit un vivant récit de l'histoire moderne et contemporaine. Jugement équilibré et nuancé, présentation fréquemment anecdotique, le Pr Baticle semblait vouloir surtout — c'est un modeste — distraire ses camarades. Il retrouvait, dans les rangs de son auditoire, un certain nombre des élèves qui avaient suivi ses cours de Corniche au Lycée Saint-Louis.

Le lieutenant Enjalbert, lui aussi agrégé de l'Université, présenta d'abord l'habitat rural, son groupement et sa dispersion en rapport avec la structure agraire (2); puis il se chargea des cours d'histoire économique à l'époque moderne. Il fit preuve d'une belle ténacité, s'efforçant, en des exposés parfois pénibles, de nous révéler les répercussions profondes de la vie économique des États sur leur histoire.

Le lieutenant Ratinaud nous parut le plus brillant conférencier du bloc III. Jeune professeur d'histoire au Lycée de Brest, agrégé de l'Univer-

(1) E. I. S., nos 1, 2 et 4 : mars, avril et juin 1941.

(2) N. P. C., juillet 1940.

sité, il était favorisé par une prodigieuse mémoire, jointe à un extraordinaire talent oratoire. Après avoir donné, au cours du mois de juillet, une série de causeries sur le miracle grec (1), il nous présenta, avec fougue et beaucoup d'esprit, de véritables fresques de l'histoire du Moyen-Age. Il laissait transpercer, avec une remarquable désinvolture, ses prétendues affinités politiques. Maître de la synthèse, il sut montrer aux auditeurs qui s'écrasaient littéralement à ses cours, ce qu'on appelle la philosophie de l'histoire.

Le lieutenant Daniel Robert, lui aussi agrégé de l'Université et ancien élève de Normale Supérieure, inaugura les cours de géographie humaine. Avec lui, nous avons parcouru les pays du Nord et du Centre de l'Europe. Encore fatigué par les souffrances des étapes, il apparut d'abord à certains quelque peu somnolent et flegmatique. Il devait bientôt se révéler brillant, dans un cours magistral sur l'histoire de la Réforme.

L'histoire de l'art était le domaine du lieutenant Verlet, attaché au Musée du Louvre; il se proposa de nous promener à travers les merveilles du château de Versailles et des somptueuses résidences de l'Ile-de-France. Au long de l'exposé, d'excellents croquis au tableau noir venaient illustrer sa conférence.

Mais ce palmarès ne saurait prétendre être complet, ni épuiser la liste des mérites. Le corps « professoral » était des plus variés; ceux qui donnaient ainsi des cours ou des conférences « n'étaient pas tous des universitaires : on y voyait voisiner des ecclésiastiques, des officiers d'active, des avocats, des diplomates » (2).

Un certain nombre de ces conférenciers en renom étaient munis d'Ausweitz délivrés par les Allemands; ces autorisations permettaient à leurs possesseurs de franchir les barbelés qui séparaient les blocs. Les différents « centres de pensée » échangeaient ainsi fraternellement leurs sommités intellectuelles. Le bloc II nous faisait profiter de son philosophe et de son historien de l'art, parmi d'autres; le bloc III envoyait au bloc II, parmi ses lumières, sa rutilante brochette d'historiens. Les mêmes sujets pouvaient ainsi être successivement traités devant les différents auditoires du camp.

Identité dans le domaine philosophique avec Ricœur, dans celui des sciences pures avec Savinas, de la littérature avec Lanoux, Desbiez, Eyler, Godmé, Mourot, Ikor et Rolland, comme dans le domaine historique avec Ratinaud, Daniel Robert, Enjalbert, et d'autres... Quant au domaine théologique, les blocs I, II et IV n'étaient certes pas en retard sur le bloc III. Mais ils préféraient, aux exposés-conférences, les pastorales familières au cours d'offices liturgiques.

Ainsi s'écoulaient, assez vite quoi qu'on puisse en penser, les loisirs à l'Oflag. Absorbés par leur installation matérielle, l'organisation de leurs cuisines en plein air, la multitude des conférences qui leur furent prodiguées, favorisés par la saison d'été, les prisonniers parvinrent rapidement au mois d'octobre. Il fallait installer définitivement les travaux de l'esprit, pour faire face, malgré l'hiver poméranien qui déjà s'annonçait. Vers cette

(1) N. P. C., juillet 1940.

(2) C. E. A., n° 71, février 1955.

date s'effectua la réouverture des cours, avec une organisation plus logique. L'Université du camp, aux cadres plus précis et plus techniques, guiderait désormais la vie intellectuelle de l'Oflag, laissant aux conférenciers leur place pour accueillir le grand public.

II. — L'UNIVERSITÉ DE L'OFLAG

(15 octobre 1940 - 29 janvier 1945)

Il est possible de présenter son organisation, les diverses facultés, les activités annexes de l'Université, et de conclure par les résultats obtenus, la validation des examens subis en captivité.

SON ORGANISATION

Un aperçu chronologique de cette organisation, les problèmes matériels qu'elle posa, les horaires de cours, le corps professoral, formeront cette première partie.

APERÇU CHRONOLOGIQUE. — L'hiver 1940-1941 demeure encore placé sous le signe de la dispersion. Dans un article sur l'*Alma Mater*, Jean François décrit ainsi l'atmosphère de ce premier hiver studieux :

L'ennui naquit un jour de l'Université, disent certains mauvais plaisants. La captivité leur a donné tort, en faisant naître, de l'ennui collectif, l'université française de l'Oflag II D. Rapidement, dans chaque bloc, s'organisèrent des conférences aux thèmes les plus variés. Grosse affluence d'emblée... Des cours aussi s'ouvraient (grec, mathématiques, langues vivantes). Peu à peu, l'ordre remplaça l'anarchie : l'enseignement officiel prenait forme sous l'autorité d'un Recteur. Chaque bloc avait ses conférences d'information générale, qui, le soir, attiraient un nombreux public; chacun possédait son Université autonome, ses facultés de droit, de lettres et de sciences, qui se disputaient les élèves et réglaient parfois sur le terrain sportif leurs querelles intestines (1).

Telle fut, avec quelques réserves, la situation initiale de notre Université. En fait, les Universités « rivales » ne pouvaient guère se disputer leurs élèves, car les blocs étaient encore rigoureusement fermés les uns aux autres; c'est plutôt un amical échange de professeurs qui se poursuivait entre elles. Quant aux règlements de comptes sur le terrain sportif, ils eurent lieu surtout après l'ouverture des blocs, quand la neige fut enfin fondue, en fait le 26 juin 1941. On lit à ce propos dans notre journal du camp :

Vous n'avez sans doute pas complètement oublié cette récréation du 26 juin, où votre recteur en robe, précédé d'une musique militaire et suivi des professeurs de droit et de lettres en robe, présida une mémorable séance de foot-ball mettant aux prises les deux facultés, après avoir fait prêter serment à l'arbitre Bidard qu'encadraient, pour le protéger, des gardes du corps, costauds, qui hantent peut-être encore le sommeil de Carlier et de Champagnat! Je m'étais bien amusé et je n'étais pas le seul (2).

(1) E. L. S., n° 33, 15 juillet 1943.

(2) C. E. A., n° 71, février 1955.

Dès novembre 1940, les officiers allemands gardiens de prisonniers dans la région de Stettin surnommaient notre Oflag « le camp savant » (1). En fait, il en fut de même, peu ou prou, dans tous les camps d'officiers, au camp des aspirants; dans certains stalags et plusieurs camps de sous-officiers. Dans une brochure publiée en mars 1942, sous le titre : « Universités de camps », on relève sept universités de prisonniers, le Stalag I A, et les Oflags II D, IV D, V A, VI A, VI D et XVII A. Deux d'entre elles sont désignées comme Universités importantes (Oflags IV D et XVII A); une comme « Université de plus grande importance », et c'est l'Oflag II D (2). Francis Ambrière, dans « Les grandes vacances », exprime la même idée :

Il n'y a eu véritablement de vie dramatique et de vie universitaire dignes de ce nom, c'est-à-dire suivies, cohérentes et ouvertes à la totalité des Français, que dans les camps où les prisonniers ne travaillaient pas, soit en raison de leur grade comme dans les Oflags, soit par refus délibéré de participer à l'effort de guerre du Troisième Reich. Voilà les rarissimes exemples, où nos gardiens n'étaient pour rien (3).

Et Godmé précise, — il s'agit cette fois de notre camp :

L'organisation improvisée se transforma en une véritable université. La matinée était généralement consacrée aux descriptions scientifiques et philologiques. L'après-midi se succédaient cours d'histoire, de géographie, de littérature, de philosophie, voire d'agriculture. Le soir, une conférence d'intérêt général réunissait un public plus vaste. Ainsi, les plus jeunes d'entre nous, ceux que la guerre avait arrachés à leurs études, pouvaient préparer leurs examens... Plus profitables encore que les cours, des conversations les suivaient où discussions âpres et cordiales, échanges de vues souvent pénétrants mettaient de la passion, de la flamme. Notre vie intellectuelle valait bien celle de la Sorbonne (4).

Cette dernière affirmation demeure discutable; mais l'essentiel était atteint; nous avions, à notre souffrance de prisonniers, un puissant dérivatif. A maintes reprises, des officiers ont affirmé que les heures ainsi consacrées à l'étude, étaient arrachées de haute lutte à la tristesse et à la désespérance. Entretenir la culture des uns, accroître celle des autres, ne fut pas le moindre succès de l'Université de Gross-Born.

Des cours avaient lieu dans tous les blocs; les difficultés étaient en partie tournées par le transfert des professeurs de l'un à l'autre. Un document, émanant du lieutenant-colonel Charles Pluvinage, rapatrié comme ingénieur agronome, et daté de Neuilly, 9 décembre 1941, informe M. le Ministre de la Guerre (Service des PG) et M. le Ministre de l'Éducation Nationale qu'une Université était instituée au bloc IV où étaient enseignées les disciplines suivantes : agriculture, droit, notariat, fiscalité, comptabilité; sciences mathématiques et physiques; sciences naturelles; sciences religieuses et sociales; histoire et géographie; littérature et philosophie; technologie et sciences appliquées; beaux-arts; langues vivantes; banque et bourse (5).

(1) N. P. C., 25 novembre 1940.

(2) La vie universitaire, intellectuelle et artistique dans les camps de prisonniers français en Allemagne.

(3) *Op. cit.*, page 131.

(4) *Vrai*, n° 8, 15 avril 1942, page 6.

(5) Dossier communiqué par M. l'Inspecteur Général DESFORGE.

En mars 1941, les conditions du climat s'adoucissant un peu, l'Université rebondit, avec une formule légèrement modifiée. Dès le dimanche 16 février 1941, une réunion inaugurale avait eu lieu sous la présidence du commandant Baticle. M. de Blonay, répondant au lieutenant Marichal, annonçait sa visite en qualité de Secrétaire général de l'Œuvre de Secours aux Étudiants Européens. Il était habilité par le Ministre Jacques Chevalier pour constater dans les camps ce qui avait été fait au point de vue intellectuel, donner le droit de valider les examens, et préciser la durée des études. Il fallait que ce personnage trouvât en arrivant une vie intellectuelle organisée. Aussi, dès cette date, il fut décidé que les étudiants pourraient s'inscrire auprès des « Directeurs d'Études », aux lettres Mourot, à la philosophie Dufrenne, à l'histoire Enjalbert et Ratinaud, aux mathématiques Pailloux, au P. C. B., à la physique et à la chimie Butterlin, enfin au droit Robuchon.

Le 1^{er} mars 1941, le colonel Gruyer, commandant le camp, inaugurerait solennellement les cours de la Faculté de Droit. Un registre d'inscription fut dès lors ouvert. J'ai pu y relever les effectifs suivants :

Études supérieures :

Lettres	114 inscrits
Droit	204 —
Sciences.	162 —
Total	480

Études secondaires et techniques :

Baccalauréat.	27 inscrits
Brevet d'Enseignement agricole . .	108 —
Total	135

En tout, 615 inscriptions sur ce premier registre. Toute la journée, de 8 heures à 11 heures, et de 12 h. 45 à 16 heures, fut réservée à des cours. Assiduité remarquable; voisinage des aînés et des jeunes, « tous désireux de s'instruire pour servir, et réalisant ainsi, à trois cents lieues de la France, leur devoir de Français » (1).

Ce 1^{er} mars semble avoir été, en fait, un lundi 3 mars. Qu'importe! Dans l'allocution d'ouverture prononcée par le Recteur, on lit :

... En suivant avec assiduité les cours, en vous astreignant aux devoirs écrits, aux exposés oraux qui vous seront proposés, vous donnerez la preuve que vous avez la volonté ferme... de préparer des examens utiles..., d'étendre votre culture, de devenir plus hommes... Lentement, mais avec ténacité, nous nous efforcerons d'obtenir de nos propriétaires provisoires le passage des étudiants et des professeurs d'un bloc à l'autre, la création de salles d'études, la facilité de nous faire venir des livres (2).

Faire passer les professeurs était chose relativement facile. Mais les étudiants? quelle complication pour nos vigilants gardiens! Pourtant les salles étaient si petites et les cours si nombreux qu'un seul bloc n'aurait pu y suffire.

(1) Commandant BATICLE : 11 octobre 1942.

(2) Commandant BATICLE : 3 mars 1941.

C'est à la suite de difficultés trop grandes que les Allemands décidèrent d'établir une libre communication entre les blocs, du moins de 8 heures à 22 heures (1). Ce grand événement, qui allait faciliter de beaucoup la tâche de l'Université, survint le 21 mars 1941, avec la naissance théorique du printemps. Et ce fut une des plus belles époques de notre Université. Il fut possible

d'unifier les mouvements particularistes et de substituer à une organisation géographique arbitraire un plan rationnel d'études. Désormais l'Université, avec son Recteur, ses Doyens, ses Directeurs d'Études, son corps professoral, était une puissance avec laquelle il fallait compter. Forte de l'éclat de son enseignement et de la masse de ses élèves, elle parlait haut et revendiquait âprement les locaux... Le camp entier se réveillait étudiant. L'emploi du temps obligeait les auditeurs à des prodiges de vitesse et d'astuce (2).

En fait, quelques cours particuliers subsistèrent; mais il y eut toujours échange de professeurs.

Après plusieurs mois d'organisation et cette année d'essor, en mai 1942, nous partions pour Arnswalde. Sans compter les auditeurs libres, chaque cours, à Gross-Born, avait été suivi par vingt à cent cinquante étudiants assidus. Les difficultés de l'installation à peine écartées, les Allemands apportèrent la plus grande mauvaise volonté à nous concéder les salles demeurées libres, ou à nous restituer une partie de nos instruments de travail. Autant d'entraves. Dès le mois de juin, un premier programme de reprise des cours est affiché au gymnase (3). Mais il fallut attendre le mois d'octobre 1942, pour voir l'Université triompher de telles secousses. Deux années scolaires durant, elle allait assurer encore une intense vie intellectuelle.

Le Recteur profita de l'interruption due au déménagement et à l'installation, pour remettre au colonel Vendeur, à sa demande, une note sur « l'évolution de notre organisation universitaire au cours des quatre derniers mois ». Après avoir exposé les principes directeurs, présenté les difficultés accrues, et signalé l'aide efficace de la France et de l'étranger, le Recteur concluait :

Dans l'ensemble, l'activité universitaire du camp est, vous le savez, très diverse, très réelle. Il y règne le meilleur esprit de camaraderie et de solidarité entre tous. Des efforts méritoires et parfois d'éclatantes qualités des professeurs et des élèves ne cessent de s'y déployer et attestent les qualités de labeur et les vertus intellectuelles qui survivent dans notre Patrie vaincue (4).

Il serait déloyal de taire la diminution d'effectif des étudiants. Peu à peu « la routine s'empara de tout : perte d'attention des élèves, de zèle de certains professeurs. Les juristes alors créèrent l'E. S. O. P. (École Supérieure d'Organisation Professionnelle) » (5).

(1) La vie universitaire, intellectuelle et artistique dans les camps de prisonniers français en Allemagne, mars 1942, page 19.

(2) E. L. S., n° 33, 15 juillet 1943.

(3) N. P. C., 6 juin 1942.

(4) Dossier de M. l'Inspecteur Général DESFORGE.

(5) E. L. S., n° 33, 15 juillet 1943.

Arnswalde se révélait fort différent de Gross-Born :

Finies les conférences du soir et les cours après 5 heures ! En revanche, la bibliothèque universitaire, qui ne partageait pas la quarantaine des bibliothèques générales, eut un regain de faveur. Étude au réfectoire... Austérité détendue : cours de peinture et de musique très appréciés... Il reste les purs, les fanatiques, les consciencieux qui ont pris goût au fruit de l'Arbre de la Science, et qu'empêchent de dormir les lauriers... de la future distribution des prix (1).

La quantité des étudiants avait diminué; mais à quoi s'en prendre, sinon d'abord à une situation devenue précaire? Bientôt, les avantages de l'isolement propice aux études, disparurent. L'année 1943 finissante et les débuts de 1944 furent lourds d'heureux présages. Puis la radio clandestine nous annonça, — nous achevions alors la quatrième année scolaire, — le débarquement de Normandie. Vaille que vaille, l'Université demeurerait fidèle; les plus courageux de ses élèves et de ses maîtres lui dictaient son devoir.

Vinrent les grandes vacances 1944; l'arrière-saison fut difficile; plus de colis de France; des santés fort délabrées. Octobre et novembre passèrent. La vie politique, avec la résurrection de la France, avait définitivement pris le pas sur les préoccupations culturelles. Bientôt, le 29 janvier 1945, l'*Alma Mater* fermait ses portes et lançait tous ses élèves, auditeurs libres et étudiants, sur les routes enneigées de l'Ouest.

Au début, l'Université était apparue aux prisonniers oisifs comme un divertissement et une consolation. Peu à peu, elle était devenue une occupation quasi professionnelle pour les enseignants, quasi scolaire pour les élèves. Faute de réalisations tangibles, la lassitude vint, à partir d'octobre 1943 : on ne peut éternellement se préparer à sa licence ! Il y eut alors une certaine tendance à revenir aux formules plus récréatives du début, un fléchissement de l'intérêt pour les « longs cours », un goût prononcé pour la variété. Après juin 1944, faute de nourriture suffisante, ce fut un arrêt à peu près total.

Au passage, faisons justice d'une objection qui surgit à l'esprit. Parler d'université, n'est-ce pas un mot bien solennel pour désigner notre groupe d'intellectuels ? En 1940, le camp possédait trente-et-un anciens élèves de l'École Normale Supérieure, agrégés de l'Université, sans préjudice d'autres camarades, agrégés ou docteurs. Au gré des changements de camp, certains disparurent; d'autres vinrent les remplacer. Corps professoral amplement suffisant et digne de prodiguer aux prisonniers de l'Oflag toutes les formes de la culture intellectuelle (2).

PROBLÈMES MATÉRIELS. — Pour que l'Université fonctionne, il fallait des instruments de travail : des locaux, des cahiers et des livres.

Des locaux ? ce ne fut pas le plus simple. Ce problème dépendait de la bonne volonté de nos gardiens. A Gross-Born, les salles d'études et de cours

(1) E. I. S., n° 33, 15 juillet 1943.

(2) Annuaire des Anciens de l'École Normale Supérieure.

furent relativement nombreuses : grande cantine, baraque 0, salle des coiffeurs, pour le bloc II; salle des conférences et arrière-cantine, pour le bloc III. Les intellectuels en quête de silence s'y trouvaient assez bien, surtout quand cette dernière pièce eut été agrandie, le 13 novembre 1941. Une chambre, toute ouatée de silence, était le sanctuaire des professeurs. La difficulté principale venait de l'absence fréquente de tables dans les salles de cours : nous écrivions sur nos genoux; les plus favorisés étaient munis d'une planchette qui soutenait cahiers et livres. Au camp d'Arnswalde, les réfectoires devinrent salles d'études à certaines heures de la journée : celui du haut, de 8 heures à 10 heures et de 14 h. 45 à 16 heures; celui du bas, de 14 h. 15 à 16 heures, sauf la salle réservée à la Poste (1). Les cours se donnaient dans un garage; les professeurs avaient trouvé refuge dans une chambre; enfin une salle de travail existait dans un comble du bloc III.

Des cahiers? Après les ventes capricieuses du cantinier Schmidt, il fut parfois difficile de trouver sur quoi et avec quoi écrire. Mais bientôt, papier et cahiers nous furent fournis par le Fonds Européen de Secours aux Étudiants (F. E. S. E.) (2). Des cahiers? mais aussi de la craie, des plumes. Les débuts furent pénibles : j'ai eu sous les yeux la liste des destinataires de trente-cinq cahiers que le Recteur Baticle avait obtenus de haute lutte le 15 mars 1941; il avait tenté une équitable répartition entre les professeurs responsables des différentes disciplines : chacun un cahier!

Des livres? des envois particulièrement importants parvinrent à l'Oflag. Plusieurs organismes, français et étrangers, s'étaient donné comme tâche de venir à l'aide des prisonniers étudiants. Parmi ces généreux donateurs, j'ai relevé :

— En France : le Centre d'Entraide aux étudiants mobilisés et prisonniers. La mise en route de ces Services du Livre, en zone libre par la Délégation Générale de la Croix Rouge Française, en zone occupée par le Comité d'Assistance aux prisonniers, fut assez lente; il était difficile d'obtenir des Allemands le nombre des prisonniers et leur répartition dans les camps. Il fallut à ces organismes une longue insistance, « les autorités allemandes n'ayant apporté aucune bonne volonté à fournir ces renseignements » (3). Ce fut ensuite le Lycée Janson-de-Sailly, puis l'Université de Montpellier, qui avait fraternellement accepté la charge du parrainage de l'Université de l'Oflag. Et sans doute certains organismes français sont-ils omis dans cette liste?

— A l'étranger : l'Université de Genève nous fit à plusieurs reprises, des cadeaux vraiment royaux de livres d'études historiques, scientifiques et littéraires, qui nous rendirent les plus grands services. Le Secrétaire de cette Université m'écrit :

... Je n'ai malheureusement pas pu retrouver dans nos archives d'indications précises sur ces envois. Durant la guerre, nous avons répondu à une quantité de

(1) N. P. C., 7 juin 1942.

(2) 13, rue Calvin, Genève.

(3) Délégation Générale de la Croix Rouge en zone non-occupée, par l'intendant ASTIER, page 61.

demandes provenant de divers comités et nous y avons répondu dans la mesure de nos modestes moyens. L'essentiel pour nous est de savoir que nous avons pu être utiles et adoucir la captivité des malheureux prisonniers (1).

De son côté, le « Fonds Européen de Secours aux Étudiants » se montra particulièrement généreux. Pour les seuls prisonniers français, cela représente l'envoi de 50 126 livres. Je dois à l'obligeance du Secrétariat de cette œuvre de solidarité, le dépouillement détaillé des envois effectués à l'Oflag II D-II B, du 17 octobre 1940 au 16 janvier 1945 : 479 colis individuels ou collectifs, et 1 415 volumes recensés. Les envois sont adressés, soit au camarade chargé des cours, soit au Recteur de l'Université, soit au Doyen des officiers, avec la mention : « Pour le camp ». De place en place, on note l'existence d'un nouveau don : Société des Sciences Naturelles de Lausanne, Société Vaudoise; parfois les dons signalés tiennent à conserver l'anonymat. Toutes les disciplines représentées à l'Université de l'Oflag furent ainsi redevables au Fonds Européen de Secours aux Étudiants, d'envois indispensables, livres précieux et fort appréciés. Littérature, histoire, géographie, sciences, langues vivantes, philosophie, architecture, enseignement agricole, etc., sans oublier les volumes d'intérêt général, destinés à parfaire la culture intellectuelle de l'ensemble des prisonniers du camp (2). Autre source, « l'Alliance Universelle des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens », qui devait acheminer vers les camps d'Allemagne près d'un million et demi de livres (3). Sans omettre la Croix Rouge Internationale de Genève.

Le matériel divers reçu au camp, écrit le colonel Malgorn, comprenait des livres, du papier blanc et des fournitures scolaires, des instruments de musique, du papier à dessin, de la peinture. Les livres nous étaient expédiés par divers groupements et organismes de France et par des particuliers. Nous en avons également reçu par la Croix Rouge de Genève. Ils étaient répartis suivant leur nature à l'Université de l'Oflag, aux Cercles techniques, aux Groupements folkloriques, etc., après censure par les Allemands. Lorsque les transports furent interrompus entre notre pays et l'Allemagne, en juin 1944, nous reçûmes plusieurs envois de beau papier de Suède par l'intermédiaire du C. I. C. R. C'est également par la Croix Rouge que nous reçûmes de nombreuses partitions musicales et des accessoires tels que des cordes de violons (4).

Nous avons en outre obtenu, à l'Oflag II B, l'autorisation de faire des emprunts de livres à la bibliothèque de l'Université de Königsberg, pour les prisonniers qui préparaient des thèses. Demandes et envois de livres avaient lieu plusieurs fois par mois. Cet échange devait rendre service à quelques camarades (5). Il faut dire qu'il n'en fut pas toujours ainsi; certaines demandes adressées aux Allemands pour obtenir des ouvrages spécialisés demeurèrent sans réponse (6).

A tous ces envois collectifs, il faut encore joindre les précieuses expédi-

(1) H. BLANC : Lettre du 20 octobre 1954.

(2) Solidarité Universitaire : Aide aux victimes de la guerre 1940-1944, Genève, 1944.

(3) *Inter arma caritas*, page 63.

(4) Rapport au Ministère des A. C.

(5) Capitaine HAMELIN, Recteur de l'Université de l'Oflag.

(6) Jean RATINAUD.

tions faites par nos familles, en puisant dans les livres personnels des prisonniers du camp. Tout cela constituait un imposant ensemble; il permit de monter une riche bibliothèque universitaire, sous la direction de deux camarades : Gigot, archiviste en chef de la Dordogne, et Pic, professeur à l'École Normale d'Avignon. Hélas! cette bibliothèque, comme toutes les autres, avec bien des documents auxquels nous attachions au moins le prix du souvenir, demeura sur place lors de notre départ d'Arnswalde en janvier 1945.

ORGANISATION DES COURS. — Toujours ironique, « Écrit sur le Sable » note :

On se préparait fiévreusement à l'agrégation, à la licence, au baccalauréat, au certificat d'études; on apprenait pêle-mêle l'allemand, l'anglais, l'italien, l'espagnol, l'arabe, le russe, le suédois, le japonais. On assaillait les cours techniques : brevet agricole, secrétariat de mairie, professorat d'Éducation Physique, etc. Et dire que, dans un geste généreux, le Ministre de l'Éducation Nationale a bien voulu admettre la validité... du certificat d'Études (1)!

Cette énumération est presque trop complète; pour la licence par exemple, plusieurs certificats n'étaient pas accessibles aux étudiants. La besogne n'était pas facile pour le Recteur et son Conseil pour accorder les horaires des multiples cours avec les exigences de nos gardiens, l'exiguïté des locaux et leur petit nombre. Difficultés matérielles certaines, mais encore les plus faciles à surmonter. Avec un peu de patience et de technique, les horaires s'établissaient. Au Conseil, le Recteur soumettait le plan de travail, la répartition des salles, la distribution des enseignements, et, quand l'année scolaire touchait à son terme, l'organisation des examens.

Avant l'unification de mars 1941, chacune des trois universités de bloc dressait un emploi du temps hebdomadaire. C'est ainsi qu'en sa réunion du 27 février, le Conseil du bloc III envisageait la possibilité d'inscrire cinq heures de cours par jour (deux pour le droit, une pour les lettres, l'histoire et l'agriculture), et se promettait de demander officiellement à nos gardiens l'autorisation d'organiser des cours de sciences inter-blocs. A ces emplois du temps, très chargés, figuraient, à côté de cours spécifiquement orientés vers la préparation d'examens officiels, des leçons et des causeries distractives ou de culture générale. Certaines heures, le midi et le soir, étaient réservées aux ordonnances qui désiraient se cultiver.

Après l'unification de l'Université grâce à la libre circulation entre les blocs, l'élaboration devint plus facile; le corps professoral constituant désormais un tout homogène. Au gré de l'horaire unique, les élèves se déplaçaient d'un bloc à l'autre. En dehors des conférences du soir, vrais « cours publics », de nombreuses causeries de culture général furent maintenues, jusqu'en mai 1942. Les cours furent mieux répartis, et les différentes Facultés proposèrent aux étudiants des programmes assez complets.

A l'Oflag II B, les restrictions apportées par les Allemands compliquèrent la tâche de l'Université. Même en saison d'été, les cours devaient

(1) E. L. S., n° 33, 15 juillet 1943.

être achevés pour 17 heures. Il fallut insérer en pleine journée les « cours publics », qui rognèrent de manière importante les heures consacrées aux leçons pour étudiants à Gross-Born. Les multiples entorses aux horaires, par suite des appels plus nombreux, souvent prolongés et à des heures capricieuses, apportaient chaque jour aux organisateurs de nouvelles difficultés et contrecarraient les plans établis avec peine.

Par surcroît, les Allemands, toujours sur leurs gardes, exigeaient que leur fussent communiqués à l'avance les programmes des cours, chaque semaine. Cette obligation leur permettait d'effectuer, à l'aide de censeurs, des vérifications et des sondages, quant à la sincérité de nos emplois du temps. Il fut néanmoins possible de camoufler un certain nombre de cours sous des titres fantaisistes.

LES CADRES. — A la tête de l'Université, un Recteur. De 1940 à 1945, au gré des rapatriements, — les deux premiers recteurs étaient Anciens Combattants de 14-18, — nous eûmes trois recteurs successifs :

Juillet 1940-décembre 1940	Commandant Rivain
Décembre 1940-août 1941	Commandant Baticle
Août 1941-janvier 1945	Capitaine Hamelin

C'est au commandant Jean Rivain, ancien directeur de la *Revue Critique des Idées et des Livres*, qu'incomba la tâche, très lourde, de lancer l'Université. Dans les obscures et difficiles besognes du Secrétariat, il fut aidé par les lieutenants Escoube et Tréheux, qui demeureront secrétaires de l'Université sous le rectorat du commandant Baticle. Chaque semaine, ils préparaient le tableau des cours et des conférences qui se donnaient au camp. Le lundi 10 décembre 1940, à la veille de rentrer en France, le commandant Rivain transmettait ses fonctions au commandant Baticle. Au nom de tout le camp, ce dernier lui fit des adieux dans lesquels il résumait son œuvre :

C'est les 21 et 22 juin que la plupart d'entre nous sont arrivés à Westfalenhof; c'est le 1^{er} juillet que s'ouvrait devant un auditoire attentif et dans cette même salle absolument comble, le premier cours de l'Université, à une date où d'habitude les cours commencent à chômer. Dix jours vous avaient suffi pour mettre sur pied cette organisation, trouver les concours nécessaires, élaborer les programmes, fixer les horaires les plus commodes, et c'est cela qui restera à bon droit un étonnement : en dix jours, ces 1 500 officiers, n'arrivant pas encore à réaliser une défaite que leur courage ne méritait pas, ce bétail humain indignement entraîné à travers toute l'Allemagne pour être jeté ici, la plupart couchant sur le sol nu, et tous crevant de faim, tombant du sommeil de la brute, incapables de penser et d'agir sous le coup de leur douloureux hébètement, c'est cela qu'en dix jours vous avez transformé en cette Université qui renouvelle ici le sens si profond de notre vieille Université de Paris au Moyen-Âge : *Universitas magistrorum et discipulorum*, l'union des maîtres et des élèves, où les élèves montent dans la chaire, mais où aussi les maîtres, descendus de leur chaire, tiennent à honneur d'être les plus attentifs et les plus assidus des élèves. Aucune branche du savoir humain, aucune activité de l'esprit n'a été ici négligée.

En transmettant les félicitations de tous les prisonniers de l'Oflag, le nouveau Recteur formule le souhait que le commandant Rivain, de retour

en France, présente au Recteur de l'Université de Paris, M. Jérôme Carcopino, la synthèse des activités intellectuelles de Westfalenhof.

Avec le commandant Baticle, son deuxième Recteur, l'Université de Gross-Born allait connaître, pendant l'année scolaire 1940-1941, son véritable essor. Agrégé des Lettres, ancien élève de l'École Normale Supérieure, rompu à toutes les traditions de l'Université, le nouveau Recteur sut s'entourer d'une pléiade d'Universitaires, et lancer une organisation plus efficace. L'ouverture des blocs lui permit de parachever l'œuvre commencée. Désormais, de véritables facultés des lettres, des sciences, de droit, dispensèrent leur enseignement aux élèves, sans préjudice d'activités annexes : enseignements secondaire, technique, agricole, primaire.

Pionnier de la première heure, le commandant Baticle avait inauguré les cours dès le mois de juillet 1940. Comme le commandant Rivain, le nouveau Recteur voulut témoigner à ses collègues, les professeurs de l'Université, l'intérêt le plus absolu pour leur enseignement. Son assiduité demeure l'admiration de tous. C'est elle qui me vaut, grâce aux notes qu'il a prises, de retracer, de façon plus complète, la vie intellectuelle de l'Oflag jusqu'aux grandes vacances de 1941.

Les vacances?... « Écrit sur le Sable » doute de leur existence. Il nous présente l'Oflag à l'école :

Une estudiantine jeunesse anime le camp; pas d'étudiantes! Un doyen sans robe, historien, commandant et barbu; pas de concierge. Le cantinier n'a plus de papier. Examens proches... et les vacances? (1).

Les vacances? elles allaient du moins sonner pour le Recteur, rapatrié avec les Anciens Combattants, le 7 août 1941. La veille même de son retour en France, le commandant Baticle terminait brusquement le cours d'histoire moderne et contemporaine qu'il avait professé au camp. Après avoir dit son émotion, et sa joie voilée de mélancolie, il présentait ses remerciements au colonel et à tout son auditoire, et lançait un appel à l'union, dans le sacrifice, seul fécond pour préparer les esprits au relèvement de la France (2).

A cette séance mémorable, le commandant Baticle présentant son successeur, le capitaine Hamelin, ajoutait : « L'Université sera en bonnes mains. » Ce fut le troisième et dernier recteur de notre Université.

Le commandant Rivain, accepté par le colonel Andréi, était en place quand l'Université fut lancée; il ne semble pas qu'il ait fait l'objet d'une désignation officielle. Rapatrié comme malade, le commandant Baticle lui succéda : ses titres universitaires lui méritaient cette charge que personne ne lui contesta. Sur le point d'être à son tour libéré, il tenta une démarche auprès du capitaine Renard, le plus ancien normalien après lui. Mais le 5 août 1941, le Doyen de l'Oflag nommait le capitaine Hamelin, la veille encore Doyen de la Faculté de Droit.

Le capitaine Hamelin fut Recteur jusqu'au mois de janvier 1945. A travers vents et marée, il présida, pendant plus de trois ans, aux destinées universitaires du camp. Docteur en droit, avocat à la Cour de Paris, le Rec-

(1) E. I. S., n° 1, 25 mars 1941.

(2) Commandant BATICLE. 6 août 1941.

teur consacra son talent et son habileté à la tâche qui lui était confiée. Mais sa désignation suscita des difficultés. Il n'appartenait point à l'enseignement en France avant la guerre. En septembre 1943, le capitaine Hamelin crut devoir remettre sa démission au Colonel doyen (1). Après de laborieuses démarches, il garda son poste.

Comme son devancier, le nouveau Recteur s'entoura d'un Conseil : chaque discipline y était représentée par un membre du corps professoral :

Droit.	Lieutenant Colliard,	agrégatif de droit
Lettres	Lieutenant Mourot,	agrégé de lettres
	Lieutenant Genaille,	agrégé de lettres
Philosophie	Lieutenant Dufrenne,	agrégé de lettres
Histoire et Géographie	Lieutenant Enjalbert,	agrégé de lettres
Sciences naturelles.	Lieutenant Balland,	agrégé de sciences
Sciences mathématiques	Lieutenant Kuntzmann,	agrégé de sciences
Langues.	Lieutenant Robin,	agrégatif d'allemand
Bibliothécaire	Lieutenant Husson,	agrégé de sciences
Secrétaire.	Lieutenant Fromentin,	notaire.

Un professeur d'École Commerciale dirigeait l'enseignement technique; un inspecteur de l'Enseignement Primaire était chargé de l'enseignement du premier degré, destiné aux ordonnances et soldats employés à l'Oflag.

Les enseignements furent organisés sous forme collégiale, afin d'éviter le soupçon de complaisance et de camaraderie. Les procès-verbaux des examens furent dressés. Les derniers furent rapportés d'Allemagne par le Recteur et remis par lui au Ministère et aux différentes Facultés intéressées, en 1945, immédiatement après le retour en France.

En 1942, l'Académie Française entreprit de récompenser les prisonniers qui s'étaient dévoués à l'organisation des groupes d'études ou qui avaient contribué par leurs œuvres à l'entretien de la vie intellectuelle. Fin 1943, « Écrit sur le Sable » nous apprenait que le capitaine Hamelin venait d'obtenir la récompense de son travail.

Aux dernières nouvelles... le capitaine Hamelin, Recteur de l'Université d'Arnswalde, aurait été couronné, à ce dernier titre, lauréat de l'Académie Française. Le Comité de Rédaction, fort heureux de l'en féliciter, espère que cette haute distinction lui donnera enfin le goût d'écrire (2).

Ce goût lui est venu; je n'en veux pour preuve que le livre publié en 1954, sous le titre : « Procès imaginaires ». L'auteur s'y fait successivement, comme il l'avait entrepris au camp, l'accusateur et le défenseur de trois affaires célèbres (3).

J'ai vérifié l'exactitude de cette récompense; les rédacteurs d'« Écrit sur le Sable » étaient bien capables de lancer une fausse nouvelle. Le Directeur des Services Administratifs de l'Institut de France a confirmé la promotion :

(1) N. P. C., 23 septembre 1943.

(2) E. L. S., n° 38-39, décembre 1943-janvier 1944 : « Sous la Coupole ».

(3) Jacques HAMELIN : « Procès Imaginaires », affaires colonel CHABERT, Julien SOREL, Thérèse DESQUEYROUX (1954, éditions de Minuit).

Capitaine Jacques Hamelin

Prix aux prisonniers : 2 000 francs en 1943.

Assure la direction de l'Université de l'Oflag II B, avec le titre d'officier-recteur. A constitué un corps enseignant d'élite, qui donne un enseignement des plus remarquables (1).

Après les incidents de 1943, sur l'ordre formel du colonel Rousseau, doyen du camp, un « Cercle de l'Enseignement » fut fondé, et sa présidence confiée au lieutenant Rolland. Agrégé de lettres, ancien élève de l'École Normale Supérieure, le lieutenant Rolland était chargé de la liaison entre l'Université de l'Oflag et le Ministère de l'Éducation Nationale en France. Il prit à cœur de défendre auprès de ce Ministère les intérêts de ses camarades de l'enseignement; beaucoup lui doivent d'avoir vu ces intérêts sauvegardés. Pour traiter certaines questions, les lettres individuelles étaient trop exigües. Les Allemands acceptèrent de transmettre des demandes ou des notes amplement écrites, sur papier normal, à condition qu'elles fussent groupées périodiquement sur un document unique. Rolland rassemblait les notes rédigées par ses camarades, les classait en rubriques, et leur donnait une portée générale. Les questions concernaient l'avancement, les changements éventuels de postes, l'application de certains règlements. De nombreuses questions étaient relatives à la situation particulière de certains camarades. Ainsi le cas des agrégés de 38 et de 39, qui n'avaient jamais perçu leur traitement pendant la guerre. Cette correspondance, remise au colonel, était adressée à M. l'Inspecteur Général Desforge, chargé pendant la guerre de tout ce qui concernait les prisonniers dépendant de la rue de Grenelle. Cette correspondance prit fin en juillet 1944.

Bien plus que par ses distractions littéraires, le Recteur Hamelin était préoccupé de voir les examens passés au camp validés au retour en France. Aux étudiants qui le demandèrent, au moment de la dislocation du camp d'Arnsvalde, fut remise une feuille de renseignements sur laquelle étaient relevées leurs activités intellectuelles, authentifiées par la signature du Recteur, celle de l'officier directeur des études dans leur discipline, et celle du doyen du camp.

LES DIVERSES FACULTÉS

Trois Facultés se partagèrent les tâches essentielles de l'Université. Quels furent leur enseignement, les professeurs qui le dispensaient, leurs effectifs, leurs instruments de travail, les examens préparés et les diplômes conquis, telles sont nos recherches, aux résultats incomplets, la documentation étant parfois inaccessible.

FACULTÉ DES LETTRES. — Organisée peu de temps après la Faculté de Droit et celle des Sciences, elle fut confiée très vite à des professeurs agrégés.

Jean Ratinaud parle d'un *enseignement* de vulgarisation, le seul possible faute de documents suffisants, mais pourtant à un niveau très élevé. « On

(1) Lettre du 16 mai 1955.

peut parler, dit-il, d'une sorte d'examen de conscience des professeurs à l'usage des auditeurs. » Il est certain qu'il a existé une évolution dans l'enseignement lui-même. Au début, il s'agissait surtout de distraire, de redonner confiance, de là une forme plus plaisante, voire plus politique des exposés, notamment en histoire. Ensuite s'est accomplie une transformation rapide des conférences en cours réguliers. Néanmoins l'aspect divertissant, et l'aspect « réconfort moral » n'ont jamais complètement disparu. Ils n'entaient en rien l'honnêteté intellectuelle des cours professés.

La direction des études, d'abord exercée par le commandant Baticle, puis par Marichal, archiviste aux Archives Nationales (jusqu'à son départ pour des travaux universitaires à Berlin), fut ensuite assumée par Jean Mourot, qui prit le titre de Doyen. Avec l'aide efficace de ses camarades littéraires, il mit sur pied toute une série de cours, dont les programmes et les horaires purent varier au cours des années, mais qui permirent aux étudiants de préparer un certain nombre de certificats, voire de passer au camp les examens correspondants.

Parmi les cours enseignés, on peut citer :

— en philosophie : histoire de la philosophie, philosophie générale, esthétique, métaphysique, et un cours sur Spinoza;

— en lettres : les cours habituels de latin, grec, littérature française et philologie;

— en histoire et géographie : histoire du Moyen-Age, histoire moderne et contemporaine, histoire de l'art; géographie générale, physique et humaine, et géographie régionale;

— en langues vivantes : leçons d'allemand et d'anglais.

La fréquence des cours variait avec les matières enseignées. Certains d'entre eux représentèrent quatre heures hebdomadaires pendant trois ans; d'autres, à raison de deux heures par semaine, durèrent moins longtemps. Très fréquents au début, et quasi journaliers, les cours de langues vivantes se normalisèrent dans la suite, à la cadence des autres disciplines.

Ces leçons étaient dispensées aux étudiants par une remarquable pléiade de *professeurs* qui ne comptait pas moins de douze agrégés de l'Université. En voici la liste :

Philosophie	Ricœur, Dufrenne, Langrand;
Lettres	Mourot, Pagosse, Ikor, Marichal, Boyon, M. Robert, Martinelli, Vacheret, Létouquat;
Histoire et Géographie .	Baticle, Cler, Ratinaud, Enjalbert, Daniel Robert, Genaille, Leduc, Estrangin, Mougey;
Langues vivantes. . . .	Guitton, Gasser, Heuler, Picard, Cahen, Chevalier, Peyssard.

Cette liste comporte certainement des oublis (1). On doit admettre la valeur de cours et de conférences faits par des camarades, dont la majorité, avant guerre, professaient déjà dans les plus grands lycées de France. Sans doute, les leçons reposaient parfois sur une documentation de seconde main;

(1) La vie universitaire, intellectuelle et artistique dans les camps de prisonniers français en Allemagne, mars 1942, pages 19 à 24.

mais les exposés étaient le fruit d'un effort de raisonnement, de jugement rarement possible à ce degré dans l'enseignement du temps de paix. La qualité des leçons était excellente. Le commandant Baticle le rappelle dans le journal du camp :

Je vois toujours, écrit-il, Ratinaud, chargé de la préparation à la licence d'histoire, écoutant puis corrigeant (à la Ratinaud! et vous vous doutez du régal!) la leçon sur La Fayette d'un étudiant qui s'appelait Escoube, agrégé de philosophie, ancien élève de l'École Normale Supérieure et conseiller à la cour des Comptes (1).

Professeurs brillants? encore faut-il qu'ils possèdent un auditoire! Quels *effectifs* atteignaient-ils? Il est difficile d'avancer des chiffres rigoureux. Plus encore que dans les Universités de France, le total des inscrits dépassait celui des assidus, et ce dernier celui des candidats aux examens. En outre, certains cours, tout en participant à la préparation normale des étudiants, s'adressaient en même temps au grand public; ceux-là faisaient salle comble, lorsque le professeur, par son talent et sa notoriété, avait obtenu l'audience du camp. Je tenterai pourtant d'avancer quelques chiffres.

Si l'on en croit les professeurs eux-mêmes, les mieux placés sans conteste pour en juger, l'assiduité au cours de philosophie oscilla entre vingt et quarante élèves. Les lettres pures qui groupaient en littérature française jusqu'à quarante auditeurs, comptaient une quinzaine de fidèles en philologie, et sept élèves en grec comme en latin. En histoire et géographie, certains exposés, destinés à l'ensemble du camp, étaient suivis par plusieurs centaines d'auditeurs; les vrais étudiants oscillaient entre vingt et trente. Quant aux langues vivantes, il semble que les élèves assidus n'aient pas dépassé la dizaine. En faisant très généreuse l'estimation, le total des véritables étudiants des Lettres ne devait pas atteindre cent cinquante.

En dehors de ces fervents, il y eut un extraordinaire engouement chez des centaines de camarades, pour les exposés d'histoire, de géographie et de littérature. Le nombre très élevé des auditeurs libres témoignait d'une curiosité, stimulée par notre condition et les événements, pour un enseignement parfois assez négligé, notamment l'histoire et la géographie, au cours d'études régulières. Était-ce que ces camarades avaient atteint « l'âge historique »?

Ces étudiants, en dehors des cours et des leçons des professeurs, avaient à rédiger des devoirs, à présenter des exposés. Une documentation leur était indispensable. Quels étaient leurs *instruments de travail*? En parlant de l'organisation matérielle de l'Université, nous avons vu les aides substantielles apportées aux prisonniers par les familles elles-mêmes et par les œuvres d'assistance aux étudiants. Il est possible, pour chaque discipline, d'apporter quelques précisions sur les ouvrages mis à la disposition des prisonniers désireux de poursuivre leurs études.

En philosophie, une bibliothèque générale était assez bien fournie en classiques; les collections spéciales faisaient par contre défaut. Aux lettres, grâce aux livres venus de France et de Greifswald, les moyens de travail étaient suffisants. En géographie, quelques ouvrages étaient arrivés de l'Université de Montpellier. Professeurs et étudiants se cotisèrent pour

(1) C. E. A., n° 71, février 1955.

faire venir la collection de la Géographie Universelle de Vidal de La Blache et Gallois, en cours de publication chez Armand Colin. Mais, dans leur finesse coutumière, les Allemands refusèrent de remettre aux prisonniers les deux volumes sur l'Europe centrale; en outre, ils arrachèrent du tome II : Belgique, Pays-Bas et Luxembourg, les cartes qui s'y trouvaient. Par contre, ils autorisèrent l'achat d'ouvrages allemands dont une part fut traduite par Enjalbert et Mougey. Ils permirent aussi l'emprunt d'autres manuels à la très riche Université de Greifswald (Poméranie). Ces livres étaient prêtés pour un mois. Ainsi furent dépouillés quelques ouvrages comme : « Les Alpes à l'époque glaciaire » de Penck. Particulièrement soupçonneux à l'égard des travaux de cartographie, les censeurs allemands effectuaient de fréquentes visites chez les géographes, procédaient à des fouilles inopinées, au milieu de la nuit, dans les documents des professeurs. Ce qui manqua le plus, ce furent les cartes; pour son cours de géographie régionale, Mougey dut reproduire, au dos d'une vieille affiche, une carte des Alpes et du Jura. En histoire, le camp possédait l'essentiel des collections Glotz, Halphen-Sagnac et Clio. Quant aux langues vivantes, grâce à différents dons et aux prêts des bibliothèques allemandes, les ressources semblent avoir été suffisantes.

Ainsi guidés par des professeurs qualifiés, et munis d'instruments de travail valables, les étudiants purent s'attaquer à la *préparation d'examens* et à la *conquête de diplômes*. C'est ce qu'il reste à préciser. Si l'on en croit la revue déjà signalée, fin 1941 se préparaient à Gross-Born les certificats suivants :

Philosophie générale, psychologie, logique et histoire de la philosophie; littérature française, études littéraires classiques, latin, grec, agrégation de lettres; histoire ancienne et histoire moderne, géographie générale, histoire de l'art, agrégation d'histoire; enfin, certificats de langues vivantes (1). Quels furent les principaux résultats?

En philosophie, Ricœur et Dufrenne attestent que quelques certificats, quatre ou cinq sans doute, furent passés en captivité. En lettres, quatre ou cinq certificats de grammaire et philologie et de littérature française. Avant ces examens, des épreuves écrites et orales avaient été organisées pour contrôler le travail des étudiants et permettre de motiver le certificat de scolarité. Neuf candidats s'étaient soumis à ces épreuves, qui, dans l'ensemble, avaient donné satisfaction (2). Parallèlement, sept camarades suivaient les cours de l'agrégation au II B; plusieurs passèrent effectivement l'agrégation au retour en France, avec succès (3). En histoire, les examens de licence s'opéraient également dans des conditions parfaitement régulières : secret des copies, durée légale des épreuves, programme à peu près conforme à celui des certificats en France. Pour certains candidats, il s'agissait d'acquiescer un diplôme valable. Pour d'autres, c'était une sorte de tour de force amusant à essayer et à réussir. Selon un rapport du capitaine Hamelin,

(1) La vie universitaire, intellectuelle et artistique dans les camps de prisonniers français en Allemagne, mars 1942, pages 19 à 24.

(2) Lettre du capitaine HAMELIN au colonel VENDEUR : 20 avril 1942.

(3) VACHERET.

une session d'examen eut lieu pour le certificat d'histoire moderne et contemporaine : huit candidats inscrits, six admissibles, quatre reçus à l'oral. Le jury, composé de quatre professeurs agrégés, assura la correction des épreuves écrites (durée de la composition : 4 heures) et les interrogations orales. Le même document signale que l'accent va être mis à la préparation du certificat de géographie générale (1). En 1944, je relève une dizaine de candidats à ce certificat (2). Pour les langues vivantes, trois élèves, qui préparaient sérieusement la licence d'anglais, subirent l'examen de philologie anglaise (3).

Ces renseignements ne sont que partiels. Ils fournissent du moins la preuve que les études entreprises étaient sérieuses, les candidats assidus, et les professeurs compétents et loyaux. Au reste, toutes les copies corrigées comme les appréciations qu'elles entraînaient ont été régulièrement adressées en France.

FACULTÉ DES SCIENCES. — Comme la Faculté des Lettres, celle des Sciences fut confiée à des professeurs agrégés et docteurs.

Les premiers animateurs de l'enseignement qui s'y donna furent, avec le commandant Lainé, le lieutenant Kuntzmann, chef de travaux à l'École Normale Supérieure, et le lieutenant Pailloux, professeur agrégé. La direction des études revint ensuite au lieutenant Roger Husson, qui fut nommé Doyen. Docteur ès Sciences, il avait été unanimement choisi par ses camarades. Avec eux, il parvint à constituer une équipe très unie et solide. Ils organisèrent des cours de sciences (mathématiques, physiques et naturelles), des conférences et des expositions brillantes. Une salle de travail mettait à la disposition des étudiants une bibliothèque ainsi que des collections importantes. René Balland, responsable des cours de Sciences Naturelles, remplissait en quelque sorte les fonctions de vice-Doyen.

En mathématiques, furent donnés les cours de licence et d'agrégation. Simultanément, des cours libres avaient lieu sur la relativité et sur la mécanique ondulatoire. La physique connaissait les mêmes efforts : licence et agrégation étaient en vue; physique générale et physique atomique obtinrent un grand succès. En chimie, les exposés présentaient aux étudiants le programme de la licence : chimie générale, chimie minérale, métallurgie. Quant aux sciences naturelles, il y eut au camp des cours de biologie animale et végétale, de biologie microbienne, de minéralogie, de géologie générale, de chimie biologique et de botanique. L'ensemble représentait le programme de la licence.

La fréquence des cours est comparable à celle des Lettres. Elle oscille entre quatre heures hebdomadaires pour les matières les plus favorisées ou les plus importantes par le nombre de candidats, et une heure pour les certificats les moins courus. Certains des exposés étaient présentés sous la forme d'un cycle de conférences, notamment ceux du lieutenant Husson,

(1) Dossier de M. l'Inspecteur Général DESFORGE.

(2) MOUGEY.

(3) CAHEN.

qui devaient totaliser à eux seuls plus de deux cents leçons. Plusieurs programmes s'étalèrent complaisamment sur une période de près de quatre années.

Les *professeurs* qui dispensaient cet enseignement comptaient sept ou huit agrégés, et plusieurs docteurs ès Sciences. Aux mathématiques, collaborèrent le commandant Lainé, le capitaine Barbotte, les lieutenants Kuntzmann et Lachaud. Aux cours de physique, professaient Dixsaut, Garnier et Lévy. En chimie, la responsabilité des leçons incombait aux lieutenants Michel, Renard et Georgais. Enfin, les sciences naturelles étaient enseignées par le capitaine Laporte, et les lieutenants Husson, Borel, Balland et Richard. En se reportant au document cité à plusieurs reprises, on peut ajouter les noms des professeurs suivants : Pailloux, Eeckhoutte, Butterlin, Balnas, Leroux et Menant (1).

Quels furent les *effectifs* atteints? La même prudente réserve est de rigueur. Certains professeurs, redoutant une estimation entachée d'erreur, se contentent de dire que l'assiduité était bonne, régulière. Les autres se risquent à donner un chiffre. En mathématiques, on aurait compté une dizaine d'étudiants fidèles; en physique, une dizaine également; en chimie, les chiffres oscillent entre huit et dix; certains professeurs parlent de huit candidats et quatre admissibles. Enfin, les responsables des sciences naturelles déclarent cinquante à soixante candidats au S. P. C. N., et une vingtaine à la licence. Il semble que le total de cent dix élèves, pour l'ensemble de la Faculté des Sciences, soit un maximum.

Ces étudiants étaient-ils aussi favorisés que ceux des Lettres au point de vue *instruments de travail*? On pourrait en douter, nombreux étant les certificats de sciences qui exigent de fréquents travaux pratiques. Quels livres, quels documents, quelles collections les professeurs purent-ils mettre à la disposition de leurs élèves? Les professeurs de mathématiques se contentent de dire que les ouvrages classiques étaient suffisants. En physique, la mise en commun des livres individuellement reçus, et le prêt de livres par une Université allemande voisine, permit de constituer une bibliothèque. Les chimistes avaient réussi à créer une bibliothèque scientifique et une bibliothèque chimique; cela représentait, au dire de Michel, une vingtaine de livres de chimie, et une centaine de volumes appartenant au « Cercle Technique ». Ils eurent même le moyen de créer une « Section de la Société Chimique de France », où furent données environ trente conférences. C'est certainement la Section des Sciences Naturelles qui se trouva le mieux pourvue, grâce aux efforts persévérants du lieutenant Husson. Il avait fait venir, de la Faculté de Nancy, grâce au Pr Rémy, une collection de trois cents fossiles et soixante minéraux classiques; sur place, cette collection s'enrichit de quelques échantillons trouvés pendant la captivité. A ce premier lot s'ajoutèrent des envois de M. Rostand, dont les ouvrages connurent au camp une grande vogue, des dons d'organismes d'entraide aux étudiants prisonniers, et aussi de la « Société Vaudoise des Sciences Naturelles », dont le Président, M. de Beaumont, professeur de Zoologie à

(1) La vie universitaire, intellectuelle et artistique dans les camps de prisonniers français en Allemagne, mars 1942, pages 19 à 24.

l'Université de Lausanne, avait généreusement répondu aux demandes du lieutenant Husson. Enfin, les familles des élèves avaient expédié différents volumes.

Notre bibliothèque des Sciences Biologiques comptait trois cents ouvrages, de la Chimie Biologique de Polonovsky à la Faune de Perrier, des Hormones de Collin à la Flore de Bonnier. Non seulement venaient y puiser nos étudiants, mais encore le simple curieux de la nature (1).

En outre, avec la collaboration des élèves et celle des professeurs d'agriculture, avait été constituée une riche collection d'insectes. Des élevages de papillons, d'éphémères et d'hyménoptères réussirent à merveille dans les combles. Des dissections de grenouilles, d'insectes furent faites et même un microscope rudimentaire fut construit, avec du carton et de la tôle de boîtes à conserves par le lieutenant Giovanetti. Des excursions naturalistes purent même être effectuées à Gross-Born, et permirent de nombreuses cueillettes, sous la vigilante conduite de deux « posten » baïonnette au canon!

La Société Vaudoise des Sciences Naturelles, de Lausanne, se rappelle le lieutenant Husson; elle en a conservé les lettres. Les appels lancés par son président, M. de Beaumont, permirent de collationner et d'acheter un certain nombre de livres expédiés à l'Oflag II B. Elle n'en a pas le relevé précis. Sa secrétaire écrit :

Au reste, n'est-ce pas mieux ainsi? Notre main gauche ne doit-elle pas ignorer ce que fait notre main droite? La S. V. S. N. a été heureuse de contribuer, bien modestement, à l'œuvre de Secours aux camps de prisonniers, elle n'a fait là que ce que bien d'autres ont fait (2).

Je ne puis que m'incliner devant une telle modestie, mais le devoir de gratitude des officiers de l'Oflag II B à l'endroit de cette Société demeure entier.

Reste à jeter un regard sur les *examens* préparés et les *diplômes conquis* dans le cadre de la Faculté des Sciences.

Examens préparés? ce fut, en mathématiques, les certificats de licence : mathématiques générales, mécanique rationnelle, calcul différentiel et intégral. En physique, celui de physique générale. En chimie, celui de chimie générale. En sciences naturelles enfin, l'ensemble des cours de licence, et les certificats qui la constituent (3). Quant aux diplômes conquis, il y eut des sessions pour les certificats de mathématiques, de physique et de chimie; au contraire, la plupart des certificats de sciences naturelles furent passés au retour en France. On peut citer le cas du lieutenant Leclercq, professeur de Sciences Naturelles au collège de Béthune, arrivé instituteur au camp, et licencié ès Sciences Naturelles un an après son retour en France, devant la Faculté des Sciences de Lille. Ou encore celui de Jacques Butterlin, déjà licencié ès Sciences-enseignement et professeur d'École Normale et d'E. P. S.

(1) Lieutenant BOREL, *Bulletin de l'Association des Étudiants et Anciens Étudiants en Pharmacie de la Faculté Libre de Lille*, 1946.

(2) Lettre de la Secrétaire, M. BOUËT, 15 septembre 1954.

(3) La vie universitaire, intellectuelle et artistique dans les camps de prisonniers français en Allemagne, mars 1942, pages 19 à 24.

avant la guerre; il tint à suivre, comme étudiant, les cours de géologie générale. A son retour, il fut dispensé en Sorbonne de l'écrit de ce certificat et des Travaux pratiques.

FACULTÉ DE DROIT. — Notre dernier tour d'horizon sera pour la Faculté de Droit. Créée la première, dès l'automne 1940, elle comptait, en mai 1941, trente et un professeurs et cinq cent soixante-sept étudiants (1).

A qui fut confiée la direction de l'enseignement? d'abord au capitaine Robuchon, puis, après son rapatriement comme ancien combattant, au capitaine Hamelin, qui prit le titre de Doyen en même temps que celui de Recteur, au départ du commandant Baticle. Très vite, le capitaine Hamelin voulut réserver son activité aux tâches de Recteur; il confia le décanat de droit au lieutenant Colliard (2). Autour de lui, tout un groupe de juristes distingués, capables de préparer leurs nombreux élèves à la capacité en droit, à la licence, au doctorat, voire à l'agrégation. Le lundi 3 mars 1941, étaient officiellement inaugurés les cours de droit. Détail piquant, le professeur qui devait faire le premier cours fut remplacé *in extremis*, lui-même devant passer à l'épouillage! « Jamais Recteur d'Académie ou Doyen de Faculté n'aurait trouvé pareille excuse à la défaillance d'un maître » (3)!

Parurent au tableau d'affichage des cours de droit romain, droit civil, droit commercial, droit administratif, droit maritime, droit international public; des cours d'économie politique, de procédure civile, d'histoire générale du droit français, de droit constitutionnel, de législation fiscale, de législation du travail : de quoi contenter à peu près l'appétit insatiable des nombreux étudiants.

La fréquence des cours est surtout fonction de la place, mesurée. Elle varie entre une heure et trois heures hebdomadaires. Certains professeurs enseigneront deux ans, d'autres trois, certains même durant quatre années.

Les professeurs qui donnaient les cours comptaient une dizaine de docteurs en droit, de brillants avocats à la Cour ou au Conseil d'État, un chargé de cours à la Sorbonne. Les plus connus furent : Robuchon, Hamelin, Colliard, Tétreau, Jolly, Boca, Gaudemet, Terrot, Tamboise Jean, Guibal, Labes, Vouin, de Swarte, Dingreville, Blonde, Plumenail, Escoube; et la liste est loin d'être exhaustive. Selon un rapport adressé le 20 mai 1941 au Ministère de l'Éducation Nationale par le lieutenant Claude Colliard, chargé de cours de la Faculté de Droit, le corps professoral atteignait alors vingt neuf (4). En mars 1942, le recueil, consulté pour les Facultés des Lettres et des Sciences, permet d'ajouter aux noms ci-dessus, ceux de Lucas, de Seynes, Lavault, Bizard et Michel Hubert (5).

Une réunion de toutes ces bonnes volontés permit donc d'organiser l'enseignement des trois années de droit et des cours de doctorat. Bien

(1) La vie universitaire, intellectuelle et artistique dans les camps de prisonniers français en Allemagne, mars 1942.

(2) Jean TETREAU.

(3) Commandant BATICLE, Allocution d'ouverture, 3 mars 1941.

(4) Document de M. l'Inspecteur Général DESFORGE.

(5) La vie universitaire, intellectuelle et artistique dans les camps de prisonniers français en Allemagne, pages 19 à 24.



LA KERMESSE A L'OFLAG II D (AOUT 1941)



EXPOSITION DE JOUETS (OFLAG II D, NOËL 1941)

entendu, les deuxième et troisième années ne réunissaient qu'un effectif restreint, celui des jeunes camarades pris par la mobilisation en cours d'études. La première année groupa d'abord des salles impressionnantes d'étudiants, tentés par la réputation de facilité de la licence en droit, et qui croyaient pouvoir ajouter ainsi un titre à leur bagage. Au bout de quelques mois, nombre d'entre eux se découragèrent, et l'assistance se trouva rapidement réduite.

Quels furent les *effectifs* durables? En mars 1941, puis chaque année en octobre, un registre des inscriptions était ouvert. Une note du 8 octobre 1942 annonce que ces inscriptions seront closes le mardi 13 octobre à 17 heures (1).

Que devinrent les cinq cent soixante-sept inscrits de la première heure? La grosse majorité des professeurs consultés mentionne une assiduité soutenue, « chez ceux qui dépassèrent les premières semaines » (2). Combien étaient-ils en fait? Dans les renseignements reçus, le nombre oscille, suivant les maîtres et les matières enseignées, entre cent et vingt assidus. Restèrent-ils deux cents en tout? peut-être. Ce chiffre lui-même semble un peu fort à quelques-uns.

Les *instruments de travail* ne faisaient pas défaut, et la bibliothèque juridique, aux destinées de laquelle présidait le lieutenant Jacques Jallat, se trouvait assez bien fournie (3). Une collection vraiment intéressante d'ouvrages, et notamment les principaux manuels en usage dans les Facultés de France, facilitait la tâche des professeurs.

Dans ces conditions, la *préparation des examens* et la *conquête des diplômes* étaient possibles. Si l'on en croit le rapport du lieutenant Colliard, l'enseignement donné comportait toutes les garanties nécessaires. Le rapporteur y note l'assiduité aux cours, constatée par des feuilles de présence, le contrôle du travail personnel par des travaux écrits et des conférences orales, le sérieux des cours professés presque uniquement par des docteurs en droit. En matière d'examen, le principe collégial de la correction des épreuves écrites, la double correction de ces épreuves, l'anonymat des copies, numérotées, enfin la présence de plusieurs interrogateurs aux épreuves orales assurent l'impartialité (4). Chaque semaine, quarante-six heures de cours de droit étaient données (5). En octobre 1941, deux cents élèves suivaient encore les cours de première année; mais sur ce nombre, trente-huit s'inscrivirent à l'examen, vingt-huit se présentèrent, et vingt et un furent déclarés reçus (6). En 1942, on prévoyait en avril une deuxième session d'examens, une fois le programme achevé, notamment en droit civil et droit commercial (7).

Quel fut le total des examens passés? Selon Tétreau, il y aurait eu trente reçus en première année, vingt-cinq en seconde année; une trentaine de candidats auraient passé au camp leur licence complète, et une quinzaine

(1) N. P. C., 8 octobre 1942.

(2) Paul GAUDEMET.

(3) (4) (5) (6) La vie universitaire, intellectuelle et artistique dans les camps de prisonniers français en Allemagne, mars 1942, pages 19 à 24.

(7) Lettre du capitaine HAMELIN au colonel VENDEUR : Dossier DESFORGE.

de diplômes d'études supérieures auraient été acquis. D'autres parlent de vingt au doctorat. Selon le Recteur Hamelin, le lieutenant Gaudemet passa son dernier certificat de doctorat en droit (qui fut validé au retour), prépara sa thèse et son agrégation. En 1945, il soutenait sa thèse; en 1946, il était reçu premier à l'agrégation. Deux autres camarades, les lieutenants Colliard et Vouin, devaient également être reçus à leur agrégation de droit au retour.

Dans l'orbite de la Faculté de Droit gravitaient d'autres organismes. Ce fut entre autres :

— un Cours pratique de Notariat, professé par Fromentin, Tamboise et Rateau (1);

— une préparation au « Concours de la Magistrature », dirigée par Frèche; au concours qui suivit la libération, il y eut au moins quatre candidats reçus (2);

— enfin, des « Conférences du Stage », faites au profit de jeunes avocats stagiaires. Ces conférences étaient placées sous la direction de Me Jean Tétreau, avocat aux Conseils. Des questions de droit approfondi, réservées à un auditoire composé des avoués et avocats présents au camp, y furent fréquemment et savamment étudiées, soit par Colliard, soit par Tétreau, soit par Terrot, soit par Jolly (3). Ces conférences étaient d'ordinaire suivies par une vingtaine de jeunes stagiaires (4).

De cette étude détaillée sur les diverses Facultés à l'Oflag, on peut conclure que l'Université mit au service de quatre cent soixante étudiants environ, en ne parlant que des assidus, le dévouement, la patience et la compétence de soixante-quinze maîtres. Tous il est vrai n'enseignèrent pas en même temps; certains se lassèrent ou furent victimes d'une santé délabrée; quelques-uns nous quittèrent pour d'autres camps. Le nombre demeure assez impressionnant, malgré ces réserves, pour être signalé.

ACTIVITÉS ANNEXES DE L'UNIVERSITÉ

A l'ombre de l'Université, ou bien dans son sillage, gravitaient un certain nombre d'activités intellectuelles. Parmi ces dernières, on doit citer l'E. S. O. P., le Cercle Économique, le Stage d'Éducation Générale, et les différents cours destinés à l'enseignement secondaire et primaire. Sans atteindre aux résultats remarquables des trois Facultés que nous venons de résumer, ces différentes entreprises eurent, dans la vie intellectuelle du camp, un rôle non négligeable. Rappeler en quelques mots l'existence de chacune permettra de constater l'effort d'un certain nombre de prisonniers qui, sans préparer directement des examens d'enseignement supérieur, firent preuve d'activité intellectuelle valable.

L'E. S. O. P. : Selon « Écrit sur le Sable », « peu à peu la routine s'empara de tout : perte d'attention des élèves, de zèle de certains professeurs. Les

(1) Capitaine Jean ROBUCHON.

(2) Jean TETREAU.

(3) Jean TAMBOISE.

(4) André TERROT.

juristes alors créèrent l'E. S. O. P. » (1). Dans un numéro précédent, le journal du camp s'était proposé de présenter à ses lecteurs, sur le mode humoristique, cette activité intellectuelle de l'Oflag. Sous le titre : « Au royaume d'Ésopie : Pantagruel et Panurge en visite à l'E. S. O. P. », le rédacteur de l'article décrit l'organisation de ce centre de culture, où l'on reçoit « doctes études et particuliers enseignements juridiques ». Un certain nombre de professeurs défilent sous nos yeux, parfois avec la désignation de la matière qu'ils enseignent. Sont nommés successivement : M^e Colliard, qui « mourut à cet ouvrage », M^e Roumagnac, M^e Escoube, chargé des problèmes de trésorerie, car il fait un cours sur les finances publiques et la législation fiscale, M^e Hamelin, M^e Boca, qui professe la statistique et l'économie politique, M^e Tamboise, les entreprises, M^e Frèche, M^e de Chylas, qui traite des économies publiques, M^e Plumenail, de comptabilité industrielle. L'humoriste poursuit par une plaisanterie sur l'assiduité indispensable pour être bien noté : il suffit de faire signer pour soi un ami ! Filiale de l'E. S. O. P. de Paris, en contact régulier avec elle, l'E. S. O. P. de l'Oflag dispensait à ses nombreux élèves un enseignement juridique, distinct de la préparation des examens de la Faculté de Droit, et plus orienté vers le technique et le professionnel (2).

Le Cercle Économique. — Créé au camp par le lieutenant Lucas, bientôt muté d'Oflag, il fut présidé par François Leduc. Ses vice-présidents étaient Baratte et Marais ; ses adjoints, Guichet et Michel, se chargeaient du plan d'action, de la documentation, de la coordination de l'ensemble. Le traducteur des publications allemandes était de Liencourt. Que se proposait ce Cercle ? établir des échanges de vues entre des techniciens des différentes branches de l'Économie nationale. Des industriels, des banquiers, des commerçants, y faisaient tour à tour des causeries sur leur métier. Dans son sein, plusieurs groupes se formèrent : assureurs, experts, etc., pour discuter entre eux. Ce groupement professionnel réunit jusqu'à onze cents officiers. Ils poursuivaient « l'étude et la compréhension des événements économiques français et mondiaux. Leur bibliothécaire était le lieutenant Michel » (3).

Sous forme de conférences ou de cours, de nombreuses questions y furent étudiées : économie politique, par Lucas, — comptabilité, finances, langues, sténographie, par Roumagnac, Plumenail, Zipcy, Picard, — questions économiques, sociales, politiques, coloniales, militaires, par le capitaine Billotte, Leduc, Laleuf, de Liencourt, Boutry, Liaume, Domenger, Baratte. Son objectif était à la fois d'instruire, d'informer et aussi de regrouper les anciens des Sciences Politiques, du Droit, des H. E. C., d'E. S. S. E. C. Tout ne fut pas réalisé, mais au moins favorisé par le Cercle Économique.

Parmi les Cercles d'Études professionnelles les plus actifs on peut citer les Transports Maritimes, avec le capitaine Tissinier, — les Chemins de Fer, avec les anciens de la S. N. C. F., — la Banque et la Bourse, avec Duquesne,

(1) E. I. S., n° 33, 15 juillet 1943.

(2) E. I. S., n° 31, avril 1943.

(3) La vie universitaire, intellectuelle et artistique dans les camps de prisonniers français en Allemagne, pages 19 à 24.

Marais et Domenger, — la Publicité, avec Alexandre, Herbin et Baratte, — les Assurances, avec Vervelle, — la Comptabilité, avec Plumenail et Zipcy.

On doit aussi au Cercle Économique, le lancement de certaines expositions, comme celles des Transports Maritimes et de la Publicité. Dans son orbite gravitaient un Cercle Technique spécialisé dans les problèmes industriels et les sciences appliquées, et un Cercle agricole, qui, tous deux, fusionnèrent ensuite avec le Cercle Économique. Tous ces rapprochements contribuèrent à lancer au camp le Centre d'Entraide.

Stage d'Éducation Générale. — Sur l'initiative du lieutenant Tharaud, professeur d'Éducation Physique au Lycée de Limoges, l'Université de l'Oflag, le 30 juin 1941, aux disciplines déjà existantes, ajoutait les « Activités d'Éducation Générale ». D'après le texte de la Circulaire du Ministre de l'Instruction Publique aux Recteurs,

elles doivent à la fois développer les qualités physiques des jeunes Français et contribuer à la formation de leur caractère et de leur âme; elles doivent comprendre l'éducation physique et sportive, l'enseignement pratique de l'hygiène, la pratique des travaux manuels et du chant choral, la préparation à la vie de plein air et à sa pratique dans les camps, la pratique raisonnée de l'action collective dans les équipes sportives, les associations, les ateliers (1).

Dans l'allocution inaugurale du stage préparatoire aux Diplômes d'Éducation Générale (2), le Recteur se réjouissait « de ce nouvel état d'esprit qui tend à remettre à sa place l'éducation générale par la pratique raisonnée des exercices physiques et des sports ».

Le 20 juillet 1941, le lieutenant Tharaud adressait à M. l'Inspecteur Général Desforge un rapport pour le mettre au courant de l'organisation générale de ce stage. Le programme, réparti sur dix-huit semaines, du 30 juin au 30 octobre, comportait des cours d'anatomie-physiologie par le médecin-lieutenant Magnouac, d'éducation physique par le lieutenant Tharaud, de chant choral par le capitaine Vallet et le lieutenant Blanchard, des conférences d'éducation générale, des séances pratiques d'éducation physique, de sports individuels, d'athlétisme.

Placé sous l'autorité du Recteur, dirigé par le lieutenant Tharaud, secondé par le capitaine Cossé-Knauss, le stage faisait appel à la compétence d'un certain nombre de professeurs d'Éducation Physique : Rolland, André, Lemaire, Meilland, ou de spécialistes dans la pratique des sports : Caillet, Mirabel, Lichou et Dubreuil, ces deux derniers diplômés de Joinville. Le dessinateur du stage était le capitaine Delrieu. Les conférences d'Éducation Générale réunissaient des techniciens : Caillet et Davidovitch pour le basket et le foot-ball, Laxague, Richard, Mazo et Tharaud pour les danses régionales, Sochal pour la mise en scène. En conclusion, le rapporteur s'inquiétait de la sanction qui pourrait être donnée à ce stage : serait-ce une simple attestation d'assiduité, ou bien comporterait-elle un examen? (3).

(1) 18 novembre 1940.

(2) Commandant BATICLE, 30 juin 1941.

(3) Dossier DESFORGE.

Cours d'Enseignement Secondaire. — A Gross-Born, des cours furent organisés pour la préparation de la première partie du baccalauréat. Ils furent surtout fréquentés par des officiers sortis de Saint-Maixent (1), et par des instituteurs (2). La durée des cours fut d'une année, et l'assiduité des élèves parfaite. Les disciplines essentielles furent enseignées, mais parfois avec un horaire réduit par rapport à celui en vigueur en France. Une quinzaine de candidats suivaient ce programme. Certains d'entre eux, m'affirme-t-on, passèrent la première partie du baccalauréat en rentrant en France.

Cours d'Enseignement Primaire. — Avec nous se trouvaient prisonniers au camp plusieurs centaines d'hommes de troupe, soit à la Compagnie d'ordonnances, soit à la Wirschaft Kompanie. Des instituteurs volontaires se mirent à leur disposition pour parfaire leurs études primaires. Des cours d'adultes furent organisés : à leur terme, certains élèves demandèrent à subir l'examen. Le Recteur écrit à ce sujet : « Nous pouvions et nous avons délivré le diplôme du Certificat d'Études, car nous avions dans le camp un Inspecteur Primaire qui était légalement habilité à présider un jury dans ce but. Certains hommes de la Compagnie d'ordonnances, ont eu ce diplôme à l'Oflag » (3). « Écrit sur le Sable », de son côté, signale une session de cet examen passé fort brillamment. « Sur cinq candidats, quatre ont été reçus, dont le deuxième classe auxiliaire Charras, par ailleurs humaniste distingué, lequel éblouit maints examinateurs en méritant 108 points et demi sur 120 » (4).

Il serait déloyal de réduire à si peu de chose la somme de travail fournie par les instituteurs du camp. Cours pour les ordonnances, avec certificats d'Études primaires ? sans doute ; mais encore fréquentation des cours de l'Université, cours de pédagogie destinés au perfectionnement professionnel, culture générale. En réalité, les instituteurs furent étroitement mêlés à toutes les activités du camp ; ils forcèrent l'estime de leurs camarades, même prévenus contre eux, par leur cran et leur goût du travail. Je ne puis prétendre retracer en quelques lignes l'action entreprise à l'Oflag par les instituteurs. Leur imposant effectif, — ils étaient encore près de quatre cents au camp d'Arnswalde, — méritait plus qu'une simple allusion. Je dois à l'obligeance de René Burlet, un des leurs et leur « responsable », d'avoir pu compléter sur ce point mes notes personnelles.

Comme les autres professions représentées au camp, les instituteurs tentèrent, dès les premiers mois d'exil, de se regrouper dans chaque bloc, pour se retrouver, compter les camarades disparus dans la tourmente, organiser des causeries pédagogiques, diffuser les nouvelles concernant l'Éducation Nationale. Au mois de mars 1941, deux animateurs, R. Noël, inspecteur primaire, et R. Brandicourt, instituteur d'École annexe à l'École Normale de Paris, cristallisèrent autour d'eux les activités des instituteurs, et organi-

(1) Lieutenant VACHERET.

(2) La vie universitaire, intellectuelle et artistique dans les camps de prisonniers français en Allemagne, mars 1942.

(3) Capitaine Jacques HAMELIN.

(4) E. L. S., n° 33, 15 juillet 1943.

sèrent, au bloc IV, baraque B, des causeries, chaque dimanche après-midi. Quel but poursuivaient-ils? Voici comment R. Burlet le précise :

Réagir contre les effets d'une certaine propagande, selon laquelle les instituteurs sont responsables de la défaite, — défendre l'école laïque à laquelle nous sommes attachés, — instruire les jeunes qui n'ont pas d'expérience pédagogique, entretenir ou développer l'expérience des moins jeunes, confronter des expériences, — en un mot élargir la culture générale des membres de l'enseignement primaire.

Une fois venu le changement de camp, en 1942, le « Groupement des Instituteurs » fut créé. Le travail, organisé par une Commission d'une trentaine de volontaires, fut prévu à long terme, sous des rubriques assez vastes : différentes disciplines scolaires, documentation du maître, œuvres post et péri-scolaires, techniques pédagogiques, second cycle, culture générale, éducation esthétique. Des équipes de travail, ayant chacune à sa tête un responsable, furent formées, attachées à divers travaux. Leurs études terminées, les conclusions en étaient exposées par un rapporteur dans une causerie; puis ces études étaient mises à la disposition de l'ensemble des camarades du camp.

En plus de ce travail de longue haleine, chaque semaine avait lieu une séance dite des « Informations Pédagogiques », au cours de laquelle une causerie ou une conférence était donnée, avec un bulletin d'information. Ces séances étaient ouvertes à tous. Enfin, à partir de 1942, sous la direction d'un Inspecteur Primaire, un cours de préparation à l'Inspection fut assidûment suivi par une dizaine de camarades. Au total, plus de cent vingt causeries furent faites au Groupement des Instituteurs, dont un bon tiers, à en juger par la liste qui me fut communiquée, par des spécialistes recrutés dans le camp.

Ce groupement obtint des résultats féconds. Sur le plan professionnel, il permit aux instituteurs de se perfectionner en confrontant des expériences très diverses, en ouvrant de fructueux débats sur les techniques de l'école nouvelle, en étendant le champ des activités des instituteurs du camp. Sur le plan moral, il travailla surtout à « combattre le découragement présent pour éviter la routine future ». Sur le plan culturel, il fit fréquemment appel à des spécialistes (histoire, sciences, techniques, beaux-arts) pour étendre la culture générale de ses membres.

Quant au rôle des instituteurs dans la vie du camp, il faudrait énumérer à peu près toutes les activités qui s'y déroulèrent. Leurs noms y figureraient : sports, théâtre, musique, danses folkloriques, expositions. Fin juillet 1944, à l'occasion d'une « Fête de l'Enseignement Primaire », ils donnèrent une brillante manifestation théâtrale et musicale où ne figuraient que des instituteurs.

« Respect et défense de l'École laïque ouverte à tous, — respect des croyances de chacun, sans sectarisme, — travail pédagogique fécond et désintéressé, — séance hebdomadaire de culture générale », tel est, trop brièvement retracé, le bilan de l'activité des instituteurs au camp.

Pour compléter ce recensement des activités universitaires, il faut encore citer *quelques groupements* actifs. Sous l'impulsion de François Leduc, plusieurs camarades se préparèrent au « Concours des Affaires Étrangères ».

Il y eut sept élèves assidus. Leduc fut aidé pour l'histoire et la géographie par Enjalbert, pour le droit par Vouin. Cours, exposés d'élèves et corrections, constituaient l'essentiel du travail entrepris. Un « Centre d'Informations économiques et techniques » tenait ses séances au 4^e étage du bloc II, escalier nord (1). Des « Cercles d'Études » se réunissaient où l'on traitait des problèmes de religion, de politique et d'éducation (2). Il y eut également la préparation d'un « Brevet Agricole », organisée pour les instituteurs, sous la direction du lieutenant Albert Rennejean. En octobre 1941, un cours de révision pour cette préparation groupe quatre cents instituteurs ruraux sous la direction du lieutenant Pilandon, professeur d'Agriculture à Moulins, et de huit professeurs d'Agriculture (3).

En fait, après des conférences, nombreuses mais dispersées, sur les problèmes agricoles, un véritable cours fut organisé dans le cadre de l'Université. Il voulait aider les camarades instituteurs à préparer le brevet pour l'enseignement post-scolaire agricole. Toutes les branches furent abordées : culture, élevage, étude des sols et des engrais, arboriculture, culture potagère, floriculture. Toutes les séances furent assidûment suivies par un groupe important d'élèves. Parmi les professeurs reparaissent les noms de Rennejean, Pilandon, Auroy, Debroise, Racot, Bidart.

Il est impossible d'être exhaustif. On pourrait encore signaler des cours de sténographie, d'organisation du travail, de comptabilité, de publicité, des cours relatifs aux nouvelles méthodes d'éducation; jusqu'à un Cercle astronomique, qui disposait d'une lunette construite au bloc II (4). Il faut renoncer à tout énumérer.

RÉSULTATS OBTENUS : VALIDATION DES EXAMENS

De tant de science distribuée ou reçue, quels furent les fruits? Pour beaucoup, une culture générale plus poussée, et, en tout cas, un agréable passe-temps, dans la morne et lente évolution de notre vie de captifs. Certains étaient désireux de voir une sanction couronner leurs efforts. C'est tout le problème de la validation des examens.

Malheureusement, le Ministère de l'Éducation Nationale, à Vichy, ne put donner suite à la demande dont il avait été saisi. Craignant que la grande variété du niveau intellectuel et des compétences professorales dans les camps n'empêchent que les examens envisagés puissent atteindre le niveau requis, il se borna à prévoir une consécration officielle de l'effort mené derrière les barbelés : les Recteurs des universités de camp furent autorisés à délivrer aux étudiants ayant subi un enseignement régulier des certificats d'assiduité qui, à leur retour en France, leur confèrent certains avantages. Par le jeu d'inscriptions cumulatives, les étudiants se voyaient offrir en outre la possibilité de passer, sans délai, et dès leur retour, les examens auxquels ils auraient pu se préparer durant les années d'absence (5).

(1) N. P. C., 15 juin 1942.

(2) Paul RICEUR.

(3) La vie universitaire, intellectuelle et artistique dans les camps de prisonniers français en Allemagne, mars 1942.

(4) La vie universitaire, intellectuelle et artistique dans les camps de prisonniers français en Allemagne, mars 1942.

(5) Fonds Européen de Secours aux Étudiants, Solidarité Universitaire, page 37.

Il y eut du moins, fin 1941, validation de l'examen le plus modeste; cela permit à « Écrit sur le Sable » d'insérer ce texte prometteur :

Examens validés : le camp a fait demander au Ministre de l'Éducation Nationale, M. Jérôme Carcopino, si les examens passés ici pourraient être validés sur place.

Réponse trouvée au J. O. : permission de valider les examens de Certificat d'Études Primaires. Chi va piano... (1).

Malgré l'ironie des mauvais plaisants, l'affaire suivit son cours. Et la captivité se prolongeant, peu à peu, des examens plus importants obtinrent de vagues promesses d'homologation, ce qui devait contribuer à maintenir le courage des étudiants. Qu'en fut-il au juste?

Dans un rapport adressé le 27 octobre 1941 par le Recteur de l'Université à M. le Ministre Secrétaire d'État à l'Éducation Nationale et à la Jeunesse, le Recteur rend compte de l'organisation de l'Université de l'Oflag II D, des mesures prises pour assurer l'authenticité des certificats de scolarité délivrés au camp. Il note la déception des étudiants, lorsqu'ils apprirent qu'il était « pratiquement impossible et peu équitable d'envisager des sessions d'examens passés dans les camps ». Les informations antérieures — lettres et brochures émanant des services officiels — le laissaient espérer.

Pour justifier sa demande de mesures plus bienveillantes, le Recteur expose les conditions dans lesquelles les examens de droit se sont déroulés au camp, selon une réglementation si rigoureuse qu'elle a écarté « les candidats qui ne se sentaient pas suffisamment préparés; sur plusieurs centaines d'étudiants en droit inscrits aux cours, quatre-vingts seulement les ont subis jusqu'au bout ». Il propose qu'un représentant de l'Université, adjoint à la mission Scapini, vérifie lui-même cette organisation et il termine : « En fonction des renseignements rassemblés sur la qualité du personnel enseignant de chacune des universités de prisonniers, sur les méthodes de travail et la nature des travaux et des examens auxquels on y est soumis, il vous serait peut-être possible d'arriver à la création de diverses classes d'Universités de prisonniers qui, notamment pour la validation des examens, pourraient bénéficier de mesures appropriées » (2).

Une enquête menée *auprès des professeurs eux-mêmes* et de leurs élèves permet d'affirmer que les mesures suivies ont varié suivant les diverses Facultés. Aux Lettres comme aux Sciences, affirmations nuancées, parfois contradictoires. Au Droit, les mesures adoptées paraissent plus larges : on peut affirmer, — c'est le son de cloche à peu près unanime, — que l'immense majorité des examens passés au camp ont été validés.

Au cours de la captivité, des « Recueils d'Informations Universitaires et Professionnelles », émanant du Comité Supérieur des Œuvres Sociales en faveur des étudiants au Ministère de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse, ont été publiés par le « Centre d'Entraide aux Étudiants mobilisés et prisonniers ». Les renseignements concernant les Universités de camp n'offrent que des précisions incomplètes (3).

(1) E. L. S., n° 20, 28 février 1942.

(2) Dossier DESFORGE.

(3) Plaquettes n°s 1, 2 et 8 (octobre 1941, avril-décembre 1942, février 1944).

Quant au Recteur lui-même, « dont le soin et l'exactitude ont mérité l'approbation et la gratitude de tous » (1), il confirme que procès-verbaux et attestations d'examens, soumis à la signature du Colonel doyen, étaient ensuite transmis en France par l'intermédiaire de la mission Scapini. En raison des événements de 1944, les derniers procès-verbaux ont été remis par le capitaine Hamelin, dès son retour, au Ministère de l'Éducation Nationale. Le Recteur eut la désagréable surprise d'apprendre que les procès-verbaux des examens passés au camp d'octobre 1941 à mars 1944, transmis en bloc à la mission Scapini en juillet 1944, n'étaient pas encore parvenus au Ministère. Les archives universitaires de l'Oflag possédaient, de la mission Scapini, un accusé de réception de ces procès-verbaux, adressé au Colonel doyen. Elles gardaient aussi le relevé de toutes les sessions, avec leurs dates et les examens passés, et encore un registre d'expédition du courrier. L'ensemble fut remis à M. l'Inspecteur Général Desforge; il fit entreprendre des recherches au Ministère des PG, qui avait pris en charge les services de la mission Scapini; ces démarches n'ont point abouti (2).

Peu de jours après, au J. O. du 8 juin 1945, un décret fut publié. L'article 7 prévoyait que les jurys universitaires pourraient accorder ou refuser la validation des examens passés en captivité, selon les dossiers rapportés par les candidats, ou demander des épreuves complémentaires. C'est en fonction de cet article que les jurys des diverses Facultés ont agi de manière différente.

Un rapport du lieutenant Genaille sur la préparation des candidats à l'agrégation, a dû être transmis aux présidents des jurys intéressés. Mais n'y a-t-il pas interdiction de consulter de tels documents pendant un certain nombre d'années?

De toute manière, l'effort des étudiants sérieux n'a pas été vain.

III. — BIBLIOTHÈQUES DU CAMP

LEUR LANCEMENT A GROSS-BORN

Très pénible fut notre oisiveté forcée des premières semaines. Trop lentement s'organisait notre nouvelle vie. Les uns consacraient leurs loisirs à l'équipement sommaire des baraques; d'autres rêvaient de distraire le camp par le théâtre et la musique; d'autres s'adonnaient à la lecture. Quelques livres avaient été recueillis au hasard des étapes. Il y avait de tout : *Tarzan chez les fauves*, *les Maîtres Sonneurs* de George Sand, et une *Histoire Sainte* de Mgr Duplessy, tel fut le premier bagage littéraire de ma chambre! Modestes débuts (3)!

Peu de temps après le 15 août, une bibliothèque commença de s'organiser dans les quatre blocs. Chaque officier avait été prié de verser une

(1) Lieutenant ROLLAND.

(2) Sessions d'examens (Appendice III, p. 780).

(3) N. P. C., 24 août 1940.

cotisation initiale. Le 23 août, une première location de livres était en route au bloc III : quatre pour la baraque 18 — elle comptait encore quatre-vingt-seize officiers — soit un livre pour ma chambre et pour huit jours : nous y étions trente-deux ! Du moins, c'était un essai. Quelques camarades préfèrent, — et cela diminue d'autant le nombre des lecteurs, — se livrer au dessin et à la peinture : le cantinier leur vend du papier à dessin, des crayons de couleurs et des boîtes d'aquarelle (1). Nous étions loin alors de l'imposante bibliothèque que nous fûmes contraints d'abandonner au camp d'Arnsvalde, en janvier 1945.

Je ne saurais retracer les multiples aventures traversées pendant cinq ans par les bibliothèques de l'Oflag ; l'opération la plus délicate fut toujours de faire parvenir les livres jusqu'à nous, car une censure s'exerça dès les premiers mois. Des encouragements nous étaient donnés pour apprendre la langue germanique. Le colonel Gerhardt nous y avait invités à sa première visite au camp. Est-ce manque de zèle compréhensif de la part des prisonniers ? toujours est-il que, dans son n° 3, « *Écrit sur le Sable* » signale aux prisonniers :

Il est rappelé qu'il existe dans le camp une bibliothèque d'ouvrages allemands à leur disposition. Ils peuvent en consulter le catalogue à la bibliothèque de leur bloc où ils pourront obtenir le prêt gratuit des volumes désirés (2).

Tandis que s'équipaient les bibliothèques de blocs, au hasard des dons qui nous arrivaient de France et de l'étranger, des bibliothèques plus techniques, universitaires et autres, s'offraient peu à peu pour apaiser la fringale des lecteurs.

Une bibliothèque générale distribue quatre livres par chambre périodiquement. Une bibliothèque nouvelle s'est créée. Pour s'y inscrire, il faut faire don de deux livres ; mais les bibliothèques de bloc sont les plus suivies. Il existe aussi une bibliothèque universitaire spéciale avec diverses sections permettant le contrôle et le meilleur emploi des livres existants et d'éviter les doubles emplois dans les commandes. Enfin il y a une bibliothèque des groupes d'Action Catholique. Petite bibliothèque au bloc I. Les bibliothécaires sont : au bloc II, le lieutenant André Levraux ; au bloc III, Maurice Pic, étudiant à la Faculté des Lettres de Paris, et le lieutenant Jean Gigot, archiviste paléographe ; au bloc IV, le lieutenant Georges Bastien (3).

Ce texte fut transmis de l'Oflag, en 1941.

NOUVELLES RIGUEURS DE LA CENSURE

C'était trop beau ! Au début de l'année 1942, — décision plus rigoureuse de l'O. K. W. ? application plus étroite de la censure du camp ? je l'ignore, — toutes les bibliothèques furent soumises à une nouvelle inspection et abondamment expurgées. Devaient disparaître : les livres des auteurs israélites

(1) N. P. C., 24 août 1940.

(2) E. L. S., n° 3, 1^{er} mai 1941, page 26.

(3) La vie universitaire, intellectuelle et artistique dans les camps de prisonniers français en Allemagne, mars 1942.

ou ayant quitté la France pour raisons politiques, — les livres à tendance anti-allemande, — les livres obscènes « pouvant provoquer des désordres dans les camps », — enfin les livres contenant des récits d'évasions, et, à ce titre, de nombreux romans policiers furent censurés. L'émoi fut tel dans le camp que le colonel Vendeur, alors Doyen, crut devoir s'en plaindre au capitaine de vaisseau Schultze. Voici, de cette lettre officielle, l'extrait concernant cette question :

Oflag II D, lundi 19 janvier 1942, A/S.

Le colonel Vendeur, Chef français du camp, à Monsieur le Capitaine de Vaisseau, commandant le Camp

... Le service de la censure vient d'interdire dans toutes les bibliothèques la lecture d'un certain nombre d'œuvres d'auteurs français et étrangers. Le nombre des ouvrages ainsi retirés atteint le chiffre de 58, et nous n'en sommes qu'à la lettre C. Ce sera donc 500 ou 600 volumes au moins sur 3 000 qui devront être retirés de la circulation, pour la seule bibliothèque du bloc III. Une telle opération dont les desseins m'échappent, provoquera, certes, émotion profonde dans le camp, car vous n'ignorez pas combien le Français est susceptible pour tout ce qui touche au domaine de la pensée. Si j'excepte des ouvrages retirés, les œuvres d'Israélites notoires ou celles d'Anglais, que vous éliminez par principe, le reste de ces ouvrages appartient à des auteurs spécifiquement français, d'une réputation consacrée dans notre pays, beaucoup populaires et appartenant déjà au Panthéon national de nos meilleurs écrivains. Je ne ferai pas ici l'analyse des ouvrages victimes de votre exclusive, mais je suis bien certain que la plupart n'offrent aucun danger pour l'armée ou le peuple allemand; beaucoup d'ailleurs proviennent de librairies allemandes. Il serait d'ailleurs vain de penser pouvoir, par une telle mesure, influencer l'esprit d'officiers déjà mûrs et ayant accompli depuis longtemps le cycle de leurs études.

Tous les livres retirés ont été lus et relus; si leur lecture pouvait faire du mal, ce que je ne crois pas, le mal serait déjà fait. En résumé, le geste qui consiste à les éliminer, est, sinon inutile, du moins blessant; il jure avec l'attitude si compréhensive et la courtoisie si frappante observée jusqu'ici par le haut-commandement allemand à l'égard des officiers prisonniers français.

Je ne doute pas, connaissant votre courtoisie et l'esprit de cordiale et bienveillante compréhension que vous avez toujours manifesté à mon égard, que vous prendrez en considération les désirs que j'ai exprimés ci-dessus. En me donnant satisfaction, à moi ainsi qu'aux officiers de l'Oflag, vous faciliterez dans toute la mesure de vos moyens ma tâche actuelle qui devient plus délicate à mesure que la captivité se prolonge et apparaît par conséquent plus incompréhensible et plus douloureuse.

Le colonel Vendeur, Chef Français du camp,

Signé : VENDEUR.

La réponse vint : il existe un catalogue de l'O. K. W., littéraire et artistique; ce catalogue est impératif. Ce jour-là, temps d'arrêt pour la collaboration (1)!

Bien entendu, la censure ne jouait que dans un sens : seuls étaient interdits les ouvrages prétendus anti-allemands. C'était au contraire les beaux jours de la bibliothèque germanique. Arrivés au camp d'Arnswalde, à la demande formelle du colonel Rousseau, Jean Louvard, avec l'aide de Carmignac, prit en charge l'ex-bibliothèque allemande, pour la transformer et la sortir des mains de nos gardiens, qui en avaient fait, à Gross-

(1) N. P. C., 19 janvier 1942.

Born, une officine de collaboration. Elle fut, assez facilement, transformée en bibliothèque des « langues étrangères ». Juste retour des choses, elle devait, les trois dernières années, abriter une partie des activités clandestines du camp. Dans le journal du Centre d'Entraide, l'histoire en est contée (1).

SUPPRESSION QUASI-TOTALE

Après le changement de camp, les bibliothèques eurent très mauvaise presse auprès des Allemands. Les livres avaient, dans leur ensemble, été mis en caisses pour le départ de Gross-Born; les sanctions Giraud étaient intervenues; les livres demeurèrent confisqués. Pas tous cependant : les livres de l'Université avaient été rendus; ceux de l'aumônerie connaissaient la même faveur. D'autres sections, techniques, avaient échappé. C'est ainsi que la bibliothèque sportive était réinstallée au bloc II, cave 10, escalier sud, dès le mois de juin 1942. On pouvait y emprunter, pour une semaine, les livres de sport, les mardis, jeudis et vendredis de 10 heures à 11 heures. Les ouvrages plus importants, d'anatomie et de physiologie, étaient prêtés pour quinze jours (2).

RÉORGANISATION GÉNÉRALE

Enfin, au mois de novembre 1942, les bibliothèques générales, toujours confisquées depuis l'arrivée au II B, furent remises à notre disposition. Cette mesure de clémence tardive nous fut communiquée par un *lagerbefehl* du colonel Gerloff (3). Le lendemain, quatre-vingt-dix-huit caisses de livres étaient rendues aux bibliothèques du camp (4). Mais leur réorganisation allait exiger plusieurs semaines. Le 23 novembre, nous fûmes informés par le doyen du camp que les bibliothèques générales seraient ouvertes au bloc IV, 4^e étage, escalier sud. Les listes de livres seraient affichées aux panneaux du solarium du 1^{er} étage, dans chaque bloc (5).

Après un bon mois de fonctionnement, un horaire plus souple nous fut accordé : la bibliothèque de chaque bloc serait désormais ouverte à tous les officiers du camp, le matin de 9 heures à 11 heures, et le soir de 14 heures à 16 heures. Un tour de passage était prévu :

Lundi, mercredi et vendredi matin	Bloc III
Lundi, mercredi et vendredi soir	Bloc I
Mardi, jeudi et samedi matin	Bloc II
Mardi, jeudi et samedi soir.	Bloc IV (6)

(1) C. E. A., n^{os} 22 et 24, juin et novembre 1949.

(2) N. P. C., 6 juin 1942.

(3) N. P. C., 3 novembre 1942, *lagerbefehl*, n^o 294.

(4) N. P. C., 4 novembre 1942.

(5) N. P. C., 23 novembre 1942.

(6) N. P. C., 4 janvier 1943.

Nous allions pouvoir lutter contre l'ennui, nous distraire, ou poursuivre notre culture générale. Après cette réorganisation, les bibliothèques des différents blocs de Gross-Born demeureront indépendantes les unes des autres. Dans un numéro d'« Écrit sur le Sable », la raison en est fournie :

Certains esprits organisateurs manifesteront le désir de voir toutes ces bibliothèques éparpillées rassemblées une bonne fois en une seule.

Mais la tradition autonomiste de Gross-Born prévaudra sur la centralisation d'Arnswalde. Chaque bibliothèque conservera même une certaine personnalité et un caractère à elle. Celle du bloc I est la plus riche en ouvrages classiques; celle du bloc II est surtout munie de romans modernes; celle du bloc III est fort attrayante, parce qu'on y peut feuilleter les livres, avant de donner son nom pour les emprunter; celle du bloc IV garde la réputation de posséder des bibliothécaires fort accueillants. Ouvertes successivement à des jours différents de la semaine, chacun peut emprunter le volume de son choix. La lecture la plus courante de l'officier moyen demeure le roman : romans policiers d'abord; le roman d'amour est moins prisé, genre Henry Bordeaux. Parmi les modernes, connaissent la vogue : Jules Romains, Martin du Gard et Simenon, dont les œuvres sont retenues des semaines à l'avance. « Les hommes de bonne volonté », et les « Thibault » sont très recherchés (1).

Poursuivant alors son enquête, le rédacteur énumère les différentes bibliothèques du camp. En plus de ces quatre bibliothèques générales, il en existe beaucoup d'autres : bibliothèque folklorique, — de l'Empire, — du Cercle Pétain, — de France-Acadie, — de l'E. S. O. P., — des aumôneries.

Les romans étrangers suscitent une vive curiosité : Lawrence, — Margaret Sullivan, — Siegfried Undset, — Cronin, — Huxley, etc. Les romans-fleuves n'arrêtent pas le prisonnier, qui cherche à tuer le temps : *la Mousson*, *Autant en emporte le vent*, sont dévorés. Les livres sérieux connaissent aussi un grand succès : histoire, récits de voyage : seule la philosophie a peu de faveurs.

Enfin, il existe toute une série de bibliothèques techniques : celles des littéraires, des scientifiques, des naturalistes, celle du Cercle Économique, celle du Cercle Empire, celles du Club Nautique et du Club alpin (2). Et le rédacteur conclut son article : « Aimable diversité, qui fait parfois perdre du temps au chercheur; mais le temps, ici, compte si peu »!

IMPORTANCE DE TOUTES CES BIBLIOTHÈQUES

Quel était le nombre des volumes? l'inventaire, effectué au seuil de l'année 1943, au moment de la remise en service, permet d'avancer les chiffres suivants :

Bibliothèques d'intérêt général (quatre).	13 000	volumes
Bibliothèques spécialisées :		
Université (Lettres, Sciences, Droit)	1 600	—
Cercle « Économie et Production »	2 500	—
Cercle « Empire »	720	—
Cercle « Pétain »	550	—
Langues étrangères	1 550	—
Aumôneries Catholiques	2 100	—
Au total.	22 020	volumes

(1) et (2) E. L. S., n° 37, 15 novembre 1943.

En bref, l'impressionnant total de plus de 22 000 volumes (1), sans préjudice des apports ultérieurs, et de tous les embryons de bibliothèques individuelles qui ornaient les chambres des officiers, voire même de certains hommes de troupe, à travers le camp.

Cette véritable fortune, il faudra la laisser sur place à notre départ. Tout devait nous être rendu, selon les affirmations solennelles des Allemands, par les soins de la Croix Rouge. Mais nous savons le sort que nos gardiens surent réserver à ces bibliothèques, comme d'ailleurs à tout ce que nous possédions dans le camp.

Non contents de se distraire ou de se cultiver, certains officiers, songeant à l'avenir, tentèrent d'orienter l'organisation des bibliothèques de leurs camarades, après leur retour en France. Si l'on en croit Jean Guilton, il en fut de même un peu partout. Il note en effet dans son « Journal de Captivité » :

Nous organisons pour les mois d'hiver une Exposition du Livre. Au début, nous nous sommes proposés de dresser en captivité la liste des livres qu'il conviendrait d'avoir lu pour mériter en notre siècle le beau nom d'honnête homme. Le moment était propice. Nous avions fort peu de livres, beaucoup de spécialistes des livres, qui pouvaient consulter leur mémoire. Ce petit comité s'est réuni tous les dimanches pour dresser ce catalogue. L'honnête homme devait avoir lu 5 000 ouvrages ! Aucun esprit n'y aurait résisté. Il a donc fallu réduire à mille la pitance de cet honnête homme. Et je crois que celui qui aurait lu ces ouvrages n'aurait que de la confusion dans l'esprit. Mais ces mille titres d'ouvrages seront comme toutes les limites du savoir : idéal, jamais atteint (2).

Un travail analogue, mais beaucoup plus modeste, fut entrepris par Villacroux, sous l'angle particulier d'une bibliothèque familiale catholique. Mais ceci reste le domaine de la vie religieuse au camp.

IV. — MANIFESTATIONS INTELLECTUELLES

Conférences et cours de l'Université forment une importante partie de la vie intellectuelle au camp. Il faut joindre de nombreuses manifestations appartenant au domaine de l'esprit et de l'art, belles-lettres, semaines d'études, beaux-arts, expositions, arts et techniques, travaux personnels, que nous étudierons maintenant. Ces manifestations qui s'adressaient à un public très vaste, contribuèrent pour une large part au climat intellectuel du camp.

BELLES-LETTRES

Parlant des « Œuvres Littéraires » qui auraient vu le jour dans les camps de prisonniers, Jean Guilton écrit :

Je ne crois pas que la captivité puisse donner naissance à des œuvres littéraires, j'entends à des œuvres qui aient cette captivité pour unique objet. Notre vie est

(1) N. P. C., janvier 1943.

(2) Page 59.

si monotone, si morne, si pauvre, riche seulement en événements intérieurs, en patience, en périodes alternées de désespoir et de renouveau. Mais on retrouvera toujours là un trésor inaltérable, ce « merveilleux capital humain » (...) qui nous rend propriétaires d'un fonds spirituel, d'une expérience moins terrible que celle de la Grande Guerre, mais aussi moins déconcertante, moins disproportionnée à la capacité ordinaire de sentir et de souffrir, moins accablante pour le corps et pour l'esprit, plus humaine, peut-être, et plus capable de préparer à la vie, à l'effort, à la résurrection (1).

Il est possible que le thème de la captivité n'ait pas inspiré d'œuvres majeures. Mais les loisirs laissés à un grand nombre de prisonniers suscitèrent, chez quelques-uns, des nouvelles inédites, des critiques littéraires, des compositions poétiques.

NOUVELLES INÉDITES. — Certains prisonniers utilisèrent « Écrit sur le Sable »; au hasard des circonstances ou bien à l'occasion de Noël, des nouvelles parurent.

Ce fut d'abord la publication d'une conférence de Lanoux sur « la condition du prisonnier » (2), donnée au bloc III (3). Le sujet était si riche que le thème en fut repris par Herbin, avec « la grâce de notre captivité » (4), et par Jolly, avec « la condition de prisonnier » (5). Lanoux analyse le climat mental de « ce spleen endémique, cette façon d'être, cette étrange mutilation de notre vie d'homme ». Selon lui, nous sommes totalement pauvres, affamés, hors de l'espace et hors du temps : le passé nous échappe, le présent est impensable, l'avenir impossible à imaginer. « Le prisonnier est le pauvre qui a cessé de lutter ». Cependant « le mot dernier de l'homme devant les forces qui se jouent de lui, c'est simplement faire face ». Les deux autres conférenciers eurent pour dessein de répondre à l'exposé de Lanoux oralement, et d'ajouter la note spiritualiste et chrétienne. Pour Herbin, l'optimisme doit l'emporter, car notre vie reste l'œuvre d'un Dieu bon. La prière de Pascal pour le bon usage des maladies, il nous faut la transposer pour le bon usage de la captivité. Jolly, qui trouvait encore trop pessimiste l'exposé d'Herbin, recherche délibérément ce qu'il y a de positif et d'exaltant dans la condition du prisonnier. Nous conservons, dans nos souvenirs, de véritables trésors : quant à l'avenir, nous sommes en train de le construire, en préparant notre vie de demain. Nous sommes riches de nos inquiétudes, de nos soucis, riches d'une richesse intellectuelle incommensurable : littérature, musique, peinture, sculpture : s'y ajoutent les richesses du cœur, amitiés précieuses nouées, trésors des amours fidèles de ceux qui nous attendent. A nous de faire face, en laissant fructifier cette richesse; à nous de conserver une espérance inébranlable et l'énergie pour les tâches qui nous attendent au retour.

Nous conservons, dans nos souvenirs, de véritables trésors. Certains camarades s'attachèrent à les fixer pour qu'ils survivent. Le capitaine

(1) Journal de la Captivité, page 11.

(2) E. L. S., n^{os} 1, 2 et 4; mars, avril et juin 1941.

(3) N. P. C., 22 novembre 1940.

(4) N. P. C., 15 décembre 1940.

(5) N. P. C., 30 mai 1941.

Démoulin dans « Rezzou : conte du Hoggard », évoqua la tragique aventure de Touareg, repris par la passion de razzier et mourant presque tous de soif, avant leur retour (1); ou bien, toujours hanté par le charme de l'Afrique, il nous conta, dans « Hads ed Din, le Pèlerin de la Foi », comment le peintre Dinet, parti vers les pays du soleil, fut conquis par leur charme enchanteur (2).

Dans une « Nouvelle Inédite », A. R. Fuelal, — alias Laleuf, — brossa le tableau d'un week-end en banlieue, entre Jacques et son amie Claude : promenade sous bois, bain reposant, images qui tentent de fuir nos mémoires (3).

Après un an et plus derrière les barbelés, les passions s'étaient apaisées, et la condition du prisonnier, sinon acceptée par tous, du moins adoucie dans les esprits et dans les cœurs. Lanoux reparut; il n'avait point abdiqué. Dans un article sur « La Jeunesse et les Tabous », il réaffirmait aux camarades de l'Oflag que « le destin de la jeunesse, ce n'est pas l'héritage, mais le combat ». Il faut « faire fi d'une éthique en solde », rejeter les tabous, rétablir une échelle de valeurs désintéressées, « le sens de la grandeur, le sens du service, le sens du risque » (4).

Plus faibles, et peut-être plus humains, d'autres se contentaient de décrire les scènes de la vie d'autrefois. Ainsi M. Gattefosse, dans « Femmes et Parfums » (5).

D'autres enfin, — puisqu'il faut délibérément en oublier, — puisaient dans la fête de Noël le thème de leur inspiration. En 1941 et 1942, « Écrit sur le Sable » ouvrit largement ses colonnes à toute une série de contes et de légendes dont la Nativité formait le centre d'intérêt.

En 1941, c'est un récit de Marichal sur Noël de 1470 : des censures sont prononcées par l'Église contre de « singuliers offices » de Noël au x^e siècle. Une lettre de Jean de Villeneuve, l'un des maîtres de la Sorbonne, évoque l'office des Fous ou de l'Ane que l'on célébrait en la cathédrale, et aussi d'autres coutumes tellement audacieuses que « en certains lieux on ne sait plus distinguer entre les divertissements licites et les profanations obscènes » (6). Ratinaud décrit un « Noël de discorde », l'année de l'assassinat d'Henri le Balafre à Blois, par Henri III : aux Parisiens, l'assassin semble le bras des hérétiques, frappant la France catholique; des barricades se dressent. Enfin, dans un poème en patois, « Noël d'autrefois », Compaing de La Tour Girard conte une légende de la Guerre de Vendée. Un prêtre, traqué par les Bleus, est découvert à Noël, célébrant une messe : mais l'Enfant de la Crèche apparaît; les Bleus tombent à genoux.

En 1942, trois nouveaux contes viennent enrichir le folklore de Noël pour les prisonniers de l'Oflag (7). Une « Lettre au Père Noël », anonyme, lettre d'un enfant qui fait le sacrifice de ses jouets pour obtenir le retour des prisonniers. Ratinaud brosse une description de Rome à la naissance du

(1) E. L. S., n° 2, 15 avril 1941.

(2) E. L. S., n° 7, 15 juillet 1941.

(3) E. L. S., n° 5, 15 juin 1941.

(4) E. L. S., n° 12, 10 octobre 1941.

(5) E. L. S., n° 23, 14 juillet 1942.

(6) E. L. S., n° 16, 31 décembre 1941.

(7) E. L. S., n° 28, 15 janvier 1943.

Sauveur : « L'an 749, le monde étouffe de vin, de ripailles, de sécurité et de paix sans espoir. Dans une étable d'Orient, entre un bœuf paisible et un âne pensif qui soufflent doucement sur lui pour le réchauffer, vient de naître un petit enfant. Sa mère, heureuse et inquiète le berce, doucement ». Sous le titre : « Chuchotis », Jean François imagine une conversation entre des jouets de Noël. Tous vantent leurs qualités; l'âne les rappelle à plus de modestie. Tous seront bientôt démolis; mais qu'importe! « Nous aurons allumé une lueur d'intérêt aux yeux des petits, accéléré pour eux le rythme du temps qui rapproche le retour de leur papa. Nous aurons accompli notre destin. Tout est bien. »

CRITIQUE LITTÉRAIRE. — Puisque, selon Jean Guilton, la captivité ne pouvait « donner naissance à des œuvres littéraires », faute de pouvoir créer, restait la ressource d'étudier l'œuvre créée. Manière indirecte de travailler à l'éducation des futurs auteurs, comme à celle du public du camp. Examiner l'œuvre en elle-même, la composition, le style, les qualités et les défauts; étudier l'auteur, ses origines, son tempérament et son milieu; considérer l'œuvre dans son rapport avec les œuvres du même genre qui l'ont précédée, avec l'ensemble de la littérature du même temps et du même pays, et, au besoin, avec les littératures étrangères; apprécier sa valeur morale et sociale : tenter d'apporter dans son jugement une âme dépourvue de préférences et de préventions personnelles; telle fut la tâche de plusieurs camarades qui nous présentèrent alternativement auteurs et œuvres. Paul-André Lesort écrit, dans le journal du camp : sous le titre « Art et Critique » : « La critique doit aller à l'œuvre qu'il étudie, non pas seulement avec sympathie, mais avec amour. Sinon, il fait œuvre négative » (1).

Pendant quelque temps, la critique littéraire fut surtout orale; puis elle devint essentiellement écrite.

Critique orale. — Dans une causerie sur la critique littéraire (2), Lesort rappelle que le but poursuivi est de faire connaître les œuvres littéraires, de les faire goûter du public. Le critique recrée l'œuvre, en cherche le pourquoi et le comment, le milieu et le moment. Il lui faut avoir, apanage nécessaire mais dangereux, le don de sympathie. Pour le plus grand attrait des auditeurs, curieux de mieux connaître le domaine de notre littérature, les conférenciers se succédaient. De multiples exposés furent présentés sur des œuvres littéraires ou des auteurs.

Tels conférenciers, dans une fresque, se proposaient de nous peindre une époque. Ainsi Godmé, avec « les générations littéraires de 1900 à 1939 ». Ses exposés, brillants et convaincus, furent très écoutés.

D'autres, limitant le champ de leurs investigations, étudiaient un genre littéraire : la poésie, le théâtre, le drame, à une époque déterminée, ou bien chez un auteur. A ce deuxième groupe se rattachent les études suivantes :

Lesort.	La critique littéraire.
Dufrenne	La poésie d'après Valéry et Claudel.

(1) E. L. S., n° 5, 15 juin 1941.

(2) Cahier n° 14 du commandant BATICLE : 5 février 1941.

Hivernaud.	Flaubert et l'esprit bourgeois. Rabelais et la guerre.
Desbiez	Le personnage d'Hélène. Racine et l'esprit antique.
Marichal.	Les drames du Moyen Age. La poésie de langue d'oc.
Mourot	Les femmes dans le roman.
Ikor	Les écrivains régionalistes.
Martinelli	Le théâtre entre les deux guerres.

Mourot demeure le chef de file, avec une série d'exposés remarquables sur les femmes dans le roman, en particulier chez Balzac. Ikor, pour sa part, pose devant ses auditeurs la question : « Fatigue du roman, ou pause ? » Selon lui, il ne s'agit que d'une éclipse. Le roman français, durant l'entre-deux guerres, demeure extrêmement riche, en qualité comme en variété. Il envahit un triple domaine : celui de la poésie, celui de l'action, celui de la science. Et il conclut au prodigieux et presque monstrueux gonflement du roman durant cette époque (1).

Restreignant encore plus leurs recherches, d'autres camarades campaient devant le public la silhouette d'un auteur. Ainsi défilèrent, dans le plus grand éclectisme :

Godmé	présentant	Montherlant.
Dufrenne	—	Montaigne et Paul Valéry.
Duhéron.	—	Claudé.
Hivernaud.	—	André Gide.
Escoube.	—	Montesquieu et Pascal.
Gazagne.	—	L'Arétin.
Lesort.	—	Mauriac.
Ikor	—	Giono et Martin du Gard.
Mourot	—	Balzac, Henri Pourrat et Ambert.
Estrangin	—	Mistral.
Boyon.	—	François Villon.

Les exposés sur Montaigne, Pascal, Villon, Mauriac, Giono, Montherlant et Gide attirèrent un public avide et nombreux.

Ikor nous offrit ainsi « l'humanité des Thibault », d'après l'œuvre de Roger Martin du Gard. Selon lui, « seule l'œuvre vraiment grande sait donner à ses lecteurs l'apaisement, la clarté intime, la sereine plénitude de conscience contre quoi le monde extérieur ne peut prévaloir. Les Thibault ont ce pouvoir ». Les Thibault sont le roman de l'énergie, d'une énergie non pas aveugle, mais réfléchie et orientée. « Œuvre saine et constructive, qui a le culte de la vie, dénonce tous les abandons, toutes les démissions, toutes les veuleries. Pour elle, ce qui se fige meurt. La grande loi de la vie, c'est de vivre » (2).

Dans un domaine différent, celui de l'éloquence du Barreau, sans doute en guise de détente, le Recteur de l'Université, M^e Jacques Hamelin, assume, tour à tour, avec un égal bonheur, la double charge du réquisitoire et de

(1) *La Revue Socialiste*, n° 7, janvier 1947, pages 11 à 22.

(2) *Europe*, 1^{er} juin 1946, pages 28 à 47.

la déiense. Il s'agit, en l'occurrence, d'imaginaires procès, tel celui de Julien Sorel. L'auditoire est nombreux, et les verdicts du jury contradictoires. Mais la distraction est agréable. Et puis c'est une occasion de faire la charité et de verser une recette à la caisse du Centre d'Entraide. Occasion aussi, et nous rejoignons ici le domaine des Belles-Lettres, de lire ou de relire « le Rouge et le Noir » de Stendhal (1).

Poussant à l'extrême l'amour du détail et de la précision, certains exposés présentaient une œuvre unique. On peut citer, dans ce dernier groupe :

Heyler.	étudiant	Le premier et le second Faust de Goethe.
Herbin	—	Les contes de Grimm.
Dufrenne	—	L'annonce faite à Marie, de Claudel.
Rolland	—	Le Bourgeois Gentilhomme et Le Tartuffe.
Escoube.	—	L'Électre de Giraudoux.
M. Robert.	—	L'Ondine de Giraudoux.

Rolland captiva son auditoire en des causeries, — il aurait horreur que j'emploie le mot conférences, — très intéressantes, familières et détendues, où brillait à chaque phrase sa vaste culture littéraire.

Qu'elles visent une époque, un genre littéraire, un auteur ou une œuvre, ces « conférences littéraires » font salle pleine. Plus tard, pour lutter contre la routine, la critique littéraire tenta d'atteindre son auditoire par un chemin détourné : elle devint avant tout critique écrite.

Critique écrite. — Délaissant l'étude d'une époque tout entière, ou celle d'un genre littéraire, les rédacteurs de la chronique littéraire d'« Écrit sur le Sable » préférèrent la présentation d'un auteur ou d'une œuvre.

Présentation d'un auteur? Montesquieu mis à part, les études concernent des écrivains contemporains.

Pourquoi Montesquieu? C'est que ses « Pensées » viennent de voir le jour. On y trouve, non point un auteur, mais « un homme, le dernier « honnête homme » du XVII^e siècle, de bonne compagnie et de bon conseil », et c'est ce qui fait le charme de cette œuvre, selon J. François (2).

Pour Hivernaud, « Giraudoux, c'est hier. Cette voix, toujours ravissante, nous parvient de l'autre rive. Province, humanisme, cosmopolitisme; Giraudoux est un confluent d'héritages. La guerre a passé là-dessus, et c'est pourquoi Giraudoux s'efface ». Quant à Georges Duhamel, il demeure un « homme qui ne va pas jusqu'au bout », « l'exemple achevé d'une timidité d'esprit proprement académicienne ». « Il semble que la littérature de ces dernières années ait un peu abusé des hommes de bonne volonté. Voici venu le temps des hommes de volonté » (3).

À l'occasion de la présentation, sur la scène, du « Fleuve Étincelant », Paul-André Lesort expose la question inlassablement provoquée par les œuvres de Charles Morgan : l'accession ineffable à un état privilégié, sera-

(1) E. L. S., n° 33, juin-juillet 1943.

(2) E. L. S., n° 24.

(3) E. L. S., n° 1 et n° 4.

t-elle jamais atteinte et possédée? Désir de pureté, de quiétude de l'âme, d'absolu, d'unité de l'esprit. Passion qui poursuit son chemin dans le tumulte du monde, comme, au milieu du chaos de la nature, un fleuve étincelant (1).

R. Delloye est un ami de François Mauriac. Il campe avec aisance le problème du mal, l'angoisse mauriacienne : intersection de l'âme et de la chair. Malades, êtres anormaux? parfois peut-être. « Mais voici la brutale irruption de la grâce, soucieuse uniquement de venir chercher ce qui y était perdu »; « l'âme qui a entendu cet appel peut y répondre ou résister à la divine tentation; elle ne pourra plus l'oublier, elle est marquée d'une inquiétude qui ne la quittera plus » (2).

J. Banière voit, dans Henri Pourrat, le chantre de l'Auvergne, un modeste qui fuit les honneurs, et dont l'œuvre tout entière paraît écrite pour contribuer à la reconstruction d'une France neuve; il demande une leçon de vie à la terre et aux hommes de la terre (3).

Enfin, Boyon salue en Colette « La charmeuse de mots ». Il découvre au lecteur le souci de chercher des mots, de trouver des images, de créer un art savant, tout d'intuition et de patience. Abondance des qualificatifs, rareté des verbes, tout contribue dans son œuvre à provoquer « le charme », qui est sans doute la définition même du génie de Colette. Elle demeure « une grande artiste au talent riche et souple, au charme délicieusement félin, si l'on veut entendre par là l'indépendance ombrageuse et rétractile faisant bon ménage avec un dilettantisme casanier, et, sous un masque de nonchalance, les sens toujours en éveil » (4).

Présentation d'une œuvre? Les articles alternent, qui analysent tantôt des œuvres d'avant-guerre, tantôt les « Livres de l'Année ».

Selon Lesort, Georges Duhamel est hanté par l'ordre du monde; mais plus il cherche et plus il trouve de désordre. Il le dépiste, impitoyablement; en définitive, il garde confiance en l'humanité : « Elle est quelque chose de grand, dont il ne faut pas désespérer ». Laurent, dans « les Pasquier », cherche et lutte; il porte en lui toute l'anxiété de Duhamel (5).

« La Moisson de Quarante » de Benoist-Méchin, vrai journal de captivité, devait exciter la curiosité spontanée de l'Oflag. Avec inquiétude, Marichal se penche sur ce témoignage. Deux thèmes plus élevés lui semblent dominer l'œuvre : le thème des rapports franco-allemands au lendemain de l'armistice, et celui des conditions et possibilités de notre relèvement. La critique de Benoist-Méchin sur les officiers, qui « se sont discrédités en bloc et pour longtemps », lui apparaît profondément injuste. Il pose la question : Que nous donnerait le journal de Benoist-Méchin s'il se prolongeait au delà du 15 août 1940? Peut-être y découvririons-nous une lassitude et une impatience « capables d'entraver le bel élan avec lequel il partait pour faire à la France sa place dans l'Europe nouvelle » (6).

Un autre ouvrage d'actualité est celui de Bertrand de Jouvenel : Après

(1) E. L. S., n° 11.

(2) E. L. S., n° 17.

(3) E. L. S., n° 19.

(4) E. L. S., n° 13.

(5) E. L. S., n° 3.

(6) E. L. S., n° 8.

la défaite. Impréparation de nos élites, impropriété de nos idées, tels sont les thèmes de la première partie du livre, auxquels s'attache Marichal. Réflexe bourgeois de lutte contre la violence, sommeil dans l'euphorie, instabilité ministérielle, politique extérieure trop faible ou maladroitement rigide, défaillance dans le monde économique, défaite intellectuelle de la France, tel est le sombre bilan de ce livre. Mais l'ennemi saura-t-il pratiquer la modération dans la victoire, et nous-mêmes puiserons-nous la force dans notre abaissement (1) ?

Céline, dans « Beaux Draps » présente les ignobles conditions faites à l'ouvrier, de plus en plus seul : solitude psychologique, solitude métaphysique ; il faut redonner Dieu à l'homme, œuvre des croyants, de la prière et de la grâce ; mais il faut aussi, par l'école, redonner une âme à la France, la dégager de l'histoire de la race. Cette âme et cette mystique, c'est ce qui manque le plus à notre génération (2).

Enfin, Lanoux et Marichal étudient « Notre avant-guerre », de R. Brasillach. Évocation tenace du Paris d'avant-guerre, très attachante par les souvenirs qu'elle éveille en nous. Présentation du fascisme, « ce mal du siècle ». Concilier et combler à la fois les aspirations du nationalisme social de notre pays et celles de pays voisins, telle sera l'une des conditions, difficiles, de notre relèvement (3).

Parfois, la satire l'emporte chez le critique littéraire, par manière de jeu. Dans : « Un cas épineux », Flip, en humoriste, critique la collection du « Masque ». Il raconte la découverte du soi-disant vol d'un précieux collier, par le détective Sherlock Holmès.

ŒUVRES POÉTIQUES. — Sans les œuvres demeurées inconnues, il serait déjà possible de publier un recueil des « poésies de captivité » composées à l'Oflag II D-II B. On peut les grouper par thèmes, suivant les sujets qu'elles traitent. De nombreux prisonniers ont taquiné la muse. Certaines pièces, publiées dans « Écrit sur le Sable », peuvent être retrouvées. Il ne saurait être question d'en faire une présentation détaillée, car on en compte une cinquantaine.

Mis à part quelques morceaux « patoisants » et satiriques, tous se rattachent à la poésie lyrique. Tour à tour, ils prennent pour thèmes : la femme, Noël, la patrie, bonheurs perdus pour le prisonnier ; ou bien la captivité et la mort, épreuves qui le guettent.

Poésies en patois. — C'est Flip présentant Charlot, « le clairon du camp » ; il a reçu du colonel français l'ordre de sonner les exercices à la française ; mais « à quand le chant du départ » (4) ?

C'est encore l'Ane Poit'vin, dans « un examen qui ne va pas drouët ». Pour occuper ses loisirs de captif, le prisonnier malheureux s'est mis au Droit. Mais voici que les professeurs se sont avisés de faire passer des examens.

(1) E. L. S., n° 18.

(2) E. L. S., n° 20.

(3) E. L. S., n° 22.

(4) E. L. S., n° 13, 28 octobre 1941.

Par un étonnant miracle, notre candidat est le dernier des admissibles. Il doit subir l'oral; il est recalé (1)!

Poésies satiriques. — Plus savoureuses sont les poésies satiriques. Flip s'y taille une part royale, dans l'humour où il excelle. Déjà nous l'avons vu menacé de famine par la privation des lentilles d'Alexandrie (2). Tantôt c'est le maudit clairon qui vient interrompre les activités les plus paisibles du prisonnier. A chaque instant, « le clairon vocifère »; mais ce n'est qu'un rêve. Le poète entrevoit la fin de la guerre et s'éveille en sursaut (3).

Tantôt encore c'est la nostalgie du passé et l'attente désespérante de la libération : « *Usque tandem, Domine* ». Depuis bientôt deux ans et demi, les prisonniers se trouvent sous vingt serrures, chartreux sans chartreuses. Maigre pitance! l'eau vient à la bouche au souvenir des « gueuletons » d'autrefois. Désir d'un regard tendre, de la fraîcheur d'un jeune bras, d'un baiser sur les lèvres : « *Usque tandem, Domine* » (4).

Ou bien quelques roseries, comme le jour où nous dégustons des fanes de betteraves :

Un quidam au réfectoire
Lorgnait d'un regard d'amour
Ma gamelle dinatoire
Où nageait l'herbe du jour.
Je lui dis, la mine grise :
« Officier, chose ou machin,
N'ayez pas de convoitise
Pour la fane du prochain » (5).

Quant au D^r Ombras, poète égaré dans la médecine, il se lamente sur « la vie en carrée », où l'on s'ébat tous les jours, sans cesse menacé de ne plus « tourner rond » (6).

Poésies lyriques. — L'ironie ne saurait combler toutes les heures d'un captif. Souvent la tristesse l'emporte, de tous ses bonheurs perdus : la femme aimée, Noël sans enfants, patrie lointaine.

Le thème de la femme aimée : les plus nombreuses pièces sont l'œuvre de Jean Cadavre. Dans une « Lettre », le poète souffre

« ... faute de pouvoir vivre

Près de vous des instants charmeurs » (7).

Ailleurs, c'est une poésie : « A celle que j'aime » (8). Dans « Carte postale », des soupirants harcèlent de très belles dames :

« ... Mais les belles restent fidèles.

Madame, il faut faire comme elles,

Si votre amant est prisonnier » (9).

(1) E. L. S., n° 13.

(2) E. L. S., n° 19, février 1942.

(3) E. L. S., n° 24, 10 août 1942.

(4) E. L. S., n° 27, 15 novembre 1942.

(5) E. L. S., n° 27.

(6) E. L. S., n° 25, 15 septembre 1942.

(7) E. L. S., n° 3, 1^{er} mai 1941.

(8) E. L. S., n° 6, 1^{er} juillet 1941.

(9) E. L. S., n° 8, 1^{er} août 1941.

René Rouy, dans « Hier soir en Allemagne », rêve de sa bien-aimée (1).
Daniel Riba se grise de lumière :

Regarde : les carreaux sont couverts de lumière.

.....

Laisse-moi t'admirer sur la vitre si claire,

Si fraîche, si jolie, où le ciel a posé,

Tandis que je rêvais, son fragile baiser (2).

Flip, en sa « Ballade du Prisonnier », se lamente des humbles travaux quotidiens, des jeunes premières des matinées théâtrales de l'Oflag; et revient, lancinante, la pensée qui le harcèle : « ... Mais où sont les dames d'antan » (3)?

Jacques Virbel évoque une nuit d'amour sur le Mékong,

« Dans le creux de mon sampang » (4).

J. Goine remonte « Aux temps héroïques » et s'attriste sur un troupeau de « moutons sans agnelles » (5).

Charles Gombert, dans « Plongée », exprime ses regrets à la pensée qu'il ne peut rejoindre celle qu'il aime et qui se perd dans un passé de plus en plus lointain (6).

Impossible de tout transcrire : la femme inspire les jeunes poètes du camp; c'est normal. Dans sa privation, le prisonnier chante sa douleur et forme des vœux ardents de retour.

C'est aussi le thème du Noël sans enfants. Jacques Virbel, dans son « Noël », demande la grâce du retour :

« ... Mettez la France en nos souliers,

Petit Jésus des barbelés » (7).

Dans « la Nuit de décembre », Flip, en un rêve, entrevoit les soldats de bois, distribués jadis aux enfants. N'avons-nous pas eu tort? Voici la plainte du Père Noël à Dieu même :

...A peine ont-ils vingt ans qu'ils rêvent de combats

De combats pour de vrai, massacres et victoires,

Et que ces Artabans, Seigneur, ne craignent pas

D'encombrer mon chemin, suivi pour votre Gloire (8).

Flip écrit aussi une « Ronde pour Noël ». Le cadeau du petit enfant, mais, ne serait-ce pas son papa?

...Mon petit cœur bat

Comme aux grands jours de kermesse

Mon petit cœur bat

Tous ses mots sont des caresses,

Le beau joujou qu'un papa (9)!

(1) E. L. S., n° 35, 26 septembre 1943.

(2) E. L. S., n° 5, 15 juin 1941.

(3) E. L. S., n° 6, 1^{er} juillet 1941.

(4) E. L. S., n° 25, 15 septembre 1942.

(5) E. L. S., n° 24, 10 août 1942.

(6) E. L. S., n° 33, 15 juillet 1943.

(7) E. L. S., n° 28, 15 janvier 1943.

(8) Même référence.

(9) E. L. S., n° 38-39, décembre 1943-janvier 1944.

C'est enfin le thème de la patrie lointaine inspirant des œuvres nombreuses. Tantôt, ce sont des évocations du temps de paix : celle de la pêche, par Daniel Riba (1), ou celle de la « Flambée » dans l'âtre, de Roland Gabet. Tandis que le bois se consume, le poète songe aux années d'autrefois :

« Je m'engourdis sans doute et lâche le filin
Du temps qui va sa route, impérieux, rapide » (2).

Tantôt encore la nostalgie s'empare du prisonnier, à voir passer, tout près du camp, le petit train :

Cours, petit train, de par la plaine
...Pieusement, prends donc à dos
Mon pauvre cœur, pour ton fardeau (3).

Il voudrait fuir sa prison, avec Jacques Virbel, et retrouver enfin la liberté. Mais « Quand » ? :

« ... perdre aux souvenirs la cage d'écureuil
Où l'on a tourniqué plus de cent vingt dimanches » (4).

Composée un soir d'armistice par Estrangin, une « Ode à la Provence » fut lue aussitôt avant la Marseillaise exécutée par l'orchestre, du 17 au 20 novembre 1940. Elle fut écoutée debout, dans une manifestation d'unanime enthousiasme. Suite de douze strophes où le poète chante sa petite patrie. Les frontières de la Provence s'élargissent jusqu'à rejoindre les dimensions de la France entière, patrie bien-aimée :

...Ame de la Provence,
Nous t'appelons : nous t'appelons avec tes sœurs,
Ame brisée de la Lorraine,
Qui nous souriais l'an passé
En notre veille aux avant-postes;
Ame souffrante de l'Alsace,
Pour qui nos pères sont tombés;
Ame profonde de Bretagne;
Ame de grande dignité
De la châtelaine Touraine;
Étincelante âme niçoise;
Gravité calme de la Flandre;
Ame brûlante d'Algérie,
Avecque l'âme de Paris;...
Venez nous visiter le soir en nos grabats,
Pour qu'ils soient, un moment, des lambeaux de la France (5).

Ce fut, encore par Estrangin, un poème sur « Jeanne d'Arc », en mai 1941. La fin est une prière :

(1) E. L. S., n° 15, 11 décembre 1941.

(2) E. L. S., n° 36, 4 novembre 1943.

(3) E. L. S., n° 5, 15 juin 1941.

(4) E. L. S., n° 30, 18 mars 1943.

(5) L'Unité Française : avril-juin 1941, pages 79-81.

Jeanne, petite sœur de France,
 Toi qui as tant agi, toi qui as tant souffert,
 Toi qui fus officier de France,
 Et qui connais tout notre cœur,
 Nous te vénérons,
 Ici, comme là-bas, au jour national de ta fête.
 Apprends-nous doucement les vertus des soldats,
 Celles du paysan, celles du bon Français.
 Raconte-nous la renaissance du royaume,
 En sa force et sa dignité,
 Fais-nous rêver d'espoir.
 Redonne ton courage aux femmes de chez nous,
 Et puis rends son sourire au doux pays de France (1).

Épreuves subies : tandis que s'étaient envolées les plus légitimes joies, celles de la femme, de Noël fête de famille, de la patrie lointaine, le prisonnier recevait en partage l'épreuve de la captivité, parfois celle de la mort, les deux derniers thèmes de notre florilège.

Et d'abord la captivité : une des souffrances du prisonnier lui vient d'un climat plus rude que celui de France. Georges Larrive décrit la pluie, qui tombe avec violence (2). Le « Crépuscule » de R. Lefebvre est, en cette captivité qui tend vainement vers son terme, l'image de la mort et de l'éternité :

Point de vent, aucun bruit, le silence se glace,
 Le temps semble à jamais s'arrêter dans l'espace,
 La nature engourdie pressent l'éternité (3).

Les années passent; nous voici au « Printemps 43 ». Jacques Virbel chante le réveil de la nature, ensorceleuse, en face du prisonnier douloureux :

Une hirondelle strie le ciel,
 Et des barreaux strient le temps (4).

Trop vite, au printemps succède l'automne; nous sommes toujours là. L'angoisse étreint Daniel Riba, dans « Settime » :

...L'automne, à la campagne, a mis des feuilles bises,
 Mais l'orage est venu, qui a tout emporté.
 Les heures du passé, nous les avons apprises;
 Seigneur, devons-nous donc, hélas! les recompter (5)?

Si encore nos gardiens nous laissaient un peu tranquilles. Mais non; il faut changer de camp. Ce déménagement douloureux suscite, composé par Flip, un « Adieu à Gross-Born », mi-plaisant mi-morose :

...Souvenirs! Souvenirs! Visions qui renaissent!
 Sous le sable étranger qu'aucun flot n'a lavé,
 Nous avons enterré notre folle jeunesse,
 Personne n'ouvrira la tombe qui l'opresse,
 Où nul nom n'est gravé (6).

(1) E. L. S., n° 3, 1^{er} mai 1941.

(2) E. L. S., n° 37, 15 novembre 1943.

(3) E. L. S., n° 1, 25 mars 1941.

(4) E. L. S., n° 32, 24 mai 1943.

(5) E. L. S., n° 12, 10 octobre 1941.

(6) E. L. S., n° 23, 14 juillet 1942.

Tous ces regrets sont vains; une page est tournée. Arnswalde nous accueille. Les sanctions Giraud terminées, nous pourrons sortir du camp, prudemment escortés. Birge chante nos « Promenades ». On y rencontre des enfants blonds, des filles roses; c'est le bain dans le lac, le repos sur le gazon (1).

Et voici le thème de la mort : parfois hélas! aux souffrances de la captivité succède le dernier sacrifice : mourir loin des êtres chers, loin de la patrie. La mort inspire les camarades qui chantent la mémoire des disparus. Ainsi dans le poème : « A nos morts » :

...O vous qui resterez après notre départ,
Pour toujours en ce sable,
En témoins de notre souffrance,
Longtemps nos cœurs seront très chauds
Et nos mémoires assez fidèles
Pour vous veiller,
O camarades de misère,
Morts au champ de l'exil (2).

En son « Adieu à Gross-Born », Flip n'a garde de les oublier :

...Terre des Grands Malades! Terre des Grands Croyants!
Cathédrale en carton! Lazarett d'infortune!
Charrette fantômale et croix de sapin blanc;
Cimetières sans fleurs étendus sous la lune
Où les chiens-loups vont aboyant (3).

Parfois les morts eux-mêmes, de leur tombe à peine fermée, resurgissent à l'occasion des onze novembre, pour dicter aux vivants le chemin du devoir. Ainsi dans « N'oubliez pas », de Jean François :

...La mort nous a vaincus, la mort nous a choisis;
Vous qu'elle a épargnés, vous qui avez choisi de vivre,
N'oubliez pas...
Nous attendons, nous exigeons de vous
Que ressuscite la grandeur de la France (4).

Ces morts, en définitive, ne sont-ils pas plus heureux que les prisonniers, assistant impuissants au martyre de leur patrie bien-aimée? Ainsi le pense un camarade, quand il compose « Printemps Quarante » :

Heureux ceux qui sont morts au secret des batailles;...
Pour qui Ton passé reste un féérique conte;
Heureux ceux que la mort a choisis parmi nous
Et dont les yeux fermés n'ont pas connu la honte
De Te toiser, martyre et nue, à deux genoux (5).

La mort glorieuse du héros dans le combat, n'est-elle pas préférable à la mort lente du prisonnier, lorsque, de longues années, il assiste, spectateur

(1) E. L. S., n° 34, 22 août 1943.

(2) E. L. S., n° 1, 25 mars 1941.

(3) E. L. S., n° 23, 15 juillet 1942.

(4) E. L. S., n° 27, 15 novembre 1942.

(5) E. L. S., n° 35, juin-juillet 1943.

impuissant, le rouge au front, aux malheurs de sa patrie? La mort pour la France, même celle de prisonniers, demeure une véritable « libération ». Et ce sera notre dernier emprunt aux poètes du camp, que nous quittons à regret. Cette poésie écrite à Schubin en décembre 1940 par le commandant Chaton, fut inspirée à son auteur, ancien de l'Oflag II D, par le petit cimetière de Gross-Born :

Au fond de la Poméranie, tout près d'un camp,
En lisière d'un bois, il est un champ

Fermé par un enclos
De rondins de bouleaux.

Au centre, des allées soigneusement sablées,
Sur les côtés, des tombes alignées,

Bien rangées,
Fraîchement gazonnées.

.....

Au long des jours, le camp est bouillonnant de vie,
Mais un coin de forêt fait écran.

Les vivants

Ne troublent point les morts dans leur paix infinie.

Malheureux au combat et trahis par le sort,
Ils sont venus captifs en province étrangère,

Mais, se tournant vers Dieu, lui ont fait, de leur corps,
Le don d'un retour à la terre,

Et pour l'éternité,

L'esprit s'est libéré de la captivité (1).

SEMAINES D'ÉTUDES. — Depuis notre arrivée à Arnswalde, nos gardiens, devenus plus inquiets de l'influence de la pensée sur l'ensemble des prisonniers, avaient interdit les conférences après 17 heures, même pendant l'été. La vie intellectuelle de l'Oflag en ressentit une grave secousse. Trois appels quotidiens, à des heures irrégulières et fantaisistes, souvent fort longs; de quoi décourager la bonne volonté des organisateurs. Ils firent face.

L'installation achevée, à la demande des mouvements de jeunesse, et sous la direction de Marc Boyon, furent organisées au camp des « Semaines d'Études », du mois d'août 1943 au mois d'août 1944. Destinées, à leur origine, aux jeunes du camp, elles furent suivies par la plus grande partie de l'Oflag. Grâce au talent d'organisation de Boyon, elles connurent le plus brillant succès. Chaque mois, une « Semaine », exclusivement consacrée à une discipline littéraire, scientifique ou artistique. Le thème général était le suivant :

« Soixante-dix années de culture française : 1870-1940 » (2).

Cette fresque sur la Culture Française contemporaine « exigeait une étude préalable des conditions temporelles, politiques et économiques faites à la France depuis la Commune et le traité de Francfort. Le mois d'août 1943 fut donc celui des historiens » (3). Les grands spécialistes du camp s'y don-

(1) Oflag XXI B.

(2) E. L. S., n° 35, pages 9-10.

(3) E. L. S., n° 35, 26 septembre 1943.

nèrent rendez-vous à une « Semaine de l'Histoire ». Le premier, Cler parla de l'Évolution des Sciences Historiques en France depuis l'école romantique. Dans son exposé, le conférencier glissa « quelques réflexions d'un pessimisme lucide et mordant » sur l'utilité de l'histoire (1). Ratinaud, Daniel Robert et Enjalbert prirent sa suite; ce fut pour nous présenter les variations de la Société Française à travers les crises jusqu'en 1940. Dans un second exposé, Cler nous parla, en « une construction originale et puissante », de l'Opinion Publique Française devant l'événement pendant la Troisième République. Enjalbert enfin, replaça l'Empire Français dans le cadre de l'économie mondiale, et montra le rôle grandissant qu'il joue dans la vie nationale. Le chroniqueur constate la présence d'un public nombreux, « malgré la pauvreté austère du cadre et la température accablante »; et il conclut : « Maintenant, au tour de Messieurs les mathématiciens, physiciens, chimistes et autres naturalistes d'entrer dans la carrière » (2).

Le mois de septembre 1943 nous réservait en effet une « Semaine des Sciences ». Les conférenciers se proposèrent de révéler à leurs camarades les tendances actuelles des sciences, en attirant leur attention sur la part de la France dans la recherche moderne. Nous eûmes des exposés de Kuntzmann, sur les sciences mathématiques, — de Dixsaut, sur la physique, — de Michel, sur la chimie, science moderne, — de Borel sur les sciences naturelles, — du Dr Duboc, sur la médecine, — enfin de Husson, qui donna la conférence de clôture, sur les sciences naturelles : l'œuvre pastoriennne et son influence sur les progrès de la civilisation. Le Dr Duboc se révéla très habile conférencier; Michel conquit son auditoire; quant à Husson, une fois de plus, il fut très attachant. Conférences un peu trop techniques selon certains, mais qui réussirent le joli tour de force d'attirer, chaque jour, plus de cinquante auditeurs (3).

Il y eut ensuite une « Semaine des Arts », avec Vergès, Genaille, Carme, Martinelli et Thimonnier; — une « Semaine des Techniques », une « Semaine des Lettres ». Selon l'organisateur lui-même, dans une lettre du 7 juillet 1944 pour remercier des généreux envois reçus de France, cette semaine comporta six conférences : La presse moderne et le public de 1866 à 1940, par Mourot; les Poètes, par Dufrenne; le Roman de 1870 à 1914, par Rolland; le Roman après 1920, par Bénac; enfin deux conférences de Martinelli : l'ère du metteur en scène, et le théâtre de Giraudoux. Affluence considérable; une Exposition allait bientôt illustrer cette Semaine (4).

Il y eut enfin une « Semaine de la Philosophie », dont les conférenciers furent : Ricœur, Dufrenne, Vauthier et Langrand. Les conclusions générales de cet ensemble imposant sur « Soixante-dix années de culture française » furent réservées à Rolland.

Ces « Semaines d'Études », loin d'épuiser la curiosité du camp, ne firent qu'ouvrir l'appétit de savoir des camarades, qu'attiser leur désir d'évasion intellectuelle. Aussi vit-on s'organiser, dans le même esprit : un « Cycle de la littérature et de la civilisation françaises », dirigé par Mourot, et où, entre

(1) et (2) : E. L. S., n° 35, 26 septembre 1943.

(3) E. L. S., n° 36; 4 novembre 1943.

(4) Dossier DESFORGE.

autres, Pagosse donna deux conférences sur le Moyen Age et sur le XVIII^e siècle — des « Journées d'Histoire Contemporaine », avec quatre conférences où reparut Ratinaud; — enfin des « Journées d'Histoire de France », présentant les périodes les plus caractéristiques. Le XIII^e siècle nous valut un exposé de Cler, sur l'organisation politique et administrative, la société, l'art, et les problèmes internationaux de cette époque et un autre de Mougey, sur l'Église au XIII^e siècle. Les conférences sur le XVIII^e siècle étaient en préparation, quand survint la dislocation du camp.

BEAUX-ARTS

Dès les premiers jours, le Chef d'Escadron Courtois, du bloc III, alla trouver le colonel Andréi, commandant le camp. Il lui proposa, « pour remonter le moral des camarades et adoucir leur captivité, d'organiser des séances récréatives tous les dimanches au camp ». Sa proposition fut acceptée; le colonel lui donna carte blanche. Aussitôt, une Commission Artistique fut créée dans le bloc. Elle avait pour président, le commandant Courtois, et pour membres : Monvoisin, Rouaix, Chambon, Thimonnier, Lambert-Naudin (1). Des initiatives semblables étaient prises dans les autres blocs, en attendant l'unification de ces organismes, complètement réalisée au II B.

On pourrait consacrer tout un chapitre à l'activité artistique du camp, tant elle fut vaste. Destinée à charmer par la vue et l'audition de belles œuvres, elle permit surtout de tromper les trop longues heures de l'exil. Tous les arts furent cultivés à l'Oflag, souvent avec bonheur. Arts majeurs, comme l'architecture, la sculpture, la peinture et la musique, — arts mineurs comme le théâtre et le cinéma, — de talentueux représentants se découvrirent dans presque toutes les branches de cette activité artistique. En les présentant, nous constaterons l'étonnante variété des réalisations du camp.

ARCHITECTURE. — Parmi les multiples professions représentées au camp, les architectes figuraient en bonne place. Les aînés, qui exerçaient leur profession avant 1939, étaient passés maîtres dans l'art de construire des édifices; les plus jeunes, arrêtés par la guerre au cours de leurs études, étaient désireux de parfaire leur culture avant de rentrer en France.

Je dois à l'amabilité des architectes Crouzillard et Philippe, de mieux connaître ce domaine des activités artistiques de l'Oflag.

En 1940, les prisonniers ne pouvant communiquer d'un bloc à l'autre, les rencontres d'architectes se firent de manière dispersée. Puis les blocs II et III fusionnèrent, les blocs I et IV demeurant séparés. Cette scission en deux équipes distinctes fut profitable. Elle permit une certaine émulation. Le bloc IV, au reste, ne comptait qu'un seul architecte, qui travailla seul jusqu'à son départ. Après le transfert au II B, les deux équipes étaient ainsi constituées : celle du bloc II, celle des trois autres blocs.

Les architectes se mirent de bonne heure au travail. Les architectes-élèves de l'École des Beaux-Arts avaient obtenu l'autorisation de poursuivre leurs études. Ils recevaient de Paris le programme des projets à réaliser;

(1) Rapport du chef d'escadron COURTOIS : Dossier DESFORGE.

la mission Scapini les approvisionnait en papier calque, planches à dessin, etc. Leurs activités furent doubles : les unes professionnelles, les autres au service du camp.

Les *activités professionnelles* furent les seules au début de la captivité. Sous la direction et les conseils de leurs aînés diplômés, les jeunes architectes étudiaient, dans des conditions fort précaires, dans les chambres, sur leurs lits. Ce n'est que plus tard, au camp d'Arnswalde, que les autorités leur affectèrent un grenier.

Pendant les premières années, ils élaborèrent un nombre invraisemblable de plans de maisons, celles que les camarades rêvaient de construire sur des terrains souvent imaginaires. Et les architectes étaient littéralement débordés de travail. Puis, la captivité se prolongeant et les rêves tardant à devenir réalité, il fallut bien s'organiser. A partir de 1942, les élèves-architectes préparèrent le « Concours d'Architectes ». Des camarades bénévoles, professeurs de mathématiques, ingénieurs, juristes, prêtaient aimablement leur aide aux architectes diplômés ; et cela permit la constitution de véritables cours.

Pour stimuler l'ardeur des élèves, l'École des Beaux-Arts et l'Institut de l'Urbanisme créèrent des « Concours spéciaux pour prisonniers de guerre ». Nous étions alors au camp d'Arnswalde. A l'atelier Crouzillard, le Directeur corrigea de nombreux projets pour ses élèves. Il fit faire son école complète à un camarade, Lestrade, qui n'avait plus que le diplôme à passer en revenant en France. A l'atelier Philippe, même zèle. Le Directeur fit expédier à Paris une centaine de projets, dont trois diplômes.

En marge de cette activité, certains organismes lancèrent des concours, pour donner plus d'intérêt à la vie professionnelle des architectes prisonniers. Le « Commissariat aux Sports » proposa, par exemple, un concours de stations de téléferiques et de refuges de montagne. Élèves et maîtres y prirent part, et l'Oflag fut très dignement représenté. D'autres organismes français firent de même.

Non contents d'un travail professionnel fort prenant, les architectes mirent leur dévouement à la disposition de la collectivité et leurs *activités au service du camp* marquèrent toutes les manifestations artistiques. Nous les retrouvons spécialement dans le domaine du théâtre, celui des expositions, et le domaine spirituel.

Dans le domaine du théâtre ? certains camarades s'étant découvert une âme de metteur en scène, on fit appel aux architectes pour être les décorateurs. Problème difficile ; aucun matériel pour réaliser les décors ; les Allemands n'en vendirent qu'au bout de six mois ou un an, d'ailleurs à des prix défiant toutes concurrences, et sans respecter les commandes. Ils vendaient ce qu'ils voulaient, peut-être ce qu'ils trouvaient eux-mêmes. Il fallait se débrouiller avec ce qu'on recevait. Un décor était exécuté, non pas tellement en fonction du spectacle à produire, mais surtout en fonction de ce qui existait en magasin pour le réaliser. La rapine au préjudice des Allemands était importante. Un jour, un mirador fut abattu par le vent à l'intérieur du camp. Il fut dépecé aussitôt, avant même que la sentinelle ait fait le tour des barbelés ; une bonne partie de ce bois devait servir à la construction des décors (1).

(1) CROUZILLARD.

Mais il fallut soigneusement préserver ce bois volé aux Allemands de la voracité des camarades qui le convoitaient pour faire la cuisine. Bientôt nos gardiens se mirent à vendre à prix d'or du papier et du carton; cela permit d'inventer de nouveaux décors; certains furent de véritables réussites. L'architecte créateur au milieu des représentations, dut, à plusieurs reprises, venir saluer sur la scène, les spectateurs le réclamant. Les prisonniers étaient d'ailleurs beaucoup plus sensibles aux effets qu'au style. Le jour où Crouzillard réalisa un coucher de soleil sur une lagune dans l'eau de laquelle il se reflétait, ce fut un véritable délire. D'autres décors, tout à fait réussis au point de vue artistique, n'eurent qu'un bon succès. Le « truc » qu'ils ne comprenaient pas transportait les prisonniers d'allégresse, plutôt que le décor se mariant bien avec la pièce. C'est aussi le décor qui les replongeait en esprit dans le luxe, comme celui de la boîte de nuit du « Petit Café », qui remportait le plus de succès. Les architectes présidaient même à la distribution du « tissu » pour la fabrication des costumes. Les Allemands laissèrent officiellement employer des paillasses en jute pour les confectionner. En fait, les prisonniers s'en servaient déjà depuis de longs mois. Mais, à partir de ce moment-là, ce fut une véritable orgie. Crouzillard eut ainsi à signer de nombreux bons pour des enveloppes de paillasses, bons qui ne représentaient pourtant qu'une infime partie de la réalité. Ce fut également le pillage du magasin de couvertures des Allemands. Malheureusement la ponction dans les stocks fut trop visible. Malgré l'injonction formelle du colonel Vendeur, ces couvertures ne furent pas rendues; elles furent cachées dans le double plancher d'une baraque. Le grand tailleur du camp était Fisslewicz : grâce à lui, le camp eut des costumes splendides pendant quatre ans.

Les architectes s'occupèrent également de toutes les Expositions, et il y en eut plusieurs dizaines. En plus des expositions d'« Arts et Techniques » dont nous parlerons plus loin, il y eut toutes celles du « Cercle Empire », sous l'impulsion de R. Picard et du colonel Malgorn.

Enfin, dans le domaine spirituel, c'est à l'époque héroïque des débuts que se place la construction de la chapelle du bloc I-IV, par Crouzillard. L'ossature en fut exclusivement faite par la petite baraque des « toilettes » qui se trouvait au milieu des jardins potagers et qui ne servait pas aux prisonniers. Elle fut démontée pièce par pièce, par l'intérieur; un beau matin, il n'y avait plus rien; le tout était passé dans la chapelle. Et quelle chapelle! la « cathédrale », dont nous tenterons une description dans le chapitre sur la vie religieuse.

On comprend dès lors que les architectes du camp se soient trouvés fort occupés! Crouzillard écrit : « Pour moi, la captivité fut une longue suite de travaux, interrompus seulement par les appels, les compositions de tunnels, et les manifestations sportives auxquelles j'ai participé personnellement avec toute l'ardeur des derniers feux de ma jeunesse ».

Leur serviabilité au profit des camarades prisonniers, leur valut d'obtenir récompense. Pratiquement, tous les élèves de l'École des Beaux-Arts avaient, à la fin de la captivité, terminé leurs études. Pour certains d'entre eux, cela représentait au moins deux années d'école. En même temps, élèves et maîtres obtenaient d'enviables succès dans les concours auxquels ils prenaient

part. C'est ainsi que, dans un « Concours d'Études Provinciales », on relève les récompenses suivantes :

Maisons Urbaines en Ile-de-France : Bernard et Carme.	prime	de	15 000 fr.	
Ferme flamande : Philippe	—		10 000 »	
Ferme lorraine : Laigle.	—		5 000 »	(1)

De son côté, Crouzillard recevait plusieurs prix :

Concours de stations de téléferiques et de refuges de montagnes : deux fois lauréat, pour deux projets.

Cité de villégiature au bord d'un grand fleuve (plans et maquette) : une prime.

Un « concours » fut même lancé pour la construction d'une Ambassade de France à Berlin, après la guerre ! Crouzillard, sans doute, fut le seul à y participer pour notre camp, et son travail n'eut pas de suites. Mais il valut à son auteur les foudres de l'Abwehr : l'étourdi-volontaire n'avait-il pas écrit sur son projet : « Consulat », au lieu d' « Ambassade » !

SCULPTURE. — Point de sculpteurs professionnels au camp. Mais, l'inaction aidant, de nombreux prisonniers se découvrirent des talents de sculpteurs. Domaine artisanal, où certaines réalisations atteignirent l'art.

Les artistes se risquèrent dans le profane comme dans le religieux. Un canif, un morceau de bois leur suffisaient, même si le canif ne coupait guère, et si le bois était de mauvaise qualité. Signalons quelques réussites.

Dans le domaine profane, l'entreprise la plus importante, et peut-être la mieux réussie fut, à l'Oflag II D, la fabrication des jouets de Noël, vendus au profit du Secours National. Le fait le plus remarquable, c'est qu'on parvint à y intéresser des camarades qui n'en avaient nulle envie au départ. Les stubes étaient transformées en véritables ateliers, et tout le monde s'y était mis. La dernière nuit fut consacrée par certaines équipes, chef de chambre en tête, à la peinture des jouets à peine achevés. Fenêtres obturées par des couvertures, abat-jour renforcés sur les lampes, évitaient les incursions indiscretes des patrouilles allemandes.

Dans le domaine religieux, on peut citer la Crèche de l'Oratoire du bloc III, à l'Oflag II D, œuvre précieuse, due au ciseau de Roher ; — de nombreux crucifix, destinés aux chapelles des blocs, à celle de l'Oratoire, ou bien à l'hôpital de Stargart ; — enfin toute une collection de madones, au moment de l'Exposition Mariale, à l'Oflag II B : Vierge d'Autun, Pièta de Bayel, parmi bien d'autres.

PEINTURE. — Ces lignes sur la peinture, il faut les centrer autour de deux noms : ceux de Lambert-Naudin et de Genaille. Au premier est due l'initiation de nombreux élèves aux arts du dessin et de la peinture ; au second, l'ensemble du camp reste redevable d'une meilleure culture artistique. L'un, dans le domaine de la technique et de la pratique, fut un maître fort écouté et fort critiqué ; l'autre, par ses cours d'histoire de l'art, fit accomplir à ses camarades de véritables découvertes.

(1) E. L. S., n° 26, 15 octobre 1942.

Cette apogée se situe plutôt au camp d'Arnswalde. Que se passa-t-il à Gross-Born? Lambert-Naudin travaillait déjà, groupant autour de lui quelques disciples. Pendant les premiers mois, avec les précaires moyens du bord, ce fut une ardente émulation, pour tromper les heures d'ennui, retracer le cadre de notre vie de passage, voire, pour ceux dont la mémoire était assez fidèle, graver sur la toile, et plus souvent sur le carton ou le papier, les souvenirs très chers de la patrie perdue.

Vraie débauche de crayons, de fusains, de sanguines, d'aquarelles, d'huiles, de portraits et de paysages, de natures mortes et de compositions techniques, qui meublèrent toute une suite de « Salons » et d'« Expositions ». Chaque bloc rivalisait pour emporter la palme. On retrouve ainsi, pour 1940, des dessins et des croquis de Lambert-Naudin sur des feuilles de papier à lettres! l'exécution de programmes pour les premiers spectacles de plein air au bloc III, ou bien la réalisation de quelques décors, jusqu'au moment où la place fut laissée aux architectes et à Lanoux.

L'ouverture des blocs, sans ruiner l'émulation, permit de fructueux échanges. C'est à cette date qu'

un ancien élève de l'École des Beaux-Arts de Poitiers, professeur de dessin, avait pris l'initiative de grouper autour de lui un petit cénacle de dessinateurs et de peintres, désireux de se familiariser avec les tendances modernes et la technique de la couleur. Mais la plupart des amateurs restaient encore isolés, sans pouvoir échanger des idées et avec des moyens matériels bien insuffisants (1).

En effet, l'année 1941, Lambert-Naudin avait institué un cours de dessin, qui se tenait dans la salle des conférences du bloc III, voire, lorsqu'il faisait beau, dehors. Il groupait alors une cinquantaine d'élèves. Les sujets? le matériel des popotes formait le thème de multiples natures mortes; des camarades posaient comme modèles pour le croquis.

Parvenus au camp d'Arnswalde, sous l'impulsion de Lambert-Naudin, de véritables cours furent organisés. Ce fut la belle époque du G. D. P. A., « Groupement des Dessinateurs et Peintres Amateurs ». Un local fut trouvé, clair et calme. Des cours? le mot semble trop prometteur? Pourtant, autour de Lambert-Naudin, des camarades architectes, professeurs de dessin, graveurs, aquarellistes, apportaient leur aide bénévole aux élèves. Le matériel de dessin et de peinture parvenait de deux sources essentielles : envois gratuits de l'Y. M. C. A., et envois remboursables de la Croix Rouge Française (2).

Dès le mois de juin 1942, une affiche annonçait la reprise des cours de dessin et de peinture à l'Oflag II B; les élèves étaient priés de s'adresser à Lambert-Naudin, 1/305 (3). Dans le sillage des élèves, des amateurs d'art, sans peindre eux-mêmes, fréquentaient assidûment l'atelier de Lambert-Naudin, « siège d'une recherche picturale passionnée » (4).

Les cours reprirent, d'abord dans les combles, puis dans les salles de

(1) C. E. A., n° 13, février 1948 : Activité artistique des « amateurs » à l'Oflag II B.

(2) Même référence.

(3) N. P. C., 8 juin 1942.

(4) Mikel DUFRENNE.

douches. Le but poursuivi était de faire comprendre aux élèves l'intérêt de la « recherche », de l'invention dans l'art; il fallait sortir les candidats d'une certaine hypnose qui consiste à n'aimer que le classique et à faire de l'art une chose statique. Il y avait des causeries sur le sujet, des travaux d'élèves, et des expositions qui révélaient au grand public les résultats atteints. Ce cours rayonnait par les discussions passionnées dans les chambres. Et malgré le scandale de certains devant une fresque des saints de France où Jeanne d'Arc fut particulièrement critiquée, nombreux les camarades continuèrent à s'intéresser à cet art, et plusieurs à peindre.

Aux mêmes dates, d'autres artistes, spécialistes du portrait, consacraient leurs loisirs à représenter des figures de prisonniers et vendaient leurs œuvres au profit du Centre d'Entraide. Ainsi Roher, qui consentit à cette entreprise un effort d'au moins dix-huit mois (1).

De l'atelier du maître, passons à la chaire du professeur, pour saluer l'œuvre remarquable de notre camarade Robert Genaille, qui entreprit au camp un « Cours d'Histoire de l'Art », « cours sur la peinture moderne, très apprécié et très suivi » (2). Genaille fit plus que cela; il n'est point d'époque intéressante de l'histoire de l'art qu'il n'ait abordée, pour y projeter quelque clarté, avec une étonnante maîtrise. Parlant de son propre atelier, Lambert-Naudin le présente comme « complément des leçons de Genaille, qui fit un fameux travail en profondeur au point de vue art » (3).

Non content de parler à son cours, Genaille se livrait à la critique d'art dans les colonnes d'« Écrit sur le Sable ». Ainsi un article, paru dans un numéro de Noël, sur « Les images de la Nativité » (4), « l'image préférée des époques de foi, de Giotto à Maurice Denis ». Infatigable, Genaille était encore le guide averti de tous les « Salons », de toutes les « Expositions d'Art ».

MUSIQUE. — « La musique n'a pas trahi. La musique ne nous a pas trompés. Elle veille avec nous, en nous, parmi les ruines et les cendres de tous nos anciens bonheurs » (5). Au moment de consacrer quelques pages à la musique, je ne puis qu'évoquer Georges Duhamel, pour qui la musique fut toute consolation.

Au fil des heures, combien d'entre nous, compositeurs, chefs d'orchestre ou de chœurs, musiciens amateurs, mélomanes avertis, auditeurs fervents, combien sont redevables à la musique d'avoir, pendant de longs jours, chassé leur tristesse, dissipé leur angoisse, parfois même trompé leur faim? C'est un hymne d'action de grâces qu'il faudrait chanter à tous ceux qui se sont dévoués à cette cause, et ont su, par leur talent et leur ténacité, tuer l'ennui des prisonniers et surprendre à l'extrême les Allemands.

Dans sa causerie aux femmes de prisonniers de l'Oflag, le commandant Baticle se devait d'y faire allusion. Il n'y manqua pas.

(1) Henri ROHER.

(2) E. L. S., n° 35, 26 septembre 1943.

(3) LAMBERT-NAUDIN.

(4) E. L. S., n° 28, décembre 1942-janvier 1943.

(5) Georges DUHAMEL : La musique consolatrice, Monaco, 1944, page 7.

Que dire des concerts donnés par notre orchestre, et de notre opérette jouée quatre fois devant une salle comble et sous les yeux éblouis de nos gardiens, ne comprenant pas comment nous pouvions si bien réaliser, avec des moyens de fortune, de véritables œuvres d'art (1)?

Le colonel Malgorn, dans son Rapport, n'y insiste guère :

Je passe également rapidement, note-t-il, sur l'engouement pour la musique. Plusieurs bons musiciens ont su nous intéresser à cet art plein de charme, donner autour d'eux le désir de mieux le connaître (2).

Comme pour la peinture, nous séparerons les réalisations musicales de la théorie, où figurera le nom de Verdeau, avec son cours d' « Histoire de la Musique », comme nous avons rencontré Genaille en Histoire de l'Art. Avec une différence toutefois : Verdeau fut en même temps un talentueux exécutant au piano.

Avant d'aborder le cycle des auditions, il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil sur l'aspect matériel de la vie musicale et de présenter la phalange des musiciens du camp. Mes notes de captivité mises à part, je dois les résultats de mes recherches à l'amicale collaboration de Beauvais, Blanchard, Challine, Dixsaut, Dubois, Thimonnier, et Verdeau, aux critiques musicaux d' « Écrit sur le Sable », à un article du Centre d'Entraide, enfin aux programmes d'auditions envoyés en France et retrouvés depuis le retour.

Aspects matériels de la vie musicale au camp :

Il est curieux de constater que les groupes de chant se sont constitués spontanément dès les premiers jours de la captivité : l'expression musicale est-elle le moyen simple et sûr de se recréer? Je le crois (3).

A peine étions-nous arrivés que des chorales se formèrent, s'attaquant à des morceaux reconstitués de mémoire : temps héroïques! Tandis que la musique vocale, peu à peu, prenait son essor, un aspirant, Monvoisin, créait un orchestre au bloc III. Les blocs voisins réalisaient les mêmes prouesses. Chanteurs et instrumentistes s'entraînaient avec ardeur. Fin juillet 1940, un mois après notre arrivée à Gross-Born, la musique, sous toutes ses formes, avait acquis droit de cité. Pourtant, partitions, instruments et locaux, autant d'obstacles à vaincre.

Les partitions? — Les œuvres vinrent tour à tour de la mémoire des amateurs, de la fécondité des compositeurs, des achats en Allemagne et des envois de France.

Mémoire des amateurs? grand fut l'effort accompli pour retrouver quelques souvenirs du passé. En musique vocale, la chorale du bloc II se groupait autour du capitaine Boyer, chef de musique. Surmonter les

(1) Paris, 11 octobre 1942.

(2) Ministère des Anciens Combattants.

(3) BLANCHARD, 6 septembre 1954.

défaillances physiques dues à la sous-alimentation n'était pas suffisant; il fallait reconstituer les œuvres pour les apprendre. Des bouts de folklore étaient retrouvés, des harmonisations créées. Blanchard apportait sa contribution précieuse avec les chants du Béarn. Marquaux réunissait un groupe de grégorianisants (1). Le capitaine Boyer rapatrié avec les sanitaires, Blanchard lui succéda.

Même effort au bloc I-IV et au bloc III : au bloc I-IV, Gardet et Lachaud firent merveille; entre autres tours de force, Gardey transcrivit de mémoire le *Kyrie* de César Franck. Au bloc III, après le départ de l'aspirant Boulbain, chef de la chorale paroissiale, tandis que Monvoisin montait à la fois chœurs profanes et polyphonies d'Église, Colliot, aidé de quelques camarades, reconstituait patiemment les mélodies grégoriennes pour les offices du bloc.

La musique instrumentale connut les mêmes surprenantes prouesses. Au bloc III, le 28 juillet 1940, Challine, ancien élève de l'École Normale de Musique de Paris et du chef d'orchestre Piero Coppola, donnait un récital de piano sur « la musique française contemporaine ». Au bloc II, le 15 septembre, Verdeau réalisait le même prodige : récital de piano sur « la musique romantique ». Tous les deux jouèrent l'ensemble de mémoire.

Verdeau, écrit un camarade, fut l'âme musicale du camp. Sa modestie l'empêchera sans doute d'insister sur ce rôle. Pourtant, dès la fin de 1940, un récital de piano, alors qu'aucune musique n'existait au camp, venait procurer une évasion spirituelle. Faisant uniquement appel à sa mémoire, Verdeau réussissait le tour de force de nous faire oublier que nous étions des prisonniers. Son exemple donna l'essor à la vie musicale (2).

Le branle était donné. Aux récitals succédèrent les orchestres jusqu'au jour où les compositeurs se mirent de la partie.

Fécondité des compositeurs? dès les premiers mois, pour harmoniser des œuvres vocales ou pour orchestrer des parties instrumentales, ils se mirent à l'œuvre. Au bloc III, Challine, Thimonnier et Landérouin composaient; au bloc II, Boyer et Degenne; au bloc I-IV, Gardey, pour ne citer que les plus connus. Le camp, en mal de musique, réclamait davantage.

Il s'approvisionna, lentement, en Allemagne comme en France. D'Allemagne, où des partitions furent achetées aux éditions Breitkopf; de France, où la normalisation progressive des colis permit l'envoi de partitions musicales. Aux nombreux colis expédiés par les familles des prisonniers musiciens après commande à Paris ou ailleurs, on doit ajouter un « important envoi de partitions que Madeleine Périssas, des Petits Chanteurs à la Croix de Bois, eut la générosité d'adresser au camp » (3). De toute manière, les partitions reçues étaient insuffisantes en nombre. Souvent, une partition directrice était seule commandée. C'est dire que les copistes s'en donnèrent à cœur joie. Pour distraire et cultiver leurs camarades, certains d'entre eux acquirent de singuliers mérites, une rare pratique et une étonnante vélocité.

Les instruments? — Ils n'existaient à peu près pas lors de notre arrivée à Gross-Born. Certains nous vinrent de France; la plupart furent achetés

(1) De la musique religieuse, nous parlerons au chapitre V.

(2) André DUBOIS.

(3) Roger BLANCHARD.

ou loués en Allemagne. Une collecte fut entreprise au bloc III par le commandant Courtois. Elle rapporta 70 000 francs. Cette somme permit, avec l'autorisation des Allemands, l'achat d'instruments à Stettin. On put ainsi doter « trente-trois musiciens, dont dix environ étaient des premiers prix de Conservatoire » (1). Ce dernier chiffre n'est-il pas supérieur à la réalité? En tout cas, nous possédions l'essentiel.

J'ai relevé les prix de quelques instruments de musique achetés par la Commission des Spectacles. Les voici, au taux de 1 reichmark pour 20 francs. Violons : 30 et 45 RM; archets : 8 et 10 RM; violoncelles : 60 et 100 RM; archets : 8 RM; contrebasse à cordes : 148 RM; archet : 10 RM; trompette : 75 et 130 RM; trombone : 107 RM; altos : 57 et 75 RM; guitare : 50 RM; saxophone alto : 375 RM; saxophone ténor : 425 RM; clarinette Böhm : 130 RM (et son étui : 8 RM); flûte : 240 RM; petite flûte : 150 RM; batterie complète : 145 RM; enfin cor : 151 RM (2).

Le changement de camp souleva quelque inquiétude. Interdiction d'emporter les pianos; ils n'étaient que loués. Nous devions en retrouver d'autres à Arnswalde.

Les instruments de musique dont nous nous servions étaient acquis en France et en Allemagne, les uns à titre individuel par les camarades qui les utilisaient, les autres à titre collectif par la Commission des Spectacles qui les prêtait aux exécutants. Pour ce qui est des pianos, et nous en possédions sept dont un à queue, ils étaient loués sur place (3). Il s'agit du camp d'Arnswalde.

Les locaux? — Dans l'entassement des premiers mois, rien ne fut plus compliqué que de trouver des locaux pour répéter, qu'il s'agisse des différentes chorales, des musiciens individuels ou des orchestres. Avec un peu de bonne volonté, et surtout beaucoup de patience, les choses s'arrangèrent. Par affinité, les musiciens se regroupèrent dans plusieurs chambres; les coulisses de la scène, dans la cantine du bloc II, devinrent un lieu d'élection pour les pianistes; des baraques plus retirées les accueillirent aussi. Tant bien que mal, les programmes furent mis sur pied et produits en public.

A l'Oflag II D, les Allemands, pour les exécutions, avaient consenti le prêt d'une « salle de spectacles composée d'une scène admirable avec jeux électriques très modernes, chauffée, et contenant mille places assises » (4). Les répétitions générales d'orchestre y avaient également lieu; celles de chorale souvent dans une baraque.

Affirmer que tout se passa sans heurts serait manquer à la vérité. Dans l'article déjà cité sur « les loisirs au camp », on peut lire :

Je commencerai par dire qu'il est des circonstances où la musique n'adoucit pas les mœurs. Bien au contraire. Imaginez-vous quatre grands bâtiments de trois étages, et dans les caves de chacun d'entre eux, des dizaines de musiciens, jouant, qui de la flûte, qui du piano, qui du violon, qui du saxo, qui de la trompette. Et si pour tous les musiciens j'emploie le verbe « jouer », croyez-moi bien que je fais là preuve d'une rare bonté (5).

(1) Dossier DESFORGE.

(2) N. P. C., 30 mars 1942.

(3) C. E. A., n° 11, octobre 1947.

(4) Rapport du commandant COURTOIS.

(5) C. E. A., n° 11, octobre 1947.

Un jour, l'orchestre s'abstint de jouer, parce que le colonel français avait refusé une de ces fameuses caves pour les répétitions des musiciens. Les auditeurs durent se retirer (1).

Les répétitions générales, au II B, avaient lieu dans un garage, celui qui servait de salle de théâtre. Les difficultés les plus nombreuses venaient encore de nos gardiens. Certains s'efforcèrent de vaincre les entraves de la discipline allemande : c'est ainsi que Flageollet organisa des « Concerts de Noël », avec circulation dans les autres blocs, et logement clandestin des exécutants.

Pour en terminer avec ces problèmes mineurs de la musique à l'Oflag, saluons quelques figures, effacées pour le plus grand nombre; leur modestie, et le caractère humble de leur besogne les maintenaient dans l'ombre. Ils n'en eurent pas moins de mérite à tenir en ordre tout le matériel nécessaire aux exécutions. Gilly, par sa rarissime compétence de la voix humaine, rendit d'éminents services dans le choix des œuvres vocales et de leurs interprètes. Pastre, fut le « tourneur de pages » : additionner les heures de répétitions consenties par lui, c'est atteindre un chiffre astronomique. Il ne manqua pas une seule répétition du capitaine Beauvais; il était devenu si expert « en son art » que, sans apprécier autant toutes les œuvres qu'il entendait, il était réclamé par les différents pianistes du camp : Verdeau, Olmy, Flageollet, qui n'en voulaient point d'autre. A ce titre, il a bien servi la cause de la musique. Goussay enfin, le responsable de tout le matériel de l'orchestre : garde des instruments, classement des partitions, convocation des musiciens, organisation des salles de répétition, tâche obscure s'il en fût, mais nécessaire, et qu'il sut accomplir avec un rayonnant sourire.

La phalange des musiciens :

Si fastidieux que soit un catalogue, je me résigne à le dresser, m'excusant à l'avance de son caractère incomplet. Les silences n'y sont pas de parti-pris, mais la rançon de l'oubli. La liste permettra de garder le souvenir de ceux qui se sont dévoués pour que leurs camarades oublient leur souffrance quelques heures.

Le camp eut ses chefs de chorales : en dehors des « scholæ » paroissiales, ceux qui se produisirent le plus souvent furent : Blanchard, Boyer, Frère et Gardey. Sous leur impulsion, des centaines de prisonniers participèrent aux activités chorales du camp. Parmi ces chanteurs quelques noms-vedettes :

Chez les ténors	Pierre Boyer, Pezet, Villien et Weinstein;
Chez les barytons	René François et Robert-Barillon;
Chez les basses.	Abry, Honnorat et Moulis;

sans oublier l'étonnante voix de « femme » de Schulmann!

Le camp eut aussi ses chefs d'orchestre : Blanchard, Desevaux, Monvoisin et le capitaine Thimonnier. Ce dernier avait été en France élève d'André Pirro, de Maurice Ravel et de Vincent d'Indy. Nommé, à la Libération, Directeur des Services de propagande artistique en Allemagne occupée,

(1) N. P. C., 1^{er} octobre 1943.

il allait, de 1945 à 1950, tirer le meilleur parti de l'expérience acquise au cours de sa captivité.

On ne peut oublier les chefs de jazz : Challine, Durand, Gardey, Pierre, Lucie, Wallet.

Sous la baguette des chefs d'orchestre, parfois livrés à eux-mêmes en des récitals ou des compositions plus restreintes, toute une pléiade de musiciens amateurs, souvent d'un remarquable talent :

Pianistes.	Beauvais, Challine, Dixsaut, Dubois, Flageollet, Olmi, Sirot, Thimonnier, Verdeau;
Violons	Bouynot, Fatou, Faure, Hilaret, Jacquemart, Kopetzki, Lacoste, Lagarde, Marteau, Perron, Vinrich;
Altos	Forgue;
Violoncelles	Bertrand, Brandeis, Masse, de Seynes;
Contrebasse	Abry;
Clarinettes.	Delpierre, Pothier;
Saxophones	Boismard, Bonabesse, Delpierre;
Flûtes.	Caroline, Mangin, Rolland;
Trompettes	Lebrun;
Trombones	Dumez;
Batterie.	Arnaud, Depraitère;

en un mot, tous ceux qui composèrent, au cours des années, l'orchestre dans toutes ses manifestations, « un orchestre de cinquante musiciens » (1), la pléiade des instrumentistes de jazz, sans oublier les formations raffinées des petits orchestres de musique de chambre et autres : duos, trios, quatuors, quintettes, ou sextuors.

Les réalisations musicales à l'Oflag :

Le résultat de ces études et de ces répétitions bruyantes fut un grand nombre de concerts donnés, soit dans le cadre de la musique de chambre par les quelques interprètes amateurs de grande valeur qui étaient avec nous, soit dans le cadre de la musique symphonique. Nous fîmes entendre les compositeurs classiques et modernes des écoles française, allemande, italienne et russe. Nous donnâmes même des premières auditions d'œuvres inédites créées au camp, notamment par Paul Challine, lauréat d'un concours inter-camps. Enfin plusieurs ensembles de jazz participèrent à d'innombrables séances de variétés et de réunions folkloriques, professionnelles, amicales ou autres. En un mot, les camarades qui furent avec nous ne peuvent réellement pas se plaindre d'avoir été privés de musique (2).

Ainsi s'exprime un camarade qui tente de décrire les loisirs au camp. A cette énumération fort complète, on peut ajouter des compositions de musique scénique, et, dans le domaine de l'initiation musicale, de nombreuses séances de disques.

J'ai retrouvé quelques dizaines de programmes, exactement quarante et un; ils évoquent l'imposante série de concerts, de récitals, d'auditions chorales, de manifestations de toutes sortes, qu'il faut inscrire parmi les

(1) C. E. A., n° 11, octobre 1947,

(2) Même référence.

plus douces heures de notre captivité. Et cela donne une idée de la somme d'efforts exigés (1). A ce large répertoire, on doit encore ajouter les nombreuses œuvres qui enrichirent les « spectacles de variétés », où les parts musicale et théâtrale étaient enlacées, surtout de juillet à octobre 1940 : documents, partitions et livrets manquaient alors pour monter une matinée ou une soirée sous le signe de l'unité. Les organisateurs rassemblaient théâtre, musique, poèmes, chansons et chœurs, pour former un tout capable de tenir la rampe pendant la durée normale d'un spectacle. Nous eûmes alors de nombreuses auditions de chorales, dues à Boyer, Gardey et Monvoisin. Bientôt, les sources devenues suffisantes, les séances s'unifient. Pourtant, de multiples spectacles folkloriques continueront de bénéficier du charme de la musique.

Toute énumération chronologique resterait décevante. Elle ne préciserait pas comment la culture musicale des prisonniers fut développée, quels genres furent offerts à leur amour de la musique. Tentons-en l'esquisse.

Musique vocale. — Au début, tandis que les mélomanes faisaient de louables efforts pour trouver instruments et partitions, les chorales de bloc s'en donnaient à cœur joie. Occuper les loisirs des camarades et chasser leur tristesse, tel était le double but; il n'est pas de semaine qui ne connût son spectacle. Se succédèrent ainsi sur les planches, jusqu'au mois d'octobre 1940, des formations intéressantes et variées. Gardey, au bloc I-IV, montait la *Nuit de Rameau* et un choral de Haendel : *Vers toi, divin Père*. Au bloc II, Boyer réalisait des chœurs folkloriques béarnais, et Blanchard mettait au point la messe d'André Caplet, dite des Petits Chanteurs de Saint-Eustache. Enfin, au bloc III, Monvoisin exerçait le *Noël* de Prætorius, l'*Hymne aux morts* de Péguy, *Tristesse et Prise de Varsovie* de Chopin, enfin les airs de l'opérette de Challine : *La Reine s'ennuie*.

L'année 1941 vit la fusion des chorales de bloc en une chorale du camp, au moins pour les plus grandes manifestations. Cela nous valut d'entendre, alternativement conduites par Gardey, Frère et Thimonnier, des œuvres choisies : *Petite nymphe folâtre*, de Clément Jannequin; — *Amour, donne-moi*, de R. de Lassus; — *O vos omnes*, de Vittoria; — *Nocturne, et Lune, que ton rayon se pose*, de Schubert; — *Rêve du lac, et Liberté*, de Schumann; — *Le Chœur des Pèlerins du Tanhäuser*, de Wagner; — *Le Psaume 150*, de César Franck; — enfin la *Cantate à Jeanne d'Arc*, de Thimonnier.

En 1942, à plusieurs reprises, des chorales de bloc se produisirent. Lachaud avec les éléments du bloc I-IV, nous régala d'œuvres, échelonnées du Moyen-Age au XVIII^e siècle : *Chœurs* de Pérotin; extraits de la *Messe du Sacre de Charles I^{er}*, de Guillaume de Machault; *Un enfant du ciel nous est né*, de du Cauroy; *Allons, Gay, gay, bergères*, de Costeley; et la *Cantate de Noël*, de Claude Daquin. Il devait encore, en 1944, présenter en ultime audition, des extraits du *Martyre de Saint Sébastien*, de Claude Debussy. De son côté, Blanchard, à la tête de la chorale du bloc II, fit entendre la *Bataille de Marignan*, de Clément Jannequin; *Mignonne, allons voir si la rose*, de Costeley; *Notre vicaire un jour de fête*, de Claude Le Jeune; le *Chœur des Devins*, de

(1) Liste chronologique des spectacles musicaux (Appendice IV, p. 781).

l'Enfance du Christ, de Berlioz; enfin un *Madrigal à la Musique*, de Charles Bordes.

De plus en plus, pourtant, les masses chorales cédaient la place aux solistes, dont l'intervention, fort goûtée, apportait aux séances de musique symphonique une agréable variété. Les ténors les plus en vue furent : Weinstein, Villien, Pezet et Boyer. Weinstein, dans *O cher amour*, de Giordani, l'air de *Don Juan*, de Mozart ou l'air d'*Escamillo*, de Bizet, avait, pour plaire, la puissance vocale et la technique du chant. Villien, spécialiste des mélodies de Duparc, Chausson, Roussel, Debussy, Fauré, Ravel et Satie, offrait la grâce et l'élégance. Pezet, dans l'air de l'*Auberge du Cheval Blanc*, ou encore : *C'est la saison d'amour*, de *Trois valse*s, brillait par la beauté du timbre, à l'accent méridional tout chaud de soleil. Boyer enfin, avec des airs des *Cloches de Corneville*, de Planquette, plus tard venu, nous révéla, le 1^{er} octobre 1942, une voix très jolie, toujours écoutée avec le plus grand plaisir.

C'est à la basse chantante Abry que revient la palme. La longue liste de ses auditions dirait à elle seule le succès remporté auprès du public au cours de trois années, où le soliste réalisa d'étonnants progrès. Il nous promena complaisamment à travers un répertoire très étendu; depuis des *Extraits de la Passion selon saint Jean*, de Bach, en passant par Berlioz, Schumann, Massenet, Haydn, Saint-Saëns et Mozart, jusqu'à la *Chanson du Veau d'Or*, de Gounod, ou l'*Air de la Puce*, de Moussorgsky.

Saluons Schulmann, aux étonnantes chansons de femme. Il fut pour le camp une véritable révélation. Avec une aisance parfaite, presque sans effort, Schulmann réussissait ce tour de force de transposer sa voix de baryton pour adopter la tessiture d'une voix féminine. La perfection était si grande, le charme si complet, que l'illusion semblait presque totale!

A cette série déjà riche d'ensembles et de solistes, on peut joindre le trio vocal Robert-Barillon, et le quatuor Mirabel, qui se firent entendre plusieurs fois.

Qu'ils s'appellent Boyer, Thimonnier, Gardey, Lachaud, Blanchard, Frère, ou Monvoisin, les chefs de chœurs nous procurèrent, par leur talent, l'enthousiasme qu'ils suscitaient chez leurs choristes, et aussi par leur inlassable persévérance, de délicieux moments.

L'un des problèmes critiques du chant choral fut de trouver des œuvres à voix égales, pour hommes. Le répertoire assez étriqué que nous possédions risquait, à la longue, d'engendrer l'indifférence d'un auditoire de plus en plus exigeant. Les chefs de chœurs eurent l'idée folle, — mais il fallait tenir coûte que coûte, — de monter des œuvres à voix mixtes, en les réduisant pour voix égales. Monstrueuse hérésie, dont ils demandent pardon aux auteurs! En temps de paix, un tel crime artistique les condamnerait sans appel. Les transpositions, les renversements harmoniques rendaient parfois compliquée l'exécution de l'œuvre plus lourde. Combien de polyphonies furent ainsi triturées, je ne saurais le dire; mais le nombre doit en être important.

Musique instrumentale. — Au bout de quelques mois, la musique orchestrale l'emporta, presque jusqu'à les faire disparaître, sur les ensembles vocaux. Cette activité instrumentale se manifesta sous le triple aspect

de la musique symphonique, de la musique de chambre, de la musique de jazz.

J'ai pu retrouver une quinzaine de programmes de concerts *symphoniques*, donnés par l'orchestre du camp ou par d'importantes compositions sélectionnées. Si l'on exclut les périodes creuses : les quatre premiers mois sans instruments suffisants, les hivers trop rigoureux, les sanctions Giraud, et la fin de 1944, il reste trente mois de captivité pour quinze concerts; c'est dire que nous fûmes gâtés. Les tout premiers furent dirigés par Monvoisin; malgré d'étonnantes qualités de chef d'orchestre, nous regrettons de ne pas entendre ce violoniste virtuose. Deux concerts furent conduits par Desevaux et Blanchard. Mais celui qui demeure, dans toutes les mémoires, le chef d'orchestre de l'Oflag, ce fut le capitaine Thimonnier. Nous lui devons une douzaine de concerts, souvent de belles réussites. Ces différents chefs tinrent à nous présenter des œuvres variées, ou des extraits d'œuvres, des classiques aux contemporains (1).

Un second domaine, peut-être encore plus attachant, est celui de la *musique de chambre*. Œuvres choisies et raffinées, jouées par des camarades de grand talent, elles versèrent sur les plaies des captifs un baume d'harmonie. Récitals et sélections élaborés par affinités naturelles, nous valurent l'audition de trios, de quatuors, de quintettes savoureux. Il est équitable d'insister sur l'activité tenace et la qualité artistique des organisateurs et des exécutants.

Qui présidait au choix des programmes? Weinstein semble avoir beaucoup fait pour créer l'unité de direction indispensable. Par entente compréhensive entre les responsables : Beauvais, Verdeau, Olmi, Flageollet, Challine, les programmes étaient fixés, longtemps à l'avance. Cela permettait de tenir compte du « mûrissement des œuvres, après quoi les exécutants, lassés par leur travail, perdent en spontanéité ce qu'ils gagnent en mécanisme » (2).

On devrait citer encore les œuvres créées au camp; nous les retrouverons dans les travaux personnels réalisés en captivité.

Le troisième domaine est celui de la *musique de jazz*. En passant, signalons la « musique légère », avec de courtes pièces instrumentales : valse, romances, sérénades, écrites pour des orchestres dits « de brasserie ». Je rattacherais volontiers à ce genre certaines manifestations de l'équipe Jacquart, qui nous présenta des « auditions élégantes et distinguées » (3). Ce même ensemble tenta d'excellents essais de musique tzigane, où le talent du chef reparut au violon. « Écrit sur le Sable » rappelle encore un pot-pourri sur des airs de 1900, et aussi une *Sérénade* et une *Mazurka Suisse* où le clarinettiste Delpierre fit merveille (4).

Le camp possédait plusieurs orchestres de jazz. Les uns en disaient grand bien; d'autres n'y voyaient que barbarie. Ma formation musicale personnelle m'a fort peu préparé à porter un jugement de valeur sur le jazz. Je me hasarderai pourtant à dire que ses rythmes à la pulsation régulière,

(1) Musiciens présentés dans les concerts symphoniques (Appendice V, p. 783).

(2) Capitaine BEUVAIS.

(3) E. L. S., n° 18, 29 janvier 1942.

(4) E. L. S., n° 26, 15 octobre 1942.

ses broderies, ses variations et ses syncopes, la couleur toute neuve de ses orchestrations, en firent pour beaucoup une distraction de choix.

J'ai retrouvé sept programmes dans lesquels le jazz forme tout le spectacle. En réalité, sa part dans la vie musicale du camp fut très large, soit en auditions spéciales, soit pour apporter un élément original aux nombreux spectacles de variétés.

Quatre ensembles existaient à l'Oflag. Au bloc I-IV, le jazz Gardey prêtait son concours aux organisateurs de spectacles, avec la production d'un Bal-Musette, dès le 9 septembre 1940. En avril 1941, avec *Boum*, les morceaux, reconstitués par Gardey, avaient été orchestrés par Challine et interprétés par l'ensemble du bloc III. Dans ce dernier bloc, le jazz Challine faisait preuve d'une étonnante activité. Au cours des années 1941 et 1942, « Écrit sur le Sable » ne lui consacre pas moins de trois chroniques. Le rédacteur loue l'excellence de la présentation, l'équilibre et la variété des programmes, l'orchestration originale de Challine, le fondu de l'exécution en demi-teinte, la vie des sketches et des pitreries, surtout dans la création : *Le voyage de la marquise*, qui connut un franc succès (1).

Bientôt pourtant, le même chroniqueur réclamerait plus de variété, plus de vie, plus de verve, plus d'actualité, tout en félicitant Challine de nouveau, qui nous rappelait « les plaisirs oubliés des vacances d'autrefois » (2).

L'année suivante, le thème sur le rêve du prisonnier : *Si j'étais libre*, et celui de M^{me} Toi : *Si j'étais prisonnière*, suscitèrent de nouveaux compliments (3).

L'orchestre-musette du capitaine Pierre Wallet, — « La Guinguette » pour les officiers de l'Oflag, — faisait concurrence au jazz Challine, dans un genre, il est vrai, différent. C'était tantôt l'exécution de succès d'avant-guerre, tantôt des créations, dues à Chandèze, Lucie, Riba, Wallet lui-même. Le critique musical d'« Écrit sur le Sable » exprimait le vœu de voir cet ensemble s'orienter, en même temps, vers la forme d'un orchestre-tango (4), espérant une forme originale (5). En mars 1943, « La Guinguette » a fait peau neuve. Elle s'est enrichie de trompette, saxo et accordéon; mais ainsi elle se rapproche trop de la forme du jazz Challine (6).

De temps en temps, avec des éclipses, une autre formation s'était produite, celle du jazz Chauvin-Lantrade, notamment dans *Spectacles à deux faces* (7).

Tout à coup nous arriva de Schokken une équipe nouvelle, celle du jazz Durand, qui nous charma deux fois à la fin de 1943, en don de « joyeux avènement », ralliant aussitôt de nombreux suffrages. Ensemble jeune, excellent, plein d'entrain, dynamique, le jazz Durand sut éblouir les prisonniers du II B, déjà blasés, avec Schulmann-vedette, Juliat dans son tour

(1) E. L. S., n° 12, 10 octobre 1941.

(2) E. L. S., n° 15, 11 décembre 1941.

(3) E. L. S., n° 27, 15 novembre 1942.

(4) E. L. S., n° 18, 29 janvier 1942.

(5) E. L. S., n° 26, 15 octobre 1942.

(6) E. L. S., n° 30, 18 mars 1943.

(7) E. L. S., n° 36, 4 novembre 1943.

de chant, et surtout, les danseurs Datin et Sanchez, qu'entraînait un brillant orchestre argentin (1).

L'année 1944, avec toutes ses intrigues et ses crises, eut peu à peu raison de ces formations intéressantes qui nous avaient procuré d'excellentes heures d'évasion.

Appréciation d'ensemble :

Des critiques musicaux, plus qualifiés que moi, ont garni les colonnes d' « Écrit sur le Sable » de leurs comptes rendus érudits. Leur travail lui-même se trouvait facilité, presque tous les concerts étant présentés au public, soit par un programme commenté, soit par des musiciens au cours de l'audition. Aussi les articles d' « Écrit sur le Sable » se contentent-ils parfois d'énumérer les morceaux entendus, et de complimenter, avec des nuances, les artistes, les chefs de chorales et d'orchestre, les talentueux solistes qui se produisaient.

Les formes symphoniques offraient au public la puissance attirante de leur belle masse sonore. L'orchestre comptait, suivant les circonstances, quarante à soixante exécutants. La musique de chambre, interprétée par des artistes moins nombreux mais plus experts, mérite de plus grands éloges pour la délicatesse et la précision des œuvres exécutées (2).

S'il fallait, dans cet ensemble, établir un palmarès, les avis seraient partagés. Probablement, *la Cinquième Symphonie*, de Beethoven, fut-elle le sommet de la musique orchestrale du camp. La fin de la captivité fut enrichie de multiples auditions de musique de chambre, pour la plus grande joie des mélomanes. Ils furent particulièrement heureux des larges programmes de musique française contemporaine qu'ils connaissaient souvent si mal, et qu'ils commencèrent d'apprécier.

Les critiques d'Henri Le Braie, André-Raymond Fuelal, Muriel, contribuèrent, en tout cas, à guider le goût des amateurs. En terminant un de leurs articles, deux d'entre eux écrivaient : « Belles heures d'évasion dues à la musique » (3). Ce ne fut pas le moindre mérite des musiciens, tout en contribuant à la culture artistique de leurs compagnons d'infortune, de leur procurer, au prix d'efforts souvent ignorés, tant d'heures d'oubli et de joie pleine.

Qu'important, après tout, les préférences de chacun, puisque, au gré des jours, se succédaient musique symphonique, musique de chambre, musique légère, musique de jazz ! Chacun faisait son choix et trouvait encore, dans le genre qui l'attirait, une part vraiment royale. Les prisonniers peuvent reprendre à leur compte les remerciements que formulait A.-R. Fuelal à l'issue d'un concert, en avril 1943. Je les lui emprunte :

L'orchestre renoue la tradition sonore. Quelle tradition ! Des premiers jours de notre exil, le plus continuellement peut-être de tous les arts, la musique accompagne, évade notre existence trop quotidienne. Certes, il ne suffit pas de se sustenter d'idéal. Nous n'en devons pas moins quelques chaleureux mercis à l'orchestre. Une fois de plus, il vient de nous donner un bon concert. N'en déplaît à quelques

(1) E. L. S., n° 37, 15 novembre 1943 et N. P. C., 8 octobre 1943.

(2) Œuvres entendues dans les concerts de musique de chambre (Appendice VI, p. 784).

(3) E. L. S., n° 18, 29 janvier 1942.

« critiquants ». Aux instrumentistes, organisateurs et commentateurs bénévoles qui ont permis l'éclosion et l'essor de ces « réunions musicales », seules vraies détenteuses en notre réclusion (1).

N'en déplaise à quelques « critiquants » ? car il y en avait. Et l'objection vient à l'esprit : musique d'amateurs ? Un camarade très qualifié, Beauvais, la réfute par la boutade d'Éric Satie : « L'art véritable n'est jamais fait que par les amateurs ». Et il poursuit :

Pour une heure et demie de musique de chambre, nous faisons entendre trois ou quatre œuvres, qui mettaient en jeu une dizaine de camarades ; aucune organisation de concert au monde ne peut présenter une diversité d'exécution semblable. D'autre part, n'ayant aucune réputation à défendre, nous prenions des risques que prennent rarement les professionnels.

Quant aux efforts que tout cela représentait, le même correspondant écrit :

C'était Brandeis qui travaillait le plus : six heures de violoncelle par jour. Il était sûr en public et de classe plus qu'honorable. Je l'appréciais beaucoup. Tous nos ensembles reposaient sur lui.

Ce mérite des musiciens, beaucoup de prisonniers de l'Oflag savaient le reconnaître. Douze cents camarades environ suivaient régulièrement les concerts. Sur les routes du retour, Beauvais fut frappé par les remerciements d'inconnus. L'organisation de musique de chambre avait grandi en intérêt jusqu'à la fin. C'est si vrai que, quelques jours à peine avant notre départ d'Arnsvalde, Challine avec un orchestre de chambre, nous faisait encore entendre *le Concerto en ré mineur*, de Mozart, pour piano et orchestre ; Verdeau était au clavier (2).

J'ajouterai quelques mots sur la *musique enregistrée*. L'article cité à l'instant remerciait aussi les « détenteurs de phonos et de disques » ; et « ceux qui, de France, nous envoient appareils et enregistrements ». Il ajoutait : « Nous imaginons quels problèmes pose l'achat de la moindre aiguille ; seules l'affection et la tendresse peuvent les résoudre » (3). En effet, la nuit venue, les blocs fermés, des séances de disques avaient lieu, fréquentes et formatrices, avec commentaires par des camarades bénévoles, un peu dans le style des « Jeunesses Musicales de France ».

Les professeurs de l'Université, Dufrenne, Ricœur, Savinas, Chevalier, Desbiez, Ikor, Langrand, Lesort, et combien d'autres camarades musiciens, ne dédaignaient pas d'y consacrer leur talent et leur dévouement.

J'ai souvenir avoir entendu de la sorte, parmi des centaines de disques qui circulaient dans le camp :

— de Beethoven : *le Concerto en ré* pour violon et orchestre, par Kreisler ; *la Cinquième Symphonie* ; *le Quinzième quatuor en la mineur* (4) ;

— de César Franck : *le Troisième Choral* pour orgue ;

(1) E. L. S., n° 31, 22 avril 1943.

(2) Paul CHALLINE.

(3) E. L. S., n° 31, 22 avril 1943.

(4) N. P. C., 27 novembre 1943.

- de Casadessus : *Ballet et Divertissement*;
 - de Debussy : *le Prélude à l'après-midi d'un faune*, et *Pelléas et Mélisandre*;
 - d'Honneger : *La Danse des Morts* (1).
- En vérité, la musique était admirablement servie.

Théorie musicale. — Comme si les auditions, brillantes leçons de choses, ne suffisaient point encore, Verdeau entreprit au camp d'Arnswalde, un cours d'Histoire de la Musique, comme Genaille le faisait pour l'Histoire de l'Art pictural.

Les premiers jours de septembre 1942, une affiche l'annonçait sous le titre : « Initiation à l'art musical ». Le cours s'échelonnait sur une trentaine de leçons. Le panneau précisait :

Les séances, qui seront pour la plupart illustrées d'auditions, auront lieu au Théâtre du camp, le vendredi à 17 heures. Il ne s'agit pas d'un cours de solfège ou d'histoire, mais d'un enseignement de culture générale, s'adressant à tous, musiciens ou non. Conférence d'ouverture le vendredi 11 septembre 1942 : « La musique dans notre Vie ».

Le conférencier se proposait le plan suivant :

Partie préliminaire : Rappel des notions essentielles de la Théorie musicale (notation, tonalité, mesure, rythme, mélodie et harmonie).

Première partie : Histoire et Analyse des formes symphoniques principales :

Titre préliminaire : la musique avant le XIX^e siècle;

Titre premier : les formes symphoniques non orchestrales;

Titre second : les formes symphoniques orchestrales.

Deuxième partie : l'évolution musicale depuis le XIX^e siècle :

Titre premier : les Romantiques;

Titre deuxième : Renaissance musicale française au XIX^e siècle;

Titre troisième : Musique contemporaine à l'étranger.

Conclusion : le musicien (vocation, formation, mission).

Ainsi, celui qui, selon « Écrit sur le Sable », « depuis le début, mène de front l'exécution, le prosélytisme et l'initiation musicale » (2) entreprenait une tâche immense.

Pendant les beaux jours des années 1942, 1943 et 1944, Verdeau présenta un faible tiers du plan prévu. Lorsque la libération survint, une trentaine de leçons, déjà, avaient été données, devant une assistance nombreuse et assidue. L'affiche annonçait une trentaine de causeries, la conférence d'ouverture parlait d'une cinquantaine. Le nombre eût été singulièrement dépassé, si nos alliés en avaient laissé le loisir au professeur ! Mais lui-même, dans sa leçon d'ouverture, affirmait que son vœu le plus cher était de n'avoir point le temps de terminer. Le souhait fut exaucé.

(1) N. P. C., 20 décembre 1942.

(2) E. I. S., n° 31, 22 avril 1943.

Abondamment illustrées par des auditions chorales (musique grecque, polyphonies du Moyen Age et de la Renaissance), et par des exemples instrumentaux, souvent exécutés au piano par Verdeau lui-même, admirablement écrites par surcroît, ses conférences connurent le plus beau succès, « de très nombreux auditeurs » (1).

Excellent moyen de nous aider à surmonter notre souffrance. C'est le souhait que le conférencier formait pour nous en terminant son premier exposé, faisant sienne cette pensée de Duhamel :

Il m'arrive, quand je marche parmi la foule, de regarder les hommes et les femmes, mes semblables, et de me dire : Celui-ci que je vois dévoré par la hâte et l'angoisse, ne sait-il donc pas que des chants existent, des chants si purs et si paisibles qu'il suffit de les fredonner dans le fond de son cœur, tout bas, pour retrouver l'ordre et la sérénité ? Celui-là, qui semble tourmenté par mille pensées rampantes et avilissantes, je voudrais lui faire entendre quelque musique libératrice, par exemple les voix mêlées des deux violons du *Concerto en ré mineur* quand ils conversent dans l'altitude. Cet autre, qui cache une grande souffrance et qui ne connaît même plus la rémission des larmes, peut-être se sentirait-il délivré, s'il pouvait soudain entendre ce qu'ont écrit pour lui, pour sa guérison, pour son salut, les hommes prédestinés qui sont à jamais nos amis et nos maîtres (2).

Et Verdeau poursuivait :

Ces hommes, mes chers camarades, ne demandent qu'à vous appeler près d'eux, sur des cimes où, sans souci des bouleversements et des tristesses qui passeront, la Musique demeure, progresse et rayonne, comme rayonnent les sommets de l'âme, éternellement purs et calmes, au-dessus de la douleur (3).

Retrouver l'ordre et la sérénité, la délivrance par la Musique, atteindre des cimes où la Musique rayonne au-dessus de la douleur, ce vœu fut réalisé, au moins durant de longues heures. C'est à Verdeau et à tous ses émules que les camarades de l'Oflag en sont redevables; ils ne peuvent l'oublier.

THÉÂTRE. — Dans sa causerie aux femmes de prisonniers de l'Oflag, le commandant Baticle disait :

Grâce au dévouement de nombreux camarades, nous pûmes, à partir de septembre 1940, goûter chaque semaine la distraction du théâtre. Quatre troupes, une par bloc, nous donnèrent, avec un art parfait, soit des pièces classiques, soit des pièces modernes, où les rôles féminins, si difficiles à jouer, étaient tenus à la perfection par les jeunes camarades imberbes (4).

Grâce au dévouement ? sans nul doute, mais aussi à l'ingéniosité coutumière des prisonniers français. D'une autre causerie, faite à un auditoire semblable, je note ce passage :

L'organisation d'un spectacle, lorsque l'on possède une salle, des acteurs, des costumes, des instruments de musique, est déjà une chose bien complexe; les directeurs des spectacles parisiens vous le confirmeront. Mais que dire de l'organisation

(1) E. L. S., n° 26, 15 octobre 1942.

(2) G. DUHAMEL : Article publié un an environ avant le ténébreux hiver de 1940.

(3) VERDEAU : Conclusion du Cours d'Ouverture (11 septembre 1942).

(4) Commandant BATICLE, 11 octobre 1942.

des séances théâtrales dans un camp de prisonniers où rien n'existe, ni salle, ni acteurs professionnels, ni instruments de musique, rien en dehors de beaucoup de bonne volonté et de difficultés sans nombre créées par les gardiens, souvent sous les prétextes les plus fallacieux? Dans un cas comme celui-là, seul le système D, tellement décrié autrefois, permet de réaliser quelque chose de positif, et on peut dire qu'il fut appliqué avec méthode et persévérance (1).

Ce sont les aspects matériels, les artistes, leurs réalisations, que nous allons regarder à l'œuvre, avant de porter un jugement sur la valeur de ce théâtre.

Aspects matériels :

Dans ses « Flambées de Souvenirs », le colonel Desmairès évoque un spectacle de variétés qui fut donné à Gross-Born fin septembre 1940 (2). C'était l'une des multiples représentations données pendant les premiers mois d'exil. En fait, dès le mois de juillet, des acteurs, des chanteurs, des compositeurs s'étaient révélés, s'efforçant, avec les moyens du bord — « dans un camp où rien n'existe » — de divertir leurs camarades et de tromper leur ennui.

Fourmilières de captifs, écrit un autre, cherchant à tuer le temps par tous les à-côtés du théâtre, pour ne pas que le temps les tue (3).

Dire que tout fût parfait dès les premières semaines, c'est autre chose! Du moins, il y avait le mérite de l'essai. Les mois qui viendraient, avec leurs possibilités plus grandes, assureraient la pérennité comme la valeur.

L'absence de *textes*, une fois encore, fut l'obstacle majeur des premières représentations théâtrales de l'Oflag. Et ce n'est pas le moindre tour de force des artistes et metteurs en scène, d'avoir réussi, à coups de mémoire ou d'invention, à tenir le plateau, chaque semaine, avec des spectacles d'une ou deux heures, pour lesquels aucun texte écrit n'existait au camp.

Pour vaincre cette difficulté, nombreuses furent les séances qui proposaient aux spectateurs, tout ensemble, monologues, chansons, chœurs, poésies, histoires marseillaises, crochets radiophoniques, extraits d'œuvres françaises reconstitués de mémoire, ou encore « créations » réalisées par des prisonniers. En août et septembre se produisirent des groupes de choristes, dont l'apport musical corsait les représentations scéniques.

Cependant, des œuvres théâtrales étaient déjà montées ou du moins des extraits. On pourrait citer : une scène de l'acte IV de *Cyrano* (21 juillet), *La Ballade des Pendus*, de Villon (4 août), *la Lettre chargée*, de Courteline (13 août), *le Gendarme est sans pitié*, de Courteline (5 septembre), une scène des *Plaideurs*, de Racine (9 septembre). Viennent s'y adjoindre souvent des compositions ayant vu le jour au camp. De cette veine font partie : *De la joie sans bornes* (bloc III : 3 août), *Pierrot d'exil* du capitaine Rouaix (bloc III : 13 août), *le « Bar zing »* (par cinq!) (bloc III : 3 septembre), l'Octave de la Chanson : *Du nouveau il nous faut*, de Pierre Chambon (bloc III :

(1) C. E. A., n° 11, octobre 1947.

(2) C. E. A., n° 48.

(3) G. IMBERT.

8 septembre), *Jeu marial des Scouts*, sur un texte de Sochal (bloc II : 12 septembre), *Sketch sur la Bretagne et Scènes de Caveau* (bloc III : 24 septembre), *Revue loufoque* (bloc I : 29 septembre) et enfin par « L'Octave de la Chanson » : « Juge... otons » (6 octobre) (1).

Plusieurs de ces créations, souvent audacieuses, parfois maladroitement, soulevèrent des remous dans le camp. Au début du mois de septembre déjà, des officiers avaient protesté auprès du colonel Andréi, chef français du camp, contre des allusions déplaisantes pour la Troisième République, au cours d'une séance récréative. Le colonel avait répondu qu'il se chargeait de la censure nécessaire (2). Une fois de plus, le 6 octobre, « L'Octave de la Chanson », par ses audaces, provoqua le lancement d'une pétition à travers le bloc II. La représentation fut si vivement critiquée que les artistes renoncèrent à donner leur séance pour les autres blocs (3). Incidents mineurs, à côté de ceux qui allaient surgir, l'année suivante, à l'occasion de spectacles donnés par le bloc III. Chaque bloc en effet montait ses représentations, à tour de rôle. La séance une fois donnée aux prisonniers du bloc de la troupe, était renouvelée pour les autres. Pendant quelques heures, les barbelés qui nous séparaient étaient ouverts par nos gardiens.

Parmi les « créations » les plus importantes, citons : le livret de l'opérette : *La Reine s'ennuie*, de Jean-Louis Arnaud et Pierre Chambon; un sketch *Je suis le maître*, de Jean-Louis Arnaud; *Petite histoire sans queue ni tête*, de Pierre Chambon, et surtout le *Fabliau* de Pierre Chambon, au mois d'avril 1941. Pierre Chambon avait composé, à la manière des *Oiseaux* d'Aristophane, ou de *Chantecler* d'Edmond Rostand, une pièce à clé dans laquelle chaque oiseau représentait un symbole. C'était un pamphlet politique; le héros en était « la Jeunesse », venant balayer toutes les tares de la veille. « Pièce maladroite », écrit un camarade, « où, devant un parterre d'officiers allemands, le coq gaulois vient dire : Nous vaincrons, parce que nous sommes les plus forts ! » La séance, à la Salle des Fêtes du bloc II, fut des plus houleuses : protestations, sifflets. Après deux représentations, la pièce fut interdite, avant d'avoir été jouée devant tout le camp.

Il y eut plus tard quelques créations encore, mais d'un autre ordre. Au mois de juin 1941, le Scoutisme Français donnait, en plein air, le *Jeu des Porte-Épées du Paradis*, dont le texte avait été écrit par de Jacquolot. Le final chantait la jeune foi des Routiers en la France. Deux ans plus tard, en avril 1943, les Scouts de France donnaient le *Jeu de la Compassion de Notre-Dame*. Enfin, en 1944, Albert Mouisset, s'inspirant d'un roman de Pierre Frondaie (4), composait une pièce en trois actes qui fut mise en scène par Ratinaud, et jouée au camp sous le titre : *Melton, ou la cotte de mailles*. Au même moment paraissait, aux tréteaux du bloc II, une pièce de Vergès, *Nuages*, mise en scène par l'auteur.

Depuis avril 1941, la politique était passée au second plan des pré-

(1) N. P. C., 21 juillet au 6 octobre 1940.

(2) N. P. C., 5 septembre 1940.

(3) N. P. C., 7 octobre 1940.

(4) « Ce que BODLEY m'a raconté. »

occupations des metteurs en scène. Du reste, Pierre Chambon avait été rapatrié.

En 1941, avec l'arrivée régulière des envois de France, le problème des textes se posait avec moins d'acuité. Pourtant, l'équipe théâtrale du bloc I, en août, se plaint d'avoir à choisir dans « un maigre lot de Petite Illustration et d'Œuvres libres récemment reçu » (1). Plus tard les metteurs en scène hésiteront, parmi des pièces nombreuses, mais souvent peu adaptées. Ce choix? combien de difficultés a-t-il pu rencontrer dans ce milieu fermé de notre camp!

Difficultés venant des Français eux-mêmes; et c'est le lieu de conter les déboires de la troupe du bloc III. Au lendemain du scandale du *Fabliau*, de Chambon, le colonel Vendeur décida de constituer au bloc III un Comité de Lecture, chargé de choisir les pièces, puisque la troupe n'avait pas l'heur de plaire aux officiers. Ce comité comprenait un représentant de l'armée active, un de l'Université, un de l'enseignement primaire, un des catholiques, un de la jeunesse, etc. Il se réunit bientôt, sous la présidence du colonel Vendeur. Un des membres fit prévaloir la thèse : Nous sommes des amateurs; nous avons assez d'insuffisances, sans y ajouter encore celle des textes! Jouons des pièces écrites par des gens de talent.

Le Comité de Lecture fit porter son choix sur *La Belle Marinière*, de Marcel Achard. A quelques jours de la représentation, le rapatriement de Chambon, qui jouait le premier rôle, vint dangereusement bouleverser la répartition des acteurs. Échec complet, de nouveau, pour la troupe. Le camp ne semblait plus admettre ce genre de l'entre-deux guerres. Le spectateur le notait :

... Opinions divergentes sur la pièce : trois actes, a-t-on dit, qui suent le malaise et l'ennui, où l'art est incertain, le goût impur et où la morale même a beaucoup à reprendre. Achard a porté une fois de plus sur le théâtre l'éternelle triade de la femme, du mari et de l'amant. Poésie de la lâcheté et de la veulerie qui appelle les plus expresses réserves morales. Elle peint des hommes sans ressort, sans courage, plus bas encore que notre humble humanité, qui méritent à peine le nom d'hommes. Pièce qui exhale comme un charme impur de désespérance (2).

A nouveau, Comité de Lecture. Lanoux, devenu metteur en scène de la troupe du bloc III par le départ de Chambon, propose : *La Ligne de Cœur*, de Claude-André Puget. Le thème ressemblait assez à celui de la pièce précédente. Malgré plusieurs opposants au Comité, elle fut montée et jouée. Même réaction de l'opinion du camp.

L'opinion moyenne voit avec défaveur à la scène la légèreté des mœurs, une certaine inconscience, ce qui semble à nos yeux la marque particulière de la Troisième République. Le sérieux et la gravité dont nous sentons le besoin dans notre vie publique veulent s'imposer à la littérature et rejettent avec mépris ce qu'on tient pour l'expression des mœurs qui ont fait notre malheur (3).

Au fond, depuis le *Fabliau*, le public venait aux spectacles du bloc III déjà hostile, et prêt à manifester. Ce fut un four terrible : cris et sifflets.

(1) E. L. S., n° 9, 15 août 1941.

(2) E. L. S., n° 7, 15 juillet 1941.

(3) E. L. S., n° 13, 28 octobre 1941.

Une fois de plus, les spectateurs du camp jugeaient la troupe du bloc III inférieure aux autres.

Après ce triple échec, nouvelle convocation du Comité de Lecture. C'est à cette réunion que Lanoux donna sa démission de metteur en scène et fut remplacé par P. A. Gautier. Quelques jours auparavant, le malaise grandissant, Pierre Herbin, membre du Comité, avait remis sa démission au commandant du Chayla, qui le présidait. Il lui semblait que les membres du Comité de Lecture étaient mis en face de choix arrêtés d'avance, et qu'on leur demandait simplement « de ratifier, et surtout de couvrir de leur caution morale une décision prise en dehors d'eux » (1).

Pendant près d'un mois, Gautier s'imposa de lire près de cent pièces, et finit par proposer *Miss-Ba*. Après trois mois de travail et grâce au très grand talent de Carliez, la pièce s'imposa; ce fut un grand succès. Et le critique d'« Écrit sur le Sable », après avoir chanté les louanges de la troupe, terminait : « La troupe du bloc III a atteint une qualité qui requiert maintenant toute notre sévérité » (2).

Heureusement, les metteurs en scène des autres blocs ne connurent pas les mêmes tribulations.

Au camp d'Arnswalde, il n'y eut plus de troupes de blocs, plus de Comité de Lecture. Les différents metteurs en scène se réunissaient de temps en temps; ils avaient chacun leur troupe et leurs vedettes; mais ils se faisaient réciproquement des emprunts quand ils préparaient un spectacle. Des officiers supérieurs faisaient bien encore opposition, mais le colonel avait donné carte blanche.

Parfois, les metteurs en scène plaçaient leur point d'honneur à donner de l'inédit. Ainsi, vers la fin de 1944, Gautier obtint de Jean Anouilh lui-même un texte de son *Antigone*; la pièce était alors jouée en France à l'Atelier; mais elle n'était point encore parue en librairie.

Difficultés venant aussi des Allemands : Si les complications existaient pour choisir une pièce, les obstacles étaient permanents pour la faire accepter de nos gardiens. Ce fut un des soucis lancinants des metteurs en scène que cette lutte avec les Allemands pour aboutir.

Dans la causerie sur « les loisirs au camp » déjà plusieurs fois citée, le conférencier achève :

Je passerai sous silence les difficultés que nous avions avec les Allemands lors de l'organisation d'un spectacle, car pour chaque spectacle, il fallait demander une autorisation spéciale, faire préalablement censurer les textes et les programmes, soumettre les dates et les heures choisies et attendre la venue d'un censeur avant de frapper les trois coups (3).

Par ces quelques phrases, on devine les complications qui pouvaient naître à chaque instant. Heureusement pour nous, l'esprit germanique se révéla souvent plus lourd que celui des prisonniers! Bien des allusions qui, pour nous, étaient transparentes, échappaient aux gardiens.

(1) Pierre HERBIN.

(2) E. L. S., n° 19, février 1942.

(3) C. E. A., n° 11, octobre 1947.

Il y eut parfois des interdictions. Je songe à la séance donnée le 14 juillet 1944 : « Rétrospective de la Chanson Française ». Certaines chansons avaient été purement et simplement interdites. D'autres, spécialement les chansons patriotiques, seraient exécutées par l'orchestre, mais leurs paroles demeuraient censurées. Ainsi, *la Carmagnole*, *le Chant du Départ*, *Sambre et Meuse*, *la Marche Lorraine*, et bien entendu *la Marseillaise*. Ce fut d'ailleurs l'occasion d'une manifestation fameuse.

Lieux et heures de répétitions. — Après les tâtonnements des premiers mois, les gens de théâtre, comme les musiciens, se regroupèrent afin de pouvoir répéter dans leurs baraques tout à loisir, sans déranger trop leurs camarades. Ce fut l'occasion de trouver une chambre ou plus petite, ou plus intime, ou moins encombrée. Au bloc III par exemple, orchestre et chorale s'étaient rapidement constitués; ceux qui voulaient faire partie du théâtre, devaient autant que possible appartenir à la chorale. Période trouble où certains animateurs semblaient préoccupés de trouver un peu plus de confort. Couturières, générales, après les répétitions d'ensemble, avaient lieu, à Gross-Born, à la cantine du bloc II, sur la scène elle-même; au camp d'Arnsvalde, au garage-théâtre.

Ne diminuons pas les mérites des camarades qui se dévouèrent. Certains spectacles donnés au camp représentaient des mois d'efforts, parfois à la cadence de cinq heures de répétitions par jour! Quand *l'Annonce faite à Marie*, de Claudel, parut, le souffleur, Cahierre, connaissait de mémoire le texte entier et tous les jeux de scène. De sa loge, sans livret, il dirigeait les acteurs sur le plateau, tout en déclamant lui-même le texte, tandis que l'action se déroulait aux yeux des spectateurs. Ce n'était pas une exception.

Costumes et costumiers. — Métier difficile, que celui de tailleur au camp! surtout quand il s'agit de créer des costumes pour le théâtre.

Ah! Mesdames, quel métier que la création de robes! Imaginez-vous du gros tissu, des sacs à paille passés à la teinture, ou revêtus de papier-crêpe en couleurs. Les faux plis, les boursoffures ne se comptent pas et rendent ces vêtements hideux et impossibles lorsqu'on les regarde de près. Par contre, vus de la scène, avec un éclairage convenable, le rendement est acceptable. Je vous laisse seuls juges de tirer de cette expérience toutes les conclusions imaginables. Tous les vêtements d'hommes furent également exécutés en cette même étoffe (1).

Ce passage d'un connaisseur en dit long. Les couturiers en effet, teignent, coupent, cousent de la toile de sac, du papier fort ou mince, blanc ou coloré; les petites mains défont la minutie et la fragilité. Tout de même, à connaître la matière première, on peut estimer que les éloges d'« Écrit sur le Sable » sont excessifs. On y parle, pour *Dulcinée*, d'une richesse de costumes et d'une ingéniosité jamais atteinte (2). Ailleurs, on fait allusion au cachet de fini et de goût qui est la marque du bloc II (3); ailleurs encore, ce sont des costumes du meilleur faiseur (4). Prodiges d'ingéniosité, à coup sûr, surtout

(1) C. E. A., n° 11, octobre 1947.

(2) E. L. S., n° 2, 15 avril 1941.

(3) E. L. S., n° 17, 14 janvier 1942.

(4) E. L. S., n° 2, 15 avril 1941.

les premières années, époque où tous les costumes étaient ainsi en toile de paille et en papier!

Grâce à la complaisance de nos amis de France, les costumiers reçurent plus tard de vrais tissus pour robes. Les tailleurs se surpassèrent; il y eut même, parmi les vedettes féminines, quelque jalousie; toutes désiraient porter ces belles toilettes! Les pauvres costumiers n'avaient pas la vie facile. Bien mieux, ils avaient à compter avec les tracasseries continues des Allemands. Un jour, le lieutenant Buth bondit sur la scène, revolver au poing, pour saisir les costumes d'évasion, fabriqués en toile à paille (1)!

Les robes, elles aussi, même celles à l'aspect le plus invraisemblable, nous amenèrent des difficultés sans nombre avec les Allemands. Nos gardiens eurent subitement peur que ces vêtements fussent employés pour des évasions. Malgré tout le ridicule d'une pareille appréhension, malgré des explications et des discussions sans fin, il n'y eut rien à faire; ces vêtements furent entreposés, sous bonne garde, à l'extérieur du camp, et ne furent livrés à l'homme de confiance du théâtre que de jour, suivant les besoins des tailleurs, et uniquement suivant les exigences de la pièce en cours (2).

En fait, ces inquiétudes n'étaient pas totalement imaginaires. L'idée pouvait germer au cerveau de prisonniers de tenter une échappée déguisée en femme. Et puis, les robes véritables, entendons celles qui purent être fabriquées en tissu venu de France, étaient d'une élégance raffinée. Qu'il suffise de rappeler, en guise de preuve, que Fislewicz et Teychenné exerçaient leur métier, il faudrait dire leur art, et qu'ils tiennent encore aujourd'hui place brillante dans la mode de Paris! Le plus souvent, ces costumes étaient dessinés par les décorateurs eux-mêmes; mais la réalisation des maquettes était due à l'étonnante habileté des costumiers en chef, guidant de manière experte toute leur équipe.

Autre difficulté, celle des perruques! Avant d'en recevoir de France, le perruquier en était réduit à

effiloche des sacs à morue, préalablement débarrassés de leur enivrante odeur, et assembler délicatement tous les brins de ficelle de papier en souples ondulations et en mèches vaporeuses (3).

Quant aux chaussures, les costumiers utilisaient des savates hors d'usage, sous lesquelles, pour les vedettes féminines, ils fixaient de hauts talons de bois. Pendant des semaines, les artistes s'entraînaient à cette marche nouvelle, afin que, le jour de la représentation, leur jeu fût parfaitement naturel.

Quels furent les principaux costumiers du camp?

A Gross-Born : Clauzon (bloc II); Marc et Baire, Teychenné et Vitti (bloc III); Fislewicz, Nuytten, Ceytaire, Charlez et Santereau (bloc I-IV).

Au camp d'Arnsvalde : les costumes furent désormais fabriqués par une équipe unique comprenant surtout : Fislewicz, Teychenné, J. Simon, Clauzon, Marc et Braunwart.

(1) G. IMBERT.

(2) C. E. A., n° 11, octobre 1947.

(3) F. L. S., n° 9, 15 août 1941.

Salles de théâtre, décors et accessoires. — A Gross-Born, la salle de spectacles du bloc II était à notre disposition : très élevée, vaste, élégante, bien éclairée, chauffée, de décoration moderne, avec une large scène, elle possédait bien des qualités. Ancien camp de jeunesse hitlérienne, la salle était lambrissée de boiseries flanquées de croix gammées; c'était sans doute le lieu de propagande attitré. Pendant notre séjour, de temps en temps, des soldats allemands, qu'ils fussent ou non de la compagnie de garde, venaient y entendre la bonne parole, y contempler des films, formation militaire peut-être, réclame pour le parti sans doute.

Arnswalde était moins favorisé. Il fallut

transformer un garage nu en y aménageant une scène, des coulisses, des appareils d'éclairage et de chauffage, des sièges pour les spectateurs, etc. Les matières premières durent être achetées en partie en Allemagne moyennant chocolat, café, cigarettes, en passant par la voie clandestine, par l'intermédiaire de nos gardiens, et en partie en France, grâce à la complaisance de nombreux commerçants et industriels. Mais le malheur du prisonnier veut que le théâtre ait des besoins constants en matières consommables, telles que maquillage, articles de couture, matériel électrique, clous, carton, papier. D'où la nécessité de continuer les achats et les approvisionnements durant toute la vie du théâtre. Notre scène fut construite sur des tables; elle avait cinq mètres sur 7 et nous pûmes réaliser un éclairage suffisant grâce à une rampe bien fournie, des projecteurs et des herses sans compter d'autres moyens d'éclairage secondaires. Le fond de la scène était formé par des panneaux de carton, sur lesquels nos peintres peignaient les décors. Trois jeux de panneaux nous permettaient de fournir pour une seule pièce, trois décors différents et, fréquemment, nos décorateurs arrivaient à en réaliser même davantage (1).

Malheureusement, cette salle était beaucoup moins vaste que celle de Gross-Born; elle ne comptait guère que quatre cent cinquante places assises. A plusieurs reprises, la difficulté fut tournée en donnant des représentations exceptionnelles dans la Turnhalle, beaucoup plus spacieuse.

Dans un article qui date de Gross-Born, sous le titre : « L'envers du décor », avec la discrétion de l'anonymat puisque l'auteur signe : « Déco-blocun » (Équipe des décorateurs du bloc I), nous trouvons quelques précisions intéressantes sur le travail persévérant et très humble de tous ceux qui préparaient les salles (2). A l'en croire, rien de plus délicat que de trouver un décor. Les matériaux sont rares; le carton manque. Il faut un décor

qui réponde aux exigences de la mise en scène, qui soit possible à réaliser avec les moyens dont on dispose, qui puisse se transformer et se déplacer rapidement, qui ne laisse pas apercevoir de découvertes fâcheuses, qui ne soit pas trop moche, ni trop déjà vu (3).

En effet, il y avait souvent des difficultés techniques à résoudre. Ainsi pour *Le Corsaire* : des tableaux se succèdent, les uns dans le présent, comme le studio d'Hollywood, les autres dans le passé, à bord d'une caravelle. Or, la pièce exige des changements de décors quasi instantanés. A Paris, ces modifications prenaient, paraît-il, trente secondes; au camp, un peu plus d'une minute et demie (4).

(1) C. E. A., n° 11, octobre 1947.

(2) F. I. S., n° 9, 15 août 1941.

(3) Même référence.

(4) P. A. GAUTIER.

En janvier 1943, « Écrit sur le Sable » signale, pour le théâtre d'Arnsvalde, « jusqu'ici quasi inemployé, l'agencement d'un bien joli décor, par l'équipe Tixier, Dulac, Vampoule, Thilloy » (1).

Un autre camarade écrit :

Nous avions un service des décors chargé de peindre les panneaux, de construire des meubles en se servant de bouts de bois ramassés à droite et à gauche, résultant notamment de démontages savants d'un châlit ou d'une étagère. A un moment donné, nous eûmes de grosses difficultés avec la couleur. Figurez-vous que nos gardiens s'aperçurent, tardivement d'ailleurs, que l'on pouvait, au moyen de cette couleur savamment appliquée, transformer des capotes françaises en manteaux du plus beau réséda et franchir, ainsi travesti, les multiples rangées de barbelés qui nous entouraient (2).

Cet article fait allusion au mobilier : grave problème, quand il s'agit de confectionner des meubles, malgré le manque de bois et de clous ! Qu'il suffise de dire que les chaises qui servirent dans le *Petit Café*, *Mary Dugan*, *Chotard et Cie*, *les Deux Couverts*, *Volpone*, étaient fabriquées avec des épingles. Le plus surprenant, c'est que, vérifiées après chaque séance, elles tenaient encore debout après toutes les représentations (3).

Et les autres accessoires ? Poitrines en carton pour les vedettes féminines, perruques en tissu de paillasses, maquillages, offrant aux spectateurs « l'illusion de vraies femmes sur la scène » (4), autant de prodiges de patience et d'ingéniosité.

Principaux décorateurs, machinistes et accessoiristes :

A Gross-Born, ils formaient des équipes de blocs :

Bloc II : Philippe, Bernard, Armand, Berger ;

Bloc III : Lanoux, Thilloy, Vampoule, Tixier, Marpaz, Nicolas, Moulin, Pilon ;

Bloc I-IV : Crouzillard, Armand, Subileau, Carme, Romagnan, Lesueur, Chabert, Leroy ;

A Arnsvalde, une seule équipe, pour un unique théâtre :

Bernard, Henry, Crouzillard.

Il est impossible de fournir une liste complète, surtout pour les blocs I et II à Gross-Born, dont les programmes sont plus discrets, et toujours rédigés sous le signe de l'équipe. Il existe pourtant des noms qui, dix ans après le retour, viennent encore spontanément à la mémoire : Philippe, Bernard, Henry, Lanoux, Armand, Subileau, et, peut-être encore plus que les autres, le premier de tous : Crouzillard.

Organisation des séances. — Pour en finir avec ces aspects matériels de la vie de théâtre, voyons comment les représentations étaient préparées.

A Gross-Born, jusqu'en 1941, « nous donnions environ trois pièces par mois. Par la suite, la cadence fut ralentie et nous arrivâmes à une pièce

(1) E. L. S., n° 28, 15 janvier 1943.

(2) C. E. A., n° 11, octobre 1947.

(3) E. L. S., n° 9, 15 août 1941.

(4) C. E. A., n° 11, octobre 1947.

par mois environ » (1). Lorsque la Générale était proche, les décors s'installaient sur la scène, entre les répétitions d'orchestre et les conférences (2). C'était l'époque où il fallait distraire avant tout; l'émulation entre les troupes de bloc suscitait une extraordinaire profusion de spectacles. La « couturière » et la « générale » réunissaient les « sommités », le « tout-Oflag », puis les blocs se succédaient. Le contrôle d'entrée était assuré par un service d'ordre, grâce à la vente préalable de billets, ronéotypés, et dont le profit allait grossir la caisse des œuvres charitables du camp.

A Arnswalde, devant les possibilités plus modestes de la salle, chaque représentation exigeait, outre la couturière et la générale, cinq représentations. Le service d'ordre assurait « le placement des spectateurs et leur interdisait de fumer dans la salle, tâche souvent bien ingrate » (3).

Les artistes : troupes et metteurs en scène :

Pour ce qui est des services artistiques, acteurs et metteurs en scène, ils comprenaient plusieurs groupes qui se succédaient sur la scène. Chacun des metteurs en scène (ils étaient six en tout), avait sa spécialité; il y avait celui des pièces gaies; il y avait celui des pièces sérieuses; il y avait celui des pièces à thèse, etc. (4).

C'est en ces termes que le chroniqueur de notre journal présente les animateurs de nos troupes théâtrales.

A Gross-Born, chaque bloc eut à cœur de posséder sa troupe et son metteur en scène. C'était :

Au bloc I : Barbas et Imbert, ce dernier à la fois metteur en scène et acteur de talent;

Au bloc II : Sochal, que tous les camarades considéraient comme un scénariste remarquable. Ses émules le priaient d'assister à leurs répétitions générales pour recevoir ses conseils;

Au bloc III : ce fut successivement Chambon, metteur en scène ingénieux, et plus encore acteur de premier ordre, auréolant de poésie tout ce qu'il touchait; Lanoux, brillant écrivain, conférencier très écouté, peintre de goût, critique d'art à l'occasion, et bon metteur en scène, en un mot, beaucoup de cordes à son arc, et un arc toujours bandé; enfin Gautier, qui réussit ce tour de force de faire accepter par le public du camp une troupe jusque-là fort décriée;

Au bloc IV : Lucie et Wardavoir, dont la disparition fut fort regrettée, et Martinelli, qui rallia tous les suffrages avec *Topaze*.

A la fin de 1941, le camp saluait la naissance d'une nouvelle troupe théâtrale :

Les sous-officiers et hommes de troupe de la Compagnie d'Employés et Ordonnances sont heureux d'annoncer la naissance de... leur troupe théâtrale qui, pour son premier spectacle, courant décembre, donnera une pièce policière. Nos très vifs compliments aux parents et longue (?) et heureuse vie au nouveau-né (5).

(1) Même référence.

(2) E. L. S., n° 9, 15 août 1941.

(3) C. E. A., n° 11, octobre 1947.

(4) C. E. A., n° 11, octobre 1947.

(5) E. L. S., n° 15, 11 décembre 1941.

Au camp d'Arnsvalde, l'unification se fit. Plus de troupes de bloc; pourtant les metteurs en scène avaient l'habitude de leurs acteurs; dans l'ensemble, ils demeurèrent fidèles aux sujets dont ils avaient créé la notoriété. Mais des échanges amicaux avaient lieu et les metteurs en scène se prêtaient volontiers leurs vedettes. Il y avait au moins huit metteurs en scène : Gautier, Vergès, Sochal, Martinelli, Frèche, Ratinaud, et le tandem Durand-Flamand; ces deux derniers, tard venus à l'Oflag, y apportèrent leur beau talent et toute leur jeunesse. Nous leur devons, au cours de spectacles de variétés, de précieuses évasions pendant les tristes jours d'une captivité beaucoup trop longue.

Faut-il décerner un prix? à en juger par l'ampleur de l'œuvre donnée, peut-être reviendrait-il à Sochal?

« Je dois signaler, écrit un des metteurs en scène, que toutes les réalisations théâtrales ont dû le jour à une collaboration intelligente et cordiale de toute une équipe d'amitié, créée avec de nombreux officiers » (1).

Je renonce à dresser une liste complète des acteurs. Déjà longue quand il s'agit des vedettes féminines, elle deviendrait interminable pour les rôles d'hommes. Sans même citer les figurants, qui furent légion, c'est une centaine de noms, au moins, qu'il nous faudrait passer en revue. Quels furent du moins les principaux acteurs?

Vedettes féminines : Dans un article d'« Écrit sur le Sable », sous le titre « Parlons vedettes », nous est présenté un reportage humoristique où le lecteur voit défiler les vedettes dans des interviews cocasses. Les meilleurs noms y figurent. Le compte rendu s'achève par les réflexions imaginaires et amusantes de certaines personnalités du camp sur le théâtre (2).

Au rang des vedettes féminines, on doit inscrire, parmi les plus applaudies, et les plus souvent retrouvées sur les scènes du camp, Debia. Après une véritable révélation dans *la Margrave*, Debia allait tenir les planches, tout au long de la captivité, d'une manière éblouissante. Dans *Mary Dugan*, *Tovaritch*, *Marius*, *Topaze*, *L'Annonce faite à Marie*. Rendant compte de *Marius*, Lanoux écrit :

C'est un phénomène assez extraordinaire que présente Debia, donnant pendant quatre heures l'illusion de la féminité, à un point tel qu'il faut faire un sérieux effort d'imagination pour réaliser que le rôle de Fanny est tenu par un homme. Par surcroît, Debia est le meilleur dans les scènes où s'expriment les sentiments les plus délicats, les scènes toutes imprégnées d'intuition féminine (3).

On ne peut rêver plus bel éloge, mérité.

Avec lui, il faut citer : Gaignerot, la très attachante Dulcinée, la mathématicienne intelligente et amoureuse du *Fleuve Étinçant*, la pieuse Antigone de la tragédie de Jean Anouilh; — Marc, découverte dans *la Belle Marinière*, excellente dans *Miss-Ba*, en dépit de l'effrayante difficulté de lutter avec Carliez; — Brienne, dans *le Petit Café*, aux accents féminins les plus naturels dans *Azaïs*, puis dans *Fric-Frac*; — et toute une pléiade d'excellents acteurs :

(1) André SOCHAL.

(2) E. L. S., n° 24, 10 août 1942.

(3) E. L. S., n° 17, 14 janvier 1942.

Rolande, Compaing de La Tour Girard, de Croizant, Courchinoux, Pasquier, Fleury, Favières, Doyen, Bayard, d'Arbaumont, Ratouis, Rouy, Genin, Ronget, G. Robert, Planche, Dinot, sans oublier Peloux, la très attachante Violaine de *l'Annonce faite à Marie*. « Certaines scènes, notamment grâce au charme angélique dont se paraît souvent Violaine ou à la jalousie haineuse qui animait Mara (Debia), nous ont procuré des instants de réelle émotion » (1). Avec un partenaire comme Debia, Peloux se devait de se surpasser. Il sut le faire.

Vedettes masculines : S'il faut décerner une palme dans les vedettes masculines, personne ne me reprochera, ni acteurs, ni spectateurs, de choisir Carliez. Rompu au théâtre bien avant la captivité, étonnant amateur, il incarna, dans toute une série de pièces, des rôles écrasants, avec une exceptionnelle maîtrise et une parfaite intelligence des personnages qu'il animait. Carliez fit sa véritable entrée au théâtre avec Gautier, en campant de magistrale façon le rôle d'Edward M. Barrett, dans *Miss-Ba*. La chronique théâtrale écrivait, après la pièce : « Carliez rappelle les plus puissants artistes de notre temps » (2). Il confirma ce redoutable éloge en participant à de nombreuses pièces, parmi les plus belles du répertoire de l'Oflag; il fut Anne Vercors dans *l'Annonce faite à Marie*, Kid Jackson dans *le Corsaire*, Richard dans *Jean de la Lune*; on le revit dans *Melton*, jusqu'à ce rôle prestigieux de Créon dans *l'Antigone* de Jean Anouilh.

Après lui? nous saluerons, à Gross-Born :

Au bloc I : Barbas, et Imbert, Imbert dont la verve toute chaude du soleil du midi, nous valut des heures joyeuses; mais aussi Durant, Lemoine, Silvestre, Finot, Romillat, Mouisset;

Au bloc II : Sayen du *Fleuve Étincelant* et de *l'Annonce faite à Marie*, Dejean de *Dulcinée*, Vergès, Frèche, Lesort, Lioux, Lantrade et Beaurpère;

Au bloc III : Boullier, si comique que le camp sembla lui dénier le droit de tenir des rôles de tragédien, Brière, Sylvestre, Robert-Barillon, Chambon, Roussel, Borel, Gautier, et l'ineffable Phipps;

Au bloc IV : Erpé de *Mary Dugan*, de *Volpone* où il se surpassa, Erpé de *Tovaritch*, Martinelli en *Topaze*, Canneva, Lambert, Boissel, Fournier-Foch, Duval, Martin, Fromentin, Catillon.

Le camp d'Arnswalde retrouva toute cette masse d'excellents acteurs. La plupart demeurèrent fidèles au théâtre jusqu'à la fin de la captivité. Aux noms déjà cités, on peut joindre, pour cette seconde époque de l'exil : Lariotte, Jayat, Michel, Dorin, Banizette, Brès, Lestrade, Honnorat, Clauzon, Flamand, Mengin, Carré et d'Étiolles.

N'ayant pas tous les programmes, je suis incapable de retrouver tous les noms. Qu'importe! l'essentiel n'était-il pas, pour tous ces volontaires, de servir, leurs noms dussent-ils à tout jamais sombrer dans l'oubli? Pendant plus de quatre années, sans souci de leur fatigue, ils assumèrent la tâche fort lourde de nous donner à peu près un spectacle par mois, et, dans ce nombre, de véritables réussites.

Quelques semaines avant de quitter Arnswalde, Gautier donnait au

(1) E. L. S., n° 35, 15 septembre 1943.

(2) E. L. S., n° 19, février 1942.

théâtre du camp l'*Antigone* de Jean Anouilh. Carliez dans le rôle de Créon, Gaignerot dans celui d'*Antigone* et Vergès dans le récitant, valurent à la pièce un vrai triomphe et deux représentations supplémentaires. C'était à la mi-octobre 1944. Dix ans plus tard, en France, à l'occasion de la « Journée Annuelle de l'Oflag », en février 1954, nous eûmes le très grand plaisir de retrouver Carliez dans plusieurs scènes d'*Antigone*. Le lien tissé par la captivité n'était pas rompu. Toujours égal à lui-même, Carliez devait recueillir les applaudissements mérités de ses camarades libérés et de leurs familles, venues nombreuses admirer un spectacle « comme à l'Oflag ». Carliez demeure un interprète de très grande classe.

Leurs réalisations :

« Les pièces que nous jouions étaient généralement celles figurant dans le répertoire des théâtres parisiens » (1). J'ai retrouvé le programme, total ou partiel, de quelque cinquante-sept représentations. Ensemble respectable, si l'on songe que chacune d'entre elles, « couturière » et « générale » une fois données, comportait quatre ou cinq séances, quelquefois même davantage.

La liste chronologique en serait impressionnante, malgré quelques oublis. Les notes de captivité, les articles d'« Écrit sur le Sable », les programmes envoyés en France et retrouvés au retour, les précisions de plusieurs metteurs en scène, autant de sources dont l'ensemble permet la reconstitution quasi-totale de cette activité artistique. Plutôt que de livrer ici ce répertoire chronologique, je préfère m'en tenir, à quelques aperçus généraux sur les principales périodes du théâtre à l'Oflag (2).

Faute de textes, les six premiers mois, les équipes théâtrales semblent à la recherche de leur voie. Ce qui tombe sous la main, ce que la mémoire est capable de reconstituer, sert à la mise en scène. Et l'on voit paraître le xv^e siècle avec *la Ballade des Pendus*, de Villon, — quelques productions du xvii^e siècle : Racine et Molière, — mais surtout des auteurs modernes, morceaux de *Cyrano* d'Edmond Rostand, ou encore extraits de Courteline. Maigre pâture théâtrale pour six mois d'exercice, avec quatre troupes tenant le plateau, et une représentation chaque semaine ! A cause du manque de textes, la mode est au spectacle de variétés. Poètes et dramaturges, en outre, improvisent, créent : productions hâtives, de circonstance, à la commande, où le souffle manque parfois. Des crochets de chansons, des parodies, une « Revue de l'Oflag », « L'Octave de la Chanson », et bientôt, fin 1940, l'opérette à succès : *La Reine s'ennuie* ; autant de moyens pour occuper la nombreuse clientèle. On voit paraître un jour un spectacle à la manière des principales scènes de Paris ; le Français, le Grand-Guignol, le Moulin Rouge, voire les théâtres d'avant-garde font bon voisinage. On lutte contre la montre, tandis que les envois de France commencent d'arriver, apportant vivres, effets indispensables, mais aussi la pâture artistique qui fait terriblement défaut. Nous atteignîmes ainsi, vaille que vaille, le mois de décembre. J'ai choisi cette date, sans en forcer la rigueur, car les différentes troupes ne se sont pas consacrées au véritable théâtre exactement à la même date.

(1) C. E. A., n° 11, octobre 1941.

(2) Liste chronologique des séances théâtrales (Appendice VII, p. 785).

De décembre 1940 à mai 1942 furent surtout montées des pièces d'avant-guerre; gaité comme esprit gagnèrent sans aucun doute, si parfois la morale y laissait quelques plumes. Comédies de mœurs ou comédies sociales, comédies de la famille et du couple, les œuvres qui furent présentées pendant cette seconde période ne connurent pas toutes le succès. Les uns n'y voyaient que distractions inoffensives; les autres se plaignaient de leur amoralité : défilaient en effet sous leurs yeux toutes les combinaisons du couple, régulier et irrégulier, tous les aspects de la liaison et du mariage, jusqu'à la discorde. Plus que d'autres, le prisonnier, par l'inquiétude qu'il porte en lui de son propre foyer momentanément disloqué, souffre que de telles faiblesses soient constamment rappelées sur la scène.

Il est possible de discerner, sous les attaques des spectateurs, un redressement progressif, vers des œuvres plus sérieuses, plus solides, plus humaines.

Jusqu'aux grandes vacances de 1941, le conflit est assez violent entre certaines troupes et leur clientèle. C'est l'époque où se jouent *la Margrave* (bloc IV), *Monsieur Le Trouhadec saisi par la débauche* (bloc I), *Chotard et Cie* (bloc II), *la Belle Marinière* (bloc III), et d'autres encore. Ces pièces ont presque toutes été composées avant 1930, dans l'immédiate après-guerre. Après les heures de tension et d'héroïsme de 14-18, c'est la période de détente, dûit la morale en faire les frais.

D'octobre 1941 jusqu'en avril 1942, le redressement s'affirme. Il reste encore des exceptions, et *la Ligne de Cœur*, montée par le bloc III, demeure dans la note de *la Belle Marinière*. Pourtant, plusieurs spectacles apportent une sonorité nouvelle. Ainsi, *le Fleuve Étincelant* (bloc II), *Noé* (bloc II), *Fric-Frac* (bloc I), *Miss-Ba* (bloc III), *Tovaritch* et *Topaze* (bloc IV), enfin, par une troupe inter-blocs : *Marius*, présentant le conflit d'un amour terrien et d'une vocation nautique.

Constatation inverse de la précédente : la plus ancienne des pièces jouées pendant ces six mois, a été écrite en 1928 : c'est *Topaze*. *Marius* est de 1929. Toutes les autres ont vu le jour après 1930. Est-ce un raidissement des spectateurs et des metteurs en scène ? une remontée du théâtre au cours des lourdes années qui précédèrent 1939 ? Peut-être.

De septembre 1942 à décembre 1944, nous sommes au camp d'Arnswalde. Certaines pièces furent encore de la première veine. On y pourrait classer *la Matrone d'Éphèse*, bouffonnerie littéraire donnée au camp au printemps 1943, en lever de rideau de la saison théâtrale—, *la Chaleur du Sein*, avec sa tentative assez maladroite de moralisation par l'absurde, — et *Jean de la Lune*, où perce l'esprit de la comédie légère et du vaudeville.

L'ensemble des spectacles ne répond plus à cette première manière. Tiennent surtout la scène, des œuvres de Jean Anouilh (*Le Bal des Voleurs*, *Léocadia*, *Antigone*), Jules Romains (*Knock*), Marcel Achard (*Le Corsaire*), Marcel Pagnol (*Fanny*), Jean Giraudoux (*Électre*), François Mauriac (*Asmodée*) et Paul Claudel (*L'Annonce faite à Marie*). En général, spectacles de haute tenue littéraire, et remarquables par leur interprétation.

Valeur de ce théâtre :

En parcourant ainsi les étapes des activités théâtrales à l'Oflag, nous avons discerné plusieurs paliers dans les œuvres présentées.

Il y eut un premier stade, celui de l'improvisation ou de la création, sous le signe de la variété, parfois aussi de la désinvolture. Les chroniques officielles n'existaient pas encore. Mais les spectateurs s'en donnaient à cœur joie. Très « bon public » pour applaudir les réussites, il y en eut d'étonnantes, ils se montraient cinglants pour les échecs et les faillites, il y en eut de cuisants. Volontiers, dans les lettres envoyées en France, sont chantés les succès, grossis quelque peu. C'est déjà la part de légende. On réserve pour les conversations du camp les critiques, exagérées parfois. C'est, déjà, la part de l'histoire. On a l'impression d'un genre qui se cherche.

Un deuxième stade fut celui du théâtre de la vie facile : il ne devait guère durer que six mois. Faut-il condamner en bloc cette nouvelle tentative ? N'y eut-il pas, dans la production d'œuvres souvent légères, l'unique souci d'apporter à notre tristesse une distraction salutaire, la préoccupation de chasser notre ennui ? Et puis, la vilaine plaisanterie que nous subissions serait de courte durée ! Rendant compte du spectacle de *Dulcinée*, — une des exceptions de cette deuxième période, — « Écrit sur le Sable » ne dit-il pas : « Provisoirement, *Dulcinée* fut le clou de cette saison que nous espérons, malgré tout, bientôt close » (1) ?

Une autre œuvre était tout simplement saluée comme un agréable passe-temps, laissant l'impression de deux heures faciles et charmantes (2) ; une autre encore méritait les louanges pour l'interprétation de talent et la mise en scène ingénieuse d'un texte médiocre (3). Cette forme de spectacle, que nous avons vue survivre aux grandes vacances de 1941 dans quelques représentations, devint pourtant exceptionnelle. Un tournant était pris. Il allait nous conduire, pendant quelque trois années, à travers les relâches de l'hiver ou les coupures de nos gardiens grincheux, jusqu'à la fin de 1944.

« Il est bon de conserver à beaucoup de nos soirées leur atmosphère de délassement, affirmait au mois d'octobre 1941 A.-R. Fuela¹, en rendant compte du *Fleuve Étincelant* ; mais excellent d'en consacrer quelques-unes aux belles tentatives de l'Art » (4). Ce fut l'inverse qui se produisit ; nous étions parvenus au stade du grand art.

Sans doute, de temps en temps, les metteurs en scène sacrifièrent encore au délassement facile. Le plus souvent, ils se haussèrent jusqu'aux représentations les plus hardies et les plus belles. Cela nous valut toute une collection de remarquables soirées.

Déjà, l'accueil réservé au *Fleuve Étincelant* avait amplement prouvé « qu'il n'est pas besoin d'aucune concession de facilité pour atteindre au succès » (5). Le branle était donné ; l'émulation aidant, nous connûmes de brillantes représentations. Comment ne pas évoquer la réussite de *Noé*, « l'homme mis de plein don dans la main de Dieu » (6), et, quelques jours

(1) E. L. S., n° 2, 15 avril 1941.

(2) E. L. S., n° 2, avril 1941.

(3) E. L. S., n° 6, 1^{er} juillet 1941.

(4) E. L. S., n° 12, 10 octobre 1941.

(5) Même référence.

(6) E. L. S., n° 17, 15 janvier 1942.

après, le triomphe de *Marius*? Puis ce fut la caricature de génie de *Topaze*, « critique à la fois cruelle et joviale d'une corruption sociale qui hélas est de tous les temps et de tous les lieux » (1). En 1943, avec le mois d'août, nouveau sommet : *l'Annonce faite à Marie*, de Claudel :

Monter une pièce de Paul Claudel? entreprise pleine de noblesse, mais chargée de périls. C'est en effet se vouer à une œuvre soulevée par de grandes ambitions et qui met l'esprit en face des problèmes les plus graves et les plus profonds. L'idée de sacrifice inspirée par la Foi est le thème central de ce théâtre tout rempli de surnaturel. L'expérience était à tenter et n'est digne que de louanges (2).

Après une telle élévation, force était de redescendre; nous eûmes *le Corsaire*, puis *Fanny* et *Jean de la Lune*. L'esprit reposé et le désir de grandes choses à nouveau réveillé, l'activité théâtrale allait prendre fin avec *l'Antigone* de Anouilh et *l'Électre* de Giraudoux. C'était, comme en apothéose, le retour au grand art, avant de retrouver, enfin, les scènes françaises.

Je songe à ce que Francis Ambrière écrivait des théâtres de prisonniers :

On chante, dit-il à Paris, la résurrection de l'art dramatique. C'est quelque chose de normal : aux époques de trouble universel... les foules se ruent au spectacle, mais c'est un signe du désarroi des âmes, et non de l'excellence d'un art... Si l'art dramatique français a connu depuis juin 40, un souffle nouveau, à une ou deux exceptions près, ce n'est pas sur les scènes parisiennes : c'est dans les théâtres de prisonniers. Je l'écris sans m'abuser sur la qualité de nos réussites, ni surtout sur leur proportion... Que de pitoyables exhibitions n'avons-nous pas souffertes! Que de bonnes volontés perdues, que de tristes singeries où des égarés s'évertuaient à copier les vices des professionnels!... C'est encore sur nos précaires tréteaux que l'esprit dramatique aura connu ses plus belles chances de verdeur et d'authenticité (3).

J'ignore ce qu'est devenu le théâtre en France pendant l'occupation allemande. Mais je pense que pas un metteur en scène de l'Oflag, pas un acteur, pas un spectateur n'oserait refuser de signer ces lignes. Rolland, de son côté, écrit :

Chaque fois que j'ai revu à Paris les pièces que l'on m'avait montrées au camp, j'ai donné la préférence à mon premier souvenir, parce qu'il m'a semblé qu'il était bien plus fortement marqué par toutes ces vertus que l'on réunit sous le nom d'art (4).

Nous étions, nous aussi, comme nos compatriotes demeurés en France, dans une époque de désarroi; et c'est sans doute pour cela, que nous nous sommes rués au spectacle. Comme Francis Ambrière, nous avons connu de « pitoyables exhibitions »; mais nous avons aussi vécu des heures inoubliables, parce que des metteurs en scène de très grand talent ont su réaliser autour d'eux cette « équipe », cette « âme collective », cette « mystique », cette « communion » que le théâtre réclame pour exister.

Prouesses de goût, de patience, d'ingéniosité, ... admiration de nos gardiens, ... lien fraternel recréant l'âme française? Tout cela fut réalisé

(1) *I. L. S.*, n° 22, 30 avril 1942.

(2) *I. L. S.*, n° 35, 15 septembre 1943.

(3) *FR. AMBRIÈRE* : *Les Grandes Vacances*, page 404.

(4) *L.-F. ROLLAND* : *C. E. A.*, n° 68, novembre 1954.

à l'Oflag; et les metteurs en scène signalent, comme raison première de leurs réussites, ce climat d'amitié intelligente et compréhensive qui régnait dans les rangs de toute l'équipe théâtrale.

Je ne sais si, de l'Oflag, sont sortis des auteurs, des acteurs ou des metteurs en scène nouveaux. En tout état de cause, ils seraient une infime exception. Mais il est certain que la masse des spectateurs du camp fut gagnée au théâtre, une des marques de la « grandeur et de la durée françaises ».

CINÉMA. — A partir de 1941, l'Oflag eut à sa disposition un appareil de projection sonore, de format réduit. Le cinéma devenait une nouvelle activité du camp. Sans voir, dans toutes les productions, des chefs-d'œuvre, — nous n'étions pas libres de leur choix, — je l'intègre dans cette rubrique des Beaux-Arts.

Les salles étaient les mêmes que pour le théâtre : à Gross-Born, la cantine du bloc II; à Arnswalde, le garage V.

Ce n'est pas suffisant de posséder un appareil et une salle : il faut encore se procurer des films. Ils provenaient de trois sources différentes :

Tout d'abord, nous passâmes un contrat avec la U. F. A. pour la livraison d'un film parlant allemand par mois. Nous commencions par projeter dans un cercle très restreint, uniquement pour préparer un résumé français que nous lisions à haute voix dans la salle avant la projection. La deuxième source de nos films fut la mission Scapini, qui, de temps à autre, nous envoyait un film parlant français. Enfin la Société Kodak nous aida considérablement en nous envoyant gratuitement un film par mois (1).

La cadence des séances fut de deux à trois par mois,

ce qui, précise l'auteur de l'article déjà cité, étant donné l'obligation de jouer six fois chacun des films, créait une somme de travail énorme, surtout pour l'organisateur et les gens du service d'ordre (2).

En fait, l'organisation de séances cinématographiques au camp ne remonte guère qu'au deuxième semestre de 1941. Dans son numéro de juin 1941, « Écrit sur le Sable » note :

La saison du théâtre va se doubler maintenant d'une saison de l'écran et ceux d'entre nous — ils sont nombreux — qui rêvent de cinéma, vont être contents (3).

Ce fut chose faite dans la deuxième quinzaine de juin, et l'impression produite, assez satisfaisante, pas enthousiaste toutefois. Au lendemain de la première représentation, « Le Spectateur » écrit :

Les actualités, vivante illustration de nos lectures du journal, ont été bien accueillies; le film principal, tout en allemand, est resté obscur pour le plus grand nombre, en dépit des analyses des diverses parties : du moins notre soif d'images mouvantes fut un peu étanchée (4).

(1) C. E. A., n° 11, octobre 1947.

(2) Même référence.

(3) E. L. S., n° 5, 15 juin 1941.

(4) E. L. S., n° 6, 1^{er} juillet 1941.

Six mois après, en décembre, même appréciation nuancée :

Le cinéma va son petit bonhomme de chemin. Il présente des hauts et des bas : des hauts ? les actualités, les *Dieux du Stade*; des bas ? *Coulibali*, ou le *bonheur de l'homme sans chemise*, *Le voyage imprévu*, ou l'*histoire d'une mule qui cherche à prendre son pied* (1).

Ainsi se maintenait, vaille que vaille, cette distraction supplémentaire, qui attirait cependant tout un public assidu.

Ce que « Écrit sur le Sable » ne pouvait dire, ce que certains savaient dans le plus grand secret, ce qui fut dévoilé aux autres depuis le retour en France, c'est que l'appareil cinématographique était d'un précieux secours pour la Radio clandestine. Voici comment :

... Un appareil de cinéma sonore comporte un amplificateur identique à celui des appareils de T. S. F. ordinaires. Je vous prie de croire que nous en profitâmes largement pour ravitailler les postes d'écoute clandestins du camp en pièces de rechange provenant de l'ampli du cinéma. Le plus grand secret était naturellement gardé. Les Allemands, très axés sur les postes clandestins, qu'ils recherchaient jour et nuit, avec et sans concours de la Gestapo, ne se doutèrent jamais de cet emploi des pièces de rechange qu'ils nous confiaient. Il est vrai qu'à un moment donné, ils se rendirent compte de la présence de lampes de T. S. F., dans l'appareil de cinéma, et nous imposèrent des mesures de sécurité, mais il était déjà trop tard et le trafic continua comme auparavant (2).

Les séances se poursuivaient donc, souvent assez fastidieuses quand un film allemand constituait l'essentiel du programme (3), parfois même assez houleuses. Je n'en citerai qu'un exemple. Les 2 et 3 février 1942, au film : « La Sonate à Kreutzer », les Allemands joignirent, suprême délicatesse, un documentaire sur l'« Allemagne, pays du tourisme ». Au long du film revenait, lancinante, l'aimable invitation au voyage : « Visitez l'Allemagne ». A la première séance, sifflets des spectateurs; le film ne devait plus reparaitre ! Dans le même programme, un autre film, aux Actualités, présentait la L. V. F. (Légion des Volontaires Français), antibolchevique, équipée à l'allemande, mais dont l'officier saluait du sabre, à la française. Ironie du sort : nous étions dans les barbelés ! Quoi d'étonnant que cette représentation ait suscité de vives réactions et battu en brèche le thème de la collaboration (4) ?

Peu de temps après cette matinée mémorable, vinrent les préparatifs de départ de Gross-Born, le voyage, l'installation au nouveau camp, puis, toujours, les sanctions Giraud. Le cinéma connut le sort de toutes les autres distractions collectives; pour un temps, il disparut.

Si j'en crois mes notes et le journal « Écrit sur le Sable », ce n'est guère qu'en juin 1943 que les séances prirent place de nouveau parmi nos distractions. J'ai noté, le 24 juin : « Aujourd'hui et demain, à 13 heures et 15 heures, cinéma : *Actualités allemandes*, et *Prince Charmant* (5). Dans son numéro de juillet, « Écrit sur le Sable » écrit :

(1) E. L. S., n° 15, 11 décembre 1941.

(2) C. E. A., n° 11, octobre 1947.

(3) N. P. C., 19 décembre 1941.

(4) N. P. C., 3 février 1942.

(5) N. P. C., 24 juin 1943.

Le cinéma a ouvert ses portes, nous offrant pour premier film *Le Prince Charmant*, qui parut, en 1942, sur les écrans de Paris. Joie de retrouver la silhouette du sympathique Lucien Baroux. D'autres films sont annoncés, et nous voici fort aises, car le cinéma du camp est une distraction qu'apprécie la quasi-totalité des prisonniers (1).

Pourtant, les sanctions Giraud étaient levées depuis septembre 1942. Mais dans notre garage trop froid, le cinéma fut obligé de faire relâche au cours de l'hiver. Et puis, il devenait difficile de recevoir des films assez nombreux.

Le mois d'août 1943, ironique, « Écrit sur le Sable » notait :

Lucien Baroux, qui nous veut réellement du bien, est revenu dans la « Fille à Papa ». D'autres programmes ont suivi : outre un remarquable documentaire sur la natation, nous avons pu juger de productions allemandes, telles que « Nuit de Mai », et « Heures Immortelles ». Que de belles mortelles hors de portée (2)!

Nous étions souvent en effet à même de considérer des films allemands; et ce n'était pas, dans l'ensemble, à l'avantage de leurs producteurs. Un jour de novembre 43, Martinelli venait de faire une brillante conférence sur le cinéma : grosse affluence et gros succès. « Écrit sur le Sable » signale que les auditeurs étaient « gagnés au septième art ». Et il ajoute : « Mais l'après-midi, un navet : « Les sœurs Hortensia » (3) ».

J'ai gardé trace d'un autre programme, celui de décembre 1943, où trouvèrent place trois films curieusement réunis : un film allemand, « Lune de Miel », — un documentaire : « Les animaux de la forêt », — et un film français : « Le Lycée Papillon » (4).

Quel fut l'ensemble des films projetés à l'Oflag? Me rapportant une dernière fois à l'article sur « Les loisirs au camp », je relève cette liste :

« Les visiteurs du soir », « Premier Bal », « Pièges », « Histoire de rire », « Sonate à Kreutzer », « Le maître de poste », « Goupi mains rouges », « Madame Sans-Gêne », « Dora Nelson », « Nous les Gosses », « Le prince charmant », « Fille à Papa », etc. et je passerai sous silence les nombreux navets produits par la U. F. A. (5).

Hors l'intérêt du cinéma pour la radio clandestine, ces séances, si mélangées qu'elles fussent, nous valurent des heures de détente et d'oubli. Si le « septième art » ne fut pas toujours admirablement servi, d'autres activités artistiques compensèrent largement cette déficience à peu près inévitable dans les conditions d'existence que nous connaissions.

Quelques titres pourraient surnager toutefois, qui nous valurent de revoir des films intéressants déjà vus en France; quelquefois même d'en découvrir, parus avant 1939, mais ignorés de nous, voire édités après notre capture en mai et juin 1940.

Peut-être serait-ce le lieu de dire un mot de l'art de la danse? Elle ne connut guère au camp d'existence que sous la forme folklorique. Nous la retrouverons avec les groupes régionaux à l'Oflag.

(1) E. L. S., n° 33, 15 juillet 1943.

(2) E. L. S., n° 34, 22 août 1943.

(3) E. L. S., n° 37, 15 novembre 1943.

(4) N. P. C., 29 décembre 1943.

(5) C. E. A., n° 11, octobre 1947.

EXPOSITIONS D'ARTS ET TECHNIQUES

Bien des réalisations artistiques ou artisanales n'auraient jamais été connues du camp, — œuvres individuelles ou œuvres d'équipes, — si certains camarades n'avaient songé, dès le début de notre séjour à Gross-Born, à en faire profiter la collectivité. Musiciens et acteurs nous prodiguaient leur art, et c'était souvent réussite. Pourquoi ne pas faire connaître aux prisonniers tout ce qui voyait le jour dans nos pauvres baraques ? Travaux d'artisans, œuvres d'artistes, effort collectif des lettrés et des savants, tout cela valait la peine d'être vu, d'être admiré. Des expositions s'organisèrent. Laissons pour le moment dans l'ombre celles qui furent rassemblées sous le titre : « Rayonnement de la France dans le monde » ; elles se proposèrent de nous promener, nous les reclus, à travers notre Empire, et de faire resplendir à nos yeux éblouis le permanent prestige de la France métropolitaine. Ces « expositions coloniales » s'inscriront dans le prochain chapitre. Quant aux expositions mariale et missionnaire, nous les retrouverons dans la vie religieuse. Je voudrais dire un mot des expositions artisanales, des expositions d'arts et techniques, des expositions de culture française qui furent le couronnement, en 1943 et 1944, des Semaines d'Études sur les « Soixante-dix années de Culture Française : 1870-1940 ». Elles représentent bien des efforts, de nombreuses découvertes ; l'admiration non feinte des prisonniers fut la plus belle récompense des organisateurs.

EXPOSITIONS ARTISANALES. — Elles furent la mise au jour de prodigieuses sommes de temps, de patience, d'effort, d'ingéniosité de la part des prisonniers. Il est même surprenant de constater le nombre extraordinaire d'intellectuels soi-disant endurcis qui se révélèrent, pendant ces loisirs forcés, des artisans de grande valeur. Dessinateurs, sculpteurs sur bois, mécaniciens, « artisans d'art » de toute espèce. Voici comment le colonel Malgorn dépeint l'artisanat au camp :

A côté des intellectuels, par vocation ou d'occasion, il y avait les artisans, les bricoleurs : petits inventeurs, graveurs, sculpteurs, relieurs, horlogers, etc., qui ont délibérément délaissé les livres pour l'outil. Ils ont fait preuve d'adresse manuelle, de patience, parfois de goût et même de talent. Leur travail les a occupés, mais ce n'était qu'un passe-temps qu'ils ont abandonné dès la libération (1).

A peine étions-nous installés à Gross-Born qu'ils se mirent au travail, dans des conditions bien précaires. Pas d'outils d'abord, puis des outils le plus souvent mauvais. Et malgré cela, que de belles choses, impossibles à dénombrer.

J'ai souvenir d'une exposition de planeurs, au mois d'août 1941 : quarante-deux modèles réduits étaient présentés, qui firent leurs preuves dans le camp : quelques-uns même franchirent audacieusement les barbelés, hélas ! sans leur constructeur. Une sentinelle amusée rapportait alors le planeur à l'intérieur de notre enclos (2).

(1) Ministère des Anciens Combattants.

(2) N. P. C., 24 août 1941.

Après un certain nombre d'expositions de bloc, chacune des années 41, 42 et 43, connut une grande exposition artisanale, sinon plusieurs, à l'échelle du camp tout entier.

En 1941, au « Salon de Printemps », « Écrit sur le Sable » signale de remarquables spécimens d'œuvres artisanales, notamment un jeu de métropolis et une mallette en boîtes de conserves « du plus bel effet » (1). Au « Salon d'Automne », tout un secteur de l'exposition fut réservé aux « artisans d'art. Adresse, goût, minutie, infinie patience, amour du travail bien fini, tout y est » (2). On y peut voir les marqueteries aux habiles reflets de Dizier et Lecas, les bois de l'atelier de la 19/2, deux maquettes de kayak, les bois polis de Lucas, trois petits cochons de Breton, un saint Christophe de Leymonerie, les dentelles de Courdesse, les sculptures d'Arnaud, enfin toute une marine en miniature : maquettes de Tissinier, réalisations des chantiers Bergot, constructions de Brigardis qui assemble ses coques planche à planche. Il faut renoncer à tout présenter.

La mécanique a ses fervents. Le 4 février 1942, j'ai pu contempler à la 20/4, une première locomotive à vapeur, fabriquée par un officier avec des boîtes de conserves. Combustible ? la graisse de nos casse-croûtes. Sur des rails, en contreplaqué, la locomotive fait ses quatre et cinq kilomètres-heure. Précision des cylindres et des bielles, sifflet qui siffle ! petit chef-d'œuvre d'ingéniosité française (3). Au mois d'octobre 1942, s'ouvrait une nouvelle « Exposition Artisanale » ; elle connut le même succès que celles de l'année précédente. Furent particulièrement remarqués les travaux de marqueterie, le magnifique avion de notre camarade Muger, et quelques navires de la meilleure venue (4). Pour ma part, j'avais noté, de Pierre Pagel, une superbe marqueterie représentant une Tête de Christ (5). Au nom de l'amitié, elle me fut offerte, et me servit à rapporter une partie de mes notes, discrètement ensevelies dans son cadre. A peine cette exposition avait-elle fermé ses portes que les artisans se remettaient au travail. D'autres achevaient dans le calme les objets qu'ils n'avaient pu terminer à temps.

En janvier 1943, nouvelle Exposition Artisanale. Importante y fut la part religieuse : marqueteries, gravures, sculptures sur bois, ciselures ; certaines œuvres étaient remarquables (6). Devant l'affluence des visiteurs, l'exposition fut ouverte trois jours, du 11 au 13 janvier. On y voyait toute une collection de jouets.

Sous les nouvelles fantaisistes déversées par le poste « Radio-patates », les visiteurs admirent sans réserve les objets, d'une qualité et d'un fini irréprochables. Jeu d'échecs de Breton, d'après les dessins de Lamy, frégate de Brienne, locomotive électrique de Gaudet, pièces d'orfèvrerie de Mayer (7).

Deux des bijoux de cette exposition, étaient une pendule électrique et une locomotive Diesel, amoureusement réalisées pendant une année par

(1) E. L. S., n° 4, 1^{er} juin 1941.

(2) E. L. S., n° 11, 25 septembre 1941.

(3) N. P. C., 4 février 1942.

(4) E. L. S., n° 26, 15 octobre 1942.

(5) N. P. C., 4 octobre 1942.

(6) N. P. C., 12 janvier 1943.

(7) E. L. S., n° 28, 15 janvier 1943.

Pierre Pagel pour son fils à venir! Chefs-d'œuvre de précision : l'horloge électrique a longtemps marqué les heures à la I/104, et la locomotive, branchée sur le courant, mise en mouvement à l'aide d'un rhéostat fabriqué par un camarade de la chambre, s'est promenade souvent sur des rails en boîtes de conserves également faits sur place. C'était plaisir de voir la chambre tout entière, à quatre pattes, suivant les évolutions de la locomotive, au gré des rails et des aiguillages. Un inverseur, placé sur la machine, permettait la marche arrière. Jouets d'enfants? trop délicats et trop savants, capables de délasser des hommes. Hélas! sous la menace du revolver, Pierre Pagel, au cours des étapes du retour, devait abandonner dans la neige ses deux trésors pour sauver sa peau (1).

La dernière grande Exposition Artisanale groupa près de deux cents exposants. Prévue pour huit jours, elle fut prolongée par les Allemands, désireux de venir la visiter en grand nombre. A noter la déception d'un officier, tombé au camp le lendemain de la fermeture, en plein déménagement, et qui avait fait soixante kilomètres pour la voir! Bois, placages et colle venaient de France; ferraille et outils, en grande partie du camp. Le moteur synchrone 110 volts de la pendule électrique fabriquée par H. Turc, avait son circuit magnétique en boîte de conserves, son rotor en ferraille de lit, pour axe une aiguille à tricoter : les coussinets étaient pris dans les touches d'une vieille clarinette. Quant au bobinage, son fil avait été discrètement prélevé chez le marchand de T. S. F. du pays et avait franchi les barbelés sans incident (2).

Il faut rappeler encore une « Exposition de Jouets » qui fut un vrai triomphe, à l'occasion de la Noël 1941. Vendus au profit du Secours National, ces jouets, fabriqués par centaines, furent achetés par les prisonniers et envoyés en France, pour la plus grande joie des petits. Ainsi, jusqu'à la fin, des centaines d'officiers et d'hommes de troupe vouèrent à l'artisanat le plus délicat, le plus raffiné, en de longues heures d'exil, un véritable culte. Ils trompaient ainsi leur ennui, à moins qu'ils ne voulussent conserver leur esprit libre pour penser aux chers absents, tandis que leurs mains créaient — à peu près de rien — de véritables chefs-d'œuvre.

EXPOSITION D'ARTS ET TECHNIQUES. — Dès notre arrivée, artistes et techniciens se mirent à l'œuvre. Peinture, sculpture, architecture, techniques variées, autant d'occasions de travaux fructueux, révélés par des Expositions ou par des Salons.

Dès le 15 août 1940, avait lieu au bloc II, une « Exposition des Beaux-Arts ». Objets délicieux de bois et de métal, parfois plus voisins de l'artisanat que de l'art proprement dit; ainsi des plats et des ustensiles de cuisine! Mais notre vaisselle était alors si rare, que ces réussites revêtaient un caractère précieux. Jeux d'échecs finement ciselés, dessins et affiches, broderies (3). Le mois suivant, c'était au tour du bloc I-IV de nous offrir une « Exposition Artistique », à la baraque Zéro (4). Piqué au jeu, le bloc III, en octobre,

(1) N. P. C., janvier 1943 et février 1944.

(2) D'après H. TURC.

(3) N. P. C., 15 août 1940.

(4) N. P. C., 8 septembre 1940.

présentait au camp une « Exposition d'Art », déjà plus soignée (1). Profitant de l'expérience des autres blocs, les organisateurs, plus difficiles, avaient éliminé ce qui ne touchait pas directement au domaine de l'art. Le pli était pris; il fut gardé tout au long des années, jusqu'à notre départ pour la France.

En 1941, trois manifestations artistiques importantes. Le 1^{er} mai s'ouvrait au bloc III, un « Salon de Printemps »; les œuvres en avaient été groupées par l'animateur Lambert-Naudin. On y discernait un évident progrès sur les expositions précédentes : tendances plus raffinées, dessin plus net, souci de l'ensemble plus que du détail, goût plus sûr. Des talents s'éveillaient, qui progressaient chaque jour. Comment rendre compte d'un tel ensemble! « L'aveugle du camp » porte un jugement de valeur sur cette démonstration artistique :

Il y avait de tout, de l'huile, de la gouache, de l'aquarelle, de la sanguine, du fusain, de l'encre de Chine. Exposition remarquable de Lambert-Naudin, dont l'art recherche la trace des Primitifs et qui, avec beaucoup de bonheur, éliminant les ombres, les suggère par à plats de valeurs différentes. Peinture nerveuse, lourde de sens et de matière; composition large et toujours équilibrée. Puis Lanoux, aux œuvres de grande sobriété et de coloris très heureux. Parmi elles : Triptyque de Saint-Pierre-aux-Liens; L'Accordéoniste, et une affiche pour le spectacle « Fabliau ». Suivent : Dulac, avec son grand sens de la couleur, de l'atmosphère, de la sensibilité; Chambon et Delfossé, aux portraits au dessin sobre et sûr; le commandant Ribiollet, en aquarelles, dont les compositions hippiques très fines et amusantes dénotent un sens aigu de l'observation et de l'élégance.

On y peut ajouter les sculpteurs-sur bois qui présentèrent de belles pièces, entre autres un très beau Crucifix (2).

Au mois de septembre, sous le titre : « Promenade au Salon d'Automne », André-Raymond Fuelal tente de dresser un palmarès. Et d'abord, la peinture à l'huile : à gauche, le panneau de Lambert-Naudin, ou « la couleur au service du dessin »; à droite Armand Lanoux, ou « le dessin au service de la couleur » (3). A côté de ces deux artistes qui s'étaient taillé une place de choix, figuraient de nombreuses aquarelles : celles de Dupont, l'organisateur de l'exposition, celles de Dulac, celles de l'École du bloc II avec Philippe, Armand, Bernard, Paul Henry, J.-R. Carme. Il y avait aussi des portraits, dont certains avaient été brossés par Liffra; quelques fusains de Merpillat.

Il faudrait encore citer Tixier, de Maison Rouge, Le Bournet, Moq, Aigret, Simon, Duhan, Collin. Il faudrait, si cet article pouvait être un palmarès, et ce salon vaudrait un palmarès, citer tous les exposants car tous le méritent (4).

Le mois suivant connut encore une « Exposition de Peinture » (5); vraiment l'année avait été fructueuse.

(1) N. P. C., 3 octobre 1940.

(2) E. L. S., n° 4, 1^{er} juin 1941.

(3) E. L. S., n° 11, 25 septembre 1941.

(4) E. L. S., n° 11, 25 septembre 1941.

(5) E. L. S., n° 12, 10 octobre 1941.

Les multiples incidents de 1942 ne furent guère favorables à l'éclosion d'œuvres artistiques. Malgré les obstacles de toutes sortes, les « techniques » tinrent à honneur de relever le drapeau que les « arts », momentanément, abandonnaient. L'année vit deux expositions techniques. La première se tint à Gross-Born, peu de temps avant notre départ, sous le titre « Botanique et Horticulture », ou « Exposition des Sciences Naturelles appliquées à l'agriculture ». Elle dura deux jours. Aux stands d'Entomologie et de Biologie, Husson, infatigable, dirigeait les démonstrations. La seconde eut lieu au camp d'Arnsvalde, les 6 et 7 septembre 1942, sous les combles du bloc III, salles 403, 404 et 405. « Exposition des Textiles et Matières Plastiques » (1), elle fut une très belle réussite.

Nous soupesons, écrit le chroniqueur, des dessous féminins impondérables, les bas de soie arachnéens. Dans un coin, le lieutenant Prost discourt sur le meilleur usage du métier à tisser. Au stand voisin, Celard trouve des inflexions étonnantes et persuasives pour nous convaincre des utilités du caoutchouc ersatz. Dans un salon proche, deux impeccables mannequins présentent à nos regards charmés des robes de chez Lanvin. Charme personnel, ces demoiselles n'ont rien d'emprunté (2).

L'année 1943 fut plus calme. Elle permit aux organisateurs de fournir de nouvelles preuves de leurs efforts. Du 18 au 20 avril, ce fut une « Exposition des Travaux publics et de l'Architecture ». Conciliant à elle seule arts et techniques, elle comprenait deux salles. Celle des ingénieurs des Travaux publics, avec neuf stands, offrait une synthèse de la technique actuelle des grands travaux : routes, voies navigables, barrages, travaux maritimes, ponts, avec des maquettes remarquables. Celle des architectes touchait directement au domaine de l'art.

Sous le signe de la beauté, l'architecture est un compromis délicat entre les besoins spirituels et matériels de l'homme d'une part, et le site, le climat, les matériaux d'autre part. Après un rappel du passé évoquant les traits caractéristiques des grandes époques architecturales révolues, se trouvait étudiée l'époque contemporaine appelée à jouer des éléments nouveaux sociaux et techniques imposés à l'architecture. Recherches, hésitations, erreurs, mais aussi réussites, qui témoignent de la vitalité de la jeune architecture française (3).

Du 8 au 12 novembre, nous pûmes contempler une « Exposition de Peinture ». Une fois de plus, la place dominante était occupée par les toiles de Lambert-Naudin. « Études d'un jeune artiste, qui sont plus encore une promesse qu'une réalisation. Un jour, conclut le critique, il sera parlé de Lambert-Naudin plus et mieux que je ne saurais le faire » (4).

En 1944, enfin, malgré la succession rapide des événements politiques et militaires, les artistes et techniciens du camp continuèrent de travailler et de se produire. Trois nouvelles manifestations virent le jour. En avril, une « Exposition à l'Atelier du G. D. P. A. » (Groupement de Dessinateurs et Peintres Amateurs), pour encourager les élèves à persévérer dans leurs

(1) N. P. C., 6 septembre 1942.

(2) E. L. S., n° 25, 15 septembre 1942.

(3) E. L. S., n° 32, 24 mai 1943.

(4) E. L. S., n° 33, 15 juillet 1943.

efforts; — du 11 au 16 mai, une « Exposition de la Métallurgie », — et surtout, un « Salon d'Automne », la dernière grande exposition. Rien n'était plus varié que les œuvres d'art qui nous étaient offertes. Le colonel Feracci, grand amateur d'art, s'était dépensé pour cette démonstration artistique de choix. Deux parts essentielles : les travaux « modernes » présentés par Lambert-Naudin, et les travaux « classiques » où le colonel Feracci lui-même exposait, parmi d'autres artistes du camp (1).

Relatant cette ultime manifestation d'art sous le titre : « Activité artistique des Amateurs à l'Oflag II B », le « journal du C. E. A. » écrit :

On distinguait notamment le stand des « indépendants », avec ses coloris hardis et ses dessins pleins d'originalité; plus loin, les délicates nuances de nos aquarellistes classiques et modernes voisinaient avec les meilleures pièces de l'atelier de modelage. Dans une autre partie de l'exposition, on pouvait admirer les œuvres sélectionnées des élèves de Lambert-Naudin (L. N.); illustrations variées, huiles d'avant-garde, amusantes décorations. Cette exposition donna l'occasion de remarquer quelques idées relatives à la querelle toute pacifique des « anciens et des modernes ». Elle fut pour tous une page rose de ce livre noir de la captivité et elle marqua le point final de l'activité artistique (2).

Avant de présenter les expositions de Culture Française, faisons une place au « Salon de la Publicité ». Organisé dans les combles d'un bloc par Yves Alexandre, flanqué de Pierre Herbin et d'autres publicitaires du camp, ce fut pour beaucoup d'entre nous une révélation. Nos camarades s'étaient proposé de nous faire mieux comprendre ce qu'il faut entendre de nos jours par publicité. Tous ont encore dans les yeux ce salon, avec ses piliers massifs enrobant les cheminées des combles, ses longues vitrines camouflant les murs mansardés, son éclairage indirect, et cette baie majestueuse ouverte sur le panorama de « Paris, la nuit » : illuminations, Tour Eiffel, publicités lumineuses et sonores : la Quintonine, la Boldoflorine, Monsieur Lévitane... Au milieu du Salon, entre les quatre piliers, reconstitution de machines d'imprimerie : machine à fabriquer le papier, impression typo, impression offset, impression héliographe, le tout fonctionnant sous nos yeux ébahis; jusqu'à la préparation d'un texte, avec la composition des caractères. Un vrai tour de force, d'une élégance raffinée, très parisienne.

A gauche, des panneaux habilement composés, voulaient nous convaincre de la nécessité de la publicité pour vendre, une publicité précise, technique, habile, tenant compte de la clientèle, en un mot tout l'art de la vente. Technique moderne, depuis longtemps appliquée avec succès à l'étranger, et que la France se doit d'imiter, de surpasser. A droite, quelques productions publicitaires françaises et étrangères étaient présentées aux visiteurs du Salon, avec leurs méthodes et les résultats obtenus. Une progression savante dans les formes de publicité, depuis la simple lettre jusqu'aux stands de foires-expositions, en passant par les étalages, les imprimés, les affiches, la publicité à la Radio et au cinéma, s'offrait à nos regards. A titre de modèle du genre, un panneau retrace la prodigieuse histoire de Ricard, dont la vente, en un an et demi, passe de vingt et un mille bouteilles par mois, à un million!

(1) Colonel FERACCI.

(2) C. E. A., n° 13, février 1948.

La conclusion s'imposait d'elle-même : la publicité est une arme redoutable. Appliquée à des fins néfastes, elle peut le pire. Appliquée à des fins utiles, elle peut le meilleur. Elle doit se proposer d'éduquer la masse, d'augmenter son bien-être tout en développant les richesses du pays. Le succès du Salon de la Publicité fut probablement la meilleure preuve que les arguments présentés par les organisateurs emportaient avec eux l'adhésion du public.

EXPOSITIONS DE CULTURE FRANÇAISE. — Les « Semaines d'Études », du mois d'août 1943 au mois d'août 1944, avaient été conçues sous une double forme, théorique et pratique. Dans la pensée des organisateurs, elles devaient comprendre une série d'exposés sur les disciplines étudiées, et ce serait l'aspect théorique; mais aussi, chaque fois, une exposition ou une série d'exercices de démonstration, et ce serait l'aspect pratique. Ces projets furent réalisés. Nous avons vu l'aspect théorique. Il reste à dire comment des « expositions » ou des « démonstrations » les doublèrent, afin d'en rendre les exposés plus vivants. L'histoire et la géographie s'étaient prodiguées dans les multiples expositions de l'Empire (chap. III). Les autres disciplines, à l'exception sans doute de la Semaine de la Philosophie, connurent leur Exposition. En voici la liste, reconstituée à l'aide de mes notes.

1943	août	Semaine de l'Histoire	
	septembre . . .	Semaine des Sciences	Exposition Sciences
	octobre	Semaine des Techniques	Exposition Électricité
	novembre . . .	Semaine des Arts Plastiques	Exposition Art Contemporain
	décembre . . .	Semaine de la Musique	Journées mus. contempor.
1944	juin.	Semaine des Lettres	Exposition des Lettres (1)
	août	Semaine de la Philosophie	

Exposition *des Sciences* (septembre 1943) : Sous l'impulsion de Borel et Bénard, elle fut un véritable triomphe. Le Centre d'Entraide aux Étudiants mobilisés et prisonniers, nous avait fait parvenir des documents aimablement fournis par le Centre National de la Recherche Scientifique, le Palais de la Découverte, la Maison de la Chimie, les Grandes Écoles Scientifiques, et le Service des Œuvres Françaises à l'étranger (2). Cette exposition comprenait six stands principaux, dans les combles du bloc II :

— celui des Mathématiques, où nous guidaient les camarades Barbotte, Kuntzmann, Lachaud et Godard, notamment à travers les géométries non euclidiennes;

— celui de la Physique, avec Dixsaut, Garnier, Leroux et Lequeré, qui présentait la physique atomique;

— celui de la Chimie, avec Michel et Savinas, sur la chimie minérale et la métallurgie;

— celui de la Géologie, avec Balland et Laporte, où l'on admirait une coupe des Alpes, par Mainguy;

— celui de la Microbiologie, avec Neugnot et les médecins Tartarin et Duboc;

(1) N. P. C., août 1943-août 1944.

(2) Dossier DESFORGE.

— celui de la Biologie enfin, avec Husson et Neugnot, présentant l'œuvre des Pastoriens et la microbiologie, les problèmes de la génération sans mâle et de l'endocrinologie.

Le plus admirable, peut-être, est de constater, durant quatre jours, une foule particulièrement dense se pressant dans les stands pour voir cette exposition des plus arides. Placée sous le signe du « Palais de la Découverte », des visites guidées avaient été organisées pour commenter chaque tableau et chaque illustration. C'était une brillante mise en lumière de l'œuvre prestigieuse des savants français.

Exposition de l'Électricité (octobre 1943) : Dans leur Semaine d'Études, Quennedey, Wallut, Picaud, Aubert, Lescot et Enjalbert, avaient tour à tour exposé les sources et la mise en valeur de l'énergie, les matériaux, les tendances essentielles de la technique moderne, les moyens de transport, les travaux publics et l'école française de géographie. L'exposition de l'Électricité, ouverte le 13 octobre, se proposa d'apporter des exemples choisis de ces techniques. L'affluence fut telle qu'il fallut prolonger l'exposition d'un jour (1). Elle provoqua chez le chroniqueur d'« Écrit sur le Sable », une louange sans réserve :

Problème de l'énergie électrique en France étudié sous toutes ses faces : production thermique, équipement hydro-électrique, projets en cours de réalisation, et ceux de demain (Rhône et Rhin notamment). Transport et distribution d'énergie. Véritable petit stand des Arts Ménagers. Applications industrielles : signaux lumineux de la S. N. C. F., mis en œuvre par la circulation sur rails d'un petit wagonnet. Des mois de labeur, pour porter l'ensemble à un incroyable degré de précision, telles ces maquettes des stations de transformation. Clarté de l'ensemble, perfection du détail. Œuvre conçue en ingénieurs, en hommes d'affaires (2).

Exposition d'Art Contemporain (novembre 1943) : Après avoir entendu des conférences sur l'architecture, la sculpture, la peinture et le cinéma, art et technique à la fois, cette exposition fut l'œuvre de Genaille, à qui tout le camp est redevable d'une part importante de sa culture artistique.

Autour de Genaille, un troupeau serré regarde, écoute, apprend. Première salle : photographies sur le passé des grands siècles, certains indépendants rompant déjà avec une technique non perfectible. Deuxième salle : Matisse, Rouault et Dufy; Les Cubistes et Picasso. Puis la sculpture (Rodin et Maillol), l'architecture, les arts décoratifs. Le tout agrémenté de portraits de compositeurs. Sur deux tables, des publications et des revues d'art (3).

Journées de Musique Contemporaine (décembre 1943) : A la Semaine d'Études sur la Musique fut associée toute une série de remarquables concerts. Sous l'impulsion douce et tenace de Beauvais, les musiciens en renom dans le camp participèrent à ces brillantes exécutions qui comptent parmi les plus belles échappées d'art de notre captivité. Après une conférence d'ouverture sur la Musique Contemporaine par Thimonnier, il y eut essentiel-

(1) N. P. C., 13 octobre 1943.

(2) E. L. S., n° 37, 15 novembre 1943.

(3) E. L. S., n° 37, 15 novembre 1943.

lement quatre journées, centrées chacune sur un auteur ou un groupe d'auteurs.

Mardi 7 décembre : Concert Fauré, par Olmy. Parmi les œuvres exécutées : *Le Premier Quatuor* avec piano, et l'*Andante* de la *Première Sonate* pour violoncelle. Le programme s'achevait par quelques pièces de Duparc et de Vincent d'Indy.

Mercredi 8 décembre : Concert Debussy, par Flageollet. Hommage à Rameau, *Quatuor à cordes*, *Deux ariettes oubliées*, *Deux ballades*, *Trois préludes*, et la *Rapsodie pour clarinette et piano*.

Jeudi 9 décembre : Les Modernes, par Beauvais. Ce récital groupait des pièces de Ravel (*Sonatine*, *Shéhérazade*), Satie (*Troisième Gymnopédie*, *Nocturne*, *Morceaux en forme de poire*, *Choses vues à droite et à gauche*), Roussel (*Deux mélodies*, *Deuxième Sonate pour piano et violon*) et Dukas (*Tombeau de Debussy* et premier mouvement de la *Sonate pour piano*).

Vendredi 10 décembre : Concert Franck par Verdeau. *Prélude, Choral* et *Fugue* et les *Variations symphoniques* du célèbre musicien, furent suivies du *Quatuor à cordes* de Chausson.

Exposition des *Lettres* (juin 1944) : L'organisateur, Rolland, avait fait part de son projet à notre ancien camarade de captivité, Armand Lanoux, chargé de mission au Bureau National de Presse (Ministère de l'Information), à Vichy. Tout en effectuant des recherches personnelles, Lanoux informa de ce projet le Ministère de l'Éducation Nationale. Grâce à M. l'Inspecteur Général Desforge, un extraordinaire ensemble de généreux concours fut obtenu. Dans le dossier qui me fut confié, cela représente quatre-vingt-quinze pièces de courrier : demandes, réponses, remerciements, échelonnées de septembre 43 au mois d'août 44. L'Académie Française, la Bibliothèque Nationale, la Société des Gens de Lettres, la Comédie Française, la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques, la Société des Poètes Français, le Syndicat des Éditeurs, l'Illustration, participèrent. Parmi les documents offerts, la censure allemande de Paris supprima plusieurs discours de réception à l'Académie, et, dans les portraits des Académiciens vivants, ceux du général Weygand et de André Maurois ! Après de longues démarches, les documents partaient pour l'Allemagne ; ils parvinrent à l'Oflag au mois de mars 1944. L'exposition, longtemps impossible, eut enfin lieu du 17 au 20 juin. « Le succès de cette exposition a été une de nos joies de prisonniers. On eût dit que tout le camp avait à cœur de mettre en ordre ses souvenirs de lectures » (1). De France, le désir avait été manifesté de voir cette Exposition remarquable prendre le chemin d'autres camps d'Allemagne ; les documents furent donc renvoyés à la mission Scapini « pour utilisation ultérieure ou récupération ». Que devinrent-ils ? Nous étions déjà au mois de juillet 1944 ! Selon la volonté de Rolland, l'Inspecteur Général Desforge transmet aux donateurs les remerciements des prisonniers de l'Oflag. Mais c'était à qui manifesterait sa joie d'avoir pu rendre service, et son désir de persévérer (2).

(1) ROLLAND.

(2) Dossier DESFORGE.

Seule la Semaine d'Études de la Philosophie, dont les exposés présentèrent la philosophie des sciences, — le renouveau métaphysique, — Bergson et Alain, — ne devait pas connaître d'Exposition. Le mercredi 9 août 1944, Rolland donnait la conclusion générale de ce magistral Cycle d'Études.

Achevons par quelques mots des difficultés vaincues sur le plan matériel, et de « l'inamovible *deus ex machina* » (1), R. Picard. Picard, grand responsable de la poste du camp, était le « haut commissaire des Expositions ». Sa place à la poste lui permettait d'obtenir plus facilement

les étiquettes de colis si parcimonieusement distribuées et avec lesquelles nous pouvions faire venir de France certains objets d'art ou la documentation indispensable aux Expositions. Il parlait allemand de façon parfaite et rien ne pouvait se faire sans l'assentiment de ces messieurs. Enfin, il était une source inépuisable de ficelles et de papiers d'emballage de colis qui, comme chacun sait, sont le substratum modeste et invisible, mais indispensable, de toute exposition de prisonniers (2).

Décrivant la préparation de l'Exposition des Sciences, Borel poursuit :

Elle s'organisait : un kilomètre de ficelles embrouillées furent débrouillées, des centaines de papiers d'emballage furent collés bout à bout, et sur de grands meubles de magasins d'habillement, les ficelles furent tendues, les papiers prirent appui sur les ficelles, un badigeon recouvrit les papiers, des lettres découpées (plus de 6 000) vinrent former des mots et des phrases sur le badigeon encadrant des tableaux, des schémas, des graphiques; et un beau jour, quand les chefs de chaque section eurent terminé leurs projets, quand ceux-ci eurent été « mis en pages » par un spécialiste, que toutes les lettres et les tableaux eurent été collés, l'Exposition s'ouvrit (3).

On pourrait en écrire autant de toutes les Expositions. Partout, R. Picard exerça le même rôle d'animateur infatigable, jamais vaincu malgré les difficultés les plus grandes, les tournant avec élégance, et triomphant en dernier ressort de la tenace mauvaise volonté de nos gardiens.

TRAVAUX PERSONNELS

J'ai rapporté, au début de ce chapitre, les paroles désabusées de Ricœur et de Leduc, laissant entendre clairement que presque tous les documents intellectuels avaient été perdus. C'est aussi l'avis de Rolland : « En moins de deux heures, écrit-il, la colonne fut vidée de ses archives intellectuelles » (4). De son côté, un humoriste, à moins que ce ne soit un modeste, répond à mon indiscrete question sur d'éventuels travaux personnels : « Jardinage ! » Il était en fait professeur à l'Université de l'Oflag (5). Quant à Ratinaud, la même question provoque de sa part une réponse identique : « Aucun; les documents indispensables manquaient ».

Les conditions précaires de notre existence ont certainement empêché

(1) E. L. S., n° 36, 4 novembre 1943.

(2) et (3) Article déjà cité, page 25.

(4) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, page 77.

(5) André BOCA.

les travaux intellectuels du plus grand nombre. Les circonstances du retour ont détruit de nombreux documents. J'avais pourtant la conviction que tout n'avait pas été irrémédiablement perdu. Mes recherches me permettent aujourd'hui de conclure qu'au Droit, aux Lettres, aux Sciences, comme dans le domaine des Beaux-Arts, des œuvres personnelles réalisées en captivité, ont été expédiées en France ou ramenées par leurs auteurs. J'en présenterai quelques exemples. Mais je suis certain qu'ils constituent une partie seulement de ce qui a survécu. Recherches trop limitées, discrétion légitime des camarades, autant de motifs qui limitèrent ma découverte.

Au Droit. — Tandis que les professeurs consacraient leurs loisirs à la rédaction de leurs cours, plusieurs élèves préparaient des thèses de doctorat. Tétreau a conservé un Cours de Droit Civil, dans lequel il s'était proposé d'approfondir la Responsabilité Civile. Gaudemet a poursuivi au camp la rédaction d'une thèse sur « Le Régime Juridique de la fonction publique en droit allemand ». Le manuscrit en a été ramené en France, et la thèse, soutenue en juillet 1945 devant la Faculté de Droit de Paris, a mérité un prix à son auteur. Peyret, selon ses propres expressions, s'est « rendu responsable d'une thèse, devant la Faculté de Droit de Toulouse, sur la vie économique dans un camp de prisonniers. L'indulgence de mes amis qui composaient le jury m'a même valu un prix pour cette thèse, soutenue en 1947 » (1). Delcourt a rédigé en captivité les neuf dixièmes de sa thèse de doctorat en droit. Jean Hubert a écrit deux mémoires sur : les Rapports de l'Eglise et de l'Etat en France, — et sur le Marché du Logement. Enfin on peut signaler un ouvrage collectif, publié en 1943, sous le titre : « Études de Droit allemand », à la Librairie Générale du Droit. Il réunissait des études de :

Balazard : Notion de juste prix en droit national-socialiste.

Colliard : Propriété et expropriation dans la doctrine et le droit nationaux-socialistes.

Doublet : La commune dans l'Etat national-socialiste.

Gaudemet : L'évolution de la responsabilité civile des agents publics.

M. Hubert : Le règlement d'entreprise dans la loi allemande du 20 janvier 1934.

Vouin : Divorce et nullité du mariage dans la loi allemande du 6 juillet 1938.

Le recteur lui-même, M^e Jacques Hamelin, avait collaboré à cet ouvrage.

Aux Lettres. — Dans le domaine de la philosophie : Mikel Dufrenne rédigea, pendant la captivité, un Cours d'Esthétique; il fut le point de départ d'une thèse de doctorat soutenue en France en 1952, sur : « La Phénoménologie de l'Expérience esthétique » (2). Paul Ricœur prépara de même, en Allemagne, deux livres parus entre 1947 et 1950 : Traduction des « Ideen » de Husserl Edmund : « Idées directrices pour une phénoménologie » (3),

(1) PEYRET et DELCOURT.

(2) Presses Universitaires de France, 2 volumes (1953).

(3) Presses Universitaires de France, 1950, 608 pages.

et « Philosophie de la volonté ». Enfin, en collaboration, Dufrenne et Ricœur, composèrent un livre sur : « K. Jaspers et la philosophie de l'existence ». Ce livre parut en 1947 (1).

En histoire et géographie, les spécialistes eurent moins de chance. Le commandant Baticle consacra tous ses loisirs à préparer ses cours. Nous avons vu qu'ils représentaient une bonne soixantaine de leçons en un an; à coup sûr, de quoi s'occuper! François Leduc, qui avait rédigé un livre sur « les Grandes matières premières dans le monde », eut le chagrin de le perdre en grande partie au retour; le livre n'a jamais été publié. Enfin, Enjalbert poursuivit des recherches de géographie physique, sans aboutir, du moins à cette époque, à publier les résultats de ses travaux.

Les Belles-Lettres se sont enrichies d'un certain nombre d'études critiques; plusieurs ont pu être conservées, d'autres refaites. Ainsi les travaux de Roger Ikor sur Stendhal, Giono et Martin du Gard. Le monde du roman fut plus favorisé. On peut y relever les travaux de plusieurs camarades. Roger Ikor avait écrit au camp : « A travers nos déserts ». Perdu pendant les étapes du retour, le roman a pu être refait en France. Dans sa quatrième partie, sous le titre : « Les Assassins », Ikor évoque la drôle de guerre et, aux chapitres IV et V, quelques épisodes de la captivité passée dans notre Oflag. Le colonel Jean Desmaires, dans ses « Flambées de Souvenirs », consacre quelques pages à son bref séjour à Gross-Born. Louis Francis, alias Rolland, romancier déjà célèbre avant la guerre, raconte en des pages brûlantes de vie les étapes du retour dans son livre : « Jusqu'à Bergen ». Enfin, Paul-André Lesort publie en 1947, chez Plon, son premier roman : « Les reins et les cœurs », préfacé par Gabriel Marcel. Fruit de longues réflexions de captivité? Sans en avoir la totale assurance, c'est pour moi une quasi-certitude.

Dans un genre voisin, il est possible de citer encore, de notre Recteur, Jacques Hamelin : « Procès Imaginaires ». Publié sans doute beaucoup plus tard, en 1954, aux Éditions de Minuit, ce livre, dédié selon l'auteur « à mes camarades de l'Oflag II D-II B, captifs en Poméranie de 1940 à 1945 », n'est autre que la reproduction de plaidoiries qu'il soutint au camp, en 1942, 1943 et 1944, en se faisant successivement, par manière de jeu, accusateur et défenseur d'une même cause. Trois procès défilent sous nos yeux, les affaires « Colonel Chabert », « Julien Sorel » et « Thérèse Desqueyroux ». L'auteur précise qu'il a tenu à maintenir à ses trois études la forme qu'il leur avait donnée en captivité (2).

Aux Sciences. — Un ouvrage, rédigé au camp par Balland, est demeuré manuscrit. Ce travail était intitulé : « Réflexions d'un naturaliste prisonnier ». A parcourir les quelques pages publiées dans le « Journal du Centre d'Entraide » sous le titre : « Naturalistes en captivité », on ne peut que regretter que ce livre n'ait pas été publié (3).

(1) Aux Éditions du Seuil.

(2) Ouvrage cité, page 33.

(3) C. E. A., nos 32, 33 et 34, octobre 1950 à janvier 1951.

Enfin, dans le domaine des Beaux-Arts. — Les architectes ont envoyé en France de nombreuses études : certaines, nous l'avons vu, ont obtenu des prix. Les sculpteurs ont fait œuvre d'amateurs; mais ce mot ne saurait tromper sur la valeur souvent remarquable de leur production; quelques pièces ont été sauvées. Les peintres, surtout Lambert-Naudin, ont progressé d'une manière étonnante pendant leur exil; les réussites venues depuis, ils les doivent, pour une large part, à leurs efforts de prisonniers. Sans doute, les auteurs dramatiques n'ont-ils guère donné suite à leurs essais de captivité. Par contre, toute une pléiade de musiciens ont publié des œuvres créées en captivité. Plusieurs d'entre elles ont valu à leurs auteurs des récompenses enviabiles. Parmi les plus fameux, on doit retenir Challine, Thimonnier, Blanchard et Flageollet.

Challine fut parmi les plus fervents. En décembre 1940, il écrit une Comédie Musicale pour grand orchestre, chœurs et quatuor vocal de solistes à voix égales : *La Reine s'ennuie*. Des parties musicales de cette œuvre ont été données par l'Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire d'Orléans au mois de novembre 1947. L'hiver 1940-41, il compose une *Sonate pour violon et piano*; cette œuvre, donnée au camp en première audition le 30 juillet 1941, est reprise au Cercle Musical de Paris, salle Gaveau, en avril 1948. Au mois de janvier 1943, nous apprenions au camp que la Société des Auteurs venait de décerner à Challine le troisième Prix dans son Concours de Composition Musicale organisé pour les musiciens prisonniers de guerre (1). En avril 1941, pour le *Fabliau* de Pierre Chambon, Challine avait écrit la musique de scène, donnée par un quintette comprenant quatuor à cordes et flûte. L'hiver 1941-42 paraissait un *Quatuor pour violon et clarinette, violoncelle et piano*. Cette œuvre fut jouée à Paris en première audition au Cercle Musical de Paris, salle Gaveau, en avril 1947, puis reprise en février 1948, au Triptyque, École Normale de Musique. En 1942-43, ce fut un *Concerto pour violon et orchestre*, œuvre commandée par la Société des Auteurs et Compositeurs de musique. De septembre 1943 à avril 1944, enfin, un *Divertissement symphonique*, qui n'a pas encore été exécuté. A ce brillant relevé, il faudrait ajouter, mais comment être complet? les nombreuses orchestrations faites au camp pour l'orchestre de Thimonnier, pour la chorale religieuse d'Arnsvalde, pour la scène — notamment au Bal des Voleurs, — et enfin pour les multiples séances de jazz.

Thimonnier, qui s'excuse d'avoir souvent écrit des œuvres de circonstance, pour un certain public et en fonction des moyens d'exécution limités dont nous disposions, a produit, parmi d'autres travaux : une *Missa brevis*, remaniée pour voix mixtes après la libération et donnée en première audition à la Radio, par les Chanteurs de Saint-Eustache, en avril 1950; un *Hommage à Jeanne d'Arc*, cantate pour chœurs et orchestre, inscrite aujourd'hui au Répertoire de la Chorale de la Cathédrale de Strasbourg; une *Héroïde Funèbre* pour piano, dont la première audition publique a été donnée en 1945 à la Salle Pleyel, avec L. Casadessus comme soliste; enfin une *Sonatine d'Été*, donnée en première audition en 1947.

Blanchard, de son côté, travaillait; trois œuvres ont été conservées : *Suite*

(1) E. L. S., n° 28, 15 janvier 1943.

Gasconne pour soli, chœurs et orchestre, sur *Esprits de Garonne* d'André Berry, donnée en première audition en octobre 1944, au camp d'Arnsvalde; partie orchestrale pour *Archimède*, fantaisie-bouffe composée au camp. par Debia; elle comprenait onze interludes; notre exode arrêta les répétitions. Enfin, une *Messe de joie pour une fête triste*, dont Blanchard dirigea lui-même l'exécution à son retour en France, par la Schola de Saint-Augustin, de Bordeaux.

Quant à Flageollet, *Élégie*, composée avant-guerre, fut orchestrée en captivité. Il devait y écrire un *Nocturne* et *Triptyque* qui furent de véritables régals.

Ce n'est là sans doute que quelques exemples, parmi d'autres œuvres qui échappèrent au désastre. A eux seuls, du moins, ils suffisent à prouver que la captivité n'a pas été totalement stérile. En dehors des progrès indéniables de la culture générale des prisonniers, il y eut de véritables créations, dont la valeur ne saurait être niée.

Pour stimuler cette ardeur, des concours furent organisés, des récompenses promises. Surtout pendant l'année 1943, pour tromper notre ennui, des documents reçus de France nous informaient que des concours étaient ouverts : concours des architectes, concours du livre préféré, concours de la pièce en un acte, concours des ingénieurs-construteurs, concours d'urbanisme de la Préfecture de la Seine, que sais-je encore! Ils émanaient de trois organismes : l'Aide aux Prisonniers de Guerre de l'U. G. J. C. (Y. M. C. A.), le Bureau International d'Éducation, enfin le Fonds Européen de Secours aux Étudiants, trois organismes de Genève. D'autres émanaient de France, comme celui institué par le Touring-Club de France, sur « Le tourisme de demain, vu des camps de prisonniers » (1). Des récompenses étaient promises, les unes par le Ministre Secrétaire d'État à la Guerre, — elles seraient remises au retour! — les autres par l'Académie Française; elle avait pris l'initiative de décerner un certain nombre de ses prix annuels à des prisonniers qui se seraient particulièrement distingués soit par leur œuvre littéraire, universitaire, artistique, soit par leur action morale (2). D'autres prix littéraires, artistiques, etc., furent créés pour les œuvres dues à des prisonniers (3). Bien plus, un « Comité de Sauvegarde des œuvres de la pensée et de l'art français créées en captivité », avait été fondé, sur l'initiative de Georges Duhamel, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française. Ces documents étaient susceptibles « d'être conservés à la Bibliothèque Nationale comme témoignages de l'activité créatrice française en exil » (4). Enfin, une exposition dite : « L'âme des Camps », organisée en 1944 à Paris, prétendait réunir des documents sur la vie intellectuelle, spirituelle et sociale des camps de prisonniers. Mais — et voilà où le bât blesse! — elle était placée sous le haut patronage de M. Scapini, Ambassadeur de France. Elle devait comporter un stand par camp, puis une synthèse de l'ensemble des activités réalisées au cours de la captivité. Je ne sais si les réponses furent nombreuses à cet appel. Du moins, le stand de l'Oflag II D-II B fut condamné à rester vide. Nous trouvions cette démarche indécente, placée sous le signe d'une collaboration détestée; nous ne voulions pas nous chauffer de ce bois-là.

(1) (2) (3) et (4) Recueil d'Informations Universitaires, n° 2, avril-décembre 1942 et n° 8, Février 1944.

CHAPITRE TROISIÈME

LA VIE POLITIQUE

Parmi ses « Flambées de Souvenirs », Jean Ledruze-Desmairès écrit :

Dans des wagons plombés, nous rejoignîmes la Poméranie, où nous fûmes internés à l'Oflag II D, au milieu des bois, au camp de Gross-Born. J'y reçus le matricule 1 825. Il y avait quatre blocs. Je fus affecté au deuxième où nous étions plus de 1 500 officiers. J'y étais le seul officier de ma division. C'est là que j'allais faire connaissance avec le régime des prisonniers. Tout d'abord, ce fut la consternation ! Nous entendions à la radio allemande, lancée par diffuseur, que des centaines de milliers de Français avaient été capturés derrière la ligne Maginot. Nous nous bouchions les oreilles... Dans un bloc, les prisonniers répondirent en chantant *La Marseillaise*. Nous étions devenus des morts-vivants, qu'on allait charger de tous les péchés d'Israël et accuser d'être les responsables de la défaite (1).

Boucs émissaires ? les prisonniers le furent-ils toujours ? Pour bon nombre d'entre eux, les premières semaines, ce fut une véritable idée fixe. Et c'est dans cette atmosphère de « consternation » que s'écoula le début de notre captivité à l'Oflag II D.

En certains jugements portés en France se glissèrent médisances et calomnies. Comment réagirent les prisonniers de l'Oflag II D-II B, nous tenterons de le découvrir en parlant de la vie politique au camp. Je redoute les difficultés de pareille tâche. De nombreux documents ont été perdus ; d'autres, pour de multiples motifs, demeurent camouflés. Pourtant, au nom de la vérité historique, je ne puis laisser dans l'ombre ce que je possède personnellement, ce que j'ai pu retrouver et reconstituer depuis le retour.

Un doute pèse sur les prisonniers. Mon devoir est de travailler à l'éclaircir, en ce qui concerne mon camp, dût cette recherche jeter parfois le trouble et réveiller de mauvais souvenirs.

Pour ordonner les problèmes et risquer un jugement, qui ne saurait être que provisoire, je présenterai les obstacles rencontrés, tournés, vaincus.

Les camarades qui acceptèrent de m'aider dans cette tâche, le firent, eux aussi, avec le désir de la plus totale loyauté. L'un d'entre eux m'écrivit :

Ne croyez surtout pas que j'essaie de vous cacher quoi que ce soit, ou d'altérer la vérité à des fins politiques ou autres. Votre qualité d'historien vous rend neutre à mes yeux. J'ignore quelles furent vos pensées pendant notre captivité ; mais eussiez-vous été le président du Cercle Pétain, que je ne me sentirais pas le droit de fausser votre enquête présente. Vous faites votre œuvre d'historien ; je mets à votre disposition les documents que je possède (2).

(1) C. E. A., n° 48.

(2) Roger IKOR.

Cette étude se soldera-t-elle par un bilan positif? Tournera-t-elle à l'honneur des prisonniers de l'Oflag? L'avenir le dira.

Cet exposé mérite un premier reproche, celui de taire certains noms. Je ne me crois pas le droit, si près des événements, de nuire à la réputation de camarades qui regrettent amèrement leurs erreurs, et les ont chèrement payées. Qu'importe, après tout, si les noms de quelques acteurs de ce drame échappent! Les événements eux-mêmes sont relatés; cela me paraît l'essentiel.

I. — LES OBSTACLES RENCONTRÉS

A peine étions-nous arrivés à l'Oflag, encore privés de tout contact avec la France, que la radio allemande nous abreuva de ses émissions, radio allemande ou pro-allemande, avec la participation douloureuse de l'un des nôtres, Ferdonnet, le traître de Stuttgart. Bientôt, nous eûmes la permission d'acheter des journaux allemands, et, au bout de quelques semaines, pro-allemands, venus de France occupée. Le service postal se mit lentement en route; il devait nous apporter de la Patrie, lettres et colis, le tout après censure. A plusieurs reprises, des missions françaises, étrangères, allemandes, vinrent nous visiter. Elles apportaient avec elles des « mots d'ordre » ou des « conseils ». Ainsi, en 1942, la mission Scapini nous communiquait l'autorisation obtenue pour les prisonniers de souscrire des « Contrats de Travail » en Allemagne. Nous aurons à en préciser les résultats. Enfin, des prisonniers furent rapatriés « pour services rendus ».

Les pages qui suivent exposeront comment les prisonniers du camp réagirent devant ces obstacles : fausses nouvelles de la radio et de la presse allemande, — nouvelles filtrées reçues de France dans les lettres et les colis, — mots d'ordre des missions qui nous visitèrent, — tentation d'une liberté recouvrée à l'occasion de contrats de travail en Allemagne, — ou, mieux encore, captivant mirage, perspective d'un rapatriement anticipé vers la France.

LA RADIO ALLEMANDE

La radio allemande ou pro-allemande fut le premier moyen de propagande officielle employé par nos gardiens pour tenter de nous « convertir ». Nous n'étions pas encore arrivés à Gross-Born, que, déjà, au cours des étapes, au hasard des centres de ramassage et de triage, la radio nous informait des événements militaires et politiques en France. C'est ainsi qu'à Mayence, avant d'être embarqués dans des wagons à bestiaux pour l'Oflag II D, nous apprîmes, par Radio-Stuttgart, les « conditions de paix » : la Loire formerait en gros la frontière, « limite provisoire de l'occupation allemande » (1). Le traître Ferdonnet continuait son œuvre de démolition, et sapait le moral des prisonniers.

(1) N. P. C., 19 juin 1940.

Les nouvelles se succédaient, sombres comme nous n'en avions jamais connues. Voici comment le colonel Malgorn apprécie notre moral pendant ces premiers mois d'exil :

Le début de la captivité a été marqué, chez tous les prisonniers, par un état de dépression résultant de plusieurs causes. En premier lieu, la fatigue physique consécutive aux longues marches exécutées avant et après la capture. Les officiers sont arrivés au camp exténués. Sur les routes, ils avaient connu la faim; dans les barbelés, ils l'ont subie plus durement encore pendant les premiers mois. Mais la dépression physique n'a fait que préparer le terrain aux chocs moraux provoqués par la douloureuse situation de la France, la faillite d'idéaux qui semblaient intangibles, l'effondrement de l'armée et, pour beaucoup, l'état de leurs affaires.

Qui de nous pourra oublier les lugubres promenades le long des fils de fer entourant le camp? Chacun y ruminait sa peine et ses soucis. L'avenir paraissait si sombre, la libération si lointaine, si inaccessible, qu'on tombait dans l'abattement. Nous n'avions rien pour nous reconforter. Aucun renseignement sur les événements si ce n'est par la radio allemande clamant les succès et chantant la victoire de son armée; aucune lettre de France et nous savions les nôtres sur les routes et sous les bombes; aucune lecture, aucune distraction pour nous arracher à nos pensées. Et l'inconfort matériel de notre nouvelle existence nous faisait plus durement regretter tout ce que nous avions perdu (1).

Les premiers jours de juillet, nous connûmes le chiffre « officiel » des prisonniers français : 1 900 000, dont 29 000 officiers. La même source d'information affirmait que les pertes allemandes, dans l'offensive de juin, avaient été de 150 000 hommes (2).

Ce fut ensuite, le 3 juillet, l'incident de Mers-el-Kébir. La conséquence, toujours selon la radio allemande, avait été la rupture des relations diplomatiques entre la France et l'Angleterre (3). Quelques semaines à peine écoulées, nous apprenions par la même voie que le Führer, dans un geste magnanime, avait offert, pour la dernière fois, la paix à l'Angleterre; elle devrait céder à ses conditions; en cas de refus, ce serait la guerre totale (4). Trois jours après, le 22 juillet, Lord Halifax répondait au Führer par le rejet de toute négociation. Cet événement capital n'eut pas dans le camp le retentissement qu'il méritait : physiquement épuisés, l'installation laborieuse dans les blocs et les baraques nous rendait amorphes et passifs.

Malheureusement pour nos gardiens, cette propagande nous apparut très vite maladroite. À peine étions-nous arrivés à Gross-Born, un soir, Radio-Stuttgart nous transmettait, par la voix du traître Ferdonnet, la dernière prouesse de l'armée allemande : un lieutenant, avec deux sections de 20 hommes, s'était emparé de 15 000 prisonniers, restes de trois régiments d'infanterie et de deux régiments d'artillerie (5)! La propagande est une arme dangereuse pour le vaincu, si du moins le vainqueur la manie d'une main délicate.

Et puis il est des sentiments qu'on ne saurait laisser attaquer. Vers la fin juillet, la même source d'information nous apprenait que Marquet avait

(1) Rapport au Ministère des Anciens Combattants.

(2) N. P. C., 3 juillet 1940.

(3) N. P. C., 5 juillet 1940.

(4) N. P. C., 19 juillet 1940.

(5) N. P. C., 24 juin 1940.

prononcé un discours à la radio française. Ferdonnet nous en livrait cet extrait :

La France a vécu dans le mensonge et s'est effondrée. Un nouvel état de choses est né en Europe; il faut que la France accepte et s'y adapte.

Le même communiqué nous annonçait : le « Comité National de Bretagne » a décidé le rattachement de cette province à l'Allemagne (1). Blessés dans notre patriotisme, de telles billevesées étaient trop grosses.

Cependant, toujours privés de nouvelles vérifiables, à journées entières la radio allemande poursuivait son œuvre. La belle saison nous maintenait le plus souvent dehors. De puissants haut-parleurs, perchés au sommet de poteaux téléphoniques, vomissaient, à travers des morceaux de musique, toutes ces informations, sinistres ou grotesques. Impossible d'y échapper, à moins d'être physiologiquement sourd. Ne point vouloir écouter? il était si tentant de courir aux nouvelles! Nouvelles incontrôlables, non authentifiées, comment admettre leur sincérité, toujours et en tout point? Le doute nous rongea. De guerre lasse, nous rentrions dans nos baraques, surpeuplées et surchauffées, mais où, du moins, les voix étaient françaises (2).

Non contents de nous distribuer la bonne parole à l'extérieur des baraques, les Allemands avaient installé un haut-parleur dans chaque cantine. Lassés de cette propagande qui nous harcelait et qui semait l'inquiétude, des camarades conçurent-ils le projet d'arrêter les émissions allemandes? Toujours est-il que, le 10 octobre 1940, à 18 h. 30, on nous rassembla pour un contre-appel : l'appareil de T. S. F. de la cantine du bloc III avait été saboté. Un officier français avait été vu, perché sur une chaise, touchant aux fils. C'est du moins ce qu'affirmaient nos gardiens. Ils exigeaient que le coupable se dénonçât, mais ce fut en vain. Le sabotage était-il réel? Avait-il une fin généreuse, celle d'interrompre une propagande perfide? Était-ce le geste impatient d'un travailleur intellectuel, dérangé dans l'arrière-cantine devenue salle d'étude, par le bruit continu de cette radio, et qui avait imaginé ce moyen d'obtenir enfin le silence? (3) L'affaire suivit son cours.

Le lendemain, atmosphère houleuse. Le colonel Andréi, notre doyen, poursuivait son enquête et demandait aux Allemands que les sanctions prévues lui fussent personnellement infligées. A 10 h. 30, contre-appel, en présence du colonel Guerhart, commandant le camp. Dans un discours très écouté, il nous parla de « zabolage », et de « lâcheté du coupable ». Trois officiers, à l'entendre, avaient participé à cet acte de vandalisme; on prendrait trois noms au hasard. En attendant, la cantine du bloc III serait fermée. Bien plus, des sentinelles allemandes avaient été insultées, au moment où elles ordonnaient de couper le courant dans les chambres. Nous étions priés de nous conduire comme des officiers, c'est-à-dire avec « dignité ». De plus, au bloc II, la veille, quand Radio-Stuttgart avait permis à Fer-

(1) N. P. C., 25 juillet 1940.

(2) N. P. C., 4 août 1940.

(3) N. P. C., 10 octobre 1940.

donnet de vomir ses insultes, la cantine s'était instantanément vidée; cette salle, qui servait pour les conférences, était également fermée. En représailles, la lettre supplémentaire d'octobre serait supprimée. Ainsi, par une délicatesse raffinée, nos familles elles-mêmes participeraient aux sanctions collectives du camp!

Trois noms, tirés au sort et tenus secrets, avaient été remis aux autorités allemandes. Nombreux, des volontaires venaient se faire inscrire au P. C., pour supporter les sanctions prévues.

Bientôt, le bruit courut que le haut-parleur avait été saboté par des Allemands. De toute manière, aucune constatation des dégâts n'avait été effectuée en présence des accusés. Les Allemands voulaient-ils nous faire payer leur mauvaise humeur? Il y avait de quoi! Les jours précédents, trois officiers s'étaient évadés; ils avaient été repris, mais avant que leur fuite ne fût constatée par nos gardiens. En outre, trois sous-officiers allemands avaient été surpris en fugue à Stettin avec la voiture du Colonel. Deux inspecteurs du parti étaient arrivés en visite au camp. C'était plus que suffisant pour expliquer tous ces remous. A nos gardiens de faire preuve de diligence et d'énergie s'ils voulaient conserver leur fromage loin du front. Était-ce une vaste comédie pour donner le change? Qui sait (1)!

Trois jours après, la mystérieuse affaire du poste de T. S. F. n'avait pas progressé. Nous ignorions toujours quelles seraient les sanctions prises (2). Enfin, le 15 octobre, la crise provoquée par le « sabotage » de la T. S. F. connut son dénouement. Le colonel Guerhart s'inclinait profondément devant la dignité du geste du colonel Andréi; les sanctions collectives étaient levées; la cantine du bloc II et la salle des conférences se trouvaient de nouveau disponibles; les corvées de bois mort et les promenades, un moment suspendues, étaient rétablies (3).

Du moins fallait-il que l'appareil fût réparé. Mais, était-il véritablement abîmé? Jamais nous ne fûmes à même d'en effectuer la vérification! A l'appel du 20 octobre, nous étions informés qu'une amende collective était fixée. Elle parlait du poste de T. S. F. de la cantine du bloc III. Mais était-ce bien le poste? N'était-ce pas plutôt le haut-parleur? Le poste, nous ne savions où il était, hors de notre atteinte. Le total était assez coquet : 500 RM d'amende, soit 10 000 francs (4). Pour solder cette dette, nous apprîmes, le lendemain, que 50 pfennigs seraient retenus, par officier, sur la prochaine solde (5). En fait, d'après les statistiques du Service Postal, l'effectif du bloc III, hommes de troupe et officiers alors à l'infirmerie déduits, se montait à 1 062. La retenue représentait donc 531 RM. Affaire lucrative, elle se soldait par un bénéfice de 31 RM. Mais ceci est une autre histoire (6)!

Au moins du côté allemand, l'incident était clos. La radio reprit sa

(1) N. P. C., 11 octobre 1940.

(2) N. P. C., 14 octobre 1940.

(3) N. P. C., 15 octobre 1940.

(4) N. P. C., 20 octobre 1940.

(5) N. P. C., 21 octobre 1940.

(6) N. P. C., 22 octobre 1940.

propagande. Début novembre, nouveau discours d'Hitler à son peuple; il ne renfermait aucune allusion contre la France (1).

Les jours succédaient aux jours; la radio avait moins de succès. Elle n'était plus seule à nous fournir des nouvelles; aussi nous en étions beaucoup moins friands. Sauf quelques acharnés, désireux de se perfectionner dans la langue allemande, ou bien encore les fidèles rédacteurs de notre journal parlé quotidien, les auditeurs se raréfiaient.

Des mouvements de troupes sur la route et la voie ferrée longeant le camp attirèrent notre attention les mois de mai et juin 1941. Certains y voyaient des événements sensationnels en perspective; d'autres croyaient plus simplement que des unités, venues à l'instruction dans notre camp, — nous en occupions une infime parcelle, — gagnaient différents fronts. Tout à coup, le dimanche 22 juin 1941, la radio nous apprit que l'armée allemande envahissait le territoire de l'U. R. S. S. Elle devait, nous affirmait-on, être bientôt suivie d'armées finlandaises, roumaines, slovaques, hongroises et italiennes.

Il serait vain de cacher l'inquiétude accrue d'un grand nombre d'entre nous, au cours des premiers mois de cette offensive. Les communiqués, plus fréquents, transmettaient, plusieurs fois par jour, les exploits de l'armée allemande. Les Soviets reculaient sur l'ensemble du front. Bientôt, Moscou comme Léninegrad furent assiégées. Kiev en Ukraine était tombée. Au début d'octobre, le 2, nous entendions l'ordre du jour d'Hitler : « Les conditions sont enfin réunies pour porter un coup décisif, qui doit, avant l'entrée de l'hiver, aboutir à l'anéantissement de l'ennemi. Tous les préparatifs qu'il a été humainement possible de réaliser sont achevés. » Bientôt, la ligne du front allemand passait à 200 kilomètres de la capitale soviétique. Au mois de décembre, les avant-gardes allemandes étaient à moins de 20 kilomètres de Moscou.

« Avant l'entrée de l'hiver », avait annoncé l'ordre du jour du 2 octobre ! Il était trop tard; l'hiver russe était là. Le communiqué du 18 décembre vit germer nos premières espérances : « Dans le cadre des mesures destinées à assurer le passage de la guerre de mouvement à la guerre de positions imposée par les conditions de l'hiver, nos troupes procèdent à des opérations prévues pour raccourcir notre ligne de front. » La même émission précisait qu'Hitler prenait en personne le commandement de la Wehrmacht. Et tandis que s'amorçait la percée soviétique en direction de Vélîkié-Louki, nous apprîmes, le 6 janvier 1942, que l'appareil de T. S. F. était hors d'usage, et, raison officielle, qu'il n'y avait pas « de voltmètre pour le réparer » (2). Les gardiens n'osaient sans doute pas nous laisser trop vite apprendre les difficultés nouvelles qu'ils rencontraient sur le front de l'Est. Trois semaines plus tard, cependant, l'appareil abîmé (?) était remis en état. Cela nous valut d'entendre, le 30 janvier 1942, un nouveau discours du Führer, pour l'anniversaire de sa prise de pouvoir (3).

Deux mois plus tard, la T. S. F. allemande nous abreuva de détails

(1) N. P. C., 9 novembre 1940.

(2) N. P. C., 6 janvier 1940.

(3) N. P. C., 30 janvier 1940.

sur le raid de la R. A. F. venue bombarder Boulogne-Billancourt, cet exploit qui devait se solder, selon les données officielles, par 623 morts et 1 500 blessés (1). A cette occasion, par décision du Colonel doyen, le camp s'unit au deuil national observé en France; suspension de toutes les activités collectives pendant une journée, et collecte pour envoyer des secours aux familles des victimes (2).

Le mois d'avril et les débuts du mois de mai furent enfiévrés par nos préparatifs de déménagement, et la radio perdit beaucoup de son intérêt.

Arrivés à l'Oflag II B, nous allions retrouver cette précieuse radio allemande. Ainsi, au cours de l'été 1942, nous connûmes successivement la chute de Sébastopol, et le commencement de la bataille de Stalingrad. Rostov était tombé, le Kouban et le Caucase atteints par les troupes allemandes; mais Stalingrad tenait toujours.

Décidément, les appareils de T. S. F. allemands devaient être fatigués de transmettre des nouvelles! car le 30 octobre 1942, nous fûmes avertis par le Chef français du camp que l'appareil de T. S. F. et le haut-parleur qui nous distribuaient si fidèlement les communiqués de la Wehrmacht, étaient irréparables. Un referendum était ordonné, afin de savoir si nous étions favorables ou non à l'achat d'un poste de rechange par la caisse du camp. Chacune des chambres devait remettre son bulletin d'avis, portant le nombre des oui et celui des non. Partout, et largement, les non l'emportèrent. La radio allemande était-elle morte? Non pas (3); elle reprit son œuvre, mais ce fut bientôt avec une discrétion telle qu'il fallait une belle patience pour en capter les nouvelles. Plus de haut-parleur clamant à travers le camp, mais un poste discret dans le bâtiment de l'Abwehr. Voici comment notre journal rappelle cet épisode réconfortant.

En 1944, à Arnswalde, lorsque la fortune des armes eut tourné, l'écoute du communiqué devint une opération souvent fort délicate, à laquelle certains fanatiques consacraient une partie de leur après-midi, empilés dans un religieux silence dans le vestibule du réfectoire (4).

Qu'importait d'ailleurs à cette date! des appareils clandestins fournissaient quotidiennement des nouvelles beaucoup plus sûres aux prisonniers de l'Oflag.

LA PRESSE ALLEMANDE ET PRO-ALLEMANDE CONVERSATIONS ET COURS D'ALLEMAND

Dans la pensée de nos vigilants gardiens, la radio ne pouvait totalement satisfaire leur prurit de propagande. D'autres moyens, multiples et plus efficaces peut-être, permettaient d'atteindre le camp tout entier. On peut grouper, parmi ces procédés : la presse allemande, la presse pro-allemande,

(1) N. P. C., 5 mars 1942.

(2) N. P. C., 3 mars 1942 : la collecte rapporta 6 400 RM, soit 128 000 francs.

(3) N. P. C., 30 octobre 1942.

(4) C. E. A., n° 2, septembre 1945.

qu'elle vînt d'Allemagne ou de France occupée, enfin les conversations et les cours d'allemand, systématiquement organisés à l'Oflag.

Presse allemande. — Des journaux du Troisième Reich parvenaient de l'extérieur et nous apportaient les nouvelles officiellement diffusées pour le peuple allemand. Pénétraient ainsi à l'intérieur des barbelés des exemplaires assez nombreux de la *Pommersche Zeitung*, le journal régional, du *Volkischer Beobachter*, le journal du parti, et du *Das Reich*. J'ignore combien était payé le *Volkischer*; la *Pommersche* coûtait 15 pfennigs, soit 3 francs au cours de la monnaie de camp.

Bien des motifs nous incitaient à l'achat de nombreux journaux : motifs intellectuels, pour qui voulait se perfectionner dans l'étude de la langue; motifs politiques, pour qui suivait avec assiduité l'évolution des événements de la guerre, soit à titre individuel, soit pour la rédaction du journal parlé; motifs matériels aussi : notre pénurie de papier, et les multiples usages que nous en pouvions faire, notamment comme moyen de chauffage, poussèrent beaucoup d'entre nous à l'achat régulier d'une presse qu'ils ne lisaient jamais, que beaucoup d'ailleurs étaient incapables de comprendre.

Signalons au passage que les avis de décès des officiers, sous-officiers et hommes de troupe, dans la *Pommersche* par exemple, permettaient à quelques-uns de se livrer au jeu passionnant de la supputation des effectifs allemands. Ils enregistraient non seulement le nombre de croix illustrant le journal, mais les grades, les âges, les lieux de recrutement. Patiemment ils constataient l'épuisement progressif des troupes allemandes. D'année en année, la mort frappait des hommes soit beaucoup plus jeunes, soit plus âgés que l'année précédente. Il fallait au Reich faire flèche de tout bois devant les hécatombes sur le front russe. Une autre constatation, réconfortante, était celle des très nombreuses pertes dans les cadres : c'est à ce jeu que Ratinaud fait allusion quand il met sur les lèvres de camarades les propos suivants :

La Pommersche Zeitung est arrivée! il y en a onze aujourd'hui! Et sur le tas, six seulement sont morts pour le Reich et le Führer. Onze, mon gros, des beaux, des blonds, des bien équipés, des seigneurs de la race élue, tous couchés avec une absence de jardinier sur le ventre. Quelle belle journée! Tu as remarqué? Ils sont de plus en plus petits et mal foutus, les Chleuhs. Des raclures de fond de tiroir. Le reste se gèle les panards en Russie. Vous ne croyez pas quand même qu'ils vont vous faire garder par des athlètes (1)!

Sans doute, aucune conclusion rigoureuse n'était possible. Mais les calculs, si imparfaits et incomplets qu'ils fussent, prouvaient que la machine de guerre s'usait : des cadres ne se reconstituent pas en quelques jours, surtout quand les pertes affectent des grades élevés.

La presse pro-allemande reçue d'Allemagne. — J'entends par là le journal des camps, le *Trait d'Union*, distribué avec usure. A peine arrivés, le premier

(1) Œuvres Libres, novembre 1954.

numéro nous était remis. J'ai noté, le jour même de sa réception : « lourde propagande s'il en fût jamais » (1).

Certains prisonniers y furent-ils pris ? Dans le n° 7, sous le titre : « Sachons le reconnaître », on peut lire :

L'intérêt que prennent les prisonniers à la lecture du *Trait d'Union* va grandissant et j'ai pu constater par moi-même que beaucoup sont revenus de leur incrédulité à l'égard de la presse et de la radio allemandes... Le *Trait d'Union* permet à beaucoup de connaître enfin la vérité.

Et cet article est d'un prisonnier (2).

Un peu plus tard, quelques lignes sur « la vie parisienne » chantent la délicatesse de l'occupant :

Entre la population parisienne et les troupes allemandes d'occupation, les rapports sont tout à fait amicaux. On fait bon ménage ensemble, disent les Parisiens. On évite ainsi à la fois des duretés inutiles et d'autre part des scènes de fraternisation déplacées. L'attitude disciplinée, correcte, aimable, du soldat allemand et la bonhomie du Parisien objectif assurent une vie commune des plus supportables (3).

Ces Allemands, dont on redoutait la barbarie, se montrent donc parfaits gentilshommes.

Le mois suivant, le thème de l'organisation de l'Europe nouvelle, déjà présenté au n° 7, dans un éditorial sur la « Réorganisation Européenne », d'après le Dr Funk, ministre du Reich, reparait; suit la condamnation de l'Angleterre aux abois, gangrénée par les Juifs. On y trouve en titres : « Ordre européen et cynisme anglais », « Nouvelle phase de représailles contre l'Angleterre », « Retour de Londres, où les Juifs se sont réfugiés ». Et à côté, pour dissocier les alliés de la veille, un article intitulé : « Vaillance française », où l'on publie un magnifique éloge de notre armée par le Führer et par Von Reichenau (4).

A la fin du mois, le refrain n'a pas varié. L'éditorial nous parle à nouveau de l'Angleterre assiégée; un article annonce : « Le nouveau Mers-el-Kébir : l'attentat criminel de l'Angleterre contre Dakar », le tout entraînant « batailles et représailles », avec leur « bilan du 18 au 25 septembre ».

En regard, M. Jacques de Lesdain figure en bonne place, avec la reproduction de colonnes insérées dans l'*Illustration* du 14 septembre : « L'attitude des Français conditionnera leur avenir ». Nous sommes informés qu'il faut accepter « l'idée d'une collaboration basée sur une estime réciproque » (5). On pourrait poursuivre une recension des articles de ce journal; l'orientation découverte est suffisante. En fait, l'immense majorité du camp n'était pas dupe. Voici comment je l'ai notée, les premiers jours d'octobre :

(1) N. P. C., 26 juin 1940.

(2) Dimanche 4 août 1940, page 1.

(3) N° 8, 11 août 1940, pages 2 et 3.

(4) N° 14, 15 septembre 1940.

(5) N° 18, 29 septembre 1940.

Nos gardiens ont la délicatesse de nous distribuer au camp une « feuille de choux » spécialement éditée pour les prisonniers, le *Trait d'Union*, mélange de vérités et d'insultes. Au n° 19, en date du jeudi 3 octobre, je relève l'article : « Entre nous. Attention, Français! équipez-vous moralement ». L'article est écrit par quelqu'un qui se dit Français. Je lis : « Certains n'ont pas encore compris qu'un militaire qui a préféré la vie sauve à la mort du soldat devait se contenter d'un régime restreint de liberté et de confort. Puisque le choix entre le camp entouré de barbelés et la croix de bois a été délibérément consenti, est-il digne d'un Français de geindre et de se lamenter à propos de tout et de rien? Est-il mâle de ne pouvoir supporter en homme une captivité qui fut accueillie avec soulagement par beaucoup quand le « Cessez le feu » sonna? Soyez un peu logiques puisque, entre deux maux, nous avons choisi le moindre. » Comme cela sonne faux! Sommes-nous coupables d'avoir tenu sans esprit de recul jusqu'à l'épuisement de nos munitions? Peut-on parler de régime restreint de liberté dans notre enclos de barbelés, avec un courrier si rare et censuré que l'on n'y peut rien dire? L'auteur de l'article fait allusion au « pillage des régions évacuées ». Le reproche a peut-être sa valeur; mais qu'on nous laisse donc laver notre linge sale en famille, sans l'étaler dans la presse de l'ennemi. « Flagornerie et platitude »? Je ne sais à qui nous devrions décocher de telles épithètes. Et l'article s'achève dans une fielleuse menace : « Le vainqueur lassé rend esclaves les intraitables. » Puisque l'auteur de l'article est si courageux, pourquoi ne signe-t-il pas de son nom tout entier? Pourquoi se contente-t-il de mettre ses initiales : P. E., Stalag XX A? Aurait-il peur des représailles? ou serait-il un mythe? (1).

Sans doute y eut-il au camp quelques mauvais Français. D'autres furent-ils dupes un moment de cette propagande? Pour la quasi-totalité, le rédacteur ne pouvait être Français. En tout cas, nous ne voulions pas le croire.

Quelques semaines plus tard, à la lecture d'un nouvel article du *Trait d'Union*, nouvelles protestations. En son n° 23, du 17 octobre 1940, sous le titre : « Petit manuel du Confucioniste », c'est la transcription d'un article du *Journal de Paris* qui établit un parallèle entre les réalisations françaises et les réalisations allemandes et italiennes avant la guerre. Et bien entendu c'est pour nous accabler. De multiples merveilles sont attribuées à nos voisins. En face de ces réalisations, ne pourrions-nous pas présenter les nôtres? En tout cas, l'auteur ferait bien de relire la Cinquième Lettre de Platon à Perdicas de Macédoine : un fils bien né garde au cœur le respect de la Patrie, même coupable, surtout quand elle est meurtrie et abattue (2).

En vérité, la ficelle était trop grosse; les Allemands perdaient leur temps. Le bon sens coutumier du Français ne pouvait être dupe d'une propagande aussi éhontée. Peut-être certains articles sur la Nouvelle Europe avaient-ils davantage l'heur de plaire à quelques intellectuels, prêts à recueillir ces brillantes conceptions de l'esprit. L'ensemble du camp, même s'il broncha quelques instants, se ressaisit très vite; et ce fut bien fini.

La presse pro-allemande de zone occupée. — Après quelques semaines, quand l'organisation des envois se régularisa, nous fûmes autorisés à recevoir des journaux et des revues de France, sous le visa de la censure du camp. Des abonnements furent souscrits. Certaines feuilles arrivaient de façon

(1) N. P. C., 4 octobre 1940.

(2) N. P. C., 29 octobre 1940.

régulière; les abonnements étaient suivis. Voici, pour le bloc III, la liste et le total des journaux reçus, au mois de février 1942 :

<i>Le Matin</i>	30 abonnés	<i>La Sarthe</i>	3 abonnés
<i>La Gerbe</i>	42 —	<i>L'Usine</i>	1 —
<i>Le Petit Parisien</i>	22 —	<i>Toute la Vie</i>	1 —
<i>Comédia</i>	3 —	<i>Journal de Rouen</i>	1 —
<i>L'Œuvre</i>	19 —	<i>Je suis partout</i>	3 —
<i>Aujourd'hui</i>	9 —	<i>L'Atelier</i>	1 —
<i>Signal</i>	9 —	<i>La Terre Française</i>	3 —
<i>Pariser Zeitung</i>	1 —	<i>Toute la France</i>	1 —
<i>Paris-Soir</i>	12 —		

soit un total de 161 abonnements, pour un effectif qui était à cette date de 810 environ. Il faut noter toutefois que *Paris-Soir*, les premiers mois, était, sinon plus lu, du moins beaucoup plus reçu; il comptait alors 50 abonnés au lieu de 12. L'écart entre les deux nombres est plus important que ne le laisserait supposer la diminution de l'effectif du bloc entre fin 1940 et 1942 (1).

D'autres journaux et revues arrivaient au camp, de façon plus irrégulière. Dans cette seconde liste, on peut relever, parmi les plus fréquents :

Les Nouveaux Temps
Le Journal Officiel
Le Soir
L'Ouest-Éclair

La Semaine
L'Auto
L'Illustration
Le Journal de la Bourse

Ces journaux étaient payés 5 pfennigs, soit un franc; le prix des revues bien entendu plus élevé.

Certains périodiques parvenaient en outre de France dans les colis individuels envoyés par les familles; mais au II B, nous fûmes avertis que ces journaux ne seraient plus remis à leurs destinataires; ces derniers étaient priés de s'abonner par le service des journaux (2).

On est tenté de juger la mentalité du camp par le titre même de ces journaux ou de ces revues. Peut-être ne faut-il pas le faire de façon trop hâtive, et nous souvenir que ces journaux étaient précieux, non pas uniquement pour nous tenir informés, mais aussi pour les modestes usages de notre vie matérielle.

Pour achever notre éducation, la cantine allemande, qui manquait à peu près de l'indispensable, se mit à vendre, en 1941, une brochure de Jean de La Hire sur les évacuations : « Les horreurs que nous avons vues »; coût : 50 pfennigs. Du linge sale, qu'il serait plus décent de ne laver qu'en famille (3).

L'Illustration, de son côté, nous abreuvait de bons conseils. Elle était très feuilletée, était-ce pour les images? Reliée de deux mois en deux mois,

(1) N. P. C., Étude sur le Service Postal.

(2) N. P. C., 19 novembre 1942.

(3) N. P. C., 1^{er} février 1941.

elle était déposée à l'arrière-cantine du bloc III, à la disposition des prisonniers (1). Dans ses colonnes, Jacques de Lesdain vaticinait. Une interruption de ses articles, puis leur réapparition, nous valut une ironique poésie de Jean François dans « Écrit sur le Sable » :

L'oracle Jacques de Lesdain
Se résolut un beau matin
A faire cure de silence.
Rions! Rions!
Mais ses lecteurs fort affolés
De voir leur prophète envolé
L'amènent à résipiscence.
Ah! pleurons donc!

Refrain

Mais à quoi bon se torturer?
Ça n'aboutit à rien en somme.
Fions-nous au bon Rabelais :
Rire étant le propre de l'homme,
Mieux vaut en rire qu'en pleurer!

Dans sa retraite, il médita :
Il nous livre, beau résultat!
Ses réflexions, nouvelles-nées.
Rions! Rions!
A l'en croire, nous en aurions
Comme aux guerres de religion
En tout pour trente-six années.
Ah! pleurons donc!

C'est en effet très consolant :
Dire qu'après trente-six ans
Nous parviendrons enfin au havre,
Rions! Rions!
Mais les grâces et les amours
Seront enfuis, et pour toujours,
Si même on n'est pas tous cadavres.
Ah! pleurons donc! (2)

Parfois, ces journaux nous portaient des nouvelles dans une langue dont le style même marquait l'origine. Ainsi quand nous apprîmes que la ville de Lübeck avait subi, de la part de la R. A. F., un « bombardement barbaresque » : 12 000 sinistrés, sans tenir compte des derniers raids (3).

Enfin, la censure allemande laissait passer, comme inoffensifs, des journaux ou des numéros de revues émanant de ses alliés. Ainsi, pendant un certain temps, nous fut distribuée dans le camp l'*Illustrazione Italiana*. Nos gardiens eussent été bien surpris si nous les avions priés de lire de plus près l'article intitulé : « Liberta e normalita », signé Spectator, dans le numéro du 8 août 1943. Sans aucun doute, la revue ne nous eût pas été remise; car les méthodes allemandes n'y étaient point particulièrement admirées (4).

(1) N. P. C., 11 janvier 1942.

(2) E. L. S., n° 29, 15 février 1943.

(3) N. P. C., 29 mars 1942.

(4) N. P. C., 7 septembre 1943.

Au fait, les échos qui nous parvenaient de France n'obtenaient pas meilleur succès. Dans le courrier, arrivait un jour la nouvelle que des tracts allemands avaient été distribués en zone occupée, décrivant notre vie de prisonniers. A les en croire, c'était l'idéal. La nourriture comportait trois plats : « pour ceux qui ne s'accommoderaient pas du menu, ils peuvent se procurer tout ce qu'ils désirent à la C. D. O. ». « On donne aux prisonniers, poursuit le tract, tous les livres français qu'ils désirent. Les prisonniers ont trois soirées théâtrales par semaine. Ils ont autant de couvertures qu'ils veulent. » Et voici la réalité : ce jour, au menu, se trouve affiché : corned beef, choux à la Milanaise et pommes de terre. Traduisons : de l'eau chaude, un ou deux morceaux de pommes de terre abîmées, quelques brins de choux nageant dans le liquide, et deux croquants à jeter aux ordures ! L'amélioration du menu, impossible pendant les premières semaines, a été effective, grâce à la C. D. O. Ces acquisitions, qui se font à nos frais, ne sont pas des produits de remplacement pour les délicats, mais des vivres de supplément, absolument indispensables pour tous, si nous voulons tenir. Pour les livres, depuis quatre mois, nous avons commandé des milliers d'ouvrages ; pas un seul ne nous est encore parvenu. Nous sommes des privilégiés pour les séances théâtrales : pourtant, le chiffre des représentations a été multiplié par trois. Depuis des mois, nous réclamons une troisième couverture. Or la lettre de France ajoute, avec une candeur à faire pleurer : « Je ne t'en envoie pas, car, d'après ce document officiel, c'est inutile. » Quant au mode de couchage, nous avons touché, à notre arrivée, deux kilos de paille ; ils n'ont pas été changés depuis bientôt six mois. Nous sommes sans sacs à viande, et couchons directement sur la paille, ou entre les plis d'une couverture. Notre serviette de toilette, un torchon, a été changée une fois en cinq mois. C'est une vraie névrose du mensonge (1). Une fois de plus, le but atteint se trouve à l'inverse du dessein poursuivi.

Conversations et cours d'allemand. — Rien ne fut plus maladroit que la propagande orale. Nous venions à peine de nous installer que les Allemands voulurent détacher les Bretons de la cause française. Vers la fin du mois d'août, les officiers bretons du camp subirent un interrogatoire serré. D'après ces messieurs nos gardiens, la grande majorité des Bretons en avaient assez de la France. Aussi, cherchent-ils à réaliser un autonomisme intégral. Dans très peu de temps, la Bretagne ne sera-t-elle pas une province indépendante, sous la protection et dans l'orbite du Troisième Reich ? Un civil, commis de la Gestapo, pénètre dans le camp et procède à l'interrogatoire ; tous ceux qui sont originaires des cinq départements bretons doivent le subir. Il faut décliner ses nom, prénoms, profession, domicile, domiciles des parents et de la famille, notions que l'on peut posséder de la langue bretonne. Et le questionnaire se poursuit : « Êtes-vous autonomiste ? Que pensez-vous de l'autonomisme ? Qu'en disaient l'*Ouest-Éclair* et le *Nouvelliste* avant la guerre ? Connaissez-vous de Beauvais et Ropartz ? Combien d'étudiants y avait-il à la chaire de breton de la Faculté de Rennes ? » Que sais-je !

(1) N. P. C., 23 novembre 1940.

On veut tout simplement faire parler. « Connaissez-vous Ropartz? » Un illustre inconnu, gardé aujourd'hui à Berlin, peut-être pour en faire le gauleiter de la Bretagne de demain, dans le rêve du Führer? On fait miroiter aux yeux des Bretons un séjour moins long dans les barbelés, le rassemblement dans un camp où l'on serait mieux traité. A ces offres, alléchantes et vaines, les officiers ne sont pas pris (1).

Comment se laisser tromper par des manœuvres aussi maladroites? Un matin de mai 1941, le lieutenant Buth, un des grands maîtres de l'Abwehr au camp, fait traduire par un censeur à des camarades prisonniers : « Au reste, messieurs, vous serez bientôt nos alliés. » Et, à l'appel, dans une minute d'effusion, il tend la main au colonel Gruyer, le doyen des officiers. Ostensiblement, celui-ci marque un temps d'arrêt; le lieutenant Buth s'empourpre, à la grande hilarité des spectateurs (2).

Cette alternance continuelle d'amabilités et de colères, d'amitiés et de haines, était tout simplement déconcertante. A l'occasion de Noël 1941, le capitaine de vaisseau Schulze, commandant le camp, tint à nous offrir ses vœux. Ils portaient sur le thème : Noël, journée de l'amour. Mais leur péroraison, assez inattendue, s'achevait par le leit-motiv : Mort aux Juifs (3)!

Comment prêter longtemps audience à tous ces maniaques de la propagande, qui nous harcelèrent de leurs démonstrations affectueuses tout au cours de la captivité? Gross-Born fut leur terre d'élection. Une fois au camp d'Arnsvalde, les jeux étaient faits. Pourtant, les assiduités du censeur surnommé « le chasseur de casquettes » sont demeurées légendaires.

A une époque où il était bien porté d'évoquer les théories nietzschéennes, d'appeler les prisonniers à « vivre dangereusement », à poser au surhomme, les Allemands que nous avions sous les yeux, ceux aussi dont nous entendions sans cesse parler, nous donnaient l'impression que le Troisième Reich avait dépassé ce stade : du sérieux et de la dureté au pessimisme et à la tristesse, il n'y a qu'un pas; il nous parut déjà franchi (4).

Maladroits à l'occasion de conversations à bâtons rompus, dans les circonstances fortuites où nous pouvions rencontrer l'un d'eux, les Allemands ne furent-ils pas plus habiles dans les cours qu'ils organisèrent? La plupart des prisonniers, dès les premiers jours, posèrent le principe qu'ils n'y assisteraient pas. Quant à ceux qui furent à Gross-Born les auditeurs assidus des leçons d'allemand prodiguées par ces messieurs, ils me donneront raison si j'affirme que la propagande, essayée souvent de façon plus discrète et plus habile, n'atteignit pas davantage son but.

LA CENSURE DU SERVICE POSTAL

Nouvelles fausses et incontrôlables, périmées et contredites par les événements, rares et censurées, c'est à cette triste situation que nous condamnaient la radio et la presse allemandes, que cette dernière vint directement

(1) N. P. C., 23 août 1940.

(2) N. P. C., 18 mai 1941.

(3) N. P. C., 24 décembre 1941.

(4) N. P. C., 27 août 1940.

d'Allemagne, ou qu'elle nous fût prodiguée par la zone occupée, sous le contrôle de l'envahisseur.

Nous pouvions espérer découvrir un écho plus fidèle de la France, une impartialité plus rigoureuse, dans le courrier reçu de chez nous. Hélas! nos lettres, passées au lit de Procuste, nous arrivaient « caviardées » ou découpées. Écrites par des familles qui n'osaient tout nous dire, — on peut le concevoir aisément, — elles parlaient encore trop au gré de nos censeurs. Au chapitre sur la vie sociale, nous verrons l'organisation et le fonctionnement de ce service, par lequel furent renoués quelques liens avec la famille et la Patrie. Pour le moment, regardons les prisonniers de l'Oflag en lutte avec la censure, pour les lettres arrivant au courrier, pour les documents clandestins glissés dans les colis.

Et d'abord *le courrier* : à la réception des lettres venues de France, une équipe allemande fonctionnait au « camp de pierre », voisin du nôtre; elle classait le courrier par ordre alphabétique et l'acheminait vers la censure. Au début de notre captivité, pour viser nos lettres, — nous étions alors très nombreux, — on comptait environ vingt-cinq censeurs. En février 1942, le camp fort allégé en effectifs, le nombre des censeurs était de l'ordre de quinze. Il en fut ainsi, à peu de choses près, jusqu'à la fin, au camp d'Arnswalde.

Les censeurs étaient placés sous la coupe de Rusher, « Sonderführer » chargé de la surveillance de la censure. Ils lui soumettaient les « cas difficiles », et Rusher présentait parfois ses doléances au Colonel doyen du camp. Tout cet organisme dépendait, non point du commandement allemand, mais bien de l'Abwehr, toute-puissante.

Les premiers mois, la censure nous parut assez douce, sans doute surprise par sa nouvelle tâche, trop peu experte et trop peu subtile. Des détails intéressants parvenaient dans le courrier. Ainsi, en septembre 1940, au moment des tentatives allemandes de débarquement en Angleterre, des formules comme celle-ci : « La mer rejette en ce moment de nombreuses algues vertes », ou encore : « Décidément, nos touristes n'ont pas le pied marin » (1). Ces phrases nous aidaient à faire le point. On peut encore rappeler, à titre d'exemple, cette formule, recueillie dans une lettre aux premiers jours de janvier 1941 : « Ta cousine de Turin est de plus en plus mal (2) ». Malheureusement, ces renseignements étaient rares et le contrôle, très vite, devint assez rigoureux. L'habitude de la censure rendait nos vérificateurs plus habiles. Sur la lettre parlant de Turin, le censeur avait écrit en marge : « Pourquoi ne pas dire tout simplement l'Italie? » Au contact des Français prisonniers, les Allemands allaient-ils apprendre à devenir spirituels?

Difficile de recevoir des nouvelles de France? Il était non moins malaisé, sauf conventions clandestines établies à l'avance, d'en faire parvenir à nos familles. Au début de la captivité, il fut interdit de dévoiler la position géographique du camp qui nous servait de résidence provisoire. On nous

(1) N. P. C., 17 septembre 1940.

(2) N. P. C., 8 janvier 1941.

intima l'ordre de ne point parler dans nos lettres des loulous, ces chiens célèbres de Poméranie (1).

Nous ne pouvions davantage parler à cœur ouvert de nos conditions d'existence. Un jour, un camarade avait écrit : « La vie devient impossible dans les chambres : froid, humidité, condensation. On se demande comment on peut tenir. » Le censeur retourna la lettre à l'expéditeur, avec cette mention d'une savoureuse délicatesse : « C'est vrai; mais ce n'est pas à dire à vos familles » (2).

Nous sommes partagés entre deux désirs : renseigner les nôtres avec exactitude, afin qu'ils puissent nous suivre de plus près dans notre éloignement douloureux; mais c'est les attrister, sans appréciable bénéfice; et puis les censeurs interviennent; ou bien tout leur cacher, et leurs lettres renferment des questions nombreuses et pressantes, auxquelles nous n'osons pas répondre, par crainte de voir notre courrier arrêté et jeté à la corbeille.

Au long de la captivité, jusqu'en juin 1944, date à laquelle tout contact régulier devint impossible avec la France, nous dûmes jouer avec nos censeurs au chat et à la souris. Douleur de ne pouvoir dire ce qu'on pense, de ne pouvoir apprendre ce qu'on brûle de savoir.

Cette obligation de se taire, entraînait des incompréhensions réciproques parfois néfastes. Ces erreurs n'étaient pas toujours corrigées par les rapatriés, qui pratiquaient le plus souvent, eux aussi, la même discrétion de commande. Dans le *Journal du Centre d'Entraide*, un camarade recopie les notes remises à sa famille par un rapatrié pour la rassurer sur notre sort. Et il ajoute : « Il y a dans ce texte des vertus de réconfort officiel que je laisse à chacun le soin de déceler et d'apprécier » (3). Suivent des considérations optimistes sur notre camp, l'état sanitaire, l'alimentation suffisante, le paiement régulier des soldes, les consolations spirituelles abondantes; la seule plainte relevée porte sur le manque de livres de lecture.

Ce que les lettres ne pouvaient nous livrer, *les colis* parfois nous l'apprirent, qui portaient des plis clandestins.

Au bout de quelques mois, les censeurs ayant découvert un certain nombre de messages camouflés, crurent indispensable de joindre aux formules de notre courrier-départ, des « Règles concernant la correspondance avec les Prisonniers de Guerre ». On y relève deux articles très clairs, si le français n'en est point parfait. « Article 6 : Aucune correspondance, sous aucune forme, ne doit pas (*sic*) être jointe à un colis... Article 8 : Il est utile de mettre dans chaque paquet une double adresse ainsi qu'un inventaire. Toute autre inscription à l'intérieur du paquet est défendue. La correspondance doit passer séparément par la poste » (4).

Tandis que la captivité se prolongeait, le contrôle des colis alla s'aggravant, car les Allemands continuaient d'y découvrir des objets et des documents défendus. Quelques lettres passaient néanmoins, des papiers d'identité, des marks. Les censeurs étaient-ils toujours dupes? A certaines époques,

(1) N. P. C., 9 octobre 1940.

(2) N. P. C., 8 janvier 1941.

(3) C. E. A., n° 74, mai 1955.

(4) Document retrouvé dans le courrier adressé à ma famille pendant la captivité.

les documents furent très nombreux; nous avions l'impression que le contrôle tentait de limiter les dégâts sans prétendre les empêcher tout à fait. Au reste, les camarades rapatriés connaissaient fort bien les procédés les plus commodes. Ils savaient les méthodes du contrôle allemand des colis dans notre camp, pour les avoir eux-mêmes maintes fois subies; ils renseignaient les familles sur les cachettes possibles et les lettres clandestines couraient moins de risques.

La fin de notre séjour à Gross-Born, au cours du premier trimestre 1942, fut marquée par un raidissement dans le contrôle des colis à l'arrivée. Tous les emballages furent confisqués, non seulement celui qui protégeait l'ensemble de l'envoi, mais encore les papiers et cartonnages qui contenaient les vivres : pâtes alimentaires, biscuits et autres denrées. Sous peine de voir mélanger sans vergogne les produits les plus hétéroclites, nous étions dans l'obligation d'apporter à la perception des récipients nombreux. Sans doute, les documents clandestins se multipliaient-ils (1)? Quelque dix jours après, on signalait, en effet, à travers le camp, l'arrivée massive de papiers camouflés. Tout semblait propice aux familles pour les cacher à nos gardiens : coffrets, porte-photos en cuir, reliures, os de poulets, etc. (2).

Bientôt, les dentifrices n'existant plus en Allemagne, du moins pour les prisonniers, nous fûmes dans l'obligation d'en faire venir de France. Mais ils devaient obligatoirement nous être livrés en savons; le moindre tube à l'arrivée était ouvert et vidé de son contenu (3). Aux officiers qui se plaignaient de la lenteur de la distribution des colis stockés au magasin allemand, les censeurs répondaient : la faute incombe à ceux qui reçoivent de France des documents interdits. Force nous est de reconnaître que, parfois, les prisonniers se montraient d'une insigne maladresse. Ainsi celui qui écrivait en clair dans une lettre à sa famille : « Merci pour la lettre mise dans le cake et bien arrivée » (4). Était-ce pour le plaisir de narguer les censeurs? Toujours est-il que la distribution des colis n'en fut point accélérée, au contraire!

Au cours de ce mois de février 1942, nous fûmes informés qu'un ultime avertissement à nos familles serait joint aux vignettes qui allaient partir. Il préviendrait les nôtres que toute lettre dans les colis était interdite. En cas de fraude, les paquets reçus seraient distribués, non pas aux destinataires, mais aux officiers nécessaires (5). De fait, les vignettes bleues que nous touchâmes le 21 mars, étaient accompagnées d'un papillon vert, libellé de la manière suivante : « AVIS IMPORTANT. Désormais tout colis contenant des nouvelles clandestines ne sera plus remis au destinataire, mais le contenu sera confisqué en faveur des prisonniers de guerre nécessaires. La Censure de l'Oflag II D (6). »

Ce fut, de la part de nos scrupuleux censeurs, peine perdue. La fraude

(1) N. P. C., 14 janvier 1942.

(2) N. P. C., 25 janvier 1942.

(3) N. P. C., 9 février 1942.

(4) N. P. C., 9 février 1942.

(5) N. P. C., 18 février 1942.

(6) N. P. C., 22 mars 1942.

se poursuivait. Sans doute valait-il mieux courir des risques et recevoir de précieuses nouvelles. Et puis, les colis confisqués ne sortaient pas du camp : c'était une consolation pour les fraudeurs, s'ils étaient découverts.

Assez souvent nous parvenaient des livres et des revues, voire des manuscrits. Tous ces documents devaient passer à la censure. Une fois reçus, le destinataire y inscrivait son nom, son matricule, son adresse (bloc, baraque et chambre). Ces livres, revues, journaux, cours manuscrits, étaient alors enregistrés par un officier français sur un cahier, puis portés au censeur.

Au début de la captivité, du moins dans notre Oflag, il n'y eut pas de liste officielle, de catalogue d'ouvrages interdits; le censeur en décidait lui-même, au gré de son inspiration, de sa fantaisie. En janvier 1942, nous l'avons vu, des instructions plus précises parvinrent de l'O. K. W. A notre intention avait été dressé un répertoire, portant les titres des ouvrages à confisquer; il formait un véritable volume.

La première année, certains documents, imprimés ou manuscrits, disparaissaient entre le moment où ils étaient extraits du colis et celui où ils devaient être remis au censeur. Leur enregistrement et leur transfert par les Français jusqu'au bureau du censeur rendaient possibles quelques détournements. Les Allemands s'en aperçurent-ils? Ces intermédiaires furent supprimés. Il n'y eut plus d'enregistrement avant la censure; le livre, la revue, le journal passa directement, du soldat qui ouvrait le colis, au censeur lui-même.

Le barrage ne fut jamais absolu, et laissa passer quelques œuvres que le catalogue eût prescrit de confisquer. Parfois aussi, avec un peu de chance, nous arrivions, au prix d'une cigarette, ou d'une barre de chocolat, à corrompre le soldat préposé à la fouille. C'est ainsi que je vis arriver dans l'un de mes colis, l'encyclique du Pape Pie XI : « Mit brennender Sorge », adressée aux catholiques d'Allemagne en 1937, pour condamner les erreurs du racisme et du néopaganisme. Après une seconde d'hésitation, la brochure disparut dans ma poche. La couverture en fut camouflée le jour même; peu d'ouvrages religieux connurent autant de vogue dans le camp.

Le catalogue de l'Index des livres comptait environ 125 pages, contenant au moins 20 titres chacune, soit un minimum de 2 500 livres interdits. Certains noms d'auteurs, comme celui de Charles Maurras, portant censure de toutes les œuvres, cela devait facilement accroître le total des livres prohibés à 4 ou 5 000 ouvrages.

En février 1942, un deuxième catalogue, l'Index des œuvres musicales, fut envoyé au camp. La vigilance allemande redoublait. Ainsi furent arrêtées des œuvres de Mendelssohn et de Darius Milhaud.

Pendant le séjour à Gross-Born, au moins jusqu'au milieu de 1941, quand un livre était confisqué par la censure, l'intéressé en était avisé. Ainsi je fus averti que l'ouvrage de Marguerite Bourcet : « Un couple de tragédie : Le duc et la duchesse d'Alençon », ne me serait pas remis (1). Plus tard, cette mince consolation nous fut elle-même refusée. Confisqué, le livre était définitivement perdu; parfois, pour des livres de grande valeur,

(1) Paris : Librairie Perrin.

les Allemands autorisèrent, par exception, leur réexpédition vers la France.

En quelques circonstances, devant la masse de documents qui affluaient, la censure se détendit. C'est ainsi que, pour la préparation de plusieurs expositions, celle du « Rayonnement de la France dans le monde » ou celles de la Vierge ou des Missions, toutes les revues envoyées de France furent tout juste marquées d'un coup de tampon sur leur couverture, et rapidement livrées. Dans un raffinement de brute, chaque fois que la chose avait été possible, le censeur avait imprimé son cachet, avec usure, sur des portraits de la Vierge ou des effigies de saints.

Ainsi, au long de la captivité, trop peu à notre gré, et de façon tellement irrégulière et partielle que cela ne pouvait suffire à notre information, des nouvelles parvinrent au camp. Dans leur animosité contre leurs alliés italiens trop faibles, les Allemands laissaient eux-mêmes percer leur rancœur dans les journaux qu'ils nous vendaient. Dès le mois de décembre 1940, nous savions que les Anglais avaient infligé aux Italiens une défaite en Cyrénaïque. Les textes précisaient qu'en quatre jours, les troupes du Duce, sans doute fidèles à sa devise : « *Tenere duro* », avaient reculé de cent kilomètres (1). Les Anglais venaient de reprendre Sidi-Barani, Sollum et Fort Capuzo.

Au total, ces nouvelles étaient rares et fragmentaires. Et ce fut, de la part des animateurs du journal parlé au camp un véritable tour de force de recueillir quotidiennement les parcelles qui avaient pu filtrer, de les passer au crible d'une rigoureuse critique et de les assembler pour nous les transmettre.

Incontestablement, malgré les ruses déployées, nous fûmes mal renseignés sur les événements politiques et militaires, surtout pendant notre séjour à Gross-Born. Plus tard, quand nous fûmes à l'Oflag II B, les nouvelles captées par les postes clandestins devaient nous être d'un précieux secours.

Ignorant trop ce qui se passait dans le monde, nos familles connaissaient-elles la vie que nous menions en captivité? Un peu moins mal sans doute, par le truchement de nos camarades rapatriés. J'ai retrouvé, parmi des papiers de famille, des notes prises par ma mère au récit de prisonniers rentrés du camp en 1940 et 1941. Sans doute se proposait-elle de les transcrire ensuite pour les transmettre à tous les miens. Elle connut ainsi, par un officier ayant quitté l'Oflag, le 15 septembre 1940, et tôt rentré en France, l'effectif initial du camp, son emplacement géographique et l'essentiel des conditions de notre vie; le logement s'y trouve décrit, le matériel de couchage ainsi que des détails sur notre nourriture. Au dire de cet officier, nous aurions été unanimement déçus par le contenu des premières lettres reçues de France, insuffisamment documentées. Nous avions une telle fringale de nouvelles, que le courrier nous apportait trop peu de détails. Un autre officier, rapatrié en 1941, laisse un compte rendu plus complet encore; ayant connu le premier hiver à Gross-Born, il conseille d'envoyer des lainages et des sous-vêtements chauds, car le chauffage est précaire.

(1) N. P. C., 22 décembre 1940.

Une petite quantité de charbon est allouée chaque semaine; le bois est fourni par des souches que les officiers, par petits groupes et encadrés, vont de temps en temps arracher dans les bois voisins.

Au sujet des lettres de France, ce camarade précise :

Sont généralement désirées par les prisonniers les nouvelles détaillées sur la famille, mais également sur la situation générale. On ne saurait cependant recommander assez de prudence, dans l'intérêt même du prisonnier.

Et enfin :

Rapports avec la population civile : inexistants. Le camp est d'ailleurs enclavé dans un terrain militaire allemand. Les nouvelles ne sont connues que par la lecture des journaux allemands et de la correspondance reçue (1).

Les retours en France furent rares. Isolés de tout, incapables de dire franchement ce que nous éprouvions, nous eûmes du moins la consolation de connaître un peu moins mal ce qui, sans nous, se passait dans le monde : la radio clandestine nous fut un précieux réconfort.

LES MISSIONS EN VISITE AU CAMP

Il peut sembler étrange de classer les missions effectuées au camp parmi les obstacles que nous avons rencontrés. N'étaient-elles pas destinées, dans la pensée des organisateurs, à nous venir en aide et à nous protéger? Pourtant, les plus importantes d'entre elles, celles de la mission Scapini, qui remplaçait en principe la puissance protectrice auprès de la puissance détentrice, furent si décevantes que je ne crois pas devoir les présenter sous une autre rubrique.

Les missions Scapini. — Si l'on en croit la presse de zone occupée, la France bénéficie, de la part du Troisième Reich, d'une générosité exceptionnelle. Au lieu de se voir contrainte de recourir à une puissance protectrice pour la défense de ses prisonniers, elle a obtenu l'insigne faveur de les protéger elle-même.

Georges Scapini, ambassadeur de France, gagne Berlin avec ses services; il est chargé de cette délicate fonction. Il est aveugle. Est-ce un symbole? Le 20 août 1940, il commence d'organiser le Service Diplomatique des Prisonniers de Guerre. Le 16 novembre 1940, par un accord de Berlin, la France est sa propre puissance protectrice. Une délégation française de dix membres, chargés de visiter les camps, s'installe à Berlin. En fait, cette mission diplomatique comptera bientôt 15 visiteurs, 15 visiteurs pour 83 Stalags et Oflags et plus de 80 000 Arbeitskommandos (2). Et voici les premiers succès remportés : le Service Diplomatique des Prisonniers de Guerre

a négocié et obtenu... la reprise du rapatriement des sanitaires et le retour des blessés et des malades, uniquement sur décision des médecins allemands, alors que

(1) Papiers de famille (1940-1941).

(2) *Vrai*, n° 8, 15 avril 1942, page 1.

les commissions médicales mixtes prévues par la Convention de Genève eussent fonctionné d'une manière beaucoup moins libérale pour les intéressés... Elle a obtenu les promenades hebdomadaires sans surveillance dans un certain périmètre (1).

Qu'auraient pensé les prisonniers de l'Oflag s'ils avaient eu sous les yeux, en mai ou juin 1942, les phrases savoureuses de cet article? Les rapatriements des malades étaient suspendus; quant aux promenades sans surveillance, pour d'autres peut-être, mais pas pour nous! Cet article est de 1942. Mais dès le mois de novembre 1940, sans doute en don de joyeux avènement, *Paris-Soir* gratifiait les Français de zone occupée d'un texte alléchant : « Nos prisonniers vont connaître un sort meilleur. A la demande de l'ambassadeur Scapini, le Führer permet » ... et le rédacteur énumère :

En raison des désirs que l'ambassadeur Scapini a formulés au nom du Gouvernement français concernant les prisonniers de guerre se trouvant en Allemagne et en zone occupée, le Führer a accordé ce qui suit...

Ce qui suit? Libération des pères de famille de quatre enfants mineurs, wagons de colis de Noël, mission française installée à Berlin, correspondance mensuelle, rapatriement des sanitaires disponibles, travail selon les aptitudes, rapatriement accéléré des grands malades et blessés (2). Plutôt que d'épiloguer sur ces alléchants débuts, trop prometteurs pour être entièrement tenus, cherchons à voir l'action de la mission Scapini à l'occasion de ses visites dans notre Oflag.

Au cours des années 1941, 42, 43 et 44, le camp a reçu six visites de la mission Scapini, dont une hors-série pour annoncer notre déménagement. Voici leurs dates :

Oflag II D	21 juillet 1941	visite de deux délégués	
	23 novembre 1941	visite de deux délégués	
	1 ^{er} mars 1942	visite d'un délégué	
	21 avril 1942	visite d'un délégué	(hors série)
Oflag II B	20 septembre 1943	visite de deux délégués	
	août 1944	visite de deux délégués	

Première constatation possible : le nombre des visites n'a pas été exagéré! Le Rapport du Comité International de la Croix Rouge, parlant de la visite des camps, dit :

Un certain nombre de restrictions avaient été imposées par les Autorités allemandes. Outre la nécessité de soumettre un programme de visites et d'être accompagnés par des représentants du Haut Commandement de l'armée (O.K. W.), le Ministre des Affaires Étrangères avait limité le nombre des visites à trois par an pour chaque camp (3).

Il s'agit, il est vrai, dans ce texte, des délégués de la Croix Rouge Internationale. Le motif allégué? pour ce qui concerne les Français, les camps étaient déjà visités par les représentants de la mission Scapini, par des

(1) *Vrai*, n° 8, 15 avril 1942, page 12.

(2) *Paris-Soir*, mercredi 20 novembre 1940, page 1.

(3) Rapport à la 17^e Conférence Internationale de Stockholm, 1948, volume I, page 244.

missions d'inspection allemandes, etc. Notons que, pour une nation dite favorisée, nous ne fûmes pas choyés, du moins à l'Oflag II B.

Par souci de loyauté, je dois ajouter qu'à deux reprises, au cours de l'année 1942, le Colonel doyen rencontra, une première fois l'ambassadeur Scapini lui-même à Stargart le 11 octobre, et une seconde fois le général Dideley, à Stargart également, le 16 novembre. Chaque fois, notre Doyen devait nous rapporter des renseignements et des « consignes ».

Il est intéressant de relever les principaux résultats de ces différentes visites.

La première de toutes, le 21 juillet 1941, ne fut guère qu'une prise de contact avec les délégués qui nous visitaient à Gross-Born. Selon le rapport lu dans les baraques le lendemain même de leur passage, quelques réclamations leur furent adressées. Il leur fut notamment signalé que la désinfection de l'eau du camp était insuffisante, que les officiers français étaient déroutés par l'humeur changeante du médecin allemand. L'aumônier du camp fit remarquer à nos visiteurs que les malades, venant à l'infirmerie des kommandos voisins, arrivaient à bout de forces, tremblants de fièvre, couverts de vermine, et qu'ils portaient des vêtements et du linge particulièrement misérables. Bonne note fut prise (1). Mais quand nous quitâmes ce premier camp, après un délai de plus de neuf mois, rien n'avait été changé.

Le 23 novembre 1941, nous reçûmes une deuxième visite de la mission Scapini (2). Un rapport, cette fois en bonne et due forme, nous fut communiqué le lendemain. Le capitaine Hamelin, Recteur de l'Université du camp, avait été chargé de sa rédaction. Il était intitulé : « Résumé de l'amphi. des délégués Scapini ». Je pris la peine de le transcrire, ce qui me permet de le reproduire fidèlement.

Dans notre situation, la nation victorieuse autorise d'ordinaire la protection d'une nation neutre. Par faveur, la France a obtenu d'être elle-même la protectrice de ses propres prisonniers.

I. — *Le Maréchal et les prisonniers*

Le 12 août 1941, le Maréchal a réclamé tous les prisonniers et établi un plan général de rapatriement. L'Allemagne a refusé. Le pourquoi de ce refus ? la guerre n'est pas terminée ; tous ses hommes sont au combat, y compris des pères de six enfants. Elle a besoin de la main-d'œuvre française : la main-d'œuvre russe sera utilisée en Russie. L'Allemagne doit demeurer fidèle à la politique de l'Axe. Elle ne peut rien céder à la France sans qu'il y ait compensation pour l'Italie. Or, la France ne peut pas admettre les exigences italiennes. Alors...

Le Maréchal a voulu prendre contact avec les prisonniers, du point de vue moral. Un message leur a été adressé, non remis au camp jusqu'à ce jour. En tout cas, ses consignes se résument en quatre mots : *silence* dans les conversations comme dans les correspondances ; *discipline*, tous et totalement derrière le Maréchal, sinon nous compliquons sa tâche. Le travail de nos hommes dans les kommandos, nos réalisations dans les Oflags, ont provoqué de l'étonnement et un courant de sympathie ; il faut continuer dans ce sens. *Correction*, attitude qui facilite la « collaboration » ; enfin *dignité* : ne pas surenchéris naïvement sur cette politique de « collaboration ». D'ailleurs, nous ne connaissons pas le contenu réel de cette politique.

(1) N. P. C., 22 janvier 1942.

(2) N. P. C., 23 novembre 1941.

II. — *Le Maréchal et la France*

Difficultés énormes : les unes viennent de la défaite, immense. Beaucoup semblent déjà l'avoir oubliée. En réalité, le Maréchal a cinq Français à gouverner : France libre, France occupée, France interdite, France coloniale et France captive. La France est envahie, ruinée aux quatre cinquièmes, sans stocks, soumise au blocus, aux réquisitions, à la pénurie d'hommes. D'autres difficultés viennent de la continuation de la guerre : bombardements, propagande étrangère (radio, inspiration d'assassinats, etc.). D'autres encore viennent des Français eux-mêmes : activité des anciens partis, profiteurs, anciennes associations, gens installés dans la défaite, attentistes, trusts, esprit égoïste d'un trop grand nombre.

Or, le Maréchal veut relever la France; il veut vaincre et il vaincra toutes ces difficultés. Il en a les moyens et la santé personnelle. Il mène personnellement et directement la politique de la France, quoi qu'on en dise. Il n'est pas qu'un drapeau. Ceux qui disent cela, se trompent ou mentent. Mais il a besoin pour cette œuvre de tous les Français qui l'aident et lui consentent des sacrifices immenses. Prendre exemple sur les Allemands, tous tendus jusqu'à la victoire : malgré les bombardements, malgré les pertes dont les familles se glorifient et qui acceptent, pour le destin de la Patrie. En Allemagne, l'opinion est disciplinée, mais avec trois principaux courants : celui qui est fidèle cent pour cent à l'Axe, et ce n'est pas le plus important; celui d'un compromis avec l'Angleterre, aux dépens de la France; enfin celui d'une politique de collaboration avec la France, et ce courant paraît, en ce moment, le plus important.

III. — *Le Maréchal et sa politique*

A l'extérieur : le Maréchal pratique une politique de « collaboration ». Il faut que nous soyons derrière lui. Or, dans l'opinion publique française, comme dans la correspondance des prisonniers, cinq tendances se font jour :

- a) je ne suis pas pour la collaboration;
- b) je suis pour la collaboration, parce que je pense que le Maréchal n'est pas sincère;
- c) je suis pour la collaboration, à contre-cœur, parce que je suis discipliné;
- d) je suis pour la collaboration, par raison;
- e) je suis pour le Maréchal, parce qu'il est pour la collaboration.

Le Maréchal ne veut ni des a), ni des b), ni des e). Il veut des c) et des d) et souhaite que les c) deviennent des d). Des événements importants, militaires et diplomatiques, se sont produits depuis notre défaite; d'autres peuvent se produire. Si le Maréchal doit modifier sa politique extérieure, il le dira. Ce qu'il veut, derrière lui, c'est de la stabilité et non de la versatilité.

A l'intérieur : la politique intérieure du Maréchal est contenue dans ses messages. Pas un mot à ajouter, pas un mot à retrancher. Mais l'œuvre s'opère lentement, au milieu de toutes les difficultés. Les messages sont sujets à des compléments, des additions ou des rectifications; mais les buts sont ceux qui y sont indiqués. Le Maréchal veut faire une France « unitaire », et non pas « totalitaire », par une révolution nationale, d'aspect et d'esprit essentiellement français. Sa politique a déjà donné des résultats : la France vit, or la question du destin de la France s'est posée et peut se poser encore; la France a un gouvernement à elle, et qui gouverne; la France a obtenu des rapatriements : 300 000 de France et 200 000 d'Allemagne. Les conversations continuent. La France, prochainement sans doute, verra le rétablissement de son ambassade à Berlin, comme celle de Berlin à Paris. Scapini probablement sera choisi. Un mot sur l'importance de sa mission : 60 stalags, 20 oflags, 80 000 kommandos; et sur l'ascendant qu'il a su prendre dans les milieux diplomatiques de Berlin.

Conclusion : La France se relève, au milieu de mille périls. Ces dangers écartés peuvent renaître à tout moment. Il nous faut faire passer avant tout l'intérêt du pays. Pour cela, nous soustraire le plus possible à l'influence de la presse, surtout celle de zone occupée. Les journalistes en sont peut-être sincères, mais ils n'ont pas en mains toutes les informations du Gouvernement. Au reste, personne ne peut rivaliser de patriotisme et d'autorité morale avec Pétain. Faisons passer l'esprit de

discipline avant l'esprit de critique, avant l'esprit critique. Il y va de notre libération; il y va du destin de la France. A la France captive de se créer un esprit civique vivace et notoire. Il nous faut dire et écrire que nous sommes derrière le Maréchal, pour sa politique, pour toute sa politique. Nous n'avons ni un mot de plus, ni un mot de moins à dire. Pétain veut le salut de la France; il nous faut le vouloir avec lui (1).

Ni un mot de plus, ni un mot de moins à dire? La consigne fut très mal suivie. Et ce résumé, qui fit le tour des baraques, suscita, comme on peut le penser, des commentaires passionnés et contradictoires. Pendant plusieurs semaines, ce fut le thème essentiel des conversations des prisonniers dans le camp. La plupart ne comprenaient pas qu'on leur demandât pareille attitude; certains ne voulaient pas s'y soumettre. Pour beaucoup, Pétain méritait d'être suivi pour la tâche entreprise en France; mais quand il était question de problèmes extérieurs, leur fidélité s'arrêtait net.

Tout finit par s'apaiser. Quelques semaines encore, et le journal du camp ironisait sur la visite des délégués Scapini :

Remerciez beaucoup M. Scapini de sa bienveillante sollicitude; je me trouve ma foi très en sûreté ici, je sens que j'y prends racine et pour que, sur ces racines, mon arbre porte ses fruits, je songe très sérieusement à faire venir ma femme (2).

Le 1^{er} mars 1942, pour la troisième fois, l'ambassade Scapini vint nous rendre visite; cette fois, un seul délégué. Je transcris de nouveau le rapport officiel des chefs de baraque :

Compte rendu de la visite du délégué Scapini au colonel Vendeur :

La presse de zone occupée est complètement sous contrôle allemand : Déat et Luchaire, pour des motifs particuliers (?), d'autres simplement pour pouvoir toucher du papier; d'autres encore, anciens prisonniers, libérés sous certaines conditions; donc presse qui n'a rien de français et qui est pire que la presse allemande.

En zone libre, certains directeurs de journaux n'ont pas encore compris; d'où de fréquentes suspenses de journaux.

Doriot manifeste de la sympathie pour le Maréchal, sans plus.

Le Maréchal affirme que le plus grand danger pour le moment est le bolchevisme, d'autant plus dangereux que la misère est plus grande en France, d'où une propagande beaucoup plus facile.

De Brinon ne fait jamais de déclarations officielles, mais des interviews de journaliste, où il donne son point de vue strictement personnel.

La collaboration? pour le moment, elle est à sens unique, et la France en fait seule les frais. Le Maréchal continue de souhaiter franchement une entente entre les deux pays. Exemple de blessés allemands soignés dans les hôpitaux de zone libre, surtout sur la Côte d'Azur.

Une nouvelle réquisition allemande a eu lieu : 1 000 locomotives, sur 5 000 qui restaient (5 000 déjà avaient été prises), et 51 000 chevaux, sur environ 600 000 restants.

Travailler à maintenir l'unité de la France.

Garder un silence absolu.

Manifester de la solidarité par une aide efficace apportée au Secours National.

Pertes allemandes? chiffres donnés par le Dr Brahn : 2.000.000 de tués depuis le début de la guerre : « Le Gouvernement allemand n'hésitera pas à faire un sacrifice au moins égal l'été prochain » (du même).

(1) N. P. C., 25 novembre 1941.

(2) E. L. S., n° 15, 11 décembre 1941.

Question des otages à garder parmi les malades rapatriables en compensation des évadés : c'est un ordre de l'O. K. W. en discussion; un sursis à cette mesure est possible. Les évasions d'Oflag sont en nombre insignifiant par rapport aux évasions de stalags, beaucoup moins surveillés, et dont le nombre est fantastique. Les Allemands prévoient 400 000 prisonniers au printemps prochain en promenade sur les routes d'Allemagne (sur 1 500 000, la proportion est impressionnante).

Italie : vrai poids mort pour l'Allemagne. Il y a environ 300 000 soldats allemands en Italie pour le maintien de l'ordre.

Ravitaillement en France : peu brillant; en Espagne, c'est presque la famine.

Plan de libération massive des prisonniers à l'étude? échange de 50 000 prisonniers de zone occupée contre les cloches de cette zone; échange de prisonniers Nord-Africains contre de l'arachide?

Pour ces projets, rien d'officiel n'a été dit au colonel par le délégué Scapini (1).

Même son de cloche que la précédente visite. Pourtant, les camarades remarquent que l'exhortation à emboîter le pas est moins nette : travailler à maintenir l'unité de la France, garder le silence, aider par solidarité le Secours National, tous sont d'accord. Il n'y a plus d'appel à suivre aveuglément, dans le sens de la collaboration; pourquoi cette réserve nouvelle? Au fait, que nous apportait le délégué? son point de vue personnel? celui de l'ambassadeur Scapini? celui du Gouvernement de Vichy? autant de points d'interrogation qui se dressaient. Nous étions dans l'impossibilité totale d'obtenir la moindre précision sur des problèmes majeurs. La même incertitude inquiète nous hantait.

Un mois et demi plus tard, le 21 avril 1942, un délégué de l'Ambassade était à nouveau dans nos barbelés. En dehors des visites normales, il nous était adressé pour nous annoncer

un départ imminent du camp pour un autre, mieux installé, en pierre, à 100 kilomètres plus à l'ouest. En principe, le départ aurait lieu vers le 1^{er} mai. Grosses discussions dans le camp : ce ne serait pas une dislocation, comme certains le craignent, mais un simple transfert, avec tous les services (2).

Le lendemain, 22 avril, fidèle à ma coutume, je pris note de la façon la plus exacte et la plus complète, du « Rapport officiel » qui nous fut transmis.

Le délégué est venu pour annoncer ou confirmer un très prochain départ. Un coup de téléphone, reçu ce matin, précise que ce serait dans quinze jours ou trois semaines au plus tard. Ce changement était prévu depuis octobre 1941, en vue d'une meilleure installation. Le nouveau camp comporte des bâtiments confortables, une salle de culture physique, des possibilités de baignade. Chaque officier devra transporter ses bagages personnels; les bagages collectifs (bibliothèques, instruments de musique, décors de théâtre, etc.) seront transportés par les soins des Allemands.

Il est ajouté quelques renseignements :

Toutes les demandes écrites remises au délégué auront leur réponse à une prochaine visite. La relève des médecins de réserve est à l'étude. L'abbé Rodhain, aumônier général des prisonniers, espère avoir l'autorisation de visiter les camps d'Allemagne. La situation générale de la France sera exposée à la prochaine visite :

(1) N. P. C., lundi 2 mars 1942.

(2) N. P. C., 21 avril 1942.

un délégué Scapini est à Vichy en ce moment. En Allemagne? le délégué, fondé de pouvoirs de Saint-Gobain en Allemagne, donne ici ses impressions personnelles : on constate une certaine nervosité à la suite des événements russes; mais les Allemands sont décidés à tout supporter jusqu'au bout; c'est une erreur de compter sur un écroulement de l'Allemagne; les délégués, au cours de tous leurs voyages de camp en camp, n'ont jamais entendu parler d'une seule émeute; l'armée allemande garde une cote énorme. Cet hiver, sur le front Est, les Allemands ont effectué un repli de cent à deux cents kilomètres, mais en aucun point le front n'a été enfoncé. Ce repli avait été prévu dès le début de l'hiver par Von Brauschitch, ce qui explique son « limogeage »; mais le repli a cependant été réalisé après son renvoi. L'Allemagne poursuit actuellement un gigantesque effort pour sa prochaine attaque en Russie. Enfin, les renseignements reçus par lettres clandestines sur l'entrevue de Saint-Florentin seraient exacts, malgré les démentis du Maréchal (1).

Aucune donnée vraiment nouvelle. Ce qui nous eût le plus intéressé, la situation générale de la France, était remis à la prochaine visite! Dans quels délais? Et puis, nous fûmes absorbés par les préparatifs matériels de notre changement de camp. Les remous provoqués par cette visite hors-série furent moins vifs. L'accoutumance jouait-elle déjà, ou la désaffection?

Ce fut alors la triste période des premiers mois d'Arnsvalde. Les sanctions Giraud étaient appliquées, et cela jusqu'en septembre. A peine les occupations « normales » de notre vie de captifs avaient-elles été rétablies, que nous fûmes mis au courant d'une cérémonie sensationnelle. A l'hôpital de Stargart, Scapini en personne allait venir pour l'inauguration d'un monument à nos morts. Autour de cette démonstration, les Allemands faisaient un gros battage. Le 11 octobre, une délégation partie du camp, nous représentait à cette cérémonie. Elle comprenait : le colonel Vendeur, doyen des officiers; le commandant Imbert, son officier adjoint; le capitaine Hamelin, Recteur de l'Université; le lieutenant Brière et le lieutenant Lamy. Chose qui nous choqua, la délégation ne comprenait personne du Centre d'Entraide ni aucun aumônier. L'interprète choisi pour la circonstance n'était point non plus l'interprète officiel, le lieutenant Robin. Une gêne planait sur le camp (2).

En tout cas, ce n'était plus l'ambassadeur Scapini ou ses délégués, qui venaient en visite jusqu'à nous; c'était une représentation du camp qui se rendait jusqu'à eux. Quelques jours après, la version officielle des « conversations diplomatiques » de Stargart nous fut transmise. Voici ce que, en qualité de chef de chambre, j'ai enregistré et noté au Rapport du bloc I sur mes « tablettes » de prisonnier :

Laval dit : Je souhaite une victoire allemande; c'est une victoire européenne où la France qui aide, aura son mot à dire. Telle est la politique du Maréchal. Situation en France? La France se revalorise, se relève lentement. Excellente santé physique et intellectuelle du Maréchal. Politique étrangère française : la France a, prisonniers, 40 p. 100 de ses moyens de reproduction (*sic*). Et pourtant, 600 000 hommes ont été rapatriés sur 1 800 000 et 34 000 officiers sur 55 000.

Travail en Allemagne : Ma position personnelle, — c'est Scapini qui parle, — qui est fonction de ma politique des prisonniers, est favorable au travail en Allemagne. Il y va de l'intérêt de l'officier; et puis il faut reprendre contact avec les

(1) N. P. C., 22 avril 1942.

(2) N. P. C., 11 octobre 1942.

hommes. Le général Bridoux, ministre de la Guerre, après une attitude très réticente, a fini par admettre le point de vue de M. l'ambassadeur Scapini.

Évasion Giraud : en prison près des lacs italiens, dans un parc, avec droit de promenade. A refusé de donner sa parole d'honneur de ne pas s'évader. Mais, il était alors question de libérer les classes 21, 22 et 23, de transformer les prisonniers de guerre en travailleurs libres, avec quinze jours de permission par an, par roulement de 100 000 prisonniers chaque mois. Après de Giraud, des démarches ont été entreprises pour son retour en Allemagne : de Scapini, démarche Laval-Abetz, double démarche du maréchal Pétain, lettre de Hitler à Scapini, dans laquelle le Führer dit qu'il comprendrait cette évasion si le général Giraud avait été guidé par un point de vue patriotique, pour servir son pays, et non par un point de vue égoïste, pour rentrer chez lui.

Sanctions : beaucoup sont stupides.

Lancement de la relève : pour réamorcer les contacts entre l'Allemagne et la France.

Enfin, il n'y a pas deux maréchaux, un de façade et un autre; il n'y en a qu'un seul.

Et, pour terminer et redonner du courage aux prisonniers :

Au nom du Gouvernement, je crois pouvoir vous dire : je pense que c'est votre dernier hiver de captivité (1).

Le malaise s'aggravait. Nous n'étions plus d'accord; certaines affirmations nous paraissaient d'énormes mensonges. La radio allemande, le 3 juillet 1940, avait annoncé 29 000 officiers prisonniers seulement. Et puis, le problème du travail en Allemagne, auquel Scapini se disait favorable, révoltait l'immense majorité des officiers du camp. L'évasion Giraud nous était présentée sous la forme d'un conte à dormir debout. La dernière phrase elle-même, qui parlait de notre « dernier hiver de captivité », — nous étions devenus sceptiques, — sonnait horriblement faux. Ce fut, au camp, une réelle déception. Décidément, la mission Scapini était bien faible. Beaucoup déjà la jugeaient inutile, et regrettaient ouvertement que notre sort n'ait point été confié, comme celui des prisonniers des autres nations en guerre, à une puissance protectrice neutre. Y aurions-nous gagné? là n'était pas la question. Du moins, la situation s'en fût trouvée plus claire.

Un mois plus tard, c'était en novembre 1942, le colonel Vendeur fut de nouveau convié à se rendre à Stargart. C'était une convocation du général Dideley (2). De retour au camp, le Colonel doyen ne transmet pas de rapport officiel. Ou plutôt, il n'y fut pas question de la situation générale en France ou dans le monde, la seule chose qui pût intéresser tout l'Oflag. Le Colonel avait simplement été mis au courant du mécanisme des « contrats de travail en Allemagne ». Tel avait été le thème de l'entretien de Stargart avec le général Dideley. Les semaines suivantes, ce problème du travail des officiers deviendrait la conversation première des prisonniers.

Nous eûmes une autre fois la faveur d'une visite des délégués Scapini, le 20 septembre 1943. Le vent avait tourné. Le commandant de L'Estoile, qui dirigeait la délégation, reçut un accueil des plus réservés du colonel Rousseau qui avait pris les fonctions de Doyen au mois de février, lorsque le

(1) N. P. C., 16 octobre 1942.

(2) N. P. C., 16 novembre 1942.

colonel Vendeur était parti pour la France (1). De l'entretien qui eut lieu entre les délégués et le Doyen du camp, à peu près rien ne devait percer. Aucun rapport officiel ne fut communiqué. Mais l'impression d'ensemble des prisonniers fut que les ponts étaient coupés. La mission Scapini n'avait pas l'heur de plaire; son temps était passé.

Toujours en quête des aspects humoristiques, le journal du camp rapportait, dans son numéro de novembre, le savoureux détail qui suit :

Les délégués Scapini sont dans le camp. Un camarade est convoqué pour lui réclamer des renseignements concernant l'abatage de quelques peupliers par son unité quelque part en France en septembre 1939 (2).

Décidément, la mission Scapini a du temps à perdre! Jamais peut-être nous n'avons mieux compris le sens de l'adage latin : *De minimis non curat prætor*. Tandis que plus d'un million de prisonniers attendent avec impatience une intervention efficace, les délégués tirent au clair le délicat problème de quelques peupliers victimes de la tourmente!

Que dire de la visite d'août 1944 où le colonel Malgorn refusait d'accueillir les délégués dans le camp? Les événements se précipitaient. Qu'avions-nous besoin désormais de conseils de prudence, de soumission, de silence et de discipline dans la dignité?

Les documents officiels, tels ceux de l'Université, continuaient, — ainsi l'exigeaient les Allemands, — à transiter par les bureaux de Scapini. Ainsi transformés en simple boîte aux lettres, le coup de foudre de juin 1944 allait rendre ce trafic lui-même caduc. Coupée de tout lien avec la France en reconquête de liberté, la mission Scapini garda les documents qui lui étaient confiés, se contentant d'en fournir décharge en accusant leur réception. Que devinrent ces précieux papiers, notamment ceux qui concernaient les examens subis au camp? Je n'ai pu le savoir.

A part quelques éléments acquis à la collaboration et au travail en Allemagne, la mission Scapini avait échoué auprès de nous. Rendit-elle service sur le plan matériel? Le fait n'est point vérifié. Sur le plan moral, à nos réticences et à nos surprises de 1941, succédèrent très vite le détachement de 1942 et bientôt l'attitude de condamnation de 1943 et de 1944 : la réaction des doyens nous avait dicté la nôtre.

Peut-être, en travaillant à la régularisation des rapports entre les prisonniers et la France, la mission Scapini a-t-elle plutôt rendu ces relations plus rigoureuses. Fait troublant, l'instauration de cette mission paraît antérieure à la limitation du courrier reçu, à la réduction du nombre des colis individuels et privés, comme à celle des colis de la Croix Rouge Internationale. Pour le courrier d'abord, qui parvient au camp sans restrictions jusqu'au 31 janvier 1941. Pour les colis privés ensuite, dont la limitation, imposée par la nécessité d'une vignette spéciale, est mise en vigueur à l'Oflag en février 1941, les colis sans vignettes étant tolérés jusqu'au 1^{er} mars. Y eut-il accord sur ces deux points entre la mission Scapini, dont les services fonctionnent déjà, et les autorités de l'O. K. W.? Le fait pourrait peut-être

(1) N. P. C., 20 septembre 1943.

(2) E. I. S., n° 36, 4 novembre 1943.

se vérifier à l'aide des dossiers de cette mission, au Service Historique de l'Armée. En tout cas, les prisonniers dont les intérêts furent défendus par des puissances neutres, les Britanniques, et plus tard les Américains par exemple, reçurent des colis beaucoup plus nombreux que les nôtres. On cite des camps d'officiers anglais où les prisonniers recevaient, à l'occasion, jusqu'à un colis quotidien. Il est vrai que ces prisonniers étaient beaucoup moins nombreux que nous. Quant à la réduction des colis de la Croix Rouge Internationale, qui représente une diminution de moitié à partir de 1942, une lettre récente du Chef de l'Information de cet organisme l'attribue aux difficultés d'approvisionnement et de transport (1).

Il y eut au camp d'autres missions officielles; les unes émanaient des puissances neutres, les autres des Allemands ou de leurs alliés.

Les Missions des puissances neutres :

Il semble qu'il y en ait eu neuf en tout, ainsi réparties :

10 août	1940	Visite d'un attaché d'ambassade américain (les U. S. A. n'étaient pas encore en guerre).
16 octobre	1940	C. I. C. R. (2).
22 octobre	1941	C. I. C. R.
17 février	1942	Visite d'un médecin finlandais.
21 juillet	1942	C. I. C. R.
27 novembre	1942	C. I. C. R.
9 juin	1943	C. I. C. R.
27 février	1944	C. I. C. R.
12 août	1944	C. I. C. R.

Cela représente environ une visite tous les six mois.

Sous l'angle politique, qui nous occupe en ce chapitre, nous ne prenions pas ces visites très au sérieux. Nous étions persuadés que les Allemands ne tenaient pas grand compte de leurs observations. N'avions-nous pas, en la personne de notre propre ambassadeur, plus et mieux que les prisonniers des autres puissances? Comment dès lors espérer voir aboutir des réclamations émanant de puissances neutres? Nous retrouverons la Croix Rouge Internationale de Genève, sur le plan charitable, quand nous aborderons les rapports des prisonniers avec l'extérieur.

Visites des Allemands ou de leurs alliés :

Ce fut d'abord, au cours de la captivité, la visite d'officiers, délégués de l'O. K. W., ou chargés de la garde des prisonniers dans la région de Stettin. En voici la liste, peut-être incomplète :

27 juin	1940	Colonel Guerhart, commandant les camps de la région.
25 août	1940	Inspection par un colonel allemand, commandant des camps de prisonniers.
29 septembre	1940	Visite du capitaine Von Marwitz.
11 octobre	1940	Colonel Guerhart; et visite du camp par deux inspecteurs du parti, des S. S., à la suite de l'affaire Schmidt.

(1) Lettre du 28 mars 1956.

(2) Comité International de la Croix Rouge.

31 juillet	1942	Inspection du Général allemand commandant les camps de PG de la région de Stettin.
22 octobre	1942	Inspection d'un Général allemand.
29 octobre	1942	Inspection d'officiers italiens.

En 1943 et 1944, mes souvenirs sont décifients; il ne semble pas que nous ayons eu l'honneur de recevoir souvent des visiteurs de marque. Le comble du ridicule fut atteint lorsque, le 29 octobre 1942, des officiers italiens vinrent visiter le camp. Informés de cette inspection, le mot d'ordre circula parmi les blocs : faire devant eux le vide barométrique. Jamais l'Oflag II B ne fut aussi désert; jamais le silence n'y fut mieux observé. Insulter ainsi à notre misère, c'était tout de même dépasser les bornes.

Ce fut aussi, attraction plus recherchée, la visite de civils allemands, sous le signe de la « collaboration ». Nous eûmes ainsi, en 1941 et 1942, l'insigne faveur d'écouter, — du moins nous le pouvions, — deux membres éminents du Comité « France-Allemagne ».

En 1941, — c'était le 22 juillet, — le Pr Grimm, tout dernièrement rentré de France (il était encore à Bordeaux le 23 juin précédent), vint nous entretenir des « Rapports franco-allemands ». Voici le résumé détaillé de sa conférence, d'après les notes prises par plusieurs camarades.

Selon lui, nous sommes dans une situation délicate; la guerre est différente des autres guerres franco-allemandes; il y a eu un drôle d'armistice après une drôle de guerre; mais il n'y a pas eu de haine ni d'esprit de guerre. « Avez-vous eu une devise de guerre? » Le Führer espérait qu'on pourrait éviter la guerre. Depuis, il y a eu des entrevues, un travail en commun, la collaboration des services d'occupation avec le pays occupé. Cette guerre était-elle inévitable? Les deux pays n'auraient-ils pas pu collaborer en faveur de la vieille Europe? Il faut réfléchir sur le passé, l'histoire récente, le présent et l'avenir. L'armistice est une collaboration continue; il y a un nouvel ordre européen en construction.

Grimm affirme ensuite qu'il a toujours été un collaborateur; c'est un Rhénan, qui a été heureux de collaborer, même lorsque le Führer ne le voulait pas. Le problème France-Allemagne est un problème séculaire; il a donné lieu à toute une littérature, avec des apôtres du rapprochement, et au contraire ceux qui refusaient. Grimm, lui, a été avocat des anciens prisonniers de guerre allemands en 1918-1919. Il voulait aller défendre un Allemand au Conseil de Guerre de Nancy; il a été au Bois le Prêtre, il a vu les cimetières avec les croix des deux côtés, les soldats inconnus tombés pour leur Patrie; il a pleuré! Il prétend qu'à ce moment, les Allemands offraient de relever les ruines, de collaborer.

Je ne crains pas ce mot, car j'ai toujours préconisé la collaboration. Je me suis élevé contre la Rhénanie, contre les injustices du traité de Versailles; j'ai protesté contre la politique de Foch. J'ai écrit un livre intitulé : la France et le Rhin, avec un chapitre : la France et nous (après 1931), dans le but d'enterrer définitivement le différend entre nos deux pays... J'abandonne la théorie de l'ennemi héréditaire; nous voulons éliminer l'inimitié. Beaucoup d'entre vous hésitent; ils croient au testament politique de Richelieu. J'ai étudié à fond Barrès et autres, avec leurs idées politiques traditionalistes, leur volonté de la division de l'Allemagne, la continuité de la politique française, leur hostilité à la politique d'unité allemande.

Quand Grimm est revenu à Paris après 1919, un Français (?) lui a dit que les coupables de la Grande Guerre étaient Richelieu et le traité de Westphalie; pendant la guerre de 14-18, les Français ont voulu prendre pour base ce traité. La seule sécurité pour la France est l'entente avec l'Allemagne. Il y a eu des occasions de rapprochement; aucune n'a réussi, parce que la tradition l'a emporté sur les idées nouvelles.

La Révolution de 1789, au début, a eu des idées de liberté, de droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Depuis, il paraît que Napoléon, à Sainte-Hélène, aurait voulu l'unité de la France et de l'Allemagne, contre l'Angleterre et la Russie. Renan et Victor Hugo voulaient la collaboration franco-allemande dans une nouvelle Europe; elle se fera.

Au XIX^e siècle, les deux idées se sont heurtées; à Versailles, la tradition est revenue. Au Congrès de Londres, le 1^{er} septembre 1924, il y eut encore une occasion, après l'affaire de la Ruhr, il y eut une détente, mais on ne voulut pas réparer les injustices commises contre l'Allemagne par le traité de Versailles. Hitler a voulu réaliser cette collaboration; il y eut réconciliation des anciens combattants, et, après l'expérience Blum, de nouveaux Français vinrent admirer la nouvelle Allemagne. Grimm a écrit un livre : « Hitler et la France »; il a fait des conférences chez nous : Hitler empêchait de haïr la France; ce furent les Juifs qui utilisèrent « Mein Kampf » contre Hitler. On cache au peuple français le vrai langage d'Hitler, ses intentions véritables envers la France, et la presse anglo-juive fait le silence autour de son livre. Grimm a été reçu par Chautemps en février 1938, et il lui a demandé de réprimer l'agitation fomentée par la presse; Chautemps lui a opposé la liberté de la presse. Munich n'a pas eu de lendemain : on appelait abdication, ce qui n'était que réalisme; et par crainte du danger allemand, on s'est jeté dans le danger anglais. Édouard VII a créé, non l'Entente Cordiale, mais l'encerclement de l'Allemagne. A la paix de Versailles, l'Angleterre a empêché les revendications françaises. L'ennemi héréditaire de la France et de l'Allemagne, c'est l'Angleterre. En France, le P^r Grimm se croit chez lui, mais pas en Angleterre. Il y a eu discussion franco-anglaise au début de la guerre, le 3 novembre 1939 : le *Times* prévoyait une nouvelle Europe avec l'Allemagne et la France comme Commonwealth. Charles Maurras avait protesté en disant : Restez Français! Le Führer n'est pas un impérialiste! Goethe disait : l'ordre d'abord, mais en harmonie avec la justice; c'est notre mot d'ordre. La paix de 1919 a créé le bolchevisme tartare. Aujourd'hui, il s'agit de l'Europe; l'Allemagne mène la guerre de l'Europe contre l'Angleterre et le bolchevisme; c'est l'armée européenne qui combat pour l'Europe.

Enfin, ce 23 juin, Grimm a parlé à Bordeaux devant 3 500 Français, et devant Marquet qui a dit : trois formes de civilisation s'affrontent, le libéralisme, le bolchevisme et le national-socialisme. Le Français doit prendre position pour les intérêts de la France. Le retour au libéralisme capitaliste est impossible; il reste le choix entre le bolchevisme et le national-socialisme. L'Europe est notre patrie commune.

Tels furent les arguments, assez confus, de cette conférence du P^r Grimm. Beaucoup, pour les prisonniers que nous étions, paraissaient suffisamment choquants pour que le camp les rejetât.

En 1942, nous eûmes l'occasion, le 1^{er} mars, d'entendre le Pr Brahn. Coïncidence fâcheuse, il accompagnait le délégué de la mission Scapini, au cours d'une visite officielle au camp. Dans son livre, Roger Ikor note :

Conférence du Dr Brahn, du groupe Collaboration : les prisonniers apprennent à connaître l'Allemagne et sont à l'avant-garde de l'Europe nouvelle (1).

Cette conférence causa de tels remous parmi les prisonniers que le colonel Vendeur, chef français du camp, crut nécessaire de diffuser une note adressée à tous ses camarades de captivité. La voici, telle qu'elle fut intégralement transcrite dans mes notes :

MES CHERS CAMARADES,

Le Dr Brahn vient de faire sur la jeunesse allemande une conférence où il a trouvé l'occasion, à propos d'un sujet particulier, de mettre en relief certaines réalisations heureuses du régime national-socialiste et d'envisager les possibilités futures de contacts et de rapprochements entre les jeunesses française et allemande en vue de la construction d'une « Europe nouvelle ». La foi et la sincérité du conférencier ne pouvaient être mises en doute : elles commandaient le respect. Toutefois certaines affirmations du conférencier, qui n'a pas cherché d'ailleurs à déguiser leur caractère de propagande, étaient susceptibles de provoquer, dans le climat spécial où nous vivons et l'atmosphère lourde de notre captivité, une réaction véhémence, sinon excusable, du moins compréhensible. Elle ne s'est pas produite. Les officiers présents ont observé une dignité et une correction parfaites, donnant ainsi l'exemple d'une discipline morale et intellectuelle impressionnante et la preuve d'une courtoisie bien française. Je les félicite chaleureusement. La foi profonde qui nous anime tous, notre confiance commune dans la Renaissance de notre Patrie, grâce à des moyens adaptés à notre génie propre et à notre âme nationale, nous permettront toujours d'écouter avec sérénité tous les discours, fussent-ils inspirés par un tout autre idéal que l'idéal français. A la demande de quelques camarades, notamment de ceux qui n'ont pu assister à la causerie, je reproduis ci-dessous le texte de l'allocution que j'ai adressée à M. le Dr Brahn, en réponse à sa conférence.

MONSIEUR LE DOCTEUR BRAHN,

Si ce n'est par les livres ou les journaux, nous n'avons guère la possibilité d'apprendre à connaître l'Allemagne moderne. Aussi est-ce avec le plus vif intérêt que nous avons écouté l'exposé que vous nous avez fait avec tant de foi et de sincérité. Nous comprenons aussi parfaitement la fierté avec laquelle vous nous avez parlé de votre magnifique jeunesse. Cet enseignement, digne du plus haut intérêt, nous permettra d'utiles comparaisons avec les efforts qui sont entrepris chez nous pour une meilleure utilisation des forces vives de notre belle jeunesse française.

Au cours de votre conférence, vous avez fait allusion à la possibilité de contacts et de rapprochements entre nos deux jeunesses. Nous souhaitons certes que la jeunesse française joue son rôle dans la nouvelle communauté européenne. Il nous est difficile, parce que nous sommes des officiers, des soldats et des prisonniers, d'anticiper sur les décisions de notre Gouvernement et de proposer des solutions pratiques à un problème qui nous dépasse. Notre destin actuel nous tient temporairement très éloignés des affaires publiques de notre pays et nous n'avons ni le désir ni le droit de discuter les raisons profondes qui conditionnent et dictent l'attitude réciproque de nos États : dans l'avenir comme dans le présent, nous devons obéir aux ordres de notre Maréchal. Il est trop évident, hélas ! et compréhensible que les longs mois d'une captivité qui semble devoir se prolonger encore, marquent peu à peu les esprits et les cœurs. Ne soyez donc pas surpris si vos paroles ne rencontrent pas ici tout à fait le même écho qu'elles ont trouvé sur le sol même de notre

(1) Roger IKOR : A travers nos déserts, page 451.

patrie. Nous n'avons qu'une hâte et qu'un désir : nous retrouver le plus tôt possible dans notre France bien aimée pour nous associer activement à l'œuvre de notre chef. Nous ne pouvons en effet que nous ranger, comme à l'abri d'un drapeau, derrière le Chef de l'État Français. Nous ne pouvons qu'adopter, sur des problèmes comme celui que vous venez d'évoquer, l'attitude qu'adopte lui-même et que commande notre Chef vénéré, le Maréchal Pétain, protecteur et seul guide spirituel de la Jeunesse française (1).

Applaudissements chaleureux de la salle, au dire des camarades qui assistèrent à cette rencontre, et bravos clamés, contrastant avec le silence de mort qui accueillit la fin de la conférence du D^r Brahn, dans une salle comble.

Telles furent les visites que nous connûmes au camp. Six visites des délégués Scapini, neuf visites de puissances neutres, une dizaine de visites allemandes et italiennes. Mais que pouvions-nous en vérité attendre de ces dernières, organisées par la puissance détentrice elle-même ? Si l'on compte les deux voyages du colonel Vendeur à Stargart, cela donne un total de dix-sept visites (mission Scapini ou missions neutres), pour un séjour de cinquante-cinq mois, en Oflag. Une tous les trois ou quatre mois. Elles laissèrent, au total, plus de malaise que de satisfaction au cœur des prisonniers.

LES CONTRATS DE TRAVAIL EN ALLEMAGNE

Nous n'étions pas encore installés à l'Oflag II B que, au rapport officiel donné chaque jour par le P. C. français, nous fûmes avertis qu'une lettre, remise par nos gardiens, offrait l'engagement de contrats de travail en Allemagne. Le rapport précisait que cette lettre nous serait communiquée après installation complète dans le camp ; de plus, il signalait que les officiers d'active, n'étant pas libres, la lettre ne pouvait intéresser que les officiers de réserve (2).

Nous allions, pendant la première année de séjour au camp d'Arnswalde, connaître l'humiliation suprême de voir un certain nombre d'officiers accepter cette offre.

Le mois précédent, au tableau d'affichage de Gross-Born, un document officiel avait été placardé. Il menaçait de sanctions rigoureuses les sous-officiers et hommes de troupe qui refusaient de travailler pour l'ennemi. Le document me parut digne d'intérêt ; je le dérobai avant de quitter le camp ; le voici :

Note du Commandement allemand.

Conformément à un ordre de l'O. K. W., il est communiqué aux sous-officiers et hommes de troupe, prisonniers de tous les camps, que tous ceux qui, après le 1^{er} avril 1942, auront été repris au cours d'une tentative d'évasion ainsi que ceux qui refuseraient de travailler, seront envoyés au camp de prisonniers de Rawa-Ruzca, dans le Gouvernement Général. Les premiers convois partiront prochainement.

(1) N. P. C., 2 mars 1942.

(2) N. P. C., 19 mai 1942.

Dans le Gouvernement Général, les prisonniers seront employés sans qu'il soit tenu aucun compte de leurs aptitudes professionnelles.

Le commandant RECK. 1. Lageroffizier,

Signé : RECK.

Pour transmission conforme :

Le colonel VENDEUR, chef français du camp,

Signé : VENDEUR (1).

Ce document, qui s'adressait aux hommes de troupe, contraints de travailler, et aux sous-officiers, libres d'accepter ou de refuser, n'aurait-il pas dû nous ouvrir les yeux et l'unanimité se faire dans le sens de l'abstention? En son *Journal de Captivité*, Jean Guilton écrit :

Dimanche encore, repos encore... Mais nous sommes toujours dans le repos. Si ce travail en Allemagne n'avait pas quelque chose d'impossible et de choquant, j'aurais aimé passer quelques mois de captivité dans un travail des mains, à me faire ouvrier de quelque chose, à gagner un peu l'expérience de ce qui est la tâche de millions et de millions d'hommes. Il me semble que j'en serais devenu homme davantage (2).

Hélas! un certain nombre, parmi nos camarades, ne découvrirent pas, sans doute, ce qu'il y avait « d'impossible et de choquant » dans le geste qu'on leur proposait d'accomplir. Roger Ikor, dans son roman, évoque ainsi le drame :

Un prisonnier reçoit une lettre d'un ancien camarade de France. S'il voulait aider à son retour, comme la chose s'en trouverait facilitée! Et ce camarade écrit : « J'occupe un poste assez important à la délégation parisienne du Secrétariat à la Jeunesse et je sais pas mal de choses : je n'ai pas le droit de te leurrer avec des espoirs de libération anticipée. Si tu veux rentrer, il faut que tu fasses un geste. Naturellement, j'ai déjà tenté pas mal de démarches pour ton rapatriement. Je me suis heurté à un refus catégorique. Peut-être as-tu commis des imprudences? Pour que je t'aide, il faut que tu t'aides d'abord. Par exemple, si tu montrais de la bonne volonté en signant un contrat de travail en Allemagne, cela faciliterait singulièrement ma tâche »... Et le prisonnier poursuit le cours de ses pensées : « Moi, signer un contrat de travail, aider volontairement mes geôliers à résister aux libérateurs! Et des dizaines de types le font, parce qu'ils en ont marre, parce qu'ils sont des lâches, parce qu'ils veulent coucher avec des femmes, n'importe quelles femmes, au reste abominablement chatouilleux sur l'honneur, et patriotes comme on n'en fait plus, mais que le temps a rongés, détruits » (3).

Essayons de retracer les circonstances de ces événements douloureux qui marquent la plus profonde chute de notre camp. Le 24 mai 1942 nous furent communiqués au rapport de larges extraits de la note officielle sur les contrats de travail. Les voici, intégralement :

La mission Scapini a autorisé les officiers à contracter volontairement en Allemagne un contrat de travail contre salaire.

Formalités : le candidat fait à la mission Scapini une demande transmise par

(1) N. P. C., 8 avril 1942.

(2) Page 80.

(3) A travers nos déserts, page 455.

le commandement du camp. L'officier peut contracter son engagement sans attendre la réponse de la mission Scapini. Cette demande est soumise à l'Abwehr du camp. Le candidat subit une visite médicale, pour préserver les compagnies d'assurances allemandes. L'officier s'engage sur l'honneur :

— Je suis prêt à accepter un travail de... (genre de travail) en tant que... (spécialité) chez... pour six mois, et tout au plus jusqu'à la fin de ma captivité de guerre.

— Je déclare sur l'honneur ne pas profiter du temps de travail ni de liberté pour m'évader, ou faciliter l'évasion d'autres prisonniers, ou commettre une action nuisible au Reich.

— Si mon contrat n'est pas dénoncé par écrit un mois avant son terme, j'accepte qu'il soit prolongé six autres mois (ou jusqu'à la fin de ma captivité).

Conditions générales : Si de nouveaux accords interviennent entre la France et l'Allemagne, la durée du contrat pourra être réduite. Si l'officier dénonce son contrat, il sera ramené dans un Oflag. Si un ordre de libération ou de mise en congé de captivité atteint l'officier, deux cas possibles : cet ordre porte la mention « même dans le cas d'un contrat de travail », et l'officier est aussitôt libéré; sinon, le commandement du camp demande des précisions à l'O. K. W. Le choix d'un travail approprié est décidé par l'Abwehr du camp et l'office du travail de la région, en rapport avec la profession du demandeur. Si ces emplois ne peuvent être utilisés dans la région, les offices du travail peuvent procurer un emploi dans une autre région : l'officier est alors muté dans un autre Oflag. L'officier travaille soit isolé, soit avec un groupe d'officiers. L'officier n'aura pas à être gardé (déclaration sur l'honneur). Cependant, il pourra être accompagné du lieu de travail au domicile par une personne allemande. L'officier recevra un « Ausweis »; il ne pourra pas avoir sous ses ordres ni surveiller du personnel allemand.

Salaire, logement, nourriture, habillement, assurances : Lorsque l'officier ne peut pas être logé dans un camp, il doit être logé par l'entrepreneur; ce logement doit correspondre à celui d'un bon Oflag. L'entreprise verse au trésorier dont dépend l'officier : dans le cas du travail à l'heure, 60 p. 100; dans le cas du travail à la tâche, 80 p. 100 du salaire touché par un ouvrier allemand effectuant le même travail, 0,80 RM sont versés à l'officier par journée de travail; 1 RM est retenu à l'officier par jour pour logement et nourriture; 1,20 RM revient au Reich par journée de travail; le supplément, s'il y en a un, est versé intégralement à l'officier. Il continue à percevoir sa solde. Donc, pour que l'officier touche un supplément, il faut que son salaire soit supérieur à 80 RM. Pas de retenue effectuée pour l'habillement : pendant le travail, l'officier peut être habillé en civil (vêtements fournis par l'entreprise); l'officier qui travaille est assuré. S'il n'est pas logé dans un camp, il n'a pas d'ordonnance. Pour le courrier, les colis, la solde, le salaire, il dépend de son Oflag d'origine ou de l'Oflag où il est muté. Au point de vue Abwehr (délivrance d'Ausweis, etc.), il dépend du Stalag qui s'occupe de l'entreprise où travaille l'officier.

Adresser au P. C. français, pour le 27 mai, à 12 heures, la liste des volontaires. A cette liste seront jointes les demandes individuelles adressées à la mission Scapini (1).

Tel est, dans sa teneur rigoureuse, le document essentiel qui allait produire dans le camp d'étranges remous.

Trois jours après, de nombreuses explications complémentaires ayant été demandées, on nous informa que le colonel Vendeur avait adressé au commandant du camp une série de questions auxquelles il serait répondu par écrit. Les réponses reçues seraient communiquées aux officiers. Enfin, pour rassurer sans doute les hésitants, nous apprîmes que les inscriptions de volontaires sur des listes, à remettre pour le vendredi 29 mai, ne constituaient en aucune façon un engagement définitif (2).

(1) N. P. C., 24 mai 1942.

(2) N. P. C., 27 mai 1942.

Ce 29 mai, les précisions attendues furent remises par le colonel Neumann au colonel Vendeur. Les voici :

L'officier sera payé en marks de camp.

Un petit retard est possible dans la libération individuelle de l'officier.

Les volontaires demeurent libres de se désister jusqu'au moment de la signature de leur contrat.

Le port de l'uniforme demeure obligatoire, car on doit toujours pouvoir identifier le prisonnier de guerre; cette mesure s'applique aussi aux officiers d'active.

Les emplois seront contractés dans la mesure du possible dans la spécialité du prisonnier, même pour des chimistes, des biologistes, des chartistes, etc. (1).

Le colonel Vendeur avait demandé que lui fût communiqué le texte officiel de la mission Scapini sur les « Contrats de Travail », afin d'en faire entreprendre la traduction exacte et complète. Mais le colonel Neumann refusa de satisfaire sur ce point les souhaits français (2). Notons en passant combien il est étrange de recevoir des documents de notre propre ambassade, dans la langue de la puissance détentrice.

Les principes une fois posés, et, nous venons de le voir, les places offertes aux officiers d'active eux-mêmes, les premières demandes d'embauche parvinrent au camp. J'en ai consigné quelques-unes :

— à Iéna, mise en train et exécution de séchage de légumes (3);

— à Neustettin, un chimiste, des teinturiers, des blanchisseurs pour le dégraissage des vêtements (4);

— à Stettin, des techniciens pour le travail du lin (5);

— à Stralsund, du personnel technique et des agents d'imprimerie (6), d'après la *Pommersche Zeitung*;

— à Demmin, pour les services municipaux, un dessinateur pour réseau d'adduction d'eau, du personnel pour la station du service des eaux, un électromoteur, un technicien pour une chaudière à vapeur (7);

— à Stettin, pour des ateliers d'emboutissage mécanique : un technicien, un constructeur de machines et un agent de service commercial (8).

Les candidats devaient se présenter dans la journée chez le capitaine Pofahl.

De jour en jour, la liste des offres s'allongeait.

— Le 26 octobre, ce furent des offres d'emplois au théâtre municipal de Stettin : un électricien pour réparation des lumières de la rampe; des artistes : violoncellistes, violonistes, altistes, trompette. A cette occasion, une répétition fut exécutée, devant le directeur du théâtre de Stettin, par des artistes du camp. Des ordonnances, écœurés, disaient : « Ce sont les Juifs des Français » (9).

— Le 4 novembre, le tableau d'affichage nous informait que douze places étaient à prendre d'urgence chez Dormier, comme secrétaires, aides-comptables, etc. (10).

(1) N. P. C., 29 mai 1942.

(2) Même référence.

(3) N. P. C., 8 juin 1942.

(4) à (8) N. P. C., 21 octobre 1942.

(9) N. P. C., 26 octobre 1942.

(10) N. P. C., 4 novembre 1942.

Cette énumération pourrait s'allonger; elle suffit à donner une idée des propositions faites par les offices du travail allemands.

Est-il besoin de dire que les conversations portaient fréquemment sur le sujet? Certaines offres semblaient tellement humiliantes qu'un jour, les Allemands ayant proposé des places de conducteurs de tracteurs, le colonel Vendeur crut devoir rappeler une note de la mission Scapini, sur les « emplois incompatibles avec la dignité des officiers » (1).

De leur côté, les Allemands, anges gardiens fidèles, tenaient absolument à la moralité. C'est ainsi qu'à plusieurs officiers se présentant pour le travail en Allemagne au bureau du capitaine Pofahl fut notifiée la prescription suivante : au nom de l'honneur et de la dignité de l'officier français, il est interdit d'avoir des relations avec les femmes allemandes; les punitions pour infractions sont particulièrement sévères. Cependant, si les travailleurs veulent rechercher des compensations auprès des Polonaises, cela ne présente aucune difficulté (2). Morale en deux temps : il y a la Race... et les races!

Malgré les belles promesses, malgré les offres alléchantes, surtout pour des prisonniers depuis si longtemps détenus et enclos de barbelés, les hésitations des plus engagés triomphaient souvent de leur désir de tirer au large. De retour de Stargart, où il avait assisté à l'inauguration d'un monument à nos morts par Scapini, le colonel Vendeur transmit, dans le rapport, le point de vue de notre ambassadeur sur la question.

Ma position personnelle, — c'est Scapini qui parle, — qui est fonction de ma politique des prisonniers, est favorable au travail en Allemagne. Il y va de l'intérêt de l'officier; il faut reprendre contact avec les hommes.

Le rapport ajoutait : « Le général Bridoux, ministre de la Guerre, après une attitude très réticente, a fini par admettre le point de vue de M. l'Ambassadeur Scapini » (3).

Cette fois, plus d'hésitations possibles sur l'authenticité de cette note officielle, dont la traduction « exacte et complète » nous avait été refusée. Le Doyen du camp nous rapportait les paroles de l'Ambassadeur, recueillies de sa propre bouche. Que dire là contre?

L'immense majorité des officiers n'en fut pas gagnée. Déjà, le mois précédent, « Écrit sur le Sable » raillait les volontaires, en publiant dans ses colonnes la mésaventure, réelle ou imaginaire, qu'importe! survenue à l'un d'entre eux.

Ayant signé un contrat de travail en Allemagne, il fut un beau matin lâché tout seul à la grille du parc. Pensez-donc! prisonnier depuis vingt-cinq mois et tout d'un coup projeté dans la nature! Il lui fallait prendre le train à la gare toute proche, mais comme il ne pouvait se faire comprendre du chef de gare, il dut rebrousser chemin et revenir au camp demander un interprète pour pouvoir prendre son billet et... le train. Liberté, liberté, nous t'avons oubliée! (4).

(1) N. P. C., 24 septembre 1942.

(2) N. P. C., 10 octobre 1942.

(3) N. P. C., 16 octobre 1942.

(4) E. I. S., n° 25, 15 septembre 1942.

Partir en contrat de travail en Allemagne, c'était se mettre à dos l'ensemble des prisonniers. Sur la porte du bureau allemand où venaient parlementer les officiers désireux de signer un contrat, des farceurs placardèrent successivement deux affiches :

L'office de la chambre 103 est fermé pour cause de débauchage.
L'offisse 103 déboche (avec une surcharge au-dessus : débauche) (1).

Débauchage? en vérité, il menaça les volontaires, à plusieurs reprises. Les premiers jours de novembre 1942, une note de la Kommandantur fut adressée à tous les employeurs :

Redoubler surveillance officiers français en contrats de travail.

Quel était le motif de ce raidissement? Pris de peur, un employeur d'Arnsvalde renvoya jusqu'à l'Oflag, six officiers qui travaillaient chez lui; mais ces volontaires lui furent réexpédiés séance tenante (2).

Les officiers restés au camp demeuraient fort montés contre ceux qu'ils considéraient comme des « lâcheurs ». Un nombre imposant de sweaters américains étant arrivés au camp, grosse discussion dans les sphères officielles françaises. Faut-il en envoyer à ceux qui sont partis comme travailleurs volontaires en Allemagne? Les opinions divergent : le commandant Lagache est pour le refus absolu; d'autres proposent une répartition identique entre officiers au travail et officiers demeurés au camp : deux pour trois; le Colonel-Doyen voudrait que chaque officier en contrat de travail reçût son chandail (3).

Quinze jours plus tard parvient au camp une réclamation en bonne et due forme, émanée d'officiers en contrat de travail, au sujet de la distribution des fameux chandails, récemment faite au camp. Cette plainte, directement adressée aux autorités allemandes, est remise au Colonel-Doyen des officiers. Pour trancher les hésitations, les Allemands ordonnent que les officiers au travail touchent des sweaters (4).

Faible aperçu des difficultés qui continuaient de se présenter au travail des officiers. L'effectif des volontaires était-il trop maigre? En avril 1943, l'O. K. W. crut nécessaire de publier une note nouvelle; elle y annonçait que les obstacles qui existaient encore allaient disparaître. En voici le texte :

Berlin, 12 avril 1943.

Les officiers de réserve travaillant volontairement, doivent également être compris dans le nombre des prisonniers de guerre mis en congé. Ils doivent passer, sur le lieu de leur travail en Allemagne et pour la durée de la captivité, sous le statut des travailleurs civils et être assimilés aux travailleurs civils français. De ce fait, les difficultés importantes qui s'opposaient jusqu'à présent au travail volontaire d'officiers prisonniers vont disparaître. La mise en congé aura lieu par l'intermédiaire du Stalag III D, quand l'ordre qui se trouve en préparation aura été promulgué (5).

(1) N. P. C., 12 novembre 1942.

(2) N. P. C., 9 novembre 1942.

(3) N. P. C., 10 février 1943.

(4) N. P. C., 27 février 1943.

(5) N. P. C., 12 avril 1943.

Quel fut, pour notre camp, *le bilan* du travail en Allemagne? Un camarade écrit :

Notre camp a battu le record des Oflag, avec 10 p. 100 de travailleurs volontaires : 250 sur 2 500. On l'oublie; pas moi.

De son côté, « Écrit sur le Sable » parle de quelque deux cents officiers qui travaillent en dehors (1). Non; on ne l'oublie pas, et c'est pourquoi je me fais un devoir d'en parler. J'ai, pour ma part, relevé dans mes notes, onze volontaires quittant le camp le même jour (2); et surtout, en date du 20 septembre 1943, les précisions suivantes :

en tenue	32	.
« civilisés »	140	soit 172 en dehors
rentrés au camp	30	

ce qui ferait un total de 202 ayant goûté à l'expérience (3).

Je me suis reporté aux documents de la Croix Rouge Internationale de Genève, en l'espèce les Procès-Verbaux de « Visites du camp »; ils permettent, avec des dates précises, d'avancer les chiffres suivants :

TRAVAIL EN ALLEMAGNE

août	1942	158 officiers volontaires ont quitté l'Oflag. Ils remplissent des fonctions correspondant à leurs demandes dans les villes de Stettin, Stargard et Arnswalde.
9 juin	1943	174 officiers + 1 ordonnance. Les officiers ne renouvellent souvent pas leur engagement de travail (généralement durée de six mois); ils sont remplacés par d'autres; changements très nombreux.
27 février	1944	141 officiers ainsi répartis : Capitaines : 5; lieutenants : 88; sous-lieutenants : 48. Le même P. V. de visite fournit les chiffres des officiers au camp, par grades. Et cela permet de constater que ce sont les plus jeunes qui ont quitté, et dans les proportions suivantes : Sous-lieutenants. 48 pour 195, soit 24,6 %. Lieutenants. 88 pour 1 915, soit 4,5 %. Capitaines 5 pour 384, soit 1,3 %. Officiers supérieurs . néant. Au total, à cette date : 141 pour 2 515, soit 5,6 %.
12 août	1944	22 officiers travaillant par contrat.

Je ne crois pas qu'il y ait eu de nombreux départs après le mois de septembre 1943. S'il y en eut, il y eut aussi des retours, et pour un certain nombre de raisons : officiers repoussés par les Allemands pour fautes professionnelles, ou atteintes, vraies ou prétendues, à la moralité; ou encore : officiers « convertis » et revenus à des sentiments patriotiques plus équitables.

(1) E. L. S., n° 31, 22 avril 1943.

(2) N. P. C., 3 novembre 1942.

(3) N. P. C., 20 septembre 1943.

Quels furent les motifs de départ? — Il y eut le cas de sous-lieutenants pères de familles nombreuses, désireux d'améliorer leurs finances familiales. Il y eut celui d'officiers quittant le camp sur les conseils formels des médecins français pour raisons de santé, parce que le « régime jockey » auquel nous étions de plus en plus soumis avait de graves répercussions sur leur équilibre mental. D'autres partirent travailler avec une idée derrière la tête; et l'on peut citer des cas de retours en France à l'insu des Allemands, des cas d'espionnage.

Il n'y eut pas que des motifs aussi nobles. Faut-il compter comme argument le trouble jeté dans les esprits par les conseils de l'Ambassadeur lui-même? Tous les Oflags ont connu les mêmes obstacles. On affirme qu'ils furent plus généreux que le nôtre. C'est probablement vrai.

Ce qui est certain, c'est que, aux motifs les moins nobles, l'appât du gain, le désir de manger davantage, ou la recherche d'aventures féminines, s'ajoute l'erreur de certain officier français haut placé qui se fit le propagandiste, discret mais persévérant, de cette campagne d'embauche.

Pourtant, d'autres travaillaient, avec acharnement, en sens inverse. On peut citer l'aumônier Dupaquier. Voici ce qu'en pense une ordonnance :

Combattant de la Grande Guerre, cet « ancien » savait trouver les mots nécessaires pour remonter un moral défaillant. Esprit caustique avec cela : je me souviens encore de la réponse qu'il fit à un jeune officier qui avait signé un contrat de travail et qui prétextait le besoin de nourriture : « Non mon ami, c'est plutôt une question de bas-ventre que de ventre » (1).

A d'autres qui lui demandaient conseil, il répondait :

Si mon neveu me consultait, je lui dirais non. S'il allait quand même travailler en Allemagne, au retour en France, je refuserais de le recevoir chez moi. Maintenant, décidez.

Le pourcentage des absents du camp s'établit ainsi :

Dates	Total des officiers	Contrats	% des absents
août 1942	2 304	158	6,8 %
juin 1943	2 348	174	7,4 —
septembre 1943	2 478 (2)	172	6,9 —
février 1944	2 515	141	5,6 —
août 1944	2 472	22	0,8 —

En tenant compte des nombreux changements signalés (retours au camp et nouveaux départs), on peut estimer à 250 le nombre des officiers qui travaillèrent en Allemagne. C'est ce que confirme le Procès-Verbal de

(1) C. E. A., n° 64, octobre 1954.

(2) En août 1943, 140 PG sont arrivés de Schokken. J'ai compté, à l'effectif de septembre 1943, 130 officiers de plus qu'en juin précédent.

Visite de la Croix Rouge Internationale de Genève, en date du 27 février 1944.
On y lit, page 5 :

Deux cent cinquante officiers sont devenus travailleurs civils; de ce nombre, vingt-cinq sont encore considérés comme militaires.

Et ceci porte à 10 p. 100 de l'effectif le nombre de ceux qui, un peu plus tôt ou un peu plus tard, pour un engagement plus ou moins long, quittèrent l'Oflag et travaillèrent en Allemagne.

Je dois à la vérité de dire, en terminant ces sombres pages, que les autres prisonniers marquèrent ces départs de la plus complète réprobation. Je n'en veux pour preuve que cette phrase du même Procès-Verbal de la Croix Rouge de Genève :

Le doyen (c'était alors le colonel Malgorn) et les officiers du camp n'ayant pas les mêmes opinions que leurs camarades travailleurs, aucun renseignement n'a pu être donné à leur sujet, ces hommes n'étant plus en contact avec le camp.

Cette phrase rejoint un passage du rapport du colonel Malgorn :

Dans l'ensemble, écrit-il, les officiers se montrèrent réfractaires à la collaboration. Ceux même, et ils furent hélas trop nombreux, qui acceptèrent de quitter leurs camarades pour aller travailler, cherchèrent surtout par là à fuir les barbelés et l'effet démoralisant de l'inaction. Je ne les excuse pas et ai dit leur fait à ceux qui m'ont demandé mon avis sur cette grave question avant de prendre une décision; mais ce n'est pas pour collaborer que beaucoup sont partis; ils ont obéi aux mobiles matériels les plus vils et leur fuite sans grandeur devant la misère constitue une faute dont ils auront à rendre compte. Leur départ cependant purgea le camp de ses éléments les moins courageux, et ce fut dans une atmosphère plus propre que ceux qui restèrent purent se serrer les coudes (1).

LES RAPATRIEMENTS

Le fait des rapatriements est aussi certain que ses proportions difficiles à fixer. Entendons par rapatriements, ceux qui eurent lieu tout au cours de la captivité, avant le retour général des prisonniers. Des rapatriements, il y en eut à l'Oflag, à plus ou moins longue échéance. Les uns étaient des plus normaux : malades, anciens combattants de 1914-18, pères de familles nombreuses, gendarmes et policiers. D'autres, légitimes, favorisaient quelques professions, indispensables, affirmait-on, à la marche du pays; et ce fut tant mieux pour les heureux qui en profitèrent. D'autres enfin, que j'appellerai « de faveur », octroyaient un retour anticipé à ceux qui avaient rendu des services dans le camp. A maintes reprises, les Allemands se servirent de ce mirage du rapatriement en perspective. C'est ainsi qu'au mois de juillet 1942, — c'était la belle période des sanctions Giraud, — nous fut communiquée une note de l'O. K. W. ainsi conçue :

Les lettres contiennent de nombreuses plaintes sur l'état actuel de la vie de prisonnier. Ce ne sont pas des sanctions qui sont appliquées, mais simplement la

(1) Ministère des Anciens Combattants.

suppression de quelques faveurs, bien plus larges que ne le prévoit la Convention de Genève. Si les évasions continuent, de nouvelles mesures plus rigoureuses seront prises, notamment la suspension des congés de captivité, des rapatriements de malades, etc. Les Allemands ne paient-ils pas pour l'Europe toute entière en Russie (1) ?

Rapatriements normaux : Il y eut, dans cette première catégorie, le retour des officiers de réserve, anciens combattants de 14-18. Ceux de zone occupée quittèrent le camp le 7 août 1941, ceux de zone libre le lendemain 8 août (2). Le plus touchant peut-être, c'est qu'ils croyaient devoir s'en excuser auprès de leurs camarades plus jeunes qui restaient. Voici comment s'exprime leur interprète :

... Privilège de l'âge, contre-partie d'une réalité sans remèdes. Réjouissez-vous d'avoir devant vous assez d'années pour connaître le redressement de notre Patrie. Ce redressement se fera un peu avec nous, beaucoup avec vous, surtout avec vous. Puissent les générations futures dire de nous : placés devant l'un des problèmes les plus graves et les plus douloureux de notre histoire, les Français de la défaite, partiellement responsables de n'avoir ni bien prévu ni assez préparé, surent avec courage et clairvoyance sauver dans l'honneur le patrimoine national de la France afin de nous le transmettre (3).

Vers la fin de la même année 1941, ce fut le départ de six prisonniers, deux soldats et quatre officiers, anciens combattants atteints par la limite d'âge et mis à la retraite (4). Puis un nouveau contingent de dix-huit officiers d'active, eux aussi à la retraite (5).

Une autre catégorie de rapatriables, ce fut les malades. Ici, mieux vaudrait se plaindre des lenteurs désespérantes du rapatriement, voire de son ajournement *sine die*. Ce problème douloureux fut évoqué en parlant de l'état sanitaire à l'Oflag.

Il y eut encore les pères de familles nombreuses : pères de quatre enfants ou davantage. Si les hommes de troupe répondant à cette catégorie avaient été en général dispensés de mobilisation, les officiers avaient dû partir; un certain nombre étaient prisonniers dans le camp. Leur retour en France, longtemps attendu, enfin obtenu, provoqua l'ironie habituelle du journal du camp, sous la forme d'une « Complainte des Pères : An 1942 ». L'auteur présente, dans un poème, la supplique des pères de trois enfants qui voudraient obtenir une permission pour la France, afin d'être à même d'avoir le quatrième enfant, qui leur vaudra d'être rapatriés neuf mois après (6).

Il y eut aussi les veufs, pères de trois enfants : ainsi, en novembre 1943, seize « cas douloureux » : veufs, pères de trois enfants, plus deux hommes de troupe, quittèrent le camp pour être rapatriés (7).

Enfin, il y eut les aînés, soutiens de famille : au début de 1942, quatre

(1) N. P. C., 10 juillet 1942.

(2) N. P. C., 7 et 8 août 1941.

(3) E. L. S., n° 8, 1^{er} août 1941.

(4) N. P. C., 17 novembre 1941.

(5) N. P. C., 22 novembre 1941.

(6) E. L. S., n° 21, 14 mars 1942.

(7) N. P. C., 21 novembre 1943.

camarades, dont une ordonnance, aînés de sept enfants dont quatre au-dessous de 21 ans, étaient rapatriés pour ce motif (1).

Ne nous exagérons pas l'importance de tous ces rapatriements : le groupe des anciens combattants, assez compact, mis à part, tous les autres formèrent en tout quelques dizaines de bénéficiaires.

Rapatriements légitimes : Au rythme fantaisiste d'une prétendue collaboration qui ne fonctionna jamais que de façon bancale, un certain nombre de camarades furent envoyés en « congés de captivité », grâce à la compréhension du Führer ! Ils appartenaient, affirmait-on, à des « services nécessaires à la Nation ». A ce titre partaient pour la France, le 11 septembre 1940, les premiers, quatre officiers, dont un conseiller municipal de la Ville de Paris (2). En avril 1941, trois conférenciers nous quittent, dont, il est vrai, un père de quatre enfants. « Écrit sur le Sable » plaisante sur ce départ :

Trois conférenciers s'étaient réunis. L'un devait traiter de la Passion dans les lettres; le second de la Passion dans l'art; le dernier la Passion au théâtre. Le premier était financier; Verlet avait quatre enfants... Marichal prépare ses valises (chartiste). Mais qui restituera désormais à nos imaginations charmées les trésors lointains des Musées de France ? Entre nous, ces congés de pères de familles nombreuses ne vont pas sans quelques exagérations un peu violentes. On signale le cas d'un « cumulard » qui a osé revendiquer la paternité de huit rejetons. Quand quatre suffisaient. Combien d'heureux aurait-il fait en cédant le surplus ? On a beau dire : il y aura toujours des égoïstes partout (3).

En septembre 1941, nouveau départ : dix-neuf prisonniers quittent le camp en congé libérable : parmi eux un courtier en grains, des mineurs, des ingénieurs chimistes (4). En mars 1942, départ de neuf officiers, presque tous ingénieurs (5). Puis, après les sanctions Giraud, en septembre, quatre rapatriements (6). Dix jours après, sept officiers appartenant à la D. C. A. (7). Le mois suivant, six officiers électriciens sont informés qu'ils vont partir; sept en réalité quittent le camp douze jours après (8). Enfin, au début du mois de mai 1943, une cinquantaine d'ingénieurs agronomes regagnent la France (9).

Au total, si mes relevés sont complets, une bonne centaine de camarades rentrés en « congés de captivité ».

Bien d'autres caressaient l'espoir d'être reconnus indispensables au redressement de la Patrie. C'est ainsi qu'aux débuts de la captivité, des membres de l'enseignement furent informés qu'ils devaient entreprendre des démarches auprès des Inspecteurs d'Académie en vue de rapatriements (10). Quelques jours après, — douche écossaise, — la nouvelle parvenait

(1) N. P. C., 27 février 1942.

(2) N. P. C., 11 septembre 1940.

(3) E. L. S., n° 2, 27 février 1941.

(4) N. P. C., 1^{er} septembre 1941.

(5) N. P. C., 12 mars 1942.

(6) N. P. C., 8 septembre 1942.

(7) N. P. C., 19 septembre 1942.

(8) N. P. C., 21 octobre et 3 novembre 1942.

(9) E. L. S., n° 32, 24 mai 1943.

(10) N. P. C., 9 septembre 1940.

au camp selon laquelle les élèves de troisième année des Écoles Normales étaient envoyés dans les écoles publiques comme instituteurs-stagiaires. Adieu les espoirs de retour (1).

Deux mois après, les Allemands réclamèrent la liste des officiers de marine de guerre et de marine marchande, sans que nous ayons pu en connaître le motif exact (2).

Il faut encore poser le problème des « officiers-conseil ». A partir de l'année 1942, par l'intermédiaire de l'ambassade Scapini, quelques officiers quittèrent le camp, non point pour rentrer en France, mais pour être acheminés, à titre d'officiers-conseil, dans les Stalags d'Allemagne (3). Je ne saurais porter un jugement d'ensemble sur leur rôle, n'ayant pas en mains les renseignements indispensables. Si l'on en croit les camarades de Stalags, certains se montrèrent résolument collaborateurs et trompèrent ceux qu'ils prétendaient servir. D'autres, plus nombreux, choisis dans leurs Oflags pour avoir admirablement « joué de la collaboration », furent à la hauteur de leur tâche et surent agir en bons Français.

Rapatriements « de faveur » : il est bien difficile de se prononcer sur l'importance des rapatriements de faveur comme sur leurs motifs réels. D'abord, parce que souvent, les convois furent mélangés. C'est ainsi qu'en septembre 1941, quatre-vingt-dix-sept prisonniers quittaient Gross-Born, les uns malades, d'autres rapatriés « pour services rendus ». Parmi eux figuraient des chefs de blocs, accompagnés de leurs chefs d'État-Major. La mesure fit causer dans le camp. L'envie des prisonniers oubliés était grande; la « listite », pendant quelque temps, devint une maladie à l'ordre du jour (4).

Deux mois et demi plus tard, annonce du départ de vingt autres officiers (5).

Quels étaient les malades? Quels étaient les rapatriés « pour services rendus »? Ce ne fut pas la moindre ruse des Allemands que de camoufler ainsi, dans l'ensemble d'un convoi, ceux qu'ils voulaient remercier de leurs bons offices. Qu'on ne se méprenne pas, d'ailleurs, sur les raisons de ces rapatriements. Parmi ceux qui obtinrent cette faveur, les uns avaient su procurer à leurs camarades leur aide fraternelle et avaient œuvré pour adoucir leurs souffrances. Mais où fallait-il s'arrêter pour avoir l'heur de plaire à nos gardiens? Exercer un commandement sans provoquer d'histoires, travailler à les apaiser lorsque des conflits surgissaient, éviter aux Allemands, par une suffisante discipline des prisonniers, le danger de partir pour le front russe ou l'Afrika Korps, n'était-ce pas suffisant pour mériter leur gratitude? Plusieurs doyens rentrèrent ainsi avant ceux commis à leur garde. Leur départ causa toujours un certain malaise.

L'année 1943, le colonel Vendeur fut rapatrié. A l'appel du matin, le 22 février, il fit ses adieux. Il avait été dix-neuf mois chef français du

(1) N. P. C., 14 septembre 1940.

(2) N. P. C., 13 novembre 1940.

(3) N. P. C., 17 novembre 1942.

(4) N. P. C., 6 septembre 1941.

(5) N. P. C., 30 novembre 1941.

camp. A 17 h. 45, il reçut au P. C. les « corps constitués » pour un merci et un adieu (1). Le mois suivant, « Écrit sur le Sable » reproduisait les adieux du Doyen :

A MES CHERS CAMARADES,

La date du 22 février 1943 est maintenant gravée dans mon esprit et dans mon cœur. C'est ce jour-là qu'à votre rassemblement du matin je vous ai fait mes adieux de Chef de l'Oflag. La perspective joyeuse de revoir son foyer et sa Patrie est bien assombrie par le fait de laisser derrière soi captifs et exilés, des camarades d'armes et des frères de misère. L'énergie morale que vous avez montrée depuis bientôt trois ans m'est cependant un gage que vous demeurerez à la hauteur des épreuves qui vous attendent encore. Mon âme de Français puise dans cette certitude une fierté dont je vous resterai redevable.

Mais en vous quittant, c'est aussi l'Armée que je quitte. Le prisonnier libéré que je vais être sera demain un colonel en retraite. Aussi vous concevez que ce n'est pas sans émotion qu'après quarante ans de services un soldat s'adresse à des soldats pour la dernière fois. Le terme d'une carrière est toujours une heure mélancolique. Les circonstances accroissent encore pour moi la tristesse de mon adieu. Pour un Africain, qui a l'amour et la fierté de l'Empire national, pour un Combattant de 1914-1918, qui a vécu la victoire de ses armes, c'est un dur destin que de quitter le rang en partant d'un camp de prisonniers et pour redevenir citoyen dans une France envahie et occupée de toutes parts.

Toutefois l'espoir ne m'a jamais abandonné et plus que jamais il est en moi. Il naît des mérites prestigieux et du haut patriotisme du Chef de l'État qu'aux heures de sa détresse la France s'est donné. Je le trouve aussi dans les vertus de notre peuple, peut-être impulsif et imprévoyant, mais intelligent, courageux, et qui sait se grandir dans les épreuves. Il ne se laissera pas, j'en suis sûr, abattre ou égarer par les souffrances ou le désespoir. Il suivra les directives que le Maréchal Pétain lui a proposées pour son salut. Le Travail, la Famille, la Patrie deviendront ses mots d'ordre.

Vous serez aux premiers rangs de ceux qui les mettront en pratique. Vous serez les servants de la Révolution Nationale qui ne pourra devenir une réalité qu'à l'heure de votre retour. Je le souhaite donc prochain, d'abord pour votre propre bonheur, mais aussi pour le relèvement et la renaissance de notre France (2).

Ainsi s'achevait la captivité du colonel Vendeur.

Tels furent les principaux obstacles rencontrés. Le plus lourd, sans doute, fut la douloureuse existence qui nous était imposée, au hasard des événements dont les répercussions se faisaient sentir sur les prisonniers, et engendraient l'humeur changeante de nos gardiens. Je laisse au colonel Malgorn le soin de retracer les grandes lignes de cette souffrance des prisonniers.

1940-1941 : années démoralisantes; l'avenir paraissait sombre. Les victoires allemandes en Russie, que des haut-parleurs, placés dans l'enceinte du camp au-dessus de nos têtes, claironnaient jour après jour et presque heure par heure, provoquaient chez certains un sentiment de stupeur. Si, au fond du cœur, nous conservions l'espoir, un espoir qui était notre seule raison de vivre, nous n'en subissions pas moins le choc des succès ennemis.

1942 : année tendue. Venant du dehors, renouveau d'espoir à la suite de la récente entrée en guerre des États-Unis et des premiers bruits de contre-attaques russes. À l'intérieur, la mort de l'un d'entre nous, le lieutenant Rabin, abattu lâchement au cours d'une tentative d'évasion, provoqua de vives réactions. Au moment où le camp est déplacé pour venir à Arnswalde, une manifestation spontanée de

(1) N. P. C.

(2) E. L. S., n° 30, 18 mars 1943, page 1.

sympathie à l'égard des officiers polonais qui nous remplacent, met les Allemands en fureur.

A Arnswalde, attitude ultra-rigoureuse du Commandant allemand du camp, l'Oberst Neumann, qui applique ce qu'il appelle les sanctions Giraud, après l'évasion du général : trois appels par jour en tenue correcte, fermeture des bibliothèques, suppression du cinéma et du théâtre, rentrée dans les chambres avant la tombée de la nuit et courrier réduit au minimum.

Ensuite, incidences consécutives au retour de Laval au pouvoir, le S. T. O. et l'effervescence due à la question du travail volontaire en Allemagne. Puis, nouvelle source d'espoir à l'annonce du débarquement allié en Afrique du Nord, en novembre, et réactions fiévreuses lors de l'occupation de la zone Sud par les Allemands.

1943 : année relativement plus calme. Certes, sur le plan extérieur on se passionne pour la campagne de Tunisie et celle d'Italie, mais déjà on attend autre chose, on attend 1944. Dans le camp, reprise des spectacles et même organisation de promenades à partir de juillet, floraison des expositions : situation alimentaire moins critique que l'été précédent. Pour bien des détails, les Allemands semblent devenus un peu mous. Le commandant allemand, Oberst Teuber, ne pénètre pour ainsi dire jamais dans le camp.

Fin 1943-début 1944 : Au début de décembre 43, les Allemands, qui ont sans doute reçu des ordres supérieurs, amorcent une reprise en main. Les appels deviennent houleux, même ceux de Noël et du Nouvel An. Au début de janvier 44, cinq officiers s'évadent, rudimentairement habillés en sous-officiers allemands. L'indiscipline croissante des officiers français et cette évasion qui déconcerte nos gardiens, hâtent la mise à la retraite de l'Oberst Teuber et son remplacement par Prätorius.

Février 1944 : Caractérisé par la nervosité. Les causes essentielles me semblent être :

- sur le plan extérieur, l'attente quotidienne du débarquement;
- sur le plan intérieur, le début prochain de la cinquième année de captivité, l'effervescence de la vie politique du camp qui devient moins souterraine, une épidémie de grippe douloureusement ressentie comme une déchéance physique, enfin l'attitude du colonel allemand Prätorius qui, à sa prise de commandement, remet en question tous les menus avantages (ou prétendus tels) que nous avions grignotés peu à peu : lettres supplémentaires pour décès de parents proches, repas de midi pris dans les chambres et non au réfectoire, tolérance dans la distribution des colis. Il procède à de nombreuses visites du casernement, fait tout nettoyer à grande eau en plein hiver et au sortir d'une épidémie non encore enrayée, nous menace de réduire nos bagages au strict minimum, exige des appels matinaux, organise des appels nominatifs hebdomadaires, bref bouscule toutes nos habitudes. Avec le recul, ces détails mesquins donnent sa mesure à la pauvre vie que nous menions.

La réalité des contraintes quotidiennes accusée par la présence permanente des officiers et des sous-officiers allemands dans le camp, nous rendait plus nerveux, parce que chacun attendait anxieusement l'heure du débarquement, et le moment, dans la captivité, où nous cesserions d'être le prisonnier dont la Patrie est occupée par l'ennemi (1).

II. — LES OBSTACLES TOURNÉS

A travers mille déformations, les nouvelles parvenaient au camp. A l'énumération, pourtant incomplète, des obstacles rencontrés, on peut évaluer combien il fut difficile de se faire une juste opinion de la politique française, une des préoccupations majeures des prisonniers. La France, nous répétait-on, s'était donné un Chef à la veille de l'Armistice, en la

(1) Rapport au Ministère des Anciens Combattants.

personne du maréchal Pétain. Parmi des difficultés sans nombre, il tentait de conduire la jeunesse, de travailler à sa formation, à son éducation, physique, professionnelle et civique. Mais il rencontrait, au cœur même du pays, l'opposition tenace d'un certain nombre de Français, les uns de zone occupée, d'autres de zone libre, d'autres encore de la France d'outre-mer, voire réfugiés en dehors de l'Empire.

L'Oflag, cette petite parcelle de communauté française en terre étrangère, devait reproduire, à l'image de la France, quelque chose de cette diversité sur le terrain politique.

Pour la clarté de l'exposé, nous grouperons les renseignements recueillis autour de trois thèmes essentiels :

- le camp et le maréchal Pétain;
- les chantiers de jeunesse au camp;
- enfin, collaboration et résistance, ou pétainisme et gaullisme.

Après les avoir ainsi présentés, il sera plus facile de voir si l'obstacle de la collaboration a été tourné, par qui et de quelle manière (1).

LE CAMP ET LE MARÉCHAL PÉTAÏN

Dans les échanges de courrier, depuis le retour, un camarade dont je tairai le nom écrit : « Dans le domaine politique, nous avons, pour la plupart, vu très mal le problème. Là encore, j'aime mieux me taire. »

Ma tâche se trouverait singulièrement facilitée, si je pouvais adopter la même résolution. Mais je mutilerais le tableau que je brosse, si je me refusais d'en parler. Non point que j'aie l'espoir de tout dire, tout retracer, tout clarifier ! En ce domaine, plus qu'en beaucoup d'autres, si j'ai trouvé la compréhension méritoire de certains amis, d'autres, pour des motifs valables, ont gardé bouche close. Plusieurs ont d'ailleurs l'excuse d'une mémoire trop peu fidèle. J'ai lu des livres écrits par d'anciens prisonniers de guerre sur leur captivité. Beaucoup furent publiés aussitôt après la libération. Est-ce pour gagner plus facilement la faveur du public que certains se donnent comme résistants ? Je ne sais ; je ne puis présenter que ce que je connais, l'expérience de mon camp. Dix années, depuis, se sont écoulées ; certains détails y perdent en précision ; l'aspect d'ensemble s'en trouvera sans doute plus calme et plus juste.

Je voudrais rappeler quelques réactions « officielles » du camp devant le problème du maréchal Pétain, selon l'évolution chronologique des faits, présenter ensuite les activités du Cercle Pétain, tenter enfin un jugement d'ensemble. D'autres attitudes, non moins réelles et tout aussi valables, quoique officieuses et privées, trouveront leur place plus loin sous le titre : collaboration et résistance.

Évolution chronologique des faits. — En 1940, pendant des semaines et des mois, les prisonniers de l'Oflag n'eurent pas d'autres nouvelles que

(1) Je laisse de côté le problème du « Secours National » ; nous le retrouverons en parlant de la vie économique et sociale au camp.

celles de leur correspondance, censurée, limitée, ou encore celles de la presse et de la radio allemandes. Cette presse, — et cela provoquait la méfiance, — ne soutenait effectivement que certains éléments politiques français, tels Déat et Laval. Mais elle manifestait en même temps de la déférence au maréchal Pétain.

Pour l'ensemble des prisonniers du camp, le Maréchal représentait alors la continuité nationale. De plus, il apparaissait comme le seul symbole national que les Allemands toléraient dans le camp. Au reste, certains messages ne rendaient-ils point hommage aux prisonniers? Beaucoup étaient au camp parce qu'ils avaient lutté jusqu'au bout et parce qu'ils étaient restés à leur poste. De nombreux camarades concevaient mal que le devoir national eût exigé de quitter la Patrie. D'ailleurs, ils n'avaient encore reçu aucune information directe et officielle de la dissidence. Matériellement et moralement, le maréchal Pétain était celui qui se penchait vers eux, qui leur adressait des paroles d'estime, de soutien, d'espoir. C'est pourquoi, très vite, il personnifia pour eux la Patrie; il apparaissait comme un élément de ralliement national pour une masse exilée en terre étrangère.

Ce courant de sympathie une fois créé en faveur du Maréchal, les événements allèrent leur train. *Au début de 1941*, il fut décidé de lancer un journal au camp. Dans l'*Éditorial* de son premier numéro, prise de position très nette, sous la plume d'un prisonnier dans une lettre à sa femme :

Par-dessus vous et vos enfants, c'est aussi vers le destin de la France que s'en-
volaient les pensées de votre exilé. Dans la pauvreté des informations, avec les
corrections de l'âge, de la formation, des appartenances anciennes, mais sincèrement
et totalement, tous ces exilés se rangeaient silencieux et impuissants derrière le
Grand Vieillard qui avait à l'heure de la défaite pris en charge le destin de la Patrie
lointaine et douloureuse (1).

Le 15 avril, au nom des trois mille prisonniers de l'Oflag II D, le Colonel-Doyen adressait au maréchal Pétain nos vœux de fête; il lui disait les sentiments de confiance indéfectible, d'affection respectueuse et de profonde reconnaissance pour tout ce qu'il avait fait ou tenté de faire pour ceux qu'il appelle ses fils en captivité. La saint Philippe approchait; le camp solennisa, de façon spéciale, le 1^{er} mai, fête nationale de la France, en même temps fête du Maréchal. Dès la veille, devant le « tout Oflag », le Recteur de l'Université donnait une conférence sur le Maréchal. Il se proposait de nous faire « revivre ensemble les plus belles pages de sa vie », afin d'y puiser « un plus grand amour pour la France et une volonté plus ferme de la servir ». Il terminait par un appel à l'amour du travail, au respect de la discipline, au goût de l'effort et du sacrifice, pour que la France vive (2). La salle était littéralement comble.

Le lendemain, 1^{er} mai 1941, tandis qu'une délégation de cinquante prisonniers se rend au cimetière voisin pour se recueillir sur la tombe de nos camarades défunts, de l'intérieur du bloc I, tout proche, retentit la sonnerie

(1) E. L. S., n° 1, 25 mars 1941.

(2) N. P. C., 30 avril 1941.

Aux morts. A l'appel de 11 heures, le Colonel-Doyen dit quelques mots : « Unissons nos pensées à celles des nôtres, à celles du Maréchal. Ayons une pensée spéciale pour ceux de nos camarades qui reposent près de nous en terre étrangère et combien inhospitalière ». Après un impressionnant et impeccable garde-à-vous, qui tranche étonnamment avec nos appels quotidiens, nous observons une minute de silence (1).

Le même jour, « Écrit sur le Sable » reproduisait, sous un portrait du Maréchal, les vœux de l'Oflag. Voici le texte de ce message :

1^{er} Mai 1941.

Nous sommes ici trois mille sept cents Français que leur long et pesant exil n'a pas un instant retranchés de la Communauté Française.

Ils sont nés sur plus d'un quart de siècle de 1890 à l'autre guerre, ils sont l'image même de la France d'aujourd'hui.

En ce jour de votre fête, ils vous adressent, Monsieur le Maréchal, leurs vœux respectueusement affectueux.

Que les années que vous donnez à la Patrie douloureuse vous apportent la joie pleine et consolante de la véritable France retrouvée.

D'une âme commune, tous prient Dieu de vous garder longtemps à votre haute mission et de rendre celle-ci légère à vos épaules chargées de toutes les gloires et de toutes les peines de la France de Jeanne d'Arc et de la France de Verdun.

Anxieux ils se tournent vers vous pour recevoir les consignes sacrées qui doivent les faire meilleurs et vous permettre de réaliser avec eux le redressement de la Patrie.

Fidèles à leurs Frères morts, ils s'engagent pour aujourd'hui et pour demain à se soumettre aux disciplines nécessaires et à œuvrer de tout leur cœur aux tâches que vous leur aurez fixées (2).

Un mois et demi plus tard, le 15 juin, dans un article d'« Écrit sur le Sable », signé des initiales du journal, on lit :

L'appel du maréchal Pétain à la suite des conversations chancelier Hitler-amiral Darlan nous a apporté fin mai le réconfort de la main ferme et affectueuse qui se tend pour nous guider. Il a éclairé notre vie et fait naître en nous de légitimes espoirs : espoir de voir une France courageuse retrouver dans l'honneur une place digne d'elle, espoir plus égoïste de rejoindre notre foyer. Entre l'intérêt de la Patrie et le nôtre, nul d'entre nous n'a hésité. Si ces intérêts n'apparaissent plus comme inconciliables, il est légitime de s'en réjouir, sans verser dans un optimisme impatient dont nous avons appris à nous garder.

Laissons au Maréchal le soin de donner au problème des prisonniers l'urgence qu'il convient. La joie de notre libération n'en sera que plus pure.

Aujourd'hui, en ce milieu de juin, notre pensée va vers nos frères qui s'opposent à un ennemi nouveau pour sauvegarder, avec l'honneur de la parole donnée il y a un an, l'intégrité de l'Empire. Quelque cruels et étranges que puissent nous paraître notre exil et notre immobilité dans des circonstances dont l'histoire ne connaît pas d'autres exemples, nos pensées fraternelles et recueillies vont vers ceux qui combattent et meurent pour que Vive la France (3).

Les 11 et 12 mai, une entrevue avait eu lieu en effet entre Hitler et Darlan, à Berchtesgaden, au sujet de la Syrie. C'est à la suite de ces entretiens que le maréchal Pétain avait radiodiffusé un message le 15 mai, et l'Amiral le 23. Ce dernier disait aux Français : « Votre message est tout

(1) N. P. C., 1^{er} mai 1941.

(2) E. L. S., n° 3, 1^{er} mai 1941.

(3) E. L. S., n° 5, 15 juin 1941.

tracé : suivez le Maréchal, aidez-le de toutes vos forces, comme je le fais moi-même, dans son œuvre de révolution nationale. » Mais les 14, 15 et 16 mai, à la suite de l'atterrissage de quatre-vingts avions allemands en Syrie, les aérodromes de Palmyre, Rayak et Beyrouth avaient été bombardés par l'aviation britannique. Le 8 juin, les troupes anglaises entraient en Syrie. Pendant plus d'un mois, des opérations militaires s'y dérouleraient, jusqu'à la signature d'un Armistice à Saint-Jean-d'Acre, le 14 juillet, armistice qui devait mettre fin aux hostilités là-bas. C'était à ces combats de Syrie que le journal faisait allusion, quand il parlait de la lutte « pour sauvegarder l'intégrité de l'Empire ».

Le 25 juin 1941, anniversaire de l'Armistice, nouvelle journée de deuil et de recueillement. Le soir, allocution du Recteur de l'Université, à la Salle des Conférences du bloc III. Le Colonel-Doyen avait tenu à ce que ce premier anniversaire fût consacré d'abord au souvenir de nos morts : suspension des cours et des jeux, minute de silence à l'appel. Notre relèvement personnel, par l'effort dans le travail, est le gage, la préface, la condition indispensable du relèvement de notre Pays. Notre Chef

nous dit que nous souffrirons longtemps encore, mais qu'il faut accepter avec noblesse l'épreuve, et aussi avec sagesse et avec patience, la plus belle forme du courage. Ces vertus, nous devons les acquérir par la discipline. Travail, discipline, apprenons-les de nouveau, et, n'oubliant pas que nous sommes les fils d'une glorieuse et vieille nation, qui reste glorieuse malgré ses désastres, nous vivrons ici, intensément, dans l'effort, la camaraderie, la joie même; et nous vivrons pour que Vive la France! (1).

Le 1^{er} août, une lettre d'un partant contient ces lignes :

... Ce redressement ne se fera que si les uns et les autres nous nous oublions nous-mêmes, si, renonçant à nos égoïsmes et même à nos goûts, à nos attachements personnels, nous nous fondons, silencieux et unis, dans une obéissance absolue à notre Chef et à ceux qui poursuivront son œuvre (2).

Depuis six mois qu'il paraissait, « Écrit sur le Sable », dans ses colonnes, donnait accueil aux articles favorables à la politique du Maréchal. Le texte que nous venons de relire laisse entendre, cependant, que l'union n'était point parfaite, puisqu'il fallait parfois nous faire violence, renoncer « à nos goûts, à nos attachements personnels ». L'obéissance absolue « à notre Chef » était réclamée; mais encore à ceux qui poursuivraient son œuvre.

Les 7 et 8 août 1941, les Anciens Combattants de 14-18 regagnaient la France, les uns vers la zone occupée, les autres vers la zone libre.

Quelques jours après, *Paris-Soir*, que la censure laissait volontiers pénétrer dans le camp, nous annonçait une « Nouvelle étape de la Révolution Nationale. Le maréchal Pétain déclare aux Français : Il ne suffit plus de légiférer, il faut gouverner. Je délègue l'autorité à l'amiral Darlan ». Et, quelques pages plus loin : « Le Chef de l'État a décidé » ... Suit alors un véritable catalogue de mesures d'autorité : suspension de l'activité des

(1) N. P. C., 25 juin 1941.

(2) E. L. S., n° 8, 1^{er} août 1941.

partis politiques en zone non occupée; suppression de l'indemnité parlementaire; sanctions contre les fonctionnaires francs-maçons ayant fait de fausses déclarations; subordination de la Légion au Gouvernement; renforcement de la police; création de commis du pouvoir chargés de faire exécuter lois et décrets; extension des pouvoirs des préfets régionaux; promulgation prochaine de la charte du travail; participation élargie de la petite industrie aux comités d'organisation; contrôle national et régional du ravitaillement; création d'un conseil de justice politique pour juger les responsables du désastre; et enfin prestation du serment par les ministres et les hauts fonctionnaires devant le Maréchal (1).

Pendant le premier semestre 1941, plusieurs camarades du camp s'étaient penchés sur les problèmes posés par la forme nouvelle du gouvernement de la France. A la lumière des documents incomplets qui avaient pu nous parvenir, ils avaient étudié divers aspects de cette « Révolution Nationale ». Parmi les notes d'un camarade rapatrié, se retrouve le texte de quelques articles. Étaient-ils destinés, dans la pensée de leurs auteurs, à être publiés après la libération de leur porteur? Je ne sais. J'y relève, en tout cas, les titres et thèmes qui suivent :

La Révolution technique : Notre défaite s'explique partiellement par notre retard au point de vue technique; au retour, il nous faudra entreprendre un long effort au point de vue recherche technique, amélioration des méthodes, travail acharné. Il devra être donné à l'enseignement technique une importance exceptionnelle.

Pour une diplomatie empirique : Notre défaite est d'essence politique autant que militaire. La partie a été perdue par les diplomates d'avant-guerre; la défaite des militaires a logiquement suivi celle des ambassadeurs. Quelles furent les défaillances de notre diplomatie? Versailles fut à la fois trop dur et trop faible pour l'Allemagne; manque de réalisme, de logique, de continuité. Principes d'une saine politique.

Caractères économiques et sociaux des grands travaux d'équipement : Urbanisme, citadin et rural, voies de communication, énergie électrique, ports et marine marchande, doivent accroître le potentiel économique du pays, et permettre de faire passer la main-d'œuvre de l'économie de guerre à l'économie de paix. Problème du financement de tels travaux? monnaie mise au service du travail.

Problèmes de l'éducation : Éducation par la société, d'où le problème de chefs responsables. Éducation par l'homme intérieur : cœur, volonté et sens du risque. Hiérarchie des valeurs sociales, personnelles, sens du prochain, devoirs envers l'humanité. Enseignement des humanités : œuvre de la famille, de l'école, des mouvements de jeunesse, du milieu social. Montrer des hommes, des modèles, des héros, des saints. Travail scolaire exige efforts : écoles de cadres à créer.

Disciplines monétaires nouvelles : Rompre avec le principe périmé de l'étalon-or. Réserver l'or aux relations internationales, et mesurer la monnaie intérieure aux besoins de l'économie nationale. Responsabilité de l'État dans cette distribution toute nouvelle du Crédit; aménagement des relations monétaires internationales.

Les grandes vacances une fois passées, dans la deuxième quinzaine du mois de novembre 1941, « Écrit sur le Sable » fit paraître un numéro .

(1) *Paris-Soir*, jeudi 14 août 1941.

spécial, plus dense que les numéros ordinaires, et intitulé : « « Où en est la France ? » (1). En première page, la Rédaction annonçait :

Rassembler les documents multiples qui, par les voies les plus diverses, nous sont parvenus quant à l'œuvre législative poursuivie depuis l'armistice par le Gouvernement du maréchal Pétain; extraire de cet amas de textes parfois complexes les mesures et les faits essentiels; les classer et les présenter aussi clairement et aussi simplement que possible; se défendre tout autant d'une interprétation personnelle que d'une énumération indifférente; laisser se dégager des réformes elles-mêmes les directives qu'elles impliquent; répondre ainsi sobrement et objectivement à cette question : Où en est la France? telle est l'ambition du travail qu' « Écrit sur le Sable » vous soumet.

Dans les cadres volontairement schématiques des articles qui suivent, vous pourrez inclure vos connaissances et vos renseignements particuliers, reclasser la documentation éparse des journaux, suivre le labeur qui s'accomplit loin de nous, en mesurer l'ampleur, en apprécier la ferme progression.

Après Noël, un second fascicule vous apportera, dans les domaines économique et financier, les données analogues à celles que vous trouverez ici sur les plans constitutionnel, administratif et social.

C'est avec simplicité mais ferveur qu' « Écrit sur le Sable » présente l'œuvre du Maréchal. Il aura atteint son but si, ayant aidé à la mieux comprendre, il permet à chacun de nous de le mieux servir. La Direction.

Voici le plan général de ce numéro : la Constitution, le Gouvernement, l'organisation administrative, les fonctionnaires, les juridictions d'exception, l'enseignement, la jeunesse, Santé et Famille, le Secours National, la Légion. Conclusions.

Ne nous attardons pas à des critiques de détail ou en des controverses pointilleuses. La perfection constitutionnelle ou législative n'est pas possible lorsque l'œuvre s'élabore en pleine tourmente. L'essentiel, c'est l'accord sur les principes fondamentaux, c'est l'entente sur la primauté du salut national. Si nous voulons que la Révolution nationale et sociale triomphe, il faut suivre le Chef. Il faut que nous soyons tous, à notre place, des soldats de Pétain. « Écrit sur le Sable ».

Le 31 décembre 1941, pour célébrer la fin de l'année, « Écrit sur le Sable » nous livrait un numéro où l'évocation de Noël tenait la place dominante. Articles, contes, dessins, croquis, tout s'y trouvait rassemblé pour rappeler quelques aspects des Noël d'antan, et tracer, en regard, quelques traits de notre Noël d'exilés. Mais, dans son *Éditorial*, la Direction du Journal précisait :

Ces rapprochements et ces oppositions ne doivent d'ailleurs pas nous faire oublier que la fête de la Nativité est aussi essentiellement celle de l'Espérance. Le maréchal Pétain, notre Chef, le rappelait l'an dernier, en pareille circonstance, et il ajoutait : Une France nouvelle est née. Cette France, ce sont vos épreuves, vos remords, vos sacrifices qui l'ont faite. Serrez-vous autour de moi pour que cette France, une France neuve et saine, grandisse et se fortifie!

Nous lui obéissons. Certes, ce nouveau Noël de captivité gardera pour nous, pour tous les nôtres, la teinte mélancolique de celui qui l'a précédé. Mais notre tristesse sera virile et orientée vers l'avenir. Nous sommes résolus à suivre le Chef

(1) E. L. S., n° 14, 20 novembre 1941, 52 pages.

de la France, le Maréchal qui a voué ses forces et son prestige au salut du pays. Nous voulons revivre des Noël's dans la fierté et dans la joie. La Direction (1).

Et dans la *Chronique de la Quinzaine*, faisant allusion à la vente de jouets fabriqués à l'Oflag au profit du Secours National, je relève ces lignes :

... Pendant ce temps, bien loin, dans le beau pays, un vieux Monsieur très doux et très bon cherchait beaucoup d'argent pour secourir les petits enfants qui avaient froid et faim pendant l'hiver. On l'appelait Monsieur le Maréchal, parce qu'il avait gagné de grandes batailles, autrefois, et que depuis, il avait pris dans ses mains fermes et belles toute cette belle partie du monde, tout ce beau jardin qu'on nomme la France. Pour lui, dans le village de bois, entouré de sapins et couvert de neige, on vendit les jouets pour les envoyer aux petits enfants et on eut ainsi beaucoup d'argent (2).

Au cours du mois de *janvier 1942*, les officiers du camp furent conviés à venir apposer leurs signatures sur un Livre d'Or qui serait envoyé par l'Oflag II D en guise de vœux au maréchal Pétain (3). Dans le numéro qui parut au milieu du mois, sous le titre : « Au seuil de 1942 », « Écrit sur le Sable » se félicitait de ce geste unanime.

Notre sort de captifs, loin de nous interdire d'exprimer des vœux, donne sans doute du prix à ceux que nous sommes enclins à formuler. Louons donc l'initiative par laquelle notre pensée de fin d'année s'est matérialisée sous un véritable message au maréchal Pétain au bas duquel nous avons pu personnellement apposer notre signature. Par là notre geste de déférence s'est mué en témoignage de ralliement derrière le Chef de l'État Français et en un acte d'adhésion à l'œuvre de Révolution Nationale qu'il a entreprise et qu'il entend faire triompher. De notre main nous avons apposé notre nom sous le texte suivant : « A l'occasion de l'année nouvelle, les officiers, sous-officiers et soldats prisonniers à l'Oflag II D adressent au maréchal Pétain, Chef de l'État Français, leurs vœux respectueux et fervents. Leurs souhaits vont à sa personne dont le prestige et l'action demeurent les meilleurs gages du salut du pays. Ils vont à l'œuvre de Révolution Nationale qui doit rassembler tous les Français soucieux de défendre leur Travail, leur Famille et leur Patrie. Ils vont à la France accablée de malheurs et de souffrances, mais dont ils savent que le destin dépasse tous les destins individuels. Exilés depuis dix-huit mois, séparés de leurs foyers et de leur labeur, subissant les lois de la captivité, les prisonniers de l'Oflag II D dominent leurs épreuves, certains qu'ils sont de la pensée constante de leur Maréchal, convaincus aussi de sa sollicitude matérielle dont ils ont maintes fois bénéficié, soucieux enfin, même loin de lui, de s'associer à son œuvre et de se pénétrer de l'esprit et du sens de ses appels et de ses messages. Ils espèrent ardemment et ont foi que 1942 sera, dans les voies qu'il a tracées, une nouvelle étape sur la route du relèvement Français (4).

Et quelques pages plus loin, le même numéro décrit la cérémonie au cours de laquelle il nous fut donné de voir le document qui devait partir pour Vichy :

Plus sérieuse et plus calme, la présentation sur l'avant-scène des feuillets signés par nous et portant nos vœux au maréchal Pétain. D'un doigt délicat et précis, un

(1) E. L. S., n° 16, 31 décembre 1941.

(2) Même référence.

(3) N. P. C., 12 janvier 1942.

(4) E. L. S., n° 17, 14 janvier 1942.

officier tourne les pages cependant que, disciplinés, les camarades défilent par petits groupes, silencieux et attentifs. C'est bien présenté, bien dessiné, il y a tout ce qu'il faut dire et juste ce qu'il faut dire. C'est simple et dépouillé; j'imagine l'auguste Vieillard tournant ces feuillets et scrutant ces pauvres signatures reliées ensemble avec les pages; qu'il y voit (*sic*) le symbole de notre union autour de sa personne et pour le service du Pays (1).

De France arrivaient des nouvelles qui entretenaient ce climat. Ainsi ces quelques notes, d'un courrier parti le 3 janvier, et adressé par un camarade rapatrié : « Vous trouverez une France parfois hésitante, mais qui suit finalement. Le Chef, lui, n'hésite pas, et il est revenu tout réconforté de Saint-Florentin (2) ». Le 1^{er} décembre 1941, en effet, une entrevue avait eu lieu, dans l'Yonne, entre Goering et le maréchal Pétain.

De quinzaine en quinzaine, le journal du camp nous réservait de nouvelles exhortations. A la fin de janvier, dans l'*Éditorial*, des réflexions nous étaient livrées sous la plume de Roger Vercel. Faisant flèche de tout bois, le chroniqueur en profitait pour rappeler le thème de la collaboration franco-allemande. Dans l'*Ouest-Éclair* du 8 janvier 1942, Roger Vercel écrit :

Ce n'est point parce que telle photo, tel film nous montrent quelques-uns de vos jeux sur le stade ou sur la scène que nous prenons le change! Nous savons trop que ces quelques heures de plaisir vous les achetez d'interminables journées de nostalgie et que si vous vous hâtez de rire, c'est afin de garder pour vous seuls le secret de votre tristesse.

L'éditorialiste en profite pour dire que de tels articles réconcilient avec une presse de zone occupée dont les excès sont déconcertants. C'est le cas notamment d'un autre article dans lequel on lit que « les prisonniers français internés dans les camps allemands pourront désormais quitter les camps, sans surveillance aucune, et se promener librement dans les rues de la capitale allemande ». Et, à la suite, le chroniqueur note : « Lorsqu'on peut être lu par des compatriotes qui depuis dix-huit mois vivent dans le cercle de leurs barbelés, il faut être circonspect. Sinon la propagande fait fausse route et s'écarte du but qu'elle veut atteindre ».

Et voici le couplet de la collaboration :

La recherche d'un sincère rapprochement entre la France et l'Allemagne préconisé par le maréchal Pétain lui-même, se justifie par des raisons légitimes et profondes. Il n'est pas besoin — pour tenter de le favoriser — de grossir et de déformer les faits. Alors au contraire, on se prépare des lendemains décevants. Nous voudrions pouvoir demander à quelques journalistes de ne jamais manquer de loyauté ni de mesure. A vouloir trop démontrer ils risquent parfois de beaucoup compromettre (3).

Au mois de février 1942, l'orientation « officielle » du journal était toujours la même. De Vichy, arrivait une réponse du maréchal Pétain, en date du 15 janvier 1942.

(1) Même référence.

(2) N. P. C., 24 janvier 1942.

(3) E. L. S. n° 18, 29 janvier 1942.

Je la transcris :

Le Maréchal PÉTAÏN
Chef de l'État

OFLAG II D

Vichy, le 15 janvier 1942,

5
Geprüft

MES CHERS AMIS,

Chaque jour m'apporte des messages de confiance venant de vous. J'y réponds aujourd'hui.

Des camps, des campagnes et des usines où vous travaillez monte vers moi le précieux réconfort de votre attachement.

Collectifs ou individuels, ces messages sont pour moi autant de témoignages fidèles de notre communion de pensées.

C'est sur vous que je compte pour m'aider dans ma lourde tâche. Que les paroles que je vous ai adressées vous soient un encouragement. Propagez-les dans votre camp et dans vos kommandos.

Vous êtes mon meilleur espoir. Confiance, nous nous retrouverons.

Ph. PÉTAÏN.

Monsieur l'Homme de Confiance
Oflag II D

Gross-Born Kr Neustettin (1).

Dans le même numéro, l'*Éditorial* nous conviait à la discipline dans notre courrier partant pour la France. Y avait-il donc des dissidents? « Lettres ouvertes et indiscretes. Comprendons donc les devoirs que nous impose notre correspondance. Écrire à notre épouse, à nos parents, à nos enfants, c'est demeurer le guide et le chef du foyer que, même captifs, nous ne devons pas cesser d'être. Écrire à sa famille, ce n'est pas se prononcer sur des événements internationaux dont nous ne connaissons pas tous les facteurs, c'est se soumettre, avant tout, à la discipline nationale. C'est affirmer son attachement à sa Patrie, son obéissance au maréchal Pétain, Chef de l'État Français » (2).

En France, des maladres étaient commises, qui nous irritaient. Prenant acte d'une malheureuse phrase de l'académicien Jean Tharaud, dans *Je suis partout*, où l'écrivain s'était permis de dire : « Les prisonniers ne semblent pas se rendre compte de la chance qu'ils ont d'être vivants, ce qui leur permet de mener « la vie de château » — tel était le titre de l'article — « Écrit sur le Sable » s'élevait avec véhémence contre ce maladroit, et en profitait pour établir une comparaison à l'honneur du Maréchal :

Parmi les Académiciens dont la voix ne rend pas ce son, il en est un qui donne à cette compagnie un éclat qu'elle n'avait pas souvent retrouvé depuis sa fondation : le maréchal Pétain. Le Maréchal nous a constamment assurés, par ses discours et ses messages, de sa sollicitude paternelle et de son estime de chef. Quant à notre attitude devant les gestes qui ont pour but de nous blesser, elle nous semble dictée par le rapprochement de ces deux manières de juger le prisonnier de guerre. Si nous voulons surmonter notre captivité, il nous faut plutôt regarder vers l'actif

(1) E. L. S., n° 20, 28 février 1942.

(2) Même référence.

que vers le passif et dépenser notre force émotive dans l'enthousiasme reconnaissant que provoquent les actes du Chef de l'État, plutôt que dans l'amertume causée par les attaques actuelles de ceux qui se tairont lorsque nous serons rentrés (1).

Le 13 février 1942, une première grande réunion eut lieu, placée sous les auspices du maréchal Pétain. Nous vîmes un conférencier devant quelque huit cents personnes, évoquer « avec sa verve et son talent habituels les heurs et les malheurs du Secours National; œuvre splendide, œuvre immense, que beaucoup d'entre nous sans nul doute connaissaient mal » (2). Une exposition s'était déroulée, le dimanche 15 février, d'objets à envoyer à Lyon. Mais, de peur de donner le change en France sur la bonne volonté de nos gardiens et les libertés qu'ils nous accordaient, les exposants avaient été fort peu nombreux. Envois ternes, mal présentés et insignifiants. « Le camp a la réputation méritée d'être un centre intellectuel et artistique; nous valons mieux que cela », concluait le chroniqueur (3).

En mars 1942, pour la deuxième fois, le Cercle Pétain donna signe de vie. Le mois précédent, c'était la conférence sur le Secours National, je n'ose dire le « sermon de charité ». Cette fois-ci, c'était la diffusion d'un discours du Maréchal aux Légionnaires (discours du 5 février), et, en seize points, la définition des principes de la Communauté (4). Toujours aux mêmes dates, « Écrit sur le Sable » publiait un article : « Proposer aux Français la reconquête de la France ».

Il faut d'abord vouloir au pays un Chef; une Nation ordonnée sous un chef est déjà un être vivant. La France se sauvera par elle-même, en elle-même, ou alors personne ne la sauvera. Mais l'Europe se fera : les patries ont besoin de l'Europe, mais l'Europe a besoin de ses patries, et certes elle mourrait si, en les tuant, elle détruisait ses propres organes. Le destin de la France se confond avec celui de l'Occident (5).

Pour clore ce mois, avait lieu, dans la grande salle de la cantine, au bloc II, le 28 mars, à 20 heures, une Conférence organisée par le Cercle Pétain : « Un ordre nouveau commence » (6).

En avril, nous apprîmes avec stupeur le rappel de Laval au pouvoir. Ce mois fut endeillé par la mort atroce du lieutenant Rabin, fusillé par les Allemands au cours d'une évasion. Le colonel Vendeur, chef français du camp, inséra en tête du journal un article relatant cette mort tragique. Sous le titre : « Premier Mai 1942 », il rappelait les circonstances de ce malheur. Puis le Colonel-Doyen ajoutait :

Cependant, notre devoir de Français est de dominer nos épreuves, toutes nos épreuves. C'est l'avis pressant que nous a déjà donné et que ne cesse de nous répéter notre Chef, le maréchal Pétain. En ce jour du 1^{er} mai, qui est sa fête patronale et où nos vœux déferents montent vers lui, nous ne pouvons mieux faire, pour lui rendre hommage, que de lui obéir, que de nous soumettre à ses directives.

Reprenons donc, mes amis, nos tâches, nos activités de captifs et d'exilés.

(1) à (3) E. I. S., n° 20, 28 février 1942.

(4) N. P. C., 6 mars 1942.

(5) E. I. S., n° 21, 14 mars 1942.

(6) N. P. C., 28 mars 1942.

Il n'y aura pas là de notre part infidélité au souvenir que nous vouons au lieutenant André Rabin. Il y aura obéissance au grand devoir du travail qui nous incombe et dans lequel nos efforts traduisent notre ambition de demeurer dignes de nos morts (1).

C'est peu de temps après ce tragique événement que nos gardiens nous contraignirent à changer de résidence. Le prétexte? nous procurer une demeure plus confortable. Mais les évasions, trop nombreuses à Gross-Born, étaient bien la meilleure raison de notre départ pour Arnswalde.

En juillet 1942, en pleine période des sanctions Giraud, — le journal avait-il un tel crédit auprès des autorités allemandes? — il nous fut permis d'adresser en France « Écrit sur le Sable », qui devenait une publication mensuelle. L'économie du Grand Reich ne permettait plus un tirage chaque quinzaine. Dans un article adressé « A nos familles » pour les prévenir de cet envoi, on lit :

Au milieu de l'indifférence égoïste du grand nombre, vous luttez pour entretenir notre domaine, pour conserver notre clientèle, pour sauvegarder notre place et nos droits. Dans le déchaînement général et égoïste des appétits aveugles, vous soutenez la politique du Maréchal, la seule politique de dignité, de réalisme et de salut. Pour vos efforts obstinés, nous ne pouvons vous rendre qu'un amour grandissant (2).

Trop absorbés que nous étions par les opérations astreignantes de déménagement et d'aménagement, pendant trois mois, le journal n'avait point paru, d'avril à juillet. L'installation au camp d'Arnswalde avait été l'occasion de quelques oublis du sens communautaire. L'esprit d'équipe nous fut rappelé. En notre nouvelle prison, si étroite, il devenait de plus en plus indispensable de nous entraîner au support mutuel. Après avoir décrit quelques exemples d'individualisme forcené observés dans le camp, le chroniqueur ajoutait :

De telles mesquineries sont, plus que jamais, hors de saison. Ce n'est pas la leçon que le Maréchal veut nous voir donner à nos compatriotes : « Prisonniers, mes amis, je voudrais, par la force de votre exemple, obtenir d'eux la même unanimité que celle qui règne dans les camps de prisonniers, et aussi le même désintéressement, le même oubli de soi, le même sentiment communautaire » (3).

Le 30 août 1942, le Doyen, accompagné des officiers supérieurs, à l'occasion d'une « Journée du Maréchal », inaugurait, dans la salle du théâtre, une plaquette : « Un acte de foi », adressée par l'Oflag au maréchal Pétain. L'exposition fut ensuite ouverte au public, de 9 heures à 14 heures, puis de 16 heures à 19 heures. A 14 h. 30, une conférence fut donnée : « La communauté du travail dans le cadre de la Révolution Nationale ». A 16 h. 30, salle du gymnase, était organisé, avec le concours du jazz Wallet, le tirage de la première tranche de la Loterie de l'Oflag, dite « Tranche Maréchal Pétain » (4).

(1) E. L. S., n° 22, 30 avril 1942.

(2) E. L. S., n° 23, 15 juillet 1942.

(3) E. L. S., n° 23, 15 juillet 1942.

(4) N. P. C., 30 août 1942.

Depuis deux ans passés, nous attendions, captifs, le jour très heureux du retour. Des utopistes prétendaient que seule notre rentrée en France pouvait permettre au pays de se relever. En septembre 1942, dans une « Lettre à quelques amis », le journal les encourage à faire litière de cette erreur néfaste et à entreprendre le redressement de la France sans plus nous attendre.

Nous ne voulons pas tarder davantage à vous exprimer notre opinion sur un point de vue qui paraît être le vôtre. Quelque chose nous heurte : vous donnez l'impression de ne vouloir faire que du provisoire en attendant le retour des prisonniers, notre retour. Vous pensez et vous écrivez : Eux seuls peuvent faire du solide, du définitif. Bon nombre d'entre nous, tirant de leur captivité un bénéfice indéniable, ont abordé la première réforme, la réforme intérieure, intellectuelle, morale, spirituelle à laquelle le Maréchal nous a conviés. Il vous appartient à vous qui êtes sur place, sur le chantier même, de vous mettre dès à présent au travail pour rendre à la France, par votre exemple, avec le goût de l'effort, le sens de sa grandeur. Ne nous attendez pas ! N'hésitez plus ! Ne craignez pas de vous compromettre. Votre cause est la bonne. Soyez impitoyables après avoir tenté d'être convaincants. Et sachez que nous, vos frères de race, sommes de cœur avec vous, applaudissant passionnément à vos efforts, qu'il nous tarde d'être à vos côtés pour mener le bon combat et doubler votre élan de notre élan (1).

Le mois d'octobre 1942 compta parmi les plus riches sur les rapports entre le camp et le Maréchal.

Dans un article intitulé : « Nécessité de vouloir », on relève la conclusion suivante :

Seule une révolution nouvelle, une révolution nationale peut sauver l'Unité française du danger qui la menace. Et, comme toute révolution, elle sera, elle est déjà un combat. Combat généreux contre un ordre aboli, sans oublier qu'il s'agit de lutter, moins contre les hommes que contre des faux principes. Combat contre tout ce qui peut gêner, entraver, freiner l'ordre nouveau voulu par le Chef que la Nation s'est donné et qui s'est donné à elle. Combat surtout peut-être contre nous-mêmes, car c'est en nous surtout que gît le mal. L'Unité nationale n'est pas un état d'équilibre dont on peut se flatter, et que l'on peut considérer avec le détachement satisfait du dilettante. Elle est le résultat d'un effort continu d'assimilation et d'adaptation. Une nation qui atteint au contentement de soi, à la béatitude niaise, est une nation morte. Puisse la France retrouver, par les conseils et sous la direction du Maréchal, cette force d'expansion, cette générosité de l'effort qui anime les nations viriles et leur permet l'avenir de grandeur que semble leur garantir un passé glorieux (2).

Dans le même numéro, on peut lire :

La plaquette du Maréchal, œuvre magnifique, due aux talents réunis de nombreux camarades, va faire route vers la France. Qu'elle soit le témoignage de notre admiration ardente envers celui en qui nous reconnaissons l'unique Chef de notre France (3).

En fait, le colonel Vendeur, qui partit du camp le 22 février 1943, emporta cette plaquette et la remit au Maréchal, à Vichy, en octobre 1943.

(1) E. L. S., n° 25, 15 septembre 1942 (p. 1).

(2) et (3) E. L. S., n° 26, 15 octobre 1942.

comme en fait foi la photographie parvenue au camp et affichée au gymnase; elle fut escamotée par mes soins, rapportée en France, et demeure en ma possession. Elle porte, en relief, le cachet : « Offert par le Maréchal », avec le bâton du maréchalat et la francisque.

Ce même jour, à 15 heures, au théâtre, une Conférence était donnée, au nom de l'Atelier « Enseignement » du Cercle Pétain. Sujet? « La Révolution Nationale et l'Enseignement » (1).

Le 14 novembre, au gymnase, de 9 heures à 17 heures, eut lieu une exposition de maquettes pour un concours d'affiches, sur le thème : « Travail, Famille, Patrie ». Le concours était organisé par le Cercle Pétain (2). Enfin, le dimanche 15 novembre fut effectué le tirage de la deuxième tranche de la Loterie du Maréchal (3). Le lendemain, le Colonel-Doyen était convoqué à Stargart par le général Dideley (4).

Ainsi s'achevait l'année 1942, dans le trouble et la confusion. Depuis longtemps déjà, la version « officielle » semblait à beaucoup une trahison plus qu'une traduction. Le mérite d'« Écrit sur le Sable » était de donner le change aux Allemands, et de permettre ainsi, involontairement peut-être, l'essor d'activités clandestines dont nous aurons à parler bientôt.

A la fin de la même année, dans une lettre de l'abbé Rodhain à l'aumônier Dupaquier, en date du 5 décembre, on pouvait lire : « Priez pour le Maréchal aux mêmes intentions que pour Cardjin ». Or, quelques mois auparavant, en nous informant de l'incarcération de l'abbé Cardjin, aumônier général de la J. O. C., par les Allemands, l'abbé Rodhain nous avait demandé de réciter pour lui l'oraison n° 32. Pour les initiés, c'était l'oraison *pro constituto in carcere*, pour les prisonniers et les captifs. Le Maréchal était-il prisonnier des Allemands, moralement du moins? Sa liberté était-elle illusoire? Cette formule, volontairement discrète, le donnait à entendre (5).

En 1943, au mois d'avril, « Écrit sur le Sable » contenait une lettre reçue de Vichy, en réponse aux vœux de l'année nouvelle. Cette lettre était ainsi rédigée :

Le Maréchal PÉTAIN
Chef de l'État

Vichy, le 10 février 1943.

Merci, mes chers Amis, de votre message qui joint votre peine à la mienne et votre espoir au mien.

Un jour, vous reviendrez forts de votre patience et de vos méditations; je lèguerai alors aux meilleurs d'entre vous la tâche spirituelle à poursuivre.

Si nous restons unis et confiants, si nous savons associer nos efforts, la Patrie, gravement meurtrie, sera sauvée.

Elle saura renaître avec vous.

Conservez-moi votre confiance, mes chers Amis. Je maintiens en vous mon espoir.

Philippe PÉTAIN.

Monsieur l'Officier Doyen de l'Oflag II B (6).

(1) N. P. C., 15 octobre 1942.

(2) N. P. C., 9 novembre 1942.

(3) N. P. C., 15 novembre 1942.

(4) 16 novembre 1942.

(5) N. P. C., 19 décembre 1942.

(6) E. L. S., n° 31, 15 avril 1943.

La fin de l'année 1942 avait été marquée par de graves événements : débarquement des troupes anglo-américaines en Afrique du Nord, le 8 novembre, rupture des relations diplomatiques entre le Gouvernement de Vichy et les États-Unis. La lettre du Maréchal leur faisait écho.

Le 1^{er} mai, le camp célébra la fête nationale, selon la coutume : minute de silence pour nos morts à l'appel du matin, puis messe aux intentions de la France (le lendemain, service protestant); l'après-midi, au gymnase, après avoir entendu *la Marseillaise*, jouée par l'orchestre, courte allocution du Colonel-Doyen, puis conférence organisée par le Cercle Pétain sur la politique française (1).

Deux mois plus tard, au panneau d'affichage du Cercle, salle du gymnase, paraît une note attaquant l'Université : les élèves, en France, avant-guerre, n'auraient été que « des cerveaux » (2). Cette maladresse déclenche une protestation des professeurs de l'Université de l'Oflag. La période des grandes vacances apaise momentanément le conflit. Fin septembre, l'habileté du Colonel-Doyen clôt cet incident malheureux (3).

En 1944, selon une tradition bien enracinée, le journal du camp nous présente ses vœux. Un article intitulé : « A l'an nouveau », et signé de « La Rédaction d' « Écrit sur le Sable » », s'exprime en ces termes :

Pour la quatrième fois, nous allons connaître un Noël et un Jour de l'An de captivité. En dépit des vœux et des prières, l'épreuve se prolonge; la Paix n'est pas revenue parmi les hommes. Nous en sommes plus surpris que découragés. Ces semaines et ces mois que d'autres peuples vivent dans les combats, nous avons eu et nous conserverons la force de les vivre dans l'exil et dans la réclusion. Nous laissons aux esprits impartiaux le soin de mesurer le sacrifice qui nous est imposé. En tous cas, notre conscience ne nous fait nul reproche. Dans notre apparente inaction nous avons le sentiment de continuer à servir. Prisonniers, nous formons une communauté française ambitieuse de sauvegarder une certaine dignité nationale. Le jour venu, nous rentrerons dans notre Patrie, sans fierté, mais sans honte; nous aurons vécu et souffert en soldats.

Ce n'est pas dire que l'impatience ne nous tourmente pas. En cette fin d'année, trop de chers souvenirs nous envahissent pour que nos âmes n'aient pas beaucoup de mélancolie. Plus vives que jamais, nos pensées vont vers nos foyers où nous savons quelle tristesse mettra notre absence. Nous devinons l'étonnement de nos fils et de nos filles devant le destin paternel qu'ils comprennent mal. Nous pressentons la lassitude causée à nos épouses et à nos mères par cette séparation qui ne se termine pas. Nous imaginons la marque du temps sur les visages des êtres auxquels nous sommes attachés et nous redoutons leur propre surprise à l'heure de notre retour. Sans vouloir blasphémer, ni céder à l'orgueil, nous jugeons sévèrement ces années qui nous ont dérobé notre bonheur humain et n'ont répandu sur nous qu'angoisses, privations, souffrances et déceptions.

Mais l'espoir ne nous abandonne pas. Sans doute nos souhaits des années passées se sont révélés trop vains pour que nous ayons la naïveté de les renouveler. Nous n'accueillons 1944 qu'avec la réserve, sinon le scepticisme, de gens maintenant chargés d'expérience et mûris par l'épreuve. Toutefois, nous promettons à l'an nouveau d'intarissables louanges et une impérissable renommée s'il nous apporte la réalisation des promesses que ses devanciers n'ont pas su tenir (4).

(1) E. L. S., n° 32, 15 mai 1943.

(2) N. P. C., 30 juin 1943.

(3) N. P. C., 23 septembre 1943.

(4) E. L. S., n° 38-39, décembre 1943-janvier 1944.

Le tournant était-il pris? pour la première fois, il n'était plus question du Maréchal. Les numéros suivants du journal, plus courts, plus espacés et peu nombreux, se virent refuser l'autorisation allemande d'être expédiés en France. Le silence du numéro de janvier en fut-il la cause? ils sont, en tout cas, perdus sans espoir.

Du moins, pendant près de trois ans, de mars 1941 à janvier 1944, l'organe quasi « officiel » du camp, soumis à l'approbation de nos gardiens, avait poursuivi, dans ses colonnes, la tâche de notre « éducation » en faveur de la Révolution Nationale, sous les auspices du maréchal Pétain.

Parallèlement, — nous l'avons découvert à quelques allusions, — le Cercle Pétain participait à notre formation. Il reste à en parler maintenant, afin de nous rendre compte de l'œuvre entreprise par lui, du rôle joué dans le camp, et du résultat obtenu auprès des camarades prisonniers de l'Oflag.

Activités du Cercle Pétain :

Dès le lendemain de l'armistice, écrit un prisonnier rapatrié qui n'était pas de notre camp, le nom du Maréchal est apparu aux soldats qui venaient de cesser le combat comme un symbole d'espoir et de salut. Et c'est autour de lui que les prisonniers se sont ressaisis. Cependant, après les mensonges des années passées, après la terrible défaite, un juste sentiment de méfiance succédait au désarroi des cœurs et des esprits; sentiment qui fut en quelque sorte à l'origine de la création dans les camps des Cercles Pétain, qui groupèrent tout d'abord quelques hommes inquiets de connaître, après la vie même du nouveau Chef de la France, la doctrine dont, au lendemain de l'Armistice, il traçait les grandes lignes (1).

Selon la formule d'un camarade du camp : « Vite et assez longtemps, le maréchal Pétain personnifia la Patrie; il fut un élément de ralliement national pour une masse exilée en terre étrangère. »

Le Cercle Pétain? Voici, selon le rapport du colonel Malgorn, ce qu'en pense un Doyen de l'Oflag.

Un Cercle Pétain avait été formé à l'Oflag II D, à la fin de l'année 1941. Pour éviter de donner à ce Cercle un caractère politique qui n'aurait pas manqué de froisser des opinions et de créer dans le camp une désunion qu'il fallait éviter à tout prix, le Doyen d'alors, le colonel Vendeur, rapatrié en 1943 et par la suite membre actif de la résistance en France, avait orienté l'activité du Cercle vers les questions sociales et folkloriques; et, pour freiner les tendances de certains membres trop zélés, il avait demandé à trois officiers supérieurs d'active de faire partie du Bureau. C'est ainsi que le lieutenant-colonel de Négraval, le commandant Lagache et moi-même acceptâmes d'entrer dans cet organisme.

Dès sa création, le Cercle Pétain de l'Oflag limita donc son action à une tranche du programme gouvernemental qui ne pouvait pas provoquer de discorde entre les prisonniers. Éviter tout ce qui désunit fut le mot d'ordre.

Lorsque la mission Scapini demanda de favoriser le travail volontaire en Allemagne, le Cercle se montra hostile à cette invitation. Avec le commandant Lagache (le colonel de Négraval avait été dirigé sur Lübeck), je pris ouvertement position contre la participation des officiers à l'économie du Reich, de sorte que toute la propagande en faveur du travail volontaire fut faite par les Allemands eux-mêmes, en dehors du Cercle Pétain.

A partir de novembre 1942, d'ailleurs, le courant d'opinion qui se dessinait dans le camp, sans prendre encore une forme active, sauf dans les conversations, eut pour effet de mettre en veilleuse le Cercle Pétain dont on conserva cependant

(1) *Vrai*, n° 8, 15 avril 1942 : « Les Cercles Pétain », par Michel PETITJEAN.

les apparences extérieures, comme auparavant. Les locaux du Cercle étaient largement utilisés pour les réunions clandestines; tout le camp le savait, seuls les Allemands ne s'en doutaient pas.

Dès le début de 1943, j'avais donné ma démission de membre du Bureau et coupé tout contact avec le Cercle, dont l'action restreinte ne soulevait guère de mouvement de réaction.

En 1944, le Cercle n'existait qu'en surface; il n'avait plus de vie, de sorte que les éléments résistants n'ont pas eu à lutter pour le supprimer. Il est mort sans bruit et le dernier portrait du Maréchal qui se trouvait encore dans un lieu public fut enlevé sur ma demande (1).

Après quelque quinze mois d'existence, « Écrit sur le Sable » se proposait à son tour, en mars 1943, d'en présenter la genèse et les principales activités. Long article, dont l'analyse doit suffire à nous renseigner selon la version « officielle ». Libre à nous de corriger, d'ajouter, de critiquer cette manière de voir les faits.

Après avoir rappelé la fondation du Cercle Pétain, l'article rassemble les diverses formes de son activité : grandes conférences destinées à l'ensemble du camp, message de janvier et plaquette de mai 1942, adressés au Maréchal, concours d'affiches ayant pour sujet la nouvelle devise française : Travail, Famille, Patrie, travaux des Ateliers du Cercle, brochures proposées dans sa bibliothèque, catalogue et fichier méthodique du *Journal Officiel*, autant de réalisations. L'auteur termine :

Le Cercle Maréchal Pétain remplit sa tâche avec autant de clarté que de ferme conviction. Il ne mélange point politique extérieure et Révolution nationale. La première est le domaine du Gouvernement. Celui-ci a ses informations, ses décisions, peut-être ses servitudes. Il faut le laisser agir. Il ne nous demande que notre silence et notre courageuse patience. Sachons les lui consentir. Mais la Révolution nationale, elle, est notre affaire à tous. Notre défaite, comme on l'a dit, n'a été que le reflet sur le plan militaire de tout notre affaiblissement national. Il dépend d'abord et essentiellement de nous d'y porter remède. Ayons garde de l'oublier. Nous nous préparons de cruelles désillusions. Tel est bien, ce me semble, le sens de toute l'action méritoire entreprise et poursuivie parmi nous par notre Cercle Maréchal Pétain (2).

Document précieux, puisqu'il émane d'un artisan de l'œuvre réalisée. La tâche est en partie politique, et cela peut surprendre, puisque l'armée est « la grande muette ». Les conférences pour le grand public ont été fort suivies. Un affichage hebdomadaire est réalisé, dans une vitrine de la Turnhalle, avec des photos, des illustrations, rappelant les principes et les réussites de la Révolution Nationale. Quant aux chercheurs, les travaux méthodiques des ateliers les guident : études de textes pour les causeries hebdomadaires, feuilles de documentation, panneaux d'affichage, chronique du *Journal Officiel*. Au Cercle lui-même, dans une mansarde, au troisième étage du bloc II, des brochures, des catalogues et des dossiers; jusqu'à 11 heures, on y peut consulter le *Journal Officiel*; et de 13 heures à 17 heures, sont ouvertes bibliothèque et salle de lecture (3).

(1) Ministère des Anciens Combattants.

(2) E. L. S., n° 30, 15 mars 1943.

(3) N. P. C., 15 juin 1942.

Le rédacteur de l'article constate une certaine défiance contre le Cercle, qui transmet les consignes du Maréchal : Silence, Dignité, Correction, Discipline. Pour lui, cette suspicion vient à la fois de la fatigue et de la légèreté d'esprit de certains prisonniers, et conduit à l'insubordination. Enfin, il entend faire justice d'une critique : on accuse le Cercle Pétain de collaboration.

Au début, c'est un fait, l'unanimité fut à peu près réalisée autour de la personne du Maréchal. Il suffit de rappeler le message de fidélité de janvier 1942; ce fut une des toutes premières réalisations du Cercle; à deux ou trois exceptions près, il fut signé par tous les officiers du camp. Les premiers contacts avec la mission Scapini expliquaient cette attitude de départ. Les délégués apportaient des messages ou des nouvelles confidentielles du maréchal Pétain. Leurs renseignements précisaient la difficulté et la contrainte au milieu desquelles il gouvernait. Selon eux, le Maréchal désirait voir les prisonniers se préparer au relèvement du pays, aux tâches civiques qu'il entrevoyait pour la libération. A les entendre, le Maréchal souhaitait, pour réaliser cette œuvre, la création de Cercles dans les camps. Mais il y avait un réel danger : cette idée de « Cercle Pétain » n'allait-elle pas être accaparée par certains groupes, par certaines personnalités tournées vers la collaboration, avec l'espoir secret d'un rapatriement anticipé? Pour éviter ces abus, il fut décidé que le Cercle serait dirigé par le Colonel-Doyen du camp. Il ne comporterait pas d'adhérents, et serait implicitement constitué par tous les officiers. Son objet essentiel serait la mise en ordre d'une documentation sur les réformes réalisées par le gouvernement du Maréchal. Des groupes d'études, répartis par ateliers, rassembleraient cette documentation. Pour mettre l'accent sur l'aspect documentaire, certains membres du Comité du Cercle seraient demandés au Conseil de l'Université de l'Oflag.

Jusqu'au mois de novembre 1942, le Cercle travailla dans cet esprit et selon ces méthodes. Son activité se manifesta, nous l'avons vu, par des conférences, des causeries, des affichages, et par l'organisation de témoignages de fidélité nationale. Assez longtemps, elle se poursuivit sans rencontrer de difficultés graves; elle semblait traduire le sentiment majeur, sinon général. De nombreux camarades vinrent y apprendre, y étudier des problèmes sociaux, économiques et financiers. On affirme que, dans certains Oflags ou Stalags, des Cercles ont été, au prix d'une attitude collaboratrice, des centres de rapatriement. A l'Oflag II D-II B, il n'apparaît pas que les membres de son Comité aient été l'objet de faveurs spéciales des Allemands, et, à ce titre, rapatriés. Il est pareillement impossible d'affirmer que le Cercle Pétain ait encouragé le travail des officiers en Allemagne. Il suffit de se rappeler la phrase du colonel Malgorn : « Lorsque la mission Scapini demanda de favoriser le travail volontaire en Allemagne, le Cercle se montra hostile à cette invitation » (1). Le Cercle se cantonnait dans son rôle d'information et d'entretien d'un symbole national. Nombreux les camarades qui croyaient cette tâche utile; selon eux, elle évitait une certaine désagrégation des esprits, un certain découragement civique.

En novembre 1942, le camp apprit le débarquement anglo-américain

(1) Rapport au Ministère des Anciens Combattants.

en Afrique du Nord. Les informations venaient, nombreuses, par d'autres canaux que ceux prévus des Allemands : lettres et radio clandestines. Certains éléments de la politique de Vichy déconcertaient; l'occupation de toute la France par l'armée allemande et la persistance d'un gouvernement du Maréchal sous l'autorité nazie créaient un malaise de plus en plus profond; peut-être les imaginations et l'intuition y eurent-elles parfois autant de place que l'information rigoureuse elle-même. En tout cas, l'atmosphère du camp avait évolué.

Loin d'être un centre de rapprochement, le Cercle apparut comme un élément de discorde; son activité se ralentit. Le Colonel-Doyen des officiers avait changé. L'Université du camp refusa d'avoir avec le Cercle aucune attache commune. Privé d'éléments très appréciés, notamment en ce qui concerne les causeries ou les conférences pour le grand public, le Cercle Pétain tomba dans la somnolence. A partir de 1944, ce fut une véritable léthargie. Le Cercle Pétain avait travaillé deux années, 1942 et 1943.

Certains camarades, sollicités à maintes reprises pour lui procurer une aide efficace, refusèrent d'en faire partie. D'autres, comme un des personnages du roman de Roger Ikor, s'y firent inscrire pour le torpiller :

Je ne suis entré au Cercle Pétain que pour le saboter. Sais-tu que des excités avaient établi un fichier des « gaullistes » et voulaient l'envoyer à Scapini, par le canal des Boches? J'ai réussi à empêcher cela (1).

D'autres encore, plus nombreux, sans être membres du Comité, acceptèrent, pendant la première année de son existence, ses activités essentielles. Pétain, pour la plupart des camarades, s'identifiait alors avec une résistance raisonnable à l'ennemi, la résistance que permettait l'état de la France. Jusqu'en novembre 1942, bon nombre adhèrent à ce point de vue, persuadés que le Maréchal sauvait à Vichy les chances de la France, comme de Gaulle les sauvait à Londres.

Les événements d'Afrique du Nord et d'U. R. S. S., fin 1942-début 1943, notamment l'échec des Allemands devant Stalingrad, allaient desciller bien des yeux. Les camarades se désintéressèrent des activités du Cercle. Avec du recul et les informations recueillies au retour en France, il semble que l'origine et l'évolution du Cercle Pétain à l'Oflag II D-II B ont été le reflet de ce que fut l'évolution de la majorité de l'opinion publique française. Mais cette évolution, pour les prisonniers, s'accomplit avec près de six mois de retard par rapport à celle de France. Qu'on ne s'en étonne point : cela s'explique par la lenteur même des informations qui parvenaient au camp.

Jugement d'ensemble. — On peut répartir les années de notre captivité en trois phases.

Pendant la première, de juin 1940 à décembre 1941, les Allemands remportent des victoires sur tous les fronts. Sans doute, les essais de débarquement en Angleterre ont échoué; mais le continent européen se rassemble autour d'eux. Pour l'immense majorité des camarades du camp, le succès

(1) Roger IKOR : A travers nos déserts, page 447.

de l'Allemagne, si peu désirable qu'il paraisse, semble inévitable. Dès lors, le mieux n'est-il pas de « jouer le jeu », afin de tenter, plus tard, de triompher de cette force brutale par la finesse et la ruse? comme jadis les Grecs vaincus devant les Romains triomphants. Cette acceptation provisoire et contrainte, n'est-ce pas la meilleure méthode pour arracher au vainqueur le peu d'indépendance qui reste au pays?

De décembre 1941 à novembre 1942, le flot des armées allemandes atteint à travers le monde son expansion maxima; les ondes de sa puissance militaire s'amortissent peu à peu, jusqu'au premier coup de boutoir sérieux donné en Afrique du Nord (novembre 1942) par les troupes anglo-américaines. De leur côté, les Russes résistent désespérément : Moscou et Léninград sont invincibles; Stalingrad n'est que partiellement et momentanément conquise. Mais il faut attendre le mois de novembre 1942 pour voir percer de tels espoirs. Avant, les Anglais étaient en difficulté en Libye. C'est pendant ces deux premières années que, fatigués et inquiets, de nombreux prisonniers du camp ont placé leurs espoirs dans le Maréchal, et cru, plus ou moins résignés, à la Révolution Nationale.

À partir de novembre 1942, l'espérance renaît au camp. Après avoir marqué le pas, les Allemands reculent à Stalingrad; ils ont, en Afrique du Nord, été placés devant le fait accompli. La guerre s'achèvera donc et vraisemblablement elle marquera le triomphe des alliés. La cause du Maréchal commence de perdre son crédit. Ce revirement peut ne point paraître grandiose. On accusera même les prisonniers d'avoir évolué dans le sens de leurs intérêts. C'est inexact : l'invasion de la zone sud par les Allemands, qui nous avait profondément attristés, fut une cause, déterminante, de ce revirement profond.

Par une réaction instinctive, les prisonniers en voulurent d'abord aux responsables, prétendus ou réels, de la défaite : les chefs militaires de 1939-40, ou les hommes politiques. Cette rancune, raisonnée ou non, les avait rejetés vers le Maréchal, qui venait de repaître au pouvoir et s'était efforcé de réparer l'irréparable. C'est ainsi que Pétain et son entourage, le gouvernement de Vichy, bénéficièrent pour un temps du préjugé favorable. La place faite à la religion ralliait les catholiques, les principes affirmés laissaient espérer un redressement, l'aide aux prisonniers se découvrait précieuse. L'âme, l'esprit et le corps étaient conquis. C'est dans ce climat que le camp vécut jusqu'à la fin de l'année 1941.

Un Cercle Pétain fut alors créé : il se proposait de nous faire connaître l'œuvre du gouvernement du Maréchal, ses principes d'action et ses méthodes. À la tête, le Doyen du camp, et une équipe chargée de présenter la doctrine de Vichy. Certains d'entre eux, pendant les premiers mois de 1943, changent; d'autres après leur retour en France, à la suite d'un rapatriement. Au cours de cette deuxième période, beaucoup supportent mal les manifestations officielles en faveur du Maréchal, taxent d'idolâtrie les hommages qui lui sont rendus. Le camp est inondé de livres, de brochures, de portraits, de photographies du Chef de l'État. On les retrouve partout, dans les chambrées, les salles de réunion. Les membres du Cercle Pétain profitent des fêtes nationales ou des grands anniversaires pour organiser des manifestations en faveur du Maréchal : 1^{er} mai, 25 juin, mais aussi bien 14 juillet et 11 no-

vembre, dont le souvenir se trouve partiellement démarqué en sa faveur. Aucune décision prochaine par les armes ne pointe à l'horizon; il faut beaucoup de patience; on s'occupe matériellement et intellectuellement; l'Université, le théâtre, l'orchestre, autant de dérivatifs à notre lassitude.

C'est au cours de cette deuxième période que parvinrent au camp les notes de l'ambassade Scapini sur le travail en Allemagne. Ténébreux problème qui suscita des discussions acharnées. Qu'en pensait le gouvernement du Maréchal? Comment concilier cette offre avec les textes formels de la Convention de Genève? Le plus grand nombre des officiers estima que le gouvernement de Vichy ne voulait pas les encourager à travailler pour le Troisième Reich, mais que, trop peu libre devant l'armée d'occupation, il ne pouvait déconseiller ce geste de façon formelle. La minorité au contraire, fatiguée physiquement et moralement par notre vie recluse, y découvrit une autorisation tacite de prendre l'air. Était-ce, chez certains d'entre eux, l'occasion de couper court avec un célibat trop pesant? Il faut oser dire oui.

Enfin le débarquement des Anglo-Américains se fit en Afrique du Nord. A échéance lointaine, la libération pointait, et, avec elle, l'espoir se prenait à renaître. Et puis, les Allemands s'étaient tout à coup décidés à occuper la France entière. Nombreux, les officiers ne comprenaient plus l'attitude du gouvernement de Vichy. Les uns eussent désiré que le Maréchal prît la fuite. Les autres, sans aller jusque-là, estimaient qu'il n'avait plus la liberté d'action suffisante. Ce fut le point de départ d'un abandon progressif. Le Cercle Pétain végéta, puis disparut complètement à l'occasion des événements politiques et militaires de l'année 1944.

Les partisans du Maréchal Pétain, sauf de très rares exceptions, ne furent pas plus des « collaborateurs » sans réserves, que les « résistants » ne furent, dans la plupart des cas, des admirateurs sans restrictions du général de Gaulle. Mais pour ces derniers, de Gaulle était un symbole de la libération de la France et de l'indépendance retrouvée.

LES CHANTIERS DE JEUNESSE AU CAMP

Tandis que nous luttons contre le temps, contre d'interminables journées d'exil, que devenait la jeunesse de France? Nous nous en préoccupions. Pour satisfaire cette curiosité légitime des prisonniers, l'un d'entre nous publia dans « Écrit sur le Sable » un article sur « L'organisation de la jeunesse française ». L'auteur s'excusait de ne pouvoir parler que de la France libre, et selon des documents incomplets, ceux-là même qui étaient parvenus entre nos mains, surtout la loi du 23 avril 1941, parue au *Journal Officiel* du 17 juin.

Nous apprîmes que le pluralisme des mouvements, au triple point de vue spirituel, social et pédagogique, avait été adopté en France libre. Un chef y assumait la charge d'unir entre eux les divers mouvements de jeunes. Cette jeunesse n'était point formée pour le service exclusif de l'État; au contraire, l'État se mettait au service des jeunes pour les entraîner à leur rôle de chefs. La jeunesse, appelée à fournir les cadres de la société, serait

formée à l'intérieur même des milieux naturels qui constituent cette société, la famille et la profession.

Un mouvement de masse, les Compagnons de France, s'adressait à tous et rassemblait les jeunes autour de l'idée de métier. Son but? exhorter au travail acharné et au progrès de chacun : « Chaque Français qui marche en avant fait marcher la France avec lui ».

A cette masse, il fallait des cadres; un appel fut lancé aux chefs des divers mouvements de jeunesse et aux jeunes officiers d'active démissionnaires. Douze écoles régionales furent fondées, et une école nationale, cette dernière à Uriage, pour leur formation.

A la fin du stage, le jeune chef prête serment de « servir et de commander pour la France de toutes ses forces et de tout son cœur, jusqu'à la mort » (1).

En cette année 1941, n'existait au camp, comme organisations de jeunesse, que le scoutisme français. Au début de la captivité, les anciens scouts des trois fédérations s'étaient réunis en clans pour se retrouver, reprendre contact et tenir. Dès l'ouverture des blocs, Éclaireurs de France, Éclaireurs Unionistes et Scouts de France fusionnèrent sous la direction du chef Goblot, auquel devaient bientôt succéder, après son rapatriement comme père de famille nombreuse, Delzane, puis Wollville.

En 1942, l'ouvrage du général de La Porte du Theil : « Un an de commandement des chantiers de la Jeunesse » (2) fit grand bruit dans le camp. Les grandes lignes en furent présentées à l'ensemble de l'Oflag, dans les pages d'« Écrit sur le Sable » (3).

En mars-avril 1942 fut créé l'atelier « Jeunesse » du « Cercle Pétain »; son but était d'informer les jeunes du camp.

C'est alors que le Colonel-Doyen envisagea la création d'une école de Cadres destinée à donner à tous les volontaires de tous milieux, de toute profession et de toute confession, les éléments d'une formation leur permettant de développer leurs qualités de chefs et de les informer sur les problèmes de jeunesse. Le 12 mars 1942, un projet était soumis au colonel Malgorn, désigné par le Colonel-Doyen pour ce contrôle. Il fut accepté. Ce programme envisageait un stage de trois semaines, prenant les stagiaires de 7 h. 30 à 10 h. 45, de 14 heures à 16 h. 30 et de 20 heures à 21 h. 30. Tout était prêt pour le lancement de ce stage, quand nous quittâmes Gross-Born.

A l'Oflag II B, changement d'atmosphère et de plan. Une « Quinzaine d'Information sur la Jeunesse Française » fut lancée, du 24 août au 5 septembre 1942. Les stagiaires étaient astreints chaque jour à une leçon d'Éducation Physique, des causeries et une veillée d'équipe. Le programme comprenait cinq chapitres : organisation de la jeunesse française, formation des jeunes, techniques, problèmes particuliers, valeurs françaises. Des conférenciers en renom prêtèrent leur concours. Deux cent-deux stagiaires s'inscrivirent, partagés en seize équipes. Parmi eux, soixante-quatorze

(1) E. L. S., n° 9, 15 août 1941.

(2) Sequana, Paris, 1941.

(3) E. L. S., n° 23, 14 juillet 1942.

appartenaient au scoutisme français; les cent vingt-huit autres étaient de nouveaux venus. Les veillées connurent le plus gros succès.

Le 9 septembre 1942, fut élaboré le projet d'un « Centre de Chantiers de Jeunesse ». Certains officiers manifestaient le désir de s'initier à l'esprit et aux méthodes des Chantiers; bon nombre voulaient poursuivre leurs travaux personnels dans un sens qui les rendit aussi aptes que possible à entrer dans cette organisation, si la nécessité s'en faisait sentir à leur libération. Les organisations de jeunesse du camp furent regroupées.

Un programme général fut établi, et les sessions du Centre furent suivies par une quarantaine d'officiers répartis d'abord entre quatre équipes : Henry de Bournazel, Mermoz, de Foucault, Laperrine; puis six, avec l'adjonction des équipes Galliéni et Géo André. Le Centre fonctionna de la sorte pendant l'année scolaire 1942-1943 (du 21 septembre 1942 au 8 juillet 1943). Sans doute donna-t-il satisfaction à ceux qui l'avaient suivi, puisque tous les officiers inscrits demandèrent à poursuivre leur travail. Les dirigeants estimèrent plus sage de modifier l'étiquette du Centre. L'attitude des Chantiers de Jeunesse vis-à-vis du Service du Travail Obligatoire était vivement critiquée au camp; la continuité du mouvement paraissait compromise. Pour sa deuxième année, le titre devint : « Centre de Formation Générale ». Il eut alors essentiellement pour but : de continuer à donner aux officiers un cadre de « vie de prisonnier » aussi viril que possible (hébertisme, sports, travaux personnels), et de les obliger à un travail intellectuel réel; un cours de philosophie fut organisé, très assidûment suivi. Ainsi devait se dérouler la deuxième année scolaire, de septembre 1943 à juin 1944.

Quel fut l'esprit de ces deux stages?

Le Centre de Chantiers de Jeunesse : 1942-1943. — Placé sous le vocable de « Centre Lyautey », le stage, dans la pensée des organisateurs, devait atteindre les plus larges horizons de la formation et de la culture. Qu'on en juge par le programme de travail dont voici le canevas :

1^o Formation morale :

Recherche d'un « style de vie » pour le chef : vie intérieure, culture, loisirs. Approfondissement de notre idéal, de la connaissance et de nos responsabilités de chef par la lecture des messages du Maréchal et par les « mots du chef ».

Étude des « valeurs morales » pouvant servir de base à l'éducation de la jeunesse : honneur, héroïsme et sacrifice, service.

Acceptation d'une discipline stricte, totale.

2^o Formation physique :

Hébertisme deux fois par semaine.

Étude théorique de l'hébertisme : notions générales, composition et direction des leçons.

3^o Formation technique :

Étude de la doctrine des chantiers et des problèmes de commandement qui s'y rattachent.

Connaissances sommaires sur l'organisation des camps et quelques-uns des grands travaux réalisés par les chantiers : terrassement, bétonnage, forestage. Secourisme, exploration régionale, art dramatique, chant choral.

4^o Formation sociale et civique :

Formation sociale : étude du monde ouvrier et des problèmes du travail, aperçus sur le monde paysan.

Formation civique : la Patrie, la Famille; les grandes lignes de la Révolution nationale; notions sur les autres mouvements de jeunesse.

5° Culture générale :

Programme et méthode de travail.

Études historiques et géographiques : les grandes crises de l'Unité française, le rayonnement français, l'équilibre économique de la France.

Études littéraires et philosophiques : Péguy, Claudel, Valéry, Montherlant, Bernanos, Platon, Descartes, Alain, Bergson : analyses de livres.

Étude des grandes réalisations modernes : national-socialisme, révolution d'Espagne, etc.

C'est à l'étude de ce programme d'ensemble que s'employèrent les stagiaires, sous l'impulsion des Chefs du Centre, avec l'aide bénévole de spécialistes du camp.

Le 21 septembre 1942, au cours d'une réunion préparatoire, un court exposé renseignait les « élèves » sur le but, l'esprit et le programme du Centre. Le but? compléter la formation de « chef » de chacun, et lui faire acquérir un certain nombre de connaissances techniques sur la méthode et la vie des Chantiers; — l'esprit? celui des écoles de Cadres de France, c'est-à-dire la vie d'équipe, la discipline, la recherche de la « disponibilité »; — le programme? celui qui vient d'être décrit.

Au cours des mois d'avril, mai et juin 1943, six veillées montées par les équipes, portèrent sur des présentations d'ouvrages, des échanges de vues sur la vie des Chantiers, et quelques essais de réalisation d'art dramatique :

13 avril	« Sans armes ni armures », d'Henricque.
8 mai	« Que ma joie demeure », de Giono.
15 mai	Le thème de la montagne.
27 mai	« Diagnostics », de Thibon.
11 juin	Le thème de la Chanson française (3 chansons mimées).
24 juin	Le thème de la Saint-Jean.

La formation sociale des stagiaires fut l'objet d'un travail particulièrement important qui se poursuivit pendant toute la durée du stage. Des camarades ingénieurs ou cultivateurs vinrent exposer leurs expériences; d'anciens ouvriers ou des fils d'ouvriers apportèrent leurs témoignages. Les diverses parties du programme, étudiées en équipes, étaient ensuite présentées en réunions du Centre. L'ensemble des travaux constituait un dossier, mis à la disposition de tous les stagiaires.

Il y eut bien, de temps en temps, quelques moments de lassitude, spécialement au cours de l'hiver. Venaient s'y ajouter la répercussion des événements militaires et politiques extérieurs, et aussi la fermeté avancée des blocs, qui rendait difficile toute organisation collective. Moins de gens aux réunions, manque d'ardeur, travail en surface. De temps en temps aussi, la question politique vint sur le tapis. Mais les dirigeants insistaient pour que ces problèmes demeuraient personnels : ce n'est pas aux mouvements de jeunesse de s'immiscer en ce domaine; ils sont des mouvements éducateurs, et non des mouvements politiques. Au reste, la position des mouvements en France nous était mal connue; il ne semblait donc pas opportun d'en parler.

Des grandes vacances, méritées, vinrent interrompre, de juillet à octobre 1943, conférences, veillées et travaux d'équipes. Seules, sans doute, les activités sportives, tout au moins le « décrassage matinal », continuèrent pendant ces mois d'été.

Le Centre de Formation générale : 1943-1944. — La deuxième année de travail, désirée par l'ensemble des stagiaires, fut orientée d'une manière différente et transformée. Le « Centre de Chantiers de Jeunesse » devint « Centre de Formation Générale ».

A la séance d'ouverture, comme à plusieurs veillées ou conseils de chefs, les couleurs sont hissées. Malgré la disparition des « Maisons de Jeunes », dont le stage est achevé, les mouvements de jeunesse du camp comptent encore 329 adhérents en septembre 1943. La répartition s'effectue de la manière suivante : Scoutisme français : 250; Compagnons de France : 24; Centre de Formation générale : 55. Au seuil du nouvel hiver, la fatigue reparaitra. Le scoutisme serait-il dépassé par la longueur de la captivité? Aux chefs de suivre de très près leurs unités et d'y croire : telle est la consigne qui sera donnée.

Les organisateurs, portés par l'enthousiasme de leurs élèves, avaient, au cours des mois de détente, mis sur pied un intéressant programme pour cette nouvelle « année scolaire ». Chaque semaine auraient lieu deux réunions du « Centre », auxquelles s'ajouteraient une ou deux autres séances à l'échelon équipe. Le plan de travail prévoyait le déroulement des activités, du 1^{er} octobre 1943 au 15 juillet 1944.

Que comportait le nouveau programme de travail?

D'abord, deux études de base : un cours de philosophie, d'octobre 1943 au mois d'avril 1944, à raison de deux séances par semaine, soit environ 35 exposés. Puis quelques conférences d'initiation à l'économie politique.

Des travaux d'équipes, sous la direction de moniteurs, devaient s'ajouter à ces cours et conférences.

En outre, des travaux personnels étaient demandés aux stagiaires, notamment deux devoirs écrits de philosophie et un devoir d'économie politique.

A cet ensemble, venaient s'adjoindre plusieurs séries d'études annexes :

Séances d'initiation à la musique : étude et présentation des œuvres de Beethoven, Franck...

Séances d'initiation à la peinture : Van Dyck, Léonard de Vinci, les Impressionnistes...

Présentation d'auteurs littéraires anciens et modernes : Sophocle, Montaigne, Huxley, Claudel, Jules Romains...

La culture physique, toujours à l'honneur, imposait :

— deux séances d'hébertisme par semaine;

— le décrassage matinal tous les autres jours : et par semaine, une séance d'entraînement ou un match de basket. L'ensemble de ces activités physiques, soumis à un contrôle sévère, fut suivi avec une remarquable régularité.

Le cours de philosophie constitua, pour les stagiaires, l'élément sans doute essentiel de cette seconde année d'études. Les derniers mois, troublés

par les événements extérieurs, jetèrent un certain désarroi dans le programme initial; à cette date, le cours de philosophie était terminé.

Conscients que ces leçons s'adressaient à un public adulte, les organisateurs voulurent avant tout qu'il fût fait appel, non point à des souvenirs scolaires, mais à l'expérience de la vie, comme à celle des lectures de caractère littéraire. La méthode fut elle-même aussi peu scolaire que possible : pas de distinctions classiques entre psychologie, logique, morale et métaphysique. Mais, au contraire, étude de la condition de l'homme sous ses différents aspects concrets, aussi près que possible de la vie ou des grands types créés par la littérature.

Deux ou trois leçons d'introduction donnèrent une idée de la matière philosophique, des raisons qui maintiennent une pensée philosophique dans l'humanité, de la façon dont elle évolue et de ses directives principales, de ses rapports avec la science, l'art et les religions.

Trois ou quatre leçons furent consacrées au milieu humain, au sens le plus large, c'est-à-dire à tout ce qui lui sert de soubassement : existence corporelle, vie en société.

Douze leçons abordèrent l'étude de la connaissance : constitution du savoir humain par les sens, l'imagination, la mémoire, la raison. Là furent livrés quelques aperçus sur l'esprit scientifique, sa signification et sa valeur.

Quinze leçons concernèrent l'étude de l'action, c'est-à-dire des activités pratiques de l'homme : comment s'édifie la volonté avec les matériaux du besoin, de l'émotion, du désir, de l'habitude; comment l'homme est appelé à être maître de son corps et de ses désirs. Grandes passions humaines qui viennent brouiller l'empire de l'homme sur lui : ambition, jalousie, amour. Grandes activités par lesquelles l'homme contient ses passions et s'en délivre : problèmes de l'art, de la technique et de la morale. Enfin, la personnalité et la liberté.

En conclusion du cours : les plus hauts problèmes que l'homme puisse se poser sur le sens de la vie et le sens du monde en général : immortalité de l'âme, existence de Dieu.

Pour guider les élèves dans leurs recherches personnelles, le plan d'études prévoyait, de deux en deux mois, l'approfondissement d'ouvrages de base, la lecture d'un certain nombre de textes à l'appui du cours, voire des travaux à effectuer, soit individuellement, soit de préférence en équipe (1).

Le zèle des stagiaires, qui n'avait pas désarmé tout au cours de leur deuxième hiver, ne devait point triompher des événements de l'été 1944. Le « Centre de Formation générale » connut le sort de nombreuses activités culturelles ou récréatives du camp; il disparut. C'est le 10 août 1944 que furent tirées les conclusions de « Quatre ans de Jeunesse ». Tour à tour, des centaines de prisonniers, parmi les plus jeunes, avaient fait des efforts louables pour se perfectionner, en répondant aux mots d'ordre successifs : Formation, Union, Imagination.

Tandis que les Compagnons de France abandonnaient, il fut encore question, le 19 septembre 1944, de lancer un nouveau stage, sous la forme

(1) Programme du Centre de Formation Générale : Appendice VIII, p. 787.

d'un deuxième Centre de Formation Générale. Les activités devaient reprendre en octobre : il fallait « tenir le coup » et cela jusqu'au bout. Mais bientôt, il ne fut plus question dans le camp que d'un départ possible : les mouvements de jeunesse s'arrêtèrent, comme les autres activités de l'Oflag.

Deux années durant, une bonne cinquantaine de jeunes prisonniers avaient voulu se préparer à entrer dans les cadres de cette œuvre de jeunes, une fois leur libération réalisée. Cette libération n'était toujours pas venue, et déjà les Chantiers n'existaient plus. Du moins les stages n'avaient point été vains pour la formation de ces jeunes et pour le développement de leur culture humaine.

De leur côté, les Maisons de Jeunes, les Compagnons de France, le scoutisme français, avaient catalysé le meilleur des activités des plus jeunes. Stimulés par l'enthousiasme de leurs différents chefs, ils avaient formé, pendant plusieurs années, l'un des éléments les plus ardents, les plus dynamiques, les plus vivants et les plus serviables de tout l'Oflag. Les uns par distraction, les autres par conviction, ils avaient lutté contre l'ennui.

COLLABORATION ET RÉSISTANCE : PÉTAINISME ET GAULLISME

Séparer, dans la vie du camp, ce qui fut accompli sous le signe de la collaboration ou de la résistance est chose délicate. Pour compliquer encore la tâche, il est absolument impossible d'établir une synonymie entre collaboration et pétainisme d'une part, résistance et gaullisme de l'autre. Il existait en effet des prisonniers de l'Oflag qui admiraient ou admettaient le maréchal Pétain et se dévoilaient violemment anti-allemands sans aucune équivoque possible. Il existait de même des prisonniers pour qui la résistance était un devoir primordial, et qui ne connaissaient guère, surtout les premières années, ce que faisait et disait le général de Gaulle; qui n'auraient pas voulu, plus tard, ratifier toute sa politique.

Je présenterai d'abord, dans leur évolution chronologique, les menus faits survenus au camp. Nous verrons ensuite dans quelle mesure il est permis d'utiliser ces événements, de porter un jugement d'ensemble. La « collaboration » retiendra davantage notre attention; plus loin, nous retrouverons les gestes les plus caractérisés de la Résistance à l'Oflag.

Aperçu chronologique des faits. — Dès 1940, les prisonniers furent nombreux à ressentir un réel malaise en découvrant le double jeu que les gardiens pratiquaient à leur égard. Fin septembre, je le consignai :

Le double jeu continue. Le capitaine Von Marwitz, inspectant les camps de la Région, vient de faire un beau discours à nos gardiens. Ils n'ont plus affaire à des Polonais, mais aux officiers d'une grande nation; ils viennent de se battre courageusement avec une résistance acharnée; ils ont droit au respect. C'est parfait! mais alors, pourquoi ces moqueries à travers les barbelés? pourquoi les coups de pieds à la perception de la soupe? pourquoi le refus de fournir des lunettes à ceux qui n'en ont plus? pourquoi une correspondance si réduite et si lente? pourquoi le courrier, qui nous vient de France en dix jours, remis au bout d'un mois, après un séjour prolongé dans les armoires de la censure? On nous recommande de faire venir de bonnes chaussures et des effets chauds; mais les colis tardent. Les remèdes sont toujours inexistants à l'infirmerie et les malades languissent sans soins suffi-

sants; mais on nous conseille de bien fermer les portes de nos baraques. Volontiers nos gardiens reconnaissent que la ration officielle du prisonnier est insuffisante. Au reçu de certaines lettres de France, nous apprenons que là-bas, ces messieurs sont grands seigneurs, et d'une politesse exquise et raffinée. Invinciblement, nous nous souvenons de la capture et de ses vols, des coups de baïonnette distribués par ces êtres corrects et courtois; nous pensons aux camarades abattus le long des routes. Aujourd'hui effacerait hier? Non; ceci ne peut faire oublier cela (1).

Beaucoup parmi nous se défiaient : l'attitude des gardiens ne leur semblait point en accord avec les principes proclamés.

Des journaux dits « français » tentaient bien de nous convaincre que le général de Gaulle ne pouvait en aucun cas mériter notre estime. Ainsi cet entre-filets, cueilli dans *Paris-Soir* :

De Gaulle, Maître du Gabon.

Genève, 19 novembre. On confirme à Vichy que Port-Gentil est tombé aux mains des bandes de de Gaulle. De ce fait, tout le Gabon français, qui était peu protégé militairement, est maintenant sous la férule de l'ex-général félon (2).

Malgré l'attrance du très grand nombre vers le Maréchal, nous n'étions pas à l'aise quand de telles nouvelles nous parvenaient, transmises par des journaux à la solde de l'ennemi. Beaucoup se sentaient partagés entre ce qui leur semblait un double devoir : suivre le Maréchal dans sa politique intérieure, et, en même temps, se réjouir de ce que les morceaux de notre Empire échappaient au vainqueur de la veille.

Fin janvier 1941, une nouvelle parvint à Gross-Born : au Stalag I A, les aspirants avaient été « passés à tabac » parce qu'ils avaient refusé de travailler. Les gardiens, candidement, leur avaient dit : chez nous, les barons eux-mêmes ramassent les pommes de terre. Ce qui avait provoqué cette réplique d'un aspirant : chez nous aussi, mais pas pour l'ennemi (3).

Dès les premiers numéros d'« Écrit sur le Sable », des chroniqueurs, nombreux, nous mettaient au courant des évolutions financières, juridiques, économiques, corporatives, sociales ou administratives de la France, depuis notre capture, sans verser dans une collaboration intempestive. Tout au long des mois, on peut noter une série d'études dont les auteurs n'entendent nullement s'occuper des réactions de l'occupant, ni se prononcer sur les avantages ou les inconvénients d'échanges avec lui. J'en ai relevé vingt-quatre; mais la liste pourrait en être allongée. La plupart de ces articles sont l'œuvre de techniciens diplômés et parfois chevronnés. Certains d'entre eux, au passage, se croient obligés de chanter les louanges de l'œuvre accomplie par le Maréchal; ils sont peu nombreux. Et puis, n'est-ce pas, dans leur pensée, le sacrifice nécessaire pour faire accepter leur article aux censeurs du journal? La plupart se cantonnent strictement dans leur spécialité; ils exposent les faits, évitant de prendre parti. Quelques-uns se réjouissent des améliorations apportées dans tel ou tel domaine; d'autres se lamentent

(1) N. P. C., 28 septembre 1940.

(2) *Paris-Soir*: Mercredi 20 novembre 1940, page 1.

(3) N. P. C., 28 janvier 1941.

de la difficile situation créée par l'occupation, qui vient entraver l'économie du pays. Il est difficile d'en tirer argument pour ou contre la collaboration, pour ou contre la résistance.

Pourtant, les efforts des Allemands se poursuivaient, sous le signe de la collaboration. Au mois de janvier 1942, le *Trait d'Union* nous offrait un grand calendrier par chambre. En avril, deux anniversaires en regard : celui du Führer, le 20, et celui du Maréchal Pétain, le 24. L'entrevue de Montoire était signalée, comme un fait capital de l'histoire; mais, à la date de l'Armistice, rien qui puisse attirer l'attention du prisonnier. L'impression produite fut à l'inverse de l'effet recherché (1).

Le même mois, « Écrit sur le Sable », dans un article sur « Le budget et la monnaie », attirait notre attention sur la valeur de l'effort fiscal français. La production ralentie, le commerce exsangue, avaient entraîné l'inflation, malgré un ravitaillement restreint. Obligation pour le Gouvernement de créer à nouveau de la monnaie sans contre-partie réelle. La dernière loi de Finance exigeait des Français un exceptionnel effort fiscal : 110 milliards, qui ne parvenaient à couvrir, en réalité, que 60 p. 100 des dépenses. Et les prisonniers songeaient, par devers eux, aux sommes fabuleuses englouties dans les frais d'entretien de l'armée d'occupation (2). L'unanimité dans la collaboration était loin d'être faite.

De temps en temps, pour secouer la torpeur de ceux qui se seraient trop facilement laissés endormir par la berceuse de la collaboration, un événement du camp venait provoquer de nouvelles discussions, susciter de profonds remous. Tel était le fait des départs pour le camp de représailles de Lübeck. Ainsi le commandant de Marnhac, chef du bloc I : organisateur de cours clandestins aux officiers d'active, admirateur convaincu des candidats à l'évasion, c'était suffisant pour encourir des reproches. Avec le serrement de cœur toujours provoqué par une séparation, surtout chez des exilés, nous éprouvions une certaine fierté à constater qu'il existait dans le camp des officiers capables de ne pas s'incliner (3).

Au reste, les propagandistes étaient si malhabiles ! Leurs arguments souvent faux manquaient leur but. Ainsi cet insolent article des « *Cahiers Franco-Allemands* » de novembre-décembre 1941, « Vers une Chevalerie moderne » qui fut violemment pris à partie dans « Écrit sur le Sable » du mois de février 1942. Comment la censure laissa-t-elle passer l'Éditorial ? L'article des « *Cahiers* » avait écrit :

Tandis qu'à l'Est les premiers légionnaires français se sont déjà rangés dans le front de l'Europe et ont déjà conquis pour leurs drapeaux une première gloire, beaucoup de Français se sont déjà engagés pour l'avenir de l'Europe avec le travail de leurs mains, que ce soit chez eux ou en Allemagne. D'autres, de nouveau, sont retenus en captivité par les conditions de l'Armistice, mais ils participent tout de même à la construction des ponts entre les deux peuples. Légionnaire, travailleur civil et prisonnier de guerre, chacun d'eux poursuit à sa manière un sacrifice plein d'honneur. Il doit souvent sembler injuste que l'un soit ici et l'autre là-bas, mais ils sont déjà tous pénétrés d'une conscience commune : celle d'être les pionniers

(1) N. P. C., 21 janvier 1942.

(2) E. L. S., n° 18, 29 janvier 1942 (pp. 5-8).

(3) N. P. C., 5 février 1942.

d'une nouvelle époque. L'Allemagne a créé sa chevalerie au cours de la lutte du mouvement national-socialiste. Quant à la France, elle crée maintenant la sienne par ses messagers qu'elle a envoyés à l'ennemi vainqueur d'hier et ami de demain, entre l'Armistice et la Paix, à la fois comme un gage et comme une avant-garde (1).

L'éditorialiste ajoutait ces simples lignes :

Pionniers d'une nouvelle époque? voilà qui sonne curieusement à nos oreilles, nous qui sommes derrière des barbelés depuis dix-huit mois! Pionniers, sans aucun contact avec l'élément indigène? Comment s'enthousiasmer pour quelque chose que l'on ne connaît point? (2).

Le même numéro d'« Écrit sur le Sable » nous offrait quelques pages, sous le titre : « Comment l'Allemagne subvient-elle aux dépenses de guerre »? Malgré son économie dirigée, les impôts, les emprunts, la multiplication des heures de travail, le rédacteur nous révélait le déséquilibre du budget; le déficit s'accroît, la dette publique s'accroît, parce que les dépenses de guerre sont énormes; le capital est attaqué. Ce n'est point encore l'épuisement des facultés d'emprunt, mais

après la guerre, l'Allemagne se trouvera obligée de consacrer chaque année une part importante de son budget au paiement des intérêts de la dette publique et viagère (3).

Le mois de mars fut marqué par une mystérieuse affaire. Depuis longtemps, un officier parmi nous était soupçonné d'être un « mouton ». Ses entretiens fréquents avec Rusher donnaient des armes contre lui. Un beau jour, un de ses camarades découvrit, écrit de sa main, une note ainsi rédigée :

Aufrage. Un article paru dans les journaux allemands et français offre aux personnes qui, même sans posséder la nationalité allemande, se sentent, par leur origine, leur éducation et leur culture, appartenir au peuple allemand, le retour dans la communauté allemande.

Je soussigné, ... considérant

1^o que la France n'est que ma patrie d'adoption qui ne correspond pas à mes aspirations actuelles et qui n'a su sauvegarder ni ma situation ni mes biens;

2^o que, de par mon éducation et les traditions de ma famille, je me suis toujours considéré comme appartenant... à la communauté germanique;

3^o sympathisant avec l'Allemagne et ses alliés;

Ai l'honneur de demander mon retour dans la communauté allemande à laquelle ont autrefois appartenu mes ancêtres qui ont servi dans les armées du Saint Empire avant la Révolution Française.

Dans ce but et à toutes fins utiles, je joins à cette demande un crayon généalogique extrait de celui publié en 1912 dans l'Annuaire de la noblesse belge.

Je romps d'autant plus volontiers avec le passé que je désire pour moi-même et pour mes enfants futurs un état plus en rapport avec la tradition de ma famille et l'attachement à la Grande Allemagne et à son chef le chancelier Adolphe Hitler.

Signé : X.....

(1) et (2) E. L. S., n° 19, février 1942, pages 3 et 4.

(3) E. L. S., n° 20, 28 février 1942, pages 11 à 15.

Suivait un *curriculum vitæ* du demandeur et un « extrait du cravon généalogique » de sa famille.

Cette demande était rédigée en français et en allemand.

Remis au colonel Vendeur, chef français du camp, par celui qui l'avait subtilisé, l'original, quelques jours plus tard, dut être cédé par lui au lieutenant Rusher. Mais copie en avait été prise, légalisée par plusieurs témoins.

De leur côté, un certain nombre de camarades en avaient copié le contenu. Le soir de cette découverte, X... fut mis à la porte de sa chambre, avec tous ses bagages. Avant de réunir un tribunal d'honneur, le colonel Vendeur fit coucher X... à la 18/1, salle de Cours de l'Université, libre la nuit. Mais des camarades y vinrent lui administrer une volée; d'autres, apitoyés, le recueillirent pour la nuit. Au moment du transfert, X... rencontre des Allemands qui font leur ronde. Serait-ce un blessé échappé d'un tunnel? ils l'emmènent de force en prison.

Peu à peu, l'affaire s'éclaircit; Rusher réclame au Colonel la demande écrite de la main de X...; le Colonel est obligé de la céder. Depuis cette date, X... ne reparaitra plus au camp. Après sa dénonciation, « l'Amiral » infligera cinq jours d'arrêts aux officiers qui lui donnèrent la raclée. A partir du 30 avril 1942, d'après la feuille de prêt de la baraque II, X... sera rattaché au Stalag III D. Quelle propagande va-t-il y entreprendre? Selon des rumeurs parvenues au camp, X... aurait été rapatrié, et serait passé dans la Résistance (1).

Tandis que s'apaisait le tumulte produit par cette affaire, nous changeâmes de camp pour nous installer à Arnswalde. Caserne magnifique, mais où nous étions davantage prisonniers. Le colonel Neumann s'en défendit aussitôt; il tenait à préciser, contrairement à l'opinion répandue, que l'Oflag II B n'était pas et ne serait pas un camp de représailles, un « Straf-lager » (2). La collaboration avait-elle vécu? on pouvait le croire; il n'en était rien. Ce fut l'époque des contrats de travail en Allemagne. Des civils, en belles voitures, venaient au camp; ils descendaient au bâtiment de l'autre côté des barbelés : l'embauche au marché des esclaves (3). Et ils trouvaient des volontaires. Au même moment, quelques prisonniers, candidats acceptés, portaient comme « officiers-conseil » dans des stalags. Les Allemands y voyaient peut-être une occasion nouvelle de pousser les prisonniers à la collaboration; ils y rencontrèrent un certain nombre de déboires.

Quelques jours plus tard, — où donc s'arrêterait l'imagination fertile de nos gardiens? — l'autorité allemande de l'Oflag faisait demander pour le lendemain 9 heures, les noms des officiers volontaires pour aller garder les Russes dans les kommandos de la région de Stettin (4). Je ne crois pas que cette requête ait obtenu de réponse positive.

C'était tout de même une belle période pour les collaborateurs! Les Allemands, dans leur compréhension, venaient de lever les sanctions Giraud. Les activités collectives allaient pouvoir reprendre. L'une des premières

(1) N. P. C., mars-mai 1942.

(2) N. P. C., 27 mai 1942.

(3) N. P. C., 24 août 1942.

(4) N. P. C., 2 septembre 1942.

fut un Concert symphonique, donné par l'orchestre, en présence du colonel Euler, qui commandait alors le camp. Le colonel Vendeur, doyen des officiers, dit un mot de merci, en signe de détente. Il parla de la

compréhension des autorités allemandes qui ont permis ce concert, premier pas vers un état de vie plus supportable (1).

La majorité des prisonniers n'était pas dupe. Et Flip, avec son irrésistible ironie, se payait le luxe de faire paraître dans « Écrit sur le Sable », un article intitulé : « les Belles Vacances ». En exergue, quelques mots vendeurs, empruntés aux « Cahiers Franco-Allemands » de juin-juillet 1942, qui stigmatisaient l'indigne conduite du général Giraud,

au moment précis où l'Allemagne s'appêtait à accorder des congés de plusieurs semaines à la totalité des prisonniers de guerre français.

Par la « faute » d'un seul, qui avait « failli à la parole donnée », nous allions passer à côté de la chance!

Dans l'article, le héros, fatigué par « quatre heures d'Ésope en une semaine », relève péniblement de méningite. Il constate avec surprise que la cour du camp est vide. Il questionne le docteur : les prisonniers sont en vacances.

Les sanctions sont lettre morte. On s'est rendu compte en haut lieu qu'il était inhumain de parquer par ce beau soleil des jeunes hommes entre quatre bâtiments et qu'à y bien réfléchir, s'il était désirable que Français et Allemands se comprissent un jour, il semblait indiqué de les mettre en rapports de façon plus intime que par des appels journaliers. La solution n'a pas traîné, on nous a envoyé en vacances.

Après consultation de l'Agence de Voyages Franco-Allemande-Collaboration, il fut décidé que le convalescent irait pour un mois à Innsbruck (2).

Il n'en était rien. Le séjour d'Arnswalde se révélait plus mauvais que celui de Gross-Born. Rusher répétait à qui voulait l'entendre que nous n'occupions pas un camp de représailles, mais « un camp à mesures spéciales » (3). Il n'était pas écouté. La collaboration marchait si bien qu'au mois de septembre, on nous annonça le changement des principaux gradés allemands du camp. Étaient prévus un nouveau colonel, un nouveau major, un nouveau capitaine de l'Abwehr. Ces messieurs nous seraient envoyés après leur passage à l'O. K. W., puis à la région : Stettin. Le camp était réputé, paraît-il « très indiscipliné ». On ajoutait aimablement que si les punitions demeuraient aussi nombreuses, le camp serait considéré comme « en état de rébellion »; alors de graves sanctions collectives seraient prises (4).

Bientôt parvint la nouvelle du débarquement en Afrique du Nord; elle fit grosse impression sur les prisonniers. Le Colonel-Doyen, après avoir, « en raison des graves événements » suspendu toute activité théâtrale et

(1) Même référence.

(2) E. I. S., n° 25, 15 septembre 1942.

(3) N. P. C., 20 septembre 1942.

(4) N. P. C., 21 septembre 1942.

musicale jusqu'à nouvel ordre, fit établir une liste de volontaires pour aller servir en Afrique du Nord. A l'instigation d'autres officiers, il fut décidé, si l'affaire avait une suite, que l'on remettrait aux Allemands une liste portant les noms de tous les prisonniers. Ne point figurer sur la liste, n'était-ce pas, pour les Allemands, un motif suffisant pour classer les abstentionnistes parmi les fortes têtes, dans la Résistance, aux rangs des Gaullistes? L'incident fut clos; l'affaire fut enterrée (1).

En 1943, nouvelles mesures allemandes : nos gardiens redoutaient-ils le colonel Rousseau, qui venait d'être appelé à la succession du colonel Vendeur? Nous fûmes informés que l'appellation : « chef français du camp », habituellement employée dans la correspondance officielle avec les autorités allemandes, devait être remplacée par celle de « doyen des officiers du camp » (2).

Une des premières tâches du nouveau Doyen fut de donner à la bibliothèque allemande une orientation plus saine. Un des bibliothécaires d'alors rapporte le fait dans le *Journal du Centre d'Entraide*, sous le titre : « La bibliothèque des Langues Étrangères ». Selon l'auteur de cet article, la bibliothèque allemande, à Gross-Born, fut considérée comme le sanctuaire de la collaboration, à cause des interventions fréquentes de Rusher, Lüdertzen, Schrader, Hardenberg, tous en mal de rapprochement franco-allemand. Au camp d'Arnswalde, le colonel Rousseau prit trois décisions :

— les organes de propagande allemande, comme les « Cahiers Franco-Allemands », ne seraient plus diffusés. Toujours reçus, et même réclamés aux Allemands, ils alimentaient les « schubinettes »;

— l'orientation politique nouvelle de la bibliothèque fut indiquée aux camarades, de façon discrète, mais sans ambiguïté;

— enfin, les activités réelles de la nouvelle bibliothèque furent strictement tenues secrètes. Grâce à l'habileté d'Honnorat, une fausse clé fut fabriquée, qui permit d'accéder au local à toute heure, bien que, officiellement, il ne devait être ouvert que deux heures par jour (3).

Quelques mois après, ce travail d'épuration ne suffit plus aux responsables de la « bibliothèque des Langues Étrangères ». Ils voulurent mieux encore; non contents de saper la collaboration à la base, ils entreprirent toute une série d'œuvres clandestines au profit de leurs camarades.

Le mois de juin 1943 fut, à l'Oflag, celui des scandales (4).

Le 11, gros incident à l'E. S. O. P.; des professeurs, nommément désignés dans un rapport adressé à Paris, auraient conseillé le travail en Allemagne. Jamais ils n'ont tenu de tels propos; on imagine aisément leur fureur.

Quelques jours après, nouvel incident à la direction d'« Écrit sur le Sable ». Selon une rumeur, des gratifications auraient été versées à des officiers employés au tirage du journal. Toute l'équipe donne sa démission.

Un peu plus tard, l'Université se trouve attaquée dans une affiche,

(1) N. P. C., 9 novembre 1942.

(2) N. P. C., 24 février 1943.

(3) C. E. A., n° 22, juin 1949.

(4) N. P. C., 30 juin 1943.

au panneau du Cercle Pétain. Au nom des professeurs, Rolland proteste auprès du colonel Malgorn, dont la signature est apposée au bas de l'affiche incriminée. Comme on le pensait, cette signature n'implique aucune adhésion au contenu des affiches. Le colonel Malgorn a été désigné par le Doyen, pour obéir à un ordre allemand :

« Toute affiche doit porter la griffe de l'officier supérieur nommé par le Lageraltester. » Simple responsabilité militaire, sans idée de censure. De nombreux membres de l'Université adressent leur démission au Doyen des officiers.

Les grandes vacances viennent calmer un peu les esprits. Au mois de septembre, sur l'ordre formel du colonel Rousseau, un « Cercle Universitaire » est fondé. Rolland, qui doit en assumer la direction, sera habilité pour authentifier toutes les démarches administratives des membres de l'Enseignement public, ou de ceux qui veulent le devenir.

Tels furent les incidents majeurs de 1943.

L'année 1944 ne connut pas d'aussi gros remous; l'orientation de la quasi-unanimité des prisonniers était devenue telle, à la lumière des événements politiques et militaires, qu'il eût été utopique de remonter le courant. Il ne pouvait plus être question de collaboration à l'Oflag, pas plus sans doute que dans les autres camps de prisonniers en Allemagne.

Jugement d'ensemble. — Je m'abriterai d'abord derrière la version officielle, donnée sur ce problème par le colonel Malgorn dans son Rapport. La voici :

J'ai pris les fonctions de Doyen en février 1944, à la mort du colonel Rousseau. Avant d'être le chef français du camp, je n'avais pas entendu parler de mouvement de résistance organisé à l'Oflag II B. Lorsque la radio clandestine nous annonçait les succès alliés, russes d'abord, puis anglo-américains et français, nous nous réjouissions, et, dans toutes les chambres, des cartes d'Europe et d'Afrique, soigneusement tenues à jour, enregistraient les victoires de ceux qui luttaient pour libérer le monde occidental de la domination nazie; mais il n'y avait pas, à proprement parler, de mouvement de résistance, dans le sens donné à ce mot depuis. Nous étions, à vrai dire, mal tenus au courant des événements de France, les seuls journaux que nous recevions étant à la solde de l'Allemagne. Je ne parle pas seulement du *Trait d'Union* que personne ne lisait. Ce n'est que par des lettres clandestines que me communiquaient les lieutenants Couvrat-Desvergne et Colliard, que je me faisais une opinion sur la situation politique et sociale de notre pays.

Certes, des actes de résistance ont été accomplis dans le camp et les tentatives d'évasion, expression la plus claire des sentiments résistants, n'ont pas cessé, malgré les difficultés à peu près insurmontables que les plus courageux rencontraient dans leurs préparatifs. Le camp était entouré d'un double réseau de barbelés, surveillé par des miradors. De place en place, des microphones enterrés signalaient tout travail de sape. L'entrée et la sortie donnaient lieu à des formalités sévères. Nous étions fouillés et nos chambres visitées fréquemment pour rechercher tous documents et outils pouvant servir aux évasions. En dernier lieu, il était même interdit de détenir des vivres riches en calories, tels que biscuits, chocolat, lait condensé, etc. L'activité des différents groupes travaillant à la préparation des évasions était dirigée par le commandant Mathey, qui était en liaison, grâce aux ordonnances employées à l'extérieur du camp, avec le réseau « évasions » organisé dans certains commandos voisins.

Le nombre des évasions fut faible. Au début de la captivité, il y eut, du camp de Gross-Born, des départs importants, mais beaucoup de camarades qui avaient pu fuir en utilisant des tunnels, furent repris à la frontière du Reich. Par la suite,

le système de surveillance auquel nous fûmes soumis au camp d'Arnsvalde rendit presque impossible tout franchissement des barbelés. La consigne donnée aux sentinelles de tirer sans sommation sur quiconque s'approchait du fil de garde placé à un mètre de la clôture était appliquée brutalement. Un officier qui passait l'avant-bras pour cueillir un pissenlit fut blessé à l'épaule d'un coup de fusil au cours de l'été 1944. Fréquemment, les sentinelles mettaient en joue ceux qui, par mégarde, s'approchaient du fil. Une des rares évasions qui réussirent fut opérée par trois officiers qui sortirent du camp par la porte, à la tombée de la nuit, habillés en sous-officiers allemands.

Il n'y eut pas à enregistrer d'actes de sabotages importants et on ne peut pas considérer comme faits de résistance la réaction naturelle des prisonniers contre leurs gardiens, cette lutte sourde de tous les jours contre les règlements et ceux qui étaient chargés de les faire appliquer, la désobéissance à l'état permanent ni les propos défaitistes tenus aux militaires allemands pour les démoraliser.

Ce n'est qu'en juin 1944, au moment du débarquement allié en Normandie, que le mouvement de résistance s'est affirmé sous une forme officielle. Il était dirigé par le commandant Imbaud, officier de chars, qui avait servi sous les ordres du général de Gaulle et était tout dévoué à ce chef. Dès qu'il fut connu du commandement français, le mouvement se développa, en plein accord avec le Doyen (colonel Finiels pendant quelques semaines, moi-même ensuite), à qui les tracts et les mots d'ordre étaient communiqués avant leur diffusion.

Le 14 juillet donna lieu à une belle manifestation patriotique; mais la cérémonie la plus émouvante dans sa simplicité fut le rassemblement de tous les officiers et soldats du camp en grande tenue, à l'appel du 24 août, pour fêter, au « Garde à vous » et dans un impressionnant silence, la prise de Paris et honorer les vainqueurs français et alliés. Vers la même date, j'avais fait passer une note clandestine fixant la position du doyen à l'égard du Gouvernement Provisoire et reconnaissant ce Gouvernement comme le seul véritable.

Quelques semaines plus tard, deux délégués de la mission Scapini annoncèrent leur visite. Je répondis en signalant combien une telle démarche serait déplacée. Ils vinrent néanmoins et je fus prié d'aller les attendre au bureau du commandant allemand. Ce dernier nous ayant laissés seuls, je manifestai aux deux représentants de Scapini ma surprise de les voir, l'inutilité, l'inopportunité et l'inconvenance de leur présence et mon intention de leur refuser, en ce qui me concernait et pour autant que cela dépendait de moi, l'accès du camp. Ils tinrent cependant à franchir les barbelés, malgré ma ferme protestation et à venir jusqu'à mon bureau, où ils ne restèrent que pendant quelques minutes, ne reçurent aucune visite et se retirèrent dans l'indifférence générale.

A partir de ce moment, mes relations avec le commandement allemand, déjà très tendues, devinrent extrêmement difficiles. L'arrivée, le 30 septembre, du colonel Verdier, plus ancien que moi et à qui je passai aussitôt les fonctions de doyen, m'évita, je crois, d'être expédié à Lübeck, comme je m'y attendais (1).

Il y eut au camp des collaborateurs : le fait est incontestable. Et le paroxysme de cette tendance est atteint pendant l'été 1942, avec le départ des « contrats de travail » pour l'Allemagne. Dès 1940 pourtant, le plus grand nombre des prisonniers n'ose s'aventurer sur cette route trop glissante : ils tournent la difficulté, et marquent une incertitude dans leur choix. D'autres, plus franchement, éprouvent un véritable malaise chaque fois qu'on leur parle de collaboration. Les aspirants qui ont refusé de travailler suscitent leur admiration; de même, les « résistants » expédiés à Lübeck. La conférence du Dr Brahn les choque, et la demande de naturalisation allemande, posée par un camarade, les indignent. Ils applaudissent à

(1) Ministère des Anciens Combattants.



A L'OFLAG II B (ARNSWALDE)



EXPOSITION DE L'INDOCHINE (OFLAG II B, AOÛT 1943)

l'orientation nouvelle de la bibliothèque des Langues Étrangères. Et l'Université, dans son raidissement de l'année 1943, rallie la grande majorité des suffrages. Trop de fautes ont été commises par les tenants de la collaboration; les Allemands ont été trop malhabiles. L'entente s'avère impossible, chaque jour davantage.

Il y eut toujours aussi, dans le camp, des « éléments de résistance ». Un camarade écrit, en 1955 :

Je ne veux pas passer pour un grand résistant; on m'amuse beaucoup quand on parle de résistance au camp. Il y a douze ans, j'étais beaucoup plus impulsif qu'aujourd'hui; j'ai voulu tenir tête au boche; je sais ce qu'il m'en a coûté de faire le malin : injure grave à la Wehrmacht en la personne de la Fouine et de Trompela-Mort. Grâce au brave colonel de cavalerie qui est passé au camp comme un météore, je ne suis pas passé en conseil de guerre et je me suis contenté de faire de la tôle. Je connaissais pourtant la fable du pot de terre et du pot de fer.

Au Cercle Pétain s'opposa un beau jour un Groupement Liberté, de tendances opposées. Est-il vrai que des éléments excités du Cercle Pétain avaient fait des fiches? Est-il vrai que, par représailles, le Groupement Liberté en avait fait autant, dans un but diamétralement opposé? Le plus drôle a été de voir certains tourner casaque lorsque les événements ont évolué. Tel enragé « pétainiste » devint un gaulliste convaincu.

Plusieurs camarades affirment l'existence au camp d'une cellule communiste active, mais secrète. La cellule, au cours de la captivité, aurait mené la propagande du Comité Gaulliste Républicain (C. G. R.) et en aurait tiré les ficelles à l'insu des officiers qui en faisaient partie; elle aurait dirigé la propagande anticléricale et édité des libelles anonymes contre l'aumônier Dupaquier. Je sais que l'aumônier fut souvent attaqué par une infime minorité; il s'en réjouissait et répétait une formule qui lui était chère : Quand le diable s'agite, c'est qu'il se fait du bien. Je n'ai pas d'éléments suffisants pour confirmer ou infirmer les dires de ces camarades.

Ce qui est certain, c'est que les Allemands furent parfois renseignés sur les vues politiques de tel ou tel prisonnier par des camarades indiscrets et bavards. Roger Ikor fait dire à l'un des personnages de son roman :

Demain, départ des gaullistes pour Lübeck, le camp de représailles. Ils ont été dénoncés, il y a des types qui feraient n'importe quoi pour se faire rapatrier, on les retrouvera (1).

Sans nul doute, il y eut des dénonciateurs : nous aurons à y revenir en parlant des évasions. Toutefois le fait semble avoir été rare, et plus d'un se vendit tout seul, par manque de prudence.

Il est incontestable que l'Université de l'Oflag fut un des foyers de résistance aux Allemands. Dans un article publié par la revue *Après*, bulletin des Anciens des Universités de captivité, on peut lire :

On n'a voulu voir, dans l'activité des universités de captivité, que l'effort, méritoire sans doute, mais égoïste, de prisonniers soucieux de profiter des loisirs

(1) A travers nos déserts, page 473.

de l'exil pour enrichir leurs connaissances et se tenir prêts aux concurrences futures du temps de paix. C'était aussi un moyen de se protéger contre les tentations du découragement et de l'abandon, un moyen d'apprendre à ne pas céder. Les Allemands voulaient nous amener à nous renoncer, à nous avilir, nous rendre inaptes à penser et à agir. L'Université fournit à l'ensemble des prisonniers une leçon de constance, d'honnêteté intellectuelle. Devant les entraves apportées par les Allemands, les Universitaires firent face; ils versaient le contrepoison et restituaient la vérité. A partir de 1943, la Résistance des intellectuels recueillit les fruits de son action (1).

Cet article pourrait fort bien être appliqué à l'Oflag II D-II B, et sans doute à toutes les Universités de camps.

Il y eut aussi, au moins pendant les premières années, de fidèles tenants du maréchal Pétain. Le gaullisme était alors peu connu et assez souvent condamné. Le général de Gaulle avait bien quelques admirateurs, mais ceux qui s'affichaient étaient peu nombreux. Et l'objection surgit, d'elle-même : Alors, tous les prisonniers du camp étaient collaborateurs? C'est vite dit. Eût-il été vraisemblable que des prisonniers fussent désireux de collaborer avec leurs gardiens? Si encore ces derniers s'étaient montrés empressés à les rendre à la vie libre, il y aurait eu semblant d'excuse.

Il exista, pendant les premiers mois, chez quelques-uns, de l'admiration pour la force militaire allemande. Et puis, ne serait-il pas nécessaire de vivre un jour, la rage mal dissimulée, avec ce vainqueur? D'autres s'extasiaient devant les vertus de la race allemande, l'ordre, la méthode, la discipline. Mais ils avaient du mal à concilier ce sentiment avec l'amour de la liberté, si profondément enraciné au cœur des Français.

Tout compte fait, la part est faible des prisonniers du camp qu'il faut taxer de collaboration véritable.

Quand, au déroulement des années, les événements politiques et militaires eurent détourné certains prisonniers du mythe de Vichy, quand le Maréchal tomba peu à peu dans l'oubli, parce qu'on devinait qu'il n'était plus libre et que ses décisions lui étaient imposées de l'extérieur, le général de Gaulle demeura pour beaucoup assez ignoré. Des camarades s'étonnaient qu'on adoptât pour modèle un chef qui, pendant les hostilités, avait pris part à peu d'opérations militaires. Le Français n'aime pas que les généraux se mêlent de politique! Et sous cet angle, le général Giraud, prisonnier évadé et grand chef de guerre, ralliait plus de suffrages et suscitait de plus chaleureuses admirations.

A l'occasion d'une enquête lancée auprès de camarades que je n'avais nullement choisis en fonction de leurs idées politiques, déclarées ou supposées, j'ai pu tirer les conclusions suivantes. Environ 4 p. 100 de l'effectif du camp sont taxés par leurs camarades de collaboration. Beaucoup signalent l'attentisme. Sauf de rares exceptions, l'idée de collaborer avec l'ennemi est impensable pour des officiers, et c'est forcer les mots que de parler de collaboration.

Résistance? Les mêmes camarades notent la présence de quelques officiers ouvertement attachés au général de Gaulle. D'autres parlent d'une confiance réelle dans la politique extérieure du Général, qui associait la

(1) N° 1, La Résistance intellectuelle, par A. HERBELIN, Oflag VI D (pp. 4-6).

France aux futurs vainqueurs de l'Allemagne. Ces exemples étaient aussi véritables que peu nombreux. L'immense majorité, résolument anti-allemande, a lentement évolué, sans toutefois adhérer, pour le plus grand nombre, à un mouvement organisé de résistance. Quant à l'aumônier Dupaquier, le colonel Malgorn dit de lui : « Adversaire déclaré de toute collaboration, il a été le premier et le grand Résistant du camp » (1).

Que conclure du petit effectif qui s'afficha dans la collaboration ? Je me rangerai à ce qu'en pense Rolland, d'autant plus volontiers que personne ne songera, un seul instant, à l'accuser. Appelé devant une Commission pour trancher le cas de certains « collaborateurs » du camp, il m'écrivit :

Sans justifier en rien leurs faits et gestes, j'ai soutenu que ceux qui en avaient « bavé » pendant l'hiver 44-45, après avoir achevé intégralement leur captivité, pouvaient à bon droit obtenir le silence sur les ... bêtises (le mot de la lettre est plus vigoureux !) qu'ils avaient pu faire entre temps. Et j'ai obtenu gain de cause. Je suis bien convaincu que vous travaillez avec des sentiments analogues.

III. — LES OBSTACLES VAINCUS

La plus sûre manière de se défendre, a-t-on dit, c'est d'attaquer. Non contents de tourner les obstacles que les Allemands ou la condition même de captifs avaient placés sur leur route, les prisonniers s'ingénierent à les vaincre. Fraudes incessantes dans le Service Postal, organisation d'un *journal parlé* en dehors de la censure allemande, auditions clandestines des postes de radios alliés, résistance des groupements Liberté ou du Comité Gaulliste Républicain, cours clandestins aux officiers d'active, expositions sur le rayonnement de la France dans le monde, manifestations patriotiques marquant les grands anniversaires ou les événements heureux des forces de libération, évasions du camp, autant d'occasions d'affirmer que les prisonniers voulaient faire face et défendre un moral sans cesse menacé.

FRAUDES DANS LE SERVICE POSTAL

Nous aurons l'occasion, en parlant de la vie sociale, de décrire l'organisation du Service Postal à l'Oflag. Signalons au passage quelques fraudes. Tantôt réussies, tantôt vouées à l'échec, elles furent un moyen de maintenir le moral, puisqu'elles entretenaient une lutte contre des gardiens sans cesse aux aguets.

Pour les *lettres*, il y eut fraude à la fois sur la quantité et sur la qualité.

Fraude sur la quantité de formules disponibles. Les Allemands étaient parcimonieux dans leurs attributions : deux lettres et deux cartes par mois d'ordinaire. La difficulté d'écrire fut longtemps tournée d'une double façon : de fausses lettres étaient imprimées en France ; tout un trafic de formules

(1) Rapport au Ministère des Anciens Combattants.

avait lieu dans le camp. Les Français comme les Allemands travaillaient à faciliter ces apports clandestins : les Français contre de l'argent, en volant les Allemands dans le local de la poste; les Allemands eux-mêmes contre du chocolat, des cigarettes ou d'autres denrées. Ces « suppléments » prirent de telles proportions que, le 30 novembre 1941, de nouveaux tampons furent imprimés sur les formules de lettres avant que ces dernières nous fussent distribuées; tampons aux armes de la poste du Reich, et portant la date de distribution de la formule-correspondance (1). Mais ces nouvelles rubriques pouvaient, elles aussi, être imitées.

Fraude sur la qualité? Impossible d'entrer ici dans le détail des procédés employés. On peut affirmer, sans crainte de se tromper, que beaucoup de prisonniers, malgré les efforts de la censure, connurent, à l'aide de codes conventionnels avec leurs familles, des nouvelles clandestines fréquentes. Dès le mois d'août 1940, malgré l'interdiction portée, je pus faire connaître aux miens notre lieu de détention (2).

Comme il était tentant d'utiliser d'autres procédés et, grâce au camouflage, d'écrire en clair ce que l'on pensait! Très rare au départ du camp, — en dehors du courrier nous avions fort peu de contacts avec l'extérieur, — la méthode était courante à l'arrivée.

Dans les *colis*, il y eut également fraude sur la quantité et la qualité.

Fraude sur la quantité? Afin d'en envoyer plus souvent, de fausses vignettes furent imprimées en France. Là encore, en novembre 1941, les Allemands s'efforcèrent de mettre bon ordre.

Fraude surtout sur la qualité? Les *colis* « normaux », correspondant aux vignettes bleues ou rouges qui nous étaient réglementairement allouées, furent l'occasion de ruses innombrables. De France arrivaient au camp une foule de renseignements clandestins : papiers manuscrits, imprimés, objets, marks civils, pièces d'identité. Certains documents étaient indispensables pour préparer les évasions; d'autres rendaient service, en apportant des nouvelles non censurées, et contribuaient à relever le moral des prisonniers.

Malgré un contrôle plus sévère d'année en année, malgré la confiscation des emballages extérieurs et intérieurs des *colis*, pendant toute la captivité, — comment prétendre tout contrôler? — passèrent de très nombreux objets et documents défendus.

Les rubriques qui vont suivre, celles du journal parlé, de la radio clandestine et des évasions, nous fourniront l'occasion de rappeler ces précieux apports de l'extérieur. Sans évoquer tous les services rendus par l'arrivée d'objets interdits, signalons simplement quelques-uns des renseignements qui vinrent tonifier le moral.

À l'automne 1940, nous connûmes les tentatives de débarquement effectuées par les Allemands sur les côtes anglaises :

Louis est allé voir Georges, mais il n'a pu le rejoindre. Même, à son retour, les communications étaient si mauvaises qu'il a perdu la presque totalité de ses bagages (3).

(1) N. P. C., Service Postal au camp : début 1942.

(2) N. P. C., 9 août 1940.

(3) N. P. C., 22 septembre 1940.

Et, pour noter une récidive sans doute :

Louis a encore cherché à aller voir Georges, mais en vain. (1)

Le 28 octobre 1940, les Grecs avaient refusé aux Italiens « l'autorisation d'occuper militairement quelques points stratégiques en territoire grec pour la durée du conflit actuel avec la Grande-Bretagne ». Les hostilités éclatent entre la Grèce et l'Italie : violents combats dans la région de Janina, puis en Albanie, au cours des mois de novembre et décembre 1940. La nouvelle nous parvient au camp, sous la forme de papillons placardés à Arcachon :

Si vous voulez visiter gratuitement l'Italie, engagez-vous dans l'armée grecque (2).

A la même époque, — les Allemands préparaient-ils une nouvelle traversée vers l'Angleterre? — un colis nous apporta la copie de placards collés sur les murs de Dinan :

On demande un bon tailleur pour diminuer la Manche (3).

De tels documents, qui pourraient être multipliés, suffisent à prouver que, sans contacts réguliers avec la France, nous apprenions tout de même certains événements, partiels, sporadiques, mais très intéressants.

De temps en temps, nos gardiens raidissaient leurs mesures de contrôle et, pour limiter les fuites, se refusaient à l'octroi de vignettes supplémentaires. Fin 1942, des vignettes de colis ayant été demandées pour être adressées au « Centre Mermoz » et aux « Amitiés Africaines », les autorités allemandes refusèrent. La raison invoquée? des tracts « communistes » auraient été reçus dans les colis précédents (4)?

Les échanges de prisonniers entre divers camps, malgré les fouilles effectuées dans leurs bagages, étaient l'occasion de fraudes fréquentes. C'était pour nous un moyen recherché d'apprendre du neuf. Au mois de novembre 1942, le Dr Carniol, médecin au 27^e R. I. pendant la campagne 1939-40, venu conduire à l'Oflag II B des soldats malades pour y passer une visite médicale, en profita pour saluer ses camarades de régiment prisonniers au camp d'Arnswalde. En une séance des plus comiques, sous la surveillance de Rusher affolé, il put s'entretenir avec ses compagnons de guerre, et même leur remettre en cachette une lettre fort intéressante; elle contenait des renseignements sur le moral des prisonniers français, le travail dans les kommandos, les évasions, la mentalité des Allemands, des précisions sur la guerre aérienne, etc. (5).

Ces nouvelles, le plus souvent incontrôlables, apportaient du moins une vague d'optimisme.

(1) N. P. C., 27 septembre 1940.

(2) N. P. C., 11 janvier 1941.

(3) N. P. C., 13 février 1941.

(4) N. P. C., 6 novembre 1942.

(5) N. P. C., 9 novembre 1942.

L'expédition de colis vers la France, autorisée à certaines périodes de la captivité, permit aussi de faire passer à travers des effets, des livres, des jouets, des objets divers, quelques renseignements sur notre propre vie. Parlant des initiatives clandestines de la « Bibliothèque des Langues Étrangères » à l'Oflag II B, on lit dans un article du journal publié par le Centre d'Entraide depuis notre retour :

Il y eut aussi les colis de livres, de manuscrits, réexpédiés en France, colis qui contenaient souvent d'autres pièces, et sur lesquels Rusher apposait son visa de sortie (1).

Ces cas multiples suffisent à prouver que les fraudes postales existaient, dans les lettres comme dans les colis, au départ comme à l'arrivée.

JOURNAL PARLÉ AU CAMP

L'Oflag posséda sa presse. Je ne parle pas de celle qui nous venait de l'extérieur, sérieusement expurgée et filtrée par nos gardiens. J'entends celle de l'intérieur, soumise officiellement, elle aussi, à la censure. Nous verrons, dans le chapitre IV, les principaux organes de presse du camp; abordons, pour le moment, l'étude de la « presse orale », le *Journal Parlé*. Je dois à Roger Pagosse, l'un des principaux organisateurs de ce service, l'essentiel des renseignements qui suivent.

A peine étions-nous installés à Gross-Born que le *Journal Parlé* prit naissance. Pagosse ne se rappelle plus si ce fut en juillet ou en août. J'ai noté, pour ma part, que le premier *Journal Parlé* fut lu, au bloc II du moins, le 9 août 1940 (2). Je ne puis préciser si le bloc III et le bloc I-IV précédèrent ou suivirent. Pour le bloc III, j'ai écrit dans mes notes, à la date du 18 septembre 1940 :

A partir de ce soir, nous aurons chaque jour le *Journal Parlé* : présentation des principales nouvelles, traduites des journaux allemands ou extraites des lettres et colis de France, et assemblées par deux officiers (3).

Sans doute le *Journal Parlé* existait-il au bloc III avant cette date, mais avec une périodicité moins fréquente, peut-être aussi moins régulière, les nouvelles, hors celles de la radio allemande, étant assez rares pendant les premières semaines de notre séjour à l'Oflag II D.

En toute hypothèse, nous n'étions pas au camp depuis deux mois lorsque le *Journal Parlé* vit le jour. Il dut son succès aux efforts intelligents et réguliers de Pagosse et de Tréheux, tous deux anciens élèves et camarades de l'École Normale Supérieure.

Les auteurs se proposaient de

donner aux prisonniers, privés de nouvelles sûres, et qui accueillaient les bruits les plus extravagants, en tout cas incontrôlables, un aspect d'ensemble des événe-

(1) C. E. A., n° 24, novembre 1949.

(2) N. P. C., 9 août 1940.

(3) N. P. C., 18 septembre 1940.

ments militaires et politiques qui continuaient à se dérouler en dehors de nous; présenter une synthèse de la situation militaire (en fait, il n'y avait plus alors d'opérations importantes que dans les airs et en Afrique), diplomatique surtout; enfin essayer de se faire une idée des rapports franco-allemands, de l'évolution et des mesures du Gouvernement de Vichy, de la situation de la France (1).

Quelles étaient les sources de la documentation? La radio et les journaux allemands, puis les journaux reçus de Paris, enfin des lettres bénévolement communiquées par les camarades ou des extraits de lettres. Le nombre de ces dernières ne fut pas limité pendant les premiers mois de captivité; elles étaient riches de détails sur les plans politique, économique etc.

Les deux rédacteurs du *Journal Parlé* tinrent à gagner la confiance des camarades du camp, en respectant « l'objectivité la plus scrupuleuse ». Ce ne fut pas, dans les circonstances de notre vie de prisonniers, chose facile. De nombreux obstacles se dressaient.

Les uns venaient des Français, passionnés de tout savoir, pressés de reprocher la moindre erreur, avides de découvrir des précisions sur une fin rapide de la captivité. De plus, le Doyen du camp

avait exigé que le texte lui fût lu, avant de l'être au public des officiers, se réservant de l'approuver ou de censurer certaines nouvelles (2).

Dans ces conditions, le P. C. du bloc III, puis du camp, pouvait supprimer certains détails qui, « par leur caractère dramatique », risquaient d'inquiéter, de saper le moral du camp. Les rapatriements successifs, qui changèrent les doyens, firent disparaître ces conflits avec la hiérarchie militaire française.

D'autres obstacles venaient des Allemands, ignorants de l'entreprise, au moins à ses débuts. Bien vite, devant l'affluence des auditeurs, un censeur vint écouter les « lectures », annoncées quotidiennement sur le programme hebdomadaire des conférences et des cours. Le censeur était-il là? Certains faits étaient passés sous silence. Était-il absent? La prudence devenait moins rigoureuse.

Est-il besoin de dire que le *Journal Parlé*, dès ses premières tentatives, connut un succès complet? Nous venions avec plaisir, avec intérêt, profiter du travail accompli par nos deux camarades, qui se donnaient beaucoup de mal. Parfois submergés par un flot de journaux en langue française comme en langue allemande, ils consacraient le plus clair de leurs loisirs à les lire, puis à réfléchir, couper, assembler, commenter. De retour dans les chambres, les cartes confectionnées étaient renseignées; nous y marquions les objectifs atteints. Les nouvelles reçues par les différents prisonniers dans leurs lettres, claires ou chiffrées, les messages camouflés dans les colis échappés à la fouille, tout pouvait être utile, aider à faire le point.

Assez vite, les autres blocs apprécièrent la valeur du *Journal Parlé* du bloc III; ils envoyèrent des officiers pour écouter les nouvelles; en mars 1941, les blocs purent communiquer. Rédigé avec le plus grand soin, le texte

(1) Roger PAGOÛSE.

(2) Roger PAGOÛSE.

du *Journal Parlé* nous était lu dans la salle des conférences. Un jour Pagosse était lecteur; le lendemain, Tréheux. Cette alternance provoqua d'ailleurs des interprétations erronées de la part des auditeurs : Tréheux passait pour optimiste, et Pagosse pour pessimiste. En fait, Tréheux se consacrait surtout à la politique intérieure, à l'aide des extraits des lettres; Pagosse devait à sa connaissance de l'allemand de se spécialiser dans la politique extérieure et les opérations militaires. Le *Journal Parlé* était rédigé dans une petite chambre affectée par le Doyen, au bout d'une baraque.

Au début, l'assistance fut très nombreuse. Peu à peu, les baraques déléguèrent des auditeurs attirés, comme elles désignèrent un correspondant chargé de recueillir les nouvelles intéressantes parvenues dans le courrier.

Ainsi, pendant près de dix-huit mois, chaque jour à 16 heures, le *Journal Parlé* connut le même scénario. Des modifications s'étaient introduites de manière insensible dans les éléments qui servaient à le rédiger. Moins de courrier personnel, par suite de la distribution des formules réglementaires; par contre, davantage de journaux de Paris. Il est vrai que le nombre des abonnés à ces derniers fit perdre au *Journal Parlé* une partie de sa raison d'être, au cours de l'année 1941. Quant aux journaux allemands, un certain nombre d'officiers avaient souscrit un abonnement à la *Pommersche Zeitung* et se lançaient dans l'étude de la langue. Pagosse continuait pourtant à dépouiller fidèlement pour nous les grands journaux allemands : *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, *Völkischer Beobachter*, *D. A. Z.*, *Das Reich*. Au reste, bon nombre d'élèves amateurs se décourageaient devant les difficultés de cette langue nouvelle. Malgré une certaine lassitude des prisonniers, un événement extérieur d'une importance exceptionnelle suffisait à provoquer, au moins quelques semaines, un nouveau « rush » vers le *Journal Parlé*. Nous y trouvions une synthèse toute faite, intéressante, des événements à l'ordre du jour. Parmi ces spasmodiques regains d'intérêt, on peut citer la période qui marqua la déclaration de guerre de l'Allemagne à l'U. R. S. S. en juin 1941.

Peu à peu, le *Journal Parlé* perdit sa forme de chronique journalière, pour centrer davantage ses informations sur l'étude d'un sujet, la présentation d'un thème : problèmes militaires, diplomatiques, se succédaient au hasard des circonstances, des articles, ou des éléments recueillis par les rédacteurs. Répondait-il davantage au goût des auditeurs? Pagosse semble en douter. Je crois pourtant que certains camarades se sont montrés friands de cette dernière formule.

Survint le changement de camp, en mai 1942. Tréheux ayant été rapatrié en septembre 1941, Pagosse restait seul. Le *Journal Parlé* conservait ses assidus, moins nombreux il est vrai. La réunion se tenait à la Turnhalle. De quotidien, le *Journal Parlé* devint peu à peu bi-hebdomadaire. Au début de l'année 1943, la radio clandestine, qui entraînait sérieusement en action, lui fit perdre une partie de sa valeur.

Et puis, les Allemands devenaient plus pointilleux dans leurs contrôles : le mythe de la collaboration s'éloignait comme un mirage. Un beau jour, Pagosse reçut l'ordre de soumettre à l'Abwehr le texte qu'il lisait avant de le communiquer à ses camarades. Il fallait ruser pour échapper. Pagosse

fit valoir ses raisons : le Doyen français entendait le *Journal* en première audition; les renseignements étaient puisés dans les journaux allemands; l'intérêt majeur du travail résidait dans la transmission rapide des nouvelles; cet intérêt disparaîtrait si le texte devait séjourner à la censure. Les Allemands sans doute assez peu convaincus, laissèrent continuer le *Journal Parlé*, mais ils envoyèrent chaque fois un censeur pour le contrôler de plus près. Parfois même, Pagosse devait remettre son texte après lecture publique. Après six mois de cette surveillance soupçonneuse, — on était au début de 1944, — l'Abwehr renouvela son ordre de remettre le texte à la censure allemande avant toute diffusion dans le camp. Cette fois, plus moyen d'y échapper. Pagosse cessa de lire le *Journal Parlé* (1).

LA RADIO CLANDESTINE

Ma documentation, plus abondante, provient de Roger Pagosse, de Robert Picard, du lieutenant-colonel Saillard, de Z. Weinstein, enfin d'un article publié dans le *Journal du Centre d'Entraide*. La confrontation de ces divers documents permettra de nous faire une idée assez exacte du fonctionnement de la radio clandestine à l'Oflag.

Si l'autorité allemande s'est chargée pendant cinq ans de diffuser parmi nous les nouvelles de la radio de Berlin, des initiatives privées ont réussi à mettre sur pied à Arnswalde un excellent système d'écoute et de diffusion des émissions de sources alliées. Nous jouissions ainsi de deux sons de cloche (2).

Mais il fallut attendre le camp d'Arnswalde pour que cette organisation se révélât véritablement au point. Pendant les deux premières années, les Allemands nous abreuvèrent des nouvelles qui claironnaient leurs triomphes. Ainsi, les communiqués sans cesse diffusés à Gross-Born, avec leurs « Sondermeldungen », pour nous apprendre les prouesses du Troisième Reich, en Russie. Pendant cette première période de la captivité, le camp éprouvait moins le besoin de posséder une radio clandestine. La situation militaire? même en faisant la part du bluff et de la propagande, nous avions trop de preuves des réussites allemandes. Et puis, le *Journal Parlé*, en pleine vogue, diffusait quotidiennement l'essentiel des nouvelles recueillies dans les lettres, dans les messages clandestins des colis, dans la presse allemande et « française », enfin celles de la radio allemande.

Au mois de novembre 1942, avec le débarquement des troupes alliées en Afrique du Nord, puis les succès remportés par les Russes sur le front de Stalingrad, les prisonniers de l'Oflag II B devinrent plus curieux : l'espoir reprenait vie, et, avec lui, le désir d'une information plus impartiale et plus complète.

En réalité, certains prisonniers n'avaient point attendu cette date pour s'intéresser à la question de la T. S. F. A Gross-Born déjà,

les premiers essais avaient eu lieu, avec des pièces détachées arrivées, petit à petit, dans des boîtes de conserve. Ce travail de Pénélope fut continué au II B,

(1) D'après Roger Pagosse.

(2) C. E. A., n° 2, septembre 1945.

et une équipe de la 203 du bloc IV mit au point un poste à casque, à galène, assez rudimentaire, marchant sur piles, et qui donna naissance, à la fin de 1942, à l'I. S. F. (Ils Sont Foutus) dont les premiers bulletins, malgré leur irrégularité, furent accueillis avec joie. Ce poste fut ensuite amélioré, reçut des lampes, et fut branché sur le secteur; mais il était limité aux petites ondes (1).

Il avait été fabriqué par Cosson et de Liencourt. Picard leur avait fourni un certain nombre de piles de lampes de poche. Quelques galènes et des fragments de graphite, envoyés par le Muséum d'Histoire Naturelle pour les stands géologiques de l'Exposition « France-Monde » avaient été utilisés pour sa confection (2).

Tels furent les modestes débuts de la radio clandestine. Devant les insuffisances du premier poste, le projet de faire davantage naquit au sein du service de la poste française, avec l'appui d'un petit groupe d'officiers du 27^e R. I. Picard, dans ses notes, signale : Cantérot, Régent, Maréchal, Egle, Demaizières, Chauche, Robin, Bourgault, Pouliot, Mangoneaux, Gérard, Fays, Vincent et Gondek. Un peu plus tard vinrent s'intégrer à cet ensemble André Guillot et François Leduc. Le Doyen du camp et son entourage furent mis au courant de ce projet.

Un ami du 27^e R. I., rapatrié en novembre 1942, fut chargé d'envoyer au camp un poste de radio complet, aussi puissant et aussi petit que possible. Le 27 février 1943, très peu de jours après le rapatriement du colonel Vendeur, l'appareil arrivait à la poste du camp dans un colis d'aspect inoffensif. Picard, interprète du Service Postal, avec l'aide de Mangoneaux, introduisit l'appareil dans le camp. « Fort aimablement, écrit Picard, le sous-officier allemand nous ouvrit la porte de la poste, porte qu'il tenait verrouillée dès que le personnel français avait pris son service. » Dans l'article du *Centre d'Entraide*, le chroniqueur précise que le colis fut emmené de la poste, « au nez et à la barbe du capitaine allemand ». C'était, selon Pagosse, un poste à cinq lampes.

Il y avait désormais un deuxième poste de radio dans le camp. L'écoute fonctionna au bloc I d'une manière parfaitement régulière, tantôt à la 327, tantôt à la 105. Le haut-parleur permettait de capter intégralement tous les discours importants. Une trappe avait été préparée dans le plancher de la 329 du bloc I, selon Picard; l'article du *Centre d'Entraide* parle de la 327 : peu importe. Malgré ses dimensions restreintes, le poste se révéla trop haut pour la profondeur de sa loge. Faute de mieux, il fut caché au fond d'un grand carton; il y demeura deux ans, recouvert de biscuits de guerre, placé au sommet d'une armoire; il devait échapper à toutes les fouilles, même celle qui conduisit un censeur allemand à plonger le bras dans les biscuits.

Ce poste fonctionna d'abord à la I/329, avec, comme opérateurs, Egle et Guillot. Pendant l'été, faute de courant, il fallut, malgré le danger que présentait la proximité de la porte extérieure du bloc, descendre l'appareil chaque soir dans la chambre du Service Postal, la I/105 (Cantérot, Maréchal, Régent, Picard). C'est là que, branchés sur la ligne du Doyen des officiers,

(1) Même référence.

(2) C. E. A., n° 30, mai-juin 1950.

ces camarades, pendant près de deux ans, prirent régulièrement les informations de la B. B. C., de Brazzaville, de Léopoldville, de Radio-Amérique en Europe, de l'amiral King.

Un service de guet aussi discret que possible assurait la protection de l'écoute contre les visites allemandes et françaises. J'assurais l'écoute, prenant des notes le mieux possible, autant que le permettaient le brouillage allemand d'une part et l'obscurité de la pièce de l'autre. Le lendemain matin, je mettais au net mes notes et mes souvenirs. Pour des raisons de sécurité, l'écoute se bornait d'ordinaire à l'émission de Londres de 21 h. 15; c'est dans des cas très exceptionnels qu'on capta par exemple Brazzaville, Alger ou Londres à une autre heure. On se bornait à diffuser des nouvelles positives : faits, chiffres, à l'exclusion à peu près complète de discours, commentaires, propagande (1).

Un autre poste, — c'était le quatrième, — fut construit au camp au début de 1944 par le commandant Saillard, les lieutenants Viallard et Nizard (2). Il fonctionnait à la III/206.

A leur venue au camp, en août 1944, les officiers de Montwy, entre autres de Lipsky et Volant, apportèrent de nouveaux matériels, qui passèrent à travers la fouille d'arrivée dans la coque d'un navire et dans un pushing-ball. Un nouveau poste se mit à fonctionner au bloc III, d'abord à la 206, puis dans diverses chambres du troisième étage : contribution précieuse, car le courant existait à toute heure dans le bloc de l'infirmerie; et puis de Lipsky connaissait les langues slaves et l'anglais, et suivait toutes sortes d'auditions. Malheureusement, les deux fouilleurs officiels du camp découvrirent ce poste dans une marmite norvégienne, où il était mal caché. Chocolat et cigarettes américaines offerts ne réussirent pas, cette fois, à les corrompre.

Ce manque de précaution dans le camouflage peut surprendre. « Au nom de l'efficacité », le groupe d'écoute venu de Montwy manifestait le plus grand « mépris des règles de sécurité ». Les manipulateurs

écoutaient à toute heure du jour ou de la nuit, fournissant une copie abondante et passionnante; mais aussi, au grand effroi de l'ancienne équipe, répandant les nouvelles oralement dès qu'elles étaient reçues, pour satisfaire la curiosité passionnée de l'été 1944 (3).

Au reste, les camarades de Montwy avaient apporté avec eux deux postes de radio. Quand ces officiers furent expédiés à Lübeck au bout de trois ou quatre semaines de séjour à Arnswalde, ils laissèrent un de leurs postes au camp.

Il y avait donc des postes; on était régulièrement à l'écoute. Comment les nouvelles étaient-elles transmises?

Les premiers en date, ceux de l'équipe de Liencourt, entreprirent de diffuser les informations recueillies par l'intermédiaire d'un organe mensuel clandestin : *I. S. F.* : « Ils Sont Foutus ». Pagosse confirme l'existence de cette organisation première qui se manifestait depuis quelque temps

(1) PAGOSSE.

(2) Commandant SAILLARD.

(3) PAGOSSE.

« par des études sporadiques, d'ordre militaire notamment; quand nous eûmes un poste, c'est elle qui se chargea de la diffusion du bulletin dans les quatre blocs ».

Dès l'arrivée de France d'un deuxième appareil, fin février 1943, la transmission des nouvelles devint quotidienne.

Du 27 février 1943 au 27 janvier 1945, les informations furent communiquées régulièrement à la collectivité du camp, grâce à cet organe de diffusion et au dévouement de l'équipe de guet et d'écoute : Guillot, Maréchal, Cantérot, Egle, Burgault, Picard, et quelques camarades de la 329. Limitée au début aux informations de la B. B. C. de 21 h. 15 à Londres, l'écoute s'étendit de 19 heures à 21 h. 30 pour donner satisfaction à la soif croissante de nouvelles qui s'emparait du camp (1).

Quand les camarades de Montwy furent en mesure de capter à leur tour, il y eut concurrence. Les nouvelles se multiplièrent.

La diffusion était

assurée dans tous les blocs au bout de très peu de temps par l'équipe I. S. F. Ces différents relais assurèrent toujours, jusqu'au bout, un secret parfait au poste, qui ne fut jamais découvert, et à ses manipulateurs qui ne furent jamais, semble-t-il, soupçonnés ni par les Allemands ni par les Français, ce qui serait revenu au même, il faut, hélas! en convenir. Notre but était d'entretenir le moral du camp en contre-battant l'information allemande de la *Pommersche Zeitung*, de montrer la marche de la victoire alliée. Mais l'opinion était trop divisée dans le camp, même parmi les exécutants de cette entreprise, pour que l'on pût espérer aller plus loin : la propagande gaulliste proprement dite ne figurait donc point dans les bulletins d'I. S. F. D'ailleurs les officiers d'active, nombreux dans l'équipe, ne voyaient pas l'intérêt de cet aspect de la lutte (2).

Les éditions croissaient : il y eut jusqu'à cinq éditions de radio clandestine par jour.

C'était trop d'ailleurs, écrit le chroniqueur du C. E. A., et il est regrettable que le doyen du camp n'ait jamais voulu créer un organisme unique de diffusion des nouvelles sous son autorité et indépendamment de toute question politique (3).

Le groupe de Montwy apporta dans le camp

les passions qui agitaient alors la France et qui étaient restées amorties à l'Oflag II B. Il voulait faire une beaucoup plus grande place à la propagande gaulliste proprement dite (4).

Les difficultés d'écoute venaient : des limitations de courant, qui nécessitèrent des branchements clandestins et l'écoute au bloc de l'infirmerie; des rondes allemandes, surtout en hiver, où

ces messieurs trouvaient le froid trop vif dehors et venaient se réfugier dans les couloirs; des indiscretions possibles. Mais presque tout le monde fut assez sage pour se réjouir tout simplement d'être régulièrement informé sans chercher à savoir de quelles chambres provenaient les écoutes (5).

(1) PICARD.

(2) PAGOSSE.

(3) C. E. A., n° 2, septembre 1945.

(4) PAGOSSE.

(5) C. F. A., n° 2, septembre 1945.

A la fin de 1944, des divergences de vues sur la façon dont la diffusion des nouvelles devait désormais être assurée, conduisit à la refonte de ce service. François Leduc et Gabriel Jung furent chargés de cette réorganisation. Ainsi les officiers du camp purent, deux fois par jour, être renseignés sur l'évolution de la situation militaire et internationale et suivre les événements sur des cartes spécialement dressées à cet effet (1).

Pagosse se sentit partagé entre deux « devoirs » ; ses affinités intellectuelles et sentimentales le reliaient au groupe de Montwy, mais toute son activité passée le liait au groupe Cantérot. Quand la rupture se fit, il cessa d'assurer l'écoute, tout en demeurant en excellentes relations avec ses anciens compagnons dont le poste fonctionna jusqu'en janvier 1945. Le poste

fut alors emporté sur un traîneau; mais au bout de quelques étapes, il finit dans un fossé de la Poméranie (2).

A partir de la rupture, il y eut au camp deux bulletins d'information. Des équipes assuraient la confection de l'exemplaire original; ce fut longtemps la I/205, puis la cave d'« Écrit sur le Sable », qui servirent d'antre aux rédacteurs clandestins des postes d'Arnswalde. Les bulletins du poste de Montwy étaient rédigés par un professeur de la III/407. L'original était ensuite recopié en 13 ou 15 exemplaires (un par étage, plus les garages) par des camarades, puis remis aux chefs des lecteurs qui en assuraient la diffusion dans toutes les chambres et la destruction après lecture. Diffuseurs, rédacteurs, copistes, s'ignoraient les uns les autres.

On peut s'étonner aussi que tous les appareils, sauf un, aient échappé aux multiples fouilles que les Allemands firent, souvent avec le concours de policiers de la Gestapo, dans le but précis de trouver ces postes dont ils connaissaient parfaitement l'existence. Nous avons signalé le camouflage de ces appareils, souvent dans des cartons; certains étaient déposés pendant la journée dans les garages des hommes de troupe, rarement fouillés.

Et puis,

les fouilles étaient presque toujours connues d'avance et il suffisait d'emmener le poste sous son bras à l'appel. Jamais les Allemands n'ont pensé à fouiller les officiers lors d'un appel au lieu de chercher dans leurs chambres. Quelle récolte ils auraient faite pourtant (3)!

Au reste, certains gardiens étaient de connivence. X... et Y... tâchaient toujours de me prévenir du jour et de l'endroit où les fouilles hebdomadaires avaient lieu; ceci vous explique pourquoi nos postes clandestins ont pu subsister, en dehors de un ou deux, jusqu'à la fin (4).

Tous les Allemands ne partageaient pas des sentiments analogues! Qu'on en juge par ce document de Rolland.

Conversation singulière avec un officier allemand. Il me dit à brûle-pourpoint, en bon français : « Monsieur, où se trouve le poste de T. S. F. clandestin des prisonniers ? » Je le regardai avec stupeur, et lui dis : « Monsieur, je n'en sais rien;

(1) PICARD.

(2) PAGOSSE.

(3) C. E. A., n° 2, septembre 1945.

(4) Z. WEINSTEIN.

je ne vois même pas de quoi vous voulez parler. » Alors il se fit presque suppliant. Son visage marquant le désarroi, sa voix était pour ainsi dire plaintive : « Pour l'amour de Dieu », dit-il de nouveau, « expliquez-moi où je pourrai trouver le poste de T. S. F. » Je lui répondis : « Je n'en sais rien. D'ailleurs très sincèrement si je le savais, je ne vous le dirais pas, et admettez que, si je vous le disais, l'amour de Dieu serait très profondément compromis. » Et je m'éloignai. L'Allemand me laissa partir. Il resta un moment immobile, déconcerté, puis disparut en direction de l'Abwehr (1).

Pour la réparation des postes, il fallait ruser avec les Allemands.

Nos gardiens ne se sont jamais aperçus de ce qu'un appareil amplificateur de cinéma comprenait des pièces identiques à celles d'un amplificateur de T. S. F. Ceci m'a permis, écrit Weinstein, de faire entrer dans le camp par la voie tout à fait officielle un certain nombre de pièces de rechange pour notre appareil de cinéma, et de dévier ensuite sur des voies tout à fait clandestines les tubes, les condensateurs, etc., dont le nombre était nettement supérieur aux besoins du cinéma.

La note comique est due à l'endroit où je conservais mes pièces de rechange. Elles étaient stockées dans l'armoire de l'Abwehr dont les clefs étaient soigneusement gardées, mais où j'avais accès régulièrement. Il faut dire que des services très importants m'ont été rendus, naturellement moyennant café, chocolat et cigarettes, par certains des censeurs tels que X... et Y... qui, au moment où je pénétrais dans le local dans lequel était située la fameuse armoire, se tournaient délibérément pour me permettre de me livrer à mon petit trafic (2).

Par la radio clandestine,

alors que de 1940 à 1942 nous sommes restés coupés du reste du monde, nous avons pu ensuite, grâce au dévouement de tous ces camarades, suivre de très près les événements tant militaires que politiques. Je crois même que nous pouvons sans mentir prétendre avoir été beaucoup mieux informés que la plupart des Français de France (3).

GROUPEMENT « LIBERTÉ », ET « COMITÉ GAULLISTE RÉPUBLICAIN »

Groupement Liberté. — Il faut remonter sans doute assez loin pour découvrir l'origine première du mouvement Liberté. Débuts modestes d'un groupement qui se sentait alors isolé et menacé. Il y eut des dénonciations, s'il est impossible d'en fixer le nombre, au moins celle dont Gouyon fut victime, qui fut adressée à Scapini, et arrêtée à l'État-Major du camp, en 1940 ou 41. Dénonciations politiques, raciales, lancées contre les Juifs; elles ne furent jamais que le fait d'individus isolés. Pas de réunions organisées, tout d'abord, mais des conversations entre amis de longue date. Participaient à ces premiers échanges amicaux des anciens de l'École Normale Supérieure, et aussi certains officiers d'active et de réserve, dont beaucoup furent plus tard expédiés à Lübeck.

En fait, à part la radio clandestine, rien de sérieux ne fut mis sur pied, avant 1943 selon une source, avant l'arrivée des camarades de Montwy, en mai 1944, selon une autre. Jusque-là, c'était plutôt des initiatives indivi-

(1) C. E. A., n° 68, novembre 1954.

(2) Z. WEINSTEIN.

(3) C. E. A., n° 2, septembre 1945.

duelles, qui voulaient faire échec à certaines activités du Cercle Pétain. Dans cette catégorie peut être rangé le commandant Lagache qui joua un rôle actif, avant d'être muté à Lübeck. Les principaux membres de ces réunions clandestines ne pensaient pas qu'il fût possible de créer une véritable organisation secrète dans l'Oflag.

Le groupement Liberté a été monté, de façon rationnelle, par un ancien de Normale Supérieure, Bouvier, qui en fut l'animateur. L'accueil était très large dans le recrutement de ses membres; le groupement était à prédominance socialisante. Bouvier en était le Secrétaire général. Au bout de quelque temps, Bouvier, au moment d'être expédié à Lübeck par les Allemands avec un autre camarade, demanda de désigner, pour les remplacer tous deux, Gouyon et Ikor. Après quelques mois, Gouyon démissionna et fut remplacé par Beaudonnat.

Le camp comprenait essentiellement trois groupes sociaux : les officiers d'active, les professions libérales, les instituteurs et universitaires. Le groupement Liberté s'est recruté en grande partie dans ce troisième élément. La participation des membres de l'enseignement primaire devint même si importante que deux des leurs furent appelés aux postes de secrétaires généraux adjoints (1). La plate-forme politique de rassemblement était, en gros, les mots d'ordre du Front Populaire de 1936, sinon de par ses statuts, du moins en fait. A la mentalité « Résistance » s'ajoutait une mentalité « de gauche, avec un fort accent laïque » (2). Une des raisons majeures était la menace que le Gouvernement de Vichy laissait planer sur l'École Officielle. Les instituteurs du camp n'avaient pas oublié l'article paru dans *la Revue des Deux Mondes*, et où le Maréchal disait, en parlant de l'école :

Elle ne prétendra plus à la neutralité : la vie n'est pas neutre; elle consiste à prendre parti hardiment. Il n'y a pas de neutralité possible entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal, entre la santé et la maladie, entre l'ordre et le désordre, entre la France et l'Anti-France (3).

De ce fait, la résistance au camp n'a sans doute pas connu la même largeur d'éventail qu'en France; et grande fut la stupeur de certains membres, quand ils apprirent, en 1944, par la radio clandestine, que Georges Bidault était le président du Comité National de la Résistance.

Cette orientation est également due, en partie, à l'attitude de quelques catholiques du camp, qui semblaient identifier catholicisme avec bourgeoisie, réaction, Cercle Pétain, voire « collaboration ».

Pourtant, le groupement Liberté compta des catholiques, entre autres Létouart; leur candidature fut parfois difficile à faire admettre, parce que leur étiquette de catholique entraînait la suspicion de certains éléments laïcs. Il ne saurait être ici question de polémique! Ikor écrit :

Ce serait inutile, idiot et odieux. Au reste, je sais fort bien que par exemple l'abbé Dupaquier... (4).

(1) R. BURLET.

(2) Roger IKOR.

(3) *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1941, pages 249 à 253.

(4) Roger IKOR.

Affirmation que personne ne songerait à mettre en doute, et que nous avons vu ratifiée par le colonel Malgorn, désignant l'aumônier Dupaquier, comme « le premier Résistant de l'Oflag ». L'aumônier Dupaquier, qui se retrouvait chaque soir parmi ses camarades du 27^e R. I., était mieux placé que quiconque pour connaître les activités clandestines du groupe Cantérot. Son attitude franchement anti-allemande faisait l'admiration des croyants comme des incroyants.

Quel était le but essentiel poursuivi? S'élever contre la politique du gouvernement de Vichy, et diffuser les mots d'ordre du gouvernement d'Alger.

Le recrutement des membres se faisait par cooptation, chaque nouveau membre étant « passé au crible » et l'enquête, discrète, menée par quelques camarades sûrs (1). Cela présentait des avantages : une sécurité plus grande, une confiance mutuelle, et une connaissance de tous les adhérents par les responsables. Il y avait bien quelques inconvénients : le recrutement s'en trouvait limité, en butte à l'hostilité d'une partie de l'opinion du camp vis-à-vis du mouvement, et entraînait la pusillanimité de certains camarades.

Quels furent les effectifs atteints? Cinq à six cents officiers selon Roger Ikor.

Comment fonctionnait le groupement? Les membres du groupement Liberté étaient répartis en équipes de cinq, avec un chef élu. Les chefs d'équipe choisissaient un chef d'étage. Au début, le secret le plus absolu était gardé, et les camarades des équipes ignoraient quel était le chef de bloc. Peu à peu, l'atmosphère du camp devenant plus favorable, des réunions de bloc furent organisées dans les caves, et même deux ou trois réunions pour tout le camp. Ces réunions, baptisées sous de faux titres pour les Allemands, — conférence sur l'Apiculture par exemple, — avaient lieu après la mise en place d'un dispositif d'alerte. Ce caractère clandestin, le groupement Liberté l'a conservé, à peu près de façon absolue, jusqu'à la dislocation du camp. Le Colonel-Doyen a toujours voulu l'ignorer. Il n'a été reconnu officiellement qu'en fin de captivité, du moins pour la colonne de Soest, par le colonel Malgorn (2).

Le Comité Directeur comprenait plusieurs commissions, entre autres celle du Journal, et une Commission militaire. Chaque tendance politique était représentée au sein du Bureau.

La liaison s'opérait entre les membres par l'intermédiaire d'un journal, *Ciment*, à partir de juillet-août 1944; Ikor en était Directeur, ou mieux, président du Comité de Rédaction. Parmi les rédacteurs, tout l'échantillonnage politique du camp, des catholiques aux communistes. Le président veillait à la tenue littéraire, à la variété des articles, à l'actualité, à la liberté totale des rédacteurs; Pagosse en faisait partie.

Ce journal paraissait tous les quinze jours; chaque numéro comportait six à huit pages manuscrites. Recopié sous dictée à quelques exemplaires, il circulait dans le camp parmi les adhérents, puis revenait au Comité Direc-

(1) R. BURLET.

(2) BURLET.

teur pour destruction, sauf un exemplaire, gardé pour les « archives ». Malheureusement, ces archives ont été détruites au moment de la dislocation du camp.

Il y eut, entre autres, un numéro spécial sur le sort futur de l'Allemagne dans l'Europe. Au dire des lecteurs, pas si mal prévu (1)!

La Commission militaire travaillait dans l'hypothèse où les Allemands auraient essayé de nous « liquider »; elle avait organisé un service de renseignements, des liaisons avec les stalags, et préparé des contre-mesures. Il est impossible d'en préciser l'efficacité, puisque les événements ne permirent pas à cette organisation d'entrer en action. Le moins qu'on puisse dire, c'est que cela semblait sérieux. Au mois de janvier 1945, lorsque le camp fut déplacé, une liaison était à l'essai avec la France.

Ce groupement Liberté a permis de regrouper moralement des prisonniers qui pensaient à peu près de même sur certains problèmes du présent ou de l'avenir. Il a rendu confiance. Au fur et à mesure que le groupement se développait, le Cercle Pétain rentra dans l'ombre, jusqu'à disparaître tout à fait. Certaines manifestations qui eurent lieu au camp en 1944 sont dues à son initiative, notamment le 14 juillet, au cours d'une Rétrospective de la Chanson Française, l'exécution par les deux orchestres, les chorales (paroissiale et profane) et la salle tout entière, de *la Marseillaise*, suivie du *Chant du Départ*.

Quelle fut l'efficacité? Ikor écrit à ce sujet :

Pour vous parler net, je ne me fais aucune illusion sur l'efficacité pratique, matérielle, qu'eut le Groupement Liberté. Mais, en tant que mouvement d'idées, il me paraît impossible à un historien de le négliger.

Quant à Burlet, il signale surtout les limites d'action de ce groupement. De recrutement restreint, le

Groupement Liberté ne peut prétendre intéresser certains officiers d'active, ou certains camarades n'ayant qu'une conscience politique très rudimentaire.

Comité Gaulliste Républicain. — Le Comité Gaulliste Républicain fut fondé par des membres du Groupement Liberté pour atteindre un cercle plus large, assurer aux mouvements de résistance une plate-forme politique plus étendue, mais peut-être plus diffuse. Y trouveront place certains camarades qui ne se seraient pas sentis à l'aise au Groupement Liberté, et pourtant désireux de lutter contre les Allemands. La direction du Groupement Liberté étant essentiellement socialiste, peut-être certains éléments plus avancés voyaient-ils, dans le lancement du Comité Gaulliste Républicain, une occasion de reprendre une influence qu'ils avaient perdue au Groupement Liberté.

Le but poursuivi? Défendre l'idée du général de Gaulle et du Gouvernement d'Alger, lutter contre l'idéologie allemande.

(1) Roger IKOR.

Quels effectifs furent atteints ? Si l'on en croit Roger Ikor, peut-être une centaine de membres nouveaux. Et cela porterait à six ou sept cents les résistants déclarés de l'Oflag, soit un quart du total.

Les cadres ? Le Groupement Liberté avait en grande partie était fondé par des Normaliens d'Ulm. Comment l'admettre, de la part d'officiers de grades plus élevés ? Sans doute au nom de l'éclectisme, le dirigeant du Comité Gaulliste Républicain fut un ancien délégué de chambre au Cercle Pétain !

Les membres du Groupement Liberté firent partie du Comité Gaulliste Républicain, sans y occuper les postes de responsables, et en s'engageant à respecter d'abord la discipline du Groupement Liberté. C'est du reste à la demande du Groupement Liberté que le Comité Gaulliste fut qualifié de « Républicain ». C'était estimer qu'il fallait soutenir le général de Gaulle en tant que représentant l'idée de défense républicaine. Beaucoup en effet, au Groupement Liberté, n'admettaient de Gaulle que comme symbole de résistance : le terme de « gaulliste » les choquait par sa résonance personnelle. Comme pour le Groupement Liberté, le Colonel-Doyen ignora officiellement le Comité Gaulliste Républicain (1).

L'action menée fut celle du Groupement Liberté, mais plus étendue dans le camp. Action psychologique et pratique à la fois. En fait, c'est le Groupement Liberté qui comptait surtout, le Comité Gaulliste Républicain semblant moins solide. Peut-être ce dernier aurait-il fait ses preuves, sur le plan militaire par exemple, si nous avions été libérés par les Russes.

Comme liens avec le camp, le Comité Gaulliste Républicain imprimait un journal avec le matériel d'« Écrit sur le Sable ». Le texte en était distribué dans les chambres. Tandis que le Groupement Liberté demeurait un groupement clandestin, le Comité Gaulliste Républicain était reconnu, du moins à moitié ; il « ne faisait pas de politique ».

Cette activité du Groupement Liberté et du Comité Gaulliste Républicain, après le départ d'Arnswalde, se poursuivit, au hasard des déplacements. Dans chaque colonne, chaque camp, les responsables se préparaient à l'action, si elle s'avérait possible, nécessaire.

En définitive, le Groupement Liberté apparut comme un état-major, doublé de troupes ; le Comité Gaulliste Républicain, moins robuste, plutôt comme un état-major sans troupes.

Comparé au travail des résistants de France, à celui des « gens dans le bain », c'est bien peu de chose ! Nous n'avons pu agir physiquement, mais nous étions prêts.

Et quand il a fallu assumer des responsabilités, nous nous sommes engagés ; c'était notre devoir d'honnête homme. Un gage de sincérité que nous nous donnions à nous-mêmes. Sans plus. Sur le plan pratique, presque rien. Du moins, ce mouvement a redonné à bon nombre de camarades le sentiment de leur conscience, de cette conscience qui avait été si bien mise en sommeil pendant plusieurs années. Et ce n'est peut-être pas un mince mérite (2).

(1) R. BURLET.

(2) Même référence.

COURS CLANDESTINS AUX OFFICIERS D'ACTIVE

Dès notre séjour à l'Oflag II D, des cours clandestins aux officiers d'active furent organisés. Au hasard des professeurs et des élèves volontaires, il est possible, jusqu'en juin 1944, de ramener l'ensemble à trois groupements essentiels :

- un groupe infanterie-cavalerie;
- un groupe artillerie;
- un groupe mixte rassemblant les trois armes.

Groupe infanterie-cavalerie. — Sous la direction du commandant de Marnhac, il réunissait les jeunes officiers, quatre cents sur sept cent quarante officiers d'active. C'est le groupement de beaucoup le plus important; dans les cours et les conférences offerts à leur activité, les élèves font leur choix.

Pour diriger l'ensemble, un président, le commandant de Marnhac, remplacé après son changement de camp, un chef de bataillon ou un capitaine ancien pour chaque bloc, et un comité d'organisation, comprenant le plus ancien lieutenant de chaque école militaire, et un délégué par bloc.

Le but poursuivi est de développer la formation militaire, l'esprit de camaraderie, et de maintenir les traditions.

Le plan de travail comporte des conférences et des cours. Conférences de formation militaire générale, tous les quinze jours, et traitant de questions fort diverses : fabrication des chars, les colonies, cas concrets de la guerre de 1940, rayonnement de la France dans le monde, etc.

Des cours s'entremêlent aux conférences : cours d'histoire militaire tous les quinze jours, cours d'électricité tous les huit jours, cours d'automobile, aux applications pratiques hélas! impossibles, enfin un « Centre d'Études Nord-Africaines ». Ce dernier cours, le plus important par le nombre des heures de travail qu'il exige, est bâti sur le modèle des cours préparatoires aux affaires indigènes. Il comprend : un cours d'arabe (trois heures par semaine, et autant de travail personnel), un cours de droit musulman (une quarantaine de leçons), un cours d'histoire et de géographie de l'Afrique du Nord et du Proche-Orient (quatorze leçons), un cours de sociologie musulmane, et un cours d'information générale. Ce Centre, dont les cours commencèrent en novembre 1941, fit l'objet d'un rapport à la Délégation de Berlin : Bureau d'Études des Questions Universitaires. Placé sous le haut patronage du colonel Vendeur, chef français du camp, il fut suivi, avec assiduité, par plus de deux cent cinquante officiers d'active. Y figuraient comme directeurs et professeurs :

Section Langue Arabe : capitaines Duval, Beaupère, de Chomereau, lieutenants Harmel et Vernay.

Section Sociologie Musulmane : capitaine Beaupère, lieutenants Goubard, Lucas, Revol.

Section Droit Musulman : lieutenants Lucas et Revol.

Section Histoire et Géographie : commandant Bridot, capitaine Dumoulin, lieutenants Cler, Enjalbert et Goubard.

En terminant, le rapporteur demande l'envoi d'une documentation minima, et sollicite l'autorisation de faire subir au camp des examens dits de « Prime Arabe » (1).

Les officiers d'infanterie et de cavalerie avaient en outre la possibilité de suivre les cours de l'artillerie.

Cette activité se déroula pendant six à huit mois à l'insu des Allemands. Lorsqu'ils la découvrirent, le commandant de Marnhac fut brusquement changé de camp, sous un prétexte futile. Après une interruption de deux mois, les cours furent repris en main par les commandants Malgorn et Bel, et, sous leur impulsion, par le comité directeur et d'organisation. Ces cours étaient mentionnés sur le tableau général, sous des titres camouflés; les Allemands furent joués.

Avec la création du Cercle Maréchal Pétain, fut constitué un Centre d'Information des officiers d'active, réunissant toute la documentation et les renseignements sur l'armée nouvelle, d'après les *Bulletins officiels*. Il fonctionnait tous les mardis, à la bibliothèque du bloc III. Étaient mis à jour toute une série de questions : organisation de l'armée nouvelle, soldes et indemnités, rubrique coloniale, rubrique de la cavalerie, citations, etc. Les renseignements, puisés au *Bulletin officiel* et dans l'agenda Lavauzelle, étaient transcrits sur fiches.

Groupement artillerie. — Avec un président, un directeur d'études et un groupe de professeurs, le groupement Artillerie atteignait quatre-vingts officiers environ, parmi lesquels soixante élèves réguliers et environ trente-cinq assidus. Le but? Maintenir en haleine au point de vue militaire, approfondir l'acquis et réviser les connaissances techniques et générales. Les matières étudiées étaient celles des écoles d'artillerie; elles comprenaient : cours technique, instruction générale sur le tir, les matériels d'artillerie, et le télémètre S. O. M.

Également, des leçons sur les transmissions et la topographie : enseignement militaire général, électricité et transmissions, mathématiques appliquées à la topographie et à l'artillerie.

Enfin, des conférences avaient lieu en liaison avec infanterie et cavalerie. Cas concrets sur les différentes armes, matériels nouveaux, liaisons entre les armes, ou encore histoire militaire.

Groupement mixte : infanterie-cavalerie-artillerie. — Ce groupement a eu son origine au bloc II, où quelques officiers avaient lancé des conférences bi-hebdomadaires sur des sujets de culture générale, présentés par des personnalités spécialisées. S'inscrivirent dans ce cycle des cours de François Leduc (histoire diplomatique et géographie économique), et des cours de Jean Ratinaud, notamment un cours magistral sur la guerre 1914-18, avec l'aide précieuse du capitaine Vaudable, traducteur attitré des documents allemands.

Une soixantaine d'auditeurs, officiers d'active, formait l'essentiel

(1) Dossier DESFORGE.

de ce groupe à ses débuts. Plus tard, une formule nouvelle fut adoptée qui rassembla trente à trente-cinq assidus. Se proposant d'entretenir la camaraderie et de parfaire la formation militaire, à base de travail personnel, les matières envisagées étaient les suivantes :

— documentation dans des revues militaires allemandes, italiennes, espagnoles, sur les méthodes d'instruction, la tactique, l'armement, le matériel, l'organisation des unités, comparaisons avec notre armée;

— enquêtes faites par équipes sur des sujets militaires : foyers et fêtes militaires, casernes et locaux, discipline et obéissance, honneur, Patrie;

— rapports entre l'armée et la vie moderne.

Des officiers de réserve, en tant que spécialistes (architectes, industriels, ingénieurs, médecins, éducateurs) participent à cet ensemble.

Quatre à cinq heures de travail personnel sont exigées par semaine; il y a au minimum une réunion chaque quinzaine. Le tout est placé sous le signe de la plus grande souplesse, de la plus entière liberté. Suivant les goûts, on cultive de préférence : histoire, littérature, géographie, on suit les cours de l'Université. L'essentiel est de fournir un véritable travail formateur.

Le deuxième semestre 1944 devait connaître, au camp d'Arnsvalde, une *réorganisation* de ces cours clandestins, et un accroissement de leur activité, comme en fait foi un article du *Centre d'Entraide*, sous le titre : « Cours militaires clandestins à l'Oflag II B » (1).

Lancés d'abord, par le Colonel-Doyen lui-même, en vue du retour prochain des jeunes officiers d'active, les officiers de réserve furent autorisés à suivre ces cours : information militaire d'actualité, appel aux connaissances des officiers ayant participé à l'entraînement d'armées alliées. Ces cours, le plus souvent donnés dans une cave du bloc III, nécessitaient l'organisation d'un service de guet, avec un texte de remplacement tout prêt pour le conférencier : philosophie, botanique, etc.

L'effet fut des plus heureux sur le moral des prisonniers. Aussi faut-il rendre hommage aux deux officiers supérieurs dont l'activité fut si ardente que le groupement des officiers d'active suivant les cours clandestins, s'appelaient couramment à l'Oflag, le groupement Malgorn-Bel. Après le départ forcé du commandant de Marnhac pour Lübeck, c'est à eux, essentiellement, que cette organisation dut de survivre (2).

EXPOSITIONS DU RAYONNEMENT DE LA FRANCE DANS LE MONDE

En octobre 1941, André Guillot et Robert Picard, désireux de combattre l'atmosphère déprimante qui régnait dans le camp, décidèrent de lancer une exposition du « Rayonnement de la France dans le monde ». Sans doute la France venait-elle de subir de lourds revers; mais, dans la pensée des organisateurs, notre Patrie disposait de ressources immatérielles,

(1) C. E. A., n° 12, janvier 1948.

(2) N. P. C., 29 novembre 1942.

inaccessibles à l'occupant : ressources intellectuelles, morales, spirituelles. Elles pouvaient regrouper nos espoirs et nos volontés.

D'octobre 1941 à mai 1942, les préparatifs en furent activement poussés. L'exposition devait comporter cinq sections :

- section métropolitaine : industries-clés de la France, Universités, arts, monuments, cuisine (rayonnement industriel et commercial, universitaire, artistique, touristique et culinaire);

- section coloniale : nos possessions, colonies, protectorats, territoires sous mandat;

- section étrangère : rayonnement de la France à l'étranger : colonies de Français, nationaux de descendance française, écoles et universités françaises, professeurs, architectes, lettres, arts, institutions, industries, réalisations françaises;

- section liaisons : rôle joué dans le rayonnement de la France par sa marine, son aviation, ses liaisons téléphoniques et télégraphiques internationales;

- section missionnaire : place tenue dans les colonies françaises et étrangères par les membres de nos congrégations missionnaires.

L'exposition se déroulerait dans la cantine du bloc II.

Quel tour de force pour monter une telle réalisation! Les organisateurs partaient à peu près de rien. La présence de Robert Picard comme interprète à la poste du camp permit d'obtenir les formules de lettres et les vignettes nécessaires pour commander et faire venir la documentation et les produits indispensables à une manifestation de cette envergure. Plus de cent colis de livres, de brochures et de matériel arrivèrent ainsi au camp. A titre d'exemple, le Muséum d'Histoire Naturelle, par l'intermédiaire du P^r Jean Orcel, Directeur du Laboratoire de Minéralogie, nous expédia les « quatre colis autorisés », s'excusant d'être limité par le poids et réclamant une autre vignette (1). Quand ces colis, quatre caissettes, arrivèrent au camp, grande fut la stupéfaction des Allemands. Dunczel, le censeur, délivra cependant les précieux cailloux.

De tous côtés, les documents affluaient, et ce geste désintéressé de la France touchait profondément les organisateurs et le camp tout entier.

En mai 1942, les travaux étaient très avancés; on augurait bien du résultat final; les plans se trouvaient très au point; les chefs de sections et leurs collaborateurs, prêts :

- section métropolitaine : Gauvreau;
- section étrangère : Leduc;
- section coloniale : Lerède;
- section liaisons : Tissinier;
- section missionnaire : Sochal.

Bientôt le camp allait connaître une « Grande Quinzaine Française », ou, comme on disait, une « Quinzaine Impériale ». Pour magnifier davantage l'œuvre accomplie par notre pays, une trentaine de conférences étaient prévues, une pièce de théâtre, un film. Tout devait se dérouler au mois de juillet.

(1) C. E. A., n° 29, avril 1950 et n° 30, mai-juin 1950.

Le 17 mai 1942, l'Oflag II D (Gross-Born) est transféré à l'Oflag II B (Arnswalde). L'Abwehr ne laisse emporter que les matériaux légers : peinture, papier, carton, livres. Le lieutenant Picard, par l'intermédiaire de la C. D. O., avait acheté 4 000 RM de bois, soit 80 000 francs, qu'il faut abandonner sur place (1).

L'échec redonne des ailes aux organisateurs : Guillot et Picard s'efforcent d'adapter le premier projet aux conditions nouvelles. La section coloniale, la plus importante, commencera l'exposition. Les autres suivront; elles utiliseront les matériaux et les locaux disponibles.

De nouvelles démarches sont entreprises auprès des autorités allemandes : refus. Pas de bois, pas de peinture, pas de colle, produits déclarés contingentés. Le dernier coup est porté par les sanctions Giraud; aucune activité de caractère récréatif ne sera tolérée dans le camp pendant plusieurs mois. A l'autorisation demandée de reprendre les expositions « France-Monde », le Général commandant la Région fait répondre par téléphone : « Il n'en est plus question pour le moment » (2).

L'impatience gagne ceux qui ont œuvré pour la réussite. Au mois d'août 1942, au cours d'une réunion, ils décident que l'exposition aura lieu quand même : sinon les précieux produits reçus de France seront renvoyés sans plus attendre à leurs généreux donateurs. Des groupes d'études coloniales, inventés de toutes pièces, sont créés. Périodiquement, ils auront à faire profiter l'ensemble du camp des résultats de leurs travaux. Une démarche ultime est tentée auprès des Allemands; les camarades de l'industrie textile demandent, et obtiennent l'autorisation de monter une exposition des « Textiles et matières plastiques ».

Le premier pas seul coûte. Les expositions vont désormais se succéder, à une cadence plus ou moins accélérée, suivant les circonstances. Elles épuiseront, à peu de chose près, le programme primitivement tracé. Elles s'échelonneront pendant près de deux ans, dans l'ordre qui suit :

6- 7 septembre	1942	Textiles et matières plastiques.
19-21 septembre	1942	Madagascar.
12-14 octobre	1942	Algérie.
7- 9 novembre	1942	Syrie-Levant.
27-29 décembre	1942	Tunisie.
14-16 mars	1943	Marine marchande.
18-20 avril	1943	Travaux Publics.
23-25 mai	1943	Vieilles colonies (Amérique du Nord surtout).
20-22 juin	1943	Afrique Noire.
18-20 juillet	1943	Maroc.
26-29 août	1943	Indochine.
30 septembre-5 octobre	1943	Exposition des Sciences.
13-18 octobre	1943	Électricité.
28 octobre-1 ^{er} novembre	1943	Missions.
8-12 novembre	1943	Peinture.
11-16 mai	1944	Métallurgie.

soit un total de seize expositions.

(1) N. P. C., 23 avril 1942.

(2) N. P. C., 12 juin 1942.

Les résultats obtenus furent à la fois matériels et moraux. Résultats matériels? Les sommes recueillies à l'entrée, quelques pfennigs par visiteur, dix par exemple à l'exposition de la Syrie (1), furent employées, par l'intermédiaire du Centre d'Entraide, à soulager des infortunes : familles de prisonniers des Stalags, Nord-Africains, indigènes de race noire et de race jaune, etc. Les diverses manifestations rapportèrent, en reichmarks, les sommes suivantes :

Textiles et matières plastiques	1 015,87
Madagascar	369,86
Algérie	312,08
Syrie	159,17
Tunisie	225,20
Marine marchande	748,06
Travaux publics	384,57
Vieilles colonies (Amérique Nord)	208,20
Afrique Noire	241,33
Maroc	370,00
Indochine	445,00
Sciences	147,23
Électricité	175,83
Missions	1 915,55
Peinture	52,10
Métallurgie	<u>gratuite</u>
Total	6 770,05

soit une somme de 135 401 francs. (Sur cet ensemble, un peu plus de 38 000 fr., fruit de la visite à l'Exposition des Missions, furent adressés aux œuvres missionnaires.)

Résultats moraux? Ces expositions, réalisées dans des conditions souvent difficiles, atteignirent pourtant le but visé. Nombreux furent les camarades à qui les questions coloniales devinrent familières par la seule fréquentation des stands. Elles contribuèrent à établir des contacts plus étroits entre les différentes professions représentées dans le camp. Elles favorisèrent le travail d'équipe, pour la confection des maquettes, cartes, tableaux, panneaux, et firent naître une excellente émulation, favorable à la production de travaux intéressants. Quatre-vingts photos furent prises et clandestinement envoyées en France par Picard; elles témoignent des étonnants résultats obtenus. Durant près de deux ans, plusieurs centaines de camarades trouvèrent dans ces manifestations un dérivatif à leurs souffrances et à leurs inquiétudes. N'auraient-elles eu d'autre mérite, elles seraient pleinement justifiées. Le souvenir d'heures inoubliables à la gloire de la France demeure profondément enraciné chez les anciens de l'Oflag.

Ces expositions furent réalisées suivant un désordre apparent; il fallait profiter de toutes les circonstances favorables. Qui sait? La permission, enfin accordée par les Allemands la veille, serait peut-être retirée le lendemain. Les premiers prêts s'exécutèrent sans plus attendre, dût l'ordre logique en pâtir quelque peu.

(1) N. P. C. 6 novembre 1942.

Exposition de Madagascar : septembre 1942. — « Première réunion plénière au Cercle Colonial : qui ouvrira le feu ? Le colonel Malgorn déclare qu'il est prêt à monter l'exposition de Madagascar » (1). L'exposition a lieu en effet dans les pièces attenantes au garage. Exposition remarquable, qui valut ces compliments d' « Écrit sur le Sable » :

A l'heure où l'Ile Rouge est l'objet de convoitises guerrières, se tenait le 20 septembre une manifestation coloniale réservée à Madagascar. Cette exposition a pleinement rempli le but qu'elle se proposait : distraire, instruire, convertir. Nous rendons hommage aux réalisateurs et notamment à M. le commandant Malgorn et à l'équipe de l'architecte Crouzillard (2).

Ce dernier avait en effet mis son talent à la disposition des organisateurs. Mais aussi tout un atelier de cartographes, notamment Max Goubaud, le rédacteur du *Ballon Captif*, et Guillon, son inséparable ami. Ils agrandirent des cartes géologiques et minières, et cela pour tout l'Empire : leur travail remarquable était révélé pour la première fois. De nombreux spécimens minéralogiques reçus du Muséum venaient illustrer la réputation de Madagascar, « paradis des minéralogistes ».

Exposition de l'Algérie : octobre 1942. — Placée sous la direction du colonel Arnaud, elle était illustrée d'une carte remarquable de l'Afrique du Nord, et d'une carte géologique. On y voyait une superbe maquette de la carrière de fer de Bou-Kadra, du groupe des mines de l'Ouenza, réalisée par Pock : vraie merveille d'exactitude (3).

Exposition de la Syrie : novembre 1942. — Animée par tout le dynamisme du colonel Poix, elle aussi fut un triomphe. Panneaux, statistiques, photographies, l'ensemble suscita les félicitations d' « Écrit sur le Sable », adressées au président de l'exposition, à Crouzillard, Saleun, et à leurs aides (4).

Exposition de la Tunisie : décembre 1942. — Elle fut organisée par le colonel de Cointet. Les ressources minières y tiennent la première place, notamment de belles photos de la mine de Gafsa.

La Tunisie manque d'eau, l'hydrogéologie a un intérêt capital, à côté de la carte en relief en sable du Protectorat, on a réalisé une maquette d'une régénération de sols dans la région de Kef Chambi, près de Kasserine. Impossible de remuer tant il y a foule dans l'exposition (5).

Exposition de la Marine marchande : mars 1943. — Sans marine, il est impossible de mettre en valeur notre Empire, de le protéger, de le défendre. Il était donc naturel que le cycle des Expositions coloniales comprît une

(1) C. E. A., n° 29, avril 1950.

(2) E. L. S., n° 26, 15 octobre 1942 et N. P. C., 20 septembre 1942.

(3) C. E. A., n° 29, avril 1950.

(4) E. L. S., n° 27, 15 novembre 1942.

(5) E. L. S., n° 28, 15 janvier 1943 et C. E. A., n° 29, avril 1950.

présentation de la Marine marchande. Nous pûmes suivre les différentes étapes de la construction d'un navire, nous familiariser avec l'armement maritime, les compagnies françaises de navigation, leurs lignes, enfin avec « l'aspect commercial du navire marchand, instrument de travail et facteur de prestige au service du pays ». Une section était consacrée au port, auxiliaire indispensable du navire. Succès véritable, à l'honneur de la Marine marchande de l'Oflag (1).

Exposition des vieilles colonies: mai 1943. — Par vieilles colonies, les organisateurs entendaient nos possessions en « Chine-Pacifique », présentées par le capitaine Durupt, et la « Survivance de la France en Amérique du Nord », rappelée par Robert Picard. Colonies d'Océanie, comptoirs de l'Inde, Côte des Somalis et Djibouti, Guyane et Antilles, concessions de Chine, défilaient sous nos yeux. Dans une section voisine, nous pouvions revivre le drame de l'Acadie, toujours attachée à la culture française (2).

Exposition de l'Afrique Noire: juin 1943. — Organisée par le commandant Saillard, elle est placée sous le signe du slogan qui frange la carte de l'A. O. F. et de l'A. E. F. : « L'Afrique Noire française a une superficie égale aux trois quarts de celle de l'Europe. Sa population est de vingt millions d'habitants. » Dans la première salle, des cartes nombreuses, des objets reçus de France ou fabriqués au camp, et surtout de superbes maquettes, notamment celle du barrage de Sansanding, étalée sur six mètres de long. Des photographies, reçues du Musée de la France d'Outre-Mer, de l'Entraide aux étudiants prisonniers et de la Section Historique de la Direction des Troupes Coloniales, animent le tout. Dans la seconde salle, les réalisations dans le domaine de la géographie humaine : étapes de la pacification, productions vivrières, bois, roches, ethnographie et démographie, types humains, œuvres sociales, scolaires et missionnaires (3). Le tout est présenté par des équipes de spécialistes en tenue coloniale, short et chemise kaki; l'équipe Crouzillard, Bordet, Barbier, Cousin, a réussi un ensemble simple et attrayant (4).

Exposition du Maroc: juillet 1943. — Animée par le commandant Beurpère, aidé surtout de Lesueur, Loup et Mayer; c'est notamment à ce dernier que l'on doit les travaux d'un plan en relief, « clou de l'exposition, remarquable réalisation d'un travail d'équipe dont le Résident général lui-même ne possède pas la réplique dans le luxe de son Palais ». Les organisateurs avaient voulu nous montrer avant tout les réalisations françaises et nous tourner vers l'avenir. Dans une salle toute proche, l'Afrique du Nord était présentée comme constituant un ensemble, en contact déjà, malgré le Sahara, avec l'Afrique Noire. Enfin, les liens avec la métropole, à travers la Méditerranée, étaient indiqués (5).

(1) E. L. S., n° 31, 22 avril 1943.

(2) E. L. S., n° 33, 15 juillet 1943.

(3) Lieutenant-colonel SAILLARD.

(4) E. L. S., n° 33, 15 juillet 1943.

(5) E. L. S., n° 34, 22 août 1943.

Exposition de l'Indochine: août 1943. — Pour renouveler l'intérêt des visiteurs, les animateurs de cette exposition avaient organisé un Concours d'Affiches, dont les lauréats furent le maréchal des logis-chef Petit, Blanlœil, Le Go, Demathieu et d'Arbaumont (1). L'exposition elle-même dut son étonnant succès à l'exceptionnelle évocation de la couleur locale. Une fumerie d'opium, avec tout l'attirail du fumeur, eut un réel attrait d'exotisme. Stand géologique excellent dû à Laporte, stand sur le charbon du Tonkin, étapes de la pacification, richesses agricoles, autant de réussites françaises. De nombreuses maquettes achevaient de créer l'ambiance : tour de Confucius à Hué, autel des Ancêtres, parties du temple d'Angkor, etc. Atmosphère indochinoise très réussie (2). Il semble, à quelque douze années de distance, que le chroniqueur d'« Écrit sur le Sable » prophétise et sonne le glas :

Œuvre coloniale difficile : nourrir ces masses croissantes sur des plaines déjà surpeuplées, fixer et occuper cette main-d'œuvre abondante et bon marché. Colonie si peuplée et si riche qu'il faut à tout prix essayer de la conserver (3).

Cette exposition, tenue dans les combles du bloc II, achevait le cycle de la Section Coloniale prévu par les organisateurs du rayonnement de la France dans le monde (4).

Exposition des Missions: octobre-novembre 1943. — Elle vint s'inscrire normalement dans le plan d'ensemble, dont elle formait la cinquième Section. Nous en parlerons dans la vie religieuse.

« *Centre d'Études de l'Empire* ». — L'intérêt soutenu de toutes ces manifestations trouve son explication première dans l'existence du « Centre d'Études de l'Empire ».

Au moment où l'exposition du Rayonnement de la France dans le Monde semblait irrémédiablement compromise, — c'était en juillet 1942, — Guillot et Picard décidèrent de créer un « Cercle Colonial » afin d'utiliser les documents parvenus de France, et aussi le tenace travail des officiers. Le 31 juillet, une première réunion adoptait le titre nouveau du cercle : « Centre d'Études de l'Empire ». Le Comité-Directeur, formé d'un Conseil d'Administration et d'un Bureau d'Études, fut créé. Le Doyen des officiers coloniaux en fut de droit président, et le commandant Saillard, vice-président. Picard, désigné comme secrétaire général, assura, de juillet 1942 à janvier 1945, la réunion hebdomadaire, puis bi-mensuelle du Conseil d'Administration. Un cahier, que je n'ai pu retrouver, déposé à la « Ligue Maritime et Coloniale Française », rue Mogador, à Paris, contenait les ordres du jour et les procès-verbaux de ces réunions. Beaucoup d'archives, jugées indésirables, ont dû disparaître. Peut-être ce cahier a-t-il subi le même sort malheureux (5)?

Ce Centre voulait faire connaître l'Empire Français, faire naître chez

(1) E. L. S., n° 34, 22 août 1943.

(2) Massip.

(3) E. L. S., n° 35, 26 septembre 1943.

(4) C. E. A., n° 30, mai-juin 1950.

(5) R. PICARD.

tous le « réflexe impérial », réaliser l'exposition coloniale projetée en 1941, fonder et développer une bibliothèque impériale. Si on en juge par le succès des réalisations du Centre d'Études et par le recrutement à la Ligue Maritime et Coloniale française, qui compta 318 membres à l'Oflag, on peut dire que le camp s'intéressa vivement aux problèmes de notre Empire.

Le Centre d'Études porte à son actif d'autres réussites, notamment la bibliothèque impériale. Le noyau en fut constitué par les quelque cent vingt volumes reçus pour l'exposition « France-Monde ». Placée dans une cave du bloc III, cette bibliothèque s'agrégea bientôt un nombre considérable d'ouvrages nouveaux achetés en France, ou donnés par des officiers du camp. A la dislocation de l'Oflag, elle comptait sept cents livres ou revues. Chaque mois, près de mille deux cents volumes circulaient dans le camp. Une section de cette bibliothèque, celle des romans coloniaux, qui comprenait quatre-vingt-cinq ouvrages d'atmosphère coloniale, favorisa la création d'un climat propice à une propagande sérieuse et profonde. L'année 1944, le Centre d'Études de l'Empire comptait près de quatre cent cinquante membres actifs.

Le Centre devait aussi fonder le « Bureau d'Information Coloniale », qui permit aux amateurs de se documenter à loisir auprès des officiers coloniaux compétents. Enfin, tous les quinze jours, au gymnase, le Centre publiait un « panneau d'études », série d'articles sur de grandes questions coloniales, produits coloniaux, etc.

Devant le dynamisme du Centre d'Études, celui des Études Nord-Africaines, créé par le commandant Dumoulin, s'offrit à fusionner en 1942. Cette fusion profitable entraîna la mise sur pied du programme de cours et de conférences dont nous avons déjà parlé.

L'animateur de tout cet ensemble, Robert Picard, écrit :

Je rends ici hommage à tous ceux qui contribuèrent à faire connaître notre Empire en consacrant leur temps, leurs efforts et leur compétence au service d'une grande cause : colonels Vendeur, Rousseau, Malgorn, Delory, Poix, de Cointet; commandants Saillard, Beaurpère; capitaines Durupt, Massip, Boutry, Armand, Blanchet, Carteau, et tant d'autres.

Comité « France-Acadie ». — Je viens de parler de Picard; il avait au cœur un profond amour pour l'Acadie. Il se fit l'apôtre des Acadiens à l'Oflag et fonda un Comité « France-Acadie » dont l'objet était de venir en aide, par les cotisations des adhérents, à la population acadienne. La portée à la fois culturelle et religieuse de l'œuvre permettait à ceux qui en faisaient partie de mettre l'accent sur l'un ou l'autre de ces deux aspects. L'aspect catholique prit le pied sur l'aspect purement culturel, parce que l'atmosphère spirituelle du camp prédisposait les camarades à traiter nombre de questions par leur angle catholique. En 1945, le Comité comptait 550 adhérents, dont 75 p. 100 étaient des catholiques. Population fidèle à sa foi,

pour beaucoup d'entre nous, qui renaissaient à la pratique de leur religion après des années de laisser-aller, de négligence, d'indifférence même, il n'est pas

douteux que cette fidélité, cet attachement à un idéal chrétien commun devait être un puissant encouragement et un non moins puissant centre d'attraction (1).

Sous tous ces rapports, vivants et divers, c'était le « rayonnement de la France dans le monde » qui se dévoilait à nos yeux ébahis, sans parler de la surprise, teintée de jalousie, de nos gardiens.

MANIFESTATIONS PATRIOTIQUES

Grands anniversaires nationaux, événements heureux des forces de libération, nous eûmes des occasions de laisser paraître au grand jour un amour du pays qui allait s'exacerbant avec les années. Pour mieux aimer la France, il faut l'avoir quittée, a-t-on dit. Nous l'avons profondément ressenti pendant notre exil.

De temps en temps, — la pente est plus facile à descendre qu'à remonter, — nous éprouvions le besoin de « ne pas flancher », de « rester dignes », de « crâner quand même » (2). Dans le domaine culturel, l'Université de l'Oflag s'était efforcée de nous ramener aux sources de la pensée française et de l'art français. Cours, conférences, expositions, concerts, se succédaient pour tuer le temps sans doute, mais aussi pour nous enrichir, nous retremper aux sources françaises, « nous refaire plus Français par le contact avec l'Histoire, la Pensée et l'Art de notre Pays » (3).

Certains jours, cet effort ne nous suffisait plus. Voici d'après les documents retrouvés, le calendrier des grandes dates « françaises » de notre captivité. En suivre le déroulement nous permettra de porter une appréciation, partielle mais valable, sur l'atmosphère et le moral du camp.

1940 : Résignation et deuil

- 25 juin : L'Armistice!
- 14 juillet : Souvenir de nos Morts.
- 2 novembre : Visite au cimetière.

1941 : Évocation des gloires passées

- 1^{er} mai : Fête du Maréchal et prière pour les Morts.
- Jeanne d'Arc : Conférence Ratinaud (E. L. S., nos 3 et 5).
- 2 novembre : Visite au cimetière.
- 11 novembre : Célébration.

1942 : Recueillement et culte des morts

- 1^{er} mai : Fête du Maréchal et Marseillaise.
- 25 juin : Minute de silence.
- 2 novembre : Pensée de nos Morts.
- 11 novembre : Pensée de nos Morts.

1943 : Somnolence et lassitude

- 25 juin : Service et appel.

(1) Lettre de Robert PICARD.

(2) J. FOLLIET : Pour comprendre les prisonniers, pages 22-28.

(3) Même référence.

1944 : Réveil

6 juin	: Débarquement en Normandie (Grand appel).
14 juillet	: Rétrospective de la Chanson Française : <i>Marseillaise</i> .
15 août	: Débarquement en Provence (Grand appel).
25 août	: Libération de Paris (Grand appel).
11 novembre	: Célébration.

En précisant ainsi le caractère de chaque année, je ne crois pas tellement en fausser l'optique. Après les tristesses de 1940, comme ceux dont la fortune est perdue, nous nous sommes consolés en jetant nos regards sur les gloires passées de la France; et ce fut le thème essentiel de 1941. L'année suivante, rien ne semblait bouger du monde extérieur : les Allemands avaient perdu leur dynamisme, les Alliés n'avaient point encore conquis le leur, de haute lutte : le camp vécu dans le recueillement et le culte des morts. En 1943, peu de dates saillantes; et pourtant, l'espoir a commencé de renaître, mais que lointaine encore semble l'heure de la délivrance! 1944 marque un sursaut de joie et d'optimisme : le réveil est certain. Les éléments retrouvés justifieront cette appréciation d'ensemble.

A peine étions-nous arrivés, — tous n'étaient point encore installés à Gross-Born, — que la radio allemande nous annonçait la tragique nouvelle de l'Armistice, le 25 juin. La fatigue du combat et des étapes jusqu'en Poméranie, nous avait tellement accablés que l'hébétude l'emporta sur l'indignation. Après quelques semaines d'installation, au cours desquelles les préoccupations d'ordre matériel furent dominantes — car il fallait vivre — le 14 juillet nous réunit dans le souvenir des morts. Officiers, aînés et jeunes, il nous parut équitable d'associer les victimes des deux guerres. Il fallait compter avec les réactions maladroites d'un gardien que nous ne connaissions pas encore; ce geste fraternel, du moins, était accepté. Même pensée pour nos disparus à l'occasion du 2 novembre : cette fois, une délégation du camp obtint la permission de se rendre en cortège au cimetière tout proche, où reposaient déjà plusieurs des nôtres. Quant au souvenir du 11 novembre 1918, ce fut pour nous une profonde humiliation, je n'en retrouve aucune trace. Encore trop marqués par l'écrasante défaite, nous n'avions pas l'audace de relever la tête et de commémorer le triomphe de nos aînés.

Pendant ce premier semestre d'exil, une manifestation versa du baume sur nos souffrances. Les spectacles que le camp montait provoquaient déjà l'admiration de nos gardiens. Les officiers allemands, le colonel Gherardt en tête, se faisaient un plaisir d'y assister. Au cours d'une fête folklorique intitulée : « Bouffée d'air provençal », l'orchestre joua la partition de *l'Arlésienne* de Bizet; *la Marseillaise* y fut saluée par les mille officiers présents, debout, comme les quatorze officiers allemands qui étaient invités. A cette occasion, le commandant Courtois, chargé de l'organisation des spectacles, écrit :

Le Commandant du camp, qui avait accepté que *la Marseillaise* fût jouée, non pas au titre d'hymne national, mais purement au titre folklorique de provenance provençale, me reprocha le lendemain, en termes violents, que mes camarades se soient levés à cette occasion pour saluer notre chant national. Je lui fis remarquer que cette manifestation muette n'avait pas manqué de dignité et que j'avais haute-

ment apprécié la façon correcte dont les quatorze officiers allemands s'étaient conduits en se levant également et en rectifiant la position pendant tout le temps que notre hymne national avait duré (1).

Ainsi condamnés à ronger notre frein, d'un mouvement instinctif les prisonniers s'efforcèrent d'effacer la honte du présent en chantant leurs gloires passées. Par surcroît, n'était-ce pas un moyen de narguer nos gardiens ? Pour eux, notre héroïne nationale était l'ennemie des Anglais. Au moment où la Grande-Bretagne seule assumait la lutte contre l'Axe, il ne leur déplaisait pas d'en voir célébrer les grandeurs. Nous en profitâmes. Le 1^{er} mai 1941, « Écrit sur le Sable » publiait une œuvre de L. Estrangin, sur Jeanne d'Arc (2).

Dix jours après, dans une salle comble et trop petite, Jean Ratinaud entreprenait à son tour de retracer, en historien de grand talent, les faits et gestes de Jeanne la Pucelle. Après un bref rappel des « miracles » français : Bouvines, Orléans, Denain, Valmy et Verdun, le conférencier nous invitait, pour apaiser notre angoisse, à nous reporter à des jours plus sombres encore peut-être. Voici Jeanne

tellement émouvante et vénérable pour nous Français que nul n'a le droit de douter lorsqu'on évoque la sainte Libératrice de la Patrie.

Après avoir brossé le tableau du piteux état de la France en 1429, Ratinaud décrivait le miracle de Jeanne

supérieure aux meilleurs hommes de guerre, supérieure aux meilleurs politiques.

Et il concluait :

Pas un Français digne de ce nom n'a jamais sali la mémoire de Jeanne. Jeanne est restée pour tous, chrétiens ou non, royalistes ou républicains, telle qu'elle nous apparaît à l'heure de sa mort, dans la beauté, dans la splendeur de son immortalité. Lorsque nous parlons quelquefois de l'âme de la France, peut-être à notre insu, lui donnons-nous la figure, la grâce, la douceur de Jeanne. Et si nous aimons tant celle-là, c'est un peu parce que, dans le secret de nos cœurs, est toujours vivante l'âme émouvante de la Pucelle d'Orléans (3).

Enfin, du 13 au 16 mai, les Lorrains eurent à cœur de fêter leur patronne. Et les manifestations qu'ils organisèrent vinrent clore le cycle des louanges à la gloire de notre héroïne nationale (4).

Le culte des morts des deux guerres ne fut point délaissé ; à l'Armistice du 11 novembre, leur souvenir fut évoqué, mais non pas la gloire de nos armes.

L'année 1942 parut interminable. Repliés sur la mémoire de nos morts, à l'occasion des anniversaires douloureux ou glorieux, le changement de camp fut la préoccupation matérielle primordiale. Et même, à l'occasion

(1) Dossier DESFORGE.

(2) E. L. S., n° 3, 1^{er} mai 1941.

(3) 11 mai 1941.

(4) E. L. S., n° 5, 15 juin 1941.

du 1^{er} mai, les blocs ayant été fermés en vue des fouilles de départ, la fête prévue sous le signe de « Travail et Union », dut être reportée au lendemain. J'évoque ce contre-temps pour signaler qu'à cette occasion le Colonel français voulait faire hisser nos couleurs nationales; on lui répondit que l'O. K. W. interdisait toute manifestation patriotique extérieure. La difficulté fut tournée : au cours d'une fête folklorique donnée par les Bretons, les Bourguignons et les Basques, en lever de rideau, nous eûmes la joie d'entendre *la Marseillaise* (1).

Quand survint l'anniversaire du 25 juin, le Colonel français demanda que nous observions à l'appel une minute de silence. A la stupéfaction de nos gardiens qui n'étaient point habitués à de tels efforts de notre part, et qui se déclaraient d'ordinaire scandalisés par notre mauvaise tenue de collégiens indisciplinés, l'appel se déroula dans un religieux recueillement. Eut-il duré une heure, — le fait n'était point inouï, — nous avions décidé de bien faire les choses (2).

Malgré le débarquement d'Afrique du Nord, malgré l'étreinte rompue à Stalingrad, les prisonniers de l'Oflag étaient las. On a parlé d'un certain « embourgeoisement »? Qui pourrait les en blâmer? Rien ne fut plus terne, sur le plan patriotique, que l'année 1943. Une minute de silence à l'appel du 25 juin, — comme si nous avions honte de cette date, — c'est tout ce que j'ai retrouvé aux éphémérides de cette année (3).

Enfin, 1944 vit le jour. Plus grande avait été la lassitude, plus profonde la somnolence, plus remarqué fut le réveil. Nous eûmes à cœur de célébrer l'Armistice, — non plus celui de 1940, qui devait passer inaperçu, — mais le glorieux Armistice de 1918. Le sacrifice des morts ne fut pas oublié, mais les cœurs étaient tout remués des annonces de victoire.

Il y eut aussi l'anniversaire du 14 juillet; nos mémoires conservent fidèlement le souvenir d'une triomphale Rétrospective de la Chanson Française. Le programme rigoureusement censuré, — les Allemands devenaient rageurs, — avait écarté paroles et musique de certains airs, considérés comme séditionnels : *Sambre et Meuse*, *Le Chant du Départ*, etc. Tout à coup, en fin de séance, le Colonel-Doyen se leva, et, prenant la parole, nous dit : « Nous ne pouvons mieux clore cette rétrospective qu'en chantant tous *la Marseillaise* ».

Trois officiers français costumés en chanteuses se rejoignent sur la scène, robe bleue, robe blanche et robe rouge. Ils chantent *la Marseillaise* et tout le monde se lève et entonne à pleine voix notre hymne national. Les Allemands, blancs comme linge, quittent précipitamment la salle devant cette explosion d'amour pour la France à laquelle ils ne s'attendaient pas. Quelle belle émotion, ce jour-là, revanche de sombres jours et d'avanies subies (4).

Jamais sans doute nous ne l'avions chantée d'un tel cœur. Ce « forfait » valut au Colonel un départ immédiat pour Lübeck; je suis sûr qu'il ne regretta rien.

(1) N. P. C., 29 avril 1942.

(2) N. P. C., 25 juin 1942.

(3) N. P. C., 25 juin 1943.

(4) C. E. A., n° 64, octobre 1954.



LE CORSAIRE, DE M. ACHARD (OFLAG II B, NOVEMBRE 1943)



L'ANNONCE FAITE A MARIE, DE P. CLAUDEL (OFLAG II B, AOÛT 1943)

Il y eut enfin, connues le jour même dans le camp grâce aux postes de radio clandestine, les dates mémorables des deux débarquements : celui de Normandie le 6 juin, celui des côtes de Provence le 25 août. Chaque fois, avec la rapidité de la poudre, la nouvelle se répandit dans le camp, et la consigne : Grand Appel. Chaque fois aussi, les Allemands, frappés de notre exceptionnelle discipline, sentaient que nous savions du nouveau. Les officiers qui recevaient l'appel eurent la curiosité naïve de demander à l'officier interprète français ce qui se passait. « Comment, vous ne savez donc pas ? mais... Paris est libéré ! »

En effet, rien n'était plus contraire aux traditions.

Contrastant avec le débraillé anarchique de rigueur, par lequel nous soutenions notre réputation de peuple ingouvernable, il y avait certains appels où l'atmosphère était autre. Chacun, ces jours-là, arborait sa plus belle tenue, et, dans un silence total, gagnait sa place habituelle. Les rangs étaient magnifiquement alignés, au point que nos gardiens en étaient inquiets. L'officier allemand de service nous guignait, de loin, en se demandant quelle diablerie se préparait. Le garde-à-vous se faisait au bruit sec des bottes et des chaussures : chaque sentinelle allemande, en regagnant sa baraque, s'interrogeait, avec perplexité, sur la psychologie de ce peuple anarchique, capable, à l'occasion, de lui en remontrer (1).

Survinrent les jours d'inquiétude qui marquèrent la dernière offensive allemande, celle du maréchal Von Rundstedt. Mais lorsque, le 29 janvier 1945, nous fûmes lancés sur les routes de l'Ouest, déjà nous savions, d'une certitude absolue, que la fin de la guerre approchait, et que, pour les alliés, ce serait la victoire.

LES ÉVASIONS

Comme tout camp de prisonniers de guerre, l'Oflag II D-II B, a connu des tentatives d'évasion ; elles furent assez nombreuses ; quelques-unes, hélas trop peu fréquentes, furent couronnées de succès.

Dans son roman, Roger Ikor met sur les lèvres d'un de ses personnages ces simples mots :

En un an, sur cinq mille prisonniers du camp qui tous pensent à la liberté, sept ont réussi à rentrer par évasion. Je n'aime pas jouer ma vie à la loterie (2).

De son côté, un autre camarade écrit :

Lors de l'évasion de deux camarades, grande entraide, marque très nette d'unité dans la chambre.

Un certain nombre de documents font allusion aux préparatifs de ces évasions, d'autres aux représailles qu'elles entraînaient. De toute manière, leur existence est dès maintenant établie.

Et d'abord, ce sont les préparatifs. L'article sur la bibliothèque des

(1) C. E. A., n° 75, juin 1955.

(2) A travers nos déserts, page 447.

Langues Étrangères d'Arnsvalde signale l'existence d'une imprimerie clandestine pour la fabrication de fausses cartes d'identité, de faux passe-ports; il confirme l'approvisionnement en cartes, atlas de poche et annuaires ferroviaires dont les bibliothécaires furent responsables (1).

Tunnel, tunnel : 50 centimètres de section, écrit Ikor; dans le sable faut plancher entièrement, ventilateur en boîtes de conserve, rails d'évacuation en boîtes de conserve, passer le fossé, déboucher au delà de la deuxième ligne de barbelés dans le petit bois, ça fait 125 mètres, à 3 ou 4 mètres de profondeur, les Chleuhs ont des détecteurs de son, six mois de travail par équipes se relayant sans arrêt (2).

En effet, les Allemands montaient bonne garde et surveillaient particulièrement l'emploi des outils, qui, de près ou de loin, pouvaient favoriser de telles entreprises. C'est ainsi que, le 4 juin 1942, l'outillage de la menuiserie est remis au lieutenant Yung contre quittance.

Cet outillage est réservé, selon un extrait du Lagerbefehl, n° 252, à la menuiserie, et ne saurait être prêté à d'autres prisonniers. Il est interdit aux personnes non employées comme ouvriers à la menuiserie de pénétrer dans le local (3).

En cas d'échec, ce sont des représailles, comme y fait allusion le dialogue qui suit :

Encore trois évadés! Représailles, suspension des colis, fouille plus sévère. Les salauds! — Mon vieux, les types qui s'évadent sont des égoïstes, le Colonel l'a dit, puisque la guerre est finie, ils ne s'évadent que par intérêt personnel et c'est nous qui trinquons. — Oh! le Colonel, il dit ce que lui disent les Boches; il leur lècherait les bottes pour se faire rapatrier!

— Scapini aussi a déconseillé l'évasion : c'est aléatoire, ça met les Boches à cran, et ça gêne la politique du Maréchal!

— Scapini, je l'emmerde! — Tu veux ma main sur la gueule?...

Et la discussion qui s'échauffe s'achève par un « Messieurs! » du chef de chambre, qui veut être un rappel au calme et à la dignité (4).

Quelques pages plus loin :

Le Colonel allemand rappelle que c'est un devoir de ne pas s'évader puisque la guerre est finie et que nos deux pays collaborent, comme l'a dit votre Maréchal. S'évader n'est plus un plaisir. Des sanctions sévères seront prises. En outre le Gouvernement allemand a décidé que quiconque en France aiderait un prisonnier à s'évader serait puni de mort (5).

Personne ne songe à mettre en doute que des évasions aient été préparées, qu'un certain nombre aient été tentées, que quelques-unes aient réussi. Passons-les en revue, non point dans l'espoir de n'en pas oublier, mais dans le but d'évoquer les remous suscités par ces fugues, chez nos gardiens comme chez les prisonniers.

(1) C. E. A., n° 24, novembre 1949.

(2) IKOR, page 439.

(3) N. P. C., 6 juin 1942.

(4) IKOR, page 443.

(5) IKOR, page 451.

L'ordre chronologique nous permettra de constater que les évasions furent surtout le fait des deux premières années. Le camp de Gross-Born, avec ses baraques de bois et son sol sablonneux les favorisait. Dans le ciment et les pavés d'Arnswalde, ce fut une autre affaire! Sous le prétexte de nous loger de manière plus confortable, motif officiel de notre changement de camp, les Allemands voulurent enrayer cette psychose de l'évasion qui s'était emparée de l'Oflag.

Dès le mois d'août 1940, le *Trait d'Union*, poursuivant le cycle de ses conseils aux prisonniers, se chargeait de nous faire entendre que les évasions, qui n'apportaient avec elles aucun avantage, entraîneraient au contraire de graves inconvénients.

Si un prisonnier en fuite est repris sur le territoire du Reich, il n'encourt qu'une peine relativement douce. En revanche, s'il est repris par les troupes allemandes en territoire français occupé, il s'expose, selon les lois de la guerre, aux punitions les plus sévères. Une tentative de fuite est absolument inutile; il n'y a aucune possibilité de recouvrer la liberté en dehors d'une libération régulière. Votre bonne conduite pendant votre période de captivité vous permettra de parvenir plus vite à votre libération. Aussi écarterez toute idée de fuite inutile (1).

Sans doute l'article ne fut-il pas assez convaincant; quelques jours après, l'Oflag enregistrait l'évasion d'un aspirant du bloc IV (2). Ce n'était qu'un début.

Selon le *Journal du Centre d'Entraide*, un matin de septembre 1940, évasion d'un aspirant au bloc IV (3). Je pense que l'aspirant Paul Roser, le héros de l'article, qui, selon mes notes, fut repris, doit être confondu avec l'évadé du 10 août, car l'article précise : « C'était la première tentative d'évasion signalée à Gross-Born. » Toujours est-il que l'Oberleutnant Lobeck, qui soignait son avancement, en fut désolé. Il vint en informer officiellement le Doyen du bloc IV et prescrivit une enquête immédiate. Sur les renseignements fantaisistes qui lui furent fournis à dessein par le chef de bloc, Lobeck conclut à un déséquilibré au suicide probable. Il fallut entreprendre des recherches; on allait sans doute découvrir un pendu. Lobeck ordonna également des fouilles aux latrines. Pauvre oberleutnant! tous ses efforts furent vains. Malheureusement, l'aspirant fut repris. Il récolta vingt et un jours d'arrêts de rigueur avec le curieux motif :

Interrogé sur les causes de son évasion, n'a pas fourni d'explications suffisantes (4).

L'article du *Centre d'Entraide* précise :

Notre camarade Roser échoua de peu dans sa tentative, mais, faisant preuve d'une splendide obstination, il la renouvela en d'autres lieux, et parvint finalement à rejoindre les siens (5). Il n'était plus alors à l'Oflag II D.

(1) *Trait d'Union*, n° 7, 4 août 1940.

(2) N. P. C., 10 août 1940.

(3) C. E. A., n° 25, décembre 1949.

(4) N. P. C., 1^{er} septembre 1940.

(5) N° 25, décembre 1949.

Beaucoup d'autres, à travers le camp, préparaient des fugues semblables. Ce même mois de septembre 1940, à la 18/2, le tandem Dubreil-Roussel travaille pour la Route; ce doit être un vrai départ. Ils semblent fin prêts (1).

La « maladie » de l'évasion devenait contagieuse. Le *Trait d'Union* s'en inquiétait, d'autant plus que, à l'en croire, des fautes étaient obligatoirement commises en cours de route par les évadés :

La tentative de fuite d'un prisonnier de guerre n'a rien en soi de déloyal et est tout à fait compréhensible aussi longtemps que l'armée de son pays combat encore. Mais la fuite est insensée ou n'est motivée que par des buts égoïstes si le pays du prisonnier a renoncé à la lutte, surtout si ce pays est à tel point isolé qu'il est impossible au prisonnier de l'atteindre. Mais il est inévitable que le fugitif commette dans sa fuite des actions punissables telles que vol, pillage ou délits beaucoup plus graves (2).

Peine perdue. Le mois suivant fut marqué de nouveaux départs. Je relève, le 4 octobre :

Deux officiers se sont évadés (blocs I et II); le Commandant du camp ne s'en est aperçu que lorsque la gendarmerie a ramené les deux délinquants (3).

Cette nouvelle fugue doit être assimilée à celle que signale un autre document, transmis par un camarade, et qui relève, à la même date, l'évasion du lieutenant de Poli et de deux camarades du bloc I. J'ai pu me tromper sur le nombre des partants. Leur fugue nous valut un contre-appel, au cours de l'après-midi; puis un autre le lendemain, à midi, et le 6 octobre, un autre encore à 16 heures. Ce même 6 octobre, les Allemands nous annoncent la dernière corvée de bois mort dans les environs; elles seront désormais supprimées. Des officiers se seraient cachés, depuis deux ou trois jours, dans un chenil, près du camp. Chose curieuse, appels et contre-appels fournissent depuis trois jours des chiffres exacts à l'effectif. Pourtant, trois officiers ont bien pris le large; un manque au bloc II et deux autres au bloc I. Hélas! Ils sont rattrapés à cinquante kilomètres du camp (4). Ils ont été reconnus au moment même où ils allaient prendre le train. Ils étaient déguisés en ouvriers; malheureusement, le 6 octobre 1940 était un dimanche; nos ouvriers d'occasion n'étaient point « endimanchés », et ce fait attira l'attention des Allemands. Deuxième tentative, deuxième échec (5).

A 16 heures, ce 7 octobre, un contre-appel a lieu : des sentinelles allemandes viennent prendre place derrière les prisonniers de chaque baraque. Il devient impossible de passer discrètement d'une colonne à la voisine. Y a-t-il des mannequins dans les lits pour figurer les malades? Y a-t-il des manquants à l'infirmerie? Mystère (6).

(1) N. P. C., 19 septembre 1940.

(2) N° 18, 29 septembre 1940.

(3) N. P. C., 4 octobre 1940.

(4) N. P. C., 6 octobre 1940.

(5) N. P. C., 7 octobre 1940.

(6) N. P. C., 7 octobre 1940.

Nos gardiens ne sont pas beaux joueurs : les sanctions collectives pleuvent sur le camp. Plus de corvées de bois mort, plus de légumes à la C. D. O., plus de promenades en dehors des barbelés, plus de sortie des baraques après 21 heures (sauf pour se rendre aux W.-C.), plus de séances récréatives aux blocs I et II, et, pendant un mois, au bloc III (1).

Comme si les exhortations du *Trait d'Union* ne suffisaient pas, le 10 octobre, à l'appel, notre Doyen nous demande de réfléchir avant de nous évader, de peser nos intérêts personnels en regard des représailles collectives qui suivront notre départ. Le prisonnier de guerre n'aurait-il plus un droit strict à l'évasion (2)? De leur côté, les Allemands redoublent de zèle dans leur surveillance. Le 26 octobre, à l'appel, le lieutenant Buth, à la recherche des effets civils, passe une inspection des culottes (3)!

Les rigueurs du terrible hiver 1940-41, où le thermomètre descendit à — 34°, auraient dû stopper les évasions pour un temps; il n'en fut rien. Au cours de la dernière semaine de janvier, deux camarades avaient pris le large.

Deux évadés, des blocs II et III, ont été repris entre Mayence et Sarrebruck; quel dommage, si près du but! Sanction : dix jours d'arrêts de rigueur. Pendant trois jours, l'appel, faux, s'est déroulé sans encombres. Une fois écoulé le délai convenu, leur absence a été dévoilée. Jusque-là, à l'occasion de vraies batailles de boules de neige sur les rangs, dans les dernières files, il y avait eu substitution entre les baraques 16 et 10, dont les effectifs voisinaient à l'appel. Par ce temps, c'est un véritable exploit sportif. Aux officiers allemands qui déclaraient que c'était de la folie, les chefs de blocs ont répondu que nous appelions cela du courage (4).

Le samedi 1^{er} février, pendant la promenade, trois nouvelles évasions, celles du groupe Billotte. Les gardiens s'en étant aperçu, deux jours après les sanctions collectives pleuvent : deux appels par jour au lieu d'un, suppression des corvées de bois mort et de désouchage (5). Dans ses « Flambées de Souvenirs », le colonel Desmaires relate ce nouvel exploit (6). Quelques mois auparavant, le capitaine Billotte avait donné au camp une conférence sensationnelle sur les « difficultés d'un débarquement allemand en Angleterre ». On trouva, pour ce sujet explosif et bien entendu prohibé, un titre anodin. Ce fut « Réflexions sur la pêche à la baleine dans les mers du Nord ». Il y eut foule; mais aucun censeur ne vint (7). Le groupe comprenait le capitaine Billotte, le lieutenant Richemond et le chef d'escadrons de Person. Ce dernier devait être tué devant Royan, en avril 1945, aux côtés du général Leclerc (8).

Quelques jours après, un tunnel, presque achevé, était découvert près de la baraque à outils du bloc I; il avait été réalisé sans coffrage, malgré le sol sablonneux, grâce aux fortes gelées. Pour comble de malchance, quatre officiers avaient été surpris au travail (9).

(1) Même référence.

(2) N. P. C., 10 octobre 1940.

(3) N. P. C., 26 octobre 1940.

(4) N. P. C., 1^{er} février 1941.

(5) N. P. C., 3 février 1941.

(6) C. E. A., n° 18.

(7) Pierre ESCOFFIER.

(8) C. E. A., n° 1, juillet 1945.

(9) N. P. C., 10 février 1941.

Parfois, les activités des officiers provoquaient de grotesques perquisitions de nos gardiens. Le 16 février 1941, les Éclaireurs de France, en guise de jeu, cherchaient autour de la baraque 16, une piste qui avait été tracée par l'un des leurs. Le lendemain, le lieutenant Buth, flanqué de sentinelles, cherchait en vain l'existence d'un tunnel (1).

Le 13 mars, cinq officiers des blocs I, II et IV prirent le large. Le 14, sur les rangs, à l'appel, les cinq disparus étaient remplacés par des mannequins, recouverts de pèlerines de cavaliers, capote sur la tête. Tenus par deux officiers, au milieu d'un rang de cinq, ces mannequins restaient miraculeusement debout pendant que les sentinelles nous dénombraient (2). Furent-ils repris? Je n'ai pu le vérifier avec certitude.

Le 27 mars, trois nouveaux départs. Le *Journal du Centre d'entraide* a publié de longs extraits d'une conférence faite sur leur épopée : il s'agit de celle des lieutenants Branet, de Boissieu et Klein. J'y relève la confirmation de ce que j'avais dans mes notes du 10 octobre 1940 :

l'atmosphère, écrit Branet, absolument hostile dans ce camp à toute tentative d'évasion qu'on jugeait un non-sens, une impossibilité, une manifestation d'égoïsme et une inutilité puisqu'on allait être libéré. Mais beaucoup y songeaient, malgré l'opposition formelle du Colonel commandant le camp à l'époque.

Après mille péripéties, franchissement de la rivière-frontière. C'est la Lithuanie, le paradis soviétique. Bientôt nos trois camarades y seront traités « comme des animaux dangereux, parce que espions capitalistes ». Au cours de l'article, Branet dit :

Notre équipe fut, avec celle du capitaine Billotte, la seule de notre camp à réussir son évasion dans les dix premiers mois de la captivité (3).

Tous, en effet, ne furent point aussi heureux. Les premiers jours de mai, un nouveau tunnel fut découvert à la baraque 10. C'était un vrai chef-d'œuvre de technique, pourvu d'éclairage électrique, de ventilateurs. En représailles, les occupants de la 10 furent dispersés dans les autres baraques du bloc. Au reste, une vraie « noria » des baraques était annoncée (4).

Le 31 mai, le lieutenant Gracia, surnommé « le moustique », avait décidé de partir en utilisant, grâce à sa petite taille, la malle arrière de la voiture du cantinier. Il disparaît du bloc III. Mais il s'est bien promis de rester caché dans le camp pendant que les recherches s'effectuent. De fait, nos gardiens, très inquiets, vérifient soigneusement les barbelés; les appels du soir, supplémentaires, sont rétablis. L'Amiral lui-même fait le tour du camp, à l'extérieur; il ne croit sans doute que ce qu'il voit! Aucune découverte (5). Caché dans une baraque du bloc voisin, Gracia patiente; il attend que la fièvre des recherches soit tombée. On le porte disparu. Alors, le 4 juin, à 20 h. 35, nous voyons la voiture du cantinier franchir la

(1) N. P. C., 17 février 1941.

(2) N. P. C., 14 mars 1941.

(3) C. E. A., n^{os} 17-19, décembre 1948, janvier et février 1949.

(4) N. P. C., 5 mai 1941.

(5) N. P. C., 31 mai 1941.

porte du camp; elle est chargée de son mystérieux fardeau. Malheureusement, Gracia sera repris quelques jours après (1).

A la fin du mois de juillet, trois autres officiers tentent l'aventure, cette fois sous les barbelés, au large de la baraque 17. Du mirador voisin, trois coups de feu sont tirés : heureusement, il y a plus de place à côté que dans la cible. Le lendemain, les Allemands viennent fermer la trappe pratiquée la veille (2). Le 7 août, trois nouvelles tentatives d'évasion avortent (3). Le 19 août, huit officiers s'évadent par un tunnel au bloc II. Des mannequins, avec masques, les remplacent sur les rangs pour l'appel. Ne croyant pas dire si vrai, une sentinelle fait remarquer : « C'est une mascarade. » Trois jours se sont écoulés; dans les délais convenus avec les partants, le Commandant français rend compte de leur disparition aux autorités allemandes. Le samedi 23 août, contre-appel de 21 heures à 22 h. 47, avec vérification des plaques d'identité. A midi, le dimanche 24 août, le tunnel est enfin découvert. Il a 53 mètres de long, est coffré sur tout son trajet avec des planches de lit, réalisant un couloir d'environ 75 centimètres d'arête. L'électricité y est installée; un ventilateur renouvelle l'air vicié. A l'entrée, un portrait du Maréchal. Suprême ironie, le tunnel passe sous une baraque de gardiens. Deux évadés sont repris près de Sarrebruck; les six autres, plus heureux, nous enverront bientôt d'excellentes nouvelles de France libre (4).

A la suite de ce coup d'éclat, la chasse aux tunnels est organisée tout autour du camp par des soldats munis de pelles-bêches, et déployés en tirailleurs. Ils effectuent de nombreux sondages. Trois Allemands, en combinaison bleue, examinent le dessous des baraques 10 à 16, les plus proches des barbelés. Un fossé est creusé en dehors par des prisonniers russes, puis un deuxième réseau planté au delà du fossé profond de deux mètres. Pour réussir à passer, il faudra s'enterrer profondément (5).

Deux jours après, un nouveau tunnel est commencé sous la baraque 18(6). Le 17, une fouille a lieu à la 18/6 et à la 18/5; une autre est effectuée à la 16, où les Allemands découvrent la bêche du lieutenant de Seynes (7). De plus en plus inquiets des évasions très nombreuses des multiples camps d'Allemagne, les Allemands affichent une note interdisant les effets civils.

Le Commandant de l'Oflag II D

Gross-Born-Westfalenhof, le 13 octobre 1941.

Par la présente, toute confection de vêtements civils ou d'effets similaires est formellement interdite aux prisonniers de guerre de l'Oflag II D. Je sanctionnerai sévèrement toute infraction à cet ordre.

Signé : SCHULZE.
Kapitän zur See.

Pour copie conforme :
RÜSHER (illisible).
Sonderführer (Z) (8).

(1) N. P. C., 4 juin 1941.

(2) N. P. C., 28 juillet 1941.

(3) N. P. C., 7 août 1941.

(4) N. P. C., 24 août 1941.

(5) N. P. C., 13 septembre 1941.

(6) N. P. C., 15 septembre 1941.

(7) N. P. C., 17 septembre 1941.

(8) N. P. C., 13 octobre 1941.

Quelques jours plus tard, profitant du brouillard, de la nuit qui tombe, de Seynes fait une tentative de fugue. Il est pincé dans les barbelés, en train de préparer une brèche avec une paire de cisailles fabriquées au camp. On le met en prison. Le bruit s'amplifie qu'il y a des « mouchards » (1). Le lendemain sort de cellule le sous-lieutenant Devaux, le plus jeune officier du camp. Il avait récolté dix jours d'arrêts après la découverte du tunnel de la 18/2. Il est épuisé (2).

Le 25 octobre, les Allemands découvrent un tunnel à la baraque B, celle des décorateurs. Un plan renseigné leur avait été remis, affirme-t-on; est-ce possible? Quel dommage que nous ne connaissions pas le coupable! achète-t-il une libération? Ce tunnel, presque achevé, muni au départ d'une remarquable trappe en ciment, passait sous la nouvelle tranchée extérieure, comme sous le double réseau de barbelés; déjà le cimetière français était atteint (3). Cinq jours après, un autre tunnel est découvert à la baraque 12 (4).

Pour terminer en beauté le cycle des évasions de 1941, au cours d'une séance de Noël offerte à la cantine du bloc II pour les kommandos voisins, Bernard Roussel, du bloc III, fausse compagnie à nos gardiens. Une discipline draconienne avait été appliquée pour éviter les évasions : un officier par bloc, en plus des artistes, plus le colonel, l'aumônier et le pasteur, étaient les seuls autorisés à se rendre à cette séance, munis de fiches nominatives d'entrée (5). Le lendemain, à l'appel du bloc III, rien à signaler. Le 22 décembre, à 16 h. 30, sur ordre venu du camp de pierre, contre-appel : aucun manquant à la baraque 11. Pourtant, voici trois jours que Roussel a tiré au large. Dans la nuit du 22 au 23, perquisition à la baraque 11; un lit est vide. Le nom de l'occupant habituel est relevé : Roussel. Dans la journée du 23, le commandement allemand informe le colonel Vendeur que Roussel a été repris à Stettin (6). Le lendemain, veille de Noël, un tunnel est découvert à la baraque 14; à l'extérieur des barbelés, à 1 m. 50 du fossé creusé par les Russes, s'est produit un éboulement, juste sous un trou de sentinelle (7). Beaucoup d'efforts, souvent sans résultats. Mais c'est une manière excellente d'entretenir le moral.

En plein cœur de l'hiver, les préparatifs peuvent fructueusement progresser. Confection d'effets civils, percement de tunnels, fabrication de faux papiers d'identité, achat de marks civils, constitution de réserves de vivres, autant d'efforts poursuivis pendant les premiers mois de 1942.

Le 17 février, un gros scandale éclate dans le camp. Au cours de la nuit, au magasin du bloc I, entre les deux cuisines, un vol a été commis. Le Commandant allemand du camp, accusant le coup, signale la disparition de 169 couvertures françaises, et celle de presque tous les effets civils confisqués à l'occasion des fouilles. Devant les menaces de l'« Amiral », conseil est donné de rapporter le tout avant midi, sous l'anonymat, au P. C. du

(1) N. P. C., 19 octobre 1941.

(2) N. P. C., 20 octobre 1941.

(3) N. P. C., 25 octobre 1941.

(4) N. P. C., 30 octobre 1941.

(5) N. P. C., 18 décembre 1941.

(6) N. P. C., 23 décembre 1941.

(7) N. P. C., 24 décembre 1941.

Colonel français. Passé ce délai, la Gestapo sera prévenue et alertée. Dans la matinée, 13 couvertures sont restituées; quelques autres, retrouvées aux « Aborts » du bloc II. Le commandement allemand est loin d'avoir son compte. L'après-midi, sous la baraque 41, celle du P. C. français du camp, une fouille est entreprise : des traces de pas ont été identifiées dans la neige. Les Allemands trouvent près de 100 kilos d'effets civils, amenés la nuit précédente par des camarades. Jamais une fouille n'avait été entreprise sous la baraque du P. C. En même temps, les Allemands découvrent un tunnel partant d'une petite chambre de cette baraque; le tunnel a déjà 20 mètres de long, mais la sape s'est heurtée à une conduite d'eau entre la 1 et la 20. Huit jours avant, un autre tunnel avait été découvert au bloc I, sous la baraque à outils, avec quatre officiers pris au piège. Décidément, la malchance nous poursuit. Quant aux couvertures, la plus grande part ne fut point retrouvée : elles n'étaient plus au camp, ou bien elles étaient déjà transformées. Beaucoup avaient été vendues par des Allemands contre des marks, pour fabriquer des effets civils; d'autres emportées. Le coulage a été progressif. Mais l'Allemand chargé de ce contrôle venait de partir pour le front de l'Est. A la succession, cette disparition massive et le coup de main fructueux de la nuit sur le magasin, avaient révélé tardivement un inventaire faux depuis longtemps.

Bien plus douloureuse, plus grave et plus injuste, était la dernière décision de l'O. K. W. : dans chaque camp, on retiendrait désormais, sur les listes de malades à rapatrier, un nombre de prisonniers correspondant à celui des évadés. Au II D, si mes renseignements sont complets, il y avait eu, déjà treize réussites; c'est donc treize innocents qui allaient supporter l'odieux d'une injuste sanction (1). Le lendemain, 18 février, nous fûmes informés par le rapport que treize malades seraient retenus au prochain départ, en compensation des treize officiers évadés du camp. Ces victimes seraient reportées sur la liste suivante. En outre, car tout est prévu dans le Troisième Reich, à chaque départ, dix otages seraient gardés jusqu'au départ suivant, en prévision d'éventuelles évasions. Que devenaient les principes de la Convention de Genève?

Le colonel Vendeur, doyen des officiers, demanda, ultime faveur, que les otages fussent les moins malades ou les plus jeunes. Grosse émotion dans le camp : à supposer qu'une telle décision fût légitime, son effet rétro-actif portait avec lui un caractère odieux. Les camarades qui avaient déjà « choisi la liberté » n'avaient pas été à même de peser entre leur liberté recouvrée et l'emprisonnement prolongé de leurs camarades. Au reste, selon la même Convention, le prisonnier malade n'avait-il point un droit strict au rapatriement (2).

L'épisode des effets civils s'acheva, du moins, par une jolie farce. Sur les trois brouettes de vêtements récupérés par les Allemands, sous la baraque 41, une fut « raflée » en cours de route. Tandis que le soldat qui la poussait s'arrête et rectifie la position pour rendre compte à « l'Amiral »

(1) N. P. C., 17 février 1942.

(2) N. P. C., 18 février 1942.

des circonstances de la découverte, s'éloignant un peu de son précieux butin, d'audacieux camarades en profitent pour délester la brouette de son contenu. Grande stupéfaction du pauvre Allemand qui retrouve bientôt sa brouette vide (1).

De temps en temps prenait corps le soupçon que des camarades renseignaient nos gardiens sur les tentatives d'évasion. Dans un numéro d'« Écrit sur le Sable », où Flip annonce l'imaginaire création au camp d'un « Comité de la Viande » par un sonnet : « Bagatelles pour un massacre », le poète achève son œuvre par un vers tout plein de sens :

Je croyais que le camp vomissait les moutons (2)?

A peine la température est-elle redevenue un peu plus clémente, que les désirs de « promenades » hantent de nouveau l'esprit des prisonniers. Dès le mois de mars, la série des évasions reprend à l'Oflag. Dans la semaine du 8 au 15 mars 1942, trois essais échouent, l'un après l'autre. Deux fantômes, recouverts de draps blancs, progressent dans la neige, près du chenil; Léridon est du nombre; mais ils sont repris. Une autre équipe, celle-ci de quatre officiers, tente sa chance près de la baraque 18; ils sont encore plus à plaindre que les premiers : deux d'entre eux, en effet, déjà sortis des barbelés, sont arrêtés; les deux autres, qui n'ont point achevé leur traversée, doivent rebrousser chemin. Ils réussissent à disparaître aux yeux des gardiens, mais hélas, vers l'intérieur du camp. Ils se déséquipent à la 20/4. Enfin, tout près de la baraque 14, deux autres officiers, Colineau et de Seynes, travaillent à un tunnel; mais ils sont pris sur le fait et conduits en prison (3).

Mars 1942 est le mois du « grand départ », qui doit connaître une fin tragique. La fuite, prévue d'abord par quatre équipes de deux chaque soir, et qui s'effectue par un tunnel, s'amplifie. Construit à partir de la 35/2 du bloc I, ce travail de sape est un véritable tour de force. Le *Journal du Centre d'Entraide* a publié dans ses colonnes, sous le titre « Une évasion en 1942 », les péripéties d'une équipe du deuxième groupe, celui qui partit de l'Oflag, le second soir, et dont le narrateur connut aux bords du Rhin l'échec, aux portes de la terre promise! Un tunnel de 120 mètres conduit de la baraque des évadés jusqu'à la contre-pente de la dune du bloc II, au delà du second réseau de barbelés. Entièrement coffré, avec le bois pris au double plancher des baraques, électrifié, ventilé, muni d'une cage d'escalier de 7 mètres à la sortie : un chef-d'œuvre. Depuis quelques semaines, la baraque 35 était constamment fouillée par les censeurs.

Dans la nuit du 16 au 17, départ d'une première équipe de dix candidats à l'évasion. Dans la nuit du 17 au 18, une deuxième prend le large : elle comporte sept nouveaux officiers. Des mannequins remplacent les absents aux appels; nos gardiens n'ont rien découvert. Dans la nuit du 18 au 19, on a prévu le départ d'une troisième équipe, vers 21 heures, et le coup doit se solder par quatre nouveaux disparus. Le premier qui sort du tunnel

(1) Même référence.

(2) E. L. S., n° 19, février 1942.

(3) N. P. C., 15 mars 1942.

par la cage d'escalier, le lieutenant Rabin, du bloc II, n'a pas le temps de franchir quelques mètres que, sans sommation, sans coups de feu en l'air, un Allemand, en embuscade, tire une rafale. Le « tir au lapin », sans plus. Dans la nuit du 19 au 20, une dernière fournée, de trente cette fois, devait emprunter la même issue. On apporte une civière; le lieutenant Rabin est transporté à l'infirmerie par des Allemands. Le bas des côtes est sectionné, les intestins sortent. Le médecin Julien, de Montpellier, garde peu d'espoir : une opération d'urgence pourrait peut-être encore le sauver. Piqûres d'huile camphrée et de morphine, pansement provisoire. A 2 heures du matin, le lieutenant Rabin est évacué vers l'hôpital. Le 21 mars parvenait au camp le sinistre épilogue d'une criminelle affaire; de l'hôpital d'Hammerstein, nous apprenions la mort du lieutenant Rabin, aussitôt après l'intervention chirurgicale (1). Dix jours plus tard, sur les dix-sept évadés du « grand départ », onze étaient repris, ramenés au camp et mis en prison. Deux « convois » les acheminaient, un de sept et un de quatre. D'autres, selon nos gardiens, étaient rattrapés et attendus au camp (2).

Depuis le vol du magasin allemand, les tailleurs, pour éviter la coupe et la fabrication d'effets civils, avaient reçu l'ordre de travailler au magasin, près de la Lagerführung. Les Allemands s'estimaient ainsi plus tranquilles. A peine le drame Rabin était-il apaisé qu'un nouveau tunnel était découvert. Celui-ci, au lieu de conduire vers l'extérieur du camp, s'achevait sous une baraque; mais la baraque était bien choisie! Les Allemands y avaient stocké les planches des lits. Malgré les cadenas mis aux portes, les planches continuaient de disparaître; elles portaient pour le coffrage des tunnels (3).

Ce n'était pas l'évasion de quelques dizaines d'officiers par camp, qui préoccupait le plus l'O. K. W. En mars 1942, les promenades de prisonniers étaient devenues si fréquentes à travers l'Allemagne que l'O. K. W. transmettait un ordre à l'adresse des sous-officiers et hommes de troupe, diffusé par le Commandant du camp.

Conformément à un ordre de l'O. K. W., il est communiqué aux sous-officiers et hommes de troupe, prisonniers de tous les camps, que tous ceux qui, après le 1^{er} avril 1942, auront été repris au cours d'une tentative d'évasion ainsi que ceux qui refuseront de travailler, seront envoyés au camp de prisonniers de Rawa-Ruzca, dans le Gouvernement Général. Les premiers convois partiront prochainement. Dans le Gouvernement Général, les prisonniers seront employés sans qu'il soit tenu aucun compte de leurs aptitudes professionnelles.

Le Commandant RECK. I. Lageroffizier,

Signé : RECK.

Pour transmission conforme :

Le Colonel VENDEUR, chef français du camp,

Signé : VENDEUR M. (4).

Évadés ou réfractaires, ils donnaient du fil à retordre à leurs gardiens.

(1) N. P. C., 22 mars 1942, Dans l'article du C. E. A., les deux premières équipes sont de 8 et 8.

(2) N. P. C., 3 avril 1942.

(3) Même référence.

(4) N. P. C., 8 avril 1942.

Entre le 10 et le 14 mai, la 19/2 (bloc III) étant conduite au camp de pierre pour une séance d'épouillage, trois officiers en profitent pour s'évader. Deux d'entre eux sont repris aussitôt. Morvan tire au large (1). Malheureusement, il est ramené un peu plus tard.

Quelques jours après, à l'occasion de notre départ pour Arnswalde, cinq officiers tentent leur chance; ils se font enfermer dans des caisses; les manœuvres, informés, les transportent avec les bagages collectifs jusqu'à la gare voisine. Deux d'entre eux sont bientôt découverts; et, pour leur ôter l'envie d'une récidive, ils accomplissent le voyage sous bonne escorte. Les trois autres continuent leur odyssée (2).

Au mois de juillet 1942, nous sommes dans un camp de pierre et de ciment; les casernes rendent les tunnels presque impossibles. C'est au tour de la Wirtschaft de se signaler. Un caporal s'évade. Deux jours après, à l'appel du soir, vérification des plaques et des photos d'identité. Une cohue, par milliers. Après quelques centaines de vérifications laborieuses, les Allemands renoncent à leur projet et le colonel Vendeur, qui assiste à l'inspection, se retire. Aux gardiens étonnés, le Doyen du camp rétorque : « On ne fait pas confiance à ma parole; je n'ai plus de motifs de faire confiance à celle du colonel Neumann (3) ».

Malgré les obstacles qui se multiplient, les efforts persévèrent dans le camp. Vers le 20 juillet, la porte en fer de la Kammer du bloc I, où étaient stockés les effets civils confisqués, connaît une effraction. Menaces de sanctions si les auteurs ne se dénoncent pas; fouille et perquisitions: nombreux effets retrouvés. La solidarité des officiers prisonniers joue dans le silence comme dans les sanctions collectives. Nouveau délai accordé pour se dénoncer. Au lieu d'un appel par jour en tenue réglementaire, c'est la préparation de nouvelles sanctions (4). Elles ne tardent point en effet. On porte à la connaissance du camp la dernière décision du colonel Neumann. En voici le texte :

Lagerbefehl n° 277 : Comme, malgré des sommations réitérées, les auteurs de l'effraction commise au magasin d'habillement du bloc I ne se sont pas fait connaître, j'ordonne que, jusqu'à nouvel ordre, les officiers du bloc I devront être présents à tous les appels en tenue réglementaire. Toute facilité dans la tenue sera interdite.

Signé : NEUMANN (5).

Au cours du mois d'août, huit nouvelles évasions, et par un tunnel. Le 5 septembre, le colonel Euler, qui commande le camp depuis quelques semaines, est relevé de ses fonctions et avec lui le major Ellenbrock. Le commandant Berndt assure le commandement par intérim (6). Le 8 septembre, pour les punir, tous les officiers du bloc V sont déménagés, et remplacés par des officiers pris dans les autres blocs après tirage au sort (7).

(1) N. P. C., 14 mai 1942.

(2) N. P. C., 17 mai 1942.

(3) N. P. C., 6 juillet 1942.

(4) N. P. C., 22 juillet 1942.

(5) N. P. C., 24 juillet 1942.

(6) N. P. C., 5 septembre 1942.

(7) N. P. C., 8 septembre 1942.

Le 20, l'exposition de Madagascar s'ouvre au bloc V dans la pièce que nous appelons la « salle du tunnel » (1).

En février 1943, des « travaux d'approche » sont découverts dans une chambre du bloc II. A 21 heures, la patrouille, dans sa ronde, tombe sur des commandants, en train d'ouvrir le parquet de leur chambre : fouille complète. Tout le carré, même le P. C. du lieutenant-colonel Rousseau, est évacué « pour inspection des parquets par un spécialiste ». Le soir même, les commandants sont déshabillés en vue d'une fouille. Un lieutenant du bloc I, Jacheet, qui les aidait dans leur travail, est mis en prison séance tenante; les blocs en effet sont fermés depuis 17 heures; or, il est du bloc voisin. Grosse émotion à l'Abwehr : va-t-il falloir prévenir Stettin? d'où viennent les outils? « Trompe la Mort » est le premier sur les lieux; gare à l'amende pour sabotage! En tout cas, les Allemands n'ont rien trouvé (2).

Au mois d'octobre, c'est le tour du capitaine Ducret, dont la fuite est découverte le 12 : appel supplémentaire, fouille générale, suppression du cinéma et des promenades. Aux blocs III et IV, Brushmann menace du revolver les officiers pour les contraindre à quitter le trottoir qui longe la caserne (3).

En 1944, une évasion, qui réussira, celle de Raymond Boverat, déguisé en feldgrau (4). Le colonel Malgorn, dans son rapport, parle de trois prisonniers, déguisés en sous-officiers allemands. Deux auraient-ils été repris? C'est vraisemblable.

Tels sont les souvenirs que j'ai pu rassembler. Les camarades oubliés ne m'en voudront pas. Cela représente un total de quatre-vingt quatre départs, pour une quinzaine de réussites. Si j'avais retrouvé l'impossible liste de tous ceux qui furent découverts pendant leurs préparatifs, le nombre serait plus que triplé. Il est permis de penser, en achevant ce chapitre, que les deux cent cinquante officiers qui tentèrent sérieusement de s'évader, rachètent l'effectif identique de ceux qui, par faiblesse, travaillèrent en Allemagne. Pendant les étapes du retour, un certain lot de prisonniers voulurent fausser compagnie à nos gardiens et jouer la carte russe. Nous retrouverons plus loin le détail de leur tentative : l'Oflag était alors dispersé.

(1) N. P. C., 20 septembre 1942.

(2) N. P. C., 12 février 1943.

(3) N. P. C., 12 octobre 1943.

(4) C. E. A., n° 26, janvier 1950.

CHAPITRE QUATRIÈME

LA VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

Nous avons vu les prisonniers vivre, supportant comme ils pouvaient les épreuves de la captivité. Réalisations matérielles, manifestations intellectuelles et artistiques, ont retenu d'abord notre attention. Les remous politiques du camp nous ont permis de découvrir, à côté de faiblesses, d'indéniables grandeurs. Je voudrais, dans ce quatrième chapitre, regarder ce microcosme sous un autre angle, en étudiant la vie économique et sociale au camp.

Pendant cinquante-quatre mois, des milliers d'hommes ont été condamnés à vivre en vase clos, les uns sur les autres. L'impossibilité totale de s'isoler quelques instants fut même pour un bon nombre, la plus cruelle épreuve de la captivité. Comment s'organisèrent-ils, comment firent-ils face à cette souffrance? Soumis à une loi commune, se sont-ils efforcés de rendre la vie supportable pour tous? Quels furent les rapports de ces prisonniers entre eux? Questions qui viennent à l'esprit, auxquelles il faut tenter de répondre.

Après avoir jeté un regard sur les classes sociales de l'Oflag et leurs variations au cours de l'exil, nous étudierons les rapports des prisonniers entre eux, avec leurs gardiens, et avec le monde extérieur.

Dans une brochure du « Fonds Européen de Secours aux Étudiants », on peut lire :

Au camp (...) l'universitaire, le technicien, l'homme d'affaires, le militaire, le paysan vivent côte à côte et le frottement de ces tempéraments, la confrontation d'esprits formés selon des disciplines et des méthodes très différentes, sont des sources de grande richesse. Privées du contact avec la vie réelle, les Universités de captivité opèrent néanmoins, en vase clos, un brassage social dont on ne saurait assez souligner la signification (1).

Avant de voir évoluer « en vase clos » les prisonniers, un coup d'œil sur leurs origines permettra de mieux comprendre leurs réactions quotidiennes.

Notons d'abord le caractère particulier de la population d'un Oflag : exclusivement des hommes, presque tous de vingt à cinquante ans; essentiellement des officiers, où l'Active et la Réserve, nettement distinctes

(1) Solidarité Universitaire, page 38.

au début, fusionneront progressivement au cours de la captivité jusqu'à parfois se confondre; accessoirement, si l'on s'en rapporte aux effectifs, des sous-officiers et des hommes de troupe. Tous ces prisonniers, appelés à connaître la même vie, à quels milieux sociaux appartenaient-ils ? La recherche des diverses professions d'avant-guerre, la découverte des carrières de leur vie civile, fournira des explications sur les activités collectives du camp. Ce travail de reclassement social, après le retour, s'est avéré difficile. Je disposais, pour le mener à bien, d'un document essentiel : l'annuaire du camp, publié en 1946 (1). Il contient 4 224 noms et adresses de prisonniers du camp. Pour 1 864 d'entre eux, soit 44 p. 100 du total, les professions, connues, ont été indiquées. On peut y relever, parmi les carrières les plus souvent citées :

370 officiers d'active;	14 avoués et clercs d'avoués;
315 membres de l'enseignement;	13 vétérinaires;
151 ingénieurs;	12 architectes;
48 prêtres et séminaristes;	5 dentistes;
33 avocats;	4 sous-préfets;
33 pharmaciens et apparentés;	3 huissiers;
27 médecins;	2 greffiers;
25 notaires et clercs de notaires;	2 pasteurs;
18 magistrats;	1 préfet, etc.

Une liste par département, en voie de publication, porte une exactitude plus grande; elle est mieux renseignée sur les professions des camarades. Mais elle est inachevée; surtout, elle relate les professions actuelles, entre 1953 et 1956; un certain nombre d'entre elles ne correspondent plus aux professions de septembre 1939.

Au document de base, il est possible de joindre quelques précisions partielles. Elles sont dues, soit à des sondages effectués auprès de camarades d'Arnsvalde, pris au hasard, soit au courrier reçu de nombreux amis. L'enquête auprès des camarades avait à signaler, entre autres, les professions représentées dans les chambres, et les effectifs pour chacune d'elles. De leur côté, deux amis, dans leurs réponses, font allusion aux professions de tout le camp. L'un d'eux les répartit ainsi : « Un tiers d'officiers d'active; un tiers du corps enseignant; un tiers de disciplines diverses » (2). Parmi les disciplines diverses, il mentionne de nombreuses carrières libérales. L'autre, sur 2 300 officiers qu'il totalise au camp d'Arnsvalde, affirme : « 600 instituteurs; 600 officiers d'active dont 75 sortant d'une grande École; 600 fonctionnaires; 440 de l'industrie et du commerce; 50 agriculteurs; 10 notaires et avoués » (3). Il ajoute qu'il s'agit de chiffres approchés; il semble en effet que le dernier soit inférieur à la réalité. Quant au premier, il faut vraisemblablement l'entendre de tous les membres de l'enseignement; le nombre de fonctionnaires est sans doute forcé, puisque le document classe à part les instituteurs.

(1) Publicité Yves ALEXANDRE, 160, boulevard Haussmann, Paris-8^e.

(2) Yves MICHEL.

(3) Jean LOUVARD.

De toute manière, données imprécises; impossible de chiffrer rigoureusement les principales professions du camp : agricoles, industrielles, commerciales, libérales, universitaires. Nous pouvons du moins nous faire une idée de l'importance des professions représentées.

Une démarche au Ministère des Anciens Combattants n'a pas abouti davantage et « les documents qui s'y trouvent ne paraissent pas actuellement exploitables ».

Au reste, les chiffres n'importent pas seuls. Certaines professions jouèrent au camp un rôle de tout premier plan; elles le durent, soit à la masse de leurs effectifs, soit à la cohésion et à la valeur de leurs membres; le plus souvent à ces deux causes conjuguées. Quelques-unes existaient dont l'importance mérite d'être signalée.

Il y avait l'impressionnant groupe des officiers d'active. Évoquant les cours clandestins organisés pour eux, j'ai parlé de 740 officiers d'active au début de la captivité. Compte tenu des changements, des rapatriements rares, des mises à la retraite, des retours de malades, ils devaient être encore au moins 600 au camp d'Arnswalde. Sans doute, au regard des officiers de réserve, ils ne formaient qu'une minorité. Mais la notion « officier de réserve » devait le plus souvent s'estomper, voire complètement disparaître, pour faire place à une reviviscence des carrières civiles. En face de la diversité de la Réserve, l'Active. Je trouve injuste dans sa sévérité cette appréciation d'un ancien de l'Oflag :

Je connais assez bien le milieu militaire; en principe je l'ai fui au camp. J'ai préféré la fréquentation des techniciens, des universitaires et des coloniaux (il y a eu beaucoup de militaires parmi ceux-ci, mais je fais exception pour eux). Chez les militaires, vous avez de tout, depuis le polytechnicien breveté d'État-Major jusqu'à l'humble officier sorti du rang. J'ai vu là aussi que ce n'est pas à la quantité de peaux d'âne qu'il faut juger la valeur d'un type, et que le nombre de galons — qui normalement ne devrait conférer que des devoirs dans la situation où nous étions — permettait à la plupart de nos officiers dits supérieurs de s'arroger des droits et de faire preuve, dans une magnifique inconscience, d'un superbe égoïsme. J'entendais des réflexions, beaucoup de réflexions sur ce sujet, émanant de gens qui ne portaient pas beaucoup les officiers d'active dans leur cœur; et le pauvre diable que j'étais, en était profondément humilié.

En fait, des membres de l'Active sont demeurés à l'écart des réalisations majeures du camp; d'autres surent travailler, avec bonheur et dévouement, à rendre notre existence plus supportable.

Plus imposant sans doute encore était le groupe des membres de l'enseignement. Au début de la captivité, une réunion des professeurs et instituteurs du bloc III, groupa, dans la salle des conférences, plus de deux cents d'entre eux (1). Tous n'étaient pas présents; et ce n'était que le fait du bloc III. Les membres de l'enseignement représentaient au camp entre le quart et le cinquième de l'effectif. A la fin de la captivité, l'Oflag comptait encore 389 inscrits au groupe des instituteurs, sans préjudice des membres de l'enseignement secondaire et supérieur, en nombre respectable.

(1) N. P. C., 9 juillet 1940.

Joseph Folliet a écrit :

Quant aux groupements professionnels, leurs influences et leur vie varient selon les métiers. C'est là qu'on voit les métiers forts, qui marquent les hommes. Les prêtres, les universitaires (les instituteurs surtout), les gens de l'imprimerie et du papier encre, en Oflag les agriculteurs, les élèves-ingénieurs des grandes Écoles, autant d'exemples de cette royauté en métier (1).

Sans conteste, les Universitaires, entre autres le groupe des agrégés et la phalange très compacte des instituteurs, furent appelés à jouer un très grand rôle.

Les prêtres et séminaristes représentaient, surtout pendant les premiers mois, un gros effectif. Un de nos camarades, agrégé de l'Université, a écrit :

Dans l'infanterie, la plupart des hommes sont des paysans et les gradés de réserve par moitié instituteurs, par moitié séminaristes (2).

Malgré l'exagération d'une phrase de roman, il reste que ces deux professions représentaient de forts contingents. L'Annuaire de 1946 cité plus haut, énumère quarante-huit prêtres et séminaristes au camp. Mes recherches à l'Aumônerie Générale des Prisonniers de Guerre, comme auprès des camarades de captivité, m'ont permis de retrouver plus de deux cents noms de prêtres et séminaristes, ayant appartenu, pour un temps plus ou moins long, à la population de l'Oflag. Au départ d'octobre 1940 pour Lübeck, leur nombre tomba en flèche; il devait ensuite osciller, au cours des années, entre douze et dix-huit, séminaristes non compris.

Impossible de passer en revue toutes les professions représentées à l'Oflag : industriels, commerçants, agriculteurs, fonctionnaires, carrières libérales, membres de la bourgeoisie. Ces professions n'eurent pas toujours à jouer un premier rôle. D'autres rouages se créèrent, qui bientôt, obtinrent une véritable primauté. Folliet le signale :

Notons que les communautés locales et professionnelles sont secondaires par rapport à la popote et par rapport aussi à un groupement premier : la communauté religieuse. Celle-ci, apparue en même temps que la popote, ne disparaîtra qu'avec elle. Car l'homme ne se passe ni du pain de froment, ni du pain supersubstantiel (3).

Il serait vain de nier l'énorme influence de l'une et de l'autre. Avec plus de persévérance que les groupes folkloriques ou les réunions d'affinités professionnelles, les « popotes » et les communautés religieuses persistèrent jusqu'à la dislocation du camp. Pourtant, Folliet, aurait pu, dans les communautés vivantes, citer le groupe compact des indifférents et des incroyants. À côté des communautés religieuses, tout un secteur existait, qui se passait d'activités confessionnelles, n'en éprouvant nul besoin. Nous aurons à préciser ce fait en parlant de la vie religieuse à l'Oflag.

Les changements apportés dans la vie économique et sociale par les

(1) Pour comprendre les prisonniers, page 16.

(2) Roger IKOR : A travers nos déserts, page 388.

(3) Pour comprendre les prisonniers, page 16.

départs et les arrivées individuelles de prisonniers, gagnant une nouvelle résidence ou venant nous tenir compagnie, modifiaient peu l'allure générale de l'Oflag. Au contraire, il y eut quelques mutations « en groupe »; ces dernières transformèrent, incontestablement, l'atmosphère du camp.

Parmi les départs collectifs importants, on peut rappeler :

Octobre	1940	Départ des aînés pour le camp de pierre; Départ des prêtres, pasteurs, rabbins.
Novembre	1940	Départ des Alsaciens.
Septembre	1941	Départ de 97 malades et « services rendus ».
Décembre	1941	Départ des Nord-Africains.
Mai	1943	Départ de 50 ingénieurs agronomes; Départ de 15 officiers pour Lübeck.

Parmi les arrivées, il faut citer :

Août	1942	Arrivée de 21 aspirants, promus sous-lieutenants; Arrivée d'une centaine de PG de Schubin.
Août	1943	Arrivée de 140 PG de Schokken.
Mai	1944	Arrivée des camarades de Montwy.
Septembre	1944	Arrivée des camarades de Wagna.

Les quatre derniers groupes devaient infuser au camp un sang nouveau, spécialement le détachement passionné, ardent et jeune venu de Montwy.

Les rapports entre les diverses professions n'étaient pas tellement modifiés il est vrai; et les classes sociales représentées demeuraient sensiblement les mêmes, avec des proportions analogues.

I. — RAPPORTS DES PRISONNIERS ENTRE EUX

Dans sa « Psychologie du prisonnier de guerre », Jean Cazeneuve écrit :

Les prisonniers constituent de véritables petites sociétés fermées au sein desquelles on voit s'élaborer des institutions et des cadres définis (...). Il se forme des groupements par région d'origine, par profession, par culte (...). Pour la vie intellectuelle se créent des bibliothèques, des cercles de conférences, des embryons d'universités (...). Tous les sentiments, toutes les tendances qui président aux rapports sociaux ordinaires se retrouvent ici : égoïsme, altruisme, cupidité, charité, ambition et désintéressement, individualisme, esprit de corps au sein de chaque groupe (...). Sans hiérarchisation, sans existence d'un ensemble de lois, toute activité concertée deviendrait impossible. Donc, du fait même des circonstances, le corps social naît et s'impose aux individus (...). Certains se dérobent à leurs devoirs collectifs; et les autres ne s'y conforment que s'ils en reconnaissent la valeur ou s'ils y sont contraints (1).

Plusieurs de ces rapports ont fait l'objet partiel des précédents chapitres; nécessité qu'impose la description progressive d'une collectivité vivante, au gré de ses activités parallèles et simultanées. Déjà, en parlant de la vie matérielle, intellectuelle, artistique, politique à l'Oflag, nous avons vu les prisonniers agir et réagir les uns au contact des autres.

(1) Pages 65 à 69.

De nombreux aspects n'ont point encore été présentés. Les uns se rapportent à la vie d'avant-guerre; ce sont les groupements d'affinités, dans lesquels les prisonniers se retrouvent en des souvenirs communs, pour se détendre, se former et se cultiver. D'autres concernent uniquement l'organisation des loisirs, la lutte contre l'inaction funeste au long d'interminables journées. D'autres encore, et c'est le cas de la presse locale, veulent orienter la culture, la distraction, ou servir de chronique. Les problèmes suscités par la vie économique et financière seront présentés; les échanges y empruntent parfois la forme primitive du troc, et les tractations se font alors en nature. Enfin, la gent prisonnière, malgré des heures difficiles, s'exerce à la charité. Nous achèverons donc cette analyse par un coup d'œil sur l'Entraide au camp.

GROUPEMENTS D'AFFINITÉS

Il se forma des groupements par région d'origine, par profession. Le fait se vérifie à l'Oflag; et nous verrons successivement les groupements provinciaux et folkloriques, comme les groupements professionnels, dont les origines touchent à la vie civile. Il en est d'autres, auxquels la guerre nous a conduits, les groupements d'unités, au gré des incorporations de septembre 1939, selon les Centres de Mobilisation. Il existait au camp des isolés, capturés seuls au cours du combat, ou séparés de leurs camarades au hasard des colonnes. Mais il se trouvait aussi des éléments compacts ayant appartenu au même régiment, à la même grande unité; d'où l'éclosion d'amicales régimentaires.

Groupements provinciaux et folkloriques. — La Patrie était absente; pour combien de temps? D'instinct, dans les camps d'Allemagne, les prisonniers se regroupèrent. La petite patrie, la province, connut un regain d'intérêt. Dans les réunions qu'elle suscita, on pouvait plus facilement se reconnaître, échanger des nouvelles, apprendre à mieux découvrir des beautés que l'on soupçonnait à peine avant la guerre. L'Oflag vit se créer ainsi une multitude de groupes provinciaux et régionaux : Bretagne et Limousin, Normandie et Provence, Ile-de-France et Lyonnais, Pays Basque et Lorraine, Flandre et Pays Landais, Béarn et Bourgogne, Franche-Comté et Touraine, Berry et Gironde, Pays Nantais... Ces réunions, organisées d'abord pour se retrouver, échanger les renseignements reçus dans le courrier de France, parler de ses activités passées et futures, devinrent parfois de véritables centres de découverte du pays. Que de choses on ne connaissait pas, ou l'on connaissait mal! D'intéressants sujets y furent traités. Les conférences, données à l'ensemble d'un bloc ou du camp dans le cycle des « Pays de France », ne furent souvent que la consécration officielle et savante d'amicales causeries faites dans ces groupes provinciaux.

Parfois, des places étaient offertes à des camarades étrangers à la province, mais s'intéressant à elle, ou bien y possédant quelques membres de leur famille. J'ai souvenir d'une conférence qui fut ainsi présentée au Cercle « Paris-Ile-de-France » par Pierre Escoube, sur : « Le Quartier Latin

et ses fantômes ». Tout était bon qui pouvait tromper notre ennui, nous distraire en nous cultivant.

Cette floraison des groupes provinciaux donna le jour à des activités folkloriques remarquables. Parfois limitées à des réunions de caractère plus intime, elles permirent souvent à leurs animateurs de nous initier aux chants et aux danses régionaux, et de nous procurer d'impeccables séances.

Sous le signe des provinces de France, les réunions folkloriques se déroulèrent tout au long de la captivité, parfois même à l'insu des Allemands. C'est ainsi que j'ai relevé, fin juin 1942, une réunion des Nantais, en pleine période des sanctions Giraud (1). Certaines provinces, aux effectifs faibles, eurent une vie ralentie. D'autres, plus favorisées, multiplièrent à l'envi ces occasions de se retrouver et d'oublier un instant l'exil. Les Parisiens, les Lyonnais, les gens du Nord, les Girondins, les Bretons, bien d'autres encore, formaient une masse assez compacte pour susciter des collaborations nombreuses. Les activités se succédaient alors à cadence rapide. Les Girondins se retrouvaient souvent; coup sur coup, ils eurent deux réunions en septembre et novembre 1942; au cours de cette dernière séance, une causerie fut donnée par l'un d'eux sur les pêcheries du bassin d'Arcachon (2).

De renseignements trop rares, je ne puis conclure à la fréquence exacte de périodicité. Mais les camarades m'approuveront si j'avance que certains groupes firent preuve d'une activité persévérante et multiforme.

Les danses régionales connurent à l'Oflag une très grande vogue. Elles durent leur renommée à quelques prisonniers, véritables techniciens, qui furent les animateurs de cours de danses et surent rassembler de nombreux élèves. Les éléments les plus jeunes du Scoutisme Français fournirent aux groupes de danseurs les plus ardentes recrues.

Dès le camp de Gross-Born, les Basques se produisirent, à plusieurs reprises, entraînés par Émile Laxague, et ce fut, chaque fois, une véritable féerie. Ces coutumes locales portent avec elles une valeur humaine incontestable; elles contribuent à mieux faire aimer la petite patrie, image et reflet de la grande. Non content de se consacrer à l'exécution de spectacles soignés et applaudis, Laxague utilisa les colonnes d'« Écrit sur le Sable » pour apprendre aux camarades ce qu'étaient les danses basques, l'intérêt qu'elles portaient avec elles. C'était en 1941. Il achevait son article :

Un écrivain régionaliste a noté : le jour où sur les places publiques, le fandango aura cédé le pas à des déhanchements grotesques et lourds qu'on est allé chercher au pays des Peaux-Rouges, le jour où le jazz-band aura étouffé la grêle chanson de notre tchirula, où un poker morne sur le tapis vert d'un casino aura remplacé les libres jeux de notre peuple sur la place, ce jour-là, il n'y aura plus de pelotaris, plus de danseurs basques, mais ce jour-là il n'y aura plus de Pays Basque. Depuis la défaite, le peuple basque connaît un nouvel essor donné au régionalisme. Uni à ses provinces sœurs de France, il saura réagir noblement aux récentes blessures et reprendre sans effort son aspect d'autrefois (3).

(1) N. P. C., 27 juin 1942.

(2) N. P. C., 27 septembre et 29 novembre 1942.

(3) E. L. S., n° 8, 1^{er} août 1941.

A peine étions-nous arrivés au camp d'Arnswalde, les danses régionales connurent un nouvel essor. Mazo, les mardis et jeudis, de 9 heures à 10 heures, Victor Richard, les lundis et mercredis, aux mêmes heures, organisèrent de véritables cours qui groupèrent de nombreux amateurs. Ces cours eurent lieu d'abord au gymnase, puis, la saison étant belle, entre deux garages (1).

Au prix de tenaces efforts, l'un et l'autre parvinrent à de brillants résultats : secondés par des chefs de chorale, ils purent donner au camp, au mois d'août 1942, une remarquable démonstration de chants folkloriques et de danses régionales (2).

Bientôt, hélas ! toute dépense physique un peu poussée nous fut impossible. Il fallait mesurer nos forces ; la pesée mensuelle venait le démontrer. Les cours diminuèrent d'effectifs et de fréquence, jusqu'à disparaître complètement.

Comme les danses, les séances folkloriques eurent un très vif succès à l'Oflag. Elles apportaient aux représentations artistiques, musicales ou littéraires, un élément de variété, une atmosphère de détente très prisée des prisonniers.

Dès l'année 1940, au mois de septembre, au cours d'une séance récréative, les Bretons se produisirent dans un sketch apprécié. Des spectateurs, faute de sièges, durent rester debout et occuper le fond de la salle (3). Deux mois plus tard, la Provence se révélait, dans une soirée artistique remarquée (4).

Je n'ai point retrouvé de précisions sur les séances folkloriques au cours de l'année 1941 : les animateurs en ont-ils gardé trace aux pages de leurs carnets de souvenirs ? Il est certain que le pli était pris ; les spectacles folkloriques continuèrent.

En 1942, dès le mois de janvier, les Tourangeaux tinrent le plateau et charmèrent le camp par une grande soirée folklorique, la troisième si l'on s'en tient aux démonstrations importantes ; ils se proposaient de faire connaître et goûter aux camarades de l'Oflag les beautés et l'histoire de la Touraine (5).

C'est le 1^{er} mai 1942 que ces spectacles folkloriques connurent leur apogée. Un programme, vendu au profit du Centre d'Entraide, détaille l'ensemble de la manifestation sous le titre : « Première fête régionale de l'Oflag II D ».

Sur la couverture, une carte de la France, portant aux quatre angles les armes de la Bretagne, du Pays Basque, de la Bourgogne et de la Franche-Comté.

Le spectacle, monté par le Centre Régionaliste de France, est inspiré de l'art, des traditions, des costumes de quatre grandes provinces françaises. Quatre-vingts acteurs et quatre-vingt-dix choristes y participent. L'orchestre et la chorale du camp, sous la direction du capitaine Thimonnier, prêtent

(1) N. P. C., 1^{er} juin 1942.

(2) N. P. C., 23 août 1942.

(3) N. P. C., 23 septembre 1940.

(4) N. P. C., 17 novembre 1940.

(5) N. P. C., 24 janvier 1942.

leur concours, et aussi le jazz Paul Challine. La mise en scène est de Compaing de La Tour Girard et de André Sochal.

Ouverte par *la Marseillaise*, exécutée par l'orchestre du camp, la séance comporte essentiellement :

- un sketch franc-comtois de Louis Grosperin :
« La fête des Horloges à Besançon »;
- un sketch basque de Pierre Liou :
« Pelotaris et Contrebandiers basques »;
- un sketch bourguignon de Minard et Gigot :
« Quand les Chevaliers du Tastevin tiennent chapitre »;
- enfin un sketch breton de Maze et Prual :
« Souben a Lacz : Nuit de noces en Cornouailles ».

Pour relier entre eux ces morceaux de terroir, se déroule l'arabesque délicate d'airs régionaux : Chants et danses franc-comtois, *Sur la Promenade Micaud à Besançon*; *Le Jour de la Fête des Horloges*; *Face à la Citadelle*; *En bordure du Doubs*; chansons basques et béarnaises, harmonisées par Blanchard et Marquaux. Le spectateur est ensuite transporté sous une magnifique voûte, dans une pittoresque cave de Nuits-Saint-Georges; les longues tables, surchargées de victuailles pantagruéliques, offrent à la dégustation des centaines de grandissimes bouteilles; vrai supplice de Tantale pour le prisonnier famélique. Enfin le groupe breton paraît : venus de Pont-Aven, de Quimper, de Plougastel-Daoulas, de Pont-l'Abbé, quatre couples, avec leurs magnifiques costumes, chantent leur province, puis déroulent à nos yeux émerveillés leurs bals, leurs danses, leurs jabadaos, avec une élégance raffinée.

La soirée s'achève dans un triomphe. Le compositeur au pupitre, l'orchestre et la chorale du camp exécutent une « Rhapsodie sur des airs populaires français » : musique de René Thimonnier et paroles de Compaing de La Tour Girard (1). Splendide réussite qui laisse, une fois de plus, parfois nos lourds gardiens.

L'année 1943, les Basques, toujours très applaudis, reparurent avec une nouvelle séance folklorique (2). Au mois de juillet, un « Voyage en pays folklorique », réunit les animateurs de plusieurs provinces françaises. Paris d'abord, puisque la capitale, elle aussi, possède tout un folklore très attachant. Nous fûmes ensuite transportés dans une auberge berrichonne; et puis, avec Carliez en Père Magloire, flanqué de sa femme, en l'occurrence Hirigoyen, il nous fut donné de gagner la Normandie et d'applaudir un sketch savoureux. La fête s'acheva en Provence, avec Dieu le Père-Honorat et l'Ange-Phips : « Le Monde, au lendemain de la création », était présenté avec un tel humour que les bravos crépitèrent (3).

(1) E. L. S., n° 50, Oflag II D, Geprüft, n° 18.

(2) N. P. C., 12 janvier 1943.

(3) E. L. S., n° 33, 15 juillet 1943.

Les froides journées d'hiver n'étaient guère propices aux festivités dans notre théâtre-garage d'Arnswalde. Les Lyonnais tournèrent la difficulté en donnant, dans un bloc, au mois de janvier 1944, sous l'impulsion de Mouisset, une séance de véritable Guignol (1).

Au mois d'avril, la température étant redevenue plus clémente, les Basques, une fois de plus, reparurent. Dans une belle séance, deux jours consécutifs, ils nous permirent une évasion de « Deux Heures en Espagne », revue qu'ils venaient de monter de toutes pièces (2).

Groupements professionnels. — A côté de réunions sous le signe de la détente, existaient au camp des groupements nombreux qui, sans dédaigner les séances de relâchement et d'amitié, consacraient une part respectable d'efforts à l'étude des problèmes de la profession. Ainsi en allait-il du Cercle Technique, du Cercle Colonial, du groupe des Ingénieurs Chimistes, du groupe des Centraux, de celui des Mineurs, et de beaucoup d'autres encore, sans omettre l'activité multiforme de l'imposant rassemblement des Instituteurs de l'Oflag.

Au Cercle Technique, l'ingénieur Lambert anime les réunions, amicalement secondé par André Laporte, membre du bureau du Cercle, en qualité de Président des mineurs de l'Oflag.

Le Cercle Colonial est l'un des plus vivants. André Laporte écrit modestement :

Mes qualités de mineur et de géologue me firent adopter par le Cercle Colonial, et sacrer grand spécialiste des richesses minérales de l'Empire Français; c'est ainsi qu'on me vit sévir à presque toutes les Expositions Coloniales et parler avec conviction, à défaut de compétence, d'un tas de choses que je ne connaissais pas et pour lesquelles je n'avais que des notions livresques. Ce qui m'amuse aujourd'hui, c'est que mon boniment devait être assez persuasif puisque les camarades me demandaient si j'avais été à Madagascar, en Indochine, au Congo; alors que je n'ai jamais dépassé l'Afrique du Nord (3).

En fait, Laporte fut de toutes les Expositions Coloniales. Et leur brillant succès reste un gage que les « notions livresques » du géologue demeuraient attrayantes et convaincantes.

De leur côté, les « Ingénieurs Chimistes » s'étaient regroupés. La « Société Chimique de France », depuis la patrie lointaine, était représentée par une « Section de Gross-Born », puis une « Section d'Arnswalde ». Le travail s'y révéla fructueux. Pendant plus de deux ans, une trentaine de conférences y furent prononcées (4).

Eux aussi, les « Centraux » se montrent assidus à leurs réunions d'études. De temps en temps, — qui songerait à leur en faire reproche? — ils se rassemblent pour se distraire, mais aussi pour se cultiver. J'ai sous les yeux le programme d'une réunion, en 1944, au cours de laquelle, à côté de tours

(1) N. P. C., 8 janvier 1944.

(2) IMBERT : 15 avril 1944.

(3) André LAPORTE.

(4) André MICHEL.

de chant et de sketches, les Centraux s'octroyèrent le plaisir d'entendre le *Nocturne pour piano et violoncelle* de Flageollet; l'*Élégie pour piano et violoncelle* de G. Fauré; un *Triptyque pour piano* de Flageollet, et l'*Étude en la mineur* de Chopin. Weinstein, accompagné par Beauvais, les charma de sa chaude voix de ténor, en des airs d'opéras ou des chansons napolitaines soutenues par la guitare de Perron.

Un certain temps, le Cercle des « Mineurs », présidé par André Laporte, fut le centre d'activités assez brillantes. Ancien élève de l'École des Mines d'Alès, Laporte y mettait tout son dévouement et tout son talent. Par bonheur pour les membres de ce cercle, le rapatriement des Charbonniers vint amenuiser singulièrement les possibilités des Mineurs; ce fut l'entrée en léthargie pour le reste de la captivité.

D'autres groupements professionnels allaient de pair. Sans prétendre les dénombrer, je voudrais, en terminant, redire un mot de l'effort accompli, pendant notre séjour en Allemagne, par les membres de l'Enseignement Primaire. Les Instituteurs, nous avons eu l'occasion de le constater, animèrent l'Oflag, en maintes circonstances; ils marquèrent la vie du camp par leur masse compacte et firent preuve d'une tenace activité. Après avoir œuvré pour s'enrichir et perfectionner leurs méthodes pédagogiques, ils tinrent, à la fin de 1944, à faire le bilan de leurs efforts et voulurent, par une consultation générale de leurs membres, préciser l'état d'âme dans lequel ils se trouvaient. A la demande de la Croix Rouge (Fonds d'Entraide aux Étudiants Prisonniers), ils lancèrent une enquête sur les « Tendances actuelles de l'Université = Enseignement Primaire ». Elle s'acheva par un rapport dont un exemplaire fut remis au Commandement allemand pour être adressé à la Croix Rouge Internationale de Genève. Je n'ai pu vérifier si le document était parvenu à destination. Mais l'un des rapporteurs a bien voulu me l'offrir, ce qui me permet d'en relever les lignes directrices. Ce texte, par surcroît, fait la preuve que le camp comptait encore, fin 1944, 389 camarades inscrits au groupe des Instituteurs.

Dans l'Avant-Propos, le but poursuivi par l'enquête est indiqué.

Les membres de l'Université ayant à charge l'éducation de la génération montante sont particulièrement sensibles aux événements que nous traversons. Leur état d'esprit, aiguë par une captivité qui se prolonge, a incité la plupart d'entre eux à réfléchir aux questions essentielles intéressant leur profession, à vouloir comprendre les problèmes nouveaux qui se posent et à se prononcer sur les réformes à entreprendre dans l'Université. Les études faites depuis quatre ans le furent sans préoccupation d'ordre logique rigoureux incompatible avec les vicissitudes de notre vie de prisonnier. Pour matérialiser la synthèse de ces études, il restait à dégager les tendances actuelles, les idées-forces qui les animent.

C'est dans cet esprit que furent lancés parmi les membres de l'Enseignement Primaire trois questionnaires :

1^o Idées directrices communes aux différents ordres de l'enseignement. L'enquête note l'unanimité pour les tendances démocratiques de l'école, la sélection scolaire et la gratuité. 88 p. 100 des votants sont partisans de liens entre l'Université et les mouvements de Jeunes, et souhaitent une éducation post-scolaire fortement organisée.

2^o Aspirations particulières aux membres de l'Enseignement Primaire.

Pour une très forte majorité, le monopole de l'enseignement est une nécessité, l'École Normale primaire est indispensable, comme l'enseignement post-scolaire. Les deux tiers des votants désirent une « laïcité conquérante ». Les éducateurs français rejettent l'idée d'une rénovation complète et brutale de l'école, tout en désirant utiliser dans une large mesure les méthodes de l'école nouvelle.

3° Tendances des instituteurs titulaires d'un Cours Complémentaire. Les Cours Complémentaires doivent être maintenus, assimilés aux établissements du deuxième degré, transformés, pour les plus importants au moins, en Collèges Modernes, leur personnel enseignant recruté dans un cadre départemental.

Le rapport s'achève par une conclusion d'ensemble :

Principes fondamentaux : l'École doit conserver ses tendances démocratiques; former un individu complet (homme, travailleur et citoyen), grâce au monopole. Un idéal laïque, dynamique et conquérant, semble souhaitable.

Problèmes de l'enseignement : Les votants désirent que l'enseignement normal soit donné jusqu'à quinze ans, et l'enseignement post-scolaire obligatoire de quinze à dix-huit ans. Les Cours Complémentaires sont à maintenir, notamment en vue du recrutement rural des Instituteurs.

En résumé,

défiance de la généralité des instituteurs de ce camp vis-à-vis de l'esprit qui guida la réforme de l'enseignement de 1941. Dans une corporation indifférente à la notion de liberté d'enseignement comme l'était celle des instituteurs français de 1939, il est symptomatique que l'idée de monopole ait pu faire un tel chemin... Ce referendum confirme de façon éclatante la persistance et la vitalité des principes qu'ont posés Jules Ferry et ses collaborateurs et qui furent ceux de l'École publique française depuis sa fondation (1).

Simple enquête sans doute; mais qui demeure le résultat des « études faites depuis quatre ans » par plus de quatre cents prisonniers de l'Oflag II D-II B.

Amicales régimentaires et groupements d'Armes. — Ces groupes étaient très nombreux. De temps en temps, une manifestation organisée par une Arme avait lieu : Infanterie, Cavalerie, Artillerie, Génie. Le plus souvent, les rassemblements étaient plus intimes, à une échelle plus modeste.

Tantôt, nous apprenions qu'une réunion était organisée pour les officiers ayant leur résidence au Maroc (2). Tantôt les « Turcos », tirailleurs algériens, tunisiens, marocains, fêtaient le centenaire de la création de la troupe indigène d'Afrique du Nord, leur ancêtre. Orchestre, chœurs et décoration restituait le cadre et l'ambiance de l'Afrique lointaine. Une fois, le colonel Vendeur, « en un bref et vivant historique, retrace un siècle d'histoire des Tirailleurs, depuis les groupes francs de Yusuf créés en 1841 ». Le Commandant français du camp, — c'était alors le colonel Gruyer, —

(1) D'après le document offert par un des rapporteurs.

(2) B. I. S., n° 2, 15 avril 1941.

préside (1). L'année suivante, les Tirailleurs, à nouveau rassemblés, fêtent le jour des Rois (2).

Les Algériens se réunissent de leur côté, en plus d'une circonstance, sous la présidence du colonel Arnaud (3).

Les Écoles Militaires, où les officiers d'active acquièrent leurs premiers galons, forment aussi des groupes suivis. Les Saint-Maixentais sont fidèles à se rassembler et celui qui anime leur groupe, le commandant Le Vilain, garde un vivant espoir; il sait le communiquer à ceux qui l'entourent (4).

Même zèle chez les cavaliers et les artilleurs.

De tous les groupes militaires, celui des Saint-Cyriens fut probablement le plus ardent et le plus imposant. Avec fidélité, on y célèbre le « 2 S ». C'est l'occasion d'évoquer les temps passés avec leur cortège de souvenirs, de regrets et de joies; de marquer le présent d'une pointe de mélancolie, d'envisager l'avenir avec espérance. En décembre 1941, « plus de 220 Saint-Cyriens, rien que pour la garnison de Gross-Born ». La conclusion?... un « Pékin » chanté debout par toute l'assistance (5). Deux ans plus tard, en même occasion, même festivité. « Écrit sur le Sable », dans un article parfois ironique, consacre à cet épisode de la vie sociale du camp une de ses pages ;

Les Saint-Cyriens ont fêté, comme à l'habitude, l'anniversaire d'Austerlitz. On ne saurait dire que ce fut très gai; ni les circonstances, ni le cadre ne se prêtaient à la plaisanterie. Et ce que M. le colonel Noguier, dans son allocution, a appelé heureusement « l'humour militaire », sonne lui-même assez lugubrement dans un camp de prisonniers. Il n'empêche que les traditions doivent être respectées... et elles le furent. Par une réaction naturelle de défense, les auteurs de la revue ont cherché un réconfort dans l'histoire glorieuse de l'École. Depuis les demoiselles que gardait avec vigilance M^{me} de Maintenon, jusqu'au plus jeune « bazar », que de chahuts, de brimades plus ou moins plaisantes, que de sacrifices aussi! Sacrifices consentis généreusement pour la plus grande gloire de la France. Le double aspect de gaminerie et d'héroïsme a été bien traduit par un sketch où étaient évoquées les grandes heures de Saint-Cyr. On termina la séance, comme il se doit, par le « pékin de bahut », et jamais les voix n'eurent plus de ferveur qu'en proclamant « nous t'attendons tous! » (6).

Les loisirs dirigés de l'éducation moderne de la jeunesse permirent à un certain nombre de prisonniers de s'initier au scoutisme. Nombreux, les anciens se retrouvent au camp, des trois fédérations. A l'imitation de la France libre, ils constituent à l'Oflag le groupement, vivant et sympathique, du Scoutisme Français, si vivant et si sympathique qu'il attirera des adeptes en la personne de camarades désireux d'en connaître les méthodes, d'en éprouver la valeur éducative et pédagogique.

Jusqu'aux « popotes », qui forment, elles aussi, des groupements d'affinités, les plus faibles par leurs effectifs, les plus importants par leur nombre et leur activité quotidienne; au point qu'elles constituent la cellule initiale

(1) E. L. S., n° 4, 1^{er} juin 1941.

(2) E. L. S., n° 17, 14 janvier 1942.

(3) E. L. S., n° 38-39, décembre 1943-janvier 1944.

(4) Même référence.

(5) E. L. S., n° 17, 14 janvier 1942.

(6) E. L. S., n° 38-39, décembre 1943-janvier 1944.

de toute organisation de prisonniers. Voici comment le colonel Malgorn les dépeint :

Ce fut cependant, dès le début, que se nouèrent ces robustes amitiés qui devaient résister aux difficultés de la vie en vase clos que nous allions mener pendant cinq ans. Déjà, l'élément « popote », cellule élémentaire du camp, prenait corps. Groupés par sympathie, ou simplement réunis au hasard de la route, ayant partagé le même morceau de pain ou bu au même puits le long du chemin, des camarades hier étrangers l'un à l'autre, allaient former cette association qui devait remplacer la famille absente. Camarades de popote, vous fûtes, les uns pour les autres, les confidents discrets des joies et des peines (1).

A ce titre, elles comptent, à la toute première place, dans les activités économiques et sociales du camp.

ORGANISATION DES LOISIRS

Plus encore en Oflag qu'en Stalag, parce que les prisonniers s'y trouvaient condamnés au désœuvrement, la captivité fut douloureuse. L'oisiveté pèse singulièrement à des hommes dans la force de l'âge, marqués par l'activisme dévorant de l'avant-guerre, arrachés tout à coup aux journées atrocement pleines de mai et juin 1940.

S'occuper, tel est le premier objectif; il faut l'atteindre à tout prix.

Il fallait tuer le temps coûte que coûte, écrit un camarade. Celui qui n'avait pas d'occupations était « fichu ». Nous avons connu les joueurs de bridge, de poker, de pétanque, les bricoleurs, les peintres, les lecteurs de romans policiers, les conférenciers, les professeurs, etc. Il faudrait ajouter les commères, c'est-à-dire les col-porteurs de « bobards », et quelques autres passe-temps : les musiciens, les acteurs... (2).

Dès le mois d'août 1940, sous le titre : Distractions au camp, je tentai de consigner les efforts entrepris pour tromper notre ennui.

Il y a, en dehors des repas et du repos, des heures de détente. Quelques misanthropes disent qu'il est criminel de se distraire, tandis que familles et pays sont dans l'angoisse. Ils sont peu suivis; il faut se maintenir en santé, physique et morale, et chasser le « cafard ». Les uns font des réussites, engagent des parties de cartes, dont l'enjeu est une tournée à la cantine; la réussite gagnée ne serait-elle pas le présage d'une prochaine libération? D'autres s'adonnent à la lecture, un peu de tout, des livres recueillis au hasard des étapes et trainés jusqu'au camp. D'autres se livrent à la peinture : le cantinier nous vend du papier à dessin, des crayons de couleurs genre pastel, des boîtes d'aquarelle. Plusieurs se révèlent aquarellistes distingués, se découvrent de réels talents. Bien monotones pourtant sont les horizons qui nous entourent, et bien pauvre la poésie des miradors, des baraques et des barbelés! Les fumeurs invétérés manquent de tabac : successivement ils essayent le serpolet, les aiguilles de pin. Mais les allumettes sont aussi rares, comme d'ailleurs l'essence, les pierres à briquet ou l'amadou. Pour économiser les allumettes, on fume « par vagues ». Les penseurs, dans leur apparente inaction, demeurent une énigme. Les dormeurs, à peine levés pour l'appel, pratiquent après le repas une sieste de digestion. D'autres enfin rédigent des carnets de notes, et tous les genres sont en

(1) Rapport au Ministère des Anciens Combattants.

(2) André LAPORTE.

honneur, depuis l'agenda chronologique, sec comme un herbier, jusqu'au « carnet-fleuve »; excellent moyen de tuer le temps. En dernière heure, des tournois de bridge s'organisent dans le bloc, bientôt, dit-on, dans le camp (1).

Très vite en effet, *des jeux* furent lancés, et, en tout premier lieu, des tournois de bridge et d'échecs; il n'est guère de chambre au camp qui ne possède son équipe de bridge, de journée où cette équipe ne s'entraîne, de semaine où elle ne rencontre les meilleurs joueurs des baraques voisines, de mois où ne s'affrontent, en des tournois fameux, les plus brillants de chaque bloc. En octobre 1940, tournois de bridge et jeux de dames se déroulent fébrilement à la cantine; mais les sportifs conservent leur ferveur pour le stade : Davidovitch entraîne son équipe et lui révèle les derniers secrets de la science du foot-ball; l'international Caillet guide les amateurs de basket. Les spectateurs encouragent de leurs clameurs les hauts faits des futurs champions (2).

« Écrit sur le Sable », dans sa rubrique : « Les jeux du camp », à la fin de chacun de ses numéros, relate fidèlement les rencontres les plus fameuses. Le palmarès se poursuit, presque à l'infini. Les concurrents s'entraînent avec passion. Les uns pratiquent Albaran, les autres empruntent leur technique à Culberston. Un joueur, en mal de passer maître, demande un jour à la bibliothèque, pour se perfectionner dans la science du bridge, le « Discours de la méthode des cartes (*sic*) ». Et ce, sans rire!

Que de temps perdu! diront les misanthropes. Que de temps gagné! répondront de nombreux prisonniers. C'est en partie à ces activités mineures qu'ils durent de conserver leur équilibre mental, et de « lutter contre la montre ».

Moins généralisés dans le camp, les échecs possédaient d'ardents adeptes, entraînés par l'exemple contagieux du lieutenant Viaud, champion avant la guerre. Là aussi, matches entre chambres, entre baraques, entre blocs occupent les loisirs forcés des spécialistes. Des tournois s'organisent. A chaque fois, le clou de la manifestation est marqué par une démonstration de Viaud.

« Une séance de parties simultanées d'échecs faite au bloc III par le lieutenant Viaud se termine par neuf parties gagnées, quatre nulles et deux perdues sur quinze parties jouées » (3). Mais, au contact d'un tel maître, les joueurs du camp réalisent de sérieux progrès. Adieu « l'amateurisme »! Ils sont bientôt de véritables professionnels; on en peut juger par les résultats des nouveaux tournois :

7 septembre	Bloc II	: 35 joueurs contre lui	22	1	12
14 septembre	Bloc III	: 31 joueurs contre lui	18	3	10
28 septembre	Bloc I-IV	: à faire (4).			

Et, dans le numéro suivant d' « Écrit sur le Sable » :

Le lieutenant Viaud a terminé le dimanche 28 septembre sa tournée de démonstration d'échecs, au bloc I-IV. Trente-quatre joueurs : 21 parties gagnées, 5 parties

(1) N. P. C., 24 août 1940.

(2) N. P. C., 2 octobre 1940.

(3) E. L. S., n° 2, 15 avril 1941.

(4) E. L. S., n° 11, 25 septembre 1941.

nulles, 8 parties perdues, 4 h. 15 de jeu. En trois séances, Viaud a disputé 100 parties; il en a laissé trente à ses adversaires. L'entraînement se poursuit dans le camp, car il prépare sa revanche (1).

Cette revanche ne se fit pas attendre. Le dimanche 19 octobre 1941, nouvelle séance de « simultanées », avec une sélection de joueurs, ceux qui avaient déjà battu le lieutenant Viaud.

Les uns après les autres, les rois s'inclinèrent en signe d'abandon et, après 3 h. 30 de jeu, Krick restait seul et son abandon clôturait ce match sur le résultat de 24 parties gagnées et 4 perdues pour le lieutenant Viaud (2).

Triomphe incontestable du maître, malgré les efforts des disciples. Rien d'étonnant que Viaud soit appelé à enseigner les principes des échecs aux camarades désireux de s'initier ou de se perfectionner dans ce jeu passionnant.

« Écrit sur le Sable » ne laisse sortir aucun numéro sans proposer à l'ensemble du camp des jeux d'esprit où figurent, en bonne place, des problèmes de bridge et d'échecs. Le numéro suivant fournit aux chercheurs les meilleures solutions. Parmi les jeux d'esprit défilent tour à tour charades, devinettes, proverbes cachés, anagrammes, mots carrés, métagrammes, mots carrés syllabiques, logogripes, mots en triangle, reconstructions, énigmes, carrés magiques, acrostiches, cryptarithmie, que sais-je encore?...

Dans son n° 18, — est-ce un signe de désaffection des prisonniers pour ce jeu? — « Écrit sur le Sable » informe ses lecteurs qu'il accueillera toujours très volontiers les problèmes de bridge à insérer dans ses colonnes (3). Cette annonce entraîne un regain d'intérêt. Au n° 19, organisation par H. Villien d'un « grand tournoi de dames-express individuel » (4). Puis, dans les n°s 23 à 27, un tournoi d'échecs.

Les organisateurs des pages intitulées « les jeux du camp » surent maintenir l'intérêt des chercheurs pendant toute la durée du journal, notamment avec les problèmes d'échecs, grâce à l'impulsion donnée à ce jeu par Viaud. Le bridge, — après avoir connu un sommeil de six mois pendant le second semestre 1941 — reprit sa place dans « Écrit sur le Sable » et la conserva jusqu'à la fin.

Quelques *détentes* au camp : Il n'y avait pas deux semaines que nous étions à Gross-Born, qu'entraîna en action un « Comité des Fêtes ». Au bloc III, il comprenait, dès ses débuts, le sous-lieutenant Monvoisin, groupant autour de lui chanteurs et musiciens, et le capitaine Chaperon, rassemblant un groupe théâtral (5). En parlant des sports ou des activités artistiques, nous avons déjà saisi l'occasion de présenter plusieurs de ces détente. Je voudrais signaler ici quelques activités qui n'ont point encore trouvé place dans ce travail, et qui représentaient, pour l'ensemble des prisonniers, ou pour tel ou tel groupe, un agréable passe-temps.

(1) N° 12, 10 octobre 1941.

(2) E. L. S., n° 13, 28 octobre 1941.

(3) 29 janvier 1942.

(4) Février 1942.

(5) N. P. C., 2 juillet 1940.

Certaines d'entre elles rejoignent la forme artisanale : ainsi la construction des modèles réduits. Efforts marqués d'une telle persévérance qu'il y eut, à plusieurs reprises, des concours de planeurs dans le camp. Il nous fut donné d'assister à des manifestations réussies. On pourrait y joindre les fabricants de cerfs-volants, dont les appareils perfectionnés firent, à l'automne 1941, leur apparition dans le ciel de Poméranie (1).

D'autres concernent davantage le domaine intellectuel. Ainsi

les deux audiences du procès de Julien Sorel, au cours desquelles le capitaine Hamelin, avocat à la Cour d'Appel de Paris, assumait, avec un égal bonheur, la double charge du réquisitoire et de la défense. Les deux audiences se terminèrent sur deux verdicts plutôt contradictoires : vingt ans de travaux forcés et cinq ans de réclusion. L'inculpé étant défunt de longue date, l'important n'est-il pas que nous ayons été distraits agréablement (2) ?

D'autres restent spécifiquement artistiques et demeurent un des succès folkloriques du camp. Ainsi les séances remarquées du Guignol lyonnais :

Lyon a convié le grand public aux ébats de ses poupées. Les deux pièces présentées par Mouisset : « la Redingote » et « le Déménagement » appartiennent au vieux répertoire classique. Guignol authentique : décor ensoleillé d'Armand, costumes chatoyants et têtes de bois sculpté. Doigts experts, voix exercées. La trogne rubiconde de Gnafron, enluminée par le Beaujolais, rayonnait au milieu des autres marionnettes et Imbert lui prêtait un accent à tromper les canuts de la Croix Rousse. Tentative pas entièrement convaincante : action peu mouvementée, lenteur du parler local, texte trop connu ? Ceux qui venaient retrouver les enchantements de l'enfance, attendaient un Guignol plus impertinent, à la verve et aux coups de bâton vengeurs (3).

D'autres enfin se rattachent délibérément au domaine de la farce. On peut classer dans cette dernière catégorie les activités mystérieuses de l'agence « Colgo ». Colgo est l'œuvre de deux farceurs, de La Colombe et Gautier, qui montent, au bloc III, en 1940, une agence. Un beau jour sont clandestinement posés aux lavabos, à la cantine, sur les cloisons des baraques, aux W.-C., une centaine de papillons aux lettres bleues et rouges ; C. O. L. G. O. Le lendemain, défilé de cinq hommes-sandwiches dans le bloc ; ils portent les cinq mêmes lettres, sur le ventre et sur le dos. Des passe-montagnes cachent leur figure ; ils sont méconnaissables. Bientôt paraît à la cantine, parmi les avis officiels, une annonce ainsi rédigée :

Étudiants ! Pourquoi vous fatiguer à prendre des notes en suivant les cours de l'Université ? Confiez donc ce soin à une agence spécialisée ! Vous écouterez sans fatigue et aurez le soir même le texte du cours. Tarif : notes succinctes mais substantielles 0,50 RM ; les mêmes (lisibles) 1 R. M. ; compte rendu complet 2 RM ; supplément de 25 p. 100 pour le Droit Romain.

Au milieu des rires, l'affaire semble sérieuse à quelques prisonniers, qui viennent discuter les prix. Un beau jour, La Hamayde demande à

(1) E. L. S., n° 12, 10 octobre 1941.

(2) E. L. S., n° 33, 15 juillet 1943.

(3) E. L. S., n° 34, 22 août 1943.

l'Agence d'organiser la publicité d'une conférence qu'il se propose de faire sur les Ordres de Chevalerie. A sa grande fureur, il essuie un refus; un vrai tournoi d'affiches s'en suit :

L'Agence Colgo, agence sérieuse, ne rend compte que des conférences sérieuses. Elle avertit donc ses abonnés qu'elle ne donnera pas de compte rendu de la conférence de La Hamayde.

Réponse de La Hamayde :

L'Agence Colgo, sans traditions, ni passé, déclarant forfait, La Hamayde donnera lui-même à ceux qui voudront le compte rendu intégral de sa conférence.

Nouvelle affiche de Colgo :

Comment? L'Agence Colgo n'a pas de traditions ni de passé! Venez ce soir à la conférence de La Hamayde : vous pourrez en juger. Signé : ROLAND, D'ARTAGNAN, ANNE DE BRETAGNE, général CHANGARNIER, général FAIDHERBE, etc. Tous anciens clients de l'Agence Colgo.

L'heure de la conférence arrivée, salle comble. Escoube, vigilant gardien de la salle des cours, est très inquiet. Le Recteur Baticle, qui veille quotidiennement à ce que tout soit sérieux, gagne la chaise présidentielle. Devant le conférencier? un banc vide; partout ailleurs, on s'écrase. La Hamayde, obligé d'entrer par une fenêtre, commence. A la deuxième phrase, sonnerie de trompette, par Lebrun, dans le tambour d'entrée. Deux halbardiers, le visage peint en vert, viennent, tels deux spectres, se placer de chaque côté du conférencier. Une ou deux phrases : nouvelle sonnerie de trompette. Le héraut d'armes annonce : « Le Chevalier Roland ». Un cavalier, à demi-nu, avec une peau de mouton, et un cor en carton, vient s'asseoir, très digne, au premier rang. La Hamayde tente d'enchaîner : deux phrases plus loin, la trompette retentit de nouveau; Anne de Bretagne, en hennin et corsage décolleté, fait son entrée. Puis c'est le tour de d'Artagnan, des généraux Changarnier et Faidherbe. On n'entend plus l'orateur; des huées, des cris. Les « clients » de l'Agence Colgo interviennent, portent la contradiction. Tout le monde est ravi. Colgo est vraiment lancé.

Une autre fois, c'était le 31 mars 1941, un camarade reçoit du lait de Saïgon. Un prospectus l'accompagne; une face est en anglais, l'autre en chinois. On remet le document à l'Agence. Le lendemain, 1^{er} avril, le prospectus est affiché, côté chinois, accompagné de sa « traduction ». Elle donne à peu près ceci :

Message de la maréchale Tchang Kaï Tchek
à la Société des Nations

La Maréchale émet le vœu que les Prisonniers de Guerre soient traités plus humainement. Elle demande, en particulier...

... Suivent des requêtes très raisonnables, concernant le courrier, les colis, etc. Une fois accrochés par le caractère sérieux des premières instances, le document poursuit :

4^o Suppression des barbelés et des miradors, remplacés par des terrains de sport.

Le prospectus portait ensuite un certain nombre de chiffres, donnant les doses de lait à employer pour les nourrissons, les enfants, les adultes. La « traduction » est la suivante :

En accord avec Sa Majesté le Mikado, la Maréchale a obtenu l'envoi de trains de geishas (1) pour distraire les prisonniers. Le train destiné à l'Oflag II D arrivera bientôt, et les geishas seront ainsi réparties :

- 1 pour 2 sous-lieutenants;
- 1 pour 4 lieutenants;
- 1 pour 10 capitaines;
- 1 pour 425 officiers supérieurs.

Grand amusement des commandants à l'esprit jeune!

Par la suite, les manifestations de l'activité Colgo se multiplièrent. Citons-en une encore. A la demande d'Hamelin, Colgo se charge de la préparation d'un match de foot-ball qui doit opposer les Lettres et le Droit. Affiches alternées de style et de graphisme : le Droit, sur parchemin et en gothique, lance un défi aux Lettres. Celles-ci répondent sur vélin et en écriture anglaise. Chaque jour, une interview imaginaire d'une personnalité : « Que pensez-vous du match ? » Colgo mobilise cent « choristes », pour applaudir et siffler le match; ce fut un franc succès.

Pendant longtemps, les Allemands furent sérieusement inquiets; le défilé des cinq « cagouleurs » dans le camp les avait tourmentés. Au cours d'une fouille, « la Fouine » découvrit enfin, dans les affaires de Gautier, tout le matériel de l'Agence Colgo. Il en profita pour se faire expliquer ce que c'était, car il n'y comprenait rien. Comprit-il mieux après? ce n'est pas sûr. L'essentiel était que le camp s'amusât! (2).

La Kermesse. — Depuis un an déjà, nous étions prisonniers. En France, beaucoup de misères, provoquées par la guerre et l'occupation, réclamaient une aide urgente. Le Secours National avait été organisé pour subvenir, en partie, aux immenses besoins des malheureux. L'Oflag II D se devait de faire un effort, de participer à cette croisade. A la demande du Colonel Doyen, une grande kermesse fut lancée par « Écrit sur le Sable » :

Pour répondre à l'appel du colonel Gruyer, Commandant français du camp, pour le Secours National, la Direction d'« Écrit sur le Sable » a décidé de donner aux fêtes qu'elle avait projeté d'organiser durant le mois d'août le caractère de fête de bienfaisance. Spectacles divers, cabaret, comédies, cirque, kermesse, jeux, danses et chants feront l'objet d'un programme qui paraîtra dans notre prochain numéro. Les recettes nettes que nous souhaitons importantes seront destinées au Secours National. Ainsi aux efforts individuels de tous ceux qui donneront à la collecte, — nombreux sont ceux qui le peuvent et le veulent, — aux recettes exceptionnelles qui peuvent, durant cette période de bienfaisance, venir grossir, par la participation de l'Oflag II D, la belle œuvre du Maréchal, votre journal joindra son effort. « Écrit sur le Sable » avec tous ses lecteurs, tous ses amis, après s'être donné la tâche d'être un reflet et un lien d'amitié, sera un prétexte à matérialiser la fraternité des Français et les liens qui nous unissent à nos frères libres. La Direction (3).

(1) Jeunes chanteuses et danseuses japonaises.

(2) D'après les renseignements fournis par GAUTIER.

(3) E. L. S., n° 7, 15 juillet 1941.

A la fin de ce chapitre, sous le titre : « Le camp au service de la charité », parmi de multiples manifestations de bienfaisance, nous reconnaitrons, chiffres à l'appui, la part de cette grande fête. Contentons-nous, pour le moment, d'en évoquer l'atmosphère distractive, d'en retracer les grandes lignes.

La Note de la Direction ne pouvait satisfaire la curiosité des prisonniers. Quelques pages plus loin, le même numéro du Journal fournissait des précisions : « Propos du flâneur, par Flip; dessins de Patt » (1).

La date en sera le 15 août, aux abords des terrains de sports des blocs I et II. On annonce, en fin de matinée, l'inauguration d'une statue, avec défilé des pompiers et Sociétés de l'Oflag, exhibition des gymnastes de la commune, discours, tombée du voile, musique. L'après-midi, kermesse proprement dite : sur les esplanades des blocs I et II, échoppes, loteries, jeux de massacre, chanteurs de rues, ménageries, marchands de frites, débits volants de boisson, courses au trésor, concours de planeurs, de jambes, de maillots, de groupes costumés, de musique. En soirée, trois spectacles : un gala de danses régionales, un cirque, et, cantine du bloc II, une troupe, formée des éléments des quatre blocs, dans un spectacle de cabaret (2).

Quinze jours plus tard, le Journal rappelait aux prisonniers que la Grande Kermesse approchait. Les dates étaient précisées : 20, 21 et 22 août. Les principales activités indiquées :

- des spectacles : cabaret, cirque, théâtre forain;
- des concours : rétrospective du maillot, l'Apollon 41, les planeurs;
- des attractions : luttes, jeux d'adresse, visions d'art (3).

Le 15 août, « Écrit sur le Sable » lançait un dernier appel :

L'aide apportée par le camp aux pauvres gens de France se poursuit. Voici venir la plus importante, et la dernière, de nos manifestations de solidarité avec la Patrie; la Kermesse organisée par « Écrit sur le Sable » se déroulera les 26, 27 et 28 août dans le cadre enchanteur de nos jardins à la française, de nos esplanades et de nos bois. Chacun pourra s'y distraire selon ses goûts. Ainsi, ceux qui auront été empêchés de donner au moment de la collecte, vont pouvoir le faire à cette occasion, tandis que les autres continueront leur bel effort, avec le même élan, le même dévouement.

Le froid approche. Notre offrande arrivera à temps pour permettre à l'Entraide d'Hiver du Maréchal de soulager des centaines de misères, de nourrir les bébés et de soigner leurs mamans, de réchauffer les vieux dont le fils est dans un lointain Stalag. Ainsi, tout en vous amusant, pensez à ceux qui souffrent; plus votre générosité sera grande, plus grand aussi sera le nombre de ceux que vous aurez contribué à secourir et peut-être à sauver. La Direction (4).

Manifestation de solidarité « la plus importante »? à coup sûr. « La dernière »? C'est autre chose! Du moins la dernière de la saison 1941, car l'hiver viendrait vite. Les ultimes préparatifs exigèrent quelques jours

(1) E. L. S., n° 7, 15 juillet 1941.

(2) N. P. C., 17 juillet 1941.

(3) E. L. S., n° 8, 1^{er} août 1941.

(4) E. L. S., n° 9, 15 août 1941.

supplémentaires. Enfin, la Kermesse s'ouvrit. Elle battait son plein du 24 au 28 août (1).

Un programme, ronéotypé au camp, renseignait les intéressés sur les diverses attractions. En voici le texte :

KERMESSE ORGANISÉE AU PROFIT DU SECOURS NATIONAL
PAR LE JOURNAL « ÉCRIT SUR LE SABLE »

Dimanche 24 août :

De 12 heures à 17 heures : Cantine du Bloc II : Exposition des planeurs engagés pour le 26.

Lundi 25 août :

De 9 h. 30 à 16 heures : Salle des Conférences du Bloc III : Exposition de peintures, suivie d'une vente aux enchères à 16 heures. Entrée libre.

Mardi 26 août :

15 h.	Stade du Bloc I	Concours de planeurs.
17 h.	Stade du Bloc II	Théâtre forain.
17 h. 30	Stade du Bloc II	Cirque.
19 h. 30	Cantine du Bloc II	Spectacle de cabaret.

Mercredi 27 août :

10 h.	Jardins du Bloc I	Inauguration.
13 h. 30	Stade du Bloc I	Départ de la course au trésor.
13 h. 45	Stade du Bloc II	Théâtre forain.
14 h.	Stade du Bloc I	Danses bretonnes.
15 h. 15	Stade du Bloc I	Concours de maillots de bains.
15 h. 30	Stade du Bloc II	Théâtre forain.
15 h. 45	Stade du Bloc II	Cirque.
16 h.	Stade du Bloc I	Concours d'Uniformes.
16 h. 15	Stade du Bloc II	Théâtre forain.
17 h.	Stade du Bloc I	Concours de l'Apollon Mirador.
17 h. 30	Stade du Bloc II	Cirque.
17 h. 45	Stade du Bloc II	Théâtre forain.
19 h. 30	Cantine du Bloc II	Spectacle de Cabaret.

Et, pendant tout l'après-midi, aux Blocs I et II :

Les lutteurs... Les chanteurs... Les diseurs de bonne aventure... La Guinguette... Le café chantant... Les jeux de petits chevaux... de boules... de quilles... de fléchettes... de massacre, etc.

Jeudi 28 août :

19 h. 30 Cantine du Bloc II Spectacle de Cabaret.

Et, pour voir tout cela, vous paierez :

— Au Cabaret :

Fauteuils réservés	10 RM
Bancs réservés.	5 —
Promenoir.	2 —

Nombre de places strictement limité.

Location au Journal à partir du jeudi 21 août, de 9 heures à 11 heures et de 15 heures à 18 heures.

(1) N. P. C., 24 août 1941.

— Au Cirque :

Places assises	2 RM
Places debout	1 — (au guichet).

— Au Théâtre Forain :

Places assises	1 RM
Places debout	0 50 (au guichet).

— Pour les autres attractions, prix divers.

En page 3 du programme, figurait le plan du terrain où se dérouleraient les festivités.

Succès si remarquable que le numéro suivant d' « Écrit sur le Sable » fut presque entièrement consacré au compte rendu de la Kermesse (1).

Un merci de la Direction à tous ceux qui avaient assuré le succès de la Kermesse, et au capitaine Frêche, l'organisateur de la victoire, ouvrait les colonnes.

... Il s'agissait, en venant en aide aux pauvres gens de France, d'affirmer, une fois de plus, par un geste, l'amour profond qui nous unit à la Patrie et le respect filial qui nous range derrière le Maréchal. Ce geste, vous l'avez voulu magnifique; soyez-en tous remerciés. La Direction (2).

Avant même la Kermesse, plusieurs activités du camp avaient apporté leur concours à cette œuvre de bienfaisance; voici la liste des festivités dont les bénéfices furent intégralement versés à la Caisse du Secours National.

11-13 juillet	Cantine Bloc II	Trois concerts de musique légère.
20 juillet	Blocs I-IV	Exposition : arts, aviation, agriculteurs français en Poméranie.
26 juillet	Bloc III	Guinguette Marpaz et Wallet.
30 juillet-3 août	Cantine Bloc II	Concert de musique française.
3 et 15 août	Bloc IV	Vente aux enchères.
3 au 16 août	{ « Clos du Lac » « Village en Bois »	Concours de Boulistes.
11-12 août	Bloc III	Exposition d'Agriculture.
26 août	Bloc III	Exposition de peinture et dessin.

Ainsi préludée, la Kermesse suivit.

Au « Cabaret-Croisière », les amateurs de voyages se pressent, qui voudraient s'évader vers les pays du soleil. Sur la scène de la cantine, un transatlantique de luxe. Le jazz Challine accompagne la chanson de la Kermesse, interprétée par Abry. Se succèdent ensuite, présentés par « Marinette-Marc » en matelot, M^{lle} Brienne, M^{lle} Debia, Phips en professeur de diction, Clauzon le caricaturiste, Imbert et Dejean les « trouffions » irrésistibles, Flipo et ses chansons montmartroises, l'illusionniste Mercier, prestidigitateur expert :

« Si vous voulez, faisons un rêve.
Le chant, la musique, l'humour,
La danse se relaient sans trêve.
Un décor magique se lève
Sur vos défunes amours. »

(1) E. L. S., n° 10, 10 septembre 1941.

(2) E. L. S., n° 10, 10 septembre 1941.

Au cours de la soirée, Jacquemart exécute un « pot-pourri de valses viennoises », avec chants de Villien; Challine dirige ses sketches musicaux et notamment le très applaudi « Voyage de la marquise ». Enfin, nous voici au Casino de Paris :

Huit boys en habit pervenche et pantalons gris composent des ensembles chorégraphiques de qualité, cependant que M^{lle} Debia, en robe de soie blanche, nœuds or aux épaules, goûte les joies du paso doble dans les bras de son danseur Cadic (1).

Les attractions sont des plus variées.

Le mardi, « Courses de Chevaux » : aux guichets du pari mutuel, les turfistes se pressent. Courses d'obstacles très suivies : « dé par dé, on arrive au poteau et c'est la ruée vers les guichets ». Le mercredi, nouveau succès de la réunion hippique, dans le cadre de la Cantine II. Le 28 août, clôture, avec le Grand Prix de Poméranie, doté de 125 RM. Le même jour,

trionphale inauguration, aux jardins du bloc II, du buste d'un Socrate moderne. Entraînés par la rutilante fanfare des pompiers qui jouait des airs dont l'à-propos fut très goûté, derrière nos vaillants chevaliers du feu et les athlètes des sociétés de gymnastique, marchaient M. le Maire, très digne, et les plus hautes personnalités militaires, maritimes et internationales. Si le discours de notre édile fut un peu gêné par la noblesse de son sujet, les vivats de la population suffirent à l'étoffer, et c'est au milieu de l'allégresse générale que s'envola le voile qui cachait à nos yeux impatients le masque évocateur, que d'irrespectueux enfants prirent pour un faune (2).

Selon les uns, il s'agissait d'un buste du commandant Rivain, Recteur de l'Université. Avec un imperturbable sérieux qui devait déclencher des rires irrésistibles, les Allemands assistaient à cette comédie avec tout leur État-Major, « l'Amiral » en tête, se demandant peut-être ce qu'ils faisaient en cette galère, mais figés dans un impressionnant garde-à-vous, digne d'une prise d'armes. Selon d'autres, il s'agissait du « buste de Schmidt; les officiels, s'apercevant de la méprise, gagnèrent prestement la sortie et eurent l'élégance de ne pas nous tenir rancune de cette plaisanterie » (3).

Ce fut, tout au cours de la journée, une véritable ruée vers les attractions : passe-boules, jeux de fléchettes, portraitistes, tireuse de cartes, chanteuse de rues, lutteurs et boxeurs de « l'Arène Oflagus », où Dubreuil faisait la parade, poids et altères, marchands de frites, guinguette avec un orchestre-musette où l'on peut consommer de la bière, stand de l'astronomie.

Aux « Trois Poteaux », dans une salle à l'atmosphère lourde de fumée, on se presse. Les organisateurs ont reconstitué l'ambiance d'un bouge avec sa clientèle, « la même Rutha et ses copines »...

Oh! ce n'était pas vraiment la gaieté, le rire. C'était plus et moins! Un étrange mélange d'anesthésie et d'entrain, de nostalgie et de griserie. C'était une évasion trouble. Ça a battu des records de recettes (4).

(1) E. L. S., n° 10, 10 septembre 1941.

(2) E. L. S., n° 10, 10 septembre 1941.

(3) C. E. A., n° 74, mai 1955.

(4) E. L. S., n° 10, 10 septembre 1941.

Le « Cirque » évoquait à la fois une arène d'Espagne et la place d'un village basque avec son fronton. Un vrai cirque, « avec sa foule qui vibre et son rire qui fuse et se propage ».

Il y avait un officier de marine; je t'assure qu'il n'aurait pas donné sa place pour les épaulettes d'amiral.

— Évolutions des Basques, avec leur fandango, notamment Laxague et Legault;

— Les clowns Bobby, Auguste et Alfred, aux prises avec M. Loyal, amusement simple, parodie sans amertume;

— Les acrobates Guiard, Bellan, Krumenacker;

— La corrida enfin : sérieuse d'abord, puis, ultime comédie, des amateurs sont réclamés par M. Loyal pour la mise à mort d'un second toro. Tous les gestes rituels, répétés exactement, mais en bouffe. Ce fut désohilant.

Il y eut aussi le « Concours du plus bel uniforme », la « course au trésor », exécutée par les gardiens de la course, faute de candidats! et la fameuse pièce « Le Secret des Pard'haillan », donnée au théâtre forain. Cette pièce avait été montée par Gautier pendant la drôle de guerre, pour le Théâtre aux Armées. Au camp, parce qu'elle lui paraissait trop sévère, Gautier lui donna un caractère burlesque, auquel chacun des acteurs s'empessa d'ajouter son improvisation.

La « Petite Aviation » du camp, « l'Aéroflage », sous l'impulsion du « Ministre de l'Air », le capitaine Lennuyeux, nous avait déjà offert, après les premières démonstrations de juin, un concours de durée le 10 juillet, et deux expositions de modèles réduits le 20 juillet et le 25 août. Le 27 août, les vents étant contraires, l'épreuve fut remise. Trois séries de lancers eurent lieu les 1^{er}, 2 et 3 septembre 1941. Malgré des conditions atmosphériques encore bien peu favorables, l'appareil n° 16 tint l'air pendant 54" 2/5 (Brulé-Mauger); l'appareil n° 37 remporta le prix de présentation (Nottet et Pierre).

En fin de journée, un météore, vulgairement connu sous le nom de pluie d'orage, dispersa brutalement la foule, et chacun rentra chez soi, les pieds fatigués comme après une vraie fête, mais content de s'être bien amusé et d'avoir fait une bonne œuvre (1).

Cette Kermesse, qui devait rapporter une somme splendide au Secours National, mérita les honneurs de la Presse française. Et la revue « La Vie universitaire, intellectuelle et artistique dans les camps de prisonniers français en Allemagne », se chargea de la signaler à l'admiration de tous (2).

(1) F. L. S., n° 10, 10 septembre 1941.

(2) Mars 1942, pages 19 à 24.

PRESSE LOCALE

L'un des moyens les plus commodes d'entrer en contact les uns avec les autres, malgré cette promiscuité de tous les instants, ce fut la presse. Il n'est guère de camp de prisonniers en Allemagne qui n'ait eu son journal. Parlant de cette floraison multiple, sous le titre « Nouvelle au Ronéo », Maurice Betz écrit :

L'abondance des loisirs et la diversité des compétences permettent de traiter les sujets les plus variés : de Balzac à la physique atomique, de l'apiculture à Claude Monet ou à la philosophie de Henri Poincaré. Dans les journaux des Oflag, le ton général est méditatif. Matériellement, les journaux de prisonniers dépendent du hasard des ressources de leur camp. Dans ce domaine comme ailleurs, une grande ingéniosité s'est dépensée. « Le Canard en K. G. » est entièrement imprimé à l'intérieur de l'Oflag XVII A. D'autres, plus modestes, se contentent de la Ronéo. Leur souci n'est point de durer — tout au contraire! — comme l'avoue par son titre « Écrit sur le Sable », journal de l'Oflag II D. Humbles feuilles, messages lointains, qui parviennent trop rarement jusqu'à nous. Un dessin, un poème, un titre, y trahissent parfois dans leur touchante gaucherie, mieux qu'un long article, le lourd secret de ces hommes (1).

Au cœur de l'article, une photographie représente un éventaire de journaux dont les titres chevauchent. Parmi les couvertures, celle d'« Écrit sur le Sable ».

Abondance des loisirs et diversité des compétences? C'est inconteste. Les prisonniers de l'Oflag II D-II B n'ont point attendu que la censure du camp les autorisât, tardivement, à expédier en France les numéros de leur journal, pour le produire. Quand « Écrit sur le Sable » fut lancé en mars 1941, son premier but était d'établir un lien plus étroit entre les camarades du camp.

Au fil des longs jours de la captivité naquirent ainsi plusieurs journaux : les uns disparurent très vite, tels des météores; les autres eurent une existence plus longue. On en peut compter quatre, en dehors des « feuilles politiques » citées au chapitre III. Ce fut, par ordre chronologique de lancement : « Le Ballon Captif », « Écrit sur le Sable », « Entre Nous » et « le Petit Déchaîné ».

Le Ballon Captif. — Si ma mémoire est fidèle, « le Ballon Captif » fut au départ un journal sportif. Mais, bien vite, ses colonnes s'ouvrirent, en marge des chroniques de sport, aux comptes rendus des séances théâtrales, cinématographiques, aux faits divers, voire à un feuilleton.

Si l'on en croit son confrère « Écrit sur le Sable », cet hebdomadaire, entièrement manuscrit, était une feuille satirique, polémique, agressive et bon enfant, très dans l'esprit français. On y savourait notamment la chronique sur « l'homme de la semaine », illustrée de caricatures, où le rédacteur en chef faisait l'éloge de l'officier s'étant le plus distingué depuis la parution du numéro précédent, du moins en principe (2).

(1) *Vrai*, n° 8, 15 avril 1942, page 10.

(2) *E. L. S.*, n° 36, 4 novembre 1943.

« Le Ballon Captif » fut fondé à l'Oflag II D, le 2 novembre 1940, par Max Goubaud, instituteur à Tanger. Dans le premier numéro, le fondateur du journal disait avec humour que, contrairement à l'habitude, il souhaitait courte vie au journal et qu'il avait choisi pour le lancer, le jour des morts. Le premier but que Goubaud poursuivait, à l'en croire, c'était de se créer une occupation.

Manuscrit, « le Ballon Captif » ne comptait qu'un seul exemplaire de chaque numéro : la feuille, qui mesurait environ 80 × 40 centimètres, fut d'abord divisée en quatre colonnes; plus tard, l'abondance des matières y fit ajouter « la cinquième colonne ». Chaque lundi, l'exemplaire était affiché à la cantine du bloc III pour l'Oflag II D, puis dans le gymnase quand nous fûmes transférés au camp d'Arnswalde. D'abord tiré des paillasses, le papier en fut ensuite régulièrement fourni par le P. C. du camp.

La première idée de Max Goubaud fut de parler des sports. Son journal rendait compte de toutes les manifestations sportives du camp : foot-ball, boules, tennis, avec des critiques appropriées. Généralement, Goubaud rédigeait lui-même les articles; plus tard, quand « le Ballon Captif » aborda d'autres problèmes, il arriva que le rédacteur en chef fit appel à des camarades.

A une date que je ne saurais préciser, assez rapidement semble-t-il, « le Ballon Captif » étendit son champ d'action; il en vint à parler de tout ce qui pouvait présenter un intérêt général dans le camp : tournois d'échecs et de bridge, cinéma, théâtre, expositions. Goubaud s'entoura de critiques en tous genres qui assistaient aux diverses manifestations, afin d'en rendre compte. Et cela n'allait pas toujours sans discussions. Ainsi, durant plusieurs semaines, une controverse fut engagée, dans les colonnes du journal, entre partisans et adversaires de la fresque de Lambert-Naudin, qui, au gymnase, ornait le maître-autel de notre chapelle. La rubrique artistique, en 1943-1944, bénéficia de plusieurs articles de Genaille sur la peinture.

Une des colonnes les plus goûtées était celle où figurait « l'homme de la semaine ». J'eus, une fois, cet honneur. Goubaud choisissait une « tête de turc » pour chacun de ses numéros. Un sportif s'était-il distingué? Un prisonnier avait-il fait parler de lui, attiré l'attention dans le camp? Il avait droit à l'insertion dans « le Ballon Captif ». Ce fut une véritable galerie de portraits où figurèrent à peu près toutes les « vedettes » du camp, à commencer par les Doyens des officiers ou l'aumônier. La victime était gentiment taquinée, à l'aide de renseignements recueillis auprès de ses camarades de chambre ou de ses amis. Et, comme en de nombreux journaux satiriques, on faisait parler « l'homme de la semaine », qui, bien entendu, n'avait point été interviewé. A côté de l'article, un croquis caricatural était placardé, souvent l'œuvre de Dubreil. Goubaud se réservait à peu près toujours la rédaction de l'article sur l'homme de la semaine; parfois il le fit composer par des camarades de chambre de l'intéressé, qui ne le ménageaient guère. Sans doute les rédacteurs ne dépassaient pas la note; car les victimes ne crièrent jamais au scandale.

Parut encore dans les colonnes du « Ballon Captif » un roman policier. Selon la meilleure tradition des romans-feuilletons, les auteurs créaient au fur et à mesure, d'un numéro à l'autre, les aventures rocambolesques du

policier Rouletasèche. Le roman finit, tel un feu d'artifice, par une catastrophe anéantissant tous les acteurs.

Bien entendu, « le Ballon Captif » eut à compter avec la censure. Si curieux que cela puisse nous paraître aujourd'hui, le journal lancé par Goubaud ne subit aucune censure pendant l'hiver 1940-41. Il était placardé le lundi au panneau d'affichage de la salle des conférences du bloc III; pour le lire, les camarades faisaient queue. Au bout de quelques mois, « le Ballon Captif » inséra dans ses colonnes des articles concernant la politique; ils suscitèrent certains remous dans le bloc, puis dans le camp. Aussi le Colonel Doyen des officiers exigea que les numéros lui fussent présentés avant tout affichage. Chose digne d'être relevée : « le Ballon Captif » fut donc soumis d'abord à la censure française. Mais il n'y eut jamais de coupures imposées par le P. C. français.

Peu de temps après, la censure allemande se mit en branle. Elle réclama, elle aussi, que chaque numéro du journal lui fût transmis au préalable. Ce fut le point de départ de difficultés nouvelles : le rédacteur en chef dut jouer d'astuce pour faire passer certains articles ou certains dessins. L'un des censeurs allemands, préposé à la lecture du « Ballon Captif », connaissait fort bien la langue française, beaucoup mieux que Rusher. Les réactions de la censure allemande furent parfois des plus curieuses. A plusieurs reprises, Goubaud dut supprimer tel ou tel article, tel ou tel dessin. Dans un numéro, « l'homme de la semaine » était un sportif. Le dessin le caricaturait le représentant porteur d'un maillot de sport avec les initiales : U. S. A., entendons : « Union Sportive d'Arnsvalde », du moins si l'on en croit les affirmations du rédacteur du journal. Ordre fut donné de supprimer le dessin tendancieux.

Dans un autre numéro, figuraient un certain nombre d'arbres penchés; c'était à l'époque de controverses très ardentes sur les œuvres picturales de Lambert-Naudin. M. Rusher prétendit que le dessin signifiait : « Le vent vient de l'Est »; il fallut supprimer le croquis.

Une autre fois encore, « le Ballon Captif » publiait un article sur la cuisine, qui s'achevait par cette phrase, d'apparence anodine : « Le popotier dit : Messieurs, les carottes sont cuites! » Le censeur allemand fit appeler Max Goubaud et, enflammé d'une vengeresse colère : « Non, Monsieur, les carottes ne sont pas encore cuites! » Et l'article dut disparaître.

En d'autres circonstances, plus nombreuses, le rédacteur du « Ballon Captif » eut le dessus. De fréquents articles, comme celui qui portait pour titre : « La Mission Scapini nie », véritable jeu de ruse, étaient compris des camarades sans être censurés.

Tout au long de la captivité, Max Goubaud entendit fermement garder sa liberté. En mars 1941, quand fut lancé le second journal du camp, j'allais dire « le journal officiel du camp », « Écrit sur le Sable », Goubaud déclara qu'il continuait à publier « le Ballon Captif ». Il avait la conviction, sans doute n'avait-il point tort, que sa « petite presse » demeurerait utile. « Le Ballon Captif » continua de paraître régulièrement, d'abord à Gross-Born, puis au II B, jusqu'en janvier 1945, au moment même où nous fûmes lancés sur les routes de l'Ouest.

Il devait paraître, pendant toute la captivité, près de 210 numéros du « Ballon Captif », tous écrits de la main de Guillon, un des amis de Max

Goubaud, à qui je dois une bonne part de mes renseignements. Un numéro, pourtant, ne fut point écrit par Guillon : il était alors « en tôle », ou, comme nous disions, « prisonnier au carré ».

On imagine les difficultés que dut vaincre Goubaud tout au long des semaines. La confection d'un numéro hebdomadaire, quelle torture pour celui qui en assume la responsabilité ! Trouver de la copie, premier tourment, pour remplir les colonnes du numéro à paraître. Et puis, lorsque Goubaud était plongé dans la lecture d'un roman policier, son péché mignon, comme il était difficile de l'en arracher ! Enfin, sur les instances de son copiste, Max se faisait une raison, prenait du papier, et partait en expédition dans le camp, à la recherche d'un article. Toujours à l'affût, et rarement pris au dépourvu, il fut bientôt l'un des personnages les plus connus du camp. Précédé de sa grosse pipe légendaire, même quand il n'y avait plus de tabac, Max, de ses yeux pétillants de malice, observait, poursuivait son enquête. Les éditoriaux qu'il commit jouèrent un grand rôle pour maintenir le moral. « Le Ballon Captif », toujours très lu, provoqua bien des rires, souvent aux dépens des « vedettes » de l'Oflag ; mais jamais l'ironie de l'éditorialiste ne se fit méchante.

Le 29 janvier 1945, au moment où l'Oflag II B se vida, Max Goubaud partagea les quelque deux cents numéros du « Ballon Captif » entre ses amis. Lorsqu'après une odyssée fameuse, sa colonne parvint à l'Oflag 83, le Directeur du « Ballon Captif » réussit à récupérer un bon nombre de ses numéros. Il doit les posséder encore, mais je n'ai pu les consulter.

Toujours prête à rendre service, l'équipe du « Ballon Captif » entreprit fréquemment des travaux en dehors du journal. Elle composa par exemple une carte des U. S. A. pour le cours de Ratinaud, après une tentative pénible du conférencier au tableau noir. Toutes les cartes de géologie du capitaine Laporte, au long des Expositions Coloniales, sortirent des ateliers du « Ballon Captif ». De même, pour l'Exposition des Sciences, à l'instigation de Balland et autres, un grand tableau du règne animal fut mis en page par l'équipe des « imprimeurs » du journal.

Écrit sur le Sable. — Deuxième en date parmi les journaux publiés à l'Oflag, « Écrit sur le Sable » fut bientôt, pour le camp, le grand journal, le journal à fort tirage. Ici, ma chance est plus grande : j'ai eu entre les mains l'ensemble de la collection, soit 39 numéros ; et je me trouve devant un autre embarras, l'abondance des matières. Tout au cours de ce travail, il n'est pas de chapitre qui n'ait fait d'emprunts aux articles d'« Écrit sur le Sable ». Je voudrais maintenant camper le journal en tant que tel, en indiquer les orientations diverses, les rubriques essentielles, et, si possible, en noter l'esprit.

Doté de moyens plus puissants que « le Ballon Captif », « Écrit sur le Sable » tirait à de nombreux exemplaires, à la ronéo. Il lui fut donc possible de se répandre dans le camp. Après une censure rigoureuse, il vit plus tard ses numéros, jusqu'au début de 1944, franchir les barbelés pour être expédiés aux familles de France. La Bibliothèque Nationale en possède aujourd'hui un jeu complet, et aussi certains camarades, à la complaisance desquels je dois d'avoir pu les feuilleter à loisir. Cet envoi vers la France fut-il accordé

au prix de concessions à la propagande des Allemands? Elles devaient soulever d'amers reproches de la part de certains camarades. En tout cas, « Écrit sur le Sable » me fut d'un grand secours, tandis que je recherchais les événements de notre vie de prisonniers.

Solidement organisé, « Écrit sur le Sable » possédait un Directeur, un Conseil d'Administration, un Comité de Rédaction avec son rédacteur en chef. Chaque article, chaque dessin, chaque chanson était soumis à une double censure, celle du P. C. français, celle des Allemands. Si je m'en rapporte à son premier numéro, « achevé d'imprimer à l'Oflag II D au camp de Gross-Born (Poméranie), le 30 mars 1941, par une équipe d'officiers prisonniers », « Écrit sur le Sable » était une revue illustrée, bimensuelle, ronéotypée, comprenant 24 pages par numéro, et tirée en format 21 × 31. En fait, nous verrons que, la censure se faisant plus âpre et le papier plus rare, tandis que la captivité — démesurément — s'allongeait, « Écrit sur le Sable » espaça la cadence d'impression et diminua le nombre de pages.

De mars à décembre 1941, il fut en effet bimensuel; et ses quinze premiers numéros avaient chacun au moins 24 pages. Certains numéros spéciaux, tel le n° 10 : « la Kermesse » (10 septembre 1941) et le n° 14 : « Où en est la France? » (20 novembre 1941) comptaient, le premier 32 et le second 48 pages. Mais le n° 15, en date du 11 décembre 1941, à la place du titre traditionnel : « La vie de la quinzaine », imprimait : « La vie du mois ». C'était la première restriction due aux Allemands. Le journal désormais serait mensuel. L'année suivante, de nouveaux obstacles survinrent. On relève, dans le n° 26, cette note :

En raison d'une réglementation récente édictée par les Autorités allemandes, le Journal du Camp se trouve, à dater du 1^{er} octobre, réduit à dix pages. Le présent numéro doit être considéré comme un numéro de transition. Nos efforts tendront à mettre au point, pour les prochains, une formule nouvelle qui donne satisfaction à nos nombreux abonnés. La Direction (1).

Ces « amaigrissements » successifs finirent par entraîner la mort du Journal vers la fin 1944.

Dans son premier numéro, « Écrit sur le Sable » publia quelques extraits des statuts élaborés par son Conseil d'Administration, notamment les articles 2 et 8 :

« ART. 2. — *Objet* : Le but de ce journal est de renseigner, distraire, intéresser les prisonniers français de l'Oflag II D par la publication d'informations, d'articles et de nouvelles, rédigés et choisis exclusivement par eux.

ART. 8. — *Manuscripts* : Les écrits communiqués, qu'ils soient publiés ou non, ne tomberont pas dans le domaine public et resteront la propriété de leurs auteurs. Toute reproduction intégrale ou partielle, des textes insérés est par avance prohibée. Les manuscrits, insérés ou non, seront rendus (2).

(1) E. L. S., n° 26, 15 octobre 1942.

(2) E. L. S., n° 1, 25 mars 1941.

L'éditorial qui figurait dans le même numéro, sous le truchement d'une lettre à une femme de prisonnier, affirmait :

Dans cette communauté formée de 3 500 Français, ces pages écrites sur le sable dans ce coin de Poméranie aux horizons mélancoliques ont cherché à adoucir une vie commune, dure, étroite et cruellement réaliste. Ces Français auraient dû se détester tant l'espace vital de chacun chevauchait et restreignait celui du voisin, tant chacun devait se contraindre pour laisser son camarade vivre. Non sans effort, ils sont parvenus à se comprendre, puis à s'aimer; ce journal a voulu être parmi d'autres un signe de cet effort : c'est son principal et peut-être son seul mérite. « Écrit sur le Sable » n'a eu d'autre but que d'être un prétexte à se connaître et à se souvenir (1).

Prétexte à se connaître, pour parvenir à se comprendre et à s'aimer? Parmi les multiples activités de l'Oflag, « Écrit sur le Sable » se proposait donc d'entreprendre cet effort : fut-ce une complète réussite?

En fonction des fluctuations intérieures du camp, et plus encore des événements extérieurs dont nous étions tardivement informés, « Écrit sur le Sable » devait évoluer pendant près de quatre années d'existence. Il reste incontestable qu'il fut un élément non négligeable de la vie sociale dans le camp.

Nous avons constaté l'unité remarquable de Direction et de Rédaction du « Ballon Captif ». Il en fut tout autrement, au cours de la captivité, pour « Écrit sur le Sable ». Rien ne fut plus changeant que son Comité, sa Direction, sa Rédaction.

Les premiers numéros ne publièrent pas de façon précise la constitution de l'équipe de rédaction. A lire les sommaires des seize premiers numéros du Journal, — tous parus au cours de l'année 1941, — les noms qui figurent le plus couramment sont les suivants :

- Armand Lanoux;
- Paul-André Lesort;
- André-Raymond Laleuf;
- Robert Marichal;
- Flip;

— L. Compaign de La Tour Girard, le rédacteur de « la Chronique de la Quinzaine »;

sans oublier maints dessinateurs de grand talent, parmi lesquels on ne peut taire l'inénarrable Patt, avec sa galerie de caricatures : « La captivité à travers les âges ».

Parfois, les rédacteurs se contentent de signer de leurs initiales.

Il convient, parmi ces premiers tirages, de mettre à part deux numéros spéciaux :

— l'un sur « la Kermesse » du camp — c'est le n° 10 — dans lequel la plupart des rédacteurs ont adopté des pseudonymes : le Furet Médiéval, le Voyageur d'Entrepoint, le Séraphin de Service, une vieille Tige, etc.;

— l'autre, intitulé : « Où en est la France? » — c'est le n° 14 — dont l'équipe de rédaction fut plus complète.

(1) E. I. S., n° 1, 25 mars 1941.

En janvier 1942, parut la liste précise de la Nouvelle Rédaction (1).

Au mois de juillet 1942, nouvelle transformation (2). Cette équipe, dans son ensemble, devait durer jusqu'en juillet 1943. En avril 1943, la Direction, dans un Éditorial, remercie et redit le but qu'elle poursuit au milieu de difficultés sans cesse renaissantes :

AVRIL 1943. Deux années écoulées depuis la fondation d'« Écrit sur le Sable ». Depuis deux ans, contre vents et marée, changeant de directeurs, de rédacteurs, d'administrateurs, de locaux, de papier, de format, notre journal continue à paraître. Nous ne pouvons laisser passer cette date anniversaire sans présenter nos remerciements aux Autorités du camp qui nous honorent de leur patronage, aux dessinateurs, vendeurs, traducteurs, brocheurs, auxiliaires du routage, aux Maisons françaises, nos fournisseurs de papier, stencils et agrafes, qui nous secondent dans notre effort. A tous nos lecteurs du camp et de France qui nous encouragent. Dans des circonstances souvent difficiles, nous nous donnons pour loi de soutenir le moral de nos camarades et de peindre aux yeux des leurs, sous des couleurs exactes, la vie du prisonnier. Nous continuerons... Le moins longtemps possible, s'il plaît à Dieu (3).

En juillet 1943, le Directeur du Journal et plusieurs membres de l'équipe d'impression quittent le journal (4). De ce fait, une fois de plus, l'équipe motrice se trouve remaniée, comme l'annonce le numéro suivant, au dos même de sa couverture et en dernière page (5).

Ces dernières mutations faisaient suite à des rumeurs selon lesquelles des gratifications auraient été versées à certains officiers employés au service de tirage du journal. Plusieurs membres de l'équipe avaient jugé préférable de remettre leur démission (6).

Il ne semble pas que cette ultime équipe ait été modifiée, de façon notable, jusqu'à la disparition pure et simple du journal. Le dernier numéro que j'ai pu retrouver, numéro double 38-39, daté de décembre 1943-janvier 1944, est sans doute aussi le dernier qui obtint la permission d'être envoyé en France. Je ne saurais dire s'il en parut d'autres encore à l'Oflag II B, et quel en fut le nombre. Ce dut être fort restreint, et comme numéros et comme pages (7).

Le titre du journal fut mis au concours. « Écrit sur le Sable » l'emporta (8). Et ce titre fut fidèlement gardé pendant toute la captivité, même lorsque, ayant quitté les sables de Gross-Born, nous dûmes transporter nos pénates dans les casernes cimentées d'Arnswalde.

La couverture, au contraire, connut de nombreuses transformations. Les trois premiers numéros portèrent, en première page, l'ombre d'un mirador. Les n^{os} 4 et 5 virent paraître une guirlande de barbelés symboliques. Les n^{os} 6 à 8 reprirent le premier thème : un mirador, simplement esquissé

(1) E. L. S., n^o 18, 29 janvier 1942.

(2) E. L. S., n^o 23, 14 juillet 1942.

(3) E. L. S., n^o 31, 22 avril 1943.

(4) E. L. S., n^o 33, 15 juillet 1943.

(5) E. L. S., n^o 34, 22 août 1943.

(6) N. P. C., 30 juin 1943.

(7) Le n^o 38-39 porte par erreur « achevé d'imprimer le 25 janvier 1943 », c'était en fait en janvier 1944.

(8) E. L. S., n^o 2, 15 avril 1941.

sur une butte, quelques pins, des poteaux avec barbelés. A travers la page, la fine poussière des sables poméraniens, sur l'ensemble, l'enseigne : « Écrit sur le Sable ». A partir du n° 9, les couvertures changèrent presque à chaque tirage. Les dessins qui les illustraient furent l'œuvre de Delrieu, Lanoux et, le plus souvent, Carme. Le n° 10, celui de la Kermesse, de Delrieu, représente un clown équilibriste sur une boule. Les n°s 11, 12, 13, 15 et 17, composés par Lanoux, enserrent un paysage dans la volute d'un barbelé. Le n° 14 : « Où en est la France ? » présente, surchargeant nos frontières, la francisque et le bâton du Maréchal. Tous les autres sont l'œuvre de Carme. Les thèmes coutumiers sont évoqués : l'amour du pays, l'amour familial, les jeux et les ris d'autrefois, Noël au foyer, Paris cœur de la France, l'exil et ses tombes. Quelques traits d'un crayon habile, cela suffit pour créer une atmosphère où l'espérance et la tristesse se coudoient.

Que contient ce journal ? Une classification me semble commode, celle même du plan adopté pour ce travail. En fonction de ce plan, quelle fut l'action d'« Écrit sur le Sable » ? Comment agit-il, ou réagit-il face aux différentes activités de notre vie de prisonniers ?

Nous avons déjà rencontré certains articles parus dans « Écrit sur le Sable ». Les études littéraires ont été relevées dans la vie intellectuelle, au même titre que toute une brochette d'articles scientifiques, présentant aux camarades des recherches actuelles, des techniques modernes, enfin de nombreux articles sur les arts, concernant la peinture ou la musique.

Les textes où paraît la politique, je les ai produits, en de larges extraits, au chapitre III. Nous avons même pu constater, parallèle à l'évolution des événements et des nouvelles parvenues à l'Oflag, un glissement, trop lent au gré de beaucoup, de la formule favorable au Maréchal, la « collaboration » diront certains, à celle du détachement et du silence. De ce silence, de ce détachement de la politique vichyssoise, nous avons relevé, comme preuve, les vœux désenchantés d'« Écrit sur le Sable » dans son article : « A l'an nouveau », publié à la fin de 1943 (1). Il ne faut pas oublier que le journal ne paraissait qu'après le visa de la Censure allemande. Et puis cette attitude donnait le change, et permettait de mener à bien des activités clandestines. On peut rétorquer que « le Ballon Captif » rendait un autre son de cloche. Mais, aux yeux des Allemands, le véritable journal du camp, le document sérieux, fut incontestablement « Écrit sur le Sable ». « Le Ballon Captif », tirant à un seul exemplaire, était manuscrit ; il parut toujours produire sur les censeurs une moindre impression. De plus, « Écrit sur le Sable » gagnait la France. Souvent d'ailleurs, un article de tête, l'Éditorial, agréable aux censeurs, permettait de glisser ensuite dans le numéro de jolies rosseries. Un article de tête ? et aussi le cul-de-lampe de chaque numéro, à partir du dix-huitième, qui reproduit les initiales d'« Écrit sur le Sable » entrelacées, rivées sur une francisque, entée solidement sur le bâton du Maréchal. Est-ce le talisman qui recouvre une marchandise de contrebande ?

Il y faut ajouter les allusions du journal aux problèmes matériels, sociaux et religieux.

(1) E. I. S., n° 38-39, décembre 1943-janvier 1944.

Plan matériel? Il existe, dans « Écrit sur le Sable », peu d'articles qui abordent ce problème « ex professo ». Mais fréquemment, dans les pages qui retracent « la vie du camp », on relève des allusions, souvent perfides, aux conditions qui nous sont faites. Qu'il y soit question du climat, du cantonnement, du changement de camp, l'ironie des chroniqueurs se donne libre cours et critique, en termes voilés, les méthodes chères à nos gardiens.

Sur le plan social, les pages intitulées : la vie de la quinzaine, la chronique de la quinzaine, les échos de la quinzaine, la vie du mois, le mois à Arnswalde, la vie au camp, ou encore nos échos, fourmillent en renseignements de grand intérêt sur les relations des prisonniers entre eux, voire avec leurs gardiens ou le monde extérieur.

A peine les problèmes religieux sont-ils effleurés. Je n'ai guère retrouvé que six allusions, tout au long de la collection d'« Écrit sur le Sable ». Encore l'une d'elles n'est qu'un mot d'au revoir du R. P. Sortais, à l'occasion du retour des aumôniers divisionnaires (1) et une autre, un article humoristique sur notre paroisse du II B, « Saint-Pierre-aux-Liens » (2). Un autre numéro parle de « La musique grégorienne » vue par Cantor, alias Sochal (3). Un texte est consacré à Noël, fête de la charité, sous le titre : « Noël de Dieu et Noël des hommes »; Sochal en est l'auteur (4). Enfin, l'exposition des Missions, organisée au camp, est l'occasion d'un compte rendu d'une page (5).

Tout un aspect du journal mérite qu'on en fasse mémoire : c'est le côté humoristique, qui reparait, dans chaque numéro, et remplit de nombreuses pages. J'accorderai la palme, sans les classer entre eux, aux Harpo, Lambert-Naudin, Moq et Patt.

Harpo et Lambert-Naudin ont présenté, dans une dizaine de numéros, « La page à Totor ». Les gardiens ou leurs alliés font les frais de l'éreintement. Mais l'esprit de finesse n'est point le propre de nos censeurs, qui laissent passer des allusions savoureuses, sans les comprendre toujours. Ainsi pour les Italiens :

On a joué aux petits soldats; le petit Mimile, comme il court vite, c'est lui qui faisait... je peux pas vous dire ce qu'il faisait à cause de la censure; on a rigolé (6).

Ou cette aimable moquerie sur « le Trait d'Union » :

Le fils Guérin est lancé; il écrit dans « le Trait d'Union », la grande presse; moi je n'écris que sur le sable (7).

Ou bien encore cette allusion à des rapatriements de faveur :

Maman, elle a dit comme ça : pour que ton papa y revienne, il lui faudrait du piston. Je sais pas pourquoi un piston. Je vais tout de même lui envoyer ma flûte à six trous. On sait jamais (8).

(1) E. L. S., n° 1, 25 mars 1941.

(2) E. L. S., n° 30.

(3) E. L. S., n° 25.

(4) E. L. S., n° 28.

(5) E. L. S., n° 37.

(6) E. L. S., n° 1.

(7) E. L. S., n° 4.

(8) E. L. S., n° 7.

Parfois aussi, la critique entend viser des prisonniers du camp. Quelques-uns se sont montrés peu généreux à l'occasion de la Kermesse :

A l'Oflag, il y a eu la quête pour le Secours National; il y a eu aussi un concours de petits avions. Y en a qui les ont lâchés avec un élastique (1)!

Pour signaler la mystérieuse disparition de colis généreusement venus d'Égypte :

La Chine est le pays des « coolis ». Totor va y envoyer une étiquette pour un colis de 5 kilos pour faire plaisir à papa. « Avec ceux d'Alex Andri! » (2).

On y peut joindre cette « Petite correspondance », non signée :

Un vatel : civet de lapin sans lapin, et civet de boudin sans boudin. Inquiétude : vous me dites ne plus distinguer la viande dans la soupe de midi. C'est que votre vue baisse; ne tardez pas à faire le nécessaire. *Un grand malade* : il se confirme que l'infirmerie dispose maintenant de nombreux médicaments. Il est pénible de penser que certains grands malades peuvent craindre, s'il en était besoin, une guérison inopportune. *Ordonnance industrielle* : la réglementation intérieure du camp ne prévoit pas la cession de fonds de commerce lors des départs. Il y a là évidemment une lacune à combler (3).

Moq « sévit » tout au long de la collection. Que de camarades, acteurs et musiciens, hommes en vue dans tous les domaines des activités-prisonniers, lui devront de « passer à l'immortalité », sous la forme de savoureuses caricatures brossées de main de maître, en commençant par les doyens ou les chefs de blocs (4).

Patt confirme son beau talent en livrant au journal deux séries de caricatures d'un excellent comique. Ce fut d'abord « la captivité à travers les âges ». Cette « fresque » burlesque fut annoncée par le journal dans les termes suivants :

Un grand événement artistique : la Direction d'« Écrit sur le Sable », ne reculant devant aucun sacrifice et envisageant largement l'avenir, publiera dans chacun de ses numéros de juillet à décembre 1941 un des dix dessins de la captivité à travers les âges, grande fresque historique et consolante de Patt, dont elle est heureuse de réserver l'exclusivité à ses fidèles lecteurs. Dans ce numéro, la couverture de cet album.

En hors-page, le même numéro présente : « Prisonnier, tu te plains... et cependant... » (5). Suivent les dessins les plus cocasses qui soient. Captivité sous les Pharaons, à Rome sous César, pendant les Croisades, au Moyen âge, dans les fillettes de Louis XI, le Masque de Fer, en attendant 1789, en 1793, en 1811 sur les pontons anglais...

Alors que toi, c'est tout doucement, sans fatigue et sans heurt, que tu atteindras, avec celle de la Libération, l'heure bien heureuse de la Retraite (6).

(1) E. L. S., n° 12.

(2) E. L. S., n° 18.

(3) E. L. S., n° 4, 1^{er} juin 1941.

(4) E. L. S., n° 3.

(5) E. L. S., n° 5.

(6) E. L. S., n° 18, 29 janvier 1942.

La série s'arrête tout à coup sur les pontons anglais. Des allusions trop directes aux guerres de 1870, 1914 ou 1939 auraient entraîné l'intervention d'une censure ombrageuse et inquiète.

Ce fut ensuite une anticipation fantaisiste : « Quand ils seront libérés » : série moins complète que la première, à la verve plus vite tarie ? Elle connut un très gros succès, car elle présentait la caricature de camarades de l'Oflag. Ainsi défilèrent Sochal, le « Curé d'art » ; Challine, « de portées en portées » ; Verdeau, dans « Le verre d'eau du Condamné » ; Wallet, l'employé du « jazz », etc.

Hors ces deux fresques, les caricatures ne manquent pas. En voici un nouvel exemple :

Une année qui s'annonce bien. Dialogue entre deux prisonniers : Rien de neuf ? ... Non, et toi ? Moi non plus... Tu vois, ça s'recoupe ! (1).

Un autre jeu, inoffensif, attribué à certains prisonniers en vue dans le camp, des ouvrages préférés sous le titre : « Leurs livres de chevet ». On peut lire, parmi d'autres :

« L'Aumônier : Prisons et Paradis » (2),
ou encore : « Leurs spectacles préférés » : pour de nombreux prisonniers : « Vacances payées », et « Comme le temps passe ! » (3).

La satire s'en prend parfois directement aux responsables du journal. Ainsi, la chanson de Flip intitulée : « Dix-neuvième mois » sur l'air : « Y a d'la joie ».

Nous réclamons cette chanson depuis trois mois à notre collaborateur Flip. Il nous en rend l'épreuve si tardivement que nous nous sommes vus contraints de l'imprimer telle quelle avec ses corrections et ses enluminures. Nous nous en excusons à tous égards (4).

Suivent des strophes humoristiques sur les rédacteurs du journal ou quelques personnages en vue dans le camp ; une malice sur les colis d'Alexandrie, le renard servi à table ces jours, le succès récent remporté par la troupe du bloc III avec Marc ; et enfin une strophe sur le nouveau président directeur d'« Écrit sur le Sable ».

Il faudrait présenter les véritables réussites de toute l'équipe de rédaction du journal, les metteurs en page et les dessinateurs. De ces derniers, tous des plus habiles, je n'ai pas relevé moins de trente-cinq noms au palmarès.

Il faudrait surtout reproduire, dans leur impeccable présentation, les deux numéros spéciaux sur « la Kermesse » et « Où en est la France ? » Au fur et à mesure que la captivité s'avancait, les moyens du bord devinrent plus précaires : les stencils moins bons de qualité, le papier plus rare et plus médiocre, les grilles plus rebelles aux coups de stylets des dessinateurs ; le tirage en souffrit au point que certains articles des ultimes numéros furent

(1) E. L. S., n° 16, 31 décembre 1941.

(2) E. L. S., n° 32, 24 mai 1943.

(3) E. L. S., n° 33, 15 juillet 1943.

(4) E. L. S., n° 18, 29 janvier 1942.

assez peu lisibles et les illustrations mal venues. Misère des temps, plus que fatigue des artistes engagés.

Plus j'avance dans la présentation de ce périodique, et plus je me rends compte que nulle analyse ne saurait remplacer le document lui-même. C'est le journal qui mériterait l'impression, bien plus que les considérations qui précèdent. Dans l'impossibilité de tout reproduire : pages juridiques, financières, artistiques, littéraires, théâtrales, humoristiques et autres, il ne me reste qu'une double ressource : continuer, comme je l'ai fait jusqu'à présent, à piller sans vergogne les pages d' « Écrit sur le Sable » en leur empruntant des citations fréquentes; renvoyer les plus exigeants aux archives de la Bibliothèque Nationale, où dort en paix une collection de ce document de notre captivité.

Je me dois de signaler que ce journal mérita d'être maintes fois cité par MM. Bellanger et Debouzy dans leur ouvrage sur « La Presse des Barbelés » (1). Qu'il s'agisse des titres des journaux ou des couvertures, de la condition de l'homme captif, des richesses des prisonniers, du souvenir et du devenir, des évasions, de la communauté, de la sauvegarde du rire, des écrits de prisonniers, les deux auteurs ont fait des emprunts ou cité « Écrit sur le Sable ». Il n'est guère que le chapitre sur la Résistance, où notre journal ne soit pas signalé.

Entre Nous. — Si décevante que puisse être pour le lecteur l'analyse des deux premiers journaux du camp, elle l'emporte sur le silence qui environne, malgré mes recherches, les deux autres feuilles parues à l'Oflag.

« Écrit sur le Sable », dans un de ses numéros, signale la publication d'un troisième journal dans le camp : « Entre Nous », organe des sous-officiers et des hommes de troupe (2). Mes renseignements sur son compte restent tellement sporadiques qu'ils ne méritent pas être relevés.

Le Petit Déchaîné. — Dans « Écrit sur le Sable » du mois de février 1943, on lit :

Au moment de mettre « sous presse », nous apprenons la parution d'un nouveau confrère : « Le Petit Déchaîné ». Toutes nos félicitations et tous nos vœux de... courte vie. N. D. L. R. (3).

« Le Ballon Captif » était le doyen des journaux du camp; « le Petit Déchaîné » en est le benjamin. Chronique en vers classiques ou libres, hebdomadaire, due au lieutenant Hirigoyen. Plume acérée, qui attaque avec véhémence un certain nombre de réalisations de la captivité. Lambert-Naudin entre autres, dont la fresque des saints de France au-dessus du maître-autel de la Turnhalle, subit les assauts de la critique, en vers. Avec une apostrophe à l'abbé Sochal, l'instigateur de cette œuvre :

« Sochal, Sochal, délivrez-nous de ce cheval! »

(1) B. N., 4^o Lc I, 206.

(2) B. L. S., n^o 17, 14 janvier 1942.

(3) B. L. S., n^o 29, 15 février 1943.

Le cheval de Jeanne d'Arc, en effet, à beaucoup semble de bois, et tourne obstinément la tête vers sa croupe.

Mes investigations n'ont pas été plus heureuses pour retrouver trace de ce quatrième et ultime journal de notre captivité. Son existence, en tout état de cause, ne fut pas de longue durée.

Dans leur ouvrage sur la Presse des Prisonniers, Claude Bellanger et Roger Debouzy ont fait place à notre journal « Écrit sur le Sable ». M. François Boudot, chargé de recherches à la Commission d'Histoire des Prisonniers de Guerre, au sein du Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale, en donne un compte rendu (1) au cours duquel il félicite les auteurs de cette « base de départ solide pour d'autres études sur la captivité »; il note que ces journaux comportent des thèmes identiques; « d'un bout à l'autre de l'Allemagne, des préoccupations semblables se sont imposées aux prisonniers, l'isolement, l'inquiétude, la misère physiologique, l'attente impatiente de la libération »; « les réactions de défense prenaient spontanément des caractères voisins, humour, solidarité nationale, camaraderie des petits groupes, évasion littéraire ».

Cette presse apporte-t-elle des indications valables? Ces témoignages traduisent-ils « plus qu'un comportement individuel »? Doit-on « généraliser les observations? » « Certains sujets étaient impossibles à traiter »; pourtant « de discrètes allusions permettaient de prendre en défaut les censeurs ». Sans nul doute, la « presse locale » a rendu maints services. Peut-être fut-elle, à certaines heures, très discutée. Mais qu'importe pour nous, présentement! Notre tâche consistait à montrer son rôle dans les relations entre prisonniers : elle y tint une place de tout premier plan.

ÉCHANGES MONÉTAIRES

Il n'existe point de groupe humain qui ne suscite des échanges. Qu'ils s'effectuent en nature, par le jeu du troc le plus primitif, ou en espèces, à la faveur des soldes perçues, la vie d'Oflag a fait naître des problèmes économiques et financiers que ces pages voudraient rassembler.

Chaque prisonnier, de l'officier le plus ancien dans le grade le plus élevé jusqu'aux ordonnances, touche une solde, dont il demeure le dispensateur à son gré. Les services assurés dans le camp provoquent la création successive de caisses de blocs, puis d'une caisse du camp dont les revenus, prélevés sur les soldes, permettent de rémunérer les ordonnances et de régler les dépenses engagées en faveur de la collectivité. L'ensemble tourne jusqu'en juin 1944, date fatidique pour les Allemands; quelques mois plus tard, le paiement de la solde en marks de camp disparaît. Cela nous vaut l'ingénieuse création d'une Caisse de Virements dont les bureaux fonctionneront plusieurs mois. En dehors de toute surveillance efficace, des trafics s'effectuent, auxquels peut être attribué le nom de « marché noir ».

(1) *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale*, n° 15-16, juillet-septembre 1954, pages 185-186.

Vie économique. — Avant d'apporter au moulin ma modeste goutte d'eau, je ne saurais mieux faire, pour informer le lecteur sur ces problèmes, que d'analyser le travail d'un orfèvre en la matière, en présentant les grandes lignes de la thèse de Doctorat, soutenue par Jean Peyret, en 1947, devant la Faculté de Droit de Toulouse, sur « La vie économique dans un camp de prisonniers » (1). Jean Peyret fut notre camarade; l'expérience qu'il retrace est celle de notre Oflag.

Dans son Introduction, Peyret annonce son but : la vérification, dans une situation exceptionnelle et parfaitement connue, des lois de l'Économie fondamentale; ou bien encore l'étude de « l'ensemble des phénomènes économiques qui se sont déroulés à l'intérieur d'un espace géographique limité pendant un temps ». Après la grande faim de l'été 40, l'histoire de la captivité, pour les anciens de l'Oflag, peut se diviser en deux phases : deux ans à Gross-Born, avec une économie d'internat, à l'installation lente et progressive, individualiste et égoïste, malgré « deux correctifs très importants à cet individualisme de mauvais aloi, les popotes et le don gratuit »; — puis trois ans au camp d'Arnswalde, où l'économie s'organise, et où le Centre d'Entraide apparaît comme « l'exemple le plus typique, le plus éclatant aussi des formes nouvelles que revêtait la vie sociale ».

Une partie préliminaire est consacrée à l'étude des « Conditions générales de la vie économique ». Les biens disponibles comprennent les prestations allemandes (nourriture, lettres et cartes, colis grâce aux vignettes, et solde en marks dont une partie est servie en Allemagne), et ce qui nous vient de France (envois du Gouvernement français et envois des familles). En face de ces biens, le sujet économique : le prisonnier. Ses désirs d'emploi sont constitués par ses besoins alimentaires (psychose de la faim), le prestige de la cigarette-monnaie, l'achat de courrier supplémentaire, etc. Son revenu est formé de ce qu'il reçoit en nature et en monnaie, au camp, mais aussi du revenu patrimonial qui influe sur la valeur des colis expédiés par la famille. Son milieu social permet de créer un climat communautaire, qui favorise la mise en commun des colis dans la « popote », maintenant, pendant toute la captivité, un « vaste secteur à l'acte gratuit qu'un marché cependant actif ne parvint pas à éliminer ». Les possibilités d'emploi de ces biens se trouvent résumées dans les « popotes », dans les échanges des biens disponibles et aussi dans l'épargne monétaire ou en nature. C'est ensuite la présentation d'une institution originale, le Centre d'Entraide : l'étude de sa fondation et son histoire. Après des précurseurs qui avaient imaginé des « secours aux Kommandos et aux Stalags » (initiatives venues tantôt d'un groupement charitable, tantôt d'un groupement régional, tantôt des Routiers Scouts, collecte de vêtements chauds à la Noël 1940, Kermesse pour le Secours National en 1941), le Centre d'Entraide naît d'un scandale, à l'occasion d'envois collectifs reçus au camp. Voici comment Peyret en fixe l'occasion. Le P. C. limitait

le bénéfice de ces envois aux officiers supérieurs et à ceux de nos camarades qui contribuaient le plus activement à la vie du camp (troupes théâtrales, confé-

(1) Thèse dactylographiée, aimablement communiquée par le Secrétariat de la Faculté de Droit de Toulouse.

renciers, bibliothécaires, officiers chargés de services divers dans le camp : cuisine, matériel), tous gens que le prisonnier moyen appelait la Mafia (1).

Un groupe d'officiers eut l'idée d'un organisme qui effectuerait, sous le contrôle du P. C. et selon des règles rendues publiques, la distribution des envois collectifs. Ceci se passait en avril 1942, peu de jours avant notre départ pour Arnswalde. Les activités du Centre d'Entraide sont ainsi présentées :

— à l'intérieur du camp : service des échanges (2 500 en moyenne par semaine); service des colis pour honorer les vignettes par des familles ou des œuvres (6 000 vignettes par an); service des achats; secours aux prisonniers nécessiteux, cuisine collective (autour de 1 800 rations), et distribution des envois étrangers par roulement;

— à l'extérieur du camp : parrainage de Stalags désignés d'office par la mission Scapini (135 000 hommes environ); 7 000 RM par mois y sont employés, soit plus de 2 millions de francs distribués. Quelles sont les principales ressources du Centre d'Entraide? journée de solde, versement de 50 pfennigs par échange; location de phonos et de disques; service des consultations juridiques, financières et fiscales; objets trouvés et ventes aux enchères; cagnottes; réparations de montres; droit des pauvres aux spectacles, etc. Comme institution, le Centre d'Entraide, association liée vis-à-vis de l'ensemble du camp par des comptes rigoureux de gestion, devint bientôt un « établissement public au service du bien commun, mais à direction privée »; essentiellement une œuvre de secours aux familles de PG, une œuvre d'entraide et d'assistance mutuelle et directe pour les officiers durant leur captivité. Elle rencontra l'adhésion, l'acceptation et la collaboration de tout le camp, parce que

jamais un doute ne fut émis contre l'un ou l'autre des dirigeants du Centre d'Entraide (2).

Dans la première partie de sa thèse, Peyret présente « l'organisation des marchés ». Avant la fondation du Centre d'Entraide, les échanges étaient rares, isolés, et laissaient la place prépondérante au trafic contre des marks avec les ordonnances. Il fallait, pour lever les indécisions, des prix, un marché qui permit l'anonymat, enfin une monnaie. Ce fut donc d'abord l'organisation du marché officiel, qui représenta, bon an mal an, 40 000 échanges : les biens échangés sont évalués en « points », chaque semaine, et les cours sont affichés le lundi. A la création, une cigarette vaut cinq points. En novembre 1942, dépréciation de la cigarette, et des prix exprimés en points : le Centre d'Entraide réévalue et la cigarette passe à quatre points. Le dirigisme discret du Centre d'Entraide fut efficace, et permit de régulariser les cours et de lutter contre les prix de monopole du marché noir. Devant l'abus d'un monopole, dans lequel les lettres, dérobées aux Allemands, se vendirent jusqu'à 45 RM pièce, et oscillèrent entre 30 et 40 RM, le Centre d'Entraide lutta; il « officialisa » d'abord les prix du marché noir pour attirer

(1) Thèse de PEYRET, page 31.

(2) Thèse de PEYRET, page 38.

les ordonnances; puis, il baissa progressivement les cours qui fléchirent de plus de 50 p. 100. Est-ce à dire que le marché noir disparut complètement? Ce serait trop beau. Des ordonnances, à la solde mensuelle à peu près négligeable, réussirent à envoyer à leurs familles environ 100 RM par mois, plus que les officiers. C'était en partie le fruit de leur travail (ordonnances dans les chambres, lessives, produits de l'extérieur clandestinement ramenés et vendus, etc.); mais aussi, pour certains, les bénéfices réalisés au marché noir : les vendeurs passaient dans les chambres avec leurs musettes rebondies et y faisaient commerce. C'était la vente du tabac, des cigarettes, des lettres, des cartes, des vignettes, et de produits de France (lames de rasoir, frictions, savons à barbe, bougies de réveillons, ampoules électriques, pipes). Les prix en étaient multiples, par défaut de publicité, par exigence de l'acheteur en matière de délais, et par complaisance du vendeur, selon les circonstances. En dehors du tabac, qui jouit d'une véritable autonomie, le marché noir devint accessoire et subalterne. Le tabac renchérit de façon progressive et continue; certains objets rares connurent un monopole absolu (lampes, bougies, pipes). Le Centre d'Entraide freinait ces cours, notamment pour la vente des correspondances, dont les prix eurent tendance à fléchir de 1942 à juin 1944. Que penser de ce marché noir?

A vouloir le juger, il est difficile d'être équitable. On s'irrite des profits considérables (plusieurs centaines de milliers de francs pour le principal d'entre eux) qu'il a procurés à ses organisateurs. Mais il a permis aux ordonnances, qui en étaient les pourvoyeurs, sinon les grands bénéficiaires, d'ajouter quelques revenus non négligeables à leurs revenus en marks. Il a aussi rendu service aux officiers, il a élargi leurs possibilités d'achat en élargissant leurs possibilités monétaires, il a mis à leur disposition des objets dont, sans lui, ils n'auraient point profité. Si, par lui, certains ont été exploités, on n'est guère tenté de les plaindre, ils y ont assez lâchement consenti (1).

Dans la deuxième partie de sa thèse, Peyret étudie le problème de la monnaie. Devant l'absence de monnaies officielles, sanctionnées par les autorités du camp, les habitudes du public l'ont emporté, au hasard, spontanément, marchandises et monnaies à la fois. Ce fut, tout ensemble, *le point*, exprimant le rapport de valeur de deux marchandises, « monnaie de compte »; *le mark de camp*, en fonction des soldes perçues; ce dernier fut rapidement évincé, par suite de la répugnance de commercer, de spéculer, de faire du profit, et aussi par désir d'envoyer la solde aux familles. Ce fut surtout *la cigarette*, monnaie sans cours légal, mais qui se révèle stable dans sa valeur, commode dans sa possibilité de conservation facile; et aussi *le chocolat*, stocké, en vertu de son pouvoir nutritif, de sa raréfaction, sans oublier son importance pour corrompre nos gardiens.

La thèse de Jean Peyret s'achève par une étude sur la nature et la valeur de cette monnaie; elle n'existe que pour l'homme qui en éprouve le besoin et par l'homme qui lui accorde sa foi. Suivent quelques appendices sur l'offre et la demande, les variations des cours, le marché du biscuit, sur d'autres produits comme les pâtes alimentaires, les légumes secs, etc.

(1) Thèse, page 78.

Mieux instruits désormais sur les circonstances de la vie économique de l'Oflag, il est plus facile d'apporter quelques détails complémentaires.

Les soldes. — Selon la Convention de Genève, en date du 27 juillet 1929, article 23 :

Les officiers et assimilés prisonniers de guerre recevront de la Puissance détentrice la même solde que les officiers de grade correspondant dans les armées de cette puissance.

C'est pourquoi les prisonniers de l'Oflag touchèrent une solde pendant la majeure partie de la captivité. Dès les premiers jours de juillet 1940, nous avons perçu deux décades de notre solde, soit, pour les lieutenants 54 RM, représentant sans doute la solde du 10 au 30 juin (1). Les traitements étaient ainsi fixés : sous-lieutenants 72 RM; lieutenants 84 RM; capitaines 100 RM, etc.

Cette solde nous est allouée en marks de camp. Le but est d'éviter, dans toute la mesure du possible, l'utilisation de la monnaie civile, du Rentenmark, pour des achats à l'extérieur, ou la préparation d'évasions.

Au cours de l'année 1941, il nous fut possible d'adresser à nos familles l'argent français dont nous étions porteurs au moment de la capture. Cet argent nous avait été confisqué lors de la fouille d'immatriculation, à notre arrivée à l'Oflag II D. J'ai pu, pour ma part, adresser à ma mère les 4.815 francs que je détenais alors (2). Partie du camp le 22 février 1941, cette somme parvint à destination dans le courant du mois de mars. Elle portait, de Paris, la date du 10 mars 1941.

Nous fûmes ensuite autorisés à faire en France des délégations de solde. J'entrepris les démarches les premiers jours de février 1942 pour transmettre cette délégation à ma mère (3).

Ce système des envois d'argent devait fonctionner jusqu'en juin 1944, et le paiement de la solde nous être régulièrement effectué jusqu'en octobre 1944.

Les caisses de blocs. — Pendant les neuf premiers mois, les blocs de l'Oflag, totalement isolés les uns des autres, organisèrent chacun les services intérieurs généraux que réclamait notre vie de reclus. Des ordonnances avaient été désignées pour assurer certains services : cuisiniers, balayeurs, coiffeurs, cordonniers, tailleurs, etc. C'était justice de rémunérer leur travail. Il y eut donc des caisses organisées. Chaque décade ou chaque mois, une faible partie de notre solde était retenue par les trésoriers des blocs, afin de pouvoir acquitter cette dette, sans préjudice des pourboires que les officiers consentaient pour les services personnels dont ils étaient bénéficiaires.

J'ai retrouvé, dans mes notes, ce détail sur les sommes allouées par une chambre à un homme de troupe :

— salaire à l'ordonnance : 0,14 RM par officier;

(1) N. P. C., 5 juillet 1940.

(2) N. P. C., 22 février 1941.

(3) N. P. C., 2 février 1942.

— effectif de la chambre : 32 officiers;

— salaire perçu pour dix jours : 4,48 RM;

donc, environ 4,50 RM retenus sur la solde et versés, pour une décade, à l'ordonnance de la chambre (1).

Bien vite le P. C. français se chargea de fixer un tarif réglementaire de paiement, afin d'éviter les injustices, et surtout l'organisation d'une concurrence néfaste entre les chambres et les blocs.

La caisse de camp. — Peu de jours après notre arrivée à l'Oflag II B, on nous lut au rapport une note relative à la constitution d'une caisse unique pour le camp; elle devait succéder aux caisses de blocs qui, à Gross-Born, avaient survécu à l'ouverture des barbelés entre les différentes parties du camp (2).

Quatre jours après, le problème avait avancé, sans toutefois connaître une solution complète et définitive. Voici l'extrait du rapport :

Nécessité de cette caisse unique, avec un seul trésorier responsable vis-à-vis des Allemands. Des divergences de vues existent encore, notamment sur les fonds de réserve, les caisses de blocs étant actuellement inégales. Le fonds de roulement est ainsi constitué :

— dépenses = 5 933 RM au total, dont 4 487 RM aux hommes de troupe et sous-officiers, selon la répartition suivante : 20 RM aux cuisiniers, 15 RM aux sous-officiers, 12 RM aux caporaux et 10 RM aux hommes de troupe;

— autres frais à envisager : savon, gaz, carreaux cassés, etc.;

— taux actuel des retenues sur les soldes : sous-lieutenants 1,50 RM; lieutenants 2,50 RM; capitaines 3,50 RM; commandants 4,50 RM. Certains officiers refusent de payer; ils sont priés de remettre leur refus écrit au Colonel doyen (3).

Malgré des objections de détail, qui furent réfutées dans la suite, le principe était admis. Deux mois après, la caisse unique fonctionnait au camp, dans des conditions normales et satisfaisantes. Elle était passée au nombre des organismes normaux de notre vie de prisonniers. Le 1^{er} septembre, une réunion des membres de la Commission de Gestion de la Caisse du camp était prévue pour le lendemain à 15 heures (4).

Comme l'indique le passage transcrit ci-dessus, 7/10 des sommes prélevées sur la solde des officiers étaient destinés aux sous-officiers et hommes de troupe pour les services qu'ils rendaient dans le camp; les 3/10 complémentaires étaient utilisés à payer les produits rares que les Allemands nous vendaient : savon, gaz, et aussi à régler les dégâts commis, ainsi le bris des vitres.

Préposé aux fonctions de chef de chambre, j'ai relevé plusieurs détails sur l'élaboration des sommes attribuées aux ordonnances pour les services rendus aux officiers. A notre arrivée au camp d'Arnswalde, on nous informa que nous conserverions, jusqu'à nouvel ordre, les tarifs de Gross-Born,

(1) N. P. C., fin 1940.

(2) N. P. C., 27 juin 1942.

(3) N. P. C., 1^{er} juillet 1942.

(4) N. P. C., 1^{er} septembre 1942.

pour le paiement des sous-officiers et des hommes de troupe, un nouveau barème étant à l'étude (1).

Trois jours après, le rapport fixait les conditions nouvelles des soldes versées aux ordonnances :

10 RM par mois et par homme, retenus par le P. C. sur les soldes;
10 RM en pourboires, par collecte mensuelle, d'après le tarif suivant :

Officiers supérieurs.	1	RM
Capitaines.	0,80	—
Lieutenants.	0,70	—
Sous-lieutenants.	0,50	— (2).

Sans doute cet apport fut-il trop considérable en juin 1942, en fonction du nombre plus faible des ordonnances et de l'effectif imposant des officiers. A la fin du mois nous fut transmis le rectificatif suivant :

Paiement mensuel des ordonnances (fruit de la collecte) :

Officiers supérieurs.	0,70 RM	au lieu de 1 RM
Capitaines.	0,50	— au lieu de 0,80 —
Lieutenants.	0,40	— au lieu de 0,70 —
Sous-lieutenants.	0,30	— au lieu de 0,50 —

pour atteindre toujours 20 RM par mois pour les ordonnances (10 versés par la caisse du camp, et 10 par collecte dans les chambres). Nous étions priés de ne pas ajouter de pourboires, sauf pour services personnels supplémentaires (lessives par exemple), afin d'éviter les jalousies entre ordonnances (3).

Ces barèmes, selon les fluctuations des effectifs en présence, officiers d'un côté, sous-officiers et hommes de troupe de l'autre, oscillèrent au long des années. Ainsi, fin août 1942, les diminutions apportées deux mois auparavant furent atténuées de la manière suivante :

Cotisation mensuelle pour les ordonnances en service dans les blocs :

Officiers supérieurs.	0,80 RM
Capitaines.	0,60 —
Lieutenants.	0,50 —
Sous-lieutenants.	0,40 — (4).

La Commission de Gestion de la Caisse du Camp poursuivit ainsi sa tâche durant deux années, de juin 1942 à juin 1944.

Il restait entendu que les ordonnances pouvaient toucher des rémunérations supplémentaires, pour les services divers rendus à des officiers à titre personnel, notamment pour ceux des officiers qui préféraient faire blanchir leur linge par des hommes de troupe, plutôt que le faire laver en ville ou s'en charger eux-mêmes.

(1) N. P. C., 31 mai 1942.

(2) N. P. C., 2 juin 1942.

(3) N. P. C., 29 juin 1942.

(4) N. P. C., 26 août 1942.

La Caisse de Virements. — En juin 1944 sonna l'heure du débarquement et bientôt l'heure de la délivrance pour la France, celle de la défaite pour les Allemands. Jusqu'en octobre, la solde nous fut régulièrement payée par nos gardiens. Depuis juillet, des civils allemands, devant la débâcle grandissante de leur pays, tentaient de transformer, par l'intermédiaire des ordonnances, leurs marks civils en une monnaie qu'ils estimaient plus saine, nos lagermarks.

Le 9 octobre 1944, le Commandement allemand nous informa du retrait de cette monnaie, par le Lagerbefehl n° 368. Aucune solde ne nous serait versée désormais; la date d'arrêt des versements était fixée au 15 octobre. Il n'y aurait pas de monnaie de remplacement.

C'est en vain que, au nom des articles 23 et 24 de la Convention de Genève, le Colonel Doyen des officiers protesta.

Impossible d'imaginer l'existence du camp sans échanges entre les prisonniers. Plusieurs camarades, spécialistes des problèmes bancaires, industriels et commerciaux, imaginèrent de créer une « Caisse de Virements », avec l'approbation du P. C. français. Au sujet de cette fondation, l'animateur m'écrit :

Initiative curieuse sans doute, mais au fond très simple qui, malheureusement, ne s'est pas traduite par des résultats tangibles à notre retour. Cela, il est vrai, n'a pas dépendu de nous (1).

A l'aide des documents qu'Henri Duquesne voulut bien m'adresser (2) avant de les publier dans les colonnes de notre journal (3), je retracerai la création, le fonctionnement et l'issue malheureuse de cette caisse.

Création. — L'autorité allemande, qui venait de supprimer la solde, ouvrit un compte à chaque prisonnier, « inscription mensuelle du montant de la solde ». Les autorités françaises réussirent à

lui faire admettre la possibilité de transférer également de compte à compte le montant des règlements que les prisonniers feraient entre eux. Chaque officier devint titulaire d'un compte crédité :

1° des sommes dont l'Administration allemande était ou deviendrait débitrice envers lui (solde);

2° des virements effectués à son profit par d'autres prisonniers. Il pouvait être débité des virements ordonnés par le titulaire de compte au profit de tiers.

Après de nombreux atermoiements, les Allemands admirent cette institution. La « Caisse de Virements » était créée; elle se mit à « battre monnaie ».

Fonctionnement. — Après l'argent français, puis les marks de camp, une monnaie nouvelle circula dans l'Oflag. Elle fut tirée sur « les presses »

(1) Henri DUQUESNE.

(2) Henri DUQUESNE : Une expérience monétaire dans un camp de prisonniers : la Caisse de Virements de l'Oflag II B; 10 pages dactylographiées et 8 documents annexes; photocopie des originaux conservés.

(3) C. F. A., n° 78, octobre 1955, et numéros suivants.

du camp : des billets, de teintes différentes suivant la valeur émise, permettaient aux prisonniers de réaliser leurs échanges avec une souplesse plus grande que celle du troc.

Chaque billet, portant en inscription :

« Caisse de Virements

« Bon pour un crédit en compte de DEUX marks,

« (ou UN mark, etc.)

« Le Directeur; (et la signature du colonel) ARNAUD »,

était en outre affecté d'une lettre de série et d'un numéro à cinq chiffres. Le compostage étant impossible au camp, ces numéros et ces lettres avaient été écrits à la main. En surcharge, un gros chiffre rappelle la valeur du billet émis, escorté d'une lettre M majuscule en anglaise. En guise de filigranne, un fin pointillé; il agrémente la vignette, et détourne les « faussaires » en mal de contrefaçons.

La note de service du Colonel français, datée du 17 octobre 1944, précisait :

Toutes les précautions possibles seront prises pour que ces bons ne soient pas l'objet d'imitation frauduleuse. Celle-ci constituerait d'ailleurs une faute pénale grave (faux, escroquerie) pour laquelle, en dehors de décisions immédiates, je prendrais toutes les mesures nécessaires pour découvrir les coupables et les amener à subir à notre retour en France les conséquences de leur acte. Aucune procédure d'opposition n'a paru susceptible d'être organisée au bénéfice des propriétaires de Bons de Crédit, mais il est évident que toute soustraction frauduleuse de ces Bons constituerait un vol passible des peines de droit commun.

Le même jour étaient affichés les Statuts de la Caisse de Virements de l'Oflag II B. Ils prévoyaient la vérification des comptes de la Caisse par une Commission de Contrôle (art. 12). Une décision du Colonel fixait la liste des membres du Comité de Direction, le nom du Directeur (lieutenant-colonel Arnaud), celui du Directeur technique (lieutenant Duquesne), celui du Secrétaire général et ceux des contrôleurs, ainsi que le siège de la Caisse (bloc II, cave 32).

Vrai tour de force : en quinze jours, il fut créé, à l'aide du matériel d'impression du journal du camp, 123 000 billets de 2 et de 1 marks, 50, 10 et 1 pfennigs.

Fond de garantie, signature du Directeur de la Caisse, numéro, rien n'y manquait. Le tirage fut contrôlé; des procès-verbaux, établis par un Conseiller à la Cour des Comptes et des Experts-Comptables, « constatarent la régularité de l'impression et la destruction des stencils et des feuilles de macules ».

La nouvelle monnaie, 100 000 marks, représentait environ 12 p. 100 des comptes courants (790 000 marks), créance des prisonniers sur l'Administration allemande.

Monnaie fragile s'il en fût ! tirée sur du papier pour ronéotypie. Quelques recommandations initiales furent affichées, sous le titre : « A propos de la Caisse de Virements ». L'intérêt de ces bons était rappelé : « Permettre de régler aisément vos petites dépenses telles que le théâtre, le cinéma, le blanchissage, les menus services que vous demandez aux ordonnances, etc. »

L'attention des usagers était attirée sur le fait que les bons étaient en quantité très limitée, le papier rare, et la confection délicate. « Les bons de crédit sont fragiles. Prenez-en soin. Conservez-les à plat. »

Par prudence, une partie seulement de l'encaisse était mise en circulation. On conseillait aux officiers « de n'utiliser les bons de crédit que pour les règlements de faible importance, de recourir au virement pour les règlements plus élevés, de verser sans délai à la Caisse les excédents de bons ».

Une note de service du 27 octobre 1944 présente le fac-similé des différents bons émis, et précise que « avant le 1^{er} novembre, chaque prisonnier de l'Oflag pourra recevoir un versement de bons de crédit de 25 marks. Une décision ultérieure fixera les conditions dans lesquelles les prisonniers pourront effectuer de nouveaux prélèvements de bons de crédit ».

Le 24 novembre 1944, il fut permis de retirer un montant de bons de crédit au plus égal à 15 marks par compte. Les prisonniers étaient priés de rapporter régulièrement à la Caisse les bons qu'ils détenaient en sus de 20 RM au maximum.

L'expérience fut une réussite. Au bout d'un mois, des retraits limités furent permis. Le mois suivant, les retraits devinrent libres. Ainsi « les prisonniers de l'Oflag II B avaient retrouvé le moyen d'assurer entre eux une vie économique aussi libre que leur condition de captifs le permettait ». Les bilans de la Caisse de Virements le prouvent. Les voici :

<i>Actif</i>		<i>Passif</i>	
— 27 octobre 1944 (1) :			
Administration allemande .	787 487,21	Comptes courants	710 025,21
		Bons en circulation	67 562
			787 487,21
— 15 novembre 1944 :			
Administration allemande .	785 003,48	Comptes courants	723 580,80
		Bons en circulation	61 422,68
			785 003,48
— 21 décembre 1944 :			
Administration allemande .	1 432 997,63	Comptes courants	1 384 532,38
		Bons en circulation	48 465,25
			1 432 997,63
— 29 janvier 1945 (2) :			
Administration allemande .	1 628 411,17	Comptes courants	1 582 798,40
		Bons en circulation	45 612,77
			1 628 411,17

Issue malheureuse. — Le 29 janvier 1945, l'Oflag était dissous; nous prenions à pied les routes de l'Ouest. Au prix de grands mérites,

(1) Date de la création de la Caisse de Virements.

(2) Date de la dispersion de l'Oflag II B.

quelques officiers et ordonnances réussirent à sauver la comptabilité de leur Caisse de Virements. Ces cahiers représentaient, compte tenu des règlements qui, pendant trois mois, s'étaient faits à l'intérieur du camp, le montant des sommes dont chacun d'eux était créancier de l'Allemagne au titre de la solde due conformément aux dispositions de la Convention de Genève.

Au total : 1 628 411,17 RM;
soit : 32 568 223 fr. 40.

Les prisonniers avaient « la ferme conviction que, porteurs de justifications comptables aussi rigoureusement établies, sauvées au prix de tant d'efforts, leur droit à la solde serait immédiatement reconnu ».

Dix ans plus tard, en 1955, ils attendent encore un paiement forfaitaire promis, décidé par une loi dans une monnaie qui a perdu les 9/10 de sa valeur. L'expérience monétaire tentée en 1944 à l'Oflag II B a eu du moins pour résultat d'éviter pendant les derniers mois de la captivité les effets désastreux que n'aurait pas manqué d'entraîner la suppression de la monnaie officielle décidée par les Allemands.

Le marché noir au camp. — A parcourir les lignes de ce travail, le lecteur pourrait se croire dans un pays de Cocagne. En réalité, si l'Entraide connut un essor inégalé, — des allusions nombreuses l'ont déjà laissé entendre, et les pages à venir en préciseront les heureux effets, — tout n'allait pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Le simple problème de la nourriture, déficiente, avait donné lieu à bien des misères, et le proverbe s'était souvent vérifié : l'homme affamé n'est pas beau.

En maintes circonstances, le camp fut le théâtre de trafics répréhensibles, et connut le marché noir. Il ne fit point en cela exception parmi les autres camps de prisonniers. Dans une brochure publiée par les soins de la Croix Rouge Française, il est parlé de trafics d'étiquettes « que réprouvaient véhémentement les hommes de confiance, et dont les résultats étaient d'avantager certains prisonniers, les plus débrouillards, au détriment de ceux se contentant des attributions de deux étiquettes par mois qui leur étaient plus ou moins régulièrement distribuées » (1).

La captivité se prolongeant, nos conditions de vie devenant chaque jour plus précaires, le marché noir se développa, en 1941 et 1942, dans des proportions plus grandes. Même après la création du Centre d'Entraide en avril 1942, le marché noir, Peyret nous l'a confirmé, subsista. Parfois, l'unique inspiratrice des tractations était la crainte de la faim : des prisonniers achetaient des pains en supplément. J'ai relevé, en février 1943, que le prix du demi-pain, au cours du Centre d'Entraide, était de 5 RM, soit 100 francs (2). Malgré les efforts du Centre d'Entraide, il se vendait du pain en cachette, à des prix singulièrement plus élevés.

Le tabac, lui aussi, était l'occasion d'un trafic effréné : en octobre 1943, le paquet de cigarettes se vendait 4,5 RM, et le paquet de tabac 9 RM (3).

(1) La Délégation de la Croix Rouge Française en zone non occupée dans son rôle d'assistance aux PG : 1940-1944, par l'Intendant Militaire de 1^{re} classe ASTIER. Saint-Étienne : Impressions Modernes, novembre 1945, page 63.

(2) N. P. C., 13 février 1943.

(3) N. P. C., 28 octobre 1943.

A la même époque, — nombreux étaient les camarades qui recherchaient des vignettes pour faire venir de France et de l'étranger des colis supplémentaires, — la vignette, au marché noir, se vendait cinq paquets de cigarettes, soit 22,5 RM, ou 450 francs (1).

Un autre problème était celui de la lumière : les Allemands se montraient de plus en plus réticents pour nous fournir des ampoules nouvelles, quand celles des chambres étaient grillées, ou bien, ils les remplaçaient par des ampoules très faibles. Un nouveau trafic s'en trouva favorisé. Au marché noir, fin 1943, une ampoule de 60 watts se vendait de 30 à 60 RM, soit de 600 à 1 200 francs (2). Ces seuls exemples, cueillis parmi bien d'autres, laissent deviner les échanges lucratifs que purent réaliser, sur le dos de leurs camarades, les commerçants les plus audacieux de l'Oflag. Il ne semble pas que l'ennemi se soit attaché *de façon directe et voulue* à faciliter le marché noir dans un but de démoralisation. Officiellement au moins, nos gardiens condamnaient toute fraude, et leurs menaces, pour avoir eu des effets moins tragiques à notre endroit qu'à celui du cantinier Schmidt, étaient assez fréquentes.

Mais indirectement l'adversaire, qui travaillait à nous lasser par son système de douche écossaise, faisant miroiter à nos yeux des promesses jamais tenues, devait provoquer un accroissement de ce marché noir au lieu de l'éteindre.

Dans sa « lutte pour la vie », le prisonnier, chaque fois qu'il accueille de mauvaises nouvelles, se sent porté à constituer des réserves, et cela par tous les moyens, à n'importe quel prix.

L'ENTRAIDE AU CAMP

C'est essentiellement l'entraide des officiers du camp; subsidiairement, c'est aussi l'aide des officiers aux hommes de troupe; nous en dirons un mot en achevant cette étude.

Après les ombres du marché noir, les lumières du Centre d'Entraide. Il est dommage de ne point présenter en un tout les activités multiformes du Centre d'Entraide. A plusieurs reprises déjà, nous avons parlé de cet organisme qui fit grand honneur à ceux qui le fondèrent. Le moment est venu de les voir à la tâche dans le camp lui-même. A la fin de ce chapitre, il conviendra de signaler encore les effets d'une charité rayonnant bien au delà des limites de l'Oflag.

Les manquements trop nombreux à la charité comme à la bienfaisance suscitérent dans le camp la création du Centre d'Entraide. Répondant à mon enquête, un des animateurs s'est donné pour tâche d'écrire l'histoire de ce Centre. Au moment de livrer ce récit à tous les anciens de l'Oflag par

(1) N. P. C., 28 octobre 1943.

(2) N. P. C., 28 décembre 1943.

l'intermédiaire de leur journal, le Trésorier de l'Amicale a voulu d'abord le présenter. Je lui emprunte les lignes qui suivent :

... Bien des camps ont connu et vu prospérer diverses œuvres ou initiatives d'assistance sous des formes multiples, mais il est permis d'affirmer, sans risquer la moindre injustice, que seul l'Oflag II B a possédé une véritable institution d'entraide adaptée aux besoins et aux aspirations de près de trois mille prisonniers qui lui ont donné très rapidement une adhésion sans réserve et qui s'en sont trouvés eux-mêmes marqués au point que l'esprit en survit après huit ans. Nous entreprenons aujourd'hui de publier l'histoire de ce fameux Centre d'Entraide. Fidèle à l'esprit d'anonymat qui était la règle absolue du Centre d'Entraide, le rédacteur de ces souvenirs a entendu laisser le même caractère à la publication de son récit (1).

Il reste bien entendu que je n'envisage, pour le moment, le problème du Centre d'Entraide, que dans les services rendus aux prisonniers du camp eux-mêmes.

La raison d'être de cet organisme? Ce fut les scandales qui existaient à Gross-Born.

Trop de trafics s'étaient fait jour, peu à peu, et avaient grandi dans un climat fort déplaisant, qui alimentait bien des conversations indignées mais démunies d'effet. C'est le mérite des trois mousquetaires de la baraque 10 que d'avoir su imaginer les moyens pratiques de faire échec à ces trafics. Au camp, on parlait de scandales, de « mafias » instituées à leur profit par certains privilégiés, et un mouvement commençait à se dessiner contre ces « mafias », pour un retour à une conception plus saine des relations entre prisonniers. Il s'agissait, en particulier, de ces envois faits par M. Fumaroli, ce généreux donateur d'Alexandrie, qui semble avoir, pendant des années, effectué des expéditions à destination des camps d'Allemagne, alors que nul ne le connaissait et que, probablement, nul ne l'a jamais remercié comme il se devait. Ces colis étaient normalement destinés à l'ensemble du camp et auraient dû être distribués suivant des règles bien établies, et en toute justice. Ils contenaient essentiellement des biscuits, du chocolat, des dattes séchées et du lait condensé. On apprenait, par les indiscretions des postiers, qu'il y avait eu un arrivage de colis d'Alexandrie, mais bien peu voyaient la couleur des denrées qui y étaient contenues. On commençait à crier au scandale et à la distribution au profit de certains privilégiés seulement (2).

Un camarade écrit ces lignes acerbes :

Je pose une question : que pensaient ces Messieurs du P. C. avant le scandale des lentilles d'Alexandrie, lorsqu'ils se gointraient avec les colis de nos généreux donateurs et notamment avec les boîtes de lait condensé destinées à l'infirmerie? Les places étaient bonnes dans les services du camp, puisqu'il s'y était installé une véritable mafia.

C'est à la suite de ces rumeurs fondées qu'Alexandre

n'hésita pas à aller trouver le Doyen du camp et à lui exposer de manière véhémente son point de vue sur la question. Ces colis devraient, pour partie, être affectés à l'infirmerie, et, pour l'autre partie, distribués dans le camp, baraque après baraque, suivant un tour bien établi, puisque, en tout état de cause, les envois étaient beaucoup trop faibles pour qu'il puisse y avoir une distribution générale (3).

(1) C. E. A., n° 57, octobre 1953.

(2) C. E. A., n° 57, octobre 1953.

(3) C. E. A., n° 57, octobre 1953.

Cette démarche était le fruit des discussions de trois camarades du bloc III, baraque 10 : Alexandre, Prual et Glotin.

En dehors de l'aide extérieure, sans doute plus désintéressée, les trois amis voulaient organiser un « Service des Échanges » dans le camp. Les colis qui parvenaient aux prisonniers, de composition fort variée, formaient essentiellement deux catégories : ceux de la ville (cigarettes, chocolat, biscuits, sucre), ceux de la campagne (légumes secs, précieux pour le repas du soir). Comment entreprendre les échanges ? Quelques ordonnances achetaient à certains officiers ce qu'elles revendaient aux autres avec un gros bénéfice. Le même trafic s'effectuait autour des vignettes, souvent volées aux Allemands, et indispensables pour la réception des colis. Quant aux dons collectifs parvenus au camp, ils réclamaient une répartition impartiale.

En mars 1942, « le Doyen du camp, avec beaucoup de réticences, fut obligé d'accepter le projet de création d'un Centre d'Entraide du camp » (1). Qu'était ce Centre d'Entraide ? « Un groupement de quelques officiers et hommes de troupe dévoués, passant leur temps, mettant leur savoir, dépensant leur activité au service des camarades, dans toutes les tâches où la Direction française du camp peut ou doit être aidée et remplacée » (2).

Une petite chambre lui fut attribuée, au bloc III, fin mars 1942 ; le Centre d'Entraide commença de fonctionner. Selon « Écrit sur le Sable », le Centre d'Entraide inaugurait son œuvre le 7 avril 1942 (3). Les vicissitudes qui suivirent, les préparatifs de changement de camp, vinrent dès les premiers jours entraver la bienfaisante action de ce nouvel organisme. Du moins était-il créé, et ses rouages prêts à fonctionner.

Dans les « échos de la quinzaine », « Écrit sur le Sable » affirme, fin avril 1942, que « le Centre d'Entraide connaît un gros succès. Les listes d'échanges s'allongent ; les cours montent, les cours baissent ; fiévreuse atmosphère de bourse » (4).

C'est dire qu'avant l'importante activité du Centre d'Entraide à l'Oflag II B, en quelques semaines, à Gross-Born, il avait acquis de la notoriété dans le camp.

A l'origine, le Bureau était ainsi constitué :

Président : le Doyen des officiers du camp.

Directeur : le commandant Arnaud (plus tard lieutenant-colonel) ;

Membres : Bloc III : Alexandre, Glotin, Prual ;

Bloc II : Guichet ;

Bloc I : Raudot.

Comité de Contrôle, ou Conseil d'Administration :

Un officier désigné par chaque bloc ;

Un officier pour les hommes de troupe (5) ;

Un sous-officier.

(1) C. F. A., n° 57, octobre 1953.

(2) E. L. S., n° 31, 22 avril 1943.

(3) E. L. S., n° 31, 22 avril 1943.

(4) E. L. S., n° 22, 30 avril 1942.

(5) E. L. S., n° 31, 22 avril 1943.

Ce Comité de Contrôle avait pour tâche la vérification mensuelle des comptes et la surveillance de la marche des opérations. A aucun prix, en effet, les organisateurs ne voulaient de suspicion à leur endroit. Tout devait se passer « au grand jour, à l'abri de toute critique » (1).

Le plus grand scepticisme, teinté d'ironie, accueillit cette initiative; mais les organisateurs tinrent bon; ils expliquèrent leur dessein; ils informèrent les chefs de blocs, consultèrent l'aumônier Dupaquier, « champion de l'honnêteté du camp » (2) et se lancèrent. Ils tinrent absolument à rester en dehors de tout conflit, se défendant « de toute appartenance confessionnelle comme de toute appartenance politique »; ils « n'eurent jamais rien à voir avec le Cercle Pétain » (3). L'anonymat était de rigueur; « tout ce qui serait fait le serait simplement sous l'égide du Centre d'Entraide, pris en tant qu'équipe » (4).

Une fois installés à l'Oflag II B, les Allemands ne daignèrent pas, les premières semaines, répartir les locaux destinés à la collectivité, combles et caves. Le Centre d'Entraide, qui brûlait de se dépenser, se lança quand même sans plus attendre. Son action au camp devait durer jusqu'à notre dispersion, le 29 janvier 1945.

Tandis que nous préparions notre départ de Gross-Born, ou que nous organisions notre nouveau camp, les distributions de colis avaient été interrompues. Les derniers wagons destinés à Gross-Born avaient été déroutés sur Arnswalde : accumulation de colis, individuels et collectifs. Parmi ces derniers, le Centre d'Entraide allait avoir, dès les premières répartitions, à exercer son habileté comme son dévouement.

Enfin, les Allemands affectèrent au Centre d'Entraide une pièce fermant à clé dans les combles du bloc II (5). C'est alors que cet organisme commença vraiment son œuvre. Pour la clarté de l'exposé, nous étudierons son action dans les services permanents et occasionnels.

SERVICES PERMANENTS. — *Distribution de colis collectifs* : La première distribution visait à la répartition d'un imposant lot de colis d'Alexandrie, contenant surtout des dattes. Un tour de distribution fut organisé. Les colis collectifs, appelés « Colis Oflag », étaient des envois faits au nom de l'officier doyen du camp, par différents donateurs privés ou par des Croix Rouges étrangères (6).

Mis à part le lait condensé, réservé à l'infirmerie, les autres denrées furent réparties dans le camp.

La distribution commençait par la première chambre du bloc I et était faite de façon à donner à chacun à peu près la même quantité de calories, mais sous des formes différentes, c'est-à-dire qu'on avait calculé une équivalence entre le chocolat, les biscuits, le café, etc., et le tour allait de chambre en chambre. Quand

(1) C. E. A., n° 57, octobre 1953.

(2) C. E. A., n° 57, octobre 1953.

(3) C. E. A., n° 57, octobre 1953.

(4) C. E. A., n° 57, octobre 1953.

(5) C. E. A., n° 58, novembre 1953.

(6) C. E. A., n° 60, janvier 1954.

on avait terminé le bloc IV et la Wirtschaft, ou Compagnie des Ordonnances, on recommençait à la première chambre du bloc I.

Les doyens du camp, depuis 1942, ont tous délégué leur responsabilité de destinataire des « colis Oflog » au Centre d'Entraide, et celui-ci a toujours essayé de les répartir au mieux. Par exemple, quand le stock de lait condensé devenait trop important à la Poste, on en distribuait dans le camp (1).

Service des échanges. — Distribuer avec justice des colis destinés à la collectivité demeure assez simple. Il y faut de l'ordre, de la précision et de la méthode. Mais avec un tableau d'effectifs bien à jour, — j'allais dire une exacte « situation de prise d'armes ! » — on doit pouvoir répartir, au fur et à mesure des arrivages, les vivres reçus. Encore faut-il signaler que rien n'était plus composite que le contenu des envois collectifs ; tel groupe, qui venait de toucher des dattes, pouvait voir le groupe suivant percevoir des lentilles. Bien plus délicat, de toute manière, apparaît le « Service des Échanges », dont le but « était, avant tout, de normaliser et de moraliser les échanges dans le camp » (2). Quelle serait la monnaie d'échange ? Pas l'argent. Le Centre d'Entraide voulait être « un service à la disposition des camarades ». Seule une légère dîme serait perçue à chaque opération ; elle alimenterait la Caisse d'Entraide. Les organisateurs choisirent, comme « étalon-or », le paquet de cigarettes de troupe, « les vraies troupes », numérotées, très supérieures aux « francisques », de qualité fort inférieure. « Le paquet de vingt cigarettes numérotées fut affecté du coefficient 100 ; autrement dit, il valait 100 points (3). » En fonction de la cigarette, cotée cinq points, un barème fut établi, concernant toutes les denrées : chocolat, haricots, biscuits, sucre, vêtements et chaussures, vignettes, lettres et cartes. Chaque semaine, en fonction des offres et des demandes, une Commission fixait les cours, d'après l'immuable cigarette. Les cours s'avérèrent assez stables, l'approvisionnement du camp demeurant à peu près régulier, jusqu'en juin 1944.

Après les premières hésitations de la clientèle, payée pour être prudente, les échanges devinrent si nombreux que le Service dut être scindé en trois : — service des échanges-standard, ou des denrées comestibles, dirigé par Perdrizet, secondé par une ordonnance, Bompard ;

— service du courrier : lettres, cartes et vignettes de colis, avec Catteau ; les amateurs échangeaient ces articles contre des cigarettes, à moins que ce ne fût l'inverse ; parfois les clients devaient attendre ces précieuses formules ; une ordonnance avait-elle dérobé aux Allemands un bon lot de lettres ou de vignettes ? les cours tombaient au contraire et les amateurs obtenaient aussitôt satisfaction ;

— service des échanges non-standard : vêtements, souliers, bibelots de toutes sortes ; trafic plus aléatoire, plus irrégulier, mais qui permit à de nombreux camarades de se défaire d'objets en surnombre, et, pour eux, inutiles, ou d'acquérir ce qu'ils désiraient sans pouvoir l'obtenir dans les colis reçus des leurs.

(1) C. E. A., n° 60, janvier 1954.

(2) C. E. A., n° 58, novembre 1953.

(3) C. E. A., n° 58, novembre 1953.

Supervisant le tout, Degouve-Denuncque, avec son sens commercial avisé, sa patience et sa bonhomie, permit au Centre de surmonter sans heurts les situations délicates.

De l'extérieur, on peut penser qu'on échangeait des broutilles, et en petit nombre. En fait, le Service des Échanges battait tous les records. C'était le système du troc, codifié.

Toutes les semaines, un barème fixe le tarif de l'échange suivant l'offre et la demande. Ainsi, le gramme de tabac vaut cinq points, un biscuit vaut dix points, le paquet de cigarettes vaut cent points; ceci pour les échanges standard. En plus, il y a échange entre les objets les plus hétéroclites, sabots contre biscuits, chemises contre tabac, lettres contre ceinturon. Deux mille cinq cents offres d'échange par mois, soixante par jour, on n'eût jamais osé espérer un tel résultat (1).

Trente mille échanges par an, cela représente un gros effort d'organisation et d'entraide.

Constitution d'un stock de réserve. — Une des qualités essentielles du commerçant désireux de garder et d'accroître sa clientèle, consiste à posséder toujours, prêt à être livré, l'article désiré de chacun. Bien des fois, au cours de l'été 1942, les clients du Centre d'Entraide ne trouvaient pas immédiatement la contre-partie des marchandises qu'ils voulaient échanger. Le Centre ne redoutait pas trop la concurrence; mais le « marché noir », entravé par l'activité du Service des Échanges, n'avait pas disparu dans le camp.

L'ingéniosité de ceux qui exploitaient sans scrupule la faim, le dénuement vestimentaire, le besoin de nouvelles familiales, était féconde et pratiquement dépourvue de sanctions (2).

Dans ces conditions, le Centre d'Entraide n'était-il pas exposé à perdre peu à peu tout ou partie de sa clientèle, lassée d'attendre, parfois longtemps, les produits qu'elle sollicitait? Le tableau des échanges, affiché à la Turnhalle et consulté chaque jour par les usagers, ne proposait pas toujours assez vite la marchandise équivalente. Les organisateurs du Service des Échanges devinèrent le danger. Pour y faire face, ils se proposèrent de créer un « stock de réserve ». Comment le constituer? Les circonstances les y aidèrent : plusieurs colis, achetés par le Centre d'Entraide, n'avaient point trouvé preneur; certains prisonniers, négligents, ne venaient point réclamer les marchandises qu'ils avaient apportées à l'échange. L'ensemble forma bientôt un stock de réserve, un « tampon » (3); il permit de contenter plus vite la clientèle. En cas de départ, les organisateurs distribueraient cette réserve aux plus déshérités; ce qui fut fait le 29 janvier 1945 (4). Bien vite, le camp adopta le Service des Échanges. Il devint normal de troquer ce qu'on avait en trop contre ce dont on manquait. Les cours, souvent affolés

(1) E. L. S., n° 31, 22 avril 1943.

(2) C. E. A., n° 57, octobre 1953.

(3) C. E. A., n° 58, novembre 1953.

(4) C. E. A., n° 58, novembre 1953.

à Gross-Born, devinrent plus stables, moins sujets à la hausse comme à la baisse. Sans faire disparaître les achats individuels, à coups de marks, entre officiers et ordonnances, bon nombre de clients préférèrent, dussent-ils patienter un peu, s'adresser à l'organisme moralisateur qu'était le Centre d'Entraide.

Colis individuels. — Certains camarades ne pouvaient honorer leurs deux vignettes mensuelles, surtout quand leurs familles habitaient la ville. Ils devaient se contenter du colis de la Croix Rouge, vendu par les Comités locaux de Prisonniers. D'autres, sans famille, ne savaient à qui expédier leurs vignettes. Le Centre d'Entraide se proposa de procurer à ces camarades un deuxième colis mensuel, en trouvant, en France et aux colonies, un nombre élevé de correspondants. Jusqu'en novembre 1942, date du débarquement, l'Afrique du Nord fournit un excellent appoint. De son côté, la Croix Rouge de Toulouse fut, pour ce service, une véritable providence. Les prisonniers désireux d'acquiescer un colis, en versaient le prix au Centre d'Entraide; les vignettes étaient expédiées par ses soins, et le colis parvenait à l'acheteur. Des centaines de colis arrivèrent ainsi dans le camp et permirent à de nombreux prisonniers d'approvisionner leurs « popotes », comme les camarades qui recevaient régulièrement leurs deux colis mensuels.

« Des centaines de colis », dit modestement le chroniqueur du Centre d'Entraide dans son rapport, publié, il est vrai, en 1953-54, soit plus de dix ans après le lancement du Centre d'Entraide. Sa mémoire est peut-être infidèle. On lit, dans « Écrit sur le Sable », en 1943 :

Voulez-vous des chiffres ? De juin 1942 à mars 1943, 5 276 vignettes sont parties; elles ont été payées 532 679 fr. 80, soit un peu plus de 100 francs le colis. Hélas! beaucoup de ces dernières sont en Afrique du Nord, et, depuis novembre, ne sont pas encore revenues. Nous attendons patiemment comme toujours, quoique l'on vienne d'apprendre la reprise des colis de Casablanca à partir du 10 février (1).

Malgré les vignettes restées en route, on peut dire que « des milliers de colis » parvinrent au camp.

Enfin des vivres, réservés sur les arrivages collectifs, furent mis de côté pour l'infirmerie, pour les camarades privés de colis, ou pour ceux qui se trouvaient particulièrement affaiblis (2).

Cuisine collective. — Le combustible nécessaire à la préparation des repas du soir, les prisonniers de l'Oflag II D, avec plus ou moins de chance, se l'étaient procuré. A l'Oflag II B, la cuisine devint impossible dans les chambres. Les cuisines de bloc? un réchaud, auquel s'ajoutèrent quelques appareils reçus de France, au moment où les restrictions de gaz se faisaient plus sévères; ce fut tout, nettement insuffisant.

Les horaires de cuisson, établis avec beaucoup de soins par les services compétents, et destinés à satisfaire un effectif pléthorique, permettaient à la rigueur de réchauffer ou de préparer des aliments qui réclamaient un

(1) E. L. S., n° 31, 22 avril 1943.

(2) E. L. S., n° 31, 22 avril 1943.

temps de cuisson très court; nous en avons parlé dans le chapitre sur la vie matérielle. Mais comment prétendre servir sur la table des haricots bien cuits? Devant l'accumulation des légumes secs, les prisonniers eurent recours au Centre d'Entraide pour organiser une cuisine collective.

Avec une main-d'œuvre française, le Centre d'Entraide obtint des Allemands l'usage d'une marmite servant à préparer la soupe du midi. Il fallut établir une équivalence entre les haricots et les pâtes; on ne pouvait cuire qu'un plat par jour : pâtes, haricots secs, ou bien encore pois cassés et fèves. La mesure-étalon fut le paquet de 250 grammes de pâtes (1).

Après beaucoup de calculs et beaucoup de recherches, on arriva enfin à déterminer que 250 grammes de nouilles ou de macaroni, équivalaient à deux quarts de haricots (nous employons le mot « quart » dans son sens militaire, c'est-à-dire le quart du soldat, qui excluait la pesée, car nous n'avions pas de balances, et qui permettait de puiser dans les tas de haricots, quart par quart) (2).

250 grammes de pâtes, ou deux quarts de haricots représentaient quatre rations.

Le Centre d'Entraide organisa dès lors un service de ramassage, de corvée et de cuisson. Des popotiers d'étages (douze pour les quatre blocs et un pour les ordonnances), sous la direction du capitaine Clerc, procédaient au ramassage. Le capitaine Gérome, aidé de Horn, était préposé au stockage, dans le local de la C. D. O. du bloc II. Les popotes versaient leurs rations de denrées crues, portées à leur crédit; un ramassage par semaine était effectué. Chaque matin, les « volontaires » se faisaient inscrire pour le repas du soir. Le menu était ignoré; de la sorte, les rationnaires ne pouvaient porter leur choix sur les jours de haricots et délaissier les pâtes. Suivant les stocks en réserve, le capitaine Clerc fixait le menu du soir. Les jours de haricots, on mettait les légumes à tremper, on transportait ensuite les lourds paniers de haricots gonflés, de la C. D. O. du bloc II à la cuisine; des tours de corvée furent établis.

Dans la marmite, avec les légumes secs, prenaient place jambons, morceaux de lard, que des heureux, incapables de les cuire isolément, confiaient à la cuisine collective, après les avoir ensachés et étiquetés. Ils les récupéraient après cuisson, heureux de manger de la viande bien cuite; involontairement, ils avaient abandonné à la communauté, la graisse et le fumet de leurs produits de choix.

L'heure de la perception arrivait; la distribution s'effectuait à la cuisine, vers 16 heures, par des cuisiniers français, sous le contrôle du capitaine Clerc, de Glotin et des popotiers d'étage. L'ordre de perception variait chaque jour, afin qu'il n'y ait pas d'injustice. Le « rab », prévu et assuré, était réparti suivant un tour fixé d'avance. Les aliments perçus étaient gardés au chaud dans des « marmites norvégiennes », en chaque chambre; ils achevaient d'y cuire. De la sorte, les heures de passage aux cuisines de blocs demeuraient disponibles pour les plats plus fins et les entremets (3).

(1) C. E. A., n° 61, mars 1954.

(2) C. E. A., n° 63, mai 1954.

(3) C. E. A., n° 63, mai 1954.

Pendant plus de deux ans, la cuisine collective fonctionna chaque jour. Elle devait s'arrêter, faute de marchandises. Après le mois de juin 1944, la cuisson, jusqu'alors quotidienne, eut lieu une ou deux fois la semaine; puis ce fut la disparition définitive.

En février 1943, « Écrit sur le Sable », sous le titre de « Nourritures Terrestres = Centre d'Entraide : Ce soir, pâtes », apportait aux camarades quelques précisions sur cet organisme. Évoquant les repas du soir, le chroniqueur imaginait une interview d'un journaliste voulant expliquer aux lecteurs la marche de la cuisine collective. Cet article fournit un ordre de grandeur sur la tâche accomplie : J'y relève une moyenne de 1 850 rations par jour :

du 15 au 31 décembre 1942 : 27 824 rations;
du 2 au 15 janvier 1943 : 20 977 rations.

La réserve de la « cambuse » où sont rassemblées les denrées, sans doute au début de l'année 1943, offre au visiteur admiratif :

17 517 rations de haricots;
14 577 rations de pâtes;
1 477 rations de lentilles;
735 rations de pois cassés;
394 rations de pois chiches;
1 969 rations de pois ronds,

soit un total global de 36 669 rations en réserve (1). Comme on compte 300 grammes de pâtes ou 440 grammes de féculents pour quatre rations, cela donne 1 093,275 kg de pâtes et 2 430,120 kg de légumes secs, soit, en tout : 3 523,395 kg. Réserve qui peut nous paraître impressionnante, si nous oublions que l'Oflag compte encore plus de 2 700 prisonniers.

Le capitaine Panerai, aux cuisines, préside au travail des ordonnances... et l'article d'« Écrit sur le Sable » s'achève par une ironique boutade, qui rappelle la Babel des peuples : la pitance, recueillie par des Français expatriés, sera mise à l'abri en des marmites norvégiennes, après avoir été élaborée dans des chaudrons allemands au service de la cuisine française (2)!

SERVICES OCCASIONNELS. — A côté de ces services permanents rendus à l'Oflag par le Centre d'Entraide, d'autres étaient fournis « à la demande », au hasard des circonstances et selon les besoins. On peut relever, parmi ces services :

Ajustage d'uniformes. — Les débuts de la captivité, nous l'avons vu dans le premier chapitre, furent placés sous le signe d'une splendide mascarade vestimentaire : uniformes lacérés au combat, tenues norvégiennes et hollandaises. Au bout de plusieurs années, l'Intendance française s'offrit à nous habiller, moyennant finance. Des mesures furent prises au camp;

(1) E. I. S., n° 29, 15 février 1943.

(2) E. I. S., n° 29, 15 février 1943.

des vêtements, dits « sur mesure », parvinrent à l'Oflag. Beaucoup réclamaient des retouches : il fallut les réajuster, et leur coudre galons et écussons. Le Centre d'Entraide fit confectionner les écussons en France et commanda des kilomètres de galons.

Vente de « schubinettes ». — Pour aider à la cuisson des aliments, le Centre d'Entraide mit en vente des « schubinettes », réchauds fabriqués en boîtes de conserve et brûlant des boulettes de papier, renforcées de quelques brindilles de bois récupéré. Les Allemands faisaient la chasse à ces appareils qui enfumaient les plafonds. Des camarades habiles et généreux en fabriquaient de nouveaux, gratuitement, et le Centre d'Entraide les mettait en vente.

Piqûres et médicaments. — Le Centre d'Entraide fit encore venir des anesthésiques pour les extractions dentaires. Elles se faisaient auparavant sans insensibilisation. En 1943 parvint aussi à l'Oflag tout un matériel dentaire, payé par le Centre d'Entraide pour la collectivité. L'infirmier reçut de même des colis de cinq kilos de comprimés d'aspirine, en vrac.

Service Juridique. — Tamboise avait fondé, au Centre d'Entraide, un Service Juridique. Ses consultations apportèrent une équitable solution à bien des situations difficiles, soumises par des camarades au reçu de nouvelles venues de France et posant d'épineux problèmes de droit à résoudre.

Réparation de montres. — L'Y. M. C. A. ayant adressé au camp, gratuitement, un magnifique colis de matériel et d'outillage d'horlogerie, Delval et ses aides, qui faisaient leurs premières armes dans le métier, — leurs coups d'essai furent des coups de maîtres! — réparèrent de nombreuses montres, sans accepter pour eux-mêmes la moindre rétribution.

Réception des camarades des autres camps. — En 1943, plusieurs Oflags d'effectifs faibles furent dissous et leurs prisonniers rattachés à des centres plus importants. Le Centre d'Entraide organisa un repas d'accueil pour les recevoir dans les « popotes ». C'était une manière fraternelle d'entrer immédiatement en contact.

Sans doute manque-t-il encore à cette énumération d'autres initiatives à l'actif du Centre d'Entraide, comme le service des portraits, gratuitement dessinés par des artistes du camp, et mis en vente au profit de la Caisse de Secours du Centre. Ainsi, jusqu'au 29 janvier 1945, toutes les occasions furent bonnes de rendre service dans le camp. Au long des étapes du retour, l'action du Centre d'Entraide se poursuivit, pour défendre notre maigre pitance. Elle devait même survivre au rapatriement.

Rendre service dans l'Oflag aux camarades officiers, les pages qui précèdent en fournissent abondamment la preuve. Avec d'autres organisations du camp, le Centre d'Entraide, ce ne fut pas son plus mince mérite, se proposa de porter *aide et assistance aux hommes de troupe*.

Qu'étaient-ils au juste? « Écrit sur le Sable » nous le révèle, dans un article intitulé : « La Wirtschaft » (1). Au camp d'Arnswalde, ce mot désigne l'ensemble des hommes de troupe. Ils

étaient réunis en deux compagnies : l'une groupant les ordonnances, l'autre rassemblant tous les employés : tailleurs, cordonniers, coiffeurs, magasiniers, cuisiniers, balayeurs, et hommes de corvée du Service d'entretien (2).

Au total : 31 sous-officiers et 252 hommes de troupe à la date de l'article.

La troupe comprend : 125 ordonnances, 15 cuisiniers, 24 éplucheurs, 10 serveurs, 7 coiffeurs, 27 tailleurs et cordonniers, 16 hommes affectés au nettoyage, 19 disponibles et 21 pourvus de fonctions diverses. Les disponibles ont le privilège de travailler hors du camp.

Et l'article écrit :

Il y a là peut-être quelques brebis galeuses, qui ont peur de ne pas être à même de faire face à l'afflux de clientèle. Sauf quelques rapaces, en dehors des occupations journalières, la plupart font des lessives. Certains préparent le Certificat d'Études et suivent assidûment les cours faits par quelques dévoués officiers instituteurs. Ainsi dans le camp d'Arnswalde, vit la Wirtschaft, îlot sympathique, relié au milieu officiers par des liens de compréhension réciproque. Nos rapports de chaque jour l'attestent, et plus encore la promptitude avec laquelle, par l'entremise de leur Centre d'Entraide, les officiers portent secours aux familles des hommes, frappés soit par un deuil, soit par le malheur. Officiers et soldats, unis dans le même sort contraire, supportent avec un courage égal leur infortune, gardant au cœur le même espoir (3).

Les occasions furent nombreuses de venir en aide aux hommes de troupe. Chaque année, la tradition en avait été créée dès Noël 1940, cette fête était marquée par les officiers du camp en faveur des ordonnances. Plus ou moins abondantes, suivant les possibilités des donateurs, les largesses existèrent toujours. D'ordinaire, une séance était montée par les artistes, spécialement pour les hommes de troupe. A l'occasion de cette manifestation, un arbre de Noël, achalandé de fraternels cadeaux, apportait à chacun d'eux un colis de vivres. C'est ainsi que le 26 décembre 1943, dans l'après-midi, les ordonnances furent conviées, selon la tradition, salle du théâtre de l'Oflag. Au programme : « Fanny », par la troupe de Sochal, airs de danses, chansons et sketches par le jazz Durand. Le colonel Rousseau, qui préside, souhaite que, pour tous, le prochain Noël se passe au foyer. Enfin chaque homme reçoit son colis, dont la composition est réalisée par le Centre d'Entraide (4).

Exemple entre bien d'autres d'une camaraderie compréhensive que l'infortune semblable ne pouvait qu'augmenter. L'équité m'imposait de la signaler au passage; l'aide apportée aux hommes de troupe par le Centre d'Entraide et donc par ses « banquiers », les officiers du camp, pèsera dans la balance, quand on jugera la conduite des Oflags envers les soldats, prisonniers comme eux et parmi eux. Cette générosité délicate des officiers,

(1) E. L. S., n° 32, 24 mai 1943.

(2) Rapport du colonel MALGORN : Ministère des Anciens Combattants.

(3) E. L. S., n° 32, 24 mai 1943.

(4) E. L. S., n° 38-39, décembre 1943-janvier 1944.

les hommes la reconnaissaient. A leur tour, ils mettaient leur point d'honneur à rendre service. Voici comment l'un d'entre eux s'en ouvre :

Il y avait bien, par-ci par-là, dans le camp, des officiers grincheux et désagréables, et nous-mêmes étions loin d'être parfaits; mais, dans l'ensemble, nos rapports furent cordiaux. Nous faisons front contre l'ennemi commun et beaucoup d'entre nous ont aidé, dans la mesure de leurs possibilités, les officiers qui tentaient l'évasion en leur procurant des choses qui leur étaient nécessaires et que seuls les hommes de corvée, sortant du camp, pouvaient ramener. Hélas! et ce fut regrettable, l'appât du gain a bien souvent détruit la valeur du geste; mais de tout temps et en tout lieu, depuis que le monde existe, les transactions plus ou moins licites ont existé également (1).

J'achève cette étude des rapports des prisonniers entre eux par le jugement de valeur que le colonel Malgorn porte sur la solidarité dans le camp :

Cependant la marque caractéristique de la captivité, dans ce qu'elle a eu de plus heureux, me semble être la naissance ou le développement du sentiment de solidarité. A côté de quelques égoïstes enfermés dans leur individualisme, il s'est levé toute une floraison d'organisations d'entraide. Limités d'abord à la popote, puis à la chambre, les actes fraternels se sont étendus à l'ensemble du camp, puis aux familles des prisonniers et enfin aux stalags « filleuls ».

Non seulement le dévouement de certains officiers à ces œuvres ne s'est pas ralenti au cours de la captivité, mais, à peine rentrés, ils s'occupent des misères matérielles et morales à soulager. Cet esprit de solidarité est la conséquence directe de la camaraderie qui a uni dès le début les compagnons de la même chaîne. Venus de toutes les régions de France, appartenant aux professions les plus variées et aux milieux les plus divers, des hommes se sont rencontrés qui ont pu se supporter et s'aider, puis se comprendre et s'estimer. Déjà, dans la joie du retour et les préoccupations de l'avenir, nous oublions nos souffrances passées; mais nous conservons précieusement dans notre cœur le nom de ceux qui sont devenus nos amis. Il y a, entre eux et nous, des liens qui survivront et c'est, de la captivité, la seule richesse véritable que nous ayons rapportée.

Dans une Patrie que nous retrouvons appauvrie et endurcie par cette pauvreté même, dans une économie où nous avons du mal à nous intégrer, cette amitié nous aidera à reprendre courageusement notre route.

La France peut compter sur ses prisonniers. Dans la solitude et l'éloignement, ils ont appris à la mieux aimer; ils ne trahiront pas la confiance qu'elle a mise en eux (2).

II. — RAPPORTS DES PRISONNIERS AVEC LEURS GARDIENS

Dans cette vie de reclus, en plus des liens qui nous unissaient et nous permirent de faire face, nous fûmes, par la force des choses, quotidiennement en rapport avec ceux que la fortune des armes avait désignés pour être nos gardiens. A plusieurs reprises déjà, nous avons rencontré sur notre chemin les Allemands, chargés de notre surveillance. Il me semble utile d'évoquer

(1) C. E. A., n° 64, octobre 1954.

(2) Rapport du colonel MALGORN : Ministère des Anciens Combattants.

certaines scènes plus marquantes et plus typiques de notre vie de prisonniers. Nous étudierons tour à tour les appels quotidiens, les inspections passées au camp, les fouilles fréquentes dont nous faisons les frais, la prison. Quelques cas douloureux seront rappelés : le camp et les Polonais, le camp et les Russes, le camp et l'affaire Rabin. Enfin nous essaierons de voir comment et dans quelle mesure les gardiens de l'Oflag II D-II B respectèrent les conventions signées par leur pays, en posant le problème : les Allemands et la Convention Internationale de Genève.

Nos principales relations avec les Allemands sont celles de prisonniers gardés par des soldats en armes. Une compagnie veille sur nous, pendant une semaine, puis est relevée par une autre. Les cadres qui commandent le camp et les blocs restent en permanence. A Gross-Born, chaque samedi après-midi, cérémonie de la relève de la garde, où les Allemands atteignent au ridicule. Une musique militaire joue des airs de chevaux de bois, de cirque de bas étage : battements assourdissants de la grosse caisse, bruits de cymbales, beuglements flasques des deux contrebasses, sonorité grêle d'un xylophone dont l'artiste chatouille la brillante lyre des coups rythmés de son maillet. Il faut à nos gardiens une véritable absence de pudeur pour se produire de la sorte. Les musiciens, cérémonieusement, montent vers le camp : en tête du défilé, l'officier de la compagnie relevante; suivent les soldats; ils grimpent la côte d'un pas traînant, intermédiaire entre celui du fantassin et le pas de procession; mais les musiciens sont incapables de leur imposer leur cadence. L'ensemble donne l'impression première de puissance et de discipline; en y regardant de plus près, de lassitude et de tristesse. Jamais un sourire; les hommes de ce troupeau bien rangé, suivent, résignés. Ont-ils encore la force de penser? car, depuis des années, on a pensé pour eux, et le Führer pour 80 millions d'Allemands.

En gravissant le raidillon, le décalage s'impose entre la tête et la queue de colonne : un demi-temps, à peu près. Pénible impression; on dirait les soubresauts spasmodiques d'une chenille traquée et qui veut fuir. Où sont les défilés et les fanfares qui, jadis, dans Mayence, Coblenz et Cologne occupées, présidaient à la retentissante relève de la garde (1)? Ces soldats nous semblent atteints d'une mélancolie chronique. Dans les conférences entendues ici reviennent, comme leit-motiv, les théories de Nietzsche. Il faut vivre dangereusement, et poser au surhomme. De ce sérieux, de cette dureté, au pessimisme et à la tristesse, il n'y a qu'un pas; et le Troisième Reich semble l'avoir franchi. Le peuple allemand, son armée tout au moins, chante. Et je songe à la boutade d'un camarade : « Ces chameaux de B....., ils ont été vaccinés avec des aiguilles de phono! (2) » Mais ce chant choral, lourd, pesant, lent, sans nuances, sue la mélancolie et la tristesse. Et puis, le soldat chante sur ordre. Quand une section passe en chantant, les visages sont inexpressifs : aucun signe de joie, aucune réaction individuelle; la personnalité semble ruinée. Ce collectivisme nous effraie : ne va-t-il pas jusqu'à détruire, annihiler la pensée de chacun? Nous sommes loin du « titi »

(1) N. P. C., 25 août 1940.

(2) N. P. C., 2 février 1943.

parisien et des rires qui fusent autour de ses boutades. Gardons notre rire qui détend, notre rire vivant, notre chant qui vibre. Ce n'est pas l'armée allemande, pourtant en plein triomphe, qu'il nous faut contempler pour retrouver la joie; ce peuple est effroyablement triste (1).

LES APPELS AU CAMP

Rien ne ressemble plus à un appel qu'un autre appel. Et rien sans doute n'est plus comparable aux appels d'un Oflag que ceux d'un autre Oflag. Aussi mon propos n'est pas tellement de présenter du neuf, que de dire ce qui fut la trame de notre vie, au II D comme au II B. Les appels, dans leur fastidieuse répétition, venaient scander le temps de notre captivité, comme les sonneries irrégulières d'une horloge détraquée.

Décrire un appel suffirait à donner l'idée générale de tous les autres, à quelques exceptions près. Le deuxième mois de notre captivité, j'avais noté mes impressions sur le scénario plusieurs fois par jour imposé : les Allemands passent leur temps à nous compter; une vraie maladie endémique. Pourtant, l'espèce « prisonniers » n'est pas rare, et sans doute pas sur le point de s'éteindre! Ici l'appel est reçu chaque jour par l'officier allemand qui commande le bloc. C'est un lieutenant que nous avons surnommé « Victor ». « Bar zingue, Mézieurs »; les cris des soldats « comptables » retentissent. Péniblement rassemblés, un garde-à-vous initial et de principe est prescrit par le Colonel français commandant le bloc. Mais, complication, il y a des malades demeurés à la chambre; un soldat allemand court vérifier dans les lits. Pendant des mois, les samedis, dimanches et lundis, « Victor » s'octroie une permission généreuse, des vingt-quatre heures élastiques. L'appel est alors reçu par un sous-officier, et nous refusons de nous mettre au garde-à-vous devant lui. Parfois nos gardiens profitent de ce rassemblement général pour nous faire traduire des communications officielles; elles sont le plus souvent fantaisistes et à peu près jamais réalisées. On nous annonce successivement le départ des officiers de réserve du Service de Santé, le rapatriement des Bretons et des Alsaciens-Lorrains. Parfois même, le Colonel allemand commandant les camps de prisonniers de la région se paie le luxe de venir lui-même nous adresser un discours en français. Dix ou quinze minutes dans l'ensemble, et l'appel est terminé : à peine le « rompez vos rangs » a-t-il été commandé par le Colonel français que les uns se ruent vers la cantine en quête d'une acquisition nouvelle, tandis que les autres rentrent dans leurs baraques (2).

De son côté, voici comment J.-F. Cartier raconte cet épisode quotidien dans le « Journal du Centre d'Entraide » :

Lorsque vint l'hiver, la chambrée ne commençait à s'agiter que lorsque retentissait dehors le cri rauque des sous-officiers allemands signalant le rassemblement pour l'appel. Alors les dormeurs, vrais ou faux, s'extirpaient de leurs couches, et, frissonnants, se revêtaient à la hâte en battant la semelle. Puis, vêtus comme des

(1) N. P. C., 27 août 1940.

(2) N. P. C., 14 août 1940.

revenants de la Bérésina, les prisonniers se précipitaient dehors, se groupaient en désordre et formaient des colloques, tandis que les éternels gardiens, désespérés de tant d'indiscipline, hurlaient, à pleins poumons, des « los » et des « zurück » vengeurs. Quand le bloc était rassemblé, tous étaient sensés s'immobiliser dans un relatif garde-à-vous pour saluer l'arrivée de l'officier allemand responsable du bloc. Chaque rang, formé « Zu fünf », était minutieusement compté par deux sous-officiers qui le prenaient chacun par un bout et vérifiaient que leur compte était identique. C'était un travail de Pénélope, car chacun bougeait de droite et de gauche et s'ingéniait à compliquer la tâche des gardiens. Je passe sur les faux prisonniers constitués d'un balai rembourré et recouvert d'une pèlerine, dont on faisait usage pour camoufler un camarade évadé. Il fallut longtemps aux autorités pour en interdire l'usage à l'appel (1).

Ainsi, jour après jour, et souvent plusieurs fois par jour, nous fûmes comptés et recomptés, marchandise précieuse qu'il ne fallait point perdre.

Si les appels offrent une certaine constance dans leur déroulement, rien n'est plus fantaisiste que l'heure de chacun d'eux, leur nombre et leur durée, comme aussi les ordres et les contre-ordres qui les provoquent.

Fantaisie dans l'heure : selon l'humeur de ces messieurs, nous sommes disponibles nuit et jour. Inconnus furent les appels en plein cours de la nuit; ils auraient posé de graves problèmes d'éclairage et de contrôle. Parfois des rondes passaient dans les baraques ou dans les chambres, afin de vérifier que les lits étaient tous occupés. Parfois aussi, à la suite d'évasions, réelles ou imaginaires, un appel soigné, en bonne et due forme, nous était infligé à l'heure de l'extinction des feux, avec présentation de nos plaques d'identité, afin de déceler les numéros matricules absents. Ces cas restèrent fort rares. Mais, au cours de la journée, spécialement au camp d'Arnswalde, toutes les heures étaient bonnes.

Fantaisie dans le nombre : les appels, suivant les circonstances, varièrent de un à trois par jour, entendons les appels réglementaires, auxquels tout l'effectif était soumis. A plusieurs reprises, certains éléments, par mesure disciplinaire, furent condamnés à subir des appels supplémentaires. Dans ce domaine, les records furent battus au mois de juin 1942, au temps du colonel Neumann : j'ai noté, le 26 juin, trois appels dont un de cinquante minutes, et le 29 juin, trois appels réguliers et trois appels supplémentaires (2). En septembre 1942, par ordre du commandant Berndt, il y avait rigoureusement trois appels par jour, même le samedi et le dimanche après-midi; avant, les jours de permission, les appels étaient moins nombreux; le reste de la semaine, leur nombre oscillait entre deux et trois (3).

Fantaisie dans la durée : rien de plus varié que la durée d'un appel. Quelques minutes parfois; souvent la demi-heure est nettement dépassée. Ainsi, je trouve dans mes notes :

L'officier allemand qui préside aux destinées de notre bloc est en permission. C'est Lobbeck, du bloc II, qui le remplace; il n'est pas aussi galant. L'appel se déroule sous la neige et dure de 11 heures à 11 h. 35. Devant les rangs de la baraque 14, il dit au chef de baraque : « Faisez (*sic*) couvrir vos officiers! » Pourquoi ces len-

(1) C. E. A., n° 74, mai 1955.

(2) N. P. C., 26 et 29 juin 1942.

(3) N. P. C., 19 septembre 1942.

teurs? Au total, un officier de trop; c'est un record! A une remarque de l'État-Major français au sujet de cette lenteur, Lobeck répond : « Les prisonniers peuvent attendre. » Tous ne sont pas aussi hargneux. Un officier de nos gardiens a dit un jour au Colonel français commandant le bloc III et à ceux qui l'entouraient : « Vivement, Messieurs, que cette comédie finisse, pour que nous redevenions des hommes (1).

Voici certains délais des appels, au cours du mois de mai 1942, quand sévissait Neumann; ils battent les records de durée. Entre le 16 et le 28 mai, pour dix appels, ordinairement le premier de chaque jour, on totalise quatre cents minutes, soit une moyenne de quarante minutes par appel. Le 28 mai, une heure pleine, de 9 heures à 10 heures (2).

Fantaisie dans les ordres et les contre-ordres : le 18 février 1942, à 17 heures, nous sommes rassemblés; depuis plus d'un mois pourtant, nous ne subissons plus de vérification d'effectif le soir. Nous stationnons dix minutes dans la neige; aucun Allemand ne vient vérifier notre nombre; le Colonel-Doyen fait rompre les rangs. Brimade nouvelle? Même comédie le 12 juin; le clairon sonne, sur l'ordre des Allemands; le rassemblement s'effectue; l'appel est ensuite décommandé. Nous en sommes quittes pour rentrer dans les blocs, plus vite débarrassés sans doute, mais irrités de ce dérangement inutile qui flaire la brimade (3).

L'année 1942 fut la plus fertile en incidents. Certains survinrent à Gross-Born, les dernières semaines fiévreuses qui précédèrent notre départ pour Arnswalde. Des officiers avaient été pris fumant sur les rangs. Les autorités allemandes nous informèrent que, s'il y avait récidive, nous n'obtiendrions plus de distribution de tabac. Pour supprimer les effets, il faut s'attaquer à la cause (4)!

Les incidents les plus nombreux se déroulèrent au II B; le caractère pointilleux et hargneux du colonel Neumann, en pleine période des sanctions Giraud, semblait les provoquer. Ils se multiplièrent tout au long de la belle saison, surtout du 15 mai à la fin juillet, pendant notre installation dans le nouveau camp. C'est ainsi que le 20 mai, il fallut cinquante-sept minutes pour compter 2 750 prisonniers. Au travail, cinq officiers allemands (quatre capitaines et un lieutenant) et onze sous-officiers dont un feldwebel. Record de rapidité et de rendement (5)! Deux jours après, le colonel Neumann présent, l'appel du matin, qui pourtant avait duré quarante-cinq minutes, n'était pas satisfaisant : les états fournis contenaient des erreurs; ainsi du moins l'affirmaient nos gardiens. L'après-midi, nouvel appel, qui durerait trente-cinq minutes (6). Quatre jours après, ordre est donné de vérifier les numéros matricules des prisonniers : nous sommes priés de porter ostensiblement sur la poitrine nos plaques d'identité. L'appel, deux en un nous affirme-t-on, durera une heure entière, de 9 heures à 10 heures (7). Le 27 mai enfin, nous battons à l'appel le record de rapidité depuis notre arrivée

(1) N. P. C., 12 janvier 1941.

(2) N. P. C., 16 au 29 juin 1942.

(3) N. P. C., 18 février 1942 et 12 juin 1942.

(4) N. P. C., 22 avril 1942.

(5) N. P. C., 20 mai 1942.

(6) N. P. C., 22 mai 1942.

(7) N. P. C., 26 mai 1942.

au II B : dix-huit minutes seulement. La taylorisation fait des progrès (1) ! Mais nous sommes aimablement informés que la régularité des premiers rangs ne suffit pas ; il faut encore que la discipline des rangs intérieurs soit observée (2). A la fin du mois, il semble que nous ayons atteint une certaine normalisation de cet acte essentiel d'une vie de prisonniers.

Parfois, le départ des officiers allemands en permission de vingt-quatre heures nous valait un peu de répit à l'occasion du week-end. Ce n'était pas pour nous rendre le dimanche plus agréable ! Mais, loin des théâtres d'opérations, les durées de permissions étaient souples. Ainsi le samedi 30 mai 1942, il n'y eut qu'un appel, dans la matinée (3), et le lendemain, dimanche, un seul aussi, le matin (4).

Non satisfait de nous tourmenter par le caractère capricieux des appels, d'en modifier la fréquence et l'horaire à temps et à contre-temps, le colonel Neumann en profitait pour contrôler de plus près notre présentation sur les rangs. Au rapport officiel du 1^{er} juin 1942, nous furent communiquées des prescriptions plus rigoureuses :

1^o il faut être en rangs de taille, non seulement du premier au cinquième, petits en avant, mais encore de la droite à la gauche, les plus grands à la droite. Le même rapport précisait notre tenue vestimentaire ;

2^o à l'appel : la capote ; dans la cour, short avec vareuse ou chandail (pas de torsos nus) ; au réfectoire, comme à la perception des colis, en vareuse (chandails interdits) ;

3^o enfin, on nous rappelle qu'il est interdit de fumer, de parler ou de lire sur les rangs (5).

On peut citer encore ce Lagerbefehl du colonel Neumann, paru cinq jours plus tard :

Les prisonniers doivent se présenter au premier appel quotidien uniformément en tenue de drap : vareuse de drap, culotte ou pantalon de drap, coiffures, souliers ou sabots (ni pantoufles, ni sandales, ni espadrilles de sport). Le manteau ne sera mis que sur ordre particulier. Seuls, les ceinturons réglementaires sont admis. Aux appels suivants, tenue de sport permise. L'appel est un service, au sens militaire. Il n'est pas permis de se retourner, même au repos, de quitter sa place, de parler, d'abandonner l'attitude militaire (6).

Le lendemain, on nous précisa que, si la tenue de sport était tolérée aux différents appels, une fois le premier de la journée rendu en effets de drap, cette tenue devait comporter la vareuse de drap et la coiffure (7).

Tantôt, il faut être en capote, tantôt en vareuse ; certains oublient, parfois peut-être volontairement. Un jour, l'appel, commencé à 9 heures, dure cinquante minutes. Les Allemands relèvent les noms de tous ceux qui sont en capote ; il fallait être en vareuse ! Il y a plus de cent délinquants.

(1) N. P. C., 27 mai 1942.

(2) N. P. C., 27 mai 1942.

(3) N. P. C., 30 mai 1942.

(4) N. P. C., 31 mai 1942.

(5) N. P. C., 1^{er} juin 1942.

(6) N. P. C., 5 juin 1942.

(7) N. P. C., 6 juin 1942.

Pour nous apprendre à obéir, à 10 h. 45. nouvel appel. Enfin, troisième appel, supplémentaire, réservé aux « hommes-capotes » (1).

Trois jours après, nous sommes pourtant en été, il faut être à l'appel en capote. De nombreux officiers se sont dispensés de cet ornement inutile et vraiment trop chaud. Nous récoltons trois appels réguliers et, pour les récalcitrants, trois appels supplémentaires (2).

La tenue est-elle enfin satisfaisante? C'est bien le diable si la discipline ne laisse pas à désirer. Le matin du 16 juin 1942, — décidément le court règne du colonel Neumann est fertile en incidents! — deux appels ont lieu, le premier en présence du Colonel allemand. Il se déroule au gymnase, à cause de la pluie. Entassés que nous sommes, le Colonel est accueilli par des murmures, des cris d'oiseaux. Justement, le colonel Vendeur, doyen des officiers, est parti pour Neubrandenbourg avec les malades passer une visite. Le colonel de Négraval remplit les fonctions de Doyen en son absence. Sur lui vont retomber les foudres du colonel Neumann. Le colonel de Négraval est déchu de son rôle; d'ailleurs il n'en paraît pas fort peiné; il est remplacé à ce poste par le colonel Leclerc (3).

De temps en temps, au rapport officiel, on nous rappelle les vertus militaires que nous devons mettre en pratique, notamment l'obéissance, la soumission, le respect de la hiérarchie et la discipline, particulièrement à l'occasion de l'appel (4). Comme un leit-motiv reviennent les prescriptions sur la discipline. En octobre 1942, le Colonel allemand renouvelle son ordre : silence et tenue réglementaire à l'appel. Le colonel Vendeur insiste auprès des prisonniers pour l'exécution de cet ordre, « dans l'intérêt général » (5).

De mois en mois, le cérémonial se perfectionne. En octobre 1942, nous sommes informés que désormais aux rassemblements, les chefs d'étage commanderont : « A droite, alignement. » Cette prescription paraît tellement insolite que les responsables eux-mêmes n'y donneront pas suite (6).

Bien entendu, les officiers allemands font les frais de notre jeu. Cette pauvre « Frégate » (ainsi appelions-nous un des capitaines) fut l'un des plus ridiculisés. Un jour, la « Frégate » arbore une tenue neuve. Jugeons du résultat par l'excellent souvenir qu'en garde Yves Bouynot :

C'était à l'occasion d'une fête quelconque. La Frégate avait renouvelé entièrement son gréement et nous apparut, toutes voiles dehors, comme s'il venait d'être lancé après avoir reçu une bouteille de vin du Rhin sur la poupe. Il était resplendissant de vert et de gris. On avait l'impression qu'il avait mis un troisième mât en réserve dans la gaine de son sabre, à moins qu'il n'y eût là une rampe d'ornement, une amorce de coupé ou de passerelle. Ses bottes étaient radoubées, sa casquette battait pavillon amiral. Dès qu'il pénétra dans notre port, un sifflement d'admiration s'éleva des quatre quais et nous nous mimas tous, d'instinct, à rouler de tribord à babord. Tout le camp oscillait. La Frégate stoppa au milieu de la rade et hurla pour demander un remorqueur. A l'interprète de service qui s'avançait, elle fit savoir que l'attitude des officiers français était inqualifiable et qu'elle revien-

(1) N. P. C., 26 juin 1942.

(2) N. P. C., 29 juin 1942.

(3) N. P. C., 16 juin 1942.

(4) N. P. C., 1^{er} juillet 1942.

(5) N. P. C., 7 octobre 1942.

(6) N. P. C., 8 octobre 1942.

draît quand ils n'auraient plus le mal de mer. En arrière toutes! La Frégate regagna le large et nous fit attendre une bonne demi-heure pendant laquelle on la vit louver derrière la deuxième enceinte, aux abords de la douane. Elle faisait du cabotage, du cabotinage mieux.

Quand elle revint enfin, la mer était plus calme. Elle glissa avec une majesté d'incomprise sur les flots de notre indifférence et disparut pendant huit jours. Il paraît que ce garde maritime était un sentimental qui voulait, par son appareillage lointain, nous montrer son mécontentement. Mais nous manquions d'intelligence et on nous avait pris nos boussoles (1).

Quoi de plus désagréable que de s'attendre sans cesse à des rassemblements qui ne viennent pas, ou qui traînent indéfiniment? On en arrive à n'y plus penser, à ne plus y compter, et l'on oublie même quand, enfin, l'appel sonne. Afin d'éviter tout retard, il faudra désormais être sur les rangs quand retentira le coup de sifflet du major allemand trois minutes avant l'heure prévue. Nous fûmes informés de cette nouvelle fantaisie en août 1942 (2). Quand la saison se fait mauvaise, la cérémonie de l'appel devient plus douloureuse. Le souvenir des deux premiers hivers est gravé dans les mémoires; le Colonel français demande au Commandement allemand que les appels soient reçus dans les couloirs des étages, mais c'est en vain (3).

De temps en temps, l'appel se perfectionne. La machine de précision se met en branle. De cette denrée précieuse qu'on appelle l'officier prisonnier, si abondante qu'elle soit, il ne faut point perdre une seule miette. L'appel numérique ne suffit plus; il cède le pas à l'appel nominatif. Nous sommes priés de nous présenter au solarium du deuxième étage de chaque bloc pour contrôle des plaques-matricules et des fiches photographiques de chacun d'entre nous (4). De telles vérifications, qui reparurent assez souvent, s'opéraient d'ordinaire après une journée d'évasions. Dès 1940, je relève : « Cet après-midi, salle des Conférences, vérification des plaques d'identité (5). » A peine étions-nous installés au camp d'Arnswalde, que le colonel Neumann, sans doute pour la beauté du spectacle, prescrivit un appel, le 26 mai, à 9 heures, avec les plaques d'identité sur la poitrine (6). Le problème des photographies rebondit de temps à autre. L'idéal, pour le prisonnier moyen, c'est de présenter à ses gardiens, une physionomie toujours identique. Imberbes nous sommes entrés captifs, imberbes nous devons rester. Début juin, le colonel Neumann ordonne que les barbes soient immédiatement coupées (7). En novembre, au garage V, nouvelle vérification individuelle des plaques d'identité et des photos portées sur nos fiches de camp (8). L'année suivante, au mois de mars, serait-ce un aveu que notre physique a tellement changé depuis juin 1940? les autorités allemandes procèdent à la constitution de nouvelles photographies d'identité des prisonniers (9).

(1) C. F. A., n° 39, août-septembre 1951.

(2) N. P. C., 21 août 1942.

(3) N. P. C., 7 octobre 1942.

(4) N. P. C., 5 décembre 1942.

(5) N. P. C., 6 décembre 1940.

(6) N. P. C., 25 mai 1942.

(7) N. P. C., 5 juin 1942.

(8) N. P. C., 28 novembre 1942.

(9) N. P. C., 10 mars 1943.

Quelquefois nous avons la faveur insigne d'un discours de bienvenue. Ainsi pour la prise de commandement du colonel Gerloff, discours en français, s'il vous plaît! Nous sommes gâtés.

En voici le texte :

Officiers et camarades,

Je sais que vous avez un sort dur; je ferai mon possible pour améliorer votre sort; mais je suis soumis aux ordres de mes supérieurs. Je forme des vœux de santé pour vous et vos familles, vos mères, vos épouses, vos belles fiancées, vos enfants; des vœux de prompt retour dans votre belle Patrie; des vœux de paix éternelle entre la France et l'Allemagne, selon le désir de votre Maréchal et de notre Führer (1).

On peut citer encore ce message de Noël de « l'Amiral » :

En ce jour qui est celui de la fraternité universelle, je souhaite aux officiers prisonniers de retrouver bientôt leurs chères petites femmes. Les Juifs ont tué le Christ qui est mort en croix par amour des hommes; c'est pourquoi il faut haïr les Juifs (2).

Enfin, pour corser l'aventure, les fusils, parfois, partent tout seuls. Tel matin, à l'angle du bloc I et du bâtiment de la poste, une sentinelle, qui jauge 1 m. 50, et se trouve enfouie dans sa capote jusqu'aux talons, laisse son fusil se décharger de son contenu. Aucun malheur à signaler, pas même l'envol du casque du maladroit (3).

Ces menus faits valaient-ils la peine d'être rapportés? Peut-être, puisqu'ils aident à comprendre ce que fut notre existence là-bas. Ainsi l'estime notre camarade Yves Bouynot quand il écrit :

Dans un monde où tout était mesuré, limité, barbelé, les plus petites choses prenaient la place des grandes (4).

Je lui emprunterai, pour clore cette rubrique, quelques passages dans lesquels il décrit nos appels d'Arnswalde :

L'appel a lieu dans la cour où tournent inlassablement 2 400 officiers, fauves kaki de tout poil, de tout grade et de tous âges. En principe, les appels, trois fois par jour, doivent se tenir dans le silence, la discipline et la dignité. C'est du moins ce que prescrit le règlement du camp, affiché par ces messieurs de l'Abwehr, sur un tableau protégé par un grillage. Il est en cage lui aussi, en cet âge du fil de fer...

C'est un indescriptible brouhaha de comice agricole, ponctué de cris d'animaux, d'invectives colorées, une symphonie de champ de foire, rythmée par les coups de sifflet de l'arbitre en vert-de-gris et les arrivées tonitruantes des retardataires. Certaines arrivées, d'ailleurs, sont plus discrètes. À l'heure H moins deux minutes, les sentinelles, sous les armes, comme on dit, occupent les portes des blocs. ... Cependant, la porte de la deuxième enceinte barbelée s'ouvre en grinçant. Surgissent avec lenteur, ces messieurs de la famille, les anges gardiens, le commandant en second et ses satellites obséquieux, les compteurs. Une brigade de fourmis collantes, sous-officiers, sous-compteurs qui s'éparpillent avec une régularité de métronome.

Le scénario est réglé depuis, hélas! des jours et des jours (il y en eut environ

(1) N. P. C., 22 septembre 1942.

(2) R. IKOR : A travers nos déserts, page 450.

(3) N. P. C., 8 février 1943.

(4) C. E. A., n° 39, août-septembre 1951.

1 700). Au centre de la cour (la cour des comptes, en quelque sorte), le responsable français commande garde-à-vous. Et les mots prennent une valeur tragi-comique dans cette caserne étrangère. Ils signifient aussi bien : attention, gardez-vous à droite, gardez-vous à gauche, que : prenez garde à la peinture, méfiez-vous de ces gens-là, on a beau vivre ensemble, ils ne sont pas toujours très familiers.

Et les blocs obéissent tant bien que mal, au moins les premiers rangs qui sauvent la face. Salut, re-salut, c'est l'armée du salut. L'interprète présente une liste, comme une situation d'effectifs, le chiffre du cheptel; et la machine démarre, la machine à calculer.

Au premier bloc, salut, re-salut, décompte, preuve par cinq, surcompte, salut, re-salut. Au deuxième bloc, à suivre. C'est du guignol comptable. Ces messieurs doivent manger sur une table d'additions. Notre compte est bon. Le pourboire se réduit à un éternuement : « Stimmt », ça colle. Et, devant chaque colonne, au nom du Grand Reich, le compteur de têtes fait un petit signe affirmatif qui fait songer à ces jouets d'enfant où le ressort tient lieu d'esprit. En avons-nous vu défiler de ces glorieux pantins, de ces têtes de compteurs à croix gammée...

L'appel détaillé se terminait. Restait la comptabilité générale au centre de la cour. Salut, claquage de talons. Les bottes sont indispensables pour cet exercice d'harmonie. Or, au moment même où « Trompe-la-Mort » arriva à la hauteur de l'État-Major et opéra son rapprochement de talons, les 2 400 officiers en firent autant et l'écho répéta cette sonorisation magistrale. « Trompe-la-Mort » regarda ses pieds, considérant avec inquiétude cette puissance magique qui montait de ses bottes éculées. On devinait de loin sa rage et son amertume devant cette foule de mystificateurs patentés, impossibles à vaincre totalement. La fantaisie des talons, la symphonie fantastique en sol poméranien se renouvelèrent souvent, malgré les sanctions. Ne voulait-on pas de la discipline et de la dignité? nous en donnions une preuve éclatante. L'Abwehr lutta longtemps pour obtenir le silence à l'appel. Mais sa sévérité fut vaincue à la longue. Elle capitula (1).

Oui, ce n'était pas un appel, mais bien une foire; des étudiants ou des collégiens incorrigibles en train de chahuter leurs pions débordés. Les Allemands, férus de discipline, n'ont jamais compris notre désinvolture. De temps en temps, ils faisaient planer sur nous la menace de changement de camp, « si nous n'étions pas sages ». On trouverait difficilement plus mal que Gross-Born, et même qu'Arnswalde, en tant que brimades. L'argument ne portait pas (2).

Mais, en vertu de la loi des contrastes, quelle joie quand nous leur présentions un appel soigné!

Quand nous voulions donner à l'appel une valeur symbolique, à l'occasion d'un anniversaire par exemple, ou fêter une nouvelle sensationnelle entendue à la radio clandestine, nous avions là une arme de choix. L'appel avait lieu dans un silence absolu.

Les gardiens étaient désemparés; ils pressaient le pas, baissaient le regard; ils étaient accablés, cernés par ce silence solennel et pesant auquel ils ne pouvaient échapper, un silence comme un immense remords. Et, quand ils passaient tout près de nous qui les regardions, muets et raides comme la justice, ils avaient l'air de condamnés (3).

(1) C. E. A., n^{os} 42 et 43 : Fantaisie à l'appel.

(2) N. P. C., 18 février 1942.

(3) C. E. A., n^o 43 : Fantaisie à l'appel.

LES INSPECTIONS AU CAMP

Afin de mieux apprécier notre existence à l'Oflag, et, affirment certains, d'en adoucir les rigueurs, nous eûmes des inspections multiples. Elles étaient tantôt annoncées à l'avance, tantôt inopinées. Certaines d'entre elles furent le fait de puissances neutres, chargées par la Croix Rouge Internationale de Genève de venir voir ce qui se passait dans le camp; nous les retrouverons dans la troisième partie de ce chapitre, aux rapports des prisonniers avec le monde extérieur.

Les plus nombreuses étaient établies par le Commandement allemand : celui du camp lui-même, celui de la région militaire à laquelle nous étions rattachés (Stettin), voire l'O. K. W., en des circonstances plus rares et plus sérieuses.

Il est presque impossible de dénombrer les visites que nous eûmes à subir. Elles commencèrent avec notre capture et ne s'achevèrent qu'à notre libération. S'il fallait établir une distinction entre différentes périodes de notre exil, je dirais que les visites furent plus fréquentes au II B (Arnswalde) qu'au II D (Gross-Born); surtout elles y furent plus pointilleuses, plus tatillonnes, notamment sous le commandement du colonel Neumann.

Dès le début, en août 1940 se déroule une inspection à Gross-Born, par le colonel Gerhardt. L'installation du camp laissant encore à désirer, nous apprenons, au cours d'une nouvelle visite du Colonel allemand, que le nombre des officiers sera réduit à vingt-quatre par chambre. De même, pour faciliter notre cuisine l'hiver, nos gardiens feront construire des appentis à l'extrémité des baraques. Promesses nouvelles qui nous sont faites et que nous transmet le rapport officiel. Mais nous savons déjà que nous sommes au royaume des promesses (1).

J'ai relevé les plus importantes d'entre elles pendant les premiers mois de notre séjour au camp d'Arnswalde. On en peut compter cinq assez marquantes, de juin à octobre 1942. En voici les circonstances :

Jeudi 4 juin : Nous sommes informés, au rapport du chef d'étage, que le colonel Neumann inspectera dans la semaine les chambres du bloc I. Le Doyen des officiers français nous prie de faire un effort pour la présentation personnelle,

ceci par dignité d'abord, par intérêt ensuite, pour que, si une première visite donne satisfaction, on nous f... la paix ensuite (2).

Le lendemain, la visite des chambres du bloc I, annoncée la veille, est reportée au samedi, à partir de 9 heures (3).

Juillet : L'intérêt se corse; le Général commandant la région et inspecteur des camps de prisonniers, nous est annoncé (4).

Août : Le nouveau chef de camp, le colonel Euler, s'octroie le plaisir

(1) N. P. C., 28 août 1940.

(2) N. P. C., 4 juin 1942.

(3) N. P. C., 5 juin 1942.

(4) N. P. C., 31 juillet 1942.

apprécié de venir visiter nos chambres. La tournée d'inspection est annoncée pour 9 heures; nous sommes priés de ne rien laisser sous les lits (1).

Fin octobre : Inspection d'un Général allemand qui tient à présider notre appel de 9 heures. Il nous y adresse même la parole, en français, pour nous dire : « Bonjour, Messieurs. » Au commandement du garde-à-vous, 2 500 gamins incorrigibles font claquer les 2 500 paires de sabots dont ils sont chaussés. L'impression est inattendue : nous recevons des félicitations pour notre présentation impeccable (2)! Bien mieux, l'inspecteur nous fait dire qu'il va demander à Berlin une amélioration de notre sort. Il visite ensuite quelques chambres et se déclare très satisfait. Il y a même une récompense à la clé : chef d'une chambre visitée, je touche une carte-correspondance supplémentaire (3).

Huit jours après, — il existe une limite que l'humiliation ne saurait dépasser, — une commission d'officiers italiens est en visite au camp. La mesure déborde! Sur un mot d'ordre unanimement respecté, nous faisons le vide barométrique devant le passage des inspecteurs. Ces messieurs circulent à travers le camp désert, et n'osent s'aventurer jusque dans les chambres (4).

De mois en mois, de semblables distractions nous étaient réservées. Dire qu'elles apportaient des modifications tangibles à notre sort serait manquer à la loyauté. Nous eûmes la conviction permanente que, l'inspection terminée, ces messieurs s'en retournaient la conscience tranquille, leur « devoir » accompli.

LES FOUILLES AU CAMP

Si l'on compte des appels chaque jour et des inspections chaque mois, les fouilles, de toutes sortes, furent au moins hebdomadaires. Des milliers d'appels, des dizaines d'inspections, et des centaines de fouilles!

Je n'entends pas ici les visites domiciliaires qui nous étaient imposées à toute heure et de façon quotidienne par les soldats allemands déambulant par deux dans le camp et que nous appelions irrévérencieusement, comme les scarabées bien connus, du nom trivial des bousiers, les « fouille-merde ». Nous étions exposés, à tout instant, à leurs malversations. Ces visites représenteraient des dizaines de milliers d'interventions d'une autorité tracassière. Parfois, nous parvenions à corrompre les fouilleurs, et nous obtenions de conserver l'objet confisqué, en offrant chocolat ou cigarettes. C'est en pensant à eux que nous avions coutume de dire dans le camp : pour une barre de chocolat, les Allemands vendraient leur père et leur mère. Sans aller jusque-là, il est assez facile d'obtenir qu'ils ferment les yeux. A la 1 / 104,

(1) N. P. C., 31 août 1942.

(2) N. P. C., 22 octobre 1942.

(3) N. P. C., 22 octobre 1942.

(4) N. P. C., 29 octobre 1942.

les fouilleurs, après avoir menacé de faire disparaître un réchaud électrique clandestin, abandonnent leur proie pour six barres de chocolat (1).

Au fait, ils n'étaient pas tous des admirateurs du parti. Dès 1940, la nuit de Noël, une sentinelle, au lieu de poursuivre sa ronde, entre à la baraque 15 et danse au milieu des officiers en train de chanter. La veille, deux autres Allemands se chauffent à la cantine. « Et la ronde ? » ... A cette question ironique, l'un d'eux répond : « Il fait meilleur ici que dehors. » Le thermomètre marque — 20°. Une autre sentinelle confie à des camarades : « J'en ai assez; voilà quatre ans que je ne puis souhaiter la bonne année à ma famille » (2).

Je veux plutôt parler des fouilles organisées, celles qui nécessitaient un déploiement de force, des soldats et des sous-officiers pour la fouille, des officiers pour le contrôle de ce travail délicat, des hommes en armes pour éviter le détournement des prises et les fraudes des prisonniers. C'est par centaines qu'elles nous furent infligées, rarement générales, — il eût fallu des effectifs considérables, — parfois pour tout un bloc, souvent pour une chambre ou une baraque à Gross-Born, un étage à Arnswalde.

Fouilles de baraques? Avant que les blocs ne communiquent entre eux, les fouilles sont commencées : ainsi à la baraque 17, celle des ordonnances du bloc III (3), et à la baraque 10 (4). Encore, cette dernière ne fut effectuée, semble-t-il, que dans la chambre n° 1.

Quand il fut permis de passer d'un bloc à l'autre, les occasions s'accrurent, pour les Allemands, de poursuivre leurs inquisitions. L'union augmentait en effet les possibilités des prisonniers dans leurs préparatifs d'évasion. Il est plus facile de cacher des objets interdits dans toute l'étendue du camp, que de les camoufler dans un bloc. Au moment de la fouille, la circulation entre les blocs était momentanément suspendue; mais, en vertu de la loi des grands nombres ou du calcul des probabilités, on pouvait espérer que le bloc qui venait de connaître une fouille, n'aurait point à subir la prochaine : c'était suffisant pour y camoufler une partie de notre trésor. La ruse, assez souvent, réussissait.

Qu'on ne minimise pas, pour autant, les inconvénients de ces fouilles. Une fois, — c'était au mois de décembre 1941, — celle d'une baraque dura plus de quinze jours, comme si les Allemands avaient pour objectif de démolir le bâtiment de fond en comble. Le fait est d'autant plus savoureux qu'ils cherchaient un tunnel; il n'existait que dans leur imagination. Les occupants de la baraque furent déménagés d'autorité, et provisoirement installés dans la 18/1, affectée depuis peu de jours à certains cours de l'Université. Le Recteur s'empressa d'y apposer l'affiche suivante :

Étudiants, attention!

Le 4 décembre, à 18 heures, l'autorité allemande remet la 18/1 à la disposition de l'Université.

(1) N. P. C., 2 octobre 1942.

(2) N. P. C., 1^{er} janvier 1941.

(3) N. P. C., 24 octobre 1940.

(4) N. P. C., 11 février 1941.

Le 5 décembre, à 11 h. 30, l'autorité allemande informe que la 18/1 sera de nouveau indisponible.

Donc les cours à la 18/1 sont suspendus jusqu'à nouvel ordre. Le Recteur (1).

Un mois après, à l'occasion d'un tunnel en chantier sous ma baraque, la 18, une fouille fut organisée par les Allemands (2). En qualité de chef de chambre, je subis un interrogatoire assez comique. L'aumônier Dupaquier était avec moi; nous assurions, dans la chambre au bout de la baraque, la garde du matériel liturgique et, la nuit, celle de la Sainte-Réserve. L'officier allemand me demanda si je n'avais rien entendu : les travaux se faisaient en effet juste sous notre chambre. A ma réponse qu'il y avait des rats, nombreux, sous la baraque, l'enquêteur répliqua : « Oui, des gros rats ! », et l'interrogatoire prit fin sur ces paroles décisives.

Souvent, les fouilles donnaient lieu, de la part des Allemands, à un véritable sabotage. C'est ce qui se produisit en janvier 1942, à la baraque 35. Cette fois, la mesure était comble; les officiers réclamèrent immédiatement pour le désordre dans lequel leurs objets avaient été jetés. Aussitôt, deux officiers allemands, dont le capitaine Bahr, vinrent constater les dégâts (3). Quatre jours après, dans une lettre adressée par le colonel Vendeur à « l'Amiral », on pouvait lire ce qui suit :

Oflag II D. Lundi 19/1/42 A/S.

Le colonel Vendeur, Chef français du Camp,

À Monsieur le Capitaine de Vaisseau, Commandant le Camp.

Motif : Mesures prises par l'Abwehr.

Un certain nombre de faits concomitants ont attiré mon attention :

Fouilles : Je viens d'être avisé par le Commandant du bloc I d'une fouille effectuée le 15/1 à la baraque 35/2. Invité par les officiers de cette chambre, le commandant de Marnhac a pu constater l'état dans lequel se trouvait celle-ci. Tout le matériel de couchage, les vêtements, les livres, les objets de toilette, les objets personnels des occupants gisaient pêle-mêle, en vrac, par terre, au milieu de la vaiselle ou dans la caisse à charbon; des photographies de famille ont été arrachées et même déchirées. Les officiers, évacués pendant la fouille, ont été profondément étonnés et attristés, à leur rentrée, du spectacle qui leur était réservé. Je comprends, et tous les officiers comprennent, que la fouille est une mesure normale, et tous s'y soumettent avec discipline et compréhension. Mais en toute conscience et dignité, sans aucune partialité, je tiens à vous exprimer combien je suis choqué de la brutalité avec laquelle cette dernière opération a été appliquée. J'ai eu par expérience, au cours de cette guerre, à constater la bravoure, la tenue, l'attitude, en maintes occasions, de l'officier allemand et je garde une haute idée, non seulement de sa bravoure, mais encore de sa dignité et de sa correction. Ce que j'ai vu ne me fera pas changer d'idée, mais il serait absolument nécessaire que le fait ne se reproduise plus (4).

Il fut répondu qu'un effort serait fait à l'avenir pour ne point détériorer le matériel appartenant aux officiers dont les chambres seraient soumises

(1) N. P. C., 11 décembre 1941.

(2) N. P. C., 12 janvier 1942.

(3) N. P. C., 18 janvier 1942.

(4) N. P. C., 19 janvier 1942.

à des fouilles. Mais promettre et tenir, c'est deux ! Quelques semaines plus tard, une nouvelle réclamation ayant été faite, cette fois sur notre courrier très en retard, les censeurs firent savoir qu'ils n'étaient pas responsables, mais bien les fouilles supplémentaires occasionnées par les officiers français qui cherchaient sans cesse à tromper la surveillance de leurs gardiens. Les censeurs étaient souvent détournés de leur travail de lecture du courrier pour participer à des fouilles à travers le camp (1).

Parfois, notre insouciance était cause de la mauvaise humeur de nos gardiens. Un soir de 1942, deux phonos sont confisqués pour avoir fonctionné après l'extinction des feux. Ils sont bientôt rendus, mais avec ordre de ne pas recommencer (2). Il faut dire, à la décharge des prisonniers, que les mesures restrictives étaient souvent tatillonnes. Ainsi celle qui devait à Arnswalde revenir comme un leit-motiv : interdiction de tout stationnement aux fenêtres du bloc I, face au poste de police (3).

Faisant allusion aux fouilles effectuées, Ratinaud écrit :

Et rien, naturellement, ils ne trouvent jamais rien, ces c...-là, ni les cartes routières d'Allemagne, ni l'encre de Chine avec les faux tampons, ni les papiers fabriqués de travailleur civil, ni le poste de T. S. F. caché dans la « norvégienne » à réchauffer les plats, ni les costumes taillés dans de vieilles couvertures ; rien, rien, ils ne trouvent jamais rien. Mais ils mettent une joie mauvaise à tout troubler, tout démolir, malgré les protestations inutiles des chefs de chambre. Ah ! les porcs (4).

Notre séjour à l'Oflag II B n'apporta guère de modifications au régime des fouilles. A peine étions-nous arrivés que les cérémonies rituelles commençaient : le 16 mai, dans l'après-midi, les Allemands procédèrent à l'inventaire des gros bagages individuels ; ils avaient complaisamment offert de les transporter de la gare d'Arnswalde jusqu'à notre camp (5).

Les fouilles traditionnelles reparurent :

29 mai	1942	Fouille au bloc II, après l'appel du soir (6).
8 juin	1942	Fouille au bloc V, après l'appel du soir (7).
24 août	1942	Fouille au bloc V, de nouveau, et cette fois, des plus sérieuses (8).
15 septembre		Fouille au bloc IV, après le troisième appel, celui de 14 h. 30 (9).
20 janvier	1943	Fouille au bloc III (10).

Cette liste n'a pas l'intention d'épuiser le total des expériences allemandes en ce domaine ! Tous les blocs, nous pouvons le constater par ces exemples, y passaient à tour de rôle.

(1) N. P. C., 9 février 1942.

(2) N. P. C., 22 avril 1942.

(3) N. P. C., 7 octobre 1942.

(4) J. RATINAUD : Œuvres libres, novembre 1954.

(5) N. P. C., 16 mai 1942.

(6) N. P. C., 29 mai 1942.

(7) N. P. C., 8 juin 1942.

(8) N. P. C., 24 août 1942.

(9) N. P. C., 15 septembre 1942.

(10) N. P. C., 20 janvier 1942.

Tandis que nous étions rassemblés pour l'appel de l'après-midi, la « section des fouilleurs » faisait son entrée solennelle dans le camp, officiers et sous-officiers en tête; hommes en armes ensuite; enfin, en queue de colonne, des couples de soldats portant des caisses peintes en rouge, devant contenir les fruits de leurs larcins. Des sentinelles en armes prenaient place devant les portes du bloc visité; le reste de la cohorte pénétrait dans le bâtiment. L'appel achevé, les chefs de chambre étaient convoqués pour assister à l'exécution de la râfle. Les autres prisonniers, qu'il fasse beau, qu'il vente ou qu'il neige, devaient se résigner à prendre patience; ils attendaient dehors que la comédie fût terminée. Heureusement, nous savions le plus souvent à l'avance, par des voies mystérieuses, qu'une fouille allait avoir lieu; nous pouvions ainsi prendre nos précautions.

Certaines professions exerçaient, vis-à-vis des soldats préposés à la fouille, le rôle d'un talisman. Je l'ai personnellement constaté à plusieurs reprises, dans le domaine de la musique. Le simple fait de se présenter comme maître de chapelle, « kappel-meister », avait le don de calmer ces messieurs : la musique adoucit les mœurs!

Roland a été amené à faire la même constatation. Il l'affirme dans son ouvrage :

Une autre idée que je n'avoue pas, que je ne prends pas au sérieux, mais qui me tient quand même à cœur, dans ce pays en guerre, en cas d'aventure, de rencontre avec des hommes violents et armés, le seul aspect des notes sur les portées a un pouvoir apaisant presque magique. Je l'ai constaté chaque fois que les Allemands procédaient à une fouille hostile. Quand leurs mains arrivaient aux cahiers de musique, elles perdaient leur impatience de molester (1).

Ces fouilles donnaient lieu parfois à des évacuations momentanées; parfois aussi à des déménagements. Ainsi, en avril 1942, à Gross-Born :

Évacuation des baraques A et D, dont les occupants sont expédiés, avec tout leur matériel, pour une huitaine, soit dans la cantine du bloc I, fermée depuis quelques jours pour enquête sur le cantinier condamné pour vente de vin, soit dans l'ancienne baraque des tailleurs, qui travaillent maintenant près de la Lagerführung, pour éviter la coupe et la fabrication d'effets civils en vue d'évasions (2).

Dès l'année 1940, nous avons été informés que tout officier pris en défaut, serait changé de chambre; de même, toute baraque malpropre entraînerait le transfert de ses occupants au bloc IV, à bon droit réputé moins confortable (3). En septembre 1942, au II B, tous les officiers du bloc V, par ordre des autorités allemandes, sont évacués. Ils seront remplacés par des officiers pris dans les autres blocs par tirage au sort (4).

La Gestapo (GE.STA.PO. = Geheime Staats Polizei), branche de la police criminelle allemande chargée de rechercher et de réprimer les crimes contre la sûreté de l'État (5), est intervenue dans le camp en quelques

(1) Francis ROLAND : Jusqu'à Bergen, page 25.

(2) N. P. C., 3 avril 1942.

(3) N. P. C., 27 novembre 1940.

(4) N. P. C., 8 septembre 1942.

(5) Lexique de la Résistance Française : *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale*, Paris, P. U. F., n° 1, novembre 1950, pages 96-105.

occasions : enquête sur le cantinier Schmidt à Gross-Born, en mars 1941, enquête sur la cantine du bloc I de Gross-Born, en avril 1942, recherche périodique des postes de radio clandestine au camp d'Arnswalde. Le fait était fort rare; Roger Ikor le signale :

« Au contraire des déportés et des requis, les prisonniers... dépendaient des autorités militaires allemandes et d'elles seules; sauf cas exceptionnels, ils n'avaient aucun contact avec la police, le Parti ou la Gestapo » (1).

Le Sichertiedienst, service de sécurité du parti nazi, qui finira par coiffer toutes les organisations secrètes et policières allemandes et intégrera la Gestapo (2), n'est pas intervenu au camp, du moins à ma connaissance. Il est pourtant possible que les dernières chasses aux postes clandestins aient été le fait de cet organisme qui supplanta peu à peu la Gestapo.

Quant à l'Abwehr, les cadres allemands, même le Commandant du camp, ont maintes fois donné l'impression qu'ils étaient contrôlés, traqués, menacés par elle; le chef de l'Abwehr était, en dernier ressort, le véritable commandant de l'Oflag. Cet organisme était tout puissant, et sa mainmise sur l'ensemble des services du camp évidente. Commandement, censure des colis, des lettres et des livres, organisation de la police judiciaire, services de la solde, de l'alimentation, de l'habillement, du casernement, service de Santé, sans parler de l'embauche pour le travail volontaire en Allemagne, enfin la « Kartei » ou service du fichier, tout en réalité dépendait de l'Abwehr.

LA PRISON AU CAMP

Quand les manquements des prisonniers à la discipline devenaient trop graves, du moins selon l'appréciation de nos gardiens, quand des évadés se trouvaient repris, quand des candidats à l'évasion voyaient leurs préparatifs trop tôt découverts, la sanction normale était la prison, ou, pour employer l'expression consacrée, les arrêts de rigueur. Nous disions entre nous que les camarades punis se trouvaient « prisonniers au carré ».

Des punis, cela ne saurait surprendre personne, il y en eut au camp tout au long de la captivité. Il y en eut d'autant plus que les évasions, nombreuses, connurent assez peu de réussites. Il y en eut surtout pendant les six premiers mois d'Arnswalde, où les locaux disciplinaires ne désemplirent pas; mais pour un autre motif. C'était à la suite de l'affaire Rabin, officier évadé, tué à la sortie même du tunnel qui allait lui donner la liberté. Les prisonniers dans leurs lettres parlèrent de cette tragédie. Les termes ne furent pas tendres pour ceux qui avaient perpétré ce meurtre. Aussi les censeurs entreprirent-ils de retenir ces lettres, de convoquer leurs auteurs afin d'apprendre d'eux s'ils maintenaient leurs accusations, de provoquer des signatures que les prisonniers refusèrent. L'enquête achevée, les correspondants incriminés se succédèrent en prison, pour outrages envers l'armée

(1) *Lettres Françaises*, 14 juillet 1945, pages 1-6.

(2) *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale*, novembre 1950.

allemande. Seule l'exiguïté des locaux disciplinaires ralentit la cadence des incarcérations et prolongea d'autant le défilé des camarades aux arrêts. Pendant cinq mois, de la mi-mai 1942 (date de notre arrivée à Arnswalde) à la mi-octobre, la prison fut prise d'assaut ! Ce fut même une des raisons pour lesquelles, auprès de l'O. K. W., nous fûmes catalogués comme camp indiscipliné. En réponse, sans faire de l'Oflag II B un « camp de représailles », le bon Rusher, qui s'en défendait avec âpreté, tint à le désigner sous le titre de « camp à mesures spéciales ». Il faut toute la finesse de l'esprit allemand pour songer qu'une pareille tromperie obtiendra crédit auprès de prisonniers clairvoyants.

Les conditions d'existence matérielle dans les locaux disciplinaires d'Arnswalde étaient précaires. La nourriture y était tellement amenuisée que, à l'heure de la promenade quotidienne des prisonniers, certains, se sentant trop faibles, refusaient de sortir. Les Allemands en prirent ombrage et virent dans ce refus une marque d'indiscipline. La promenade, qui avait d'abord eu lieu dans la cour d'en face, avait provoqué des cris et des signaux de la part des camarades restés dans le camp. En conséquence, elle fut reportée ailleurs. De plus, les Allemands décidèrent qu'avant toute mise aux arrêts de rigueur, les officiers passeraient une visite devant le médecin allemand. Quant à ceux qui avaient été coupables d'un refus d'obéissance, si le médecin ne les déclarait pas exempts de promenade, ils verraient leurs jours de prison accrus (1).

Les punitions continuaient de pleuvoir :

— 8 jours d'arrêts de rigueur au commandant Delory, possesseur de 150 RM civils (2);

— 6 jours d'arrêts de rigueur au commandant Guitton, détenteur d'un costume civil (3);

— 10 jours d'arrêts de rigueur au lieutenant Robin, propriétaire d'un modèle de faux papiers (4).

Le même jour, un blâme est porté contre les lieutenants Forkel et de Laverne, pour résistance pendant la promenade des punis. Cependant, première mesure de détente, alors que, primitivement, les punis étaient tenus de marcher pendant les deux heures de promenade, il leur est désormais permis de s'arrêter et de s'asseoir; mais il est interdit de former des groupes (5).

Quatre jours après, nouvelles punitions : six, huit et dix jours d'arrêts de rigueur pour fautes commises dans la correspondance (6). Pourtant, seconde mesure de détente, il sera désormais permis de faire parvenir à ceux qui font de la prison, 18 biscuits Pétain et 300 grammes de pain (7).

Le dernier jour du mois d'août, nouvelle liste entre combien d'autres ! Nous trouvons à l'affichage les noms de vingt-deux punis (8).

(1) N. P. C., 29 mai 1942

(2) N. P. C., 4 juin 1942, Lagerbefehl 248.

(3) N. P. C., 4 juin 1942, Lagerbefehl 248.

(4) N. P. C., 4 juin 1942, Lagerbefehl 249.

(5) N. P. C., 4 juin 1942, Lagerbefehl 250.

(6) N. P. C., 8 juin 1942.

(7) N. P. C., 8 juin 1942.

(8) N. P. C., 31 août 1942.

Ainsi, la prison d'Arnswalde continuait à regorger de visiteurs. Enfin, pour la première fois depuis notre arrivée à l'Oflag II B, le 14 octobre 1942, la prison se trouva complètement vide (1).

QUELQUES CAS DOULOUREUX

Avant de porter un jugement sur la manière dont les Allemands respectèrent ou violèrent la Convention de Genève, il n'est point inutile de les voir à l'œuvre en quelques circonstances particulièrement pénibles de notre captivité. Sans doute, ce n'est pas toujours les prisonniers de l'Oflag eux-mêmes qui sont en jeu. Mais l'attitude des Allemands vis-à-vis des Polonais, à l'occasion de notre départ pour Arnswalde, ou des Russes internés dans un camp tout proche du nôtre, nous éclairera sur le degré d'humanité de nos gardiens. Plus émouvant encore et plus tragique pour nous reste le cas du lieutenant Rabin, qui devait jeter la consternation parmi ses camarades prisonniers.

LE CAMP ET LES POLONAIS. — Dans ses Souvenirs, le colonel Desmaires écrit :

En mai 1942, le camp de Gross-Born devait être évacué par les officiers français pour recevoir les officiers polonais, dont le détachement entra au camp en chantant *la Marseillaise* (2).

Lassés de découvrir sans cesse de nouveaux tunnels dans les sables de Gross-Born et aussi de fréquentes évasions, les Allemands, au cours du premier semestre 1942, avaient décidé de nous transporter ailleurs. Sous le prétexte de nous installer de manière plus confortable, ils imaginèrent d'effectuer une permutation entre des officiers polonais, internés à l'Oflag II B (Arnswalde) et les officiers français, gardés jusque-là dans l'Oflag II D (Gross-Born).

Ce changement de camp fut l'occasion*de scènes reconfortantes pour nous, fort irritantes pour les Allemands. Le transfert devait s'effectuer en deux rames. Une première amenait des officiers polonais à Gross-Born et repartait pour Arnswalde avec des officiers français. Le lendemain, la deuxième partie de l'effectif d'Arnswalde, puis de Gross-Born, devait connaître les mêmes péripéties.

Le 14 mai 1942 au soir, le premier contingent des officiers polonais d'Arnswalde arrivait à Gross-Born, soit la moitié du camp. Deux d'entre eux en avaient profité pour s'évader en cours de route; les Allemands étaient sur les dents. Lorsque leur colonne, formée à la halte de Westfalenhof, pénétra dans le camp, les prisonniers français lui firent un accueil triomphal. Depuis la clôture du bloc I-IV, où nous avions été parqués afin de laisser libres, pour les nouveaux locataires, les blocs II et III, des chorales impro-

(1) 14 octobre 1942.

(2) CL. DESMAIRES : Flambées de Souvenirs. *Journal du C. E. A.*, n° 48.

visées exécutèrent des chants en français et en polonais. Excédés, les Allemands chargèrent à plusieurs reprises, afin de nous écarter des barbelés. Des soldats, précédés de leurs chiens, faisaient refluer la masse des prisonniers, dont le flot se reformait derrière eux; d'autres assénaient des coups de crosse de pistolet aux plus récalcitrants.

Grande fut la stupeur des Polonais. L'un d'entre eux nous fit part de leur étonnement : « On nous avait dit que vous étiez les amis des Allemands ! » Des billets furent échangés par-dessus les barbelés : mots d'accueil pleins de délicatesse, mais plus encore renseignements fournis aux arrivants sur les cachettes possibles et les travaux clandestins en cours.

Manifestation indescriptible : à plusieurs reprises, les Allemands s'efforcent de faire évacuer les barbelés. Le Doyen des prisonniers français, le colonel Vendeur, est convoqué à la Lagerführung. Au capitaine Bahr qui lui exprime sa surprise sur cette manifestation intempestive et déconcertante, le colonel Vendeur répond. Trois raisons lui semblent légitimer cette démonstration d'amitié franco-polonaise : la Pologne est une alliée séculaire de la France; prisonniers polonais et français sont des compagnons d'infortune; Français et Polonais demeurent toujours des alliés, puisque la guerre n'est point achevée (1).

Quand le premier contingent français quitte et franchit la barrière pour descendre vers la halte du chemin de fer, au bloc III, tout près de la baraque 17, des prisonniers polonais se sont rassemblés, face à la route qui mène au train. L'ordre formel leur a été donné de garder le silence; sinon, ils seront impitoyablement refoulés dans les baraques. Trois petits groupes s'alignent : quatre, puis deux, puis six. Tout à coup, chaque prisonnier ouvre son manteau; il est porteur d'une grande lettre majuscule découpée dans du papier blanc. De loin, on peut lire ces mots qui nous bouleversent : « VIVE LA FRANCE ». Ce salut émouvant à notre Patrie lointaine, nous ne l'avons jamais oublié. Tandis que bien des souvenirs s'estompent avec le temps, l'image des officiers polonais au garde-à-vous, demeure; gage de la fidélité d'un peuple pour lequel la France accepta, en 1939, de courir une tragique aventure, et de se faire, une fois de plus dans l'Histoire, le champion de la liberté.

Le deuxième convoi provoqua des scènes encore plus houleuses que le premier. Les Allemands tendaient le dos.

Au II B, des démonstrations identiques avaient lieu. Quand le premier contingent de prisonniers français parvint à la caserne d'Arnswalde, les officiers polonais encore présents étaient parqués dans deux blocs : interdiction leur avait été intimée de se montrer aux fenêtres. Un feldwebel menaçait de son pistolet ceux qui, trop curieux, s'en approchaient. Bien mieux, quand le deuxième convoi d'officiers français, le 17 mai, parvint à destination, vers 17 h. 45, nous fûmes enfermés dans nos bâtiments. Il nous fut défendu d'entrer en rapports avec nos camarades des blocs I-IV qui nous rejoignaient. Eux aussi, avant leur départ de Gross-Born, avaient été les témoins et les acteurs de manifestations de sympathie chaleureuse vis-à-vis du deuxième convoi d'officiers polonais.

(1) N. P. C., 14 mai 1942.

Une nouvelle manifestation d'amitié franco-polonaise avait eu lieu. Les officiers polonais étaient entrés dans le camp en chantant *la Marseillaise*. Furieux, les Allemands avaient chargé à la baïonnette, tour à tour sur les Polonais puis sur les Français, afin de les forcer à refluer. Comme si, décidément, il avait perdu la tête, le capitaine Bahr, qui présidait aux opérations de ce transfert, menaçait du poing les officiers français. Le sang-froid est-il chose si difficile chez un vainqueur ? A des prisonniers français de la colonne qui va gagner la gare, un sous-officier allemand confie : « Nous en avons appris, depuis deux jours ! » Un officier français répond : « Et nous, depuis deux ans (1) ! »

Si courte qu'elle ait été, cette démonstration devait, plus que maints discours, et pour longtemps, torpiller chez bon nombre d'hésitants, le thème de la propagande entre la France et l'Allemagne.

Selon Ratinaud, un officier allemand en conclut :

que les prisonniers de ce camp, et sans doute tous les Français, étaient de redoutables tartuffes incurablement infestés par le judéo-marxisme. Tous ces hommes qui hurlaient avaient bien été vaincus en 1940. Mais vingt-cinq mois de prison n'avaient pu les transformer en esclaves dociles. Quant aux Boches venus de Arnswalde avec les Polonais, la colère l'emportait chez eux sur la surprise. Ils avaient l'habitude d'ennemis vigilants et haineux, mais disciplinés, domptés. Ils découvraient une horde qui les bafouait, leur crachait à la figure, une nation turbulente et ironique. Ils en éprouvaient un profond ressentiment...

Cependant, l'inquiétude régnait chez les « politiques ». La manifestation était réussie, grandiose même, et ils y étaient sensibles, mais elle se révélait peut-être justement trop réussie, trop grandiose. Il fallait s'attendre à des réactions tardives, mais vigoureuses. Les Allemands, cruellement bafoués, songeraient à la vengeance. Le Doyen des officiers restants, un colonel onctueux, dont la poignée de main était enveloppante et les convictions également chaleureuses dans leur diversité, tenait assemblée avec les autres officiers supérieurs, les chefs de bloc et les interprètes. Les cœurs et les esprits semblaient également troublés. Cet « état-major » était à peine moins surpris que les Fritz eux-mêmes par l'ampleur et la gravité du mouvement. Il craignait de voir ébranlée sa situation relativement privilégiée dans le camp, et aussi, placé en « tampon » entre gardiens et détenus, il sentait le poids de ses responsabilités à l'égard de ceux-ci comme de ceux-là. Il en était ému, irrité, vaguement fier et profondément ennuyé. Les avis se révélaient contradictoires, quant à l'attitude à adopter, et personne n'apercevait clairement comment minimiser, aux yeux des Allemands, l'affaire, la rendre négligeable et presque plaisante (2).

LE CAMP ET LES RUSSES. — Dans une brochure publiée par la Croix Rouge Internationale de Genève, en 1947, on peut lire :

Le 22 juin 1941, les armées des Puissances de l'Axe envahirent le territoire de l'Union Soviétique,

et, un peu plus loin :

Ce qu'on entendait dire sur l'état de dénuement des prisonniers de guerre soviétiques en Allemagne permettait de craindre que l'hiver fût mortel pour un grand nombre d'entre eux (3).

(1) N. P. C., 17 mai 1942.

(2) RATINAUD : Œuvres libres, novembre 1954.

(3) Inter arma caritas, pages 95-96.

Informés par la Radio allemande des progrès foudroyants de l'offensive du Troisième Reich, après avoir été les témoins des mouvements de troupes en marche vers la frontière de l'Est, nous fûmes à même de constater de nos yeux, dans les mois qui suivirent, les mauvais traitements subis par les prisonniers russes débarqués à la halte de Westfalenhof.

Dès le mois d'août 1941, d'importants convois de prisonniers de guerre arrivaient, à quelques centaines de mètres de nos barbelés, pour être acheminés vers un camp voisin. Certains prisonniers sont morts dans le train. Sur ordre des Allemands qui les escortent, leurs camarades les traînent par les pieds pour les sortir des wagons à bestiaux dans lesquels ils sont littéralement empilés. D'autres, complètement épuisés et incapables de descendre, sont achevés à coups de matraque ou de pistolet. Les cadavres sont chargés sur un fourgon militaire, traîné par un attelage de prisonniers; le funèbre convoi s'avance, sous bonne garde, tout près du bloc IV; les corps sont jetés dans une fosse commune, à quelques mètres de nous, sans vergogne, nus comme des vers. Les autres prisonniers sont conduits jusqu'à leur camp. Beaucoup trop nombreux pour les baraques dressées, dont la construction se poursuit à une cadence très lente, la plupart couchent dehors. Ils touchent, comme ration, un pain pour huit ou neuf.

Tandis que le sous-officier allemand qui préside à l'enterrement fume paisiblement un cigare, la charrette, — un chariot réglementaire de nos C. H. R., — tirée par des prisonniers russes, recueille les cadavres, traînés par terre le long du quai. Ces hommes sont enterrés comme des chiens. Si, par miracle, ils portent encore quelques effets, une lutte s'engage entre les Russes croque-morts; la « récupération » avant l'enfouissement. Bientôt, nous pouvons calculer avec précision que le nombre des morts atteint par jour une quarantaine (1). A la cadence de plusieurs trains par semaine, de nouveaux prisonniers continuent d'arriver à Gross-Born. Les coups de pistolet retentissent. Le 15 septembre, neuf corps sont apportés, dans la charrette, jusqu'à la fosse commune : sept d'entre eux sont morts de faim et de fatigue ou de froid, dans le train; deux autres ont été achevés à coups de triques à l'arrivée (2).

Sur le chemin qui traversait le petit bois, écrit Ratinaud, apparut un tombereau cahotant, précédé par une sentinelle en armes, conduit par un prisonnier russe. Il était plein de cadavres, de cadavres nus dont les membres semblaient plus décharnés encore que ceux des squelettes. Ici, pendait une main livide, ailleurs un pied, ailleurs encore une tête aux yeux morts, énorme. Tout cela ballottait sinistrement au pas du cheval, un cheval poméranien au poil long. Sur le tas, à même les morts, s'était assis un autre prisonnier russe, à peine moins pâle et maigre que les cadavres. Il mangeait une tartine mince de pain noir, sans doute le salaire de sa triste besogne. Épouvantés, les deux Français ne pouvaient détacher leur regard du spectacle. La charrette s'arrêta. Le conducteur descendit et, avec l'aide de son camarade, rabattit le côté du tombereau. Puis ils basculèrent celui-ci sur son axe. Le tas de cadavres glissa dans une fosse ouverte. Il y eut un bruit cascasant et mou, celui des corps dégringolant. La sentinelle fumait une cigarette, en surveillant avec ennui la manœuvre. Les deux Russes saisirent alors, à ses deux extrémités, un sac et

(1) N. P. C., 8 août 1941.

(2) N. P. C., 15 septembre 1941.

en déversèrent le contenu sur les cadavres. Une fine poudre blanchâtre. Puis, à grands efforts, ils recouvrirent le tout de sable. Ils remontèrent dans le tombereau et reprirent le chemin en sens inverse... Amélioration de la glèbe poméranienne par l'engrais naturel... C'est abominable! Certes, la scène leur avait paru horrible. Mais, surtout, ils étaient indignés par un mépris de l'homme, de sa dignité, que rien ne justifiait : la bataille n'était pas là pour excuser cette indifférence, ce dédain des honneurs funèbres, cette cruauté à l'endroit des corps et des âmes. Les pauvres types!... Les salauds!... Beau peuple de soldats!... (1).

Le lendemain, 16 septembre, un nouveau convoi stoppe. Cette fois-ci, les morts sont au nombre de quinze. Hélas! cette barbarie n'est pas nouvelle. Voici ce qu'on peut lire sur les prisonniers français, lors de la guerre de 1870 :

Les Français étaient parqués sur la terre nue, sans tentes, sans abris, comme des bêtes. Depuis trois jours qu'il pleuvait, on les avait laissés dans le même endroit, et ils couchaient sur un sol trempé par les eaux. Il arrivait que ceux qui passaient la nuit à terre ne savaient plus se relever au matin, et on était obligé de les mener aux ambulances. On en trouvait aussi qui étaient froids et ne bougeaient plus; c'étaient les morts. Tous les jours, il fallait en emporter des tombereaux. On les empilait, l'un sur l'autre, après avoir constaté leur identité, et on les enterrait dans les champs (2).

Cette barbarie allemande soulève une telle réprobation dans notre camp que le 17 septembre, le capitaine Bahr croit devoir légitimer à nos yeux les événements dont nous sommes les témoins. Après l'appel du soir, à la cantine du bloc II, les commandants de blocs, les chefs de baraques et les chefs de chambres ont été convoqués. Le capitaine Bahr se propose de donner à tous des explications officielles sur les enterrements de Russes. Des insultes en effet ont été lancées par des officiers français aux sentinelles allemandes escortant, jusqu'au cimetière tout proche, les Russes qui sont morts : c'est inadmissible.

Les Russes, affirme le capitaine Bahr, sont des sauvages, sans religion. S'ils sont enterrés nus, c'est parce que les prisonniers russes vivants pillent les cadavres; d'ailleurs, les Russes eux-mêmes s'entre-tuent. Il n'y a que dix-neuf corps dans le cimetière, dont quatre corps de prisonniers morts à l'infirmerie du camp.

Les camarades sont écœurés de voir le capitaine Bahr mentir d'une façon aussi effrontée. Du bloc IV, tous les jours, à l'affût dans leurs baraques toutes proches des barbelés qui les séparent de la fosse commune, ils comptent les corps qui s'y trouvent jetés. A elles seules, les quatre dernières « four-nées », parvenues au cimetière ce jour-même, représentent vingt-quatre corps, répartis en quatre convois de cinq, sept, neuf et trois cadavres. Les Allemands semblent s'émouvoir de nos réactions. Il est bien temps (3)!

Au début d'octobre, le cimetière russe est rempli. Selon les estimations les plus faibles, il renferme 953 corps. Comme il serait savoureux de mettre

(1) J. RATINAUD : Œuvres libres, novembre 1954.

(2) Antoine RÉDIER et HÉNOQUE (abbé) : Les aumôniers militaires français de 496 à 1939, chez Flammarion : Paris, 1940, in-8°, 254 pages, d'après C. LEMONNIER : Les Charniers, pages 179-180.

(3) N. P. C., 17 septembre 1941.

en regard cette gravure de « Paris-Soir » qui tomba sous nos yeux à l'Oflag! Elle représentait des enfants russes, entassés tout nus, et portait cette légende: « Ce que les Allemands ne veulent plus voir. » Nous conseillons aux lecteurs de « Paris-Soir » de ne point venir à Gross-Born, où furent enfouis sous nos yeux des cadavres de soldats russes, enterrés nus, à la cadence journalière de quarante ou quarante-cinq. Ils auraient vu, durant trois semaines, jusqu'à dix reprises certains jours, des monceaux humains, atteignant parfois dix à quinze cadavres (1).

En novembre 1941, j'ai noté :

De source sûre, par des ordonnances travaillant au camp russe, la mort continue là-bas ses ravages; chaque jour, deux charrettes d'une vingtaine de corps partent pour la fosse commune. Hier, au rassemblement pour la soupe, quatre sont morts de froid et d'épuisement sur les rangs; deux autres ont été trouvés sans vie dans leur baraque. Ils n'ont pas de couvertures; leurs vêtements sont très insuffisants. Quant à la nourriture, c'est la misère noire (2).

Du moins, à cette date, le cimetière russe proche de nos barbelés étant complet depuis près d'un mois et demi, nous n'avons plus sous les yeux cet affolant spectacle. Les cadavres étaient enterrés ailleurs; nous ne pouvions plus en être les témoins horrifiés.

Dans son Rapport, le Dr Tartarin signale que l'Oflag connu, pendant l'hiver qui commençait, deux cas de typhus :

C'était pendant l'hiver 1941-1942, à l'époque où une grande épidémie de typhus sévissait dans la Prusse Orientale et dans la Poméranie, touchant non seulement les prisonniers, mais aussi les gardiens des camps et les populations civiles. Nous n'étions qu'à 800 mètres d'un camp de prisonniers russes où le typhus faisait de tels ravages que des charrettes entières de cadavres étaient jetées chaque jour dans une immense fosse commune, sous nos yeux, à moins de 50 mètres de nos barbelés. Notre protection est due, pour une part, à ce que nous étions alors en assez bonne forme physique, pour une autre part à notre isolement du milieu extérieur et aux mesures draconiennes mises en œuvre par le service de santé allemand : barrières sanitaires et épouillage systématique (3).

Isolement du milieu extérieur? c'est incontestable. Pourtant, des soldats français, nous venons de le voir, travaillèrent au camp russe; des soldats russes avaient été employés à renforcer les barreaux de notre cage en creusant, en dehors même de nos barbelés, un fossé large et profond qui devait, pensaient nos gardiens, déjouer la confection des tunnels. Au delà du fossé, ils avaient planté un second réseau de barbelés (4).

Or, le capitaine de Joigny meurt du typhus à Hammerstein, où il fut évacué d'urgence, pendant les premiers jours de janvier 1942 (5). Nous apprendrons avec joie le 14 janvier que le lieutenant Boyon, atteint du

(1) N. P. C., 2 octobre 1941.

(2) N. P. C., 14 novembre 1941.

(3) Rapport du Dr TARTARIN : 5 avril 1945.

(4) N. P. C., 13 septembre 1941.

(5) N. P. C., 11 janvier 1942.

même mal et évacué en même temps, est considéré comme hors de danger (1).

Il n'est pas interdit de penser que certains contacts auraient encore pu être évités, et les « barrières sanitaires » encore mieux fermées!

L'AFFAIRE RABIN. — Plus douloureuse fut pour nous la mort affreuse du lieutenant Rabin, tué à bout portant par les Allemands au débouché du tunnel qui devait lui assurer la liberté. Voici les faits; je les emprunte à mes notes personnelles. Écrits au moment même où ils se produisirent, ils évoqueront de façon plus exacte l'atmosphère du camp en ces pénibles circonstances.

Le 18 mars 1942, à 21 heures, à la sortie d'un tunnel, le lieutenant Rabin essuie des coups de feu. Transporté jusqu'à l'infirmerie du camp, l'abbé Dupaquier s'y rend aussitôt; les Allemands veulent sortir l'aumônier de force. Celui-ci résiste. Par deux fois, il fait redire aux Allemands par l'interprète français, le capitaine Duhr, qu'il est là en vertu du droit le plus strict; il ne sortira qu'une fois son ministère accompli. L'aumônier tient bon et finit par vaincre la résistance des Allemands (2).

La plaie une fois découverte, les huit Allemands s'éclipsent et laissent le blessé aux mains des Français, médecins, infirmiers et aumônier. Les médecins pratiquent des piqûres d'huile camphrée et de morphine, font un pansement provisoire. L'aumônier administre notre camarade. A 2 heures du matin, le 19 mars, Rabin est évacué vers l'hôpital d'Hammerstein. Il y mourra, immédiatement après une intervention chirurgicale tentée de toute urgence.

Le matin du 19 mars, quand la nouvelle se répand dans le camp, lourde est l'atmosphère. La « collaboration » va perdre des points! L'appel est particulièrement houleux; l'officier allemand, au bloc III, est incapable de faire compter les officiers. Il tente une démarche auprès du colonel Vendeur pour obtenir le silence, la mise en rangs et le contrôle. C'est en vain; des cris se font entendre : « Assassins! ».

Le colonel Vendeur poursuit son enquête; les Allemands ne se sont point contentés de tirer sur le premier sorti; ils ont déchargé des rafales dans la cage d'escalier du tunnel; une valise, tout au fond, a été transpercée de plusieurs balles.

Le 21 mars, au rapport, on nous transmet les précisions suivantes : les Allemands se sont rendu compte de l'indignation qui régnait dans le camp; depuis plusieurs jours, à l'appel, les sentinelles viennent en armes. Le capitaine Bahr ne sourit plus. Le Colonel français maintient les mesures prises : suppression des relations « amicales » entre Allemands et Français, fermeture de la bibliothèque allemande, suspension des cours d'allemand, suppression du cinéma allemand. Mais il n'est pas d'avis d'interdire pour autant toute activité et toute vie dans le camp; aussi les séances théâtrales reprendront-elles normalement d'ici quelque temps.

Le lundi 23 mars, tandis que le corps est enseveli au cimetière français

(1) N. P. C., 14 janvier 1942.

(2) N. P. C., 18 mars 1942.

d'Hammerstein, un service solennel est célébré, à la cantine du bloc II, à la mémoire du lieutenant Rabin. Foule énorme, jusque hors de la cantine; chorale des quatre blocs. Rusher, qui essaie d'entrer dans la salle, se trouve bloqué dans le tambour, à droite de la scène. L'aumônier Dupaquier célèbre la messe (1).

A l'issue de la cérémonie, une entrevue a lieu entre le colonel Vendeur et « l'Amiral », flanqué de Rusher. L'Amiral a refusé la présence du commandant Humbert, adjoint du Colonel, et de l'interprète français, le lieutenant Robin. L'Amiral dit qu'il n'approuve pas la méthode employée par les Allemands, mais qu'elle répond à un ordre formel de l'O. K. W., ordre qu'il doit exécuter. A la suite de cette affaire, le colonel Vendeur prend les décisions suivantes : suppression des cours d'allemand par des Allemands; suppression du cinéma, des séances théâtrales, du journal « Écrit sur le Sable », pendant quelque temps en signe de protestation et de deuil; silence absolu sur les rangs à l'appel quand les Allemands seront là.

Voici d'ailleurs les éléments de la note du colonel Vendeur à « l'Amiral »; le texte exact n'a pas été diffusé dans le camp : les prisonniers ont droit à l'évasion; on ne peut que féliciter et admirer ceux qui se risquent.

Le Colonel comprend que c'est le devoir des Allemands d'empêcher les évasions; mais le lieutenant Rabin a été blessé dans des circonstances inadmissibles; le Colonel a fait son enquête; dès la sortie du tunnel, le lieutenant a éprouvé trois tirs de suite; puis on a tiré dans le souterrain lui-même. Un pareil fait a soulevé l'indignation justifiée de tous les officiers prisonniers du camp. Jusqu'à présent, le Colonel français avait essayé de rendre plus faciles les rapports entre prisonniers et officiers allemands. Ce geste montre que les Allemands nous considèrent toujours comme des ennemis. Nous devons prendre la même attitude à leur égard. La note s'achève en demandant d'être tenu au courant de l'état de santé de l'officier blessé.

A l'entrevue avec « l'Amiral », le Colonel insiste; il ne peut plus être question de collaboration après un tel acte. Au rapport, un chef de baraque dit au Colonel : « Après cet incident, j'espère que nous ne verrons plus la comédie d'officiers français serrant la main d'officiers allemands au nom de la collaboration (2) »?

De nombreuses lettres partent du camp et stigmatisent ce crime; cent cinquante d'entre elles auraient été interceptées par les censeurs? Auraient-ils peur de la vérité (3)?

Pendant les premiers jours d'avril, de nombreux officiers qui se sont plaints amèrement de l'assassinat du lieutenant Rabin dans leurs lettres, sont convoqués par les Allemands. L'un d'eux a écrit : « Tué comme un lapin »; un autre : « Tué d'une manière plus sauvage que nos Sénégalais ». Hauptmann Fisher les interroge les uns après les autres, leur demande s'ils maintiennent leurs déclarations, veut leur faire signer un papier reconnaissant que leurs lettres vont entrer dans le domaine public. Au nom de la Convention de Genève, tous refusent de signer. Au reste, les lettres demeurent

(1) N. P. C., Semaine du 15 au 22 mars 1942.

(2) N. P. C., 23 mars 1942.

(3) N. P. C., 23 mars 1942.

essentiellement privées; elles ne peuvent être utilisées dans le domaine public (1).

Le mois de mai, celui de notre arrivée au camp d'Arnswalde, devait être, nous l'avons vu, le premier mois des sanctions. Elles allaient durer jusqu'en octobre.

Plusieurs prêtres et séminaristes, entre bien d'autres camarades, font de la prison pour la lettre qu'ils ont écrite. Motif? « A rapporté un fait de façon inexacte, en des termes offensants pour l'armée allemande. » Dix jours d'arrêts de rigueur. Ils sont convoqués pour 9 heures à l'infirmerie; le médecin allemand constate si leur état de santé leur permet de supporter la sanction. Délicate prévenance (2)!

Il devint général dans le camp de rendre le capitaine Burgmann responsable de cet assassinat. Voici comment Rolland justifie notre accusation collective :

Ce Burgmann passe pour être l'auteur du meurtre de Rabin, qui fut tué d'un coup de pistolet à bout portant, au moment où il surgissait d'un tunnel d'évasion, dans la forêt de Gross-Born. Le forfait n'a pas eu de témoins français, mais cette nuit-là, Burgmann était de service à l'Abwehr (3).

La mission Scapini a-t-elle entrepris une démarche auprès des autorités allemandes, à la suite de cet assassinat? Il serait fort instructif de le savoir; mais les archives de cette mission, déposées au Service Historique de l'Armée, ne peuvent, pour le moment, être consultées.

Serions-nous plus heureux dans nos recherches auprès de la Croix Rouge? Dans les rapports officiels communiqués par le C. I. C. R., pas un mot de ce meurtre, ni dans le compte rendu de visite du D^r Masset, le 21 juillet 1942, ni dans celui du D^r W. Bubb et de M. A. Jotterand le 27 novembre 1942, ni en 1943, ni dans les comptes rendus des visites de février et août 1944. Le fait est troublant. J'ai échangé correspondance avec le Chef de l'Information du C. I. C. R. à ce sujet. Je transcris sa réponse.

En ce qui concerne le cas du lieutenant Rabin, les rapports que nous avons consultés ne nous fournissent aucune indication. Mais peut-être l'Agence Centrale des PG sera-t-elle en mesure de retrouver sa trace dans son fichier. Pour effectuer ce pointage, il nous faudra connaître le prénom et la date de naissance du susnommé. Il est à peine besoin de vous dire que c'est avec plaisir que nous vous fournissons ce complément d'information (4).

Poursuivre cette correspondance? Je suis convaincu qu'elle ne conduira pas au renseignement cherché. L'Agence Centrale des Prisonniers de Guerre, selon le Rapport du C. I. C. R. de Genève, a pour but de centraliser tous les renseignements sur les PG et sur les internés civils (annonces de capture, décès, transferts, etc.), de servir d'intermédiaire entre les Puissances belligérantes pour la communication de ces renseignements, enfin d'être un

(1) N. P. C., 13 avril 1942.

(2) N. P. C., 22 mai 1942.

(3) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, page 40.

(4) *Lettre* du 28 mars 1956.

organe d'information répondant, sur la base des indications figurant dans ses fichiers ou à la suite d'enquêtes faites par ses soins, aux demandes des organismes publics ou privés et des particuliers.

Les articles 77 et 79 de la Convention de Genève du 27 juillet 1929 sur les Prisonniers de Guerre prévoient l'établissement de telles fiches pour aviser rapidement les familles intéressées. Ce n'est qu'un gigantesque Bureau de renseignements, avec un service des statistiques, et non pas un organisme chargé d'apprécier et de présenter des revendications ou des remontrances. Ce rôle revient au Comité International de la Croix Rouge lui-même.

LES ALLEMANDS ET LA CONVENTION DE GENÈVE (1929)

Pour résoudre ce problème, il faudrait toute la compétente sagacité d'un juriste, spécialiste du droit international. Peut-être une étude sera-t-elle faite un jour, pour l'ensemble des prisonniers, étude fondée sur d'innombrables renseignements recueillis dans les camps et les Kommandos d'Allemagne. Les pages qui suivent n'ont d'autre ambition que de présenter le point de vue des prisonniers d'un Oflag. Quand bien même nous n'apporterions qu'une pierre à l'édifice, le but serait atteint.

Dans la troisième partie de ce chapitre, — « rapports des prisonniers avec l'extérieur », — le même problème sera complété, en recherchant ce que les délégués officiels de la Croix Rouge Internationale, venus en visite au camp, pensaient de notre existence à l'intérieur des barbelés.

L'année 1929 avait été marquée par deux travaux fort importants de la Croix Rouge, l'un « pour l'amélioration des blessés et des malades dans les armées en campagne », l'autre relatif au « traitement des prisonniers de guerre ». Ces deux Conventions furent conclues à Genève, le 27 juillet. La première fut ratifiée au cours des années suivantes, par 45 États sur 56 présents à la conférence; la seconde, qui nous intéresse en ce moment, par 43 États sur 53. L'une et l'autre ont été approuvées par l'Allemagne en date du 21 février 1934 (1). La « Convention conclue à Genève le 27 juillet 1929 et relative au traitement des Prisonniers de Guerre », a donc été admise par l'Allemagne au début de 1934. A cette date, la République de Weimar a vécu. Hitler est déjà chancelier du Reich, depuis février 1933. Encore six mois, il cumulera les fonctions de chancelier et de chef d'État, aussitôt après la mort du maréchal Hindenburg. Après la guerre 14-18, quand les Allemands se révoltèrent contre le Traité de Versailles, ils répétaient, à qui voulait les entendre, qu'ils n'étaient pas responsables, mais bien l'empereur Guillaume II. Dans la Convention de Genève, c'est le gouvernement d'Hitler, au pouvoir depuis un an, qui s'est engagé. Si des reproches doivent être adressés, ils visent le régime hitlérien.

La Convention de Genève relative au traitement des Prisonniers de Guerre comporte 97 articles, répartis sous huit titres différents. Certains d'entre eux seront délibérément laissés de côté, n'apportant rien au travail

(1) « Les Conventions de Genève en 1929 », plaquette de 64 pages extraites du *Manuel de la Croix Rouge Internationale* (pp. 86 à 145) : Imprimerie de la *Tribune de Genève*.

entrepris. Je me contenterai de relever, dans l'ordre même des articles, ceux qui furent plus ou moins lettre morte, ceux qui connurent de graves entorses de la part de nos gardiens.

Au TITRE PREMIER, des Dispositions Générales, je note l'article 2 et l'article 4.

Art. 2. — Les prisonniers doivent être traités avec humanité; pas d'actes de violence, pas d'insultes, pas de représailles. Alors, pourquoi le « tir au lapin » contre le lieutenant Rabin, les coups de crosses au changement de camp, les morsures des chiens pendant les étapes du retour, les sanctions Giraud qui sont des représailles, pourquoi enfin des mesures plus rigoureuses contre les Israélites, dont les pères de quatre enfants sont écartés de tout rapatriement (1)?

Art. 4. — La puissance détentrice doit pourvoir à l'entretien des prisonniers. C'est là sans doute une des plus graves déficiences des gardiens à notre égard. Si les prisonniers de l'Oflag n'avaient eu pour vivre que l'apport de l'Allemagne, ils auraient péri de faim.

Le TITRE DEUXIÈME traite de la Capture.

A l'article 6, on lit :

Tous les effets et objets d'usage personnel... resteront en la possession des prisonniers;

et, plus loin :

Les objets de valeur ne pourront être enlevés aux prisonniers.

Combien furent victimes de larcins au cours des fouilles? Des appareils photographiques de grande valeur ont été pris à l'arrivée et mis de côté, au compte de leurs propriétaires. Au moment de la dislocation du camp, il y eut, chez plusieurs, échange standard, appareil contre appareil; seule, la qualité différait; on ne saurait trop exiger! Dans son rapport, le colonel Malgorn écrit :

Toutes nos pièces d'identité ont été saisies. Elles devaient, nous avait-on dit, nous être rendues à la libération; mais celle-ci ne s'est pas produite de la façon dont nos gardiens l'attendaient et tous nos papiers ont été perdus (2).

Le TITRE TROISIÈME, de beaucoup le plus important, parle de la captivité; il ne compte pas moins de 61 articles, répartis en cinq sections. Il faut les étudier à loisir.

Section I. — De l'évacuation des prisonniers de guerre.

Deux articles précisent les circonstances d'acheminement des prisonniers de la zone de combat vers les dépôts, et l'organisation des premières

(1) N. P. C., 25 juillet 1940.

(2) Rapport au Ministère des Anciens Combattants.

nouvelles. Étant donné le nombre des prisonniers en mai et juin 40, il serait injuste de condamner la puissance détentrice, si tout ne s'est pas accompli dans les conditions désirables.

Section II. — Des camps de prisonniers de guerre.

A l'article 9, il faut prévoir des climats plus favorables pour les prisonniers de régions tempérées. Au II D, il y eut le départ des Nord-Africains; mais, ô logique! il y eut aussi leur retour au camp d'Arnswalde.

L'article 10 fut l'un des moins respectés. Il traite de l'hygiène et de la salubrité du cantonnement.

Les conditions seront les mêmes que pour les troupes de dépôt de la Puissance détentrice.

Arnswalde fut parfait, sans conteste; mais les « niches à lapins » de Gross-Born? Pendant les deux premiers hivers, la condensation était telle dans les baraques que l'eau tombait du toit goutte à goutte; les cloisons étaient recouvertes de glace; le chauffage était notoirement insuffisant, dans les baraques, surtout au bloc I-IV; l'éclairage demeurait à la merci des économies et des alertes, malgré un camouflage rationnel; le cube d'air minimum n'était pas respecté; l'aménagement des plus précaires. Quant au matériel de couchage, nous avons été à peu près deux ans sans paillasses. Arrivés au II B, nous avons trouvé dans nos châlits les paillasses, garnies en septembre 1939 pour les officiers polonais, et nous avons quitté la même paille, truffée de vermine et de punaises, en levant le camp le 29 janvier 1945. Cette situation très inconfortable était, par surcroît, aggravée de mesures restrictives supplémentaires, inutiles et tracassières; ainsi, au II B, l'interdiction de regarder par les fenêtres du bloc I, vers le poste de police, et l'impossibilité quasi-totale d'aérer, qui prenait la forme d'une brimade (1).

L'article 11 règle le problème de la nourriture. On y peut lire :

La ration alimentaire des prisonniers de guerre sera équivalente en quantité et qualité à celle des troupes de dépôt. Les prisonniers recevront en outre les moyens de préparer eux-mêmes les suppléments dont ils disposeraient.

Il faudrait connaître les rations de l'Intendance Allemande pour établir une comparaison rigoureuse. On peut toutefois affirmer qu'il y avait une différence, en quantité et en qualité, à notre détriment. La preuve la plus convaincante est le fléchissement progressif des poids. Et pourtant les prisonniers se nourrissaient, pour une part appréciable, à l'aide des aliments reçus de France et de l'étranger. Le colonel Malgorn écrit :

Les rations allemandes allouées ont été alignées sur celles de la population civile, ceci en théorie, car : 1^o les prisonniers ne touchaient pas les suppléments qui constituaient une part notable des rations civiles; 2^o à quantité égale, ils recevaient, la plupart du temps, des produits de qualité inférieure, les « substitutions » permettant à l'administration de ne pas délivrer de produits « nobles » (pour a

(1) N. P. C., 24 septembre 1942.

viande et la charcuterie en particulier); 3° les prisonniers de l'Oflag II B n'avaient pas la possibilité de se procurer les rares denrées de vente libre : vinaigre, bière, légumes de complément, etc., parce qu'il n'y avait pas de cantine au camp (1).

Quant aux moyens de préparer les vivres reçus dans les colis, en dehors de la cuisine collective du Centre d'Entraide, ce fut, pendant toute la captivité, la lutte pour obtenir des ustensiles, du combustible, des locaux, qui nous ont été généralement refusés. On pourrait encore signaler l'ingérence incessante des Allemands dans la répartition des envois collectifs :

Pour que le Doyen puisse arriver à distribuer les vivres reçus de France à la date choisie et en quantité conforme aux besoins du moment, il a toujours fallu lutter contre le commandement allemand et l'administration.

Et le colonel Malgorn achève :

J'ai vainement réclamé contre l'envoi de colis américains aux officiers qui avaient volontairement quitté le camp pour aller travailler. Partager les vivres que nous recevions avec ceux qui avaient abandonné la communauté et qui travaillaient pour l'ennemi nous a toujours paru révoltant (2).

L'article 12 se préoccupe de l'habillement, du linge, des chaussures,

fournis aux prisonniers de guerre par la puissance détentrice. Le remplacement et les réparations de ces effets devront être assurés régulièrement.

Le même article prévoit l'existence de cantines

où les prisonniers pourront se procurer, aux prix du commerce local, des denrées alimentaires et des objets usuels. Les bénéfices procurés par les cantines aux administrations des camps seront utilisés au profit des prisonniers.

Notre délabrement vestimentaire fut une des souffrances marquantes de la captivité. Impossible de débloquer les stocks que les Allemands avaient réalisés en France en 1940. De guerre lasse, nous fûmes habillés, à partir de 1942-43, par l'Intendance française. Quant au problème des cantines, est-il nécessaire d'y revenir? Après avoir été outrageusement volés par la firme Schmidt et consorts, les cantines disparurent. Pas de bière, pas de denrées alimentaires, pas d'objets usuels. Il fallut toute la persévérante obstination du Centre d'Entraide pour nous procurer du fil, des aiguilles, du savon dentifrice, des lames de rasoir, etc. Traitant du problème de l'habillement, le colonel Malgorn écrit :

J'ai signalé dans quelles mauvaises conditions l'habillement avait été géré au début de la captivité. Le responsable français, sans être tenu systématiquement à l'écart des distributions, n'avait aucun pouvoir de répartition. Les choses s'améliorèrent en 1944; je pus obtenir une des clefs du magasin et la confier à un officier très compétent, le commandant Rispe. Dès la fin de 1943, nous avons reçu d'importants envois de tenues à titre remboursable, expédiés par les magasins généraux de Lyon,

(1) Rapport au Ministère des Anciens Combattants.

(2) Rapport au Ministère des Anciens Combattants.

et je tiens ici à renouveler au général Codechèvre l'expression des remerciements et de la gratitude de tous pour l'inlassable dévouement avec lequel il s'est intéressé à notre sort (1).

Article 13. — Mesures d'hygiène pour la propreté et l'éviction des épidémies; possibilités d'exercices physiques et bénéfice du plein air. La compilation dans les baraques de Gross-Born rendait impossible de maintenir ces locaux « en état constant de propreté ». Au camp d'Arnswalde, singulièrement plus confortable, notre entassement était affolant; la grippe de 1944 se répandit comme une traînée de poudre. Les exercices physiques étaient possibles; mais la suppression fréquente des promenades fut une sérieuse entrave au bénéfice du plein air. De nombreux prisonniers, qui ne s'adonnaient point aux sports, furent privés, injustement, d'une détente et d'un exercice salubre; leur santé en fit les frais.

L'article 14 prévoit l'existence d'une infirmerie, confortablement installée au camp d'Arnswalde, certainement pas à Gross-Born. Des médicaments indispensables faisaient défaut. Le même article précise :

Les frais de traitement, y compris ceux des appareils provisoires de prothèse, seront à la charge de la Puissance détentrice.

Le Centre d'Entraide fut obligé de suppléer à la carence du Service de Santé allemand, pour la prothèse dentaire et l'acquisition de lunettes.

Quant aux maladies graves et aux interventions chirurgicales nécessaires, il faut rappeler la lenteur des contre-visites du médecin allemand de Gross-Born, et les inquiétants retards apportés à l'évacuation des malades graves vers les hôpitaux militaires allemands.

Article 15 :

Des inspections médicales des prisonniers seront organisées une fois par mois. Elles auront pour objet le contrôle de l'état général de santé et de l'état de propreté, ainsi que le dépistage des maladies contagieuses, notamment de la tuberculose et des affections vénériennes.

Jamais le Dr Tartarin n'a pu obtenir une visite systématique de dépistage de la tuberculose en passant tout l'effectif à la radioscopie. La mesure eût été possible au camp d'Arnswalde. Ce refus, néfaste, fit découvrir parfois trop tard des foyers de tuberculose.

Les articles 16 et 17 se préoccupent des besoins intellectuels et moraux des prisonniers. L'article 16, qui porte sur l'exercice de la religion, fut, dans ses grandes lignes, respecté, nous le verrons dans le chapitre cinquième, mais au prix d'incessants conflits entre l'aumônier et les autorités allemandes. Il faut en outre ne pas oublier l'évacuation massive des prêtres et des pasteurs, mis à la porte de l'Oflag peu de mois après notre arrivée et parqués à Lübeck, l'opposition formelle de l'Abwehr à l'audition des confessions, le refus aux prêtres combattants de remplir leurs fonctions ecclésiastiques en

(1) Rapport au Ministère des Anciens Combattants.

certaines circonstances : joutes épiques de l'aumônier, qui restent dans toutes les mémoires.

Quant à l'article 17, il précise :

Les belligérants encourageront le plus possible les distractions intellectuelles et sportives organisées par les prisonniers de guerre.

On a beaucoup vanté, au nom d'une certaine propagande, les libertés accordées dans les camps d'Allemagne. On a même voulu organiser en France, dans le même esprit, une exposition « l'âme des camps ». L'Oflag s'est refusé à cette duperie. Nous savons trop les obstacles rencontrés par Picard et bien d'autres avec l'exposition du « Rayonnement de la France dans le monde », pour oser dire que les encouragements ont été donnés de façon permanente et sincère. Il ne faut pas non plus oublier la période des sanctions Giraud, où toute activité intellectuelle et artistique devint impossible à l'Oflag pendant de longs mois. Appels journaliers, nombreux et irréguliers, qui rendaient caduque toute organisation stable d'une activité collective. Nous pouvons faire nôtre cette manière de juger d'un camarade d'un autre Oflag :

Les difficultés les plus graves sont nées des improvisations permanentes auxquelles il fallut sans cesse se livrer du fait des exigences de nos gardiens : séances de piqûres, distributions de colis ou contrôle de vêtements, fouilles, fermeture brutale des salles, visites de bagages et tout ce que leur imagination tracassière put inventer pour imposer de multiples variations à l'horaire (1).

Que d'entraves aussi pour l'élaboration des programmes ! Combien de fois n'a-t-il pas fallu ruser sur les titres remis à la censure dans les emplois du temps hebdomadaires, afin d'échapper à une inquisition trop pointilleuse ?

Les trois articles suivants portent sur la discipline intérieure des camps. On peut tout d'abord signaler que la surveillance est indirectement sous la coupe de la Gestapo :

Bien que l'Armée seule ait théoriquement la responsabilité des prisonniers, le Parti, par sa police, son contrôle de l'administration, son rôle dans la vie économique, intervient dans les camps... S. A., S. S., Gestapo... surveillent, imposent parfois leurs vues (2).

Dans l'article 18 est rappelée l'obligation du salut aux officiers « de grade égal ou supérieur ». Or,

une des violations les plus flagrantes est la question du salut. L'O. K. W. prétendait obliger tous les officiers, quel que fût leur grade, à saluer tous les officiers allemands ou assimilés en service dans le camp (3).

(1) N. P. C., 25 mai 1942, et : « Après », *Bulletin des Anciens des Universités de captivité*, n° 1, pages 7-11 : L'activité d'un Secrétariat de captivité, par Edmond GOZE.

(2) *L'Actualité de l'Histoire*, n° 10, janvier 1955. François BOUDOT : Aspects de l'Histoire de la Captivité.

(3) Rapport du colonel MALGORN.

Dans l'article 20, il est prévu que

les règlements, ordres, avertissements et publications de toute nature devront être communiqués aux prisonniers dans une langue qu'ils comprennent.

A plusieurs reprises, les Colonels Doyens demandèrent en vain que les ordres de l'O. K. W. leur fussent communiqués *in extenso*, afin de les faire traduire par notre officier interprète. Quant aux interrogatoires, auxquels « le même principe sera appliqué », la règle prévalut, les prisonniers, même experts en langue allemande, se refusant à répondre aux questions posées, avant qu'elles ne fussent traduites. Cela leur donnait le temps, alors que l'Allemand traduisait en français, de réfléchir à la réponse à fournir.

Les articles 21 et 22, présentent des dispositions spéciales concernant les officiers et assimilés. L'article 21 prescrit que les officiers et assimilés prisonniers seront traités avec les égards dus à leur grade et à leur âge. Que penser du séjour des généraux Musse et Moulin, à Gross-Born, dans une sordide baraque? Que penser de l'attitude de certains censeurs, de certains officiers de l'Abwehr, à l'égard des Colonels du camp? Parfois ces derniers avaient déjà été prisonniers pendant la première guerre mondiale. Ils furent traités d'une manière désinvolte, voire absolument indigne.

L'article 22 prévoit un nombre suffisant d'ordonnances, pour « assurer le service des camps d'officiers ». Quel était ce « nombre suffisant »? Chaque jour plus avides de main-d'œuvre, les Allemands diminuèrent, au long des années, l'effectif des ordonnances, envoyèrent à l'Oflag des soldats fatigués, incapables de fournir des corvées pénibles. Encore certains d'entre eux étaient-ils fréquemment emmenés hors du camp pour des travaux qui n'avaient rien à voir avec notre subsistance. A part les soldats employés dans les ateliers du camp, les travaux exigés d'eux par les officiers furent des plus modestes, tant leur nombre était faible et leur santé délabrée. On peut dire que

leur nombre a été insuffisant : un pour dix, affirmaient les Allemands, incluant dans ce chiffre tous les sous-officiers et un nombre élevé d'inaptes, renvoyés des Stalags pour incapacité de travail (1).

Le même article ajoute :

la gestion de l'ordinaire par les officiers eux-mêmes devra être favorisée de toute manière.

Nous eûmes toutes les peines du monde à faire admettre qu'un officier français présidât, aux cuisines, à la confection de nos plantureux menus.

Les deux articles suivants règlent le problème des ressources pécuniaires des prisonniers. L'article 23 prévoit le versement d'une solde aux officiers, celle des officiers de grade égal dans les armées de la puissance détentricée. A partir d'octobre 1944, pas un officier ne toucha de solde; vol manifeste de la part de l'Allemagne, et qui n'a pas été réparé jusqu'à ce jour.

(1) Rapport du colonel MALGORN.

L'article 24 prévoit les délégations de solde : elles furent permises, mais après une attente prolongée, pendant laquelle des familles d'officiers étaient en peine de subvenir à leurs besoins, le gagne-pain étant absent.

Les deux derniers articles de cette Section traitent du transfert des prisonniers. Le second, qui porte dans la Convention le n^o 26, précise que

les prisonniers seront avisés au préalable, officiellement, de leur nouvelle destination; ils seront autorisés à emporter leurs effets personnels, leur correspondance et les colis arrivés à leur adresse.

Certains départs individuels se sont accomplis sans aucune information précise. Ainsi pour le départ subit et mystérieux du commandant de Marnhac et du lieutenant Marin, chef et interprète français au bloc I de Gross-Born. Au départ de janvier 1945, nous avons été un beau matin jetés sur la route vers l'Ouest. Tout au long des étapes, du 29 janvier au 19 mars, ceux d'entre nous qui furent conduits jusqu'à Soest n'ont jamais su de façon certaine où les Allemands les conduisaient. Il en fut de même pour ceux qui furent acheminés vers Witzendorf, Bergen et autres lieux. Effets et biens personnels? Des trésors vestimentaires et intellectuels furent abandonnés au camp d'Arnsvalde. Ils devaient être remis à la Croix Rouge Internationale; la promesse du Colonel commandant le camp fut formelle. A peine partis, les Allemands pillèrent nos bagages et les incendièrent.

Section III. — Elle aborde le problème du travail des prisonniers. J'y retiendrai seulement deux articles.

Article 27 :

Les belligérants pourront employer comme travailleurs les prisonniers valides, selon leur grade et leurs aptitudes, à l'exception des officiers et assimilés. Toutefois, si des officiers ou assimilés demandent un travail qui leur convienne, celui-ci leur sera procuré dans la mesure du possible.

Nous devons loyalement reconnaître qu'il n'y eut pas de contrainte au camp sur ce point; mais une pression tenace, une propagande habile et persistante, orchestrée d'ailleurs par les services de la mission Scapini chargés de nous défendre. Ce texte, inclus dans la Convention, avait été signé par la France; il prévoyait la possibilité, de la part de l'officier, de demander du travail. Mais il n'était guère en accord avec la doctrine inculquée avant 1939 aux officiers, et selon laquelle « on ne travaille pas pour l'ennemi ».

Article 31 :

Les travaux fournis par les prisonniers n'auront aucun rapport direct avec les opérations de guerre. En particulier, il est interdit d'employer des prisonniers à la fabrication et au transport d'armes ou de munitions de toute nature, ainsi qu'au transport de matériel destiné à des unités combattantes.

Il est inquiétant de penser que, dans les conditions actuelles d'un conflit, où toute la nation travaille, de près ou de loin, pour le combat, des camarades furent utilisés aux usines d'aviation Dornier. Même s'ils n'y

accomplirent qu'une besogne de secrétaires ou de comptables, ils permirent de libérer autant d'Allemands, récupérés pour des missions de guerre.

Section IV. — Des relations des prisonniers avec l'extérieur. C'est tout le problème du courrier et de la censure. Il fait l'objet des articles 36 à 41. On y peut relever de multiples entorses. Courrier retardé par les censeurs, télégrammes non admis alors que la Convention les prévoit, obstacles rencontrés pour l'envoi de livres par les services français. Que dire de la lenteur de la censure, du contrôle des colis qui frôle le sabotage : mélange de denrées hétéroclites, cigarettes coupées en deux avec un couteau barbouillé de confitures ou de pâte ? Aucun article de la Convention ne prévoit une limitation des réserves de vivres constituées par les prisonniers. Or, à plusieurs reprises, nous fûmes priés d'épuiser nos stocks.

Le règlement stipule qu'un prisonnier ne peut disposer de plus d'un jour de vivres d'avance (1).

Quant à l'article 41, qui autorise la transmission des actes, pièces ou documents destinés aux prisonniers ou signés par eux, procurations ou testaments, l'installation de ce service fut particulièrement lente. Il fonctionna ensuite tant bien que mal. Des pièces ont été égarées ; mais il n'est pas possible, actuellement, d'incriminer davantage les services allemands ou ceux de la mission Scapini.

Section V. — Des rapports des prisonniers avec les autorités. L'article 42 laisse aux prisonniers le droit de se plaindre du régime qui leur est imposé, soit aux autorités détentrices, soit aux représentants des puissances protectrices. A plusieurs reprises, les visites au camp freinèrent l'aggravation des conditions d'existence. Souvent, elles furent impuissantes. Elles ne parvinrent pas à empêcher les sanctions Giraud, aussi injustes que grotesques. Surtout, pendant le déplacement de 1945 vers l'Ouest, les réclamations les plus instantes des chefs de colonnes furent absolument dédaignées. Elles revêtaient pourtant alors un caractère d'urgence et de gravité que les autorités allemandes auraient dû prendre en considération. L'état sanitaire déplorable des prisonniers qui se traînaient au long des routes aurait dû provoquer des réactions humaines de la part de nos gardiens ; le contraire se produisit.

L'article 43 porte, en son dernier paragraphe :

Dans les camps d'officiers et assimilés, l'officier prisonnier le plus ancien dans le grade le plus élevé sera reconnu comme intermédiaire entre les autorités du camp et les officiers et assimilés prisonniers. A cet effet, il aura la faculté de désigner un officier prisonnier pour l'assister en qualité d'interprète au cours des conférences avec les autorités du camp.

A plusieurs reprises, quand le Doyen des officiers déplaisait aux gardiens, on le transférait dans un autre camp, et nous étions nantis d'un nouveau

(1) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, page 10.

Doyen, partagé entre un double devoir : se concilier les bonnes grâces des Allemands afin de leur extorquer pour nous quelques adoucissements, ou se raidir, provoquer une tension, qui trouvait son achèvement dans un départ vers Lübeck. Ce fut le cas du colonel Finiels. Quant à l'officier interprète, il existait au camp; en plusieurs circonstances particulièrement dramatiques, le Colonel fut convoqué par les autorités allemandes, mais il reçut l'ordre de se présenter seul; l'interprète français ne fut point admis à l'accompagner.

Un autre article, le quarante-quatrième, rappelle les facilités qui doivent être accordées aux Doyens pour leur correspondance avec la puissance détentrice, comme pour la passation des pouvoirs à leurs successeurs. On doit relever ici une lenteur calculée dans la transmission des notes adressées aux puissances protectrices; et surtout, l'impossibilité de mettre le successeur au courant des affaires en suspens, lorsque, pour un prétexte, un Doyen des officiers était expédié tout à coup vers Lübeck. Le transfert était alors annoncé après l'extinction des feux; le lendemain, avant l'ouverture des blocs, « l'indésirable » était déjà parti. Il ne jouissait donc pas du temps nécessaire pour mettre lui-même son successeur au courant. Un Doyen de camp peut avoir conservé par devers soi la connaissance de faits qu'il s'est interdit scrupuleusement de consigner par écrit ou de confier à son entourage. Il lui était impossible de les livrer à celui qui prendrait la charge lorsqu'il aurait quitté le camp.

Une vingtaine d'articles, du quarante-cinquième au soixante-septième, sont consacrés à l'étude des sanctions pénales à l'égard des prisonniers, peines disciplinaires et poursuites judiciaires.

Signalons d'abord un certain nombre de points où les Allemands furent en faute. Les peines disciplinaires prévues pour des officiers sont les arrêts de rigueur, et non pas la prison, et quelle prison! Cette peine ne devrait point être accompagnée de restrictions alimentaires, surtout lorsque déjà le prisonnier est soumis régulièrement à un « régime jockey ». L'article 46 précise :

Sont également interdites les peines collectives pour des actes individuels.

Or, nous avons, durant des mois, sans doute en fut-il de même dans toute l'Allemagne, encouru des sanctions stupides et injustes, lorsque, en 1942, le général Giraud eut choisi la liberté. Sanctions à longue échéance, suppression de toute activité collective : promenades, baignades, théâtre, cinéma, orchestre, conférences et cours, confiscation des bibliothèques. Que de sottises nous furent contées! Le Général avait donné sa parole d'honneur de ne point s'évader. Et après? Quelles qu'aient été les circonstances de cette évasion célèbre, les prisonniers de l'Oflag II B, comme ceux des Oflags, Stalags et Kommandos d'Allemagne, n'y étaient pour rien; ils se contentaient d'applaudir.

J'ai écrit sanctions stupides? Qu'on en juge par un exemple. Le colonel Neumann interdit toute répétition jusqu'à nouvel ordre, sous le prétexte que les attroupements sont défendus. Une réserve pourtant, dont le grotesque

nous amuse beaucoup : les répétitions de théâtre sont permises, « s'il n'y a qu'un acteur à la fois sur la scène » (1).

A l'article 55, il est question de restrictions de nourriture pour aggravation de peine; il est prévu que « ces restrictions ne pourront être ordonnées que si l'état de santé des prisonniers punis le permet ». Le régime alimentaire des arrêts de rigueur était fort précaire; or ce n'est qu'au bout d'un certain temps que le médecin allemand s'inquiéta; il résolut de constater, avant leur entrée en prison, l'état sanitaire des officiers punis.

A l'article 56, on ajoute :

Chaque jour, les prisonniers auront la faculté de prendre de l'exercice ou de séjourner en plein air pendant au moins deux heures.

Faculté, et non pas obligation; il y eut des difficultés pour faire admettre ce point de vue. L'article 57 précise que les prisonniers de guerre punis disciplinairement

seront autorisés à lire et à écrire, ainsi qu'à expédier et à recevoir des lettres.

Cette mesure d'humanité devait rester inconnue au camp.

Quant aux poursuites judiciaires, elles font l'objet des articles 60 à 67. Il existe, au Ministère des Anciens Combattants, un Rapport du colonel Malgorn, sur la « Défense des prisonniers auprès des tribunaux allemands (2) ». On y peut relever les faits suivants :

Il a fallu attendre le milieu de l'année 1943 pour voir organiser la défense des prisonniers de l'Oflag devant les tribunaux allemands. C'est à cette époque seulement que fut créé un Conseil Juridique auprès du Doyen; bien plus, le Commandement allemand du camp n'accepta le principe de cet organisme de défense que fin février 1944. Le Conseiller juridique désigné par le Colonel Doyen fut le capitaine Hamelin, avocat au Barreau de Paris. Antérieurement,

le prétendu coupable n'était pas conseillé officiellement par un avocat français, et, à l'audience, restait sans soutien technique ni moral, seul au milieu d'un tribunal étranger,

ce qui est absolument contraire aux dispositions de la Convention de Genève. En outre, l'inculpé n'avait pas la faculté de choisir son interprète et il l'a parfois regretté.

Quels furent les résultats? condamnations qui n'étaient pas automatiques (il y eut un non-lieu et deux acquittements) mais parfois sévères. Combien y eut-il d'affaires?

Avant la création du Conseil Juridique : trois cas;

- violence envers un sous-officier allemand : trois mois de prison;
- seconde affaire analogue : même peine;
- faux papiers d'identité : deux mois de prison (lieutenant Mora).

(1) N. P. C., 12 juin 1942.

(2) 8 septembre 1945.

Après l'organisation du Conseil Juridique : six cas ;

— insulte verbale à l'armée allemande (lieutenant Coulomb) : neuf mois de prison, puis, en second jugement, deux ans ;

— dénigrement écrit de l'organisation allemande (capitaine Boissonnet) : trois mois de prison ;

— vol de matériel de défense passive (soldat Deycard) : acquitté ;

— insultes à l'armée allemande (lieutenant Louvard et un autre officier) : six semaines d'arrêts de rigueur (en cellule) ;

— papiers contenant des consignes de sabotage pour les ouvriers travaillant en Allemagne (lieutenant Adler) : l'avocat général allemand réclama la peine de mort. Acquittement. Mais le Gerichtheer n'a point accepté cet acquittement et le coupable devait être jugé de nouveau en février 1945. La nouvelle audience n'a pu avoir lieu. Le lieutenant Adler était détenu en attendant à la prison de Torgau ;

— enfin, affaire de deux officiers ayant travaillé en Allemagne, inculpés de relations avec des femmes allemandes et renvoyés dans l'Oflag ; condamnés l'un et l'autre à deux ou trois ans de prison, puis libérés.

Le jugement rendu, la peine était subie à la prison de Graudens. Au moment de l'avance russe, la prison a été repliée. Les prisonniers français de l'Oflag sont tous rentrés.

Le TITRE QUATRIÈME envisage la fin de la captivité.

Section I. — Du rapatriement direct et de l'hospitalisation en pays neutre. L'article 68 prescrit :

Les belligérants seront tenus de renvoyer dans leur pays, sans égard au grade ni au nombre, après les avoir mis en état d'être transportés, les prisonniers grands malades et grands blessés.

Mais alors, que penser des grands malades reconnus, qui attendent indéfiniment ? de ceux qui rentrent tout juste à temps pour mourir dans un hôpital français ? des sanctions collectives qui interrompent pendant des mois tout rapatriement de grands malades ? des otages, choisis sur les listes de grands malades, et gardés en compensation des évadés non repris, *au prorata* de leur nombre ? Que dire, *a fortiori*, de la marge de sécurité, inventée de façon machiavélique par les autorités allemandes, et qui impose de garder sur les listes de rapatriables une dizaine d'otages, en prévision de futures évasions ? Que penser de l'effet rétroactif d'une telle mesure inhumaine, les évadés déjà parvenus en France n'ayant point connu, avant leur tentative, les injustes sanctions qui retomberaient sur les malades de leur camp ? On peut lire, dans l'ouvrage de Roger Ikor :

Le Colonel allemand fait savoir qu'étant donné la multiplication des tentatives d'évasion, il a décidé de prendre des otages parmi les malades rapatriables. Par faveur spéciale, il a autorisé le Colonel français à faire lui-même les désignations. Salaud ! Si je le retrouve en France... (1).

(1) A travers nos déserts, pages 450-451.

Au nom de quel droit des innocents doivent-ils payer pour de prétendus coupables? et par quelle raffinerie de cruauté choisit-on pour victimes des prisonniers dont l'état de santé laisse tant à désirer que des commissions médicales mixtes ont décidé leur rapatriement au plus tôt?

L'article 69 prévoit que les décisions des commissions médicales mixtes doivent être exécutées « dans le plus bref délai ». Est-il possible de concevoir que les nécessités de la guerre empêchent de tels rapatriements pendant des semaines, des mois, voire des années?

Enfin, l'article 72 précise que,

pour des raisons d'humanité, les belligérants pourront conclure des accords en vue du rapatriement direct ou de l'hospitalisation en pays neutre des prisonniers *valides* ayant subi une longue captivité.

Il existait à l'Oflag des officiers, faits prisonniers au début de la guerre 14-18, qui s'offraient leur seconde détention. Est-ce pour « des raisons d'humanité » que, frisant ou dépassant la cinquantaine, ils ont purgé en entier leur peine et totalisé jusqu'à neuf années de captivité?

Section II. — De la libération et du rapatriement à la fin des hostilités. Étant donné la tournure des événements militaires en 1945, nous n'avons pas connu les conditions d'un retour après l'armistice.

TITRE CINQUIÈME. — Du décès des prisonniers.

L'article 76 prévoit des funérailles honorables, le respect des tombes et leur entretien. En ce domaine, je suis presque tenté d'écrire que les démonstrations intempestives et le zèle maladroit déployé par les autorités allemandes, revêtaient, en certaines circonstances pénibles, un caractère d'insolence dont nous étions gênés : hommes en armes, salves, couronnes. Cela jurait trop avec le manque de soins dont les grands malades avaient été entourés, et plus encore avec les ensevelissements des soldats russes dans la fosse commune voisine du camp. Mais n'est-ce pas un des mystères de ce régime, qui brûlait en crématoire les déportés politiques par milliers, ou les passait à la chambre à gaz, et prenait en même temps un soin jaloux des oiseaux, des pelouses et des fleurs qui formaient la parure des camps?

TITRE SIXIÈME. — Des bureaux de secours et de renseignements concernant les prisonniers. Quatre articles (77 à 80) abordent ce problème. Pour la transmission rapide des renseignements, on peut rappeler la difficulté qu'entraîne le nombre fantastique des prisonniers; et ce fut une excuse, dont les Allemands abusèrent plus d'une fois. Mais, lorsqu'il s'agit des secours, que dire des denrées retenues, de la diminution des vivres réglementaires après leur perception?

TITRE SEPTIÈME. -- Il ne nous concerne pas et traite de l'application de la Convention à certaines catégories de civils.

TITRE HUITIÈME. — De l'exécution de la Convention.

Section I. — Dispositions générales. « Elles sont à respecter en toutes circonstances »; et cela doit exclure certaines excuses trop faciles présentées par nos gardiens pour légitimer leurs brimades (art. 82). Des mesures « plus favorables » sont permises (art. 83); c'est sous le fallacieux prétexte de nous avantager que nous avons été défendus auprès de l'O. K. W., non point par une puissance protectrice neutre, mais par la France elle-même, représentée à Berlin par l'ambassade Scapini. A maintes reprises, nous l'avons regretté; nous étions mal protégés, beaucoup plus mal que nos alliés anglais par exemple.

L'article 84 prescrit l'affichage du texte de la Convention « autant que possible dans la langue maternelle des prisonniers ». Du moins doit-il être

communiqué, sur leur demande, aux prisonniers qui se trouveraient dans l'impossibilité de prendre connaissance du texte affiché.

Rien de tel n'a jamais été pratiqué dans le camp.

Section II. — De l'organisation du contrôle. La Convention de Genève prévoit les visites de délégués :

Ils auront accès dans tous les locaux occupés par les prisonniers et pourront s'entretenir avec ceux-ci, en règle générale sans témoin, personnellement ou par l'intermédiaire d'interprètes.

Que faut-il penser des visites accompagnées, organisées, où les officiers allemands faisaient escorte, et ne quittaient pas d'une semelle les délégués pénétrés dans le camp? Seul le Doyen trouvait grâce, et pour fort peu de temps.

Section III. — Dispositions finales. Ce sont des clauses protocolaires (art. 89 à 97). Si générales qu'elles soient, on y relève que la Convention entre en vigueur six mois après l'adhésion de chaque puissance contractante; l'état de guerre donne à ces ratifications ou adhésions effet immédiat; si une Haute Partie contractante dénonce la Convention, les effets n'en seront produits qu'un an après; enfin, cette dénonciation ne peut produire d'effets au cours d'une guerre dans laquelle serait impliquée la Puissance dénonçante. Ce serait trop simple, en vérité! L'Allemagne était bien engagée, sur l'honneur de sa signature.

QUE CONCLURE DE CE LONG EXAMEN? — Dans l'ensemble, une Convention respectée? c'est vite dit! Souvent, au caprice des gardiens, une interprétation rigoriste et tatillonne; surtout, beaucoup plus énervant pour les prisonniers, le système continu de la douche écossaise. Les fautes commises sont dues à l'inintelligence des textes, diront quelques-uns? L'argument est-il valable, alors que nos gardiens possèdent la Convention de Genève en allemand?

Les manquements réels constatés aux clauses les plus solennelles,

doivent-ils entraîner le découragement et vaincre toute tentative humanitaire à l'avenir? Le Comité International de la Croix Rouge de Genève ne l'a pas pensé, puisque, sous son impulsion, de nouvelles « Conventions de Genève » ont été mises au point le 12 août 1949. Au nombre de quatre, elles précisent les droits des blessés, des malades des forces armées de terre (1^{re}), de mer (2^e), des prisonniers de guerre (3^e), des personnes civiles en temps de guerre (4^e).

Plus longue encore que celle de 1929, celle qui concerne les prisonniers s'efforce de préciser davantage leurs droits imprescriptibles, tout en retraçant leurs devoirs. Dans la Note Préliminaire de sa publication, je lis :

La Convention de 1929 a contribué d'une manière efficace, partout où elle a été appliquée, à la protection des millions de prisonniers de guerre qui ont pu s'en réclamer durant le dernier conflit. Toutefois, il est apparu unanimement, à ceux qui en ont eu le bénéfice comme à ceux qui ont dû l'appliquer, que sur de nombreux points elle devait être révisée... Il s'agissait aussi de régler avec plus de précision le régime même de la captivité, en tenant compte de l'importance prise par le travail des prisonniers, par les secours qu'ils reçoivent ou par les procès qui leur sont intentés... Il fallait, enfin, donner aux organes chargés de veiller à leurs intérêts et à la bonne application des règles qui les concernent, une base et une efficacité aussi indépendantes que possible des relations politiques existant entre belligérants adverses... L'expérience a montré que la vie quotidienne des prisonniers dépend précisément de l'interprétation donnée à une règle générale. On a donc désiré traduire en dispositions expresses l'interprétation raisonnable qu'auraient dû recevoir certaines règles et qui ne leur a pas été donnée (1).

La Convention de Genève fut sans doute, dans ses grandes lignes, respectée dans notre camp.

Au contraire des déportés et des requis, écrit Roger Ikor, les prisonniers, en tant que soldats, couverts par la Convention de Genève, dépendaient des autorités militaires allemandes et d'elles seules; sauf cas exceptionnels, ils n'avaient aucun contact avec la police, le Parti ou la Gestapo; . . . en gros, et malgré quelques entorses, la Convention de Genève était respectée par les Allemands à leur égard. Les prisonniers n'ont connu ni les massacres à grande échelle, ni les tortures. Il y a eu certes des brutalités individuelles, voire des assassinats; mais, en règle générale, les prisonniers n'ont pas été maltraités. Évidemment, ils crevaient de faim; ils vivaient à peu près uniquement sur les colis venus de France; du jour où, avec le débarquement, les arrivages de colis cessèrent, ce fut la famine sans phrases, à peu près la même que chez les déportés; si je ne me trompe, les rations alimentaires allemandes étaient aussi minimales pour les uns et les autres. Mais de services proprement dits, je le répète, il n'y en eut point. Ou il y en eut peu (2).

Grossièrement respectée, la Convention de Genève fut enfreinte en de nombreux détails et fort souvent. Surtout, l'interprétation qui en fut donnée par nos gardiens, laissa beaucoup à désirer. Plus précise, celle de 1949 devrait éviter de tels écarts si, du moins, la Puissance détentrice éventuelle la ratifie, et si elle entend l'appliquer avec bonne foi et équité, quand l'occasion s'en présenterait dans l'avenir.

(1) Les Conventions de Genève du 12 août 1949, 3^e édition (pp. 13 et 14), Genève, 1951.

(2) Les Revenants : *Les Lettres Françaises*, 14 juillet 1945, pages 1-6.

III. — RAPPORTS DES PRISONNIERS AVEC L'EXTÉRIEUR

Si dure que soit la condition de prisonnier de guerre, la Convention de Genève prévoit, nous venons de le vérifier, l'existence de contacts avec le monde extérieur. Les uns revêtent une forme privée, et permettent au captif d'entrer en rapports avec sa famille ou ses amis. Ce lien est établi par le Service Postal, qu'il s'agisse de l'envoi ou de la réception de lettres et de colis. Par le truchement du courrier, ou par d'autres sources multiples, parviennent au camp des nouvelles de l'extérieur, incontrôlables et souvent des plus fantaisistes : c'est le domaine des « bobards ».

Plus officiels, plus solides et plus efficaces, sont les contacts avec les organismes neutres, en tout premier lieu la Croix Rouge Internationale de Genève.

Stimulé par la charité dont il est l'objet de toutes parts, le camp s'efforce d'imiter les exemples qui lui sont donnés. Il se met « au service de la bienfaisance » : participation au Secours National, aide aux Kommandos voisins, assistance aux Stalags filleuls, autant d'activités dont le souvenir demeure vivace dans la mémoire des prisonniers.

Et s'il fallait raviver cette volonté de bienfaisance, le Centre d'Entraide s'en charge, après dix ans de liberté, restant au service des infortunes, celles d'anciens prisonniers du camp, d'anciens prisonniers des stalags filleuls, ou bien encore de leurs familles.

C'est ce qu'il faut étudier en terminant ce chapitre.

LE SERVICE POSTAL AU CAMP

Nous avons eu l'occasion de parler du Service Postal, pour relever les fraudes dont il était l'objet. Voyons maintenant le fonctionnement de ce service, qui permettait aux prisonniers d'entrer en contact avec leur famille ou leurs amis, de manière trop brève, trop lente, trop incertaine, trop censurée.

Au début, le personnel préposé au Service Postal comprend : du côté allemand, un major et un sous-officier de confiance (un Rusher n° 2) pour la surveillance des soldats manutentionnaires (personnel français et allemand); du côté français, un capitaine pour les lettres, un lieutenant pour les colis, un sous-lieutenant pour les journaux. Ces trois officiers français reçoivent l'aide d'un interprète; ils sont en outre secondés par des ordonnances, deux ou trois par bloc : les soldats français sont chargés du triage des colis, de leur présentation à l'Allemand désigné pour les ouvrir, de la récupération des emballages, du nettoyage de la salle de distribution. Le personnel allemand compte de huit à douze hommes, habituellement âgés ou blessés, sous-officiers ou 2^{es} classes.

Dans une salle voisine du local de distribution, se trouve la « Postkartei », le fichier : contrôle nominatif de tous les prisonniers du camp,

mutations à l'intérieur ou à l'extérieur. Pour ces dernières, les adresses sont tenues à jour. Ce service, qui ne comporte que des Allemands, est dirigé par un sous-officier.

Pendant les premiers mois, le même service classe les lettres « au départ » en ordre alphabétique, avant de les acheminer vers la censure. Ce tri alphabétique sera désormais effectué par la poste française du camp.

Après ces tâtonnements des premiers mois, le Service Postal comprit essentiellement trois sections : lettres, colis, journaux. Des journaux, nous avons déjà parlé; reste à présenter le rôle du Service Postal dans l'acheminement du courrier, comme dans la réception et l'envoi des colis.

SERVICE DES LETTRES. — *L'organisation* mise en vigueur est due au lieutenant Robin, du 27^e R. I. Les premières lettres venues de France arrivèrent au camp début août 1940. La première correspondance avec formule officielle, portant seulement l'adresse des prisonniers, a été distribuée dans le camp le 3 juillet, douze jours environ après la date moyenne d'arrivée des prisonniers à l'Oflag. Une formule de lettre a été donnée le 20 juillet 1940, puis la cadence s'est établie de deux lettres et deux cartes par mois.

Au début nous touchions des formules simples, sans feuille réglementaire pour la réponse; le courrier-arrivée n'était pas limité. Il n'y avait que des protestations de censeurs, voire des menaces de suppression, pour ceux qui recevaient des lettres trop longues, trop nombreuses ou trop mal écrites. Les records étaient, pour quelques rares officiers, trois à quatre lettres par jour! A cette époque, chaque jour arrivait au camp une moyenne de 400 lettres. Ces lettres ordinaires, venant de nos familles, sans restriction de nombre, ont été autorisées jusqu'au 31 janvier 1941, date comprise au départ de France.

Quelques semaines auparavant, le 9 janvier, avait lieu la première distribution de cartes avec formules de réponse. En février, nous touchâmes ainsi deux lettres et deux cartes. Mais il faut signaler qu'en août et en octobre 1940, nous n'avions perçu qu'une lettre contre trois cartes (formules simples, sans modèle de réponse).

Les cartes et lettres, formules de départ, sont remises, vierges, après avoir été comptées par les Allemands; le nombre en est vérifié par le lieutenant Robin en leur présence. Elles sont ensuite réparties selon l'effectif des baraques.

A partir de mars 1941, à la demande du colonel Gruyer, et à la suite d'une excellente manœuvre de notre interprète, nous obtenons du lieutenant Buth, trois lettres et trois cartes par mois. Cela devait représenter au total :

- août 1940 à février 1941 : pour 7 mois, 18 cartes, 13 lettres;
- mars 1941 au 16 février 1942 : pour 11 mois, 32 cartes, 31 lettres.

Donc, pendant la première période, un peu plus de 2 lettres et de 2 cartes par mois; pendant la seconde période, un peu moins de 3 lettres et de 3 cartes par mois. D'ailleurs les formules de lettres sont toujours les plus rares.

Malheureusement, cette « générosité » ne durera plus au camp d'Arnsvalde.

Chaque baraque possède un vaguemestre, chargé d'établir la liaison

entre la poste du bloc et les officiers de sa baraque. Le vaguemestre est un officier volontaire, agréé par le chef de baraque. Pour la baraque 17, celle des ordonnances, c'est un sous-officier. La 17/4, où logent des « artistes », est rattachée à la baraque 20.

Il ne suffit pas de toucher des formules de correspondance; encore faut-il pouvoir écrire. On peut envoyer du courrier partout, à l'étranger comme en France, et même, au moins les premières années, en Angleterre, malgré ce qui fut imprimé dans « le Trait d'Union » en 1942. On le fait, soit sans autorisation, soit après autorisation. Les seules restrictions visent l'ancienne « Alsace-Lorraine annexée ». Une liste spéciale est dressée; il n'est permis d'écrire dans ce territoire qu'à des parents au premier degré : père, mère, épouse, frère, sœur, ou enfants. Au bloc III de Gross-Born, douze camarades sont dans ce cas.

Après une série de démarches, le 22 février 1941, une lettre simple, sans formule de réponse, fut accordée en supplément pour écrire à un parent prisonnier : père, fils ou frère. Une liste spéciale avait été dressée, celle des officiers et hommes de troupe de l'Oflag ayant des parents prisonniers. Établie en double exemplaire, cette liste fut homologuée une fois pour toutes; chaque fois qu'une correspondance était envoyée à destination d'un autre camp, la censure consultait cette liste. Une tentative de fraude était-elle constatée? la lettre était renvoyée à l'expéditeur sans la remplacer; parfois, mesure plus large, la formule était renouvelée. Ces lettres supplémentaires furent données de façon irrégulière, avec des éclipses : au début, ce fut une formule simple, puis une lettre avec coupon de réponse. Le principe admis par les autorités allemandes était celui d'une lettre par mois; mais les autorités françaises étaient obligées de présenter deux, trois ou quatre réclamations avant d'aboutir. En fait, en mars 1941, une formule simple fut donnée; puis, en mars et en juin, une lettre double. En septembre, octobre et novembre, même faveur! En décembre, arrêt; reprise en janvier 1942. Au total, 6 lettres distribuées en onze mois, soit une environ tous les deux mois. Le total des prisonniers favorisés était de 505 en janvier 1942, 522 en février de la même année. Ce nombre dépassait la réalité des ayants-droit : il existait des rapatriés parmi ceux de nos camarades ayant un proche parent dans un autre camp; mais les bénéficiaires de la liste initiale continuaient à toucher leur lettre. A une demande faite par le P. C. au mois d'août 1942, en faveur des demi-frères prisonniers, les Allemands firent répondre qu'il n'y avait pas de lettres supplémentaires pour eux (1).

Lorsque des prisonniers rapatriés reçoivent du courrier après leur départ, les lettres sont réexpédiées, à moins que le destinataire n'ait exigé qu'on les lui fasse suivre. La correspondance des officiers mutés de camp est acheminée par la « Postkartei ».

Fin 1941, les Allemands décidèrent, en vue d'un contrôle plus rigoureux, de placer sur les lettres, les cartes et les vignettes, un timbre à date, afin d'éviter les formules imprimées en France. Le 30 novembre 1941, les prisonniers furent invités à reverser provisoirement le courrier non utilisé et les

(1) N. P. C., 31 août 1942.

vignettes en leur possession, pour que chaque formule fût timbrée. Cela représentait, au bloc III, 862 lettres et 1 076 cartes, pour un effectif de 818 présents : réserve normale, environ une lettre et une carte par prisonnier.

Le 24 janvier 1942, nous sommes informés que 500 lettres ont été mal tamponnées par les Allemands; ce lot donne lieu à un échange, nombre pour nombre.

A la même époque, toujours dans le but de renforcer la censure, un document imprimé sur papier rose est inséré dans notre courrier-départ : « Règles concernant la correspondance avec les prisonniers de guerre ». Les six premiers articles concernent spécialement le courrier :

1° Il est à recommander de ne pas envoyer au prisonnier de guerre plus d'une lettre ou deux cartes postales par semaine.

2° L'adresse indiquée par le prisonnier est à observer exactement. Il faut mettre à la marge supérieure de l'adresse l'indication suivante : « Kriegsgefangenenpost » = Poste pour prisonnier de guerre, ou « Kriegsgefangenensendung » = Envoi pour prisonnier de guerre.

3° L'écriture doit être nette et lisible.

4° Les lettres doivent être courtes, autrement elles seront vérifiées et distribuées les dernières.

5° Tout ce qui peut être suspect ne doit pas être caché dans les paquets.

6° Aucune correspondance, sous aucune forme, ne doit pas être jointe à un colis. (*sic*)

Vers l'automne 1943, à la suite de soupçons d'indélicatesses, mais étaient-ils fondés ? une modification fut apportée au service de la distribution du courrier : jusqu'alors, il était remis à la Poste française, puis par elle aux vagemestres de blocs et d'étages, tous officiers. Désormais le courrier serait distribué par les sous-officiers allemands surveillants de blocs, directement, dans les chambres. Des indiscretions auraient été commises; un vagemestre d'étage aurait été surpris lisant des lettres, et des officiers français auraient porté plainte à la poste allemande (1) ?

Les formules de correspondance étaient à nos frais : le tarif moyen, calculé sur une période de un an et demi, du mois d'août 1940 au mois de janvier 1942, représente une dépense de 20 pfennigs par mois et par officier. L'honnêteté la plus scrupuleuse préside à ces perceptions : quand un officier quitte le camp, les sommes versées par lui à l'avance lui sont remboursées. Ainsi furent rendus les frais de correspondance pour septembre et octobre 1940 à ceux qui nous quittèrent pour l'Oflag XXI B.

Rien ne parut plus douloureux que la pénible mise en marche de notre maigre courrier. Pourtant, je dois dire que les premiers essais tentés pour informer les miens furent couronnés de succès. Ainsi parvinrent à destination une carte du 7 juin (j'avais été capturé le 6 au soir), par les Services de la Croix Rouge; deux, envoyées de Mayence, le 19 juin; enfin une quatrième, partie de Gross-Born le 22 juin.

La première formule, imprimée, portait seulement : « Je suis prisonnier, mais non blessé. » Les deux cartes envoyées de Mayence étaient ainsi libellées :

(1) N. P. C., 29 mai 1942.

Je suis fait prisonnier de guerre en Allemagne. Je suis en bonne santé et je me porte bien (*sic*). Dans quelques jours, je vous donnerai l'adresse définitive d'un camp où je pourrai recevoir votre courrier.

Enfin, la formule du 22 juin est adressée par l'intermédiaire de la Croix Rouge. La carte, imprimée, est ainsi rédigée :

Genève, le ... M..... Le Comité International de la Croix Rouge, à Genève, a l'honneur de vous informer qu'il vient de recevoir une carte du *grade* né le à Il est prisonnier en Allemagne et se trouve interné dans un camp : Oflag II D. Il est en bonne santé. Sa carte est datée du Ce sont les seuls renseignements que nous possédons. Veuillez communiquer ces renseignements à la Société Secours Blessés à s. v. p. Pour écrire au prisonnier, veuillez vous conformer au modèle ci-contre en écrivant très lisiblement :

Kriegsgefangenenpost

Gebührenfrei

Nom, prénom

N° du prisonnier

Camp

Deutschland (1).

La règle commune fut une extrême lenteur. L'absence de nouvelles des nôtres et de France, hors la radio officielle allemande, fut la grande souffrance de nos premières semaines de captivité. Beaucoup, au milieu du mois d'août, n'avaient encore reçu aucune nouvelle des leurs; les privilégiés étaient possesseurs d'une simple carte. Du vendredi soir au lundi, aucun courrier n'était distribué dans le camp; les Allemands étaient en permission. Les numéros qui ornent ces cartes laissent penser que les censeurs sont assez nombreux; mais leur travail est des plus lents. Les échanges les plus rapides représentent, aller et retour, trois semaines. Le plus souvent, il faut compter entre trente et quarante-cinq jours. Les Allemands, dans ces conditions, peuvent essayer leur propagande par « le Trait d'Union » : l'absence de nouvelles nous tient sur nos gardes (2).

Pourtant, le courrier « normal » avait été assez vite lancé. En juillet 1940, nous touchons une carte de sept lignes, et sommes informés qu'il est interdit de réclamer des colis ou de l'argent et d'indiquer le nombre de lettres auxquelles nous avons droit (3). Sept jours après, nous sommes autorisés à écrire une lettre : elle quittera la censure du camp dix jours plus tard. Le bruit circule que 400 lettres sont arrivées à l'Oflag; peu à peu, des nouvelles pénètrent, au compte-gouttes, de zone libre d'abord, puis de zone occupée. Fin juillet, 5 officiers de ma chambre sur 32 ont renoué avec les leurs (4).

Vers le 10 août, les camarades qui n'avaient encore rien reçu, connaissent, enfin, la même faveur (5). Mais pour tous, c'est une simple carte; voici deux mois que nous sommes au camp, trois mois que le courrier chôme (6). En septembre, toujours un seul courrier, depuis le mois de juin, pour ma part; et je ne suis pas une exception.

(1) N. P. C., 7 au 22 juin 1940.

(2) N. P. C., 18 août 1940.

(3) N. P. C., 4 juillet 1940.

(4) N. P. C., 31 juillet 1940.

(5) N. P. C., 3 août 1940.

(6) N. P. C., 20 août 1940.

Cette première constatation sur les délais de route, il faut heureusement la modifier pour les mois et les années qui vont suivre : la censure active la cadence. Sur les formules adressées à nos familles, un timbre à date est mis par la poste allemande, comme chez nous par la poste française. Retrouvant, à mon retour, le courrier adressé aux miens, j'ai pu faire les observations suivantes : hors les trois ou quatre premiers mois, pendant lesquels l'acheminement fut très lent (10 jours de censure en moyenne), les autres correspondances séjournaient, les miennes du moins, cinq jours environ à la censure du camp. Les mois de décembre et de janvier provoquent d'ordinaire un ralentissement; enfin, le censeur des derniers mois, d'avril 1944 à janvier 1945, se montre plus expéditif. Sa besogne, était, il est vrai, diminuée de moitié, puisque le courrier ne parvenait plus de France; et puis, il y regardait peut-être de moins près, son moral étant sans doute atteint.

Les délais entre le jour de remise de la missive aux services allemands du camp et celui de sa distribution par le facteur français, sont plus difficiles à fixer, le timbre français marquant l'arrivée étant presque toujours inexistant. J'ai pu constater qu'une lettre, postée le 19 juillet 1940, était arrivée le 10 août. Gardée jusqu'au 29 juillet à la censure du camp, elle avait mis treize jours à faire le trajet. Une autre, postée le 22 août 1940, est arrivée le 10 septembre. Conservée jusqu'au 31 août par la censure, onze jours après elle était en Normandie. Les années suivantes, plus de date d'arrivée. En 1944, une lettre, partie le 5 juillet de la censure allemande, est arrivée le 19, soit quatorze jours de trajet. Une autre, partie le 22 novembre, est reçue le 8 février 1945, soit soixante-dix-huit jours plus tard. Enfin, une des dernières quitte Arnswalde le 6 janvier 1945; elle arrive à destination le 6 mars, soit cinquante-neuf jours après.

Exemples trop peu nombreux pour en tirer une conclusion générale. On peut estimer qu'une lettre est gardée une dizaine de jours par la censure allemande, et qu'elle chemine pendant dix à quinze jours. Il faut compter en moyenne trois semaines entre le jour où l'on remet la lettre aux censeurs, et celui où elle parvient à notre famille.

Après le débarquement du 6 juin 1944, le courrier connaît une existence des plus troublées. Certains plis, marqués d'un tampon de la Croix Rouge Française, après quelques jours de censure au camp, mettent en moyenne deux mois et demi à transiter. Les nouvelles parviennent au destinataire trois mois après le départ du camp, si toutefois elles arrivent à destination. Pendant les sept mois et demi qui marquèrent la fin de notre séjour au camp d'Arnswalde, j'ai eu l'occasion d'adresser à ma famille, en zone occupée, deux messages-express transmis par les soins de la Croix Rouge Internationale de Genève. Tous deux sont parvenus. L'un porte les deux dates : 17 août 1944-13 septembre 1944; il a donc mis juste quatre semaines à rejoindre les miens.

Rien n'est plus amusant que les mésaventures des censeurs. On pourrait écrire un volume de leurs déboires. Malheureusement, nous en faisons les frais! Au mieux, la lettre incriminée était retournée à l'expéditeur avec une nouvelle formule; le plus souvent, elle était purement supprimée. Quelques exemples montreront le climat dans lequel les censeurs vivaient à la lecture de notre prose.

Voici d'abord comment un Doyen de bloc parle avec humour de « la Compassion d'Anastasia - Block 4 ».

Après avoir été, comme ses collègues, vivement ému, puis intrigué par l'intérêt que témoignaient, dans leur correspondance, les pensionnaires de Gross-Born pour les « Loulous de Poméranie », le Geprüft n° . . . fut, un jour, touché de compassion envers tel de nos camarades qui risquait d'affliger gravement et inconsidérément son épouse par les récits épistolaires qu'il lui faisait de la vie à l'Oflag II D. Le Geprüft eut la charitable idée d'arrêter la lettre incriminée, de la remettre au Doyen du bloc IV, en y joignant, il faut le dire à sa louange, une carte-lettre de remplacement, et en lui suggérant qu'une action de réconfort moral s'imposait vis-à-vis de l'expéditeur. Notre camarade avait, en effet, tenu à informer son épouse de ses occupations, et surtout de ses méditations spirituelles, si bien « qu'à son retour, elle ne reconnaîtrait pas le vieil homme ». Le perspicace Geprüft avait conclu que notre camarade gémissait sur les tourments physiques qu'il endurait et qu'il s'en suivrait un vieillissement prématuré, et non point un dépouillement du vieil homme (cf. Larousse : se défaire de ses mauvaises habitudes). Air connu : « Un si bon camp, des Führers si bienveillants, si attentifs aux besoins de leurs hôtes... » En conséquence, il ne fallait pas qu'aussi stupidement les officiers français alertent les familles; d'où la nécessité d'une action appropriée du Doyen du bloc. Celle-ci fut faite sans tarder; aussi un peu de gaité survint ce jour-là parmi les camarades de la baraque (1).

Une autre fois, c'est un compagnon de chambre, Leroux, qui présente à sa femme notre nouvelle correspondance, les formules doubles, avec feuillet pour la réponse :

Emploie cette carte; cela t'économisera du papier, de l'encre et de l'imagination.

La carte est retournée à l'expéditeur par la censure.

Un autre, voulant évoquer l'atmosphère de la chambre, écrit :

Douches permanentes dans les baraques; ô confort!

Un autre encore annonce la découverte de beefsteaks dans la soupe (2). Bien entendu, à chaque fois, les formules sont refoulées.

Au II B, l'Abwehr interdit de désigner, dans notre correspondance, nos gardiens sous le nom de géoliers. On ne peut se montrer plus pointilleux (3).

Parfois, les réactions sont plus inattendues. Ainsi celle que j'ai notée : un camarade, dans une lettre, parle des Éclaireurs de France, auxquels il appartient, et de l'hébertisme qu'il fait chaque matin. Il est convoqué par Rusher :

Hébertisme? Je cherche dans le dictionnaire. Je trouve : Hébert, révolutionnaire français! Vous êtes un révolutionnaire!

Enfin, élucidation de cette grave énigme en présence du colonel Rousseau qui rit de bon cœur (4).

(1) C. E. A., n°s 25 et 26, décembre 1949 et janvier 1950.

(2) N. P. C., 1^{er} février 1941.

(3) N. P. C., 8 mai 1943.

(4) N. P. C., 10 juillet 1943.

Il arrivait, hélas ! que les affaires tournaient plus mal : en parlant de la prison, nous avons vu des dizaines de camarades punis pour avoir vengé la mémoire du lieutenant Rabin. L'entêtement pouvait conduire encore plus loin : témoin le cas relaté par Louis Francis dans son ouvrage : « Jusqu'à Bergen » :

Boissonnet, en 1944, avait adressé à différents correspondants des lettres où il décrivait nos conditions d'existence. Elles avaient été refoulées par la censure du camp, mais chaque semaine il les écrivait de nouveau et les mettait à la boîte. En fin de compte, Burgmann, chef de l'Abwehr, avait fait comparaître Boissonnet devant le tribunal militaire de Stettin, et sur son rapport, notre camarade avait écopé six mois de Graudenz : la punition était plus grave qu'il ne semble à qui ignore ce nom ; car dans cette prison de Prusse Orientale, le régime était tel qu'on ne pouvait guère survivre à plus de huit ou dix mois de détention, et que, pour la moindre chose, on y risquait des prolongations de peine dont on ne voyait pas la fin. Boissonnet s'en était tiré avec ses six mois, mais il était revenu très affaibli (1).

De temps en temps, le courrier se trouvait tout bonnement supprimé. Ainsi, à l'occasion du changement de camp, en 1942. Le 4 mai, nous obtenons la permission d'envoyer une lettre ou une carte, ainsi que les mandats de mai. Le tout doit être réglé pour le lendemain midi au plus tard. Aucun courrier au départ ne sera distribué avant le nouveau camp (2). Le transfert se faisant attendre, trois jours après, il nous est possible d'envoyer en France une carte, en attendant l'ordre de mouvement pour Arnswalde (3).

Au seuil de 1941, nous eûmes la grande joie d'envoyer en France quelques photographies. Botté comme tout Allemand qui se respecte, muni de l'indispensable cache-oreilles pour lutter contre la bise, moustaches en ailes de papillon, le photographe, un civil, est passé dans le camp. Nous pourrons bientôt adresser aux nôtres un pauvre souvenir, en cadeau de nouvel an (4). Tout au long du mois de janvier, des photos de groupes sont prises, et des commandes passées. La photo 60 pfennigs, soit 12 francs. Au fait, que nous importe le prix (5) ! Cette faveur, nous la retrouverons de temps en temps, soit pour expédier des photos de groupes, soit pour évoquer les spectacles du camp, les expositions, les cérémonies religieuses. Elles forment aujourd'hui un véritable album ; j'en ai réuni près de deux cents. Quelques-unes, les moins mauvaises, ont trouvé place dans cet ouvrage ; beaucoup d'autres devraient y figurer, n'était leur qualité trop médiocre.

SERVICE DES COLIS. — Voici comment le colonel Maltorn en parle :

Le plus important travail de la Poste était la distribution des colis. Du côté allemand, le service était dirigé par un capitaine, assisté de plusieurs sous-officiers et d'employés civils. Le Commandement français était représenté par un officier, le lieutenant Picard, puis le capitaine Allaire, lorsque le lieutenant Picard fut relevé par les Allemands. Il était aidé par quelques sous-officiers français et par des camarades volontaires.

(1) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, pages 111-112.

(2) N. P. C., 4 mai 1942.

(3) N. P. C., 7 mai 1942.

(4) N. P. C., 1^{er} janvier 1941.

(5) N. P. C., 15 janvier 1941.

Le lieutenant Picard a apporté à cette tâche délicate des qualités de discrétion, de sang-froid et de finesse qui lui ont permis de berner l'Allemand et de rendre service à ses camarades prisonniers en de nombreuses occasions. Il a été aidé par le sergent Guyot. Grâce à eux, de nombreux documents clandestins sont arrivés au camp, ainsi que les éléments de plusieurs postes récepteurs de radio. C'est par ces postes que nous avons pu, à partir de 1943, être renseignés sur la marche des événements.

Les employés allemands exécutaient leur besogne, qui consistait à ouvrir les colis, à en vérifier le contenu et à transvaser les produits et denrées, avec une certaine correction. Tous n'étaient pas insensibles à des arguments tels que cigarettes ou chocolat pour fermer les yeux et laisser passer des objets interdits. Il existait même une sorte de barème officiel du coût d'entrée des marchandises prohibées (1).

Pas de vignettes au début; les colis étaient reçus en quantité indéterminée. Tous étaient distribués; ils venaient surtout de zone libre. Les premiers arrivèrent le 1^{er} août 1940; ce jour-là, il y en eut cinq pour le bloc III.

À cette époque, les Allemands voulaient tout faire : inventaire des colis, manutention, triage, stockage. Bientôt, les colis arrivèrent beaucoup plus nombreux; cette méthode devenait impossible sans embouteillage. Avec tact, souplesse et fermeté, le lieutenant Robin fit comprendre que les Français pouvaient aider la censure à dresser la liste des « hommes-colis », à recevoir et à manutentionner les paquets à l'arrivée, enfin à les distribuer. Le tout fut bientôt complètement réglé par lui. Il finit par imposer une organisation française. Au début, l'officier français se contentait d'accompagner les réceptionnaires et de constater que les colis leur étaient bien remis.

Le tour de force était réalisé : il consiste essentiellement en ce que les Allemands voient simplement les colis à l'heure de l'ouverture par un soldat ou un sous-officier allemand. Ils n'interviennent plus pour l'arrivée et le stockage, sinon par une surveillance générale, pour que les colis ne filent pas sous le manteau sans être visités à la distribution régulière. Tout le travail préliminaire est fait par des manutentionnaires français, et cela permet certaines « libertés », entre autres la distribution de colis arrivés sans vignettes. En bref, il faut faire accepter les colis au départ de France et cela suffit. Si nos familles y réussissent, le prisonnier est moralement sûr de recevoir ces envois parvenus à l'Oflag.

Fonctionnement. — L'appel du destinataire est fait par un officier français; le colis, apporté par un manutentionnaire français à l'un des Allemands, est remis au destinataire sans l'emballage, après une inspection plus ou moins minutieuse du contenu. Au début, il y avait deux sortes de colis : ceux de 1 kilo, non inscrits sur la liste ou non recommandés; ceux de 5 kilos, enregistrés sur un livre spécial; le récipiendaire en donnait décharge par une signature (numéro d'expédition du colis à la gare expéditrice, nom de cette gare, date de départ du colis, etc.). Ce cahier était tenu en deux exemplaires.

Les premiers mois, arrivaient surtout des colis de 1 kilo. Mais, le service des colis, comme celui des lettres, s'organisa d'une manière plus régle-

1) Rapport au Ministère des Anciens Combattants.

mentaire. Les colis sans vignettes furent officiellement tolérés jusqu'au 1^{er} mars 1941. La première vignette bleue, destinée à un colis de 5 kilos de vivres, fut distribuée le 5 février 1941. Le 21 février, une seconde vignette était remise, mais pour un colis de 1 kilo seulement.

En trois mois (février-avril 1941), furent distribuées 7 vignettes bleues, cinq de 5 kilos, et deux de 1 kilo. A partir de cette date, arrivèrent encore au camp quelques colis de 1 kilo; puis ils disparurent complètement. De temps en temps, une vignette bleue supplémentaire était accordée (Noël, Pâques, par exemple) et parfois une vignette rouge, pour recevoir un colis d'effets ou de livres.

Quel fut le nombre de vignettes distribuées? J'ai relevé leur tableau de dotation au bloc III (Gross-Born) pendant un an, de février 1941, date de la première distribution de vignettes, à février 1942. En moyenne, 5 vignettes tous les deux mois. Au total, pour douze mois, 22 vignettes bleues; encore, l'une d'elles fut une vignette pour colis de 1 kilo. Au camp d'Arnswalde, à plusieurs reprises, fut distribuée une demi-vignette bleue supplémentaire par officier (1).

Les vignettes rouges, réservées aux colis d'effets ou de produits non consommables, représentent, pour une année, 16 kilos (trois de 5 kilos et une de 1 kilo). Ainsi le 19 août 1941, 1 530 vignettes rouges furent données pour le camp; cela représentait, en gros, une vignette pour deux. Le mois suivant, un deuxième lot était distribué, atteignant encore une faible moitié de l'effectif.

En octobre 1942, le colonel Vendeur obtint une vignette bleue pour un colis de Noël (2).

De temps en temps, des distributions partielles avaient lieu, pour quelques baraques. Pendant l'année 1941, j'ai noté, aux archives du Service Postal, les distributions suivantes, effectuées en vignettes bleues pour le bloc III :

14 juin	Baraques 11 et 17 = 129 vignettes bleues.
18 août	Baraques 3, 17, 19, 20 et infirmerie = 207 vignettes bleues.
1 ^{er} octobre	Baraque 13 et infirmerie = 79 vignettes bleues.
5 janvier	Baraques 12, 19 et infirmerie = 133 vignettes bleues.

Le Doyen des officiers demanda souvent l'octroi d'une troisième vignette bleue par mois : ce fut ordinairement sans effet. Quant aux distributions partielles, amorçaient-elles un tour entre les baraques à l'aide d'allocations excédentaires? étaient-elles la conséquence d'un « cataclysme » frappant telle ou telle baraque, fouille généralisée et mise à la porte provisoire? Je ne peux le dire avec précision.

Le 30 novembre 1941, en vue d'un contrôle plus rigoureux, les Allemands firent rentrer les vignettes disponibles, en même temps que les lettres et les cartes, pour les marquer avec un timbre à date. Au bloc III, cela repré-

(1) N. P. C., 19 août 1942.

(2) N. P. C., 7 octobre 1942.

sentait 388 vignettes bleues et 174 vignettes rouges, pour un effectif de 818 présents. Économie des uns ou vertu de prévoyance? confiance des autres en l'avenir? le reliquat était modeste.

Distribution. — Les colis sont retirés de la réserve, au jour le jour, par des ordonnances, et enregistrés par des officiers français; ils sont classés par baraques, et répartis sur des listes remises aux vaguemestres. Les intéressés sont avertis la veille au soir qu'ils auront à toucher un colis le lendemain matin. Tel est l'horaire normal du scénario; mais il connaît souvent des entorses, et il faut être patient pour la perception. Jugeons plutôt : jeudi soir, 11 septembre 1941, les colis sont annoncés aux destinataires. Vendredi 12, au matin, nous apprenons que la distribution est remise à l'après-midi, et, l'après-midi, au lendemain. Samedi 13, pas de distribution; ces messieurs sont partis en permission. Les colis seront perçus le lundi. Tous ces contre-ordres sont transmis après déplacements et stations prolongées devant la baraque de la poste, parfois sous la pluie. Enfin, le lundi après-midi, livraison (1).

Menus incidents. — Au début, le contrôle fut très large. Les boîtes de conserves étaient ouvertes, sans plus; les objets distribués emballés. On veillait surtout à ne pas nous abandonner de documents manuscrits ou imprimés. Bientôt parvinrent au camp des renseignements clandestins, des objets, des marks, des papiers d'identité pour évasions. La censure se fit plus sévère, le contrôle plus rigoureux. On vit couramment fendre des saucissons, des cakes, des emballages; les boîtes de conserves étaient toujours ouvertes, leurs banderoles de papier arrachées, les paquets de cigarettes ou de tabac coupés en deux, etc. (2). Si un objet interdit est découvert, le colis est retenu pour un certain temps, ou, le plus souvent, confisqué. Si l'objet interdit est insignifiant, ou s'il n'a rien d'offensant pour les Allemands, le colis est restitué deux ou trois jours après; mais le nom du délinquant est consigné sur une liste spéciale. Ses colis seront retirés des listes normales de baraques, et un sous-officier allemand « de confiance » les distribuera désormais, après un inventaire approfondi. Si l'objet au contraire est plus important (lettre avec des insultes, matériel servant à une évasion, marks, etc.), le colis n'est pas rendu. Quand les paquets confisqués atteignent un certain nombre, ils sont répartis entre les soldats français s'occupant de la poste; plus tard, ils seront donnés aux nécessiteux. Même sort pour les colis dont on ne peut découvrir le destinataire, ou pour les colis adressés à des officiers évadés depuis un certain temps et non repris. La distribution aux ordonnances se fait en présence d'un officier allemand et d'un officier français travaillant à la Poste.

Peu à peu, le contrôle devient très sévère; on ne laisse plus aucun emballage. Le sabotage des colis est tel que le colonel Vendeur doit réclamer; voici comment.

(1) N. P. C., 15 septembre 1941.

(2) N. P. C., 7 décembre 1940.

Oflag II D Lundi 19/1/42 A/S.

Le Colonel Vendeur, Chef français du camp,
à Monsieur le Capitaine de Vaisseau, Commandant le camp.

Motif : Mesures prises par l'Abwehr.

Un certain nombre de faits concomitants ont attiré mon attention : ...

2^o Colis : la fouille des colis depuis quelque temps est pratiquée avec une minutie dont je ne discute pas, pour vous, la nécessité; il y a des devoirs que je comprends très bien, même et particulièrement quand ils s'imposent à la puissance détentrice. Je demanderais simplement que quelques ménagements soient apportés dans la manière; il est douloureux pour beaucoup d'officiers de voir livrer en vrac des denrées fort coûteuses et n'ayant pas la même destination, telles que haricots et pâtes, café et tabac, sucre et lait en poudre, tout cela mélangé. Je demanderais donc qu'après examen, les enveloppes des denrées dans les colis soient laissées aux destinataires, d'autant plus que certaines denrées, une fois sorties de leur enveloppe, se corrompent et deviennent impropres à la consommation : lait en poudre par exemple (1).

Les mélanges furent alors le plus souvent évités; mais les emballages, même intérieurs, toujours retirés.

Les fraudes devenant de plus en plus nombreuses, le règlement des colis, précisé, fut adressé aux familles, dans un extrait des « Règles concernant la correspondance avec les prisonniers de guerre ». Deux articles concernaient spécialement les colis.

Contenu permis : chaussures, linge, nourriture, douceurs, en particulier tabac, pipes, réglisse, produits d'hygiène pour la peau, jeux pour servir de passe-temps, cartes à jouer, livres. *Contenu défendu* : argent sous toute forme et de toute nationalité, vêtements civils pour militaires (prisonniers de guerre) et vêtements de dessous qui pourraient être utilisés comme vêtements civils, brassards de la Croix Rouge pour non-autorisés à les porter, armes et outils similaires, grands couteaux de poche et ciseaux; munitions et explosifs-outils; alcool à brûler et boissons alcooliques; plumes d'acier et plumes d'oie, porte-plumes et stylos, appareils à polycopier, papiers carbonés et papiers-calques; boussoles, havresacs, cartes géographiques; appareils photographiques, jumelles, loupes; lampes électriques, briquets, mèches lentes, bougies; essence de térébenthine, objets inflammables, appareils de chauffage électrique; pièces détachées de téléphone; appareils de transmission et de réception sans fil; médicaments sous toute forme, tubes de vaseline, ammoniac; liquides capillaires et dentifrices, pâtes dentifrices, parfums, cirage, jus de fruits, produits chimiques, acides; livres et imprimés de teneur douteuse ou inconvenante, journaux étrangers; porte-cigares en papier, papier à cigarettes, en outre papier blanc, carnets, papier à lettres, cartes postales. La non-observation de ces dispositions entraînera un retard dans la distribution et peut-être même la suppression dans certains cas.

Perception des effets. — Il est particulièrement difficile de percevoir les effets qui ressemblent à ceux des civils : les canadiennes sont marquées d'un petit drapeau tricolore peint par la censure; des bandes rouges ou jaunes viennent orner les pyjamas de flanelle; les blousons de sport sont également barbouillés, parfois même confisqués. Les Allemands tiennent à ce que les couvertures militaires, envoyées par la Croix Rouge ou le gouvernement de Vichy, ne soient pas considérées par les prisonniers comme leur bien personnel, mais comme une propriété collective gérée par les Allemands

(1) N. P. C., 19 janvier 1942.

eux-mêmes. Ils marquent ces couvertures de la lettre L. Quant aux couvertures personnelles, un reçu en est délivré à leur arrivée. En le présentant, le prisonnier pourra, ou renvoyer sa couverture en France, ou l'emporter lors de son départ.

Contrôle des produits pharmaceutiques. — Il est des plus stricts. En principe, ces produits furent interdits dès le début; en fait, longtemps tolérés. L'officier mettait alors son nom sur l'objet en litige, qui partait à la censure; il revenait à l'intéressé par l'infirmerie. Quand l'interdiction fut mise en vigueur, les produits pharmaceutiques furent déposés en stock, en principe à l'infirmerie du camp, en fait souvent ailleurs.

Les Allemands se montrent plus stricts encore pour l'alcool : il est confisqué au profit des Allemands qui ouvrent les colis. Les ordonnances leur jouent des tours, en volant les bouteilles interdites, et en remplaçant leur contenu, précieusement mis de côté, par de l'eau.

Provenance des colis. — Ils arrivèrent tout d'abord, quotidiennement, de zone libre, par la poste, *via* Neustettin, à partir du mois d'août 1940. Vers novembre ou décembre 1940, les colis de zone occupée arrivèrent à leur tour, à date plus ou moins régulière, et par wagons. On pouvait compter, en gros, un à deux wagons par semaine. Les colis, des diverses localités de départ, sont acheminés vers Paris - La Chapelle. Là, ils sont triés, parfois consolidés, groupés par Oflag ou Stalag et expédiés en Allemagne. Les wagons sont plombés, de Paris à la gare de destination. Au camp, la réception du wagon a donné lieu à plusieurs techniques : le wagon fut d'abord déchargé par une corvée de soldats français sous la surveillance d'un sous-officier et de quelques soldats allemands. Des réclamations furent faites par des prisonniers à propos d'objets égarés. Aussi, les Allemands décident que les wagons seraient déchargés en présence d'un officier français. Les colis de zone libre continuent d'arriver par la voiture de Neustettin, après être passés par Lyon et Annemasse; certains colis de zone libre arrivent aussi par wagons, *via* Paris - La Chapelle.

De temps en temps, tout arrivage est suspendu, notamment à l'occasion des fêtes de fin d'année. Ainsi nous fûmes informés le 7 octobre 1940 que les colis seraient interrompus du 15 au 25 décembre, à cause des fêtes de Noël (1).

En 1941, curieux progrès dans l'organisation des services des prisonniers, l'interruption sera de vingt-cinq jours, au lieu de 15 en 1940! Les colis subissent le même sort que les lettres (2). Après les fêtes, il existe d'autres prétextes : temps défectueux, mauvais état des routes; courrier et colis, tout est bloqué; rien ne peut parvenir jusqu'à nous. La Poméranie serait-elle isolée par des barrières de dégel (3)?

Au moment de notre transfert, les colis sont stockés à l'avance au camp d'Arnsvalde.

(1) N. P. C., 7 octobre 1940.

(2) N. P. C., 11 novembre 1941.

(3) N. P. C., 30 janvier 1942.

Nombre de colis reçus. — A Gross-Born, pour le bloc III, on sortait de la réserve une moyenne de 200 à 300 colis par jour de distribution, avec des pointes de 500 à 600. En février 1942, tous les deux jours, 100 à 150 colis par bloc. Avant le départ pour Arnswalde, la moyenne des colis distribués chaque mois était de 8 000, soit deux colis pour chacun des 3 000 officiers (colis individuels) et 2 000 colis collectifs environ (Services de la Faculté, de l'Aumônerie, de la Croix Rouge, des Œuvres de Secours, etc.). Sont arrivés au camp, en octobre 1942, 9 000 colis; en novembre, 11 000; en décembre, 10 000; en avril 1943, 7 000; en mai, 6 400; en juin, 6 000.

Quelques cas particuliers. — Les colis endommagés sont mis de côté dès leur arrivée; on confronte l'inventaire et le contenu; ce contrôle est effectué par un officier français. Si le colis est complet, rien de spécial, si le colis est incomplet, il est enregistré sur un cahier, pour décharger les services du camp, lorsque l'expéditeur ou le destinataire exige une enquête. Parfois le colis semble intact, mais les délais de route, trop importants, ont eu raison de denrées périssables, pourtant bien protégées. Ou bien des conserves, mal soudées, se sont corrompues. Des œufs se sont écrasés en route, malgré un sérieux emballage; l'effet produit est désastreux. Ce malheur inspire une caricature au « Journal du Centre d'Entraide » : le capitaine allemand, imperturbable, fume le cigare. Le soldat qui vient d'ouvrir une boîte de viande, se tourne vers son supérieur en se pinçant le nez. De la boîte perdue s'élève un jet de liquide odoriférant. « Quelquefois, hélas! ... aux colis! ... (1) ».

En déchargeant les autorités allemandes et en s'engageant par écrit à ne pas réclamer, les rapatriés sont autorisés à faire bénéficier de leurs colis, parvenus au camp après leur départ, un camarade nommément désigné sur une feuille établie en double exemplaire, un pour le bénéficiaire, un pour les Allemands. La plupart des partants délèguent leurs colis; quelques-uns refusent ce geste charitable. Pour ces derniers, il est décidé que les colis de 1 kilo seront distribués aux ordonnances, les colis de 5 kilos retournés à l'expéditeur.

Dépôt des boîtes de conserves. — Au début de la captivité, lorsqu'un colis contenait plus de cinq boîtes de conserves, le dépôt de ces boîtes à la réserve était autorisé, afin d'éviter une ouverture prématurée. La poste allemande affirmait ne pas disposer de place suffisante pour faire davantage. Puis trois boîtes seulement permirent l'autorisation d'un tel dépôt, voire une seule, importante, si les Allemands étaient de bonne humeur. Ces dépôts étaient enregistrés sur un cahier. On plaçait alors les boîtes dans un carton-emballage, étiqueté aux nom et numéro matricule de l'intéressé. Ce dernier pouvait à son gré venir retirer ses boîtes deux fois par semaine, habituellement le lundi et le vendredi; il en donnait décharge en signant sur le cahier.

En cas de dépôt trop important, les Allemands décongestionnaient d'office la réserve.

(1) C. E. A., n° 2, septembre 1945.

Plus tard, pour simplification, les dépôts individuels se transformèrent en réserves de « popotes ». De temps en temps, il nous était loisible d'en retirer une part. Les premiers mois, ce fut particulièrement lent et fort mal organisé. Il fallait s'armer de patience. Pendant l'été 1943, sur l'initiative d'un camarade, Piéri, initiative bientôt érigée en système par le service de la Poste, un horaire de passage strictement minuté fut établi (1).

Colis collectifs. — Expédiés par les soins de la Croix Rouge (française, suisse, danoise, et autres) ou par les œuvres de secours (Maroc, Égypte, Syrie, Brésil, etc.), ces colis sont adressés à l'Homme de Confiance de l'Oflag II D (ou II B) et remis au Colonel Doyen. Il en fait d'abord la répartition à sa guise, entre les blocs, aux ordonnances, etc. Devant leur abondance, et à la suite de certains coulages mystérieux, des officiers adressent des réclamations. Un tour de baraques est institué, et la répartition s'effectue pour l'ensemble du camp.

Les colis « Pétain » arrivent par wagons; ils sont déchargés en présence d'un officier français, remis à la C. D. O. du camp, pour être ensuite répartis d'après les instructions du Colonel Doyen.

Expédition de colis du camp. — Ce service a été institué par les autorités allemandes au début de l'année 1941 pour favoriser l'allègement et le désencombrement des prisonniers. A la suite d'un magistral discours du lieutenant Buth sur les officiers beaucoup trop chargés lors de leur rapatriement, il fut permis d'expédier en France des colis de 5 kilos : effets, linge, objets, voire sacoches et jumelles, pour les heureux à qui on les avait laissés! On rédige alors une étiquette, une déclaration par laquelle on renonce à toute réclamation en cas de perte, une feuille de douane. Cette dernière formalité ne dura pas. Il est interdit de réexpédier des livres français, pour éviter leur va-et-vient. On peut envoyer des effets, des jouets fabriqués au camp. Tous les objets confisqués sont réexpédiés en France par ce service. Il y eut très peu de colis perdus; les délais de route, plus ou moins longs, oscillent entre trois semaines et deux mois, parfois davantage. J'ai remis, pour ma part, à la poste du camp un colis le 28 avril 1942; il a quitté Gross-Born au mois d'août. Il est vrai que nous étions alors en plein branle-bas pour changer de résidence (2).

Les Allemands autorisent aussi l'envoi de colis contenant du tabac, du chocolat, des vivres et même des livres, à un fils ou un frère, prisonnier dans un autre camp, surtout dans les Stalags.

De temps en temps, ce service de réexpédition est suspendu; ainsi en juin 1942 (3).

Au camp d'Arnswalde, de nouvelles mesures restrictives furent prises

(1) E. L. S., n° 33, 15 juillet 1943.

(2) N. P. C., 28 avril 1942.

(3) N. P. C., 7 juin 1942.

en février 1943. Un avis, imprimé par les Allemands, fut adressé à nos familles. En voici la teneur :

Ne sont plus délivrés tous les paquets contenant pour le destinataire des communications écrites et des objets interdits ou qui, par la manière de leur emballage, peuvent échapper au contrôle (objets de toutes sortes constituant des moyens d'évasion). Les objets interdits sont les suivants : argent ...

Suit la liste déjà citée plus haut. En « nota bene », on lit :

Les livres autorisés doivent être expédiés séparément ou en paquets de dons patriotiques de la Croix Rouge. Les paquets doivent être emballés solidement, bien serrés et ficelés avec soin afin d'éviter des pertes et des vols.

À la distribution, avec un peu de chance et de ruse, certains objets prohibés réussissent pourtant à déjouer le contrôle : livres évitant la censure, boîtes de conserves non ouvertes, pièces d'identité pour les candidats à l'évasion, que sais-je ! Parfois même, les camarades préposés au service des colis, sortent de la réserve des colis entiers, ainsi, nous l'avons vu, un poste de T. S. F.

Même pour les fraudes partielles, il faut saisir l'occasion et, moyennant un morceau de chocolat ou quelques cigarettes, acheter le silence du fouilleur. Le tout dépend de la surveillance plus ou moins proche du capitaine ou du lieutenant allemand préposé au service de la Poste. Est-il près ou loin de vous au moment où vous êtes appelé ? aussitôt, le colis est littéralement mis en lambeaux, ou simplement inventorié dans les grandes lignes. Le mieux, quand on escompte quelque objet interdit, est d'en informer les officiers français du service. Ils s'arrangent alors pour faire fouiller le colis dangereux loin de l'officier inspecteur.

Les Allemands s'ingénient à limiter les fraudes, en rendant la perception plus difficile ; les cleptomanes volontaires sont contraints de se montrer de plus en plus habiles. Au mois de février 1943, la salle où nous allions percevoir les colis fut dotée de guichets et de grillages. Il devint à peu près impossible de dérober soi-même des objets de l'autre côté de cette grille (1).

Accusés de réception. — Les premières années, il fut loisible au prisonnier de faire savoir aux siens, à l'aide d'une formule imprimée, que le colis expédié de France lui était parvenu en bon état. Deux ans au moins, de novembre 1940 à décembre 1942, les Allemands nous distribuèrent des accusés de réception, qu'il nous suffisait de remplir et de mettre à la poste. Ces formules restaient à la censure allemande aussi longtemps que nos lettres et nos cartes. Sur 19 accusés de réception retrouvés dans mon courrier personnel, douze portent une date de départ de la poste allemande, à côté de celle écrite de ma main au jour de remise à la censure. Les délais de censure sont de l'ordre de cinq à six jours. Sans doute ce service compliquait trop la Poste allemande. Il représentait en tout cas un poids supplémentaire important chaque mois, et cela devait alourdir le trafic. À partir du mois de décembre 1942, les accusés de réception disparurent.

(1) N. P. C., 12 février 1943.

Les services rendus par les soldats et sous-officiers français de la Poste sont rémunérés; chaque mois, ces manutentionnaires touchent des marks de camp, le même nombre que les soldats préposés à d'autres travaux. De temps en temps, en outre, par exemple à l'occasion de la Noël, une gratification supplémentaire leur est offerte. Ainsi, pour la Noël 1941, le bloc III versa 225 RM pour les neuf employés de la Poste. On peut même, — j'ai relevé par baraque, les effectifs et les dons, d'après les documents du Service de la Poste, — se livrer à un petit calcul sur le degré de générosité des occupants, pour ce qui ne saurait être qu'un cadeau, bénévole.

Une baraque	offre moins de 0,05 RM	par personne : la 2.
Une baraque	offre moins de 0,15	— par personne : la 11.
Quatre baraques	offrent environ 0,25	— par personne : les 13, 12, 20 et 1.
Quatre baraques	offrent environ 0,35	— par personne : les 16, 18, 15 et 19.
Deux baraques	offrent environ 0,45	— par personne : les 14 et 10.

Il reste à dire un mot des « *fonds secrets* » du Colonel. J'ai fait le décompte précis des lettres, cartes et vignettes (bleues et rouges) allouées au Colonel Doyen, du 7 décembre 1940 au 16 février 1942, soit pour une période de quatorze mois.

Ces fonds secrets représentent :

655 lettres	soit environ 46 par mois
413 cartes	soit environ 29 par mois
275 vignettes bleues	soit environ 20 par mois
1 425 vignettes rouges	

Pour ces dernières, la dotation de 1 400 en date du 22 septembre 1941, devait représenter la moitié de l'effectif; elle permettait une commande de colis d'effets en prévision de l'hiver, précoce en Poméranie.

En décembre 1941, aucune dotation de cet ordre; de même du 16 janvier au 16 février 1942.

Que représente cet apport supplémentaire? L'effectif moyen du camp, pendant cette période, est de 3 350 prisonniers; il oscille entre 3 700 au début de 1941, et 3 000 à la fin de la même année.

Les lettres supplémentaires favorisent chaque mois un peu plus de 1 p. 100 de l'effectif; les cartes, un peu moins de 1 p. 100; les vignettes bleues représentent un pourcentage encore plus faible : ceci pour Gross-Born.

Au camp d'Arnsvalde, à l'occasion de certaines distributions de lettres, de cartes, ou de vignettes, les Allemands remirent au chef de camp un volant supplémentaire correspondant à 5 p. 100 de l'effectif. Ces suppléments, par l'intermédiaire des chefs de blocs et d'étages, étaient répartis pour récompenser les services rendus à la communauté (1).

Il était toujours loisible de faire une demande, par la voie hiérarchique, pour obtenir une vignette, une lettre ou une carte, prise sur ces fonds secrets. La demande était d'ordinaire agréée.

La précision et l'exactitude de tous ces renseignements, je les dois à

(1) N. P. C., 19 août 1942.

mes notes de captivité; des éléments nombreux me furent fournis à l'Oflag par le capitaine Cantérot, officier de la Poste, et furent ensuite consignés dans mes notes personnelles.

LES « BOBARDS » AU CAMP

Tout ce que les psychologues nous apprennent sur les réactions de défense, se retrouve et se vérifie dans l'humour rose et noir des prisonniers et dans ces phénomènes de délire collectif que déterminent les « bouthéons », les « éclats de marmites », et dont les plaisantins et les cyniques s'amuse à suivre la diffusion dans les baraques.

Ainsi s'exprime François Boudot, dans un article sur les « aspects de l'histoire de la captivité » (1).

Dans notre fringale de nouvelles, l'accueil le plus large fut toujours fait aux rumeurs les plus fantaisistes, qui parvenaient jusqu'à nous. C'est tout le domaine de ce que nous appelions les « bobards ». Ils finirent par constituer, en s'accumulant,

une chronique pittoresque, contradictoire et fabuleuse, à la mesure de notre dépaysement.

Le « bobard » ? il est clair qu'il trouve son climat dans le désarroi d'une masse d'hommes précipitée hors de sa condition normale, avec tout ce qu'un tel désarroi paralyse de facultés critiques et libère de phantasmes en puissance. En suivre le cheminement pour remonter à la source ? pure chimère. Impossible d'en débrouiller sans confusion l'itinéraire subtil, par conséquent d'y démêler la part de chaque apport individuel (2).

Ce qu'on peut signaler tout d'abord, c'est que de nombreux prisonniers firent preuve, au cours des premiers mois, d'une étonnante crédulité et d'une absence totale de sens critique. Un camarade m'écrit :

Il faudrait un livre entier pour expliquer la psychologie du « bobard » et du « bobardier », les méfaits de l'un et de l'autre, ses modes de propagation, etc. (3).

Rien de plus mystérieux que la naissance d'un « bobard ». Il est fréquemment impossible de remonter jusqu'à son origine; il est

comme un oued saharien, qui se perd dans les sables sans avoir de source précise (4).

Tantôt ce sont des conversations incomplètement entendues et transmises de travers; tantôt des nouvelles de la radio allemande, mal comprises et mal traduites; tantôt de fausses nouvelles lancées par les Allemands eux-mêmes pour éprouver notre moral ou pour nous apaiser; tantôt des informations fournies par la radio clandestine, vrai flot de rumeurs, long-

(1) *L'Actualité de l'Histoire*, n° 10, janvier 1955, page 35.

(2) FRANCIS AMBRIÈRE : *Les Grandes Vacances*, pages 66-67.

(3) DARRAGON.

(4) DARRAGON.

temps incontrôlables, au moins jusqu'au jour où la T. S. F. fut vraiment organisée à l'Oflag.

Quelle qu'en soit l'origine, l'insistance de la transmission est telle, de baraque en baraque, de chambre en chambre, que les plus sceptiques s'y laissent prendre, au moins quelques instants.

J'en ai personnellement transcrit un bon nombre, classés selon leur ordre chronologique. Un inventaire complet demeure impossible. Cependant, si l'on y regarde de plus près, il semble qu'on puisse les partager en deux lots essentiels. Pendant la première partie de la captivité, le « bobard », à l'Oflag, brode le plus souvent sur le thème de la libération. Pendant la seconde partie, le leit-motiv devient une patiente attente de la défaite allemande.

Les uns et les autres, de manière plus ou moins naïve, plus ou moins adroite, tentent de maintenir la porte ouverte entre le camp et l'extérieur. A peine un « bobard » a-t-il sombré dans l'oubli que d'autres le relaient, lui font la chaîne, et ravivent les espoirs déçus. Au bout d'un certain temps, l'immense majorité du camp ne croit plus aux « bobards » ; pourtant elle en demeure friande, comme si elle y trouvait encore de quoi tromper, durant quelques heures, son inexorable ennui.

Et d'abord, *le thème de la libération et de la paix*. Nous sommes si nombreux comme prisonniers que, loin d'être un avantage pour les Allemands, nous les encombrons ; c'est de leur intérêt véritable de nous renvoyer le plus rapidement possible ; au reste, l'Allemagne a besoin de la France ; elle fera la paix avec elle sous peu de mois ; les prisonniers seront donc très vite libérés. Épaulés sur des raisonnements aussi robustes, les « bobards » prennent leur essor. Dès les premiers jours, nous apprenons que l'Armistice sera signé avec l'Allemagne, si un accord est passé avec l'Italie (1). Le lendemain, les pourparlers sont engagés avec cette dernière puissance (2). Vingt-quatre heures plus tard, l'Armistice a été signé avec l'Italie, le 24 juin, à 19 h. 30 ; il est entré en vigueur six heures après la signature, soit le 25 juin, à 1 h. 30. Il entraîne la suspension d'armes (3). Dans ces conditions, la paix ne saurait tarder. Ces premières vérifications officielles donnent aux « bobards » une plus grande force de conviction.

Quelques jours après, afin de nous entretenir dans un espoir chimérique, une nouvelle singulière circule dans le camp. Le médecin allemand a demandé au colonel Gerhardt l'autorisation de faire venir sa famille. Inutile : le camp sera vidé le 15 juillet (4). Il n'est pas précisé que ce départ doit s'effectuer pour un retour en France ; mais comment en douter ? Ciano n'est-il pas en train de conférer à Berlin avec Hitler sur l'organisation de la nouvelle Europe (5) ? Il y a bien quelques nouvelles pessimistes ; elles laissent entendre que la lutte continue : « le Dunkerque », « le Bretagne » et « le Champlain » seraient coulés, et « le Strasbourg » aurait fui. Mais Pétain garde les pleins pouvoirs ;

(1) N. P. C., 23 juin 1940.

(2) N. P. C., 24 juin 1940.

(3) N. P. C., 25 juin 1940.

(4) N. P. C., 27 juin 1940.

(5) N. P. C., 7 juillet 1940.

il étudie une nouvelle constitution. Cette remise en route ne peut s'effectuer avant notre retour (1).

Bientôt, l'officier allemand chargé du matériel à l'Oflag demande sa provision de charbon pour l'hiver : inutile ! le camp sera désert avant la mauvaise saison. Bien mieux, il n'y aura pas de départ spécial pour les membres du Service de Santé, parce que tous les prisonniers vont partir incessamment (2). Les événements, d'ailleurs, se précipitent, si, bien entendu, l'on admet les « bobards » ; les Allemands ont attaqué l'Angleterre avec 3 000 avions (3) ; Churchill a été remplacé par Lloyd George qui vient de demander à l'Allemagne une paix de compromis (4).

Mais déjà les premiers espoirs s'écroulent ; le 19 juillet, Hitler, dans un important discours, lance un ultimatum à l'Angleterre. Churchill répond : nous n'arrêterons la lutte que lorsque nous aurons, nous-mêmes, dicté les conditions de paix (5).

Ainsi, un mois après notre arrivée, les « bobards » les plus optimistes sont déjà « torpillés » ; c'est, il est vrai, par d'autres « bobards ». Aussi, les plus crédules se reprennent à espérer. Il n'y a pas de raison que les dernières rumeurs soient plus exactes que les premières. Hélas ! il n'y a pas plus de raisons que les premières soient plus véridiques !

Faute de rapatriement massif dans un avenir immédiat, les pronostics s'orientent vers des libérations partielles : les Allemands rapatrient tout d'abord les prisonniers mutilés (6). Des nouvelles de France parviennent au camp ; elles annoncent la paix toute proche (7). Bien mieux, un officier de l'Oflag a reçu une lettre d'un diplomate français dans laquelle on lit ces mots : « La paix sera signée pour le 15 août (8) » Au reste, la libération n'est-elle pas commencée ? La Radio française annonce la mise en liberté de certains prisonniers qui se trouvent encore en France (9).

Avec une logique admirable, les nouvelles s'enchaînent. Dans ses « Flambées de Souvenirs », le colonel Desmaires écrit :

Il y eut des bobards à la cantine et dans les baraques, nous annonçant que de nombreux wagons étaient arrivés à la gare pour nous rapatrier. Ces tuyaux provenaient de la fille du jardinier, qui l'avait dit à un soldat employé à la cantine (10).

Le 10 août, en effet, le bruit circule dans le camp que le chef de gare de Westfalenhof a retardé le mariage de sa fille, prévu pour le 15 août, parce qu'il attend vers cette date onze trains pour embarquer les prisonniers. Cette fois, les bruits se confirment !

Pourtant, le même jour, il est question d'un autre rapatriement, plus réglé et plus précis, qui commencerait le 25 août : 200 prisonniers par bloc

(1) N. P. C., 7 juillet 1940.

(2) N. P. C., 11 juillet 1940.

(3) N. P. C., 12 juillet 1940.

(4) N. P. C., 18 juillet 1940.

(5) N. P. C., 22 juillet 1940.

(6) N. P. C., 24 juillet 1940.

(7) N. P. C., 30 juillet 1940.

(8) N. P. C., 4 août 1940.

(9) N. P. C., 8 août 1940.

(10) C. E. A., n° 48.

et par décade, soit 800 tous les dix jours, seraient « rapprochés » de la France. Enfin, pour se consoler sans doute de l'évasion d'un aspirant du bloc IV, un officier allemand confie à quelques camarades : « Ne vous tourmentez pas, vous serez rendus à Paris avant lui » (1). Chaque jour, des « bobards » naissent, de plus en plus nombreux, de moins en moins vérifiés. De vingt-quatre heures en vingt-quatre heures, nous nous berçons d'illusions.

Ce même 10 août, un attaché d'ambassade américain visite l'Oflag. Il complimente le commandant Rivain, notre Recteur, pour la haute tenue des conférences et des cours. Le Commandant lui fait remarquer que tous ces cerveaux manqueront en France pour la réouverture des classes au mois d'octobre. L'officier allemand qui guide les visiteurs affirme aussitôt que le rapatriement des membres de l'enseignement sera terminé à cette date (2). La paix n'est-elle pas prête à signer avec l'Allemagne! Seule l'Italie n'accepte pas; c'est pourquoi les négociations, secrètes, marquent un temps d'arrêt (3). Et puis, même si elle tardait encore un peu, un officier du camp, qui compte un ami parmi les secrétaires de la Commission d'Armistice à Wiesbaden, n'a-t-il pas reçu dernièrement une lettre lui annonçant que le Service de Santé serait rapatrié vers la fin du mois d'août et les autres prisonniers fin novembre (4)? Justement, les médecins doivent partir; voici quelques jours, l'ordre en a été téléphoné de Berlin (5). Toutes ces rumeurs corroborent la nouvelle selon laquelle la démobilisation des prisonniers se poursuit en France (6).

Les esprits trop difficiles ne comprennent pas; une autre information circule; des officiers français, prisonniers à Épinal, viennent d'être acheminés vers l'Allemagne (7). Mais ceux qui se cramponnent à toutes les nouvelles optimistes comme à des planches de salut affirment que cette dernière rumeur a été lancée par un mauvais plaisant.

Pourtant, à certaines heures, l'avenir apparaît plus sombre et le jour envié de la libération s'enfuit vers des horizons plus lointains. Fin août, le bruit court que l'Allemagne aurait envahi la Suisse (8). Quelques semaines après, les États-Unis sont sur la sellette; le service militaire y deviendrait obligatoire, par paliers (9). Ce serait une réaction, compréhensible, au récent traité germano-italo-nippon (10). Des navires de guerre des U. S. A. ont été envoyés au large des Philippines; de plus le gouvernement de Roosevelt vient de refuser de livrer du pétrole au Japon (11).

Après cette série noire, le vent tourne de nouveau : l'Espagne déclare la guerre à l'Angleterre, où Churchill a démissionné (12). Les rencontres des

(1) N. P. C., 10 août 1940.

(2) N. P. C., 10 août 1940.

(3) N. P. C., 11 août 1940.

(4) N. P. C., 19 août 1940.

(5) N. P. C., 16 août 1940.

(6) N. P. C., 20 août 1940.

(7) N. P. C., 19 août 1940.

(8) N. P. C., 29 août 1940.

(9) N. P. C., 18 septembre 1940.

(10) N. P. C., 29 septembre 1940.

(11) N. P. C., 3 octobre 1940.

(12) N. P. C., 4 octobre 1940.

hommes d'État se multiplient : Hitler-Laval, Hitler-Pétain, la fameuse entrevue de Montoire (1). En effet, les choses se confirment : tandis qu'il nous revient aux oreilles que l'Angleterre est « dangereusement malade », un accord, nous certifie-t-on, a été signé à Paris le 30 octobre pour le rapatriement des prisonniers (2). Aux dernières nouvelles, la paix serait signée dans peu de jours (3).

Mais à peine venons-nous d'apprendre la fausse mort de Chamberlain, et la visite inopinée de Molotov à Berlin, chargé de deux missions diplomatiques (4), que le bruit circule d'un débarquement, effectué à Libreville, dans le Gabon, par le général de Gaulle, champion de la Résistance française (5). Pour mettre un comble à la désespérance, la « Pommersche », relatant une interview du maréchal Pétain, rapporte textuellement cette phrase : « Franchement, je n'ai pas idée du jour où la Paix sera signée (6) ». Voici bien des prisonniers défrisés!

Et cependant, les derniers accords Laval-Göring ont décidé la libération de 400 000 prisonniers avant la fin de l'hiver. Quels seront les heureux? ceux de l'autre guerre? les plus de cinquante ans? les pères de familles nombreuses? les aînés de famille? certaines catégories « indispensables » à la Nation? Chacun tente de se retrouver parmi les élus, choisit d'après toutes ces suppositions gratuites (7). Sans doute ces rumeurs étaient exactes; quelques jours après nous parvient un son de cloche concordant : les classes 35, 36 et 37 vont être rappelées (8). Et pour clore l'année sur un beau geste, sous le signe de la plus savoureuse collaboration franco-allemande, la « Pommersche » nous informe d'un prochain retour du maréchal Pétain, non pas à Paris, mais à Versailles (9).

Au seuil de l'année 1941, les chefs d'État, fidèles à la coutume, offrent des vœux à leurs peuples. Hitler promet « la dernière année de guerre et la victoire »; Mussolini se contente de lui faire écho, et résume ses souhaits dans une formule lapidaire : « Tenere duro; vinceremo. » Le maréchal Pétain désigne son successeur en la personne de l'amiral Darlan. Roosevelt, plus prudent que les chefs totalitaires, laisse entrevoir la catastrophe qu'entraînerait la victoire de l'ennemi : « Si l'Allemagne et l'Italie gagnent, c'est la ruine du monde entier » (10).

Au moment même où certains croyaient le ciel de la collaboration particulièrement serein, une note pessimiste parvient à l'Oflag. Hitler voulait envoyer des troupes allemandes vers Alger et Oran, *via* Marseille. Le Maréchal a formellement refusé leur passage en zone libre, menaçant, si cette zone était violée, de livrer la flotte française à l'Angleterre. Devant ce refus, le

(1) N. P. C., 25 octobre 1940.

(2) N. P. C., 6 novembre 1940.

(3) N. P. C., 7 novembre 1940.

(4) N. P. C., 11 novembre 1940.

(5) N. P. C., 13 novembre 1940.

(6) N. P. C., 22 novembre 1940.

(7) N. P. C., 29 novembre 1940.

(8) N. P. C., 2 décembre 1940.

(9) N. P. C., 4 décembre 1940.

(10) N. P. C., 3 janvier 1941.

Commandement allemand a stoppé (1). Ces informations ont-elles une âme de vérité? En tout cas, le vent n'est plus à une libération prochaine. Nous sommes en janvier 1941.

La guerre ne semble pas sur le point de finir. Les Anglais, en Afrique du Nord, ont capturé 95 000 soldats italiens, réduisant dix divisions légères. Bien mieux, ils poussent l'humour jusqu'à lancer des tracts sur l'Allemagne, invitant les troupes à préparer leur offensive de printemps :

Visitez l'Angleterre; tout confort; chauffage assuré. Vous y trouverez un tel accueil que tout billet de retour est inutile (2).

Dix jours après, le bruit se répand dans le camp, atterré; la France entière est occupée (3).

Depuis des mois, la majorité des prisonniers ne prenait plus au sérieux les fausses nouvelles qui, sans cesse, renaissaient. Pourtant, elles trouvaient toujours, à leur éclosion, de mystérieux colporteurs. Beaucoup en profitaient pour rire, et c'est sans doute ce qu'il y avait de mieux à faire. Dans son premier numéro, « Écrit sur le Sable » relève les tendances de la « Bourse aux Bobards » : liquidation des sanitaires, reprise des affectés spéciaux et familles nombreuses, report des grands malades, essai d'introduction du Nord-Africain, en clôture forte hausse sur exploitations agricoles (4).

En mai 1941, le même journal, sous une caricature de Patt, intitulée : « Bobard de la Quinzaine », écrit : « Le maréchal Pétain vient d'annuler une importante commande de fromages destinés aux prisonniers » (Les Journaux). Le croquis note la réflexion de l'entrepositaire à son employé qui transporte une impressionnante pile de fromages : « Arrêtez, Joseph! Le Maréchal annule sa commande. Ils rentrent tous avant quinze jours ! » (5).

Faute d'obtenir une libération, qui fuit comme un mirage, notre lieu de détention pourrait sans doute être plus proche de la France, pourquoi pas dans la patrie? C'est ce que suggère avec ironie un farceur dans le même numéro d'« Écrit sur le Sable » sous le titre : « Départs » (6).

Sérieux ou comiques, les documents cités suffisent à prouver qu'il y eut au camp, pendant la première année de captivité, une véritable psychose de libération. Jour après jour, des rumeurs, les plus invraisemblables parfois, venaient l'entretenir, jusqu'au moment où les espoirs des plus crédules allaient, eux aussi, s'écrouler.

« *Patiente* » attente de la fin de la guerre par la défaite allemande. — Au cours du mois de mai 1941, nous eûmes l'impression que les cartes s'embrouillaient de plus en plus. Coup sur coup, les nouvelles, vraies ou fausses, se multipliaient : Rudolf Hess s'était mystérieusement envolé pour l'Écosse;

(1) N. P. C., 11 janvier 1941.

(2) N. P. C., 1^{er} février 1941.

(3) N. P. C., 11 février 1941.

(4) E. L. S., n° 1, 25 mars 1941.

(5) E. L. S., n° 3, 1^{er} mai 1941.

(6) E. L. S., n° 3, 1^{er} mai 1941.

la R. A. F. avait bombardé nos aérodromes en Syrie; le maréchal Pétain avait adressé un message à Roosevelt :

Vous nous avez abandonnés; nous sommes obligés de nous rallier irrévocablement au vainqueur.

Le Maréchal lançait un appel au peuple de France pour le suivre « dans la voie de l'honneur et de l'intérêt national » (1). En juin 1941, nouveau coup de foudre : pour « assurer la sécurité de l'Europe » et « sauver le monde », selon l'appel du chancelier Hitler à son peuple, les troupes allemandes entrent sur le territoire de l'U. R. S. S., et l'Italie, brillant second, déclare la guerre aux Soviétiques (2). Trois mois encore, et la T. S. F. du camp nous annonce que les États-Unis ont déclaré la guerre à l'Allemagne. C'est du moins la rumeur qui circule avant l'appel, le 29 septembre (3). En novembre, le bruit court que l'amiral Darlan est à Berlin pour signer une paix séparée (4), mais cette nouvelle demeure sans lendemain.

Le mois de décembre 1941 est particulièrement fertile en « bobards » qui font sensation. Chez nous, Toulon a été bombardé par les Anglais, à la suite, affirme-t-on, d'une entrevue Pétain-Göring-Darlan-Ciano. Nous apprenons l'agression japonaise contre Pearl-Harbour, puis la déclaration de guerre de l'Allemagne et de l'Italie aux U. S. A. Le 11 décembre, Hitler en informe le peuple allemand, à l'occasion d'un discours prononcé devant le Reichstag. Cette fois, l'incendie n'est pas près de s'éteindre; quelques-uns prétendent que notre départ serait proche, pour rentrer dans la bagarre; mais ils n'ont pas de crédit auprès de leurs camarades (5).

Si curieux, en effet, que cela puisse nous paraître, quand il est désormais question de libération, ce n'est plus pour quitter la vie militaire, mais bien pour reprendre une fonction de combattant. Les débuts de l'année 1942 sont marqués de cette empreinte. L'amiral Darlan se trouve de nouveau à Berlin; il y traite de libérations massives : 25 à 30 généraux, un million de prisonniers, notamment les classes 36 à 40 (6). Les rapatriements doivent s'effectuer à partir du 15 février, à la cadence de 10 000 par jour (7). Le maréchal Pétain va rentrer à Paris au début du mois de mars; et le protocole est en train de s'élaborer qui doit aboutir au traité de Paix (8).

Pendant ce temps, la guerre continue! Nous apprenons la mort du général Von Reichenau (9), le déclenchement d'une offensive russe sur tout le front de l'Est (10), l'occupation de Madagascar par des troupes anglo-saxonnes (11), un débarquement anglais à Dieppe (12). Tout s'entremêle, s'en-

(1) N. P. C., 18 mai 1941.

(2) N. P. C., 22 juin 1941.

(3) N. P. C., 29 septembre 1941.

(4) N. P. C., 14 novembre 1941.

(5) N. P. C., 12 décembre 1941.

(6) N. P. C., 11 janvier 1942.

(7) N. P. C., 30 janvier 1942.

(8) N. P. C., 10 février 1942.

(9) N. P. C., 18 janvier 1942.

(10) N. P. C., 18 février 1942.

(11) N. P. C., 7 mai 1942.

(12) N. P. C., 20 août 1942.

chevêtre, parmi les préoccupations matérielles de notre déménagement et de notre installation dans le nouveau camp. Où s'arrêtent les vraies nouvelles? où commencent les « bobards »?

De départ, il n'est plus question. Personne ne veut prendre au sérieux la rumeur selon laquelle toutes les cloches de zone occupée seraient livrées aux Allemands contre la libération de 50 000 prisonniers (1). Au reste, avec la présence au camp de postes clandestins, le « Bobard » tend à disparaître. Du moins, quand il franchit les barbelés, il ne rencontre plus de crédit.

L'année 1943 est marquée par la déconfiture de l'Italie. Successivement, nous apprenons le débarquement allié en Sicile (2), la démission forcée de Mussolini (3), le débarquement anglo-saxon en Calabre (4), la capitulation de l'Italie (5).

Quelques jours plus tard, à grand renfort d'émissions, la Radio et bientôt les journaux, nous informent que les Allemands ont délivré Mussolini, prisonnier au Gran Sasso. Mais le fait nous laisse assez indifférents. Quant à nos gardiens, deux soldats disent à un prisonnier de l'Oflag : « Propagande, théâtre! » (6).

Depuis Stalingrad, les prisonniers ont la conviction de plus en plus ancrée que la guerre s'achèvera par la défaite de l'Allemagne. Il reste à patienter. Les postes clandestins nous y aident, malgré la longueur de l'exil. En tout cas, le « bobard » est bien mort.

LA CROIX ROUGE INTERNATIONALE DE GENÈVE

En vertu de la Convention de Genève de 1929, l'Oflag II D-II B eut l'honneur de recevoir, à plusieurs reprises, des délégués de la Croix Rouge Internationale.

Contrairement à ce que certains affirmaient, l'ensemble du camp a toujours attaché une grande importance à ces passages d'une puissance neutre parmi nous. Sans doute, étant représentés auprès de la Puissance détentrice par la France elle-même, les visites de tels délégués avaient moins de poids aux yeux de nos gardiens, voire de l'O. K. W. Mais, à supposer qu'elles n'aient jamais abouti au moindre résultat tangible, — ce qu'il est bien difficile d'affirmer, — il reste précieux que de telles rencontres aient eu lieu. Les délégués de la Croix Rouge Internationale sont venus jusqu'à nous; ils ont regardé, ils ont interrogé, ils ont noté ce qui leur semblait digne de retenir leur attention, ils ont pris des photographies. De retour à Genève,

(1) N. P. C., 2 mars 1942.

(2) N. P. C., 10 juillet 1943.

(3) N. P. C., 26 juillet 1943.

(4) N. P. C., 3 septembre 1943.

(5) N. P. C., 9 septembre 1943.

(6) N. P. C., 14 septembre 1943.

ils ont remis, sur notre situation, à l'organisme de la Croix Rouge, des rapports circonstanciés.

Les constatations faites dans les camps de prisonniers par les délégués de la Croix Rouge Internationale ont été prises en considération lorsque, en 1949, fut élaborée une nouvelle Convention des prisonniers de guerre, plus complète et plus précise que celle de 1929. Si elles n'ont servi qu'à cela, les visites des délégués à l'Oflag ont eu leur raison d'être. Le respect de la Convention de 1949, comme de toutes les autres, réclame la bonne foi des belligérants qui consentirent à la ratifier. Malgré les échecs partiels de telles conventions dans le passé, il est intéressant de constater que le sort des prisonniers de guerre préoccupe toujours davantage, et que les services de la Croix Rouge Internationale de Genève, fidèles à leur idéal, tentent de nouveau de l'adoucir.

De façon plus modeste, nous suivrons ces délégués au camp dans leurs inspections, nous en dresserons la liste, citerons les responsables et rappellerons les grandes lignes des rapports fournis à l'occasion de ces visites à l'Oflag.

Je dois à la délicate complaisance de M. le Chef de l'Information du Comité International de la Croix Rouge, les comptes rendus officiels établis selon les rapports de visite remis par les délégués aussitôt après leurs inspections. Dans son impartialité, le Chef de l'Information a tenu à me faire remarquer que les rapports établis par les délégués eux-mêmes « ne sont jamais communiqués tels quels et demeurent confidentiels ». À juste titre, d'ailleurs; la position de la Croix Rouge est des plus délicates; le plus souvent, elle n'est que tolérée par les belligérants; sa prudence est donc justifiée.

Sur la base des indications fournies par les délégués, le Comité International prépare des rapports et les envoie à la Puissance détentrice et à la Puissance d'origine des prisonniers. Les rapports ainsi reçus « sont des documents qui ont été communiqués »; et le Chef de l'Information précise : « Rien ne s'oppose à ce que vous les utilisiez. » Il signale aussi, et cette remarque me paraît capitale : « Les observations qu'ils peuvent contenir sont parfois présentées d'une manière plus opportune » (1). Si je comprends bien, il y aurait donc une première version, rigoureuse, celle des délégués, au retour de leur inspection; et une seconde version, officielle, atténuée et plus « optimiste », celle du Comité International, transmise aux Hautes Parties Contractantes. On peut concevoir qu'il y ait, à cette façon d'agir, de très louables raisons en temps de conflit. Mais il ne m'est pas interdit de faire remarquer, à l'occasion, ce qui, dans ces comptes rendus officiels du Comité International, se trouve délibérément embelli. C'est à ces documents essentiels que je me reporte, afin de relever ce qu'ils renferment de plus saillant. Il sera plus facile de dire ce que ces visites ont pu nous apporter, et plus encore l'intérêt qu'elles gardent, sur un plan plus général, celui de la défense des prisonniers de guerre, quels qu'ils soient.

J'ai reçu, des Services de Genève, le texte de sept rapports officiels adressés en leur temps à la France et à l'Allemagne. Le premier est dactylo-

(1) C. I. C. R. Genève, chef de l'Information, lettre du 26 octobre 1954.

graphié, les six autres sont ronéotypés. Ils se répartissent de la manière suivante :

Lieux et Dates	Délégués	Doyens du camp
<i>Gross-Born :</i>		
16 octobre 1940. .	D ^r Marti? (1)	Colonel Andréi (2)
22 octobre 1941. .	D ^r Marti	Colonel Vendeur
<i>Arnswalde :</i>		
21 juillet 1942. .	D ^r Masset	Colonel Vendeur
27 novembre 1942. .	D ^r W. Bubb et M. A. Jotterand	Colonel Vendeur
9 juin 1943. .	M. E. Mayer	Colonel Rousseau
27 février 1944. .	M. Paul Wyss et D ^r Schirmer	Colonel Malgorn
12 août 1944. .	D ^r Rossel	Colonel Malgorn

Afin de rendre leur dépouillement plus commode, ces rapports officiels sont tous rédigés suivant un plan unique. Après quelques précisions sur le nom de l'homme de confiance et les effectifs du camp, chaque document aborde les rubriques suivantes : situation et logement, alimentation, habillement, cantine, hygiène (désinfection, douches, lavabos, latrines, exercices physiques), infirmerie, besoins intellectuels et moraux, correspondance, travail, solde et salaire, discipline, entretien avec l'homme de confiance (sans témoin); le rapport s'achève par une conclusion portant un jugement d'ensemble.

Pour faciliter leur analyse, j'emprunte le même ordre, afin d'y relever les principales constatations faites par les délégués, sans oublier que ce texte officiel, soumis aux deux puissances, est rédigé dans un but d'apaisement. La distinction entre Gross-Born et Arnswalde s'impose, les conditions de vie n'étant pas les mêmes.

A GROSS-BORN :

Situation et logement. — Au cours de sa première visite (octobre 1940) le délégué note que le camp, nommé « Hundeberg, du nom de la petite hauteur avoisinante », se trouve à l'orée d'une forêt. Ses nombreuses baraques en bois sont vieilles; « bien avant la guerre déjà, elles formaient l'armature d'un camp de travail ». Les lits sont à trois étages, « comme dans un simple Stalag ». Il signale un grand désordre :

Les parois des baraques sont couvertes d'objets les plus divers, ustensiles de cuisine, sous-vêtements, lingerie, divers, etc.; les poutres elles-mêmes servent de supports à une collection d'instruments hétéroclites; en bref, un bric-à-brac.

Il y a un fourneau dans chaque baraque, mais le combustible, bois récolté par les corvées, est rare. Un Général allemand a promis de faire délivrer du charbon au plus tôt, « le pays étant particulièrement froid ». Un an après, en octobre 1941, le même délégué signale des progrès dans l'installation. Le départ d'une certaine quantité de prisonniers, et la construction de cinq nouvelles baraques, ont permis le détassement et l'ordre.

(1) Dans la deuxième visite, le D^r MARTI parle d'un premier rapport, émané de lui, à l'occasion d'une visite qui date déjà de plus d'un an.

(2) Le document porte, par erreur, colonel ANDRÉ.

Il n'en reste pas moins, ajoute-t-il, que le camp est formé de baraques en bois, plus difficilement chauffables que des maisons en briques, et que l'Oflag II D est situé dans une région particulièrement exposée au vent.

Mais l'homme de confiance certifie que le camp sera aussi bien chauffé que l'année précédente, traduisons : pas plus mal, c'est-à-dire passablement pour les petites chambres, médiocrement pour les grandes, et de façon totalement insuffisante pour les grandes baraques. Il termine en disant : « Le bois est acheté par les officiers eux-mêmes. »

Alimentation. — Cuisines peu spacieuses qui nécessitent quatre cuissons : nourriture bonne; quantité semblable à tous les camps; telles sont les constatations de la première visite, où le délégué note 340 grammes de pain par jour et 70 grammes de viande cinq fois par semaine. En 1941, les rations de base, quantité comme qualité, sont inchangées. Mais nous avons signalé que les jours de visite nous laissaient l'impression d'un vrai festin.

Habillement. — Dans son rapport d'octobre 1940, le délégué, mal renseigné sans aucun doute, affirme :

La plupart des prisonniers arrivèrent au camp porteurs de leurs malles ou de leurs valises et de vêtements de rechange. Les autorités allemandes prêtèrent le nécessaire aux plus mal lotis.

C'est faux : les premiers mois, les officiers, presque tous faits prisonniers à leur poste de combat, et sans aucune rechange, ont fait leur lessive torse nu, attendant que le linge sèche pour le porter de nouveau. Nous avons touché uniquement des torchons. Le Dr Marti précise que les chaussures sont fort désirées; les Allemands, qui ne peuvent en fournir à tous, distribuent des sabots. En fait, il fallut attendre le mois de novembre 1940 pour voir la distribution des premiers lots de sabots, en quantité très insuffisante; impossible de satisfaire les demandes massives des officiers. Notons au passage que ces officiers qui, à l'instant, étaient déclarés porteurs de leurs cantines, n'avaient pas de quoi se chauffer : contradiction évidente. En octobre 1941, la question de l'habillement est momentanément réglée, par l'arrivée des colis individuels qui contiennent des vêtements. Mais le délégué signale que les couvertures font défaut. Les couvertures allemandes ont été enlevées. Les prisonniers ont chacun deux couvertures; une troisième est nécessaire, à fournir par le Gouvernement français.

Cantine. — On lit, dans le rapport d'octobre 1940 :

La cantine est de loin la mieux achalandée de toutes celles que nous avons visitées; on y vend, à des prix très modiques, des pommes de terre en grosses quantités, des tomates, des choux, des carottes, de la salade, de la bière, et, de temps en temps, du vin, en plus des objets usuels, rasoirs, etc. Les prisonniers ont réussi à se procurer de petits réchauds, et ils passent la plus grande partie de leur temps à cuisiner eux-mêmes, au fond de trous qui sont creusés dans le sable. Afin que les vivres soient équitablement répartis, l'homme de confiance a acheté en gros des pommes de terre, etc., qu'il distribue lui-même à ses camarades.

Prix très modiques? pourquoi, dès lors, la condamnation du tribunal allemand, portée contre le cantinier, fait-elle mention de marchandises revendues « avec des hausses extravagantes », « des bénéfices excessifs »; et pourquoi termine-t-elle :

Schmidt prenait des bénéfices de 200, 300 et même 600 p. 100. Il demandait simplement le prix qu'il croyait pouvoir exiger de ses clients?

La visite du délégué est du 18 octobre; deux jours après, Schmidt est arrêté pour escroquerie! Les prisonniers ont réussi à se procurer de petits réchauds? que viendraient-ils faire dans les trous des cuisines de plein air? Ceux qui existent sont, dans 99 p. 100 des cas, des appareils de chauffage « fabrication maison », et taillés par des prisonniers dans de vieux seaux à confitures.

Douze mois après, le délégué constate la dégringolade de la cantine. Impossible de se procurer pommes de terre, légumes ou vin. La bière existe encore à volonté. Pas de cigarettes; par contre, des objets usuels, lames de rasoir, etc.

Hygiène. — Sous cette rubrique, sont étudiés : désinfection, douches, exercices physiques. Les deux rapports de Gross-Born ne parlent ni des lavabos, ni des latrines.

Désinfection. — Le délégué signale que le local de désinfection est surtout utilisé par les kommandos voisins; l'année 1941, il note qu'il n'y a pas de vermine au camp. En réalité, dès le 25 juin 1940, les séances d'épouillage avaient commencé, et la machine à épouiller fonctionnait sans relâche. Parfois même, les chambres furent désinfectées; il eût fallu incendier tout le camp; la vermine était partout.

Douches. — En 1940, douches chaudes une fois par semaine. En 1941, même régime, avec cette précision :

En été, les prisonniers peuvent se baigner chaque jour, par séries de 100 à 200 hommes.

Ces sorties, selon « Écrit sur le Sable », firent relâche de façon complète à partir du mois de septembre 1941; elles ne devaient plus reparaitre. Or, la deuxième visite est du 22 octobre 1941.

Exercices physiques. — Vastes espaces où les captifs peuvent s'adonner aux sports. Surtout

des promenades hors du camp ont été organisées. Chaque jour, des groupes de 100 à 500 hommes, sous la conduite d'un officier allemand, font une heure de promenade. Cet exercice est très apprécié des captifs qui ont ainsi, au minimum une fois dans la semaine, l'impression d'être en liberté. Aucune parole, aucun serment ne leur est demandé, et il n'a été enregistré aucune tentative de fuite. Évidemment, la position géographique du camp se prête particulièrement bien à ce genre de promenade, qu'il serait difficile d'organiser dans des camps situés à proximité d'agglomérations (octobre 1940).

L'année suivante, autre son de cloche :

Du fait de nombreuses tentatives d'évasion, ces sorties ont été en partie supprimées. Cependant, lorsque les officiers supérieurs demandent une promenade, elle ne leur est jamais refusée. Les chefs de baraque, les cuisiniers et les peintres ont également droit à des sorties; les officiers sont accompagnés d'un sous-officier, dont la surveillance s'exerce discrètement.

Impression d'être en liberté? Soyons prudents! des sentinelles nombreuses nous accompagnent, dont les fusils sont consciencieusement chargés et armés. En fait, l'année 1941, il n'y eut guère que les membres du Service de Santé à sortir de façon habituelle, avec une surveillance plus détendue.

Infirmierie. — Le rapport, en 1940, signale la présence de médecins trop nombreux. Les malades à l'infirmierie sont légers : suites de refroidissements. Les cas graves sont transférés à la ville la plus proche, et les tuberculeux, vers la clinique de Tangarhätte, près de Hanovre. Quatre décès sont relevés depuis l'arrivée, dont trois officiers : une tuberculose généralisée, au stade très avancé à l'arrivée au camp, une attaque, une affection intestinale du type « typhus ». Comme dentiste? un Allemand; mais l'affluence est telle qu'il faut attendre des semaines avant d'être traité.

L'année suivante, trois médecins français, dont deux réservistes, exercent au camp. Les cas graves sont acheminés vers Stargart (Réserve-Lazarett) ou vers Hammerstein (Lazarett). Les opérations urgentes sont pratiquées à l'hôpital allemand de Gross-Born. Les médecins présentent les réclamations suivantes : des fortifiants leur manquent pour les malades; eux-mêmes ont droit à la ration des travailleurs et ne touchent que la ration ordinaire; la relève des médecins de réserve par de nombreux officiers d'active renvoyés en France est à prévoir. Quant aux malades, les hernieux ne sont point rapatriés, quoique complètement inaptes au service.

Besoins intellectuels et moraux :

Besoins intellectuels. — Bibliothèque bien fournie, « grâce aux nombreux livres que les captifs ont pu s'acheter »; le rapport note que le journal hebdomadaire « le Trait d'Union » est régulièrement délivré. Des conférences sont organisées « sous la direction d'un professeur de la Sorbonne prisonnier au camp » (?). Pour la musique, il existe deux pianos, des violons, etc. Le théâtre est très bien organisé, comme les expositions de peinture, etc. En octobre 1941, on peut lire : « Activité intellectuelle très intense aux dires de l'homme de confiance ».

Besoins moraux. — Selon le rapport de 1940, il y aurait au camp environ cent vingt prêtres, dont un « prêtre-titulaire », sans doute celui qui représente l'Aumônerie auprès des Allemands. Messes régulières. Aucun service religieux n'est organisé à l'intention des protestants, qui sont une centaine. Le rapport de 1941 mentionne la kermesse qui a rapporté 1 500 000 francs envoyés au « Don National ».

Correspondance. — En 1940,

théoriquement sont autorisées deux lettres et quatre cartes par mois. Cependant, vu l'affluence de correspondance et la pénurie de traducteurs, les autorités allemandes se sont vues *momentanément* obligées de restreindre l'expédition de la correspondance, de sorte que seulement une lettre et deux cartes sont permises. La correspondance parvient assez normalement des deux zones de la France et les prisonniers ne se plaignent pas. Quand les colis parviendront de la France occupée, ce qui ne saurait tarder, un grand pas sera franchi, quant à l'amélioration de leur sort.

Et, en 1941 :

Les prisonniers ont droit à trois lettres et à trois cartes par mois. La correspondance fonctionne bien; aucune critique n'est à formuler.

Dans l'ensemble, ces relations sont véridiques. Pourtant, le « droit » signalé en 1941, « trois lettres et trois cartes par mois », n'a jamais été totalement respecté.

Travail. — Rien à signaler.

Solde et salaire. — En 1940,

tous les officiers touchent leurs soldes, identiques à celles des officiers allemands. Aucune plainte à ce sujet.

Discipline :

Ne donne lieu à aucune plainte (octobre 1941).

Entretien avec l'homme de confiance (sans témoin). — En octobre 1940, sont cités, parmi les privilèges, la cantine bien achalandée, et la possibilité d'apprêter notre propre cuisine. Parmi les plaintes, on relève celle de l'entassement, et une protestation contre la limitation de la correspondance.

En octobre 1941, les privilèges persistent : commandant de camp compréhensif, punitions peu importantes contre les tentatives d'évasion, locaux d'arrêts relativement confortables et bien chauffés, enfin jardins possibles. Quelques désirs sont exprimés : demande de couvertures au Gouvernement français, prise en considération par les Universités françaises des cours faits au camp, requête des médecins pour qu'un roulement soit instauré entre les membres du Service de Santé. Quelques plaintes? la cantine est déficiente; une quarantaine de coloniaux sont toujours au camp, malgré le climat rigoureux; enfin il existe des cas tragiques de familles nombreuses dans la détresse.

Conclusion du délégué. — En 1940, le délégué constate que cantine et promenade sont très appréciées; mais il signale que le camp est trop à l'étroit. En octobre 1941, l'Oflag est bien amélioré, bien aménagé, et le Commandant du camp fait preuve d'une grande compréhension.

Beaucoup de choses, selon moi, sont rigoureusement exactes dans ces deux rapports. De place en place, de grossières erreurs, ou des lacunes

graves. Comment les expliquer? avant tout par la manière dont les inspections se déroulent. Le problème de l'alimentation et des rations officielles serait à reconsidérer dans son ensemble. L'habillement demeure précaire et plus encore les chaussures. La cantine, qui nous a outrageusement volés pendant des mois, nous déçoit plus encore par sa disparition à peu près totale. La désinfection du camp, qui existe, se poursuit sans résultats durables et la vermine persiste. Les promenades n'ont eu qu'un temps, et les premières évasions sont venues y mettre un terme, sauf pour quelques privilégiés. L'infirmerie manque parfois de remèdes et le service de dentisterie est insuffisant. Pour les besoins moraux, les prêtres, fin octobre 1940, sont partis en « tournée » pour Lübeck. La correspondance n'atteint jamais les chiffres annoncés et les prisonniers ne voient pas leurs « droits » pleinement satisfaits. La conclusion du deuxième rapport, quand elle affirme que l'Oflag est « bien amélioré », ignore les difficultés du ravitaillement, une fois la cantine disparue. Il reste, avant de conclure, à présenter les cinq rapports fournis sur le camp d'Arnswalde.

A ARNSWALDE :

Situation et logement. — En date du 21 juillet 1942, le délégué signale que les officiers français sont cinq cents de plus que les Polonais; ils disposent de peu de place. Les chambres sont de huit à quatorze, et jusqu'à vingt-huit occupants; celles qui sont réservées à des officiers d'état-major ne comptent que deux ou trois lits simples; les autres lits ont deux étages; ils sont munis de paillasses de paille ou de laine de bois; chaque officier possède deux couvertures, l'une provenant de la Croix Rouge, l'autre personnelle. Quelques officiers ont des draps envoyés par leur famille. L'aération est bonne. Le chauffage est central; on ne sait s'il est efficace. Les garages ont aussi le chauffage central, mais ils sont vastes et ont un plafond très haut, de sorte que leurs occupants ont quelques doutes quant à son efficacité. Éclairage électrique, actuellement coupé, car il fait jour très tard.

Le rapport du 27 novembre 1942 note que certaines chambres comptent trente occupants; le chauffage central

dégageait une chaleur suffisante le jour de notre passage. Toutefois, depuis quelques jours, les locaux ne sont que légèrement tempérés et il en sera de même dorénavant, à cause des restrictions imposées au Commandant du camp, les quantités de combustible étant très limitées.

Au 9 juin 1943, plus d'officiers dans les garages. « Le Doyen dispose d'un véritable petit appartement comprenant : chambre à coucher, bureau, chambre de bain ». Les officiers du rez-de-chaussée et les ordonnances des garages demandent de pouvoir ouvrir les fenêtres un peu plus pendant la nuit. Le Commandant du camp promet de faire son possible, mais affirme que les fenêtres ne pourront pas être complètement ouvertes, « pour des raisons d'Abwehr ».

Le 27 février 1944, il y a de nouveau des officiers subalternes dans deux garages. Chaque bloc contient de 540 à 570 officiers. La laine de bois des paillasses « est changée progressivement, mais de manière par trop

parcimonieuse ». Deux couvertures; une bonne, une moyenne. Chauffage central défectueux au bloc II. Il y a des punaises, malgré la désinfection annuelle, au début de mai, à la vapeur de soufre. Lumière électrique très faible; grandes chambres dont l'effectif est très à l'étroit; une table pour six.

Enfin, le 12 août 1944, le rapport signale surtout le petit nombre des ordonnances.

L'effectif actuel des soldats à l'Oflag comme ordonnances est d'environ 280. Ce nombre est juste suffisant pour assurer les travaux de camp (tailleurs, cordonniers, cuisiniers, éplucheurs, manutentionnaires, etc.) et le service d'ordonnances des officiers, à raison d'un homme pour 20 officiers français. Actuellement, tous les jours, plusieurs hommes sont employés à l'extérieur pour la construction de baraques, abris de défense passive, travaux de voirie, etc. Les autorités allemandes ont affirmé aux délégués que cet état de choses n'est que momentané.

Rien de très saillant dans ce paragraphe; pourtant la paille n'est pas changée partout, à loin près, l'électricité est de plus en plus parcimonieusement distribuée ainsi que le chauffage, les prisonniers du rez-de-chaussée ont péniblement obtenu un malheureux quart d'heure d'aération au moment de l'extinction des feux, les ordonnances continuent de travailler à l'extérieur, et enfin la vermine, malgré les efforts des prisonniers, demeure dans tous les locaux.

Alimentation. — Le 21 juillet 1942, les rations relevées sont théoriquement normales,

car jusqu'à maintenant l'homme de confiance n'a pas eu de contrôle sur les rations, les prisonniers ont beaucoup maigri et tous trouvent la nourriture insuffisante;

la ration de sucre, 100 grammes par semaine, est déclarée inférieure à celle des autres camps. Puisque les gens maigrissent beaucoup, malgré les vivres reçus de France, la ration est insuffisante. Par surcroît, aucun colis n'a été distribué pendant les trois premières semaines du séjour au II B; enfin les prisonniers ont de grandes difficultés pour faire cuire les aliments, depuis la reprise de la distribution des colis.

Le 27 novembre 1942, le délégué affirme que les rations allouées correspondent au barème officiel et sont contrôlées par un officier français. Les colis collectifs, un wagon de la Croix Rouge par mois, ne connaissent que des pertes minimes. Cependant, le dernier wagon contenait dix caisses de biscuits de moins que le chiffre mentionné sur les papiers et les fiches d'accompagnement.

Les prisonniers remercient le Comité International de la Croix Rouge pour les envois de vivres et espèrent les voir se maintenir à la même cadence ou augmenter encore; d'autant plus qu'en général on remarque un amaigrissement assez net.

La cuisine privée présente des difficultés croissantes : six brûleurs à gaz par bloc seulement; et le mercredi, le gaz est supprimé. Quant au dépôt des boîtes de conserves, le Commandant du camp a décidé que les paquets contenant moins de cinq boîtes ne peuvent être gardés en réserve. Le délégué

proteste contre cet « ordre incompréhensible », qui entraîne des altérations de marchandises.

Le 9 juin 1943, rations normales et qualités bonnes, sauf pour les pommes de terre, souvent pourries; nombreux déchets qui diminuent la part assimilable. Le soir, « les prisonniers ont toujours un plat chaud (pâtes, légumes secs, etc. provenant des colis individuels) ». C'est une allusion à la cuisine collective du Centre d'Entraide, mais avec les produits de nos colis. Les six brûleurs à gaz ne fonctionnent plus que cinq heures par jour, mercredi exclu.

Le 27 février 1944, le délégué constate que les six foyers ne fonctionnent plus que deux heures par jour. Les pommes de terre sont de « qualité médiocre, due à la variété même de ce tubercule ». Les régimes pour les malades sont prélevés sur les envois collectifs. Impossibilité de contrôler quantité et qualité des rations allouées. Les gamelles, usagées, rouillées et trop peu nombreuses (330 pour 2 659 rationnaires) imposent de nombreux services. On projette de construire des cuisinières de briques : ce projet ne sera pas réalisé.

Enfin, le 12 août 1944, si les quantités sont régulièrement contrôlées, les rations, dites « normales » sont préparées dans des marmites qui ne contiennent que 1 700 litres pour un effectif de 2 733 prisonniers. La plus grande marmite, endommagée, ne sera ni réparée ni remplacée. Quant à la cuisson des aliments par les prisonniers, le combustible manque : « Quelques grammes de bois par prisonnier en mai et juin, plus deux camions de sciure pour tout le camp »; depuis le mois de juillet, rien; des poêles à papier. Trois jours de cuisson par semaine, dont deux jours le matin seulement. Le Commandant du camp a déclaré que « les allocations de combustible doivent suffire aux prisonniers ». Les colis personnels sont de plus en plus rares; ceux de Croix Rouge difficiles à acheminer. Une réserve de colis « standard » existe au camp : 2 738 (Américains, 1 038; Anglais, 22; Canadiens, 778). Le Doyen du camp, étant donné la situation, se propose de retarder quelque peu cette distribution, prévue pour le mois d'août.

On lit, dans « Inter arma Caritas » :

Ce qui ne devrait être qu'un supplément agréable ou un appoint momentané, deviendra une partie essentielle de l'alimentation des captifs (1).

Ce supplément, cet appoint, lui-même disparaît. Or, à plusieurs reprises, ce fut un prétexte pour l'ennemi à restreindre encore le ravitaillement déjà trop faible (2). Que dire des derniers mois!

Habillement. — Les divers rapports signalent que les uniformes sont usés, et que les échanges sont impossibles au magasin d'habillement (juillet 42); les réparations sont faites avec des déchets d'étoffe. Bientôt des commandes seront passées à Lyon, par l'intermédiaire du C. I. C. R.; mais le matériel pour les réparations est insuffisant et de mauvaise qualité

(1) Page 54.

(2) Même source, page 57.

(novembre 1942); les réserves de drap sont nulles (juin 43); enfin, en 1944, l'arrivée des tenues de Lyon provoque une nette amélioration, et l'état, au délégué, paraît satisfaisant (février et août 44).

Les chaussures sont encore plus mauvaises; il n'y a plus de cuir ni de clous pour les réparer; 850 paires ont été envoyées à Gross-Born par la Croix Rouge Française et 60 paires sont arrivées d'Angleterre; mais le premier lot reste introuvable (juillet 42). En novembre, les chaussures ne sont toujours pas retrouvées; d'une visite à l'autre, les mêmes plaintes sont enregistrées : clous qui manquent, chaussons trop rares pour mettre dans les sabots.

Le linge est déclaré « satisfaisant » au mois de juillet 42; mais en novembre, le délégué affirme qu'il est en mauvais état, surtout les chemises et les chaussettes. En juin 43, il relève un urgent besoin de 2 000 chemises; pas une seule n'existe à la réserve. En février 44, un gros envoi de chemises est arrivé au camp. Un contrôle est-il effectué?

En 42, il est impossible à l'homme de confiance de faire tenir une comptabilité des stocks en magasin. La permission est ensuite obtenue; en novembre, le délégué enregistre la valeur du dépôt : à une époque où l'effectif est de 2 777 prisonniers, le stock comporte : 9 mouchoirs, 31 paires de gants, 26 paires de chaussettes, 9 serviettes, 87 chemises, 9 serviettes de toilette, 74 ceintures de flanelle, 343 pull-overs, 74 cache-nez, 1 362 caleçons, 1 798 passe-montagnes, 251 vareuses, 102 culottes, 2 177 petites capotes, 1 125 petits bonnets de police, 356 paires de molletières, 1 174 couvertures, et 483 paires de chaussures de qualité inférieure.

Cantine. — Les rapports se contentent de signaler que la cantine est inexistante, faute d'articles à vendre (juillet 42, novembre 42), ou bien qu'elle est précaire et peu approvisionnée (juin 43 et août 44). Aucun contrôle français ne peut s'exercer sur les bénéfices réalisés (juin 43 et août 44). C'est tout juste si on parvient à se procurer quelques lames de rasoir, du papier à cigarettes, de la bière aux fêtes (3 ou 4 fois par an). Pourtant les besoins sont pressants, en objets de toilette, lames de rasoir, crayons, papier, cirages, etc.

Hygiène :

Désinfection. — Les délégués, en 1942 et 1943, notent l'existence au camp d'un appareil à gaz cyanhydrique, et affirment qu'il n'y a pas de vermine. Comment concilier cette assertion avec la présence tenace et harcelante des énormes punaises poméraniennes, que seul un incendie de tous les bâtiments aurait pu faire disparaître, au dire des techniciens?

Douches. — Remarquablement installées; les rapports notent la rareté des douches chaudes : une fois toutes les trois semaines, pendant deux heures, pour un effectif d'environ 540 prisonniers dans chaque bloc. A partir de novembre 1942, les douches froides sont, elles-mêmes, limitées par manque d'eau.

Lavabos. — Libres six heures par jour en 1942, cinq heures en 1943.

Latrines. — Rien à signaler.

Exercices physiques. — Le terrain est suffisant, mais trop dur : aussi le foot-ball décline. Au Gymnase se déroulent des rencontres de basket-ball et de tennis; mais on a besoin de balles. En février 1944, le rapporteur précise que le Doyen du camp a interdit les compétitions sportives, par suite des chutes de poids de plus en plus inquiétantes. Au mois d'août 1944 :

Le Doyen a fait visiter aux délégués le magasin où est déposé le matériel qu'a envoyé l'Y. M. C. A. Cette réserve est imposante; les officiers sont reconnaissants à l'Y. M. C. A. pour l'effort considérable que cette Association soutient.

Hélas! les forces sont tellement amenuisées, que les articles de sport sont conservés dans ce magasin comme dans un musée.

Salon de coiffure:

L'administration allemande retire actuellement des bénéfices intéressants du Salon de coiffure. Ce salon, géré précédemment par les prisonniers, les satisfaisait tous. L'administration a repris ce salon de coiffure. Le prix d'une coupe de cheveux a été fixé à 0,50 RM pour les officiers et 0,30 RM pour les hommes. Ces prix sont jugés excessifs pour les ordonnances qui ne touchent pas de solde et ne reçoivent que des gratifications de leurs employeurs (août 1944).

Infirmierie. — Rien d'important n'est enregistré quant au personnel français : il y a toujours deux ou trois médecins, un pharmacien et un dentiste. Trois sanitaires attendent en vain leur rapatriement (août 44). Mais le rapport de juillet 42 note que le médecin allemand exerce un contrôle à la fois superficiel et très sévère pour les inaptitudes au service. De ce fait, des malades, qui devraient être rapatriés, attendent : la mesure vient de plus haut. Depuis février 42, par suite d'évasions, les rapatriements des officiers sont suspendus, et les listes de cas urgents ne sont pas respectées. Quatre mois après, il existe une liste de cinquante et un rapatriables, qui attendent; sur vingt-huit cas, considérés comme plus graves, quinze pourtant ont été acceptés par une Commission mixte (novembre 42). Les rapports suivants apportent des constatations analogues.

Les locaux de l'infirmierie, assez vastes, ont un nombre de lits insuffisant (juillet 42); le changement de médecin allemand permet de l'accroître peu de mois après (novembre 1942). Les mesures préventives ne sont pas toujours prises : longtemps les sanitaires ont vainement attendu la vaccination, bien qu'il y ait eu dans le camp un cas mortel de typhus. L'état sanitaire semble assez satisfaisant; pourtant les rapports signalent neuf cas de tuberculose en six mois (novembre 42), et huit cas de maladies mentales en un an (novembre 42), on note en outre des pertes de poids très sensibles sur l'ensemble de l'effectif.

Le régime des malades n'existe pas officiellement; ils sont réduits à la pitance ordinaire. Le camp améliore leur nourriture en prélevant une réserve sur les colis collectifs (rapports de 1942). Il n'y a pas de radio au camp pour le dépistage de la tuberculose. Les médicaments, suffisants d'habitude, sauf les antinévralgiques, sont mis sous clé par les Allemands

(février 44). Enfin, le dentiste, jusqu'à la fin de 1943, ne peut pratiquer que les soins d'urgence; il se plaint du manque d'appareils et plus encore de leur usure. En 1944, un mécanicien-dentiste, arrivé au camp, commence d'entreprendre des prothèses dentaires.

Besoins intellectuels et moraux :

Besoins intellectuels. — Le rapport de juillet 1942 enregistre la suspension des activités intellectuelles « depuis certaines récentes évasions ». Phrase très générale qui équivaut aux sanctions Giraud. Les bibliothèques sont sous scellés, les répétitions théâtrales et les orchestres suspendus, les salles de réunions inexistantes; seuls les cours de l'Université sont maintenus et les livres d'études distribués. Le délégué ne note pas que la fantaisie absolue des heures d'appel et leur durée rendent à peu près impossible toute étude un peu suivie. En novembre 42, tout a repris : activité intense des scolaires (Sciences, Droit, Lettres). La bibliothèque renferme 500 volumes, rien que pour l'Université (1). Plus de 30 000 volumes à la bibliothèque générale du camp, rouverte depuis quinze jours (2). Les concerts ont repris, avec cinquante exécutants. Deux points noirs toutefois : les séances théâtrales ne sont pas encore autorisées; enfin certaines salles, non chauffées cet hiver par pénurie, restreignent considérablement les cours. Rien de bien neuf en juin 43 : les quatre bibliothèques de blocs sont ramenées à 11 000 volumes, auxquels le rapporteur ajoute « beaucoup de livres privés ». Surtout, « depuis un mois seulement », le théâtre fonctionne à régime normal. En février 1944, le visiteur notera que le camp possède quatre troupes théâtrales en pleine activité, un orchestre de musique de chambre et un orchestre de jazz.

Besoins moraux. — Quelques notes brèves sur les protestants qui possèdent des services réguliers (novembre 42). Le rapport de juin 43 affirme qu'ils sont cinquante dans le camp, mais qu'ils « n'ont pas de pasteur », ce qui est faux. Quant aux catholiques, les délégués signalent régulièrement la présence d'un aumônier et de treize à quinze prêtres. Les messes de semaine et du dimanche se célèbrent sans aucune difficulté. En juin 1943, un autel est en construction au gymnase; il « sera très beau ». En février 44, on affirme que les « services sont agrémentés par une excellente chorale ».

Correspondance. — Trois rapports font allusion aux formules de courrier (fin 42, 1943, début 44) : partout deux lettres et deux cartes. Les délais pour l'arrivée d'une réponse sont normaux : vingt à trente jours. En août 1944, le délégué lance un appel des prisonniers au C. I. C. R.; ils sont sans nouvelles des leurs depuis le débarquement du 6 juin, et très inquiets sur le sort de leurs familles. Quant aux colis, deux étiquettes et demie par mois sont perçues en 1942, avec une étiquette supplémentaire pour Noël; deux par

(1) Ce premier chiffre paraît faible; l'inventaire de 1943 dit 1 600.

(2) Ce second chiffre paraît fort; l'inventaire de 1943 dit 13 000 (et 22 020 pour toutes les bibliothèques).

mois en 1944. Les colis sont normalement distribués. En 1943, le dépôt des boîtes de conserves rencontre des difficultés de la part des autorités allemandes du camp. En février 1944, on précise que les autorités allemandes possèdent seules la clé de l'entrepôt de vivres du camp.

Enfin, en août 44, on enregistre cette requête :

Les officiers français aimeraient pouvoir confier en dépôt à la division des secours intellectuels du C. I. C. R., les manuscrits, documents littéraires, travaux d'architecture, qu'ils voudraient voir en sûreté. Certains livres de valeur également devraient pouvoir être envoyés à Genève. Le Commandant du camp a déclaré qu'il accordait son autorisation.

Rien ne sera fait à ce sujet.

Travail. — Le rapport de juillet 1942 signale que 290 officiers sur 2 304 encore au camp, ont demandé de travailler en Allemagne. Selon le rapport du mois de novembre, 158 sont partis travailler à Stettin, Stargard et Arnswalde, comme ingénieurs, architectes, agronomes, etc. L'effectif à cette date était de 2 468 officiers. En juin 43, 174 sont en contrat sur 2 348. Le plus souvent, les engagements, de six mois, ne sont pas renouvelés. L'officier qui rentre est remplacé par un autre. En février 44, 141 sont encore au travail (5 capitaines, 88 lieutenants et 48 sous-lieutenants) sur un total de 2 515 officiers. Le rapport précise :

Au total, 250 sont devenus travailleurs civils, dont 25 sont encore considérés comme militaires. Ils n'ont pas de contacts avec le camp, le Doyen et les officiers n'ayant pas les mêmes opinions que leurs camarades travailleurs.

En août 1944, 22 travaillent encore, sur 2 472. Ces chiffres permettent d'établir les pourcentages suivants :

juillet 1942	demandes transmises	: 290 sur 2 304	12,5 %
août 1942	contrats effectifs	: 158 sur 2 468	6,4 —
juin 1943	contrats effectifs	: 174 sur 2 348	7,4 —
février 1944	contrats effectifs	: 141 sur 2 515	5,6 —
août 1944	contrats effectifs	: 22 sur 2 472	0,8 —

En février 1944, 250 sont devenus travailleurs civils depuis les premiers départs. Impossible de savoir si les 290 volontaires de juillet 1942 ont tous vu leur demande honorée. Il est certain que plusieurs se sont récusés; d'autres peut-être ont fait le contraire. Combien sont partis entre février 44 et le débarquement de juin? je l'ignore.

Sur les 25 « considérés comme militaires » en février 1944, entendons officiers d'active, il y en aura encore 22 en contrats à la dernière visite de la Croix Rouge, le 12 août 1944. Et leur situation soulève une épineuse discussion au sujet des envois collectifs.

L'Oflag compte en effet dans son effectif 22 officiers travaillant par contrat, sans avoir été incorporés dans les rangs des travailleurs civils. Ces hommes sembleraient donc devoir bénéficier des envois collectifs. Après discussion avec le Doyen des officiers français, les délégués ont reconnu qu'il est en droit pourtant de ne pas leur donner de colis standard. Voici pourquoi : dans le camp, environ 120 officiers

passèrent dans les rangs des travailleurs civils; ces 22 officiers cependant, comme officiers d'active, ne purent pas être placés sous le statut des travailleurs civils; ils furent seulement détachés avec contrat de travail. Le Doyen des officiers et tous les autres officiers du camp estiment qu'en faisant cela, ces hommes ont perdu leurs droits à des secours achetés en Amérique avec de l'or français.

Lors de l'entretien final, le commandant allemand a insisté sur un fait; il demande que les 22 officiers travaillant par contrat reçoivent les colis de la Croix Rouge. Les Délégués ont répondu qu'ils ne pouvaient donner d'ordre au Doyen des prisonniers; celui-ci garde la libre disposition des envois collectifs.

Les documents de 1942 signalent que les hommes de troupe travaillent de huit à neuf heures par jour, et que le repos du dimanche est respecté. En juin 1943, leur labeur est déclaré peu fatigant. En août 1944, le Doyen du camp proteste parce que les hommes de troupe sont contraints de travailler le dimanche.

Solde et salaire. — En février 1944, des officiers se plaignent de ne pas pouvoir envoyer d'argent en Afrique du Nord. Les ordonnances sont payées par les officiers au taux de 20 à 25 RM par mois; les hommes de troupe, membres du Service de Santé, reçoivent 30 RM par mois.

Discipline. — L'année 1942 marque un paroxysme, surtout à l'arrivée au II B. Discipline très stricte, est-il dit. Même son de cloche en novembre, mais la « tension est disparue »; le nouveau commandant du camp est juste et correct. C'est la période des trois appels par jour; y bouger, y parler, entraîne les arrêts. En 1943, la discipline n'est pas très stricte. Au début de 1944, le commandant du camp est « beaucoup plus exigeant que son prédécesseur ». Le deuxième trimestre, l'atmosphère devient peu respirable. Ordre aux sentinelles de tirer sans sommation sur tout prisonnier qui touche au fil de garde, un mètre à l'intérieur des barbelés. L'espace du camp étant restreint, les officiers sont « constamment en danger ». Ordre est donné de saluer tout officier entrant dans le camp, quel que soit son grade, parce qu'il vient « pour raison de service ». Le Délégué constate que c'est une entorse à l'article 18 de la Convention de Genève. Ordre aux prisonniers de remettre leurs papiers personnels et leurs pièces d'identité; les réclamations sont vaines.

Les procès-verbaux de 1942 affirment que les locaux disciplinaires sont hygiéniques et leur régime réglementaire. En 1944, ces locaux sont infestés de puces et de punaises, la nourriture y est insuffisante et les suppléments interdits. En 1942, toute tentative d'évasion entraîne vingt et un jours d'arrêts. Les promenades ont été supprimées dès l'arrivée à Arnswalde, à cause des évasions. Rétablies le 11 juillet 1944, les promenades, à la cadence de 540 prisonniers par semaine, ne durent pas un mois, et sont à nouveau supprimées le 7 août : pas même le temps de passer une fois tout l'effectif du camp.

Entretien avec l'homme de confiance (sans témoin). — En voici quelques échos. Le camp, toujours surpeuplé, est envahi de punaises. En juillet 42,

les moindres peccadilles sont sévèrement punies; en novembre, cette atmosphère nerveuse est en partie dissipée. L'année suivante, le moral est bon et l'entente avec les autorités du camp déclarée excellente (juin 43). L'alimentation n'est pas satisfaisante (juillet 42), les gamelles rouillées et percées; il est impossible de contrôler les quantités remises à la cuisine (février 44). Aucun contrôle, non plus, sur le magasin des envois collectifs, par manque de double serrure (février 44). La lumière est trop faible dans les chambres. L'état vestimentaire est mauvais (juillet 42). Quant aux malades, en juillet 42, le médecin allemand, dont les connaissances médicales semblent pauvres, est intransigeant. En novembre, on signale un nouveau médecin, de meilleure compréhension; mais on souhaite le prompt rapatriement qui s'impose pour quatre cas urgents. En février 44, les régimes sont toujours inexistantes à l'infirmerie.

Conclusions des délégués. — La conclusion de juillet 42 est caractéristique.

Nous constatons avec regret que les prisonniers sont traités maintenant avec moins de bienveillance et que l'homme de confiance n'est pas soutenu dans toutes ses fonctions. Pas de contrôle des rations alimentaires. Divers envois de la Croix Rouge ont disparu.

Novembre 1942 marque une certaine détente : « Grande amélioration; atmosphère changée; dans l'ensemble, Oflag satisfaisant. » Le camp, grâce au départ des travailleurs volontaires, est moins surpeuplé. Les rations alimentaires peuvent être contrôlées.

En juin 43, l'impression est bonne, et le camp déclaré très satisfaisant. En février 44, on parle d'un bon camp, avec un commandant très compréhensif. La discipline, précise-t-on, a été resserrée, mais c'était nécessaire, car elle tendait à se relâcher. Enfin, au mois d'août 1944, les visiteurs notent simplement : « Conditions habituellement en vigueur dans les Oflag en Allemagne. »

APPRECIATION D'ENSEMBLE. — *Que faut-il penser, quant à nous, de tout cet ensemble?*

Trop souvent, affirme un document qui émane de la Croix Rouge, des dispositions essentielles du code des prisonniers furent insuffisamment respectées, méconnues, violées (1).

Parfois, les causes étaient volontaires : prescriptions sciemment trahies, notamment dans tous les cas de représailles collectives, ou méconnues, quand le ravitaillement et l'hygiène se révélaient insuffisants. Peut-être était-ce dans l'intention d'obtenir une meilleure discipline? Peut-être aussi pour d'autres motifs (2)?

Il faut insister sur « l'optimisme » des comptes rendus officiels adressés aux deux Puissances intéressées, pour ne pas couper les ponts. Les visites

(1) Inter arma caritas, page 39.

(2) Inter arma caritas, page 39.

sont beaucoup trop rapides pour ne pas être superficielles; elles sont attendues et donc préparées, ne serait-ce que pour le menu du jour; elles sont accompagnées et orchestrées par toute une suite allemande. Reflètent-elles de façon parfaite l'atmosphère du camp? Incontestablement non.

Il n'est pas question, un seul instant, d'adresser des reproches et de jeter la pierre aux Délégués qui nous firent l'honneur de nous visiter. Nous leur devons beaucoup et nous ne pouvons qu'admirer leur impartialité. Ils avaient en outre l'excuse d'une tâche surhumaine. Trop peu nombreux, les délégués de la Croix Rouge furent débordés par les millions de prisonniers qu'ils avaient à visiter en Allemagne.

Il nous est toutefois permis de désirer que de telles inspections, si elles sont de nouveau nécessaires, soient inopinées, plus longues, plus fréquentes, sans escorte de la Puissance détentrice, et qu'elles comportent l'interrogatoire de nombreux prisonniers.

Seraient-elles pour autant plus efficaces? Tout réside dans la bonne foi plus ou moins grande de la Puissance détentrice. Comme il serait fructueux de pouvoir relire, non point les rapports « officiels », édulcorés et optimistes, adressés par Genève aux deux puissances, mais bien les « comptes rendus directs » remis par les visiteurs au C. I. C. R.! Nous savons que c'est impossible; il est permis de le regretter.

LE CAMP AU SERVICE DE LA BIENFAISANCE

Dans la première partie de ce chapitre, nous avons vu l'immense tâche accomplie à l'intérieur du camp, auprès des officiers, et des hommes de troupe. En rester là serait tronquer l'œuvre réalisée par le Centre d'Entraide, à l'Oflag II D-II B. Franchissant cette fois les limites de nos barbelés, il reste à présenter les réalisations du Centre d'Entraide en dehors de l'Oflag :

— soit à l'échelon France, en participant au Secours National lancé dans le pays pendant l'occupation;

— soit, de façon moins spectaculaire, mais sans doute plus efficace encore, à des échelons plus modestes, par l'aide aux Kommandos voisins, et par les secours aux Stalags filleuls.

Enfin, même si cette ultime activité déborde le cadre rigoureux de notre travail dans l'espace et le temps, il faut signaler l'œuvre du Centre d'Entraide à Paris, non seulement pendant la captivité, mais encore après notre libération. Il n'est pas possible de cacher ce tour de force : dix ans après notre retour en France, le Centre d'Entraide vit toujours, et fait preuve d'une activité bienfaisante sans cesse en éveil.

Mais d'abord, afin de faire justice d'une accusation que je trouve sévère et méchante, et qui a présenté notre Amicale comme une « Association d'admiration mutuelle », je voudrais, en quelques mots, laisser entendre que tout ne fut point parfait au camp, sur le plan social, et que nous connûmes, nous aussi, des poussées d'égoïsme. Il n'en sera que plus aisé de présenter ensuite le beau côté de la médaille.

Incontestablement, dans la condition de prisonnier, la vie en communauté se révélait souvent pénible. La pension, on l'accepte plus volontiers

quand on est jeune. Les prisonniers ne sont plus tout jeunes, et quelle pension leur est offerte!

Entassement, tapage, isolement impossible, conditions de vie pénibles, frottement des caractères, heurts, conflits, discussions interminables, autant d'excuses. Parfois l'égoïsme prend le dessus; le partage des vivres collectifs donne lieu à des injustices. Une histoire vécue illustrera ces misères. Elle dira plus que ne pourraient le faire des affirmations générales. Un officier est de zone libre; les premiers mois, il est le seul de sa « popote » à recevoir des colis que l'on partage. En 1942, il perd son père et sa mère; quant à sa femme, elle ne peut lui envoyer que des colis de Croix Rouge, parfois volés ou bombardés en route; c'est la misère. Il se fait écarter de sa « popote ». Il lui reste à s'adapter à la disette :

Lorsque nous avons été sur la route, j'étais si bien entraîné au régime que j'ai trotté comme un lapin et que je suis arrivé frais et rose en France!

Le même camarade ajoute :

Notez que, pendant ce temps, des camarades bien placés recevaient force colis d'Argentine ou d'ailleurs. J'étais trop fier pour solliciter quoi que ce soit, et je me suis contenté de serrer les poings lorsque j'ai appris que X... s'était octroyé trois tricots américains sans se préoccuper de savoir si j'en avais un : la loque qu'on m'avait attribuée à la Kammer n'avait pas figure humaine, si j'ose dire.

On pourrait, d'une manière analogue, évoquer de nombreuses duperies, des rapatriements arrachés « pour services rendus » mais d'une autre manière, des faux malades prenant la place de camarades à la santé menacée; parfois des vols, des tricheries, des parts doubles, des cas d'avarice. Au fait, vole-t-on lorsqu'on vole la communauté? telle est la thèse que certains refusent d'admettre.

Un autre camarade signale que sa « popote » a rejeté un de ses membres, « pour la raison assez sordide que ses colis étaient insuffisants ». Un autre encore écrit :

La prolongation de la captivité finissait par user le système nerveux des uns et des autres; les défaillances d'énervement et de mauvaise humeur étaient générales.

C'en est assez pour conclure que la charité ne fut point toujours unanime; l'instinct de conservation, exacerbé, demeure la seule excuse, insuffisante pour des êtres civilisés et de l'élite, à tous ces relents d'égoïsme.

LE CAMP ET LE SECOURS NATIONAL. — Les premiers mois de la captivité s'écoulèrent, davantage alourdis par la lutte pour la vie que soulevés par l'élan de la charité. Se défendant contre la faim qui les tenaillait, les prisonniers n'imaginaient guère qu'il pouvait y avoir des gens encore plus malheureux qu'eux-mêmes. Bien vite pourtant, certains furent frappés par la devise de la Croix Rouge Internationale : « Inter arma caritas » (1).

Dès 1940, des groupes, dans le camp, s'inquiétaient des souffrances des hommes de troupe dans les Kommandos voisins. Pour eux, ils recuei-

(1) N. P. C., 2 septembre 1940.

laient, à travers les baraques, des vivres, des lainages, parmi les privilégiés auxquels les colis avaient apporté de quoi faire face largement. Des marks de camp étaient donnés, des adresses aussi, où les hommes de troupe pourraient envoyer leurs vignettes de colis, quand ils n'avaient point de famille ou quand les leurs étaient trop pauvres. Certains camarades s'inscrivaient pour honorer, qui une vignette en passant, qui une vignette par mois, et prévenaient chez eux de faire bon accueil à cet envoi. A cette œuvre de bienfaisance, l'aumônier Dupaquier et le capitaine de Massia, au bloc III, parmi bien d'autres, vouèrent le meilleur de leur activité et leur amour des miséreux (1).

S'il y avait des malheureux près de nous, combien plus encore sans doute en France! Que faire pour les aider? En 1941, ces initiatives privées se transformèrent en effort unanime.

A peine un groupe de camarades avait-il pris l'initiative d'une collecte au profit du Secours National que, spontanément, toutes les activités du camp s'empressèrent de lui apporter leur concours (2).

C'est à ce moment qu'« Écrit sur le Sable » décida d'affecter au Secours National les bénéfices de la Kermesse qu'il organisait. Se distraire en faisant le bien, tel était le but. Il fut magnifiquement atteint.

Nous avons décrit les principales activités artistiques et distrayantes de cette Kermesse. Il reste à dresser le bilan financier de cette entreprise charitable, et de toutes les manifestations au profit du Secours National. Le voici, recueilli dans les pages d'« Écrit sur le Sable ». Il faut le transcrire en entier, et entendre, cette fois, le langage des chiffres :

1° La Kermesse :

Exposition de planeurs	437
Exposition artistique Lanoux et vente.	1 454
Cabaret music-hall.	9 431
Café chantant { brut. 11 040	
{ frais. 2 766 33 net	8 273 37
Cirque	2 103
Théâtre forain.	1 207 33
Guinguette et frites { brut. 1 768 60	
{ frais. 560 97 net	1 207 63
Courses de petits chevaux	3 020 55
Stand de l'astronomie	1 290
Arène Oflagus.	318 50
Attractions « Baraque Huit » (jeux d'adresse, etc.)	257 55
Jeux de massacre, fléchettes	234 50
Quilles	21 20
Poids et haltères	155 34
Bonneteau.	75 10
« Tirokub »	46 30
Chanteurs ambulants.	216
Profil express Verneuil	149
Vente d'insignes.	573 10
Vente de programmes et chansons	907 15
Divers	69
Total, ...	31 446 62

(1) N. P. C., 19 décembre 1940.

(2) E. L. S., n° 10, 10 septembre 1941.

*2° Manifestations antérieures au profit du Secours National :**A) Collecte :*

Bloc I (586 officiers, 228 hommes : I et IV)	5 561 97
Bloc II (921 officiers, 65 hommes)	10 537 83
Bloc III (891 officiers, 64 hommes)	11 029 53
Bloc IV (579 officiers)	6 562 .
Divers : 4 blocs (bibliothèques, anonymes, etc.)	783 10
Total	34 474 43

B) Manifestations diverses :

Concerts Kopetzki : 11 et 14 juillet	383 10
Exposition artistique du bloc I : 20 et 21 juillet	1 292 57
Guinguette : 26 juillet	1 103 32
Concerts Challine, Kopetzki, Desevaux	1 026
Exposition agricole : 11 et 12 août	1 315 76
Section bouliste S. F. O. (bloc III)	804 40
Section bouliste « Village en Bois » (bloc II)	600
Ventes aux enchères : bloc IV	2 817 90
Total	9 343 05

3° Récapitulation :

Kermesse	31 446 62
Collecte	34 474 43
Manifestations diverses	9 343 05
Total général	75 264 10

L'Oflag II D a donc recueilli au profit du Secours National la somme de un million cinq cent mille deux cent quatre-vingt-deux francs (1).

Cet effort remarquable valut d'abord aux prisonniers de l'Oflag des remerciements de leur Doyen, le colonel Gruyer, tout près de rentrer en France :

A la veille de mon départ, je tiens à adresser mes remerciements chaleureux à tous ceux qui, par leur initiative, leur dévouement ou leur générosité ont assuré le succès des manifestations organisées au profit du Secours National et tout particulièrement à « Écrit sur le Sable » et à ses collaborateurs pour leur kermesse si brillante. Je rends hommage aussi, à la courtoisie, à la compréhension et à la bienveillance des autorités allemandes qui ont accordé toutes facilités pour le déroulement de cette fête.

Le « Million de l'Oflag II D » a pu être réalisé et même accompagné de sa moitié. Ce beau geste des prisonniers ira droit au cœur du Maréchal et à celui des familles françaises malheureuses.

Le 5 septembre 1941.

Signé : GRUYER (2).

Bientôt parvinrent de France des documents qui relataient ce haut fait et chantaient à l'envi les louanges de l'Oflag. Afin de les porter à la

(1) E. L. S., n° 10, 10 septembre 1941.

(2) E. L. S., n° 10, 10 septembre 1941.

connaissance du camp, de nombreuses citations empruntées à la presse furent insérées dans le journal. En voici les principaux extraits :

... Comment ne pas être touché par la générosité déployée par nos compatriotes qui, exilés de leur Patrie, en captivité sur la terre étrangère, ont répondu avec tant d'allant à l'appel du Maréchal : Aidez-moi ! Ceux-là, qui comprennent si bien le mot de Solidarité et n'en font pas une entité qu'on placarde sur les murs, mais une réalité vivante, méritent nos félicitations. Nous leur adressons par-delà l'espace qui les sépare de la France un merci chaleureux, au nom des familles nécessiteuses. Et que cet exemple soit mis à profit par tous ceux qui, se trouvant dans leur foyer et disposant du superflu, hésitent parfois à faire un geste de solidarité française (« Écho du Nord », août 1941) (1).

Le 21 septembre 1941, au matin, la Radio officielle française s'en mêle; elle porte à la connaissance du pays tout entier le geste des officiers et hommes de troupe de l'Oflag II D (2).

« L'Écho de Nancy », le 27 septembre, et de nombreux journaux, le commentent en des termes flatteurs. Jugeons-en plutôt à cet extrait de « l'Ouest-Éclair » :

Un geste émouvant. Les prisonniers de l'Oflag II D envoient un million au Secours National. Un de nos lecteurs avranchins est heureux de nous signaler le geste émouvant de solidarité nationale accompli par les officiers de l'Oflag II D, à Gross-Born, en Poméranie. Ces officiers, actuellement au nombre de 2 500, ont récolté 800 000 francs, pour l'œuvre du Secours National. Voulant atteindre le million, ils ont organisé, les 25 et 26 août, une grande kermesse qui a pleinement réussi, puisque le million a été largement dépassé. Voilà un geste magnifique de solidarité et de fraternité, auquel sera sensible notre Maréchal. Bravo les officiers de l'Oflag II D.

D'autres journaux s'y ajoutent, comme « Paris-Soir », avec la note traditionnelle du compliment au Maréchal.

... Loin de nous, les prisonniers suivent passionnément les efforts de reconstruction nationale du Maréchal. Ils ne veulent pas être absents de la grande croisade de solidarité nationale. Eux qui devraient tout recevoir de nous, veulent encore nous donner.

Le 27 septembre 1941, M. l'ambassadeur Scapini, de Berlin, priait M. le colonel Vendeur « de bien vouloir transmettre aux officiers de l'Oflag II D l'expression de sa reconnaissance émue », ajoutant qu'il demandait que « la lettre annonciatrice du merveilleux résultat soit tout spécialement portée au Maréchal » (3).

A la même date, le maréchal Pétain adressait à M. le colonel Gruyer la lettre dont voici le texte :

Le Maréchal Pétain
Chef de l'État,

Vichy, le 27 septembre 1941.

Mon Colonel,

Le Maréchal Pétain a été très touché des sentiments que vous lui exprimez dans votre correspondance du 31 août dernier de la part de 3 038 prisonniers de

(1) E. L. S., n° 11, 25 septembre 1941.

(2) E. L. S., n° 12, 10 octobre 1941.

(3) F. L. S., n° 12, 10 octobre 1941.

l'Oflag II D et du don de UN MILLION CINQ CENT MILLE Francs, destiné au Secours National, que vous lui annoncez.

Désirant montrer en exemple l'esprit d'abnégation et de confiance des prisonniers de l'Oflag II D, le Chef de l'État a prescrit l'insertion de votre carte dans toute la presse française.

Le Maréchal me charge de vous exprimer à tous ses sentiments de vive gratitude et de vous assurer que les prisonniers font l'objet de toutes ses pensées.

Veillez agréer, mon Colonel, l'assurance de ma haute considération et de mes respectueux sentiments.

Pour le Maréchal de France, Chef de l'État,
et par son ordre, le Chef du Secrétariat,

Signé : *Illisible.*

Monsieur le Colonel Louis GRUYER

r 649 Oflag II D Baracke I, Block 3, Stube 10
DEUTSCHLAND (Oflag II D, 5 Geprüft) (1).

Une telle réussite ne pouvait qu'en susciter d'autres. Les fêtes de Noël étant proches, « Écrit sur le Sable » voulut attirer l'attention des prisonniers sur la joie incomplète de nombreux enfants de France, et plus encore sur la tristesse des prisonniers, de ne pouvoir, une année nouvelle, assurer le Noël de leurs enfants.

Des camarades, aussi habiles que généreux, décident de tourner la difficulté. Dans un article publié par la Direction du Journal, nous sommes informés que les « Grands Magasins » de l'Oflag mettront en vente des jouets à l'occasion de Noël. Fabriqués de toutes pièces au camp, ces jouets seront exposés. Les officiers pourront en faire l'acquisition dans des conditions déterminées. Le commandement allemand accepte d'expédier les colis, en France, à destination des familles.

... Il y aura des locomotives et des bateaux, des autos et des avions, il y aura des armées de soldats aux brillants uniformes, il y aura des ours et des poupées, des meubles et des maisons minuscules, il y aura des fermes avec tous leurs animaux, il y aura des livres d'images, il y aura enfin tout ce qu'on peut imaginer (2).

Choisir pour les siens, quelle joie ! « En achetant un jouet pour vos enfants, vous participez à l'Entraide d'Hiver du Maréchal », de quoi nourrir et de quoi chauffer les enfants plus pauvres. Le produit intégral de cette vente de jouets sera envoyé au Secours National.

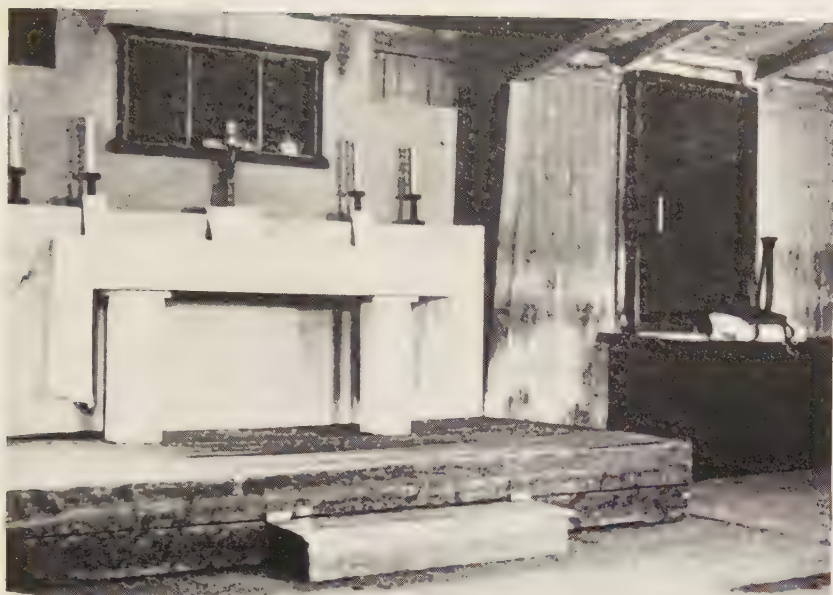
L'Exposition est ouverte les 21, 22 et 23 décembre, à la cantine du bloc II : sept séries de 350 officiers chacune. Ils auront la possibilité de choisir, chacun, un seul jouet, sans toutefois dégarnir les rayons, pour la beauté du coup d'œil. Les envois seront ensuite effectués par les soins d'« Écrit sur le Sable ». Ce fut une nouvelle réussite.

Un merci pour la vente de jouets, couronnant un travail de trois mois : recette record 26 073 RM. Tous frais déduits, elle permettra à la Direction d'adresser au Secours National d'Entraide d'Hiver du Maréchal la somme impressionnante d'un demi-million (3).

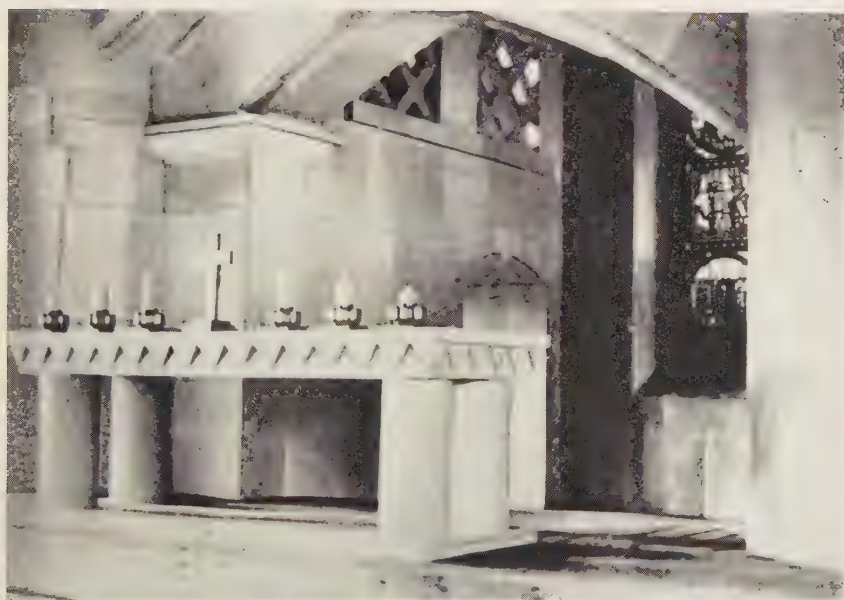
(1) E. L. S., n° 12, 10 octobre 1941.

(2) E. L. S., n° 15, 12 décembre 1941.

(3) N° 16, 31 décembre 1941.



OFLAG II D (BLOC III) : L'AUTEL



OFLAG II D (BLOCS I-IV) : LA « CATHÉDRALE »

Au début de mars 1942, parvenait de Berlin — Services Diplomatiques des Prisonniers de Guerre — un accusé de réception de la somme de cinq cent mille francs, fruit de la vente des Jouets de Noël. Le voici :

État Français
Services Diplomatiques
des
Prisonniers de Guerre
Délégation de Berlin
JC/OP
N° 1 260/SI

Berlin W 35
Standartenstrasse 12
Tél. 22 11 25

Au Service du Maréchal
le 2 mars 1942

La Délégation Française de Berlin des S. D. P. G. a l'honneur d'accuser réception à Monsieur le Colonel Vendeur, Chef français du camp, de la lettre qui vient de lui parvenir et dans laquelle le Directeur du Journal du camp lui fait connaître le but et les résultats de la manifestation organisée pour Noël au bénéfice du Secours National.

Sans attendre que cette œuvre accuse réception de l'envoi qui lui est fait, la Délégation exprime à tous les officiers et ordonnances prisonniers à l'Oflag II D, ses remerciements émus pour le don important de 500 000 francs qu'ils ont fait à une œuvre éminemment française.

Un tel résultat représente des efforts immenses de la part d'animateurs ardents et opiniâtres. Il représente également un esprit profond de dévouement et de solidarité envers les familles éprouvées de France, dont beaucoup sont des familles d'autres prisonniers français.

A ceux qui se sont dévoués, même dans les tâches les plus modestes, à ceux qui ont donné de leur personne, à ceux qui ont contribué de leur obole, la Délégation exprime, au nom de la communauté des Prisonniers de Guerre français, son admiration pour l'œuvre accomplie.

Pour l'Ambassadeur et par ordre,
Le Chef de la Délégation
Signé : *Illisible*.

A Monsieur le Colonel Vendeur
Chef Français du camp
Z. H. des Herrn Lagerkommandanten,
Oflag II D Gross-Born
K. NEUSTETTIN

Oflag II D 18 Geprüft (1).

C'est encore sous le signe de la bienfaisance que les conférences du Cercle Pétain furent ouvertes au camp, le vendredi 13 février 1942. Devant quelque huit cents personnes, un conférencier de talent évoque les heurs et les malheurs du Secours National.

Œuvre splendide, tâche immense, combien de nous le savaient ou s'en doutaient ? Le Maréchal l'a dit, la première des choses à faire en France c'est de donner à manger à ceux qui meurent de faim. Même ici, n'oublions pas qu'il y a dans notre pays des Français plus malheureux que nous (2).

LES EFFORTS DU CENTRE D'ENTRAIDE. — Non contents d'apporter un secours efficace aux prisonniers du camp, les organisateurs du Centre d'Entraide conçoivent très vite le dessein d'assister d'autres prisonniers ou leurs familles dans le besoin.

(1) E. L. S., n° 21, 15 mars 1942.

(2) E. L. S., n° 20, 28 février 1942.

Ce fut d'abord l'aide aux *Kommandos voisins*.

A vrai dire, le camp n'avait pas attendu l'initiative du Centre d'Éntraide pour tenter d'alléger les souffrances des soldats qui nous entouraient, ou qui vivaient avec nous. De multiples activités privées avaient rivalisé de zèle en ce sens. Dès la première année, les officiers du camp avaient préparé un arbre de Noël pour les soldats des *Kommandos voisins* : Arbeitz Bataillon et Kommandantur (1). A cette occasion même, le sous-lieutenant Monvoisin avait sollicité, des autorités allemandes, la permission d'aller dans ces *Kommandos* avec la schola du bloc III et quelques artistes pour donner une matinée; cette faveur avait été gracieusement accordée. C'était trop beau; au moment de quitter les barbelés pour se rendre à quelque cinq kilomètres, l'interdiction de sortir arrive. Pourquoi cette volte-face subite? Le laisser-passer accorde bien la permission de « sortir de l'Oflag », mais non pas le droit « d'entrer au Kommando ». Ainsi finit la comédie (2).

Mais ceci n'est qu'un exemple. En fait, chacun des blocs s'ingéniait à venir en aide à ceux de nos soldats qui souffraient. Nous avons déjà fait mention des efforts de l'aumônier Dupaquier et du capitaine de Massia au bloc III. Plus renseigné sur les activités du bloc III pendant les premiers mois de la captivité, je tiens, puisque j'en ai la possibilité ici, à signaler la réussite du bloc II, lancée par le lieutenant Tranchant; on pourrait l'intituler « l'activité-kommandos ». Les faits portent sur une année, du 1^{er} juin 1941 au mois de mai 1942. Le bloc II, qui possédait alors un effectif moyen de 1 000 officiers, s'occupait plus spécialement de quatre *Kommandos* dont les effectifs étaient assez variables, au total de 120 à 250 hommes de troupe. Ils rassemblaient la Kommandantur de Westfalahof, le Kommando de Plietnitz et les deux *Kommandos* de Zippnow.

Les principaux efforts des officiers portèrent sur les points suivants : colis individuels, envois divers, livres, argent, « Journal Parlé ».

Colis individuels. — Ce service consistait à fournir aux soldats nécessaires des adresses en France, où ils pourraient envoyer leurs vignettes pour recevoir des colis de 5 kilos. Ces adresses étaient toutes des adresses particulières, et non pas celles de groupes de Croix Rouge ou de Comités. Certaines étaient valables pour un seul envoi; elles atteignirent 135 colis en un an. En d'autres cas, les familles adoptaient un soldat et lui expédiaient un colis, parfois plusieurs. Il y eut 43 familles ayant envoyé 350 colis environ. Au total, entre 450 et 500 colis en un an. Les derniers mois, les envois étaient stabilisés à 45 environ.

Envois divers. — Ils provenaient de dons prélevés par les officiers et par les ordonnances du bloc sur leurs colis, et comprenaient pain, biscuits, tabac, chocolat, vivres divers, jeux, vêtements, linge, etc. Ces dons, importants, demeuraient très variables, suivant l'ampleur même des arrivées de vivres et le degré de la faim. Ces envois atteignirent 200 kilos en juin 1941

(1) N. P. C., 19 décembre 1940.

(2) N. P. C., 26 décembre 1940.

(pain et biscuits surtout) pour tomber presque à zéro en mai 1942. On peut noter l'envoi d'effets chauds au cours de l'hiver; à peu près toutes les demandes de chandails et de cache-nez purent être satisfaites. Un effort spécial fut entrepris pour les étrennes, à Noël 1941, à l'occasion d'une séance théâtrale donnée à l'Oflag pour les soldats des Kommandos : grâce aux dons très généreux, on avait pu faire un colis individuel de 1 à 2 kilos pour chaque soldat des Kommandos et pour les ordonnances du camp.

Livres. — Des envois réguliers de livres avaient lieu; au minimum 50 livres par mois. En particulier, on réussit à satisfaire les demandes individuelles de livres techniques et de livres d'étude. Au changement de camp, en mai 1942, l'Oflag effectua un nouvel envoi global; il comprenait près de 2 000 livres.

Argent. — L'argent provenait de dons personnels. Par mois, ces dons représentaient 100 RM, soit 20 000 francs, utilisés au mieux. Quelques secours furent envoyés aux familles des soldats les plus nécessiteux, ou encore employés à l'achat de moutarde, vinaigre, cigarettes polonaises pour les Kommandos. Ce fut encore l'acquisition d'instruments de musique : accordéon, banjo, etc. Pendant les premiers mois, une demi-solde était versée par nos soins à tous les exempts de service de ces Kommandos, car les malades n'étaient pas payés par l'autorité allemande. Pour l'ensemble du camp, cela représentait 250 RM par mois, prélevés sur les caisses générales (théâtre, etc.).

Journal Parlé. — Enfin, toutes les semaines, un résumé de quatre ou cinq pages des principales nouvelles militaires, françaises et mondiales, était envoyé dans les Kommandos voisins. Ce journal, recopié à cinq exemplaires, circulait dans tous les Kommandos; il était ignoré des autorités, allemandes aussi bien que françaises.

Toutes ces activités demeuraient essentiellement clandestines vis-à-vis des Allemands. Les échanges s'effectuaient par l'intermédiaire des hommes des Kommandos, lorsqu'ils venaient chercher du ravitaillement à l'Oflag, ou bien y accomplir des corvées. Les autorités françaises du camp étaient au courant des générosités accomplies, mais ignoraient le « Journal Parlé ». Elles décidèrent bientôt d'effectuer un prélèvement de 10 p. 100 sur les wagons Pétain arrivant à l'Oflag, chaque mois. L'homme de confiance de la Kommandantur de Westfalahof entreprenait ensuite l'équitable répartition des denrées perçues (1).

En 1942, nous allons le préciser, le Centre d'Entraide allait prendre la relève et porter à un point jusqu'alors inconnu, l'effort charitable du camp. Toutefois, les activités privées continuèrent leur action bienfaisante. A titre d'exemple, les camarades de la S. N. C. F. au camp entreprennent la vente aux enchères de livres appartenant à leur groupe; le montant assez coquet sera envoyé en France, secours aux familles des victimes de la S. N. C. F., à la suite des bombardements aériens (2).

(1) N. P. C., 1942 (mai).

(2) E. L. S., n° 32, 24 mai 1943.

La générosité n'était pas toujours facile. Je n'en veux pour preuve que l'opposition formelle de l'Abwehr à certains envois aux Kommandos; ainsi au début de l'année 1943 :

L'Abwehr a retourné hier soir le linge et les lainages recueillis, par l'intermédiaire de l'aumônerie et du Centre d'Entraide, pour les soldats français des kommandos d'Arnsvalde. Après plusieurs tentatives d'entente, l'Abwehr prétend que ces prisonniers ont tout ce qui leur faut; ils viennent pourtant de nous en faire demander. Les Allemands ajoutent que nous ferions mieux de les envoyer aux officiers partis travailler en Allemagne et qui, n'étant pas habillés par un magasin militaire, en ont certainement besoin. C'est un comble! Refus du camp, bien entendu (1).

Le Centre d'Entraide.

En 1942, le Centre d'Entraide groupa ces efforts disparates, les unit et parvint bientôt à leur donner une ampleur inégalée.

Le premier et le plus important des services est celui des *Secours*, qui permet de venir en aide aux familles des hommes de troupe des *Stalags dont l'Oflag II B est parrain*, Stalags II A, II B, II C, II D, II E, XII F, XX B, XXI D, qui comportent un effectif de 135 000 hommes environ. Pour subvenir à tant de misères, pour prévenir tant de malheurs, l'argent est et reste le nerf principal de cette charitable guerre (2).

Il faut donc, première tâche du Centre d'Entraide, alimenter cette caisse de secours. Alexandre, Glotin et Prual, les trois fondateurs, coiffés du lieutenant-colonel Arnaud comme Directeur, imaginèrent d'abord que chaque troc effectué par le Service des Échanges comporterait un versement de 10 pfennigs. S'y ajoutèrent bientôt

tous les bénéfices réalisés sur les différentes manifestations qui avaient lieu au camp, et notamment un prélèvement sur le prix des places de spectacles : c'était le droit des pauvres (3).

Parmi ces générosités, fruit de nos distractions, on peut citer, entre bien d'autres :

— l'apport spécial des séances théâtrales; on lit par exemple, dans « Écrit sur le Sable », que le journal vient de verser au Centre d'Entraide la recette du dernier spectacle, 568,50 RM, soit 11 370 francs; le même numéro informe ses lecteurs qu'il y a plus de 2 000 RM disponibles, soit 40 000 francs (4);

— la vente des programmes, parfois embellis de remarquables couvertures par des artistes du camp; ainsi, à l'occasion de la représentation de *Dulcinée*, elle procure plus de 700 RM, soit plus de 14 000 francs (5);

— les expositions multiples du « Rayonnement de la France dans le monde » fournissent de leur côté 135 401 francs à la caisse du Centre d'Entraide;

— les loteries; à l'occasion de la dernière grande exposition artisanale,

(1) N. P. C., 20 février 1943.

(2) E. L. S., n° 31, 22 avril 1943.

(3) C. E. A., n° 58, novembre 1953.

(4) E. L. S., n° 36, 4 novembre 1943.

(5) E. L. S., n° 3, 15 avril 1941.

une tombola est organisée au profit du Centre d'Entraide; les lots sont nombreux et variés : chambre à coucher de poupée, plateaux à liqueurs, coffrets, bas-reliefs sculptés, presse-livres, etc.; cette tombola connaît un très grand succès (1)...

Cette première caisse de secours suffisait à la rigueur à secourir les familles des prisonniers du camp, soit celles des hommes de troupe, soit celles d'officiers dans la gêne; les unes et les autres furent traitées de la même manière. Pour venir en aide aux Stalags filleuls, répartis par la mission Scapini entre les différents Oflag, il fallait trouver des revenus beaucoup plus importants.

Les membres du Centre d'Entraide entreprirent une enquête dans le camp : les officiers accepteraient-ils d'abandonner, chaque mois, le montant d'une journée de solde? La réponse fut unanime : sur 2 500 officiers, il y eut trois refus!

Tous les mois, les officiers du camp et les quelque 200 qui travaillent en dehors abandonnent une journée de solde, et les hommes de troupe une somme proportionnelle à leurs envois d'argent. Au total, 7 000 marks par mois; 6 500 sont envoyés à Paris où les services de la Mission Scapini les répartissent entre les familles de ceux des Stalags, et 500 sont envoyés aux familles de ceux des kommandos de la région. A côté de ce secours important, puisque 45 000 marks (900 000 fr.) sont déjà en cours de répartition, un secours en argent allant de 30 à 150 marks chaque fois, est attribué aux camarades du camp dont les familles sont dans le besoin et, là encore, plus de 20 000 marks (400 000 fr.) ont été envoyés (2).

D'après Glotin, cette somme serait à réduire à

environ 6 000 RM par mois, soit 120 000 francs de l'époque, ce qui était un joli denier (3).

Du moins, 6 000 RM étaient réservés aux Stalags filleuls et 1 000 RM aux familles des prisonniers du camp.

Il fallait faire flèche de tout bois; aussi n'est-ce pas l'aspect le moins pittoresque du Centre d'Entraide de l'Oflag, que celui des « Services divers » :

A côté de l'apport massif et mensuel d'une journée de solde, une quantité de petites sources alimentent la grande rivière (4).

Déjà nous avons relevé les 10 pfennigs versés par les officiers à l'occasion du plus modeste des échanges, ou encore le droit des pauvres : il était exactement de 33 p. 100. Les entrées aux manifestations du camp : expositions, séances sportives, concerts, matinées théâtrales, tout était bon qui pouvait fournir à la Caisse de Secours un appoint nouveau.

Dans ce domaine de l'aide aux malheureux, l'imagination des membres du Centre d'Entraide fut débordante. En voici quelques exemples.

Il y eut le « Service des objets trouvés ». Pour chaque article réclamé,

(1) D'après H. TURC.

(2) F. I. S., n° 31, 22 avril 1943.

(3) C. E. A., n° 60, janvier 1954.

(4) F. I. S., n° 31, 22 avril 1943.

le propriétaire versait 10 pfennigs. Si étonnant que cela puisse paraître, malgré notre pauvreté, la négligence et la paresse aidant, beaucoup d'objets perdus n'étaient pas réclamés. Les organisateurs du Centre d'Entraide imaginèrent des liquidations périodiques. C'est ainsi que, en 1942, fut annoncée une « Vente aux enchères », au profit de la Caisse de Secours. Mais les articles proposés

n'étant pas très remarquables, en général, comme qualité et comme état de conservation, les enchères ne montèrent pas très haut, et l'opération ne fut pas très brillante (1).

Il fallait trouver autre chose. Ce fut, en 1943, et l'idée géniale en revient au lieutenant Alexandre, un « Concours de Pêche » (2). Complète réussite, relevée par « Écrit sur le Sable », sous le titre : « Vous allez à la pêche ? »

Le 20 juin, le Centre d'Entraide organisait un grand concours de pêche auquel un grand concours de peuple a répondu. Pour amorcer, un défilé, — une « cavalcade », — dont l'ampleur, la présentation et la drôlerie ont bien récompensé les badauds. On a pu voir la fanfare, les pompiers de Thésio, impeccables, dignes de leur chef; Wallet, maire inamovible, toujours aussi souriant que s'il venait d'être élu; les martins-pêcheurs dont on n'envie pas les découvertes électriques. Guidés par le vétéran « Nach Compiègne », pêcheurs saônnais, chanteurs napolitains, bicots, corsaires enlevant des rosières, voisinent avec un couple à la Dubout et la famille qui fête le dimanche à la campagne. Enfin le char de Pinton, Roi de la Bière, et l'allégorique poisson géant, qui avait des jambes comme les p'tits bateaux. Sur les tréteaux de la guinguette, on entendit des histoires en sabir, des slow-maison, le comique troupiér Dancel de la W. K., et de pair avec l'enfroqué Rochas pour une fois muet, un astrologue, hélas loin du puits! où nous aurions été heureux de le voir barboter. Le concours lui-même, ouvert par le Colonel, se déroula dans un cadre pimpant, et les gagnants brandissaient des poissons variés qui firent, le soir, la joie des grands et des petits. Rendons grâce au commandant Arnaud et au lieutenant Alexandre, aux groupes régionaux et aux isolés, à tous ceux dont l'invention, l'humour et l'ingéniosité ont permis cette réalisation si bon enfant et si réussie, toute dans la meilleure tradition des fêtes populaires (3).

Les Allemands avaient permis de remplir à cette occasion un bassin, proche de la Salle de Gymnastique. Le pêcheur habile retirait de l'eau un bon lui donnant droit à un objet trouvé.

Les lèvres rouges plaquées sur la figure d'un sous-officier allemand par un membre du cortège déguisé en femme (4)

firent pardonner le geste brutal d'une sentinelle qui, de l'autre côté des barbelés, à coups de pied au derrière, chassait les gosses ébahis. Journée vraiment triomphale pour la Caisse du Centre d'Entraide.

Ce fut encore la vente de galons et d'écussons, pour les nouveaux uniformes commandés à l'Intendance française de Lyon. Le bénéfice était réalisé au profit de la Caisse de Secours. Des kilomètres de galons furent ainsi débités dans le camp (5).

(1) C. E. A., n° 64, juin 1954.

(2) N. P. C., 20 juin 1943.

(3) E. L. S., n° 33, 15 juillet 1943.

(4) C. E. A., n° 64, juin 1954.

(5) C. E. A., n° 65, juillet 1954.

Au seuil de 1944, de France, on nous proposa l'envoi d'un wagon de vin! Condamnés depuis de longs mois à ne boire que de l'eau, les prisonniers versèrent avec empressement les sommes demandées, avec une marge de bénéfice au profit de la Caisse. Le Centre d'Entraide recueillit ainsi 10 000 RM, soit 200 000 francs, qui partirent pour la France. Hélas! le débarquement de Normandie rendit impossible l'envoi du vin pour l'Oflag. L'argent fut remboursé à ceux qui le désiraient (1). Beaucoup estimèrent qu'il était préférable de le laisser au service du Centre d'Entraide pour les secours aux familles nécessiteuses.

Il faut citer également la vente des « Schubinettes »; la consommation de ces appareils était impressionnante, car les Allemands leur faisaient une chasse impitoyable. Heureusement, la fabrique n'était pas loin (2).

Un jour, un Breton offrit de faire exécuter des dentelles qui seraient expédiées aux familles des officiers passant commande. On choisissait au camp sur échantillons. Le paiement, effectué à l'avance, entraînait le pourcentage bénéficiaire habituel (3).

Le Centre d'Entraide organisa, — son désir de bienfaisance était insatiable, — un Service Juridique, dirigé par Tamboise, notaire à Lille. Consultations de toutes sortes : droit, enseignement, banques, bourse, délégations de soldes, notariat, impôts, établissement de procuration (4). Comme toujours, le travail des techniciens était gratuit; les clients versaient une modique somme à la Caisse.

Ce fut encore le « Service des Horlogers ». Sous l'impulsion de Delval, les montres en panne purent être réparées : les horlogers travaillant sans honoraires, le montant des réparations fut intégralement versé au Centre d'Entraide (5).

Dans sa série d'articles du Journal de l'Oflag, Glotin ne prétend pas épuiser la nomenclature des services rendus, sources nouvelles de profits. Aux colonnes d'« Écrit sur le Sable » sont notées d'autres entreprises qui constituent de nouveaux apports financiers, parfois très appréciables (6). On y relève :

— un « Service de Documentation », orientation, placement et perfectionnement professionnels concernant l'industrie, l'agriculture, le commerce, la marine, l'administration, les colonies;

— un « Service des Portraits » et encadrements qui n'arrête pas; plusieurs officiers, dont Roher, dessinent de remarquables portraits, au profit du Centre d'Entraide (7);

— le « Moulin à café », où l'on apporte son grain à moudre; « la Graphologie et la Chiromancie », qui connaît de nombreux adeptes; les phonos et les disques, loués dans les chambres; les recordages de raquettes de tennis; les « cagnottes » de bridge, boules, belotte et poker;

(1) C. E. A., n° 65, juillet 1954.

(2) C. E. A., n° 65, juillet 1954.

(3) C. E. A., n° 65, juillet 1954.

(4) E. L. S., n° 22 et avril 1942 et avril 1943.

(5) C. E. A., n° 65, juillet 1954.

(6) E. L. S., n° 31, avril 1943.

(7) N. P. C., 3 avril 1943.

— les photos de groupes, prises avec un appareil français et des pellicules françaises, et envoyées à développer chez Kodak; de retour au camp, leur vente permet de nouveaux bénéfices (1);

— les brillantes plaidoiries du recteur Hamelin, « autour du procès de Julien Sorel »; en deux audiences, elles permettent de recueillir, produit des entrées, 2 658 francs, car la justice elle-même, au camp, fait recette (2).

Je tiens à citer en passant le soldat Beneton, réparateur de pipes. Mécanicien très habile, il a privé de bien des pièces les trousse de dépannage de chars allemands prêts à partir pour la Russie. Raccorder une pipe avec des pinces? le fait est nouveau!...

On ne saurait passer sous silence deux importantes « Loteries » montées au camp sur le modèle des Loteries Nationales. Le 30 août 1942 a lieu, à 16 h. 30, au gymnase, le tirage de la première tranche de la loterie de l'Oflag. « Tranche Maréchal Pétain », avec le concours du jazz Wallet (3). Elle était organisée par le Centre d'Entraide au profit des Stalags et des Kommandos; le billet se vendait 2 RM, soit 40 francs (4). Au mois de novembre 1942, tel avait été le succès du mois d'août, une deuxième tranche était tirée (5).

Parfois encore, à l'occasion des journées de deuil pour les victimes de bombardements, ainsi Paris en 1942, des collectes sont entreprises pour envoyer des secours aux familles. Celle de mars 1942 rapporte 6 400 RM, soit 128 000 francs (6).

Achevant son article, L. Compaing de La Tour Girard, écrivait :

Si le succès couronne désormais les efforts de tous, si, privilège rare et envié, le Centre d'Entraide est au-dessus des critiques, de toutes les critiques, c'est qu'il joint dans un même esprit de camaraderie, de bonté et de bonne humeur au service de la communauté, toutes ces activités désintéressées, tous ces cerveaux réalisateurs, tous ces cœurs bien accrochés (7).

Cet ensemble, Glotin, l'infatigable animateur, eut à l'exposer, le 9 juillet 1945, au Comité National de l'Organisation Française, dans une conférence sur « l'organisation de l'Entraide dans un camp de prisonniers de guerre ». L'essentiel en fut alors livré dans le journal du camp (8). Depuis lors, il a repris ce travail par la base pour le publier dans les colonnes de notre journal au cours des années 1953 et 1954. C'est à ces articles, documentation de première main, que j'ai fait, dans les pages précédentes, mes plus larges emprunts.

Il serait intéressant de connaître à quelle somme s'éleva l'apport de l'Oflag en faveur de la misère. Peut-être pourrions-nous lever un peu le voile, lorsque nous aurons étudié le rôle du Centre d'Entraide de Paris.

Recueillir des offrandes, c'est une chose. Réussir, malgré l'ennemi,

(1) N. P. C., 13 septembre 1943.

(2) E. L. S., n° 33, 15 juillet 1943.

(3) N. P. C., 30 août 1942.

(4) N. P. C., 25 août 1942.

(5) N. P. C., 15 novembre 1942.

(6) N. P. C., 3 mars 1942.

(7) E. L. S., n° 31, avril 1943.

(8) C. E. A., n° 2, septembre 1945.

à faire sortir du camp ces sommes imposantes, en est une autre. C'est ce qu'il nous reste à voir, en relatant les rapports entre l'Oflag II D-II B et le Centre d'Entraide de Paris.

L'action du Centre d'Entraide de Paris. — Jusqu'à notre retour en France, en avril 45, le Centre d'Entraide de Paris se chargea particulièrement de visiter les familles dans l'épreuve.

En novembre 1941, des Parisiens rapatriés, mis au courant des difficultés rencontrées dans le camp pour l'arbre de Noël des hommes de troupe, confectonnèrent, en quatre jours, vingt colis de 5 kilos qui partirent aussitôt pour l'Oflag. Telle fut l'origine.

Malgré l'interdiction, formulée par les occupants, de toute réunion d'anciens prisonniers, on se retrouve, on se groupe, on fonde une Amicale des femmes de prisonniers, et l'on travaille.

Un an plus tard, en novembre 1942, le Centre d'Entraide de Paris tourne à cadence régulière. De novembre 1942 au 30 juillet 1944, partent chaque mois 50 colis gratuitement composés. Vendus au camp, le prix en est versé à la Caisse de Secours. A chaque arbre de Noël, c'est un envoi de 50 à 70 colis pour les hommes de troupe. L'ensemble représente le joli total de 2 400 colis expédiés par le Centre d'Entraide de Paris (1).

A la même époque, le Centre d'Entraide de l'Oflag multiplie son zèle pour orienter la charité des officiers encore prisonniers, et réussit à merveille. Que faire de cet argent? l'expédier en France et l'utiliser au plus vite et au mieux. Sous la présidence du commandant Baticle, et avec le dévouement actif et généreux des Pérard, des Crouigneau, et de bien d'autres, les camarades parisiens rapatriés entreprirent, à l'aide d'une correspondance régulière avec le colonel Arnaud, de contrôler nos envois de fonds pour les prisonniers nécessiteux des Stalags. Leur œuvre? vérifier les détresses des familles de nos camarades pour y porter remède.

Grâce à l'abandon systématique et permanent d'une journée de solde par mois, les soucis, voire les angoisses de bien des camarades furent largement atténués dans des conditions de discrétion qui respectaient leur dignité.

Et l'auteur de l'article ajoute :

Ma qualité de trésorier de l'Amicale m'a amené à connaître le nom de certains camarades dont les familles furent aidées pendant trois ans par le Centre d'Entraide, et dont je n'avais jamais, comme tous ceux qui les côtoyaient quotidiennement, connu ni entrevu la véritable situation. Qu'est-ce à dire? sinon que cette assistance collective avait produit son effet d'apaisement bienfaisant à la fois pour celui qui en était le bénéficiaire et pour ceux qui partageaient sa vie (2).

Nos gardiens redoutaient beaucoup ces envois d'argent; n'était-ce point pour aider la Résistance Française (3)? Aussi les Allemands exigèrent-ils que la totalité des fonds fût envoyée par la mission Scapini. C'était nous

(1) C. E. A., n° 3, novembre 1945.

(2) C. E. A., n° 57, octobre 1953.

(3) C. E. A., n° 59, décembre 1953.

imposer de longs délais, de l'ordre de sept à huit mois; secours beaucoup trop tardifs, dans de telles conditions, pour être pleinement efficaces. Le Centre d'Entraide de l'Oflag tourna cette nouvelle difficulté. Glotin chargea son frère de Bordeaux de faire les avances nécessaires, 200 000 francs, pour lancer aussitôt les secours.

Devenus parrains de Stalags, des sommes beaucoup plus importantes furent nécessaires. La journée de solde abandonnée par les officiers chaque mois, comment l'expédier en France d'une manière rapide? Un certain nombre de prisonniers prièrent leurs familles d'envoyer immédiatement à M. Glotin, à Bordeaux, un mandat de 10 000 francs. Les prisonniers recevaient en contre-partie 500 RM qu'ils pouvaient, s'ils le désiraient, expédier ensuite à leur famille par l'intermédiaire des mandats sortis du camp.

Pourtant il fallait sauver la face!

Nous continuions à faire quelques envois symboliques par le canal de la mission Scapini, pour tromper nos gardiens; mais il est vraiment ahurissant de penser que nous avons transféré, d'une façon régulière, à peu près 8 000 marks par mois, pendant des mois, que nous collections au vu et au su de tout le monde 6 000 marks par prélèvement sur les soldes, et que jamais les Allemands ne se sont avisés que nos transferts par la mission Scapini étaient considérablement inférieurs à l'argent que nous encaissions, et surtout aux secours que nous demandions à notre correspondant de verser, et dont la liste était envoyée en clair, chaque mois (1).

Tous les mois, les hommes de confiance des Stalags filleuls et le secrétaire du Centre d'Entraide du camp envoyaient à notre correspondant les noms et adresses des bénéficiaires de secours, avec indication du montant à verser. Caisse approvisionnée par les avances des familles, tout marchait parfaitement. Un seul envoi n'a pas été payé, sur les quelques centaines qui ont été faits (2).

De l'Oflag partaient des lettres, adressées à M. Glotin, de Bordeaux, et fixant les sommes à virer. Il agissait comme un banquier, à qui son client donne ordre de payer à l'aide de son compte en banque.

Secourir les détresses matérielles les plus pressantes, c'est bien. Venir en aide aux misères morales, plus crucifiantes encore, c'est mieux. Tel fut le but qu'e se proposa le Centre d'Entraide de Paris. Goûters, réunions amicales, arbres de Noël, organisés par les femmes des officiers prisonniers pour les familles des ordonnances de la région parisienne; cadeaux aux enfants des hommes de troupe du camp; colis acheminés vers Genève après la libération de Paris, pour rassurer les familles inquiètes sur notre sort; transmission, à quatre reprises différentes, de nouvelles des prisonniers en « promenade » à travers l'Allemagne du Nord pendant les premiers mois de 1945; permanence où venaient se documenter les familles; visites à domicile pour reconforter et maintenir le moral, entre autres chez la femme d'un officier israéliite, rapatrié, puis emprisonné par les Allemands, et dont les deux enfants avaient pu être cachés en Bretagne par les soins de nos camarades parisiens; autant de démarches à son actif (3).

Quelle joie enfin, à partir d'avril 1945, pour les rapatriés de l'Oflag,

(1) C. E. A., n° 60, janvier 1954.

(2) C. E. A., n° 60, janvier 1954.

(3) C. E. A., n° 3, novembre 1945.

d'être les bénéficiaires d'une délicate organisation d'accueil par des équipes en gare, et de recevoir, d'anciens camarades d'exil, les premiers services dont ils avaient alors un urgent besoin!

Le Centre d'Entraide depuis la libération. — On pourrait croire que, le rapatriement terminé, et chacun rentré chez soi, le Centre d'Entraide aurait vécu. A quoi bon désormais? Et puis, serait-il possible de poursuivre l'œuvre si belle qui avait été accomplie?

Les premiers mois de notre existence libre, un Secrétariat, bénévole, fonctionna, rue Rouget-de-l'Isle, entreprenant démarche sur démarche pour retrouver nos camarades disparus au cours des étapes du retour. A juger par le nombre de lettres d'un abondant courrier, il répondait à une réelle nécessité. On comprend le geste de courtoisie de l'Amicale, nommant « prisonnier d'honneur » la Secrétaire dévouée qui ne ménagea ni son temps ni sa peine!

Est-ce sortir du sujet que de signaler en quelques mots la pérennité de cette œuvre de bienfaisance? Je ne le crois pas. De la générosité jaillie de l'Oflag II D-II B, la source, dix ans après notre retour en France, n'est point tarie. Au contraire, les dernières années marquent de nouveaux progrès. Pour les animateurs, c'est la plus belle, la plus encourageante des récompenses.

A l'Assemblée Générale de novembre 1945, la première après notre retour, Yves Alexandre, une des chevilles ouvrières du Centre d'Entraide au camp, présentait l'équipe nouvelle, fusion « entre le Centre d'Entraide du camp et celui de Paris ». Il nous demandait de la sanctionner par une décision officielle.

Vous vous souvenez peut-être, poursuivait-il, du règlement du Comité de Liquidation du Centre d'Entraide du camp qui avait été affiché à l'Oflag. Il prévoyait que « le solde disponible en caisse à la libération serait versé à la Croix Rouge Française, ou à une ou plusieurs œuvres sociales d'intérêt général, présentant un caractère similaire à celui du Centre d'Entraide et que désignerait le Comité ». Quel organisme mieux que l'Amicale pourrait avoir un caractère similaire à celui du Centre d'Entraide, puisqu'elle en est en quelque sorte le prolongement? C'est pourquoi le Comité de Liquidation, le 28 juin 1945, a décidé de verser le solde à notre Amicale (1).

Depuis cette séance mémorable, les années ont passé; les Journées de l'Oflag se sont succédées. Toutes ont permis de constater que l'œuvre bienfaisante du Centre d'Entraide se poursuivait. Le 27 février 1955, le Secrétaire de l'Amicale, Glotin, devait nous révéler la situation actuelle des gestes de bienfaisance. Son rapport moral fut des plus éloquents. Grâce aux dons de toutes sortes des anciens prisonniers de l'Oflag, à leurs cotisations annuelles, et aux tombolas qu'ils organisent, dix ans après le retour en France, dans le bilan financier de la dernière année, secours et prêts d'honneur représentent, pour 1954, 1 242 385 francs (2).

Le chiffre est assez éloquent par lui-même. L'œuvre du Centre d'Entraide est bien vivante. La charité, exercée par les anciens de l'Oflag au sein d'une Amicale florissante, se perpétue.

(1) C. E. A., n° 4, janvier 1946.

(2) C. E. A., n° 72, mars 1955.

CHAPITRE CINQUIÈME

LA VIE RELIGIEUSE

Préfaçant le livre : « Une paroisse derrière les barbelés », S. Em. le Cardinal Suhard, écrivait :

Il fallait que de ces pensées on recueillît l'écho : témoignage d'âmes généreuses qui ont dominé l'âpre amertume de l'épreuve pour avoir su la comprendre et en tirer parti... Il fallait que l'histoire de cette paroisse fût écrite. Il le fallait parce que cette histoire est en grande partie l'histoire de tous les Oflags et de quelques Stalags favorisés. Il le fallait pour les prisonniers et pour tous les autres (1).

Toutes les âmes réussirent-elles à dominer « l'âpre amertume de l'épreuve » ? Même si nos constatations étaient douloureuses, elles ne peuvent rester sous silence. Par delà les aspects matériels, intellectuels et artistiques, politiques, économiques et sociaux de la captivité, vient s'inscrire le problème de la vie religieuse; il ne saurait être oublié (2).

On le peut d'autant moins que certains ont ironisé sur le sujet, laissant à entendre que rien de sérieux ni de profond n'avait existé. Déjà, dans une série d'articles publiés par « Je suis partout » au cours de l'année 1943, et relatant des événements sur l'Armistice de 1940 et les mois qui suivirent, Robert Brasillach tournait en ridicule les occupations spirituelles des prisonniers. Au cours de la description de ce que le journaliste appelle des « vacances en uniforme », voulant présenter à ses lecteurs les passe-temps favoris des prisonniers, Brasillach décrit le théâtre, les livres, les jeux. Il y ajoute un passage sur la religion dans son camp :

On écrira sans doute beaucoup, plus tard, sur la religion dans les camps de prisonniers, et des choses que je devine fausses... L'église, il faut le dire, ne désemplit pas. Quand l'homme est seul, et malheureux, il pense à Dieu... Dans l'ensemble, je ne connais guère que le music-hall et la théologie catholique pour avoir servi, en juillet, à éloigner les hommes de leur état de captifs (3).

C'est traiter un problème sérieux sur le mode badin. A nous de vérifier si l'église ne désemplit pas, de connaître le niveau de la culture chrétienne des paroissiens. N'y faut-il voir qu'un passe-temps, pour beaucoup peu profitable, une manière élégante, autour d'une tasse de thé, d'éloigner les hommes de leur état de captifs ?

(1) André BONDUELLE et René VIELLIARD, Paris, Spes, 1943.

(2) Comme je l'ai signalé à la page 10, la thèse secondaire est venue compléter ce chapitre, spécialement en son dernier paragraphe, qui traite de la pratique religieuse et de la vitalité chrétienne (p. 651 à 717).

(3) 13^e année, n^o 620, vendredi 25 juin 1943.

Francis Ambrière est beaucoup plus respectueux et plus près de la vérité quand il écrit :

Personne, dans le dépouillement absolu où nous étions, n'a pu vivre la captivité sans s'appuyer d'instinct sur une valeur qui correspondît à son tempérament profond. Les mystiques avaient Dieu ou l'ont retrouvé. Les spéculatifs ont eu les ressources de la méditation; les rêveurs, les consolations de la lecture. Les paysans ont eu l'amour de la terre... (1).

Nous cernons davantage le problème qui nous occupe. Le tout est de savoir si les « mystiques » seuls participèrent; spéculatifs, rêveurs, paysans, en étaient-ils exclus, pour évoquer les catégories citées par Ambrière à titre d'exemple? Je ne le crois pas. Les uns furent plus marqués que les autres par la vie religieuse de leur captivité. Dans la majorité des cas, pour ce qui concerne l'expérience de mon Oflag, les prisonniers eurent à compter avec cet élément important de leur vie de captifs. La façade ayant croulé, et avec elle tout ce qui compose souvent les activités essentielles de la vie mondaine, l'aspect spirituel reprit tout à coup le dessus. Ainsi s'en ouvre Roger de Lafforest :

Dans un Oflag, une société nouvelle se construit, une forme neuve de civilisation s'élabore dans ce petit monde fermé. Certes, on constate d'abord que les préjugés qui font la force des classes dirigeantes depuis des siècles reprennent leur royauté. Mais une nouvelle hiérarchie des valeurs s'impose peu à peu. Dégagé de tout souci matériel immédiat, débarrassé de l'obsession du gagne-pain, libéré des obligations du monde, chacun retrouve la vraie pente de son âme et la primauté du spirituel s'affirme, l'étude désintéressée est reconnue comme seule valable. C'est donc la qualité de ses habitants qui fait de l'Oflag l'un des lieux les plus étranges où l'on puisse vivre. Cette qualité, qui n'était autrefois que professionnelle ou sociale, s'épure de toute contingence jusqu'à devenir une simple valeur spirituelle. Dans cette espèce de monastère réservé à l'élite, une nouvelle et étrange condition humaine se définit (2).

Contingences disparues? valeur spirituelle épurée? « monastère » réservé à l'élite? Il n'est pas permis d'accepter ces affirmations à la lettre, mais bien sous bénéfice d'inventaire. Quoi qu'il en soit, nous pouvons mesurer l'importance du problème religieux dans notre vie de prisonniers, à la lecture des lettres publiées par un aumônier de l'Oflag, quelques mois après son retour en France. Le R. P. des Places écrit :

En dehors de tout esprit polémique, une place était réservée à deux conférences religieuses par semaine. En juillet et août, un professeur du Grand Séminaire de Chambéry, le capitaine Garrone, a fait ainsi dix leçons sur le dogme chrétien. A partir de septembre, nous nous sommes arrêtés à la formule suivante : une conférence d'histoire de l'Église au milieu de la semaine, une autre conférence le dimanche : soit sur la liturgie, soit sur une œuvre catholique. La collaboration entre l'aumônerie et la direction des conférences a favorisé la vie spirituelle du camp. Celle-ci s'alimentait surtout aux messes matinales qui se célébraient à l'arrière-cantine (il est ici question du bloc III), jusqu'à près de cinquante le dimanche et les jours de fête; trente au moins chaque matin, et qui ont toujours compté, au fort de l'hiver, une centaine de communions. Dès la fin de juillet, nous avons récité en commun

(1) F. AMBRIÈRE : *Les grandes Vacances*, pp. 192-193.

(2) *Vrai*, n° 8, 15 avril 1942, p. 3.

la prière du soir. Il s'est donné, de juillet à septembre, plusieurs retraites. Le P. Sortais a donné plusieurs causeries sur la liturgie des morts et des mourants, une très belle retraite de Noël et une messe pontificale; tous ceux qui l'ont connu regardaient sa présence comme une bénédiction pour le camp. Du 15 au 24 septembre, neuvaine pour les prisonniers. Il faut avoir vécu dans cette atmosphère pour en concevoir la ferveur (1).

Sans doute, le P. des Places, rapatrié en janvier 1941 avec les aumôniers militaires, ne fut à même d'apprécier que les débuts de notre captivité. Il reste intéressant d'apprendre d'un témoin l'impression recueillie au cours de ces premiers mois.

Journalistes, romanciers, chroniqueurs et conférenciers, ont tous abordé, sous un angle ou sous un autre, le problème qu'il nous reste à traiter : la vie religieuse. Afin d'ordonner cet ensemble, nous verrons successivement le cadre de la paroisse, sa direction, sa vie, sa structure sociale, ses relations avec l'extérieur; enfin, m'inspirant des études actuelles de sociologie religieuse, je présenterai la pratique religieuse et la vitalité chrétienne de l'Oflag II D-II B.

I. — LE CADRE DE LA PAROISSE

Avant d'observer les paroissiens à l'œuvre, situons la paroisse. Justifier le mot paroisse, présenter l'organisation des paroisses de Gross-Born, décrire les différents lieux de culte, camper enfin l'unique paroisse d'Arnswalde, nous permettra d'y suivre plus facilement les paroissiens.

JUSTIFICATION DU MOT « PAROISSE »

Ce mot « paroisse » m'a valu d'être pris à partie par plusieurs correspondants. L'un d'entre eux m'écrit :

Vous ne pouvez pas parler de paroisse, car aucune autorité religieuse ne nous avait érigés en paroisse, ni de vie religieuse hiérarchisée, car nos évêques n'étaient pas en relation avec leur clergé. Notre juridiction n'était que la juridiction exceptionnelle de guerre (2).

Et un autre :

Saint-Pierre-aux-Liens (c'est en effet sous ce vocable que nous avons l'habitude de désigner, d'abord la paroisse du bloc III de Gross-Born, puis l'unique paroisse du camp d'Arnswalde), Saint-Pierre-aux-Liens ne constituait pas une paroisse au sens canonique du mot. Je crois que cela avait des conséquences pratiques; notamment aucun prêtre n'avait à proprement parler autorité sur ses confrères; l'unité de l'action religieuse ne s'en est-elle pas parfois ressentie? Il me semble que notre camp était plus à l'image d'un diocèse sans évêque que d'une paroisse. La vie

(1) *Figaro*, 25 juin 1941, page 4 : La vie intellectuelle et spirituelle à l'Oflag II D.

(2) Laurent TALEs.

paroissiale y était certes réelle, mais les aumôneries de mouvements à structures extra-paroissiales existaient aussi, ainsi que les différentes écoles spirituelles dont certaines étaient peut-être un peu des chapelles (1).

Je ne suis pas d'accord avec mes correspondants sur tous les points. Sans nul doute, pendant les premiers mois, il y eut un certain flottement. En France d'ailleurs, l'organisation de ces nouveaux centres de chrétienté n'était pas au point. Mais au bout de quelque temps, les services de l'Aumônerie Générale des Prisonniers de Guerre ayant été confiés à l'abbé Rhodain, un lien réel nous rattachait à l'Église de France, par l'intermédiaire de cette Aumônerie Générale des Prisonniers, sous l'égide de l'Archevêché de Paris.

Quant à la hiérarchie ecclésiastique au camp, elle existait. A la suite de difficultés, survenues peut-être, en certains camps, entre différents membres du clergé, j'ai lu de mes yeux une lettre de l'abbé Rodhain à notre aumônier, l'abbé Dupaquier. Le destinataire avait cru bon de me la communiquer, parce que la teneur de cette lettre l'ennuyait beaucoup. Il y était déclaré que l'abbé Dupaquier était le curé de l'Oflag et que les autres ecclésiastiques, quels que fussent leurs titres, devaient se considérer comme dépendants de lui. Formule générale qui avait, paraît-il, été adressée en même temps dans tous les camps pour y désigner des responsables. Aucun heurt n'ayant jamais existé à l'Oflag, comme aucune lutte de préséance, l'aumônier Dupaquier se contenta de garder cette lettre pour lui et s'interdit d'en faire connaître la teneur à ses confrères. Je cite ce fait pour certifier que nous étions, dans les rangs du clergé, hiérarchiquement rassemblés. Un prêtre avait à proprement parler autorité sur ses confrères. Au reste, cette primauté de l'aumônier fut toujours fraternellement reconnue par tous les autres prêtres du camp; et cela dispensa le curé de notre paroisse de faire valoir ses droits. Plus tard, lorsque des pouvoirs seront accordés à certains prêtres nommément désignés pour l'administration du sacrement de confirmation, ce sera l'aumônier Dupaquier qui bénéficiera de cette faveur; et le fait paraîtra normal.

En outre, nous nous sommes toujours considérés comme rattachés à l'Église de France et non pas à celle d'Allemagne. Sans doute, pendant les premiers mois, du matériel liturgique nous fut prêté par l'Ordinaire du lieu « Conradus, Gnesmensis et Posnaniensis ». Nous reçûmes de lui des bréviaires (certains dataient d'avant la réforme de Pie X), des missels, des pierres d'autel, etc. (2). Ces liens fragiles ne suffirent point à nous convaincre de notre rattachement au diocèse que cet évêque gouvernait.

Préfaçant « Une paroisse derrière les barbelés », le cardinal Suhard ne s'exprime pas autrement que moi.

L'Oflag VI A, écrit-il, c'est une paroisse! une paroisse que nos prisonniers, d'instinct, ont formée : la Paroisse derrière les barbelés! Ce titre dit ce que, pour beaucoup, fut la vie religieuse du camp; quelque chose de familial et de familial comme l'église où leur vie spirituelle naquit autrefois et grandit, avant peut-être

(1) Marcel JUSTIER.

(2) N. P. C., 30 octobre 1940.

de s'étioier dans l'oubli des jours trop faciles; quelque chose de la France aussi, en terre de captivité, quelque chose de la France vivant son catholicisme tel que l'ont inscrit sur son sol ses clochers... (1).

On y relève l'expression de l'aspect familial de la vie religieuse, et, plus encore, l'aspect français, un coin de France en terre étrangère, confirmation de ce que nous avons déjà constaté : jamais les prisonniers n'ont estimé qu'ils dépendaient de la hiérarchie catholique allemande ni de l'Ordinaire du lieu où se trouvait implanté leur camp. Pourquoi nous montrer, dans le choix du vocable, plus rigoristes qu'un Prince de l'Église?

Selon l'interprétation historique traditionnelle, la paroisse, c'est le centre de la vie religieuse sur le territoire de notre camp. Assemblée locale, régie par une autorité, l'aumônier du camp, constituée de fidèles de toute origine, réunis par le lien même de leur christianisme, ayant un but commun et identique : assistance aux prédications et aux conférences, participation aux prières collectives, au Sacrifice de la Messe, aux offices liturgiques; telle nous apparaît bien notre « paroisse » de captivité. C'est par soumission bénévole que les membres du clergé de l'Oflag reconnurent comme chef, au début, le R. P. des Places, s. j. Les blocs étaient alors séparés les uns des autres et les liens qui unissaient les différentes équipes sacerdotales demeuraient assez lâches. Dans la suite, de France même, un nom fut imposé, mis en avant : il était déjà reconnu de tous les prisonniers.

Selon le Droit Canon, la paroisse est un « territoire » (2), géographiquement déterminé. Cette paroisse doit posséder son église propre, sa population fixe et son recteur particulier. Ainsi en était-il au camp. Groupement religieux, sur un territoire administrativement déterminé, d'une assemblée chrétienne constituée, avec un chef et un lieu de culte, parfois même plusieurs annexes. Régulièrement, la paroisse est une cellule d'un diocèse. Puisque nous ne dépendions pas d'un diocèse allemand, force était que nous soyons rattachés à l'Église de France; ce fut réalisé par l'Aumônerie Générale des Prisonniers de Guerre.

Une paroisse a sa vie propre, indépendante, complète, non point séparée pour autant de celle des autres paroisses, toutes celles constituées par les multiples camps de prisonniers, moins encore détachée de l'Église Universelle.

Une paroisse, c'est un tout vivant, organique; ce tout n'a de vie que tant qu'il s'alimente aux sources du grand organisme dont il fait partie intégrante. En fait, nous nous sommes toujours considérés comme rattachés à l'abbé Rodhain et si l'annonce d'une visite de notre camp par l'aumônier général nous a toujours semblé un mythe, toujours aussi nous avons maintenu avec lui le contact de relations épistolaires fréquentes. Au cours d'une inspection de l'Oflag par un délégué Scapini, nous apprîmes en effet, parmi d'autres révélations aussi sensationnelles, que l'abbé Rodhain espérait obtenir l'autorisation de visiter les camps d'Allemagne (3). Si cette visite n'eut jamais lieu chez nous, du moins le contact existait avec Paris et c'est

(1) « Une Paroisse derrière les barbelés » : Préface du cardinal SUHARD.

(2) Canon 216, paragraphe 1.

(3) N. P. C., 22 avril 1942.

l'abbé Rodhain qui nous transmettait les pouvoirs ou les permissions obtenues du Souverain Pontife. Ce soutien matériel et moral de l'Aumônerie Générale des Prisonniers de Guerre fut pour nous particulièrement précieux.

Paroisse exceptionnelle et, par certains aspects, anormale? Sans aucun doute. Et si le titre n'est pas valable au strict point de vue juridique et canonique, il reste du moins fort commode. Historiquement, et c'est le but unique de ce travail, les prisonniers de l'Oflag II D-II B ont toujours considéré l'union des prêtres et des fidèles du camp comme formant un tout vivant; ils ont toujours parlé de leur paroisse, et assez vite le vocable de Saint-Pierre-aux-Liens rallia leurs suffrages. Malgré les réserves légitimes que peuvent présenter des canonistes érudits, nous continuerons donc, avec le cardinal Suhard, à croire à l'existence de notre paroisse de captifs et, dans les pages qui vont suivre, nous désignerons la cellule religieuse de notre camp sous le titre de « Paroisse Saint-Pierre-aux-Liens ».

ORGANISATION DES PAROISSES DE GROSS-BORN

A peine étions-nous arrivés au camp que les aumôniers militaires, les prêtres combattants, les paroissiens, se préoccupèrent du problème religieux. Très vite, des embryons de cérémonies liturgiques prirent naissance. Peu à peu, des paroisses se fondèrent : difficiles démarches pour obtenir, dans notre entassement initial, l'emplacement de sanctuaires, les autorisations allemandes pour les manifestations du culte public, la permission de célébrer des messes quotidiennes. Ce dernier point surtout rencontra des obstacles : les premières célébrations en reçurent un caractère assez clandestin; les assistants étaient alors des plus rares; impossible aussi de célébrer chaque matin pour les prêtres, le clergé se trouvant trop nombreux et le matériel liturgique fort déficient.

Peu à peu, les tâches se répartirent; il y eut bientôt des « curés » de blocs avec leurs « vicaires »; les prédications furent lancées, des volontaires choisissant leurs sujets; le dimanche, des messes officielles furent célébrées en plein air. La vie religieuse était née.

Bien des camarades conservent un souvenir vivace de ces toutes premières messes matinales, des premiers cercles d'études, des premières chorales paroissiales où les œuvres étaient reconstituées de mémoire. Le clergé du camp était encore mal connu; chaque jour, les officiants changeaient, qui récitaient la prière entre deux baraques ou proposaient à leurs compagnons d'exil les thèmes de méditations d'une poignante actualité : le deuil récent de la France, l'absence des nouvelles de nos familles, l'espérance chrétienne menacée et aussi l'apprentissage à ses débuts d'une vie sans joie.

Un an plus tard, les paroisses seront solidement fondées; elles auront leurs chapelles, avec la Présence Réelle; elles posséderont leur hiérarchie, leurs offices, leurs traditions; elles seront le milieu spirituel où les chrétiens du camp viendront réagir devant l'épreuve, où la Grâce poursuivra l'œuvre entreprise par la bonne volonté des prisonniers; et, dans leur dénuement parfois sordide, elles seront déjà riches d'un christianisme recouvré à la faveur de la souffrance. De leur sort, les catholiques feront un sacrifice

accepté, offert pour leurs familles et leur Patrie, en union avec le Sacrifice qui se renouvelle chaque matin sur leurs autels.

Cette organisation progressive, tentons de la revivre en parcourant les différents blocs isolés, afin d'y voir naître et vivre les paroisses du camp de Gross-Born.

Au bloc I-IV. — La toute première messe fut célébrée dans le Kohlen-schuppe. Un dessus de caisse, posé sur une chèvre à scier du bois, servit d'autel. Le tout se déroulait dans une vraie misère de charbonnier (1). Il y avait de nombreux prêtres officiers au bloc I, mais pas un seul aumônier militaire. Seul, l'abbé Chaver, d'Hazebrouck, tout jeune prêtre, homme de troupe, arborait une croix d'aumônier. L'était-il officiellement? Après quelques semaines, beaucoup partent au camp de pierre et, en prévision de l'hiver, le bloc IV revient dans des baraques, sous les pins, à l'ouest du bloc I. Trois aumôniers officiels sont présents jusqu'à leur rapatriement avec les sanitaires en janvier 1941. C'étaient les abbés Becq, de Châlons-sur-Marne; Huet, professeur au Havre; et Mauroy, curé de Courbevoie. La plupart des prêtres furent retirés alors et groupés à Lübeck. Pendant une année, à peu près, le curé du bloc I-IV devint l'abbé Marduel, de Lyon, et son auxiliaire, l'abbé Bruneau, de Nancy. Fin août 1941, l'abbé Marduel est rapatrié comme malade; l'abbé Bruneau devient curé du bloc; il obtient de l'aumônier Dupaquier, demeuré prisonnier volontaire après le rapatriement des sanitaires, et « curé » du camp, l'aide de l'abbé Villacroux, de Pontcroix (Finistère). C'est ensemble qu'ils assurent le service paroissial des blocs I-IV reconstitués, jusqu'au départ pour le camp d'Arnsvalde.

Deux mois après l'arrivée au camp, chaque jour, le bloc I-IV, grâce à deux autels portatifs, assure la célébration de huit ou neuf messes. Dans un document daté du 13 août 1940, et adressé par l'abbé Bruneau à un confrère du bloc voisin, on signale une neuvaine préparatoire à l'Assomption, la récitation quotidienne de la « prière de la captivité », rédigée par le bloc II. Plus tard, chaque dimanche, des Vêpres seront chantées au bloc I-IV pour tout le camp et chaque vendredi soir s'y déroulera l'exercice du Chemin de la Croix, tradition inaugurée par le curé de Courbevoie et fidèlement maintenue par ses successeurs.

Un des plus graves problèmes de ces débuts paroissiaux fut celui de la documentation. Au cours du mois de juillet 1940, l'abbé Bruneau, dans une note manuscrite, informait les amateurs qu'il tenait à leur disposition un certain nombre de livres, chose particulièrement précieuse à cette date. On y relève, en dehors de quelques livres profanes : deux saisons du Bréviaire Romain (printemps et été), un Missel, un abrégé du Rituel, un manuel du chrétien et un certain nombre d'ouvrages d'Écriture Sainte ou de spiritualité. Ces renseignements, que je tiens de l'abbé Bruneau lui-même, s'achèvent par cette phrase :

J'avais volé (?) ces livres au Petit Séminaire de Wavre (Belgique) pour que nous ne périssions pas d'ennui. Ils ont fait bien des heureux dans l'été 1940.

(1) Albert BRUNEAU.

Au bloc II. — La mise en route de la paroisse est sensiblement la même. Les premiers soirs d'exil, quelques routiers et quelques prêtres exécutent des chants scouts. Une prière du soir attire des curieux et des chrétiens. Au bout de quelques jours, les prêtres sont recensés. Il y a quelques chapelles portatives : un tour de messes s'établit; on y passe tous les dix jours, puis tous les huit jours, puis une ou deux fois la semaine, quand, par le cantinier, on a pu se procurer le ravitaillement en hosties et vin de messe, vers août-septembre 1940. Les premières grand-messes se disent en plein air, sur quatre ou cinq tables formant estrade. Peu à peu s'organise une prière du soir, avec causerie, autour des aumôniers en soutane, R. P. Sortais et abbé Bréhard. Au bout de quelques mois, une baraque est affectée au culte; on y fait un autel. On fabrique des objets de mobilier liturgique; toute une chambre travaille à la fabrication des chaînes d'encensoir, des fûts de chandeliers; on s'intéresse aux enluminures des canons d'autel, etc. Par la cantine, on obtient blanchissage et repassage d'aubes et linges d'autel. La grande salle de théâtre de la cantine devient vite le lieu des messes chantées du dimanche et des fêtes. Sur la scène, un autel fait de bancs est dressé face au peuple, drapé dans de lourdes tentures de velours rouge et bleu. C'est là que, pour Noël 1940, le R. P. Sortais chantera une messe pontificale : mître, crosse, bougeoir, tout a été fabriqué par des artisans du camp. Vers octobre 1940, des ornements, missels et calices proviennent de l'évêché de Berlin. Plus tard, on passera commande à Lyon. Déjà, la prière quotidienne du soir attire de nombreux fidèles et des incroyants aussi, grâce à la parole du P. Sortais. Un incroyant suit fidèlement avec émotion ces prières et les messes du dimanche pendant tout le séjour du R. P. Sortais. Des manifestations extraliturgiques ont lieu sur la scène de la cantine : Jeu marial des Routiers, le 15 août, para-liturgie de la Passion, en attendant le théâtre chrétien : Noël sur la place ou la Compassion de Notre-Dame.

On célèbre des messes du souvenir ou de dévotion provinciale (saint Nicolas des Lorrains, saint Yves et sainte Anne des Bretons). Des protestants chantent pour le 11 novembre, à la messe, dans la chorale. La baraque-chapelle continue son rôle pour les messes quotidiennes, les prières et les confessions. On l'orne; avec l'aide et les fournitures des décorateurs du théâtre, on la peint. Chaque soir, pendant une heure, on y dépose le Saint Sacrement que des adorateurs viennent visiter. Chaque prêtre, dans la journée, est chargé de la garde de la précieuse réserve jusqu'à ce qu'une petite chambre affectée aux aumôniers permette d'en faire à la fois un presbytère et un oratoire (1).

Au bloc III. — La situation de la paroisse n'est pas différente. Dès les premiers jours, l'arrière-cantine est destinée à recueillir les fidèles pour les messes quotidiennes. Les offices dominicaux, après avoir connu la célébration de plein air, se dérouleront dans la salle des conférences, laissée à la disposition du culte catholique, à certaines heures, les dimanches et les jours de fête. L'aumônier qui remplit les fonctions de « curé » de notre

(1) Abbé VILLACROUX.

paroisse appartient, par le hasard des affectations d'arrivée, au bloc III. Ce bloc possédera de ce fait une petite chambre assez vite attribuée à l'aumônerie du camp, tour à tour la 10/4 et la 18/7. Comme dans les autres blocs, une vie liturgique s'organise : messes matinales, prières du soir, saluts du Saint Sacrement, sans omettre les offices majeurs du dimanche et des fêtes.

DIFFÉRENTS LIEUX DE CULTE

Peu à peu, des perfectionnements furent apportés par les prisonniers à l'organisation de leurs lieux de culte. L'entassement du camp nous interdisait, à Gross-Born, la possession permanente de locaux importants, au cours des premiers mois. Du moins nous fut-il possible, en chacun des blocs, d'organiser des lieux de culte temporaires, voire de petits oratoires. En 1941, des améliorations importantes transformèrent ces chapelles de fortune.

Celles du bloc IV furent les plus notables. La baraque B fut définitivement affectée à la chapelle. A l'occasion de la Semaine Sainte 1941, les artistes du camp ayant exercé leurs talents pour embellir les lieux de culte, le lieutenant Subileau construisit un autel à la fois robuste et gracieux : deux gros piliers cylindriques encadrent un bas-relief de Lesueur, d'inspiration jociste; au premier plan, un homme, nouveau Simon, chemine courbé et c'est, en filigrane, prolongeant la ligne du dos, le bois de la Croix et le Christ; à l'horizon, se répétant à l'infini, les silhouettes de ses frères pareillement chargés (1). Ce motif du Christ aidant l'ouvrier à porter sa croix, fut longuement examiné par la censure allemande et finalement jugé par ces messieurs offensant pour la dignité humaine. L'autel fut donc « censuré ».

C'est alors qu'un architecte du bloc, Crouzillard, conçut un projet dont la hardiesse devait le disputer à la réussite. Dans une crypte romano-ogivale, il édifia un très beau maître-autel, sobre, avec des chandeliers trapus, un tabernacle plat sculpté par le lieutenant Pierre : un des panneaux portait l'anagramme du Christ, un autre le mot PAX, les deux derniers un brin d'olivier symbolisant la Paix Victorieuse et une branche de chêne : *Da robur*.

Derrière le prêtre, qui célébrait face au peuple, un vitrail en couleurs, « la marche à l'Étoile », reproduisait la verrière des Rois Mages de Chartres. La transparence du vitrail était obtenue par un éclairage électrique. A gauche, au-dessus de la porte de la sacristie, une statuette de Notre-Dame de l'Espérance, statuette en « papier mâché », modelée par Fitz, camarade israélite et pour la réalisation de laquelle « tout une livraison du fameux « Trait d'Union » s'était pieusement transformée (2) ». A droite, derrière deux baies décorées de grilles en carton simulant le fer forgé se tenait la schola, animée par des camarades du camp. Enfin, quatorze stations dessinées figuraient le Chemin de la Croix sur les parois de la baraque.

Le vitrail avait été fabriqué, avec une patience admirable, à l'aide

(1) E. L. S., n° 3, 1^{er} mai 1941.

(2) Abbé BRUNEAU.

de papier cellophane reçu dans les colis. A l'occasion de la bénédiction de la chapelle par l'abbé Bruneau, le curé du bloc I-IV affirmait à Crouzillard que, tout comme les bâtisseurs de cathédrales, il « aurait le droit de se faire ensevelir sous l'autel (1) ».

« Écrit sur le Sable » se devait de saluer la construction de cette étonnante chapelle :

Ainsi exilés sur cette dune, les petits-fils des bâtisseurs des XII^e et XIII^e siècles retrouvent les qualités de leurs ancêtres, les bâtisseurs du Moyen Age. Dans une matière moins noble, bois et carton, artistes et artisans sont bien près d'avoir réalisé eux aussi leur chef-d'œuvre. Marichal n'a-t-il pas écrit, en imitant Péguy : « Ces Français, dit Dieu, s'ils restent cinq ans en Poméranie, ils y bâtiront des cathédrales ! » En tout cas, la crypte est faite (2).

Cette chapelle Notre-Dame de l'Espérance sera léguée intacte aux Polonais qui nous remplacèrent à Gross-Born au mois de mai 1942 et qui la baptisèrent aussitôt « la cathédrale » (3). C'est là que se déroulèrent les offices du bloc I-IV sous la conduite de l'abbé Bruneau, jusqu'à notre départ pour Arnswalde.

Au bloc II, la grande cantine, salle de spectacles, continue d'offrir au déroulement des fastes liturgiques le cadre grandiose d'une scène de théâtre. Peut-être y perd-on parfois en intimité mystique ce qu'on y gagne en majestueuse grandeur. Pourtant, en certaines circonstances, notamment à l'occasion de l'office pontifical célébré par le R. P. Sortais, à la Noël 1940, l'assistance nombreuse est unanimement recueillie. La transition s'est faite, d'une manière insensible, par le truchement d'une veillée, de l'atmosphère joyeuse et profane au mystère de la Nativité. Et les participants de ce drame prient de tout leur cœur.

Comme le bloc I-IV, le bloc III est d'abord assez défavorisé. L'arrière-cantine continue de rassembler, chaque matin, les prêtres et les fidèles, nombreux aux messes quotidiennes. Mais la place y est comptée. Et, malgré la succession des assistants aux différentes séries, dès que l'on parle d'une messe de groupe, l'entassement devient inquiétant. Heureusement, au mois de novembre 1941, le lieutenant Despature obtient des Allemands, par l'intermédiaire du P. C. français, l'agrandissement de cette salle qui se transforme, les messes une fois célébrées, en lieu de travail pour la journée. La pièce comportera désormais, non plus deux mais trois travées, par déplacement d'une cloison de planches. Notre chapelle de semaine y gagne (4).

La salle des conférences, qui nous accueille pour les prières et les saluts du soir comme pour les offices des dimanches et fêtes, ne pouvait être aménagée de façon permanente en lieu de culte, puisque la paroisse et l'Université s'y remplaçaient. Du moins, le modeste autel des premiers mois, une simple table, fut-il abandonné pour un autre plus décent, à l'occasion des Rameaux 1941. Deux camarades, Vanpouille et Tominot, conçurent

(1) G. IMBERT.

(2) E. L. S., n° 11, 25 septembre 1941.

(3) Abbé BRUNEAU.

(4) N. P. C., 13 novembre 1941.

une table aux lignes dépouillées, surmontée d'un tryptique de Lanoux évoquant la captivité de saint Pierre : saint Pierre fait prisonnier, saint Pierre en prison, saint Pierre libéré (1). Le vocable de Saint-Pierre-aux-Liens qui désignait déjà depuis plusieurs mois, dans le langage courant, la paroisse du bloc III, finit par prévaloir. Un harmonium, acheté de nos deniers, complétait le mobilier liturgique.

Enfin, pour favoriser la dévotion à la Présence Réelle, l'aumônier Dupaquier obtint du colonel Vendeur, qu'une petite chambre fût affectée à l'Aumônerie Catholique et transformée en Oratoire, la 18/4. Au moment même où cette attribution était effectuée, un tunnel était en cours sous la baraque et le puits de descente presque sous cette chambre (2). Quelques jours après, l'Oratoire installé était mis à la disposition des fidèles (3) et l'hiver se faisant déjà sentir, un poêle y fut monté (4).

LA PAROISSE UNIQUE D'ARNSWALDE

A Gross-Born, les services pour nos défunts, à l'occasion de deuils au camp, nous rassemblaient tous dans la chapelle la plus vaste, la spacieuse cantine du bloc II. En mai 1942, nous partons pour Arnswalde. A notre arrivée, au cours d'une première réunion des prêtres du camp, il fut décidé, pour un ministère plus efficace, de rassembler les fidèles et de ne plus former qu'une seule paroisse. Une très belle et très grande salle de gymnastique, la Turnhalle, avait été dotée par nos prédécesseurs les Polonais, d'un autel au style parfaitement médiocre (5). Par ordre des Allemands, les offices se dérouleraient là, dimanches et fêtes d'abord, puis messes matinales. Les artistes du camp y dressèrent bientôt un magnifique autel-table, beaucoup plus dans le goût français; il devait être le centre de nos fastes liturgiques jusqu'au 29 janvier 1945. Des tables pliantes, des plateaux et des tréteaux démontables permettaient la célébration des messes matinales, en semaine. Nous trouvâmes également, à notre arrivée, un harmonium de salon, aux sonorités chaudes et veloutées, mais trop faible pour s'imposer dans une salle aussi vaste. Quelques essais nous convainquirent vite; l'instrument s'avérait incapable de dominer la foule, d'empêcher les voix de fléchir, spécialement au cœur de l'hiver. Les exécutions se firent à peu près toujours à capella. Quand le froid de l'hiver devint trop rigoureux, l'aumônier obtint que les messes matinales fussent célébrées dans une des salles servant de réfectoire. Il y eut donc désormais, pour les messes de semaine, une chapelle d'été et une chapelle d'hiver. Les exercices du soir avaient toujours lieu dans le gymnase, comme les offices du dimanche et des fêtes. Les malades avaient une messe célébrée le dimanche au bloc III, celui de l'infirmerie, sur un solarium.

(1) E. I. S., n° 3, 1^{er} mai 1941.

(2) N. P. C., 23 septembre 1941.

(3) N. P. C., 28 septembre 1941.

(4) N. P. C., 11 octobre 1941.

(5) N. P. C., 17 mai 1942.

Enfin, l'Oratoire de Gross-Born avait été trop précieux et trop visité pour songer à en abandonner l'idée. Après des démarches laborieuses de l'aumônier, une pièce mansardée, dans les combles du bloc I, fut transformée en Oratoire. Le Saint Sacrement y était déposé toute la journée. La nuit, les custodes-ciboires en étaient retirées par crainte de fouilles effectuées par les rondes allemandes. La Sainte Réserve était alors déposée dans le placard d'une armoire de l'aumônerie, au bloc I. Le placard avait été intérieurement tendu de blanc. Une affiche, fixée sur sa porte, informait les Allemands, tentés par ce mystérieux réduit, que seul un prêtre catholique pouvait retirer les hosties qui y reposaient.

Le dimanche, les protestants célébraient leur culte dans l'Oratoire du bloc I. Le Saint Sacrement était alors transporté, soit à la grande chapelle où se déroulaient les offices, soit au reposoir de l'aumônerie aménagé pour la nuit. Chaque matin, dès l'ouverture des blocs, les custodes-ciboires étaient transférées jusque dans la chapelle et déposées, une à chaque autel, pour les communions.

II. — LA DIRECTION DE LA PAROISSE

Impossible de retracer la vie d'une paroisse sans en présenter les responsables : le curé et ses auxiliaires, prêtres, séminaristes, vocations tardives.

LE « CURÉ »

Nous avons éprouvé le besoin d'un curé, ayant le soin de cette portion du troupeau, muni de pouvoirs délégués de Paris et les exerçant sous l'autorité de l'Aumônerie Générale, comme un curé sous l'autorité de son évêque.

Pendant les premiers mois de la captivité, la mise en route de cette responsabilité curiale fut délicate. Non pas qu'il y eût, dans le clergé du camp, des velléités de résistance à une autorité ; mais les Allemands avaient scindé le camp en trois parties, isolées les unes des autres par des barbelés. Les communications d'un bloc à l'autre étaient rares, malaisées. A cette époque où, en dehors de nombreux prêtres-combattants, l'Oflag comptait douze aumôniers militaires, l'abbé Dupaquier, au bloc III, s'était volontairement déchargé de l'organisation liturgique et intellectuelle sur un confrère, le R. P. des Places s. j. Il se préoccupait de son côté des problèmes matériels et s'efforçait d'améliorer le sort des ordonnances. Il devait acquérir auprès des soldats la réputation de bonté qui fait encore aujourd'hui sa plus belle auréole.

Le 29 janvier 1941, les aumôniers divisionnaires du camp étaient rapatriés comme membres du Service de Santé. L'aumônier Dupaquier refusa de rentrer en France. Pendant quatre ans, du 29 janvier 1941 au 29 janvier 1945, jour de l'éclatement du camp sur les routes de l'Ouest,

l'abbé Dupaquier devint, non plus l'un des douze aumôniers, mais l'« aumônier » du camp. A ce titre, tous les autres prêtres le considérèrent comme leur curé; ils furent suivis par tous les catholiques du camp. C'était désormais le seul prêtre en costume ecclésiastique. Soutane longue, capote kaki, bonnet de police et croix d'aumônier, composaient une silhouette caractéristique; elle demeure dans toutes les mémoires.

Jean Guitton a écrit :

Je n'ai jamais désiré être libéré avant le temps. La libération de l'idée de libération a été la plus grande grâce que le destin m'ait faite. Elle m'a permis d'être frais de cœur et libre d'esprit, de chanter encore dans ma cage (1).

Ce fut aussi la grâce dont bénéficia l'abbé Dupaquier, mais au prix de quels sacrifices?

Né à Champeau (Côte-d'Or), le 26 mai 1892, Henri Dupaquier était fils d'un instituteur public. Au cours de ses années d'enfance et de jeunesse, il suivit son père à Massingy-lès-Vitteaux, puis à Nolay où M. Dupaquier avait pris sa retraite à la veille de la guerre de 1914. De santé précaire, Henri Dupaquier acheva péniblement ses études primaires sous la direction de son père, puis il devint employé de commerce, à Dijon. Quand la guerre de 1914 éclata, il faisait son service au 1^{er} R. A. C. de Dijon (18^e D. I.). Il fit toute la guerre dans la même batterie, comme maître-pointeur; jamais il n'accepta d'autres galons. Avec sa division, il fut mêlé aux grandes affaires de la guerre. Quand il revint, en 1918, il possédait quatre citations et pouvait fièrement porter, à côté d'une enviable croix de guerre, la médaille militaire.

Démobilisé au début de l'année 1919, après environ sept ans de service, il entra tout à coup au Petit Séminaire de Flavigny-sur-Ozerain comme surveillant pour apprendre le latin et compléter de trop courtes études; il voulait devenir prêtre. En octobre 1921, il arrivait au Grand Séminaire de Dijon; le 29 juin 1926, il fut ordonné prêtre.

Dès avant la guerre de 1914, puis comme séminariste en vacances, il avait fait ses premières preuves en déployant une remarquable activité et en exerçant une durable influence auprès des garçons d'un grand patronage de Dijon.

En septembre 1926, il arrivait dans la paroisse où son évêque venait de le nommer curé : Moutiers-Saint-Jean; il avait en outre la charge de deux annexes, Corsaint et Fain-lès-Moutiers. Pendant ces années de ministère, il eut à empêcher de s'écrouler son église paroissiale de Moutiers : des années de souscription et de travaux lui permirent de faire exécuter le gros œuvre et de mener à bien l'installation et la décoration intérieure de son église. Il était déjà hanté par le souci de la dignité et de la beauté du culte.

Si l'on en croit ses paroissiens, il était d'un désintéressement absolu. Son apostolat, il l'exerçait d'une façon lente, calme, persévérante, tenace et décidée quand il le fallait. Ces vertus assurèrent à son œuvre une belle

(1) Jean GUITTON : *Journal de Captivité*, p. 116.

efficacité. Quand il arrive à Moutiers en 1926, deux hommes en tout pratiquent. Quand il quitte sa paroisse en 1939, il a réussi à former de grands jeunes gens qui tiendront de 1939 à 1945, et resteront plus tard des chefs de famille chrétiens. Tous les dimanches, il distribue à ses paroissiens la bonne parole, non pas tellement sous la forme de sermons — sa modestie le lui déconseillait — mais sous forme d'avis très goûtés.

Quelque temps avant 1939, sur les instances de son évêque, il donne son nom comme aumônier volontaire pour le temps de guerre. Il part en septembre 1939 avec la 18^e D. I. Dès le début, son unité se trouve engagée en Lorraine dans le secteur de Bitche. Il passe le plus clair de ses nuits à visiter les avant-postes et les premières lignes et devient pratiquement l'aumônier du 27^e R. I. Soucieux de la vie matérielle des soldats, il leur distribue sans relâche des colis, des lainages, des cigarettes. Son zèle trouve toujours où s'exercer et sa solde de capitaine y fond à plaisir. Il veille aussi sur leur âme et a la joie d'administrer plusieurs baptêmes. L'hiver 1939-1940 s'écoule dans l'Aisne, où la 18^e D. I. devient la 15^e D. I. M., sous les ordres du général Juin. Son activité garde la même orientation. L'aumônier a grand souci des prêtres-soldats de son régiment; il leur procure des autels portatifs, des hosties.

En mai 1940, la 15^e D. I. M. monte en Belgique pour y livrer une sanglante bataille. Les Allemands, stoppés par elle, réussissent à percer plus à droite; la D. I. M. reçoit l'ordre de se replier; l'aumônier est bientôt fait prisonnier avec les restes du 27^e R. I. Il est, à cette date, détenteur de la Croix de Guerre 1939-1940 et proposé pour la Légion d'honneur; elle ne lui sera remise, officiellement du moins, qu'à son retour de captivité, en 1945.

Telle fut l'existence de l'aumônier Dupaquier avant son arrivée à l'Oflag II D. Il saurait faire face aux nouvelles difficultés rencontrées sur sa route.

Un des prêtres du bloc III, qui eut l'avantage de le voir de fort près au cours des premiers mois, le dépeint de la manière suivante : « Petit curé du diocèse de Dijon, à défaut de grande culture et de puissance intellectuelle, il était vraiment dévoré du zèle apostolique; d'ailleurs son regard comme son sourire disaient toute la charité qui animait ce prêtre. Il en a donné une preuve vraiment héroïque. Au mois de janvier 1941, lorsque l'ordre arriva de rapatrier les sanitaires, les aumôniers divisionnaires étaient du nombre. Mais comme au camp de Gross-Born, tous les prêtres-combattants ou presque avaient été envoyés dans un autre camp, les catholiques de l'Oflag II D furent inquiets, se demandant qui assurerait le service religieux, une fois les aumôniers partis. Aussi, une délégation alla trouver les aumôniers, leur demandant de désigner l'un d'entre eux pour rester. M. Dupaquier accepta tout de suite, disant : « Je me suis engagé comme aumônier jusqu'à la fin des hostilités; tant que celles-ci ne sont pas terminées, je suis tenu par mon engagement et je resterai avec vous jusqu'au dernier jour. » Ainsi fit-il, donnant une magnifique leçon de désintéressement et de zèle sacerdotal. Bien que n'ayant pas beaucoup de culture, il fit beaucoup de bien par sa charité; lorsqu'on venait lui demander de résoudre des difficultés touchant le dogme, il avait l'humilité de renvoyer ses visiteurs devant des

confrères, voire des laïcs plus compétents que lui et dont il reconnaissait sans dépit la supériorité intellectuelle (1). »

Il fut volontaire et toujours volontaire. Mais, et cela n'est pas pour le diminuer à nos yeux, dès son arrivée à l'Oflag, il estimait qu'il serait davantage à sa place auprès d'hommes de troupe. Aussi, avec une ténacité que rien ne pouvait ébranler, entreprit-il démarche sur démarche auprès des autorités allemandes et françaises pour quitter l'Oflag et se voir confier l'aumônerie d'un Stalag ou de plusieurs Kommandos.

Le 19 septembre 1941, on annonce au camp le prochain départ de l'aumônier dans un Stalag, à Stettin. La tristesse est grande parmi nous. Du moins, pour lui permettre d'emporter quelques secours aux soldats — il a « mangé » toute sa solde — une collecte est organisée au bloc III dans l'après-midi; 1 271 RM sont recueillis, 25 420 francs (2).

De fait, le lendemain, l'abbé Dupaquier nous quitte pour un Arbeitz Bataillon de 5 à 600 hommes, situé à vingt minutes de tramway de la gare de Stettin. Il obtient des Allemands l'autorisation d'emporter tous les bagages qu'il veut. Nous sommes assez inquiets de cette faveur soudaine et nous nous demandons si les gardiens n'ont pas derrière la tête l'idée de le reconduire tout simplement en France (3).

Cette très grande joie devait être pour l'aumônier de bien courte durée! Il n'eut pas l'heur de plaire à ses nouveaux gardiens de Stettin. Qui s'en étonnerait? Il n'était pas pour eux de tout repos! Juste quinze jours après son départ du camp, il rentrait à l'Oflag. Les Allemands l'avaient remis dans le train le dimanche 12 octobre 1941, vers 10 heures du matin, pour le ramener à Gross-Born (4).

Malgré son peu d'espoir d'obtenir désormais gain de cause, l'abbé Dupaquier ne se considérait pas pour battu. Il continua de transmettre des demandes, par l'intermédiaire des Services Diplomatiques de l'Ambassade Scapini, à Berlin. Sa confiance en la puissance de cette mission était si mince qu'il se dévoua sur place aux officiers comme aux hommes de troupe, sans attendre une nouvelle affectation, toujours désirée, mais de plus en plus inespérée.

A peine est-il rentré, qu'il a de nouveau maille à partir avec les Allemands. Il sollicite des gardiens l'autorisation de se rendre à l'infirmerie pour célébrer la messe dans la chambre de deux malades isolés. Après de longues tergiversations, il réussit (5). S'il fallait relater les luttes de l'aumônier Dupaquier avec les autorités allemandes, un volume entier, qui ne manquerait certes pas d'attrait, n'y suffirait pas! Un officier du camp, qui devait être longtemps l'interprète officiel du P. C. français auprès des Allemands, et qui, à ce titre, traduisait les requêtes à leur transmettre, disait avec humour, au temps du colonel Vendeur, lorsqu'une réclamation lui parvenait de l'aumônier pour être communiquée à la Puissance détentrice : J'ai l'habitude maintenant. Il y a deux styles, le style « aumônier » et le

(1) Benoît DARRAGON.

(2) N. P. C., 19 septembre 1941.

(3) N. P. C., 20 septembre 1941.

(4) N. P. C., 13 octobre 1941.

(5) N. P. C., 5 et 6 décembre 1941.

style « colonel ». Seulement, c'est le style « aumônier » qui est militaire et le style « colonel » qui est ecclésiastique (1).

L'abbé Dupaquier n'était jamais content; il avait des raisons de n'être pas pleinement satisfait de nos gardiens! Dans son ouvrage, Ikor écrit :

Ah! ces curés, quand on leur donne le petit doigt, ils prennent tout le bras (2)!

Ce fut la tâche que se proposait notre aumônier quand il arrachait, les unes après les autres, quelques concessions nouvelles aux Allemands.

En date du 2 janvier 1942, une note partait de la mission Scapini. Elle parvint au camp le 6. L'aumônier Dupaquier était informé que les démarches se poursuivaient en vue de son affectation à l'infirmerie de Stettin. Le Stalag II D de Stargart se chargeait, assurait-on, de ces démarches (3). Mais l'aumônier, qui avait eu maintes fois l'occasion d'apprécier le peu de pouvoir de notre mission en Allemagne, n'y comptait plus. L'avenir devait lui donner raison. Il lui fallait renoncer à l'apostolat qu'il désirait le plus; il resterait à l'Oflag.

Du moins poursuivait-il parmi nous une œuvre admirable. Combien grande fut notre joie lorsque, en mars 1942, parvint au camp la nouvelle que l'aumônier Dupaquier était lauréat de l'Académie Française pour actes de dévouement envers les prisonniers (4). Voici le texte, communiqué par l'Académie :

Aumônier DUPAQUIER, n° 346, Block III, Baraque 20, Stube 3, Oflag II D.
Prix Lange, de 1 000 francs en 1942

Il reste volontairement à son camp de prisonniers où il a su maintenir un bon moral (5).

Telle se maintint son action bienfaisante parmi nous tout au long de la captivité. Lorsque, en février 1943, le colonel Vendeur, doyen du camp, fut rapatrié, il crut devoir, avant de nous quitter, remettre à l'aumônier une lettre d'adieux. J'ai plaisir à la transcrire :

Oflag II B

Arnsvalde, le 21 février 1943.

Le Chef Français du camp à Monsieur l'Aumônier DUPAQUIER.

Monsieur l'Aumônier,

Au moment où je pars pour la France, je tiens à vous exprimer ma joie de vous avoir connu et ma peine de vous quitter. Nos entretiens familiers aussi bien que nos rapports officiels m'ont permis d'apprécier en vous non seulement les vertus chrétiennes dont vous donnez un si magnifique exemple, mais aussi ces qualités humaines qui sont l'apanage du soldat : fermeté dans l'action, sérénité dans l'adversité et cet admirable bon sens qui est peut-être votre qualité dominante et fait mon admiration.

Qui oubliera jamais la preuve d'abnégation, de total oubli de vous-même que

(1) N. P. C., 12 décembre 1941.

(2) A travers nos déserts, page 442.

(3) N. P. C., 6 janvier 1942.

(4) N. P. C., 28 mars 1942.

(5) Institut de France, 23, quai Conti, à Paris-VI^e. Lettre du 16 mai 1955, Le Directeur des Services Administratifs.

vous avez donnée aux jeunes officiers, vos fidèles, comme aux prêtres, vos collaborateurs, en vous imposant un volontaire et douloureux exil qui prolonge votre captivité, mais magnifie votre apostolat et fait de vous la plus haute autorité morale du camp.

Que Dieu vous garde à notre affection, Monsieur l'Aumônier; les prisonniers de l'Oflag II B et du Wehrkreiss II conserveront pieusement votre souvenir et, parmi eux, le Chef de camp qui ose se dire votre ami et votre plus fidèle admirateur.

Le colonel Vendeur, Chef Français de l'Oflag II B.

Signé : VENDEUR (1).

Non content d'avoir servi jusqu'à notre retour, après avoir effectué, comme les autres, malgré l'épuisement, les étapes de l'hiver 1944-1945 à travers l'Allemagne du Nord, l'abbé Dupaquier se porta comme aumônier volontaire d'un camp de déportés enfin délivrés, mettant son point d'honneur à rentrer en France le dernier de l'Oflag.

Depuis son retour? Il a demandé à partir pour l'Indochine, mais il s'est vu refuser ce qu'il considérait comme une faveur, parce que sa santé était ruinée. Dans la correspondance que nous avons continué d'échanger, soit directement, soit par l'intermédiaire de son neveu, voici ce qu'il m'écrivait :

On a découvert que je n'avais pas de maladie de cœur, mais le cœur claqué, comme cela arrive parfois aux grands sportifs. *Deo gratias!*

Depuis, l'aumônier Dupaquier, après avoir été chargé de l'Hospice de Dijon, — il avait été nommé chanoine à son retour en France, — a dû suspendre tout ministère. Paralysé, il accepte ses souffrances dans la maison de retraite des vieux prêtres. On m'écrit :

Son moral reste ferme; il a fait bien des choses dans sa vie, mais je crois que son calme et son cran actuel sont vraiment ce qui est le mieux au point de vue spirituel.

Son neveu m'avertit :

Je ne crois pas que mon oncle soit d'accord pour qu'on parle de lui!

Tant pis! Il m'a semblé que j'encourrais les cinglants reproches de tous les camarades du camp, croyants ou incroyants, si je gardais le silence. Mon devoir était de présenter son portrait. Et je l'achèverai par ces quelques lignes d'un soldat du camp :

On peut lui décerner le titre de père de la grande famille des hommes de troupe de l'Oflag, à ce cher aumônier qui, libérable en 1941, nous a tous vu partir, les uns après les autres, en 1945. Ce brave aumônier, je l'ai vu pour la dernière fois à Celle, près de Bergen. Il partageait son temps entre notre camp et le camp des déportés de Belsen et a dû rentrer certainement le dernier. C'était une belle figure de l'Oflag et je pense bien que tous nos camarades hommes de troupe, sauf exception, ne l'oublieront jamais (2).

Ainsi vécut parmi nous le « premier Résistant du camp » (3).

(1) N. P. C., 21 février 1943.

(2) C. E. A., n° 64, octobre 1954.

(3) Rapport du colonel MALGORN : Ministère des Anciens Combattants.

LES AUXILIAIRES ECCLÉSIASTIQUES

Le colonel Malgorn écrit :

Je ne m'étendrai pas sur l'action spirituelle exercée par les aumôniers et les prêtres prisonniers. Leurs vertueuses leçons et leurs sages conseils auront certainement aidé beaucoup de camarades à supporter les épreuves quotidiennes de cette longue séparation (1).

Ainsi pensait le R. P. des Places :

Les prêtres ont partout repris leur apostolat; des cérémonies religieuses très suivies, allant de la messe basse à la messe pontificale célébrée par un abbé mitré, se tiennent dans des chapelles improvisées. La vie spirituelle est intense; les bons s'améliorent; les tièdes reviennent aux pratiques religieuses; les indifférents rendent hommage aux forces morales du christianisme (2).

Curieuse paroisse, dont la direction nous est apparue un peu bicéphale pendant plusieurs mois. Nous sommes encore plus surpris d'y voir figurer un nombre impressionnant d'auxiliaires ecclésiastiques, qu'ils soient prêtres (aumôniers militaires ou prêtres-combattants), séminaristes, ou vocations tardives, réunis au hasard du ramassage des prisonniers dans les camps.

L'effectif peut s'en établir à l'aide de mes notes de captivité et grâce à des listes de noms. L'une fut ramenée d'Allemagne par le P. des Places; liste incomplète, il y manque au moins les prêtres du bloc II; elle comprend déjà 67 noms de prêtres, religieux et séminaristes, avec leur diocèse d'origine, leur grade et leur affectation de mobilisation. Une autre, beaucoup plus importante, a été dressée en 1940 par les soins de l'abbé Bruneau. Elle compte 138 noms, 41 pour le bloc I-IV, 55 pour le bloc II, 42 pour le bloc III. Elle présente d'ordinaire les noms et prénoms des intéressés, leur adresse au camp, leur affectation de guerre, leur diocèse d'origine et leur année d'ordination. Pour quelques-uns, le grade est indiqué; enfin, les religieux et séminaristes sont signalés au passage. J'ai eu entre les mains une troisième liste, fournie par l'abbé Barrau. Établie en fin de captivité, elle offre uniquement l'état du clergé au moment de la dislocation, en janvier 1945, et compte 33 noms, séminaristes compris.

À ces documents, fournis par des témoins directs, j'ai pu ajouter quelques précisions depuis mon retour, grâce aux sources suivantes :

— Fichier alphabétique d'environ 7 500 noms, constitué par l'Aumônerie Générale des Prisonniers, aujourd'hui Secours Catholique, 120, rue du Cherche-Midi, Paris-6^e;

— Prêtres Anciens Combattants (P. A. C.), 3, rue de la Trinité, Paris-9^e;

— Ordos et Annuaire du clergé des diocèses;

— Annuaire de l'Oflag II D-II B, publié en 1946 par les soins du Centre d'Entraide; il compte 4 200 noms de prisonniers, parmi lesquels 48 prêtres et séminaristes;

(1) Rapport du colonel MALGORN : Ministère des Anciens Combattants.

(2) *Le Nouvelliste* : Mercredi 18 juin 1941, page 2. Villefranche : Nos Prisonniers.

— Enquête personnelle enfin, lancée en 1953 auprès des prêtres eux-mêmes.

Au total, j'ai retrouvé 209 noms de prêtres, religieux ou séminaristes passés au camp. A l'aide de ces sources je puis tenter de fixer l'effectif des ecclésiastiques demeurés plus ou moins longtemps à l'Oflag.

Voyons successivement les aumôniers divisionnaires, les prêtres-combattants, les séminaristes, les vocations tardives.

Les aumôniers divisionnaires. — En voici la liste :

Barbou des Places	Édouard	S. J. Yzeure	60 ^e D. I.
Becq	Paul	Châlons-sur-Marne	8 ^e Zouaves
Bellanger	Julien	Le Mans	604 ^e Pionniers
Bréchart	Alfred	Limoges	25 ^e D. I. M.
Chesnais	Théophile	Rennes	2 ^e R. I.
Dupaquier	Henri	Dijon	15 ^e D. I. M.
Hircq	Georges	Châlons-sur-Marne	12 ^e D. I.
Huet	Max	Rouen	68 ^e D. I.
Jeanson	Pierre	Angers	14 ^e R. T. A.
Pichon	Servan	Rennes	60 ^e D. I.
Roulin	Arsène	Rennes	68 ^e D. I.
Sortais	André	Trappiste	25 ^e D. I. M.

L'organisation des trois paroisses du camp s'effectua sous leur impulsion et leur contrôle. Certains devaient à leur connaissance de la langue allemande de pouvoir entrer plus facilement en relations avec nos gardiens. Tandis que l'aumônier Dupaquier consacrait son temps aux ordonnances, l'abbé Roulin, missionnaire diocésain de Rennes, marchandait au cantinier Schmidt du vin de messe. Certains manquaient de diplomatie, surtout l'un d'entre eux, très austère, mais assez maladroit en prédication. A l'en croire, les Français étaient responsables de leur défaite; les Allemands, presque des modèles. Il parut prudent à l'organisateur des prédications de ne plus le prier de parler en public. L'abbé Pichon, timide à l'excès, peu à l'aise quand il fallait prêcher, était d'une délicatesse extrême pour ses frères prisonniers. Quant au P. des Places, docteur ès lettres et professeur de Grec, il assumait les fonctions d'aumônier-chef du camp. A ce titre, il joignait la réputation, solidement assise, d'être un terrain de choix pour les parasites. Il était tellement couvert de poux que personne ne tenait à revêtir les ornements sacerdotaux après lui.

Le R. P. Sortais, abbé de Bellefontaine, était universellement admiré; il laisserait parmi les prisonniers un souvenir impérissable. Combien de fois ont-ils regretté son départ! Un séjour de quelques mois lui avait donné sur eux un ascendant extraordinaire. Rayonnant de surnaturel chaque fois qu'il parlait, il incarnait, avec le P. Dupaquier, sous une forme différente, l'idéal de l'aumônier militaire. Il était très humain et savait, par sa rayonnante bonté, gagner l'affection de ses compagnons d'exil. Il y avait encore l'aumônier Becq, alors Supérieur du Grand Séminaire de Châlons-sur-Marne, aujourd'hui Monseigneur et Vicaire Général; l'aumônier Huet, professeur à Saint-Joseph du Havre, puis curé-archiprêtre de Saint-Michel; l'aumônier Bréchart, curé-doyen au diocèse de Limoges; l'aumônier Hircq, de Châlons-sur-Marne; l'aumônier Bellanger, curé-doyen au diocèse du Mans; l'abbé

Chesnaïs, du diocèse de Rennes; enfin, l'aumônier Pierre Jeanson, mort en Indochine, le 7 mars 1951, comme Chef de l'Aumônerie Militaire là-bas.

Avant leur retour en France, le 29 janvier 1941, et à la demande d'« Écrit sur le Sable » qui devait bientôt paraître, le P. Sortais nous fit ses adieux :

Au revoir, mes chers Amis,

Pour répondre à une demande qui m'est faite, juste au moment où je vais quitter le camp pour prendre le chemin du retour en France, j'écris à la hâte ces quelques lignes pour votre futur journal. Soyez unis. La France, notre France chérie, a longtemps et beaucoup pâti de la division de ses enfants, tant sur le terrain social que sur le terrain national. Que tout cela soit fini, n'est-ce pas? Désormais, nous serons unis, nous nous aimerons les uns les autres.

La France aura besoin d'enfants : vous lui en donnerez, faisant taire l'égoïsme qui cherchera des prétextes dans les difficultés matérielles que nous connaîtrons tous.

Ces vertus de charité et d'esprit de sacrifice, nécessaires au redressement du Pays, vous n'attendrez pas d'être en France pour les pratiquer. Vous vous y exercerez dès maintenant, répandant par là sur vos camarades du camp un peu de bonheur et leur procurant en même temps un véritable bienfait, car lorsqu'on est plus heureux, on est bien près d'être meilleur. De France, du monastère où je retourne, je prierai pour vos familles et pour vous, chers amis, croyants et incroyants. Je prierai pour que tous comprennent que la captivité ne sera pas inutile parce que tout sacrifice a sa répercussion. La souffrance comme l'action est un acte. Beaucoup ici m'ont manifesté leur confiance. Mon amitié leur est acquise et c'est pourquoi je leur dis « Au revoir » dans cette France bien-aimée que nous referons belle par nos souffrances, par nos vertus, par nos prières.

R. P. SORTAIS.

(Au Di de la 25^e D. I.)

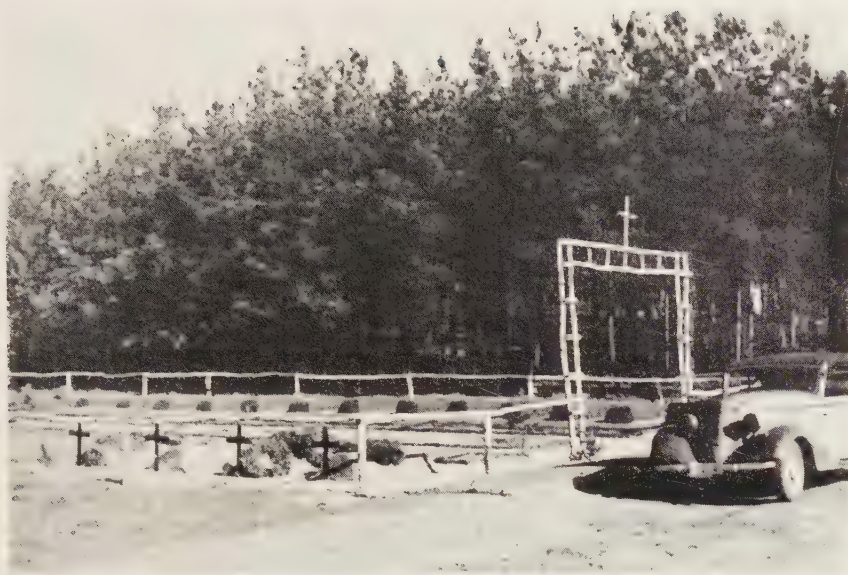
Adresse : Révérendissime Père Dom Gabriel Marie
Abbé de la Trappe de Bellefontaine
Près de CHOLET (Maine-et-Loire) (1).

Bien que rentré en France, le P. Sortais allait continuer à s'inquiéter, de façon très active, des prisonniers. Un an après son retour, les colonnes d'« Écrit sur le Sable » faisaient mémoire d'une « journée du prisonnier », à l'occasion de laquelle notre ancien compagnon d'infortune avait pris la parole (2). Exemple, entre bien d'autres, de ce souvenir que les aumôniers rapatriés nous conservaient, avec une grande fidélité.

On a beaucoup discuté, chez les prisonniers, sur l'opportunité du rapatriement des aumôniers militaires. À plusieurs reprises, le R. P. Sortais affirma que, s'il avait connu la tragique longueur de notre épreuve, il aurait choisi de rester parmi nous. Les aumôniers se trouvaient partagés entre deux devoirs contradictoires, tiraillés entre deux champs d'apostolat. Certains, à l'Oflag, donnèrent à leurs compagnons d'infortune l'impression qu'ils brûlaient d'envie de rentrer quand la nouvelle de leur retour fut officielle. Des camarades moins favorisés du sort, mais nul n'est bon juge en sa propre cause, sont allés jusqu'à prétendre que la joie manifestée par plusieurs d'entre eux faisait mal à voir. Même si notre paroisse pouvait vivre sans leur concours, les aumôniers, enrôlés pour la durée de la guerre, auraient pu exercer une influence profonde en Kommandos. Les auto-

(1) E. L. S., n° 1, 25 mars 1941.

(2) E. L. S., n° 19, février 1942.



CIMETIÈRE DE GROSS-BORN (OFLAG II D)



EXPOSITION MISSIONNAIRE (OFLAG II B, OCTOBRE-NOVEMBRE 1943)

rités allemandes l'auraient-elles toléré? On en peut douter à voir la mauvaise volonté manifestée par elles, quand les prêtres-combattants de l'Oflag, ou le P. Dupaquier, présentèrent des requêtes pour devenir aumôniers de Kommandos. Du côté français, la démarche a-t-elle été officiellement tentée au début de cette année 1941? Je ne le crois pas. Au reste, l'absence douloureuse de prêtres en des milliers de Kommandos était-elle parfaitement connue?

Les prêtres-combattants. — Beaucoup plus imposant se trouvait être, dans notre camp, l'effectif des prêtres-combattants, religieux des différents ordres ou congrégations et prêtres du clergé des diocèses. Dans une paroisse normale, selon la législation actuelle de l'Église, l'évêque peut associer au curé, en qualité d'auxiliaires, un ou plusieurs prêtres; ce sont les vicaires. Ils ne sont pas ses égaux et ne le remplacent qu'en sous-ordres. Ils ont pour tâche d'assister le curé dans l'accomplissement de sa mission. Ils doivent former avec lui l'équipe du clergé paroissial. Au camp, pendant les premiers mois de la captivité, on pouvait compter plus de cent « vicaires »!

Selon le journal du camp, le départ massif pour Lübeck organisé par les Allemands en octobre 1940, aurait atteint 80 prêtres (1). Si l'on accepte ce chiffre, il y avait au camp au début de la captivité : ces 80 prêtres, 12 aumôniers militaires (11 rentrèrent en France en janvier 1941), 12 prêtres dont 1 aumônier qui restèrent au camp, soit un total de 103 prêtres pour l'Oflag lors de notre arrivée. Les conclusions auxquelles j'aboutis attestent que ce nombre fut dépassé pendant les premières semaines de la captivité, avant les départs pour décongestionner le camp trop garni. Au bloc III, le nombre des prêtres, au mois de juillet 1940, était de 47 (2). Au bloc II, une liste de l'abbé Bruneau présente 55 noms, dont 9 séminaristes; donc 46 étaient prêtres. Enfin, au bloc I-IV, la même liste porte 40 noms dont 5 séminaristes, soit 35 prêtres dans ce bloc.

L'ensemble permet d'affirmer qu'il y avait au camp, les premières semaines de la captivité, au moins 128 prêtres.

Grâce aux sources citées plus haut, j'ai retrouvé 209 noms d'ecclésiastiques et séminaristes ayant passé à l'Oflag tout ou partie de leur exil. Si on défalque de ce nombre 30 séminaristes passés par le camp et 9 vocations tardives, 170 prêtres et religieux ont appartenu, plus ou moins longtemps, à l'Oflag. Quelques-uns, une douzaine, y passèrent toute leur captivité; d'autres y vinrent d'autres camps : Schokken, Schubin, Montwy.

La plus grande partie quittèrent le camp très vite, la première année : environ 54 pendant les toutes premières semaines, 80 au mois d'octobre 1940 pour Lübeck, 11 aumôniers divisionnaires en janvier 1941, enfin, quelques unités pendant les années suivantes.

Dans son roman « A travers nos déserts », Roger Ikor note le départ des prêtres et des Juifs pour un autre camp (3) sans en préciser la date et

(1) E. L. S., n° 30, 15 mars 1943.

(2) N. P. C., 17 octobre 1940.

(3) Page 436.

le nombre. D'autres camarades se montrent plus rigoureux dans leurs affirmations. L'un d'eux signale :

L'essentiel de ce groupe de prêtres a continué ensemble l'aventure; quatre jours (ou six) à Arnswalde, six mois au X C de Lübeck jusqu'au 30 avril 1941, puis seize mois au X D à Hambourg-Fishbeck jusqu'au 20 août 1942. A cette époque, nous avons été expédiés en des camps différents, mais un fort contingent s'est déplacé sur le XVII A d'Edelbach-Vienne, jusqu'à la libération du 10 mai 1945 (1).

Pourquoi ce départ massif? Le problème demeure en partie insoluble. D'après la version officielle, présentée par les Autorités allemandes, les prêtres étaient rassemblés dans un camp particulier « afin de leur permettre de poursuivre leurs études ». Douce prévenance! Pourquoi réunir les prêtres et les religieux dont les études sont achevées et laisser au contraire dans le camp les séminaristes? Ce sont ces derniers qu'il eût fallu grouper, si la raison alléguée était sincère, afin de leur permettre d'accéder au sacerdoce!

L'Oflag se trouva tout à coup privé d'éléments imposants de son clergé. Sans prétendre effectuer un choix et imposer un classement de valeur, les plus en vue étaient alors : le chanoine Chanson, directeur au Grand Séminaire d'Arras et chargé de cours aux séminaristes du camp; Dom Colliot, o. s. b., actuellement abbé de Kerbénéat-Plouneventer (Finistère); l'abbé Didier, professeur à la Faculté Catholique de Lille, aujourd'hui doyen de la Faculté de Théologie; l'abbé Froidevaux, professeur à l'Institut Catholique de Paris; l'abbé Jeanjacquot, supérieur du Petit Séminaire de Paris; enfin l'abbé Garrone, alors directeur au Grand Séminaire de Chambéry, aujourd'hui archevêque de Toulouse.

Après le départ des aumôniers militaires, restaient à l'Oflag 15 prêtres ainsi répartis : un aumônier, prisonnier volontaire (Dupaquier); deux anciens combattants de 14-18 (Bertho et Papillon); deux sanitaires (Trouvain et Lhommé, ce dernier, officier du Train, n'avait plus qu'un rein; il aurait pu être placé sur une liste de malades!); un malade rapatriable (Marduel) et enfin, 9 prêtres combattants (Aubert, Barrau, Bruneau, Flament, Marquaux-Ruix, Sochal, Thomas, Vat et Villacroux).

Au cours de l'année 1941, furent rapatriés les deux anciens combattants de 14-18, un sanitaire (Lhommé) et un malade (Marduel). Au mois de septembre, le camp comptait un curé et dix « vicaires ».

Quelques mois auparavant — c'était en mai — les autorités allemandes, désireuses d'effectuer une nouvelle « charrette » pour Lübeck, exigèrent une liste précise des prêtres. Il restait à l'Oflag des prêtres « disponibles ». Et le capitaine Bahr voulait qu'un seul prêtre demeurât dans le camp. L'aumônier Dupaquier, une fois de plus, intervint. Il extorqua successivement le maintien à l'Oflag d'un aumônier par bloc, en cas de fermeture des communications (I Bruneau, II Marquaux-Ruix, III Flament, IV Aubert), et de professeurs pour les séminaristes (Dogme : Barrau; Morale : Sochal; Théologie sacramentaire et Écriture Sainte : Thomas; Droit canon : Vat; Histoire de l'Église et Liturgie : Villacroux). Les six autres furent considérés comme « indisponibles », étant susceptibles de quitter le camp : l'aumô-

(1) J.-Bernard PAILLONCY.

nier Dupaquier vers un Stalag; Bertho et Papillon comme anciens combattants de 14-18; Lhommé, Marduel et Trouvain comme sanitaires ou malades. Cette répartition des tâches, très fantaisiste, correspondait d'assez loin à la réalité. Le but était de jouer le capitaine Bahr. Toutefois, dans sa note, l'aumônier ajoutait que si les prêtres devaient être envoyés comme aumôniers dans des Kommandos pour y exercer un ministère sacerdotal actif, ils se déclaraient disponibles et volontaires (1). L'incident fut clos. Une fois partis les anciens combattants, puis Marduel et Lhommé, l'Oflag comptait onze prêtres.

Au cours des années 1942, 1943 et 1944, trois renforts essentiels arrivèrent, augmentant les effectifs du clergé. Le 30 août 1942, quatre prêtres de Schubin (Mathé, Waghemacher, Morvillez et Vignaud), plus deux séminaristes (2). En août 1943, quatre prêtres de Schokken (Millot, Canteur, Lelièvre et Barba) (3).

En 1944, un dernier renfort nous venait, surtout de Montwy. Parvinrent ainsi au II B, les abbés Allix, Bourdin, Denis, Grèzes, Tronche, Sauvage et Mangin. Certains, il est vrai, n'y restèrent pas jusqu'à la fin, notamment les abbés Denis et Sauvage. Un document, émanant du Ministère de la Guerre, affirme qu'il y avait en octobre 1944, vingt-trois prêtres à l'Oflag II B. Ils y étaient encore le 29 janvier 1945, à la dislocation du camp.

De son côté, l'abbé Trouvain nous avait quittés, dès 1942, pour le Stalag II E, stalag disciplinaire. En deux ans, il fit onze Kommandos, les Allemands le trouvant indésirable partout, parce qu'il voulait exercer son ministère.

Plusieurs prêtres signalent le problème que pose cet important clergé :

Vingt à trente prêtres, pour environ trois mille habitants, élément important, source de vitalité et d'anarchie (4).

Une paroisse avec vingt-deux vicaires, lourde charge pour un curé! Cette difficulté, les prêtres ne furent pas les seuls à la sentir, mais aussi les fidèles. La tâche n'était pas simple, de distribuer à chacun son secteur, selon ses goûts et ses aptitudes.

Au début de la captivité, au hasard des arrivées, les prêtres vécurent parmi leurs camarades dans les baraques communes. Ils y gagnèrent un contact direct très efficace. Après le convoi pour Lübeck, des aumôneries s'organisèrent. Elles donnaient plus d'efficacité au travail du clergé, mais enlevaient au ministère une part de sa spontanéité, l'avantage du contact de toutes les heures. A Gross-Born, une solution moyenne fut le plus souvent adoptée. Il y avait, en chaque bloc, une aumônerie où les prêtres se rassemblaient volontiers; un certain nombre d'entre eux cependant continuaient à vivre parmi leurs camarades de régiment ou de « popote ». L'aumônerie du camp restait au bloc III. Au camp d'Arnswalde, en prévision de la fermeture

(1) N. P. C., 30 mai 1941.

(2) N. P. C., 30 août 1942.

(3) N. P. C., 27 août 1943.

(4) Marcel JUSTIER.

prématurée des différents blocs, l'aumônerie fut répartie : elle eut un centre en chacun des quatre blocs : I/106, aumônerie du camp (abbé Dupaquier); bloc II/330, bloc III/115, bloc IV/322, aumôneries de blocs (1). A l'aumônier Dupaquier incombait la tâche de distribuer les rôles. Il le fit avec délicatesse, s'efforçant d'accéder aux désirs de ses « vicaires », et d'utiliser aux mieux leurs compétences. A Gross-Born, après la libre circulation entre les blocs, une certaine autonomie demeura dans chacune des trois paroisses. Le curé n'exerçait que de loin en loin son « droit de regard » sur les paroisses des blocs I-IV et du bloc II. Il savait sa confiance bien placée; jamais l'idée ne lui vint d'exigences particulières. Il consacrait son autorité à solliciter entre les membres du clergé des échanges interparoissiaux, profitables pour les fidèles. Conférenciers en renom passaient d'un bloc à l'autre pour y reprendre les mêmes exposés. Ce qui réussissait à merveille dans le cadre de l'Université, le pouvait dans le domaine religieux. De fructueux contacts s'établirent, soit sur le plan spirituel, par des retraites et des recollections sacerdotales, soit sur le plan matériel et liturgique, pour le bien des paroissiens. La vie paroissiale de Gross-Born demeura sous le signe de la diversité. Après notre changement de camp, au mois de mai 1942, l'aumônier, désireux d'atteindre un meilleur rendement par l'unification paroissiale, réunit ses « vicaires » et mit sur pied avec eux l'organisation de la vie religieuse à l'Oflag II B. Plusieurs problèmes furent passés en revue : aumôneries de blocs, cours aux séminaristes, Action Catholique, fusion des chorales paroissiales, conférences religieuses, horaires des offices, service de semaine, service du dimanche pour les messes au gymnase, vêpres du dimanche, complies et saluts, etc. (2).

Tout au long des années 1942 à 1944, périodiquement, eurent lieu des réunions semblables. Lorsque des renforts nous parvenaient, les prêtres qui nous rejoignaient, après une réunion sacerdotale d'amitié, étaient invités à rentrer dans les cadres de la paroisse et à prêter à l'œuvre commune l'aide appréciable de leur compétence et de leur dévouement (3). L'existence même que nous étions contraints de mener apportait parfois à ces plans préétablis des modifications inattendues. Sans parler des accrocs de santé, toujours possibles par suite d'un régime alimentaire rigoureux, il fallait compter avec l'irritation malade de nos gardiens.

Les séminaristes. — Pendant la guerre 1914-18, le nonce à Munich, aujourd'hui Sa Sainteté Pie XII, visita les prisonniers dans leurs camps. A la même époque, les évêques allemands ordonnèrent des séminaristes captifs, mêlés aux leurs. Le clergé allemand subvenait avec zèle et sympathie aux besoins des aumôneries; même, un professeur de l'Université de Munster obtenait, au profit des séminaristes français prisonniers en Allemagne, la possibilité de poursuivre leurs études, dans le camp de Munster-Reunbahn. Cette fois, nous nous heurtions à l'idéologie nationale-socialiste. Tout contact avec le clergé allemand fut bientôt interdit. Clergé invisible, église inacces-

(1) N. P. C., 19 mai 1942.

(2) N. P. C., 21 mai 1942.

(3) N. P. C., 22 novembre 1943.

sible et même, en dehors des Oflag, organisation d'une aumônerie française, admise en principe pour sauver la face et pratiquement inexistante; tel fut le lot de la grande majorité des prisonniers. Un prêtre de notre région avait obtenu de se déplacer; la tâche lui incombait de visiter plusieurs centaines de Kommandos. A la cadence de deux ou trois par dimanche, il lui fallait plus d'un an pour accomplir son périple, sans tenir compte des fréquentes interdictions qui lui furent infligées.

L'Abwehr avait écarté du camp, comme indésirables, en même temps que des Juifs, quatre-vingts prêtres; elle leur refusait, comme à nous, d'aller faire du ministère en Kommandos. Elle s'inquiétait fort peu de la formation, intellectuelle et spirituelle, des séminaristes prisonniers! Il fallut faire contre mauvaise fortune bon cœur et organiser à l'intérieur du camp, avec les moyens du bord, la vie des séminaristes, reprendre leur culture cléricale interrompue par les hostilités. Les efforts devaient être couronnés de succès et le travail de cinq années porter ses fruits.

Trente séminaristes sont passés à l'Oflag, mais les départs massifs de 1940 nous privèrent de bon nombre d'entre eux. D'autres connurent notre existence depuis le début jusqu'à la fin de l'exil. D'autres enfin, au hasard des déménagements successifs, vinrent nous rejoindre. Les transferts de 1940 écartèrent de l'Oflag II D, seize séminaristes prisonniers. Quatorze passèrent avec nous, soit toute la captivité, soit une période assez longue. Trois d'entre eux étaient diacres. Se consacrer à quatorze séminaristes, prêtres de demain, la tâche en vaut la peine. De plus, un certain nombre de vocations, écloses en captivité, viendraient encore accroître leur nombre.

À peine au camp, les séminaristes eurent leurs programmes et leurs horaires, comme en un séminaire de France. Ce ne fut pas sans difficultés. Par manque de locaux, les cours se faisaient parfois en plein air. L'obligation de soumettre aux soupçonneuses inquisitions de la censure allemande les sujets traités, provoqua de nombreuses ruses : titres trompeurs, empruntés à des disciplines profanes pour ne point alarmer nos « surveillants ». Ainsi furent annoncés des cours d'histoire et de littérature anciennes. Le contrôle était inopiné, maladroit, impérieux. Ajoutons les fouilles multiples, les appels réitérés qui viennent interrompre les cours et nous aurons une idée assez juste des obstacles rencontrés pendant les premiers mois. A ces problèmes, compliqués par les autorités allemandes, s'ajoutaient ceux de la vie commune; les séminaristes dans le camp ne sont pas des êtres à part, dispensés des corvées de la communauté française. Au contraire, ils se doivent d'y prendre leur part. Ils habitent les baraques, au milieu de leurs camarades; complication, pour organiser une famille cléricale, un « séminaire », mais avantage aussi, qui permet le rayonnement et assure une profonde influence sur les compagnons d'exil.

Le « séminaire » se mit à fonctionner, régulièrement, en marge de l'Université. Les contacts demeuraient fréquents et amicaux avec les disciplines profanes. Il le fallait d'ailleurs pour mettre en place les horaires, répartir les locaux et permettre à des prisonniers non séminaristes de profiter, à leur gré, de cours à leur portée. Volontiers les séminaristes devenaient auditeurs des cours de l'Université, qui leur procuraient des suppléments d'information. De son côté, l'Université profitait des compétences des

prêtres et des séminaristes : dogme morale, Écriture Sainte, histoire de l'Église, art religieux, liturgie, voire philosophie, lettres et droit. A ces cours, venaient s'adjoindre aux séminaristes « officiels », des vocations à l'étude, formées au creuset de la captivité, des prêtres, heureux de rafraîchir leur mémoire et aussi des camarades laïcs, des agrégés de l'Université jusqu'aux plus humbles, voire des protestants.

Étant donné nos conditions de vie, le régime intérieur du séminaire fut tout de souplesse. Nos séminaristes, pour authentiques qu'ils fussent, et le plus souvent remarquables, avaient une personnalité qu'on rencontre rarement dans les séminaires normaux. Formés à la rude école du combat et de la souffrance, ils n'étaient plus des enfants; officiers pour la plupart, ils avaient déjà commandé à des hommes, sous le feu; ils avaient vu la mort en face; ils étaient marqués. En outre, leurs origines étaient des plus diverses, leurs formations dans le passé multiples. S'ajoutaient à eux par surcroît, des éléments, venus s'agréger au long des années de captivité, où de nouvelles vocations allaient éclore. Avant tout régnait une âme amicale, la vie d'équipe, le souci constant d'échanges communautaires, sous l'impulsion toute de tact et de délicatesse de supérieurs de séminaire improvisés.

Des exercices en commun avaient lieu, assez rarement au début, un peu plus nombreux les dernières années. La vie spirituelle du camp, surabondante, et les exercices de la paroisse, nombreux, s'offraient à la ferveur des séminaristes. Aussi ne parut-il pas désirable de les multiplier. Par contre, fréquentes furent entre eux les rencontres fraternelles, soit en guise de détente, soit pour élargir leurs connaissances et s'exercer à ouvrir les yeux sur le monde extérieur. Depuis l'installation à l'Oflag II B, en mai 1942, les séminaristes se retrouvèrent à dates fixes : tous les jeudis pour une lecture spirituelle, faite, à partir d'août 1943, par l'abbé Barba, tous les premiers vendredis du mois pour une récollection dirigée par l'abbé Bruneau. Cette rencontre mensuelle comportait, la veille au soir, une préparation d'oraison, le matin l'oraison et la messe en commun, la récitation d'une partie du bréviaire; deux instructions, à 10 heures et à 14 heures, une session au cours de laquelle les séminaristes mettaient en commun leurs idées sur les exercices de piété, la vocation, l'Action Catholique, ou entendaient, par un prêtre du camp, un exposé de spiritualité. Enfin, tous les ans, au moment de la Passion, ils suivaient une retraite de trois jours. Celle de 1943 fut prêchée par l'abbé Bruneau et celle de 1944 par l'abbé Barrau.

Les prêtres de l'Oflag II D-II B se souviendront longtemps, et avec admiration, du rôle joué par les séminaristes dans l'apostolat du camp. Depuis les discrètes conversations d'homme à homme, jusqu'aux exhortations officielles des diacres qui prenaient fraternellement, à la paroisse, leur tour de prédication et s'en tiraient avec talent et avec foi. Les séminaristes faisaient l'étonnement des camarades par leur assiduité aux cours et leur persévérance dans le travail personnel. Plusieurs de leurs aînés en sacerdoce, parfois tentés de se laisser aller au découragement, furent relancés dans une vie plus ardente, plus apostolique; l'exemple des jeunes qui, ardemment, préparaient la relève, était pour eux une leçon. Ces études se déroulaient du matin au soir, au rythme très morcelé de nos journées de camp, sans perdre de temps libre. Parfois même il fallait conseiller aux

séminaristes la prudence, car les santés s'amenuisaient comme la nourriture.

Au début, il n'y avait point de livres; les professeurs du séminaire faisaient leurs cours de mémoire. Bientôt des manuels arrivèrent de France; un programme complet fut alors dressé. Les prêtres se mirent avec joie au service des jeunes : dogme, morale, théologie sacramentaire, Droit Canon, histoire de l'Église, Écriture Sainte, liturgie, apologétique, patristique, autant de spécialités qui trouvèrent au camp leurs compétences. La « bibliothèque du séminaire » se meubla et devint assez riche : livres reçus de France par chacun, à titre personnel, et mis en circulation au profit de la petite communauté; livres généreusement envoyés par l'Aumônerie Générale des Prisonniers de Guerre; livres achetés en Allemagne, les premières années; tous ces documents, malgré quelques lacunes, imputables aux circonstances, permirent de faire bonne besogne. Pendant quatre années et demie, les cours se poursuivirent, constituant tout un ensemble de qualité. Ils s'étendaient depuis les traités de théologie les plus importants jusqu'aux sciences secondaires. Si l'on ajoute les informations d'ordre profane, dans les domaines littéraire, scientifique, artistique, social, philosophique, on obtient un imposant total, capable d'équiper les prêtres de demain. Aux cours de dogme des abbés Garrone, Marduel et Bruneau, aux cours de morale et de théologie sacramentaire des abbés Chanson, Sochal, Waghemacher et Barba, s'ajoutaient encore des leçons d'Écriture Sainte de l'abbé Villacroux, d'apologétique de l'abbé Barrau, d'histoire de l'Église et de liturgie, multipliées dans le camp au long de la captivité. Le cours de Mariologie, parmi d'autres, conduit parallèlement à celui de l'Incarnation et constamment subordonné à lui, connut un beau succès. Rappelant à tout instant la dépendance de la Vierge et son éminente dignité, il devait procurer à ses bénéficiaires un filial amour de Notre-Dame.

Formations spirituelle et intellectuelle allaient de pair; sur le plan didactique, un cours de spiritualité, présentant les différentes écoles, fut donné aux séminaristes par l'abbé Sochal. Il y avait étroite union des efforts, chaque séminariste puisant dans l'étude même de sa théologie les enrichissements de sa vie spirituelle et surnaturelle.

Les années succédant aux années, certains séminaristes purent achever le cycle de leurs études. De diocèses très divers, ou de congrégations religieuses multiples, malgré des conditions de vie précaires, plusieurs, dès leur retour en France, reçurent le sacerdoce, d'autres, après un an de séminaire. Comme l'Université pour ses étudiants captifs, l'Église sut reconnaître l'effort intellectuel accompli durant la captivité et le couronner par de légitimes mesures de faveur.

De leur côté, les séminaristes du camp n'ont point oublié ce qu'ils doivent à leurs frères en sacerdoce, particulièrement aux abbés Bruneau, Waghemacher, Sochal et Barba.

Les vocations tardives. — Nous avons vu, mêlés aux activités des séminaristes confirmés, plusieurs camarades à la recherche de leur vocation. Fraternellement accueillis par leurs aînés dans les étapes du sacerdoce, ils furent entourés par leurs directeurs. Treize d'entre eux ont eu le bonheur

de persévérer dans leur dessein, si mes renseignements sont exacts : trois sont demeurés dans le clergé diocésain, les dix autres se sont orientés vers les ordres religieux.

L'exemple des séminaristes s'était révélé conquérant. Pour ces vocations découvertes au camp, le séminaire était déjà commencé lors du retour en France. Leur formation intellectuelle demeurerait valable. Et plus encore leur formation spirituelle, en cette atmosphère fervente de l'Oflag, dans l'ambiance de fidèles chrétiens, au milieu de leurs frères, séminaristes et prêtres. C'était satisfaisant au mieux, malgré l'éloignement, aux exigences de science et de foi que l'Église réclame de ses représentants.

III. — LA VIE DE LA PAROISSE

Regardons cette paroisse vivre sous nos yeux. Groupée sur un territoire étroit, sans un seul écart, équipée des moyens nécessaires pour conduire ses membres à leur fin, elle formait une véritable famille spirituelle. Les paroissiens étaient en droit d'exiger de leurs prêtres trois tâches essentielles et la paroisse remplirait sa mission spécifique en les leur procurant : diffusion de la doctrine, moyens de sanctification, gouvernement des âmes. Telle sera l'armature de l'étude sur la vie de la paroisse Saint-Pierre-aux-Liens.

LA DIFFUSION DE LA DOCTRINE

Pour s'acquitter de cette obligation, la paroisse de l'Oflag utilisa trois moyens principaux : les cours de religion, les prédications, les conférences.

Les cours de religion. — La diffusion de la doctrine se faisait beaucoup plus par des cours que par la prédication. Ces cours s'adressaient au grand public; ils visaient à donner aux camarades, cultivés sur le plan profane, souvent même brillants dans leur spécialité, un niveau de culture chrétienne plus élevé. Même lorsqu'ils prenaient l'allure d'un catéchisme de persévérance, nous nous sommes interdit de les appeler « cours de catéchisme ». Il y a, pour des hommes faits, un caractère pénible à s'entendre dire que l'on vient de recevoir un cours de catéchisme : l'expression semble convenir à des enfants. Susceptibilité? Peut-être, mais qu'il ne fallait froisser en aucune manière sous peine d'un échec. Avec l'aide de l'Université s'organisèrent ces cours, attirant un public nombreux. Manière de tuer le temps, pour les uns, dont la persévérance serait de courte durée; moyen d'employer utilement des heures interminables, pour d'autres, mais il y avait des activités moins exigeantes; souci de préserver sa personnalité en l'enrichissant, pour beaucoup. C'était vrai sur le plan français et nous avons vu réagir un patriotisme blessé. C'était vrai pour la culture humaine et le prisonnier tient à se retremper par le contact avec l'histoire, les arts, les lettres et les sciences. C'était non moins vrai pour la culture chrétienne. Ce déséquilibre,

dont beaucoup souffraient, entre le niveau de leurs connaissances religieuses et celui de leurs connaissances humaines et professionnelles, nombreux furent les prisonniers qui avaient décidé de le faire disparaître.

Au long des années, les cours se déroulèrent au camp. Les professeurs qui les donnaient se proposaient de rafraîchir les souvenirs, de répondre à des objections fréquentes, de combler des lacunes. Il y eut, pour les suivre, un zèle réel que suscitaient la joie de connaître, le désir d'approfondir sa foi, et aussi, il faut bien l'admettre, une manière de tuer le temps, cet inexorable ennemi de tout prisonnier. Prétendre que cette ardeur durerait après la libération eut été verser dans l'utopie. La vie normale reprendrait ses droits et ses exigences. Mais le travail accompli en profondeur, tandis que des loisirs forcés le permettaient, ne serait pas perdu.

Grande fut l'ardeur des organisateurs, la persévérance des maîtres et l'assiduité des auditeurs. A Gross-Born, des cours furent créés, en chacun des blocs, insérés dans les horaires de l'Université. Avant la libre circulation, on obtint des autorités allemandes que les professeurs fissent successivement leurs exposés dans les différents blocs. A partir du 21 mars 1941, la tâche devient plus facile; les cours ont lieu dans les salles communes; le rôle des organisateurs est d'en varier les sujets et d'en fixer les horaires de telle façon que les auditeurs soient à même de les écouter à loisir. Au camp d'Arnswalde, fructueuse unification. Les cours ont lieu d'ordinaire dans la salle Est du garage Nord, garage n° 3, une fois par semaine, de 14 h. 30 à 15 h. 30, à partir de septembre 1942 (1). Au gré des caprices de nos gardiens, ils se déroulent plus ou moins régulièrement, suivant les périodes de clémence ou de rigidité dans la discipline du camp.

Je suis dans l'impossibilité de reconstituer l'ensemble des sujets traités. Toutes les branches du domaine religieux furent abordées : théologie, instruction religieuse, Écriture Sainte, histoire de l'Église, hagiographie, liturgie, archéologie, voire cours de latin liturgique élémentaire. Très vite commencés à l'Oflag II D, dans des cercles plus ou moins étendus, les cours devinrent bientôt des institutions régulières, malgré de graves difficultés matérielles, pour les locaux ou le chauffage. Au moment de l'unification paroissiale, les diverses activités culturelles furent rassemblées sous le titre de « Centre d'Enseignement Religieux ». Souvent, ces cours, même les plus ardu, rassemblaient un bel effectif d'auditeurs. Les leçons sur l'Ancien Testament de l'abbé Villacroux, comptaient au début une centaine d'auditeurs. Certains d'entre eux se laissèrent décourager; trente à cinquante demeurèrent assidus (2).

Au moment du départ, le 29 janvier 1945, de nouveaux programmes étaient en préparation : Salomon et la fin de la royauté par l'abbé Villacroux, et, pour la Pentecôte 1945, une « Semaine Sociale ».

Il faudrait au moins doubler la liste présentée en appendice pour avoir une idée du travail réalisé.

A côté de cet enseignement public, des groupes d'Action Catholique

(1) N. P. C., 18 septembre 1942.

(2) En Appendice, une liste des sujets traités, reconstituée (IX, p. 780).

étudièrent certains livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est ainsi qu'ont travaillé un Cercle des Jeunes Officiers d'Active du bloc II, plusieurs Cercles d'Études, les clans des Scouts de France, etc. Leurs recherches portèrent notamment sur la Genèse, les Prophètes et les Psaumes.

Les prédications. — Rien de plus fréquent que les sermons dans les offices de l'Oflag; malgré cela, peut-être même à cause de cette fréquence, rien qui ait aussi peu marqué dans mes souvenirs. L'enquête, menée auprès des prêtres comme auprès des camarades de l'Action Catholique, est assez décevante, elle aussi. En général, les réponses sont faibles, voire inexistantes. Le genre « sermon » aurait-il vécu? et cette « pêche collective » se serait-elle révélée inefficace? Je ne le crois pas. Seulement, par une discrétion que l'enquêteur regrette et qui, pourtant, est compréhensible, les prêtres n'ont guère parlé, dans leurs réponses, de leur intervention fréquente, par la prédication, à l'apostolat dans le camp.

Le curé, qui demeure, selon le Droit Canon, le prédicateur authentique et officiel de la paroisse, remplaçait le sermon par des « avis » très estimés. Il s'entoura d'auxiliaires nombreux; théoriquement sous son autorité et son contrôle, la prédication à l'Oflag connut en fait la plus grande liberté de la part de l'aumônier.

Cette prédication prenait de multiples aspects : homélies de la messe dominicale ou des fêtes, sermons, causeries à des œuvres; ou encore : efforts plus suivis des triduums, des neuvaines, des retraites. Additionner les sermons adressés pendant deux ans aux camarades des trois paroisses de Gross-Born, et plus de deux ans et demi à ceux de la paroisse d'Arnswalde, donne l'impressionnant total de quatre cent cinquante, sans tenir compte des occasions extraordinaires où l'un des prêtres adressait la parole à tel ou tel auditoire particulier : prières du soir, triduums, neuvaines, récollections mensuelles, retraites annuelles. Alors, c'est par milliers qu'il faudrait les dénombrer.

Pendant les premiers mois de la captivité, la prédication fut surtout une homélie sur l'évangile du jour, ou bien encore un sermon de circonstance. Ainsi au bloc III, le 30 juin 1940, l'allocution porta sur le thème de Saint-Pierre-aux-Liens (1). Ainsi encore, le commandant Monvoisin, trappiste, y prit la parole le 15 août et prêcha sur la Vierge, comme d'ailleurs, le 8 septembre, Dom Colliot o. s. b. (2).

Déjà pourtant, certains prédicateurs abordaient d'importantes vérités de la foi. Le commandant Lainé, professeur de Mathématiques à la Faculté Libre d'Angers, fit de la sorte, au bloc III, un remarquable exposé sur l'Eucharistie.

Il faut attendre toutefois l'arrivée au camp d'Arnswalde pour trouver de véritables prédications organisées. Plusieurs cycles de sermons, portant chacun sur environ trois mois, furent mis sur pied au cours des années 1942 à 1944.

Ces sermons provoquaient des interventions de la censure allemande.

(1) N. P. C., 30 juin 1940.

(2) N. P. C., 8 septembre 1940.

Nos gardiens exigèrent tout d'abord de connaître le sujet traité; les censeurs venaient assister à nos offices, afin d'entendre la « bonne parole ». Plus tard, ils exigèrent à l'avance le plan du sermon; les prédicateurs faisaient parfois copier par un séminariste ou un laïc une page dans un livre de spiritualité et communiquaient ce texte en guise de plan! A plusieurs reprises, le sermon lui-même fut réclamé. Ainsi, au II B, ayant prêché sur la charité envers les ennemis, j'eus l'avantage d'être abordé par Rusher, le chef de la censure, dès la fin de la messe, à la sacristie, et je dus lui remettre le texte de mon allocution. Certaines phrases l'avaient étonné. Quelques jours après, le document m'était restitué, sans remarques particulières, agrémenté du tampon de la censure. Je ne crois pas que les paroissiens aient compris mes paroles comme le lieutenant Rusher : il faut parfois lire entre les lignes et comprendre à mots couverts.

Les conférences. — Bien plus que les sermons, les conférences eurent la vogue. Tous les domaines profanes connurent des exposés; les sciences religieuses se joignirent à cet ensemble. En dehors des grands sujets, présentés sous forme de cours, et dictant l'attitude du chrétien en face des problèmes de notre temps, de nombreux conférenciers offraient à leurs camarades des exposés de valeur, quoique de moindre importance. Conférences générales, œuvres de spécialistes qui, en l'absence de tout document écrit, travaillaient les premiers mois sur les souvenirs d'une mémoire plus ou moins fidèle. Les thèmes favoris de ces lendemains de combat furent les causes de notre défaite et aussi la rénovation, la restauration ou, comme on disait alors, la Révolution Nationale. Nos faiblesses, pendant l'entre-deux guerres, furent l'occasion de discussions interminables et passionnées. Les faiblesses religieuses étaient relevées, comme les insuffisances matérielles d'une période trop facile.

Rien de plus varié que les sujets abordés! Il faudrait les avoir notés jour après jour pour en dresser une liste exhaustive. Le catalogue cité en appendice (I) ne saurait, en aucune manière, donner une idée complète de l'ensemble. Malgré d'importantes lacunes, il laisse deviner sur quels axes se trouvaient orientés les auditeurs. La liste transcrite néglige volontairement les problèmes abordés dans les séances de l'Action Catholique; ils trouveront leur place quand nous parlerons de l'Action Catholique à l'Oflag.

Aperçu trop partiel des conférences adressées au public de l'Oflag. D'autres, ayant pour thème l'art religieux, pourraient y être jointes. Certains auditeurs, comblés, avaient pris l'habitude de recopier fidèlement les exposés qu'ils venaient d'entendre. Des cahiers, parvenus en France, ont pu m'être prêtés. Je leur emprunte les précisions qui suivent.

L'année 1940 fut marquée par le cours de l'abbé Garrone. En une douzaine de leçons, il retraça les grandes lignes du dogme, de la pensée chrétienne. Après un exposé sur le Christ-Docteur, lumière des hommes, et sur nos possibilités d'accéder à cette lumière, les thèmes essentiels de la foi catholique défilèrent à nos yeux : Dieu, la Trinité, le Christ, la Vierge Marie, l'Église, la grâce, les sacrements, enfin la destinée humaine. En 1941,

(I) En Appendice, une liste de Conférences Religieuses à l'Oflag (X, p. 789).

Borel et l'abbé Marduel, dans une série de leçons fort remarquées, mirent en parallèle la création de l'homme selon l'Écriture et les données scientifiques de l'anthropologie, et prouvèrent la conciliation possible des deux thèses. En 1943, l'abbé Barrau, en présence d'un important auditoire, étudia « la Vie de Jésus » de Renan, pour conclure que cet ouvrage, fruit de l'imagination, demeure un pur roman que l'historien ne saurait admettre.

Parmi les cours de morale, la palme revient sans hésitation à l'abbé Sochal. En 1940, il exposa, d'après l'encyclique *Casti connubii*, la doctrine de l'Église sur le mariage. Le milieu adulte et masculin permit au professeur de donner toutes les précisions désirables sur les erreurs et les vices contraires à la vie conjugale. Ce ne fut pas son moindre mérite de le faire à la fois avec la plus rigoureuse exactitude et la plus grande délicatesse. Les auditeurs, très nombreux, qui avaient apprécié la valeur de l'enseignement, se retrouvèrent, les années suivantes, pour assister à deux séries de leçons sur le traité de la Justice et des Contrats, puis sur la Propriété et la morale des affaires.

Les cours d'Écriture Sainte connurent une grande vogue. L'abbé Villacroux, par ses études fouillées sur la Bible, l'Inspiration, la religion des peuples primitifs, la Genèse, l'histoire d'Abraham, mérite la première place. Il fut aidé tour à tour par l'abbé Barrau qui présenta la question de l'authenticité des Évangiles, par deux séminaristes, Peloux et Carrière, qui consacrèrent de multiples leçons à saint Paul, et enfin par Herbin, ce « touche à tout » de grand talent, qui s'inspira des travaux de Guitten-Pouget-Lagrange pour faire goûter à ses auditeurs le « Cantique des Cantiques ». Ces efforts conjugués aboutirent à une meilleure connaissance et à un plus grand amour de l'Écriture Sainte. Entraînés par l'exemple des protestants, un certain nombre de catholiques s'adonnèrent à la lecture quotidienne de la Bible.

Dans le domaine de la spiritualité, le R. P. Sortais nous fit deux séries d'exposés sur le bréviaire et la prière. Après avoir montré la raison d'être de l'Office divin et son histoire, les camarades apprirent la constitution de ce livre et les avantages spirituels procurés par la récitation de l'Office. Les leçons sur la prière furent encore plus suivies; elles s'achevèrent dans une présentation de l'oraison qui, par une recherche affectueuse et une ardente connaissance, conduisit à un vivant amour de Dieu.

Pendant les premiers mois, l'abbé Bolloc'h fit un cours sur le symbolisme de la messe. En novembre 1940, le R. P. Sortais, à l'occasion de la Toussaint et de la Fête des Morts, raconta les touchantes cérémonies liturgiques des malades, des mourants et des morts dans une Trappe. En 1941, je fus chargé d'exposer les cérémonies et les rites de la messe. En fait, toutes les occasions étaient bonnes de rendre plus vivante la liturgie de l'Église, soit en déroulant aux yeux des camarades des cérémonies soignées, véritables leçons de choses, soit, à l'occasion de telle ou telle fête, en expliquant les rites liturgiques.

En histoire de l'Église, Herbin fut le maître le plus écouté. Parmi l'écrasante tâche qu'il assumait, dans le domaine profane comme dans le domaine religieux, nous lui devons une fresque historique de l'Église de France depuis les premiers siècles de la Gaule jusqu'à la pensée moderne

face au catholicisme. Se jouant des difficultés et composant ses leçons avec une rapidité déconcertante, Herbin sut aborder les sujets les plus divers avec le même succès. Président de la Jeunesse Catholique au diocèse de Meaux avant la guerre, il avait déjà fait ses preuves. Ses leçons étaient le fruit d'une vaste culture, humaine et chrétienne.

L'hagiographie eut beaucoup de succès. Comme l'historien tente de faire aimer sa Patrie en présentant les héros qui furent sa gloire, ainsi prêtres et laïcs se retrouvaient pour revivre ensemble les fastes de l'Église en la longue théorie de ses saints. Des conférences proposèrent aux paroissiens l'imitation des plus illustres d'entre eux.

Le thème de la captivité suscita l'émulation des prisonniers. Pendant les premiers mois, Armand Lanoux avait fait une conférence sur « la condition de prisonnier » (1). Son retentissement fut tel dans le camp que les premiers numéros d'« Écrit sur le Sable » en publièrent le texte (2). Deux catholiques relevèrent le gant et ajoutèrent la note chrétienne : ce furent Pierre Herbin et Édouard Jolly (3).

Les Semaines Saintes furent aussi l'occasion de conférences religieuses. En 1941, on peut relever le récit de la Passion, sous le titre « la mort du Chef », et une causerie de Verdeau sur le Saint Suaire de Turin (4). En 1942, Verdeau évoque le Procès de Jésus (5); le lendemain, Carrière expose les rites liturgiques de la Grande Semaine (6); puis je présente l'Eucharistie (7); enfin, le Vendredi Saint, Herbin, dans une fresque saisissante, retrace « l'histoire de la dévotion à la Passion » (8). Ce qui s'accomplissait dans mon bloc avait son équivalent chez les voisins; efforts parallèles pour entraîner les fidèles dans le grand mystère de Jésus, mort et ressuscité.

Ainsi, d'étape en étape, les membres de la paroisse, en dehors des cours organisés ou des sermons, trouvaient-ils de nombreuses occasions de se cultiver et d'accroître la solidité de leur foi.

LES MOYENS DE SANCTIFICATION

Le dogme et la morale une fois remis en mémoire par la diffusion de la doctrine, il reste à la paroisse d'entreprendre une seconde besogne, procurer aux fidèles des moyens de sanctification et transmettre la grâce. Cette tâche, la paroisse l'accomplit en veillant à l'administration des sacrements, en travaillant à l'organisation de la prière, en soignant les manifestations religieuses les plus importantes, en rendant aux défunts les honneurs que lui dicte la charité chrétienne.

(1) N. P. C., 22 novembre 1940.

(2) E. L. S., nos 1, 2 et 4; 25 mars, 15 avril et 1^{er} juin 1941.

(3) N. P. C., 15 décembre 1940.

(4) N. P. C., 11 avril 1941.

(5) N. P. C., 29 mars 1942.

(6) N. P. C., 30 mars 1942.

(7) N. P. C., 31 mars 1942.

(8) N. P. C., 3 avril 1942.

L'administration des sacrements. — Au long des jours, les prêtres eurent à procurer aux fidèles la vie sacramentaire. Deux sacrements furent distribués de manière régulière : ceux de Pénitence et d'Eucharistie. Deux autres en des circonstances exceptionnelles : ceux de Baptême et de Confirmation. Un en de rares occasions : l'Extrême-Onction. Il ne fut point question de l'Ordre. Quant au Mariage, les prêtres eurent, à plusieurs reprises, à donner conseil.

Pénitence. — Toute confession était officiellement interdite par les autorités allemandes. Mais cet obstacle fut aisément tourné. Comment empêcher aux camarades de venir parler à un prêtre ? Rien de plus facile que de se promener à deux et, sous les apparences d'une amicale conversation, d'exercer son ministère. Prudemment, le pli fut pris. Bientôt les confessions s'effectuèrent normalement. Pour ne point effaroucher les autorités allemandes, les annonces liturgiques étaient ainsi libellées : des prêtres se tiendront à votre disposition (tel jour, à telle heure, en tel lieu). Au II B, nous ne nous cachions plus du tout. Les veilles de fêtes, des colonnes de pénitents se formaient derrière chacun des prêtres ; patiemment, les fidèles attendaient leur tour, progressant au fur et à mesure des absolutions données. Confesseurs et pénitents restaient debout. De temps en temps, les Allemands faisaient une remarque ; puis, les confessions reprenaient comme auparavant. A ces « fournées » de dernière heure, certains paroissiens préféraient le rendez-vous pris avec un prêtre et la promenade sur la cour ou dans les couloirs des blocs. On pouvait alors parler tranquillement et recevoir des conseils. Les prêtres consacraient une bonne part de leurs loisirs à ces conversations fraternelles. Ce fut une des grâces de la captivité de mettre ainsi le clergé à la disposition des fidèles quand ils le désiraient. Les prêtres étaient toujours disponibles et les fidèles n'avaient point à compter avec les exigences de leur devoir d'état.

Eucharistie. — La réception du sacrement de l'Eucharistie fut permise. Signalons simplement les difficultés des premiers mois à se procurer des hosties et satisfaire les camarades qui se présentaient, nombreux, pour recevoir la communion. Assez vite, le ravitaillement en hosties put s'organiser en Allemagne, en France grâce à l'abbé Rhodain et, de temps en temps, en Suisse. Jamais, dans la suite, nous n'avons manqué d'hosties.

Nombreuses étaient les messes quotidiennes ; les fidèles pouvaient y communier. Il leur suffisait de se faire connaître au moment de l'Offertoire ; les hosties étaient remises au célébrant par le servant de messe. Assez vite d'ailleurs des hosties consacrées furent conservées dans chacune des trois paroisses de Gross-Born.

Quand nous fûmes installés au II B, en plus des Réserves gardées dans les blocs II, III et IV, afin de permettre des cérémonies para-liturgiques après une fermeture souvent trop hâtive, les custodes-ciboires étaient transportées le matin après les messes à l'Oratoire du bloc I. Le soir venu, le Saint Sacrement était rapporté à l'aumônerie, dans un tabernacle capitonné de blanc. Nous n'eûmes jamais de difficultés spéciales pour garder au camp la Présence Réelle.

Baptême. — A plusieurs reprises, des baptêmes eurent lieu à l'Oflag. Le plus souvent, ils furent administrés en privé, soit à l'Oratoire de Gross-Born ou d'Arnswalde, soit dans une chapelle, en dehors de l'assistance entière. Une fois, le Baptême fut conféré à l'occasion de la cérémonie du Samedi Saint; au cours de l'office, le nouveau baptisé reçut également la Confirmation et fit sa première Communion.

Confirmation. — Par l'intermédiaire de l'abbé Rodhain, en 1942, fut donné à certains aumôniers de camps, le pouvoir de conférer le sacrement de Confirmation. Pouvoir personnel et qui ne pouvait se transmettre. Nous eûmes la joie de connaître à l'Oflag plusieurs cérémonies de Confirmation. La retraite préparatoire à l'une d'entre elles fut prêchée par l'abbé Millot, du diocèse de Nancy.

Extrême-Onction. — Pendant l'exil, nous avons déploré la mort d'un certain nombre de camarades, les uns gravement malades et que la Puissance détentrice n'avait pas su rapatrier à temps, d'autres par suite d'accidents, tel le lieutenant Rabin fusillé par une patrouille allemande, d'autres encore par mort subite. Ces derniers mis à part, nos camarades reçurent l'Extrême-Onction, ultime réconfort avant de mourir loin de la mère Patrie.

Ordre. — A la guerre 14-18, des séminaristes, regroupés dans un seul camp avec l'accord des autorités allemandes, avaient eu le bonheur d'être ordonnés. Cette fois, la chose ne fut pas envisagée, au moins pour les séminaristes de l'Oflag II D-II B. En poursuivant avec persévérance le cycle de leurs études, ils brûlèrent les étapes au retour.

Mariage. — L'aumônier du camp et plusieurs prêtres participèrent aux démarches entreprises pour conclure des mariages par procuration. Plus important fut leur rôle de conciliateurs pour apaiser des conflits, décourager des demandes de divorce trop souvent basées sur de mauvaises nouvelles, maladroitement grossies par des parents ou des amis dont les intentions n'étaient pas toujours innocentes. Le conseil donné, et généralement écouté, était de surseoir à une décision irrévocable, d'attendre le retour afin de pouvoir entreprendre une enquête, sérieuse et loyale, avant de prendre une détermination aussi grave.

L'organisation de la prière. — Tout, dans notre vie de prisonniers, se prêtait à l'organisation impeccable des offices liturgiques. Ceux-ci se déroulèrent d'abord sous le signe de la plus extrême pauvreté; mais ils gagnaient en profondeur ce qu'ils perdaient alors en solennité. Les paroisses de Gross-Born, et plus tard la paroisse d'Arnswalde, s'attachèrent à leur préparation et à leur exécution avec la plus parfaite ponctualité, la plus édifiante révérence. Qu'il s'agisse de cérémonies para-liturgiques ou d'offices réguliers, tout ce qui reflète la vie d'une paroisse de France est mis à profit.

Cérémonies para-liturgiques. — Les premiers jours, alors que la mise en place des célébrations officielles se faisait attendre et que les autorités

allemandes se montraient réticentes pour la participation des fidèles aux messes quotidiennes, des *cérémonies para-liturgiques* furent lancées, telle *la prière du soir en commun*. Cette prière, dont la formule variait avec celui qui la présidait, rassemblait d'importants effectifs; elle se déroulait le plus souvent en plein air, entre deux baraques. Elle s'achevait par le chant d'un cantique ou d'une antienne à Notre-Dame. Lorsque des locaux furent affectés aux différentes paroisses pour l'exercice du culte, il devint plus commode de se rassembler à l'écart et de se recueillir. Au bloc III, impossible de regagner l'arrière-cantine où se célébraient les messes matinales. La prière avait lieu, après le cours du soir, à la Salle des Conférences. La formule en demeura toujours très souple. Au bloc I-IV comme au bloc II, la coutume s'introduisit d'une allocution par un prêtre. Au bloc III, le plus souvent, c'était un des membres de l'Action Catholique qui lisait un mot composé par lui, en rapport avec le temps liturgique ou la fête du jour. Suivait la récitation de quelques-unes des prières usuelles, un bref examen de conscience. L'acte de contrition complétait l'exercice qui se terminait par un cantique ou un motet, souvent une antienne à la Vierge. Dès que la paroisse fut bien installée, en certaines circonstances plus marquantes (fête d'un saint illustre, premier vendredi du mois), notre humble prière du soir était remplacée par un Salut du Saint Sacrement.

A côté de ces para-liturgies, et plus suivies encore, se déroulaient des offices, quotidiens ou hebdomadaires.

Offices quotidiens. — Dans chaque bloc, de nombreuses messes se célébraient chaque matin, dans les chapelles de l'Oflag. Les seules restrictions, durant les premiers mois, vinrent du manque de matériel liturgique. Sous l'impulsion de plusieurs aumôniers, on rechercha ce qui était absolument indispensable : vin de messe, hosties, cire liturgique. Après bien des efforts, l'approvisionnement se fit régulier. Le 19 novembre 1940, le *Militärbefehlshaber* en France accordait à l'Aumônerie des Prisonniers de Guerre une autorisation pour expédier, par l'intermédiaire des commandants de camps, ce qui était nécessaire au culte (1). En outre, l'Oflag continua de recevoir plusieurs commandes passées en Allemagne par nos soins. Au mois de septembre 1941, l'aumônier Dupaquier réglait encore à nos gardiens une caisse de vin de messe venu de Moselle. Le prix exigé nous parut raisonnable à côté de ceux réclamés par le cantinier Schmidt, l'année précédente. Et puis, des doutes planaient sur les premières livraisons (2).

L'ensemble nous permit de constituer une réserve, afin de faire face pendant quelque temps, le jour où les envois de France se trouveraient interrompus. La mesure fut efficace après juin 1944; tous les prêtres célébrèrent la messe quotidienne jusqu'à la dislocation du camp, et les fidèles communiaient à leur guise. Le stock était encore respectable le 29 janvier 1945 : du vin resté, les malades profitèrent. La réserve liturgique connut même une telle abondance que l'aumônier put effectuer des envois au Stalag d'Hammerstein.

(1) Abbé RODHAIN.

(2) N. P. C., 23 septembre 1941.

Offices hebdomadaires. — Le culte se déroula désormais sans encombres; les dimanches étaient particulièrement attendus. Voici le programme de l'un d'entre eux, au bloc III de Gross-Born :

— 8 heures : Grand-messe en plein air;
— 16 heures : Complies et Salut du Saint Sacrement (Salle des conférences du bloc);

— 21 h. 15 : Prière du soir (Salle des conférences) (1).

Au bloc I-IV, les Vêpres étaient chantées. Au bloc II, organisation comparable; mais le lieu de célébration de la messe dominicale varia fréquemment : parfois en plein air faute de local autorisé, souvent à la baraque Zéro, aux grandes fêtes dans la cantine du bloc.

De temps en temps, l'humeur changeante de nos gardiens entraînait quelques modifications dans l'horaire traditionnel. Ainsi le dimanche 25 août 1940, le camp devant être inspecté à 9 heures par un Colonel allemand, la grand-messe fut avancée (2).

Lorsque nous fûmes transférés au camp d'Arnswalde, pour favoriser les manifestations communautaires, les paroisses fusionnèrent en une seule. Le premier dimanche passé au II B, l'aumônier Dupaquier, au cours de la grand-messe, présenta le cadre de notre nouvelle vie paroissiale :

— Organisation de l'aumônerie :

Bloc I Aumônier Dupaquier Bloc II Abbé Sochal.

Bloc III Abbé Bruneau Bloc IV Abbé Barrau.

Bloc V Les prisonniers se rattachent à l'aumônerie de leur choix.

— Wirtschaft et ordonnances : Abbé Trouvain.

— Messes du dimanche au gymnase :

7 heures : Première messe.

8 heures : Messe officielle de communion (messe basse).

9 heures : Grand-messe paroissiale avec sermon.

— Prière du soir, à 20 h. 30, au gymnase.

— Chorales : annonce de leur fusion.

— Quêtes mensuelles : précisions sur leur rôle.

— Œuvres de jeunesse : Aumônier : abbé Sochal.

— Action Catholique : Aumônier : abbé Bruneau.

— Rosaire Vivant : Aumônier : abbé Barrau (3).

Huit jours après, quelques retouches furent apportées : le dimanche, la messe de communion fut avancée à 7 h. 45 et l'office du soir fixé à 20 heures (4).

Des précisions étaient fournies sur les messes de semaine, désignées avec une insistance voulue sous le titre de « messes privées », pour ne pas alarmer inutilement nos gardiens qui s'inquiétaient. Ces messes privées se célébrèrent quelque temps dans chacun des blocs (5). Mais bientôt les Allemands prirent ombrage de ces lieux de culte dispersés. Ordre nous fut donné

(1) N. P. C., 21 juillet 1940.

(2) N. P. C., 25 août 1940.

(3) N. P. C., 24 mai 1942.

(4) N. P. C., 28 mai 1942.

(5) N. P. C., 28 mai 1942.

de célébrer toutes les messes au gymnase. La salle était assez vaste pour permettre d'y dresser facilement cinq autels secondaires et célébrer six messes simultanées, sans nous gêner les uns les autres. Une des messes, au maître-autel, était dialoguée; les autres se déroulaient à voix basse, pour ne pas troubler les voisins.

L'approche de l'automne nous faisait craindre le froid. Le 22 septembre 1942, les Allemands nous permirent l'établissement d'un régime d'hiver :

En semaine, les messes se célébraient en deux lieux différents :

— messes publiques au réfectoire du 1^{er} étage, à 6 h. 20, 6 h. 50, 7 h. 30 et 8 h. 05; l'entassement y était affolant, mais la température clémente;

— messes privées à l'Oratoire (I-402) : onze messes, de 6 h. 30 à 8 h. 30.

Les dimanches, les messes se célébraient en privé à l'Oratoire, en public au gymnase.

Enfin l'office du soir, en semaine comme le dimanche, serait maintenu à la Turnhalle (1).

En 1943, le service d'hiver fut maintenu, mais il débuta seulement le 18 octobre (2).

L'automne et l'hiver une fois écoulés, le service d'été reprenait, sur l'ordre des Allemands, à la salle de gymnastique. Cet ordre, en 1943, nous fut transmis le 15 mars (3). En bref, six mois de service au réfectoire pour les messes de semaine et six mois à la Turnhalle.

Chaque dimanche comportait la célébration d'une grand-messe avec diacre et sous-diacre, au maître-autel de la Turnhalle. Après le chant de l'Évangile, un prône comprenait les annonces de la semaine, des « avis » de l'aumônier, ou le sermon de l'un de ses « vicaires ». Ceux qui désiraient participer aux Vêpres le pouvaient, puisque, chaque dimanche aussi, elles étaient chantées dans les combles du bloc III. Ainsi pendant plus de deux années et demie, les offices dominicaux furent célébrés avec beaucoup d'éclat. L'unité assurée autour de leur curé, nourris de la même doctrine, rassemblés pour les mêmes fêtes liturgiques, les mêmes événements religieux, priant, chantant et communiant ensemble, les fidèles de la paroisse se forgeaient une âme commune.

Les manifestations religieuses importantes. — Si l'assistance est très nombreuse en chacun de nos dimanches, à plus forte raison chaque grande fête. Les offices liturgiques une fois terminés, la confiance semble, pour un temps, revenue; du moins, les âmes sont rassérénées et les cœurs dilatés. Et cette manifestation de vitalité chrétienne est peut-être le meilleur des apostolats. Vitalité chrétienne? Ainsi pensent les camarades de l'Oflag VI A, lorsqu'ils écrivent : les paroissiens

assistent côte à côte au déroulement de l'année liturgique; ce qui leur semblait naguère un ensemble de rites figés et de formules vides, redevient pour eux l'expression vivante et jeune de la prière catholique... qui réconforte dans tous les temps

(1) N. P. C., 22 septembre 1942.

(2) N. P. C., 18 octobre 1943.

(3) N. P. C., 15 mars 1943.

et dans tous les pays les membres souffrants du Christ. Tandis que les ruines s'accumulent autour d'eux, ils éprouvent collectivement, pour la première fois peut-être, la pitié maternelle et la force sereine de l'Église (1).

Les fêtes attiraient une assistance très nombreuse et de plus en plus active. Rappelons quelques-unes d'entre elles. Quatre fois, au moins, de juillet 1940 à janvier 1945, l'année liturgique déroula sous nos yeux les événements de la vie de Notre-Seigneur, les grandes dates de la vie de l'Église, continuatrice de son œuvre. Chaque fois, c'était l'occasion de manifestations solennelles.

1940 est l'année de l'installation. Le 14 juillet fut, dans les trois paroisses, une journée de recueillement et de prière pour les morts des deux guerres en union avec la France. Le 15 août, Notre-Dame de France fut célébrée dans la ferveur; remarquables efforts accomplis pour suppléer à l'absence des textes musicaux et, quand même, chanter les louanges de la Vierge. Pour la Toussaint, nous nous retrouvâmes près des barbelés du bloc I-IV; quelques privilégiés se rendirent en pèlerinage au cimetière voisin, prier sur nos premières tombes. Enfin, la Noël connut au bloc II l'office pontifical célébré par le R. P. Sortais, devant une assistance imposante et recueillie. Cette faveur, les autres blocs l'obtinrent à l'occasion de l'Épiphanie.

En 1941, libre circulation entre les blocs. Gain inestimable, sur le plan profane comme sur le plan religieux. Pour les cérémonies liturgiques, chaque paroisse continua de célébrer les grandes fêtes de l'année. Pourtant, et ce fut une première tentative de fusion, au cours de la Semaine Sainte 1941, des décalages d'horaires dans les offices, des formules liturgiques différentes, permirent aux fidèles d'effectuer un choix. Tandis que le bloc II adoptait *le Chant des Ténèbres* au cours de l'après-midi, le bloc III commémorait, dans une série d'exposés, les mystères de l'Eucharistie et de la Passion du Seigneur.

1942 reste pour nous l'année du déménagement et de l'unification. A peine au II B, la vie paroissiale partit en flèche, avec des moyens d'action triplés, par la fusion de ses prêtres et la fraternelle collaboration des fidèles des trois paroisses de Gross-Born. Cet effort, qui exigeait certains renoncements, connut sa récompense. Le second semestre de 1942 fut marqué par des manifestations religieuses d'une importance exceptionnelle. Au premier plan, il faut placer le 15 août, célébré sous le vocable de Notre-Dame de France et rehaussé par l'audition d'un Concert Spirituel en l'honneur de la Vierge. Vinrent ensuite la Toussaint, la Commémoration de nos Morts et l'inoubliable Messe de Minuit, célébrée à 15 h. 35 (!) au nom des exigences du camouflage. Le lendemain, nouveau Concert Spirituel et

(1) Une Paroisse derrière les barbelés, page 17.

théâtre chrétien : *le Noël sur la Place* d'Henri Ghéon. Noël de Dieu et des hommes, comme le notait l'abbé Sochal :

Ce jour-là, une paix plus forte que les rivalités, la jalousie, la haine s'impose d'en haut... La civilisation chrétienne est née (1).

1943 fut l'année de l'attente. 1942 avait pris fin sur les événements d'Afrique du Nord. L'espérance renaissait; mais nous ne savions pas encore quand sonnerait l'heure de la délivrance. Il fallait tenir. Tandis que l'Action Catholique redoublait d'activité, les équipes liturgiques et la chorale persévéraient à faire prier les paroissiens sur de la beauté. C'était un élément tangible de l'approfondissement de la foi. Jamais davantage peut-être les prisonniers ne ressentirent la vérité de l'adage : *lex orandi, lex credendi*. La Semaine Sainte fut un sommet. Elle se termina par une matinée théâtrale qui tenait du mystère; l'abbé Sochal monta « la Compassion de Notre-Dame ». Un nouveau 15 août rassembla toute la famille paroissiale. Les photographies qui furent prises restent un convaincant témoignage. Qu'elles représentent les visages ravagés par la faim, pendant le chant du *Credo* par la foule, ou les dos courbés devant le mystère eucharistique à la Consécration, la preuve est faite d'une assistance nombreuse et unanime dans la prière. Le camp vibrait alors des ultimes préparatifs de l'« Annonce faite à Marie » que l'abbé Sochal montait à l'Oflag. La Toussaint bénéficia de la belle Exposition Missionnaire qui ouvrait alors ses portes. Et tandis que le premier dimanche de l'Avent, trente camarades recevaient le sacrement de Confirmation, Noël déjà se préparait dans une ferveur renouvelée.

1944 vit poindre l'aube de la libération. Torturés par l'attente trop longue, atteints dans une santé déclinante, quelques-uns se prenaient à douter; le découragement guettait les plus faibles. D'autres, mûris au creuset de la souffrance, grandissaient dans l'épreuve. Cela nous valut, parmi d'autres joies, de vivre notre plus grande Semaine Sainte. Elle devait s'achever sur une victoire : un de nos camarades, au cours de l'office du Samedi Saint, avait l'immense bonheur de recevoir, le même jour, le Baptême et la Confirmation, et de faire sa Première Communion. Le Temps Pascal à peine achevé, nous parvenait la grande nouvelle : celle du débarquement allié en Normandie. Tandis que nous suivions pas à pas les progrès de la libération de la France, les choristes et l'orchestre, d'un seul cœur, préparaient pour le 15 août la « messe du couronnement » de Mozart. Noël 1944 fut notre dernière grande manifestation liturgique. Déjà les esprits étaient tournés vers d'autres Noëls, ceux de France, et les prisonniers, tout à l'espérance, comptaient bien que Noël 1945 serait la vraie fête de famille, au milieu des êtres chers dont ils étaient séparés depuis tant de Noëls.

1945 fut en effet l'année de la délivrance. Jetés sur les routes d'Allemagne dès le mois de janvier, il ne fut plus question de solennités liturgiques. Sauf peut-être pour ceux qui échouèrent à l'Oflag VI A, où ils vécurent la

(1) E. L. S., n° 28, 15 janvier 1943.

Semaine Sainte dans l'angoisse, la semaine de Pâques aux portes de la mort, mais où, bientôt, le 6 avril, luira le jour de la libération. Alors, d'un seul cœur, à la grand-messe d'action de grâces, le dimanche de Quasimodo, ils chantèrent le plus vibrant *Te Deum* qu'ils aient jamais chanté de leur vie, présage des tout prochains retours vers leurs paroisses de France.

Les honneurs rendus à nos morts. — Ne point entourer nos morts des honneurs mérités par leur sacrifice, eût été faillir à l'un de nos plus grands devoirs. La pensée de la mort et la fraternité du combat et de la prison nous étaient trop familières pour l'oublier. De nombreux services furent célébrés pour ceux qui nous quittaient, au camp ou en France. Au bloc I de Gross-Born, une messe de *Requiem* était chantée à la nouvelle des deuils de familles (1). Dans les autres blocs, coutumes comparables. Aux anniversaires de la défaite, des services étaient offerts pour les morts des différentes Armes. Annoncés longtemps à l'avance, parfois même insérés dans les colonnes d'« Écrit sur le Sable » (2), ces démarches fraternelles étaient quasi-unanimes.

Au long des années, nous eûmes à regretter la disparition de camarades d'exil. Tantôt leur mort survenait au camp même, avant qu'ils aient obtenu l'hospitalisation ou parce que leur fin avait été trop brutale. Tantôt, ils achevaient de souffrir dans un hôpital voisin, ou sur le chemin du retour en France. D'autres encore moururent peu de jours après avoir rejoint la mère-Patrie; il m'est difficile d'arrêter de façon précise la liste de ces derniers. Voici du moins les résultats de mes recherches.

1940: A peine étions-nous parvenus à Gross-Born; les fatigues et les privations du voyage avaient ruiné la santé de plusieurs prisonniers. Je relève, dans mes notes :

En promenade, nous passons près du cimetière; il garde déjà quatre tombes françaises :

— deux officiers : un lieutenant du 27^e Tirailleurs, âgé de vingt-sept ans, et un capitaine, mort à quarante-neuf ans, d'une embolie;

— deux soldats : un mort de tuberculose, et un autre, à la suite d'une chute de remorque (3).

Quinze jours après, un lieutenant de 39 ans, père de quatre enfants, mourait d'un cancer au foie (4).

1941: Si j'en crois mes documents personnels, l'année 1941 fut plus clémente. « Écrit sur le Sable » semble le confirmer quand il écrit, en décembre : le cimetière compte toujours cinq tombes des nôtres (5).

(1) Abbé VILLACOUX.

(2) E. L. S., n° 4, 1^{er} juin 1941.

(3) N. P. C., 2 octobre 1940.

(4) N. P. C., 18 octobre 1940.

(5) E. L. S., n° 15, 12 décembre 1941.

1942 : Janvier 1942 fut endeuillé par la disparition du capitaine Blondel de Joigny. Transporté d'urgence à l'hôpital d'Hammerstein, il y mourait le 12, emporté par le typhus (1). Deux mois, après, le 18 mars, survenait la mort la plus tragique de notre captivité. Le lieutenant Rabin était assassiné par les Allemands au cours d'une évasion. Au début de mai, dans « Écrit sur le Sable », le Doyen du camp nous conviait à faire face, tout en gardant fidèlement le souvenir du disparu.

Reprenons donc, mes amis, nos tâches, nos activités de captifs et d'exilés. Il n'y aura pas là de notre part infidélité au souvenir que nous vouons au lieutenant Rabin. Il y aura obéissance au grand devoir de travail qui nous incombe et dans lequel nos efforts traduisent notre ambition de demeurer dignes de nos morts (2).

Le 24 avril : le lieutenant Flattot mourait à l'hôpital d'Hammerstein, après une courte maladie. Marié, il était âgé de 28 ans (3).

1943 : Le samedi 20 mars 1943, c'est la mort au camp, à 32 ans, d'une crise cardiaque, du brigadier Jean Drapier, la veille de son départ pour la France.

Le camp tout entier a tenu à assister à ses obsèques dans la grande salle du Gymnase, trop petite pour les milliers d'assistants recueillis. Après la cérémonie, les autorités militaires et religieuses conduisirent le cercueil à la porte du camp. Tout le long du parcours, officiers et hommes de troupe, unis dans une même pensée, lui adressèrent un dernier adieu (4).

Dans les premiers jours du même mois de mars, mourait à Uekermünde (2^e Région), où il avait été hospitalisé, le lieutenant Henri Dupuis (5). Le 23 avril 1943, disparaissait à son tour, à l'hôpital de Stargart, le lieutenant Jacques Aubron; un service fut célébré au camp à sa mémoire, le 13 mai (6). Enfin, le 3 juin, au même hôpital, s'éteignait le capitaine de Crémoux, du 103^e R. A. L. C. A. (7).

1944 : Cette année fut marquée par la mort du colonel Rousseau, notre Doyen, vaincu par une crise d'appendicite et décédé à l'hôpital de Stargart le 12 février, après l'intervention chirurgicale. Le 16 août, en pleine santé, le capitaine Claire était emporté par le tétanos, et cette disparition subite provoquait une vive émotion dans le camp. Selon le « Journal du Centre d'Entraide », le 26 août 1944, le lieutenant Gaston Collin, du 27^e R. I., ancien prisonnier de l'Oflag II D, était lâchement assassiné par les Allemands (8).

(1) N. P. C., 14 janvier 1942. E. L. S., n° 18, 29 janvier 1942.

(2) E. L. S., mai 1942.

(3) E. L. S., n° 24, 15 août 1942.

(4) E. L. S., n° 31, 22 avril 1943.

(5) E. L. S., n° 31, 22 avril 1943.

(6) E. L. S., n° 32, 15 mai 1943.

(7) E. L. S., n° 33, juin-juillet 1943.

(8) C. E. A., n° 4, janvier 1946.

1945 : Les trois premiers numéros du « Journal du Centre d'Entraide » (1) nous rapportent sept nouvelles disparitions, pendant le premier semestre de l'année 1945 :

— lieutenant Barba, prêtre du Diocèse de Paris, ancien élève de l'École Polytechnique, mort à Wietzendorf, à la suite d'un anthrax;

— lieutenant Charles Burckhardt (III/107), mort à Rosenfeld des suites de blessures provoquées par les balles d'un chasseur allemand, lors d'un transfert en Russie;

— soldat Deycart, tué à Soest au cours du bombardement du 6 avril 1945;

— capitaine Gayraud (IV/204), mort à l'infirmerie d'Arnsvalde des suites d'un ictère infectieux, le 16 février 1945;

— lieutenant Gresset, décédé le 19 juin 1945, dans le train sanitaire qui le ramenait de Russie en France;

— lieutenant-colonel A. Guérin, ancien de l'Oflag, tué le 4 février 1945, au cours d'un bombardement de l'Oflag X B, à Nienburg-sur-Weser;

— lieutenant Noisillier (III/107), tué à Soest, au cours du bombardement du 6 avril 1945.

Au total, 22 noms relevés. L'image mortuaire, publiée dès le retour de captivité par les soins du Centre d'Entraide, offre une liste tragique de 22 noms. Y manque encore, parmi ceux que nous avons relevés plus haut, le lieutenant Gresset, dont la mort fut plus tardivement connue. La captivité des prisonniers de l'Oflag II D-II B se soldait par la perte de 23 camarades, décédés au camp ou bien encore à l'hôpital. En voici la liste d'après cette image souvenir :

— colonel Rousseau;

— commandant Blanc;

— capitaines Blondel de Joigny, Claire, de Crémoux, Gayraud, Meynier, Walckenaer;

— lieutenants Aubron, Barba, Bosquet, Burckhardt, Denis, Dupuis, Flattot, Marchand, Noisillier, Rabin, Sabourin;

— soldats Deycart, Drapier, Peruzot.

Cette liste ne comporte que les morts en captivité. D'autres moururent en France, presque aussitôt après leur rapatriement. Onze noms nouveaux, parvenus à ma connaissance, doivent être ajoutés à ce triste bilan. Les voici :

— capitaine Georges Bernard, mort le 29 décembre 1942, des suites de captivité (2);

— soldat Bancarel, mort à 39 ans, à l'hôpital de Vincennes, quelques jours seulement après un rapatriement longuement espéré, mais bien tardif (3);

— capitaine Duvinière et lieutenant Drouet, morts quelques jours après leur rapatriement en France (4);

— lieutenant Robert Couder, rapatrié en juillet 1942, décédé à l'hôpital de Lyon, le 21 mars 1943 (5);

(1) C. E. A., nos 1-2, juillet-septembre-novembre 1945.

(2) C. E. A., n° 5, avril 1946.

(3) E. L. S., n° 24, 15 août 1942.

(4) E. L. S., n° 31, 15 avril 1943.

(5) E. L. S., n° 31, 15 avril 1943.

— sous-lieutenant Georges Rambert, du 143^e R. I., mort après une longue maladie (1);

— soldat Georges Delpierre, rapatrié en juin 1943, mort le 2 septembre de la même année (2);

— lieutenant Jean-Paul Salzac, rapatrié en juillet 1943 et mort au Val-de-Grâce en janvier 1944;

— lieutenant-colonel Jean Humbert, décédé le 30 juillet 1944, et inhumé après la Libération (3);

— lieutenant Jean Guilloux, 238^e R. I. (II/106), décédé à l'hôpital militaire de Lyon, le 26 avril 1945 (4);

— enfin le capitaine Arnould Dubois de Wallers, décédé des suites de la captivité (5).

Il faut encore citer trois noms de camarades, victimes de la Gestapo ou déportés :

— capitaine Raoul Dégignes, torturé et assassiné par la Gestapo à Limoges, en octobre 1943; en liaison avec le War-Office, il remplissait d'importantes fonctions régionales dans la résistance (6);

— capitaine H. Bernanose, décédé à Dachau, où il était interné depuis le 1^{er} août 1944, à la suite de mauvais traitements et de tortures (7);

— Yves Dorget, rapatrié de Gross-Born, déporté par la Gestapo, décédé à Auschwitz le 4 mars 1945, à l'âge de 31 ans (8).

Omissions involontaires mises à part, 37 camarades du camp ont payé de leur vie les souffrances contractées en captivité ou en déportation.

En 1947, l'« Union des Amicales des Camps » entreprenait la recherche et l'identification des tombes de nos camarades enterrés dans la région à l'Est de l'Oder. Pour l'Oflag II D-II B, les corps reposaient en Allemagne, dans les cimetières de Gross-Born, d'Hammerstein (Rabin), d'Arnswalde, de Stargart (pour les morts à cet hôpital), près d'Arnswalde (tombe du capitaine Gayraud), et enfin quelque part en Pologne (tombe de Burckhardt). En attendant de rapatrier les corps, on constituait de grands cimetières en Pologne, ex-Allemagne orientale (9). Il fallut attendre des années encore pour ce retour. En 1951, nous étions enfin prévenus des premiers transferts (10).

LE GOUVERNEMENT DES AMES

Dans les paroisses du temps de paix, une organisation administrative permet au clergé de suivre les paroissiens dans leur vie quotidienne, afin de leur porter le soutien et les encouragements indispensables. Exiger un

(1) F. I. S., n° 33, juin-juillet 1943.

(2) F. I. S., n° 35, 26 septembre 1943.

(3) C. E. A., n° 3, novembre 1945.

(4) C. E. A., n° 1, juillet 1945.

(5) C. E. A., n° 5, avril 1946 (ne comporte pas la date du décès).

(6) C. E. A., n° 3, novembre 1945.

(7) C. E. A., n° 3, novembre 1945.

(8) C. E. A., n° 3, novembre 1945.

(9) C. E. A., n° 10, juillet 1947.

(10) C. E. A., nos 39 et 40; août-septembre 1951, octobre-novembre 1951.

contact permanent? Suprême ironie dans un camp de prisonniers où l'on se touche à journées entières! L'administration méthodique réclame, dans une paroisse, la tenue des registres où figurent les baptêmes, les confirmations, les communions, les mariages, les décès. S'y ajoutent : pour les biens temporels, l'inventaire des meubles et des immeubles; pour les besoins de la paroisse, un livre de comptes où sont inscrites recettes et dépenses; enfin, surtout dans les paroisses importantes, un livre des âmes, registre ou fichier des fidèles.

Dans notre paroisse, l'organisation ne réclamait pas la même minutie. Nous avions un registre paroissial, mais le livre des comptes n'existait pas. J'ai tenté cependant de dresser une liste des recettes et des dépenses.

Registre paroissial. — Après notre retour, ayant vu de mes yeux l'abbé Carrière, alors séminariste, établir le « registre de catholicité », je me suis proposé de le retrouver afin d'en prendre une connaissance exacte. Consulté à ce sujet, l'aumônier Dupaquier me fit écrire par son neveu que le registre avait été communiqué à M. l'abbé Rodhain. De son côté, l'abbé Carrière certifiait :

Les registres de catholicité du camp ont été remis à M. l'abbé Rodhain au retour de la captivité. Ils contenaient les actes d'une douzaine de baptêmes d'adultes, les actes d'une quarantaine de confirmations, un compte rendu sur l'assistance à la grand-messe dominicale : 1 500 assistants en moyenne; enfin, un compte rendu sur le culte eucharistique au camp : 500 communions en moyenne par jour.

À l'Aumônerie Générale des Prisonniers de Guerre, transformée en Secours Catholique, j'eus le bonheur de retrouver, à défaut de l'original disparu ou égaré, un registre d'environ quatre cents pages grand format, contenant le relevé alphabétique des actes de catholicité transmis à l'Aumônerie pendant la captivité ou après le retour. Sa lecture m'a permis de reconstituer une liste de sept baptêmes et de quarante et une confirmations administrés au camp pendant notre captivité. Il est possible que ces documents, surtout ceux des baptêmes, ne soient point complets; mais c'est un malheur réparable. Les camarades qui reçurent au camp le baptême étaient eux-mêmes porteurs d'un certificat, établi en bonne et due forme.

Les sept baptêmes enregistrés se répartissent de la façon suivante : deux en 1940, quatre en 1941, un en 1944.

Les quarante et une confirmations furent conférées en trois cérémonies : trente et une le 28 novembre 1943, une le 8 avril 1944, neuf le 7 mai 1944.

Denier du culte. — Dans son ouvrage « Le millième jour », R. Las Vergnas, parlant de ceux qui veulent thésauriser, écrit : « Il y avait les quêtes, beaucoup trop de quêtes » (1). Loin de vouloir thésauriser, la quête paroissiale au camp, c'était, comme en France, la manière traditionnelle de remplacer, à la messe, les anciennes offrandes; elles symbolisaient la participation des fidèles au Sacrifice.

À Gross-Born, la quête ne fut pas effective dans tous les blocs. Elle

(1) Page 39.

apparaît rarement aux blocs I-IV comme au bloc II. Parlant de la quête organisée pour les Missions, et qui rapporta 1 650 RM au bloc I-IV, l'abbé Bruneau précise :

Ce fut notre unique quête, avec celle qui couvrit les frais d'aménagement de la baraque B (1).

Il en était à peu près de même au bloc II. Au bloc III, au contraire, très vite la quête fut régulière. Les camarades étaient invités chaque mois à faire preuve de générosité pour couvrir les frais du culte ou pour aider telle ou telle œuvre, recommandée au prône de la messe. Je transcris le résultat de quelques-unes des *quêtes mensuelles* :

28 septembre 1941.	222 RM	soit	4 440 fr.
1 ^{er} novembre 1941.	337 —	soit	6 740 —
30 novembre 1941.	256 —	soit	5 120 —
25 janvier 1942.	278 RM	soit	5 560 fr.
29 mars 1942.	375 —	soit	7 500 —
26 avril 1942.	350 —	soit	7 000 —
Au total	1 818 RM	soit	36 360 fr.

Quêtes extraordinaires. — A maintes reprises, le clergé du bloc ou du camp convia les paroissiens à consentir un effort particulier pour venir au secours d'une œuvre importante. En voici quelques exemples :

		Bloc I-IV	Bloc II	Bloc III
19 octobre 1941	Missions	1 650 RM	1 700 RM	600 RM
18 janvier 1942	Abbé Rodhain.	300 —	310 —	510 —
22 février 1942	Abbé Delesalle (2)	123 —	123 —	354 —
5 avril 1942	Secours National	610 —	1 360 —	750 —
		2 683 RM	3 493 RM	2 214 RM

L'ensemble de ces quêtes extraordinaires représente 8 390 RM soit 167 800 francs. En huit mois, l'Oflag avait participé soit aux frais du culte, soit à des œuvres, en versant, aux quêtes mensuelles et extraordinaires : 10 208 RM soit 204 160 francs. On ne peut qu'admirer l'effort accompli par les prisonniers.

Lorsque nous fûmes transférés à l'Oflag II B, il fut décidé que les quêtes seraient maintenues. L'unification paroissiale allait permettre d'établir une « caisse » paroissiale unique, et rendre plus facile l'utilisation rationnelle des offrandes reçues. Du mois de mai 1942 au mois de janvier 1944, j'ai noté les dons recueillis. C'est ce relevé que je présente, en séparant, comme pour Gross-Born, les quêtes mensuelles et les quêtes extraordinaires.

(1) Lettre du 29 avril 1953.

(2) Aumônier du Stalag II D, à Stargard.

Quêtes mensuelles :

31 mai	1942.	744 RM	14 880 fr.
28 juin	1942.	1 148 —	22 960 —
26 juillet	1942.	1 102 —	22 040 —
30 août	1942.	1 300 —	26 000 —
27 septembre	1942.	1 270 —	25 400 —
1 ^{er} novembre	1942.	1 500 —	30 000 — (1)
29 novembre	1942.	1 200 —	24 000 —
25 décembre	1942.	2 100 —	42 000 —
31 janvier	1943.	1 190 —	23 800 —
28 février	1943.	1 680 —	33 600 —
28 mars	1943.	1 440 —	28 800 —
25 avril	1943.	2 000 —	40 000 —
mai	1943.	1 455 —	29 100 —
juin	1943.	1 545 —	30 900 —
25 juillet	1943.	1 460 —	29 200 —
29 août	1943.	1 350 —	27 000 —
26 septembre	1943.	1 675 —	33 500 —
28 novembre	1943.	1 756 —	35 120 — (2)
2 janvier	1944.	1 420 —	28 400 — (3)
Total.		27 335 RM	546 700 fr.

Quêtes extraordinaires :

18 octobre	1942	Missions	2 500 RM	50 000 fr.
11 avril	1943	Aumône de Carême	1 835 —	36 700 —
15 août	1943	Quête du 15 août.	1 450 —	29 000 —
octobre	1943	Missions	7 200 —	144 000 — (4)
24 décembre	1943	Séminaires	3 051 —	61 020 — (5)
			16 036 RM	320 720 fr.

Soit, en vingt mois au camp d'Arnsvalde, la somme totale de 43 371 RM ou 867 420 francs.

À titre d'indication, mises à part les quêtes extraordinaires, officiellement destinées à l'extérieur (Missions et Séminaires de France), les paroisiens de l'Oflag II B ont donné, l'année 1943 (quêtes mensuelles, aumône de Carême et quête du 15 août) une somme de 405 120 francs. Pour un effectif moyen de 2 500 prisonniers, cette somme représente, au « denier du culte », une moyenne de 162 francs. Si l'on admet que les abstentionnistes (indifférents, etc.) réduisent l'effectif à 1 800 pratiquants environ, on peut estimer que chacun de ces derniers, sans tenir compte des quêtes exceptionnelles, a versé pour le « denier du culte » une somme de 225 francs. Encore faut-il noter que les hommes de troupe, dont la solde est infime, n'ont pas

(1) Quête mensuelle d'octobre 1942.

(2) Pas de quête mensuelle en octobre 1943 (Exposition Missionnaire).

(3) Quête mensuelle de décembre 1943.

(4) Somme reçue 7 192,05 RM, arrondie à 7 200 (N. P. C., 19 décembre 1943).

(5) Chacun des 17 prêtres du camp envoie 150 RM à son évêque et l'aumônier adresse 500 RM à la « Mission de France », à Lisieux.

les possibilités des officiers. Il est donc légitime de penser que, au cours de cette année 1943, sans les quêtes extraordinaires, chaque fidèle de la paroisse Saint-Pierre-aux-Liens a versé au « denier du culte » une somme d'environ 250 francs.

Ces paroissiens, en outre, offraient des honoraires de messes. Très nombreux ils faisaient célébrer le Saint Sacrifice à l'intention de leurs familles. Malgré la présence au camp de nombreux prêtres, ceux-ci ne suffisaient pas, le plus souvent, pour acquitter les messes demandées. C'est par centaines que l'aumônier Dupaquier envoyait des intentions aux prêtres des Stalags et des Kommandos, par l'intermédiaire de l'abbé Delesalle, aumônier du Stalag II D. Au reste, l'abbé Dupaquier, qui assumait la gestion de la « caisse paroissiale », ne se privait pas d'y prélever de fortes sommes, destinées à des secours aux Kommandos et aux Stalags voisins.

Dépenses de la paroisse. — La vie des trois paroisses de l'Oflag II D débuta dans les conditions les plus modestes. Humblement, la liturgie se déroulait « avec les moyens du bord » : quelques chapelles portatives, miraculeusement conservées par des prêtres au cours des étapes, formaient tout le mobilier liturgique.

Peu à peu, des secours parvinrent à l'Oflag : matériel reçu d'Allemagne, approvisionnement expédié par l'Aumônerie Générale des PG. Le camp tint à remercier l'abbé Rodhain, en lui adressant des fonds pour l'aider dans son œuvre. Ces envois n'acquittent pas cependant notre dette de respectueuse gratitude.

Si importante que fût l'aide de l'Aumônerie Générale, nous eûmes vite le dessein de perfectionner, d'embellir les lieux de culte. Tandis que le bloc I-IV entreprenait de bâtir sa « cathédrale », le bloc II poussait la décoration de la baraque Zéro et celle de la cantine; le bloc III passait commande d'un harmonium et dressait un nouvel autel.

Il fallait pourvoir à tout : multiplier les ornements, trop rares et souvent mesquins, acheter du matériel liturgique (vin, hosties et cire) pour la célébration des messes nombreuses, acquérir des partitions de musique et des livres de chant (chant grégorien, recueils de cantiques), en un mot procurer aux paroisses l'indispensable. La captivité se prolongeant, nous étions contraints de nous installer. Le stade des chapelles portatives semblait dépassé. Aux conditions précaires des premiers mois, il eût été difficile de tenir longtemps. Et si touchantes qu'aient été les célébrations matinales de juillet-septembre 1940, il parut impossible de les continuer sans dommage. L'équipement liturgique des paroisses, telle fut la première destination des fonds recueillis.

Pendant notre séjour à Gross-Born, les précieux envois reçus de Paris grâce à l'Aumônerie Générale ne suffirent pas. Le nombre des hosties, par exemple, était nettement inférieur aux imposantes communions distribuées. La cire liturgique manquait parfois; nous n'allumons qu'un cierge à la messe et seulement lorsque le Saint Sacrement était présent sur l'autel. Quant au vin de messe, malgré des économies diaconiennes, nous étions menacés sans cesse d'être à court. Aussi l'aumônier Dupaquier continua-t-il ses achats en dehors de l'Aumônerie Générale, tout en priant avec instance

l'abbé Rodhain d'amplifier ses envois, parfois peut-être à l'étonnement de ce dernier.

Des prêtres firent également venir de France, en s'adressant à leurs diocèses, des colis de cire liturgique. J'en reçus plusieurs fois d'Alençon, grâce aux confrères de mon collège. Cela nous valut de rendre plus décents nos offices liturgiques. Faut-il ajouter que l'aumônier Dupaquier fournit aux amateurs d'évasion des bougies, qui leur permettaient, pendant les coupures de courant, de poursuivre leurs travaux de sape? Cet usage ne pouvait être prévu dans les dotations de l'Aumônerie Générale!

Nous commandions encore de la cire en Allemagne. Les prix en étaient bien plus élevés et la qualité fort inférieure. Le luminaire reçu de France contenait 30 p. 100 de cire véritable et nous coûtait 40 francs le kilo; celui reçu d'Allemagne, avec 10 p. 100 de cire pure, nous revenait à 200 francs, soit un prix cinq fois plus élevé. Mais qu'importait; il fallait faire face. Quant aux conditions de licéité de cette cire liturgique (elle doit en principe contenir une part suffisante de cire véritable), notre existence de captifs les avait sans doute rendues caduques (1).

Tous ces achats coûtaient fort cher et les Allemands en profitaient. Un simple exemple : la feuille de contre-plaqué (il nous en fallait pour construire nos autels), qui se payait 5 RM à Roedritz, le village tout proche, nous était vendue 16,5 RM. Étonnante majoration pour les frais d'un minuscule transport! Les intermédiaires en profitaient au passage (2).

À l'Ofag II B, l'installation de la paroisse entraîna des transformations et de nouvelles dépenses. Nous trouvions dans la salle de gymnastique un autel polonais : peut-être avait-il son attrait pour les prisonniers qui l'avaient construit avant nous, avec les précaires moyens des premiers jours? Il nous parut affreux. Vite la décision fut prise d'en édifier un autre : bois, contre-plaqué, carton, peinture, clous, autant de frais, sans compter la tenture de soie blanche commandée en France et qui, normalement, lui servirait de fond et le mettrait en valeur.

Pour rehausser l'éclat des cérémonies, des ornements gothiques furent achetés en France. Plusieurs prêtres, de leur côté, ainsi l'abbé Sochal et l'abbé Bruneau, à leurs risques et périls, se firent envoyer leurs ornements personnels.

Les fêtes solennelles entraînaient, elles aussi, de menues dépenses : décorations passagères, mais utiles pour donner un lustre à la cérémonie. Je retrouve dans mes notes le prix de location de 16 fusains pour une fête de Pentecôte (ces plantes demeurèrent au camp six semaines) : 40 RM, soit 800 francs (3). Les manifestations profanes qui prirent rang pendant ces semaines profitèrent de ce supplément de décoration inattendu. L'année suivante, à l'occasion du 15 août et du 1^{er} novembre, location de plantes vertes : 120 RM, soit 2 400 francs (4).

À plusieurs reprises, nos provisions et nos réserves liturgiques s'ame-

(1) N. P. C., 14 novembre 1941.

(2) N. P. C., 23 avril 1942.

(3) N. P. C., 21 juillet 1942.

(4) N. P. C., 12 décembre 1943.

nuisèrent. Il fallait compter avec une interruption des colis venus de France; l'aumônier Dupaquier tenait absolument à ce que nous ayons une marge de sécurité capable d'assurer au camp le service religieux pendant six mois. A la fin de 1942, nous reçûmes de Suisse, où nous avions passé commande, un colis de 10 000 hosties à 45 francs le cent (1).

Entretien du matériel liturgique, faire réparer les ornements, blanchir et repasser les aubes et les linges d'autel, autant de dépenses nouvelles. Les ordonnances qui s'y consacraient avec un beau dévouement, furent toujours indemnisées généreusement par l'aumônier.

Notre départ précipité et les conditions précaires de notre marche allaient entraîner l'abandon de tout le matériel liturgique.

J'ai perdu trois ornements de grande forme, écrit l'abbé Bruneau : un violet, un blanc et un rouge. J'ai pu sauver le calice d'argent offert par mes camarades d'Arnswalde. Je l'ai prêté en juillet dernier à Hauptmann pour son ordination à Lyon. N'est-ce pas le meilleur souvenir tangible que ce calice de notre captivité?

Notre tristesse est d'avoir été contraints d'abandonner, dans notre exode, presque tous les vases sacrés et les pierres d'autel que nous avons pu rassembler. Hélas! en combien d'autres cas, en ces années de cataclysme mondial, le fait ne s'est-il pas imposé!

Devenus riches au sein même de notre misère, il nous fut possible de songer à plus malheureux que nous et de les aider activement. Grâce aux quêtes extraordinaires et sans tenir compte des sommes importantes que l'aumônier prélevait dans la caisse liturgique de la paroisse pour distribuer des secours aux Kommandos voisins, l'Oflag put soutenir des œuvres attachantes et qui suscitèrent la générosité des catholiques du camp. Pour une période de vingt-six mois, d'octobre 1941 à décembre 1943, ces seules quêtes exceptionnelles réunirent la somme importante de 422 400 francs.

Nous n'avions pas attendu le mois d'octobre 1941 pour entreprendre cette œuvre charitable en dehors de nos barbelés; l'année 1944, pour laquelle mes documents ont été perdus, fut à l'image des précédentes; la charité des prisonniers de l'Oflag ne se ralentit pas. Seule vint mettre une entrave à ces efforts persévérants, la mesure prise en octobre 1944, par l'O. K. W., supprimant les marks de camp. Entrave de courte durée; trois mois après, nous quittions Arnswalde.

IV. — LA STRUCTURE SOCIALE DE LA PAROISSE

Éclairés maintenant sur le cadre, les organes de direction de la paroisse, comme sur sa vie profonde, alimentée à la triple source de la doctrine, des sacrements et du gouvernement des âmes, présentons sa structure sociale, c'est-à-dire les associations ecclésiastiques, les œuvres guidées par le clergé, les mouvements dirigés par les laïcs.

(1) N. P. C., 4 novembre 1942.

ASSOCIATIONS ECCLÉSIASTIQUES

Le camp possédait un Tiers-Ordre Franciscain. A la fin de la captivité, l'Oblature bénédictine connut une courte vie.

LE TIERS-ORDRE FRANCISCAIN. — Du vivant même de saint François d'Assise, les Franciscains s'agrégèrent, sous le nom de Tiers-Ordre, des foules de chrétiens pieux vivant dans le monde, vaquant à leurs affaires, élevant leur famille, mais désirant mener une vie plus parfaite, inspirée de l'idéal de saint François. Leur but était de tendre à la perfection chrétienne sous la direction et selon l'esprit de la Règle franciscaine. Depuis, de nombreux groupes de Tertiaires de Saint-François fournirent à l'ordre franciscain l'appui de leurs sympathies, de leurs aumônes, de leurs prières et s'efforcèrent de lutter eux-mêmes contre l'amour du lucre, du plaisir, de l'indépendance et du luxe.

Plusieurs prêtres de l'Oflag étaient tertiaires de Saint-François. Rien de précis pourtant ne fut organisé à Gross-Born. Une fois changés de camp, un paroissien du bloc II, alors officier d'active, aujourd'hui Franciscain, ayant appris que l'abbé Villacroux était tertiaire, lui demanda de lancer un Tiers-Ordre dans le camp (1). Malgré sa grande affection pour saint François, l'aumônier Dupaquier ne tenait pas tellement à multiplier les petites « chapelles »; aussi tarda-t-il quelque peu avant de donner son accord. La permission fut enfin accordée et le 25 août 1943, en la fête de saint Louis, Roi de France et patron du Tiers-Ordre franciscain, huit officiers de l'Oflag II B se rassemblaient autour de l'abbé Villacroux, désigné comme aumônier de ce petit groupe. Que désiraient-ils? S'assurer pour l'avenir le soutien d'une règle chrétienne, se mettre à l'école de saint François, étudier sa vie et ses écrits, s'efforcer de suivre la Règle du Tiers-Ordre de la Pénitence. En fait, cette première réunion était l'aboutissement de prises de contact, amicales et nombreuses, au cours desquelles plusieurs camarades avaient appris à connaître l'Évangile à la lumière franciscaine. L'appui de l'abbé Villacroux, les encouragements de l'aumônier du camp, avaient permis d'aboutir.

Deux difficultés subsistaient : les prêtres tertiaires pouvaient recevoir, isolément, dans le Tiers-Ordre; mais il n'y avait pas au camp de Franciscain. Impossible d'ériger une Fraternité canonique. En second lieu, les conditions de la vie de prisonnier réclamaient des admissions officielles extrêmement prudentes dans les rangs du Tiers-Ordre. Comment un mari pourrait-il, par exemple, faire saisir par lettre à son épouse le sens exact et la portée de sa démarche? Il fut décidé de constituer une « Fraternité fictive ». Les membres qui en firent partie gardèrent toute leur liberté et se considérèrent simplement comme « tertiaires de désir ». Quelques-uns, toutefois, demandèrent à devenir effectivement tertiaires et à recevoir l'habit; généralement les chefs de famille s'abstinrent.

Le groupe naissant constituait plutôt un noviciat général. Au départ, il ne comptait que trois tertiaires : le prêtre aumônier et deux laïcs. Parmi

(1) Lettre de l'abbé VILLACROUX.

ces derniers, l'un était le doyen d'âge, l'autre l'animateur du mouvement. Il fallait d'abord inculquer aux autres une formation franciscaine. Le Directeur assuma les fonctions de Supérieur, le plus jeune tertiaire fut maître des Novices. Un secrétaire et un bibliothécaire leur furent adjoints. Sage précaution, il ne fut point question, au début, de recruter. Avant de se lancer dans l'apostolat, n'était-il pas prudent de se recueillir et de se former? Aux membres de la communauté incombait le premier devoir de se connaître, de pratiquer entre eux la charité fraternelle, de visiter chaque semaine un camarade du groupe. Connaître son prochain le plus proche, l'aimer, recevoir de lui des leçons dans un esprit de véritable humilité, tels furent les objectifs des membres du Tiers-Ordre pendant la première année.

Un an après, c'était le 25 août 1944, les Tertiaires de Saint-François étaient vingt et un. En décembre 1944, ils atteignaient vingt-sept membres (1). Parmi ces vingt-sept membres, sept étaient profès, cinq novices et huit cordigères. La moitié des membres étaient mariés; à peu près les deux tiers officiers d'active. Éléments jeunes; l'âge moyen n'atteignait pas vingt-huit ans. Au bout d'une année d'existence et de pratique de vie franciscaine, la « Fraternité » de novices parvenait à l'âge adulte. L'aumônier Dupaquier, exerçant au mieux vis-à-vis des membres du groupe le rôle d'un Père de l'Ordre des Frères Mineurs, « visita » la Fraternité comme la Règle le prescrit et la jugea capable de voler de ses propres ailes. Autorisation lui fut donnée d'élire son chapitre laïque, son « discrétore », pour la gouverner, sous la surveillance de l'abbé Villacroux, le prêtre directeur. Selon le rituel franciscain, il fut procédé à l'élection d'un supérieur, de trois discrets, d'un bibliothécaire et d'un sacristain.

Dans ce cadre se déroulait la vie de la Fraternité, qui comportait les exercices d'une Fraternité normale.

Une réunion mensuelle était obligatoire, selon la Règle. A l'issue de la messe de la Fraternité, cette réunion s'ouvrait par les prières rituelles. Le prêtre Directeur commentait un paragraphe de la Règle et le Supérieur donnait les avis pratiques et communiquait le calendrier. Après le chant d'une antienne à la Sainte Vierge, un des Frères traitait un sujet permettant un échange de vues : saint François et l'humilité, saint François et la pauvreté, le Tertiaire et l'apostolat, etc. La réunion s'achevait par la prière. Le tout était suivi d'un colloque amical et très animé.

Une réunion de novices avait lieu chaque mois. On y parlait d'instruction religieuse et de formation franciscaine élémentaire.

A ces réunions normales venaient s'ajouter des rencontres extraordinaires : les unes à l'occasion de solennités du calendrier franciscain, de vêtures et de professions; les autres dans le cadre de la vie paroissiale.

Il devint fort difficile, par suite de l'accroissement des effectifs et des complications matérielles de notre vie, de maintenir dans la ferveur l'esprit de famille du début. Les organisations inter-blocs s'avéraient presque impossibles. La Fraternité décida de rechercher la cohésion à l'échelon du bloc : aux Frères d'un même bloc de se connaître à fond, de s'aider mutuel-

(1) L'abbé VILLACROUX parle d'une trentaine, sans prétendre donner un chiffre rigoureux.

lement et de prier ensemble. Les « discrets » et les anciens feraient alors la liaison dans tout le camp. Les blocs eurent désormais, le vendredi, leur réunion d'amitié comportant la lecture d'un passage franciscain et la récitation d'une partie du Petit Office de la Sainte Vierge.

En de multiples contacts se manifesta l'esprit d'entraide et l'amitié surnaturelle. On pourrait citer les entretiens spirituels, l'étude en commun des problèmes d'Action Catholique, les visites aux malades, le labeur intellectuel en équipe, l'étude du latin, voire celle de l'hébreu. Pour alimenter cette vie, une bibliothèque franciscaine avait été constituée. Elle était ouverte, qu'ils fussent Frères ou non, à tous ceux qu'intéressaient saint François et ses trois ordres. Fin 1944, elle comprenait une cinquantaine de volumes et autant de brochures, contenant les textes fondamentaux anciens ou modernes; par surcroît, le bibliothécaire avait dressé le catalogue des ouvrages intéressants qui se trouvaient dans les bibliothèques de l'Oflag.

Loin de former une « chapelle close », le groupe voulut participer à la vie liturgique de la paroisse. Ce fut même l'une des premières et plus fermes consignes données aux membres quand ils entraient dans la Fraternité. Tous les membres de la Fraternité militèrent dans les rangs de l'Action Catholique. Le Discrétoire était en liaison avec ses responsables.

Relevons en terminant l'aspect florissant de cette communauté fervente. Les membres demeurèrent jusqu'au bout assidus aux réunions : messes de groupe, réunions liturgiques, causeries spirituelles, récitation commune du Petit Office de la Sainte Vierge. Issu de la captivité, le groupe franciscain cessait avec elle. Sans doute a-t-il bien rempli son rôle, car ses membres, après leur retour en France, ont tenu à prendre directement contact avec des Pères Franciscains de leur Province et à s'agréger à une Fraternité du Tiers-Ordre.

L'OBLATURE BÉNÉDICTINE. — Sauf dans les premiers mois de la captivité, l'Oflag ne comptait pas de religieux de l'ordre de Saint-Benoît, pas plus qu'il n'avait de Franciscains. Quelques camarades de l'Oflag s'intéressaient pourtant à l'idéal bénédictin. Les séminaristes, qui étudiaient les différentes écoles de spiritualité sous la direction de l'abbé Sochal, avaient demandé à l'un des prêtres un exposé sur l'oblature bénédictine. Au cours de l'année 1944, au nom du Révérendissime Père Abbé de Solesmes, et par délégation de pouvoirs reçue de lui, l'aumônier Dupaquier avait imposé le scapulaire d'oblat de Saint-Benoît à un prisonnier de l'Oflag (1). Sur de nouvelles instances, je fus prié d'exposer à un groupe ce qu'était l'oblature bénédictine. Cet exposé fut donné une seconde fois, le 4 avril 1945, à l'Oflag VI A, à Soest, où ma colonne de route avait échoué après sa traversée de l'Allemagne du Nord (2). A mon auditoire, j'exposai ce que le prêtre ou le laïc peut trouver dans l'oblature bénédictine : une défense contre le danger de la solitude par l'accueil fraternel des moines d'une abbaye, une sauvegarde contre « l'hérésie des œuvres » par le contact régulier avec un havre de prière,

(1) N. P. C., 9 août 1944.

(2) N. P. C., 1944 et 1945.

une famille spirituelle pour le prêtre après l'abandon de sa famille charnelle, un exemple contre l'esprit d'indépendance par la contemplation du travail d'équipe et la soumission monastique, enfin l'amour de la vie liturgique inspiré du zèle pour l'*Opus Dei*. Ainsi l'oblat bénédictin trouve dans un monastère l'esprit d'accueil fraternel, la vie de famille, la paix bénédictine, l'amour de la soumission à la hiérarchie, le désir passionné de la vertu de religion, le zèle pour la maison de Dieu.

Les choses en demeurèrent là; c'eût été imprudence de pousser à la légère des prisonniers. A chacun la liberté de chercher et de trouver sa voie, après le retour en France (1).

ŒUVRES, DIRIGÉES PAR LE CLERGÉ

Dans les paroisses de France, en vue d'accroître l'esprit de prière, existent des œuvres de sanctification. Parallèlement, voient le jour des œuvres de charité, dont les membres s'efforcent de réaliser en leur vie quotidienne le précepte : « Aimez-vous les uns les autres. » Enfin, d'autres entreprises, ayant pour objectif le rayonnement par l'action, forment les œuvres d'apostolat. Qu'elles visent la formation culturelle de leurs membres, la propagande missionnaire ou l'apostolat, elles concourent au bien commun; elles sont d'un grand secours pour le perfectionnement de leurs membres, par la force morale qu'elles leur communiquent et l'union spirituelle qu'elles leur infusent.

Ainsi la paroisse Saint-Pierre-aux-Liens comptait à son actif des œuvres de sanctification, de charité et d'apostolat.

ŒUVRES DE SANCTIFICATION. — Elles existaient soit pour le clergé, soit pour les fidèles.

Réunions de *prêtres* : Pour donner aux autres, il faut posséder soi-même. Favorisés par des loisirs beaucoup plus nombreux qu'en France, les prêtres en profitèrent pour se retrouver souvent et, au contact les uns des autres, travailler à leur perfectionnement personnel, afin de rayonner davantage. Par centaines se comptaient leurs *réunions*. En dehors des assemblées de détente et d'amitié, plus nécessaires peut-être encore en captivité que dans une vie normale, les prêtres se retrouvaient pour la récitation du bréviaire, la lecture spirituelle, les recollections mensuelles, les retraites, sans compter les réunions de « gouvernement », où ils préparaient les activités liturgiques et apostoliques de la paroisse.

Il exista toujours à l'Oflag une récitation du *bréviaire en commun*. L'âme de cette prière collective était l'abbé Bruneau. Largement accueillante, cette communauté ouvrait volontiers ses portes aux séminaristes qui le désiraient, voire à quelques laïcs, voulant s'unir plus étroitement à la prière officielle de l'Église.

(1) N. P. C., 4 avril 1945.

L'indigence de livres dont nous avons cruellement souffert au début fut à l'origine de réunions sacerdotales, au cours desquelles un prêtre se faisait l'entraîneur de ses frères, soit par une lecture commentée, empruntée aux rares documents que nous possédions, soit par une *méditation* dont le thème était adapté aux circonstances. Voici le programme de quelques réunions sacerdotales à Gross-Born, au bloc II, en 1940.

30 juin	R. P. Sortais	Mot d'accueil.
16 juillet	Papillon	L'œuvre de Valloires (Somme).
18 juillet	Papillon	La J. A. C. dans la Somme.
19 juillet	Papillon	La J. A. C. dans la Somme.
7 août	R. P. Sortais	Neuvaine pour l'Assomption.
8, 9, 10 août	R. P. Sortais	Neuvaine pour l'Assomption.
10 septembre	Bréchart	Nos relations avec nos confrères et les autres prisonniers : charité, dignité.
23 septembre	Gaussot	Lectures du prêtre : faut-il lire et que lire.
30 septembre	François	Distractions du prêtre.
12 octobre	Papillon	Le prêtre et les femmes.
14 octobre	Sochal	Vertus humaines, vertus naturelles du prêtre.

Lorsque les livres, chaque mois plus nombreux, arrivèrent au camp, cette lecture spirituelle collective disparut progressivement. Le besoin s'en faisait moins sentir. Chaque prêtre pouvait, d'une manière plus souple, plus adaptée et plus personnelle, trouver à sa portée de quoi meubler son esprit, ses méditations et son oraison.

L'habitude naquit, à Gross-Born, de se réunir, chaque mois, dans chacun des trois blocs, pour faire une *récollection*. A partir de mars 1941, il fut possible de grouper tous les prêtres du camp. A chacune des récollections, deux instructions : une méditation dans la matinée, une conférence l'après-midi. La coutume fut conservée au camp d'Arnswaldé. De mois en mois, le clergé se plaçait en face de son idéal sacerdotal et se préparait à sa tâche apostolique. A tour de rôle, à la demande de l'aumônier, l'un d'entre nous se faisait le prédicateur de ses frères. A leur arrivée, les nouveaux prêtres, de Schubin, de Schokken ou de Montwy, se trouvaient intégrés dans notre communauté sacerdotale et prenaient part, à leur tour, à cette prédication. J'ai le souvenir d'une récollection sacerdotale prêchée, au bloc III, par le R. P. des Places (1), et d'une autre, donnée au bloc I par l'abbé Marduel (2), cette fois pour l'ensemble des prêtres du camp. Jusqu'à la fin de notre séjour au II B, nous restâmes fidèles à ces réunions, et notre présence unanime était, paraît-il, pour les paroissiens, une cause d'édification.

Quand nous arrivâmes, les prêtres-combattants que nous avions été la veille encore, éprouvèrent un profond besoin de réfléchir, de faire le point et de prier.

Dans chacune des trois paroisses, une *retraite* fut organisée. Au bloc III, la première eut lieu à la fin du mois de juillet; nous étions arrivés quelques

(1) N. P. C., 2 novembre 1940.

(2) N. P. C., 30 juillet 1941.

semaines auparavant. Le prédicateur en fut le R. P. des Places s. j. (1). Le Rme P. Sortais en prêchait une autre. Lorsque les blocs purent communiquer, les prêtres prirent part à une retraite générale, du 23 au 25 avril 1941, prêchée par l'abbé Marduel (2). Il en fut ainsi chaque année : en 1942, par l'abbé Barrau, si mes souvenirs sont exacts; en 1943, par l'abbé Waghemacher, et en 1944, par l'abbé Bourdin. Tout en participant à la retraite sacerdotale annuelle, certains effectuaient, pour leur compte personnel, seuls ou avec l'aide d'un confrère, une retraite de huit jours (3).

Réunions de *fidèles* : L'exemple est, dit-on, contagieux. A l'imitation de leurs prêtres, nombreux furent les catholiques du camp qui manifestèrent le désir de recollections et de retraites, tinrent à s'enrôler dans le Rosaire vivant, voire, pour quelques-uns, à s'unir dans un groupe marial. D'autres enfin constituèrent une sorte de confrérie, au sein de laquelle ils tentèrent, sous l'impulsion de leur aumônier, de vivre plus généreusement leur catholicisme : ce fut le groupe Saint-François de Sales.

Rien de plus fréquent, dans l'un et l'autre Oflag, que les *recollections* et les *retraites* où les fidèles venaient se recueillir, apprendre à mieux prier, faire le point de leur vie surnaturelle et repartir pour de nouveaux efforts. Entre mille autres, voici quelques thèmes de recollections proposés aux paroissiens du bloc II, en septembre et octobre 1940 :

5 septembre	P. Marnas	Notre besoin de l'Eucharistie, où nous trouvons un confident, un ami, un consolateur.
8 septembre	?	Récollecion sur la messe : vivre sa messe, vivre de sa messe.
3 octobre	Villacroux	Amour de Jésus; vie d'amour de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.
4 octobre	Villacroux	Comment l'Eglise et la France ont répondu à l'Appel du Sacré-Cœur.

Comme leurs prêtres, les paroissiens de l'Oflag éprouvèrent, après la rude mêlée de mai-juin 1940, la nécessité de se retremper dans le surnaturel et de faire des retraites. La première fut sans doute prêchée au bloc II pour la préparation du 15 août. Du moins, elle s'adressait à tous les catholiques du bloc. En voici la trame :

11 août	Froideveaux	<i>Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus.</i>
12 août	Froideveaux	Le baptême.
12 août	Jeanjacquot	Le chef chrétien : qu'est-ce que l'autorité? Comment l'exercer?
13 août	Jeanjacquot	Marie, notre modèle.
13 août	Froideveaux	Marie, notre modèle.
14 août	Jeanjacquot	Marie, modèle de prière (Annonciation, Visitation, Cana, Cénacle, Calvaire).
14 août	Froideveaux	Eucharistie : sacrement et sacrifice.

(1) N. P. C., 23 juillet 1940.

(2) Abbé BRUNEAU.

(3) Abbé VILLACROUX.

Même succès au bloc III, en des retraites adressées à des auditoires plus restreints :

Leclercq	Pour un groupe d'Action Catholique.
Merlin	Aux ordonnances (à la demande de l'aumônier Dupaquier).
des Places	Aux séminaristes et jeunes religieux.
des Places	A un groupe de Polytechniciens.
des Places	Aux professeurs et instituteurs catholiques.

Au bloc I-IV, une retraite était également prêchée par le Rme P. Sortais : elle s'adressait à l'ensemble du bloc.

D'année en année, les retraites se poursuivirent. J'ai pu retrouver traces de quelques-unes :

1941	Retraite aux séminaristes du camp.	Abbé Bruneau
1942	Retraite à une équipe du groupe Saint-Louis, fondé par Estrangin.	Abbé Flament
1944	Retraite de confirmation pour le camp	Abbé Millot
	Retraite aux officiers d'active	Abbé Bruneau

En fait, il n'est pas de groupe qui n'ait désiré, un jour ou l'autre, profiter de la retraite. Qu'elles soient paroissiales et visent tout l'effectif, qu'elles s'adressent au contraire à des groupes, ces retraites connaissent un très grand succès. C'est à qui solliciterait cette faveur : groupes d'Action Catholique, groupe des Scouts de France, groupe des Instituteurs catholiques, groupe des officiers d'active... pour n'en citer que quelques-uns.

Le Rosaire vivant. — A peine remis des fatigues de la campagne et des étapes vers Gross-Born, de nombreux prisonniers voulurent se ressaisir. Les prêtres en profitèrent pour offrir à leurs camarades une nourriture spirituelle valable. Proposer à des hommes, sous une forme simple, quelque chose de solide, de profond, de consistant, une prière facile à dire en n'importe quel lieu, n'importe quelle circonstance. Le Rosaire répondait à ce but. A ce contact avec Notre-Dame, des prisonniers de l'Oflag allaient reprendre espoir. Rien d'étonnant dès lors que, dans les trois blocs, se soient trouvés des prêtres pour faire aimer le chapelet, des fidèles pour s'unir dans cette prière. Au bloc III, l'office du soir était l'occasion de réciter en commun une dizaine de chapelet. Au bloc I-IV, la générosité semble encore plus grande : à l'occasion de la Nativité de Notre-Dame, est organisée une récitation perpétuelle du chapelet, pendant trois jours et trois nuits; le succès est immense. Il provoqua la création d'une récitation perpétuelle diurne, qui fonctionnera plusieurs mois avec une grande régularité.

L'exemple du bloc II, où la fidélité à cette dévotion fut très marquée, fera toucher du doigt l'importance de ces réunions et la valeur de cette prière.

Fin juillet 1940, l'abbé Marnas constituait au bloc II le Rosaire vivant. Trois camarades, désignés comme zélateurs, furent chargés de recruter cinq dizainiers chacun, pour former un Rosaire. Les dizainiers, peu à peu, constituèrent à leur tour d'autres chapelets. Le dimanche 8 septembre 1940, l'Association du Rosaire vivant était officiellement fondée; elle allait prendre son essor.

Le 4 octobre, l'abbé Marnas s'en allait. La veille, il avait confié au P. Jouffrey, le Rosaire Vivant. Quelques jours après, le 17 octobre, quittaient l'Oflag la plus grande partie des prêtres pour Arnswalde et Lübeck. Le P. Jouffrey était du nombre. L'abbé Papillon, qui demeurait au camp comme Ancien Combattant de 14-18, rapatriable, fut appelé à lui succéder. Il sut donner à la confrérie une forte impulsion. Chaque dimanche, à l'issue de la grand-messe, les zélateurs se réunissent à la baraque-chapelle. Ils y récitent une dizaine de chapelet, entendent une courte exhortation en rapport avec le cycle des fêtes mariales, reçoivent l'intention de prière hebdomadaire qu'ils transmettent aux dizainiers.

Peu à peu, la formule se perfectionne. Au début, les membres s'engageaient à réciter une dizaine de leur chapelet où et quand ils le voudraient. Les loisirs sont tels qu'il est possible d'entreprendre davantage. Les dizainiers sont invités à participer, chaque semaine, à une messe dialoguée dite à leurs intentions. De mois en mois, le Rosaire vivant progresse. Tandis que l'effectif du bloc diminue de 1 800 à 1 200, le nombre des dizainiers augmente; les chiffres qui suivent en font la preuve.

Juillet 1940	Un chapelet, soit 5 dizainiers.
Hiver 1940	Progressivement : 1 Rosaire, puis 2, 5 et 8 Rosaires, soit 15, 30, 75 et 120 dizainiers.
Avril 1941	8 Rosaires et 1 chapelet, soit 125 dizainiers.

Le 7 août 1941, au titre des Anciens Combattants de 14-18, l'abbé Papillon partait pour la France. L'abbé Villacroux lui succède. A peine un mois s'est-il écoulé que, à la demande de l'abbé Bruneau et sur les instances de l'aumônier Dupaquier, il quitte lui-même le bloc II, pour aller renforcer l'aumônerie du bloc I-IV. C'était le 7 septembre 1941. L'abbé Marquaux devint, au bloc II, l'aumônier du Rosaire vivant. Il devait suivre la confrérie du bloc jusqu'au départ d'Arnswalde, le 29 janvier 1945. Conduit par lui, le Rosaire vivant du bloc II atteignit son apogée.

De septembre 1941 à mai 1942, aucun fait saillant : effectifs maintenus, en dépit de départs isolés. Les dizainiers se joignent peu à peu aux zélateurs le dimanche matin; ensemble ils récitent leur chapelet.

En mai 1942, nous nous installions à Arnswalde. Bouleversement des habitudes, dépaysement. Le regroupement en quatre blocs essentiels permettait des rassemblements plus faciles que les baraques éparses de Gross-Born. L'effectif du bloc II, dans le nouveau camp, était passé de 750 à 580. Le Rosaire vivant connu, pendant plus de deux années et demie un essor inaccoutumé. Sur 580 officiers du bloc, le nombre des adhérents atteindra bientôt 200 et se maintiendra. Chaque samedi, réunion clandestine dans une cave; les dizainiers récitent leur dizaine de chapelet en commun. Parallèlement à l'association du Rosaire vivant et suivant les statuts reçus de France, est instituée la « Confrérie du Rosaire »; le 14 juin 1942, premières inscriptions, au nombre de 30; le jour de l'Assomption, nouvelle série. A chaque fois, dans les combles du bloc II, bénédiction des chapelets, inscription des noms et Salut. En union avec les prières de l'atima, pendant cinq mois, chaque premier samedi, les membres du Rosaire sont conviés à réciter le chapelet en commun, après avoir offert le matin une communion répara-

trice. Bientôt, toutes les grandes fêtes de la Vierge sont préparées par une neuvaine, où l'on récite le chapelet en commun, toujours en se cachant, car les gardiens redoublent de vigilance et toute réunion de ce genre est interdite.

De groupe en groupe, des brochures circulent qui font mieux connaître la dévotion à Notre-Dame. A l'occasion du mois de Marie et du mois du Rosaire, le chapelet est récité en commun tous les jours. La persévérance surprend : malgré les difficultés d'horaires, compliqués par le passage successif au réfectoire, le nombre des présents oscille entre 80 et 90. Au chapelet s'ajoute souvent une lecture, pour exalter la dévotion mariale. Chaque premier samedi du mois, la récitation du chapelet est méditée à voix haute.

A l'occasion des Pâques 1944, chaque adhérent offre une communion réparatrice pour ceux de nos camarades qui ne font pas leur devoir pascal. Au cours du mois de mai, chaque dizainier ajoute à sa charge journalière d'autres dizaines de chapelet, afin qu'il en soit récité dans le bloc autant qu'il compte de camarades présents : sens de la Communauté chrétienne unie au Corps Mystique.

Les membres sont associés aux joies de tous, et dans ces mois de l'été 1944, aux deuils de tous. Les prières redoublent et de nombreux camarades y trouvent des consolations dans leur épreuve, jusqu'au terme de l'exil.

Groupe marial. — Le groupe marial de l'Oflag II B débuta le 24 juin 1944, aussitôt après l'arrivée d'officiers de Montwy. Quelques-uns d'entre eux, en effet, appartenaient à un groupe marial très actif.

Dans un ouvrage ronéotypé « *ad usum privatum* », qui m'a été communiqué, le lieutenant Patrice de Pierrebours a écrit l'histoire de ce groupe, sous le titre : « L'hospitalité des prisonniers de l'Oflag V A et son rayonnement dans les Oflags ». Après avoir narré la création du Cercle marial de l'Oflag V A et ses travaux, puis évoqué la dissolution de l'Oflag, l'auteur, dans la sixième partie, montre le rayonnement du Cercle marial des brancardiers de Weinsberg dans les Oflags, notamment au II B, du 24 juin 1944 au 29 janvier 1945 (1).

La séance d'ouverture eut lieu le samedi 24 juin 1944. A l'issue d'une messe célébrée par leur aumônier, l'abbé Grèzes, cinq brancardiers se réunirent; parmi eux, leur président, le capitaine Claire. De juillet à octobre, dix nouveaux membres se joignent au groupe. La mort brutale du capitaine Claire, emporté par le tétanos le 16 août, porte à la présidence le capitaine Albert Dumas. A la dispersion du camp, le groupe Marial compte treize membres. Quel but poursuivaient-ils? Réunir les anciens brancardiers de Notre-Dame de Lourdes et les camarades désireux, après guerre, d'accomplir un service effectif à l'hospitalité de Notre-Dame de Lourdes, préparer ces membres en développant en eux l'amour de la Vierge, en leur donnant de solides connaissances sur la théologie mariale, participer à la vie spirituelle et aux grâces de l'Archiconfrérie de Notre-Dame de Lourdes.

(1) Weinsberg, 8 septembre 1941-23 septembre 1943 : Oflags XB-10, II B, IV D, 260 pages et 13 annexes (8 décembre 1945, p. 197-213).

Les activités principales du groupe consistaient en réunions hebdomadaires, construites sur un programme-type : méditation, étude particulière. La méditation portait sur un texte concernant la Vierge; les études, soit sur des sujets de théologie mariale, soit sur la vie des brancardiers à Lourdes. L'auteur ajoute : « Les questions mariales ayant été longuement étudiées dans les Cercles d'Action Catholique d'Arnswalde », à l'occasion d'une Exposition Mariale, le Centre d'Études retient le thème de Lourdes (1). Après quelques exposés dogmatiques sur la place de la Vierge dans le plan divin, dans l'Église et dans notre vie, les sujets étudiés furent surtout le message de Lourdes et les grandes apparitions.

À l'intérieur du camp, le groupe Marial voulut aussi servir : organisation de cérémonies en union avec les pèlerinages nationaux de Lourdes, et de messes du premier samedi du mois, propagande pour la dévotion à Notre-Dame.

Sur l'initiative du « Cercle Marial des Brancardiers », avec l'accord enthousiaste du clergé du camp, les 16, 17 et 18 août 1944 allaient être, au camp d'Arnswalde, des journées de prières pour la France (2).

Chaque soir, après une allocution de l'abbé Grèzes sur le pèlerinage de retour des prisonniers à Lourdes, était célébré un salut du Saint Sacrement. Avec une note d'exagération due sans doute à son zèle, l'auteur affirme que ces cérémonies étaient « suivies par la presque totalité des officiers du camp » (3).

Aux mêmes dates, une retraite était organisée sous la forme d'un « pèlerinage en chambre ». Elle fut suivie par une cinquantaine d'officiers. Elle comportait le matin, la messe et une allocution de l'abbé Grèzes sur le sens et la nécessité du pèlerinage et sur l'esprit pèlerin; l'après-midi, l'abbé Bruneau, dans une causerie, évoquait la procession du Saint Sacrement et la bénédiction des malades à Lourdes; enfin, le soir, le capitaine Claire s'était proposé de décrire le « Pèlerinage du Brancardier » : ce que doit être un vrai brancardier, son action au pèlerinage (Servir), son action après le pèlerinage dans son milieu (Servir encore et toujours). Un Salut du Saint Sacrement clôturait la journée.

Au mois de décembre 1944, le capitaine Dumas sollicitait l'affiliation du groupe à l'Archiconfrérie de Notre-Dame de Lourdes. La réponse adressée le 24 janvier 1945, ne sera connue des brancardiers qu'à Lourdes même, au mois d'août 1945. La meilleure réponse de Notre-Dame fut le premier Congrès de l'Hospitalité des Prisonniers, à Lourdes, du 18 au 22 août 1945.

Groupe Saint-François de Sales. — Ce groupe vit le jour en 1941 et fut dirigé par l'abbé Vat. Il se proposait de donner à ses membres une vie intérieure plus profonde. Il comptait environ 25 officiers, appartenant à

(1) Page 201.

(2) Page 202.

(3) Page 202.

diverses professions : officiers d'active, professeurs, ingénieurs, ayant entre 23 et 33 ans, presque tous mariés et possédant une solide formation religieuse.

Les obligations du groupe étaient fort astreignantes. Jugeons plutôt : participation à la messe quotidienne (entre 6 h. 30 et 7 h. 30), réunion des membres entre 7 h. 30 et 8 heures, récitation de Prime et oraison; le lundi et le jeudi, après l'appel de 9 heures, instruction jusqu'à 10 h. 30 (exposés de doctrine par l'aumônier ou par un des membres du groupe); à 11 heures, psalmodie de None. En outre, tous les membres faisaient une lecture personnelle trois jours par semaine; trois autres jours, cette lecture était effectuée par groupe de quatre ou cinq camarades. Destinée à donner une formation religieuse puisée aux meilleures sources, elle représentait une nouvelle demi-heure dans l'horaire et fut consacrée surtout aux ouvrages des maîtres de la vie spirituelle. Enfin, récitation de Complies. L'un dans l'autre, l'ensemble de ces exercices représentait environ trois heures par jour.

Pendant trois ans et demi, de nombreux sujets furent abordés, beaucoup de vies de saints étudiées à fond. Chaque mois avait lieu une récollection d'une journée; chaque année, en septembre, une retraite. Ce contact permanent avec le Christ permettait d'apprendre aux membres du groupe à vivre en confiance avec Notre-Seigneur, à le mettre dans leur vie, à penser, voir et juger comme Lui. Pour eux, l'idéal consistait non pas à considérer comme séparées les vies spirituelle et profane, mais bien à spiritualiser la vie matérielle, à « penser chrétien » pour agir en chrétien. Le côté le plus étonnant reste la fidélité des membres à des obligations d'horaires aussi rigoureuses. Seuls les loisirs forcés de notre captivité pouvaient s'accommoder de telles exigences.

ŒUVRES DE CHARITÉ. — Prétendre que les catholiques eurent au camp le monopole de la charité serait manquer à la probité historique. La bienfaisance fut pratiquée dans tous les milieux, dans toutes les classes sociales et par des prisonniers de toute appartenance religieuse comme sans religion.

Au reste, nous avons vu le camp « au service de la charité ». Mon but est de préciser la part prise dans ce domaine par les catholiques du camp.

Une certaine communion spirituelle, écrit un camarade, unissait entre eux tous les membres de la paroisse Saint-Pierre-aux-Liens. En un tel milieu, il était extrêmement facile de créer un mouvement d'opinion et d'entraide en faveur de telle ou telle œuvre d'aspect catholique (1).

Et d'abord, l'aumônier du camp rayonnait cette charité dans toute sa vie. Il avait fait don de sa personne à ses frères prisonniers en demeurant parmi eux, volontaire, jusqu'au bout. S'il lui arrivait de faire un choix, c'était pour marquer sa préférence aux plus déshérités et secourir les hommes de troupe les plus malheureux. Dédaigneux des richesses, après avoir assuré à sa vieille mère la délégation de sa demi-solde de capitaine, il versait inté-

(1) R. PICARD.

géralement ce qu'il touchait en marks de camp dans la caisse de la paroisse. Il y puisait, au fur et à mesure des besoins. Et s'il est permis d'adresser un reproche à l'abbé Dupaquier — mais qui donc en aurait le cœur? — ce serait pour blâmer l'excès même de sa générosité. Des camarades, très délicats, après notre retour en France, s'entendirent entre eux et couvrirent de leurs deniers, sous le signe de l'anonymat, les dettes entraînées par plusieurs commandes de l'aumônerie qui n'avaient point été acquittées. Le blocage de nos comptes à la Caisse de Virements, et l'impossibilité actuelle d'un remboursement officiel, sont la cause de ce bilan négatif.

Stimulée par son exemple, la paroisse du camp se révéla très charitable. En étudiant les recettes effectuées, nous avons vu avec quelle promptitude les catholiques savaient répondre aux appels de leur clergé : œuvre des missions, œuvre des séminaires, secours à l'Aumônerie Générale, dons au Stalag II D, envois de la paroisse au Secours National, autant de preuves d'une générosité toujours en éveil. En dehors de ces cas spectaculaires, c'est par milliers qu'il faudrait compter, si l'opération en était désirable, les actes de charité accomplis par les catholiques du camp. Ne vaut-il pas mieux que la main gauche ignore ce que la main droite a donné?

Parlant de sa propre expérience, Joseph Folliet écrit :

On expérimente à plein... la camaraderie. Une camaraderie virile, masculine, c'est-à-dire rêche, rude, raide, mais forte et sûre. Par cette voie de la camaraderie, tous reprennent contact avec la fraternité, et certains, ceux qui se meuvent dans le surnaturel, avec la plus authentique charité (1).

Toujours prêts à remplir largement le devoir de l'aumône, les catholiques de l'Oflag n'étaient pas pour cela des saints. Il serait déloyal de taire certains égoïsmes individuels, ou certains égoïsmes de popotes, surtout pendant les périodes douloureuses qui marquèrent cruellement le début et la fin de notre captivité. Des exemples pourraient être cités, fidèlement gravés, eux aussi, dans les mémoires. Pourtant, le plus souvent, les catholiques firent preuve de charité. Au cours des derniers mois, tandis que la nourriture se raréfiait, que les santés se faisaient déficientes au point d'alarmer le corps médical français, spontanément une collecte journalière s'organisa : les volontaires, nombreux, prélevaient sur leur propre ration déjà si mince, pour permettre aux plus affamés de ne pas mourir de faim.

Ce sont des mérites qu'il vaut mieux taire. Au cours des étapes du retour, les plus courageux s'exhortaient à poursuivre en France l'œuvre accomplie. Une brochure, éditée par l'Aumônerie des Prisonniers, ne donne pas d'autre conseil :

Que les Catholiques, en tant que tels, fassent partie des Centres d'Entraide, qu'ils participent à cet élan magnifique de solidarité. Il ne faut pas qu'ils demeurent à l'écart d'une organisation qui apparaît comme permettant le mieux de parer aux besoins les plus pressants et de maintenir entre les rapatriés des contacts fraternels. Il ne faut pas que se créent des centres d'entraide catholiques se développant à l'écart de la Nation. Il faut que la solidarité des centres d'entraide soit celle de l'Amour chrétien (2).

(1) Pour comprendre nos prisonniers, pages 16-17.

(2) Les déracinés : problèmes religieux des rapatriés (Aumônerie Générale des Prisonniers de Guerre, Lyon, mars 1944).

La vitalité surprenante de notre Centre d'Entraide, dix ans après le retour, demeure la meilleure réponse de l'Oflag II D-II B.

ŒUVRES D'APOSTOLAT. — Parallèlement aux œuvres de sanctification et de charité, la paroisse se livrait aux tâches de l'apostolat. Ce furent, simultanément, les œuvres de formation et de doctrine, les œuvres missionnaires, les œuvres liturgiques et même les œuvres de délassement, dans la mesure où elles se rattachent à la vie religieuse.

Les œuvres de formation et de doctrine. — Je voudrais relever ici le rôle des fidèles dans la formation religieuse de leurs camarades, la constitution de bibliothèques catholiques, la réalisation d'une Exposition mariale, éléments mineurs de l'activité culturelle de la paroisse. La part essentielle reste la masse imposante de cours, conférences, exposés, causeries, insérés le plus souvent dans le cadre de la vie intellectuelle. S'ils tenaient à rayonner, les catholiques ne pouvaient rester à l'écart. C'est pourquoi, leur participation a été rattachée à l'ensemble intellectuel de l'Oflag.

Deux occasions principales s'offrirent à certains catholiques *de travailler à la formation religieuse* de leurs camarades. La première vise les prières para-liturgiques composées au camp; la seconde, l'enseignement de la méditation par l'exemple.

Au début de la captivité, quasi-inexistence de missels ou de paroissiens pour les fidèles; même pénurie que pour les livres profanes. C'est en partie pour pallier cette absence, par souci d'apostolat, que plusieurs camarades composèrent des *prières*. Formules de circonstances, la plupart s'adaptaient à une journée, à une fête, à une neuvaine; quelques-unes gardaient un caractère d'utilisation plus durable; enfin, l'une d'entre elles guida la prière du camp tout au long de la captivité.

Écrites presque toutes au cours des six premiers mois, j'en ai pu retrouver dix-huit formules, pour la plupart originaires du bloc III. Peut-être ce dernier fut-il plus riche, l'aumônier Dupaquier laissant volontiers les responsables laïques participer, de façon active, à l'organisation para-liturgique de la vie paroissiale. Les deux noms qu'il faut citer sont ceux de Louis Estrangin et Pierre Herbin. Tandis que, aux autres blocs, les prêtres dirigeaient les réunions du soir, prenant eux-mêmes la parole, fréquentes furent les occasions, au bloc III, où le clergé s'effaçait momentanément pour lire, en manière de prière, des formules composées par les catholiques les plus connus (1).

A la cadence d'une prière environ par mois, depuis le 15 août 1940 à juillet 1941, les camarades furent aidés par ces formules composées à leur intention. Les premières étaient inspirées d'une date liturgique. Passée la fête, adieu le saint? En réalité, celles que l'aumônier Dupaquier avait fait transcrire sur un cahier, reparurent d'année en année, à leur incidence. Les octaves et neuvaines furent aussi plusieurs fois utilisées, notamment l'octave de prières pour l'unité de l'Église et la neuvaine à Notre-Dame de la Merci pour le rachat des captifs. Le Chemin de Croix, rédigé par Herbin au mois de janvier 1941, a nourri bien des exercices!

(1) En Appendices, la liste de ces prières (XI, p. 790).

Rien ne fut plus populaire à l'Oflag que la très belle prière, composée au bloc II et récitée pendant près de cinq ans, chaque jour, par l'immense majorité des catholiques de l'Oflag, connue par leurs familles en France. Le rayonnement en fut assez vaste pour que je la transcrive.

Seigneur Jésus, qui nous avez appris à dire : Que votre volonté soit faite ! nous Vous renoüvelons ce soir l'offrande de notre captivité. Nous en acceptons les privations, les misères, les humiliations, les angoisses, en union avec les souffrances de votre Passion et en réparation de nos fautes personnelles et des fautes de notre Pays, causes de nos désastres. Nous les acceptons encore afin d'obtenir, de votre miséricorde, la protection de tous ceux qui nous sont chers, un prompt retour dans nos foyers, mais d'abord et avant tout le redressement de notre Pays. Et pour que notre offrande vous soit plus agréable, faites que dans l'épreuve nous restions dignes de nos titres de chrétiens, de Français et de soldats, et que nous fassions sans cesse effort pour croître dans votre grâce. Ainsi soit-il.

En maintes circonstances : causeries, conférences, sermons, échanges d'homme à homme, les prêtres du camp apprirent aux prisonniers la science de la méditation et de l'oraison. Les exposés du Rme P. Sortais sur la prière mentale et l'esprit de prière restent un sommet. Au bloc III, à la demande de l'Aumônier, Herbin accepta, en février 1941, de présenter plusieurs fois par semaine à ses camarades, à l'occasion de leur messe matinale, des *thèmes de méditation*, sorte de leçon de choses pour initier les catholiques à l'art difficile de l'oraison. Dire que cet effort ait rallié tous les suffrages serait exagéré. Certains s'irritaient de ce « dogmatisme », émanant d'un laïc ; mais il y avait d'autres messes au bloc, et d'autres heures ; ceux qui préféraient une messe silencieuse optaient selon leurs goûts. Beaucoup y trouvèrent leur profit. Plusieurs même poussèrent le zèle admiratif jusqu'à recopier ces méditations. Cette ferveur attentive me vaut d'avoir retrouvé le texte de cent sept d'entre elles ; presque toutes composées et lues à Gross-Born, elles débutent le 14 février 1941 pour s'achever le 5 juin 1942, au camp d'Arnswalde, où nous venions d'arriver. A peu de jours près, elles représentent le travail de seize mois, soit six à sept méditations par mois.

Les vingt-huit premières sont en liaison étroite avec le cycle liturgique : tantôt inspirées du Temporal, tantôt du Sanctoral, elles utilisent des textes faciles à retrouver dans les missels. Basées sur le principe que « toute méditation est essentiellement un exercice de la présence de Dieu, un acte de foi dans l'Être qui nous enveloppe, un acte d'abandon au Père », selon les termes de la première, elles portent les camarades à mieux réaliser en eux, à ressentir la présence divine.

Du mois de juillet 1941 jusqu'à la fin novembre, une nouvelle série de trente-quatre méditations présenta la vie publique de Notre-Seigneur. Utilisant des textes des Évangiles, elles retracent des épisodes empruntés au début de la vie publique, depuis la prédication de Jean-Baptiste jusqu'aux leçons des Béatitudes.

Nous étions loin d'avoir parcouru toute la vie publique ; mais les pages méditées pouvaient donner le goût d'aller plus avant dans la recherche affectueuse du Christ. L'année liturgique s'achevait ; une autre allait s'ouvrir sur le rappel de l'Ancien Testament. Herbin jugea préférable pendant

l'Avent, de nous unir davantage à l'Église, en nous offrant les prophéties messianiques. Ce fut une troisième série, de dix-neuf méditations sur la Bible. Les auditeurs gardent inscrite en leur cœur cette évocation chaleureuse des prophéties, dont la force échappait à beaucoup jusque-là.

Vint le temps de la Septuagésime et du Carême; reprenant le Sermon sur la Montagne, une quatrième série de vingt-six méditations parut, du 11 février au 5 juin 1942. Mais les temps étaient changés; notre transfert de Gross-Born au camp d'Arnswalde avait modifié la structure de notre paroisse. La méditation, lue aux camarades, qui s'accommodait bien du cadre restreint d'une modeste chapelle, notre arrière-cantine du bloc III, s'adaptait fort mal aux spacieuses dimensions de la Turnhalle. Si l'on y joint la désaffection d'un certain nombre de paroissiens pour de tels exercices, on comprendra pourquoi la méditation publique disparut.

Bibliothèques catholiques. — Nous avons trop souffert du manque de livres pour ne pas faire effort afin d'y remédier. Dès l'établissement des colis, on fit venir de France les documents intellectuels qui manquaient. Les prêtres du camp et des laïcs passèrent des commandes. En chacune des trois paroisses, à l'aumônerie, se constitua peu à peu, en marge des bibliothèques profanes, générales ou spécialisées, une bibliothèque catholique. Certains manuels étaient commandés pour l'usage de la paroisse; d'autres servaient aux études des séminaristes; d'autres encore constituaient les documents de base des conférenciers, responsables de l'Action Catholique; d'autres enfin avaient été demandés par tel ou tel prêtre, qui les gardait à sa disposition, mais acceptait de les voir circuler dans son bloc ou dans le camp. Les confrères conseillaient à l'aumônier Dupaquier, en dehors de leurs commandes personnelles, de faire venir de France des ouvrages de fonds, indispensables. Pour répondre à leurs désirs, l'aumônerie du bloc III passa commande de multiples volumes. Je cite, au hasard, entre des centaines d'autres : Histoire de l'Église de Fliche et Martin (les 6 volumes alors parus), le Dictionnaire d'Apologétique de d'Alès, le Cours de Religion du R. P. Goupil s. j., l'Apologétique et le Catéchisme de Boulenger, Dieu de Garrigou-Lagrange, le « *Mysterium fidei* » du P. de La Taille, la Somme Théologique de saint Thomas, la Bible de Crampon.

Au mois de mars 1942, peu de temps avant notre transfert à l'Oflag II B, la bibliothèque catholique du bloc III comptait 410 volumes, sans y inclure les livres d'études du « presbytère », essentiellement destinés aux prêtres et aux séminaristes (1). Les commandes des deux autres aumôneries continuaient à s'effectuer de façon similaire. On peut estimer à 800 volumes, l'ensemble des trois bibliothèques catholiques de Gross-Born.

Une fois regroupés à l'Oflag II B, l'unification se fit et bientôt une « bibliothèque catholique du camp » fut installée à l'Oratoire du bloc I. Cette bibliothèque eut pour masse de départ les volumes rassemblés à l'aumônerie du bloc III de Gross-Born. Bientôt, elle comprit des livres appartenant aux trois aumôneries. A la demande de l'aumônier, en effet,

(1) N. P. C., 27 mars 1942.

les « curés » des anciennes paroisses, tout en conservant dans leurs blocs les ouvrages indispensables qu'ils tenaient à garder sous la main, effectuèrent un versement, très appréciable, à la bibliothèque religieuse générale pour en faire profiter tout l'effectif. A ce noyau, déjà très important, vinrent s'ajouter, de mois en mois, les livres commandés à l'abbé Rodhain ou simplement adressés par lui, sans qu'il y ait eu requête de notre part. A la fin de l'année 1944, la bibliothèque de l'Oratoire comprenait environ 1 300 volumes, sans compter les ouvrages en dépôt dans chacune des quatre aumôneries.

La bibliothèque était installée dans une mansarde du bloc I. Deux armoires, réunies par des étagères, permettaient d'y classer les livres. La salle, non chauffée, était assez mal éclairée. La bibliothèque comprenait deux parties : bibliothèque proprement dite, avec prêt à domicile, et livres à consulter sur place. La bibliothèque était ouverte tous les jours, sauf le dimanche, pendant une demi-heure : de 13 heures à 13 h. 30. Un catalogue méthodique était mis à la disposition des usagers ; ils pouvaient aussi rechercher directement sur les rayons le volume désiré et le feuilleter avant de l'emporter. La durée du prêt, en principe quinze jours, pouvait être augmentée pour les livres de spiritualité, ou en faveur d'officiers sollicitant un plus grand délai, en vue de travaux personnels.

Aucune sanction n'était prévue contre les retardataires ; la plus grande facilité était donnée, aux officiers comme aux hommes de troupe, pour l'usage de la bibliothèque ou la recherche de documents en vue d'une étude. Les camarades, bibliothécaires bénévoles, connaissaient bien le fonds et se chargeaient, à l'occasion, de renseigner et de conseiller les emprunteurs.

200 à 250 volumes étaient placés sur des étagères entre les deux armoires et demeuraient constamment à la disposition des camarades. Ces livres comprenaient des Bibles, des Nouveaux Testaments, des commentaires des Livres saints, des ouvrages sur le Christ, l'Évangile et la Vierge, des livres de spiritualité, quelques vies de saints et quelques missels. Exceptionnellement, ces ouvrages pouvaient être emportés à domicile, avec l'agrément des bibliothécaires qui jugeaient de l'opportunité des requêtes et fixaient le délai d'emprunt.

Les ouvrages, numérotés d'après leur ordre d'arrivée, étaient groupés par catégories. Voici le nombre approximatif d'ouvrages correspondant à chacune d'elles : Action Catholique : 20 volumes ; Biographies diverses : 40 ; Revues : 40 ; Bibles et Commentaires : 50 ; Messe et Liturgie : 50 ; Romans et divers : 50 ; Encycliques : 60 ; Saint Paul : 60 ; Sainte Vierge : 60 ; Littérature : 70 ; Vies et Écrits de Saints : 80 ; Histoire de l'Église et Apologétique : 80 ; Questions sociales : 90 ; Mariage et Problèmes d'éducation : 100 ; Christ et Évangile : 100 ; Spiritualité : 150 ; Missions : 250 volumes.

Rien de plus divers que la valeur des ouvrages contenus dans cette bibliothèque. Dans leur ensemble, toutefois, ils constituaient des livres d'études, des livres sérieux.

Le nombre des volumes prêtés au cours d'un mois était d'environ 400 ; ce chiffre, qui variait selon les époques, atteignit parfois 600. Les catégories les plus désirées étaient : mariage et éducation, encycliques pontificales, vies de saints, livres de spiritualité, questions sociales. De temps en temps, il y avait des sorties massives de livres, pendant un cours, ou après une

conférence, ou encore pour l'étude de questionnaires d'Action Catholique. On relève des prêts particulièrement importants à l'occasion de travaux sur les missions, sur les questions sociales, sur le mariage et l'éducation.

Les catégories d'ouvrages demandés variaient aussi avec les différents blocs du camp, peut-être selon l'impulsion donnée par les aumôniers. Il serait vain d'en tirer des conclusions rigoureuses, chaque bloc conservant à l'aumônerie un fonds de bibliothèque très appréciable.

S'il faut risquer un bilan, on peut dire que l'ensemble des bibliothèques religieuses comptait plus de 2 000 volumes particulièrement demandés. Étant donné les loisirs nombreux de notre vie de captifs et les difficultés mises par le commandement allemand à permettre les activités collectives, le camp avait une véritable fringale de lecture. Le succès des bibliothèques, profanes ou religieuses, en est le meilleur garant.

Cette soif de lire qui s'était emparée des catholiques serait-elle sans lendemain? Sans doute la vie normale, avec ses astreignantes exigences, réduirait les loisirs des rapatriés. A la demande de beaucoup, désireux de se constituer en rentrant une bibliothèque, valable du point de vue chrétien, des conseils furent donnés. Le plus marquant effort demeure « l'Essai de bibliothèque catholique au foyer » dont l'abbé Villacroux fut l'auteur. Il avait mis au point une liste comportant une triple série de 20 livres chacune, choisis suivant certains principes et commentés, livre par livre. Un résumé de quatre pages circula, en même temps que le travail plus important dont il était l'annonce. 20, 40 ou 60 livres, minimum indispensable mais suffisant à la rigueur : « Peu de livres, mais tous excellents ». Une première série de 20 livres, choisis parmi les plus substantiels, représentait les domaines de la pensée chrétienne; une deuxième série complétait la première. La troisième était destinée aux intellectuels que l'étude ne rebute pas : livres riches, mais parfois difficiles. Ce travail se trouvait à la bibliothèque de l'Oratoire et à l'aumônerie du bloc III. Un exemplaire circulait dans les groupes d'A. C. I.

Ce résumé, point de départ pour la constitution d'une « bibliothèque familiale chrétienne », fut copié par certains camarades. On peut penser qu'il a guidé, depuis le retour en France, l'achat de livres de valeur. Du moins, les prêtres du camp avaient-ils tenté de former par la doctrine les paroissiens qui leur étaient momentanément confiés.

Exposition mariale. — Dans une brochure de Pierre Herbin, publiée en France plusieurs années après le retour, on relève les lignes suivantes :

Nous avons fait, à l'Oflag II B, une Exposition mariale (on occupe ses loisirs comme on peut). C'est-à-dire que, pendant près de dix-huit mois, on a travaillé dans les chambrées : vierges sculptées dans un morceau de bois, vitraux de cellophane et cathédrale en carton. L'un des buts était de faire travailler, pour la Vierge, même des incroyants de bonne volonté : Dieu sait que leur concours ne nous a pas manqué. Mais surtout, ce fut pendant toute cette période, parmi les groupes d'Action Catholique du camp, une campagne mariale ininterrompue : cercles d'études scripturaires et dogmatiques; prolongements dans la vie de chaque jour; conférences « grand public » sur la Vierge dans la Littérature, la Vierge dans l'Art, l'histoire de la dévotion à la Vierge; enfin, formation de guides pour commenter l'exposition devant les visiteurs. Seulement, le jour où l'Exposition s'ouvrit un soir de Pentecôte,

cette inoubliable splendeur en blanc et or, dans la grisaille d'un grenier de Poméranie! toute la paroisse — croyants et incroyants — avait pénétré plus avant dans la compréhension du rôle de Marie et de sa place dans la vie chrétienne (1).

Sans doute Herbin était-il mieux placé que quiconque pour juger puisqu'il fut l'organisateur de cette Exposition. Envisagée de longue date, elle fut lente à préparer — mais le temps de prisonnier ne compte pas — et puis quels délais pour recevoir de France les documents et le matériel nécessaires!

L'Exposition mariale, une des plus surprenantes réalisations de l'Oflag, ouvrit ses portes le 28 mai 1944; elle devait durer trois jours.

Elle fit l'objet, dans les groupes d'Action Catholique, d'une étude poussée de la théologie mariale. Des fiches furent mises en circulation d'équipe en équipe sur les principaux thèmes suivants : Marie dans l'Ancien Testament, Marie dans le Nouveau Testament, Marie et les prérogatives mariales. Chacune de ces fiches, établie d'après le Dictionnaire d'Apolo-gétique de d'Alès, comportait quatre parties : fondements scripturaires, contenu de notre croyance, développements patristiques et dogmatiques, utilisation pour notre piété.

Avant l'Exposition, trois conférences furent données pour le grand public : la Vierge dans l'Art, par Genaille; la Vierge dans la Littérature, par Krall; l'Histoire de la Dévotion à la sainte Vierge, par Herbin. Un travail plus profond était entrepris pour la formation des équipes de guides qui allaient faire visiter l'Exposition à leurs camarades. Cette tâche fut confiée à l'abbé Peloux.

Sous la direction courtoise et expérimentée d'un architecte, le capitaine Philippe, fut réalisé ce tour de force, dans un grenier de caserne : un local des plus sombres, pour une exposition tout en blanc. Vitraux, bois sculptés, carte mariale de la France, peinture sur étoffe, modelages, maquettes admirables de ressemblance, autant d'éléments confectionnés avec amour par des centaines de prisonniers. Ainsi préparée avec le plus grand soin, l'Exposition mariale connut un brillant succès.

Une fois franchie la porte, on pénétrait dans une salle d'accueil; elle comportait un vitrail, œuvre des hommes de troupe du clan routier Notre-Dame de l'Espérance, et des bois sculptés au camp; les uns étaient la copie de statues célèbres, telle une très belle Pièta, due au ciseau de Roher; les autres, des œuvres originales.

Venaient ensuite les stands régionaux : les yeux étaient d'abord attirés par une carte mariale de la France, portant les sanctuaires et les pèlerinages en l'honneur de Notre-Dame. Puis les visiteurs étaient conviés à un vrai « Tour de France ». Parmi les multiples réalisations, on remarquait : Notre-Dame de Boulogne, la façade de Reims, une Vierge habillée des Flandres, le médaillon des Alsaciens-Lorrains à Notre-Dame de Sion en 1872, la bannière de Strasbourg, des Vierges bourguignonnes, un diorama de Fourvière, un de la Salette, un autre de Notre-Dame du Puy, une maquette de

(1) Pierre HERBIN : Action Catholique et Pèlerinages. Éditions du Grand Retour, Paris, 1948, 8 pages (p. 7).

Notre-Dame du Port à Clermont-Ferrand, des Vierges de majesté d'Auvergne, un diorama de Notre-Dame de la Garde à Marseille, les armoiries de Montpellier, un diorama de Lourdes, une maquette de Rocamadour, la façade de Notre-Dame la Grande, une maquette de la cathédrale de Coutances, une maquette de Notre-Dame de Paris, un vitrail de Chartres, enfin le sceau de l'Université de Paris.

De là, nous passions dans la salle du dogme. Dans une alvéole qui constitue en quelque sorte le cœur de l'exposition, des panneaux retracent la vie de la Vierge, « ce que nous croyons » et indiquent l'apport de la France à la piété mariale. Au centre de la salle, la Vierge de l'Espérance, bois sculpté par Py, spécialement pour l'Oflag. Plus loin, une plaquette historique s'offre à nos yeux : pages d'album, demandées aux meilleurs artistes du camp, Lambert-Naudin, Romagnan, etc., et qui évoquent les principaux épisodes de l'histoire de France auxquels se trouve mêlée la Vierge : Vœu de Louis XIII, Lourdes.

Un dernier stand, celui de la Vierge dans l'Art. Deux salles groupent, par ordre historique, les documents iconographiques les plus caractéristiques sur la Vierge; elles permettent de suivre le développement artistique. Tout au long de l'Exposition, les panneaux portent des textes bibliques, évangéliques, patristiques ou poétiques, qui chantent les louanges de la Vierge. Saint Jean Damascène célèbre le culte des images, et Villon, Péguy, Claudel, proclament à l'envi les grandeurs de Notre-Dame.

Une image-souvenir fut polycopiée au camp. Elle représente une nef voguant sur les flots; en proue et en poupe, deux anges aux présents; sur la nef, assise sur un trône, Notre-Dame de Boulogne et l'Enfant-Jésus bénissant. Au fond, les frontières de France, jalonnées d'étoiles. Le texte : Souvenir de l'Exposition mariale, 28 mai 1944, Notre-Dame de Boulogne, Oflag II B.

Une telle manifestation pouvait n'être qu'un feu de paille. En réalité, l'Exposition mariale eut de beaux lendemains. Pour les uns, elle fut une véritable révélation de la dévotion à Notre-Dame, de la place que la Vierge peut prendre et doit tenir dans leur vie d'hommes. Pour d'autres, qui reconnaissent Marie, la médiatrice de toutes grâces, elle fut un rappel à la générosité : près de dix-huit mois, on avait travaillé sur ce thème de la Vierge; la doctrine mariale des catholiques s'en trouvait affermie.

Les œuvres missionnaires :

Le meilleur stimulant pour achever la préparation de l'Exposition mariale fut la réussite, en octobre-novembre 1943, d'une Exposition missionnaire. Aux cours et conférences, aux sermons, aux réunions d'Action Catholique, les prêtres et les responsables laïcs avaient insisté sur le devoir missionnaire et la participation active qu'y doit prendre tout chrétien.

A l'origine, l'Exposition correspondait à la « Section Missionnaire » voulue par Picard dans son ensemble sur le « Rayonnement de la France dans le Monde ». Le plan une fois modifié par la mauvaise volonté des Allemands, les expositions coloniales se succédèrent; l'aumônerie catholique tint à prendre rang dans la série de ces manifestations.

Le but poursuivi était double : montrer l'œuvre accomplie par la France dans le monde, et prouver que l'Église sert en même temps la cause de la civilisation et celle de la France. L'abbé Sochal, l'organisateur, voulut

vulgariser les efforts créateurs du catholicisme dans le monde pour amener les infidèles à la lumière de la foi, présenter dans ce cadre les œuvres de notre Patrie.

Comme pour l'Exposition mariale, cette manifestation suscita dans le camp un double effort. Un effort intellectuel et spirituel, car il y eut des travaux intéressants des équipes d'Action Catholique sur les problèmes missionnaires, des exposés-conférences destinés au grand public sur « Missions et Civilisation », et sur « Notre devoir missionnaire ». Un effort matériel aussi : un garage, des châssis de bois, du papier, du carton, de la colle, quelques pots de peinture, quelques lampes; c'était à peu près tout ce que nous possédions pour la réalisation matérielle de l'exposition. Sous l'impulsion dynamique de l'abbé Sochal, avec, une fois de plus, l'architecte Philippe, toute une pléiade de camarades acceptait bientôt de se grouper. Et je ne sais ce qu'il faut le plus admirer, de leur talent ou de leur bonne volonté. Le succès dépassa les espérances; et lorsque le 28 octobre 1943, l'Exposition ouvrit ses portes, la surprise admirative fut générale. Quand elle se clôtura, le 1^{er} novembre, au garage 3, c'est par milliers que les visiteurs étaient venus; et leur présence, pour les organisateurs et les artisans de l'Exposition, demeurait la meilleure des récompenses (1).

L'idée maîtresse de la doctrine romaine, celle de l'Unité dans la diversité, préside à la conception et à l'organisation des différents stands de cette Exposition. Ainsi le rappelle le chroniqueur, dans la page d' « Écrit sur le Sable », sous le titre : « Exposition des Missions » (2).

Un stand central, le plus vaste, et celui par lequel on pénètre dans l'Exposition,

se propose de situer le problème missionnaire sous l'égide vaticane, symbolisée par la puissante et magistrale maquette de Saint-Pierre de Rome. Mais la France aussi a fourni la plus importante contribution à l'œuvre missionnaire : c'est pourquoi une fresque, évoquant les saints de France, et due au pinceau de Lambert-Naudin, domine le panneau central du stand d'entrée (3).

Tout autour, sur les murs, se déroule un bandeau supérieur avec l'inscription ornementale, encadrant, dans sa partie centrale, la fresque des Saints de France : « J'ai encore d'autres brebis; il faut que je les amène et il y aura un seul troupeau et un seul Pasteur ». « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. » Ce stand, qui donne l'état religieux du monde et les statistiques missionnaires publiées par la Congrégation de la Propagande, ne compte pas moins de quinze panneaux, rédigés en lettrines noires, soulignées de rouge et de vert. La frise ornementale qui les surmonte est conçue en capitales rouges, répondant à une bande rouge, qui soutient les panneaux à leur base. La rédaction des panneaux, œuvre collective des séminaristes, a été supervisée par l'abbé Sochal. On la peut résumer ainsi : l'Église dans le monde.

(1) N. P. C., 1^{er} novembre 1943.

(2) E. L. S., n° 37, 15 novembre 1943.

(3) Abbé F. CARRIÈRE.

Les autres stands, reflets de la diversité du monde, offrent aux regards la naissance, l'évolution, la vie des missions en Proche-Orient, en Afrique blanche et noire, dans le Pacifique, en Asie, en Amérique. Enfin, on revient en France et toute l'activité française est symbolisée par une maquette de l'abbaye de Solesmes.

Dans son compte rendu, « Écrit sur le Sable » ajoute :

Ingéniosité d'une multitude de bonnes volontés, employées à la confection de cartes, de plans en relief, de maquettes et de reproductions d'art religieux indigène; bien trop nombreuses réalisations pour qu'on en puisse entreprendre une liste, en citant même les plus remarquables.

Sans désespérer, pendant plusieurs jours, une foule compacte de visiteurs fut transportée en pays inconnus, où tout, à première vue, semble hostile à l'étranger. Les observateurs, attentifs, retrouvèrent,

messagers de paix chrétienne et française, les prêtres et les religieuses admirables, dont le cœur d'apôtres du Christ bat, en même temps, sur un rythme magnifiquement français.

Pour que l'Exposition fût une réussite complète, il fallait qu'elle portât avec elle un caractère de pérennité.

Six semaines après la clôture de notre Exposition, une fois les frais amortis, l'aumônier Dupaquier pouvait communiquer au prône de la grand-messe le bilan financier de l'entreprise : 7 192,05 RM, arrondis à 7 200 RM, soit la somme de 144 000 francs (1).

En m'adressant à Mgr Jean Maury, Président des Œuvres Pontificales Missionnaires (2), j'ai retrouvé avec précision l'effort réalisé par l'Oflag II B en faveur de la Propagation de la Foi.

De l'Oflag II B, m'écrit-il, c'est-à-dire de l'Aumônier, M. l'abbé Henri Dupaquier, de Dijon, nous avons reçu au début de l'année 1944, la belle somme de 144 000 francs, comprenant divers abonnements et diverses offrandes dont une grande partie correspondait à des adhésions perpétuelles ou annuelles à la Propagation de la Foi (3).

Mgr Maury eut l'amabilité de me communiquer le cahier envoyé par l'Oflag. On y peut lire :

Au cours des mois de novembre-décembre 1943 et janvier 1944, l'Aumônerie Catholique de l'Oflag II B (Arnsvalde) a adressé à la Propagation de la Foi, 17, rue Sala, à Lyon, la somme de 144 000 francs, provenant :

— des offrandes recueillies au cours de l'Exposition missionnaire	
du 28 octobre au 2 novembre 1943, soit.	42 000 fr.
— des adhésions à l'œuvre de la Propagation de la Foi. . . .	91 250 »
— des abonnements à la revue : « Jésuites Missionnaires » . .	10 590 »
— des abonnements à la revue : « Missions Franciscaines » . .	160 »
Au total.	144 000 fr.

Signé : Henri DUPAQUIER, aumônier de l'Oflag II B.

(1) N. P. C., 19 décembre 1943.

(2) 12, rue Sala, à Lyon (11^e).

(3) Lyon, lettre du 16 décembre 1952.

L'Exposition missionnaire, qui marqua de façon profonde les paroisiens du camp, s'acheva dans un feu de joie ! L'abbé Bruneau écrit en effet :

Le soir même de la clôture de l'Exposition, les « schubinettes » ont dévoré les colonnes du Bernin, qui avaient la taille appréciable d'un crayon, si grande était alors la disette de combustible.

A peu près toutes les maquettes subirent le même sort. Il y avait d'ailleurs le conseil insistant de l'aumônier Dupaquier de tout détruire, en tout cas de ne confier aucun de nos « chefs-d'œuvre » aux Allemands. N'avaient-ils pas entrepris d'expédier en France une collection de nos réalisations artistiques, pour meubler une exposition sous le titre : « l'Ame des Camps ». Dans un but de propagande, ils eussent volontiers écrit, au fronton de l'Exposition : Tout s'est fait grâce aux Allemands. Pour faire céder l'aumônier, il eut fallu la certitude de voir gravé, en même place : Tout s'est fait malgré les Allemands !

Les œuvres liturgiques :

Les cérémonies de l'Église exigent un cadre. Si modeste qu'il soit, il réclame des soins continus, d'autant plus ingénieux que la pauvreté s'affirme davantage. Des efforts persévérants furent accomplis dans les arts liturgiques par les prisonniers : création de mobilier liturgique, entretien des ornements et des linges par un « ouvroir ». Le cadre une fois décent, les offices peuvent s'y dérouler : reste à former ceux qui participent au service de l'autel comme au chant liturgique.

Mobilier et ouvroir liturgiques. — Débuts modestes à Gross-Born. Au bloc III, l'art religieux commence par la confection d'une grande croix, deux branches de sapin encore revêtues de leur écorce, pour orner l'autel, au temps où la messe dominicale se célébrait en plein air.

Recherche d'un cadre décent pour la messe, nécessité de compléter le matériel restreint des autels portatifs, telle fut l'origine de l'art religieux au camp. Le service de Dieu, le « luxe » pour Dieu, même dans un camp de prisonniers, stimulait l'activité artistique. Dans une paroisse voisine — c'était je crois au bloc II — un Christ en croix avait été réalisé par un camarade, à partir de pâte à papier. Ce Christ nous suivit au camp d'Arnswalde et y demeura jusqu'à la dislocation.

Il fallut des autels ; on trouva vite des architectes pour les dessiner, des artisans habiles pour les exécuter et même, au bloc III, un authentique fabricant spécialiste d'autels, de meubles et décoration d'églises. On fit d'abord des autels de carton, habillant une table ; plus tard, de contre-plaqué, lorsque les approvisionnements le permirent. Autels démontables, transportables car, les salles étaient souvent à usages multiples. Exceptionnellement, au bloc I-IV, un local demeura affecté au culte, la baraque B. Une chapelle s'y édifiera complètement, avec ses piliers, ses ogives, ses murs en carton, ses grilles en « fer forgé » en carton également, son vitrail étincelant en carton et cellophane.

Le plus impressionnant, par suite même de son cadre, était l'autel de

la « cathédrale », bâtie dans la baraque B par l'architecte Crouzillard. Le bloc II prenait sa revanche, aux grandes fêtes, en déroulant ses fastes liturgiques sur la scène de la cantine. A Noël 1940, le Rme P. Sortais célébrait à l'Oflag II D une messe pontificale. C'était la première grande manifestation religieuse du camp. Derrière l'autel, construit sur la scène, et sur lequel brasillent les cierges, une simple tenture, ornée d'une grande croix dorée. Le cortège traverse processionnellement la salle. Les « enfants de chœur » en aube, les uns portant des cierges sur de hauts candélabres, d'autres tenant l'encensoir, précèdent les servants, diacre et sous-diacre, enfin le Rme P. Sortais, Père Abbé, mitre en tête et crosse en main, vêtu de la chape et bénissant la foule. Le cortège monte lentement les degrés monumentaux qui relient la salle à la scène; l'Abbé gagne son trône. La messe commence; la prière monte, de toutes ces âmes, pour un moment libérées de l'étreinte du camp par la beauté de la cérémonie. On est quelque peu surpris par l'abondance des « accessoires » et des ornements. Rien ne semble manquer. D'où celà peut-il venir? De nulle part, ou plutôt du camp lui-même. Le camp est riche; il porte en lui des trésors, trésors de patience, d'ingéniosité, de bonne volonté surtout, si manifestement heureuse de s'offrir au service de Dieu. La mitre est impeccable, et malgré sa confection au camp, ne trahit pas ses origines. La crosse a été découpée et sculptée dans une planche de châlit. Les chandeliers de l'autel sont en pâte de papier, œuvre d'un modelleur habile. L'encensoir n'est qu'une boîte à conserve découpée, percée, emboutie, ornée, métamorphosée; selon un ami, elle serait en bonne place rue Saint-Sulpice. Il me semble, quant à moi, que c'est lui faire injure! Les ornements eux-mêmes ont, en grande partie, été confectionnés au camp; quelques draps blancs sont devenus des aubes très convenables, et la chape elle-même n'est pas venue de France. A part les hommes et les cierges, très peu d'apport extérieur. L'art religieux au camp, en ce Noël 1940, est suffisamment maître de lui pour parer à tous les besoins.

On trouva des sculpteurs pour les crucifix, d'abord taillés dans du modeste sapin fraîchement coupé, plus tard dans des bois plus riches venus de France, mais toujours traités avec la même ferveur; des sculpteurs pour orner des portes de tabernacles; des forgerons et des orfèvres pour tirer de méchants morceaux de fer-blanc ou d'aluminium des candélabres et des lampes de sanctuaires; des peintres pour exécuter des rétables. Lanoux avait réalisé, pour la chapelle de son bloc, un triptyque original. Sur le volet de gauche, saint Pierre, vêtu de kaki comme n'importe lequel d'entre nous, chemine dans une colonne de prisonniers harassés le long d'une route; ce pourrait être une de ces routes de France ou de Belgique qui virent passer tant de convois semblables. Un gardien, à l'aspect brutal, vêtu de rouge, surveille l'interminable défilé. Le panneau central nous montre saint Pierre dans sa prison; elle rappelle étrangement l'une de nos chambres. Dans ce décor terne et sans chaleur, saint Pierre est éveillé par un ange aux douces couleurs roses et blanches, et l'on comprend qu'il puisse croire à un songe, devant ce contraste entre les lourds gardiens dormant profondément et ce délicat messenger venant lui offrir la liberté. Les « anges » qui devaient mettre fin à notre captivité étaient, comme nous, vêtus de kaki : leur aspect et leurs engins n'étaient pas moins redoutables que ceux de nos gardiens.

Leur approche et leur présence, à ceux d'entre nous qui échouèrent à Soest, ne furent pas révélées par un murmure, mais par des salves d'obus meurtriers. Et pourtant la joie de redevenir libres après avoir été entravés, ils la ressentirent comme saint Pierre. Comme lui, tel que nous le représente le volet de droite, ils ont couru vers une maison amie, vers la maison familiale. Et l'émotion de la servante Rhodé qui, dans sa joie, ne savait plus que faire, ils l'ont retrouvée chez des êtres chers, éperdus de bonheur au retour du captif. Au bloc II, on peut voir une délicieuse copie de la douce Vierge du Maître de Moulins, entourée de la troupe d'anges, curieux comme des collégiens, venus admirer le bel Enfant que la Dame leur présente. Pour la Noël 1941, le bloc III s'enrichit d'une petite crèche, merveille de patience et de finesse, de délicatesse et de goût, d'art et de foi, sculptée en plein bois avec un simple couteau. Roher avait utilisé du hêtre. Les personnages étaient remarquables (1). Les visiteurs de l'Oratoire dérobent quelques instants à leur adoration pour admirer l'œuvre accomplie; mais n'est-ce point une prière? (2). Il faut citer encore quelques riches marqueteries, notamment un très bel ostensor, venu grossir le « trésor » du bloc III et dû à l'habileté de Pagel (3).

Lorsqu'un changement de camp provoqua la fusion des paroisses en une seule, et nous dota d'une vaste salle pour y établir une chapelle plus honorable, les réalisations changèrent d'échelle. L'autel construit était extrêmement sobre et de belles lignes : simple dalle « de pierre » reposant sur deux gros piliers cylindriques, mais d'heureuses proportions. Comme toile de fond, un vaste tableau, dû au pinceau de Lambert-Naudin, représentant des saints de France, ou bien une grande tenture blanche ornée d'une immense croix, noire ou dorée, suivant les fêtes du temps liturgique.

Il était bien rare qu'une grande fête n'amenât point une modification dans cette décoration permanente. A la Noël 1942,

le rayonnement chaud de l'autel accueille tous ceux qui viennent du dehors. Survolé d'anges, pointillé d'or, il semble pour nous surgir de quelque ancien missel. Sa fragilité même le pare. La clarté qui le consume exalte sa beauté fugitive. En deçà, c'est le froid, l'immuable gris du décor quotidien. Au delà, c'est l'espoir. Bientôt, ce qui reste du jour va finir. Un ciel sans étoiles voilera la nuit de Noël, cette nuit où tous les enfants du monde demandent qu'à leur rêve un miracle réponde. Les aubes blanches des officiants passent, se courbent, s'agenouillent. Une buée de lumière vivante nimbe leurs plis. Il semble que toutes les étoiles soient ici. Chacune, mille fois se répète aux prunelles graves qui prient. Là-bas, si loin, si près, d'autres yeux reflètent d'autres cierges (4).

Parmi les réussites originales, signalons une Assomption et une Nativité, comme dessinées au pinceau devant la grande tenture blanche. Les traits de ces immenses dessins de quatre ou cinq mètres de haut, étaient constitués par des languettes de carton collées sur des ficelles, invisibles de loin, verticalement tendues sur un cadre. Motifs de décoration encore, les reposoirs

(1) N. P. C., 26 décembre 1941.

(2) N. P. C., 9 janvier 1942.

(3) N. P. C., 13 février 1941.

(4) E. L. S., n° 28, décembre 1942-janvier 1943.

du Jeudi Saint offraient un nouveau débouché à l'activité des « ensembliers », telle cette belle réussite d'une Arche d'Alliance. D'une échelle plus modeste, il faut citer les Chemins de Croix, destinés à orner le petit oratoire, cher à beaucoup pour son calme et son silence, si peu fréquents dans ces villes surpeuplées qu'on appelle des Oflag.

Ainsi, de mois en mois, le matériel liturgique s'augmentait de quelques nouvelles pièces. Avec l'aide de l'abbé Rodhain, les commandes en France, les moyens du bord, le mobilier était devenu convenable. A la dislocation de l'Oflag II B, l'aumônerie était capable de garnir sept autels pour les messes matinales. Elle possédait deux jeux de dalmatiques et de tuniques (blanc et rouge), deux chapes blanches, une chape rouge, une quarantaine d'ornements gothiques. On y doit ajouter un matériel important fabriqué à l'Oflag : autels, tabernacles, chandeliers, voire des cierges coulés au camp, grâce à la fonte des déchets de cire, précieusement mis de côté par les sacristains.

J'ai parlé « *d'ouvrage* » et le mot a pu paraître audacieux, qui désigne, d'habitude, un lieu où l'on s'assemble pour se livrer à des travaux de lingerie. Mais l'Oflag s'était mis à fabriquer des aubes, des chasubles, des chapes. Cela suppose toute une technique de la coupe et de la couture. Et puis, il faut entretenir les ornements et les linges d'autel. Le camp fut une paroisse modèle. L'aumônier Dupaquier tenait absolument à ce que tout fût d'une blancheur immaculée. Aussi, les objets liturgiques (nappes d'autel, amicts, aubes, cordons, pales et corporaux, purificateurs et manuterges) étaient-ils l'objet de fréquentes lessives ; chaque semaine, plusieurs hommes de troupe étaient chargés de blanchir le linge d'Eglise. L'aumônier leur fournissait le savon nécessaire. Une fois sec, le linge était porté à l'atelier des tailleurs, afin d'être repassé et présenté ensuite à l'autel sous une forme impeccable. La caisse liturgique comptait parmi ses emplois réguliers, le paiement de ces blanchisseurs et de ces repasseurs dévoués. Ce fut l'admiration des paroissiens de constater que tout ce qui servait à l'autel était l'objet d'un soin attentif et persévérant, en ce milieu où, parfois, le laisser-aller s'élevait en véritable savoir-vivre.

Service de l'autel. — Je me ferais reproche si je ne disais quelques mots du service de l'autel. Sans compter les centaines de servants bénévoles qui se présentaient pour les messes matinales, ou qui, mieux encore, apprenaient ce service à l'occasion de leur captivité, de nombreux paroissiens considérèrent comme un honneur de remplir, les dimanches et les fêtes, les fonctions liturgiques que l'Eglise destine à ses clercs. Déjà, dans les trois paroisses de Gross-Born, exercés par des séminaristes, nos offices avaient belle allure. Quand nous fûmes transférés au II B, un ancien élève du Séminaire Français de Rome, François Carrière, assumait volontiers, avec une compétence égale au dévouement, la lourde charge de préparer les cérémonies, même les plus compliquées. Dimanche après dimanche, une quinzaine d'équipes de « grands clercs », en aube, se relayaient aux messes. Quant aux fêtes, cinq grandes équipes étaient en fonction, à tour de rôle, pour les messes solennelles. Constituées par affinités de bloc, ou par recrutement dans les groupes de l'Action Catholique et les clans, ces équipes permirent d'exécuter d'impeccables cérémonies à chaque grande manifestation. Elles se surpassaient

aux grandes fêtes : Noël, Pâques, Assomption, notre Fête-Dieu 1944, et plus encore les Semaines Saintes, qui furent, au camp d'Arnswalde, de belles réussites de la liturgie romaine.

Chant liturgique. — Je rejoins mon domaine. En juin et juillet 1940, le camp de Gross-Born est réparti en trois paroisses. En chacune d'elles, une chorale s'organise. Belle émulation : au bloc I-IV, Gardey puis Lachaud, deux laïcs, se montrent d'un dévouement admirable, d'une compétence reconnue, d'une ténacité digne de louanges. Au bloc II, l'abbé Marquaux-Ruix, fait école. Au bloc III, après le départ du R. P. Colliot, o. s. b. (octobre 1940), je suis chargé, par l'aumônier Dupaquier, de prendre la direction de la chorale.

En mars 1941, il devient possible de passer d'un bloc à l'autre; de nombreux échanges auront lieu. Plusieurs fois même, les trois chorales s'uniront, aux obsèques de nos camarades morts en captivité, ou bien encore aux services anniversaires. Ainsi groupées, elles forment une masse de cent vingt exécutants. Ces jours-là, des marches de l'autel, l'abbé Marquaux dirige la foule; je guide la chorale momentanément fusionnée. Pendant ces deux premières années, chacun travaille de son côté, sans unité de direction, parfois sans unité de vues. Répétitions régulières, travail persévérant des camarades bénévoles enrôlés dans les chorales, beaux résultats obtenus dans les trois paroisses : c'est prometteur. Signalons la reconstitution des mélodies grégoriennes pendant les premiers mois, temps héroïques où nous étions privés de textes. Nous nous réunissions à plusieurs autour d'un piano, pour retrouver les pièces d'un office, tels ceux du 15 août et de la Toussaint. Vinrent aussi les conférences de Dom Colliot sur le chant grégorien selon la méthode de Solesmes : « Le chant grégorien », puis « Un Évangile en musique »; seule, la première partie fut donnée, qui conduisit les auditeurs au seuil de la Grande Semaine. Un groupe de grégorianisants, une dizaine, exécutait les morceaux, illustrant ces exposés : forte impression produite sur des auditoires très nombreux et pour lesquels ce chant, peu ou point connu, était une révélation. Elle tiendrait bientôt de l'accoutumance. Dans les trois paroisses, chaque dimanche ou chaque fête, pendant deux années, tout ou partie du programme grégorien fut exécuté : la chorale chantait le Propre du jour, et déjà la foule s'essayait à l'alternance des chants du Commun, avec une bonne volonté persévérante, gage certain de réussites prochaines.

Après notre déménagement pour Arnswalde, le travail devint plus efficace. Fraternellement, les trois chorales fusionnèrent. Lachaud eut l'humilité méritoire de rentrer dans le rang; l'abbé Marquaux fut chargé du chant grégorien; j'eus, pour ma part, la responsabilité de la polyphonie et le chant de la foule. Après quelques mois de tâtonnements inévitables, le commun des messes, les psalmodies des Complies, les motets des saluts, étaient chantés par cette foule tout entière. Disons, à l'éloge des maîtres de chapelle de Gross-Born, que le terrain était bien préparé. L'assistance dépassait généralement le millier; elle atteignait, aux grands jours (Noël, Pâques, Assomption) à peu près deux mille. Je chantais au grégorien sous la direction de l'abbé Marquaux; il me prêtait fraternellement, à la poly-

phonie, l'aide de sa culture musicale et le concours fort apprécié d'une très chaude voix.

Au *chant grégorien*, par prudence, on alla du simple au difficile, n'exécutant que des morceaux très « finis », même si, pendant quelques mois, les offices ne devaient comporter qu'un programme incomplet. Étude fouillée du Commun de la messe, puis de telle ou telle pièce du Propre. En 1943, la chorale fut capable d'exécuter le répertoire complet, chaque dimanche et chaque fête. Atteindre un tel résultat exigeait, des membres de la chorale, un travail constant. Ce fut, de 1942 à 1945, des répétitions quotidiennes d'au moins trente minutes; aussitôt après, une demi-heure était consacrée par les mêmes chanteurs, renforcés en nombre, à la préparation des programmes polyphoniques. Cette durée des répétitions était un minimum. Pour chanter à l'Office le dimanche matin, il fallait avoir participé à la moitié des répétitions de la semaine. Sinon, le chanteur était prié, le dimanche, de prendre rang parmi les fidèles et d'apporter son aide à la foule pour les morceaux du Commun. Il est édifiant de constater que cette consigne sévère fut le plus souvent respectée. Il fallait exiger plus encore au moment des grandes fêtes, surtout pour la préparation de la Semaine Sainte, où les répétitions étaient plus nombreuses et plus longues. En 1943, outre les répétitions qui avaient eu lieu précédemment, et en plus des offices fort longs, les membres de la chorale, grégorien et polyphonie, totalisèrent neuf heures et demie de travail en six jours. Les difficultés, pourtant, étaient réelles. Fréquemment, des appels, à des heures imprévues, venaient interrompre les répétitions; avec une belle patience, les camarades revenaient, l'appel terminé. Complications lorsque, répétant dans les sous-sols, nous étions troublés par des musiciens jouant dans une cave voisine du piano, du violon, du violoncelle, de la clarinette, du cor, ou lorsqu'un jazz s'exerçait, lui aussi. Souvent intervenaient des changements de local, chassés que nous étions de l'un par une organisation nouvelle, de l'autre par le froid de Poméranie. Quelquefois, les gardiens s'en mêlaient. Malgré tous ces obstacles, sans cesse renaissants, la schola paroissiale fut l'unique chorale qui s'éteignit seulement à la dislocation. Les autres, par fatigue des dirigeants, ou par fléchissement de l'intérêt, ou par lassitude générale, disparurent peu à peu. Ce ne fut pas la moindre surprise des prisonniers de constater la pérennité de cette œuvre, aussi chère aux chanteurs qu'aux maîtres de chapelle.

En même temps que s'acquerrait la pratique, se poursuivait l'étude de la théorie. Des causeries furent faites aux scholistes par l'abbé Marquaux. Pour la préparation des offices de la Semaine Sainte et de Pâques, les notes, rédigées par Dom Gajard et envoyées par l'Aumônerie Générale des Prisonniers de Guerre, permirent de mieux goûter les pièces exécutées et de les rendre avec plus de fidélité. A l'occasion de l'Exposition missionnaire — le fait est assez inattendu pour être signalé — il y eut un « stand de la musique grégorienne ». L'organisateur, l'abbé Sochal, avait à cœur de joindre à l'action missionnaire dans le monde, la participation des ordres contemporains qui prient sur la montagne tandis que leurs frères combattent dans la plaine. Il voulait montrer aux visiteurs un grand centre français de prière collective. Une belle maquette de l'abbaye Saint-Pierre de Solesmes fut

réalisée par un camarade. Placée au cœur de l'Exposition, elle mettait en évidence le rôle prépondérant de la prière épaulant la conquête évangélique. Aux visiteurs du stand, un guide présentait Solesmes et son œuvre mondiale; chaque jour de l'Exposition, la chorale exécuta tout un programme de morceaux grégoriens. Sur une table, se trouvaient rassemblés des documents photographiques, historiques, musicaux, religieux, parvenus jusqu'à nous, et qui parlaient de Solesmes et de son œuvre.

Un artiste, Hontaa, tel un moine copiste, transcrivait, sur de grandes feuilles de papier, les mélodies que nous exécutions. Ces partitions, très lisibles, étaient placées sur un pupitre servant aux répétitions et aux exécutions : la chorale prenait place, devant son lutrin, au fond du gymnase-chapelle. Les jours de grandes fêtes, de véritables enluminures, souvent originales et d'inspiration personnelle, parfois cueillies dans l'ouvrage de Dom Paul Blanchon-Lasserve, sur l'Écriture et l'Enluminure du IX^e au XI^e siècle, rehaussaient les partitions.

A partir de 1943, un certain nombre de chanteurs étaient assez initiés pour que l'on pût leur apprendre à diriger le chœur. Au départ du camp, trente d'entre eux connaissaient très honnêtement les règles de la chironomie et étaient capables de guider les autres.

Les dimanches ordinaires, au camp d'Arnswalde, la chorale ne comptait jamais moins de 35 à 40 exécutants. Les jours de grandes fêtes, elle dépassait 50, et atteignait 75 à 80 dans les chœurs polyphoniques.

Restait à conquérir la masse des fidèles, lent travail de formation et d'information que la longueur de la captivité permit de pousser assez loin. Chez les fidèles, au début, peu d'enthousiasme; les objections et les préjugés habituels. Pour beaucoup de nos camarades, une élite pourtant, tout l'univers, en musique religieuse, se ramenait à la messe royale de Du Mont, à la rigueur la messe des Anges, le *Magnificat* ton royal, l'*O Salutaris* traditionnel et quelques autres pièces de ce genre, sans oublier les cantiques dits « populaires ». Un concert spirituel, donné le 15 août 1942, fut une révélation. Y étaient entremêlées une vingtaine de pièces (grégorien et polyphonie de la Renaissance). L'opinion se trouva retournée; pour beaucoup, le chant grégorien devint un plaisir. Peu à peu, ils réclamèrent des messes grégoriennes, les préférant aux messes polyphoniques, d'accès plus difficile. Les derniers mois, à part quelques irréductibles, les paroissiens aimaient la musique grégorienne. Il fallait profiter de cet état d'esprit. Les maîtres de chapelle n'avaient pas attendu ce résultat pour travailler dans la masse. Des livres de chant, complets, avaient été procurés aux scholistes. On fit venir de France, peu à peu, 125 à 130 exemplaires de *Kyriale*; ils furent distribués aux plus enthousiastes, aux plus dévoués, aux plus habiles. Et bientôt, à chaque grand-messe, la foule répondit aux chants du Commun. Des marches de l'autel, j'avais la joie d'en diriger l'ensemble. Le soir nous réunissait pour le chant des Complies; en dehors des missels, qui dépassaient le millier, une cinquantaine de manuels des Vêpres et des Complies complétaient les textes.

Entreprendre des répétitions avec cette foule, notre situation de prisonniers, avec ses temps libres, l'eût permis. Quelques sondages nous firent penser que nous aurions trop peu d'assidus. De temps en temps, à l'issue

de l'office du dimanche soir, nous gardions, une dizaine de minutes, les quelque 800 présents, pour leur donner des conseils, immédiatement mis en pratique, afin de corriger certaines fautes, introduites dans le chant par la routine, rendue plus impérieuse par le manque partiel de textes musicaux.

Au cours de l'année 1944, les nouvelles nous parvenaient de France, qui nous apprenaient la libération. D'un mouvement presque unanime, les paroissiens demandèrent de chanter le *Te Deum*. Nous n'avions pas attendu leur appel pour en commander à Paris 500 exemplaires. Il fallait le faire apprendre; nous ne voulions donner à aucun prix, de façon médiocre et par quelques privilégiés, ce chant de triomphe qui réclame la puissance d'une grande foule. Comment ruser avec les gardiens, de plus en plus pointilleux et qui contrôlaient le programme détaillé de nos réunions? L'occasion était belle de faire d'une pierre deux coups et de dire à nos gens, du moins aux plus généreux, ce que nous pensions, avec l'Église, du chant, de leur participation à ce chant, de leur devoir, dès le temps de la captivité et plus encore après leur retour en France, soit pour la conquête de l'opinion, soit pour leur rôle personnel, comme membres de l'Action Catholique, dans les chorales de leurs paroisses retrouvées. On mit sur pied deux conférences sur le chant grégorien, dont je fus chargé. Chorale exclue, l'assistance comportait, à chaque fois, 200 à 250 auditeurs. Au cours de ces deux exposés, les fautes les plus choquantes furent redressées, les objections réfutées, la chorale donna des exemples empruntés à des pièces simples, puis repris par la foule; et le *Te Deum* fut appris sans émouvoir les censeurs. Ce *Te Deum*, nous devions quitter le camp sans l'avoir chanté! Mais plusieurs camarades, dans le bagage qu'ils portaient péniblement sur leur dos, le conservèrent; et quand, le 6 avril 1945, ceux qui avaient échoué à Soest, entendirent parler du *Te Deum* en l'honneur de notre libération par les troupes américaines, quelques-unes des petites feuilles, précieusement sauvegardées, reparurent. Nous étions payés de notre peine.

Nos instruments de travail, reçus de France, représentaient une imposante bibliothèque grégorienne. Elle comprenait des livres de chant et des livres de théorie. J'y relève : 75 paroissiens grégoriens, 35 exemplaires des chants des Saluts et Processions, 50 exemplaires des chants des Vêpres et des Complies, 130 exemplaires du *Kyriale*, pour la foule, 500 exemplaires du *Te Deum*. Neuf disques de Solesmes nous avaient été adressés grâce à la complaisance de l'Abbaye de la rue de la Source, à Paris. S'y ajoutaient le Nombre Musical de dom Mocquereau, les Notions sur la rythmique grégorienne de dom Gajard, l'Introduction à la Paléographie Musicale grégorienne de don Suñol, l'Esthétique Grégorienne de dom Ferretti, enfin la Méthode de chant grégorien de dom Maur Sablayrolles. Qu'il suffise de dire, pour les programmes exécutés, que le répertoire des offices, même au cours des Semaines Saintes, était interprété en entier, chant des Ténèbres compris.

En terminant, il faut parler du bien surnaturel accompli par le chant grégorien chez tous, même les simples auditeurs, surtout chez les scholistes. La beauté des offices, où les cérémonies accomplies avec majesté et dignité ne le cédaient en rien aux chants, réussit à conquérir des camarades et marqua, au long des années, un progrès dans l'effectif des fidèles. Certains, qui n'étaient plus chrétiens que de nom, vinrent à la schola en artistes,

par amour de la musique ou par camaraderie, désireux de rendre service aux maîtres de chapelle qu'ils connaissaient et qui avaient lancé des appels pour le recrutement de nouveaux chanteurs. La grâce agit; un certain nombre se rapprochèrent de Dieu. Bien des fois, les prêtres du camp avaient eu joie à constater le niveau surnaturel des scholistes. Leur fidélité pour assurer le chant des offices, même à la saison d'hiver, était pour tous un motif d'édification.

Parallèlement au chant grégorien, *la polyphonie* prit son essor. Un camarade écrit :

Malgré tous les efforts des artistes ou des décorateurs, je crois que le cadre matériel était très au-dessous de la beauté que les offices retiraient de l'existence d'une admirable chorale. Cet aspect de l'art religieux au camp, la musique, doit être examiné à part. Je voudrais noter la véritable révélation du chant grégorien qui fut apportée à beaucoup de camarades au cours de la captivité. La science et la patience des maîtres de chapelle, le dévouement et le talent des chanteurs, aboutirent à une exécution parfaite de ces mélodies qui sont bien des prières. Bien plus certainement encore que les remarquables et prestigieuses pièces de polyphonie qu'il leur fut donné d'entendre, infiniment plus aussi que la messe de Mozart avec chœurs. Jamais le ton trop humain de cette musique, dite religieuse, du ^{XVII^e} siècle, composée pour la cour du Prince-Archevêque de Salzbourg, ne fut plus sensible qu'après cette longue accoutumance aux belles lignes pures du chant grégorien (1).

On peut partager ou non sa manière de voir; tous les goûts sont dans la nature! Il y avait au camp des catholiques que la messe grégorienne lassait à la longue; ils lui préféraient la messe basse. Mais si, d'aventure, une grande fête provoquait l'éclosion d'un riche programme de polyphonie, alors, rompant avec leurs habitudes, ils assistaient à la messe solennelle. C'est pour attirer un plus grand nombre de fidèles à cette messe paroissiale que les deux maîtres de chapelle s'entendirent pour donner, le plus souvent possible, au moins un morceau de polyphonie, même aux messes des dimanches ordinaires.

Les plus ardents peut-être avaient une prédilection pour la monodie grégorienne,

cette prière architecturale, sans aucun son d'angoisse ou de détresse, sans aucun excès de sentiment et toute pleine de gloire paisible (2).

Encore fallait-il agir prudemment et n'être point plus catholiques que le Pape Pie XI, pour qui la polyphonie classique « tient la première place après le chant grégorien ». De pair avec les mélodies grégoriennes, la polyphonie fut cultivée avec amour. Dès les premiers dimanches, des chorales improvisées tinrent à honneur de rehausser l'éclat des cérémonies. Bien vite, des organisations stables leur succédèrent, qui devaient durer malgré les années. Il faut louer ici l'œuvre étonnante de Gardey et de Lachaud, au bloc I-IV. Il y eut de très beaux programmes, exécutés avec un goût raffiné; mais je n'ai pu les retrouver. Au bloc II, certaines pièces étaient

(1) Henri ROHER.

(2) Jean GUITTON : *Journal de Captivité*, page 172.

chantées en faux-bourçons. L'abbé Marquaux donnait les versets en solo, accompagné bouches fermées par la chorale, qui soutenait de ses longs accords. Au bloc III, après le départ de dom Colliot pour Lübeck et de Boulbin pour le Stalag I A, celui des aspirants, je pris la chorale paroissiale et passai des commandes en France, tandis que le capitaine Thimonnier achevait la première version de sa Messe en ré (1). De longues heures étaient consacrées à copier la musique qui serait chantée aux prochains offices (2). En 1941, les commandes en France se multiplièrent. Peu à peu la musique arrivait, pas toujours assez vite au gré du maître de chapelle (3). Ces documents étaient d'ordinaire reçus en un seul exemplaire; il fallut continuer à les multiplier. Je dois pourtant un merci aux expéditeurs bénévoles qui se donnèrent beaucoup de mal pour obtenir cette musique chez les éditeurs. Au palmarès de la gratitude, j'inscris l'abbé Pelluet, mon confrère et maître de chapelle à Saint-François de Sales d'Alençon, et aussi mon frère aîné, dont les démarches à Paris furent persévérantes (4). Début 1942, la bibliothèque musicale du bloc III comptait une belle collection de morceaux polyphoniques. Parfois, la ronéo d'« Écrit sur le Sable » travaillait pour nous; ainsi 100 recueils de « cantiques populaires » furent polycopiés pour la paroisse du bloc III (5). D'autres commandes continuèrent d'être envoyées, de Gross-Born comme d'Arnswalde. Compte tenu des circonstances, elles furent honorées de façon satisfaisante jusqu'en 1944. Les acheteurs bénévoles et les éditeurs français firent de leur mieux; quand le morceau désiré manquait, ils s'efforçaient de trouver une autre pièce pour en tenir lieu. Les copistes volontaires se chargeaient du reste, permettant un travail utile et efficace.

Les premières répétitions s'organisèrent pour un service à la mémoire de nos morts, que nous voulions célébrer le 14 juillet. Un *De Profundis* en faux-bourçons, de Perruchot, et un choral : *Plus près de toi, mon Dieu*, furent mis en chantier. Nous chantions en plein air, face au lac, et quand le temps était mauvais, à la 17/4 (6). La chorale du bloc, guidée par Monvoisin, ne dédaignait pas de nous aider. Dès juillet, elle montait le *Noël* de Prætorius (7), ou bien encore, empruntés à un recueil de motets de Palestrina, acheté en Allemagne, deux très belles pièces, un *Kyrie* et un *Adoramus te, Christe* (8). Nous eûmes la joie de les entendre à la Saint Michel (9). Cette musique divine produisit son œuvre de consolation. Bientôt, la chorale paroissiale comptait 50 membres (10). D'une admirable persévérance, ils consentirent, pour le 15 août 1941, 28 répétitions (11) et 17 pour la Toussaint (12). A la Noël 1941, la chorale fit un exceptionnel effort. Au programme,

(1) N. P. C., 12 décembre 1940.

(2) N. P. C., 24 août 1940.

(3) N. P. C., 19 avril 1941.

(4) N. P. C., 3 avril 1941.

(5) N. P. C., 5 janvier 1942.

(6) N. P. C., 8 juillet 1940.

(7) N. P. C., 23 juillet 1940.

(8) N. P. C., 26 septembre 1940.

(9) N. P. C., 29 septembre 1940.

(10) N. P. C., 27 mars 1941.

(11) N. P. C., 17 août 1941.

(12) N. P. C., 3 novembre 1941.

retrouvé depuis le retour, figurent : une messe à 4 voix de Jacobus Kerle, des motets de la Renaissance et tout un répertoire de vieux Noël's. Encouragés par ce succès, mais constatant une certaine lourdeur d'exécution pour les pièces plus délicates ou plus difficiles, les membres de la chorale acceptèrent, à côté de l'ensemble, la constitution d'une schola restreinte, qui travaillerait une polyphonie plus soignée. Ce nouveau groupe réunissait 24 chanteurs (1). Il monta le motet *O Sacrum Convivium* de Vittoria, pour se mettre en route (2). Aux premiers jours de février 1942, la chorale du bloc s'attaquait à la préparation des chœurs de la Passion de l'abbé Busson (3), lorsque notre changement de camp remit en question la constitution même des scholæ paroissiales.

Une seule chorale, telle fut la règle au camp d'Arnswalde. Le temps de s'organiser et nous attaquions notre première répétition, le 8 juin, à 15 heures (4).

Un des « sommets » de cette chorale fut le 15 août 1942. C'était la première grande circonstance où l'ensemble se produisait. A la messe solennelle, figuraient, à côté de Kerle, Palestrina et Marcello, avec accompagnement de quintette à cordes pour ce dernier. Au salut du Saint Sacrement, Josquin des Près et Vittoria avaient place d'honneur. La nouvelle chorale était lancée; elle venait de faire ses preuves. A Noël, nouveau programme, avec une messe à 3 voix égales, pour soli, chœurs et orchestre, sur des Noël's populaires : nous étions alors 95 exécutants (5). Ce furent ensuite les grands jours de la Semaine Sainte 1943. Au cours des offices, vingt-quatre pièces polyphoniques et une messe furent données, presque toutes de la Renaissance. Œuvres comportant de trois à huit voix, et exécutées avec brio par une chorale de 70 exécutants (6). Le 15 août 1943, la chorale exécutait une messe en mi bémol pour 3 voix et orchestre de F. de La Tombelle (7). S'y ajoutaient une brochette de motets. De nouveau, ce fut Noël, avec la messe *Sine nomine* de Palestrina, *O Regem cæli* de Vittoria, *Alma Redemptoris* et *Tantum* de Palestrina, sans oublier les savoureuses harmonisations de vieux Noël's français dues à l'habile musicien Gardey.

L'année 1944 devait être la dernière de notre chorale. La Grande Semaine nous valut de monter la messe *Ascendo ad Patrem* de Palestrina, et de multiples pièces de la Renaissance, où voisinent une fois de plus les noms prestigieux de Vittoria, Palestrina, Nanini, Jacobus Gallus, Pierre de la Rue et Aichinger. Le 15 août, tout à la joie des nouvelles du débarquement, la chorale interprétait la *Messe du Couronnement de Mozart* : arrangement pour soli, chœurs et orchestre. 110 exécutants (70 soli et chœurs et 40 à l'orchestre) chantaient les louanges de Notre-Dame de France (8). « Écrit sur le Sable » publia, peu de temps après, un article de

(1) N. P. C., 6 janvier 1942.

(2) N. P. C., 22 janvier 1942.

(3) N. P. C., 2 février 1942.

(4) N. P. C., 8 juin 1942.

(5) N. P. C., 24 décembre 1942.

(6) N. P. C., 25 avril 1943.

(7) N. P. C., 12 août 1943.

(8) N. P. C., 15 août 1944.

Flageolet sur cette messe de Mozart. Mais nous n'avions plus la permission d'expédier en France ce journal; il m'a été impossible de retrouver l'article. Voici du moins ce que l'abbé Barba écrivait à sa famille en cette occasion :

25 août 1944. La Fête du 15 août a été très belle. Nos grand-messes ressemblent à celles de Solesmes par leur liturgie impeccable. Ce jour-là, on a donné la messe de Mozart, exceptionnellement, avec l'orchestre. Il y a bien des passages qui sentent le théâtre, mais tant d'autres aussi qui sont religieux (1).

J'ai relevé plus de 155 motets et chœurs, 11 messes à 3, 4 et 5 voix et 3 Passions, qui contribuèrent à embellir nos cérémonies liturgiques ou paroissiales. Cette masse énorme est le travail de deux ans et demi à l'Oflag II B. Beaucoup plus que la persévérance des maîtres de chapelle, c'est le courage inlassable des choristes qu'il faut admirer. A notre arrivée, un appel avait été lancé à toutes les bonnes volontés. Elles se découvrirent, nombreuses et tenaces. Par centaines, on pourrait dénombrer les répétitions exigées par de tels programmes, ajoutées, pour le plus grand nombre, aux répétitions de chant grégorien.

A l'occasion de plusieurs grandes fêtes, le concours de l'orchestre du camp fut sollicité. Toujours, j'ai rencontré un entier dévouement et une rare compétence chez Paul Challine, qui se chargeait de l'orchestration; le seul document reçu de France était une partition, ne comportant qu'une réduction pour orgue, harmonium ou piano. Aussi méritoire, la bonne volonté des camarades de l'orchestre qui acceptaient d'ajouter à leurs préparations des fêtes profanes ces répétitions supplémentaires.

Les choristes étaient tellement rompus à nos tours de force, qu'une fois les partitions copiées à la main, il était possible de réaliser très vite un programme. Plusieurs fois, nous avons mis sur pied une messe polyphonique en quinze jours. Cette souplesse procurait une extraordinaire variété de programmes, d'une remarquable qualité. N'était-ce pas justice, dès lors, que nous acceptions de prêter notre concours aux manifestations profanes de chant choral à l'intérieur du camp? Nous le fîmes de grand cœur. Les camarades gardent vivant le souvenir d'une « rétrospective de la chanson française », le 14 juillet 1944; ce fut un véritable triomphe.

Les œuvres de délassement :

Malgré les longues heures consacrées aux œuvres de sanctification et de charité, à parfaire la doctrine, exhorter au devoir missionnaire, porter à la prière liturgique, il restait d'appréciables loisirs. Il fallut s'ingénier à meubler ces vides, grâce à des œuvres de délassement qui restent une forme de l'apostolat. Cette tâche, la paroisse l'assuma par l'art dramatique, les arts plastiques et la musique.

Il est difficile de déterminer avec précision, dans les manifestations d'*art dramatique* données au camp, celles qui se réfèrent au domaine religieux, aux activités paroissiales. L'abbé Sochal, un des metteurs en scène

(1) Capitaine MAZERAT : L'abbé BARBA, page 101.

de l'Oflag, ne s'est pas proposé, en effet, de mettre au programme des pièces « de patronage ». Le camp méritait mieux et la talent du metteur en scène aussi, incontestablement. Nous avons vu son rôle en présentant l'art dramatique au camp. Certaines séances pourraient être rattachées, directement, aux délassements de la paroisse; les catholiques ne boudèrent jamais à prêter leur concours.

Dans le domaine des *arts plastiques*, les besoins du culte suscitaient une production intense; ils n'en absorbaient pourtant pas la totalité. Nombreux furent les prisonniers qui se découvrirent quelque talent manuel, et rares étaient les chambres où l'on ne trouvait personne en train de gratter quelque morceau de bois avec une patience digne de l'Asie, d'assembler de fines marqueteries ou de repousser quelque plaque d'aluminium. Les expositions artisanales, régulièrement, présentèrent une section d'art religieux dont l'importance croissait, semble-t-il, à mesure que la captivité se prolongeait.

A Gross-Born, parmi les sculptures, on remarquait une tête de Christ, profil à la couronne d'épines très en relief, dont le premier réalisateur dut être Jourdain du bloc I. Cette tête allait être reproduite bien des fois dans la suite; elle reparaitrait en multiples exemplaires à l'Exposition de Noël 1941. Au Salon de Printemps 1941, figurent le triptyque de Lanoux sur Saint-Pierre aux Liens; et dans les travaux d'artisans, de nombreuses réussites, parmi lesquelles un très beau crucifix, sculpture sur bois, dû à Roher (1). Au Salon d'Automne, nous retrouvons tout un ensemble de sujets religieux traités avec adresse, goût, minutie, infinie patience, amour du travail bien fait; délicates marqueteries aux habiles reflets, et très belles sculptures, entre autres un Saint Christophe de Leymenerie (2). Avant de quitter Gross-Born, commençaient à paraître aux Expositions quelques statuettes, les premières Vierges du camp. Les artisans, devenus plus audacieux, s'affrouteraient désormais à la troisième dimension; ils travailleraient en pleine masse.

Au camp d'Arnsvalde, cette activité battit son plein et les deux Expositions artisanales de janvier 1943 et de février 1944 révélèrent de belles œuvres d'art religieux. En 1943, un stand fut exclusivement consacré à ces pièces. La marqueterie avait acquis une grande vogue, spécialement une *Rosa mystica*, dont les rayons se trouvèrent envahis. Des Christ en bois sculpté, ceux du capitaine Gaube et de Roher, une tête de Christ en plein bois due à Puisségur, une Vierge très originale en marqueterie, œuvre de Crost; on comptait à ce stand soixante-dix objets d'art religieux : quelques statuettes, Vierges et Vierges à l'Enfant, figuraient déjà parmi les pièces les plus remarquables. A l'Exposition de 1944, après de nombreux crucifix, étaient présentées des statuettes de la Vierge : bois ou terre glaise, plaquettes sculptées ou marquetées.

S'ajoutèrent en novembre 1943 et mai 1944, deux activités majeures, les deux expositions, celle des Missions et l'Exposition mariale. Venant

(1) E. L. S., n° 4, 1^{er} juin 1941.

(2) E. L. S., n° 11, 25 septembre 1941.

après celle des Missions, l'Exposition mariale fut le triomphe du bon goût, de l'élégance et de la discrétion. Nous avons vu qu'elle comportait surtout une longue promenade dans la France mariale. Une section de la Vierge dans l'Art y tenait belle place. Une grande fresque, servant de cadre à des causeries-promenades, offrait aux visiteurs les grands sanctuaires de France dédiés à Notre-Dame, et rappelés par une statuette, un diorama, une maquette. En tout, plusieurs dizaines de statues, taillées en plein bois au prix de quelle patience ! Cette Exposition fut le couronnement de tous les efforts cachés, dans lesquels de nombreux camarades avaient mis tout leur talent et tout leur cœur. On pourrait citer des Vierges nombreuses, fidèles reproductions de Vierges très anciennes (la Vierge de Boulogne sur son vaisseau), à côté des œuvres originales, dont un certain nombre de Piéta, bois sculptés, entre autres celle de Roher, merveille de finesse et d'expression. Auprès de ces statuettes, parfois assez massives, d'autres plus petites, mais très fines : preuve de l'amour avec lequel les prisonniers avaient travaillé à la complète réussite de cette exposition.

Parmi ces œuvres, beaucoup ont été abandonnées au cours de notre odyssée. Certaines ont une histoire qui mérite être contée. Le lieutenant Duclos, aujourd'hui franciscain, portait dans son rucksack, pendant les étapes du retour, une Vierge de bois, sculptée au camp. Cinq camarades gagnèrent les lignes russes. Le 11 février 1945, fête des Apparitions de Lourdes, un obus allemand éclate tout près des cinq prisonniers : trois sont blessés, sans gravité, tandis que, à côté d'eux, les éclats tuent deux étrangers. Cette statue demeure toujours dans l'équipe, et les cinq amis se la confient à tour de rôle.

Couronnant le tout, le chef-d'œuvre. Une admirable statue de Notre-Dame de l'Espérance, envoyée de France par le Rme P. Sortais, pour Noël 1941. A sa demande, Pierre Verlet, Conservateur au Musée du Louvre, en avait passé commande à Fernand Py. La Vierge terrasse le démon ; elle porte une couronne d'épines sur laquelle se détache l'ancre de l'espérance. Nous devons la ramener, à notre libération, à la Trappe de Bellefontaine, en Anjou (1). Très vraisemblablement, elle dut être abandonnée au moment de notre dislocation.

Une fois encore, l'art *musical* demeure privilégié. Il était presque de tradition, au cours des auditions et des concerts, d'insérer des pièces spécifiquement religieuses.

En avril 1941, au cours d'un « Concert Symphonique et Vocal », Gardey, qui a réuni pour la circonstance des chanteurs des quatre blocs, présente

l'élan si pathétique et si émouvant de l'*O vos omnes* de Vittoria et le *Psaume 150* de César Franck. Cette dernière œuvre, un peu gênée du voisinage de l'un des plus authentiques chefs-d'œuvre de la Renaissance, fut pourtant l'occasion d'un beau succès pour la chorale et l'orchestre, réunis sous la baguette du capitaine Thimonnier (2).

(1) N. P. C., 31 décembre 1941.

(2) E. L. S., n° 3, 1^{er} mai 1941.

En juillet, l'orchestre se produit dans un « Concert de musique française ». La fin est consacrée à une importante première audition, une Cantate à Jeanne d'Arc du capitaine Thimonnier. Le chroniqueur rapporte :

L'audition de cette belle œuvre, écrite sur des paroles du lieutenant Estrangin, est un des événements les plus importants de la vie musicale de l'Oflag. Serrant de près le texte littéraire, la musique de Thimonnier, après une double introduction, évoque les phases cachées, glorieuses et douloureuses de la vie de la Pucelle. La conclusion est un vibrant acte de foi en l'avenir de la France (1).

En novembre, à l'occasion d'un nouveau « Concert Symphonique », il nous est donné d'entendre le *Chœur des Pèlerins* de Tannhäuser.

Avant de quitter Gross-Born, l'année 1942 nous valut encore deux délassements au cours desquels l'art musical religieux eut sa part. Un « Concert populaire », les 14 et 15 janvier; la chorale des blocs I-IV, sous la direction de Lachaud, donna une belle interprétation de trois Nôels de la Renaissance (2). Enfin, à l'occasion d'un « Concert de musique de chambre », les 5 et 6 février, Verdeau interpréta deux pièces de Franck, transcrites pour le piano : Prélude, Fugue et Variations, puis Pastorale (3).

Précurseur de Verdeau, Flageollet avait entrepris des cours d'initiation à l'histoire de la musique; dans ses leçons sur Beethoven, il avait insisté sur la *Messe en ré*; dans celles sur Franck, il avait brillamment présenté le Psaume 150 et l'œuvre divine du séraphique Franck, *les Béatitudes*.

Tandis que sévissaient au camp les sanctions Giraud, seule la chorale paroissiale échappait aux interdictions. L'aumônier Dupaquier avait fait remarquer aux gardiens qui venaient de suspendre toutes les réunions, que la chorale était indispensable pour assurer les offices dominicaux et que, en aucune manière, elle ne préparait de spectacles. Retranchés derrière ce principe, il nous fut possible, sous le couvert de cérémonies liturgiques, de mettre sur pied, le 15 août 1942, un « Concert Spirituel » consacré à Notre-Dame. En voici le programme, donné au gymnase :

1^o La splendeur grégorienne : *Salve Regina*, ton solennel.

2^o Un choral : *O fleur des cieux*, Bortniansky.

3^o Quelques interprétations de l'*Ave Maria* :

a) deux mélodies grégoriennes;

b) la polyphonie de la Renaissance, avec Th. L. da Vittoria, G. P. da Palestrina et Arcadelt;

c) le XVIII^e siècle, avec B. Marcello.

4^o Cantilènes :

Virgo Dei genitrix

O quam glorifica

O plena gratia

Grégorien

Grégorien

G. Carissimi

5^o Trois chefs-d'œuvre :

Ave Maris Stella, ton simple

Monstra te esse matrem, ton orné

Monstra te esse matrem

Grégorien

Grégorien

Vittoria

(1) E. L. S., n^o 8, 1^{er} août 1941.

(2) E. L. S., n^o 18, 29 janvier 1942.

(3) E. L. S., n^o 19, février 1942.

6^o La joie :*Alleluia: lapis revolutus est**Alleluia: Assumpta est**Assumpta est*

Grégorien

Grégorien

Aichinger.

Cette manifestation consacrait de manière éclatante la valeur de la schola paroissiale : elle fut suivie par une assistance aussi nombreuse qu'enthousiaste, et s'acheva par le chant du *Magnificat*, le récit de la Consécration de la France à la Vierge et le *Salve Regina*. Forme para-liturgique qui, pour une fois, remplaçait les Vêpres. Elle produisit une grande impression dans le camp ; le mois suivant, « Écrit sur le Sable » ouvrait ses colonnes à un article de l'abbé Sochal ; il loue le lent et patient travail qui a permis d'acquérir ainsi

le sens du rythme, la souplesse de la phrase et cet esprit communautaire qui feront d'une schola, d'une chorale, une même voix, riche de toutes les harmoniques des voix individuelles qui la composent, et lui donneront le dynamisme d'une prière qui est la prière de tous (1).

A l'automne 1942, Verdeau entreprit une œuvre de longue haleine, son « Cours d'Initiation musicale ». Toute occasion était bonne pour répandre le goût de la musique et du chant sacrés et réaliser par eux un véritable apostolat. Le cours de Verdeau n'y faillit pas. Il faut citer, en particulier, les exposés sur la notation grégorienne, le grégorien musique monodique, les débuts de la polyphonie, la musique de la Renaissance, l'histoire de l'orgue, Jean-Sébastien Bach, les origines religieuses de la Fugue (2). Pendant ces conférences qui touchaient l'art religieux, des illustrations furent données par la schola paroissiale, alternativement conduite par l'abbé Marquaux pour le grégorien, Lachaud pour les débuts de la polyphonie, et moi pour la musique de la Renaissance. Verdeau se chargeait lui-même, au piano, d'apporter à ses auditeurs les illustrations de la musique instrumentale.

Peut-être l'année 1943 fut-elle plus axée sur des manifestations spécifiquement liturgiques. En 1944 à l'occasion de l'Exposition mariale, un « Concert Spirituel » fut donné le lundi de la Pentecôte, sous le titre : « Poètes et musiciens de la Vierge ». En voici la trame :

Prélude, extrait du *Roi David*, d'A. Honegger :

— orchestre du camp.

Prières : Grégorien :

— chorale religieuse (abbé Marquaux) :

O quam glorifica ;

Virgo Dei Genitrix ;

Benedicta es tu.

Motets du Moyen Age :

— chorale religieuse (lieutenant Lachaud) :

La Belle étoile de mer (XIII^e siècle) ;

Quam pulchra es (XV^e siècle).

(1) E. L. S., n^o 25, 15 septembre 1942.

(2) N. P. C., septembre 1942 à novembre 1943.

Polyphonie de la Renaissance :

— chorale religieuse (abbé Flament) :

<i>Alma Redemptoris</i>	Palestrina;
<i>Regina cæli</i>	Aichinger;
<i>Ave Maria</i>	Vittoria.

Poèmes de : Rutebœuf, Villon, Jean Michel, Arnould Gréban, Jammes, Claudel, Péguy, Marie Noël, Le Cardonnell.

Hymne à Jeanne d'Arc :

— orchestre et chœurs (Musique de René Thimonnier. Paroles de C. Marty).

Ce fut le dernier effort, en dehors des offices, pour chanter l'art religieux, si riche dans le domaine de la musique.

MOUVEMENTS, DIRIGÉS PAR LES LAÏCS

Si nombreux qu'ils soient, les prêtres d'une paroisse sont incapables, seuls, de faire face à tout. Le pourraient-ils que, selon les ordres formels des Souverains Pontifes, il ne serait pas désirable de les voir s'en acquitter seuls. La hiérarchie ne constitue pas toute l'Église; les laïcs en font partie intégrante. Les papes exhortent les fidèles à l'apostolat, comme un devoir essentiel. Cette consigne est formelle dans toute paroisse du temps de paix; *a fortiori* pour des fidèles captifs, dont les loisirs ne sont pas comptés! Le caractère astreignant de la vie matérielle et professionnelle, le travail pour gagner son pain, n'entrent plus en ligne de compte; l'officier prisonnier de guerre peut se consacrer sans mal aux tâches spirituelles de l'apostolat.

Dès lors, rien d'étonnant que les mouvements, dirigés par des laïcs, aient fleuri dans le camp. Certains prisonniers consacrèrent une part de leur activité à développer, chez leurs camarades, le sens de l'action sociale, économique, syndicale; ils s'efforcèrent de leur faire saisir l'importance de « l'engagement des catholiques dans le temporel ». D'autres recrutèrent chez les jeunes des cadres pour le scoutisme de l'après-guerre, et formèrent de futurs chefs, dans les rangs des Scouts de France. Surtout des centaines de catholiques s'enrôlèrent dans une Action Catholique, chaque jour plus efficace et plus vivante. L'étude de ces trois aspects permettra d'avoir une idée plus complète de la structure sociale de la paroisse.

ACTION SOCIALE. — Traiter ce problème, serait reprendre certaines activités intellectuelles. Y figuraient, nous l'avons vu, des cours et des conférences touchant aux questions sociales. La vie est un tout, dissocié dans ces pages pour en tenter l'analyse. Il est des conférences religieuses au caractère social si marqué qu'il faut les rappeler ici. Les problèmes sociaux préoccupèrent les catholiques. Le relevé, si incomplet qu'il soit, en fera la preuve :

Gross-Born :

1940 Herbin	La vie municipale.
Godmé	Les idées sociales de La Tour du Pin.
Action Catholique	La conscience professionnelle.
Action Catholique	Le devoir civique (septembre et octobre).

1941	Herbin Action Catholique A. C. I. A. C. I.	Cours sur la doctrine sociale de l'Église. La charité et ses prolongements sociaux (février). L'action sociale. Aspect « climatique » de l'apostolat.
1942	Herbin A. C. I. A. C. I. Carrière	Cours : le mouvement ouvrier en France jusqu'en 1864. La vie civique. Charité sociale. La doctrine sociale de l'Église dans l'Écriture.
<i>Arnswalde :</i>		
1942	A. C. I.	Notre influence sur les autres.
1943	A. C. I. A. C. I.	La vie et le choix. Responsabilités de classe.
1944	Réunion de Conférenciers A. C. I.	Cours sur la doctrine sociale de l'Église. Notre témoignage sur le milieu.

C'est parfois une simple conférence faite dans un cycle général, ou un rapport aux membres de l'Action Catholique, résultat d'une enquête menée dans ses groupes. Parfois aussi, ces études, sur le plan social, économique, syndical, civique, prennent l'aspect d'un véritable cours. A plusieurs reprises, Herbin au bloc III, d'autres spécialistes dans les autres blocs, présentèrent à leurs camarades la doctrine sociale de l'Église. Ainsi, également à Gross-Born, le mouvement ouvrier en France jusqu'en 1864 fut retracé, dans ses grandes lignes historiques, par Herbin. Le conférencier étudia successivement devant ses auditeurs :

— l'organisation professionnelle dans l'ancienne France : métiers réglés et métiers libres, métiers jurés et compagnonnages, apprentis et maîtres;

— le mouvement ouvrier en France de 1750 à 1791 : la crise des communautés de métiers, l'édit de Turgot, les conditions de l'existence ouvrière, les manufactures royales et les manufactures privilégiées;

— le mouvement ouvrier sous la Révolution : les imprimeurs, les charpentiers, les maréchaux-ferrants, la loi Le Chapelier;

— le mouvement ouvrier en France jusque vers 1840 : crise des compagnonnages, mouvement ouvrier sous la monarchie de Juillet, mouvement ouvrier de Lyon;

— la presse, la poésie et la littérature ouvrières vers 1840 : mouvement corporatif de 1840 et l'Atelier, la Chanson, les poètes ouvriers;

— le mouvement ouvrier en France de 1848 à 1864 : Saint-Simon et le Saint-Simonisme, le règne des affaires, l'exposition de 1855 et ses entours, une nouvelle politique sociale (1855-1860), l'exposition de Londres et la loi de 1864 ou la première Internationale du Marxisme.

Cet exposé, tracé de main de maître, avait un grand intérêt pour les chefs d'entreprise, les ingénieurs, tous ceux qui ont à conduire des ouvriers, tous ceux aussi que tourmentent les problèmes sociaux.

Pour stimuler quelques hésitants, l'abbé Carrière, rappelant les propres paroles de Pie XI, présenta la doctrine sociale de l'Église dans l'Écriture.

Au camp d'Arnswalde, l'année 1944, sous les auspices de l'Action Catholique, tout un groupe de conférenciers se constitua pour exposer, de manière plus fouillée, sous la forme d'un cours, la Doctrine Sociale de

l'Église. Il n'y eut pas moins de douze conférences, dont voici l'ordonnance générale :

Herbin	Un précurseur : Albert de Mun.
Escoube	Un précurseur : La Tour du Pin.
Abbé Barba	Position de l'Église devant le problème social contemporain (deux conférences).
Guilleminault	Le problème social : évolution historique et données contemporaines.
Verdeau	<i>Rerum Novarum</i> et <i>Quadragesimo Anno</i> : origines historiques.
Verdeau	<i>Rerum Novarum</i> : L'adresse aux Patrons.
Civeyrel	<i>Rerum Novarum</i> : L'adresse aux Ouvriers.
Civeyrel	Excès du capitalisme libéral : variations socialistes et catholiques sociaux.
Bourbon	<i>Quadragesimo Anno</i> : une solution au désordre établi.
Bourbon	Pie XI, le socialisme et la condition des ouvriers.
Herbin	Réalisation de la doctrine sociale de l'Église.

Ce cours, destiné au grand public, eut un retentissement certain, à en juger par les ardentes controverses dont il fut l'origine.

SCOUTS DE FRANCE. — Arrivés à Gross-Born, dans chaque bloc, les Scouts de France se réunirent. Au bloc III, 21 scouts et routiers, dont 5 aumôniers, reprirent contact : discussion sympathique, chants animés, cette première rencontre laissait entrevoir de fructueux lendemains (1).

Au mois d'août, les Scouts et les Éclaireurs de France recherchèrent les membres de leurs mouvements. Peu à peu le recensement se complétait. Les réunions de plein air se multipliaient. Par mauvais temps, les Scouts se réfugiaient près des lavabos, dans le vestibule de l'appartement des douches, ou dans un coin des salles de conférences, aux rares heures où ces pièces étaient libres.

Comment trouver à un mouvement de plein air des activités véritables ? Pauvres Routiers qui ne faisaient de sorties que dans leurs rêves ! Il fallut s'ingénier. Pour servir, certains s'enrôlèrent dans les chorales ; d'autres participèrent à l'organisation des séances récréatives ; d'autres encore montèrent des feux de camp, sans feu ! Franche gaité, joie saine, vie plus ardente, christianisme plus radieux et plus ouvert, n'était-ce pas le meilleur des apostolats ? Il pouvait produire son effet sur les routiers eux-mêmes et leur permettre de repartir plus généreux (2).

Les mois s'écoulaient. En réponse à une conférence de Goblot, Éclaireur de France, sur le « scoutisme, méthode nouvelle d'éducation », Jean Simon, Scout de France, présenta les différences entre « camping et scoutisme » (3). Il décrivit un camp scout, ses réalisations, son esprit et parla de la Route où se développe la personnalité, le cran, la volonté, où les Routiers rencontrent une occasion exceptionnelle de se viriliser, de s'instruire, de servir et de trouver Dieu.

(1) N. P. C., 30 juin 1940.

(2) N. P. C., 17 août 1940.

(3) N. P. C., 1^{er} octobre 1940.

Telles furent, sous des formes comparables, les expériences tentées dans tous les blocs au cours de cette année 1940. Faire connaître au grand public l'esprit du scoutisme, son idéal, sa spiritualité, son style de vie, relancer les anciens afin qu'ils se reprennent, gagner de nouveaux adhérents parmi les jeunes de l'Oflag, servir, dans les cadres du camp, c'étaient de suffisants motifs pour entreprendre et, au cours des années suivantes, pour persévérer.

Les Scouts de France tentèrent davantage. Ils donnèrent des preuves, multiples, de leur existence et contribuèrent à maintenir un certain optimisme dans le camp. On peut en partager l'étude en trois périodes distinctes, marquées d'un caractère particulier.

De mars 1941 à Pâques 1942 : Information et formation. Au printemps 1941 fut créée une troupe Saint-Georges; son but était d'informer les non-initiés sur la méthode scout. Les dirigeants avaient-ils une arrière-pensée, accrocher un certain nombre de nouveaux camarades? Peut-être; ce fut le résultat pour la quasi-totalité des officiers qui suivirent la troupe Saint-Georges; de juillet à décembre 1941, ils firent leur Promesse. Pendant tout l'été 1941, dans la mesure où les barbelés le permettaient, les activités furent celles d'une véritable troupe. Au mois d'octobre, les « nouveaux Scouts » passèrent de la troupe au clan Notre-Dame de la Joie. Et pendant tout l'hiver 1941-42, leur formation se poursuivit, cette fois comme Routiers. L'effort comportait l'approfondissement de la méthode scout et, parallèlement, quelques travaux religieux entrepris dans chacune des équipes. Tout en menant ce travail de formation, les Scouts manifestaient de temps en temps leur existence dans le camp. Ils tinrent à marquer leur passage de la troupe au clan : la cérémonie, qui eut lieu à la cantine du bloc II, fut suivie d'une messe à la baraque 40, et d'un feu de camp donné à la baraque B (1). Ils s'unissaient volontiers aux autres fédérations : le 1^{er} janvier 1942, à la Salle des Conférences du bloc III, eut lieu un feu de camp du Scoutisme français, comportant quelques promesses, une pour chaque association (2). Ils aimaient se retrouver pour des messes de groupe, ordinairement célébrées à la cantine du bloc II (3). Pour la Saint-Georges, le Scoutisme français tout entier offrait un nouveau feu de camp fédéral (4).

Été 1942-début 1943 : Service. A partir de l'été 1942, sous l'impulsion de Maurice de Jacquelot de Boisrouvray, le travail commença de porter ses fruits. Les nouveaux Routiers furent conviés à prendre des responsabilités, soit à l'intérieur du mouvement, soit dans le camp : encadrement des équipes de la Quinzaine de la Jeunesse, encadrement des mouvements créés : Chantiers de Jeunes, Compagnons de France. Période d'activité très grande, au profit des camarades intéressés par les problèmes de jeunesse. Peu de chose à signaler sur le plan paroissial. Pourtant, les réunions d'équipes, comme celles de clans, comportent un travail religieux, parmi toutes les activités profanes. Il faut citer au moins les travaux religieux entrepris par les Routiers qui préparaient leur départ. Au cours de cette seconde période,

(1) N. P. C., 27 octobre 1941.

(2) N. P. C., 1^{er} janvier 1942.

(3) N. P. C., 6 avril 1942.

(4) N. P. C., 23 avril 1942.

j'ai noté les chiffres atteints au camp. En octobre 1942, le Scoutisme français comptait à l'Oflag, 252 membres ainsi répartis : E. D. F. : 139, S. D. F. : 90, E. U. : 23 (1). Ainsi, deux ans après notre arrivée, le Scoutisme français atteignait à peu près 9 p. 100 du total. En 1943, alors que l'effectif du camp n'a point changé et compte toujours 2 700 prisonniers (2 500 officiers et 200 hommes de troupe), le Scoutisme français atteint 300 membres : E. D. F. : 250, E. U. : 20, S. D. F. : 110, soit 14 p. 100 de l'effectif. Les Scouts de France sont répartis en quatre clans : trois clans d'officiers (clans Saint-Louis, Notre-Dame de la Joie et Notre-Dame de France) et un clan d'hommes de troupe (clan Notre-Dame de l'Espérance). L'ensemble du groupe porte le beau vocable de Notre-Dame de la Paix. Comme le mouvement S. D. F. s'adressait de préférence aux plus jeunes, aux plus ardents, aux plus dynamiques, il était inévitable que son action se fit sentir, non seulement dans les organisations profanes, multiples au camp, mais aussi dans la paroisse, dans ses œuvres.

A partir du printemps 1943 : Culture religieuse. Au cours de cette troisième période, les activités extérieures eurent tendance à décroître peu à peu. Les Routiers se replièrent davantage sur eux-mêmes. Ce fut la période d'approfondissement religieux. Les équipes et les clans entreprirent des études suivies : dogme, morale, connaissance de la Bible. La nourriture spirituelle des clans Scouts de France s'avéra profonde : messe hebdomadaire du groupe, célébration de fêtes spéciales aux Routiers, cérémonies et messes de « départs », retraites et recollections. Les travaux religieux allaient de pair ; tantôt ils s'effectuaient dans les équipes où des études étaient entreprises sur la messe, les ordres religieux, la Bible, saint Paul, les grandes hérésies ; tantôt, de façon plus approfondie, à l'échelon des clans, sur la Route et la paroisse, Patriotisme et Religion, Notre-Dame de Fatima et les apparitions. Malgré cette tendance au repliement, les Scouts de France continuaient à se retrouver entre eux, ou bien avec les scouts des autres associations : ainsi pour la veillée du Scoutisme français à la Saint Georges (2). Ils tenaient aussi, pour demeurer fidèles à leur idéal, à servir. En juillet 1943, les Scouts de France parrainent en France des Routiers anciens malades, le clan Charles de Foucault, et leur adressent 360 RM, soit 7 200 francs (3). Pour se garder disponibles, devant l'assoupissement et la tiédeur qui menacent, des conseils de groupe se réunissent chaque mois. Le lieu de prédilection est l'aumônerie du bloc II, où l'abbé Sochal réserve aux Chefs un fraternel accueil (4).

La Route des Scouts de France demeure toujours un foyer de rayonnement spirituel. Les équipes d'Action Catholique ont été souvent dirigées par des Routiers ; et là où les chefs d'équipes d'Action Catholique n'étaient pas des scouts, tel ou tel membre de l'équipe l'était ; ils surent imprimer leur dynamisme à leur entourage. On peut porter à leur actif certaines conversions, certains « retours ». Bien des initiatives, dans la vie de la paroisse,

(1) N. P. C., 4 octobre 1942.

(2) N. P. C., 26 avril 1943.

(3) N. P. C., 12 juillet 1943.

(4) N. P. C., 25 novembre et 21 décembre 1943.

ont été prises sous l'impulsion de tel ou tel des leurs. Enfin, ils apportèrent une aide matérielle, remplissant avec persévérance les humbles fonctions de sacristains, et s'inscrivant pour le service régulier des messes matinales.

Ainsi, tantôt mêlés à tous leurs frères du Scoutisme français, tantôt seuls, les Scouts de France surent, après avoir acquis davantage, donner plus chaque jour. On les retrouve dans un bon nombre des manifestations du camp. La paroisse et l'Action Catholique ne sont pas les seules à bénéficier de leur dévouement; le camp tout entier profite de leur rayonnant optimisme : tantôt le service d'accueil pour recevoir les camarades venus d'autres Oflags, tantôt les jeux et le théâtre d'une équipe dramatique, tantôt les chants d'une chorale, jamais ils n'osèrent refuser.

Ceux des prisonniers qui eurent le bonheur d'en faire partie, mais aussi les auditeurs et les spectateurs, gardent le souvenir de leurs cérémonies officielles, de leurs messes, de leurs Saint-Georges, de leurs promesses, engagements d'honneur face aux couleurs de la France, de leurs départs. Sans doute avec des éclipses, les Scouts durèrent jusqu'à la dispersion du camp sur les routes de l'Ouest.

ACTION CATHOLIQUE. — L'Action Catholique débuta très vite à l'Oflag, dès le mois de juillet 1940. Dans une « Paroisse derrière les barbelés », parlant des prisonniers de guerre de l'Oflag VI A, on lit :

L'évidence obsédante des causes du désastre s'imposaient à leurs réflexions. Les fautes du pays avaient été leurs propres fautes. Les connaître et chercher à les corriger était déjà un acte d'espérance. Ce premier travail, tout personnel, ils le firent en pensant à tout ce qu'il faudrait réformer en eux-mêmes, dans leur famille et dans leur milieu pour que la Patrie pût, à son tour, se relever de ses ruines (1).

Il y eut, au II D, des enquêtes semblables. Mais les débuts véritables de l'Action Catholique dépassent nettement cette obsession. S'obnubiler devant les fautes commises, eût été fort déprimant et peu constructif. Il fallait entreprendre davantage. Dès notre arrivée, en chaque bloc, se trouvèrent des catholiques assez maîtres d'eux-mêmes pour prendre en mains, avec l'aide des prêtres, les responsabilités de l'Action Catholique parmi les prisonniers. Cette histoire, nous la replacerons dans son cadre chronologique et nous en étudierons les réalisations au camp de Gross-Born, puis au camp d'Arnswalde. Pour mener à bien cette étude, à mes notes personnelles j'ai pu joindre les renseignements fournis par les responsables de l'Action Catholique à l'Oflag et les résultats recueillis grâce aux enquêtes lancées, depuis le retour, auprès des prêtres et des catholiques de notre paroisse.

Les débuts de l'Action Catholique à Gross-Born. — Au bloc I-IV, l'initiative revient à un parisien, le lieutenant Édouard Jolly, avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation, puis à Fraudeau, secrétaire des Syndicats Chrétiens d'Alger, enfin à des anciens de l'A. C. J. F., Peyret et Alet. Ils eurent pour premier aumônier l'abbé Marduel. Au bloc II, très vite, Champe-

tier de Ribes prit la tête. L'aumônier, d'abord le Rme P. Sortais, fut, après le départ de ce dernier pour la France, l'abbé Sochal. Au bloc III, le promoteur fut l'aspirant Leurent, des groupes de Bourgeoisie Chrétienne du Nord et le lieutenant Estrangin, du Secrétariat Général de la J. E. C. Au départ de Leurent, Pierre Herbin, ancien président de l'A. C. J. F. au diocèse de Meaux, fut chargé de diriger le mouvement. L'aumônier fut d'abord le R. P. Barbou des Places s. j. Après le départ en France de ce dernier comme aumônier militaire, l'abbé Barrau prit sa place. Chaque bloc, isolé de ses voisins pendant les premiers mois, travaille pour son compte.

Au bloc I-IV, selon le rapport fourni par l'abbé Marduel au cardinal Gerlier, archevêque de Lyon, lors de son retour en France, existait un groupe non spécialisé, comportant environ 80 membres répartis en une quinzaine d'équipes. Ces membres étudient des questionnaires susceptibles d'intéresser l'ensemble des camarades, entre autres les problèmes du mariage, de la famille, de l'éducation et de la profession. A ces 80 membres, chiffre relativement faible pour un effectif qui oscille entre 1 200 (fin janvier 1941) et 1 056 (début septembre 1941), viennent s'ajouter d'autres éléments spécialisés. Quatre équipes (deux d'officiers d'active, une d'ingénieurs et une de professions financières) étudient, chacune dans son domaine propre, les problèmes relatifs à la vie catholique dans la profession. De son côté, l'U. S. I. C. (Union Sociale des Ingénieurs Catholiques) consacre plusieurs mois aux encycliques sociales; en septembre 1941, le groupe s'orientera vers l'étude de la vie de l'ingénieur. L'A. C. J. F. (Action Catholique de la Jeunesse Française) fonctionne d'abord d'une manière autonome dans le bloc. Bientôt, elle se constitue en équipes, rattachées au mouvement non spécialisé. Ses membres gardent toutefois quelques réunions particulières, au cours desquelles ont lieu des échanges de vues sur la vie religieuse des jeunes ménages. Les S. D. F. (Scouts de France) figurent également, avec une troupe et un clan Routier. L'Union Spirituelle travaille régulièrement, sous la même forme que dans les Grandes Écoles. Enfin, des Cercles d'Études ont lieu pour les hommes de troupe, mais leur existence est fréquemment menacée : le travail qui leur est demandé, les mutations des membres qui en font partie, sont autant d'entraves à leur marche régulière. Un aimable prêt m'a permis de connaître les rapports du lieutenant Jolly sur les enquêtes menées pendant la première année de captivité. Ces rapports, « reflet de la pensée d'un certain nombre de camarades dont l'inspiration s'efforce d'être chrétienne », ne représentent pas moins de 180 pages dactylographiées. Ils abordent trois problèmes largement étudiés au bloc I-IV : la famille, la profession et l'éducation. Il m'est impossible, dans ces quelques pages, de traduire la somme d'efforts consentis par les membres de l'Action Catholique du bloc I-IV; l'abondance même des rapports en reste la meilleure preuve.

Au bloc II, dès juillet 1940, s'organisa un « groupe de formation », dirigé par dom Sortais. De ce germe allait bientôt sortir, fondé par l'abbé Vat et P. Férey, le groupe Saint-François de Sales, dont nous avons parlé. Il semble que le bloc II, pendant les seize premiers mois de la captivité, a été orienté avant tout vers un approfondissement de la piété. Les catholiques du bloc avaient une véritable vénération pour le Rme P. Sortais. Moine trap-

piste, il mit l'accent sur la vie intérieure, la vie de prière, « âme de tout apostolat ». Après son départ pour la France, l'abbé Sochal assumait les fonctions d'aumônier de l'Action Catholique du bloc. C'est à lui que le petit groupe fervent qui l'entourait doit d'avoir approfondi les encycliques sociales de l'Église, notamment *Rerum Novarum* et *Quadragesimo Anno*. En même temps, tout au cours de l'été 1941, le bloc II suivait avec assiduité les conférences que l'abbé Sochal destinait au grand public, au bloc II comme aux autres blocs, et qui présentèrent à la majorité du camp la doctrine de l'Église sur le mariage, en commentant l'encyclique *Casti Connubii*. Il faut attendre novembre 1941 pour que les membres de l'Action Catholique des divers mouvements d'avant-guerre (U. S. I. C., A. C. J. F., S. D. F. et autres) entrent dans le sillage des dirigeants de l'Action Catholique et entreprennent de repenser avec eux les problèmes de l'Action Catholique pour un lancement méthodique de l'A. C. I. (Action Catholique Indépendante) au camp.

Au bloc III, la formule initiale ressemble étrangement à celle du bloc I-IV. Des questionnaires sont composés et distribués dans les équipes, afin d'être l'objet de Cercles d'Études; et cela, dès juin 1940. Ils commencent par une sorte d'examen de conscience sur nos responsabilités dans la défaite : responsabilités familiales, professionnelles, sociales, civiques; puis sur la façon de tirer parti, surnaturellement, de notre captivité. Au total, dans le bloc, huit équipes, puis bientôt une douzaine, possédant chacune un « orienteur », le tout réunissant de 100 à 120 membres. À la tête, Leurent et Estrangin, puis Herbin. Un groupe que j'appellerais volontiers de « commandement », comprenait les chefs d'équipes, les orienteurs, les secrétaires et les aumôniers. On se réunissait dans les équipes une fois par semaine. La méthode employée? Celle qui est familière à l'Action Catholique : voir, juger, agir et se préparer à la vie future, lors du retour. Pour féconder l'action, une retraite et la prière fréquente. Chaque mois, une matinée d'études ou réunion générale était organisée pour le rapport d'ensemble sur les cercles du mois écoulé. Ainsi marcha l'Action Catholique jusqu'en janvier 1941, au départ des aumôniers militaires.

L'année 1941 marqua comme un temps mort pour l'Action Catholique. L'intérêt des questions abordées les premiers mois s'épuisait. À relire les documents retrouvés, j'ai un peu l'impression que les dirigeants cherchent comment occuper les réunions. Ils tâtonnent. En attendant d'avoir découvert une méthode, les efforts des équipes et des rapporteurs s'attachent plus spécialement à l'enseignement religieux; les études bibliques se développent; la liturgie est à l'honneur; les problèmes sociaux passionnent les auditeurs qui se penchent sur les encycliques; quant à l'Évangile, sa lecture se généralise. Parmi les réussites de cette année 1941, le prix revient aux conférences de l'abbé Sochal sur le mariage. De bloc en bloc, les exposés se font et chacune des salles est pleine à craquer. Malgré une tendance certaine à l'engourdissement, l'Action Catholique poursuit son œuvre; les effectifs s'accroissent peu à peu. Chaque semaine, les équipiers se retrouvent; ils continuent de discuter sur le questionnaire-enquête qui leur est proposé par les orienteurs et les dirigeants. Chaque mois, le rapport a lieu, qui rassemble toujours une grande assistance; et les dimanches d'Action

Catholique restent parmi les plus vivants de la captivité. La messe de communion fidèlement suivie le matin, les membres viennent nombreux aux séances générales, l'après-midi. Les rapporteurs se succèdent, qui présentent tour à tour une synthèse intéressante des réponses recueillies en chacune des équipes.

Lancement méthodique de l'A. C. I. — Fin 1941, et au cours des premiers mois de 1942, l'Action Catholique connut au camp une sorte de réveil, un essai de liaison, une tentative d'unification entre les différents blocs. Les premières démarches furent assez infructueuses; particularisme des différents groupes attachés à leurs méthodes. Pourtant, Herbin et Estrangin, entourés d'une trentaine de responsables des quatre blocs, mettaient sur pied un « plan méthodique d'Action Catholique ». Ils étaient sur le point d'aboutir quand nous partîmes pour Arnswalde.

Ces efforts n'avaient pas été vains. Plusieurs exposés, à l'arrière-cantine du bloc III, connurent des salles absolument comblées. Cette recherche collective pour un « lancement méthodique de l'A. C. I. au camp » est sans doute, parmi les mouvements paroissiaux, l'œuvre la plus remarquable. Avec ténacité, toute cette équipe de dirigeants entreprit la besogne. Pendant des mois, à la cadence d'une réunion hebdomadaire, ils abordèrent les divers aspects de l'Action Catholique, recherchant la manière la plus efficace d'y participer, au camp comme après le retour. Leur travail représente un volumineux dossier. En voici l'analyse.

En guise d'introduction, les camarades sont mis en présence de leur devoir d'apostolat.

Pour obéir aux exigences du baptême qui nous rend solidaires des autres, et à celles de la confirmation qui nous fait soldats, pour aimer vraiment Dieu et son prochain, la participation à l'Action Catholique est un devoir strict de tout chrétien.

Suit une étude sur les raisons d'être de l'Action Catholique en notre temps et en notre camp. L'état de la pratique religieuse en France, le petit nombre de vocations sacerdotales, les milieux fermés aux prêtres, autant de motifs impérieux pour les fidèles de se grouper dans l'Action Catholique.

Il faut que les Catholiques soient présents et exceptionnellement purs, et exceptionnellement dévoués, à tous les postes du pouvoir moderne... pour y porter le témoignage d'une conscience droite guidée par la doctrine évangélique.

L'Action Catholique pour eux consistera essentiellement à méditer avec assez de charité, de lucidité et de courage leurs responsabilités, pour les remplir de la manière la plus exacte et la plus juste. Faisant alors allusion aux efforts entrepris à l'Oflag depuis le début de la captivité, le rapporteur dit :

Il y faut d'abord un esprit inventif; quelques-uns s'y sont essayés, en balbutiant, depuis seize mois, ici, sans conseils, sans textes, sans cadres nationaux; nous voudrions à présent faire un nouveau pas en avant, celui d'une étude théorique de l'Action Catholique, qui nous aidera à prévoir soigneusement notre activité à notre retour. Nous nous sommes attelés à ce travail une trentaine, venus des quatre blocs, essayant de râcler au fond de nos mémoires ces souvenirs d'avant-guerre qui

s'estompent si vite, membres et dirigeants de groupements divers. Nous avons assuré la rédaction de quatre cahiers, dont les quarante articles seront repris, développés et discutés au cours d'une douzaine de réunions publiques, réparties à travers l'hiver.

Il existait en effet au camp un grand nombre d'anciens dirigeants locaux ou nationaux de groupes variés : S. D. F. et U. S. I. C., Cadets ou Équipes Sociales, J. I. C. et autres mouvements d'Action Catholique.

Et ce fut d'abord la présentation des principes de l'Action Catholique. Un des premiers exposés, le 19 novembre 1941, nous valut un commentaire nourri de la définition même de l'Action Catholique : « l'apostolat organisé des laïcs, à l'appel de l'Église, pour la rechristianisation de la société, concrètement. » Cette Action Catholique a un double but : aider les individus, organiser les sociétés, et, au service de la hiérarchie, en favoriser la triple mission de sanctification, d'enseignement et de gouvernement. Le rapporteur, dans son exposé, suit assez fidèlement le plan de Mgr Guerry dans son ouvrage sur « l'Action Catholique » (1). Pour clore cette première série, restait à montrer le double aspect « individuel » et « climatique » de l'Action Catholique. Aucune œuvre n'aura de valeur si le militant ne revient sans cesse à cette nécessité primordiale, vivre plus chrétiennement et aider les autres à vivre plus chrétiennement, car le militant se propose d'instruire une élite orientée vers l'apostolat.

Les principes une fois posés, dans une deuxième étape, il convient d'étudier les méthodes. Comment faire participer les anciens membres des mouvements de jeunesse à un mouvement d'adultes dans l'Action Catholique ? Telle fut la recherche initiale. Ces hommes sont des éléments de choix, familiarisés dès le jeune âge avec les principes de l'Action Catholique, ayant déjà ressenti les bienfaits de l'action communautaire. Mais les mouvements qui les ont formés sont très divers, de méthode comme d'esprit. Il faut que ces catholiques s'accommodent les uns aux autres et fassent converger leurs efforts dans le cadre nouveau qui leur est proposé. Le double travail sera donc de coordonner les avoirs, de les imprégner d'une adaptation réciproque. Les diverses méthodes portent en elles une valeur commune, universelle : tous les moyens peuvent être mis en œuvre pour mener le travail à bien. Cet apostolat, cet « engagement », on doit l'accomplir avec ferveur, c'est-à-dire de toute son âme. Comment organiser le recrutement ? Comment remplir nos devoirs et selon quelle méthode ? Une vie de groupe est nécessaire pour soutenir notre vie personnelle et pour offrir à ceux qui nous entourent et que nous voulons mener à Dieu, les cadres d'une vie collective qui les soutienne. Mouvement masculin et mouvement féminin ? Le système du groupement d'hommes pour les hommes garde nos préférences ; le décalage est trop important entre les deux sexes. Pourtant, un apostolat en équipe conjugale répond au besoin de voir la famille unie glorifier Dieu, aider ses membres à vivre saintement. A côté des groupes masculins et des groupes féminins, il est désirable de créer des groupes conjugaux, des foyers chré-

(1) Chapitre IV : But et programme de l'Action Catholique, pages 223 à 257.

tiens, des groupes de jeunes ménages. Il faut donc désirer les deux sortes de groupes.

Dans une troisième série d'exposés, les organisateurs présentèrent à leurs camarades, membres de l'Action Catholique ou sympathisants, l'activité de ces différents groupes. En tête, « l'équipe motrice », qui rassemble quelques hommes, animés d'une ardente volonté d'apostolat. Pour donner, il faut avoir reçu. Ce sera la tâche du « Centre d'Études », avec ses deux activités principales : s'instruire et construire. S'instruire ? C'est une nécessité, en présence d'un programme des plus vastes. Rassembler des documents, fonder une bibliothèque, s'abonner à des revues et des journaux ; pour susciter des réunions d'études, en coordonner le travail, afin de pouvoir agir. Car la seconde tâche est de construire ; et ceci en participant à la vie religieuse de la paroisse, lançant des conférences religieuses pour le grand public, organisant des retraites ou des missions, des Journées d'Action Catholique. Ainsi formés et lancés dans l'action, les laïcs pourront jouer un « rôle dans la sanctification » de leurs frères. Ils se mettront au service de la vie liturgique. Ils se feront les auxiliaires de l'administration des sacrements, sans oublier les grandes manifestations paroissiales en l'honneur de l'Eucharistie. Ils travailleront au développement de la vie spirituelle. Enfin, ils offriront leur concours précieux dans l'apostolat missionnaire. Les cadres d'organisation une fois en place, les membres de l'Action Catholique prendront une part active « à la vie civique », en acceptant les charges et s'en acquittant avec une conscience absolue. Ils se dévoueront à la charité sociale par un don personnel et une prise de contact d'individus à individus. Même, ils ne dédaigneront pas de travailler à « l'organisation des loisirs » pour faire pénétrer la note chrétienne dans les lectures, le théâtre, le cinéma, les conversations. Ils créeront un « centre de loisirs ».

Dans une quatrième et dernière série, les dirigeants, à titre d'exemples, montrèrent à leurs auditeurs quelques réalisations effectives qu'il serait possible de reprendre au retour, ou dont on pourrait s'inspirer, en considérant « la vie quotidienne de quelques groupes d'Action Catholique ». Après ces exemples, restait à voir à l'œuvre les deux animateurs indispensables d'un groupe : le militant et l'aumônier. Ce fut le programme du mois de mars 1942.

Formation du « militant » d'Action Catholique : se cultiver sur le plan chrétien, telle est sa tâche nécessaire et indispensable, qui doit le porter à exercer son influence sur le milieu, ici comme après le retour. Le militant doit présenter en sa personne une image de chrétien ; il doit exercer une « action personnelle », en rayonnant la sainteté et en agissant. En face, voici, présenté par un laïc, « l'aumônier dans un groupe d'Action Catholique ». La présence d'un prêtre est nécessaire ; présence vigilante, qui met au point, suggère, propose, parfois même dirige ; action complémentaire de celle du dirigeant laïque et qui doit naître de leur mutuelle collaboration, de leur véritable communion dans le service du Seigneur, dans un climat de profonde amitié.

Cet ensemble, qui produisit une profonde impression dans le camp, appelait une conclusion. Il s'acheva par une conférence, donnée le 12 avril 1942, sur « le catholique dans la paroisse et le diocèse ». Il nous

faut lutter contre notre individualisme et restaurer la notion de christianisme communautaire et social, enraciné dans le temporel. Être catholique, ce n'est point seulement avoir la foi, pratiquer les devoirs de morale, de culte, individuellement, voire familialement; c'est vivre son catholicisme dans la communauté paroissiale et diocésaine.

L'A. C. I. au camp d'Arnswalde. — Restait à mettre en pratique, au camp d'Arnswalde, la théorie construite à Gross-Born. La disposition groupée hâta l'unification des efforts entrepris. Ce fut d'abord la mise au point, en commun, avec une aumônerie unique, d'une organisation d'ensemble. Désormais, un responsable pour tout le camp : Herbin; un aumônier général, successivement l'abbé Bruneau, puis l'abbé Barrau. Chacun des quatre blocs constitue une fédération, ayant à sa tête un responsable et un aumônier de bloc, avec la répartition suivante :

	<i>Responsables :</i>	<i>Aumôniers :</i>
Bloc I	Hubert	Aubert
Bloc II	Champetier de Ribes, puis Michel	Sochal
Bloc III	Raudot	Bruneau, puis Morvillez
Bloc IV	Peyret	Barrau et Bourdin

Plus tard, y seront adjoints : un responsable des études, Pochon, et un responsable de l'action entreprise : Duguet. Dans chaque bloc, un certain nombre d'équipes de militants, comptant chacune 8 à 12 prisonniers : au total 500 à 600 membres de l'Action Catholique dans l'Oflag. Nous étions au camp d'Arnswalde depuis peu de temps, lorsque nous parvinrent de France les questionnaires d'Action Catholique. Désormais, le travail des équipes porterait sur ces questionnaires. Malgré les caprices de la censure, et grâce à la complicité des ordonnances et des officiers français de la poste, nous reçûmes à peu près régulièrement les bulletins de l'A. C. I., notamment ceux de 1941-1942 et 1942-1943 : « La bourgeoisie au service du bien commun ». Ainsi guidé par les consignes qui nous venaient de France, le travail reprit. La tâche essentielle des dirigeants fut d'adapter au cadre de notre vie de prisonniers, les questionnaires reçus.

La réorganisation achevée, fut distribué à chaque groupe un « Plan général de Travail pour l'année 1942-1943 ». Il comportait deux parties : questionnaire d'Évangile et questionnaire-enquête. Le questionnaire sur l'Évangile proposait comme thème : comment Jésus a formé ses apôtres; comment il veut nous former. Les questionnaires-enquêtes avaient pour programme : une cité chrétienne à rebâtir. Ce plan était accompagné de remarques générales sur les méthodes d'Action Catholique. Les membres des groupes étaient invités à se mettre dans l'état d'esprit qui convient et devant les trois temps de la méthode : voir, juger, agir. Enfin, une prière à dire au commencement des réunions était proposée. Mois après mois, les questionnaires étaient distribués, guidant les enquêtes entreprises. Chaque fois, une part précise concernait notre vie chrétienne dans le camp : la plus actuelle, elle devait se montrer la plus efficace.

A ces questionnaires mensuels, les dirigeants d'Action Catholique, ajoutaient souvent des « Annexes », pour rendre le travail des équipes plus

facile et plus profond. C'est ainsi que furent diffusées dans le camp, au cours de l'été 1942, une étude sur les conditions particulières à l'A. C. dans le camp, une note sur la « méthode d'enquête », une annexe sur « l'influence par les livres », et enfin une autre sur « l'influence du père sur le travail à la maison ».

La liste, qui pourrait s'allonger, prouve l'imagination des dirigeants et montre combien précise voulait être l'aide aux groupes d'Action Catholique.

Fin 1943, l'Action Catholique s'adjoignit une sorte de « Bureau d'Études », s'attachant surtout à la préparation des programmes. Pochon fut incorporé à l'équipe dirigeante formant un « triumvirat » : Herbin, Allet, Pochon. S'inspirant des plans d'études venant de France, Pochon les adaptait pour les besoins et la mentalité particulière du camp. Ces notes, tapées à raison d'un exemplaire par bloc, circulaient ensuite entre les responsables de groupes. Les dirigeants se trouvèrent aussi conduits à établir des « notes documentaires et doctrinales », bases de jugement sur les problèmes proposés à l'enquête. Une commission de trois membres fut constituée à cet effet; elle comprenait Pochon, Grellet et Mainguy.

Un sujet d'études une fois soumis à l'ensemble des équipes, leurs comptes rendus permettaient d'établir un rapport de synthèse; selon la méthode de Gross-Born, ce rapport faisait l'objet d'un exposé public. J'ai relevé un exposé sur « les catholiques et la richesse », de Pochon; d'autres sur « la sanctification du dimanche », par de Massia; sur les « Dimanches d'hommes libres », de Priul; cette dernière étude fut reprise l'année suivante dans une conférence sur le « Dimanche », donnée par A. Delloy.

Valeur de l'Action Catholique à l'Oflag. — Il est difficile de porter un jugement sur l'importance qu'on doit attribuer, dans le domaine spirituel, à l'A. C. I. du camp; trop de « concurrence » existait entre les différentes œuvres et les divers mouvements pour fixer, de façon rigoureuse, la part des mérites de chacun. On peut affirmer que les études d'A. C. I. ont entraîné, chez ses membres, un approfondissement de la vie intérieure et sacramentaire, quand il ne s'agissait pas tout simplement d'une véritable découverte. Bon nombre de camarades de l'A. C. I. étaient fidèles à la messe et à la communion quotidiennes. Presque tous prenaient part aux récollections périodiquement organisées; beaucoup se rendaient, chaque jour, à l'Oratoire, pour un instant de lecture spirituelle et de prière devant le Saint Sacrement. Quelques-uns étaient allés jusqu'à la récitation du bréviaire, ce que certains aumôniers considéraient comme un excès de zèle. Il n'y eut pas toujours compénétration ni compréhension parfaite, entre l'A. C. I. et d'autres groupes du camp. Les uns, comme le Tiers-Ordre franciscain, visaient plus spécialement la vie spirituelle; d'autres, comme les équipes liturgiques, mettaient l'accent sur la dignité du culte paroissial. Toutefois l'A. C. I. fut un adjuvant précieux pour la vie spirituelle de ses membres. Cette orientation fut prise dès l'arrivée à l'Oflag II B, au cours de deux journées de « Rénovation Spirituelle Catholique ».

Vie spirituelle, vie sacramentaire, vie intérieure? Fréquentes étaient les occasions de l'accroître à l'intérieur du camp; l'organisation de ces

progrès revint souvent aux dirigeants de l'Action Catholique. En retour, les membres de l'A. C. I., souvent rattachés à des œuvres de sanctification, profitaient de ce qui était entrepris par chacune d'elles.

L'activité de l'Action Catholique tendait au témoignage immédiat sur le milieu du camp, comme à la préparation à l'apostolat dans une vie normale, retrouvée après la captivité. Pendant l'exil, voici quelques résultats tangibles. L'action sur le milieu strictement catholique fut manifeste; les quelques militants de juillet 1940 ont multiplié leurs effectifs jusqu'à constituer une phalange de plus de 500 membres. Plus encore, de multiples contacts existaient avec les éléments non chrétiens du camp. Une même chambre comprenait d'ordinaire, parmi ses pensionnaires, des membres de l'A. C. I., parfois des dirigeants, des catholiques pratiquants non enrôlés dans l'A. C. I., des indifférents et des incroyants. Il en résultait l'obligation d'une vigilance de tous les instants, moins pour apporter un témoignage direct et positif, que pour éviter tout geste et toute parole produisant un effet néfaste. Il fallait avoir le souci d'éviter toute vaine controverse, de nature à conduire à des paroles acrimonieuses. Il fallait parfois « ne pas entendre » certaines insinuations malveillantes. Il fallait savoir attendre l'occasion favorable pour accomplir œuvre positive; ces occasions n'ont jamais manqué de se présenter. Il n'était pas moins indispensable de bannir certaines attitudes, non seulement de nos paroles et de nos gestes, mais d'abord de nos pensées et, pour cela, réviser des conceptions, assez fréquentes dans les milieux catholiques, quant aux rapports avec les autres milieux.

La vie constante et communautaire avec les représentants de toutes les familles de pensée, mettait les membres de l'A. C. I. dans l'obligation d'être en éveil à tous les mouvements d'opinion publique et attentifs aux circonstances de vie, pour y apporter une réponse valable. Ainsi l'A. C. I. dut intervenir, de façon quasi-officielle, par une déclaration de ses dirigeants, pour arrêter la fâcheuse initiative du banquet « Auteuil-Longchamp ». Toujours désireux d'accroître les ressources du Centre d'Entraide pour secourir nos Stalags filleuls, en mal d'imagination pour rendre efficaces nos gestes de charité, des camarades avaient manifesté le désir d'organiser un banquet dans le camp. A une époque où les vivres se faisaient de plus en plus rares, l'initiative parut maladroite. Le plus fâcheux était que certains membres de l'A. C. I. avaient, un peu à la légère, donné leur adhésion. Le projet fut abandonné; cela n'empêcha point, il est vrai, l'affichage au gymnase d'une note à peu près conçue en ces termes : « Le banquet Auteuil-Longchamp, qui devait servir de conclusion à la série de conférences sur la doctrine sociale de l'Église, a été remis *sine die* ». L'un des conférenciers, mais il n'était pas membre de l'A. C. I., comptait parmi les organisateurs du banquet annulé.

Des campagnes nombreuses, destinées à lancer un mouvement d'opinion dans le camp, furent entreprises : campagne pour la sanctification du dimanche, pour le baptême (avec renouvellement des promesses du baptême, à l'Épiphanie 1943), campagne de dévotion à la Sainte Vierge (à l'occasion de l'Exposition mariale, en mai 1944). Simultanément étaient organisées des campagnes de charité, entre autres pour l'accueil de camarades venant d'autres camps. Et, disons-le sans rancœur et sans acrimonie, cela

avait une autre allure que la réception réservée à certains d'entre nous, à Soest, en mars 1945. Dans ce domaine de l'action charitable, très positive a été la part prise par l'Action Catholique du camp à l'organisation de l'entraide aux prisonniers les plus nécessiteux. Collectes (pain, chocolat et autres denrées) remises chaque jour à ceux qui se trouvaient à la fois les plus démunis de provisions et les plus menacés dans leur santé. L'idée impulsive dut sortir d'une conversation entre Lahargue et Grellet; elle fut réalisée par les dirigeants de l'A. C. I. Ils entrèrent en rapports, non seulement avec les protestants, mais avec les divers groupements politiques du camp : « Liberté », « Comité Gaulliste Républicain », etc. Ainsi le système put s'organiser dans une action unanime, et vivre jusqu'au départ. En décembre 1944, ce fonds alimentaire de secours apportait aux camarades les plus déficients une aide appréciable. Enfin, il faut le dire à l'éloge des paroissiens, l'initiative des mouvements d'Action Catholique a été due à des laïcs. Une fois décidés, ils sollicitèrent des prêtres pour devenir leurs aumôniers. Il paraît, au reste, naturel qu'il en ait été ainsi, les laïcs assumant d'une manière spontanée ce qui est leur vocation propre dans l'Église.

L'Action Catholique, malgré son ampleur, demeura clandestine pendant toute la captivité. Agir autrement eut provoqué des inconvénients graves, témoin le camp de Schokken où les prêtres furent obligés de prendre l'engagement de ne s'occuper que du culte, à l'exclusion de toute autre activité. Étant donné le milieu, ce fut une Action Catholique de bourgeoisie, la conception d'une A. C. I. avant la lettre.

Des conditions favorables, choc psychologique de la captivité, loisirs, nombre de prêtres, permirent un développement rapide des premières organisations d'Action Catholique (1).

Formés à l'école des mouvements spécialisés de l'A. C. J. F. en France, avant la guerre, les promoteurs de l'A. C. I. travaillaient en terre connue. Le livre de Mgr Guerry sur l'Action Catholique fut le bréviaire des dirigeants. Quels furent les résultats? Un nombre considérable d'officiers ont connu et pratiqué l'Action Catholique. Au camp d'Arnsvalde, la proportion atteignait plus du cinquième de l'effectif. Mais les chiffres peuvent être trompeurs : tous ceux qui prirent part aux réunions n'avaient pas la vocation de militants. Pourtant les activités s'appuyèrent, le plus souvent, sur une vie spirituelle intense, première marque d'une authentique Action Catholique, et sur un très grand souci du témoignage chrétien dans un milieu fermé, où les moindres défaillances pouvaient devenir objet de scandale. Certains ont pris des responsabilités, exercé des fonctions de dirigeants, découvert enfin l'existence et le sens d'une vocation d'Action Catholique. Un cahier fut dressé, à l'Oflag II B, en janvier 1945. Il comporte une liste des responsables de l'A. C. I. du camp au 29 janvier et une liste, par diocèse, des officiers membres de l'A. C. I. Ce document fut déposé, au retour, au siège de l'A. C. I. en France. Il représente un total d'environ 550 noms, à une

(1) Article écrit par G. POCHON, au retour de la captivité, pour le *Bulletin National de l'A. C. I.* sous le titre « L'A. C. I. dans les Oflag ».

époque où l'effectif du camp était environ 2 700, dont 200 hommes de troupe, soit plus de 20 p. 100 de l'ensemble et 22 p. 100 des officiers. Certains d'entre eux étaient capables d'aller de l'avant, d'autres d'être aidés et guidés, d'autres enfin, ayant connu l'Action Catholique, de lui garder leur sympathie.

En tout état de cause, le climat de prière, d'étude et d'action créé au camp par l'Action Catholique ne peut avoir été vain. On en jugera par cet unique exemple. Un membre, dans un groupe d'Action Catholique, reçoit une lettre de sa femme, désemparée, qui ne se sent plus capable de vivre seule. Elle avoue qu'elle ne pourra tenir et annonce qu'elle veut divorcer. Marque d'une amitié profonde pour le responsable de son groupe, le malheureux prisonnier lui confie sa peine. Tout le groupe se met à prier avec ardeur. Un mois après, parvenait au camp une nouvelle lettre : la défaillance était surmontée. Il suffit de faits comme celui-là, pour croire à la vertu de la prière collective et à l'apostolat dans le camp par le moyen de l'A. C. I.

V. — LES RELATIONS DE LA PAROISSE ET DU CAMP

Jusqu'ici, nous avons étudié la paroisse en elle-même. Cette paroisse, essentiellement composée d'officiers, comptait aussi des hommes de troupe. Quelle fut sur eux l'action de la paroisse? L'Oflag avait une très forte majorité de catholiques, au moins d'appartenance. Mais le camp renfermait aussi des protestants; il est juste d'en parler. Des relations nombreuses s'établirent entre la paroisse et l'ensemble du camp; j'en signalerai quelques incidences. Enfin, prisonniers que nous étions, nous eûmes toujours à compter avec l'humeur ombrageuse et changeante de nos gardiens; aussi je terminerai ce paragraphe en évoquant les relations de la paroisse avec les Allemands.

LA PAROISSE ET LES HOMMES DE TROUPE

Au long des années, vivaient, à nos côtés, des groupes importants d'hommes de troupe sur lesquels le rôle apostolique de l'aumônier, des prêtres, des fidèles s'avérait plus difficile. Mauvaise volonté fréquente des Allemands, travail qui rendait les loisirs des soldats plus précaires, santé souvent délabrée, distance inévitable entre les officiers et les hommes, dans ce milieu « militaire », autant d'obstacles qu'il fallut vaincre. La paroisse n'eut pas le monopole de l'action bienfaisante en faveur des hommes de troupe. Ce fut le mérite de nombreux officiers, de comprendre qu'ils devaient se dépenser pour ceux de leurs camarades qui, sauf exceptions rares et retentissantes, étaient plus déshérités qu'eux. Les œuvres de charité furent le fait d'initiatives nombreuses, individuelles et collectives, à commencer par la puissante action du Centre d'Entraide. Des instituteurs organisèrent des cours du soir, pour compléter l'instruction et la culture humaine des hommes de troupe. Des spectacles furent montés pour eux; notamment, à

l'occasion de la Noël, des séances spéciales leur étaient données. Réalisations quelquefois difficiles, les Allemands s'y prêtant fort mal. Parfois même, à Gross-Born, les hommes des Kommandos voisins y furent invités; c'était à Noël 1941. En 1940, un arbre de Noël avait été organisé pour les travailleurs du camp, et plus de 600 colis, fruit d'une collecte à travers l'Oflag, avaient pu être distribués. Dans ces conditions, il serait invraisemblable de penser que la paroisse n'ait point fait quelque chose, qu'il s'agît d'ailleurs du plan charitable ou du plan religieux.

Le rôle de l'aumônier. — Ce n'était un secret pour aucun officier de l'Oflag que la préférence marquée de l'aumônier pour ses chers soldats. Ses instances pour devenir aumônier de Kommandos demeurent dans toutes les mémoires. Du moins s'efforça-t-il, puisque les Allemands ne lui accordaient pas cette faveur légitime, de venir en aide aux hommes de troupe du camp et des environs. Dès le mois d'août 1940, l'abbé Dupaquier, au bloc III, prend leur défense et obtient qu'ils soient compris dans le tour général établi, jour après jour, entre les baraques, pour la distribution de la soupe. Auparavant, serait-ce au nom de la hiérarchie? ils étaient toujours servis les derniers (1). Toute la captivité, il maintint la même ligne de conduite. En soignant les corps, il se proposait de gagner les âmes. A Noël 1940, il obtint, faveur rarissime, d'aller visiter les Kommandos voisins, l'Arbeits Bataillon et la Kommandantur, à 5 kilomètres de notre résidence. Cette visite lui permit de leur assurer une messe de Noël. Il revint enchanté : après leur avoir donné l'absolution générale, il avait eu la grande joie de distribuer 120 communions, sur un effectif d'environ 400 soldats. Il avait trouvé des hommes d'excellente tenue, résignés et calmes, défiants en face de toute collaboration, ne recevant pourtant que très peu de lettres et dont 150 n'avaient encore perçu aucun colis (2). Au cours d'une visite Scapini, l'aumônier se présenta pour réclamer en leur nom. Les malades des kommandos voisins, qui venaient passer la visite à l'infirmerie de l'Oflag, y arrivaient couverts de poux et souvent brûlants de fièvre. Aucune entreprise pour blanchir ces malades; l'aumônier saisissait l'occasion de leur séjour à l'infirmerie pour faire bouillir leur linge et compléter leur trousseau, lançant des appels à la charité vigilante des officiers du camp (3). Résultat inattendu; quinze jours après cette démarche, les Allemands refusèrent à l'aumônier d'aller célébrer la messe dans les Kommandos voisins (4). Nos gardiens avaient-ils escompté obtenir le silence de l'aumônier? ils se trompaient. Au mois de janvier suivant, nouvelle réclamation en faveur des malades venant des Kommandos (5). Prêt à porter secours aux Kommandos voisins ou au Stalag d'Arnswalde, l'abbé Dupaquier consacrait le plus clair de son dévouement aux hommes de troupe de l'Oflag. Particulièrement paternel à leur égard, il sut mériter leur estime et leur reconnaissante affection. Le fait était si universellement admis dans le camp qu'il est superflu

(1) N. P. C., 11 août 1940.

(2) 26 décembre 1940.

(3) N. P. C., 21 juillet 1941.

(4) N. P. C., 3 août 1941.

(5) N. P. C., 22 janvier 1942.

d'insister. Don de sa solde et plus encore de sa personne, l'aumônier sut montrer l'exemple, et cet exemple fut entraînant.

Un aumônier pour les hommes de troupe. — Pendant près de deux ans, l'aumônier Dupaquier lutta pour obtenir qu'un des prêtres du camp, l'abbé Trouvain, homme de troupe lui-même, fût spécialement chargé des soldats. Infirmier, l'abbé Trouvain fut d'abord employé à l'infirmerie. Son travail l'empêchait d'avoir des rapports suivis avec les hommes, très pris de leur côté. Il les voyait peu; il était alors en contact avec les malades, tous officiers, les médecins et trois infirmiers. A cette époque, les aumôniers divisionnaires étaient encore parmi nous et s'occupaient volontiers des ordonnances. Au cours de l'année 1941, les blocs s'ouvrent. L'abbé Trouvain est désigné pour travailler à la bibliothèque du camp et loge dans la baraque des ordonnances. Les hommes de troupe se répartissaient en plusieurs catégories. Les ordonnances des blocs avaient une baraque ou des chambres à part dans chaque bloc. L'abbé avait peu de contacts avec les hommes des blocs I, II et III; de même avec les cuisiniers, les postiers, les cordonniers, les tailleurs, les employés à l'extérieur, qui avaient des chambres ou des baraques à part. Contacts occasionnels : les hommes qui avaient été choisis par les Allemands comme ordonnances étaient considérés par eux comme « travaux légers » soit à cause de leur âge, soit à cause de maladies, blessures ou infirmités, faiblesse générale. La grande majorité avait dépassé la trentaine; les moins de 25 ans étaient très rares. De temps à autre, les Allemands les relayaient; ils en renvoyaient une partie en Kommandos et en faisaient revenir d'autres du Stalag II D. Parmi ces hommes, à peine un quart de catholiques pratiquants, beaucoup d'indifférents, quelques incroyants, des gens de toutes les professions et de toutes les conditions sociales; beaucoup d'ignorance religieuse. Aucune hostilité contre le prêtre ni contre l'Eglise; une grande camaraderie, plus que cela, de la charité les uns envers les autres; mais aussi, un réel souci de gagner de l'argent auprès des officiers, plus riches qu'eux.

Quel était l'apostolat de l'abbé Trouvain auprès d'eux? Il leur rendait service, parlait avec eux librement, suivant les hasards de la conversation, un peu de tout, de Dieu, du prêtre, de l'âme, de l'Eglise, du mariage, de la souffrance. A maintes reprises, l'abbé put s'entendre dire : On ne nous avait jamais dit cela; nous ne savions pas; je n'aurais jamais pensé que tu étais prêtre. La glace une fois rompue, la conversation se faisait familière. Les hommes de troupe se confiaient à leur aumônier, lui racontaient leur vie, lui montraient les lettres de leurs femmes, les photos de leurs enfants, lui demandaient conseil, venaient le trouver quand ils avaient le « cafard ». Quelques-uns lui demandaient d'écrire leurs lettres. Les non-pratiquants lui témoignaient de la délicatesse. Avec les pratiquants, les conversations à thème religieux se faisaient plus fréquentes. Causeries sur le mariage, la pureté, l'éducation des enfants, l'Eglise; causeries très vivantes, car les soldats posaient des questions précises, qu'ils n'auraient sans doute jamais songé poser à leur curé.

Lorsque nos gardiens étaient de bonne humeur, comme ils avaient interdit à l'aumônier Dupaquier de sortir, ils permettaient à l'abbé Trouvain

de le remplacer à la Kommandantur toute proche et à l'Arbeits-Bataillon, pour célébrer la messe : ainsi le 1^{er} novembre 1941 (1). Le lendemain tombait un dimanche; l'abbé Trouvain reçut la permission d'y retourner (2). Concession passagère? Quelques mois après, les choses avaient progressé : l'abbé Trouvain était affecté comme aumônier des deux Kommandos. Il quitta le camp. Hélas! la firme civile de ces Kommandos, ne voulant pas nourrir cet infirmier « à rien faire », le renvoya presque aussitôt (3). Ce ministère en dehors de l'Oflag, c'était celui que l'abbé Trouvain aimait le plus. Deux ou trois fois par mois en moyenne, le dimanche matin, ou bien encore vers 15 heures, il continua de sortir, accompagné d'une sentinelle et d'un officier interprète allemand. Il faisait deux ou trois heures de marche, et parvenait à l'un des Kommandos qui entouraient le camp. Il célébrait la messe, faisait un court sermon, donnait l'absolution générale et distribuait la communion à de nombreux camarades : 60, 80, 100 parfois. Parmi les assistants, certains, par la neige et le froid rigoureux, avaient fait plus de 15 kilomètres pour assister à la messe et communier. Ces jours-là, l'aumônier des hommes de troupe revenait fatigué, mais très heureux d'avoir porté le Christ à ses compagnons d'infortune.

A l'Oflag II B, l'abbé Trouvain ne devait rester que fort peu de temps. Il eut l'occasion d'aller dans un hôpital militaire allemand, porter la communion et donner l'Extrême-Onction à un jeune soldat français, marié, père de deux enfants, qui se mourait d'une tumeur à l'estomac. La joie du mourant de voir un prêtre et de pouvoir communier, sont des souvenirs qui restent. Quelque temps après, l'abbé Trouvain fut envoyé au Stalag II E, Stalag disciplinaire, après avoir passé quelques mois seulement au II B. Ses deux dernières années furent occupées à voyager en Poméranie, en Hanovre, en Mecklembourg, successivement dans onze Kommandos, jugé partout indésirable par les Allemands : mais n'est-ce pas une référence? L'abbé Dupaquier allait relayer, au camp d'Arnsvalde, l'abbé Trouvain disparu.

Les prêtres du camp et les hommes de troupe. — Ce n'était pas l'obédience première des prêtres-combattants de s'occuper des hommes de troupe. Dans la répartition des tâches, l'aumônier Dupaquier, secondé par l'abbé Trouvain, s'était réservé le soin des ordonnances et des travailleurs, affectant les prêtres-officiers qui l'entouraient aux officiers, leurs camarades. Toutefois, l'aumônier fit fréquemment appel à plusieurs de ses « vicaires » pour ce ministère. Des cours de catéchisme furent donnés aux hommes de troupe et aussi des cours profanes, par certains prêtres du camp. D'autres se contentaient de s'occuper des ordonnances de leur baraque, par un contact individuel. D'autres encore, qui travaillaient à la culture humaine des ordonnances, sur le plan littéraire ou scientifique, profitaient de l'occasion pour parler de l'Eglise et de son influence dans le monde. Des conférences d'information générale leur furent données, conférences artistiques, musicales.

(1) N. P. C., 1^{er} novembre 1941.

(2) N. P. C., 2 novembre 1941.

(3) N. P. C., 8 mars 1942.

Le plus souvent, les prêtres se bornaient à faire propagande pour attirer les hommes de troupe, rarement disponibles, aux conférences qui se donnaient dans le camp, en semaine le soir, ou bien le dimanche après-midi.

Très vite, l'aumônier Dupaquier se rendit compte que des réunions spéciales devaient leur être proposées; elles bénéficieraient d'une meilleure adaptation. Des causeries furent organisées pour les hommes de troupe. A cette œuvre attachante restent inscrits les noms de l'abbé Bruneau qui prêcha aux ordonnances des « retraites » préparatoires aux grandes fêtes, de l'abbé Villacroux dont les exposés tout simples intéressaient un bon groupe de soldats le dimanche après-midi au camp d'Arnswalde, de l'abbé Aucagne et de l'abbé Delacroix, séminaristes et officiers, qui furent des aides précieux de l'aumônier dans cet apostolat, sans oublier les séminaristes-soldats eux-mêmes, comme l'abbé Charasse et l'abbé Ruello, dont l'influence fut prépondérante, car ils vivaient au milieu des hommes de troupe. Ces deux derniers, qui tenaient leur place dans les causeries du dimanche, se firent surtout les propagandistes fervents et discrets des réunions de l'aumônier. Le dimanche après-midi, on pouvait compter de 30 à 40 participants à la séance mensuelle.

Les hommes de troupe furent atteints par le mouvement d'Action Catholique, si vivace dans le camp. Plutôt que de véritables réunions d'Action Catholique, c'était des causeries amicales à l'oratoire du bloc I. La réunion commençait d'ordinaire par un commentaire d'Évangile, préparé par un séminariste ou bien un soldat; dans ce dernier cas, le laïc était venu prendre conseil auprès d'un séminariste et c'était une nouvelle occasion d'entrer en contact. En fait, il y eut véritablement dans le groupe de la Wirtschaft Kompanie un mouvement d'Action Catholique. Les séminaristes-soldats le secondaient de leur mieux, tout en s'interdisant de le diriger. Deux ou trois hommes de troupe surent lui donner de l'allant, entre autres Brouk et Guillot. Il faudrait ajouter les contacts d'homme à homme, peut-être les plus fructueux. Les hommes de troupe, au camp d'Arnswalde, eurent aussi leur clan S. D. F. Il se réunissait chaque samedi après-midi et groupait une quinzaine de soldats. Les sujets les plus divers y étaient abordés, religieux et profanes. Ce clan fut actif et donna même un jeu marial en 1943. Parfois une messe matinale était réservée aux soldats, à 7 heures, avant les corvées. Enfin plusieurs retraites furent organisées pour les hommes et les sous-officiers.

Les laïcs et les hommes de troupe. — Les officiers eux aussi tinrent à participer à cet apostolat auprès de leurs compagnons d'infortune. En dehors même du cadre religieux et paroissial, le capitaine Thannberger, dès le mois d'octobre 1941, fut chargé de centraliser, coordonner et élargir les cours faits aux soldats. En liaison avec le Recteur, il s'attacha dès lors à recruter des conférenciers, à trouver des loisirs. En février 1942, il fut appelé au « commandement » du détachement des hommes de troupe, jusqu'en mai 1944. Ce fut, la plupart du temps, une action individuelle, soit pour obtenir le rapatriement des plus malades, soit pour assurer aux soldats le minimum matériel indispensable, soit pour les mettre en contact avec le Centre d'Entraide. D'autres, comme Louvard, diffusaient les communiqués.

Quelle fut l'influence de telles collaborations ? Il est bien difficile de le savoir, et, comme disait l'aumônier, cela n'avait pas d'importance. L'essentiel était d'aller vers eux pour maintenir leur moral. De son côté, le médecin-chef leur fit un certain nombre de causeries. Quant à l'Action Catholique, plusieurs officiers y furent mêlés, soit dans le cadre des blocs, soit dans le groupement spécial d'hommes de troupe. Le scoutisme permit à plusieurs, Tamboise, Simon et Poulinier entre autres, d'avoir avec eux des contacts assez suivis.

En bref, les hommes de troupe furent loin d'être abandonnés à eux-mêmes. Force nous est pourtant de reconnaître qu'on aurait pu faire encore davantage. Un camarade m'écrit :

A part l'aumônier Dupaquier et l'abbé Trouvain, il est certain que les prêtres de classe, malgré tous leurs efforts, demeuraient trop officiers aux yeux des hommes de troupe. Mais y avait-il un remède ?

Les officiers responsables d'un « commandement » auprès d'eux, purent exercer une action aussi valable que discrète; elle était fonction de la valeur de celui qui l'entreprenait. La fusion de tous ces efforts permit à un certain nombre d'hommes d'accroître leur vie spirituelle, d'agir par les cercles d'études, et de rayonner davantage leur catholicisme, en se faisant charitables à l'école du P. Dupaquier.

LES PROTESTANTS DANS LE CAMP

J'ai beaucoup hésité avant d'écrire les pages qui vont suivre. Pourtant je n'ai pas le droit de passer sous silence la communauté protestante de l'Oflag. Je voudrais la présenter en toute vérité et charité. Je suis « du dehors » et je relis avec inquiétude ce passage d'une lettre d'un protestant du camp :

Si vous êtes appelé, dans votre thèse, à parler de notre petite communauté protestante, il serait utile, évidemment, que vous soyez parfaitement informé afin d'être absolument objectif. Or, avec le maximum d'honnêteté intellectuelle, il est toujours bien difficile d'entrer complètement dans le comportement d'un groupe ayant une formation religieuse, politique, scolaire, etc., toute différente de la sienne; surtout si on n'y a pas pénétré effectivement. J'espère que vous arriverez à trouver les documents que vous recherchez; et sinon, que vous renoncerez à parler de la communauté protestante, plutôt que de le faire d'une façon superficielle... qui ne serait pas totalement vraie.

J'ai cherché les renseignements indispensables. J'ai correspondu tour à tour avec les deux pasteurs Gerbeau et Cariage, et aussi avec quatre de leurs paroissiens les plus en vue : Fougeirol, Jost, Daniel Robert et Paul Ricœur. Deux documents essentiels m'ont été d'un précieux secours : celui de Claude Cariage : « Présence et absence de l'Église dans les barbelés » (1), et « La spiritualité dans les camps » (2). J'aurais voulu pouvoir

(1) Mémoire sur la vie spirituelle en captivité, présenté à la Faculté Libre de Théologie Protestante de Paris, en 1947. La première partie relate la vie de l'Église Réformée à l'Oflag II D (Poméranie).

(2) Cette étude, publiée en 1947 par le Conseil Œcuménique de Genève, renferme une revue succincte des activités de la Communauté Protestante de l'Oflag II B.

obtenir davantage. Selon le désir exprimé plus haut, je tâcherai d'être « absolument objectif », exposant ce que fut la vie de la communauté protestante de l'Oflag. Les protestants me pardonneront les oublis et les imperfections. J'ai tenu à parler de leur paroisse, car j'estimais qu'elle avait joué, à l'intérieur du camp, un rôle important pour le maintien et l'accroissement des forces chrétiennes et françaises. J'accepte à l'avance leurs critiques fraternelles et je leur demande de croire à ma totale loyauté.

Des Églises protestantes de France pendant la guerre, le pasteur Boegner a écrit :

Ce qui les émeut le plus, c'est que, par le labeur persévérant de pasteurs, d'étudiants en théologie, de laïques chrétiens, les prisonniers protestants, en particulier dans les Oflag, se soient constitués en véritables églises, dirigées par des conseils presbytéraux élus selon les règles traditionnelles de notre discipline, et rendant dans les camps où elles sont établies, un puissant témoignage à la foi chrétienne des églises de la Réforme. Il est incontestable que, dans la plupart de ces « paroisses de barbelés », une vie intense s'affirme dans tous les cœurs (1).

Lancement. — Dès les premiers jours, les chrétiens réformés de l'Oflag II D se sont regroupés en Église. Et l'on peut parler, comme pour les catholiques, de véritable privilège. Contrairement aux centaines de milliers de prisonniers des Kommandos, démunis de tout secours religieux, comme les catholiques avaient la chance d'être entourés de nombreux prêtres dans le camp, ainsi les protestants avaient la joie de trouver parmi les prisonniers de l'Oflag : un pasteur, quatre étudiants en théologie, et une dizaine d'anciens, conseillers presbytéraux de paroisses de France. Le lieutenant Gerbeau, de l'Église Réformée de France, pasteur à Dieulefit, les lieutenants Cariage et Mordant, étudiants à Genève et Paris, les lieutenants Will et Rebert, étudiants à Strasbourg, aidés par ces anciens, constituèrent l'Église Réformée de la captivité, qui prit rapidement sa place dans la grande communauté de l'Oflag II D. Même après les départs successifs de Mordant pour Lübeck et de Will et Rebert comme Alsaciens, la communauté protestante gardait son pasteur, le lieutenant Gerbeau et un étudiant en Théologie, Claude Cariage. A leurs côtés, un conseil presbytéral, dont Fougérol et Jost furent successivement les vice-présidents. Une photographie, publiée par les soins de Genève, dans la brochure « Églises de captivité » (1942), présente le conseil presbytéral de notre camp. On y reconnaît, entre autres, le pasteur Gerbaud, le capitaine Jost et les lieutenants Paul Ricœur, Daniel Robert et J. Perdrizet (2).

Les tout premiers services religieux réformés se firent de part et d'autre des barbelés, sans aucune prédication, par ordre des autorités allemandes. Dans un cadre très sobre se déroulait la liturgie de l'Église Réformée de France, que les dirigeants connaissaient heureusement par cœur. Des lectures bibliques étaient faites. Un peu plus tard, les cultes furent célébrés au complet dans une baraque du bloc II. Les Allemands en effet avaient accordé aux membres de l'Église Réformée la permission de franchir les

(1) Églises de la captivité, page 8.

(2) Pages 96-97.

barbelés pour assister à ces services. Ils comportaient : deux réunions d'études dogmatiques au rythme à peu près hebdomadaire, le culte régulier tous les dimanches matins, une étude biblique le dimanche après-midi et la prière en commun chaque soir. C'est au cours de ces deux réunions d'études religieuses hebdomadaires que les fidèles réapprirent toute l'histoire du Protestantisme, étudièrent les principaux chapitres de l'Institution Chrétienne de Calvin, la Confession de Foi de La Rochelle, le Symbole des Apôtres (1), enfin la notion d'Église (2). Vinrent encore s'y ajouter d'autres études sur l'Armée du Salut, le mouvement d'Oxford, la Mission populaire française, l'Église anglicane, l'Église orthodoxe russe, la prière, le problème des missions, le chrétien et l'État, le mariage, l'éducation religieuse des enfants, etc. Le culte se déroulait avec prédication et Sainte Cène; les laïcs y participaient, lisant la liturgie, aidant l'officiant à distribuer la Communion. Une coupe en argent avait été prêtée par le pasteur Bahr. Ce fut, pour la communauté, un grand réconfort que cette double présence du Seigneur, dans la Parole écrite par la lecture de la Bible, comme dans la Parole-Sacrement par la Sainte Cène.

Aux départs regrettés de 1940, vinrent s'ajouter, en août 1941, les heureux rapatriements des Anciens Combattants de 14-18; ils amoindrirent sensiblement la Communauté protestante; de quatre-vingts membres environ, elle fut peu à peu ramenée à soixante. Quand nous eûmes passé une bonne année au camp d'Arnswalde, Cariage partait à son tour, comme aumônier protestant d'un Stalag. C'était, si mes notes sont exactes, fin septembre 1943; il devait gagner la ville de Trêves (3). L'Église protestante du moins continuait de vivre, avec intensité, et cela jusqu'à la dislocation de notre camp. A l'Oflag II B, le culte protestant se célébrait à la 1/402, emplacement habituel de l'Oratoire catholique, libéré à certaines heures : le dimanche de 9 heures à 10 h. 30 et tous les soirs après 20 heures, selon une note publiée dès notre arrivée (4). Quelques jours plus tard, il est vrai, les Allemands, poursuivant leurs tracasseries, suspendirent pour un temps les réunions du soir et interdirent tout culte après 17 heures (5). La prière du soir réunissait à l'aumônerie protestante vingt à vingt-cinq membres de la petite communauté, pour une courte méditation, le chant d'un cantique et la prière en commun.

Travail en profondeur. — Les études bibliques et doctrinales rassemblaient une vingtaine de fidèles. Les programmes en étaient affichés : Épîtres pastorales, Actes, Évangiles, Livres Historiques de l'Ancien Testament, Prophètes. La traduction doctrinale du message biblique y était étudiée : les Sacrements, l'Église, le problème de l'unité ecclésiastique, etc. Une bibliothèque fut constituée : livres individuels, envois de Suisse par l'intermédiaire de la Commission Œcuménique pour l'aide spirituelle aux Prisonniers de Guerre, formaient les meilleures sources.

(1) A l'aide de l'ouvrage du pasteur DE SAUSSURE : « Crois-tu cela? »

(2) D'après les Conférences de Carême du pasteur BOEGNER : « Qu'est-ce que l'Église? »

(3) N. P. C., 28 septembre 1943.

(4) N. P. C., 21 mai 1942.

(5) N. P. C., 8 juin 1942.

Ce travail en profondeur aboutit à des conversations d'homme à homme; quelques camarades demandèrent leur réception dans l'Église protestante et le baptême :

La plupart de ceux qui vinrent nous demander de les accueillir dans l'Église Réformée, n'ignoraient pas entièrement notre confession. L'épreuve de la captivité fut pour eux l'occasion de répondre à un appel, discerné déjà plus ou moins nettement. A part une ou deux exceptions, la réception dans l'Église ne fut pas l'aboutissement d'une conversion radicale. S'il y eut quelques réceptions de prosélytes, sept ou huit, c'est essentiellement à un travail de réveil et d'approfondissement auprès des membres de l'Église que la vie de notre paroisse tendit (1).

L'Église protestante dans le camp. — Cette activité profonde devait, immanquablement, susciter un rayonnement. Pour les prisonniers, le problème protestant fut posé, et sans doute pour la première fois, en ce qui concerne l'immense majorité d'entre eux; d'abord, parce que l'Église Réformée se trouvait présente dans le camp; ensuite, par le témoignage « matériel » rendu sensible par les envois de livres de l'Y. M. C. A. (2) et du Comité Œcuménique des Églises de Genève. Un grand nombre de Bibles furent distribuées. Il fut possible, à ceux qui le désiraient, d'étudier les fondements de la Réforme, car les ouvrages ne manquaient plus.

On peut citer parmi les textes les plus en vogue :

— Jean Calvin : Institution Chrétienne;

— Luther : Le serf Arbitre.

Un membre de l'Église Réformée de l'Oflag, le capitaine Jost, traduisit en cachette la « Dogmatique » de Karl Barth. C'était la première traduction en français du commentaire sur l'Épître aux Romains; elle représentait un travail de près de 700 pages.

Cette curiosité provoqua des entretiens, fit donner des conférences, voire des cours. A Gross-Born, une série de trois conférences fut organisée par les protestants du camp sur le « mouvement œcuménique ». Daniel Robert, l'animateur de ces conférences, avait utilisé l'ouvrage du R. P. Congar « Chrétiens désunis : principes d'un œcuménisme catholique » (3). Dans le même camp, le pasteur Gerbeau parla du culte réformé et des Sacrements, et le lieutenant Daniel Robert, agrégé d'histoire, fit un remarquable cours sur l'Histoire de la Réforme.

De Genève parvenaient des documents pour aider à cet effort. L'un d'entre eux posait la question : le travail œcuménique peut-il se poursuivre en temps de guerre? Et la réponse demeurerait affirmative, aux conditions suivantes : en tous pays, existence d'une communauté de prière, contacts maintenus entre les Églises, prédications qui renoncent à la haine :

la nation ennemie est une nation où Jésus-Christ a des disciples; l'adversaire est un frère pour qui le Christ est mort;

découverte de l'Évangile dans les camps de prisonniers, enfin, intensification de la volonté d'entraide dans les Églises (4). Des modèles de prédication

(1) Cariage : pages 22-23.

(2) Association des Jeunes Gens Chrétiens.

(3) Collection « Unam Sanctam », n° 1, Éditions du Cerf, 1937.

(4) « Le travail œcuménique en temps de guerre » : Conférence du Dr W.-A. VISSER'T HOOFT, Neuchâtel, 1941, 8 pages.

étaient également envoyés : « La prédication de l'Église en temps de guerre » (1).

Lorsque nous eûmes changé de camp, un cours officiel fut donné vers le mois de novembre 1943, sous le titre : « Éléments de Doctrine Réformée », par Ricœur, Escande, Jost, Daniel Robert et Gerbeau. En voici la trame, diffusée dans le camp sous la forme d'un programme le 19 novembre 1943.

Éléments de la Doctrine Réformée

I. La Bible :

l'inspiration de la Bible et la critique;
le lecteur de la Bible : le témoignage intérieur du Saint-Esprit.

II. Dieu Père, Fils et Saint-Esprit :

connaissance naturelle et révélation;
que savons-nous de Dieu? Souveraineté, Justice, Miséricorde;
le Christ, Fils de Dieu, Fils de l'Homme;
vie terrestre et enseignement de Jésus;
le Sacrifice du Christ et sa Résurrection;
le Saint-Esprit : la Trinité.

III. L'homme chrétien :

la chute et le péché;
la loi, la foi et le salut gratuit;
les attitudes de la foi et la prière.

IV. L'Église :

le sens de l'Église, corps du Christ;
l'autorité de l'Église; l'autorité dans l'Église;
les Sacrements.

V. La vie dans le monde :

la foi et les œuvres. Y a-t-il une morale chrétienne?
le culte et le repos dominical;
le mariage et le divorce;
Dieu et l'État;
la Bible et la question sociale.

VI. Les perspectives de la foi :

l'au-delà. Immortalité ou résurrection?
le royaume de Dieu et le retour du Christ.

Direction du Cours : lieutenant Gerbeau, pasteur; capitaine Jost;
lieutenants Escande, Ricœur, D. Robert.

« Écrit sur le Sable » 152 Geprüft.

A côté de ces manifestations officielles, existaient, à l'insu des Allemands, et sous forme clandestine, des entreprises présidées par des laïcs, témoignant ainsi de leur foi selon la doctrine du sacerdoce universel à laquelle tient si fermement la Réforme. Il y avait encore un clan Routier d'Éclaireurs Unionistes, composé de deux équipes et qui faisait partie, sous la direction du lieutenant Robert Wolville, de Lyon, de la Fédération du Scoutisme français dans le camp. A ce clan, vingt-cinq inscrits : c'était le clan de la

(1) « Ecclesia militans » : Études Œcuméniques, n° 2, Genève, Conseil Œcuménique des Églises, 1943, 212 pages.

Tour de Constance, avec les équipes Cévennes et Duguesclin. On y préparait le départ routier et la licence de chefs. Des cercles d'études y traitèrent : éducation spirituelle des enfants; éducation sexuelle, mariage et vie conjugale; formation civique avec initiation aux partis politiques. En équipe, on se cultivait dans l'art musical, on s'entraînait à la parole. Travail sérieux et profitable, incontestablement (1).

L'apostolat auprès des hommes de troupe « se solda par un échec douloureux ». Pourtant « quatre soldats s'étaient déclarés protestants et venaient assez régulièrement au culte dominical ». Un cercle, lancé par Cariage pour accueillir quelques sympathisants, n'aboutit pas (2).

Les protestants au service de la charité. — Comme les catholiques, les protestants vinrent au secours de l'Église Réformée :

En deux années, c'est plus de 100 000 francs qui furent acheminés vers la France, dans ce but (3).

Parmi les œuvres soutenues, se trouvaient la Société des Missions, les Asiles John Bost, la Commission Œcuménique pour l'aide spirituelle aux Prisonniers de Guerre. Efforts comparables aussi en faveur des Kommandos, à l'occasion de la Noël 1940, par exemple. Plus encore, il faut signaler le ministère accompli par le lieutenant Cariage dans les Kommandos voisins :

Quand le but de notre visite fut connu et que les rares protestants se furent groupés autour de nous, beaucoup d'autres vinrent entendre l'Évangile de Noël. Par la suite, le prêtre-soldat qui vivait dans ce Kommando étant parti, l'aumônier catholique de l'Oflag obtint d'y venir de temps en temps dire une messe; je l'accompagnais alors et, six ou sept fois, j'eus ainsi l'occasion d'apporter la Parole de Dieu aux isolés du Kommando (4).

Quant aux tâches d'entraide à l'intérieur du camp, à la participation aux expositions et à tous les efforts de la collectivité, les protestants y tenaient généreusement leur rôle.

L'Église protestante et les catholiques. — La curiosité ne fut pas à sens unique. Le Groupe d'Études de l'Église Réformée invita, dans la chambre de l'Aumônerie Protestante, des membres catholiques du camp, afin de mieux connaître l'Église Catholique. Ce mouvement d'idées fut, il est vrai, très long à mettre en route. Des Cercles d'Études en commun aboutirent cependant; ils réunissaient, dans une même recherche spirituelle, prêtres, pasteurs et laïcs cherchant tous à profiter de ce brassage, de ce mélange d'hommes de pensée, de formation, de culture et de milieux si divers. C'était une excellente façon, pour la France captive, de prendre conscience des familles religieuses, comme elle voulait le faire des familles sociales et politiques.

(1) CARIAGE, pages 36-38.

(2) CARIAGE, pages 27-28.

(3) CARIAGE, page 14.

(4) CARIAGE, page 28.

Je viens de faire allusion à une lente mise en route des échanges entre catholiques et protestants du camp; cette lenteur fut particulièrement douloureuse aux protestants; il semble même que l'attitude des prêtres du camp ait suscité, à plusieurs reprises, chez les protestants, un étonnement peiné. Un des protestants parle « d'obstruction systématique et courtoise » des prêtres catholiques. Pour sa part, Cariage écrit :

Du côté catholique, la note dominante est sans conteste la méfiance, engendrée et entretenue par l'esprit polémique auquel se croyaient tenus certains protestants. Méfiance, et à d'autres moments, ignorance voulue (1).

Et plus loin :

Il fallut attendre près de quarante mois avant qu'un protestant fût officiellement convié à venir exposer sa foi devant un cercle restreint de séminaristes et de laïques cultivés. Par contre, c'est officiellement que quatre ou cinq prêtres vinrent donner une série de conférences dans notre Cercle d'Études. Les sujets laissés au choix du clergé furent : la doctrine de l'Église, la messe, la doctrine sociale, et, sur notre demande, la Vierge Marie. Ces exposés, suivis de quelques échanges, furent écoutés avec intérêt par les auditeurs habituels de nos réunions, auxquels s'étaient joints d'autres protestants attirés par le sujet. A d'autres moments, des rencontres, mises sur pied par de jeunes catholiques pour rencontrer d'autres jeunes protestants, furent décommandées par l'intervention du clergé. Si nous sûmes que, dans certains camps, d'importantes réunions purent avoir lieu dans l'esprit du mouvement œcuménique, à notre Oflag, il ne fut pas possible de dépasser cet antagonisme latent dont j'ai parlé (2).

Enfin, parlant des échanges entre les diverses familles scoutes, Cariage dit :

Si un frein fut mis à ce courant d'échanges, ce fut chaque fois, ouvertement ou d'une façon cachée, le fait d'aumôniers catholiques (3).

Je suis assez bien placé pour le savoir puisque j'eus personnellement avec le lieutenant Cariage une longue conversation; le problème des spiritualités et la question des échanges religieux entre équipes-sœurs se rencontrant au sein du Scoutisme Français, furent abordés. Éclaireurs Unionistes (protestants) et Scouts de France (catholiques) se recevaient alors à tour de rôle (4).

La question mérite d'être tirée au clair. Dans son « Journal de Captivité », Jean Guilton a écrit :

Voici revenues ces journées d'Unité, qui vont enfin nous permettre de rencontrer nos frères protestants, d'étudier avec eux, de prier en même temps qu'eux (5).

Mais il faut d'abord préciser qu'un spécialiste réputé se trouvait là, le P. Congar, et Jean Guilton ajoute en parlant de ce technicien :

Il nous apporta l'appui de sa ferveur et son exacte connaissance des problèmes œcuméniques (6).

(1) CARIAGE, page 33.

(2) CARIAGE, pages 33-34.

(3) CARIAGE, pages 36-38.

(4) N. P. C., 12 juin 1943.

(5) GUITTON, page 170.

(6) GUITTON, page 172.

Les catholiques n'étaient pas, chez nous, aussi favorisés. C'est pourquoi leurs prêtres décidèrent de se montrer prudents. Déjà, au bloc II, en 1940, les fidèles avaient été conviés à une journée d'Adoration Réparatrice pour le passage d'un catholique du bloc au protestantisme (1). Des prêtres s'étant aperçu que les échanges entre les équipes-sœurs entraînaient parfois, chez les catholiques, des troubles et des incertitudes, ils décidèrent, d'accord avec les chefs Scouts de France, de suspendre ces rencontres, ou, plus exactement, d'en supprimer les discussions religieuses. L'Église Catholique croit posséder la vérité : elle ne peut songer exposer inutilement ses fils à ce qu'elle juge être l'erreur. Et c'est cette conviction qui fait son intransigeance même. Dans son Code de Droit Canonique, elle interdit d'entreprendre des controverses, surtout publiques, avec les acatholiques, sans la permission expresse du Saint-Siège ou, en cas d'extrême urgence, sans la permission de l'Ordinaire du lieu (2). Elle estime qu'il y a, dans de telles démarches, un danger. Elle montre la même exigence, quand elle recommande la vigilance dans les lectures et les œuvres acatholiques et qu'elle les interdit; quand elle insiste pour que la fréquentation des acatholiques soit empreinte de la plus extrême réserve sur le plan religieux.

Les protestants étaient encore sous le coup de cette interdiction sévère lorsque le lieutenant Cariage vint me confier sa peine. De telles réunions comportaient un double échange; sur une question religieuse déterminée à l'avance, un protestant et un catholique faisaient un exposé de leurs croyances. Mais à l'issue de ces réunions, quelques-uns de nos Routiers, peu solides dans leur foi, voire nouvellement convertis, nous revenaient assez ébranlés. Une discussion avait eu lieu, au cours d'une réunion des prêtres à l'aumônerie catholique. Il avait été décidé d'interdire à nos Routiers de se prêter à de telles démarches. Le lieutenant Cariage pouvait parler de l'intransigeance des prêtres catholiques du camp. Peu de temps après, le lieutenant Cariage quittait l'Oflag pour assumer l'aumônerie protestante d'un stalag. Aussi ne put-il connaître l'issue donnée à cette affaire.

Il fut en effet décidé, d'accord avec les membres de la Communauté protestante, que des prêtres du camp prépareraient des exposés de problèmes catholiques, iraient assister à des réunions protestantes et y présenteraient le point de vue catholique. Pour s'en tenir à la prescription formelle de l'Église catholique, il était entendu qu'il n'y aurait pas, du moins en public, au cours de ces réunions, de présentation du point de vue protestant. Mais toutes les discussions privées, individuelles, en dehors de la réunion, étaient admises entre le conférencier et tel ou tel protestant que le problème intéresserait. C'est à cette deuxième phase des échanges que fait allusion un camarade protestant, quand il écrit :

Je n'oublie pas les prêtres, dont la largeur de vues nous permettait de faire appel, fraternellement, à leurs conseils.

Donc, vers la fin de l'année 1943 et au cours de l'année 1944, à la demande du Conseil Presbytéral de l'Église Protestante, certains prêtres de l'Oflag

(1) N. P. C., 26 septembre 1940.

(2) Canon 1 325, paragraphe 3.

vinrent parler du catholicisme. Des entretiens, que les protestants eux-mêmes ont qualifié de « fort intéressants », eurent lieu, sur la messe, le rôle du prêtre dans l'Église catholique, l'Eucharistie, la Messe des Morts, la piété du prêtre, du moine, du fidèle, la pénitence, le Pape, la question sociale. A la fin de l'année 1944, l'abbé Barba fondait un groupe catholique-protestant, dont le but était de découvrir une spiritualité commune et d'établir des contacts fraternels, avec ouverture d'esprit sur les difficultés de l'Unité des Églises (1). Il y eut donc de fructueux échanges, dans les limites fixées par l'Église catholique.

L'Église Protestante et les incroyants. — L'accord n'était pas plus facile avec les incroyants, si l'on s'en rapporte au dire du lieutenant Cariage. Jugeons plutôt :

Les incroyants nous donnèrent fréquemment à entendre que, nous protestants, nous étions unis à eux d'indiscutable façon : il y avait à la base de cette opinion quelques données exactes... mais combien de malentendus ! Au cours de conversations intimes ou d'exposés faits devant tels groupements d'instituteurs, je me suis bien sûr attaché à mettre en lumière les exigences radicales et le pessimisme actif qui caractérisent la pensée et la vie réformée, en contradiction avec l'optimisme humaniste de la libre pensée. Mais contrairement à mon attente, il m'a toujours semblé que cet aspect de la foi évangélique n'apparaissait pas essentiel à ces amis : ils veulent nous connaître surtout comme leurs compagnons de lutte contre l'absolutisme romain et les manœuvres envahissantes du clergé : alliance tactique qui ne veut pas s'arrêter à des divergences « secondaires »... Cette divergence me semblait impliquer des conceptions de vie assez différentes pour qu'une communion loyale, même « tactique », soit difficile. C'est ainsi que les préoccupations œcuméniques manifestées dans le protestantisme contemporain m'ont paru rester absolument incompréhensibles dans ces milieux. Malgré ma réserve, j'ai toujours remarqué une aveugle sympathie pour le protestantisme et les protestants. Je dis « aveugle » : il m'a semblé que cette sympathie n'était pas du tout une sorte de plan incliné qui amènerait doucement à l'Évangile : l'accord ne se fait que sur le terrain de l'opposition à Rome. Quant au contenu positif de notre foi et de notre espérance, rares sont les incroyants qui manifestent, ne serait-ce qu'une volonté de se documenter. Un témoignage positif les trouve fermés ; ils ne s'ouvrent que pour accueillir ce qui, dans nos paroles ou notre comportement, peut servir contre Rome, leur « bête noire » (2).

Appel à l'Église de France. — Dans leur zèle apostolique, les protestants du camp, à la lecture du livre du pasteur J. de Saussure : « Crois-tu cela ? » touchèrent du doigt

le manque de fidélité biblique, et par suite, de solidité de l'enseignement et de la discipline des Églises... Il fallait faire part aux Églises de France de ce scandale, ressenti si fortement devant la négligence des paroisses réformées à l'égard des sacrements. Dans un enthousiasme partagé de tous, la rédaction de ce message fut entreprise et mise au point ensuite en Conseil d'Église (3).

L'appel lancé aux Églises de France pour la restauration de la Cène est daté du 15 juin 1941 et porte les signatures de : Léo Bertrand, Robert

(1) Chanoine MAZERAT, page 55.

(2) CARIAGE, pages 32-33.

(3) CARIAGE, pages 28-32 : Le texte de ce message a été publié dans le numéro de septembre 1941 de : « Christianisme au XX^e siècle », sous le titre : « Message du Conseil Presbytéral de l'Église du Christ qui est à l'Oflag II D, à l'Église Réformée de France ».

Platon, Georges Boisseau, Paul Ricœur, Paul Chabert, Georges Polac, Henri Ganier, Jean Perdrizet, Robert Wolville, Claude Cariage et Henri Gerbeau.

Bien plus que les échanges passagers tentés par les camarades du camp, restent valables ceux de tous les jours, qui mélangeaient les familles catholique et protestante du camp. Voici ce qu'un des protestants les plus fidèles écrit à ce sujet :

L'expérience que nous avons faite, nous, protestants, nos camarades catholiques la faisaient eux aussi, exactement comme nous, avec la même ferveur, et ce fut l'occasion pour les uns et les autres qui vivions ensemble dans les mêmes chambres comme si nous étions de la même famille, de contacts fraternels et profonds qui ne resteront pas inutiles. Il y avait dans ces contacts interconfessionnels, exempts le plus souvent de tout sectarisme, de tout cléricalisme, un véritable esprit de compréhension réciproque. On discutait souvent avec passion, des points de vue qui nous opposaient, mais les uns comme les autres nous étions obligés de reconnaître notre sincérité mutuelle. Aussi faisions-nous tous un effort sur nous-mêmes pour comprendre le point de vue de l'autre, mais surtout pour essayer de pénétrer dans sa spiritualité. Nous voulions à tout prix, par un même besoin d'entente et de charité, trouver le moyen de s'aimer davantage (1).

Et plus encore :

De cette vie commune que nous partagions complètement, peut-être que jamais des hommes, séparés par des confessions différentes, mais animés d'une même volonté d'amour, ont-ils souffert davantage qu'en captivité, de ne pouvoir se réunir pour prier ensemble le même Père et partager ensemble le pain et le vin de la communion (2).

Un autre libéré de la Communauté protestante écrit :

Cette épreuve, par les réflexions et les méditations qu'elle a suscitées, a été l'occasion d'un magnifique réveil de la foi. Aussi avons-nous bien cherché, au cours de nos diverses réunions, à aborder avec l'aide de Dieu, les différents problèmes religieux qui se posaient à nous, avec l'ardent désir de réaliser à leur sujet une unité de pensée féconde; et, non contents de nous déclarer unanimes sur certaines solutions, nous avons voulu que les résultats de nos réflexions se traduisent par des actes (3).

Ces efforts simultanés des deux Églises de l'Offlag sont le gage de lendemains plus unis entre chrétiens. C'est le vœu des protestants; je pense qu'ils me croiront si je dis que c'est le plus ardent désir de leurs frères catholiques du camp.

LA PAROISSE ET L'ENSEMBLE DU CAMP

Les rapports entre la paroisse et le camp furent, dans l'ensemble, bons. Exemple de cohabitation ou de voisinage amical entre des éléments parfois assez disparates. Si le proverbe est vrai, qui affirme : les peuples heureux

(1) Guy FOUGEIROL.

(2) Guy FOUGEIROL.

(3) Christianisme au XX^e siècle : Églises de la Captivité, Genève 1942, pages 61-64 (numéro du 8 janvier 1942). Article publié par un laïc.

n'ont pas d'histoire, la paroisse fut une paroisse heureuse. Ce climat demeure le résultat de concessions mutuelles, les catholiques s'efforçant de ne pas faire de « cléricalisme », les indifférents ou les incroyants de ne pas heurter de front les opinions* de leurs camarades pratiquants.

Est-ce à dire qu'il n'y eut jamais de heurts? Ce serait trop beau, et surhumain. Les torts étaient le plus souvent partagés. Les exemples qui suivent suffiront pour constater quelques maladresses.

En 1940, l'atmosphère est sombre. Le prisonnier, c'est le vaincu d'une France écrasée. Dans une lassitude physique et morale profonde, nous reprenons les épisodes de la défaite et soupons les fautes de notre passé. Quelle bonne fortune quand le rayon de soleil de nouvelles réconfortantes peut venir illuminer le camp! En octobre, à la grand-messe du bloc III, on donne lecture d'extraits d'un message du Pape Pie XII à la France (1). Était-il parvenu jusqu'à nous par l'intermédiaire d'un colis? Nous apprenons que ce message a été lancé par la Radio fin juillet et qu'il nous est arrivé le 4 octobre. Voici le texte, tel qu'il fut lu pendant l'office :

N'est-ce pas dans la douleur qu'il nous est donné à tous de mieux ouvrir les yeux à la vérité éternelle et de retrouver les chemins de la sagesse pour notre véritable félicité? Le Pape vous parle : le devoir d'aujourd'hui est d'être grand dans l'épreuve, première victoire qui nous met sur le chemin de la résurrection. Garder son âme : l'âme d'un peuple ne peut être écrasée par le malheur, par une occupation momentanée, car en elle se refont le courage, les vertus morales et spirituelles; en elle se redressent les erreurs et se prépare la résurrection de l'avenir. On exalte l'âme d'un peuple en lui apprenant qu'aux droits réels correspondent des devoirs, que ceux-ci protègent ceux-là, et que, pour durer, il faut avoir le souci de ces devoirs, seul moyen de défendre ses droits.

Ne craignez rien; le salut viendra aussi immanquablement que le soleil monte à l'horizon. Recueillez-vous sur la maison. Ramenez-y la foi; gardez la maison; faites-la revivre; faites-y vibrer l'âme ardente de la France. A l'extérieur, votre âme doit garder le silence. Soyez d'autant plus jaloux de la maison qu'elle est pour chacun un peu de la Patrie. Le sentiment patriotique n'est pas celui d'une race qui s'affirme contre une autre race, mais celui d'un esprit qu'aucune force brutale ne peut détruire. Une civilisation, pour durer, doit être chrétienne. Les Patries doivent être chrétiennes. Si elles ne le sont pas, elles sont marquées du doigt de la mort.

Ne laissez pas entrer en vous la discorde, l'inquiétude, la dépression. Courage, confiance, endurance... Développez en vous le sentiment profond de votre passé et de votre terre. Connaissez-la, aimez-la; ayez soin, dans l'épreuve purifiante, de garder intact le message chrétien de votre Patrie. Vous avez partie liée avec le Christ qui n'a jamais été vaincu et qui ne le sera jamais. Que Dieu vous garde (2).

On imagine les répercussions d'un tel message par delà même les souples limites de la paroisse. Bientôt, pourtant, le bruit circulait dans le camp que l'édition lue au prône paroissial avait été expurgée. Était-ce vrai? Par qui? Au départ de France ou bien à l'arrivée au camp? (3).

C'était, de toute manière, un danger de s'approprier trop hâtivement une sorte de monopole de la conduite à tenir. La paroisse, facilement, eut

(1) N. P. C., 6 octobre 1940.

(2) N. P. C., 6 octobre 1940.

(3) N. P. C., 2 novembre 1940.

été accusée d'empiéter. Parlant de la fête de Noël, de la messe de minuit et de la lumière plus longtemps maintenue par les Allemands, Ikor écrit :

Ah! ces curés, quand on leur donne le petit doigt, ils prennent tout le bras (1)!

En 1941, les nouvelles reçues provoquaient toujours des réactions. Une lettre, écrite sans doute fin septembre ou début octobre, parvint au camp. Elle émanait d'un camarade rapatrié, très en vue dans les milieux catholiques de l'Oflag. Camouflée dans un colis, elle contenait les renseignements qui suivent : au cours du rapatriement, bombardement de Hambourg; chaleureux accueil de la Belgique et de la France; les Alsaciens demeurent 100 p. 100 Français. La situation intérieure est très tendue : le maréchal Pétain, et surtout son équipe, sont tolérés par les meilleurs et il y a des menaces de révolution. Au point de vue extérieur : l'Axe est perdu et sa chute est prévue dans un an ou deux au maximum; en France, le redressement moral existe et il est surtout sensible dans l'armée et dans les Camps de Jeunesse. Mais certains individus et certains milieux n'ont encore rien compris. La Franc-Maçonnerie tente de se regrouper en cachette, prête à entrer de nouveau en action; le ravitaillement est de plus en plus difficile; partout on vit d'expédients; on prévoit cet hiver la distribution de soupes populaires au tiers de la population lyonnaise; beaucoup de souffrances en perspective, avant et après la chute; le redressement sera dur (2). Les dirigeants avaient-ils été conduits à la prudence par le message de l'année précédente? Il n'y eut point de lecture officielle. Le document n'émanait pas d'une personnalité assez haut placée. Pourtant, il se propagea dans le camp, âprement discuté, loué par les uns, blâmé par les autres. Les détails matériels, politiques et pseudo-religieux qui s'y trouvaient mêlés créaient un malaise. Et puis, il contenait, sous-jacente, une allusion au gouvernement Pétain. Il fallut une huitaine et la réouverture des cours de la Faculté de Droit, pour que tout rentrât dans l'ordre : d'autres préoccupations vinrent meubler nos esprits inquiets (3).

En 1942, nous étions encore à Gross-Born lorsque fut connu dans le camp le message du maréchal Pétain, transmis par la Radio le 31 décembre 1941. La tension s'accroissait entre ceux qui faisaient encore confiance à la politique du Maréchal et ceux qui s'orientaient progressivement vers les forces de la Résistance. Nouveaux remous dans le camp. L'aumônier Dupaquier, à l'occasion d'un Salut du Saint Sacrement au bloc III, crut de son devoir de donner des « avis » : il faut continuer à prier pour la France et pour ses chefs. Il ne faut pas lire, il ne faut pas croire surtout, n'importe quel journal de zone occupée, à la solde de l'ennemi : « Il y a des oiseaux qui font dans leur nid » (4)! Bientôt les esprits furent occupés de problèmes plus matériels et plus immédiats : le changement de camp. Nous partîmes pour Arnswalde. L'installation achevée et les sanctions Giraud subies, de

(1) A travers nos déserts, page 442.

(2) N. P. C., 27 octobre 1941.

(3) N. P. C., 4 novembre 1941.

(4) N. P. C., 16 janvier 1942.

grandes nouvelles, entre autres le débarquement allié en Afrique du Nord, vinrent changer l'atmosphère. Dans les chambres, partout à travers le camp, les conversations roulaient sur les derniers événements. Les prisonniers se réveillaient d'une certaine torpeur et se reprenaient à espérer; mais l'unanimité était loin d'être faite.

En 1943, à l'occasion de la nouvelle année, parmi les visites officielles au P. C. français de l'Oflag, le colonel Vendeur manifesta le désir de recevoir l'aumônerie du camp : clergé catholique et pasteur protestant. Il profita de l'occasion pour demander aux membres de l'aumônerie de lui venir en aide; il fallait lancer un appel à la discipline! L'aumônier Dupaquier, qui ne tenait pas du tout à ce que ses prêtres remplissent le rôle de croque-mitaines ou prissent figure de soutenir les Allemands, fit remarquer aussitôt que, selon lui, pour des prisonniers internés depuis deux ans et demi, la discipline était au contraire excellente; la tension actuelle provenait de nos seuls gardiens, de jour en jour plus nerveux (1). C'est à cette visite officielle que fit ironiquement allusion « Écrit sur le Sable », quand il notait :

Le mandement des évêques et archevêques de France parvient au camp. Le Colonel saisit l'occasion pour réunir tous les ecclésiastiques, de l'aumônier au pasteur en passant par le rabbin. En dernière minute, chacun serait resté sur ses positions (2).

En février, à la veille de son rapatriement, le colonel Vendeur, qui avait fait ses adieux au camp à l'appel du matin, prit congé des « corps constitués » en fin d'après-midi. Il reçut l'aumônier avec les prêtres et le pasteur et leur dit son merci (3).

Incidents minimes, mais qui prenaient de l'importance, du fait que nous vivions en vase clos. La vie constante et communautaire avec les représentants de toutes les familles de pensée, mettait les catholiques du camp dans l'obligation d'être ouverts à tous les mouvements d'opinion publique et attentifs aux circonstances, pour y apporter, autant que possible, une réponse valable.

Au cours de la même année 1943, des camarades indifférents ou incroyants avaient découvert certains articles du « Syllabus » sur le recours au bras séculier. Gros scandale à nouveau. Il fallut que les dirigeants d'Action Catholique, notamment le responsable de la Commission des Études, entreprissent de travailler à fond ce document pontifical, afin de le présenter loyalement aux groupes d'Action Catholique. Force fut de constater que la crainte de certains camarades de trouver au retour une persécution violente, dans le cas où les « cléricaux » détiendraient le pouvoir, n'était pas simulée et qu'ils redoutaient une telle perspective. Il était si facile de se montrer provocant, souvent même sans le vouloir! Nous avions reçu au camp, tout au cours de l'année scolaire 1942-43, de nombreux exemplaires du Nouveau Testament, simple réédition d'un ouvrage, paru au début du siècle. Ces manuels se signalaient par des notes agressives et polémiques.

(1) N. P. C., 8 janvier 1943.

(2) E. L. S., n° 29, 15 janvier 1943.

(3) N. P. C., 22 février 1943.

Les protestants s'y trouvaient présentés à peu près à chaque page comme des suppôts de Satan. Il fut décidé que les exemplaires reçus seraient le plus possible camouflés; il semblait encore préférable de continuer à se servir des éditions protestantes utilisées jusque-là. La manifestation d'un tel esprit rétrograde pouvait devenir la pire des contre-propagandes. Au contraire, la manière la plus sûre et la plus loyale de ne pas manifester un tel esprit, était de ne pas s'en imprégner soi-même.

De temps en temps il fallut combattre des rumeurs sans fondements. Le bruit courut, dans certains milieux universitaires que, dans les cercles d'A. C. I., on avait étudié l'immoralité des instituteurs. C'était absurde, mais redoutable, non seulement dans l'immédiat, mais à longue échéance. De tels propos, répétés après-guerre, pouvaient contribuer à maintenir préventions et oppositions. Les dirigeants de l'A. C. I. firent donc une enquête pour savoir si, dans aucun cercle, on n'avait rien dit qui pût prêter à une telle interprétation. Résultat négatif. Un des dirigeants prit alors l'initiative de parler de cette question à un instituteur, l'assurant qu'il était hors de question qu'un tel sujet ait été mis à l'étude et lui demandant expressément de faire lui-même une enquête, pour retrouver la source de cette information fantaisiste. Le « bobard fut bientôt dégonflé » et les instituteurs, sensibles à cette démarche. Si les dirigeants de l'Action Catholique avaient professé à l'égard des membres de l'Enseignement Officiel les sentiments qu'on leur prêtait, ils n'auraient pu agir avec netteté et loyauté en cette circonstance. Ils ont pu soutenir qu'ils n'avaient rien dit de semblable, parce qu'ils ne le pensaient pas.

En 1944, enfin, à l'office du Samedi Saint, un camarade reçut baptême, confirmation et communion. Ce fut un des sommets de la vie religieuse au camp. Quelques prisonniers en souffrirent, comme d'une véritable provocation de la part des catholiques. L'apostolat lui-même se doit d'être discret!

Menus faits, qui ne peuvent suffire à créer une animosité réelle entre la paroisse et le reste du camp.

LA PAROISSE ET LES ALLEMANDS

Catholiques ou protestants, les prisonniers de l'Oflag II D-II B n'ont rencontré aucun obstacle de la part des autorités allemandes dans la pratique de leur religion : telle est l'affirmation que nous entendons couramment répéter autour de nous. Ne l'admettons que sous bénéfice d'inventaire! A des centaines de faits, on constaterait l'humeur ombrageuse, tatillonne et changeante de nos gardiens. Contre elle, toute la ténacité persévérante des prisonniers, de leurs prêtres et pasteurs fut nécessaire. La vérification demeure facile, en relevant, au cours des années, certains incidents survenus entre la paroisse et les Allemands.

Dès juin 1940, les difficultés surgissent. Et cela pour l'établissement de la grand-messe en plein air. Le premier dimanche (23 juin), un des aumôniers divisionnaires, l'abbé Roulin, avait eu l'audace, au prône, de recommander en quelques mots les camarades morts pendant les deux guerres. Scandale de nos gardiens; la consigne a été violée; on a parlé en langue

française! Une sentinelle allemande porte plainte au Général commandant les camps de prisonniers de la région. Celui-ci désavoue le Commandant du camp; suit l'interdiction de célébrer la messe le dimanche suivant. Après de laborieuses démarches du P. des Places, la messe officielle sera rétablie pour le culte catholique; les protestants, jusqu'alors très brimés, pourront célébrer le culte chaque dimanche, au bloc II, pour les quatre blocs (1). La messe en public, qui avait été interdite, est rétablie; l'autorisation est même accordée d'y prêcher en français; dans chaque paroisse, un censeur allemand sera présent (2). Cette grand-messe de plein air rassemble les deux tiers de l'effectif. L'impression produite sur nos gardiens est profonde. Un Commandant allemand, qui vient d'assister à la messe du 21 juillet, dit au colonel Andréi : « Je vous félicite pour l'assistance nombreuse et recueillie; c'est une force splendide! » Nous sommes loin des ironiques sourires des officiers allemands, lorsqu'ils entendirent la première requête en faveur d'une messe en public, à notre arrivée (3). Hélas! tous ne pensaient pas comme ce Commandant, nous eûmes souvent l'occasion de nous en rendre compte. A la même époque, les prêtres sont informés par le P. des Places que les confessions sont interdites. Bien entendu, elles ont lieu quand même, témoin celles de Noël, au moment même où le Commandant allemand, à nouveau furieux, menace d'interdire la messe de minuit et le « réveillon » qui doit suivre (4).

Pendant toute la captivité, nous vivrons sous cette menace lointaine et nous finirons par ne plus même y penser. Seul l'aumônier luttera pour maintenir ou reconquérir les permissions accordées, ou mieux les droits acquis sans permission.

En 1941, les mêmes difficultés surgissent, tantôt avec le capitaine Bahr, qui commande le camp, tantôt, lorsqu'il est en permission, avec le lieutenant Lobeck. Ces remplacements se font d'ordinaire à nos dépens. A Noël 1940 déjà, des officiers, musiciens et acteurs, avaient obtenu du capitaine Bahr la permission de se rendre sous escorte dans les kommandos voisins donner une séance aux soldats. Le Capitaine est parti en permission pour les fêtes de Noël; pasteur protestant, il doit assurer les offices dans ses paroisses. Au dernier moment, Lobeck, qui commande le camp par intérim, refuse toute sortie. Depuis novembre 1940, le capitaine Bahr a permis à l'abbé Trouvain, parfois même à l'aumônier Dupaquier, d'aller célébrer la messe le dimanche pour les soldats de l'Arbeits Bataillon et de la Kommandantur. Quand le Capitaine est absent, Lobeck suspend toutes les permissions.

L'aumônier Dupaquier présente une requête nouvelle; il voudrait obtenir l'autorisation d'envoyer régulièrement aux hommes des kommandos voisins des effets, des objets et des vivres, offerts par les officiers de l'Oflag. En présence du capitaine Bahr, le lieutenant Lobeck s'y oppose; le capitaine Bahr n'ose pas contredire son adjoint; l'aumônier essuie un refus (5).

(1) N. P. C., 28 juin 1940.

(2) N. P. C., 29 juin 1940.

(3) 27 juillet 1940, N. P. C. et 15 août 1940.

(4) N. P. C., 24 décembre 1940.

(5) N. P. C., 11 février 1941.

Régulièrement, l'aumônerie passe commande en Allemagne pour les objets indispensables au culte, une part du matériel liturgique (cierges, hosties, vin de messe). Cela s'accomplit d'ordinaire sans trop de heurts. Pendant une permission du capitaine Bahr, une livraison se trouve stoppée à la Kommandantur du camp, qui fait suivre d'habitude. Un secrétaire allemand, plus humain ou plus intelligent, informe l'aumônier qu'il est préférable d'attendre le retour du capitaine Bahr pour transmettre semblable commande; sinon, sa demande écrite sera mise au panier par le lieutenant Lobeck, ou enfouie dans un tiroir sans y donner suite.

Quant aux relations avec le clergé catholique allemand, jamais l'autorité du camp ne tint à les favoriser. Successivement l'aumônier s'est vu refuser la permission d'écrire à l'évêque de Berlin, ou d'entrer en relations avec le curé d'une paroisse voisine. Il obtient, il est vrai, de nombreuses promesses orales; jamais elles ne se transforment en actes. Jamais non plus il ne peut recevoir d'engagements écrits; il ne faut pas se compromettre! En face de certaines bonnes volontés, velléitaires et timides, il y a « le Parti » (1).

Au mois d'avril 1941, les deux valises-chapelles, selon la coutume, ont été déposées le soir à l'arrière-cantine du bloc III pour les messes du lendemain. La nuit, elles disparaissent. Les sentinelles qui faisaient leur ronde ont-elles cru à des préparatifs d'évasion? Elles se sont empressées d'emporter ces valises à la fouille, au bloc de pierre, à 5 kilomètres. Avec le matériel liturgique restant à l'aumônerie, trois messes sont célébrées tout de même; deux autres ont lieu à la 18/4. Dans la journée, les valises reviennent avec des excuses; nous sommes priés de ne plus les déposer de veille à l'arrière-cantine (2).

Vers la fin de l'année, l'aumônier Dupaquier adresse une nouvelle réclamation aux autorités allemandes; il ne les compte plus! On vient de lui refuser la permission de célébrer la messe à l'infirmerie pour des infirmiers et des médecins polonais de passage. Il s'appuie sur l'article 16 de la Convention de Genève. L'autorisation finit par lui être accordée; un matin, il célèbre une messe à 9 heures (3).

En 1942, les tribulations de l'aumônier continuent. Ce serait bien mal connaître l'abbé Dupaquier que de penser un seul instant qu'il va se lasser et abdiquer. Au mois de février, il présente à l'Abwehr une nouvelle série de demandes : commandes de cire liturgique et d'hosties; envoi à l'abbé Delesalle, aumônier au Stalag II D, d'un certain nombre de recueils des « Prières du Prisonnier », reçus de l'Aumônerie Générale et dont nous sommes abondamment pourvus; autorisation de célébrer la messe dans un kommando, à 15 kilomètres du camp, et dans lequel se trouve un séminariste qui n'a pas vu un seul prêtre depuis le mois de juin 1940; enfin, envoi d'argent à l'abbé Delesalle. A ces quatre demandes, l'Abwehr, où sévissent le capitaine Christian et Rusher, oppose un refus total. Le capitaine

(1) N. P. C., 11 février 1941.

(2) N. P. C., 23 avril 1941.

(3) N. P. C., 15 novembre 1941.

Bahr s'efforce d'arranger partiellement les choses. Voici le résultat. La commande de cire et d'hosties est transmise. L'envoi de colis à l'abbé Delesalle est impossible pour le moment, car les expéditions sont suspendues. Peut-être le pourra-t-on dans quelque temps, à la suite d'un arrangement avec la Poste? Le problème du séminariste au kommando voisin est plus délicat. L'abbé Trouvain sera sans doute détaché à l'Arbeits-Bataillon et à la Kommandantur comme infirmier auprès du médecin-chef Tartarin qui, de son côté, a réclamé l'établissement d'un service religieux pour les prisonniers. Le séminariste pourrait se faire porter malade d'ici quelque temps, venir à l'infirmerie de ce centre, y rencontrer l'abbé Trouvain! Quant à l'argent, il est indispensable de fournir d'abord le nom de l'expéditeur, celui du destinataire et l'usage qu'on entend faire de cette somme. A chaque fois, l'aumônier se heurte à de semblables réponses dilatoires (1).

Un mois et demi plus tard, le camp est en effervescence. Les Allemands, qui ont décidé de nous changer de résidence, procèdent à des inspections, à des fouilles de déstage. Nous sommes beaucoup trop chargés; il faut renvoyer en France une partie de nos « impedimenta ». Le transport du matériel liturgique demeure angoissant : bibliothèque catholique, celle des prêtres et des séminaristes, mobilier et autels, bibliothèques des scholas, approvisionnement en hosties, cire liturgique et vin de messe, matériel d'exposition préparée sur les missions et le rayonnement de la France catholique dans le monde, harmonium... que faire de tout cela (2)? Sur ces entre faites, le clergé allemand réclame les objets du culte qu'il nous avait prêtés au début. L'aumônier fait remettre à la Lagerführung une aube, un calice, deux ornements blancs, des canons d'autel, deux missels, six manuels de théologie, quinze bréviaires incomplets et un diurnal. C'est cela en moins que nous aurons à faire suivre, mais c'est peu dans l'ensemble (3)!

Malgré ce méritoire effort d'allègement, le matériel de l'aumônerie représente encore quinze caisses. Les Allemands refusent de transporter les autels et l'harmonium qui devraient s'ajouter encore à cet ensemble. L'harmonium nous a coûté 300 RM et les autels fort cher eux aussi. L'aumônier Dupaquier entreprend de nouvelles démarches; on lui répond que le transport est impossible pour les autels, beaucoup trop encombrants. Quant à l'harmonium, l'emporter serait inutile; nous en trouverons un autre dans le nouveau camp. La fouille des caisses du bloc III est effectuée par le lieutenant Bruschmann; un incident survient; l'aumônier est appelé. Pour éviter toute discussion (notre cause est d'avance perdue) l'aumônier offre d'abandonner une caisse en litige. Et tandis que les censeurs s'affairent un peu plus loin, les ordonnances, sur un signe discret de l'aumônier Dupaquier, reclouent la caisse abandonnée, la glissent dans le lot déjà fouillé et accepté. Ainsi finit la comédie (4).

Du moins pouvions-nous espérer que le changement de camp, en modifiant peut-être les responsables de l'Abwehr, nous apporterait une détente.

(1) N. P. C., 28 février 1942.

(2) N. P. C., 21 avril 1942.

(3) N. P. C., 25 avril 1942.

(4) N. P. C., 4 mai 1942.

Il n'en fut rien, bien au contraire. Pendant les premiers mois de notre séjour à Arnswalde, la censure allemande allait se montrer encore plus tatillonne. Mais l'aumônier Dupaquier avait, moins que jamais, l'intention de se laisser faire. Dès notre arrivée, des messes de communion se célèbrent dans les combles des blocs. C'est un samedi. A l'interprète français, le lieutenant Robin, qui lui demande, de la part de l'aumônier, la permission de chanter la grand-messe le lendemain dans la salle de gymnastique, Rusher répond : « Aucune salle n'est libre demain ». L'abbé Dupaquier, voulant provoquer un refus écrit, si l'interdiction n'est pas rapportée, rédige une demande officielle, et le Commandant du camp, le colonel Neumann, accorde l'autorisation demandée. Au cours de l'office, nous chantons l'*Ave Maria* de Lourdes, avec couplets de circonstance, composés à Gross-Born; ils provoquent un incident avec le censeur. Je regrette de n'avoir pu en retrouver le texte (1).

Trois semaines plus tard, nouveaux obstacles. On nous communique au rapport les ordres du colonel Neumann : interdiction de toute prière du soir après 17 heures; nous sommes pourtant au mois de juin, aux plus longs jours de l'année; défense d'assister aux messes en semaine; ces messes, strictement privées, seront célébrées au gymnase; interdiction de célébrer aucune messe dans les combles des blocs. L'aumônier reprend ses démarches, avec l'aide de notre interprète, à la patience et à l'habileté duquel la paroisse du camp doit d'aboutir. Finalement, nous obtenons une permission double : les fidèles pourront assister aux messes de semaine dites au gymnase; la prière du soir s'y fera en commun et à 20 heures (2). Deux jours après, les nouvelles décisions paraissent au rapport. Par ordre du colonel allemand, toutes les messes auront lieu au gymnase; les officiers pourront y assister. Il n'y aura pas d'« office du soir » à 20 heures, sauf le samedi. La « prière du soir » aura lieu, à volonté, de 20 heures à 20 h. 30, au gymnase, « à condition qu'il n'y ait pas de prêtre officiant à l'autel » (3). Décidément, l'influence du clergé est redoutée. A peine sommes-nous installés que de nouvelles brimades surgissent. L'aumônier Dupaquier est convoqué par le capitaine de l'Abwehr. Seul, désormais, l'aumônier aura le droit de célébrer la messe. Les autres prêtres, qui ont combattu et « versé le sang », n'y ont pas droit. Après trois quarts d'heure de délicates explications, le *statu quo ante* est provisoirement maintenu, en attendant que le capitaine de l'Abwehr ait rendu compte à l'O. K. W. (4). Nous n'entendrons plus jamais parler de ces restrictions.

Parfois aussi nos gardiens, irrités des évasions, suspendent les activités collectives; c'est ce qui se produit à l'occasion des sanctions Giraud. Il faut à nouveau parlementer, tandis que le camp vit au ralenti, pour obtenir la permission de maintenir les répétitions de chant, indispensables pour la bonne tenue des offices. L'aumônier, qui fait preuve d'une étonnante ténacité et d'un cran admiré de tous, même des camarades incroyants, obtient gain de cause (5).

(1) N. P. C., 17 mai 1942.

(2) N. P. C., 6 juin 1942.

(3) N. P. C., 8 juin 1942.

(4) N. P. C., 23 juin 1942.

(5) N. P. C., juillet 1942.

L'année 1942 s'achève tant bien que mal, sans susciter de nouvelles difficultés majeures.

Au gré des Allemands, nous sommes simplement transférés, du service d'hiver au réfectoire, au service d'été à la Turnhalle (1) et réciproquement.

Il serait facile de poursuivre l'exposé de cette lutte sourde et continue entre les gardiens et l'aumônerie du camp. Nous n'apprendrions plus rien de neuf. Sous des dehors aimables, parfois même obséquieux, notamment de la part de Rusher, nous nous sommes fréquemment heurtés à une opposition malveillante, le plus souvent écartée grâce à l'obstination de l'aumônier.

On a parfois fait allusion aux facilités accordées par les Allemands. Si nous comparons notre situation à celle des stalags et des kommandos, incontestablement nous fûmes des privilégiés. Le culte public à l'Oflag fut toujours possible, malgré de fréquentes menaces de le restreindre ou de le suspendre. Pourtant, le matériel manque au début; les relations avec le clergé allemand sont impossibles; les sermons sont censurés; les interprètes assistent aux offices et aux conférences religieuses, comme aux autres d'ailleurs. Mais ce sont des difficultés dont on peut, en définitive, triompher. Bien mieux, on nous fait miroiter pendant quelque temps, la promesse d'une visite de l'aumônier général des prisonniers, M. l'abbé Rodhain. Parlant de son passage dans son camp, Jean Guitton écrit :

Il est passé si rapidement qu'on n'a pas eu le temps de le bien voir. Jeune, mais cette gravité précoce, cette « paix prématurée » dont parle Lacordaire, ce « je ne sais quoi d'aimable et de bon » qui apparente le jeune prêtre au vieillard dont il porte le nom (2).

Nous n'eûmes pas même l'honneur et la joie de cette rapide vision. A quoi bon d'ailleurs? Peut-être eût-ce été pour nous une déception de plus, à en juger par le scénario monté par le commandement allemand à chaque visite officielle. Visites « dirigées », qui ne laissent aucune place à la liberté d'expression des prisonniers, pas plus qu'à l'initiative de l'illustre visiteur. A moins que, comme un jour Mgr Pacelli, en 1917, au camp des prisonniers d'Ingoldstadt, les consignes formelles ne fussent enfreintes et que, dédaignant l'escorte d'honneur des gradés allemands, l'abbé Rodhain ait pu s'entourer de la masse des prisonniers français?... Car, sentir toujours entre notre misère et nos visiteurs un « intermédiaire botté et casqué », cela suffit à nous rendre odieuse toute démarche de l'extérieur. Au reste, comme à Ingolstadt, on se serait préparé, des jours durant, à jeter de la poudre aux yeux (3)! Tout compte fait, ce fut sans doute mieux encore que l'abbé Rodhain ne vînt pas. Nous savions du moins clairement à quoi nous en tenir.

(1) N. P. C., 15 mars 1943.

(2) *Journal de Captivité*, page 181.

(3) Georges GOYAU : *Sa Sainteté Pie XII*, Paris, Plon, 1939, pages 19 à 23.

VI. — PRATIQUE RELIGIEUSE ET VITALITÉ CHRÉTIENNE (1)

L'étude de la vie religieuse à l'Oflag II D-II B demeurerait incomplète si nous ne tentions pas en terminant de présenter la pratique religieuse et la vitalité chrétienne au camp.

Mon initiation à ces recherches remonte justement à la captivité. Un ami, Jean Coutrot, m'avait prêté « l'Introduction à l'histoire de la pratique religieuse en France », de M. le P^r Gabriel Le Bras. J'ai travaillé cet ouvrage, qui devait inspirer à l'Oflag plusieurs sondages sur la pratique religieuse.

Comme bien d'autres documents, les chiffres alors recueillis ont été, à peu près tous, irrémédiablement perdus. Restaient quelques éléments dans mes notes clandestines. Très insuffisants par eux-mêmes, ils pouvaient amorcer de nouvelles recherches, plus fouillées. J'ai entrepris de lancer des enquêtes auprès d'un certain nombre de camarades. Leur dépouillement méthodique, qui ne saurait prétendre à une précision rigoureuse puisque les témoins rédigent sur des souvenirs, sans apporter toute la clarté désirable, fournit pourtant des renseignements valables, même s'ils restent incomplets. Ils méritent d'être consignés afin de mesurer, dans ses grandes lignes, le niveau de la vie religieuse au camp. Le fruit de ces enquêtes forme l'essentiel des pages qui suivent.

Les *sources* utilisées sont les suivantes :

— mes notes personnelles de captivité; des centaines de détails concernent la pratique religieuse et la vitalité chrétienne de la paroisse;

— les enquêtes entreprises depuis mon retour; elles sont au nombre de trois. Expliquer le procédé mis en œuvre, et dire l'accueil rencontré, me paraît nécessaire pour apprécier l'importance qu'il faut leur attacher, et le crédit que les réponses méritent. J'ai frappé à différentes portes, et sollicité le point de vue du clergé comme celui des fidèles.

La *première enquête* fut adressée au clergé : prêtres, religieux et séminaristes du camp.

Les membres du clergé se répartissent ainsi, par provinces ecclésiastiques :

Aix	I	Albi.	3
Alger	0	Auch	3
Avignon	I	Besançon.	13
Bordeaux	11	Bourges	6
Cambrai	23	Chambéry	2
Lyon	19	Paris.	33
Reims	12	Rennes	13
Rouen.	12	Sens.	3
Toulouse	I	Tours	9
Dépendant du Saint-Siège (Metz et Strasbourg)			11

soit un total de 176.

(1) Cette fin de chapitre constitue la thèse secondaire, avec, dans les conclusions, les pages 770 à 777.

S'y ajoutent les ordres religieux et missionnaires :

Bénédictins	7	Dominicains	2
Franciscains	2	Jésuites	6
Marianites	1	Pères Blancs	1
Rédemptoristes	1	Sulpiciens	2
Trappistes	6		

soit un total de 28.

L'ensemble atteint 204 noms identifiés, et 3 dont l'origine est demeurée inconnue. Mes démarches aux Secrétariats des évêchés ou aux Procures Générales des ordres religieux m'ont apporté les nouvelles adresses de ces membres du clergé. Ainsi 204 d'entre eux ont reçu le questionnaire-enquête. 125 réponses sont revenues. En outre, 9 membres du clergé étaient décédés depuis le retour; 7 autres, surtout des séminaristes, étaient rentrés dans le monde; 63 n'ont pas répondu. La plupart de ces derniers, qui n'avaient fait que passer au camp les premiers mois, ont sans doute jugé que leurs réponses étaient de faible intérêt. Plusieurs prêtres dont le séjour parmi nous fut plus long, se sont abstenus. Ce silence constitue la plus grave lacune de cette enquête.

L'un de ceux qui, depuis, m'a fourni de précieux renseignements, m'écrivait tout d'abord :

Mgr l'Évêque nous a invités à ne pas nous pencher sur le passé dont nous sortions, mais à reprendre le collier hardiment pour les tâches urgentes du labeur diocésain.

Il voulut bien ensuite céder à mes instances. D'autres peut-être ont été guidés par des consignes analogues de la hiérarchie. Je ne puis que le regretter, tout en m'inclinant devant leurs raisons, au nom de l'obéissance.

Les 125 réponses obtenues constituent 61 p. 100 de l'effectif sacerdotal du camp (1).

Tandis que parvenaient les réponses, j'ai lancé une enquête semblable auprès des fidèles.

Deuxième enquête. — Il m'était matériellement impossible d'atteindre tous les catholiques qui avaient passé dans le camp. Était-ce d'ailleurs indispensable? Je me suis contenté de questionner un certain nombre d'entre eux, que j'estimais plus engagés dans la vie religieuse de l'Oflag. Les responsables de l'Action Catholique, à la veille de la dislocation du camp, avaient dressé, par diocèse, une liste des officiers membres de l'A. C. I. d'Arnswalde. Cette liste avait été déposée par deux responsables, dès leur retour, au siège de l'A. C. I. J'ai pu me la procurer et la transcrire; elle compte près de 550 noms. La difficulté majeure vint encore du fait que certaines adresses, déjà parfaitement inexactes en mai 1945, toutes étaient antérieures à la libération du territoire, se trouvaient complètement périmées au lancement de l'enquête, notamment en ce qui concerne les officiers d'active.

(1) Voir en Appendice, les rubriques du Questionnaire-enquête au clergé (XII, p. 791).

C'est dans cette liste, qu'avec l'aide des responsables eux-mêmes, j'ai choisi une bonne centaine de camarades auxquels fut envoyée l'enquête, une fois leurs adresses récentes retrouvées; 103 d'entre eux, considérés comme plus ardents, la reçurent. Sur ce nombre, 48 réponses me sont parvenues, soit 46,6 p. 100. Ils se répartissent, de manière assez proportionnelle, parmi les différentes régions de France.

Le questionnaire adressé à ces camarades s'inspire de très près du précédent, envoyé aux membres du clergé. Quelques questions seulement lui donnent un caractère d'originalité, réclamé par ces nouveaux destinataires (1).

La rapidité même des réponses à cette deuxième enquête et les renseignements de valeur qu'elles apportaient, furent pour moi un encouragement à pousser plus loin mes recherches. Aussi, quelques mois plus tard, je lançai un dernier appel, une troisième circulaire, aux fidèles qui avaient bien voulu me venir en aide.

Troisième enquête. — L'enquête précédente gardait un caractère général et les questions posées visaient avant tout l'ensemble du camp. Celle-ci, au contraire, dans l'impossibilité où je me trouvais d'atteindre toutes les chambres du camp, voulait toucher *au hasard*, des prisonniers d'une cinquantaine de chambrées et obtenir d'eux des renseignements concernant, uniquement, leur propre chambre. Pour fixer les réponses, il fut convenu qu'elles portaient sur le camp d'Arnswalde. Afin de calmer de légitimes scrupules, les camarades étaient informés que tout nom propre était inutile, puisque l'anonymat serait respecté.

Ainsi partit une troisième série de questions. Sur 50 lettres envoyées, 38 réponses revinrent, soit 76 p. 100 des questionnaires expédiés par la Poste (2).

Tels sont les documents utilisés. Le recul, qui rendit certaines réponses un peu moins précises, eut du moins l'avantage de les détourner des enthousiasmes exagérés et passagers qui marquèrent notre retour. A certains, tout semblait alors magnifique, au point de vue chrétien, dans notre vie de reclus. Depuis lors, à la réflexion, les yeux se sont ouverts; les réponses sont plus mesurées et plus valables. Elles fournissent des moyennes plus équitables.

Mais notre curiosité ne sera pas totalement satisfaite. La principale difficulté vient de l'absence de certains documents. Un confrère de captivité répond à ma démarche :

Je me suis fait une loi absolue de ne rien dire de la captivité et j'admire beaucoup ceux qui, comme vous, osent encore en parler. Pour des raisons diverses, je n'aime pas voir déformer les choses auxquelles je tiens; je n'aime pas plus les voir auréoler que les voir diminuer. Je n'aime pas non plus en parler aux indifférents; mais écrire! J'ai eu aussi la certitude qu'en rentrant, il y avait ceux qui en profitaient, comme ceux qui redoutaient les leçons un peu dures que nous risquions d'en avoir tiré; et j'aimerais savoir, oh inconséquence! ce que vous allez en dire.

(1) Voir en Appendice, les variantes de ce deuxième questionnaire-enquête (XIII, p. 791).

(2) Voir, en Appendice, le troisième questionnaire-enquête (XIV, p. 791).

Heureusement, d'autres prêtres du camp, nombreux, ont fraternellement adopté une autre méthode, une autre attitude. Des fidèles ont suivi leur exemple. Je me risque donc à « écrire », espérant ne point trop déformer les faits, ne point les « auréoler », ne point les « diminuer », quitte à en tirer, qu'importe après tout! des « leçons un peu dures ».

J'ordonnerai mes recherches autour de trois problèmes. D'abord sera présentée la *pratique religieuse*, en ce qu'elle a de plus extérieur et facile à constater, par un exposé des faits de pratique : messes dominicales, messes des jours de fête, communions pascales, effectifs atteints, etc., et aussi, pour reprendre l'expression du P^r Le Bras, par une étude des « pays sociologiques ». Il est, en effet, fort instructif de tenter un exposé de la pratique religieuse en fonction des diverses professions représentées dans le camp.

Ensuite sera étudiée la *vitalité chrétienne* de notre paroisse de captivité. Elle connut des ombres : certains obstacles dus à la captivité, aux camarades, aux Allemands, entraînèrent des déficiences, parfois même des abandons, des vocations perdues. Mais elle eut aussi ses lumières : au delà des préceptes, la générosité conduisit un grand nombre jusqu'à l'assistance à la messe en semaine, aux communions fréquentes dites de dévotion. Le camp fut le témoin de baptêmes, de confirmations, de « retours » ; des vocations naquirent ou se confirmèrent pendant les années de captivité. L'Action Catholique enfin, par son ampleur même, demeure une preuve certaine de cette vitalité profonde. Tout près de nous, les protestants fournissaient de semblables exemples de vie ardente au service de leur foi.

J'achèverai sur une *tentative de bilan*. L'évolution religieuse pendant la captivité, de l'inquiétude religieuse à la foi vivante et à la charité efficace nous retiendra quelque temps. Le niveau atteint par la pratique religieuse et la vitalité chrétienne, nous essaierons de le fixer.

LA PRATIQUE RELIGIEUSE

Depuis que la méthode en a été créée par le P^r Le Bras, de tous côtés, en France comme à l'étranger, les enquêtes se poursuivent. Elles s'efforcent, suivant un appareil scientifique chaque jour plus au point, d'établir, à travers les diocèses et les paroisses, le niveau de la vie chrétienne. L'étude porte d'abord sur les faits extérieurs, plus faciles à découvrir, et qui manifestent une part de cette vie, la « pratique religieuse ».

Précisons donc quelques-uns des faits les plus marquants de cette pratique. Le sondage, effectué dans un certain nombre de chambrées, permettra d'éclairer ensuite les renseignements recueillis sur cette pratique, en fonction des « pays sociologiques », c'est-à-dire des professions variées représentées dans le camp.

LES FAITS DE PRATIQUE RELIGIEUSE. — Au cours des premiers mois, les effectifs du clergé étaient surabondants. Il semble normal que la pratique religieuse ait été facile dès les premiers instants de la captivité.

Grande en effet se révéla, dès juin et juillet 1940, l'activité du clergé dans le camp. Selon leurs appartenances diverses et leurs tempéraments variés,

les uns mettaient l'accent sur la vie de prière, et se faisaient les animateurs des œuvres de piété et de dévotion; les autres, plus portés à l'action, se lançaient dans les mouvements d'apostolat et tentaient la conquête des camarades indifférents ou incroyants. Au cours de cette première période, malgré les difficultés d'une installation pénible et d'un approvisionnement à peu près nul, furent posés les premiers jalons des différentes œuvres, des principaux mouvements qui devaient plus tard connaître au camp une grande extension. L'enquête lancée auprès des prêtres fait nettement apparaître cette double attitude de l'élément sacerdotal dans la paroisse.

Les uns, peut-être plus attirés par la vie de piété, s'efforcent d'entraîner leurs camarades dans le courant de la prière officielle et d'une pénitence, offerte en esprit de réparation. Déjà prenaient corps les prières du soir en commun, des réunions de soutien spirituel avec les prêtres et séminaristes, et plus encore une multitude de conversations privées avec tel ou tel camarade, auprès de qui le premier devoir était celui d'un réconfort moral, d'une présence fraternelle.

Les autres, sans dédaigner pour autant cet aspect de leur ministère, s'employèrent très vite à des formes plus actives d'apostolat. Prédications, conférences, cours et causeries se multipliaient. Des groupes d'Action Catholique, encore sporadiques, s'organisaient dans les blocs. Des cercles prenaient corps.

Le caractère essentiel de ces débuts est la forme assez inorganique des différentes activités religieuses. L'espoir chimérique d'un retour très proche en France gênait l'organisation réelle d'une vie paroissiale. On doit retenir l'aspect héroïque de cette période, où tout n'avait encore que l'intérêt d'une promesse. La déception provoquée par le caractère rudimentaire de l'installation matérielle, par l'impatience de donner des nouvelles à nos familles et d'en recevoir, par l'insuffisance de la nourriture et la sensation de la faim, formaient autant d'entraves. L'inaction à laquelle nous nous trouvâmes condamnés à l'arrivée dans le camp, nous permit de nous placer en face du fait de la captivité, peut-être assez mal réalisé jusque-là, et ce fut une occasion d'amère souffrance morale. Certains semblaient désarmés; privés qu'ils étaient de ce qui avait jadis occupé leur vie, ils ne réagirent pas tout de suite.

Malgré ces réserves nécessaires, peu à peu, la vie paroissiale s'organisa. Elle allait provoquer un certain nombre d'actes de pratique religieuse que nous tentons de rappeler. Sauver les camarades du désarroi physique et moral dans lequel ils se trouvaient, et, pour cela, créer une vie religieuse, fonder une communauté paroissiale, telle fut, en fait, la première tâche du clergé. Les prêtres se mirent à l'œuvre, s'efforçant de développer parallèlement la foi, la piété, la vertu de religion des paroissiens qui leur étaient confiés. Ainsi devaient prendre naissance à travers le camp les activités catholiques, et se trouver posés de nombreux actes de pratique religieuse.

Tous ces efforts entrepris sur le plan de la doctrine, de la piété, de la vertu de religion, eurent à travers l'Oflag des résultats étonnants. J'en fixerai l'importance en étudiant l'assistance aux messes dominicales, l'affluence aux jours de fêtes, le nombre des communions pascales, et en établissant un rapport entre « pascalisants » et « messalisants ».

Assistance aux messes dominicales. — Dans les documents retrouvés existent d'abord ceux qui, tout en demeurant imprécis, apportent un certain son de cloche et orientent dans un sens déterminé les conclusions auxquelles nous tâcherons d'aboutir. Certains camarades parlent d'une pratique religieuse « très intense pour un grand nombre ». Pour eux, il est difficile d'indiquer des chiffres; mais ils signalent que le dimanche, l'assistance à la messe est « toujours très nombreuse ». D'autres, tentant un rapprochement avec nos paroisses d'avant-guerre, écrivent : « effectifs très importants par comparaison avec une paroisse normale de même population ». Certains vont jusqu'à parler d'assistance « presque unanime ». Les effectifs furent très nettement supérieurs à ce qui se passe dans la vie civile; mais affirmer que la presque unanimité assiste à la messe dominicale, est une exagération manifeste.

Plusieurs signalent que l'évaluation est surtout difficile à Gross-Born, du fait de la dispersion des lieux de culte. Il y avait alors trois paroisses et les esprits n'étaient point particulièrement portés aux études statistiques.

Un autre enfin, dans cette première catégorie de réponses, écrit :

Souvenir d'un ensemble, d'une communauté, d'un coude à coude extrêmement sensible. Effectifs difficiles à chiffrer, mais pourcentage certainement élevé.

Une deuxième catégorie de documents s'efforce de déterminer ce pourcentage d'assistance à la messe dominicale. Les réponses fournies dans ce domaine oscillent entre 40 et 90 p. 100 et la marge d'estimation, — par son ampleur même, — peut paraître à première vue assez inquiétante. Ils donnent 40, 55, 60, 70 et 90 p. 100.

Il me semble cependant permis d'utiliser ces chiffres et d'en prendre, momentanément au moins, une moyenne. On peut d'abord certifier que les deux chiffres extrêmes, 40 et 90 p. 100 sont faux. Qu'ils interviennent ou non dans les calculs, ils ne les modifient pas tellement d'ailleurs, l'excès venant compenser le défaut. Il serait légitime d'affirmer, en tenant compte de ces réponses, que l'assistance à la messe le dimanche, dans notre paroisse unifiée d'Arnswalde, atteignait de 60 à 65 p. 100 de l'effectif du camp; et si l'on admet, comme effectif moyen de l'Oflag pendant les dernières années, le nombre de 2 700, cela représenterait de 1 620 à 1 750 assistants à la messe dominicale. Chez les ordonnances, 35 p. 100 de l'effectif assistent à cette messe, soit une cinquantaine d'ordonnances environ.

M. le P^r Le Bras, dans un article des *Études*, a proposé une gamme d'épithètes permettant d'étiqueter la pratique religieuse d'un groupe, depuis la pratique très faible (moins de 10 %) jusqu'à la pratique unanime (de 90 à 100 %). En utilisant cette classification numérique, on peut attribuer à l'Oflag l'appellation de « pratique courante », de 50 à 75 p. 100 (1).

Une troisième catégorie enfin, apporte des chiffres, qu'il reste à comparer à l'effectif total. Les réponses recueillies fournissent des chiffres oscillant

(1) G. LE BRAS : La pratique religieuse des paysans français. *Études* (20 avril 1938, p. 145-163, t. 235, n° 8). Unanime : 90 à 100; commune : 75 à 90; courante : 50 à 75; moyenne : 25 à 50; faible : 10 à 25; très faible : moins de 10 p. 100.

entre 1 000 et 2 000; la plupart des rapports affirment un effectif de 1 500 ou de plus de 1 500. Si l'on prend la moyenne de tous les chiffres fournis, on obtient 1 440, soit 53 p. 100 de l'effectif. Si l'on adopte le chiffre de 1 500, qui reparait dans plus des trois quarts des réponses, on atteint 55,5 p. 100.

Dans les « Registres de Catholicité », remis à M. l'abbé Rodhain au retour, se trouve un compte rendu sur l'assistance à la messe dominicale : « 1 500 assistants en moyenne ». En tenant compte d'un effectif de 2 700, cela représenterait 55 p. 100. Le dimanche 6 septembre 1944, un compte précis relève 1 480 assistants pour 2 880 présents, soit 51 p. 100.

Ces dernières constatations permettent d'affirmer que 50 à 60 p. 100 de l'effectif du camp assistaient à la messe chaque dimanche. Nous restons dans la catégorie « pratique courante ». J'admets d'autant plus volontiers cette conclusion, que, sur l'effectif total, il faut compter 150 à 200 ordonnances; or, les hommes de troupe, malgré l'invitation qui leur était faite d'assister à une messe matinale, étaient parfois détournés de la messe du dimanche à cause des travaux qui leur étaient imposés par nos gardiens.

Assistance aux messes des jours de fête. — On peut donc estimer qu'il y avait à l'Oflag de 50 à 60 p. 100 de « pratiquants réguliers », fidèles à leur messe chaque dimanche. Peut-être les recherches entreprises sur le nombre des pascalisans autoriseront-elles une légère modification de nos constatations actuelles.

Pour le moment, recherchons le nombre de ceux qu'on pourrait appeler, pour reprendre la nomenclature proposée par le P^r Le Bras, les « conformistes saisonniers », ceux qui assistaient à la messe aux grandes fêtes. Étant donné que nous avons affaire, chose exceptionnelle, à une paroisse uniquement composée d'adultes, il ne saurait être question de faire intervenir les baptêmes, les premières communions, pas plus, bien entendu, que les mariages. Mais un certain nombre de camarades, trop insouciantes pour assister à la messe chaque dimanche, se contentaient d'y paraître aux grandes fêtes, notamment à Noël, aux Rameaux, à Pâques et à la Toussaint.

Là encore, je mets à part les réponses imprécises, mais qui laissent clairement entendre que, ces jours-là, plus nombreuse, nettement, était l'assistance. L'un des rapporteurs écrit : « Les messes dites de grandes fêtes avaient une assistance de fidèles qui débordait largement l'espace vital. » Un autre dit : « Un peu plus aux grandes fêtes qu'aux dimanches ordinaires. » Un autre encore signale que la chapelle du bloc III était comble à la messe de minuit, à la Noël 1941.

Ceux qui donnent un pourcentage, parlent, suivant les cas, des deux tiers ou des trois quarts de l'effectif, notamment à l'occasion de la Noël.

Quant à ceux qui apportent des chiffres, leurs attestations oscillent, pour le séjour à Arnsvalde, entre 1 200 et 2 000, pour fournir une moyenne de 1 775 assistants sur un effectif de 2 700, hommes de troupe compris, soit 65 p. 100. Les ordonnances, en de tels jours, étaient environ 60, soit 40 p. 100 de leur effectif.

J'ai pour ma part, relevé quelques-uns de ces chiffres, de Noël 1942 à Noël 1944. Les voici :

1942	Messe de Minuit	1 800	
1943	Rameaux	1 500	à l'office solennel.
	Office des Ténèbres.	400 à 500	
	Jeudi Saint	1 400	à l'office (grande foule à l'Heure Sainte).
	Vendredi Saint.	1 500	à l'office, au Chemin de Croix et à la Passion.
	Samedi Saint	1 200 à 1 300	à l'office.
	Assomption	1 500	à la Grand-Messe.
	Messe de Minuit	1 700	
1944	Office des Ténèbres.	600	
	Vendredi Saint.	1 800	à l'office comme au Chemin de Croix.
	Samedi Saint	1 000	à l'office (baptême d'adulte).
	Pâques	1 600	à la Grand-Messe.
	Assomption	1 800	à la Grand-Messe.
	Messe de Minuit	1 700	

La population du camp oscillait alors entre 2 700 et 2 850; les ordonnances ne pouvaient évidemment pas assister aux offices célébrés en cours de semaine.

Cela me conduit à penser qu'il vaut mieux retenir une assistance, aux grandes fêtes, de l'ordre des deux tiers de l'effectif. Un camarade parle de 30 p. 100 de « conformistes saisonniers ». Il semble plus proche de la réalité d'en ramener le rapport à 10 p. 100 de l'effectif. 50 à 60 p. 100, sans doute 55 p. 100, assistaient à la messe chaque dimanche; 10 p. 100 se contentaient d'y venir les jours de grandes fêtes liturgiques.

Pascalisants. — Pour le séjour à l'Oflag II D (Gross-Born), un rapport de l'abbé Marduel, présenté à S. Em. le cardinal Gerlier, sur l'activité religieuse de l'Oflag II D, mais qui traite à peu près exclusivement de la paroisse du bloc I-IV, signale que, pour les Pâques 1941, il faut compter dans son bloc comme pascalisants, environ 55 p. 100 chez les officiers, à peine 15 p. 100 chez les hommes de troupe.

Les renseignements recueillis à l'Oflag II B (Arnswalde) sont plus nombreux.

Il y a d'abord ceux qui fournissent un pourcentage précis. L'un d'entre eux écrit : « 57 % », et il ajoute : « Quelle précision! c'est un souvenir de statistique pascale. » D'autres parlent de 60 p. 100 environ; d'autres encore vont jusqu'à 65, voire 75 p. 100. En prenant la moyenne des dires, on obtient 66 p. 100. Ce dernier résultat a l'avantage de rejoindre celui fourni par un camarade pour un bloc, et qui affirme : « 66 % des officiers du bloc IV, chiffre contrôlé chambre par chambre. » En 1944, le nombre des ordonnances qui firent leurs Pâques, 70 hommes environ, représente 45 p. 100 de leur effectif.

D'autres rapporteurs préfèrent fournir des chiffres; ils oscillent entre 1 600 et 2 000; leur moyenne est de 1 700, sur un effectif de 2 700, ce qui donne une proportion de 63 p. 100. Un camarade écrit : « Au moins les deux tiers du camp communient à Pâques. » De son côté, dans une lettre écrite

le 31 août 1943, relatant les Pâques de la même année, l'abbé Barba signalait 1 800 pascalisans (1).

D'autres enfin affirment que la communion est reçue par la quasi-totalité des présents à la messe. « Environ 90 % des assistants ont communie à Pâques », écrit un autre. Peut-être 10 p. 100 d'entre eux appartiennent-ils aux « conformistes saisonniers. »

Il paraît légitime d'avancer que 60 à 65 p. 100 de l'effectif du camp accomplissaient leur devoir pascal.

Rapport entre « pascalisans » et « messalisants ». — Si peu logique que cela paraisse, le nombre des pascalisans, au dire des rapporteurs, l'emporte sur celui des messalisants. Le pourcentage des messalisants s'établit autour de 55 p. 100, alors que celui des pascalisans, selon les renseignements les plus précis, atteint 63 p. 100. Là où 1 500 paroissiens fréquentent la messe dominicale, près de 1 700 accomplissent leur devoir pascal.

De toute manière, on peut considérer ces derniers comme des pratiquants. Même s'ils ne viennent pas régulièrement à l'église le dimanche, ils s'y retrouvent aux grandes occasions, surtout pour leurs Pâques. Ils appartiennent à cette catégorie de chrétiens irréguliers dans l'accomplissement de leur devoir, mais qui pourtant donnent des signes probants de pratique religieuse.

Il n'est même pas interdit de penser que ce résultat peut être porté à 65 p. 100. En effet, il existait au camp quelques catholiques occasionnels, clients de l'Église aux grandes fêtes de l'année, et qui, pourtant, s'abstenaient de leur devoir pascal. « Conformistes saisonniers », qui n'osent pas aller jusqu'au bout de leur effort en chrétienté.

Contre-épreuve des résultats précédents. — Une sorte de contre-épreuve peut être faite en utilisant les réponses fournies à la troisième enquête par les camarades appartenant à une quarantaine de chambres d'Arnswalde. Qu'on veuille bien se souvenir que ceux auprès desquels l'enquête a été entreprise, ont été choisis au hasard, sans connaître, *a priori*, à quelles chambres ils appartenaient.

Ces rapporteurs avaient à classer les membres de leur propre chambre, selon un certain nombre de rubriques dégressives allant depuis la vie chrétienne profonde jusqu'à l'incrédulité. Pour ce qui nous intéresse en ce moment, l'enquête, qui porte sur 407 officiers prisonniers, présente les chiffres suivants :

— vie chrétienne profonde	112
— pratique habituelle	121
— pratique occasionnelle	32

soit un total de 265 pratiquants sur 407 recensés. Et cela donne à nouveau 65 p. 100 de l'effectif.

(1) Chanoine MAZERAT : l'abbé BARBA, page 97.

Dans une autre série de questions, il était demandé le nombre d'assistants à la messe le dimanche, aux jours de fête, et le nombre de pascalisants. Voici les réponses fournies :

— assistants à la messe dominicale	233
— assistants aux fêtes	265
— pascalisants	245

Si l'on effectue les mêmes calculs, on obtient les pourcentages suivants :

— assistants à la messe dominicale	57 %
— assistants aux fêtes	65 —
— pascalisants	60 —

Constatations analogues : deux tiers des officiers assistent à la messe, au moins aux grandes fêtes. Mais 5 p. 100 d'entre eux, au moins pour ceux qui sont tombés sous le coup de l'enquête, ne vont pas jusqu'à l'accomplissement de leur devoir pascal. Une fois encore, nous nous retrouvons dans la frange intitulée « pratique courante » et dont les chiffres oscillent entre 50 et 75 p. 100 de l'effectif total.

Seulement, il faut se rappeler que, dans les enquêtes effectuées en paroisse normale, le chiffre important des enfants en âge de suivre le catéchisme, est un apport très appréciable dans le total des pratiquants de la paroisse. Ici, bien entendu, cet élément n'intervient pas. Par surcroît, c'est une paroisse d'hommes. Or, aux paroisses de France, la pratique féminine, qui l'emporte d'ordinaire sur la pratique masculine, renforce encore les pourcentages relevés.

LA PRATIQUE RELIGIEUSE ET LES « PAYS SOCIOLOGIQUES ». — Les prisonniers de l'Oflag II D-II B appartenaient à la France entière et aux pays d'Afrique du Nord. Une étude de la pratique religieuse par régions géographiques n'a pu être menée à bien, faute de renseignements assez complets. Par contre, j'ai tenté, auprès des camarades, de recueillir des renseignements en fonction des professions exercées avant la guerre. Il est donc possible d'examiner comment s'inscrit la pratique religieuse selon les différents « pays sociologiques » d'origine.

Sur un effectif de 407 officiers prisonniers, recensés en fonction de leur pratique religieuse, et, nous l'avons dit, dans des chambres que le hasard seul a déterminées, 356 ont été clairement étiquetés d'après leur profession sociale et leur pratique chrétienne. Si l'on ramène l'effectif total du camp à 2 700, ce coup de sonde n'atteint que 13 p. 100 de l'ensemble. Mais on peut penser que cet élément d'enquête, ainsi réparti à travers les chambres de l'Oflag sans idées préconçues, donne un reflet assez fidèle de l'ensemble du camp.

Les résultats obtenus ont été rassemblés dans le tableau suivant.

TABLEAU PORTANT SUR 356 OFFICIERS AUX PROFESSIONS PRÉCISES

Professions	Effectifs		Pratiquants	
	% sur l'ensemble	Nombre	Nombre	% des pratiquants
Officiers d'active	31,4	112	88	78
Université (1)	30,3	68	42	$\left\{ \begin{array}{cc} 17 & 25 \\ 7 & 63 \\ 18 & 62 \end{array} \right\}$
{ Instituteurs, Étudiants		11		
{ et Professeurs		29		
Agriculture (2).	0,8	3	2	66
Industrie	13,2	38	36	$\left\{ \begin{array}{cc} 28 & 73 \\ 9 & 88 \end{array} \right\}$
{ Ingénieurs		9		
{ Divers				
Commerce	7,3	26	18	69
Carrières libérales	8,5	23	29	$\left\{ \begin{array}{cc} 22 & 95 \\ 4 & 100 \\ 3 & 100 \end{array} \right\}$
{ Magistrats, Avoués (3),		4		
{ Médecins, Dentistes,		3		
{ Divers				
Administration	8,5	11	26	$\left\{ \begin{array}{cc} 10 & 90 \\ 4 & 100 \\ 12 & 80 \end{array} \right\}$
{ Finances		4		
{ Assurances		15		
{ Fonctionnaires				
Total	100	356	241	67,6 %

Ce tableau réclame quelques commentaires.

Le pourcentage de pratiquants (67,6 %), relevé au bas de la colonne de droite, est plus élevé que celui auquel nous avions abouti dans nos recherches précédentes; nous avions alors atteint environ 63 p. 100, résultat de la deuxième enquête, qui portait, elle, sur l'ensemble du camp. On peut donner, de cette apparente anomalie, deux explications complémentaires :

— l'enquête générale était, obligatoirement, moins précise;

— l'enquête particulière, la troisième, n'atteint que le milieu « officiers ».

Or, nous avons déjà constaté, à plusieurs reprises, que la pratique religieuse était plus importante dans le milieu « officiers » que dans l'élément hommes de troupe, sans en tirer, pour autant, de conclusions péjoratives sur les ordonnances, moins libres de leur pratique religieuse.

Ce pourcentage moyen de 67,6 p. 100 représentant une pratique religieuse des deux tiers de l'effectif, est dépassé par toutes les professions, hormis celle des membres de l'enseignement. Nous avons relevé en effet :

— officiers d'active	78 %	de pratiquants
— industrie	76 —	—
— commerce	69 —	—
— carrières libérales	96 —	—
— administration	86 —	—

(1) Figurent dans ce nombre les membres de l'enseignement privé.

(2) Certains agriculteurs, au titre d'ingénieurs agronomes, figurent certainement sous la rubrique « ingénieurs ».

(3) Notaires, avocats, etc.

La rubrique : agriculture, avec 66 p. 100, ne peut guère être prise en considération, puisqu'elle ne vise, dans le cas présent, que trois officiers, certains éléments de professions agricoles figurant sous la rubrique « ingénieurs ».

Reprenant la classification proposée par M. le Pr Le Bras, nous pourrions dire que, à part les professions commerciales, qui approchent de très près 70 p. 100, l'ensemble des carrières représentées par les officiers du camp, si nous en exceptons les membres de l'enseignement, offre une « pratique religieuse commune » (75 à 90 %), voire « unanime » (de 90 à 100 %) dans le cas des carrières libérales.

Quant aux membres de l'enseignement, ils forment un bloc à part, dont le résultat, 39 p. 100 de pratiquants, autoriserait, à première vue, un classement dans la « pratique moyenne ». Mais, si l'on scinde ce groupe : les professeurs, avec 62 p. 100, reviennent au rang de « pratique courante » ; les étudiants, avec 63 p. 100, se classent dans la même catégorie ; les instituteurs, avec 25 p. 100, descendent à la catégorie « pratique faible ».

Si l'on tient compte du fait que, parmi les 68 instituteurs recensés, plusieurs des 17 pratiquants appartiennent à l'enseignement privé, la profession des instituteurs donne un pourcentage de pratiquants plutôt voisin de 10 p. 100, correspondant à une « pratique religieuse très faible ».

C'est la conclusion à laquelle aboutit un camarade qui étudia le problème de fort près, quand il écrit :

L'Oflag compte, à Arnswalde, 600 instituteurs, soit 21 p. 100 de l'effectif total. Sur ce nombre, 60 sont catholiques pratiquants (10 %).

Pour les instituteurs « pratiquants », rien à signaler, sinon que, comme nous l'avons déjà remarqué, ces éléments sont d'excellents paroissiens, et vivent en parfaite camaraderie avec l'ensemble de leurs collègues. Pour la plupart des autres, il semble que Dieu n'entre pas dans leur conception du monde. Enfin, pour quelques-uns, le prêtre, dans son union avec les « riches », semble représenter les forces de réaction, opposées à leurs opinions politiques. Par expérience, les instituteurs de campagne savent cette liaison curé-riches, et beaucoup d'entre eux ignorent pourquoi ce besoin d'argent. Certains reconnaissent qu'il y a des prêtres de valeur, qui vivent vraiment l'idéal chrétien avec les « petits », et ils s'étonnent que tous les catholiques ne soient pas parfaits, mais qu'au contraire il y ait des divergences, parfois profondes, entre leur foi et leur comportement dans la vie.

Certains instituteurs ont été travaillés par les questions de foi, au milieu de leur entourage de chrétiens pratiquants. Presque toujours, ils ont été repris par ce qu'on pourrait appeler le « conformisme social », développé par plusieurs de leurs camarades au cours de leurs réunions amicales ou professionnelles. On peut dire que, dans l'ensemble, comme le chanoine Boulard l'a constaté dans ses « Études sur la pratique religieuse en France », le conformisme de l'ancien milieu social a continué de jouer, comme avant la guerre.

Cette dernière constatation se vérifie, du reste, dans l'immense majorité des cas étudiés, pour l'ensemble des autres professions. Il n'y a pas eu de débâcle de l'ancien milieu social. De nouveaux conformismes sociaux ne

sont point apparus, donnant à l'évangélisation des possibilités renouvelées.

En bref, officiers d'active, ruraux, industriels, commerçants, représentants des carrières libérales et administratives, fournissaient à l'Oflag le plus gros contingent des pratiquants. Les instituteurs et certains universitaires, constituaient le gros des indifférents et des incroyants.

LA VITALITÉ CHRÉTIENNE

Quand nos paroisses de France se livrent à des enquêtes pour connaître le niveau chrétien de chacune d'elles, les faits de pratique religieuse sont étudiés les premiers. Les plus faciles à relever, ils portent avec eux des indices valables de vie chrétienne. Pourtant, ils ne permettent encore de connaître une paroisse que de l'extérieur. Il nous faut, nous aussi, pousser plus loin nos recherches, et, par delà les faits de pratique religieuse, tenter de discerner, par un certain nombre de caractères, le vrai niveau de vie chrétienne.

Comme toute paroisse, celle de l'Oflag connut des ombres, des obstacles, des déficiences, des abandons; présentés seuls, ils feraient assez mal augurer de la vie profonde des chrétiens qui s'y trouvaient rassemblés. Mais, et ce sera la contre-partie, elle posséda, parallèlement, un certain nombre de lumières : assistance à la messe quotidienne, communions fréquentes de dévotion, sans oublier de nombreuses manifestations d'une vie ardente, je veux dire les sacrements reçus, les retours constatés, les vocations écloses ou affirmées, et enfin l'activité rayonnante de l'Action Catholique à travers le camp.

LES OMBRES. — Je viens de signaler, parmi les ombres, un certain nombre d'obstacles, de déficiences, voire d'abandons. Leur étude nous laissera plus à l'aise pour présenter ensuite les lumières.

Les obstacles. — Il peut paraître hors de sujet de parler ici des obstacles trouvés sur notre route. Quelle paroisse n'en rencontre pas? Pourtant, les passer en revue, ne serait-ce que pour nous rendre compte de la manière dont ils furent tournés, nous éclairera sur la vitalité de la paroisse. Il serait faux de n'enregistrer que des commodités! Incontestablement, notre vie de reclus présentait, à ceux qui voulaient pleinement pratiquer leur religion, des facilités que personne ne songe à nier. Affirmer pour autant que tout était à l'avantage des fidèles dans cette existence, personne non plus ne peut l'avancer de bonne foi. Certains obstacles surgirent de la nature même de notre vie captive, toute différente d'une existence normale. D'autres furent le fait de nos gardiens. D'autres enfin eurent pour origine l'opposition, plus ou moins déclarée, de certains camarades d'exil.

Les obstacles dus à la captivité :

Le plus grand obstacle, écrit un camarade, était peut-être ce qu'il y avait d'artificiel dans la vie de prisonnier.

Le milieu du camp était fictif; sans lien avec les milieux réels, milieu étroit et dans lequel nous vivions comme en vase clos.

Dès l'arrivée, des difficultés surgirent, à commencer par celles du ravitaillement pour la célébration des messes. Parlant des premières messes de communion, un confrère précise :

J'ai divisé en cent parcelles, le quadrillage étant effectué avec des ciseaux, une grande hostie pour distribuer la communion à la messe matinale dite à la « Geräte ». M. Becq, très strict, estimait que si l'on manquait de tout luminaire, on ne devait pas célébrer : il nous a donné des bougies que nous allumons de l'offertoire à la post-communion; on consacrait sept gouttes de vin.

Le Rme P. Sortais rappelle des ennuis semblables. Son récit, qui pose le problème de la validité de certaines messes célébrées au camp pendant les premiers mois, mérite d'être cité.

Dans le bloc où je me trouvais, il y avait au début trois autels portatifs. J'en avais apporté un qui m'avait été donné sur la route par un prêtre-soldat, en Belgique. En arrivant à Gross-Born, j'apportais avec moi quatre litres de vin de messe et de nombreuses hosties que j'avais eu la chance de trouver à Enghien (Belgique). Heureusement, car les deux autres autels du bloc étaient presque sans provisions. Ainsi le bloc put être approvisionné pendant de longs mois, les prêtres ne consacrant que très peu de vin et les hosties étant coupées en parcelles fort petites. Il arriva même à la fin de la provision que les parcelles n'eurent pas la quantité peut-être nécessaire pour une communion. Mais que faire, quand les communiant s'approchent et qu'on manque d'hosties, sinon les couper et prier Dieu d'arranger toutes choses dans sa bonté? Je pus obtenir ensuite des hosties par la cantinière, qui m'en rapporta d'ailleurs un très petit paquet pour un prix énorme, me disant qu'elle ne se chargerait pas, une seconde fois, d'une telle commission, le service aux prisonniers lui étant défendu. Cependant, elle me vendit à prix d'or du vin qu'elle m'affirma être rigoureusement pur. Bien des messes furent célébrées avec ce vin. Un jour, pris de soupçons, je priais un officier qui savait bien l'allemand de s'enquêter discrètement sur l'origine du vin de messe. Il apprit confidentiellement de la brave femme que c'était son père qui le fabriquait avec du sureau! Toutes les messes célébrées avec ce soi-disant vin étaient invalides. Comme il m'était impossible de savoir quels étaient les prêtres qui s'en étaient servis, pendant que d'autres finissaient mon dernier litre de vin d'Enghien, je ne dis rien à personne, et offris ensuite bien des messes « *pro Deo* », pour compenser les messes qui auraient été célébrées à des intentions rétribuées.

On pourrait redire des choses presque comparables pour la courte période du déménagement vers Arnswalde, en mai 1942. Avec une atténuation cependant : l'expérience passée nous avait instruits, et, malgré les ordres allemands, nous avions gardé parmi nos bagages personnels, le strict minimum pour assurer la célébration de la messe. Il reste exact que pendant une quinzaine de jours, avant et après le voyage, la vie liturgique de la paroisse a souffert; certaines fêtes, comme celle de l'Ascension, durent être célébrées dans des conditions très précaires.

La crise atteignit son paroxysme pendant le voyage de janvier à mars 1945. C'est à lui que songe un confrère, quand il parle avec ironie des difficultés rencontrées « en période de transhumance ». Une fois lancés sur les routes, sauf de rarissimes exceptions, pendant cinquante jours, il ne fut plus question de célébration de la messe. L'un d'entre nous, avec l'aide de camarades catholiques, réussit à transporter les éléments essentiels

d'un autel portatif; mais nous étions pour la plupart physiquement incapables d'ajouter cette charge à ce qui était rigoureusement indispensable pour ne pas mourir de froid, de fatigue ou de faim.

Quant à l'ensemble de la captivité, pour beaucoup, la vie commune et l'entassement furent des obstacles à l'épanouissement d'un véritable esprit communautaire, à base de charité surnaturelle. La vie même de paresse, à laquelle certains se laissèrent entraîner, parfois une véritable passion du jeu, supplanta leur ardeur apostolique. A Gross-Born s'ajoutait le morcellement et la dispersion des activités en trois paroisses distinctes. Cette scission, due à l'existence de blocs qui ne pouvaient pas communiquer pendant les neuf premiers mois, avait créé une véritable autonomie, dont il fut par la suite difficile de se défaire.

Une autre difficulté avait pour origine la coexistence d'un petit effectif de soldats, perdus au milieu de très nombreux officiers. Qu'on le veuille ou non, chez les hommes de troupe, le fait que la grosse majorité des paroissiens étaient des officiers, presque tous les prêtres y compris, compliquait la vie religieuse. Les ordonnances et les soldats de la W. K. ne se sentaient pas absolument chez eux dans la paroisse. Ajoutons-y pour certains le manque de temps, pour d'autres l'appât du gain, pour d'autres encore l'excessive fatigue des corvées; nouvelles entraves à une ardente vie paroissiale.

Nos conditions d'existence ne favorisaient pas toujours la vie religieuse. Dans l'atmosphère glaciale des hivers poméraniens, quand l'eau gèle dans la burette du servant de messe, l'encouragement est mince à s'arracher à ses pauvres couvertures pour aller assister à une messe matinale. C'est parfois une violente tempête de neige; l'assistance voit alors ses effectifs diminuer. Et puis les forces ne sont pas inépuisables. Or le régime est rigoureux.

Par delà le physique, le moral est atteint. Parlant des prisonniers, Joseph Folliet a écrit :

A force de se heurter au même mur, ils s'y meurtrissent, parfois gravement, jusqu'à la maladie. Les originalités s'accusent. Il y a des camarades qui « ne tournent pas rond », surtout parmi ceux des Oflags qui n'ont pas la diversion brutale, mais salubre, du travail. On voit pousser des névroses, des psychoses, des manies. Des apeurés appréhendent on ne sait quelles avanies, on ne sait quelles catastrophes; des scrupuleux entretiennent, comme des vers rongeurs, d'étranges culpabilités (1).

Ce danger de la claustration, il a pesé sur tout le camp pendant près de cinq années. Et la moindre des épreuves ne fut pas l'échéance inconnue :

On ne dira jamais assez que la captivité n'est pas une épreuve physique; ou du moins l'épreuve physique compte-t-elle pour si peu que rien. C'est une épreuve morale, et dont la rigueur s'exerce peut-être dans l'incertitude de son terme d'avantage que dans sa durée (2).

Les difficultés dues à la captivité furent bien réelles. Et cela tendrait à prouver que le minimum indispensable pour une vie religieuse normale

(1) J. FOLLIET : Pour comprendre les prisonniers, Paris. Éditions du Seuil, 1943, pages 12-13.

(2) F. AMBRIÈRE : Les grandes Vacances, page 312.

n'était pas sauvegardé. Il y a un étiage au-dessous duquel il est imprudent de descendre, pour la masse des chrétiens, mis à part quelques tempéraments d'élite. Il y a une cote d'alarme, en crue, au delà de laquelle il est téméraire de monter. Et si un minimum de bien-être est nécessaire à la pratique des vertus, parmi toutes les autres, la vertu de prudence, de juste milieu, d'équilibre, est sans doute la plus difficile à pratiquer.

Les obstacles dus à nos gardiens :

J'ai fait allusion, en parlant de la mise en route de la paroisse, à l'aide apportée par l'épiscopat allemand pour notre approvisionnement liturgique. Le P. Sortais écrit :

Je fus appelé à la Kommandantur du camp et me trouvais en face de deux aumôniers catholiques de l'armée allemande, qui ne purent me parler que devant des témoins et par interprète. Ils me demandèrent si nous avions besoin de quelque chose. Je demandais du vin et des hosties. Nous reçûmes aussi, de la part de l'évêque de Berlin, un ornement, un missel à la première page duquel Son Excellence l'Évêque de Berlin avait écrit quelques lignes très délicates à l'adresse des prêtres prisonniers qui se serviraient du missel. Deux calices nous furent aussi envoyés.

Ces relations avec le clergé allemand disparurent très vite. Nous rejoignons le thème de la crainte et de la menace :

Les apparitions du pasteur, note Yves Gibeau, s'espacèrent de plus en plus, pour cesser brusquement. Les Fritz se méfiaient. De tout et de rien. Et montraient pour les représentants du clergé français, belge ou polonais, une répulsion, presque une haine, qui, dissimulée, réfrénée les premiers mois, commençait maintenant à bien s'exhaler (1).

La captivité ne fut qu'une suite d'escarmouches entre l'aumônerie et les gardiens du camp. Il y eut d'abord l'incertitude des horaires : les appels, en semaine comme le dimanche, variaient fréquemment d'heure. Comment dès lors, le dimanche surtout, fixer une grand-messe, sans connaître, de manière précise, l'heure à laquelle nous serions, une fois de plus, dénombrés ?

Il y eut le refus initial de célébrer en public. A cette interdiction s'ajoutait alors l'absence de locaux officiellement reconnus pour la célébration du culte catholique. Cette situation dura peu de temps, il est vrai. « Dans la suite, notre existence fut reconnue, écrit un prêtre du bloc II; on nous affecta un petit baraquement pour ranger le matériel... »

Il y eut, pendant toute la captivité, l'interdiction de faire de l'Action Catholique. Cette défense fut facilement tournée. Mais de temps en temps, les censeurs tombaient à l'improviste sur une réunion clandestine, dans les caves de la caserne d'Arnswalde. Le responsable, quand il était pris de court, payait cette infraction de quelques jours d'arrêts de rigueur.

Il y eut surtout les continuelles brimades des Allemands, contre lesquelles le P. Dupaquier lutta. Qu'il fût question des offices religieux ou du ravitaillement en matériel liturgique, sans cesse de nouveaux obstacles

(1) Le Grand Monôme, page 404.

surgissaient, qu'il fallait vaincre, et cela en dehors même de la période des sanctions Giraud, où les Allemands se révélèrent encore plus mesquins que pendant tout le reste de la captivité.

Nous sommes dans le monde des promesses. Les prêtres étaient arrivés fort démunis de bréviaire. Les Allemands nous informèrent qu'il était facile de passer commande chez Pustet, à Ratisbonne, ce qui fut fait sans tarder. Nous renouvelâmes plusieurs fois notre commande; elle n'aboutit jamais. Heureusement, des bréviaires nous parvinrent de France.

Une fois, c'est la dénonciation d'un soldat parce qu'un aumônier a pris la parole en français au cours de la messe, et la célébration en public est momentanément interdite. Une autre fois, le poste de T. S. F. allemand ayant été saboté (?), l'arrière-cantine est fermée, et les messes matinales rendues impossibles. Quand l'interdiction est levée, nouvelle restriction : les messes seront privées, sans aucune assistance. Il faudra de nouvelles insistances pour obtenir le *statu quo ante*.

Au début de 1941, les aumôniers militaires nous quittent, sauf l'abbé Dupaquier. En février, au bloc III, une neuvaine pour nos familles connaît un tel succès que les Allemands s'inquiètent de l'influence de l'aumônier. Au prône, le dimanche suivant, l'abbé Dupaquier invite les officiers au calme.

Vers la fin de l'année, une série d'évasions irrite nos gardiens. Le 24 décembre, la baraque 14 est consignée : pas de messe pour les occupants le jour de Noël? En outre, les censeurs étant occupés à la fouille de cette baraque, l'autorité allemande fait savoir à l'abbé Dupaquier qu'il n'y a pas d'accompagnateur disponible pour escorter l'abbé Trouvain dans les kommandos. Immédiatement, l'aumônier remet une réclamation écrite, qui développe les arguments suivants :

- tout prisonnier possède un droit strict à l'évasion;
- la Convention de Genève interdit les sanctions collectives;
- les officiers, lésés, même les non-pratiquants, conserveront un souvenir amer de cette mesure : c'est donc de la mauvaise politique;
- on prive les kommandos voisins d'un office religieux auquel ils ont un droit absolu; or, ces kommandos ne sont pour rien dans les incidents de l'Oflag; la mesure prise est donc un abus;
- enfin, elle ne cadre pas du tout avec le message de Noël que vient de diffuser le commandant allemand du camp et qui a pour *leit-motiv* la charité et la paix (1).

A peine l'année 1942 est-elle commencée que de nouvelles brimades surgissent. La censure se resserre. L'Abwehr exige désormais que lui soient remis, plusieurs jours à l'avance, les plans de tous les sermons; dans le passé, les titres, annoncés à l'emploi du temps hebdomadaire, suffisaient (2).

Peu de temps après Pâques, plusieurs officiers, qui s'étaient évadés, ont eu la malchance d'être repris. Condamnés aux arrêts de rigueur, ils purgent leur peine. L'aumônier Dupaquier adresse une demande au capitaine Bahr, afin de pouvoir leur assurer la messe en prison. Tout prisonnier, même de droit commun, a droit aux secours de la religion; *a fortiori*, les

(1) N. P. C., 24 décembre 1941.

(2) N. P. C., 5 janvier 1942.

officiers, qui ont usé d'un droit légitime en tentant de reconquérir la liberté. L'Abwehr refuse, alléguant les raisons suivantes :

- toutes les visites sont interdites aux prisonniers;
- les officiers aux arrêts ne peuvent être assimilés à des prisonniers de droit commun, dont la détention est beaucoup plus longue;
- les évadés repris ne se sont pas inquiétés des offices du dimanche, au cours de leur fugue. Ce qui est faux : quatre d'entre eux, aux Rameaux, ont pu entendre une messe à la cathédrale de Cologne et y recevoir la communion (1).

Au moment de notre arrivée au camp d'Arnswalde, impossible, pour les prêtres du premier convoi, de célébrer leur messe le matin. Au cœur de l'hiver suivant, en janvier 1943, l'électricité, sans avis préalable, est supprimée, dans le réfectoire, pour la célébration des messes matinales. L'aumônier mène son enquête : les trois lampes de 100 watts, achetées de nos deniers, ont été enlevées sur l'ordre de l'Abwehr. Quelques jours après, sur une insistante protestation, la lumière est rétablie, avec trois lampes de 25 watts. Insensiblement, elles se transformeront par nos soins en lampes de 40, puis de 60 watts (2).

Tous ces menus incidents, on en pourrait citer des centaines, constituent une « petite guerre », aussi interminable que lancinante. Beaucoup se décourageraient. Il faut, pour faire face, la ténacité bourguignonne de l'aumônier.

La plus pénible brimade sans doute fut, au mois d'octobre 1940, l'expulsion de l'immense majorité des prêtres-officiers du camp. Un confrère écrit :

J'ai quitté le II D en octobre, par ordre des Allemands. Nous étions alors plus de cent prêtres dans les quatre blocs. Le chef du bloc IV (il en fut de même pour ceux des autres blocs) avait reçu des Allemands l'ordre de faire partir tous les prêtres d'abord, puis, à la suite, les Juifs. Ils se sont rendu compte de votre influence au camp, me dit le Colonel; et c'est certainement pour cela qu'ils veulent se débarrasser de vous.

Peut-être les prêtres étaient-ils trop nombreux au début de la captivité, et, comme le dit d'une façon humoristique un camarade, peut-être y avait-il « trop de chasseurs pour le même gibier ». La rumeur de ce départ avait circulé depuis quelques jours. On affirmait que tous les prêtres-combattants devaient être regroupés à l'Oflag II B d'Arnswalde, avec les pasteurs protestants et les rabbins. Sans doute pour soustraire les camarades prisonniers à leur influence (3)? Les Allemands finirent par mettre cette odieuse mesure à exécution.

Un autre prêtre fait cette remarque :

A la sortie du camp, l'Allemand qui était commandant en second, un pasteur je crois, nous a dit textuellement : ça n'est pas nous, les Allemands, qui avons demandé votre départ, mais vos camarades que votre action gênait.

(1) N. P. C., 2 avril 1942.

(2) N. P. C., 7 janvier 1943.

(3) N. P. C., 9 octobre 1940.

Un autre écrit :

Sous la pression des instituteurs et d'un commandement de camp timoré.

Je n'ai pas le droit d'accorder le moindre crédit aux affirmations d'un capitaine allemand, qui passa le plus clair de la captivité à nous duper et à nous mentir.

Enfin, ce sera le dernier point relevé, le clergé rencontra, pendant un certain temps, de l'opposition pour accomplir son ministère dans l'administration du sacrement de pénitence. Dans le récit de son audience auprès des prêtres allemands, le Rme P. Sortais note :

Ces deux aumôniers militaires, l'air très gêné, me dirent qu'il n'était pas permis aux aumôniers français ni aux autres prêtres prisonniers de confesser leurs camarades. Je leur fis remarquer que cette défense me semblait pour le moins illogique, puisque, en même temps qu'ils me la faisaient, ils m'offraient des hosties pour les communions des fidèles. Alors ils me dirent que si un officier voulait se confesser, il devait en faire la demande par moi qui la transmettrais à la Kommandantur; un aumônier allemand serait appelé périodiquement au camp pour ce ministère. D'un regard de connivence, échangé avec les aumôniers, il fut bien entendu que nous nous comprenions et que le ministère de la confession continuerait comme par le passé.

Il n'empêche que l'autorité allemande s'opposait officiellement à la confession. Et cela devait donner lieu à de nombreuses interventions de nos gardiens : heureusement, elles n'eurent jamais de suites fâcheuses. Un soir, un censeur vint dans la chapelle où l'abbé Bruneau confessait, au bloc IV de Gross-Born. Une fois de plus, il constata que nous pratiquions cette confession, interdite par une affiche placardée à la cantine. Cette visite s'acheva par le joli dialogue :

- Vous savez bien qu'il est formellement interdit...
- Oh! bien sûr, mais je ne confesse pas; je donne le sacrement de Pénitence!
- Ach so!...

et l'incident se trouva clos.

Un autre prêtre rapporte :

Surpris deux fois par le Capitaine allemand commandant le bloc, j'ai entendu l'interpellation : « Streng verboten ». Nous avons vite compris et jamais... autant confessé.

Les obstacles dus à nos camarades :

Cette affirmation dût-elle surprendre, plusieurs obstacles furent le fait des *catholiques* eux-mêmes. Chez certains, une vieille marque d'individualisme n'avait point réussi à totalement disparaître. L'esprit communautaire ne s'acquiert pas en un jour; il peut être l'effort de toute une vie. Ces paroisses, solidement organisées, encadrées un peu militairement, uniquement composées d'hommes, ne convenaient pas à tous. Quelques-uns auraient préféré des petites chapelles plus intimes; ils croyaient véritablement y mieux prier. Au camp d'Arnswalde, l'aumônier Dupaquier avait autorisé l'abbé Bruneau, d'une santé fort délabrée, à célébrer sa messe au solarium du bloc III, pour les malades, le dimanche, à l'heure de la grand-messe. Le lieu était plus

confortable, en hiver, que la Turnhalle glaciale. En plus des malades véritables, il y venait bien « quelques frileux et plus d'un catholique à gros grains ».

Au bout de quelques années d'exil, personne ne s'en étonnera, il y eut aussi un *vent de lassitude*. Ne faut-il pas un minimum de bien-être ? Il reste difficile d'apprécier ce minimum. Sans doute n'existait-il pas au gré de certains ; l'épreuve leur parut trop longue et trop lourde.

Il y eut enfin le scandale de certains devant l'ardeur intempestive de quelques autres. C'est à ce sujet que Ratinaud a écrit :

Les « vieux catholiques », de leur côté, continuaient à se rendre, le dimanche, à la messe, à recevoir, deux ou trois fois l'an, la communion, et considéraient d'un œil ironique l'ascension spirituelle des néophytes. Ils se montraient cependant inquiets, sachant par expérience séculaire que l'Église et la Foi ont toujours pâti des excès de prosélytisme (1).

Tous les camarades du camp sont habitués aux audaces de langage du brillant conférencier. Il reste pourtant, dans son affirmation, une « âme de vérité ». Elle trouverait sans doute confirmation dans certaines chutes, certains abandons, qui suivirent notre retour en France.

Je ne parle pas ici des prêtres ; ils eurent leur part de responsabilité ; nous les retrouverons en exposant les déficiences constatées au camp.

Il faut dire, à l'excuse des camarades qui firent obstacle, que l'expérience était cruelle. Dans son « Journal de Captivité », Jean Guilton la décrit nettement :

Nos camarades de France nous disent que l'opinion ne comprend pas toujours très bien. Certains parlent de « la vie de château » menée dans les camps. Cela est assez difficile, en effet, de faire comprendre ce qui nous est pénible. Nous ne souffrons plus de la faim ; nous avons des colis, du cinéma : *panem et circenses*. Quoi de plus ? N'êtes-vous pas contents ? Il faudrait faire comprendre à nos amis de France ce qu'est l'arrachement à ces communautés qui font vivre : famille, profession, Patrie, et ce sentiment de vide, de morosité, de dégoût, de rancœur parfois, qui est là, rugissant, prêt à bondir sur votre esprit et à le dévorer. Il faudrait faire comprendre que la libération pour nous n'est pas une certitude, mais une espérance, c'est-à-dire qu'elle comporte une incertitude, qu'elle demande un acte de foi, et qu'il y a des jours où cet acte est difficile. Il faudrait leur faire comprendre que beaucoup ont l'impression que le temps perdu ne se rattrapera jamais... parce que nous serons fatigués, diminués et que nous aurons perdu « l'expérience » ; que ceux qui maintenant nous remplacent seront souvent plus utiles que nous, affaiblis et lassés par l'épreuve ; que les épouses vieillissent ; que les enfants grandissent et que c'est dur pour un père de se sentir absent aux heures solennelles. Si l'un des nôtres venait à mourir, nous ne le saurions que trois semaines après, par une lettre ouverte... Et dans notre petit cimetière, voici les trente tombes (déjà) des camarades morts en captivité. *Pro patria, longe ab ea*, dit l'inscription de la stèle : pour la Patrie, loin d'elle (2).

Quelles que soient les excuses, notamment le poids de l'épreuve, le fait est là : des catholiques, sans le vouloir, ont fait obstacle, en maintes circonstances, à la bonne marche de la paroisse.

Des obstacles, il y en eut d'autres. Ratinaud, que nous venons de

(1) Jean RATINAUD : Œuvres Libres, novembre 1954.

(2) Jean GUITTON : *Journal de Captivité*, pages 28-29.

citer, écrit dans le même article, en parlant de l'enthousiasme apostolique à l'Oflag :

Ce mouvement, qui emportait les âmes, rencontrait cependant des obstacles, qu'il recouvrait comme la vague submerge le rocher. On éprouvait, plus qu'on ne la distinguait clairement, la résistance des communistes. Ceux-ci étaient peu nombreux et fort prudents, peut-être aussi déconcertés de se retrouver tout seuls avec, comme viatique, leur doctrine, leur marxisme, sans être tenus dans les lisières du Parti. Que faisait, que pensait celui-ci ? On chuchotait donc que les communistes (mais où étaient-ils ?) « travaillaient » les ordonnances. Dans quel sens ? Et avec quel résultat ? Mystère.

Les catholiques du camp eurent la conviction que des éléments tentaient de saper leur action. Et si la grâce divine fut souvent la plus forte, elle ne le fut pas toujours ; ou tout au moins ce fut la souffrance des apôtres de sentir nettement la persistance de blocs imperméables. On en vit même « espionner » les entrées à la chapelle le dimanche.

De la troisième enquête lancée, on peut extraire les résultats suivants :

— indifférence	100
— incroyance. . . .	30

Sur les réponses qui, nous l'avons vu, intéressaient 407 officiers, cela représente une proportion de 31 p. 100 qui oscillent de l'indifférence à l'incroyance. Si nous laissons de côté 80 indifférents, présentés comme « bienveillants » dans les rapports, il demeure toujours, en marge de la paroisse, une frange qui constitue à peu près 11 à 12 p. 100 de l'effectif de l'Oflag.

Dans une étude sur les problèmes des rapatriés, on lit :

Les causes en sont nombreuses, variées ; elles tiennent peut-être à des conjuguaisons politiques, à l'évolution de la situation en France. Certaines manifestations extérieures culturelles, quelques pressions maladroites sur la vie intellectuelle des camps n'y ont pas été étrangères (1).

Nouvelle allusion à des maladresses commises, peut-être même à des provocations involontaires.

J'ai parlé plus haut de la persistance de blocs imperméables. L'un d'eux est celui des instituteurs. Dans un rapport fait en France, un confrère écrit :

Les instituteurs (ils formaient 30 % de l'effectif du camp) sont restés réfractaires à toute action de notre part. Les principaux obstacles à notre action, en dehors de ceux qui sont trop banals pour que l'on en parle, peuvent être ainsi détaillés : hostilité violente et militante chez la presque totalité des membres de l'enseignement public. Forme particulière de cette hostilité : volonté d'organiser sa vie sans Dieu.

Je ne puis, en aucune façon, prendre cette accusation à mon compte. Présentée sous cette forme, je considère cette affirmation comme fausse.

(1) Les déracinés : problèmes religieux des rapatriés. Aumônerie des PG, 41, rue de Bonnel, Lyon, mars 1944, page 17.

Tout d'abord (j'ai promis de signaler plus loin les erreurs du clergé), il y eut, de la part des catholiques, des maladresses certaines, qui devaient provoquer, de façon inévitable, une véhémence réaction. Voici ce qu'en pense Ratinand :

L'obstacle majeur était constitué par la sourde opposition des instituteurs. Ceux-ci, par instinct comme par tradition, formaient une anti-église solidement maçonnée, avec ses pontifes (généralement des professeurs d'École Normale), et ses lévites, adroits ou maladroits, comme tous les lévites. Le bloc était d'autant mieux cimenté qu'il ne manquait point de sots ou de perfides pour rendre « l'École sans Dieu » responsable de la défaite. Atteints au plus profond d'eux-mêmes, dans leur amour-propre professionnel et patriotique, les instituteurs attendaient l'occasion de contre-attaquer. Elle se présenta plus tôt qu'on aurait cru. Le goût de la flagellation, de la mortification, inclinait les catholiques, anciens ou nouveaux, vers le parti du Maréchal. Dieu avait appelé le peuple de France à une grande épreuve. Il fallait accepter celle-ci, se soumettre. Ce n'était point défaut d'amour de la Patrie ni complaisance pour le fascisme ou l'Allemagne. Seigneur, non ! mais rachat, expiation. Car une France agricole, purifiée, et où les écoles libres recevraient de justes subventions, prendrait de nouvelles forces et réglerait alors le compte de Satan incarné, s'il est ainsi permis de s'exprimer, dans le Reich, les stukas, et les sectateurs de Wotan.

Mais cette nouvelle et victorieuse épreuve, il fallait la mériter par de grandes douleurs. Les catholiques rejoignaient ici curieusement les politiques à la tête froide, ceux qui calculaient au plus juste le poids des défaites et des victoires dans la balance de l'Histoire et concluaient, non sans bon sens, au succès de l'Allemagne. Mais par là, ils prêtaient le flanc à la contre-offensive. Elle fut, à sa manière aussi, celle de la Foi, une Foi irraisonnée, stupide, émouvante dans la défaite du Reich et du fascisme. Elle mobilisa à son tour la foule qui se rua dans le gaullisme, sans savoir même qui était de Gaulle, comme elle s'était ruée dans le mysticisme catholique.

Puisque Pétain, puisque Vichy, c'était l'acceptation, ou le calcul, le gaullisme fut la résistance, le refus, la pureté du don intégral. Puisque Vichy, c'était le recours aux vertus traditionnelles, à Dieu, le gaullisme fut l'exaltation de la révolution et de la laïcité républicaine. Puisque l'un était tout de pitié, l'autre fut tout de science, de progrès et de liberté. Et, bien sûr, là encore, le patriotisme n'était pas seulement un masque, et c'est bien sincèrement que l'on additionnait la Home Fleet aux usines de guerre américaines, l'invincible Armée Rouge au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes pour aboutir à la renaissance de la France comme total ! Mais cette France était celle de 1789, avec les Droits de l'Homme dans la main droite et les œuvres complètes de Jaurès sur le bras gauche (la main n'y eut pas suffi) accédant enfin à la victoire de la lumière progressiste sur les ténèbres du clocher.

Il y avait certes, dans les deux camps, des dissidents, des faux-frères, des inquiets. Mais la ligne de partage séculaire chez les Français entre l'École et l'Église recommença de passer dans le camp. Et les amis de Dieu comme ceux de la Liberté se retrouvèrent finalement à peu près au complet, un peu fatigués par un incertain combat, la conscience barbouillée d'avoir tant erré, rassurés cependant profondément, les uns et les autres, en faisant le compte de leurs craintes, de leurs espoirs et des forces qui leur demeuraient (1).

On peut penser ce que l'on voudra du tableau « coloré » que vient de brosser un « historien » avec une âme de romancier. Il est certain que, au camp comme en France, le *problème de l'école* divisa profondément les esprits. J'en ai relevé, pour ma part, quelques épisodes caractéristiques ; les voici.

(1) Œuvres Libres, novembre 1954.

En 1940, après plusieurs réunions des membres de l'enseignement officiel, est apposée au tableau des annonces du bloc III l'affiche suivante : « Dimanche 8 septembre 1940, à 14 heures. Réunion : l'Enseignement = obligation, gratuité, laïcité. » L'affiche convoque les membres de l'enseignement public et privé.

Le rapport est présenté par un agrégé des Lettres et par un professeur d'E. P. S. C'est le compte rendu de réunions préparatoires. Les membres de l'enseignement public, note le rapporteur, s'y sont montrés à peu près unanimes pour le maintien des trois principes :

— Obligation : les principales améliorations désirées sont le système des sanctions entre les mains du juge de paix, pour obtenir une présence plus régulière, la prolongation de la scolarité jusqu'à 14 ans; après, un enseignement postscolaire, essentiellement professionnel, dans les domaines technique, agricole, ménager, etc.

— Gratuité : à compléter. Il faut mettre les fournitures scolaires à la charge de l'État, donner les livres aux enfants et non pas seulement les leur prêter, augmenter le nombre et le taux des bourses de l'enseignement supérieur. Cela représente d'énormes frais pour l'État. Aussi, du point de vue financier, les instituteurs publics, à la quasi-unanimité, ont rejeté la Répartition Proportionnelle Scolaire, qui sera d'ailleurs étudiée en elle-même plus tard.

— Laïcité : le rapporteur ajoute que presque unanimement les membres de l'enseignement officiel réclament son maintien, et cela plus que jamais. Il faut protéger ce principe contre les diffamations dont il est l'objet. Aux instituteurs de « respecter la neutralité dans toute la mesure du possible ». Ce sera, dans l'enseignement primaire, la neutralité religieuse; les enseignements secondaire et supérieur réclameront en outre la neutralité philosophique et historique. Le droit d'enseigner doit être refusé « à ceux qui professent des opinions autres que celles de l'État », « à ceux qui vont chercher leurs mots d'ordre auprès de supérieurs étrangers », à ceux qui n'ont pas l'égalité des titres, comme l'agrégation. Quand la question se pose de savoir qui doit triompher de la liberté d'enseignement ou du monopole d'État, il est répondu qu'un enseignement confié à l'Église est un danger; l'Église n'est pas neutre; elle porte atteinte à l'État; c'est elle qui ouvre la lutte. « Il faut un enseignement national, laïque, pour qu'il n'y ait qu'une seule jeunesse. »

Tous ces extraits, je les emprunte à mes notes; j'assistais à la réunion; j'y ai pris des notes abondantes et je crois ne pas trahir la pensée du rapporteur dans le résumé que je viens de donner.

À la suite de ce rapport, la discussion est ouverte, longue et animée. Un commandant, instituteur public, qui enseigne depuis vingt ans, propose le système de l'Alsace-Lorraine, où prêtre, pasteur et rabbin ont leur place à l'école. La difficulté des locaux ne lui semble pas un motif suffisant pour écarter cette méthode; l'enseignement religieux est bien dispensé par des aumôniers dans les lycées et dans les collèges secondaires.

Un agrégé d'histoire critique « l'impérieuse rigidité de doctrine » qui découle du rapport entendu. Il oppose la contrainte qui, selon lui, entraînera de plus en plus l'appauvrissement des idées, à la largeur de vues et à la

liberté. Un autre interlocuteur, qui prépare l'agrégation d'anglais, fait remarquer que si l'on veut un enseignement unique, imposé par l'État, il faudra, comme dans le Troisième Reich, expurger et brûler toutes les bibliothèques. L'élève serait trop heureux de prendre, par principe, le contrepied de ses maîtres.

Suit un agrégé de philosophie; pour lui, la prudence est de rigueur. Signalant l'évolution provisoire des idées qui s'accomplit en France en notre absence, il dit : « Peut-être serons-nous obligés de revendiquer, au nom de l'humanisme, à notre retour, et contre un État devenu autoritaire, une plus grande liberté pour l'enseignement. Ne réclamons pas trop vite le monopole; il pourrait se faire contre nous! »

Il est approuvé par un agrégé des lettres : les membres de l'enseignement officiel, devant un État autoritaire, seront peut-être les premiers à défendre l'idéologie de la famille. Dans le problème de l'enseignement, la primauté doit revenir à cette dernière, avant l'État.

Un autre agrégé d'histoire lance un appel en faveur d'une entente des deux enseignements. Il constate que la plupart des prêtres ont accepté la Troisième République et ne travaillent pas contre le régime. C'est un effort de conciliation qui devrait aboutir.

L'abbé Chanson, professeur au Grand Séminaire d'Amiens, se fait le défenseur de la Répartition Proportionnelle Scolaire. Au nom de la liberté, il faut admettre que le père possède, dans l'éducation de son fils, un droit primordial, avant l'État. Ce droit postule la Répartition Proportionnelle Scolaire; le père, qui a payé l'impôt et veut pour son fils un enseignement chrétien, ne doit plus avoir à payer encore. Sinon il devient impossible, à celui qui est pauvre, d'envoyer ses enfants à l'école de son choix. Et comme, au passage, le rapporteur a signalé le manque de compétence de certains professeurs de l'enseignement privé, l'abbé Chanson poursuit : « Beaucoup de ces professeurs meurent littéralement de faim. Aussi l'Église est-elle contrainte de faire appel à toutes les bonnes volontés; ces dernières ne sont pas toujours synonymes de compétence. Donnez-nous la Répartition Proportionnelle Scolaire, et, en peu d'années, nous nous faisons forts de créer un corps professoral de compétence indiscutable. » En terminant, l'interlocuteur fait remarquer que les pays démocratiques, l'Angleterre, la Hollande, la Belgique, possèdent la Répartition Proportionnelle Scolaire.

La dernière intervention est celle d'un jeune Marianiste. Si les mots d'ordre sont parfois pris auprès de supérieurs étrangers, c'est qu'une loi vint expulser du sol de France une partie de ses bons citoyens. Comment d'ailleurs concilier cette objection avec le reproche fait avant-guerre à l'enseignement privé, d'avoir tant de professeurs nationalistes et patriotes?

La séance dure depuis plusieurs heures; elle est levée. Dans les chambres, les conversations se poursuivent entre instituteurs et membres de l'enseignement privé. Beaucoup tombent d'accord pour dire que tout sectarisme, dans un camp comme dans l'autre, est maladroit et nuisible (1).

Le 22 février 1942, au cours d'une réunion du « Groupe de l'Ensei-

(1) N. P. C., 8 septembre 1940.

gnement : Section de l'Enseignement Primaire », la morale chrétienne ayant été attaquée par un conférencier, au nom de la sociologie, un instituteur d'État, catholique pratiquant, croit devoir adresser au groupe une protestation écrite, qu'il lit d'ailleurs à la réunion suivante, le 8 mars. Dans cette mise au point, l'instituteur relève les raisons suivantes : la religion n'est pas exclue de la mentalité de notre société française; l'enseignement donné à l'école doit être en conformité avec celui de la famille; la morale chrétienne, quoi qu'en ait dit le conférencier, n'est pas périmée. En tout cas, il est juste de s'élever contre l'argumentation, qui dénigre avec désinvolture un sujet que le conférencier ne connaît pas. La protestation s'achève par des félicitations pour le cours de pédagogie et de morale professé par un autre membre de l'enseignement public, et dont le bon sens, la largeur d'esprit, le tact et la sagesse doivent tendre à réaliser l'union (1).

Le conflit existe, cette fois, au sein même du Groupe de l'Enseignement Officiel. Mais il est sans lendemain : bientôt les préoccupations matérielles de notre changement de camp vont détourner les esprits de ces querelles spéculatives.

En 1944, de nouveau, le thème de l'enseignement reparut. Des conférences furent faites sur la laïcité. Mise au courant des critiques présentées, l'Action Catholique crut nécessaire de rétablir, auprès de ses membres, ce qu'elle pensait être la vérité, dans une série de plans-exposés de la doctrine de l'Église en matière d'enseignement. Mais elle voulut, pour éviter de nouveaux heurts, s'abstenir de porter la question devant le grand public sous la forme de conférences.

Au cours de la même année, nous l'avons relaté dans le chapitre sur la vie intellectuelle, les instituteurs du camp lancèrent une nouvelle enquête pour faire le point sur leur manière de penser les différents problèmes scolaires. La question de la laïcité et son principe furent approuvés par l'immense majorité de ses membres.

Il faut reconnaître que plusieurs camarades instituteurs ont pu être arrêtés par le caractère de chrétienté qui, en quelque sorte, avait envahi le camp. Certains d'entre eux, par contre, étaient pratiquants convaincus; d'autres le sont devenus; d'autres encore profitèrent des circonstances de la captivité pour revenir à la pratique chrétienne. Il n'est pas de prêtre au camp qui n'ait connu tel ou tel cas dans son entourage.

Beaucoup, parmi eux, se montrent fort compréhensifs, même lorsqu'ils sont peu chrétiens; ils demeurent larges d'idées, admettant très bien que d'autres ne pensent pas comme eux. Très attachés à leur profession, dans laquelle ils voient une sorte de sacerdoce, ils ont le plus souvent une vie de famille très intense, et se déclarent heureux de vivre et contents de leur sort.

Leur patriotisme est incontestable. J'en sais un, Alsacien-Lorrain et catholique convaincu, dont la famille s'était réfugiée en Périgord, et particulièrement inquiet du sort des siens. Interrogé par la Gestapo, un rapatriement lui est offert; il le refuse sur-le-champ, avec énergie; aussitôt, il écrit à sa femme pour lui interdire de rentrer en Alsace. C'est accepter la confis-

(1) N. P. C., 22 février et 9 mars 1942.

cation de tous ses biens. Mais il a une foi inébranlable dans la défaite allemande, et cela le reconforte.

Il y eut aussi, dans le camp catholique, des maladresses commises, l'affirmation d'un triomphe, d'autant plus bruyante que le triomphe était plus incertain et plus passager.

Mis à part quelques irréductibles, les membres de l'enseignement officiel se signalaient par l'absence de foi, beaucoup plus que par l'hostilité contre la foi. Tous défendaient ce pour quoi ils vivaient, leur École.

Dans une des lettres que m'adressa fraternellement, depuis le retour, l'un d'entre eux, parmi les plus notoires, je lis :

Respect des croyances de chacun; pas de sectarisme. Les instituteurs, membres de l'Action Catholique, travaillent avec nous.

Les déficiences et les abandons. — Tous ces obstacles, majeurs ou mineurs, permanents ou temporaires, devaient entraîner presque fatalement des déficiences et des abandons. C'est ce qui reste à voir, pour achever cette étude des ombres. Nous les rassemblerons autour de deux titres : déficiences et abandons des fidèles; déficiences et abandons du clergé.

Déficiences et abandons des fidèles :

Quelques-uns pêchèrent par excès de zèle; d'autres, plus nombreux, par nonchalance et découragement.

Excès de zèle des uns : Plusieurs rapports font allusion, parfois avec ironie, à l'insistance apportée par quelques-uns à entraîner leurs compagnons dans des groupements de piété dont les règles n'étaient pas susceptibles d'être suivies en France. Cette vie intérieure profonde, vécue en vase clos, loin de l'agitation de la vie normale, loin de toutes les préoccupations matérielles qui assaillent un foyer et un homme d'affaires, n'était pas sans irriter ou déconcerter d'autres captifs. Il y eut, dans le camp, quelques cas de démesure. Les membres de certains petits groupes donnèrent parfois à leurs voisins, l'impression, vraie ou fausse, de demeurer trop centrés sur eux-mêmes. On peut, de prime abord, charger de ces outrecuidances, les prêtres du camp, premiers responsables. J'y viendrai bientôt. Apportons, dès maintenant, à la décharge de quelques-uns, cette phrase de l'abbé Bruneau :

Certains prêtres, en dépit des déclarations formelles de Dom Sortais, encourageaient trop à une vie monacale. J'ai coupé les ailes à plus d'un « oflagué » qui rêvait, au retour, de messe quotidienne. NON : chaque dimanche et une fois la semaine suffira. N'oubliez pas votre femme et votre devoir d'état.

Elle laisse entendre que, même dans les rangs du clergé, tous les responsables n'étaient pas d'accord sur ces exagérations.

Ces excès ne furent jamais le fait que d'un tout petit nombre. Un camarade sérieux, parlant de dévotions trop individuelles, fixe le taux des « Mystiques », l'expression est de lui, entre 2 et 5 p. 100. Je ne sais si l'estimation est valable. Sur un total de 2 700, cela représenterait un groupe oscillant entre 54 et 125. Le second chiffre me paraît dépasser la réalité; le premier demeure peut-être un peu faible.

Quoi qu'il en soit de l'effectif réel de ces « zélateurs », et sans mettre en doute un seul instant leur bonne foi, il est certain qu'ils avaient le don d'exacerber leur entourage et de provoquer de violentes réactions. Ce fut les « excès de prosélytisme » dont parle Ratinaud.

Nonchalance et découragement des autres : Comme dans la vie normale, il est beaucoup plus facile de se laisser glisser que de gravir les sommets. Ce fut, à la longue, le cas d'une autre catégorie de paroissiens, qui se livrèrent au désœuvrement, à la paresse, à l'égoïsme. Le camp laisse le souvenir de mesquineries, de lâchetés. Un camarade, un peu misanthrope sans doute, écrit :

Je n'aime pas beaucoup me rappeler mes cinquante-huit mois de captivité. On a beau, à l'Amicale, et dans notre *Journal*, s'encenser et s'envoyer des fleurs, il y a trop de mauvais souvenirs, et franchement notre société de félicitations mutuelles ne saurait estomper complètement tout ce qui a pu enlaidir notre vie en commun. Je ne sais si, dans votre peinture intellectuelle de l'Oflag, vous aurez l'occasion de rappeler que notre petit monde n'était en somme qu'un échantillonnage de notre bourgeoisie, et qu'à côté de types épatants, il y avait une riche collection de mufles et de saligauds. Excusez un vieux militaire d'être aussi vert dans son langage. Nous nous sommes vus, du fait de la promiscuité et de cette misérable vie en commun, avec nos qualités sans doute, mais aussi et surtout avec nos défauts; nous nous sommes vus nus, au physique comme au moral. Il aurait fallu pour bien faire des trésors d'indulgence pour supporter tout le monde; je n'ai pas ce trésor et je ne suis pas un saint : vous m'excuserez.

Un autre, qui se montre lui aussi fort sévère sur le plan de la charité, termine son témoignage par une note plus réservée, marquée au coin d'une sage prudence. Il reproche aux prisonniers de l'Oflag leur manque de vraie charité.

Quant au milieu catholique du camp, écrit-il, je pense très sincèrement qu'à l'exception des quelques camarades du Centre d'Entraide et de quelques autres, la charité ne fut pas la vertu première pendant fort longtemps. Chacun vivait dans sa « popote », et celles qui étaient riches ne se sont jamais soucies de celles qui étaient pauvres... Ce n'est qu'en octobre 1944, lorsque, par suite de la pénurie des colis, tout le camp a commencé à avoir faim, que les catholiques se sont réveillés et ont pris l'initiative de ces corbeilles anonymes où chacun versait ce qu'il pouvait pour ceux qui, n'étant pas très entraînés aux privations, souffraient plus particulièrement. Alors, ce fut de la vraie charité... Je ne voudrais pas que vous pensiez que je conserve un jugement sévère sur tous les camarades catholiques quant à la charité. Car, tout de même, j'en ai connu d'exquis... Et puis, je ne sais pas tout, et je n'ai pas le droit de juger.

Ce manque de charité, qui vient d'être stigmatisé avec une véhémence à la Savonarole, n'existait pas seulement sur le plan matériel. Il prêtait le flanc dans le domaine de la discussion intellectuelle. Ceux qui, de bonne foi et sans aucun profit personnel escompté ni possible, ne partageaient pas les mêmes opinions, essayaient parfois des attaques violentes, d'où la sérénité se trouvait délibérément bannie.

D'autres se livrèrent à la passion du jeu. Parlant des misères physiques qui entraînent des misères morales, Joseph Folliet rassemble ce qu'il appelle « toutes les formes d'abrutissement », et il cite : joueurs, brideurs, dormeurs,

lisseurs, voire obsédés sexuels, heureusement très rares (1). Ne condamnons pas trop vite les joueurs : dans une existence où le premier devoir est de lutter contre le temps et de le grignoter, le jeu demeurait légitime. Certains excès restent gravement condamnables. Je connais le cas d'un jeune officier jouant au poker et perdant, en une seule soirée, 70 RM, soit 1 400 francs; sa solde mensuelle était de 72 RM. On me cite le cas d'un autre qui, dans sa soirée, perdit 150 RM. Un autre encore était arrivé au camp avec plusieurs billets de mille francs. Au bout de quelque temps, ses dettes de jeu étaient telles que ses vainqueurs les divisèrent par dix afin qu'il pût les acquitter (2). On pourrait multiplier de tels exemples.

Évoquant les déviations morales, Folliet nomme la « resquille et le système D », les mauvaises habitudes qui s'instaurent, certaines faillites honteuses à la dignité dans l'espoir d'une libération, la psychose de la réforme, et il termine, heureusement :

Inévitables misères, moins nombreuses qu'on n'aurait le droit de le craindre (3).

Toutes ces misères, nous les connûmes plus ou moins. Pour citer une dernière fois notre pessimiste de tout à l'heure, voici un autre passage de son rapport :

Que de pauvres types, de pauvres opportunistes, cherchant à jouer des coudes et à se faire une place au soleil par tous les moyens. Bluff et tape-à-l'œil, voilà des armes; on s'en est servi sous nos yeux.

Jean Viau ne pense pas autrement quand il écrit, dans sa thèse de psychologie sur la captivité :

De fait, le manque de courage et l'absence d'énergie constatés dans l'hygiène et dans la tenue, dans la conscience et dans la mémoire sensible, dans les rêveries de l'imagination et dans les rêves, dans la peur et dans les autres émotions, dans la passion du jeu et de l'argent, dans l'orgueil et dans la jalousie, dans la médiocrité intellectuelle et dans la suggestibilité, dans le caractère et dans la volonté, dans la moralité, dans le cafard et dans le suicide, semblent bien la pente la plus naturelle de notre faible nature devant une épreuve qui la surprend par sa brusquerie et la dépasse par ses proportions... Quand le prisonnier ne réagit pas, sa personnalité est entraînée vers la désagrégation... C'est une vie au ralenti. Cette passivité d'attitude envahit l'homme tout entier, depuis sa tenue extérieure jusqu'à son comportement moral, en passant par les multiples échelons des domaines sensible et intellectuel (4).

Ce tableau pessimiste appelait une indispensable contrepartie; Jean Viau n'a garde de l'oublier; il la trace dans son chapitre troisième, sous le titre : « la réaction ».

A plusieurs reprises, j'ai fait allusion à la vie sensible, à la vie charnelle. Il faut rappeler l'absence d'une société féminine, des conditions artificielles de vie pour des officiers, mariés ou fiancés, ou pour certains jeunes, non

(1) Pour comprendre les prisonniers, page 19.

(2) N. P. C., 1^{er} janvier 1942.

(3) FOLLIET : Pour comprendre les prisonniers, pages 19-21.

(4) Jean VIAU : Psychologie du prisonnier de guerre, thèse de 1948, page 119.

encore fixés, et pourtant en âge de l'être... On a vite fait de parler de morale relativement facile dans une vie claustrée. Que faut-il en penser?

Jean Cazeneuve s'est penché sur le problème; voici comment il l'envisage :

Que des hommes dans la force de l'âge ou même seulement au déclin de l'adolescence, restent pendant une longue durée à l'écart de toute société féminine, voilà qui ne saurait manquer d'avoir de graves répercussions sur leur vie psychique. Passer sous silence ce chapitre des privations liées à la captivité, ce serait fausser complètement l'ensemble de cette étude... Les perversions que l'on pourrait croire presque inévitables si l'on écoutait Freud (ou du moins certains de ses disciples trop zélés), ne revêtent pas ici une fréquence plus grande que dans la vie normale... Non seulement la cessation de l'accomplissement normal de l'instinct n'entraîne pas de perversions, mais elle n'en éveille même pas le goût ni la tentation (1).

Il est délicat de trancher brutalement sur un sujet qui touche au plus intime des consciences. Pourtant, le camp pourrait faire siennes les conclusions de Jean Cazeneuve. Bien sûr, il y eut, dans certaines chambres, des conversations et des chansons ordurières. Les hommes les plus policés et les plus corrects en présence d'une femme, prennent parfois une sorte de revanche par une débauche de langage quand ils se retrouvent entre eux. Il y eut à circuler dans le camp des disques sur lesquels avaient été enregistrées des chansons de corps de garde. On a vite fait de parler de « refoulement »! Il y eut encore, parmi ceux qui partirent travailler en Allemagne, l'attrance de désirs sexuels insatisfaits. La meilleure preuve serait plusieurs condamnations par les tribunaux pour relations avec des femmes allemandes. Il y eut, dans le camp lui-même, quelques « amitiés particulières », plus comiques que dangereuses, et qui suscitaient les ironiques réflexions des camarades. L'ensemble du camp demeura certainement irréprochable. C'était la ferme conviction de l'aumônier, lorsqu'il disait : « Mes paroissiens de l'Oflag sont de mœurs inattaquables; mais, au point de vue caractère et volonté, je leur préfère mes garçons de ferme. »

On ne s'étonnera pas que toutes ces déficiences aient conduit certains à l'abandon de leur foi et de leur pratique religieuse. Déjà, dans son rapport, un confrère signale des efforts pour atteindre les hommes de troupe, et note le passage de trois camarades du catholicisme au protestantisme. Il y en eut encore quelques cas, jusqu'à la fin de la captivité. Était-ce dans l'espoir de trouver une religion moins exigeante? Nous n'avons pas le droit de le supposer. Il y eut aussi les abandons complets de toute religion, survenus vers la fin de l'exil, abandons peu nombreux sans doute, mais certains.

Déficiences et abandons du clergé :

Dans un long passage de son « Radeau de la Méduse », Jean Ratinaud tente de présenter les membres du clergé, hésitant entre deux méthodes.

Quelle part fallait-il faire à ce qu'on appelle vulgairement les consolations spirituelles? Où s'arrête l'apostolat de la charité, et où commence la propagande? A quelles limites se borne l'aide fraternelle et apparaît l'esprit de mission, de croisade et presque de domination (2)?

(1) Jean CAZENEUVE : La psychologie du prisonnier de guerre, pages 39-41.

(2) Œuvres Libres, novembre 1954.

Ratinaud décrit ensuite l'engouement des fidèles, pendant les premiers mois, et il poursuit :

Les membres du clergé s'étaient partagés en deux clans. Les uns, — la minorité, — conservaient une tête froide; ils se réjouissaient certes de l'apparente conversion qui tournait vers la Foi un peuple naguère indifférent; mais ils voyaient bien que ces hommes, auxquels tout manquait d'un coup, dont les dieux familiers s'écroulaient comme des idoles pourries et vides, cherchaient ardemment, au fond d'eux-mêmes, une raison de vivre encore, quelque branche de salut, quelque rameau d'espérance. Car il y avait une crise des passions de l'orgueil : la Patrie, l'Armée, la Tradition, pour les uns; la République, la Liberté, la Démocratie, pour les autres; tout cela était roulé par les flots de la défaite, submergé, noyé.

La Famille elle-même, idole commune à ces bourgeois français, s'estompait dans les lointains de l'absence lorsqu'elle ne s'était pas disloquée au souffle des bombes, sur les routes de l'exode, ou des passions dans un monde détraqué. Elle n'était plus capable, à elle seule, de rattacher les exilés à l'univers des vivants. Elle devenait théorique, abstraite. Le front dans les mains, les jeunes, mariés d'hier, cherchaient désespérément les traits de l'aimée dont le visage pâlisait comme celui d'une vieille photo et se dissolvait bientôt, découvrant le vide accablant de l'âme. Les traits mous et flous des enfants se recomposaient en figures anonymes qui étaient celles de l'Enfant, tel qu'on le voit sur les réclames des illustrés... Cela est bien, disaient les clercs prudents, mais cela est trop. L'aumônier X..., un prêtre cousu de citations et de médailles, dur à lui-même, indulgent aux autres, admirable figure de héros et de saint, répétait aux emballés : Demeurez calmes. Vous vivez dans une prison, au cœur d'un orage aussi. Ne prenez point votre exaltation, votre folie pour la Foi. Raisonnez votre croyance. Ne la faites pas agressive ni indiscreète ni pleurnichante. Soyez des soldats. Les meilleurs seulement deviendront, par renoncement et patience, des moines hospitaliers ou templiers. Et il multipliait, auprès des séminaristes enflammés... des avertissements ironiques : « Autant en emportera le vent de la libération. Jamais vous ne retrouverez pareille audience. Tâchez que, de ces tonnes de semence, lèvent quelques épis. Apprêtez-vous aux déceptions, aux écroulements » (1).

Et Ratinaud d'ironiser sur les fidèles devenus tout à coup fervents, sur les séminaristes promus directeurs de conscience. Sa description est une charge; elle valait pourtant d'être relevée. Selon lui, deux clans dans le clergé; celui des têtes froides, le moins nombreux, et celui des emballés, des militants, « cohorte de paladins pour l'exaltation de la foi ». Il ne m'appartient pas de déterminer les effectifs des deux camps. Ratinaud place l'aumônier Dupaquier chez les prudents; j'enregistre le fait. Il reste intéressant, en tout cas, de s'entendre dire, de l'extérieur, ses « vérités », et de savoir ce que les fidèles pensaient des membres de leur clergé.

Déjà nous avons parlé de la difficulté des premiers mois; dans chaque bloc, il n'y avait pas, officiellement du moins, de curé en titre. Les prêtres, combattants ou aumôniers, acceptèrent l'impulsion donnée, en chacune des paroisses, par l'aumônier militaire le plus ancien ou le plus haut placé dans la hiérarchie ecclésiastique. Il fallait, de la part des organisateurs, des prodiges de virtuosité pour mettre en place les rouages d'une vie paroissiale adaptée, avec cette nombreuse phalange de « vicaires » qui ne se sentaient pas absolument contraints à l'obéissance. Une autorité trop cassante eut peut-être entraîné des refus; une indulgence trop débonnaire eut fait perdre au corps presbytéral une partie de son efficience.

(1) Jean RATINAUD : Œuvres Libres, novembre 1954.

Le problème n'est pas spécial à notre camp : le temps viendra, lors de notre arrivée au II B, où l'aumônier Dupaquier sera peiné de recevoir de l'abbé Rodhain une lettre le désignant officiellement comme « curé » de l'Oflag, et lui enjoignant de la communiquer à l'ensemble du clergé. L'aumônier, jugeant qu'il n'existait aucune difficulté valable entre lui et ses confrères, s'interdit de donner suite aux ordres reçus de Paris. Ce fut sans doute pour lui l'unique occasion de désobéissance. La mesure, générale, ne pouvait probablement étudier chaque cas d'espèce.

Au lancement des paroisses, le rôle des aumôniers de blocs fut de se débrouiller afin que tous les prêtres présents, ils dépassaient alors la centaine, pussent dire leur messe le plus souvent possible. Nous commencions vers 5 heures, au bloc III; un horaire avait été établi par le R. P. des Places, horaire d'une précision mathématique, beaucoup trop précis au gré de certains. Avait-on le malheur d'arriver quelques minutes en retard ? le P. des Places ne se gênait pas pour vous faire des remontrances sans aucune aménité, voire pour vous empêcher de célébrer votre messe, en mettant un autre prêtre à votre place. Les aumôniers militaires avaient le privilège de célébrer chaque matin. Avouons que la tâche n'était pas tellement simple ! Les prêtres se montraient parfois indisciplinés, habitués peut-être, dans leurs paroisses, à être le seul maître après Dieu. Il était difficile pour certains de se plier aux prescriptions draconiennes, mais indispensables, qui leur étaient imposées. Le local de l'arrière-cantine devait être évacué pour 8 heures.

Cette organisation nous rendit service, et nous permit de célébrer la messe, au moins au bloc III, un jour sur deux, avant le départ massif des prêtres pour Lübeck.

Le clergé du camp ne fut certes pas exempt de faiblesses ; seul le contraire surprendrait. Ces faiblesses, les camarades les connaissaient ; certains ne se sont pas privés de les signaler. On peut même discerner au passage l'attitude condescendante de quelques catholiques, qui avaient la conscience claire et nettement soulignée des petits travers du clergé, dévoilés par la vie commune.

Après tout, à ce contact de chaque instant, le clergé gagnait plus qu'il ne perdait. L'absence de soutane n'était pas sans faciliter les contacts. Vivre ainsi les uns sur les autres, c'était montrer le prêtre et le compagnon d'infortune et de misère. La valeur de ce brassage au milieu des paroissiens, les prêtres la constatèrent lorsque, peu à peu, pour des motifs raisonnables : garde de la Sainte Réserve, facilités plus grandes de travail, etc., ils s'éloignèrent des chambres où ils vivaient d'abord, pour se regrouper, entre prêtres, dans des « presbytères » de blocs, notamment à l'Oflag II B. Quelques-uns d'entre eux demeurèrent fidèles à la première formule ; il ne semble pas qu'ils y aient tellement perdu.

Chaque fois que les prêtres ont été groupés entre eux et séparés des autres prisonniers, signale un rapport, c'était mauvais.

L'accusation d'être des « hommes séparés » retrouvait alors sa force.

Il y eut parfois de graves manquements à la diplomatie. Je me souviens de ce brave aumônier qui avait eu à prêcher un dimanche de 1940 à la grand-

messe; le succès de scandale fut tel qu'il ne devait plus jamais prendre la parole en public.

Par rapport aux autres prisonniers, les prêtres avaient un immense avantage : ils exerçaient leur vocation propre, et la messe qu'ils célébraient, le bréviaire qu'ils récitaient, l'apostolat qu'ils étaient à même d'exercer, donnaient à leur vie son sens fondamental. Leur situation était moins pénible que celle de leurs camarades laïcs, en souci de leur femme et de leurs enfants, de leur situation. Les prêtres pouvaient être aussi prêtres qu'en France, puisqu'ils possédaient tout l'essentiel de leur sacerdoce. Ils ne furent pas toujours à l'abri de l'ennui, de la tristesse, voire du « cafard ». Parfois, alors que leur mission eût été de reconforter les autres, certains donnaient l'impression d'être eux-mêmes tristes. Avaient-ils au contraire la force de garder le sourire? Leur accueil devenait conquérant.

Ministres de Celui qui est venu prêcher l'amour de Dieu et l'amour de ses frères, les prêtres devaient être des exemples de charité. En fut-il toujours ainsi? Parlant d'un autre Oflag, un confrère qui nous quitta en octobre 40 écrit :

J'ai demandé aux prêtres-officiers de donner quelque chose de leur solde à leurs confrères simples soldats. J'avoue que je n'ai pas rencontré l'enthousiasme auquel je m'attendais en organisant ce devoir élémentaire de charité... Les instituteurs laïcs l'avaient organisé avant nous.

La situation ne s'est pas présentée à l'Oflag de la même manière : l'aumônier se chargeait de cette répartition des dons aux prêtres simples soldats. Certains prêtres-officiers consacrèrent une part importante de leur solde à l'approvisionnement de la paroisse : livres, mobilier liturgique, ornements d'église, cire, hosties, ... qu'ils faisaient venir de France. Peut-être auraient-ils pu faire davantage encore. Sur ce plan de la charité sous la forme d'aumônes, les fidèles, par leurs offrandes pécuniaires, se montraient eux-mêmes particulièrement généreux. Et tout le camp abandonnait un jour de solde.

On lit, dans un ouvrage sur la captivité :

Il y avait, parmi ces prêtres, de belles et de curieuses figures. On rencontrait de braves hommes, paternels, accueillants, semblables aux autres gefangs. On trouvait aussi des visages froids, vides, empreints d'une extraordinaire gravité. Des natures franches et des esprits mesquins, déformés, imbus de principes faux et exagérés. Des types déplaisants jusqu'à l'horreur... Il y avait des curés campagnards et des prêtres distingués; des maîtres en théologie, peu fiers de leurs connaissances, et d'autres qui mettaient leur point d'honneur à vouloir en faire profiter la masse, mais avec tout le cabotinage d'un comédien (1).

Parmi les prêtres de l'Oflag, il y avait des sujets brillants, d'autres plus ternes. Il n'est pas prouvé d'ailleurs que ceux-ci eurent, en définitive, moins d'influence que ceux-là.

Sans doute, les fidèles étaient-ils très exigeants; pour eux, les prêtres devaient représenter l'idéal chrétien. Certains se montraient fort durs pour

(1) Yves GIBEAU : *Le grand Monôme*, pages 404-405.

les moindres peccadilles. Respectueux du dévouement et de la franchise du P. Dupaquier par exemple, certains s'irritaient du zèle apostolique exagéré et de l'effort de rayonnement excessif de plusieurs prêtres-officiers.

Si douloureux qu'ils soient, les abandons existent, au passif, pour le clergé comme pour les fidèles.

En tout bien tout honneur, plusieurs séminaristes sont rentrés dans le monde. Ils n'étaient point encore engagés de façon irrévocable, ou bien ils furent relevés de leurs vœux par Rome à leur retour en France. Si mes recherches à l'Aumônerie Générale des Prisonniers de Guerre sont exhaustives, ils doivent être sept. Six d'entre eux ne passèrent à l'Oflag que les tout premiers mois; un vécut parmi nous assez longtemps.

Quant aux prêtres, ceux qui, au hasard des circonstances, furent appelés à exercer leur apostolat dans l'Oflag, demeurèrent fidèles et firent honneur à leur sacerdoce. Mais, dans le nombre imposant de ceux qui passèrent au camp les premiers mois de la captivité et nous quittèrent dès le mois d'octobre 1940 pour d'autres prisons, deux noms de prêtres figurent à l'Aumônerie Générale qui, au retour, ont renié leur vocation et sont rentrés dans le monde.

Dans son ouvrage : « Essor ou déclin du clergé français », le chanoine Boulard écrit :

Les guerres... sont une rude épreuve pour l'Église. Elle a mis des années à former un futur prêtre, et un coup de feu anéantit ses espoirs. Mais également l'épreuve est longue et les tentations fortes pour de jeunes hommes : alors croissent les défections...

Et il ajoute :

Par un sentiment de pudeur que comprendront et respecteront les lecteurs étrangers à l'Église catholique qui tomberaient sur ces lignes, un prêtre n'aime pas parler de la défection de certains de ses frères... Ces défections sont infimes en nombre absolu. Du prêtre, il faut redire ce qu'on écrivait récemment : qu'il est un type d'homme qui, dans la dégradation universelle, fait encore honneur à l'homme (1).

Dans quelle mesure la captivité fut-elle la cause de ces chutes ? je suis incapable de l'établir. Au nom de la probité historique, je me devais de signaler, comme pour les fidèles, les manquements survenus dans les rangs du clergé.

LES LUMIÈRES. — Je n'en suis que plus à l'aise maintenant pour exposer l'autre face du problème de la vitalité chrétienne, et montrer maintenant les lumières. J'ai réuni les éléments autour des différents sacrements de l'Église, source de vie divine.

A côté du précepte (assistance à la messe dominicale, communion pascale, etc.), il y a le conseil. Bon nombre de camarades en étaient parvenus à ce stade. D'autres, en retard sur le plan religieux, profitèrent de la captivité pour rattraper le temps perdu. Certains demandèrent à recevoir le

(1) Collection « Rencontres » n° 34, Éditions du Cerf, 1950, 480 pages (pp. 204 et 213-214).

baptême; un nombre encore important reçut le sacrement de confirmation. D'autres encore, chrétiens de jeune âge, avaient délaissé la pratique religieuse; ils utilisèrent leurs loisirs forcés pour remettre en ordre leur conscience et renouer avec la pratique religieuse de leur enfance. Plus généreux ou plus favorisés, quelques-uns entendirent, au cours de ces années de silence et de recueillement, un appel à une vocation de choix et y répondirent avec courage et allégresse. Enfin, les effectifs imposants de l'Action Catholique sont là pour témoigner qu'un bon nombre de prisonniers avaient compris l'impérieux devoir de nos temps modernes, celui de l'apostolat confié aux laïcs, soumis à la hiérarchie.

Baptême. — J'ai déjà signalé le passage de quelques catholiques hésitants au protestantisme. En retour, il y eut au camp plusieurs baptêmes. La préparation de ces catéchumènes, puisque le temps ne nous était pas compté, fut minutieuse. Il était possible de les instruire au cours d'entretiens de chaque jour. Rien ne faisant espérer un brusque départ, cette formation pouvait être prolongée; elle le fut.

Presque tous ces baptêmes eurent lieu « en privé », l'un d'entre eux à l'oratoire du bloc III de Gross-Born, le 20 octobre 1940, un autre à l'oratoire du bloc I d'Arnswalde. Quelques-uns furent administrés en public : ainsi le 8 décembre 1941, jour de la fête de l'Immaculée-Conception, le baptême d'un officier, avant la messe, en présence de tous les camarades qui avaient voulu prendre part à cette cérémonie. La baraque-chapelle du bloc II était remplie : « On y gelait, écrit un témoin, mais notre joie était sans borne. » Ainsi encore, cette fois au camp d'Arnswalde, le Samedi Saint 1944, dans la grande salle-chapelle vraiment pleine. L'office fut fait intégralement. Rien ne fut plus émouvant que d'entendre le catéchumène réciter pour la première fois en public le Notre Père. Avant la messe, l'aumônier Dupaquier administra au nouveau baptisé le sacrement de confirmation. Le jeune chrétien fit sa première communion à la fin de l'office.

Quel fut le nombre de ces baptêmes ? Dans son rapport de septembre 1941, l'abbé Marduel signale que « deux adultes ont été baptisés au camp ». De son côté, un instituteur public, parlant de ses collègues, dit : « Quelques-uns ont été baptisés. » Selon François Carrière, les Registres de Catholicité, remis à l'abbé Rodhain, comprenaient « une douzaine d'actes de baptêmes d'adultes ». Il ne m'est pas permis, *a priori*, de mettre en doute ce chiffre, étant donné que tous les autres, fournis par lui, ont pu être vérifiés, notamment lorsqu'il fixe les confirmations à « une quarantaine »; il y en eut en fait quarante et une. J'ai dit que le document n'avait pu être retrouvé à l'Aumônerie Générale des Prisonniers de Guerre. Du moins ai-je pu y relever, dans un registre où les Actes de catholicité avaient été transcrits, sept baptêmes à l'actif de notre camp :

— deux en 1940; quatre en 1941 et un en 1944.

On peut donc tenir ce chiffre de sept comme un minimum, et celui de François Carrière, douze, comme un maximum. Certains actes en effet, établis au camp, avaient été directement adressés à leur paroisse par les nouveaux convertis, qui conservaient sur eux le double.

Confirmation. — Dans le même registre de l'Aumônerie Générale, on relève le nom de l'abbé Dupaquier comme ayant reçu les pouvoirs d'administrer le sacrement de confirmation. Quand l'aumônier du camp fut en leur possession, leur teneur fut communiquée au prône; bientôt des cérémonies eurent lieu à l'Oflag. Les registres de l'Aumônerie Générale contiennent quarante et un actes de confirmation pour notre camp :

Confirmands	{	31 le 28 novembre 1943
		1 le 8 avril 1944
		9 le 7 mai 1944

Ces chiffres sont vérifiés par mes notes personnelles, par François Carrière parlant d'une quarantaine de confirmations, et par le chanoine Mazerat, dans son ouvrage sur l'abbé Barba, en date du 3 décembre 1943 : une lettre de notre confrère en effet signale : « Dimanche dernier, confirmation de trente et un camarades » (1).

L'administration de ce sacrement donnait lieu à la préparation de ceux qui demandaient à le recevoir. Il importait en effet de développer au mieux la culture religieuse des futurs confirmés. Pour la première cérémonie, la plus imposante, qui groupait trente et un camarades, l'abbé Millot fut chargé par l'aumônier Dupaquier de prêcher une retraite. Les confirmands apprirent par lui à mieux connaître le sacrement de confirmation, la valeur des sept dons de l'Esprit Saint, et reçurent des conseils pour la préparation et l'utilisation de ce sacrement.

Pénitence : les retours. — Jean Cazeneuve écrit :

Pour échapper aux contradictions qui naissent inévitablement des interférences entre la vie libre et la captivité, on est conduit à se détacher de l'avenir insaisissable et à considérer l'éternité. C'est en ce sens que la captivité est une épreuve féconde pour les âmes religieuses. Et les prêtres, dans les camps, savent combien de conversions, combien de retours à la foi viennent de là... Il y a un pas à franchir, comme tout à l'heure pour passer de l'attente à l'espoir. Seulement, quand on l'a une fois osé, on n'est pas obligé de revenir en arrière, on échappe à l'alternance épuisante de l'optimisme et du pessimisme... Que l'hypothèse de l'éternité soit ou non justifiée, c'est une autre question. Mais, du point de vue psychologique, une simple constatation s'impose : la sérénité avec laquelle les prisonniers supportent leur sort quand ils ont le secours de la foi, montre par l'exemple que le dilemme de la captivité ne pouvait être mieux résolu (2).

Tout croulant autour d'eux, de nombreux prisonniers se sont accrochés à cet élément qui leur paraissait le seul solide : leur foi.

La captivité est donc une phase douloureuse de la vie, dans laquelle l'homme ne peut pas se réaliser, mais trouve dans sa souffrance la révélation de sa destinée véritable... Peut-être faut-il que nous ayons parfois subi jusqu'à l'écrasement le poids des événements terrestres pour songer à lever les yeux vers le ciel (3).

(1) L'abbé BARBA, page 97.

(2) Jean CAZENEUVE : *Psychologie du prisonnier de guerre*, pages 88-89.

(3) Jean CAZENEUVE : *Psychologie du prisonnier de guerre*, page 155.

Sans doute doit-on voir dans l'accablement de juin 1940 une des causes des nombreux retours obtenus pendant les premiers mois de la captivité. Le Rme P. Sortais, incontestablement l'un des plus consultés par les camarades du bloc II, dit :

Il y eut un nombre considérable de retours pour la Toussaint et pour Noël. Je ne peux y repenser sans me sentir ému de la miséricorde de Dieu. Ce que je ne puis exprimer, c'est ma joie pour tant de retours. Parfois le soir, sur notre lit, je pleurais de bonheur quand les conversations étaient achevées et que je me trouvais plus seul avec Dieu.

Les rapports fournis par les prêtres sont concordants. Dans leurs lignes, toutes de discrétion pour ne dévoiler aucun secret, sont signalés, ici trois, là quatre, ailleurs cinq retours, portant parfois sur des périodes de vie assez longues. L'un écrit : « Ce camarade n'avait pas fréquenté l'église depuis sa première communion. » Un autre parle de sept ans d'abstention.

Parfois, c'est le travail auprès de quelques hésitants irréductibles, et que les conversations autour du camp avec tel ou tel prêtre finiront par maintenir dans la foi.

Plus souvent, c'est le retour de négligents à leurs devoirs religieux. Parfois des incroyants entreprennent des études religieuses. C'est enfin, de temps en temps, l'échec, que les prêtres signalent avec loyauté et regret.

Quel est le bilan de ces retours ? Le Rme P. Sortais parlait d'un nombre considérable au bloc II, et ne pouvait exprimer sa joie pour « tant de retours ». Dans son rapport, l'abbé Marduel, pour le bloc I-IV, écrit :

Un grand nombre de retours ont été obtenus, au moins 10 p. 100 de l'effectif du camp.

On pourrait noter les mêmes constatations pour le bloc III. Le début de la captivité fut une époque de grande grâce.

Au reste, nous le verrons, les communions allaient en augmentant de nombre, ce qui indiquait un accroissement certain de la pratique religieuse : c'était le fait des fervents, pour une part ; mais aussi la conséquence de ces retours.

Les jeunes semblent avoir plus facilement fait le pas. Voici ce qu'écrivait un camarade :

En ce qui concerne les instituteurs publics, j'ai constaté que les collègues que nous avions pu atteindre étaient les plus jeunes, les moins de trente ans. Cela a été solide, puisqu'ils continuent toujours à pratiquer... Au delà de trente ans, strictement aucun n'est revenu au christianisme.

Je sais, par expérience personnelle, que j'aurais été moins affirmatif que ce camarade, au sujet des plus de trente ans, car il me fut donné d'accueillir des prisonniers instituteurs, ayant largement dépassé la trentaine. Sans être aussi rigoureux dans notre partage, on peut dire que, dans les professions représentées au camp, les contacts furent plus faciles à rétablir auprès des jeunes que de leurs aînés.

Eucharistie. — Assistance aux messes de semaine :

Une fois les premières permissions conquises de haute lutte, les messes « strictement privées », c'est-à-dire « sans assistance », furent oubliées. Les aumôniers expliquèrent aux Allemands qu'une règle formelle existait dans l'Église Catholique : le prêtre ne peut célébrer sans avoir au moins un répondant, un servant. Par cette porte entrebâillée, un flot compact d'assistants allait se retrouver aux messes de semaine, atteignant parfois d'impresionnants effectifs.

Au bloc III, du 23 juin au 18 octobre 1940, trente messes se célèbrent chaque matin dans l'arrière-cantine, à six autels de fortune. Les aumôniers et les aînés parmi les prêtres-officiers avaient l'avantage de pouvoir dire leur messe chaque matin; les plus jeunes connaissaient cette joie tous les deux jours en semaine, et le dimanche. Le cadre de l'arrière-cantine était bien misérable : aux murs, ou plutôt aux cloisons de planches, des affiches nazies et un grand portrait d'Hitler (1). Même organisation dans les deux autres paroisses. Après le départ massif des prêtres pour Lübeck, en octobre 1940, le nombre des messes au camp fut ramené à douze chaque jour. Désormais, tous les prêtres pouvaient célébrer quotidiennement, dans l'une ou l'autre des chapelles de blocs. Des îlots de fidèles entouraient chaque autel. Ces messes « privées », messes basses, de semaine, connaissaient de belles assistances.

Chez les ordonnances, un séminariste qui était des leurs, estime très faible l'assistance aux messes de semaine. Les hommes de troupe, réclamés par leur travail, étaient contraints à une messe très matinale. On y retrouvait régulièrement les séminaristes et deux ou trois laïcs. Cependant, lorsque l'un ou l'autre apprenait le décès d'un parent proche, l'aumônier Dupaquier célébrait une messe, qui était alors annoncée dans les garages par de petites affiches. A cette messe assistait un nombre variable d'hommes de troupe, dix, quinze ou vingt.

Chez les officiers, la démarche était beaucoup plus facile : rien ne les retenait avant le premier appel quotidien. Même les sportifs, qui demeuraient fidèles au décrassage matinal, avaient le loisir d'assister à une messe avant ou après leur leçon d'Éducation Physique. Aussi la proportion d'officiers assistant à la messe en semaine est-elle importante. Ils y gardent un certain mérite, surtout en hiver.

Il fallait se lever de bonne heure, écrit le R. P. Sortais, et rester une demi-heure dans une baraque glacée. J'admirais le nombre des présents. Presque tous ceux qui assistaient à la messe quotidienne y communiaient.

Un certain nombre de rapports relèvent, aux jours ordinaires, une assistance nombreuse, marquant une vie eucharistique intense. L'impresion produite est celle d'une excellente paroisse. D'affirmations diverses et parfois imprécises, est-il possible de tirer des conclusions assez exactes? Je vais le tenter.

On peut distinguer deux étapes : à Gross-Born, au bloc I-IV, les rapporteurs parlent de « un peu plus d'une centaine »; au bloc II, « cent »;

(1) N. P. C., 17 août 1940.

au bloc III, « cent par jour environ ». Les réponses, de même ordre, laissent entendre qu'aux jours simples, 300 officiers assistent à la messe.

Bien souvent, cette assistance se trouve renforcée, par suite d'une manifestation plus importante; anniversaires nationaux, messes de groupes, messes pour les défunts de certaines familles, messes à l'occasion de neuvaines, premiers vendredis du mois, saint Georges des Scouts, sainte Barbe des artilleurs, « 2 S. » des Saints-Cyriens, etc. Ainsi, le 10 janvier 1942, au bloc III, pour l'ouverture d'une neuvaine pour nos familles, on pouvait compter, à l'arrière-cantine, à la seule messe de 8 h. 10, 165 assistants.

Au camp d'Arnswalde, l'unification de la vie paroissiale devait encore accroître cette dévotion eucharistique par l'assistance aux messes en semaine. Je lis dans un rapport :

En hiver, 4 à 5 personnes seulement à la messe la plus matinale (6 h.); mais croissance progressive, jusqu'à une assistance de 150 à 200 personnes à la messe de 8 heures.

D'autres rapports se contentent de parler d'une assistance, très suivie à certaines périodes. Ceux qui avancent des chiffres, suivant les époques, oscillent entre 300 et 700 personnes.

Quant aux Registres de Catholicité, remis à l'abbé Rodhain au retour de captivité, et qui comportaient notamment un compte rendu sur le culte eucharistique, ils relèvent, selon le rédacteur lui-même, préposé au contrôle du stock d'hosties : « 500 communions par jour en moyenne ». A une époque où nous étions environ 2 700, cela représente 18,5 p. 100 de l'effectif. Si l'on tient compte des assistants qui ne communiaient pas chaque fois, on peut estimer à 20 p. 100 le nombre des assistants aux messes de semaine. Encore faut-il défalquer les ordonnances, dont le nombre dépasse 150, et qui ne viennent guère. C'est probablement un cinquième de l'effectif-officiers qui, en gros, participe à la messe quotidienne vers la fin de la captivité. Un peu plus sans doute à la saison d'été ; un peu moins, certainement, à l'époque des plus grands froids.

Communions de dévotion :

Entendons par là toutes celles qui ne sont pas « de précepte », toutes celles en dehors des Pâques, qu'elles soient accomplies un jour ordinaire, ou bien à l'occasion des grandes fêtes de l'année. Cette fois, nos enquêtes, effectuées au camp, vont permettre d'apporter des précisions plus rigoureuses. Le domaine statistique peut être envisagé sérieusement, des camarades ayant fait sur place des sondages, dont ils ont pu conserver certains chiffres.

Et d'abord, à Gross-Born, en semaine, ou les dimanches ordinaires, au bloc I-IV, un contrôle précis a été fait :

— de mars à août 1941 :

mars	5 600	communions
avril	5 000	—
mai	4 800	—
juin	4 200	—
juillet	3 900	—
août	4 800	—

soit 28 300 communions en six mois.

La diminution d'avril-mai provient de la libération des pères de familles nombreuses et de certains officiers affectés spéciaux; celle de juin-juillet est due aux baignades matinales. Il faut noter la reprise du mois d'août, malgré la libération des Anciens Combattants de 14-18. L'effectif du bloc I-IV oscille, à cette époque, entre 1 200 et 1 056. Le total représente une centaine de communions chaque jour de la semaine, et un peu plus de 300 le dimanche (1). En fait, l'enquête s'est poursuivie après le rapatriement de l'abbé Marduel, pour achever un cycle de douze mois. Du 1^{er} février 1941 au 1^{er} février 1942, il a été distribué, au bloc I-IV, 52 932 communions dans la chapelle de la baraque B, soit 145 par jour en moyenne (2).

Au bloc II, l'abbé Rachine parle de communions représentant 20 p. 100 de l'effectif; ce chiffre me semble trop élevé.

Au bloc III, j'ai noté, pendant les premiers mois de captivité, environ 100 communions chaque matin (3).

On peut légitimement évaluer entre 400 et 450 par jour le nombre des communions reçues dans le camp de Gross-Born. Les grandes fêtes étaient l'occasion d'un effort supplémentaire de la part des catholiques du camp. Ces jours-là, les communions devenaient nettement plus nombreuses; nous le verrons plus loin.

Au camp d'Arnswalde, en semaine ou les dimanches ordinaires, quelques réponses, imprécises en elles-mêmes, permettent déjà de nous faire une idée. Chaque matin, dit l'un, très nombreuses communions; quelques centaines par jour, précise un autre, 300 à 400, affirme un troisième. Quant à l'abbé Sochal, il signale que cette assiduité religieuse durera autant que la période stable de la captivité.

Des éléments beaucoup plus précis, enregistrés au cours des années 1943 et 1944, peuvent être donnés.

En mai 1943, 10 000 communions ont été distribuées en dix-sept jours, soit 588 par jour. L'effectif du camp était alors d'environ 3 000, ce qui représente 19 p. 100 de l'effectif s'approchant chaque jour de la Sainte Table. Si on en défalque 300 ordonnances qui ne peuvent guère communier que le dimanche, on peut estimer à 21 p. 100 de l'effectif, les officiers fidèles à la communion quotidienne, au moins à cette époque.

Fin août et début septembre 1944, d'autres sondages ont été entrepris. A l'occasion d'une « Quinzaine de la Jeunesse », les communions, pendant la semaine du 23 au 30 août, se répartissent comme suit :

Lundi 24	394	communions
Mardi 25	462	—
Mercredi 26	401	—
Jeudi 27	418	—
Vendredi 28	453	—
Samedi 29	404	—

soit 2 532 communions, ou 422 par jour. L'effectif des officiers était alors de 2 400. Cela donne un pourcentage de 17,5 p. 100.

(1) Abbé MARDUEL.

(2) Abbé BRUNEAU.

(3) N. P. C., 17 août 1940.

Le dimanche 30 août, les communions sont les suivantes :

Messe de 6 h. 30	76 communions
Messe de 7 h.	161 —
Messe de 7 h. 45	233 —
Grand-Messe.	109

soit 579 communions, pour un effectif du camp de 2 750.

Pourcentage : 21 p. 100.

Le dimanche 6 septembre, nouveaux progrès :

Messe de 6 h. 30	70 communions
Messe de 7 h.	241 —
Messe de 7 h. 45	244 —
Grand-Messe	119

soit 674 communions, pour un effectif du camp de 2 880.

Pourcentage : 26,8 p. 100.

Il semble que 80 p. 100 des assistants aux messes de semaine communient, et 30 p. 100 des assistants aux messes du dimanche.

On peut, sans exagération, s'en rapporter à la phrase du Registre de Catholicité, pour cette seconde période : « Cinq cents communions par jour en moyenne ».

Dans cet ensemble, le groupe des ordonnances entre pour assez peu : 3 ou 4 communions en semaine chaque jour, 10 ou 15 le dimanche, selon un séminariste qui vit au milieu des soldats, l'abbé Charasse. D'après lui, ces communions d'hommes de troupe n'atteignaient certainement pas 10 p. 100 de l'effectif.

A l'occasion de certaines grandes fêtes de l'année liturgique, le nombre des communions s'accroît largement. Voici le tableau de quelques chiffres précis qui ont été retrouvés :

<i>Années</i>	<i>Dates</i>	<i>Lieux</i>	<i>Chiffres relevés</i>	<i>Effectif</i>	<i>Sources</i>
<i>Gross-Born</i>					
1940	15/8	Bloc III	500	2 000	(1)
	15/8	Bloc II	500		(2)
	Noël	Bloc III	600 (3)		(4)
1941	2/11	Bloc II	450 (5)		(6)
<i>Arnsvalde</i>					
1942	Noël	Turnhalle	1 200	2 500	(7)
1943	Jeu di Saint	—	900 à 1 000	2 750	
	Samedi Saint	—	700 à 800		
	Pâques	—	1 350 à 1 400		
	Noël	—	1 250 (8)		(9)
1944	Jeu di Saint	—	1 000	2 700 (10)	(11)
	Pâques	—	1 300		

(1) DARRAGON. — (2) BRÉCHARD. — (3) Dont 500 à la messe de minuit, selon le R. P. DES PLACES. — (4) N. P. C. — (5) Au service solennel, sans compter les communions reçues aux messes basses des trois paroisses. — (6) et (7) N. P. C. — (8) A la seule messe de minuit. — (9) N. P. C. — (10) Dont 250 ordonnances environ. — (11) N. P. C.

Les chiffres de 1940 et 1941, incomplets, ne permettent pas de terminer les rapports.

Noël	1942.	48 %	de communiant
Noël	1943.	45 %	— (Messe de Minuit)
Pâques	1943.	49 à 50 %	—
Pâques	1944.	48 %	—

L'enquête partielle entreprise auprès d'une cinquantaine de camarades, apporte des résultats comparables. A la question posée : « Combien communient aux grandes fêtes ? » Sur 407 officiers recensés, on obtient 213 communions, soit 52 p. 100. Ce chiffre est un peu plus fort que ceux retrouvés jusqu'ici, dans les renseignements venus du camp lui-même pour l'effectif total. Mais on se souvient que ce dernier pourcentage ne concerne que des officiers, et que la pratique religieuse chez eux est supérieure à celle des hommes de troupe.

Premières communions :

Moins spectaculaires étaient les premières communions, qui ne donnaient lieu, d'ordinaire, à aucune manifestation, et demeuraient ignorées de l'ensemble du camp. Aussi les renseignements recueillis dans ce domaine sont-ils des plus incomplets. Plusieurs prêtres pourtant, dans leurs réponses, notent la préparation d'un ou de plusieurs camarades à leur première communion.

Un instituteur public, parlant de ses collègues, écrit : « Quelques-uns ont fait leur première communion. » S'il est impossible d'en fixer le nombre, on peut affirmer qu'il y en eut, soit les nouveaux baptisés, soit des camarades qui n'avaient pas, au cours de leur enfance, suivi régulièrement leurs années de catéchisme.

Je connais deux premières communions, celles de camarades de mon régiment. L'un était nouveau baptisé et fit sa première communion le jour de son baptême, le 20 octobre 1940; l'autre, baptisé avant la guerre, fit sa première communion au camp d'Arnswalde, le 15 août 1942.

Je ne crois pas qu'il existe de prêtre, ayant passé par l'Oflag, qui n'ait à son actif la préparation d'un ou de plusieurs camarades à sa première communion.

Enfin, les offices du soir, où était fréquemment donnée une *bénédiction du Saint Sacrement*, connaissaient de grandes affluences, nouvelle marque de dévotion envers l'Eucharistie. Il n'est pas exagéré d'avancer qu'on y retrouvait, les jours simples, le quart de l'effectif du camp. C'est ainsi qu'en juillet 1943, à une époque où le camp comptait à peu près 2 400 officiers, j'ai relevé, deux jours de suite, 687 et 517 assistants (1).

De temps en temps, pour relancer la ferveur eucharistique, des intentions de prière étaient recommandées aux fidèles. L'affluence se faisait alors plus considérable. La salle de gymnastique d'Arnswalde suffisait, et au delà; mais les chapelles plus exigües de Gross-Born étaient souvent comblées.

(1) N. P. C., 1^{er} et 2 juillet 1943.

Extrême-Onction. — Hors les cas de mort subite, on ne connut point à l'Oflag, parmi les catholiques, de camarade rappelé à Dieu sans avoir vu le prêtre et reçu les derniers sacrements.

Au camp de Gross-Born, surtout après le rapatriement des aumôniers militaires (fin janvier 1941), la tâche incombait essentiellement à l'aumônier Dupaquier. Jusqu'à la communication entre les blocs, il était à peu près le seul à pouvoir circuler de l'un à l'autre. Après cette date, il était seul autorisé à se rendre aux locaux de l'infirmerie, indépendamment des blocs du camp. Encore devait-il plus d'une fois rencontrer l'opposition des Allemands; ainsi le soir où Rabin fut tiré à bout portant par une patrouille et où les Allemands voulurent interdire à l'aumônier l'accès de l'infirmerie. Il demeura sur place et fit céder leur mauvaise volonté.

Au camp d'Arnsvalde, l'aumônier Dupaquier faisait sa visite quotidienne à l'infirmerie; il suivait de près les malades les plus menacés. La nuit, les blocs étaient fermés et la communication de l'un à l'autre impossible sans faire appel aux Allemands. C'est en prévision de cet obstacle que, à la demande de l'aumônier, les prêtres étaient demeurés répartis dans les différents blocs. Aussi les prêtres du bloc III, où se trouvaient les locaux de l'infirmerie, les abbés Bruneau et Villacroux, furent-ils chargés de seconder l'aumônier pour le service de nuit et la distribution de la communion aux malades. Ils purent ainsi assister quelques camarades qui moururent au camp d'Arnsvalde.

Ordre : vocations au camp. — Les prêtres présents au camp demeuraient les premiers responsables de la vie de la paroisse, et aussi de la garde des vocations sacerdotales et religieuses. Un rapporteur écrit :

Ce qui me frappa, ce fut la place qu'occupèrent presque aussitôt les aumôniers et les prêtres dans le camp. Beaucoup de prisonniers semblèrent chercher auprès d'eux le courage et la consolation qui leur manquaient dans leur désarroi. Quelques semaines auparavant, pendant la campagne de Belgique, de Dunkerque, de France, tout le monde était tourné vers les chefs militaires. Maintenant, c'était autour des chefs religieux qu'on se groupait, et cela spontanément.

Cette attitude des prisonniers créait pour leurs prêtres un impérieux devoir. Pour y faire face, ils se devaient avant tout de donner l'exemple et d'abord celui de la prière. Ils se remirent donc, après les semaines de combat, en face de leurs responsabilités : un peu partout, dans les différents blocs, le Rme P. Sortais, le R. P. des Places, d'autres encore, prêchaient des retraites sacerdotales.

Est-ce inquiétude de leur influence? Brusquement, au mois d'octobre, les autorités allemandes décidèrent de faire partir du camp tous les prêtres et tous les Juifs. Parmi les prêtres, heureusement, une douzaine purent rester; certains s'étaient déclarés à l'arrivée comme professeurs. Ces douze voyaient du même coup grandir leur influence et croître leurs responsabilités.

Dans chacun des blocs, puis, quand ce fut possible, pour l'ensemble du camp, les prêtres se réunissaient chaque mois, pour accomplir ensemble une journée de recollection. Chaque année, ils y ajoutaient une retraite de

trois ou quatre jours. Ainsi, au mois de novembre 1943, du 17 au 21, une retraite sacerdotale prêchée par l'abbé Waghemacker; elle se clôturait, le 21, à l'oratoire du bloc I, par la rénovation des promesses cléricales et le chant du *Te Deum*.

Le mercredi 3 janvier 1945, une dernière recollection les réunissait avant la dispersion du camp. L'abbé Bruneau dirigeait la méditation de tous, sur le thème de la fuite en Égypte.

Retrempés spirituellement par la pratique régulière de leurs exercices de piété, foyer de toute vie intérieure, les prêtres seraient mieux préparés à la tâche d'apostolat qui leur incombait.

Les séminaristes :

L'exemple, les prêtres eurent à le donner en tout premier lieu aux séminaristes qui vivaient auprès d'eux. L'un d'entre eux, ordonné prêtre le 29 juin 1945, deux mois après son retour en France, écrivait :

Je n'ai pas oublié les prêtres du camp, tous ceux qui m'ont entouré de leur affection sacerdotale, de leurs prières et de leur dévouement au cours de ces cinq années. J'ai eu le gros avantage d'avoir en captivité, m'intéressant et me faisant du bien, un milieu sacerdotal dynamique et saint.

Il y avait au camp plusieurs séminaristes qui attendaient avec impatience le jour incertain de leur sacerdoce. Pour favoriser leur propagande, les Allemands lancèrent, fin 42, à grand renfort de publicité, une ordination de séminaristes-prisonniers, dans la cathédrale de Reims. On peut lire, sur leur image d'ordination :

Le dimanche 13 décembre 1942, en la cathédrale de Reims, quatorze séminaristes de plusieurs Oflag et Stalags ont reçu le sacerdoce et sont repartis aussitôt en captivité pour donner le Christ à leurs frères captifs.

Mais qu'est-ce que quatorze séminaristes, sur le nombre imposant de tous ceux qui attendaient dans les camps? Nos séminaristes n'eurent pas cette chance, exceptionnelle, pas même ceux qui, ordonnés diacres dès avant la guerre, étaient, au moment de la mobilisation, à la veille d'être prêtres.

Il fallait s'employer, durant cette trop longue captivité, à préserver et accroître les valeurs humaines et chrétiennes des séminaristes, voire à susciter des vocations nouvelles dans le camp.

Séminaristes « confirmés » : un jeune prêtre de 1945, camarade de captivité, écrit :

Je ne regrette rien des fatigues, des misères, des sacrifices de la captivité, car ils m'ont permis de mieux réaliser la grâce de mon sacerdoce.

Au camp, les séminaristes, guidés par leurs aînés, continuèrent à prier. Récitation du bréviaire, méditation, chapelet, lecture spirituelle. Au cours des loisirs forcés, il leur fut possible d'attirer sur eux des grâces de choix. Ils poursuivirent leurs études; nous avons vu les efforts accomplis et les résultats obtenus. Fortifiés par la prière et l'étude, ils abordèrent avec un

réel succès les tâches de l'apostolat; c'était leur banc d'essai. Les diacres aidaient les prêtres dans la prédication; et tous, dans le cadre de la paroisse, furent de précieux auxiliaires des œuvres, notamment de l'Action Catholique.

Le résultat? ce fut, — à de très rares exceptions près, et que nous avons signalées, — pour tous ceux qui vécurent longtemps parmi nous, le maintien de la vocation et l'achèvement des étapes du sacerdoce après le retour en France. Un des « vicaires » de l'Oflag écrit :

Grâce au contact permanent avec des prêtres, un séminariste m'a assuré avoir conservé le désir de retourner au Grand Séminaire.

Dans les colonnes du « Journal du Centre d'Entraide », j'ai relevé, d'année en année, l'annonce des ordinations de plusieurs d'entre eux :

29 juin	1945	Jean Peloux	C. E. A., n° 1,	juillet 1945
22 décembre	1945	E. Malgraux	C. E. A., n° 4,	janvier 1946
Samedi Saint	1946	A. Maugenet	C. E. A., n° 5,	avril 1946
		R. Delacroix	—	
Juin	1946	F. Carrière	C. E. A., n° 6,	juin 1946
29 juin	1946	R. Aucagne	C. E. A., n° 7,	juin 1946
		E. Laxague	—	
30 juin	1947	J. J. Puisségur	C. E. A., n° 12,	janvier 1948

Il en est d'autres, dont la date n'a pu être retrouvée avec précision, mais qui sont également devenus prêtres. Quant à l'abbé Pierre Prénat, un de nos diacres, rapatrié plus tôt que les autres pour raisons de santé, il avait été ordonné avant notre retour.

Vocations tardives :

L'exemple des séminaristes du camp, autant peut-être que celui de leurs aînés dans le sacerdoce, devait permettre l'éclosion de vocations nouvelles. Les unes, au dire des intéressés, naquirent à l'occasion de la captivité; d'autres, jusque-là hésitantes, s'y affermirent et persévérèrent. Quelques-unes, nous l'avons vu, « s'y sont égarées dans les sables ».

Après les efforts de l'aumônier Dupaquier et des abbés Bruneau, Sochal et Waguemacker, l'abbé Barba fut particulièrement chargé des vocations issues de la guerre ou de la captivité. A la suite de longs tâtonnements dispersés, il rassemblait, en novembre 1944, dans un groupe spécial, le groupe Saint-André, les futurs séminaristes ou futurs religieux, les vocations tardives. L'effectif comptait une quinzaine de membres.

Au cours d'une réunion, tenue le jour même de la fête de saint André, l'abbé Barba évoquait pour eux l'appel de Dieu, par des exemples de l'Évangile, notait la progressivité de cet appel, et enseignait à ces jeunes la réponse de l'âme : vie intérieure, étude de la vocation.

Une des dernières réunions, tenue le 2 janvier 1945, traitait du problème de la vocation, venue de Dieu, et dans laquelle notre désir est une simple indication; la réponse de l'homme, généreuse et confiante, demeure toutefois nécessaire.

Qu'elles soient nées à l'occasion du désastre de 1940 et de la captivité,

qu'elles se soient simplement affirmées au cours de l'exil, ces vocations, éprouvées, sont devenues meilleures; la plupart ont abouti.

L'un des persévérants écrit :

C'est bien aux prêtres du camp que je dois d'avoir mûri ma vocation pendant les années de captivité; et aussi, dois-je ajouter pour être plus complet, à Riceur, dont j'ai été un auditeur fidèle et qui fut pour moi un éveilléur, quelqu'un qui m'a mis sur la voie du dialogue avec autrui par son *a priori* de sympathie... La captivité m'aura été d'un grand secours comme source d'expérience humaine de référence.

Je cite d'autant plus volontiers ce cas, parce qu'il attribue un rôle efficace à Riceur, notre camarade protestant, dont les leçons de philosophie laissaient transparaître la droiture d'âme et la limpidité de conscience.

Un autre écrit :

Ma vocation est née au contact de prêtres qui m'ont donné constamment l'exemple d'une vie pleine et rayonnante... Je dois beaucoup aussi à l'entourage de camarades chrétiens très chics et très bons, qui m'ont appris la joie parfaite. Eux, plus que tous, m'ont appris qu'un chrétien était joyeux et viril.

Ici le compliment, par delà le clergé, atteint les fidèles de la paroisse. D'un troisième, ces lignes :

Ma vocation religieuse date de ma deuxième année de captivité, à Schubin (Pologne) : lorsque je suis arrivé à l'Oflag II B, j'étais déjà bien décidé. Cependant j'ai trouvé le plus grand appui auprès de l'abbé Barba avec lequel je venais d'arriver. La dernière année de captivité, il s'est occupé tout spécialement de ceux qui avaient un goût particulier pour les études religieuses; dans un Cercle qu'il dirigeait, nous faisions de l'apologétique adaptée à notre temps... Ceux qui pensaient avoir la vocation avaient toute la sollicitude de l'abbé; il nous réunissait ainsi, une douzaine environ, pour étudier la vocation au travers de l'Évangile... J'ai beaucoup appris au camp, grâce à la bibliothèque et aux conférences religieuses. J'y ai acquis surtout l'habitude de la prière et de la méditation que nous allions faire, nombreux, chaque matin, dans le grand hall, en attendant de servir l'une ou l'autre de vos messes... Je garde une très grande reconnaissance à l'abbé Barba, avec lequel j'ai été en contact jusqu'à sa mort. Il était tout donné aux autres.

Enfin, et ce sera notre ultime exemple, voici ce que dit un quatrième :

Je n'ai pas eu d'activités sacerdotales au camp, et pour cause! Avant la guerre, j'étais instituteur dans l'enseignement public; je suis entré au Séminaire en 1945 et ai été ordonné prêtre en 1949. Vous pouvez donc me compter au nombre des vocations nées pendant la captivité. Si mes observations présentent quelques critiques, elles ne veulent pas nier le bien qui s'est réalisé et que nous connaissons tous. Ne suis-je pas du reste redevable de ma vocation à mon séjour à l'Oflag?

Une constatation que nous devons faire, frappante à la lecture du tableau qui suit cette étude des vocations tardives, c'est que les vocations religieuses l'emportent très nettement en nombre sur les vocations sacerdotales. Sur treize noms de persévérants, retrouvés au cours de mes recherches, dix sont religieux et trois dans le clergé séculier. En captivité, on pouvait vivre assez exactement la vie religieuse. La plupart avaient déjà senti en eux des germes de vocation; l'exil devait les mûrir et les porter à terme.

Les candidats ayant persévéré, peut-être en existe-t-il encore quelques autres? ont été classés alphabétiquement dans la liste qui suit :

Berneuil	Jean		Trappiste
Bigeayc		Ingénieur agricole	Diocèse La Rochelle
Desgranges		Capitaine au 26 ^e R. I.	Carne
Duclos	Louis	Officier d'active	Franciscain
Durteste	Henry	Officier d'active	Bénédictin
François	René	Ingénieur	Diocèse de Nancy
Haubtmann	Paul		Jésuite
Hiret	Maurice	Droit (H. E. C.)	Aumônier Militaire
Justier	Marcel	Instituteur public	Sulpicien
de Reboul	Louis	Officier d'active	Franciscain
Reverdy		Officier d'active	Chartreux
de La Robertie	Louis	Officier d'active	Trappiste
X...		Avocat (Rennes)	Bénédictin

Je n'ai retrouvé aucune vocation religieuse ou sacerdotale nouvelle dans le groupe des ordonnances. En tout état de cause, les sept séminaristes et les deux prêtres rentrés dans le monde, ont vu leurs places laissées vides largement comblées par ces treize vocations tardives issues de la captivité et fécondées par elle.

Une circulaire, émanant du clan « Notre-Dame de la Paix » et qui parut au retour, pendant plus de deux ans, pour maintenir les contacts entre les Scouts de France de l'Oflag, signale, à la date du 15 avril 1946, parmi les anciens Routiers du camp, six vocations, six qui furent appelés à un « plus haut service ». Une fois de plus, le scoutisme catholique s'est affirmé comme une pépinière de vocations.

Mariage. — Si paradoxal que puisse paraître, à première vue, le titre de ce paragraphe, les prêtres de l'Oflag eurent à se préoccuper de ce sacrement. D'abord, pour inculquer à ceux qui étaient mariés un profond respect de la doctrine de l'Eglise en matière d'union conjugale. L'abbé Sochal en ce domaine joua un rôle de premier plan.

Depuis son retour de captivité, un ami m'écrit :

La captivité, malgré tant de méfaits, aura du moins eu l'immense bienfait d'attirer mon attention sur la beauté et la richesse du mariage chrétien. Nous sommes embarqués, ma femme et moi, sur un navire qui nous mènera, sans aucun doute, au havre du bonheur.

Mais à côté d'une compréhension mutuelle aussi parfaite, il faut citer le drame provoqué, en certains foyers, par des prisonniers dont la femme ne suivait pas la même évolution religieuse. Au près de ces derniers, les prêtres du camp avaient une mission à remplir : conseiller une sage prudence, aider à combler le fossé, ou du moins tout faire pour éviter qu'il ne s'agrandît.

Un troisième service fut simplement celui qui consistait, devant témoins, à enregistrer les mariages « par procuration » qui eurent lieu au camp, et à transmettre les documents authentiques, en France, à la famille de la nouvelle épouse. De France parvenaient des documents identiques, attestant que l'engagement était mutuel et devait être considéré comme valide.

Surtout, et c'est là sans doute que les prêtres furent le plus utiles, il fallut, ou bien régler, pour les nouveaux pratiquants, des situations fausses (divorces et autres), ou bien encore éviter l'irréparable. A la réception de nouvelles, parfois émanées de voisins jaloux ou méchants, des prisonniers, informés, à tort ou à raison, de l'inconduite de leurs femmes, voulaient rompre séance tenante et demander le divorce. Conseiller d'attendre le retour, afin de pouvoir faire soi-même une loyale enquête, écrire au curé de la paroisse, exhorter à la patience, voire à l'acceptation d'une faute commise, pour échapper à tout prix à la rupture de l'indissolubilité du foyer, les prêtres eurent à l'entreprendre. Assez souvent, ils y réussirent.

TENTATIVE DE BILAN

Joseph Folliet, auquel je me réfère fréquemment, tant ses plaquettes sur la captivité sont denses, écrit :

Allant plus outre encore dans leur voyage, d'autres prisonniers ont redécouvert le Christ et l'Eglise. Il y aurait beaucoup à dire sur la vie religieuse des camps et il importerait de ne point se contenter de littérature. Pour faire un bilan, on doit attendre le retour des aumôniers et la mise en commun de leurs expériences (1).

Mon propos était de présenter une seule de ces expériences; comme je l'ai fait jusqu'ici, je rassemble en un faisceau, l'expérience collective des prêtres et des fidèles d'une paroisse de captivité, l'expérience d'un Oflag; élément très partiel d'un bilan qui reste à dresser.

De son côté, Francis Ambrière, parlant des « retours » opérés au camp des réfractaires de Kobjercyn, aux heures du plus complet dénuement, affirme :

Quelques-uns se sauvèrent du désespoir par la conversion et, contrairement à celles des premiers temps de la captivité — consolation aisément obtenue d'âmes aisément défaites, qui retourneront vite à leurs légèretés — je crois que celles-là dureront.

Et il ajoute :

Je ne dirai pas que la captivité a eu ses saints... Mais du moins a-t-elle eu ses âmes claires, et qui dispensaient autour d'elles une lumière où nous nous réchauffions tous (2).

Y eut-il chez nous, parmi les retours, de tels feux de paille? au contraire, la vie chrétienne de la paroisse poursuivit-elle son essor? C'est ce problème, avant tout autre, que je tente d'étudier en terminant.

Quelle fut l'évolution religieuse pendant la captivité? Dans la fermentation chrétienne de la paroisse, quel fut le rôle des catholiques, de l'inquiétude religieuse à la foi vivante, de l'égoïsme instinctif à la charité efficace, de la prière individualiste à la piété communautaire?

(1) Pour comprendre les prisonniers, page 29.

(2) Les grandes Vacances, page 313.

Quel fut le résultat au point de vue religieux? Revalorisation du sacerdoce, esprit de conquête? Y eut-il des différences avec le christianisme d'avant-guerre? Quel fut le niveau atteint? Tel est le plan qui nous guidera.

ÉVOLUTION RELIGIEUSE PENDANT LA CAPTIVITÉ. — *De l'inquiétude religieuse à la foi vivante.* — Dans son étude, Jean Cazeneuve note :

Les éléments principaux de la psychologie du prisonnier semblent donc être les suivants : douleur physique et notion de la relativité du plaisir; inquiétude née de la conscience d'un danger; anxiété de la séparation procédant de l'idéalisation de l'objet aimé; crise de la personnalité; besoin de se déterminer et besoin de la continuité que les conditions de vie anormales rendent difficiles à satisfaire; sentiment de l'attente qui détermine une ascension vers l'espoir et vers la foi (1).

Cette ascension vers la foi fut le fait de la grande majorité des prisonniers du camp. Les uns devaient sortir de l'inquiétude ou de l'indifférence pour accéder à la foi; d'autres profiter de leur souffrance pour accroître cette foi et la rendre plus vivante.

Par ses conditions de vie, le prisonnier est un inquiet sur le plan matériel comme sur le plan spirituel. Essayant de comparer la captivité à un monastère, Cazeneuve constate :

La seule différence possible saute aux yeux; dans le premier cas, les privations sont imposées; dans le second, elles sont librement acceptées... Parmi les prisonniers, seuls accèdent à une certaine sérénité ceux qui, par le secours de la foi, acceptent l'épreuve et finissent par la sanctifier, au lieu de la subir passivement (2).

Il semble en effet que, pour un certain nombre de camarades de l'Oflag, la tourmente de mai et juin 40 et l'épreuve qui lui faisait suite, les avaient rapprochés de Dieu, le seul sur qui, pour le moment, ils pouvaient compter. Regrets des négligences de la vie passée, promesses d'une vie meilleure, ces premiers mois furent pour certains les plus beaux sur le plan chrétien; ils accédèrent à la joie par la souffrance. Il est même permis de croire que si l'exil n'avait duré qu'un an, les prisonniers eussent été réellement transformés. Ils seraient revenus pleins d'élan et de générosité juvénile. Le facteur temps, le pire ennemi du prisonnier, allait peu à peu engendrer la tiédeur, le refroidissement, la routine qui brise tous les élans de l'âme. Et l'on peut constater des diminutions d'enthousiasme, des vieillissements intérieurs. Le moral du camp fut parfois en baisse, et la vie spirituelle, elle aussi. Pourtant, la grâce de Dieu continua d'opérer. Malgré la grisaille de cinq années, il y eut de véritables réveils de cette torpeur. Nombreuses restent les âmes qui retrouvèrent l'élan des premiers mois, et qui atteignirent des sommets qui demeureront parmi les meilleurs moments de leur vie.

En 1940, premier fait constaté de manière à peu près unanime, au cours de l'été et de l'automne, choc religieux important. A l'arrivée, l'atmo-

(1) La psychologie du prisonnier de guerre, page 93.

(2) La psychologie du prisonnier de guerre, pages 106-107.

sphère semble a-religieuse et la pratique assez faible. Vite un sommet, à l'occasion du 15 août, mais pas autant de communions que la nombreuse assistance ne le faisait prévoir. Il fallait le temps de s'installer; durant quelques semaines, le matériel l'emporta sur le spirituel. Et puis, l'Armistice une fois signé, n'allait-on pas rentrer bien vite en France? Certains affirmaient qu'on y serait pour le 15 août!

On se fit à l'évidence; et puisque la souffrance promettait de durer, les espérances humaines s'estompant dans un avenir incertain, les âmes commencèrent de se tourner vers Dieu. La conviction se fit de plus en plus nette; le christianisme passa dans la vie tout entière; la progression de la pratique religieuse dans le camp, pendant le second semestre de 1940, fut indiscutable : véritable montée en flèche. Ceux qui pratiquaient à leur arrivée au camp, parvinrent à la ferveur; beaucoup opérèrent un retour, certains une véritable découverte. Des camarades parlent d'un « rush au début », d'une « progression très importante ». Les captifs, menacés de perte d'équilibre par leur existence même, étaient tout prêts à se donner à qui s'offrait de les guider; et ce fut la période des retours. Une vraie fringale de culture religieuse s'empare des esprits. De mois en mois, des groupes d'Action Catholique démarrent; les conférences religieuses attirent des auditoires souvent imposants. Il y avait tellement à rattraper! Dans son rapport, l'abbé Marduel tente de décrire le niveau de culture religieuse du camp. Sa conclusion est sévère :

Ignorance si grande que l'on trouverait difficilement un terme assez fort pour la qualifier. On peut tout au moins la décrire en disant que chez beaucoup de nos camarades, la vie religieuse ne repose que sur quelques émotions pieuses éprouvées dans l'enfance et qui ne recouvrent aucun contenu dogmatique.

On pourrait multiplier les textes; tous tendent à confirmer ce que nous venons de signaler. Le Rme P. Sortais, un des mieux placés pour juger, écrit :

Jusqu'à Noël 1940, j'ai cru constater une constante montée.

En 1941 et pendant le premier semestre de 1942, le camp va connaître une période de ralentissement, de stagnation, peut-être même un léger fléchissement des effectifs. Pour quelques-uns de ceux qui s'étaient rapprochés, sans doute la pratique était-elle plus sentimentale que raisonnée. Après le « feu de paille », pour reprendre l'expression de plusieurs rapports, un tassement net se fait sentir. Certains s'étaient remis à la pratique régulière, demandant la grâce d'une libération proche; cette libération se faisant attendre, leur zèle se relâchait. Les premiers mois de détresse, marqués par une phase de ferveur, avaient fait réfléchir et prier. Les crises individuelles ou familiales une fois conjurées, la « raison » reprenait le dessus. L'effet de masse avait été obtenu, à la fois remarquable par son nombre et sa fragilité; certains éléments se détachèrent d'eux-mêmes.

Il y en eut moins à retomber dans leur torpeur qu'on ne l'a pensé quelquefois. La stabilisation de la pratique s'est opérée à un niveau élevé. Peut-être l'engouement du début réclamait-il cette nouvelle épreuve, pour affirmer, chez le plus grand nombre, une réelle solidité. Il ne faut pas oublier

que ce retour aux valeurs spirituelles représentait avant tout une ascèse, une discipline indispensable, et nécessitait un effort sans relâche, une vigilance active, une volonté constante; à certains, c'était trop demander, chez qui la négligence, bien vite, l'emporta. Cette lassitude engendrée par une captivité qui se prolonge, beaucoup l'éprouvèrent. La plus grande part aurait le courage de la surmonter.

De juin 1942 à juin 1944 : En mai 1942, l'Oflag est transféré au camp d'Arnswalde. Unification de la paroisse, organisation rationnelle, plus grande efficacité. Ce que la paroisse a perdu, peut-être, en étendue, elle va le regagner en profondeur. La création de multiples groupes d'A. C. I. influence toutes les chambres : doctrine, méthodes d'action communes. Il y avait aussi l'unité liturgique de la messe dominicale, avec son programme de chant, dont la « rare qualité, écrit un camarade, attirait même des non-catholiques notoires ». Tout cela donnait l'impression d'un dynamisme catholique. Ce fut la création d'aumôneries de blocs, de bibliothèques; la mise en route des conférences du Vendredi, dont les grandes séries prouvèrent un catholicisme d'action; les catholiques n'étaient pas à la remorque.

Un noyau solide s'était formé autour du clergé. Par cristallisations successives, le travail portait son fruit, une vie religieuse, pensée et vécue, chez 65 p. 100 de l'effectif du camp. Pendant plus de deux années, ce labeur allait se poursuivre à peu près sans désemparer.

Ce qui semble le plus frappant de cette période 42-44, c'est l'approfondissement de la foi entrepris par de très nombreux catholiques dans le camp. Cette dévotion sentimentale que nous signalions en 1940, fit place à une piété virile, éclairée. Et la progression reprit, beaucoup plus lente et pourtant régulière, tentant de reconquérir les éléments qui s'étaient fatigués en cours de route. Malgré une certaine stabilité, le phénomène d'approfondissement devait, par contre-coup, réamorcer la contagion.

J'ai vu des camarades, écrit un rapporteur, repenser leur religion, pratiquer la messe quotidienne, devenir membre de l'A. C. I., vivre intensément leur Action Catholique, se faire apôtres, contribuer au développement et à la marche de leurs équipes, parfois même atteindre, par la méditation, une vie intérieure profonde.

Certains attribuent ces progrès au groupement en une seule paroisse, avec, à sa tête, « un pasteur qui savait ce qu'il voulait ».

Mais tout a une fin; vers le premier semestre de 1944, la paroisse, en quelque sorte, avait fait son plein. Saut quelques exceptions, elle n'est plus conquérante; elle ne progresse plus en étendue. Les jeux sont faits. L'évolution commencée touche à sa fin. Ceux qui vivent dans la paroisse, continuent d'approfondir leur foi, au contact de l'Évangile et à la lumière de la doctrine sociale de l'Église. Ce complément d'instruction religieuse fut très appréciable chez beaucoup, ainsi qu'une meilleure compréhension de la vie chrétienne, spécialement sous le double aspect de la vie sacramentaire et de la vie conjugale. Sans doute fut-ce le résultat le plus positif, dans cette période, que cette instruction religieuse pratiquée chez des adultes cultivés. Les rares conquêtes qui marquèrent cette époque sont le fruit de mûres réflexions et de jugements conscients. Ce prodigieux renouveau de la foi catholique a frappé plus d'un rapporteur

Tout à coup, la radio clandestine nous apporta la prestigieuse nouvelle du débarquement; il nous restait à passer au camp plus de sept mois et demi, du 6 juin 1944 au 29 janvier 1945. Il y eut alors, chez certains, une perte d'équilibre. Les événements extérieurs, — avouons qu'ils étaient d'importance, — accaparèrent les esprits, permettant d'entrevoir le retour. La belle quiétude des années où, déjà, on espérait le triomphe des alliés, sans discerner encore la proximité de la victoire, disparut. Il était bien difficile de garder son calme à l'annonce de telles nouvelles. Il y eut encore quelques progrès de dernière heure; ils furent rares, mais d'autant plus profonds.

A part quelques évolutions spectaculaires, les positions religieuses de pratique et de conviction étaient prises; elles ne pouvaient plus guère changer.

La captivité, chez beaucoup, avait apporté un approfondissement de la foi sur le plan individuel; sur le plan paroissial, on continua d'enregistrer une amélioration constante. La plupart des prisonniers ayant reçu une éducation chrétienne, en étaient revenus à la foi et à la pratique; c'était marquer un très sensible progrès par rapport à la vie d'avant-guerre.

Dans cette élite, les chrétiens pratiquants de longue date avaient connu au camp un approfondissement considérable de leur vie chrétienne. D'autres, qui pratiquaient leur christianisme sans le connaître, l'avaient découvert pour le vivre. D'autres, qui ignoraient tout du christianisme, avaient été conquis.

Les étapes du retour, après la dislocation du camp, seraient l'occasion, saisie par la Providence, de quelques gains. Ce furent les derniers, qui atteignirent des camarades jusque-là hésitants, mais que les dernières épreuves avaient tirés de leur torpeur.

Les rapports reçus signalent, de 1942 à 1945, ou bien un état stationnaire, — c'est le petit nombre, — ou bien un approfondissement chez ceux qui pratiquent, ou encore quelques conversions atteignant des officiers qui avaient abandonné toute pratique religieuse depuis leur première communion. Malgré quelques à-coups, on peut donc tracer une courbe ascensionnelle pour l'ensemble de la captivité.

Quelles furent les découvertes ainsi réalisées par les catholiques de l'Oflag dans le domaine de la foi? une plus grande richesse de doctrine, une vie sacramentelle plus profonde, une participation plus vivante à la prière liturgique de l'Église.

Richesse de doctrine? par la connaissance de la Bible, devenue une raison de croire. Ce fut, pour beaucoup, l'occasion unique de repenser le problème religieux, d'étudier certains aspects philosophiques et théologiques de leur religion, de travailler la doctrine sociale de l'Église, de bâtir solidement tout ce qui doit servir de support à une vie vraiment chrétienne.

Accroissement de vie sacramentelle? par la pratique de la communion fréquente. Certains affirment qu'ils ont redécouvert la messe; d'autres la découvraient pour la première fois. Par delà les rubriques et les formules, ils trouvaient la richesse des gestes et des paroles, l'esprit même de la liturgie.

Participation plus active à la prière liturgique? c'est-à-dire l'attrait de la vie liturgique dans son cycle annuel, découvert grâce à la pratique régulière, dans un milieu où cette liturgie était en grand honneur; la beauté

de la prière officielle de l'Église, soutien indispensable de toute piété individuelle. A cet égard, les Semaines Saintes célébrées au camp furent des sommets que peu de prisonniers sont à même de retrouver après leur retour en France. Découverte de la paroisse et de la prière collective; c'est un des plus grands bénéfices de cette captivité.

Il n'est pas jusqu'au contact de tous les jours avec des incroyants et des indifférents, dont la bonne foi demeurerait évidente, qui n'ait conduit les catholiques aux saines exigences d'un témoignage valable de leur foi, en esprit et en vérité.

De l'égoïsme instinctif à la charité efficace. — La charité, dans le camp, n'est pas venue d'un seul coup. Les premiers mois de souffrance ne furent pas spécialement marqués de son signe. Chez beaucoup, au contraire, la surprise et la faim étaient telles, que l'Oflag apparaissait plutôt comme un lieu où la lutte pour la vie triomphe de tous les altruismes.

On lit, dans la thèse de Jean Viau ce passage d'une lettre; elle émane d'un aumônier d'Oflag :

Nos camps n'ont pas été d'emblée, immédiatement, une terre spirituelle, un royaume de Dieu. Ils le sont devenus quand nous avons vraiment prié, retrouvé, réappris la prière. Mais pour prier, pour crier vers Dieu du fond de notre misère, pour redire à plein le *Notre Père*, il nous a fallu passer par la souffrance, entrer dans la vérité des vieilles béatitudes : Bienheureux, vous qui êtes pauvres... Bienheureux vous qui avez faim maintenant... Bienheureux vous qui pleurez maintenant... Fermés d'abord sur notre souffrance, nos inquiétudes, nos angoisses, nos peines personnelles, nous nous sommes ouverts à l'amitié, à l'échange des souffrances. Et le miracle permanent du christianisme s'est accompli : par la Croix, nous avons été menés à Dieu. Beaucoup trouvent alors dans la religion la seule réponse adéquate à leurs angoisses : le détachement des aises matérielles devient une lumière pour l'esprit : « Nous aurons su n'estimer que l'essentiel » (1).

Sur le plan spirituel, l'action charitable et apostolique se fit parfois indiscrète. Sous le prétexte généreux de convertir ses frères, il ne faut pas violenter leur conscience. Voici ce qu'en pense un catholique de l'Oflag :

Si la communauté catholique du camp a organisé sa vie religieuse comme elle en avait le devoir, j'ai toujours estimé qu'elle avait tendance à être envahissante, et bien des camarades qui ne partageaient pas notre foi en ont été touchés dans leur sensibilité. J'ai écrit plus haut que le clergé du camp avait été discret dans son apostolat. Mais un certain nombre de laïcs, et j'en ai connus, ont eu tendance à transformer l'apostolat en prosélytisme, de très bonne foi d'ailleurs, mais à mon sens par le défaut de sentir la bonne foi de convictions qui n'étaient pas les nôtres. Je n'ai pas oublié les réactions qu'a soulevées dans le camp le baptême solennel de notre camarade le Samedi Saint de 1944; il a pris, aux yeux des incroyants, et même de bien des protestants, par sa solennité même, figure de provocation. Cette cérémonie poignante a laissé chez moi un souvenir très profond; mais n'y a-t-il pas eu chez les catholiques du camp une manifestation d'orgueil collectif, ou communautaire si vous préférez, qui était une faute contre la charité dans le milieu où nous vivions?... Disons au moins que si nous étions de bonne foi, nous avons manqué de discrétion.

(1) Jean VIAU : *Thèse* de 1948, page 292.

Les catholiques donnèrent souvent l'exemple, dans le domaine plus humble de la charité matérielle. Il ne saurait être question d'en retracer l'histoire en détail. Combien de petits actes quotidiens, en chaque chambre, combien d'initiatives à l'échelon bloc ou à l'échelon camp, ont eu des catholiques comme promoteurs ou comme acteurs essentiels? Délivrer aux catholiques du camp le monopole de la charité serait une injustice et une déloyauté. Ils ne cédèrent leur place à personne et furent souvent à l'avant-garde.

Nombreuses étaient les chambrées où l'on menait une vie de vraie charité, où de grands efforts de compréhension étaient accomplis les uns envers les autres. L'exploitation chrétienne de l'épreuve avait conduit à l'Amour. Beaucoup apprirent à donner de leur nécessaire, à pardonner, souvent aux gardiens grincheux dont nous étions entourés, mais surtout à ceux de nos camarades qui, par leur sans-gêne et sans en bien mesurer la portée, empoisonnaient la vie des autres.

On pourrait citer, telle ou telle « popote », pourtant très économe de ses denrées, ayant réussi à force de vigilante prudence à constituer des réserves, et faisant participer à ses richesses le reste de la chambre; tel camarade du Tiers-Ordre franciscain, constamment empressé à rendre service, s'imposant à l'attention affectueuse des incroyants, et dont le comportement charitable leur apparaissait comme une des manifestations essentielles de son christianisme; le très bel effort de solidarité qui se manifesta, dans le partage des biens, dès la raréfaction des vivres, des colis, et les menaces d'expulsion, bientôt réalisées en janvier 1945.

Cet élan de charité fraternelle se retrouvera de nouveau sur les routes et dans les cantonnements, sous son aspect essentiel d'accrochage au Christ dans la souffrance et l'espérance, moteur d'actes de charité, grâce propre de notre captivité. Cette charité avait-elle toujours des racines chrétiennes? impossible de le dire. Cependant, il est des actes que la camaraderie et l'altruisme ne semblent pas pouvoir à eux seuls expliquer.

Il y a vraiment, écrivait l'abbé Barba, des camarades qui montent magnifiquement au point de vue spirituel, et qui font sans bruit, au milieu de la vie commune, un magnifique apostolat, dont les résultats sont lents mais profonds (1).

Donner aux autres, c'est bien; se donner soi-même, c'est mieux. C'est même l'ultime degré de la charité.

Ils sont grands, écrit Joseph Folliet, ceux qui tiennent, restant fidèles à eux-mêmes, droits et dignes, entretenant avec persévérance une petite flamme d'activité intellectuelle et un foyer mystérieux de vie spirituelle; ceux qui se dévouent à leurs camarades, de façon ou d'autre, soit comme hommes de confiance, soit comme aumôniers, dans les diverses universités, les théâtres ou les groupements divers; et ceux surtout qui, pouvant partir, restent au service de leurs frères (2).

Il ne peut être question de dresser ici un catalogue de ceux qui surent se donner. Au reste, là encore, les catholiques n'ont pas le monopole, s'ils se sont taillés la plus belle part. Je n'en retiendrai donc que deux exemples.

(1) Lettre du 1^{er} janvier 1944 (Chanoine MAZERAT, p. 98).

(2) Pour comprendre les prisonniers, page 21.

Le premier, c'est celui de l'aumônier même du camp. Son geste, en janvier 1941, renouvelé au moment de notre retour en France pour demeurer auprès de nos frères déportés, réalisa dans le camp l'unanimité dans l'admiration, de la part de tous les hommes de bonne foi, même les incrédules. Et j'incline à croire que cet exemple est d'un très grand poids dans la balance, quand il s'agit d'apprécier les mérites du camp.

Le second est sans doute plus touchant, parce qu'il est le fait d'un simple soldat. Quand on dit qu'une barrière étanche, quasi-infranchissable, existait entre les hommes de troupe et les officiers, il suffit d'apporter de tels exemples pour réfuter victorieusement l'objection. Un grand malade de la « Revier » convoque un prêtre du camp :

Je ne sais pas bien comment faire à Dieu l'offrande de ma vie. Je sais qu'un prêtre sera beaucoup plus utile au monde que moi, si je m'en tire. Donc, j'offre pleinement le sacrifice de ma vie pour que X..., malade au bout de la chambre, se tire d'affaire et reçoive la prêtrise, qu'il attend depuis 1939

X... est prêtre, et l'ancien soldat traîne sa vie, donnée il y a dix ans, avec un bras et une jambe paralysés. Ces deux exemples suffiront à qui veut les recevoir; ils sont la preuve, irréfutable, d'un véritable climat de charité.

De la prière individuelle à la piété communautaire. — Une des constatations les plus fréquentes, chez les rapporteurs comme chez un grand nombre de leurs camarades, c'est la découverte de la liturgie.

On note d'abord un goût marqué pour la prière collective : prières du soir, messes quotidiennes, récitation du chapelet, récitation de l'Office divin. Cette dernière forme de prière, absolument libre, suscite le plus d'étonnement et de critiques. Il y avait au camp, chez certains pratiquants habituels, le réflexe de ne pas se lancer dans des pratiques religieuses propres à la captivité, et qui seraient sans lendemain. Ils critiquaient sévèrement les prisonniers mariés qui s'adonnaient à la récitation quotidienne des Heures canoniales. Cette vie liturgique, de plus en plus intense, et qui revêt une forme assez monacale, allait atteindre chez nous son point culminant à l'occasion de la fête de Pâques 1944.

On veut également prier sur de la beauté : malgré les conditions particulièrement précaires de vie auxquelles nous étions astreints, très vite, clergé et fidèles eurent la volonté d'améliorer lieux et objets de culte. Dans leur idée, notre pauvreté devait avant tout fuir la laideur. En union avec des architectes, des sculpteurs, des peintres, des artisans de toute sorte, se dressèrent des autels; des statues furent taillées dans le bois, des tableaux peints, des candélabres « forgés ». De pair, marchait l'art musical. Beaucoup de camarades ont conservé un vif souvenir de nos messes chantées.

Beaucoup croyaient; et, comme ils voulaient réparer le passé, ils priaient. Certains même eurent l'idée d'organiser une prière permanente. Il s'agissait qu'un officier fût toujours en train de réciter le chapelet, de nuit comme de jour. Les officiers se réveillaient l'un l'autre, entre volontaires. Personne ne se plaignait du bruit que pouvait provoquer, malgré les précautions prises, ce lever successif des adorateurs nocturnes. Pour une circonstance, une fête, passons; on ne pouvait sans danger, prolonger de telles pratiques.



GRAND MESSE (OFLAG II B, 15 AOÛT 1943)



BAGAGES DES PRISONNIERS APRÈS LE PILLAGE ALLEMAND (OFLAG II B, JANVIER-FÉVRIER 1945)

Certaines exagérations plus durables ont même suggéré à l'un des prêtres du camp, depuis notre retour, la malicieuse expression de « religion mystico-gélatineuse ». Dieu merci, ce ne fut le fait que de rares exceptions.

Beaucoup plus solide était dans le camp la dévotion à l'Eucharistie. Elle provoqua de fréquentes adorations du Saint Sacrement, en hommage de réparation, notamment à l'occasion des fêtes de l'Eucharistie et du Sacré Cœur, ou bien encore le premier vendredi de chaque mois. Plus discrètes, les innombrables adorations dans les oratoires, à l'occasion de visites au Saint Sacrement, furent aussi plus méritoires.

La liturgie aide tellement les prisonniers catholiques que ces derniers font des envieux.

Heureux croyants ! Une sagesse qu'ils savent divine de par la grâce qui les baigne et que nous autres, nous ne pouvons que saluer comme admirable et vivifiante, leur a ménagé, tout au long de l'année, des fêtes, qui sont comme autant de havres à leur fatigue et de baumes à leurs blessures. Sûrs de ces haltes préparées, ils avancent plus aisément que nous au long des jours. Pourtant, Pâques et Noël sont de tous les hommes, car nous sommes si baignés d'éducation chrétienne (même pour ceux d'entre nous qui n'ont eu aucun contact direct avec l'Eglise) ; nos pères ont participé si étroitement à la ferveur des mythes chrétiens, qu'ils sont entrés au plus intime de notre substance, et que nul n'est fondé à nous en contester notre part (1).

On est en droit de se demander si l'intention qui animait cette prière collective était toujours pure et profonde. Il est intéressant en effet d'étudier la valeur de signes que gardaient au camp les différents actes de pratique religieuse sur lesquels on s'appuie habituellement en France. Il est utile de savoir si la messe, j'entends celle du dimanche, la messe « imposée », était considérée par ceux qui y assistaient comme un acte religieux, comme une distraction, ou comme un « acte national ».

Il serait dangereux de prétendre que l'unique motif fût la conviction religieuse, du moins pour certaines manifestations catholiques des premiers mois.

Pour la pratique religieuse, écrit un camarade, j'ai gardé un grand souvenir de la neuvaine qui fut faite autour du 15 août 1940. Une immense majorité des officiers participa à ces prières. Cette neuvaine avait pour but de demander la libération. J'imagine qu'à l'Öflag II D, comme dans les camps où je suis passé dans la suite, la pratique religieuse diminua ensuite.

Et un autre :

La pratique religieuse fut souvent en relation avec les communiqués. Quand les communiqués étaient alarmants pour nous et rapportaient des victoires allemandes, la pratique augmentait ; elle diminuait dans les cas contraires.

Il est bien vrai que, pendant le second semestre de 1940, la prière de demande tint, chez un bon nombre des catholiques, une place de choix.

(1) Francis AMBRIÈRE : Les grandes vacances, page 398.

Il fallait obtenir la grâce d'une libération prochaine. D'autres voyaient dans ces démonstrations liturgiques de véritables manifestations françaises; et par esprit frondeur, devant les Allemands ahuris, ils s'en seraient voulu de manquer leur messe. D'autres encore y trouvaient une occasion de tromper leur ennui et leur désœuvrement. Dès cette période cependant, le plus grand nombre avaient fait un sérieux retour sur eux-mêmes, et entendaient pratiquer leur religion loyalement, en chrétiens convaincus et fidèles. Dans les réponses à la troisième enquête, qui portait sur l'état de la paroisse d'Arnswalde vers l'automne 1942, les rapporteurs signalent qu'il y a parfois, motif secondaire, le fait que cette messe apparaît comme un acte national, voire un acte de distraction de la part de quelques assistants. Mais ils sont unanimes à reconnaître que les jeux étant faits, les assistants voient avant tout dans leur démarche, la volonté de poser un acte religieux, en conformité avec leur foi, accrue, retrouvée ou découverte.

Si l'on vient à la messe, ce n'est pas, à l'exception de quelques-uns, en vertu d'une habitude, mais bien par conviction. Le snobisme n'y trouve plus de place, pas plus que telle ou telle pensée d'intérêt qui pourrait tenter quelques arrivistes. On vient à l'office de la paroisse sans pharisaïsme; les sentiments superstitieux n'existent guère. Quant au respect humain, qui pourrait arrêter sur le seuil de la chapelle quelques hésitants, on le signale comme particulièrement rare.

RÉSULTAT OBTENU SUR LE PLAN RELIGIEUX. — Avant de préciser le niveau atteint, il convient de noter les *acquisitions* les plus certaines de la *captivité* sur le plan religieux, et de relever les *divergences* entre le christianisme d'avant-guerre et celui du camp.

Acquisitions de la captivité. — Revalorisation du sacerdoce.
C'est une des acquisitions les moins discutables.

Dans ces camps de l'été 1940, écrit Jean Guitton, les prêtres avaient un royal domaine. C'est là qu'on put voir la convenance du sacerdoce avec les besoins fonciers de l'homme, et sa capacité à tout remplacer. J'entends par sacerdoce ce qui relève de l'institution et qui va bien au delà de la personne du prêtre, souvent timide et chétive, ou rugueuse, ou trop insinuante; mais l'état resplendit à travers toute misère... Les prisonniers qui avaient la foi n'étaient point entrés, en franchissant les fils, dans une terre étrangère. Ils sentaient l'Église tout entière présente dans leur solitude, du moment qu'ils avaient des prêtres parmi eux (1).

Du point de vue catholique, une des mesures démoniaques prises à l'égard des prisonniers, fut, dans l'immense majorité des kommandos, la privation habituelle ou fréquente du prêtre. C'est, pour les catholiques de l'Oflag, une grâce, que des prêtres soient demeurés parmi eux.

Le prêtre, au camp, a été mieux connu. Les conversations du prêtre avec les laïcs ont été extrêmement facilitées par la vie commune, comme par la similitude vestimentaire des laïcs et des prêtres. Combien de petits

(1) *Journal de Captivité*, pages 169-170.

groupes d'évangélisation se sont ainsi formés, dans une cantine, dans une cave, dans une allée du camp!

A ce contact familial et journalier, les camarades considéraient qu'il y avait plutôt parmi eux des prêtres qu'une structure ecclésiale, organisée en quelque sorte du dehors. Le prêtre au camp apparaît homme, comme les autres, et pourtant porteur d'un message. La captivité le rapproche de ses frères; son apostolat y gagne en étendue comme en intensité. Avant la guerre, pour beaucoup de camarades, le prêtre était lointain. Ils apprennent à le connaître; ils étudient le sens de son rôle; ils connaissent ses espérances, ses soucis, et aussi ses travers. Et les fidèles en contractent, pour le prêtre, beaucoup plus de respect et de sympathie. En général, la conciliation de l'état sacerdotal et de la camaraderie, de la promiscuité propre à l'état de prisonnier, fut aisée. Et cela, pour beaucoup, parut très supérieur à ce que l'on pouvait attendre, la vie habituelle du prêtre faisant de lui un « séparé ». Les prêtres gagnèrent donc à être connus, beaucoup plus qu'ils n'y perdirent, malgré leurs faiblesses. Et l'on peut regretter, avec certains camarades, qu'à l'Oflag II B, l'assimilation au milieu ait été moins complète, le plus grand nombre des prêtres du camp vivant alors dans des chambres séparées, et parfois même formant des « popotes » ecclésiastiques. La vie commune donnait de beaux exemples de rayonnement sacerdotal. La jeunesse relative du clergé du camp facilitait la camaraderie ou l'amitié. Il va de soi, d'ailleurs, qu'un prêtre, en même temps camarade de guerre ou tout au moins de captivité, n'apparaît pas sous le même angle que le curé d'une paroisse de France : de nombreux camarades, non-pratiquants ou incroyants, ont ainsi découvert le prêtre.

Le prêtre, au camp, était donc différent de celui d'avant-guerre. Dépouillé du conformisme ecclésiastique dont les fidèles l'accusent trop souvent, il est apparu plus charitable et plus fraternel. Pour limiter les éloges à ceux qui ne sont plus, on peut dire que l'abbé Barba, pour ses amis, est mort en odeur de sainteté. Le prêtre est disponible; le clergé avait tout le temps d'être à tous et à chacun, chose impossible en temps normal. Cette intimité de tous les instants avec des laïcs fut très profitable. Le prêtre fut digne et pieux. Un camarade écrit :

Sans vouloir les couvrir de fleurs, je suis bien obligé de constater que leur niveau était très au-dessus de la moyenne humaine.

Pieux? messes et prières en commun étaient entourées d'une atmosphère de piété plus grande; on accordait plus d'importance à une liturgie vécue. Et cela était facile, parce que le temps ne nous était pas marchandé!

Cette alliance de la vie intérieure au rayonnement de la foi a frappé plus d'un camarade, signalant une parfaite adaptation humaine à la vie de captivité.

Apportons en regard quelques réserves; le tableau n'en sera que plus exact. De nombreux camarades reconnaissent au clergé de l'Oflag sa valeur intellectuelle élevée; mais cette qualité même entraîna, dans l'organisation d'une A. C. I. à ses débuts, un manque d'aide réel. Un certain nombre de sections démarrèrent sans aumônier. Cela devait nuire au lancement de

l'Action Catholique dans le camp. Certains prêtres donnaient même l'impression de croire encore que l'Action Catholique ne pouvait marcher, et qu'il était impossible à des laïcs de diriger des groupes de fidèles. Trop peu orientés vers l'apostolat moderne, ou en tout cas peu préparés, peu ouverts à ces problèmes, et peu susceptibles d'aider aux initiatives des laïcs, tels parurent d'abord quelques prêtres de l'Oflag. D'autres rapports notent l'aspect décevant de quelques membres du clergé, restés au camp la première année, et auxquels on reprochait un certain égoïsme, un manque de charité dans les relations avec leurs camarades de chambre, ou une attitude de servilité envers les autorités du camp, voire les cantiniers. Ils précisent que ces cas furent rares, et largement compensés par « l'attitude réconfortante et édifiante de l'ensemble ». Il reste tout de même, quoique à l'état d'exception, cette impression pénible donnée par certains prêtres rapatriés avec les Anciens Combattants de 14-18, et qui ne surent pas dissimuler une impatience qui paraissait aux autres indécente. Heureusement, les mêmes rapports mettent en regard le refus de l'aumônier Dupaquier.

D'autres encore ont été frappés du manque de formation humaine chez plusieurs prêtres : ignorance des hommes d'aujourd'hui, de leur psychologie; manque d'expérience directe de la vie et des problèmes actuels, qu'ils soient psychologiques, intellectuels ou sociaux. Enfin, un Alsacien écrit :

Habitant l'Alsace, pays resté concordataire, il m'est difficile d'apprécier. Toutefois, le clergé du camp, originaire des diocèses de Vieille France, m'est apparu comme nettement supérieur à celui de l'Alsace au point de vue dévouement, connaissances doctrinales, égards pour les simples fidèles.

La séparation aurait donc du bon. Quoi qu'il en soit de cette appréciation, on peut dire que les prêtres connurent : de la part des incroyants une indifférence parfois non exempte d'admiration, de la part des indifférents, une considération respectueuse, de la part des pratiquants, une déférence admirative, une haute estime, toute empreinte d'amitié.

Esprit de conquête :

Un des dangers de cet approfondissement de la vie chrétienne du prisonnier, plusieurs rapporteurs le signalent, est le déséquilibre qui peut en découler dans le foyer retrouvé. Ou bien l'homme a monté, de façon notable, et sa piété peut devenir insupportable à l'épouse; ou bien encore, fait sans doute beaucoup plus rare dans notre camp, le prisonnier s'est paganisé pendant l'absence, tandis que l'épouse demeurait chrétienne.

Cette menace de déséquilibre, plusieurs la ressentaient et s'efforçaient, dans leurs lettres, d'y parer. Du moins, pour l'heure présente, un champ d'apostolat plus proche et plus direct se trouvait livré à leur zèle. Aussi, beaucoup furent-ils animés de cette flamme apostolique, signe révélateur de la vertu de foi dont nous avons parlé.

A l'arrivée au camp, un certain nombre de catholiques, qui avaient appartenu, avant la guerre, à des mouvements d'action, furent la meilleure cheville ouvrière de l'apostolat. Au cours des années, dans leur sillage, des

centaines de camarades vinrent s'adjoindre à eux, grossissant les effectifs de l'Action Catholique jusqu'à y intégrer 20 p. 100 des officiers du camp.

Parmi les plus zélés, parfois, les nouveaux convertis. Parlant d'eux, l'abbé Marduel écrit :

Ces retours semblent devoir aboutir à un véritable changement de vie, car ils se sont en général accomplis après des réflexions prolongées. Beaucoup de ces convertis se sont mis rapidement à la communion hebdomadaire ou quotidienne.

Fortifiés spirituellement, ils veulent communiquer aux autres leur joie et leur vie. Et si leur ardeur première les rend parfois malhabiles et importuns, le fait vaut pourtant d'être signalé.

D'autres, affermis de plus longue date, multiplient les contacts avec le groupe protestant sur des positions doctrinales. Ainsi le Cercle Dupouey, qui se réunit tous les dimanches pendant quatre ans, de 1941 à 1945; il avait été lancé par Paul-André Lesort et quelques amis, et fut présidé, à partir de 1942, par Jean Picard. L'abbé Villacroux en était l'aumônier.

Cette flamme apostolique, entretenue dans chaque chambre par les membres de l'Action Catholique, mais parfois vacillante, trouvait de temps en temps une grande intention pour la ranimer. Telle fut l'Exposition Missionnaire qui, pendant des mois, devait faire passer sur le camp un véritable souffle de conquête. Ce fut une des grandes manifestations catholiques. Ce qui importait surtout, dans la pensée des organisateurs, c'était de faire vivre au plus grand nombre de camarades possible, l'acuité douloureuse du problème missionnaire à travers le monde. Le but fut atteint.

Nous avons vu que certains camarades avaient fait reproche à la paroisse de l'Oflag de n'être pas assez conquérante et d'avoir assez vite atteint son maximum pour plafonner, sans progrès nouveaux, pendant le reste de la captivité. N'y a-t-il pas là contradiction avec les critiques d'autres camarades, qui accusent les catholiques d'avoir outrepassé leurs efforts apostoliques pour verser dans un prosélytisme intempestif? Les deux reproches demeurent sans doute valables, en les mesurant. En fonction des hommes ou des périodes de notre vie captive, le vent fut tantôt au découragement, tantôt à l'ardeur apostolique et missionnaire. Il n'y a rien là que de comparable à toute existence, hormis quelques sujets d'élite, qui connurent des conversions à la saint Paul.

Divergences entre le christianisme d'avant-guerre et celui du camp. — Le premier progrès constaté fut une *vitalité chrétienne plus profonde*. La pratique religieuse apportait à tous un réconfort, un espoir, une explication valable des épreuves subies. La plupart des obstacles dressés dans la vie normale entre l'âme et Dieu avaient été levés : dépouillement, temps laissé à la réflexion, à l'étude, à la prière, alors que, avant-guerre, on était le plus souvent absorbé par les affaires quotidiennes, et invinciblement attiré par de fausses valeurs : tout cela explique l'étendue, l'intimité et la

profondeur du christianisme dans le camp. Faisant allusion à ce qui suivit le retour, un camarade écrit :

Dans notre vie fatigante et agitée, les préoccupations matérielles, les affaires l'emportent. Nous cherchons seulement à penser chrétien à travers les soucis ou le devoir d'état. Au camp, le devoir d'état, c'était l'exemple et la charité; les catholiques pensaient d'abord à Dieu. Leur tâche d'aujourd'hui est plus complexe.

Caractère d'intensité exceptionnelle, tenant essentiellement à un mode de vie quasi-monastique? Cette intensité a frappé tout le monde : le choc de la défaite, les privations, la misère, ont rapproché de Dieu; le temps, surabondant, a permis de lire, d'écouter, d'apprendre, de méditer et de prier.

Vie chrétienne d'application plus facile, telle est la seconde constatation. En plus des loisirs qui n'étaient pas mesurés, plusieurs notent que notre claustration facilitait beaucoup les pratiques religieuses. L'absence de certaines tentations de la vie civile, la possibilité de se confesser à tout moment, en se promenant, permettaient aux catholiques de communier fréquemment, sinon chaque jour. Bien plus, cette pratique religieuse, dans une certaine mesure, était, dans notre vie oisive et ralentie, privée de vie familiale et professionnelle, comme une occupation bienvenue. Non seulement les catholiques avaient le temps de se confesser, mais encore de pratiquer, par de longs entretiens avec leurs prêtres, la direction de conscience. On était loin des absolutions distribuées, comme à la sauvette, dans un confessionnal de grande paroisse, les veilles de fête! Cette facilité des contacts, entre prêtres et laïcs, nous l'avons déjà relevée. Reconnaissons au passage, qu'une bonne douzaine de prêtres pour trois mille paroissiens, est une richesse exceptionnelle.

Clergé très important, disent les rapporteurs, pour une paroisse nettement inférieure en nombre à celles d'une grande ville de France; cela permettait une direction plus efficace des ouailles.

Un *christianisme sans respect humain*, tel est le troisième caractère de la vie chrétienne de l'Oflag. La captivité, avec la promiscuité de tous les instants qu'elle entraîne, invite aux confidences personnelles, et la simplicité la plus grande règne au camp. Bien mieux, une sorte d'esprit de corps prisonnier pousse aux manifestations communes devant les Allemands.

Et cela permettait un *christianisme plus direct*, où les barrières sociales n'interviennent plus guère. Le milieu peut être considéré, malgré certaines diversités d'origine, comme très homogène. Pratique qui veut, sans s'occuper de la réaction du voisin. La profession du temps de paix elle-même n'intervient pas, d'ordinaire, dans l'acceptation ou le refus de la pratique religieuse. Sans doute, nous l'avons vu, le milieu de l'enseignement primaire public apparaît davantage fermé, et l'on peut noter, dans ce cas, une sorte de conformisme social. Dans toutes les branches de l'activité civile, il ne semble pas que le camp ait connu d'obstacles importants à la pratique religieuse.

Mais ce *christianisme*, et c'est une de ses faiblesses, demeure *parfois hors du réel*. Le camp était un milieu clos, artificiel. On y courait le risque

de substituer la contemplation à l'action, et cela pour des hommes dont le destin, déjà fixé par la famille et la profession, était d'action, et non pas de contemplation. A la longue, le camp pouvait verser dans une piété un peu trop puérile, voire, pour quelques-uns, dans un mysticisme naïf. On peut regretter que certains n'aient pas pleinement profité de l'intensification possible de leur vie religieuse, pour se fortifier en vue de la reprise de la vie dans le monde, un peu comme dans une retraite; on peut estimer aussi que d'autres se sont créé une vie religieuse complètement coupée de leur vocation sociale, et par conséquent intransposable dans leur vie normale. Il est toujours dangereux de couper en quelque sorte sa vie en deux, de posséder au camp une vie religieuse intense pour retomber, au retour, dans l'absentéisme de l'avant-guerre. En tous cas, personne ne pouvait raisonnablement penser maintenir dans la vie ordinaire un degré de pratique religieuse comparable à celui du camp. La vie familiale et ses obligations, les activités sociales et professionnelles, demeurent trop astreignantes pour permettre une telle débauche de « loisirs forcés ».

De ce fait, le *christianisme* vécu dans le camp demeure *délicat de réadaptation* dans la vie normale. En captivité, le prisonnier acquiert un ardent désir de faire pénétrer dans sa paroisse plus de vie communautaire, une participation plus grande à la liturgie, une perfection souvent négligée du chant des offices. Quand il rentre en France, il faut en rabattre. En captivité, il appartient à une paroisse d'hommes instruits et qui ont le temps. Aussi, son intérêt s'est accru pour toutes les formes spéculatives, conférences et autres, qui augmentent sa culture chrétienne et fortifient sa foi. Participant de manière active au culte liturgique, il en éprouve de la joie. Le voici, rentré en France, redescendu, presque toujours, au rang d'assistant; il en souffre. En captivité, il apprend à rayonner hors de son milieu, dans les groupes d'A. C. I. Le voici de retour : il tente de se joindre aux membres de l'Action Catholique de sa paroisse de ville; mais il leur trouve un esprit « bourgeois », c'est-à-dire une sorte de conformisme ramenant l'attitude du chrétien à des manières de penser et d'être qui étaient, avant-guerre, celles de la bourgeoisie. Découragé, il est tenté d'abandonner. Mais alors, c'est pour retrouver des pratiquants qui se réunissent dans une église et ne font pas grand-chose pour se connaître et s'entraider. Pourtant, comme il rêvait au camp de mettre son existence en concordance avec les principes du christianisme, et de développer l'amour véritable du prochain! En captivité, la piété de certains peut avoir quelque chose d'égoцентрист, lorsqu'elle tend principalement à obtenir la grâce de la libération; d'autres, au contraire, offrent l'aliénation imposée, mais réelle, de leur liberté. Sauf rares exceptions, ces sentiments sont plus profonds et plus forts que dans la vie normale. En captivité, le foyer est dissocié. Et le courrier, rare et contrôlé, ne suffit pas toujours à maintenir l'équilibre qu'il faudra pourtant retrouver au retour. Il est d'ailleurs des sentiments qu'on n'ose pas divulguer dans une correspondance dévorée par le premier venu, en Allemagne comme en France. La vertu aime se parer d'une certaine pudeur. Nouveau danger de désaccord.

Quant à l'Alsacien que nous avons déjà cité, il se félicite de la liberté d'agir qui règne dans le camp. En Alsace, selon lui, on va à l'église par

tradition; s'abstenir serait se faire remarquer et mal voir. Ici, on pratique par pure conviction, de sorte que le christianisme, s'il perd en étendue et sur le plan numérique, gagne au contraire en profondeur, en qualité. Une petite minorité de chrétiens convaincus, sincères, a plus d'action sur les incroyants qu'une foule de pratiquants sans grandes convictions.

Conclure hâtivement que le christianisme du camp l'emporte, est téméraire, et d'ailleurs vain. Sans doute la vie moderne normale laisse-t-elle peu de place à la méditation, au recueillement, à la liturgie. Est-il toujours prouvé, pour autant, que la vie intérieure soit moins fervente?

Quant au plan de la charité, sauf cas exceptionnels qui ne sauraient avoir une portée générale, il est le plus souvent difficile d'établir une distinction très nette entre le comportement des catholiques et celui des protestants, des israélites ou des incroyants. Le monde demeure imprégné de christianisme; les hommes de cœur se rencontrent partout.

On peut affirmer que le christianisme, à la faveur de la captivité, s'est approfondi en se simplifiant; le respect humain a disparu, presque complètement; la foi s'est fortifiée et mûrie. Mais des menaces sérieuses de déséquilibre font que le rapatrié offre souvent la figure d'un inadapté ou d'un incompris, lors de son retour.

Modifications apportées à la liturgie traditionnelle. — A côté de ces divergences, il est utile de noter les modifications les plus importantes apportées, du fait de la captivité ou de l'opposition de nos gardiens, à la liturgie sacramentaire traditionnelle.

Et d'abord pour le sacrement de *Pénitence*. Il y eut, pendant quelque temps, au moins de la part de certains confesseurs, des mesures de sécurité prises. L'abbé Bruneau écrit :

Très prudent, M. Becq nous avait recommandé tout au début de rester le calot sur le crâne et de ne pas tracer de signe de croix visible quand nous confesserions; je le vénérâis, mais ne me suis jamais astreint à ces restrictions qui ne furent plus de mise par la suite.

Pendant les premiers mois, beaucoup de confessions se firent en cachette des Allemands, en se promenant sur la cour ou à travers le camp. Plusieurs confesseurs traçaient un simple signe de croix, discret, sur leur poitrine. Moyennant ces précautions, beaucoup d'entre nous purent exercer leur ministère sans être inquiétés; beaucoup aussi, sans doute, n'avaient jamais confessé autant d'hommes.

Sauf l'aumônier Dupaquier, auprès des officiers polonais, ou bien encore l'abbé Trouvain, en visite dans les kommandos voisins sous bonne escorte, qui eurent à donner des absolutions générales, nous n'avons pratiqué nous-mêmes que la confession individuelle. Jamais, malgré les menaces allemandes, nous n'avons voulu nous rallier à l'autre formule. En dehors des combats de 40, où les camarades se trouvaient en proche danger de mort, ces « confessions » collectives répugnaient d'ailleurs aux pénitents, qui désertaient avoir à se confesser ensuite individuellement et en détail.

Quant à la teneur des confessions, comme prêtres aux armées, nous jouissions de larges pouvoirs. Les avons-nous parfois outrepassés? Il est

délicat de se prononcer sur cette question qui relève du for interne. Nombreux furent les camarades, habitués de la confession, qui manifestèrent le désir, au début de la captivité, à l'occasion d'une récollection ou d'une retraite, d'accomplir une confession générale, portant sur toute leur vie ou sur une période plus ou moins longue. Leurs fautes, le plus souvent, avaient déjà fait l'objet, en France, d'une absolution valide. L'épreuve de la captivité, qui permettait la mise en ordre des consciences catholiques, fut l'occasion de retours. Y eut-il quelques cas réservés dont certains camarades furent absous? C'est possible. La situation devant laquelle se trouvaient ces âmes de bonne volonté, était pénible : fallait-il refuser et attendre? Dans l'ensemble, les prêtres du camp se montrèrent plus larges que dans les circonstances habituelles, tout en demandant aux pénitents, lorsque l'obligation s'en manifestait, de faire le nécessaire à leur retour en France pour régulariser leur cas. Quand une situation, par exemple, devait être modifiée, sur promesse formelle que la démarche serait accomplie après la libération, des camarades ont été admis à la réception des sacrements. Il semblait inhumain de priver, des années durant, des frères captifs des consolations d'une pratique retrouvée!

Les prêtres du camp ne se sont pas montrés exigeants quant à la question des horaires, pour la *célébration de la messe*. On les disait quand on le pouvait. Dans l'immense majorité des cas, elles eurent lieu à des heures normales, le matin, ou au cours de la matinée. On peut noter toutefois, à Gross-Born par exemple, des messes célébrées le dimanche, à 16 h. 30, pour les cuisiniers, retenus le matin par leur travail; ces messes avaient lieu dans la cahute qui servit de morgue. Il y eut les messes dites « de minuit », célébrées en fait à 17 heures, voire plus tôt. Mais la France occupée ne connaissait-elle pas, aux mêmes dates, les mêmes servitudes et les mêmes « faveurs »?

Certaines messes furent très matinales, parfois bien avant le lever du jour, étant donné le nombre restreint des autels par rapport à celui des prêtres. Ces messes étaient toujours servies par un officier volontaire, qui parfois se recouchait ensuite. Il fallut quelquefois célébrer avant l'horaire officiel de l'Église, dès 3 heures du matin.

En sens inverse, en 1945, au cours de nos étapes à travers l'Allemagne du Nord, un dimanche, la messe fut célébrée au beau milieu de l'après-midi, le prêtre d'un kommando ayant eu la délicatesse, à notre passage, de mettre son autel portatif à notre disposition. Aucune considération d'horaire ne semble avoir jamais inquiété personne.

Le problème de la Présence Réelle au cours de la journée se posa de même dans le camp.

En arrivant à Gross-Born, un prêtre avait encore sur lui le Saint Sacrement, comme pendant les jours de combat. La question se posa entre prêtres pour savoir si c'était admissible. Il y eut quelques opposants et, je crois m'en souvenir, le Saint Sacrement ne fut plus conservé. Mais un officier, frappé de congestion subite, vint à mourir. La question fut posée. Cet homme, ce chrétien, s'il avait eu sa connaissance, aurait eu droit à recevoir le Saint Viatique. Et comment le donner, si on ne conservait pas le Saint Sacrement? Il fut convenu qu'un prêtre le garderait sur lui dans une custode suspendue à son cou, et le soir, à cinq heures, il le confierait à un autre prêtre. Ainsi chaque prêtre aurait-il l'avantage de posséder Jésus-Christ sur lui environ tous les mois, en vue du droit que l'on avait de recevoir le Saint Viatique.

Cette manière de voir le problème est celle du bloc II, et le récit du Rme P. Sortais. Même méthode, les premiers temps, au bloc III, et au bloc I-IV.

Vers le mois d'octobre ou novembre, le bloc II posséda son tabernacle, dans une chambre à quatre, dans le haut d'une modeste armoire. Le bloc III avait l'Oratoire, où le Saint Sacrement résidait pendant la journée : le soir venu, le Saint Sacrement était ramené à l'aumônerie. Même procédé au camp d'Arnswalde, avec un oratoire installé dans les combles du bloc I. Chaque matin, le Saint Sacrement était transporté à la chapelle pour les messes matinales. Impossible, en effet, de laisser la Présence Réelle dans les salles où se célébraient les offices, et qui recevaient d'autres destinations multiples : théâtre, orchestre, conférences, éducation physique, et autres activités profanes.

Les *cérémonies* du culte catholique furent marquées par un *retour à une liturgie plus vivante, plus communautaire, plus simple*.

Plus vivante? il y eut, quotidiennement, plusieurs messes dialoguées, avec l'assistance étroitement groupée autour de l'autel. Ce fut quelquefois un cas de force majeure, tellement le local était exigu. Le plus souvent, par affinité, comme dans le grand gymnase, où la place, largement suffisante, n'imposait pas un tel dispositif.

Plus communautaire? assez fréquemment, des messes furent célébrées face au peuple. Ainsi au bloc I-IV de Gross-Born; et au bloc III d'Arnswalde, au solarium où se déroulait la messe des malades, près de l'infirmerie. A l'occasion des grand-messes, il y eut également une importante participation des fidèles au chant liturgique. Le Commun de la messe, spécialement à l'Oflag II B, était repris par la foule. Nombreux sont les rapports qui parlent de « chant d'ensemble », de « chant de la foule », sous la direction d'un prêtre du camp.

Plus simple? par suite du difficile problème de l'approvisionnement en cire liturgique, en vin de messe et en hosties, nous primes l'habitude, pendant les premiers mois, d'économies draconiennes : un seul cierge allumé, de l'offertoire à la communion; des hosties divisées en infimes parcelles; la purification du calice, après la communion du prêtre, avec de l'eau seulement. Au début de 1941, les envois très appréciés de l'Aumônerie Générale des Prisonniers, sous l'impulsion de l'abbé Rodhain, et la politique de « stockage » de l'aumônier Dupaquier, vinrent à bout de ces difficultés. Nous commandions un peu partout : en Allemagne, en Suisse, en France même, en dehors des organismes officiels, par l'intermédiaire de prêtres prisonniers. Cela permit de constituer une réserve, pouvant assurer au camp la vie eucharistique en cas d'isolement complet. Bien nous en prit : après le débarquement des Alliés, cette provision servit, de juin 1944 à janvier 1945.

Dans l'immense majorité des cas, et pendant presque toute la captivité, le *jeûne eucharistique* rigoureux fut respecté. Et l'on peut affirmer que les catholiques de l'Oflag étaient fort scrupuleux sur ce point. Il y eut pourtant des exceptions à cette règle de l'Eglise : à l'arrivée au camp, quelle que fût l'heure, et même si l'on n'était point à jeun, le R. P. des Places donnait la communion aux prêtres qui en manifestaient le désir. Il y eut ensuite les conditions spéciales réservées à la messe de minuit. En fait,

comme elle était célébrée à 17 heures, et que les services de repas, au camp d'Arnswalde, conduisaient les derniers aux environs de 14 heures, l'aumônier Dupaquier permit de s'approcher de la Sainte Table en cette circonstance, à condition d'avoir respecté la loi du jeûne absolu, au moins depuis trois heures avant le début de la messe.

Il y eut encore les mois douloureux et inquiétants du second semestre 1944. Aussi longtemps que les santés l'avaient permis, le jeûne avait été strictement gardé. Mais les médecins français s'alarmaient de l'état sanitaire des prisonniers. Aussi, après entente avec les prêtres du camp, l'aumônier Dupaquier élargit la loi générale, et accorda la permission de prendre du liquide avant de venir à la messe pour y communier. Il y eut même, pour les plus faibles, *a fortiori* les malades, des permissions particulières plus larges : les prêtres du camp en réservaient l'autorisation à celui qu'ils regardaient comme leur curé, l'aumônier Dupaquier.

Il y eut enfin, au cours des étapes du retour, en de très rares occasions, la possibilité, pour quelques prêtres, de dire la messe, et pour les fidèles, d'y communier. La messe était alors célébrée à n'importe quelle heure, et la communion distribuée sans tenir compte du jeûne eucharistique, si ce n'est une attente d'une heure pour les liquides, quelques heures pour les solides.

De grandes facilités furent donc accordées, grâce à une largeur de vues qu'un prêtre du camp nomme « un certain laxisme ». Était-ce autre chose qu'user des permissions très paternelles octroyées par le Souverain Pontife? Y eut-il exagération? le clergé du camp dépassa-t-il une juste mesure? Il ne m'appartient pas d'en décider. Il me semble toutefois que l'absence de relations normales avec la hiérarchie catholique, imposait quelques audaces dans l'octroi d'indults *motu proprio*. Était-il dans l'esprit du Saint Siècle que nous allions aussi loin, nous ne pouvions le savoir.

Et puis, dans les conditions misérables de notre existence, comment le clergé du camp aurait-il eu le front de refuser aux catholiques le secours de l'Eucharistie? Il s'agissait d'une vie d'autant plus précieuse que celle du corps était plus menacée. Mouvement précurseur d'assouplissements nombreux acquis depuis lors? Peut-être. L'entreprendre en France, en temps de paix, eût été d'une audace téméraire et d'une indiscipline condamnable. L'effectuer loin de France, dans les barbelés, à peu près totalement séparés du reste du monde, peut obtenir, à ceux qui l'accomplirent pour le bien de leurs frères, le privilège des circonstances atténuantes.

Niveau atteint. — Faut-il se risquer à porter un jugement? Faut-il se prononcer sur le niveau atteint dans le camp? Faut-il proposer un bilan de la pratique religieuse et de la vitalité chrétienne de l'Oflag?

Si l'on en croit Joseph Folliet, on a écrit bien vite que les Oflags étaient de véritables « séminaires », des « monastères », des « écoles de spiritualité ». Et l'exagération lui paraît choquante. D'abord, il est vrai que séminaristes et religieux font acte de liberté; chez le prisonnier, une telle liberté est un leurre.

Certains, dans le camp, aigris par l'épreuve, se sont éloignés de Dieu; et leur petit nombre n'autorise point à passer le fait sous silence. Au contraire,

la crise intérieure qu'il fallut traverser détermina, chez beaucoup, un progrès dans le catholicisme; l'épreuve les rapprocha de Dieu. On peut y voir comme motifs essentiels l'efficace consolation de la prière, la place honorable tenue par l'enseignement religieux dans le camp, les loisirs qui favorisent de sérieuses réflexions, l'apostolat du clergé comme du laïcat, la valeur de signe de la liturgie, sans négliger les grâces individuelles, cachées et cependant déterminantes, qui visitèrent les prisonniers.

Un rapporteur écrit :

Je crois que la captivité a permis aux uns d'approfondir leur connaissance du christianisme et d'intensifier leur vie religieuse; à d'autres, de revenir à des pratiques religieuses mieux comprises et plus observées, aux incroyants de constater la vitalité du christianisme. Le bilan, au point de vue religieux, ne peut être que positif.

Tel est mon sentiment, ma conviction personnelle.

En 1943, Folliet s'est efforcé de tracer un « graphique de la courbe spirituelle des camps ». Il parle d'un triple mouvement : d'abord, « une ascension presque verticale »; éclosion de ferveur quasi-universelle, besoin de secours spirituel, même chez des indifférents, voire chez des athées; puis « un fléchissement rapide », des prostrations, des indifférences, une routine, une installation dans la captivité, période de stagnation, « d'une spiritualité néanmoins plus élevée et plus active que celle de la France non prisonnière »; enfin « une remontée lente, mais ininterrompue », un affermissement des militants, une ascension de certaines âmes vers la sainteté (1).

Selon lui, le niveau terminal est plus élevé que celui de départ, puisque le minimum accusé dépassait lui-même celui de la France non prisonnière.

Mais Folliet écrit en 1943, et porte une appréciation sur l'ensemble des camps. Que faut-il penser du nôtre, en janvier 1945, lors de la dislocation générale?

Mis à part le monde des ordonnances, où l'on note peu de progrès apparent sur le temps de la « drôle de guerre », malgré une sensible poussée religieuse qui devait s'éteindre au bout d'un an, certains documents reçus fixent le taux des catholiques pratiquants « aux deux tiers » de l'effectif des officiers, d'autres « à plus des deux tiers ». D'autres encore se contentent de le trouver « excellent ».

Un camarade écrit :

Une grande moitié de pratiquants convaincus, sincères et dévoués, renfermant même un bon groupe de fervents, trop même au gré de certains qui les qualifiaient de « curés de réserve »; un certain nombre de pratiquants occasionnels, qui venaient à la messe sans grande conviction, un peu pour passer le temps.

Un autre dit :

Ensemble réconfortant, une paroisse parmi les plus chrétiennes et les plus actives. Un bloc indifférent et non-pratiquant, marquant une réelle sympathie. Enfin, une minorité hostile, comptant les neuf dixièmes des instituteurs, soit quatre cent cinquante sur cinq cents.

(1) Pour comprendre les prisonniers, pages 29 à 36 (*passim*).

A ces affirmations, qui ont le mérite d'être de première main, essayons d'apporter des précisions plus grandes.

Vie intense, et trop « intéressée » en 1940 : on demande la grâce d'une prompte libération. En 1941, fléchissement de la pratique religieuse; à partir de juin 1942, reprise régulière et progression constante, malgré une certaine propagande contraire, notamment les années 1943 et 1944.

Cet essor atteint tous les milieux officiels du camp, sauf quelques exceptions. L'indifférence totale est devenue extrêmement rare.

Cette vie chrétienne, cette longue retraite qui avait permis une profonde culture dogmatique et spirituelle, allaient constituer une réserve de vitalité, pour informer l'action débordante du retour dans le monde. Dans l'ensemble, malgré certaines lacunes, notre paroisse, comparée aux paroisses ordinaires, eût été un modèle. Le bilan demeure positif, et la pratique religieuse de l'immense majorité du camp, aide un grand nombre de prisonniers à tenir pendant cinq ans. La vie religieuse comble un vide, celui des activités habituelles, familiales, professionnelles, civiques. Elle est intense, comparée à celle de la vie libre. Lorsque le camp éclate le 29 janvier 1945, c'est une paroisse bien vivante qui disparaît.

RETOUR — LIBÉRATION

Je m'étais proposé de retracer la vie de l'Oflag II D-II B. Rigoureusement, lorsque les gardiens nous jetèrent hors de la caserne d'Arnswalde, le 29 janvier 1945, cette histoire était close. J'ai pourtant la conviction qu'il manquerait une page à ce travail si je ne parlais pas du retour, et de la libération de notre camp.

Dans son article : « Aspects de l'Histoire de la Captivité », François Boudot écrit :

De l'Ouest, de l'Est, des Kommandos sont repliés vers l'intérieur de l'Allemagne. Puis la double poussée soviétique et occidentale lance alors sur les routes allemandes des troupes de prisonniers mêlés aux réfugiés, aux déportés. Dans les premiers mois de l'année 1945, la population qui, de gré ou de force, vit en Allemagne, semble dessiner sur son territoire d'hallucinants mouvements browniens. Les colonnes se croisent, s'éloignent les unes des autres, se retrouvent pour se perdre encore (1).

Dans cette sinistre arabesque s'inscrit la farandole de l'Oflag, en marche vers la libération à travers l'Allemagne du Nord. C'est ce dernier épisode de notre histoire de captifs qu'il nous faut revivre.

J'emprunterai l'essentiel de ma documentation aux articles parus dans le « Journal du Centre d'Entraide », à l'ouvrage de Rolland : « Jusqu'à Bergen », et à mon agenda de poche; j'ai fidèlement transcrit sur ce dernier, à chaque étape, mes impressions de retour. A l'aide de ces sources, tentons de retracer la fin de notre captivité, ce « voyage d'excursion » au cours des premiers mois de 1945, et notre séjour dans les derniers camps, les « hôtels de la liberté ».

RETOUR

Regardons les préparatifs du départ, puis les étapes de la route; nous pourrions alors porter un jugement sur la responsabilité de nos gardiens pour les excuser ou les condamner.

LES PRÉPARATIFS DE DÉPART

Sous le titre : « Un coup de pied dans la fourmilière », un chroniqueur de notre journal écrit :

Depuis le début de janvier, le camp n'était plus le même. Quelque chose était cassé dans le rythme de nos jours. Une offensive russe était déclenchée, une de plus, une de ces offensives d'hiver si efficaces; mais, cette fois, ce pouvait être la bonne (2).

(1) L'actualité de l'Histoire, n° 10, janvier 1955.

(2) C. E. A., n°s 55 à 57, mai à octobre 1953.

Successivement, nous apprenons la chute de Varsovie, de Cracovie, de Lodz. L'Oder est atteint en son cours supérieur. De jour en jour,

les communiqués nous jettent en pâture les noms de forteresses investies : Graudenz, Thorn, Bromberg, Posen (1).

Bientôt les Russes ne sont plus qu'à une centaine de kilomètres d'Arnswalde. Et la question se pose : resterons-nous sur place ? serons-nous évacués et comment ? en chemin de fer ? à pied ? Toute solution nous paraît invraisemblable, surtout la marche à pied dans l'état de faiblesse où nous sommes.

Mais c'est précisément parce que c'est la solution la plus absurde, qu'elle a le plus de chance d'être adoptée par l'autorité militaire allemande ! me dit le P. Dupaquier de sa voix la plus suave (2).

Et tout le monde de préparer le départ :

Une fourmilière dans laquelle on aurait donné un coup de pied (3).

Chacun suppose ce qu'il sera capable de porter : linge, effets, couvertures, vivres. Il n'est guère question de sauver le reste.

Il y a le bagage intellectuel. Ne parlons pas des livres, mais les cahiers, les notes qu'on a prises, les cours qu'on a suivis, les conférences qu'on a faites, les travaux personnels qu'on a entrepris, trésor patiemment accumulé depuis cinq années et qui représente pour chacun l'acquisition la plus précieuse de la captivité : on regarde mélancoliquement son tas de paperasses, avec un soupir de regret (4).

Comment faire suivre ces richesses ? Sacs, musettes, valises, se confectionnent en hâte. Les courroies ? des couvertures découpées en lanières. Tout à coup, tandis que la neige tombe,

on apprend que les Allemands envisagent de transporter devant nous, sur traîneaux, les archives de l'Abwehr, et toute la kartei (5).

Et voici le camp tout entier qui se lance à fabriquer des traîneaux. Chacun s'y acharne ; il en est de toutes les tailles et de toutes les formes ; petites luges, construites à l'aide de caisses et de planches de châlit, ferrées avec des boîtes de conserve. D'autres préfèrent porter leurs valises sur le dos, « deux bandes molletières formant nœuds coulants » (6) sur le ventre. D'autres encore confectionnent des besaces.

Soudain,

le bruit court que les Allemands restituent les objets confisqués. Depuis la porte de la kammer, au quatrième étage, la queue se prolonge jusqu'au milieu de la cour.

(1) C. E. A., n^{os} 55 à 57, mai à octobre 1953.

(2) C. E. A., n^o 55 à 57, mai à octobre 1953.

(3) C. E. A., n^{os} 55 à 57, mai à octobre 1953.

(4) C. E. A., n^{os} 55 à 57, mai à octobre 1953.

(5) C. E. A., n^{os} 55 à 57, mai à octobre 1953.

(6) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, page 23.

Les prisonniers attendent là, naïfs, les mains dans les poches et battent la semelle. Enfin, les Allemands jettent par la fenêtre quelques hardes. On se rue. Les sentinelles dispersent la foule qui réclame (1).

Que faire des malades ? Une fois l'ordre de départ transmis, dans la nuit du 28 au 29 janvier, les Allemands font savoir que seuls resteront les malades actuellement alités, 20 en tout. Protestations du médecin-chef ; elles doivent être convaincantes, car les Allemands acceptent 40 inaptes.

Aussitôt, ce fut une ruée qui envahit les couloirs du bloc III : les vrais malades, ceux qui se défient de leurs forces et qui s'effrayent, et les autres qui veulent profiter de la visite pour se cacher dans les bâtiments jusqu'à l'arrivée des Russes. Le médecin est débordé. Il a désigné les quarante qui lui paraissaient les plus malades. Mais les autres ne veulent pas s'en aller. Ils forment une foule compacte dans le couloir du premier étage. Quand Rusher est venu, il a pu à grand-peine se frayer un passage. Mais quand il leur a ordonné de rejoindre les rangs dans la cour, ils n'ont pas bougé. Alors, il a tiré son pistolet. La foule a reculé, mais au lieu de s'engager dans la porte de sortie, elle a monté les escaliers, et elle a pris de l'espace dans les étages supérieurs. Rusher est venu chercher du renfort, et on lui a donné deux sentinelles. Mais il faudrait une compagnie, pour cerner tout ce monde. Rusher a beau monter et descendre, changer ses sentinelles de palier, il ne trouve plus personne. Quand il est à l'extrémité nord du second étage, tout le monde est à l'extrémité sud du troisième. D'ailleurs la masse mouvante est de plus en plus faible. Dans les chambres évacuées, où tout est sens dessus-dessous, les « malades » trouvent des cachettes sûres. Rusher reparaît, avec cet air pincé qu'on lui voit quand il est furieux. Derrière lui, les deux soldats qui rigolent en remettant l'arme à la bretelle (2).

Pour nous mettre complètement dans l'ambiance, nous sommes informés que les sentinelles tireront sans sommation sur ceux qui s'écarteront de la colonne. Aucune garantie n'est assurée pour les traînants. Ces ultimes conseils de sagesse distribués, nous sommes prêts à partir ou nous devons l'être. Le rassemblement s'effectue sur la cour.

Depuis 5 h. 30, nous travaillons. L'alerte de départ a été donnée ; des vivres de voyage ont été perçus, en principe pour cinq jours : 2 200 grammes de pain et 200 grammes de « wurst » par homme. Entre 6 heures et 7 h. 30, des pourparlers sont échangés entre le Colonel, doyen des prisonniers, et le colonel allemand Prätorius, afin d'obtenir la permission d'emmener avec nous des traîneaux. Ils portent nos réserves les plus précieuses. Pourtant, déjà, que d'abandons et de sacrifices !

A 8 heures, le rassemblement est prescrit ; 2 700 officiers et hommes de troupe de l'Oflag II B vont prendre la route. Restent au camp une cinquantaine de malades reconnus « intransportables ». Dès ce premier matin, pour les commodités de la surveillance, je n'ose écrire des cantonnements, les Allemands nous scindent en trois colonnes à peu près égales, de chacune environ 900 prisonniers. A 9 h. 45, la première s'ébranle « nach Paris ! » Le Service de Santé français affirme que nous sommes incapables de fournir même une seule étape de 25 kilomètres ; le commandement allemand n'en a cure. Nous ferons mentir les médecins français, mais au prix de quelles souffrances !

(1) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, page 28.

(2) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, pages 31-32.

Krüger, un des sous-officiers de l'escorte, aussi lourd que fâléux, veut poser à l'homme d'esprit; il ironise : « Messieurs, nous allons vous remettre aux mains de vos chers amis, les Américains. » Pensait-il alors dire si vrai? En tout cas, ce sont les « adieux à la vie bourgeoise » (1).

Brusquement, faisant irruption au milieu de cette quiétude, l'aventure! l'aventure dont on se demande si on ramènera sa peau. Brusquement, la reprise de contact avec le drame d'où nous avons pu nous croire éliminés. Car la guerre, comme disait l'Anglais de Maurois, ce n'est pas « confortable ». La guerre, c'est de risquer sa vie. Nous pensions peut-être passer au travers, en être quittes avec nos quelques jours de combat en juin 40. La guerre va nous ressaisir, réclamer nos carcasses, fût-ce pour les laisser épuisées dans un fossé glacé de Poméranie. La guerre, c'est-à-dire la proximité de la mort. Et, si ce n'est pas sous les obus, ce sera grelottant de froid, de fièvre ou de faim, le long de la route, achevé par le revolver d'un feldwebel (2).

LES ÉTAPES DE LA ROUTE

Trois colonnes donc sont au départ sur la route; trois colonnes qui, jusqu'à Waren, connaîtront à peu près des sorts identiques, des chemins parallèles. Je me propose de narrer les épisodes de la mienne, celle qui s'ébranla la première, quitte à signaler au passage les incidents survenus dans les deux autres. J'aurais voulu présenter l'itinéraire détaillé des trois éléments; je l'ai connu trop tard.

Nous ferons ensuite un retour en arrière, sur ceux qui préférèrent « jouer la carte russe », et sur les « malades » demeurés au camp. Ainsi s'achèvera la première partie du récit.

Dans une seconde partie, de Waren, nous suivrons ceux qui gagnèrent Wietzendorf de sinistre mémoire, pour revenir ensuite vers ceux qui « marchèrent la route » beaucoup plus loin, mais furent dédommagés de leur peine par une libération plus rapide, au camp de Soest, en Westphalie.

JUSQU'À WAREN

LA PREMIÈRE COLONNE, D'ARNSWALDE À WAREN. — Pour garder plus de précision à ce journal de route, je respecterai la forme de « calendrier », donnée en 1945 à cet itinéraire.

Lundi 29 janvier: Arnswalde-Rosenfeld (28 km). En pleine tempête de neige et de vent, nous traversons Arnswalde la silencieuse, Arnswalde aux rues désertes, Arnswalde dont les habitants commencent à ressentir la frayeur de l'approche des Russes. Bientôt nous quittons la route, pour suivre des chemins de terre, puis marcher à travers champs. De nombreux traîneaux jonchent déjà la route; pour beaucoup l'épuisant portage devient inévitable. Des « trésors » sont abandonnés dans la neige. En queue de colonne, « l'homme-chien » excite sa bête dressée à mordre les trainards,

(1) C. E. A., n^{os} 51 et 53, décembre 1952 et février 1953.

(2) C. E. A., n^{os} 51 et 53, décembre 1952 et février 1953.

ceux qui, péniblement, font effort pour rattraper la colonne. Derrière, des mitrailleuses sont arimées sur des traîneaux : tout est prévu! Au passage, des civils allemands distribuent à quelques privilégiés du café-ersatz, de l'orge grillée, qui les réchauffe. Mais les coups de gueule des sentinelles retentissent : « Raus! » (1). Toute la journée, nous avons marché; la nuit nous surprend avant l'arrivée.

Mardi 30 janvier: Rosenfeld-Zabow (27 km). A 8 heures du matin, on nous rassemble, pieds dans la neige et ventre creux. Avant de partir, de nouveaux sacrifices sont consommés. Incapables de remorquer nos pauvres réserves, nous allégeons les traîneaux. Des paquets de nouilles sont donnés à des Polonaises, condamnées aux travaux forcés pour le triomphe du Troisième Reich. Il ne neige plus, mais la route est couverte d'un épais manteau blanc. A 9 heures, la colonne s'ébranle. A chaque départ comme à chaque arrivée, la même attente mortelle, plus préjudiciable encore que la marche pendant laquelle on essaie de se réchauffer. Au cours de cette deuxième étape, un camarade abandonne sa valise. Adieu la locomotive et la pendule électrique, chefs-d'œuvre de la technique française, réalisés avec amour par un prisonnier pour son futur petit Marc. Il porte péniblement une couverture, sa trousse de toilette et quelques vivres. L'homme-chien et le feldwebel serre-file, pistolet au poing, ne lui laissent pas le loisir de fouiller dans ses hardes. Après l'avoir remorqué quelque temps, nous réussissons, au prix d'une barre de chocolat, à le faire grimper sur un traîneau attelé qui passe. Hélas! ce n'est pas un cas unique. En voici un autre, arrivé dans une colonne voisine, et rapporté par Rolland.

Un paysan polonais, voyant que la ficelle de V... se rompait à chaque instant, lui dit tout simplement de lui passer son fourbi et le mit sur sa voiture. De loin, Rittmayer avait vu le geste. Il revint sur ses pas et interpella le réfugié.

— Êtes-vous fou?

Son tic de lapin s'agitait furieusement. L'homme du chariot arrêta son attelage et remit ses affaires à V...

— Non, pas comme ça! hurla l'officier. Roulez!

— Mais, Monsieur le Capitaine, j'obéis à vos ordres.

— Non. En vous arrêtant, vous retardez le convoi. Vous êtes un imbécile. Roulez.

L'homme fouetta ses chevaux, qui tendirent leur effort. Rittmayer les arrêta.

— Non, pas comme ça! Vous, remettez vos affaires sur la voiture, dit-il à V... qui obéit.

— Et que dois-je faire alors? dit placidement le réfugié.

— Mais, je vous dis de rouler. Roulez, tonnerre!

Le chariot s'ébranla. Alors Rittmayer empoigna le paquetage de V..., le fit basculer et le jeta à terre. La luge fut fracassée, les ficelles se rompirent et les paquets s'éparpillèrent. V..., blanc comme un linge, eut un haut-le-corps et regarda fixement Rittmayer, qui saisit son pistolet. V... considéra ses affaires, regarda encore le Boche, et continua sa route en mettant ses mains dans les poches. Rittmayer lui ordonna d'aller les bras ballants. Puis il tourna sa colère sur les sentinelles. Nous ramassâmes les paquets de V... et nous le rejoignîmes. Il nous remercia tout en nous blâmant. Mais nous savions trop que ce genre d'amour-propre est un luxe mortel (2).

(1) Pour : Heraus!

(2) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, pages 55-56.

A l'arrivée à Zabow (environ à 6 km de Pyritz), les Allemands prétendent parquer les 900 que nous sommes en une grange unique. Les derniers arrivés passeront la nuit autour de la grange, couchés dans la neige, à la belle étoile. Quant aux « heureux » de l'intérieur, ils connaissent des heures atroces; entassés comme des moutons dans un parc, jambes repliées, il leur est impossible de s'étendre. Tout près, pourtant, existent d'autres granges, semblables et vides. Mais le Feldwebel Pöltz ne tient pas à compliquer la garde de nuit; ses hommes doivent reposer tranquilles. Derrière la colonne, les Allemands se servent, comme des oiseaux de proie. En 1812, lors de la retraite de Russie, Cosaques et Juifs se battaient autour des épaves de la Grande Armée.

Mercredi 31 janvier: Zabow-Kauplatz (18 km). 9 heures, départ dans la neige. Quelques traîneaux tiennent encore, vaille que vaille. À Kauplatz, nous touchons une soupe aux pois, chaude et abondante. Avant la nuit, des camarades font leur toilette et se rasent, avec de la neige fondue. Au cantonnement, un camarade est pris de folie furieuse. On le maîtrise et on l'enferme dans une laiterie, transformée en cabanon.

Judi 1^{er} février: Kauplatz-Garden (18 km). 8 h. 30, départ; nous abandonnons quelques amis qui souffrent atrocement des pieds. En traversant Neumark, des civils placent des seaux d'eau sur le bord de la rue. L'homme-chien nous repousse dans la colonne :

Il est interdit de leur donner de l'eau; ce ne sont pas des hommes; ce sont des bêtes sauvages, des officiers français que nous avons vaincus.

A ces mots de « Berthe aux grands pieds », répondent des cris poussés par les prisonniers : « Barbaren! Schweinerein! » Le dégel se met de la partie; les derniers traîneaux ne glissent plus. Nous traversons des villages, piétinant la neige fondue, l'eau glacée qui ruisselle, mêlée au purin, dans la rue. Les prisonniers abandonnent leurs luges et chargent à dos leurs bagages; les bretelles préparées au camp font leur office. A Garden, deuxième soupe, chaude et bonne. En cachette, certains font cuire des vivres prélevés sur leurs réserves, par l'intermédiaire de « posten » : sensible amélioration de l'ordinaire.

Judi 1^{er} février (au soir) et vendredi 2 février. — Garden-Nadrensee (28 km). Certains se sont endormis, d'autres songent et rêvent. A 20 heures, alerte! Ordre :

Se préparer au franchissement de l'Oder de nuit. Départ à 22 heures. L'Oder doit être franchi cette nuit même, vers 3 heures, sur le pont de l'autostrade Stettin-Berlin. Ceux qui ne pourront pas marcher seront abandonnés à leur destin.

Entendons aux Russes qui se rapprochent à vive allure. Des camarades veulent tenter leur chance. Épuisés réels ou fictifs, ils restent avec les éclopés. Parmi eux, le colonel Verdier, doyen du camp. Le colonel Denis, plus robuste, prend la tête de la colonne, pour l'étape la plus dure sans doute de ce long

calvaire. Toute la nuit, nous marchons, dans le verglas, la pluie et la boue. Nous avançons en trébuchant dans la nuit, nous tenant bras-dessus, bras-dessous, par trois. Vers minuit, nous débouchons sur l'autostrade où nos pas sont plus fermes. Nous laissons, au nord, Stettin. Dix kilomètres plus loin, après avoir franchi un très beau pont sur l'Oder, nous quittons l'autostrade pour de mauvaises routes et des chemins de terre. Les derniers kilomètres se font à travers champs; nos pieds enfoncent jusqu'aux chevilles, dans une boue gluante et glacée. A 8 heures du matin, ayant couvert dans les vingt-quatre heures, 46 kilomètres, avec nos bagages sur le dos, sans manger en route, et par un verglas et un dégel atroces, nous arrivons, épuisés, dans une énorme exploitation, à Nadrensee. Aucun officier allemand, cette nuit, n'a daigné nous accompagner. C'eût été trop pénible pour le chef de la colonne, qui ne porte aucun bagage, dont le ventre ne crie pas famine et qui se déplace en calèche! A 13 heures, enfin, nous touchons une épaisse soupe chaude (pommes de terre et pois). Quant aux éclopés, la plupart ont suivi « en voiture », sur des chariots de ferme, d'un confort inégalé, entassés les uns contre les autres, debout, condamnés à une immobilité absolue; nombreux pieds gelés à l'arrivée. Le médecin français procède chaque soir à quelque extraction d'ongle; l'anesthésie demeure inconnue, et pour cause! En 1812, l'Empereur abandonnait cheval ou traîneau pour cheminer au bras de Berthier ou de Caulaincourt, afin de se réchauffer. C'était en Russie, sans doute, mais au début de l'hiver; le froid de Poméranie, en ce mois de février, paraît du même ordre.

Samedi 3 février : Nadrensee-Krackow (13 km). Départ à 9 h. 30, sur l'autostrade. Nous arrivons à 14 h. 30 : soupe d'orge. De nombreux prisonniers, atteints de dysenterie, sont victimes de violentes coliques.

Dimanche 4 février : Repos à Krackow. Vers 10 heures, un appel, pour « connaître le nombre exact des rationnaires, en vue d'une distribution de pain ». Depuis le temps où l'on nous compte! Quelques minutes après, nous sommes informés qu'il n'y a plus de pain. En cachette de nos gardiens, des familles de travailleurs italiens et ukrainiens déportés, font cuire pour nous des pommes de terre récupérées. A 10 h. 30, « office dominical » : lecture des textes de la messe et chants.

Lundi 5 février : Krackow-Schwaneberg (18 km). Soupe chaude à l'arrivée.

Mardi 6 février : Repos à Schwaneberg.

Mercredi 7 février : Schwaneberg-Grunau (16 km). Nous touchons 200 grammes de pain par prisonnier.

Jeudi 8 février : Grunau-Wittstock (22 km). Longue étape. Prenzlau, primitivement prévue comme gîte d'étape, est traversée et dépassée. Des S. S. y cantonnent; on ne saurait mélanger les torchons et les serviettes! Soupe chaude et pommes en robe. Les dysenteries continuent.

Vendredi 9 février : Repos à Wittstock. Le médecin français condamne les malades à la diète absolue.

Samedi 10 février : Wittstock-Lichtenberg (16 km). Nouveaux abandons dans la colonne, tellement les pieds sont douloureux. A l'arrivée, perception : 200 grammes de pain.

Dimanche 11 février : Lichtenberg-Warbende (18 km). Par des chemins impossibles, pleins de boue, nous traversons Wendorf, Bredenfelde, Stolpe, Quadenschönfeld, et parvenons à Warbende. Comme d'ordinaire, le cantonnement n'a pas été préparé. Avant d'être abrités, une heure d'attente, au cours de laquelle, immobiles, nous prenons froid après l'étape. Du moins, nous touchons 200 grammes de pain. Comme chaque jour, la distribution de la ration allemande s'effectue dans la nuit totale de notre grange : une soupe chaude, mais si claire ! et les traditionnelles pommes en robe. Régime totalement insuffisant pour des hommes qui comptent cinq ans de captivité et qui marchent. Parfois, une soupe supplémentaire est perçue ; mais les jours fastes sont rares. Depuis plusieurs étapes, nous mourons littéralement de faim. Les « resquilleurs » reparaissent. Pour éviter le coulage, la cuisine des prisonniers sera faite désormais par des hommes de troupe français, sous le contrôle du capitaine Jost, de la C. D. O.

Du lundi 12 au samedi 17 février : Repos à Warbende. Chaque jour, nous touchons une soupe de rutabagas, de pois ou d'orge, et une ration de pommes de terre de 500 à 600 grammes. Mais ces pommes de terre ne sont pas saines ; ce sont des pommes de terre « à cochons », ou de distillerie. En prélevant sur nos réserves, qui s'amenuisent au cours des étapes, nous recueillons quelques légumes séchés, des nouilles, des farines et nous faisons cuire une soupe supplémentaire. Pendant quelques heures, l'estomac, garni de liquide, ne nous tourmente plus. Nous dévorons tout ce qui nous tombe sous la main, tout ce que nous volons ; betteraves crues ou cuites, rutabagas ou choux-raves crus, féveroles, pois fourragers arrachés aux bottes de paille dans la grange où nous sommes entassés, tout est bon pour faire cuire des soupes collectives par le Centre d'Entraide, à la grande fureur du propriétaire. Certains réalisent des échanges : un pain et 400 grammes de lard sont troqués contre une part de café vert ; précieuse monnaie. Les trois derniers jours, la rumeur se propage d'un embarquement en chemin de fer pour un nouveau camp, Brême ou Lübeck selon les uns, Soest selon d'autres. Notre colonne, trop lourde, doit être scindée en deux tronçons. Au fur et à mesure de nos déplacements vers l'Ouest, le sol devient plus fertile et l'étendue des exploitations se restreint. Impossible de trouver de bâtiments assez vastes pour nous loger, d'entreprises assez munies pour assumer notre copieuse nourriture ! Du mardi au samedi, à la raisonnable cadence de 300 grammes par jour, nous touchons chacun 1 500 grammes de pain.

Dimanche 18 février : Warbende-Prillwitz (16 km). De Warbende, par Blankensee, Wanska et Usadel, nous gagnons Prillwitz. Nous avons repris la route vers 8 h. 30. Les chemins, de nouveau impraticables, nous contraignent à couvrir une partie de l'étape à travers champs. Nous avons touché du pain pour deux jours de marche. Malgré la fatigue, après avoir croupi toute une semaine dans la grange de Warbende, il nous semble doux de marcher.

Lundi 19 février : Prillwitz-Klein Lukow (13 km). Par Zippelow, Werder, Penzlin, nous atteignons Klein Lukow. Nous avons brûlé Neu-Strelitz. Au cantonnement, notre groupe est scindé en deux (Klein Lukow et Gross Lukow). Le commandant Weber obtient, du propriétaire allemand qui nous reçoit, 200 kilos de pommes de terre supplémentaires, qui viennent s'ajouter à une soupe, préparée par les soins du Centre d'Entraide. Vrai festin ! on nous promet pour le lendemain une soupe de gruau. Jour où nous n'avons pas eu faim ! Nous conservons même dans nos musettes une part de la ration de pommes de terre pour l'étape du lendemain. Elles auront sûri, mais qu'importe, au point où nous en sommes ! Sous la batteuse, nous renouvelons notre provision de féveroles. Au passage, les civils de Penzlin se scandalisent d'apprendre que nous sommes sur la route depuis Arnswalde : allez donc dire que les Allemands ne sont pas bons pour nous ! Fréquemment, nous rencontrons des prisonniers français de kommandos, très accueillants, d'un excellent moral et d'un dévouement admirable pour les chemineaux que nous sommes. C'est peut-être ce qui provoque la fureur de nos gardiens ; leur haine s'accroît de nous voir plaints et secourus. Des prisonniers russes n'ont-ils pas eu l'audace d'apporter, sur le passage de notre colonne, une marmite pleine de bouillon de poule ! Ils veulent servir quelques prisonniers ; les sentinelles allemandes les chassent en hurlant, à grands coups de crosse, et renversent le précieux breuvage. Le feldwebel crie à un posten : « N'avez-vous plus assez de balles pour tirer dedans ? » et, d'un geste furieux, il désigne indifféremment les Français et les Russes.

Mardi 20 février : Klein Lukow-Federow (26 km). La soupe de gruau promise est un brouet clair, fait d'avoine concassée cuite avec la balle ! A chaque cuillerée, nous suçons la substantifique moelle de notre pitance, et nous crachons l'enveloppe, et notre mépris, à la face de nos gardiens. Par Marihn, Möllenhagen, Rockow, Klein Plasten, nous marchons sur Waren, où, paraît-il, nous devons embarquer. Mais, à 5 kilomètres de Waren, demi-tour ; nous passons entre Gordow et Federow, et nous nous arrêtons à cette dernière localité. Notre vie est faite de ces imprévus charmants. Pour cet effort de 26 kilomètres, nous avons touché le « jus » traditionnel, 300 grammes de pain, un quart de gruau et de l'eau. Dans la colonne où sévit Rittmayer, la conduite envers les malades est digne d'être signalée.

Ascher, le médecin, fit une démarche auprès de Rittmayer, pour lui rendre compte qu'il y avait des fiévreux incapables de marcher, et il demandait pour eux le traitement réglementaire des malades couchés. Il amena l'Allemand dans la travée de la grange où il avait rassemblé ces malheureux. Celui-ci avait un discours tout prêt, qu'il débita d'une voix rageuse. Après les insultes d'usage :

— La fièvre, dit-il, s'arrange avec la marche. Je ferai marcher les malades à la cravache, on verra bien si la fièvre ne tombe pas !

Pourtant, il fit exception pour ceux qui avaient aux deux pieds des blessures envenimées, qu'il examinait lui-même selon son habitude. A ceux-là, il fit la faveur de partir sur-le-champ, pour être à Waren en même temps que les autres, tout en marchant plus lentement (1).

(1) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, page 171.

A 16 heures, soixante-neuf malades de notre colonne sont évacués sur Waren par le train. De là, ils gagnent à pied un cantonnement situé à 8 kilomètres au delà de la ville. Les autres, une fois installés, touchent une soupe claire allemande, renforcée de vivres reçus du stalag tout proche, celui de Neubrandenburg, où se trouvent des filleuls de l'Oflag; ils veulent répondre généreusement à l'appel de détresse de notre Doyen. La veille, le colonel Verdier avait adressé à la Croix Rouge Internationale le compte rendu suivant :

Départ : L'Oflag II B a été mis en route le 29 janvier 1945, à 10 heures du matin, après avoir été prévenu de son déplacement à 7 heures. 105 kilomètres en cinq étapes. Le départ s'est effectué par — 10^e et 30 centimètres de neige. Trois colonnes ont été formées, de 900 officiers chacune, encadrées par deux officiers allemands, des sentinelles. Chaque détachement est précédé de mitrailleuses et suivi de chiens destinés à faire serrer les trainards; plusieurs officiers ont été mordus. Cette façon d'agir a été atténuée à la suite de plusieurs protestations du Doyen près le colonel allemand Prätorius.

Vivres : Rien pendant les trois premiers jours. En principe, 300 grammes de pain, deux distributions de tisane. Le soir, une soupe claire et quelques pommes de terre bouillies. Le tout distribué dans des cantonnements sans lumière.

Étapes : De 25 à 30 kilomètres au début, actuellement 15 en moyenne.

Vivres et vêtements : Les officiers ont pu, au début, vivre sur les aliments qu'ils avaient emportés : sucre, chocolat, café. Au cours des étapes, ils ont dû diminuer le poids de leur bagage en sacrifiant linge et vivres; 30 p. 100 environ des officiers n'ont plus de chaussures; 50 p. 100 n'ont plus de linge de rechange.

Hygiène : Les cantonnements ne permettent aucun soin de la plus élémentaire hygiène. Impossibilité de laver et faire sécher son linge.

Moral : Reste bon dans l'ensemble, mais le besoin de nourriture fait commettre des actes déplorables. Certains officiers, pour se procurer du pain, ont sacrifié, pour les échanges, leur montre, leur linge, et même leur alliance. Aux réclamations qui lui sont adressées, le colonel Prätorius répond : « Je fais ce que je peux pour vous, mais je dois exécuter les ordres de la 2^e Région ». En réalité, il fait bien peu ou rien. La situation des trois colonnes de l'Oflag II B est lamentable. Par ailleurs, on ne peut savoir où l'on va et combien de temps durera cette vie de nomades.

Service médical : Peu ou pas de médicaments, peu de pansements pour les blessures aux pieds, qui sont nombreuses par suite du mauvais état de la chaussure. Médecins dignes des plus grands éloges (un évacué pour grippe).

Organisation des marches : Cantonnements peu ou pas préparés, indignes d'officiers.

Divers : A plusieurs reprises, j'ai demandé au Colonel allemand de nous traiter avec dignité et humanité. Cet officier supérieur promet, mais ne fait rien d'apparent.

Conclusion : J'ai l'honneur de demander instamment à Monsieur le Délégué de la Croix Rouge de prendre toutes dispositions qu'il jugera utiles pour que :

1^o les colonnes de l'Oflag II B soient réunies dans un camp dès que la chose sera possible;

2^o la subsistance des officiers de cet Oflag soit assurée par les soins de la Croix Rouge dans le plus bref délai.

J'assure Monsieur le Délégué de ma haute considération et je tiens à lui signaler l'accueil émouvant que j'ai reçu au Stalag II A et les sacrifices consentis par cet organisme au bénéfice des officiers de l'Oflag II B.

Neubrandenburg, 19 février 1945.

Le lieutenant-colonel G. VERDIER, Doyen des Officiers de l'Oflag II B, à Arnsvalde, à Monsieur le Délégué du Comité International de la Croix Rouge (1).

(1) Rapport transmis, après la libération, au Ministère des Anciens Combattants.

Du *mercredi 21* au *dimanche 25 février* : Repos à Federow. *Mercredi* : les soixante-neuf malades de la colonne ont été remis ce matin à pied sur la route pour nous rejoindre! Nouveau calvaire de 15 kilomètres. Ils ont fait hier une vingtaine de kilomètres en chemin de fer, mais ont marché 23 kilomètres pour nous retrouver, à bout de forces. Repos toute la journée : c'est la première fois, depuis le 29 janvier, que l'intendance allemande nous distribue des matières grasses, 30 grammes de margarine. S'y ajoutent deux cigarettes et demie offertes par les soldats du Stalag de Neubrandenbourg. A midi, pommes en robe et haricots reçus du même stalag. Le soir, soupe claire allemande, renforcée de produits français. L'arme se retourne contre nous, et la soupe réglementaire s'éclaircit à plaisir puisque de bons samaritains sont venus à notre aide.

Jedi : Nous touchons 200 grammes de pain et 20 grammes de margarine : mais la ration de pommes de terre est diminuée.

Soudain, coup de théâtre! *Visite d'un délégué suisse de la Croix Rouge Internationale*. Il tombe là comme mars en Carême. Alerté par le stalag, où il se trouvait en tournée, il nous a cherchés dans la nature et nous rejoint à l'improviste, à la grande fureur des Allemands. Le colonel Denis le reçoit. Le Dr Hitsick, médecin français qui nous escorte, lui décrit l'odieuse manière d'agir des Allemands à notre égard, l'état sanitaire inquiétant de la colonne. Le délégué nous annonce un envoi de colis américains. Le matin même, les Allemands nous avaient interdit de faire des feux pour cuire le produit camouflé de nos larcins. La présence du délégué suisse permet de violer la consigne, et nous apprêtons dans l'eau chaude des grains de seigle, agrémentés d'un « Maggi »; délices de Capoue!

Vendredi : Le délégué suisse est reparti : nos gardiens font passer sur nous leur mauvaise humeur. A nouveau, les feux sont interdits. De nombreux vols auraient été commis : pommes de terre, lapins, volailles? ce serait à vérifier, car nos accompagnateurs se servent généreusement. Et puis, en cas d'extrême nécessité, que penser du vol? Au reste, la Convention de Genève interdit les sanctions collectives. Les colis américains sont arrivés, mais les Allemands ne veulent pas les distribuer. Le capitaine Ellenschmitt, notre « Mentor », aurait demandé avis par téléphone au colonel Prätorius. Le Colonel commandant le camp en déplacement aurait fait répondre que ces colis doivent être réservés comme vivres d'embarquement.

Samedi : Toujours pas de pain; il est remplacé par quelques pommes de terre. Mais, ce matin, les colis ont été distribués. Nous avons touché chacun notre colis américain, et non ouvert. Quelle joie de tenir un colis intact, non éventré! Puisque la Croix Rouge nous comble, ce midi, soupe des plus claires : eau chaude avec quelques pois qui nagent. Le colonel Denis adresse une véhémence réclamation au capitaine Ellenschmitt :

Que voulez-vous que cela me fasse? Vous avez touché la ration prévue. Arrangez-vous avec vos pommes de terre pour améliorer la soupe!

Pour nous consoler, des avions servent, à profusion, la ration journalière de « pruneaux américains ».

Tandis que nous achevions ainsi la première phase de notre route, que devenaient ceux qui avaient choisi de jouer la carte russe? Que devenaient les malades demeurés au camp? C'est ce que je voudrais rappeler.

LA CARTE RUSSE. — Au cours des toutes premières étapes, certains camarades, dans l'espoir compréhensible de conquérir plus vite la liberté, décidèrent de fausser compagnie coûte que coûte à nos gardiens et d'attendre les Russes, voire d'aller au-devant d'eux.

Un de ceux qui rejoignirent les premiers, dès le 31 janvier, l'armée rouge, resté comme volontaire dans une tribu mongole pendant tout le mois de février, assiste aux péripéties de la chute d'Arnswalde. La lutte y est chaude; prise par les Russes le 16, reprise par les Allemands presque aussitôt, Arnswalde sera définitivement conquise le 27; il n'y a plus un mur debout.

Seules les casernes ont à peu près résisté, mais elles sont dans un bien triste état. De l'Oflag, le bloc I est le moins abîmé. Les toitures ont disparu, effondrées et incendiées, des pans de mur sont écroulés, plus de Turnhalle; les garages ont en grande partie disparu. Toutefois, le camp peut encore servir à garder des prisonniers, mais maintenant ce sont les « verdâtres » qui sont à l'intérieur et les hommes à la chapka de poil ornée de l'étoile rouge montent la garde avec l'automat à l'épaule. Juste retour des choses (1).

Un autre rapporte comment il a faussé compagnie aux Allemands le 3 février. Il se trouve, avec une soixantaine de Français, dans le village de Ploenzig. Contact sympathique avec les premiers soldats russes. En route vers le Nord : l'interprète de la petite troupe est invité à dîner avec un colonel russe. Impossible de faire évacuer les blessés d'un bombardement aérien allemand vers l'arrière; incendies et pillages par les troupes soviétiques. Un Russe saisit la chaîne de montre d'un des Français; protestations. Mais la main se porte à une mitrailleuse; il faut céder et vite; c'est de la prudence (2)!

D'autres encore, moins heureux, après une véritable équipée, retomberont entre les mains des Allemands. C'est le cas du groupe de Roger Ikor, qui raconte leurs aventures sous le titre : *Anabase* (3). Le récit, captivant, mériterait de figurer ici. Après avoir retracé les derniers jours d'Arnswalde et raconté le départ, l'auteur s'interroge :

Que faire? s'évader de la colonne? Et ensuite attendre les Russes? Un mètre de neige recouvrirait la campagne; se cacher dans les bois, pendant des jours, des semaines peut-être, sans armes, quasi sans vivres, débilisés par cinq années de sous-alimentation dont huit mois de vraie famine, c'était courir à une mort presque sûre.

Pendant les premières étapes, « les six » suivent la colonne; ils n'avaient rencontré aucun kommando pour les cacher. Mais au moment de franchir l'Oder, ils faussent compagnie.

(1) C. E. A., n° 3, novembre 1945.

(2) C. E. A., n° 75, juin 1955.

(3) « Lettres Françaises », 11 avril 1946.

L'Oder n'était plus qu'à 25 kilomètres. Ce soir-là, 300 hommes couchèrent dehors à même la neige; le thermomètre descendit à — 25°. Mais il se trouva que personne ne mourut. Le Capitaine allemand, un Autrichien, mais aussi Autrichien qu'Adolf en personne, avait rassemblé dans une grange la centaine de malades, vrais ou faux, qui refusaient de partir... Il menaça les trainards à la fois des Russes, ces anthropophages, et des S. S., et finalement disparut. Sur la route, la colonne s'ébranlait : les hommes qui la composaient ignoraient qu'ils allaient faire 450 kilomètres à pied, poussés par des gardiens qui se déchaîneraient sitôt l'Oder mis entre eux et les Russes.

Les « six » ne suivent pas... La nuit, à 5 kilomètres de là, Pyritz flambait. Hélas! après de longues attentes, ils eurent le malheur d'être repris.

Encadrés de sentinelles, ils furent adressés en camion à Stettin, puis de là expédiés avec quelques autres trainards vers l'Ouest. Seulement, au lieu de faire comme leurs camarades 450 kilomètres à pied, ils voyagèrent en chemin de fer, et en wagon de voyageurs s'il vous plaît, à cinq par compartiment, plus un adjudant et une sentinelle pour les garder; peut-être étaient-ils considérés comme particulièrement dangereux?... Les six étaient florissants, les trois mille autres réduits à l'état de squelettes que boursouflaient des œdèmes de la faim.

Qu'importe les erreurs de détail, le mètre de neige et les 3 000 autres qui n'étaient, malades et éclopés, échappés vers les Russes une fois défalqués, guère plus de 2 500! Le récit est pittoresque et l'essentiel en demeure véridique. Il est le fait d'un témoin oculaire, qui ne saurait trahir.

Beaucoup d'autres furent plus heureux que « les six », si l'on en juge par les renseignements relevés dans les trois premiers numéros du « Journal du Centre d'Entraide ». 15 avaient réussi à revenir, *via* Odessa-Marseille, le 4 avril, les tout premiers du camp. Rejoints par les Russes dans les premiers jours de février, ils avaient été dirigés à pied jusqu'à la frontière polonaise, puis en train ou autostop jusqu'à Lodz, Varsovie et Lublin, où ils séjournèrent environ un mois. Leur nourriture fut assurée par les Polonais, les Russes, ou les silos de pommes de terre! De Lublin, « système D » jusqu'à Odessa, où ils trouvèrent des navires anglais : accueil chaleureux à bord. 11 rentrèrent le 31 mai, par Marseille; 16 le 10 juin, par Marseille; 3 le 21 juin par voie ferrée, *via* Valenciennes; 12 par voie ferrée *via* Berlin, Magdebourg, Liège, Valenciennes; 4 étaient demeurés à l'Ambassade de France à Varsovie; 6 rentrèrent le 15 juin, par Marseille, venant d'Odessa (1). 5 autres revinrent par avion, *via* Magdebourg, le 31 mai, et les 16 et 17 juillet. Du 19 juillet au 14 août, égrénés, 72 sont rapatriés par voie ferrée, *via* Magdebourg (2). Enfin, 10 nouveaux prisonniers rejoignent, entre le 10 juin et le 15 août (3).

Cela représente un total de 154 camarades libérés par le truchement de la carte russe.

LES MALADES DEMEURÉS AU CAMP. — Dans un article intitulé : « La libération d'Arnswalde vue du dedans » (4), l'auteur écrit :

Le 29 janvier, alors que les colonnes quittaient le camp sous la neige, 80 malades étaient restés à l'infirmerie. Mais Rusher refusa cette liste, et c'est à la fin de la

(1) C. E. A., n° 1, juillet 1945.

(2) C. E. A., n° 2, septembre 1945.

(3) C. E. A., n° 3, novembre 1945.

(4) C. E. A., n° 3, novembre 1945.

matinée seulement qu'il consentira, après une vive discussion, à laisser 45 malades et médecins à Arnswalde. Les autres partirent tant bien que mal à 13 heures, souvent obligés de charger leurs bagages sur leur dos, car ils avaient donné leurs traîneaux à leurs camarades le matin.

Ces malades restés attendent les Russes près de trois semaines. Ils vivent au camp, récupérant dans les différents blocs tout ce qui se mange : haricots du Centre d'Entraide, vivres individuels abandonnés, etc., du moins ce que les Allemands ont oublié de prendre. Dès le 30 janvier, selon le récit d'un malade,

un officier allemand nous apprend le pillage, par les soldats allemands, de nos vivres de réserve d'infirmerie à la Kommandantur. Il nous apporte les quelques boîtes de conserve restantes, de peur qu'elles ne subissent le même sort (1).

On ne saurait être plus prévenant ni plus délicat!

Le 4 février, le bombardement par artillerie commence. Pendant douze jours, les batteries de minen tireront sans arrêt. Les 12, 13 et 14 février, grosse canonnade sur Arnswalde. Le 16 février,

à 14 heures, de grands coups frappés dans les portes du block nous annoncent les Russes... Après une prise de contact brutale, nous parvenons à nous faire reconnaître comme Français et à éviter le massacre. Une fouille minutieuse suivra; après quoi, nos libérateurs et nous fraterniserons très vite. Un officier russe très chic décide de nous faire évacuer. A 17 heures, 43 camarades font 2 kilomètres à pied, puis seront embarqués en camion. A 18 heures, un camion, suprême prouesse, vient à la porte du block prendre les dix malades restants et nous y embarquons rapidement sous le tir des minenwerfer. Quelques instants plus tard, nous franchissons en camion soviétique et protégés par deux soldats, mitraillettes aux poings, la porte du camp, écrasant au passage quelques cadavres allemands éparés sur la chaussée. La captivité allemande était terminée. L'odyssée russe commençait.

En ajoutant le chroniqueur, « 43 camarades », plus « 10 malades »; cela fait 54. De ce nombre, il faut déduire un blessé français du Kommando et 6 prisonniers laissés par les Allemands à Arnswalde, qui ont rejoint l'infirmerie, soit 47 restés au camp. Rusher paraît avoir réussi à mettre sur route, le 29 janvier à 13 heures, 33 malades qui rattraperont plus tard les colonnes en marche. Les 47 libérés par les Russes gagneront la Russie. Font-ils partie des 154 rapatriés dont la liste a été dénombrée plus haut? Doit-on, au contraire, les ajouter à ce premier lot? Je ne sais. Dans cette dernière alternative, cela porterait à 201 les camarades du camp, rentrés après libération par les Russes.

Il ne semble pas que plus de 200 officiers, y compris les malades d'Arnswalde, soient passés du côté russe (2).

(1) C. F. A., n° 3, novembre 1945.

(2) C. F. A., n° 1, juillet 1945.

DE WAREN AU TERMINUS

Dimanche 25 février : Repos à Waren. Profitons de ce séjour pour faire le point.

Partis d'Arnswalde, le 29 janvier, en ne laissant sur place que 50 malades intransportables, les 2 700 officiers et hommes de troupe de l'Oflag II B ont en grande majorité atteint Waren, dans l'est du Mecklembourg, le 25 février. Cette marche de près de 300 kilomètres a été accomplie en trois colonnes à peu près égales, par étapes de 15 à 25 kilomètres, d'abord dans la neige, très vite dans la gadoue et ensuite, heureusement, par un temps froid mais très sec. Nombreux sont ceux qui restèrent en route. Les uns espéraient attendre les Russes, les autres se sont arrêtés épuisés sur le bord de la route. Presque tous ont été ramassés par les autorités allemandes et dirigés sur le gros de la colonne, mais ils ont ainsi évité bien souvent des marches pénibles, et tous ceux qui eurent la chance d'être envoyés au camp des officiers belges de Prenzlau garderont longtemps un souvenir ému de l'accueil qui leur fut fait. ... A Waren, chacune des trois colonnes fut coupée en deux. Les trois premières moitiés — environ 1 300 officiers — furent embarquées en train, et en wagons de voyageurs s'il vous plaît. Le reste, environ 1 200, fut remis sur la route (1).

Ces derniers constituaient trois groupes de 400 chacun.

Selon mes calculs au cours des étapes, je suis arrivé à 289 kilomètres parcourus. Ce chiffre rejoint le texte ci-dessus, « près de 300 kilomètres ». Les itinéraires suivis par les deux colonnes jusqu'à Waren n'ont pas toujours été absolument identiques. Il nous reste à rejoindre ces deux éléments qui vont quitter Waren ou ses environs immédiats, pour achever leurs pérégrinations à travers l'Allemagne du Nord. Nous les accompagnerons jusqu'à leur point d'arrivée, et suivrons tour à tour les 1 300 embarqués en train qui gagneront Wietzendorf, et les 1 200 qui, poursuivant leur route à pied, seront enfin embarqués à leur tour vers Soest.

LE PREMIER GROUPE, CELUI DE WIETZENDORF (Oflag 83) :

Par l'effet du hasard, je fus rattaché au second. Mais les renseignements existent nombreux, sur l'odyssée du premier groupe. Ce sont : un compte rendu émanant du Doyen, le livre de Rolland : « Jusqu'à Bergen », ou encore les articles de notre « Journal du Centre d'Entraide ».

Dans son Rapport, le colonel Malgorn écrit :

A Waren (Mecklembourg) la moitié du camp (1 300 prisonniers environ) fut embarquée en train et débarquée le lendemain à Sandbostel (N.-O. de Brême), au Stalag X B. Ce camp était déjà occupé par des Serbes, des Russes, des insurgés de Varsovie et des sous-officiers français réfractaires au travail, qui aidèrent les officiers de l'Oflag dans toute la mesure de leurs moyens.

Après un séjour de huit jours à Sandbostel, le détachement fut expédié à l'Oflag 83, à Wietzendorf. Le camp fut libéré le 22 avril et le rapatriement s'effectua au début de mai. Le 14 mai, les derniers officiers débarquaient à la gare du Nord (2).

De son côté, Rolland fournit de multiples détails sur leurs pérégrinations. Voyage en train de Waren à Bremerwoerde, entre Elbe et Weser,

(1) C. E. A., n° 1, juillet 1945.

(2) Colonel MALGORN : Rapport au Ministère des Anciens Combattants.

sur la ligne de Hambourg à Brême. Puis séjour à Sandbostel, dont le « nom sonne de façon lugubre aux oreilles de ceux qui reviennent d'Allemagne ». Deux colonnes étaient confiées au colonel Soulié et au colonel Arnaud. Huit jours après, reprise du train à Bremerwoerde jusqu'à Soltau (1); puis marche, sur la route de Hambourg à Hanovre, dans la lande de Lünebourg, pour aboutir à Wietzendorf, au nord du camp de Bergen-Belsen. Le camp est d'une saleté repoussante : Rolland parle de rats énormes, de punaises, de puces, d'humidité, le tout dans la crasse la plus sordide (2).

Quant à l'article déjà cité du Centre d'Entraide, il précise :

Triste souvenir que ce séjour à côté de 4 000 officiers italiens internés, sales et mercantis. Et quelle reconnaissance nous garderons à ces camions de la Croix Rouge internationale qui, par deux fois, à la fin de notre captivité nous apportèrent avec des colis américains inappréciables un nouveau témoignage de l'activité charitable inlassable de nos amis Suisses. Après l'arrivée de 1 400 officiers de Nienburg (Oflag X B), le camp faillit être remis sur route vers l'Est... Les ordres définitifs n'arrivèrent heureusement pas... Et ce sont les beaux jours qui se succèdent : le dernier appel le 11, le départ des sentinelles allemandes le 13 et aussitôt l'organisation du ravitaillement en pain et en viande au village voisin; le 16 au soir l'arrivée d'un major anglais tout seul avec ses affiches de consignes pour la population allemande. Inutile de décrire l'accueil qui lui fut réservé au camp. Le 17... les Allemands réoccupent le village, mais sans s'inquiéter de l'Oflag. Le dimanche 22 avril enfin, une trêve est conclue entre Anglais et Allemands et nous quittons avec joie et sac au dos ce lieu de misère. A peine les derniers Allemands passés, nous trouvons une immense file de camions anglais qui chargent bagages et invalides, et les autres continuent, les mains dans les poches, cette promenade vers la liberté.

Les Anglais ayant gentiment prié les habitants de Bergen d'évacuer la ville dans les trois heures, Français et Italiens s'installent à leur place, savourant avec plénitude le linge blanc et leurs monceaux de provisions. Les Français furent rapatriés très rapidement, les premiers en avion jusqu'à Bruxelles, les autres, après une semaine d'interruption, en camions et en train; le 14 mai, le colonel Verdier, le colonel Arnaud et les divers services débarquaient les derniers à la gare du Nord. Les Italiens par contre furent renvoyés à Wietzendorf... On les avait évacués par erreur (3).

Ce premier groupe comptait les colonels Verdier, Denis, Arnaud, Soulié, etc., et 17 prêtres, dont l'aumônier Dupaquier, qui resta auprès des déportés de Bergen-Belsen. L'abbé Mangin et l'abbé Grèzes étaient disparus dès les premières étapes, peut-être du côté russe?

LE SECOND GROUPE, CELUI DE SOEST (Oflag VI A) :

Le colonel Malgorn écrit :

L'autre moitié de l'Oflag II B (1 200 prisonniers environ) continua la route à pied, traversa l'Elbe à Wittenberge et embarqua le 16 mars à Salzwedel (N.-E. du Hanovre) pour arriver le 20 (*sic*) à Soest en Westphalie. Le 6 avril, le camp était libéré par les Américains de la IX^e Armée, après un bombardement qui coûta la vie à 12 officiers ou soldats prisonniers. Du 17 au 21 avril, le rapatriement s'opéra par avions, du terrain de Paderborn au Bourget (4).

(1) A vol d'oiseau, Soltau se trouve à 75 kilomètres environ au sud-est de Bremerwoerde.

(2) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, pages 176 et suivantes.

(3) C. E. A., n° 1, juillet 1945.

(4) Rapport au Ministère des Anciens Combattants.

De son côté, le Centre d'Entraide précise :

Le deuxième groupe a continué son exode à pied pendant près de 200 kilomètres encore après Waren (1).

Dans ce second lot, figuraient 4 prêtres; j'en faisais partie. Je me réfère donc à nouveau à mes notes personnelles. De notre colonne de Waren, avaient embarqué, outre les colonels Verdier et Denis, 60 malades gravement atteints. Ce dimanche 25 février, une joie fut réservée aux catholiques. Un prêtre français, prisonnier dans un kommando de Waren, nous prêta sa chapelle portable. A 15 heures, une messe fut célébrée par l'abbé Millot dans le camp. J'avais pu dire la mienne à 14 heures, entouré de quelques amis.

Par la route :

Lundi 26 février : Federow à Lexow (26 km). Sous la pluie et le vent, nous reprenons la route de l'Ouest : Federow, Waren, Klink; puis, tournant à droite, nous gagnons Lexow. Notre colonne de 1 200 a été scindée au départ en trois groupes de 400. A la sortie de Waren, délicate attention, nous faisons halte sous une pluie battante, durant cinquante minutes, pour une distribution de pain qui n'aura pas lieu. En cours d'étape, nous passons tout près du lac Müritz. Sa vaste surface et ses flots soulevés par un vent qui souffle en tempête, nous font songer à la mer libre. Nous sommes trempés; nos chaussures n'ont pas connu de graisse depuis le départ d'Arnsvalde. Sur les sacs, nos couvertures regorgent d'eau. Du moins, pendant 16 kilomètres, nous bénéficions d'une route goudronnée. L'allure de la marche est plus régulière et plus rapide que de coutume. Chose inouïe, nous arrivons dans un cantonnement préparé! Des prisonniers américains, comme nous « en promenade », y ont couché la veille. Dans la soirée, nous touchons une soupe de rutabagas et 750 grammes de pommes de terre, cette fois excellentes; très volontiers, nous donnons congé aux habituelles pommes de terre à cochons. En fin de journée, nous percevons 600 grammes de pain.

Mardi 27 février : Repos à Lexow. Le matin, tisane « des mille feuilles », dont les herbes savoureuses ont dû être fauchées dans les grasses prairies germaniques! En plus, de l'eau chaude, pour préparer le nescafé de notre colis américain : ce sera notre véritable petit déjeuner. A midi, pommes en robe et choucroute rouge. L'après-midi, 24 malades nous rejoignent, refoulés de l'hôpital de Neubrandenbourg, plein à craquer. Le soir, soupe collective à nos frais. Avec 140 cigarettes américaines et une boîte de Nescafé, nous avons passé marché pour 200 kilos de pommes de terre, quelques kilos de pois et un peu de sel.

Mercredi 28 février : Lexow-Neu Stuer (17 km). Par Walow (Kogel a été laissé à droite), en partie sous bois, nous tournons vers Rogeez (à 6 km

(1) C. E. A., n° 1, juillet 1945.

de Malchow) et gagnons Stuer et Neu Stuer. Temps splendide : brise printanière, soleil et chants d'alouettes. Tout en marchant, nous séchons au soleil, sur notre dos, nos habits et nos couvertures, trempés depuis Waren. Enfin, nous sommes secs; tout s'embellit. Excellent cantonnement : nous percevons une bonne ration de pommes de terre (250 kg) et une soupe de choux frais. Le bruit court que nous resterons ici plusieurs jours. Sur les rebords d'une batteuse, nous dressons étagères pour étaler nos hardes. Le soir, soupe collective, achetée avec des cigarettes américaines. En plus, 300 grammes de pain.

Du jeudi 1^{er} au mardi 6 mars : Repos à Neu Stuer.

Jeudi : Hier au soir, nous avons été informés d'un départ pour une étape de 10 kilomètres, à effectuer aujourd'hui. Cette nuit, tempête de vent; impossible de dormir dans notre grange, dont les étais gémissent. Ce matin, contre-ordre, nous restons sur place; mais nous sommes officiellement informés que nous serons embarqués pour Soest, en Westphalie. Pas de pain; pommes de terre en remplacement. A midi, soupe copieuse et pommes en robe. Le soir, pommes en robe.

Vendredi : Nous touchons 300 grammes de pain. Les colonnes de réfugiés allemands continuent de s'écouler sur les routes, vers l'Ouest. Pour nourrir les chevaux, dans la grange, un hache-paille puissant entre en action, derrière la batteuse; nuage de poussière. Pour quelques heures, nous sommes expulsés un peu plus loin, entassés dans la grange. Nous sommes prévenus que l'embarquement en chemin de fer aura lieu demain. A midi, pommes en robe et soupe de choucroute. Le soir, des colis américains sont annoncés; de quoi s'endormir en faisant de beaux rêves.

Samedi : Dès la première heure, le contre-ordre arrive : « Embarquement différé ». Et toujours pas de pain. On nous permet de sortir de la grange et de nous promener jusqu'à la grange voisine, sur une piste jalonnée de sentinelles. Vingt et un malades, revenant de Neubrandenbourg, passent près de nous. A midi, soupe d'orge épaisse et copieuse; bonne ration de pommes de terre. Le soir, soupe de pommes de terre en guise de pain.

Dimanche : Toujours repos et régime jockey. Nouvelle cérémonie du hache-paille; en ce début de saison, décidément, les touristes sont nombreux sur les routes d'Allemagne! Pourtant il neige. A 10 heures, office dominical, abrégé, car la température est redevenue rigoureuse et l'état de faiblesse des fidèles s'accroît; je reste le seul prêtre de ma colonne. A 13 heures, soupe et pommes en robe. Le soir, soupe ultra-claire aux flocons d'avoine; toujours pas de pain.

Lundi : Nous sommes lassés du repos! Il n'est plus question d'embarquement et les rations de pommes de terre diminuent de jour en jour. Dans la matinée, des listes d'adresses sont écrites pour tenter d'atteindre nos familles par la Croix Rouge Internationale. Ces nouvelles parviendront-elles jamais?... A 13 heures, soupe de choucroute et pommes en robe. Le

soir, soupe très claire de flocons d'avoine. On nous distribue 200 grammes de pain, en précisant que c'est la ration de trois jours.

Mardi : Nous touchons un colis américain pour quatre. A midi, soupe d'orge et de pommes de terre. Le soir, soupe de pommes de terre. Nous y ajoutons une soupe collective supplémentaire, pommes de terre achetées contre des produits de nos colis américains. Pas de pain, selon l'usage. Les échanges battent leur plein : savons américains contre pommes de terre, par l'intermédiaire de prisonniers polonais, pains échangés contre boîtes de Nescafé. Les officiers allemands affirment à leurs « posten » que nous avons touché trois colis américains par prisonnier (en réalité, un colis et quart, depuis Arnswalde!) A les en croire, les soldats allemands ne touchent que leurs rations réglementaires, qui ne sont pas, affirme-t-on, supérieures aux nôtres. En fait, ils perçoivent chaque jour un pain pour trois (soit 500 g), 30 grammes de margarine et un casse-croûte. Sans oublier leur soupe, et quelle soupe! du porc, de la choucroute, des pommes de terre. Leurs portions sont si copieuses que certains d'entre eux échangent leur casse-croûte contre deux ou trois cigarettes américaines et distribuent une part de leur soupe.

Même son de cloche dans la seconde colonne. Après le passage de l'Oder,

les Allemands avaient repris du poil de la bête et faisaient payer cher leur fatigue. Il faut dire qu'elle n'était pas comparable à la nôtre. Ils n'avaient rien d'autre à porter que leur fusil; ils étaient chaussés de bottes en bon état, et surtout ils percevaient des repas normaux, sans compter les tartines de charcuterie, les œufs, les écuelles de lait et de café, les verres de schnaps, etc., que leur prodiguaient les fermes rencontrées sur notre chemin (1).

Le capitaine Ellenschmitt, qui nous escorte, se soigne et repousse toute demande d'amélioration de notre sort. Parlant des conditions de notre déplacement, un Colonel français lui dit : « C'est criminel, sauvage et inhumain ». Les expressions ne sont pas trop fortes. Pourtant ce peuple se prétend civilisé.

Mercredi 7 mars : Neu Stuer-Frehne (16 km). Ce matin, nous sommes remis sur la route, « pour trois étapes, jusqu'à une nouvelle zone d'embarquement ». Le mensonge continue. Neu Stuer, Freienhagen, Meyenburg et Frehne, tel est l'itinéraire. Nous sommes cantonnés dans une grange hors du village. Rien n'a été préparé. Pas d'eau potable. Nous touchons une soupe de flocons d'avoine, abondante et épaisse; copieuse ration de pommes de terre, mais de qualité fort médiocre. Les trocs se poursuivent : pain, lard, voire beurre; le tout « récupéré », contre produits américains.

Jeudi 8 mars : Frehne-Gülitz (22 km). Frehne, Neu Silmesdorf, Mertensdorf, Triglitz, Laaske, Lackstädt, et enfin Gülitz. Au long de l'étape, nous croisons une autre colonne de touristes de l'Oflag, celle du colonel

(1) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, page 92.

Malgorn. Leurs sacs sont transportés sur des chariots de ferme, réquisitionnés d'étape en étape. Au cantonnement, traditionnelle soupe d'orge et pommes en robe. Nous recevons en plus 200 grammes de pain.

Vendredi 9 mars: Gültz-Rosenhagen (17 km). Gültz, Hehenvier, Seddin (Heldwag), Krenzburg, Rohlsdorf, et Rosenhagen. Enfin, les Allemands autorisent le colonel Giton à transformer les deux groupes de notre colonne (Weber et Payon) en trois « compagnies » (Weber, Payon et Guérite) de 130 hommes environ chacune, au maniement plus facile. A l'arrivée, une fois de plus, cantonnement non préparé. Les malades suivent comme ils peuvent, et, par des moyens de fortune, rejoignent en fin d'étape. Soupe compacte de choucroute, rutabagas et pommes de terre. Nous touchons 300 grammes de pain.

Samedi 10 mars: Rosenhagen-Schilde (15 km). Rosenhagen, Perleberg, (camp d'aviation) Schilde : soupe, pommes en robe et 300 grammes de pain.

Dimanche 11 mars: Repos à Schilde. A 10 heures, service dominical. De loin, quelques Polonais, tête découverte, assistent à notre prière collective, et écoutent nos chants. Nous touchons 200 grammes de pain, 20 grammes de margarine et 100 grammes de « marmelade ». Par contre, les pommes de terre du midi ne veulent pas cuire. A 16 h. 30 seulement, la distribution commence; elle n'est que partielle, et nous touchons uniquement les pommes de terre les moins récalcitrantes. Atmosphère houleuse. Le lieutenant-colonel Giton désigne les lieutenants Weinstein et Picard pour s'efforcer, à chaque cantonnement, d'améliorer l'ordinaire, soit par des achats à base de troc, soit par des cadeaux, demandés aux propriétaires allemands qui nous hébergent. On nous promet pour demain matin une soupe et 250 grammes de pommes de terre. Le mystère des pommes de terre récalcitrantes s'éclaircit. Il existe dans la propriété, deux cuiseurs, un neuf et un vieux. Le neuf sert pour les cochons, le vieux pour les officiers français : touchante prévenance! Pour obtenir de haute lutte les pommes de terre de demain, Weinstein a raconté à la propriétaire du lieu que plusieurs officiers tiennent un carnet de route et notent fidèlement l'accueil réservé à chaque cantonnement, avec le nom du propriétaire. Étant donné la tournure des événements, il semble prudent de consentir quelques gentilleses. On ne sait jamais!

Même méthode chez nos voisins, où les membres du Centre d'Entraide, faute de service des échanges, s'occupent de la cuisine et défendent avec âpreté les intérêts de leurs camarades.

Dans la colonne Arnaud, c'est à la première étape après l'Oder que le sous-officier allemand, horloger, vint chercher le capitaine Clerc et Glotin pour les prier de faire une distribution de soupe. Depuis ce moment, ces deux officiers, jusqu'à la Libération, n'ont cessé de s'occuper d'une cuisine qui était toujours collective, mais où il fallait chaque jour livrer bataille pour obtenir la quantité de denrées permettant tout juste aux rationnaires de ne pas crever de faim. Il n'était plus question de cuire des haricots qui étaient soit restés au camp, soit jetés dans les fossés du bord de la route par des camarades trop fatigués, mais uniquement de faire bouillir, pendant des heures, des rutabagas qui n'arrivaient jamais à cuire, ou de cuire à la vapeur des pommes de terre à cochons (1).

(1) C. F. A., n° 65, juillet 1954.

Lundi 12 mars: Schilde-Beuster-Esack (16 km). De Schilde, nous gagnons Weisen, Breese (Prignitz), Wittenberge sur l'Elbe, et Beuster-Esack. A 11 h. 05, dans la traversée de Wittenberge, alerte aux avions. A 11 h. 14, nous franchissons le fameux pont sur l'Elbe : passage unique chemin de fer et route, avec deux pistes cyclables. Le pont fait 1 200 mètres. Joie de la colonne : serions-nous désormais en zone américaine? dès ce 12 mars, nous le croyons. Et cela nous donne des jambes : sur la grand-route, dans les cinquante minutes réglementaires, nous franchissons 4 km 300; record battu! Il est vrai que nous sommes terriblement légers! A 13 h. 50, nous arrivons à Beuster-Esack, où nous cantonnons chez un éleveur de pur-sang. Cela nous vaut d'admirer au passage un produit du célèbre Brantôme. Le soir, soupe de rutabagas et pommes en robe.

Mardi 13 mars: Beuster-Priemern (16 km). Le matin, soupe de farine, améliorée de carottes récupérées hier soir dans les ordures d'un fond de silo abandonné. Nous reprenons la grand-route de l'Ouest, franchissons l'Aland, passons à Seehausen (Altmarck), tournons à droite vers Drüsedau, puis, délaissant Bretsch, arrivons à Priemern vers 13 heures. A 15 h. 30, soupe d'orge et pommes en robe. Quelle variété de menus! le soir, eau chaude pour le Nescafé, et soupe de farine. Nous touchons 200 grammes de pain. On nous promet, pour demain matin, 300 kilos de pommes de terre.

Mercredi 14 mars: Priemern-Tchernikau (22 km). On nous annonce, le matin, une étape de 22 kilomètres. Le colonel Giton demande notre allègement au départ. Impossible! mais on nous affirme que nos bagages seront chargés en cours de route sur des chariots de ferme. Priemern, Bretsch, Daxitz, Lückstedt, Kossebau, Heiligenfelde, Kerkuhn, Saune, et Tchernikau; les 22 kilomètres y sont exactement; mais nous avons porté nos bagages. La fatigue se fait cruellement sentir; il y a de nombreux traîneurs. L'homme-chien les harcèle et leur fait rattraper la colonne. Le colonel Giton demande au lieutenant allemand qui guide le groupe : « Chercheriez-vous un incident? » A Tchernikau, vers 14 h. 45, tandis qu'on prépare notre cantonnement, bombardement soigné. On nous intime l'ordre de nous coucher par terre, sur le bord de la rue. Soupe de pois; pommes en robe, eau chaude. L'état sanitaire devient de plus en plus mauvais; sur notre effectif total, qui ne dépassait pas 400 au départ de Waren, on compte ce soir 106 malades et écopés, soit plus d'un quart. Nous touchons 200 grammes de pain.

Jeudi 15 mars: Repos à Tchernikau. Cette journée de repos, du moins, va permettre aux plus faibles de refaire un peu leurs forces. Le matin, soupe de farine et pommes de terre. A midi, épaisse soupe d'orge et de pommes de terre; petite ration de pommes en robe. Jour de liesse : nous touchons 200 grammes de pain et 50 grammes de « confitures ». Enfin, nous avons de l'eau courante dans une auge; nous en profitons pour entreprendre la lessive; et tandis que notre linge sèche au soleil, nous nous promenons dans un enclos bien gardé. Toute la journée, passage de nombreux avions américains. Tout à coup, à 21 h. 45, en pleine obscurité, alerte de

départ. Mais tout retombe dans le silence, et nos gardiens nous laissent dormir en paix.

Vendredi 16 mars : Tchernikau-Salzwedel (19 km). En paix ? pour combien de temps ?... A 2 h. 30 du matin, lever. Le départ est prévu pour 4 heures. En pleine nuit, nous ramassons nos pauvres « reliques » et faisons nos bagages. Il est prudent, le soir, de repérer où l'on dépose sa « fortune » pour pouvoir la rassembler dans l'obscurité ! A 4 h. 30, nous prenons la route pour une étape de 19 kilomètres, jusqu'à Salzwedel, où nous arrivons vers 9 h. 30. Pourquoi cette précipitation tout à coup ? Embarquerions-nous ? En tout cas, la politique du troc au cours des étapes permet à un certain nombre d'entre nous de se trouver à la tête de quelques réserves de pain, péniblement traînées sur leur dos ou dans leurs musettes. Ils sont parés pour quelques jours. Avant l'étape, le matin, nous avons été comblés : excellente soupe de gruau, contenant même des morceaux de viande, un festin, le meilleur de tous ceux qui nous furent prodigués avec usure tout au long de notre voyage. Serait-ce le repas d'adieux ? Nous touchons en outre 1 kilo de pain et 50 grammes de margarine. Arrivés à Salzwedel, nous sommes parqués dans une prairie, toute proche des voies de garage. A 13 heures, embarquement dans une rame de wagons à bestiaux : 21 mètres carrés pour 44 officiers avec leurs bagages. En guise de litière ? une botte de paille pressée par wagon, et le tour est joué. Tout l'après-midi, les portes des wagons demeurent ouvertes ; nous attendons inutilement le départ. Bientôt, d'un kommando voisin, des prisonniers français, violant la consigne formelle, viennent nous voir. La gare est complètement bouleversée par les bombes : un raid, voici trois semaines, par des avions américains, est intervenu au moment où stationnaient deux trains, civil et militaire : 360 victimes, nous affirme-t-on, ont été dénombrées, 200 soldats et 160 civils ; pas un mort français. Voies détruites, rails arrachés et tordus, locomotives dressées contre leurs tenders ou renversées, entonnoirs énormes, tout cela s'est accompli en deux minutes, en plein midi. Des bombes sont tombées sur un abri de la gare et sur le passage souterrain. L'ensemble du groupe, les 1 200, sont rassemblés, avec les quatre prêtres qui, au hasard des partages, ont suivi ce demi-camp. Le major Von Müller et ce bon M. Rusher doivent nous escorter dans le train. A 19 heures, nous sommes enfermés dans nos wagons ; l'installation est fort précaire. Nous sommes contraints de rester alternativement assis ou debout. Nuit pénible. Le lendemain matin, à 7 heures, toujours en gare de Salzwedel ; voilà dix-huit heures que nous avons été embarqués !

Par le rail :

Samedi 17 mars : Départ de Salzwedel. Il pleut... 8 h. 30 : une locomotive est accrochée ; à 8 h. 35, nous roulons. Fausse alerte ; c'est une simple manœuvre. On nous promet une soupe chaude ; nouveau mensonge ! L'aumônier du district de Salzwedel (Stalag XI A), l'abbé Richard, préfet d'études de Juvisy (Seine-et-Marne), a tenté d'obtenir à l'Arbeits-Front une soupe chaude pour ceux qui sont embarqués depuis la veille ; ses démarches sont

restées vaines. A midi, nous sommes informés que nous allons partir à 14 h. 30 pour Northeim, près de Hanovre. Depuis 9 heures du matin, on nous a laissés descendre du train. Tout à coup, l'ordre est donné : « Tous les prisonniers doivent être dans le train à 14 heures. » En attendant, nous touchons des vivres : quatre jours de pain, soit 1 kilo jusqu'à mardi midi; quatre jours de margarine, soit 120 grammes, et de wurst, soit 200 grammes. Il y a du coulage chez les Allemands : à la perception, les caisses de margarine ont été délestées de plusieurs pains de 500 grammes; autant de moins pour les prisonniers! A 15 h. 55, nouvelle manœuvre. A 16 heures, fausse alerte de départ. Enfin, à 17 h. 10, nous partons; il y a exactement vingt-huit heures et dix minutes que nous sommes embarqués.

Dimanche 18 mars: Suite du beau voyage en chemin de fer. D'un train de sénateurs, nous roulons toute la soirée et toute la nuit, avec de multiples arrêts. Au passage, par les hublots de nos wagons à bestiaux, nous identifions Wittingen, Eldingen, Celle, Lehrte, Hanovre, où nous stationnons une bonne partie de la nuit sur une voie de garage, Springe. A 7 h. 15, nous entrons en gare d'Hameln, à 40 kilomètres au sud-ouest de Hanovre, au confluent de la Hamel et de la Weser. La gare a été bombardée. Notre seconde nuit en wagon a été moins mauvaise; nous avons adopté des places « réglementaires », tête-bêche, comme des sardines dans leur boîte. Mais les secousses des départs, des arrêts et des manœuvres sont effrayantes; il est vrai que, pour transporter du bétail, même du bétail humain, le mécanicien n'a pas besoin de se tourmenter ni de se mettre en frais : le cahier des réclamations n'est pas ouvert! A 9 h. 10, nous repartons : 9 h. 15, traversée de la Weser. A 9 h. 40, nouvel arrêt à Ehmtrup, pendant près de deux heures. 11 h. 30 : nous roulons de nouveau. 12 h. 45 : arrêt. Nous sommes à Lage, pour une halte coquette de sept heures, toujours enfermés, bien entendu. 19 h. 15 : le train repart. Vers 20 heures, il s'arrête tout de bon, et nous passons la nuit sur une voie de garage; nous identifions Paderborn, qui nous ouvre la Westphalie. Tout au cours du trajet, incessantes sont les alertes aériennes. Nous ne traversons guère de localité sans entendre les sirènes et la D. C. A. en action; les balles traceuses forment un brillant feu d'artifice. A tout instant, le train s'arrête; nous ne sommes qu'à demi-rassurés. Beaucoup parmi nous, malgré la fatigue extrême, préféreraient reprendre la route, à travers les campagnes, plus tranquilles. En dépit de nos véhémentes protestations — nous mourons de soif — et de fort nombreux arrêts, il n'est à aucun moment question de nous distribuer de l'eau.

Lundi 19 mars: Arrivée à Soest (Oflag VI A). Cette nuit, dans notre wagon, un camarade est gravement malade : maux de cœur, dysenterie. En vain, nous lançons des appels aux « posten ». Nous en sommes réduits à faire nos besoins naturels dans une boîte à conserves, et à jeter le contenu par les hublots. Quelle humiliation! 6 h. 15 : nous repartons. 7 heures, à Gesecke, nous constatons de gros dégâts dans la gare. 7 h. 20, à Lippstadt, même observation. Vers 10 heures, nous sommes à Benninghausen, halte! Les wagons, enfin, sont ouverts; mais il est formellement interdit par le feldwebel de descendre pour aller aux waters. Au bruit de la discussion, Rusher se

présente, et, sur notre attestation que nous ne sommes pas sortis depuis hier, il donne enfin l'autorisation. Certains camarades, malades comme des chiens, en profitent pour nettoyer sommairement des effets et des linges, souillés au cours de la nuit : civilisation vingtième siècle! 10 h. 20; nous roulons pendant quelques kilomètres. A 13 h. 50, les wagons sont ouverts pendant dix minutes, « pour les besoins urgents ». Krüger passe le long de la rame et communique les ordres de ses chefs : « Brébarez vos pagaches; on arrive au terminus dans quelques minutes ».

A 14 heures, nous repartons. Enfin, à 14 h. 15, nous entrons en gare de Soest; toutes les voies de garage sont atteintes; deux seulement viennent d'être hâtivement rétablies, pour le trafic d'urgence; nous roulons au pas. Des camarades, ingénieurs à la S. N. C. F., affirment que la remise en état est impossible avant la fin de la guerre.

15 h. 30 : Nous descendons du train et entreprenons la lente traversée de la ville, par l'Ouest. A la sortie de la gare, alerte; bagarre entré avions dans le ciel; l'un d'eux, tandis que le pilote se lance en parachute, descend en flammes. 17 h. 10 : *nous arrivons à l'Oflag VI A*, sortie Sud-Ouest de la ville. Casernes neuves : les officiers français qui s'y trouvent déjà — environ 3 000 — nous accueillent avec des ovations. Ordre leur est donné de fermer toutes les fenêtres; un cordon de sentinelles, l'arme à la main, nous sépare du bloc I, tout proche de l'entrée. On nous achemine vers la Salle des Fêtes, pour la traditionnelle cérémonie de la fouille. Vers 21 h. 30, nous sommes répartis dans les différents blocs. Le ravitaillement s'annonce déficient. Il n'est pas question de refaire nos forces; le régime jockey va continuer.

Installation précaire : pour quatre, nous touchons un lit, qui a perdu la moitié de ses planches, deux enveloppes de paille, deux enveloppes de « polochon », et une poignée de paille. Mieux vaut coucher sur le plancher; depuis le mois de janvier, nous en avons l'habitude. Caserne d'une saleté repoussante; les puces sont innombrables. Du moins, il y a l'eau courante; nous pourrions nous décrasser un peu. Le lit, inutilisable, débité en menu bois, nous servira de combustible, avec le plancher, la porte des toilettes.

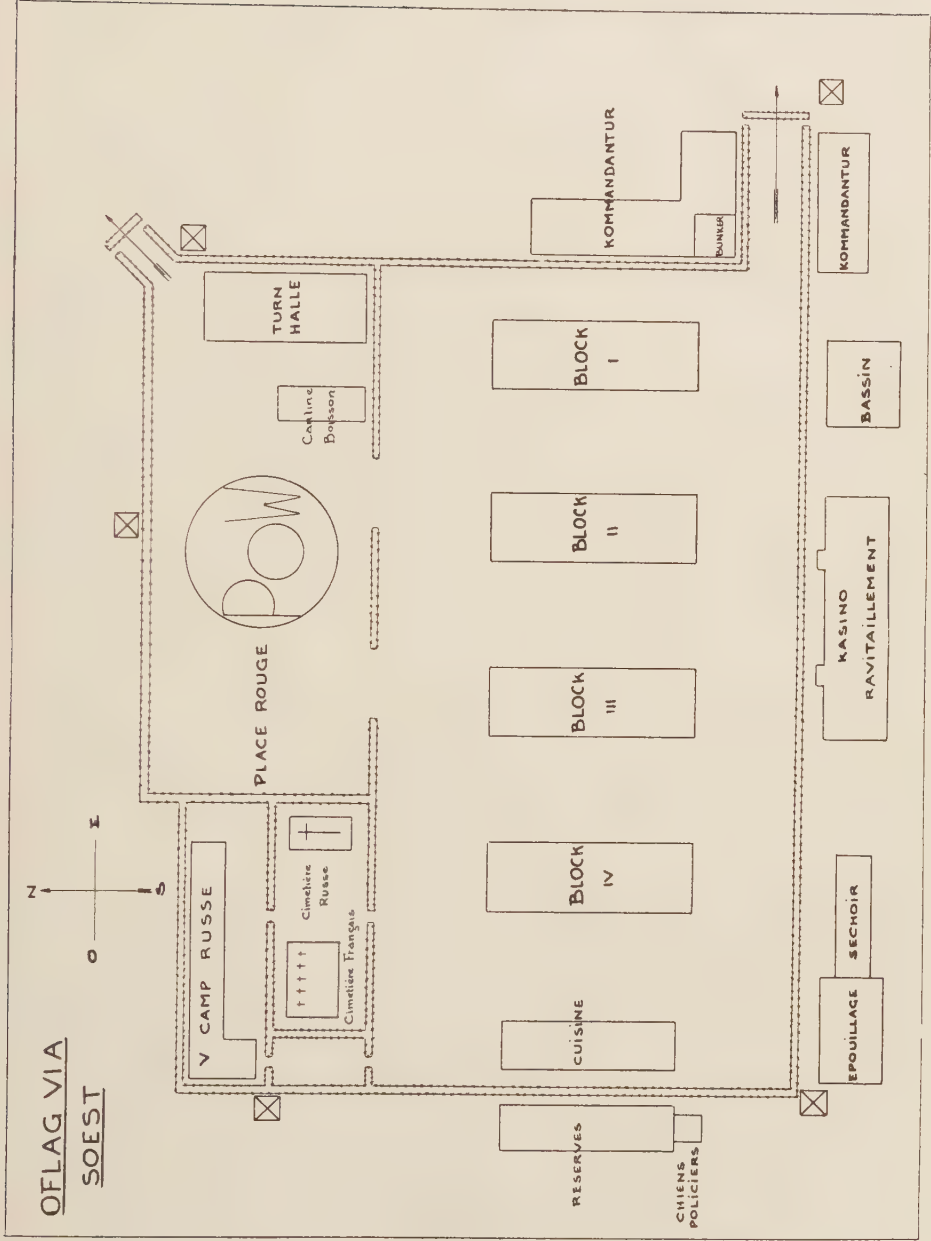
Nos guides fidèles nous ont abandonnés. Disons toutefois que les deux plus détestés au camp, Bruschmann et Rusher furent, sur la route, les plus compréhensifs. Rusher, qui répétait, à qui voulait l'entendre :

Si je n'écoutais que mon cœur, vous seriez tous rapatriés depuis longtemps!
Mais que voulez-vous, n'est-ce pas, c'est la guerre!

L'un et l'autre ont tellement à se faire pardonner! Si leurs victimes pouvaient oublier un peu?

Le voyage est terminé. Avant de revivre les ultimes semaines de la captivité, je tiens à réunir des éléments de réponse à cette question : nos gardiens doivent-ils être excusés ou condamnés?

LA RESPONSABILITÉ DE NOS GARDIENS. — Joli périple de cinquante jours, depuis Arnswalde. Faut-il excuser nos gardiens, débordés par une situation affolante, réduits aux abois, serrés à la gorge dans un pays violé sur toutes ses frontières? Faut-il au contraire condamner ceux qui, au long



de la route, firent preuve d'une brutalité bestiale et d'une coupable négligence? Il est bien difficile d'être juge et partie! Du moins, je présenterai les arguments, les faits, qui permettront d'en décider.

État sanitaire au départ du camp:

Depuis le 6 juin 1944, aucun envoi n'est parti de France pour l'Oflag. Depuis la fin juillet, aucun colis individuel n'est parvenu au camp. Depuis le mois d'octobre, aucune distribution de colis collectifs n'a été faite, les stocks étant épuisés. Colis de Gaulle ou colis américains, quel que soit le vocable sous lequel on les désigne, n'existent plus. Au mois de décembre 1944, le colonel Verdier, doyen du camp, lance un appel angoissé à la Croix Rouge Internationale de Genève. Sa lettre, qui fait allusion aux pesées mensuelles de plus en plus alarmantes, est étayée d'un rapport très pessimiste du Service de Santé français de l'Oflag. Le colonel Prätorius, commandant allemand du camp, refuse de transmettre la lettre du colonel Verdier. C'est dans cette situation, encore aggravée par un mois supplémentaire de captivité, que, le 29 janvier 1945, nous sommes jetés sur la route. Sans doute est-ce pour obtempérer à des ordres supérieurs. Jusqu'où doit aller l'obéissance et la discipline? doivent-elles primer les élémentaires notions d'humanité? Et s'il est impossible de se dérober à l'ordre, car ces 2 700 officiers français représentent encore, aux yeux des Allemands, une rançon qu'il faut arracher aux Russes dans leur approche, du moins l'exode pourrait-il s'effectuer avec des ménagements. Quelles furent les conditions de notre voyage?

Conditions du voyage:

Le climat: C'est celui de l'Allemagne du Nord-Est et du Nord; nous sommes en janvier-mars. Nous connaissons tour à tour, au long des étapes, la neige, le dégel, le verglas, la pluie, la boue, et longtemps le froid; nous pataugerons, les pieds gelés, dans des ruisseaux de purin.

La nourriture: Mais, dira-t-on, et l'on aura raison: les soldats de 14-18, comme ceux de toutes les guerres, en ont vu d'autres! Le froid, on le supporte! Madelin, dans « La catastrophe de Russie » en 1812, écrit: « C'est la faim qui livra, sans défense, ces soldats de Napoléon au ciel meurtrier ». Les soldats de la Grande Armée étaient-ils dans l'état de délabrement physique dans lequel nous nous trouvions, après plus de cinquante-cinq mois de captivité?... Si, du moins, le long du parcours, la nourriture avait été substantielle! Pendant le voyage, par une impardonnable carence des services de l'Intendance, nous toucherons en tout, pour cinquante jours de route, et pour couvrir près de 500 kilomètres à pied en pleine saison froide, en dehors des soupes claires et des pommes de terre, 240 grammes de matières grasses (margarine ersatz), 150 grammes de « marmelade », 400 grammes de wurst, et une moyenne de 180 grammes de pain par jour.

Dans la colonne où se trouve Rolland, on apprend, par Krüger, que les rations sont diminuées à cause de nos réserves! On ne saurait être plus délicat.

Ici, il n'était pas question de repas. A Barba qui s'en indignait, le sieur Krueger expliquait que c'était pour notre bien. A l'entendre, nos bagages étaient pleins de vivres. C'était de ce poids superflu que venaient toutes les difficultés de la marche. Puisque nous n'étions pas assez raisonnables pour nous débarrasser de ce fardeau, les Allemands attendraient que tout soit liquidé pour nous fournir des aliments. Comme je lui faisais remarquer que ce que nous portions représentait à peine ce qu'il est convenu d'appeler les vivres de secours, auxquels on ne touche qu'en cas de danger, il me répondit avec humeur que c'était encore trop, que cette prévoyance était une insulte pour eux, qu'après tout le pain, distribué à Arnswalde, représentait une ration de sept jours et que c'était notre faute si nous ne savions pas la répartir sur toute la semaine (1).

Nous serons parfois une semaine sans percevoir un gramme de pain. Ce pain est presque toujours distribué avant l'étape, même lorsqu'on nous donne la ration de plusieurs jours : charge supplémentaire qu'il faut porter sur notre dos, pendant la route, avec nos bagages. Des techniciens, médecins et pharmaciens notamment, ont calculé le nombre de calories ainsi journellement allouées. Tous ont loyalement conclu que notre ration journalière était loin d'atteindre le minimum prévu pour un homme couché et condamné à l'immobilité la plus absolue. Combien il est facile, dès lors, d'excuser toute la série de « vols » qui jalonna notre route ! Betteraves crues et cuites, préparées par les fermiers pour leurs cochons, pommes de terre de distillerie, carottes fourragères, choux-raves, rutabagas crus, tout était bon, qui nous tombait sous la main. A certaines heures, cela devenait une véritable psychose de la faim ; on approchait du terme ; il fallait tenir jusqu'au bout pour revoir la France. Hélas ! les représailles suivaient ; après nos vols et nos déprédations aux silos, dans les champs, la ration « réglementaire » se voyait amoindrie de la façon la plus fantaisiste. Un jour, — nous étions encore 900 dans la colonne, — on retira de notre ration 200 kilos de pommes de terre, au nom de la « récupération ».

Les conditions de perception. — Cette parcimonieuse nourriture, de qualité nutritive défiant toute concurrence, nous était distribuée dans les plus mauvaises conditions possibles. Souvent, les cuissons s'avéraient difficiles ; un jour, les marmites à cochons étaient trop petites ; un autre jour, elles étaient abîmées ; ailleurs, le combustible était de la plus mauvaise qualité, quand il ne faisait pas complètement défaut. Rutabagas, avoine concassée gardant son enveloppe, orge, pois chiches, tout cela nous était servi à moitié cru. Les pommes de terre, cuites la veille au soir pour l'étape du lendemain, en guise de pain, achevaient de sûrir dans nos musettes. En ces journées d'hiver particulièrement courtes, la cuisine était commencée dans la soirée, après l'installation au cantonnement. Elle nous était alors servie dans les ténèbres les plus épaisses, quelquefois à 10 ou 11 heures du soir, dans les granges où nous étions entassés. Voici, à titre d'exemple, une distribution de pommes de terre dans une colonne voisine :

Enfin vers 2 heures, les patates arrivent. Écrasées. Peaux et chair mélangées. Distribution à la cuiller. Ma couverture, qui a servi à les apporter, en conserve un

(1) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, pages 96-97.

plâtras blanchâtre, malgré la patience avec laquelle on la gratte, pour ne rien perdre. J'en ai des petits bouts de laine dans les dents (1).

Parfois même, et c'était la solution la plus simple, nous mangions par cœur. Ainsi le 20 février, jour où, partis à 8 heures du matin et arrivés à 18 heures, après une étape de 25 kilomètres, nous avions touché, en tout et pour tout, un quart de gruaux d'avoine, entendons quelques flocons, nageant dans de l'eau tiède.

La boisson. — L'eau elle-même nous était refusée. Au long des étapes, dans la traversée des villes et des villages, quelques civils allemands disposaient, sur le pas de leurs portes, des seaux d'eau potable. Mais les « posten » nous interdisaient d'y puiser, nous poursuivaient à coups de crosse de fusil, renversaient les seaux d'eau d'un grand coup de botte, et les officiers allemands, responsables, ne disaient rien. Quant au long trajet en chemin de fer, nous y avons connu, la soupe elle-même n'existant plus, une soif indicible. Était-ce donc impossible au commandement d'organiser des corvées d'eau ? Nos voisins ne sont pas mieux favorisés :

Nous réclamions de l'eau. Enfin nous vîmes arriver, tirée par deux énormes chevaux que la côte excitait, une citerne de fer. Déjà les assoiffés avaient ouvert le robinet, lorsque Ascher (le médecin de la colonne, prisonnier) s'interposa. Il flaira l'eau et nous interdit d'y toucher. C'était, disait-il, une citerne à purin dans laquelle on avait laissé une bonne partie de son contenu au moment de la remplir d'eau. C'est ce que signifiait aussi la mimique du conducteur russe qui, en détélant ses chevaux, nous faisait comprendre que ce breuvage était abominable. Rittmayer, juché sur un silo de betteraves, contemplait la scène en souriant vaguement. Quand nous nous fûmes dispersés, je demandai à Ascher, qui, nécessairement pouvait le connaître, si Rittmayer, qui nous faisait croquer par les posten lorsque nous implorions de l'eau auprès des villageois, en prétendant que cela nous rendrait malades, avait pu délibérément imaginer le coup de la citerne à purin. N'en doutez pas, me dit-il. Et il m'expliqua la psychologie du personnage, tiraillé entre le désir de nous faire crever et la frousse des conséquences, le cas échéant (2).

Les cantonnements. — L'étape une fois couverte, il faut héberger le convoi. C'est le domaine de la plus parfaite imprévoyance. Pendant tout le mois de février, le plus pénible à cause des températures rigoureuses, il n'existe pas de détachement précurseur. Le matin, le plus souvent à 8 heures, on nous rassemble dans la neige; on nous compte et on nous recompte; puis nous attendons. Le capitaine Ellenschmitt, qui préside aux destinées de ma colonne, déguste son petit déjeuner au château voisin. Vers 9 heures, il paraît, confortablement installé dans son traîneau ou sa calèche, sans doute un véhicule réquisitionné, ou mieux aimablement mis à sa disposition, pour l'étape, par les maîtres qui ont eu l'honneur insigne de le recevoir sous leur toit; le capitaine est emmitoufflé dans une chaude pelisse. Que lui importe que nous prenions froid ! Les gardiens rendent compte de l'appel numérique. Ils apprennent de leur chef l'itinéraire à suivre, le lieu du prochain cantonnement; le traîneau ou la calèche, enlevé par le

(1) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, page 141.

(2) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, pages 120-121.

trot léger de vigoureux chevaux, glisse sur la neige ou roule sur la chaussée, puis disparaît. Le capitaine Ellenschmitt est parti, en quête de son déjeuner, de son logement dans un château confortable, et de la partie de chasse qu'il pourra s'offrir l'après-midi; ses deux fusils ne le quittent jamais.

Enfin, la colonne s'ébranle : trop heureux sommes-nous de pouvoir, en marchant, lutter contre le froid qui nous envahit. Les étapes n'en finissent pas; jusqu'au franchissement de l'Elbe, les chemins sont infâmes. Nos plus mauvais chemins de terre, au plein cœur de l'hiver, donnent une idée exacte des routes que nous empruntons, quand nos gardiens ne nous contraignent pas à circuler à travers champs. En de telles conditions, nous nous traînons comme des loques; les premières étapes s'effectuent à une cadence qui ne dépasse guère 2 kilomètres à l'heure! Les dernières semaines seulement, les routes se font meilleures; l'entraînement est venu; l'élimination des plus faibles se poursuit; et puis, il y a le parfum de la France moins lointaine. Toutes ces causes jouent; nous couvrons 3 km 700, voire 4 km 500, en nos cinquante minutes de marche.

A l'arrivée, la même sinistre comédie de l'attente se renouvelle. La découverte de cantonnements et l'installation réclament souvent des heures; nous stationnons dehors, dans la neige; et le froid nous saisit de nouveau, après la douce tiédeur de la marche. Épuisés pourtant que nous sommes, nous en venons à désirer poursuivre la route. La nuit tombée depuis longtemps, dans l'obscurité totale, nous sommes installés dans des granges : le mètre carré et demi prévu, par homme, dans nos règlements militaires est loin d'être respecté! Nous voici, parfois 800, parfois 1 000, enfournés par nos gardiens, à coups de gueule et de crosses de fusil, dans une grange unique, pour simplifier la garde de nuit. S'il n'y a pas de place pour tout le monde, les derniers coucheront dehors, le long des murs, dans la neige. S'abandonner au sommeil serait folie; il faudra, toute la nuit, lutter contre le froid et demeurer éveillé pour vivre. Rolland parle d'une nuit à la belle étoile, à Zabow, par — 12⁰ (1). La terreur devient telle de n'avoir point d'abri, qu'à la fin des étapes, les plus solides, ou les moins charitables (mais saurait-on parler de charité collective quand chacun défend de justesse sa vie et sa peau?) remontent en courant la colonne, afin de se trouver parmi les premiers à l'arrivée et d'obtenir une place dans la grange.

Le feldwebel Anders a disparu. Il a été remplacé par un petit brun, au front bas, qui ne cesse de nous crier sa haine. Là, voyant que, suivant l'usage, nous nous groupons avant d'entrer, il se précipite en hurlant, pistolet au poing, qu'il en a assez de nos manières, qu'il faut entrer en pagaille, comme de sales animaux que nous sommes (2).

Une heure ou deux après, commence la distribution de la soupe. Parfois, une lanterne-tempête a été suspendue au milieu de la grange; mais il n'y a plus de pétrole dans le Troisième Reich, au moins pour les prisonniers; on l'a remplacé par une capsule de cire qui dure environ trois heures. Jugez de l'éclairage dans les immenses bâtiments de Poméranie ou

(1) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, pages 68-73.

(2) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, page 145.

de Brandebourg où l'on nous rassemble par centaines! Les camarades, désignés pour les corvées ou volontaires, passent au milieu de cette cohue, porteurs de bidons de vingt litres contenant notre brouet tiède. À l'aide d'un quart, ils plongent dans le récipient et, toujours dans l'obscurité, tentent l'opération délicate d'un transvasement dans chaque gamelle. Un faux mouvement, le geste brusque et maladroit d'un voisin trop avide de toucher sa ration, et crac! le précieux liquide se renverse. Il vous reste à vous allonger le ventre creux, et à partir quand même, si vous le pouvez, pour le pays des rêves; à moins que vos pieds, qui ne reprennent pas vie, ne vous fassent cruellement souffrir. Si la dysenterie vous vrille les entrailles, vous sortirez à quatre pattes, dans la nuit, escaladant les dormeurs. tâtant les corps, vous évertuant à ne blesser personne, à trouver, dans cette masse d'êtres allongés, des espaces vides où poser vos membres, et vous récolterez, au passage, les reproches ou les injures des camarades que vous écrasez et que vous réveillez malgré tous vos efforts. Il faut encore résoudre le problème du retour à la place de départ, pour récupérer votre coin, où vous avez abandonné, avec inquiétude, votre précieux bagage, parfois menacé de pillage, et qu'il est prudent de confier à votre ami avant d'entreprendre cette pittoresque promenade nocturne.

La toilette. — Enfin, la nuit s'achève; il va falloir repartir. Du moins, ne pourrait-on faire un peu de toilette? Il ne saurait, parfois, en être question. Le plus souvent, quelques bidons à lait sont à notre disposition : vingt litres d'eau pour des centaines d'hommes! Il n'est permis d'en remplir qu'un seul à la fois. Aux jours fastes, une tonne à purin, transformée pour la circonstance en tonne à eau de toilette, est mise à notre usage. Les petits délicats que nous sommes en oubliez de se laver les dents!

Les accompagnateurs. — Faut-il évoquer les conditions morales qui nous sont faites? L'homme-chien et les mitrailleuses qui nous suivent constituent le meilleur des excitants; et les morsures ont marqué, pour des semaines, les mollets et les cuisses de plusieurs camarades. Le feldwebel qui ferme la marche, menace, de son pistolet, les retardataires; pour faire davantage impression, il tire parfois en l'air, semant la panique ou provoquant nos injures collectives : Barbaren! Banditen! Le lieutenant de service dans ma colonne, « Berthe aux grands pieds » pour les initiés, gueule et excite contre nous les sous-officiers et les hommes de l'escorte. Et le capitaine Ellenschmitt, quand il est là, contemple la scène d'un ironique sourire.

Les sous-officiers allemands se montrèrent rudes, grossiers et menaçants. Les chiens policiers, qui accompagnaient les colonnes, étaient lancés sur les trainards; je fus moi-même mordu par l'un d'eux. Certains officiers furent brutaux, tous indifférents à notre misère. Le lieutenant Rusher a frappé à coups de crosse un officier français tombé de fatigue au bord de la route. L'un des chefs de colonne, le capitaine Ellenschmitt, se montra particulièrement odieux. Non seulement il n'a rien tenté pour faciliter la marche et soulager les plus malheureux, mais il s'est complètement désintéressé de la nourriture et du couchage; sa seule préoccupation était son fusil de chasse. Le commandant allemand du camp, le colonel Prätorius, s'est également

montré inhumain. Suivant les colonnes en auto, avec sa famille, il n'a eu qu'un souci : retrouver tout son effectif à la fin des étapes. Les conditions matérielles de notre existence misérable l'ont toujours laissé indifférent (1).

Les bagages. — Certains heureux, hélas trop rares, ont obtenu que leurs pauvres bagages soient transportés pendant plusieurs étapes. Les autres ont dû consentir à des sacrifices tout le long du chemin. Que penser de la légende d'un article de « Das Reich » qui écrit, en parlant de notre déplacement en Poméranie :

Enfin (...) nous dépassâmes tout un camp d'officiers français; sous-lieutenants, lieutenants, capitaines, commandants, traversaient l'Oder, avec leurs cantines et leurs caisses (2).

Le camarade qui cite cet article, sous le titre : « Comment s'écrit l'histoire », ajoute :

C'est en lisant ce numéro de « Das Reich » que nos camarades de Soest apprirent notre déplacement. Sans doute ne furent-ils pas surpris, lorsque nous arrivâmes au VI A, de voir qu'aucune cantine n'avait survécu : les cantines n'avaient existé que dans l'imagination de l'auteur de l'article, qui ne s'était pas expliqué sur la façon dont les prisonniers, pour le moins un peu fatigués, pouvaient les transporter. Les K. G., lecteurs assidus de « Das Reich », ne pouvaient être abusés par cet artifice de style. Les Allemands croyaient-ils, quant à eux, que, nourris depuis cinq ans par leurs compatriotes et les colis, nous avions conservé la vigueur de porteurs de gare? (3).

Les malades dans la colonne. — Quant aux malades en cours de route, le texte de Rolland suffira pour notre édification.

On avait fait dresser une liste des éclopés et des malades, qui furent groupés à part. Rittmayer leur dit qu'il les gratifiait d'une mesure de bienveillance. Ils étaient autorisés à marcher plus lentement, sous la conduite d'un feldwebel; mais ils devaient abandonner tout bagage. Il n'avait aucun moyen, disait-il, de faire transporter personne, et il considérerait toute velléité de cesser la marche comme un refus d'obéissance... Dans la nuit de l'Oder, le vent glacial avait gercé bien des lèvres. Mais celles-ci se couvraient d'une espèce de croûte grise, grossissant démesurément sur une enflure qui gagnait les pommettes et transformait les visages en mufles de lépreux. D'autres avaient dû abandonner leurs souliers, hors d'usage, et pataugeaient en savates dans la boue (4).

Démarches et réclamations :

Est-ce possible? le tableau n'est-il pas poussé au noir? Je m'en garderai bien; il est trop éloquent de lui-même, et les touches suffisamment réalistes pour que je me dispense d'en accuser les traits! Les Allemands sont si lourds, diront quelques sceptiques, prêts à les excuser; peut-être ne se rendaient-ils pas absolument compte de votre situation misérable? Tout au long des étapes, les autorités françaises ont entrepris démarche sur démarche, pour

(1) Colonel MALGORN : Rapport au Ministère des Anciens Combattants.

(2) *Das Reich*, numéro du 18 février 1945.

(3) C. E. A., n° 74, mai 1955.

(4) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, page 99.

dessiller des yeux qui ne voulaient pas voir. Je sais, il est vrai, tel colonel français, sans doute irrité par sa propre fatigue, qui répond à qui l'interpelle : Je n'ai pas de comptes à rendre à ma troupe; ou encore : Je veux ignorer le Boche! pour n'entreprendre aucune démarche délicate. Solutions de simplicité, qui ne résolvent rien, et laissent le prisonnier à sa souffrance. Ce sont là de très rares exceptions. Presque tous nos chefs, en ces mois pénibles, se sont montrés dignes du grade qu'ils avaient, comme des fonctions redoutables que leur imposaient les circonstances. A maintes reprises, ils sont intervenus auprès du commandement allemand, comme auprès d'organisations plus humaines, pour tenter d'obtenir une allégeance à nos épreuves. En voici plusieurs exemples.

Intervention auprès des autorités allemandes. — Le Colonel, doyen du camp, ou, à son défaut, le plus ancien de chaque colonne dans le grade le plus élevé, à peu près toujours un colonel, transmet au Commandant de l'Oflag, le colonel Prätorius, d'énergiques réclamations. Devant le ravitaillement déplorable, il signale la totale carence du service de l'Intendance. Il proteste, parce que le Service de Santé est inexistant. Rien n'a été organisé avant notre départ d'Arnswalde. Dans la colonne où je me trouve, un médecin français, le lieutenant Hitsick; mais il est sans médicaments. A la fin de chaque étape, il mendie auprès des officiers quelques remèdes trainant dans leurs sacs, pour les camarades éclopés ou malades. Mais que ces médicaments sont rares, qui ont pu échapper à la fouille lors de la réception des colis, et existent encore quand nous prenons la route! Il faudrait au moins les produits élémentaires : bismuth, tanin, pour toutes ces dysenteries; corps gras pour les soins à donner aux pieds; aspirine pour les fiévreux. Pas même ces éléments. Les responsables réclament encore pour les marches : le choix des itinéraires est fantaisiste; la cadence des déplacements, pénible; pendant des semaines, on nous refuse aussi bien la halte horaire qu'une pause « casse-croûte ». Nous marchons parfois dix heures sans connaître de repos. Enfin, on nous impose la formation par cinq, beaucoup trop encombrante sur les routes : « Bar zing, Mézieurs! » Le bétail humain que nous formons, est sans cesse rejeté au fossé par les colonnes multiples de réfugiés allemands, que nous croisons ou qui nous doublent. Faut-il être mesquin pour refuser à des prisonniers, gardés par des sentinelles en armes, la permission de se ranger par trois plutôt que par cinq! C'est à croire le salut du Troisième Reich en péril.

Réponses du colonel Prätorius. — Rolland, dans son livre, dresse du colonel Prätorius le portrait suivant :

D'après les interprètes, on sait que c'est un homme à la politesse stricte, qui règle les détails de son service rapidement et sans mauvaises manières; il n'a pas de morgue, ni aucune de ces attitudes étudiées par lesquelles les officiers prussiens soulignent d'ordinaire l'importance qu'ils s'attribuent. Il a l'air d'expédier une affaire qui ne l'intéresse pas le moins du monde, mais sans négligence. D'ailleurs, il ne se dérange pour pénétrer dans le camp que s'il a une chose vraiment désagréable à nous faire savoir (1).

(1) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, pages 32-33.

Au camp, admettons! mais sur la route, sa négligence est flagrante. Jugeons-la par quelques spécimens de ses réponses. « J'ai fait téléphoner à Stettin; Stettin ne répond pas. » Stettin, c'est la région militaire dont nous dépendons au départ. Bientôt nous passerons, au cours de notre marche, de région militaire en région militaire; et cela permettra peut-être, pour chacune d'elles, de rejeter la faute sur sa voisine. Un autre jour, le Colonel fait répondre : « Nous sommes loin des grandes artères; tout ravitaillement meilleur est impossible. » Ou encore, et l'on ne saurait être plus cyniquement spirituel : « Que les officiers français n'oublient pas qu'ils doivent leurs pommes de terre à la bienveillance des propriétaires qui les logent. » Qu'aurions-nous donc mangé? De telles réponses, pour nous, Français, demeurent déconcertantes.

Démarches auprès des amis rencontrés sur la route. — Par bonheur, nos plaintes trouvent plus d'écho auprès des prisonniers français ou alliés rencontrés sur la route. Ainsi la démarche tentée au Stalag de Neubrandenbourg, où sont prisonniers des filleuls de notre Oflag. Aussitôt, l'homme de confiance nous fait parvenir 300 kilos de haricots et des cigarettes. Ou encore le geste, inévitablement modeste, mais combien touchant, d'un petit Kommando que nous traversons et qui remet, au chef d'une colonne, huit colis variés et une vingtaine de sandwiches au pâté, constitués à la hâte, le plus clair, probablement, de la réserve de ces soldats charitables.

Démarches auprès de la Croix Rouge de Genève. — Le colonel Arnaud, au prix de quelles insistantes démarches! réussit à faire adresser deux messages par la Radio : quelle bonté, quelle compréhension de la part de nos gardiens! Un premier S. O. S. veut informer la Radio française et nos familles que l'Oflag II B est sur la route depuis le 29 janvier et qu'il a franchi l'Oder dans la nuit du 1^{er} au 2 février. Un second annonce à la Croix Rouge Internationale de Genève que l'Oflag II B est sur la route depuis le 29 janvier et que les prisonniers se trouvent, pour les vivres et pour les chaussures, dans le plus complet dénuement. Nous aurons la chance, inespérée, de recevoir la visite d'un délégué suisse de la Croix Rouge. Mais nous le devons au hasard, providentiel, et non pas à la Radio. Au départ du délégué, le 22 février, emmenant dans sa voiture le colonel Verdier, doyen de l'Oflag, pour visiter les autres cantonnements, des ovations fusent de toutes les poitrines. Il était pour nous une vraie planche de salut.

Échanges réalisés avec les moyens du bord : *le troc*. Nous devenons commerçants d'occasion. Et nous trafiquons, au long des routes, avec les « posten » : est-ce de la corruption de fonctionnaires en exercice? Avec les civils réfugiés aussi, avec les prisonniers de tous pays, en cette Babel moderne qu'est l'Allemagne nazie. Tout est bon pour des échanges qui procurent de quoi manger. Successivement sont immolés : cache-nez, chemises, pull-overs américains, stylos, montres, cigarettes américaines, café vert, Nescafé, et même des alliances! pour obtenir, selon les circonstances, du pain, du lard, de la margarine, voire, plaisir inouï et raffiné, du beurre, quand ce n'est pas le propre casse-croûte d'un « posten ».

État sanitaire à l'arrivée :

C'est vraiment la lutte pour la vie. Malgré ces rares secours d'occasion, l'état sanitaire des prisonniers se fait plus mauvais chaque jour. Beaucoup, mal chaussés, ont les pieds à vif; d'autres ont les orteils gelés; d'autres encore sont perclus de rhumatismes; des centaines sont atteints de dysenterie et se traînent lamentablement jusqu'à la minute où, totalement épuisés, ils se laissent tomber sur le bord de la route ou dans la colonne même; et l'on entend le malheureux implorer la pitié du feldwebel : « Ich bin krank », je suis à bout de forces!

Dans ma colonne, après quinze jours de route, une centaine de prisonniers, sur neuf cents, sont déjà hors d'état de continuer la marche. Bientôt, plusieurs centaines de malades et d'éclopés suivront, comme ils peuvent, soit à pied, mais à leur allure, leurs bagages portés sur des chariots de ferme; soit, les plus malades, quand nos gardiens sont dans un jour de clémence, empilés, debout, sur des voitures où ils souffrent atrocement du froid. Et nous ne pouvons refouler un serrement de cœur ou une pensée de vengeance, quand parviennent à notre hauteur ces charrettes de bétail humain.

Parfois même, les forces humaines ont des limites, la mort s'en suivra, mettant un terme à la souffrance. En cours d'étapes, plusieurs camarades mourront de fatigue généralisée; nous y reviendrons. Pour moins tragiques qu'ils soient, d'autres cas demeurent particulièrement graves. Dans ma colonne, tel officier est frappé d'une attaque de folie furieuse à la fin d'une étape; tel autre tente de s'ouvrir une veine avec une lame de rasoir, parce que, dans son épuisement, il ne conserve aucun espoir de revoir les siens ni de rentrer vivant en France. Transporté d'urgence à l'hôpital de Neu-Brandenburg, il refusera plusieurs jours toute nourriture. Maintenu par des piqûres, il finira par triompher du mal qui le terrassait. Rolland signale, lui aussi, le délire d'un camarade, qui croit que la grange où les prisonniers sont entassés va brûler (1). Ajoutons-y la longue et triste liste de tous les autres, qui tiennent debout par miracle : voilà les officiers de France, en marche « nach Paris »!

« C'était un mauvais moment à passer! » diront les plus conciliants; « ce fut sans lendemain, et ce n'est plus qu'un mauvais rêve ». Qu'ils se détrompent. Quand, le 31 mars 1945, le colonel von Stern, commandant l'Oflag VI A, à Soest, envisage d'évacuer le camp, menacé par les Américains, et de nous remettre sur la route en direction de la Bavière, le colonel Meunier, doyen des officiers, oppose une fin de non-recevoir. Il invoque l'état sanitaire de l'Oflag, surtout celui des officiers arrivés récemment d'Arnswalde par la route. Chaque jour, en effet, de nouveaux cas de tuberculose sont découverts par les médecins français. Ce refus du colonel Meunier est appuyé d'un rapport du médecin-chef français, et, il faut le dire au nom de l'équité, du médecin allemand. Le départ est différé; finalement, il n'aura pas lieu. Le cauchemar n'est pas terminé : combien des nôtres paient encore, aujourd'hui, d'une santé délabrée, les méfaits de ce long voyage? Certains sont

(1) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, page 75.

morts des suites de la captivité; d'autres, malades et pensionnés de l'État, ne retrouveront jamais leur puissance et leur activité d'avant-guerre.

Il serait malhonnête de comparer deux exils, celui des déportés et celui des prisonniers. Ils offrent une différence, non pas de degré, mais bien de nature. La condition du déporté fut « d'un autre ordre ». Et les prisonniers de l'Oflag II D-II B s'inclinent respectueusement devant le patriotisme de ces milliers de Français, victimes des bagnes nazis. Mais, au nom des camarades de mon camp, je crois devoir réclamer une certaine discrétion, de ceux qui parlent avec désinvolture des prisonniers qui rentrèrent, comme on l'a dit parfois, « avec une bonne mine ». Il reste, dans leurs corps, des traces trop palpables de leur captivité, pour qu'on en puisse nier les assauts. Et je croirais volontiers, mais ceci est une opinion personnelle, que, mis à part quelques indignes, dont le nombre est minime et qu'il appartînt aux juges compétents de dépister, ils ont acquis, par leurs souffrances, certains droits, impératifs, au titre d'Anciens Combattants.

Dans les premiers jours de février 1945, devant les protestations des autorités françaises de l'Oflag pour les brimades dont nous étions victimes, le colonel Prätorius, commandant notre camp, répondit : « Je n'ai jamais donné d'ordres pareils. » C'est possible que, ce jour-là, il fût sincère. Mais dans les jours qui suivirent, et jusqu'au 19 mars, fin de notre odyssée, la situation des voyageurs, loin de s'améliorer, empira de semaine en semaine. Faiblesse du chef? incapacité? insouciance? méchanceté volontaire et vengeance? Reste à choisir l'étiquette. La volonté, en tout cas, demeure une des qualités maîtresses d'un chef, surtout quand il est responsable de la vie de 2 700 hommes. Ce fut au moins la faute du colonel Prätorius de ne pas avoir su vouloir.

LIBÉRATION

Il est temps de revenir à nos derniers jours de captivité et de calculer l'ultime obole de notre rançon de prisonniers. Mis à part ceux qui furent rapatriés par l'intermédiaire des Russes, parmi lesquels mourut Gresset avant de revoir la France, et dont nous avons déjà parlé, l'Oflag se trouvait scindé en deux groupes essentiels : le premier à Wietzendorf (Oflag 83), environ 1 300 prisonniers; le second à Soest (Oflag VI A), environ 1 200 prisonniers. Pour respecter l'ordre chronologique, nous commencerons par le groupe de Wietzendorf, qui nous quitta le premier sur la route, à Waren.

GRUPE DE WIETZENDORF (Oflag 83) :

Parvenus à Wietzendorf, nos camarades allaient y demeurer du début de mars au dimanche 22 avril, dans la saleté et dans la pénurie la plus complète. Roland jette une effroyable lumière sur ces sinistres jours. La première souffrance qu'ils éprouvèrent, ce fut la faim.

Le nombre de types qui s'évanouissaient à l'appel croissait de jour en jour (...)
On ne marchait plus qu'à pas lents, en se défendant contre le vertige. Les chevilles gonflaient; les œdèmes de la faim étaient nombreux, et donnaient aux types des

gueules phénoménales. Avec leurs énormes poches sous les yeux, leur boursoufflement de tout le visage, on les appelait les apiculteurs. Durand, qui en était, s'éteignait doucement. Il ne se levait plus que pour aller à la tinette, en vacillant, et pour traverser la chambre, il s'appuyait à tous les châlits. Un jour, son poulx battit à 38. Boissonnet, qui avait connu le régime de Graudenz, confessait que la comparaison n'était pas en notre faveur (1).

Quoi d'étonnant, quand on relit la ration hebdomadaire, officiellement affichée par les Allemands? La voici : viande avec os : 212 grammes; légumes déshydratés : 30 grammes; sel : 119 grammes; neehrmittel (farines industrielles) : 126 grammes; farine de seigle : 306 grammes; pommes de terre : 1 330 grammes; pain : 1 375 grammes; fromage blanc : 53 grammes; orge grillée : 14 grammes; compote : 148 grammes; margarine à tartines : 126 grammes; margarine à cuisine : 58 grammes; pois secs : 62 grammes; rutabagas : 2 896 grammes. Et Rolland ajoute :

Beaucoup d'entre nous avaient dans leur poche des tableaux de la valeur des ingrédients en calories, car, pendant toute la captivité, chacun étudiait ses nombres quotidiens. Par ce calcul, la ration de Wietzendorf donnait 1 280 calories par jour. Mais ce chiffre était illusoire. En effet, il était obtenu en tablant sur des produits parfaits, et les chiffres de base n'étaient guère exacts, sauf pour le sucre et les rutabagas (...) Le chiffre idéal que nous obtenions était inférieur à celui qu'on dit indispensable pour l'homme couché qui prolonge sa vie. Mais, dans la réalité, il fallait le diminuer, on ne savait au juste dans quelle proportion. Des chimistes allaient jusqu'à dire que certains jours, il fallait diviser par deux. En tout cas, c'était la famine (2).

Cette faim, hélas! jointe à la fatigue des étapes depuis Arnswalde, devait ébranler la santé de tous, ruiner à tout jamais celle de plusieurs, achever les plus faibles.

Peu de jours avant Pâques, un soir

les Italiens annoncèrent à Guichet qu'ils avaient vu arriver à l'avant-camp un camion conduit par un Américain flanqué d'une sentinelle. La chambre resta silencieuse; nous étions en deuil. Le voisin de Guichet, Barba, qui avait été transporté la veille à l'infirmerie, venait de mourir (3).

A la mémoire de celui qui fut « un pauvre prêtre comme les autres », le chanoine Mazerat a consacré un beau livre (4). Reçu en 1930 avec le n° 101 à son premier concours à l'École Polytechnique, il avait alors dix-huit ans, Raymond Barba renonce à une brillante carrière et entre au Séminaire Saint-Sulpice, à Issy. Ordonné prêtre le 29 juin 1936, la guerre vient le surprendre, tandis qu'il est vicaire à Levallois.

Voici le témoignage que porte sur lui un auditeur de ses cours, le colonel Pendarès :

L'abbé Barba fut plus qu'un modèle de charité; il fut un soldat, doublé d'un apôtre (5).

(1) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, page 195.

(2) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, pages 194-195.

(3) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, page 203.

(4) Chanoine MAZERAT : Un pauvre prêtre comme les autres, l'abbé BARBA, Paris, Éditions du Vieux Colombier, 1954.

(5) Chanoine MAZERAT : Un pauvre prêtre comme les autres, l'abbé BARBA, Paris, Éditions du Vieux Colombier, 1954, page 36.

Aux hasards de la captivité, il nous arrive au camp d'Arnswalde, le 21 août 1943. Homme d'action, il fonde un groupe pour la mise au point d'une apologétique moderne, donne une série de conférences publiques sur la doctrine sociale de l'Eglise, dirige le groupe des Séminaristes, fonde un groupe d'études entre catholiques et protestants. En juillet 1944, il doit arrêter tout travail, à la suite d'une fatigue due au surmenage. Mais, c'est plus fort que lui; il reprend bientôt ses activités d'apôtre :

Il a abordé les dures fatigues finales déjà épuisé (1).

Entré à l'infirmerie le lundi 19 mars au soir, pour un anthrax à la poitrine, il devait mourir très vite. Début de septicémie, pleurésie et pneumonie, intoxication générale profonde. Il meurt le mardi 20 mars, à 22 h. 30 (2).

Le 9 avril, 1 400 camarades, venus de l'Oflag X B (Nienbourg), les rejoignent, portant leur effectif à 3 000. On parle de les mettre tous sur la route, pour gagner Lübeck. Mais le départ est retardé. Le 11 avril, six officiers allemands, après avoir fait leurs adieux au Doyen du camp, le colonel Duluc, récemment arrivé de Nienbourg, partent pour le front de bataille. Un seul officier allemand, ancien, demeure, pour assurer les liaisons. Cinq jours après, grande joie au camp : « 17 heures; les Anglais sont là! » En fait, il y a un Anglais, le major Coolney, du 3^e Régiment de Chars de la 2^e Armée Britannique. Les prisonniers sont virtuellement libres. Le lendemain, il faut déchanter : les Allemands, de façon momentanée, redeviennent maîtres du camp. Mais quatre jours après, le Colonel allemand convoque le colonel Duluc. A la suite d'un accord passé avec les Anglais, une suspension d'armes sera respectée le lendemain, 22 avril 1945. Les prisonniers français, qui sans doute deviennent fort embarrassants pour leurs gardiens, passeront dans les lignes anglaises. Le dimanche, à 9 heures, c'est chose faite.

Mais, « pour les punir du camp de Belsen », celui des déportés que les Anglais viennent de découvrir, les Allemands de Bergen reçoivent l'ordre d'évacuer cette ville dans les trois heures. Les prisonniers français seront hébergés dans leurs maisons. C'est de là que, malgré la consigne formelle, torturé par une curiosité angoissante, Rolland s'aventurera jusqu'au camp de Belsen pour se rendre compte lui-même.

Seuls, écrit-il, étaient autorisés à se rendre à Belsen, le médecin-commandant de Nienbourg et Morvillez, qui est prêtre.

Il en rapportera une impression de cauchemar qui le suivra toute sa vie. Bientôt, enfin! l'immense joie du rapatriement. Louis Francis, le samedi 5 mai, était de retour en France (3).

Tandis que les 1 300 de Wietzenhof embarquaient, à Waren, le dimanche 25 février, leurs camarades, l'autre moitié du camp, 1 200 environ, se voyaient condamnés à reprendre la route. Nous les avons suivis jusqu'à Soest; qu'y devinrent-ils et comment furent-ils libérés?

(1) Jean VAUTHRIN.

(2) Son corps a été ramené d'Allemagne, le 31 mars 1949, et définitivement inhumé à La Neuville-en-Hez (Oise) (chanoine MAZERAT, p. 155).

(3) Louis FRANCIS : Jusqu'à Bergen, ça et là, pages 206 à 315.

GROUPE DE SOEST (Oflag VI A)

Ayant fait partie de ce groupe, il m'est facile de fournir quelques détails sur notre séjour à l'Oflag VI A, du 19 mars, date de notre arrivée, au 20 avril 1945, jour de mon rapatriement.

Nous étions à peine entrés dans le camp; une note du rapport officiel du 17 mars frappa mes regards au tableau d'affichage :

L'autorité allemande rappelle que le salut est dû aux officiers allemands à l'intérieur du camp. Elle ajoute qu'il est loisible, à ceux qui veulent éviter le salut, de se détourner suffisamment à l'avance, et que le prétexte fréquemment invoqué d'avoir déjà salué une fois, ne sera plus admis à l'avenir (1).

Est-il possible de publier un ordre aussi ridicule?

La vie « normale » reprend ses droits : nous touchons des formules de courrier, une lettre et une carte, sans savoir si nos nouvelles partiront du camp. Nous essayons de faire la lessive de ce linge, que nous avons porté pendant cinquante jours (2)! A l'eau froide, c'est une gageure. Les nouveaux arrivants s'efforcent d'inscrire leurs repas à l'horaire compliqué des « festins », dans les chambres où ils ont été affectés (3).

La Semaine Sainte est commencée : les répétitions de chant liturgique battent leur plein, pour les fêtes de Pâques. Tout se passe dans les caves. Les « bobards » deviennent de plus en plus sensationnels : le 27 mars, les Américains ont atteint Kassel; ils sont également à 15 kilomètres au nord de Hamm; on démobilise en Allemagne les plus de 48 ans, qui constituaient le « Volksturm » de la veille. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela (4)? Le lendemain, les Américains sont à 30 kilomètres de Nuremberg (5).

Le 29 mars, les rumeurs sont encore plus renversantes : les speakers bénévoles de la radio clandestine de l'Oflag, porteurs des dernières nouvelles captées par leurs services d'écoute, convoquent dans une chambre leurs camarades, pour répétition de la « chorale », ou pour entendre « l'Argus ». Sous ces expressions camouflées, les camarades identifient les nouvelles secrètes : les gros des blindés américains et anglais ont atteint Munster, Kassel et Nuremberg (6).

Tandis que les offices de la Semaine Sainte se succèdent dans les caves — il est à peu près toujours interdit de sortir, par suite de continuelles alertes — les nouvelles s'amplifient. Le *Vendredi Saint*, la « chorale » annonce : les Anglais ont atteint hier, à 18 heures, Paderborn, à environ 50 kilomètres à l'est du camp; nous sommes encerclés. Bienheureux encerclement; s'il pouvait se vérifier (7)! Le matin du *Samedi Saint*, bombardement et explosions nourris; nos bâtiments tremblent. Pendant l'office, vers 8 h. 45, l'alerte

(1) N. P. C., 20 mars 1945.

(2) N. P. C., 23 mars 1945.

(3) N. P. C., 24 mars 1945.

(4) N. P. C., 26 mars 1945.

(5) N. P. C., 28 mars 1945.

(6) N. P. C., 29 mars 1945.

(7) N. P. C., 30 mars 1945.

est donnée dans le camp : « Se tenir prêt au départ. » L'officiant, au bloc IV, téléscopie la liturgie traditionnelle et consomme la Sainte Réserve. La matinée se passe sans nouvel incident. Vers 11 heures, aucun autre ordre n'ayant été communiqué par les Allemands, nos activités reprennent leur cours. Les prêtres se relaient dans les caves-chapelles, à la disposition des camarades pour les confessions pascales.

Le colonel Meunier, doyen du camp, a, dans la matinée, une entrevue avec le colonel allemand von Stern. Pour échapper à la zone dangereuse, — car le Général allemand veut défendre Soest, — le Colonel envisage l'évacuation du camp. Le colonel Meunier objecte que la mise sur route des 4 200 prisonniers qui encombrant le camp est irréalisable; l'abri dans les caves des différents blocs est encore préférable à la solution du colonel von Stern. Peu à peu, la conversation dévie. Le Colonel allemand promet une augmentation de la ration de pommes de terre, et il s'engage à faire distribuer les rations de fromage, non perçues depuis quelque temps. Notre départ serait-il différé (1)?

A 14 h. 30, répétition générale pour la messe de Pâques au grand hall du camp; l'office pourra-t-il y être célébré demain (2)? A 16 heures, des gardiens nous quittent. Des officiers s'emparent de poteaux, primitivement destinés à la pose de nouveaux barbelés; les acquéreurs espèrent les utiliser comme bois de chauffage. Un incident regrettable : à la cuisine, des prisonniers volent dix pains. Les chats partis, les souris dansent; encore faut-il que l'ordre demeure! Le colonel Meunier exige la restitution. Huit pains sont récupérés, dont deux par mon intermédiaire, avec promesse de respecter l'anonymat. Le colonel Meunier lance un appel à la discipline (3).

Le dimanche de Pâques, 1^{er} avril 1945, dans la soirée, sur la « Place Rouge » (ainsi est désignée la cour où nous pouvions déambuler), des officiers, à l'aide de grands pavés blancs, inscrivent trois gigantesques lettres : P. O. W. (Prisoners of War) pour avertir les aviateurs alliés qui nous survolent. Pas d'appel aujourd'hui; il resterait au camp, auprès du colonel von Stern, un seul officier allemand de liaison. Désormais, le véritable commandant du camp, c'est le colonel Meunier. On nous distribue du pain, ration de deux jours : un pain pour quatre (4). A 21 heures, ce même dimanche, rapport du colonel Meunier : demain matin, il ne restera plus au camp que quelques officiers allemands, deux sous-officiers et quelques « posten ». Il est interdit de toucher aux barbelés; ils sont notre protection actuelle; ils auront bientôt sans doute une nouvelle utilisation; c'est réconfortant. A partir de cette nuit, un poste de secours avec médecin est constitué dans une cave de chaque bloc. La défense de Soest serait assurée par deux compagnies de S. S. et des récupérés, munis de mitrailleuses et de nombreux panzerfaust. Il est interdit aux prisonniers de circuler devant le bâtiment des cuisines à partir de 6 heures, lundi matin; un service d'ordre sera assuré pour éviter de nouveaux vols. En cas d'alerte, ne descendre dans les caves-

(1) N. P. C., 31 mars 1945.

(2) N. P. C., 31 mars 1945.

(3) N. P. C., 31 mars 1945.

(4) N. P. C., 1^{er} avril 1945.

abris que des bagages légers, les caves étant trop petites pour un effectif aussi important (1).

Le lundi de Pâques, à 8 heures, appel : les Allemands entendent-ils garder leur prestige jusqu'à la dernière minute ? Le moral du camp baisse de façon sensible (2).

Mardi de Pâques. — Tandis que le colonel Meunier assure de plus en plus le commandement effectif du camp, le colonel von Stern nous fait verser des denrées : nouilles, pois, produits de meunerie. On restitue à certains officiers qui se trouvaient au camp lors de notre arrivée, quelques objets de valeur, en or ou en argent, jadis confisqués. Voudrait-on faire oublier le passé ? Ce sera difficile ! De 17 h. 30 à 18 h. 15, véritable carrousel d'aviation américaine, face aux fenêtres du bloc IV, en direction de Dortmund, et fort près de nous ; des incendies éclatent. Le soir, le colonel Meunier, escorté de deux officiers français, fait le tour du camp, en propriétaire, hors des barbelés. La fin approche. Depuis plusieurs jours, nous entendons le duel des artilleries adverses ; aujourd'hui, c'est le tic-tac des mitrailleuses. Que nous réserve l'avenir (3) ?

Mercredi de Pâques. — Le duel d'artillerie, les tirs de harcèlement, se sont poursuivis toute la nuit. Une fois de plus, nous couchons à peu près tout habillés : mais nous avons tellement l'habitude ! Les lisières de Soest semblent particulièrement visées ; il y a des « arrivées » tout près de nous. A la demande du colonel Meunier, le colonel von Stern interdit aux « posten » des miradors de tirer sur les avions américains ; les sentinelles nous gardent ; mais puisque nous ne sommes plus des combattants, inutile d'attirer sur nous des représailles ! Hier, — ô merveille d'une mécanique bien montée ! — nous avons touché une lettre, une carte et deux vignettes bleues pour colis ; bien entendu, elles ne parviendront jamais. Le plus clair de la journée se passe à débiter du bois. Avec de mauvais couteaux et des canifs, le lit se transforme en combustible. De 18 heures à 19 heures, nouveau duel d'artillerie sur les carrefours aux lisières de la ville. Serait-ce un réglage pour la nuit prochaine (4) ?

Nos craintes, hélas ! se réalisent. Nuit d'angoisse, sous un harcèlement continu, entassés à plus de 1 000 par bloc, dans les caves trop étroites. Deux obus sont tombés sur le bloc V, un sur la « Place Rouge ». Tous les carreaux de la façade Nord sont volatilisés. Nous avons passé la nuit dans le couloir central des caves (les soupiraux sont mal protégés), évitant de rester à hauteur des portes donnant accès dans les caves elles-mêmes. Nous touchons un repas froid. Bilan de la nuit ? au bloc V, celui des prisonniers russes, de l'autre côté de nos barbelés, 25 morts, 17 grands blessés dont plusieurs amputations d'urgence ; nombreux blessés légers.

Aux dernières nouvelles, les Américains occuperaient l'Est de la ville.

(1) N. P. C., 2 avril 1945.

(2) N. P. C., 2 avril 1945.

(3) N. P. C., 4 avril 1945.

(4) N. P. C., 5 avril 1945.

Par l'intermédiaire du colonel von Stern, le colonel Meunier adresse un message-radio pour informer les Américains que le camp est toujours occupé par des prisonniers. Dans la soirée, de 17 h. 10 à 18 h. 10, le bombardement de l'artillerie reprend avec une intensité accrue. Une corvée de neuf soldats français, avec des camions de l'Intendance, a été envoyée à la manutention pour le ravitaillement du camp; avec eux, le sergent-chef Socié et des « posten » allemands. Ils sont pris à partie; l'artillerie américaine les poursuit, pendant tout le trajet, de tirs de 155. La corvée rentre précipitamment au camp. Bien mieux, des officiers français ont transporté pendant l'après-midi des poteaux de bois et des blocs de ciment pour former des pare-éclats devant les soupiraux des caves. Les Américains imaginent-ils la création d'un bastion de défense par un groupe de S. S.? Ils déclenchent un tir d'artillerie violent sur nos casernes. A 19 heures, le colonel Meunier envoie une mission porteuse d'un drapeau blanc. Le camp déplore quatre nouveaux morts, et de nombreux blessés. La mission, qui compte un capitaine allemand, l'officier d'ordonnance du colonel Meunier et un officier français interprète, est chargée d'informer les Américains : le camp abrite toujours plus de 4 200 prisonniers; le tir a déjà fait 29 morts et de nombreux blessés graves. Il faut une suspension de tir immédiate. Tandis que ces envoyés approchent des Américains, ils sont devancés par un sous-officier français d'un kommando voisin, libéré le jour même; il s'est emparé d'une bicyclette et a filé vers les batteries d'artillerie signaler l'affreuse méprise : « Vous êtes en train de tirer sur nos camarades. » Enfin, le tir est suspendu. A 20 heures, le drapeau tricolore est hissé sur le bloc III. Quelques minutes après, les fusils-mitrailleurs des miradors sont entre les mains des Français. A 20 h. 35, un lieutenant américain arrive au camp, avec une section sur jeeps. La *Marseillaise*, des « hourrah » retentissent. A l'entrée du camp, le colonel von Stern, au garde-à-vous, remet son pistolet au lieutenant américain. Avec ses officiers et les derniers « posten », il est embarqué dans un camion. Nous sommes libres! l'officier américain nous autorise à quitter les caves-abris pour regagner nos chambres. Mais l'interdiction de quitter les blocs pour le moment demeure formelle (1).

Notre vie de liberté surveillée s'organise, sans les Allemands. Au rapport, des consignes sont données par le colonel Meunier pour les services à l'intérieur du camp : appel chaque matin et envoi des couleurs; il n'y a plus d'eau ni d'électricité; des waters de fortune sont créés; la méfiance la plus absolue doit être observée à l'égard des civils allemands, tous suspects; enfin, les officiers qui travaillent en Allemagne seront mis aux arrêts dès leur retour au camp. Le ravitaillement s'élabore : deux fois dans la journée nous touchons un pain pour quatre, puis 100 grammes de nouilles, 75 grammes de pois, de la margarine, une boîte de pâté pour quatre. La distribution s'effectue. La cuisson? par les moyens du bord, puisque les cuisines sont détruites.

A 10 heures, le Général américain est au camp, et aussi l'officier de liaison français. Nos libérateurs, pour « Ciné Actualités », reconstituent la délivrance du camp. L'après-midi, obsèques des Russes, dont l'hymne national est exécuté par l'orchestre de l'Oflag. Sur le toit des quatre blocs

(1) N. P. C., 6 avril 1945.

claquent nos trois couleurs; toutes les fenêtres du bloc III sont pavoisées aux couleurs des alliés.

Le ravitaillement est abondant, mais sans gaspillage. C'est le premier jour, depuis bien longtemps, que les prisonniers se déclarent rassasiés. Hélas! le nombre des morts français sera plus grand qu'on ne le craignait déjà (1)!

Le dimanche de Quasimodo, 8 avril 1945, à 10 heures, une grand-messe d'action de grâces est célébrée à la Salle des Fêtes. Le capitaine Haverland, aumônier de l'Oflag VI A, adresse à tous la parole; le *Te Deum* éclate; les assistants pleurent d'émotion. L'après-midi, à 15 heures, cérémonie officielle en présence du Général commandant la 93^e Division américaine qui nous a libérés : envoi des couleurs alliées. Tous les officiers sont rassemblés dans une prairie face au camp. L'orchestre exécute les hymnes nationaux. Les couleurs françaises sont envoyées : la *Marseillaise* retentit. Et, au son de « Paris-Belfort », 4 200 officiers français défilent devant le Général américain et le colonel Meunier. Cette minute, où nos couleurs montent dans le ciel allemand, par un soleil radieux, nous fait oublier bien des souffrances.

Hors du camp, où nous sommes toujours consignés, le désordre règne et le pillage. Russes et Polonais, qui ont crevé de faim pendant des années, se vengent. Les civils allemands, chapeau bas, supplient et demandent à être placés sous la protection des officiers français. Deux soldats, libérés dans les environs, arrivent avec une paire de bœufs : « On les a fait travailler pendant deux ans; on les amène pour les manger. » Des incendies embrasent l'horizon, à l'Ouest et au Sud; le canon tonne, la guerre rôde autour de nous (2).

Lundi 9 avril, à 9 h. 30, au grand hall, solennelles obsèques des six camarades victimes du bombardement. Du grand hall au cimetière provisoire, tous les officiers font la haie, au passage des six cercueils. Sonnerie aux morts et allocution du colonel Meunier; sonnerie au drapeau; les couleurs sont envoyées, la *Marseillaise* retentit, puis le drapeau est mis en berne. De 15 heures à 18 heures, au prix de prudentes restrictions, l'autorisation de sortir du camp est accordée. Nous sommes invités à ne pas aller en ville, à ne pas sortir isolés et à ne pas nous éloigner de plus de trois kilomètres (3).

Le mardi 10 avril, enfin, la permission est accordée d'aller en ville. Des prisonniers s'entendent avec des familles allemandes; ils porteront simplement les rations crues touchées de l'Intendance, et les Allemandes prépareront leurs repas, midi et soir. Une fois encore, le colonel Meunier conseille la prudence; une autorisation écrite est nécessaire pour coucher en ville. Toute la nuit, un bombardement d'artillerie, violent, a été concentré sur un bois voisin, où se trouvent encore des groupes de S. S. harcelant les colonnes américaines montantes (4).

(1) N. P. C., 7 avril 1945.

(2) N. P. C., 8 avril 1945.

(3) N. P. C., 9 avril 1945.

(4) N. P. C., 10 avril 1945.

Pour décongestionner le camp, aux 300 officiers d'Arnswalde déjà transférés depuis quelques jours à la caserne « Rabin », toute proche, sous les ordres du colonel Malgorn, devront s'adjoindre aujourd'hui, en plus de quelques centaines de requis civils dernièrement libérés, trois autres centaines d'officiers de l'Oflag II B. Les camarades d'Arnswalde qui ont échoué à Soest seront donc scindés en deux groupes à peu près égaux, d'environ 600 officiers chacun. S'il n'y a pas suffisamment de volontaires, on procédera simplement au tirage au sort. Ce même jour, nous sommes informés que les Américains prennent la direction de la police de Soest à partir du lendemain. Il est permis de sortir de 7 heures à 18 heures. Après 18 heures, des coups de feu seront tirés sur les délinquants. Un officier de liaison français, en visite à l'Oflag, nous invite à prendre patience; notre rapatriement se prépare (1).

Deux jours après, les bruits de départ se confirment; les convois commenceraient probablement lundi prochain, 16 avril; camion et avion, camion et train? le mode de transport est encore inconnu (2).

Dimanche 15 avril. — Les offices se célèbrent à la fois au camp (au grand hall) et dans la ville de Soest, en la chapelle Saint-Nicolas, derrière Saint-Patrocle, où quatre messes sont dites d'heure en heure. Des officiers volontaires partent exercer la police dans les villages voisins, sous le couvert des autorités américaines. Dans la soirée, remise au Général américain de la 93^e D. I., des « couleurs » qui furent fabriquées par les prisonniers pendant leurs derniers jours de captivité. Des précisions sont données sur notre prochain départ : le rapatriement commencerait mardi matin, par les 4 800 officiers et hommes de troupe présents à l'Oflag VI A, en date du 5 avril. Ce rapatriement sera réalisé par ordre alphabétique, la première lettre étant tirée au sort : c'est la lettre O qui partira la première. Nous serons transportés en camions jusqu'au terrain d'aviation de Paderborn, où de gros transports (Douglas bi-moteurs américains), de retour du front, se poseront pour nous emmener directement au Bourget (3).

Lundi de Quasimodo. — Nouvelles obsèques, de trois soldats-ordonnances, morts des suites de leurs blessures : cela porte le nombre des victimes à 34 (25 Russes et 9 Français). Au rapport est prévu pour le lendemain matin, à 5 h. 45, le premier rassemblement de 500 prisonniers (4).

En effet, *le mardi 17 avril*, à 8 h. 15, embarquement en camions, d'une première série d'heureux : 675 (25 camions à 27 passagers). Dans la journée, deux autres départs ont lieu du camp. Les formalités d'embarquement se poursuivent. Chaque prisonnier, l'appel se fait par ordre alphabétique, se présente devant un bureau; il doit faire vérifier son identité en présentant une pièce valable, ou en s'accompagnant de deux camarades qui lui servent de témoins. Nous touchons alors un billet, notre numéro pour l'embar-

(1) N. P. C., 11 avril 1945.

(2) N. P. C., 13 avril 1945.

(3) N. P. C., 15 avril 1945.

(4) N. P. C., 16 avril 1945.

quement. Nous sommes ensuite répartis par groupes, sous les ordres d'un « chef de groupe ». Cérémonie de désinfection au D. D. T. ! Au cours d'un départ de Soest, une remorque porte-bagages s'est détachée d'un camion. Malgré la défense formelle, des rapatriés y avaient pris place; deux d'entre eux sont dans le coma (1).

Mercredi 18 avril. — Temps bouché; il n'y aurait pas de départ. A 10 heures, rapport : sur 2 133 prisonniers embarqués en camions, une vingtaine sont restés ici, des camarades ayant usurpé leurs places. Un soldat, identifié pour avoir pris la place d'un camarade, se voit infliger quinze jours de prison. En outre, le colonel Meunier a envoyé ce matin à Paderborn un officier de liaison pour vérifier les billets des partants. Au fur et à mesure des vides, ceux qui restent encore évacuent progressivement les blocs, afin de pouvoir y accueillir les hommes qui affluent, des kommandos voisins, en vue de leur rapatriement (2).

Jeudi 19 avril. — A 9 heures, obsèques du lieutenant Nouvion, mort des suites de ses blessures lors du bombardement, et du capitaine Bertaut, tombé de la remorque. Cela porte à 36 le nombre des victimes, 25 Russes et 11 Français. A 16 heures, ordre affiché : demain matin, à 7 h. 30, rassemblement dans la prairie, des camarades porteurs des billets nos 2 933 à 4 012; j'ai le n° 3 129. Les autorités américaines rappellent que tout le monde doit être rentré dans les camps pour 18 heures; les délinquants seront mis en cellule. Le colonel Meunier informe qu'il augmentera la sanction infligée par les Américains (3).

Vendredi 20 avril. — C'est aujourd'hui les 56 ans d'Adolf Hitler. Nous sommes à Paderborn à 9 h. 25. De nombreux groupes de bombardiers sillonnent le ciel, par centaines; est-ce pour l'anniversaire du Führer? A 13 h. 35, j'ai pris place dans le Douglas 3J 223 331. A 13 h. 52, nous décollons. 14 h. 35, le Rhin est franchi; à 16 h. 20, l'avion se pose au Bourget. « Messieurs, nous allons vous remettre à vos amis, les Américains! » La prophétie du censeur Krüger s'est réalisée (4). Ouations, accueil enthousiaste de la population parisienne. Depuis mai 1940, que ce jour tant attendu fut long à venir! Les formalités militaires remplies : identification, feuille de renseignements, visite médicale avec radiographie, prime de 1 000 francs de démobilisation, colis au rapatrié, la vie peut reprendre, comme par le passé (5).

Restait une cinquantaine d'officiers, malades, à l'hôpital de Neubrandebourg. Ils rentreront les premiers jours de juin, après avoir organisé le rapatriement de milliers et de milliers de Français, soldats faits prisonniers en 1940, et employés dans la région, sans compter quelques officiers de Waffen S. S. français, ramenés sous bonne garde (6).

(1) N. P. C., 17 avril 1945.

(2) N. P. C., 18 avril 1945.

(3) N. P. C., 19 avril 1945.

(4) N. P. C., 20 avril 1945.

(5) N. P. C., 21 au 23 avril 1945.

(6) C. E. A., n° 1, juillet 1945.

CONCLUSION — SURVIE

Une des faiblesses de cette étude, en dehors même de ses lacunes et de ses imperfections, c'est l'exiguité de son rayon d'action. Sur une masse énorme de captifs, estimée, d'après les documents officiels, à plus d'un million et demi, l'expérience de quelque 3 000 prisonniers demeure bien peu de chose! En toute hypothèse, elle ne peut exposer qu'un *cas particulier*.

Dans son étude sur la « Psychologie du prisonnier de guerre », Jean Cazeneuve a noté :

Sans doute, les possibilités d'observation seraient-elles trop limitées pour qui connaîtrait un seul des deux aspects du centre d'internement : le camp d'hommes de troupe ou bien le camp d'officiers. L'un et l'autre ont un caractère assez particulier, les différences venant à la fois du milieu, de la catégorie sociale, du système hiérarchique militaire, des conditions de logement plus favorables ici que là, de la tranquillité plus ou moins grande (1).

C'est en fait, de nombreuses distinctions qui s'imposent : kommandos industriels et agricoles, stalags, camp des aspirants, camps de représailles, oflags, autant de cas d'espèce qu'il faudrait étudier, à fond, avant de pouvoir tirer des conclusions valables sur l'histoire de la captivité. Le prisonnier reste l'homme de son coin et de son moment; un certain nombre d'études parallèles, une multitude d'enquêtes sont indispensables, avant de prétendre comparer ou conclure. Ces comparaisons, ces conclusions seront un jour possibles. Folliet écrivait déjà, parlant du prisonnier :

Il y a des chances pour que ses manières de voir et de sentir coïncident, au moins partiellement, avec celles des autres. En outre, des causes semblables produisant partout des effets analogues, la comparaison des témoignages personnels permettra de dégager les constantes de la vie captive (2).

L'étude présente ne peut être qu'une pierre d'attente, modeste, pour la construction d'un grand édifice, qui réclame une multitude de consciencieux ouvriers. Alors, mais alors seulement, les historiens pourront tenter une synthèse sur l'histoire de la captivité.

Le Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale, dans sa Commission de la Captivité, a mis au point, depuis plusieurs années, une série de questionnaires détaillés, « destinés aux seuls enquêteurs et correspondants de la Commission ». Ces enquêteurs et ces correspondants se chargent d'adresser aux témoins eux-mêmes des questionnaires plus limités, afin de provoquer leurs réponses. Il est vraisemblable que, d'ici quelque temps, une

(1) Pages 7-8.

(2) Pour comprendre les prisonniers, page 7.

somme de documents permettra d'avoir une vue d'ensemble des « constantes de la captivité ».

Dans le bulletin n° 36 de ce Comité d'Histoire (1), au mois d'octobre 1955, ont été publiés les questionnaires-types : pour le camp d'Aspirants, pour l'Alsace-Lorraine, pour les stalags, théâtres d'expériences multiples, et aussi le « questionnaire d'enquête sur la situation des prisonniers de guerre en Oflag ». Le Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale m'a fait le grand honneur de me choisir comme membre consultatif de sa « Commission de la captivité ». En témoignage de respectueuse gratitude, et pour faciliter aux historiens de la captivité le dépouillement de cet ouvrage, j'ai dressé une « concordance », rapportant aux cadres du questionnaire-type les différentes parties de mon travail sur l'Oflag II D-II B (2).

C'est une gageure d'avoir choisi pour titre : « La vie à l'Oflag II D-II B ». A relire ces pages, chapitre après chapitre, je ne retrouve qu'une analyse, une dissection, alors que la *vie est une*, et que tout est inséparable. Vie matérielle, vie intellectuelle et artistique, vie politique, vie économique et sociale, vie religieuse, s'interpénètrent. Comment, de tous ces éléments épars, incomplets et morts, reconstituer ce qui fut un être vivant ? L'image retrouvée me semble une reproduction bien pâle de ce que fut notre vie. En face d'une mémoire qui laisse tout disparaître au gré des années, les faits rappelés seront au moins des souvenirs, des reliques à conserver.

Et d'abord ceux qui concernent *la vie matérielle*.

Jean Cazeneuve écrivait :

Régression sensible par rapport au niveau de vie que la plupart des gens connaissent dans le civil.

Son affirmation se vérifie à l'Oflag II D-II B.

La nourriture est des plus insuffisantes et sa décroissance progressive peut, à bon droit, alarmer. Les prisonniers sont entassés dans des logements beaucoup trop étroits; le chauffage devient de plus en plus précaire, l'éclairage est déficient; les commodités les plus indispensables sont à peu près inexistantes; et la dure compagnie des poux et des punaises est de tous les jours. L'habillement n'est pas plus confortable : draps élimés, chaussures éculées, sont le lot de tous. Les sports, qui connaissent un temps leur plein essor, doivent ralentir et presque disparaître, par suite de la chute régulière des poids, si l'on veut ménager ses dernières forces. L'état sanitaire, sous des dehors relativement consolants, dévoile une déficience générale qui ne manque pas d'inquiéter les médecins. En bref, une vie de marmottes, en léthargie partielle, et qui laisse la porte ouverte à la dégénérescence physique et psychique. Autant de faits que nous avons pu constater et qui furent une des souffrances de la captivité.

A ce titre, il y eut, dans toute la vie matérielle de l'Oflag, une différence sensible, pour ne pas dire davantage, avec le sort des troupes de dépôt.

(1) Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale, bulletin n° 36, octobre 1955, Paris, 22, rue d'Athènes. Le Questionnaire-enquête pour les Oflags, dont la cheville ouvrière a été M. LACOUR, est publié aux pages 14 à 16 de ce bulletin.

(2) Cette concordance est insérée à la fin de ce volume, après la Bibliographie, pages 819-820.

c'est-à-dire, en l'espèce, avec les officiers allemands auxquels les prisonniers d'un Oflag auraient dû être assimilés. Pour tout observateur de bonne foi, l'écart est incontestable, même s'il est impossible d'en préciser l'importance. Il faudrait, pour entreprendre un tel calcul, connaître à fond les conditions d'existence matérielle des officiers allemands formant les cadres des troupes de dépôt. Quel que soit l'angle sous lequel cette étude serait conduite, logement, habillement, nourriture, elle mènerait à des conclusions pessimistes sur notre sort. Mais cette recherche elle-même resterait assez vaine. C'est que, le fait doit être rappelé, la souffrance matérielle et les privations alimentaires n'étaient, pour l'officier prisonnier, que l'épreuve mineure de sa captivité. Épreuve mineure, mais déterminante, il est vrai; car, si l'on veut travailler, il faut d'abord vivre.

Si l'on veut travailler?... Puisque le labeur matériel n'est pas envisagé dans les Oflags, l'officier prisonnier oriente ses loisirs, trop nombreux, sur une autre piste. La *vie intellectuelle et artistique* nous apparaît comme une puissante diversion à sa souffrance.

Rendant compte des activités intellectuelles d'un professeur de notre Université, un Doyen des officiers a écrit :

Avec une foi et un zèle que les obstacles matériels et la contrainte de l'ennemi n'ont pu abattre, avec une activité qui ne s'est jamais ralentie, X... a réussi à créer dans le camp où nous étions internés une atmosphère favorable à l'étude... et à organiser un véritable enseignement. Non seulement il a rendu service à l'Université, mais les cours, conférences, travaux et expositions auxquels il a participé ont eu sur le moral de ses camarades de captivité la plus utile influence, en permettant aux uns de poursuivre leurs études, aux autres de trouver dans ces brillantes manifestations intellectuelles un bienfaisant dérivatif à leur souci (1).

Bienfaisant dérivatif à leur souci? c'est la pensée d'un des meilleurs comédiens de l'Oflag :

Si j'ai amusé les autres, je me suis amusé aussi, et vous savez que ceci constitue une grâce du Ciel, surtout en captivité (2).

Même son de cloche de la part des professeurs. L'un d'eux affirme :

Utilité professionnelle très réelle, pour un petit nombre de camarades; utilité morale de ces cours pour le plus grand nombre, en leur procurant une occupation (3).

L'éloge décerné par le colonel Malgorn pourrait être octroyé à tous ceux qui, dans les lettres, les sciences et les arts, dans les conférences ou les cours de l'Université, dans les activités artistiques de l'Oflag, ont généreusement prêté leur concours. Sur le plan scolaire et universitaire, furent obtenus des résultats tangibles. Peut-être moins spectaculaire, mais tout aussi valable, demeure le progrès de milliers d'officiers dans les différents domaines de la culture générale. Des travaux personnels virent le jour; ceux même qui disparurent dans la tourmente apportèrent à leurs auteurs de belles consolations, un réel progrès dans le savoir humain. Une des preuves

(1) Colonel MALGORN.

(2) G. IMBERT.

(3) Paul GAUDEMET.

les plus certaines de ce foisonnement intellectuel et artistique, fut l'ébahissement de nos gardiens devant les réussites culturelles du camp. Dès le mois de septembre 1940, devant l'Exposition Artistique du bloc III, ces messieurs n'en croyaient pas leurs yeux; pourtant, ils n'en étaient qu'à leurs débuts. Cela nous semblait la réaction normale d'un peuple primarisé en face d'un pays, momentanément vaincu, mais pourtant à l'avant-garde des nations d'Europe dans les domaines de l'art et de la pensée (1). Deux ans après, à la suite d'une note de l'O. K. W., nos gardiens manifestèrent le désir de faire l'acquisition des objets, des jouets fabriqués par les artisans prisonniers, des maquettes de nos expositions, des peintures et des dessins de nos artistes (2). Flairant des intentions de propagande malhonnête, les prisonniers de l'Oflag II D-II B refusèrent de donner suite à ce projet, et préférèrent, les portes des expositions fermées, brûler leurs œuvres, quand elles ne pouvaient pas être gardées. Ce désir des Allemands en disait long sur l'idée qu'ils pouvaient avoir des réalisations du camp. Juste retour des choses de voir les vainqueurs d'un jour reconnaître la valeur de leurs vaincus, comme jadis les Romains triomphants, gagnés, convertis et pénétrés par la civilisation de la Grèce.

Voici, maintenant sous l'angle français, ce que le colonel Malgorn pense de cette vie intellectuelle.

Que restera-t-il de ces efforts? Tous ne furent pas également fructueux. Il y eut en effet deux sortes d'étudiants : ceux qui cherchaient à terminer leurs études ou à compléter leur éducation professionnelle, et ceux, plus nombreux, qui voyaient dans l'exécution d'un programme déterminé un moyen de se documenter, d'étendre leurs connaissances générales en dehors du métier ou, tout simplement, un dérivatif, une possibilité d'oubli en appliquant leurs pensées sur un objet très éloigné de leurs préoccupations du temps de paix. Ceux qui se sont techniquement ou professionnellement enrichi l'esprit, retireront de la captivité un avantage indéniable et les cinq ans qu'ils auront passés à l'Oflag auront, en outre, servi à la collectivité française, car ils reviennent mieux armés, mieux préparés à reprendre leur place dans l'économie nationale. Les autres, qui ont étudié par désœuvrement, n'ont certes pas perdu leur temps; ils ont acquis, sur les sujets les plus variés, des connaissances parfois étendues; mais sur le plan général et utilitaire, leur studieuse application demeure assez vaine. Leur mérite est d'avoir conservé le goût de l'étude, encore que les spéculations abstraites auxquelles ils se sont livrés les aient parfois éloignés du concret et leur aient fait perdre de vue les dures réalités qui les attendent au retour, dans le sévère effort que la France doit accomplir pour se relever (3).

Ce ne fut pas, pour la plus grande majorité, un temps complètement perdu. En 1942, à la demande du capitaine Thimonnier qui avait travaillé avec le maître avant la guerre, Paul Valéry écrivait, à l'intention des prisonniers de l'Oflag, deux lettres, en date des 3 et 14 janvier, rédigées avant et après une tournée de conférences en Belgique. Le journal du camp publia les longs extraits que voici :

... Je suis heureux d'apprendre que l'énergie spirituelle vous soutient. Ceux qui l'ignorent sont privés de la puissance de résistance aux secousses et aux misères de la vie la plus certaine... Je voudrais satisfaire votre désir en ce qui concerne vos

(1) N. P. C., 13 septembre 1940.

(2) N. P. C., 8 octobre 1942.

(3) Rapport au Ministère des Anciens Combattants.

camarades... Mais... je ne me sens pas qualifié pour prêcher à des hommes qui ont lutté et qui souffrent. Et puis, j'ignore leur état actuel d'esprit, et je réunis donc toutes les conditions des gaffes probables. D'ailleurs, l'avenir universel est enveloppé d'une brume impénétrable... Mais il y a toujours de l'espoir quand on n'y voit rien. L'essentiel est de se sentir ou de se faire capables de saisir toute chance de vie meilleure, de se donner des forces plutôt que de nourrir des illusions. Se demander de quoi demain aura-t-il besoin ? A mon avis, il ne s'agit pas de reconstruire. Mais de construire. Le monde sera trop neuf pour songer à restituer le passé. La France a commis l'immense erreur de regarder trop à l'histoire, et pas assez à la géographie. L'enseignement sacrifiait volontiers la seconde à la première, c'est-à-dire une représentation assez exacte de notre situation dans le monde à une vision imaginative indéterminée, mais très propre à l'exploitation par tous les partis.

Je me résume : votre temps d'épreuve ne sera pas perdu, si vous l'employez à repenser de très près ce que vous avez vécu (1).

L'énergie spirituelle, cinq années durant, soutint les camarades de l'Oflag. « Se faire capables de saisir toute chance d'une vie meilleure », les prisonniers y travaillaient, aidés en cela par la science, l'expérience et le dévouement de tous ceux qui, dans le triple domaine des lettres, des sciences et des arts, se prodiguaient, sans toujours compter suffisamment avec leur peine. Les maîtres échappaient à l'ennui, en se consacrant ainsi à cultiver leurs camarades; les disciples emboîtaient le pas, et devenaient plus hommes. Non; le temps d'épreuve ne fut pas perdu; après dix ans de liberté recouvrée, certains anciens de l'Oflag consacrent encore des loisirs « à repenser de très près » tout ce qu'ils ont alors vécu.

Comment apprécier la *vie politique* de l'Oflag ? Au moment de conclure, j'estime pouvoir affirmer que, malgré les ombres, le bilan demeure positif.

Dans un article intitulé : « La guerre des intelligences », Ikor nous montre une France disloquée, tronçonnée en 1940. Chaque morceau a évolué dans sa direction propre; parmi eux,

la France prisonnière, conservée dans le phénol, avec sa nature d'avant-guerre et de débâcle...

Pourtant, nombreux furent les prisonniers qui surent réagir : astuces savamment calculées pour duper les censeurs, efforts d'une clandestinité réelle, candidats à l'évasion, partout mêmes militants fidèles, même faim de la conscience.

La France comptait 40 millions de tels isolés, et qui se trouvaient tous, sans s'être donné le mot, travailler dans le même sens... Le corps de la France était dépecé; mais son esprit subsistait en chaque lambeau, son esprit, c'est-à-dire finalement l'esprit humain, préservé par elle dans ce déluge de bestialité (2).

Je me suis interdit de celer certaines faiblesses. Mais il ne faut point oublier, pour rappeler l'expression de Roger Ikor, que la France prisonnière était « conservée dans le phénol ». Sur sa route d'exil, les obstacles se sont accumulés tout au long des années. Attaques directes de la presse allemande, suggestions perfides de la presse pro-allemande, censure dracon-

(1) E. L. S., n° 22, 30 avril 1942.

(2) Les Lettres Françaises, 29 mars 1946, page 4.

nienne des lettres et des colis, éléments essentiels de notre information, entreprise décevante de la mission Scapini qui prétendait nous défendre, autant de motifs qu'il faut mettre en avant, lorsque, loyalement, on se propose d'excuser. D'autres faiblesses, plus tragiques et plus néfastes, naquirent de l'espoir d'un retour anticipé, ou bien encore d'une vie plus douce en travaillant pour l'Allemagne. Tout cela doit s'inscrire en négatif dans le bilan dressé.

Mais, en regard, que de générosités, d'efforts, d'héroïsmes parfois, les plus modestes et les plus cachés. Cercle Pétain qui voit venir le vent puis rentre dans l'ombre; Chantiers de jeunesse dont le travail ardent forme de courageux Français; labeur persévérant de la résistance sous toutes ses formes; fraudes incessantes du Service Postal malgré l'esprit tatillon de nos gardiens; *journal Parlé* qui, des années durant, ranime nos défaillances; Radio clandestine permanente malgré les menaces de la Gestapo, du camp de Lübeck ou pis encore; Groupements Liberté et Comité Gaulliste Républicain; cours clandestins aux officiers d'active; expositions sur le rayonnement de la France dans le monde; manifestations patriotiques aux grandes dates françaises et alliées; évasions renouvelées sans cesse malgré la multiplicité des échecs, tout cela se traduit en positif au bilan de la vie politique de l'Oflag.

Au total, ceci l'emporte sur cela. Il y eut des misères? Qui songe un seul instant prétendre que tout était parfait? Qu'on se rappelle ce que furent ces cinq années de captivité. Des épreuves morales sans précédent s'abattirent sur des milliers d'hommes, dont la santé physique se révélait de plus en plus déficiente. Certains succombèrent? Que conclure, sinon qu'ils restaient des hommes? Il n'aurait fallu que des héros. Mais il est sans doute plus facile d'être un héros dans un combat, durant quelques heures enivrantes, que de le rester au cours d'interminables années. Je fais mienne la pensée de Rolland lorsqu'il parle des égarés.

Sans justifier en rien leurs faits et gestes, écrit-il, ceux qui ont achevé intégralement leur temps de captivité peuvent à bon droit obtenir le silence sur les sottises qu'ils ont pu faire entre temps (1).

La vie économique et sociale de notre Oflag restera l'une de nos plus légitimes fiertés.

Beaucoup de camps peuvent, peut-être, évoquer une vie artistique ou intellectuelle aussi développée, et, pour certains, plus brillante encore, que celle de l'Oflag II B; il n'en est pas, assurément, qui puissent inscrire à leur actif une entreprise d'assainissement et de solidarité de la même ampleur et de la même efficacité que celle dont nous fûmes les témoins et les participants (2).

Nous croyons que l'organisation du Centre d'Entraide de l'Oflag II D-II B, avec ses ramifications en France, a été le seul organisme du genre ayant existé dans les camps de prisonniers de guerre, en 1940-45. Il y a eu certes, partout, des organisations d'entraide; mais il semble que nulle part, sauf ici, on n'ait eu l'idée de pratiquer l'entraide autrement que par dons en espèces ou en nature. Ce fut le secret de la

(1) Louis ROLLAND : Lettre.

(2) C. E. A., n° 57, octobre 1953.

popularité de ce Centre d'Entraide que d'avoir réussi, dans tous les domaines où son activité a pu s'exercer, à établir en quelque sorte des services publics entièrement bénévoles.

Il n'y avait pas de frais généraux et, par conséquent, toute la marge bénéficiaire, heureusement exempte d'impôts, alimentait la Caisse d'Entraide et lui a permis de venir au secours des plus éprouvés par la dureté de cette époque. C'est alors qu'intervenait parallèlement le Centre d'Entraide de Paris qui, étant en rapport avec les familles, pouvait distinguer celles qui devaient être aidées.

L'activité concertée de ces deux Centres d'Entraide, pour le plus grand bien de tous, est un indiscutable et émouvant témoignage de la solidarité unissant tous ceux qui passèrent la majeure partie de leur captivité dans les camps de Gross-Born, Arnswalde et Schubin (1).

Cet esprit communautaire devint contagieux. Nous avons relevé, avant la création du Centre d'Entraide, de beaux exemples de générosités, individuelles ou privées; d'autres organismes du camp s'efforcèrent d'inspirer un esprit d'altruisme. Toutefois, il demeure incontestable que le Centre d'Entraide a joué dans ce domaine le rôle le plus important. Même aux heures tragiques des derniers mois, l'Oflag connut de belles réalisations. Peut-être y eut-il chez certains l'espoir d'une récompense ultérieure? « Écrit sur le Sable », dans quatre de ses numéros, ironise sur les services rendus au camp et sur leur récompense au retour (2). On n'en saurait conclure, avec La Rochefoucauld, que toutes les vertus se perdaient dans l'intérêt comme les fleuves dans la mer! Il est au contraire intéressant de constater que ceux-là même qui se plaignaient de l'égoïsme des uns, savaient reconnaître l'altruisme des autres.

En voici un exemple, transmis par un officier :

Un appel interminable sous la neige; je grelotte sous ma capote polonaise râpée; à côté de moi, cet admirable camarade, X... Il me pose une question :

— Vous n'avez pas de cache-nez?

— Non.

Un instant plus tard :

— Vous serez dans votre chambre après l'appel?

— Oui.

Après l'appel, je vois arriver X... dans ma chambre; il avait coupé son cache-nez en deux et m'en apportait la moitié; il avait astucieusement arrêté les mailles du tricot avec de la ficelle. Je l'ai comparé à saint Martin de Tours. Là-dessus, il m'a fait l'historique de saint Martin, puis de son biographe Sidoine Apollinaire, puis de tous les empereurs romains du Bas-Empire, puis...

En voici d'autres, émanant d'une ordonnance :

Chaque année, à la Noël, j'étais, moi, l'ordonnance, l'invité d'honneur de la chambre. Ce jour-là, les officiers prélevaient sur leurs colis de quoi faire un repas plus soigné et plus copieux, qu'ils préparaient joyeusement dans la journée, et, assis en face du chef de chambre, j'étais l'objet de leurs délicates attentions. Chacun s'ingéniait à me faire plaisir et même les travaux de vaisselle m'étaient épargnés ce soir-là. Combien de fois aussi, le dimanche, quand ils avaient de quoi faire du café, ils m'invitaient à leur table, et nous passions ensemble des heures à causer de nos familles, de nos situations respectives, et surtout de nos espoirs dans une libération prochaine de notre pays et de nos personnes (3).

(1) C. E. A., n° 65, juillet 1954.

(2) E. L. S., n° 12, 10 octobre 1941, n° 18, 29 janvier 1942, n° 21, 14 mars 1942 et n° 25, 15 septembre 1942.

(3) C. E. A., n° 64, octobre 1954.

Au hasard de la correspondance échangée, j'ai recueilli sur l'entraide en captivité et l'esprit communautaire de multiples détails. Il n'y eut pas, de la part de ceux qui les fournirent, la tentation d'un plaidoyer *pro domo* ; certaines réponses ne sont pas élogieuses. Pourtant, dans la grande majorité des cas, la charité semble triompher de l'égoïsme. Beaucoup sont engagés dans l'organisation des loisirs du camp ou de sa vie intellectuelle; ils y consomment tous leurs temps libres et tout leur dévouement; d'autres, plus directement, participent à l'entraide quotidienne. Il n'est guère de chambre où des exemples ne puissent être notés. Dans l'une d'elles, « le camarade rejeté de sa popote est immédiatement recueilli » par d'autres de la même chambrée; ailleurs un deuil de famille, un prisonnier a perdu sa femme, « est l'occasion d'une parfaite et très délicate charité »; ailleurs encore, on signale une « atmosphère de véritable camaraderie qui comportait l'entraide mutuelle permanente ». Les uns rappellent l'accueil « très large » fait aux arrivants, l'assiduité à « visiter et ravitailler les camarades à l'infirmerie ». D'autres certifient que cette entente, extrêmement solide, a résisté à l'épreuve de l'odyssée finale. Au cours des étapes de l'exode, de janvier à mars 1945, tous les membres de la chambre ont pratiqué entre eux une entraide exemplaire, mettant tout en commun. D'autres encore parlent d'une « association remarquable de camaraderie », d'une « vie de famille » où tout était à tous. L'un d'entre eux enfin, — nous ne sommes pas contraints, il est vrai, de le croire, — écrit :

Pendant cinq ans, je n'ai rencontré aucun homme méchant, ou foncièrement égoïste; en général, tous avaient un esprit d'entraide.

Au long de la captivité, des zones de lumière triomphèrent des ombres; pour vaincre l'égoïsme, surgirent et persévèrent les entraînants exemples de la plus authentique générosité.

Quant à *la vie religieuse*, nous avons constaté sa croissance indéniable. Le bilan positif, admis par tous les camarades de bonne foi, à supposer même que plusieurs le trouvent grossi, demeure certain.

Que devinrent ces paroissiens d'Arnswalde, après la dislocation du camp?

Pendant les étapes du retour, après les solennités liturgiques du gymnase, les pauvres offices dominicaux des prisonniers errants paraissent bien maigres. Du moins la flamme, si pâle qu'elle soit, continue d'éclairer. Faute d'autels portatifs, il faut se contenter, la plupart du temps, de « messes blanches », où les exhortations des prêtres, les prières et les chants des fidèles, constituent l'unique extériorisation de la fidélité chrétienne. Parfois même, les colonnes faisant étape, il est impossible de se réunir pour prier. Liturgie de Carême, s'il en fût jamais! Du moins l'assistance, nombreuse et recueillie, participe à l'office, malgré les conditions inhumaines, la rigueur de la température, la santé chancelante, la faim cruelle. Quelques indifférents sont ébranlés dans leur torpeur par les souffrances de la route; ils y trouvent leur chemin de Damas.

A Soest (Ofiag VI A), les catholiques d'Arnswalde retrouvent une aumônerie installée. La tension des combats tout proches est telle que les

manifestations liturgiques se déroulent dans les caves des blocs. Conservant d'étroits contacts avec les prêtres qui furent leurs compagnons de route, les nouveaux arrivants participent à la vie des paroisses. Malgré les dernières fatigues, qui ont eu raison de santés délabrées, les camarades remplissent leur devoir pascal. Les caves-chapelles sont trop étroites, et les offices dédoublés. Ainsi en va-t-il jusqu'à cette inoubliable grand-messe d'action de grâces, célébrée le dimanche de Quasimodo, pour tout le camp, dans la Salle des Fêtes. Quelle foule, et quel enthousiasme, pour chanter le *Te Deum* ! Ces tout derniers jours, de nouveaux camarades se reprennent à pratiquer, les bons persévèrent, les fervents veulent encore monter.

A Wietzendorf (Oflog 83), même générosité. Les tertiaires de Saint-François accueillent de nouveaux postulants. Certains camarades manifestent même d'amusantes exigences. Qu'on en juge par le savoureux passage qui suit; il émane de l'abbé Bruneau.

Pendant l'exode, à Wachsendorf, le mardi veille des Cendres, un Commandant me demanda quand j'imposerais les Cendres; j'étais sans bréviaire, anéanti dans la paille. Je lui tendis l'ultime « Old Gold » que je réservais pour le franchissement de la frontière française : « Tenez, avec cela vous vous imposerez les Cendres vous-même demain matin ! » Aux Rameaux, j'étais évacué de passage au Stalag de Sandbostel; je fis une corvée de bruyère pour bourrer nos paillasses; et le dimanche, je bénis des brins de bruyère devant une foule de Polonais enthousiastes.

Le saisissant récit que Rolland donne des étapes « jusqu'à Bergen », permet d'évaluer le dénuement de ce groupe, au cours des ultimes semaines; il fut plus tragique encore que le nôtre. La prière liturgique en souffrit. Mais le sacrifice d'un des *nôtres*, l'abbé Barba, mort d'épuisement au camp de Wietzendorf, compta dans la balance; il était le gage des fidélités ou des redressements des camarades appartenant à ce groupe. L'abbé Barba, généreusement, avait offert sa vie; cette offrande ne pouvait qu'être féconde.

Parlant aux femmes des prisonniers de l'Oflog, le commandant Baticle dit un jour :

Nos camarades, loin de vous, mais ne cessant de penser à vous, sont, avec leur effort et leur travail, restés dignes de vous et dignes de la France (1).

L'objection naît d'elle-même : le commandant Baticle est rentré en août 1941, à une époque où le camp, plein d'ardeur, n'était point encore « embourgeoisé ». Je n'ai point voulu, tout au long de ces pages, cacher les faiblesses. En regardant en arrière, mise à part la vie matérielle, amoindrie et sacrifiée malgré le raidissement devant l'épreuve, l'ensemble du camp, sauf des exceptions, paraît avoir monté.

Votre thèse, écrit un camarade qui resta parmi nous jusqu'à la fin, montrera utilement que nous avons tous essayé de ne pas nous laisser dégrader, intellectuellement et spirituellement, par les heures longues de la captivité (2).

(1) Causerie du 11 octobre 1942.

(2) Pierre ESCOUBE.

Tous ont essayé. Est-ce à dire que tous ont réussi? Je ne le prétends pas, mais le niveau général fut remarquable. Pouvait-il en être autrement?... Dans sa thèse sur « la psychologie du prisonnier », Jean Viau écrit :

L'effort universel accompli en captivité, dans l'ordre physique et dans la tenue, dans l'emploi des loisirs et dans l'organisation, dans la vie intellectuelle en général, dans l'attention qui la conditionne, dans l'observation, la conversation et la lecture qui en sont les sources, dans la mémoire et dans la réflexion qui la développent, dans le jugement et dans le raisonnement qui en sont les fruits, dans les cours et dans les conférences, dans la littérature et dans la poésie, dans les arts plastiques, dans la musique et dans le théâtre, dans la formation de la volonté, montre que la perte de la liberté matérielle fait estimer davantage l'activité mentale et morale (1).

N'est-ce pas rejoindre la parole de Nietzsche : « L'école de la souffrance est une puissance incomparable; c'est elle qui, à défaut de prévoyance, refait et perfectionne le monde ».

Nous avons, pendant cinq années, constitué un monde à part, un monde fermé, un univers clos. Il connut ses défaillances, et vit naître des égoïsmes. La vie précaire à laquelle l'ennemi nous contraignait suffit à l'expliquer. Mais, pour reprendre l'expression d'un camarade de l'Oflag,

les meilleurs d'entre nous imposèrent bien vite leur loi; ils firent taire les sceptiques, rendirent la foi aux hésitants et, peu à peu, donnèrent une âme à cette France prisonnière qui n'était primitivement qu'une juxtaposition de personnalités disparates (2).

Sevrés de tout confort matériel, pauvres et repliés, les prisonniers de l'Oflag ouvrirent toute grande leur âme aux œuvres de l'esprit. Plus de distractions séduisantes, mais une introspection fructueuse, un retour sur leur passé, pour mieux élaborer l'avenir.

Tout le monde, à part quelques unités vaincues d'avance, se mit à l'œuvre, avec l'ardent désir, en se perfectionnant, de travailler à la résurrection de la France.

Je songe... à ces instituteurs admirables qui, au lieu de préparer des concours, se préoccupaient avant tout d'améliorer leur culture. Je songe à nos groupements de Scouts, à nos équipes sociales, à nos professeurs, à nos artistes, à nos conférenciers. Je revois ces vieux officiers, qui acceptaient docilement de se plier aux disciplines scolaires, ces fonctionnaires chevronnés qui retrouvaient leurs enthousiasmes d'étudiants (3).

Si bien que, malgré les faiblesses constatées, beaucoup, chassant la haine et la tristesse, ont rayonné autour d'eux leur idéal, plus qu'ils n'auraient jamais pu le faire dans une vie normale. Quelques-uns, parmi nous, se laissèrent prendre au mirage enchanteur d'une propagande mensongère. Les événements se chargèrent d'ouvrir leurs yeux et le nombre demeure infime, des coupables que notre Association a rigoureusement écartés.

(1) Jean VIAU : *Thèse* 1948, page 173.

(2) René THIMONNIER : texte qui devait servir de préface à un *Historique de la Première Armée*, que désirait publier le maréchal DE LATTRE DE TASSIGNY.

(3) René THIMONNIER : texte qui devait servir de préface à un *Historique de la Première Armée*, que désirait publier le maréchal DE LATTRE DE TASSIGNY.

Au reste, il ne faut point minimiser les excuses : faussement renseignés et souvent ignorants, assaillis de nouvelles incontrôlées et incontrôlables, toujours déformées, il était impossible de ne point commettre d'erreurs.

En regard, est-il besoin d'insister encore sur l'œuvre réalisée? les inquiétudes aux nouvelles tragiques des premiers jours de la captivité, les espoirs grandissants, les joies contagieuses des dernières années, les audaces folles des équipes de Radio clandestine, les enthousiasmes à l'annonce des débarquements et des libérations, le courage vaincu des professionnels de l'évasion? Qu'ils se soient attachés au domaine intellectuel ou artistique, qu'ils aient concentré leurs efforts pour voir plus clair dans une politique dont ils ignoraient presque toutes les démarches, qu'ils aient travaillé à rendre l'existence du camp plus supportable par un immense effort de solidarité collective sans cesse renaissante, qu'ils aient réfléchi, étudié, médité et prié, les prisonniers de l'Oflag ont fait œuvre valable.

Non, écrit Joseph Folliet, tout cela n'aura pas été inutile. Il faudra bien qu'un jour la semence, confiée au terreau de la douleur, pousse en moissons de vie. La captivité agit comme toutes les grandes épreuves : elle déprime les faibles et exalte les forts. De ces derniers, les uns se brisent, quand le corps les trahit, mais, par cette brisure même, ils s'évadent vers le haut; les autres se bronzent, devenant plus hommes, plus capables de pensée et d'action, plus à leur aise dans la nature et le surnaturel. Malgré l'exil et la misère, malgré l'incertitude et l'angoisse, la captivité demeure une fraction humaine de ce monde humain qui est une machine à faire des dieux (1).

Je reste convaincu, pour ma part, que cette cruelle épreuve fut profitable au plus grand nombre. Les prisonniers de l'Oflag sont revenus trempés par la souffrance. Le sacrifice accepté, même pour les incroyants, porte en lui valeur de rachat.

Cette période de notre vie fut-elle un sommet? Notre retour dans la Patrie consacra-t-il une progressive décadence?

En fixant raisonnablement nos souvenirs, écrit un camarade, vous sauvez une partie de nous-même qui, bien souvent, valait mieux que ce que nous avons fait de nous-même depuis (2).

L'Oflag II D-II B connaît-il une *survie*?

Une existence matérielle plus normale nous fut rendue. Elle devait permettre à la plupart de recouvrer la santé, de reprendre leurs activités professionnelles trop longtemps abandonnées. La correspondance, les enquêtes, les contacts, les rencontres, tout pourtant laisse deviner l'état physique déficient d'un certain nombre. Dans ce domaine le plus humble, la captivité, trop longue et trop pénible, a gravé son empreinte, indélébile. Elle se solde par un déficit.

Au contraire, l'effort intellectuel, accompli pendant cinq années, continue de porter ses fruits. Les prisonniers ont su faire face. Les plus jeunes

(1) Pour comprendre les Prisonniers, page 32.

(2) Paul RICEUR.

ont tracé leur sillon, mûris qu'ils étaient par l'épreuve, cultivés par l'étude et la réflexion. Les aînés, après avoir élargi le champ de leurs connaissances humaines, font honneur à leurs professions, sans doute plus encore que dans l'immédiate avant-guerre. Leur culture générale, patiemment accrue pendant l'exil, leur ouvre des horizons jadis insoupçonnés; la captivité seule leur en a fourni l'occasion, inattendue.

Sur le plan politique, l'expérience amère qu'ils ont vécue, les a rendus prudents et réservés. Peut-être même certains d'entre eux ont-ils contracté quelque dégoût, au souvenir d'accusations mensongères, déformées par la mauvaise foi. Ils ont été repris par la rude vie de l'après-guerre, et la lutte pour l'existence même de leur foyer les détourne, le plus souvent, de l'action. Quelques-uns ont accompli ce tour de force, malgré le vivant souvenir de leur épreuve, de regarder au delà des frontières, et d'entrevoir la lente et pénible élaboration d'une entente, sur le plan international. Les autres jugent leur geste plus admirable qu'imitable. Il est, de toute évidence, trop tôt pour se prononcer.

Évaluer la pratique, la vitalité chrétienne des anciens de l'Oflag, estimer leur *vie religieuse* depuis le retour, s'avère difficile. Reprendre contact avec des éléments très dispersés, c'est chose délicate, qui interdit toute conclusion rigoureuse. Certains indices, concordants, permettent cependant une estimation morale sur l'abandon ou la persévérance des prisonniers.

Chaque année, depuis 1945, se déroule, à Paris, une manifestation du souvenir et de l'amitié. Au cours de « Journées de l'Oflag », les camarades se retrouvent, nombreux, pour assister à une messe dont l'effectif se maintient, voire augmente. Une tradition s'est créée, contre laquelle n'a pas mordu l'accoutumance. La paroisse de captivité continue son œuvre.

En dehors de ces manifestations, trop rares, mes correspondants signalent la permanence de contacts individuels enrichissants. Autant que le permet leur ministère actuel, les prêtres s'efforcent de garder ce lien précieux avec ceux qui furent leurs paroissiens de la captivité. Ils notent que cette amitié, sur le plan religieux, demeure très profonde et très étendue.

Faut-il parler de persévérance ou d'abandon? Les membres de l'Action Catholique à l'Oflag, malgré les obligations astreignantes de leur devoir d'état, persévèrent dans la pratique religieuse, et leur vie demeure un témoignage. Plusieurs se sont intégrés à des équipes de foyers, pour fortifier leur zèle et faire honneur, à deux, à leurs responsabilités de chrétiens.

Les prêtres, de leur côté, font allusion à des abandons ou à des amoindrissements, inévitables, une fois perdu le caractère artificiel de notre vie captive. Cette vie expliquait en partie l'exaltation du sentiment religieux derrière les barbelés, et donc une certaine retombée, une chute, après le retour à la vie libre. Les rapports affirment que la persévérance est le fait du plus grand nombre; les convictions religieuses sont plus solides qu'avant-guerre, et les fidèles possèdent une plus exacte conception de la charité. Certains même se félicitent de nouveaux retours, attribués, par les bénéficiaires eux-mêmes, à « la grâce de la captivité ».

Quant aux fidèles, que pensent-ils de la pratique actuelle de leurs anciens camarades d'exil? Après avoir déponillé leurs réponses, est-il possible de

dresser un bilan?... Citons, une dernière fois, un prêtre de l'Oflag; il m'écrit :

« Je crois que, dans des enquêtes de ce genre, après avoir démonté tous les rouages de l'organisation que vous appelez, faute d'un autre nom, la paroisse, le point le plus important est de marquer l'efficiencce du travail accompli. De toutes ces peines endurées, de tout ce travail d'intelligence et de cœur, qu'en est-il finalement sorti? Un travail de formation profonde et définitive, ou au contraire superficielle et déjà disparue? La démonstration de ce point — majeur! — me paraît difficile. J'entends une démonstration étayée sur des vérifications exhaustives. Pourtant, c'est un bilan moral et religieux de la captivité qu'il faudrait établir, bilan en fin d'exercice, pour tirer la conclusion de l'épreuve subie, et doser, sans complaisance, le capital moral et religieux que la libération a redonné à l'Église de France. »

Je n'ai pas l'outrecuidance de prétendre dresser « le bilan général », ni « fixer le capital moral et religieux donné par les prisonniers à l'Église de France ». Il faudra bien des études comme celle-ci pour oser s'y risquer, et encore avec une extrême prudence. Je ne connais que mon camp, et pas assez bien, à mon gré. Pourtant, en m'appuyant sur les rapports fournis par les camarades, je me risquerai à dresser le diagramme de la pratique religieuse à l'Oflag. Les pourcentages de ce diagramme sont les résultats des enquêtes et de la correspondance échangée avec mes camarades de captivité. Trois stades ont été envisagés :

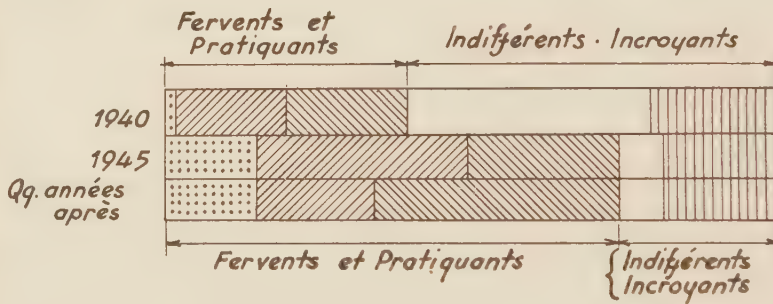
- situation religieuse en 1940, à l'arrivée au camp;
- situation religieuse en janvier 1945, au départ du camp;
- situation religieuse quelques années après le retour.

Ce diagramme est représenté dans la page suivante.

Les gains les plus notables de la captivité ont été réalisés parmi les indifférents d'avant-guerre; le groupe des incroyants a été à peine entamé. Depuis le retour en France, les « fervents », dont le nombre s'est accru durant l'exil, sont demeurés fidèles. De nombreux « indifférents » s'étaient laissés gagner, devenus « pratiquants saisonniers » ou « pratiquants réguliers ». Chez eux, les anciens « réguliers » le sont restés, à peu de chose près. Quant aux pratiquants « saisonniers », dont les effectifs s'étaient un peu grossis au détriment de l'indifférence, fort diminuée de nombre, ils sont redevenus beaucoup plus nombreux. Les habitudes, contractées au camp, n'ont pas été assez fortes chez eux pour durer. Pour les incroyants, les conquêtes étaient très faibles; du moins ne semblent-elles pas remises en question depuis le retour.

Le problème capital reste celui des hommes qui, à l'occasion de la captivité, ont découvert la religion ou bien l'ont comprise. Repris par le rythme normal de l'existence, un certain nombre n'ont pas gardé le feu sacré. L'exil a été pour eux un maximum dans la pratique religieuse; depuis, ils ont pas mal oublié. Que leur reste-t-il des emprises religieuses de l'Oflag? Ils gardent au cœur une certaine nostalgie de leur expérience religieuse de prisonniers; aussi, refusant d'abandonner toute leur pratique chrétienne, par une sorte d'entente tacite, ils se sont créés un *modus vivendi*, à égale distance entre la pratique régulière et la totale indifférence. A lire les rapports, il n'y a guère eu, chez nous, de complets reniements. Mais pour un certain nombre, j'ai tenté de les chiffrer à 15 p. 100 de l'effectif, il ne reste, quelques

	1940	1945	Qq. années après	
Fervents	2%	15%	↗	=
Pratiquants réguliers	18%	35%	↗	↘
Pratiquants saisonniers	20%	25%	↗	↗
Indifférents	40%	7%	↘	=
Incroyants	20%	18%	↘	=



Légende ~

- Fervents
- Pratiquants réguliers
- Pratiquants saisonniers
- Indifférents
- Incroyants

années après le retour, qu'une présence hâtive aux offices des grands jours, ou, pour reprendre l'expression de M. le Pr Le Bras, que des « pratiquants saisonniers ».

Et puis, les souvenirs qui restent au prisonnier marqueront, parfois peut-être à son insu, son existence tout entière. Mais c'est bien là le drame. Quelques privilégiés, dans les oflags, les stalags, quelques kommandos, ont vu s'épanouir leur vie religieuse : ainsi dans notre camp. En regard, il faut dresser l'immense majorité des captifs qui n'ont eu aucun contact avec le prêtre. Pour cette masse, la captivité, sauf quelques cas d'espèces d'autant plus admirables, n'aura pas marqué de progrès dans la vie religieuse; elle aura bien plutôt aggravé l'ignorance, cause d'abandons. Mais ceci dépasse singulièrement le champ de mon enquête.

A l'Oflag, malgré certains accablements et certaines défections, la paroisse présente, au bilan, plus d'acquisitions que de déchéances. Elle a permis, depuis le retour, au moins ces dernières années, à de nombreux camarades, d'être de plus ardents chrétiens : en ce nouveau domaine, il y a bien survie.

Reste à juger, depuis le retour, le niveau de la *vie sociale*, si remarquable pendant l'exil. Sans doute, une page est tournée; mais, instinctivement, nous sommes portés à revenir en arrière, pour relire cette page et renouer le contact. De cette existence de cinq années, au coude à coude, et dans la misère, que reste-t-il aujourd'hui sur le plan de la charité?

Il me suffira de transcrire un extrait du Rapport Moral de Glotin, le Secrétaire général de notre Association, à l'Assemblée Générale du 27 février 1955. En dix ans,

nous avons secouru 120 familles et nous avons accordé un montant de secours de 7 383 000 francs. Ce chiffre ne vous paraîtra peut-être pas énorme... Mais il ne faut pas oublier qu'en 1945-46, quand nous avons accordé 380 000 francs de secours, ou même en 1947, avec 328 000 francs, la monnaie n'avait pas la même valeur que maintenant... Si l'on rétablit l'équilibre de la monnaie, c'est un total beaucoup plus impressionnant que nous obtenons. Je crois qu'avoir distribué, en dix ans, 7 383 000 francs, représente un résultat énorme. Ces secours ont été répartis comme suit : nous avons accordé 380 mensualités, 200 dons de dépannage et 103 enfants ont profité d'allocations pour départ en vacances. Figure également, dans cette somme, la répartition des Fonds des Mutuelles de Camp, pour 1 151 000 francs; c'est la somme que nous avons pu sauver sur les comptes collectifs du camp et qui a été affectée entièrement à des secours pour des veuves ou des orphelins (1).

Il y a là plus qu'une association « d'admiration mutuelle »; en tout cas, la preuve est faite : l'Oflag II D-II B vit toujours.

(1) C. E. A., n° 73, avril 1955.

Vu,

Les Rapporteurs :

1^{re} Thèse :

M. le P^r VIDALENC

2^e Thèse :

M. le P^r VAN EFFENTERRE.

Vu,

Le Président de Thèses :

M. le Doyen M. DE BOUARD

Vu et permis d'imprimer

Caen, le 14 avril 1956

Le Recteur, Président du Conseil de l'Université

P. DAURE.

APPENDICES

I. — CADRES ALLEMANDS (Fin 1944)

(D'après le Rapport du colonel Malgorn au Ministère des Anciens Combattants)

COMMANDEMENT DU CAMP :

<i>Commandant du camp :</i>	Oberst Prätorius.
<i>Commandant en second :</i>	Major Eggert.
<i>Capitaine adjoint :</i>	Hptm Schumann.
<i>Lageroffiziere :</i>	Hptm Zäfer.
	Hptm Hellenschmidt.
	Hptm Schneider.

ABWEHR :

<i>Commandant :</i>	Hptm Christian. Adjoint : Hptm Burgmann.
<i>Censure des colis :</i>	Hptm Muhsal.
<i>Censure des livres :</i>	Sonderf. Dunkel.
<i>Censure des lettres :</i>	Obltn Rüschel.
<i>Betruug :</i>	Supprimée après l'application des sanctions Giraud.
<i>Fichier d'identité :</i>	Hptm Pofahl (chargé des contrats de travail en Allemagne).
<i>Officiers de Police judiciaire :</i>	Hptm Zäfer, Pofahl, puis Schneider.

ADMINISTRATION (Stabszahlmeister Schlottke) :

<i>Solde :</i>	Oberzahlmeister Lehmann.
<i>Alimentation :</i>	Zahlm. Lange (contrôle des vivres collectifs).
<i>Habilleinent :</i>	Stabszahlm. Nemitz (contrôle des envois collectifs d'habillement).
<i>Casernement :</i>	Dépendait à la fois du camp et de la Place.
<i>Service de Santé :</i>	Stabsarzt Schulze.

II. — PRINCIPALES CONFÉRENCES DES PREMIERS MOIS (Bloc III)

(1^{er} juillet-15 octobre 1940)

Philosophie et Morale :

9 exposés de Ricœur	Histoire des idées philosophiques, des premiers penseurs à la philosophie chrétienne.
2 exposés de Dufrenne	Bergson.

Religion et Théologie :

8 exposés de Garrone	La pensée chrétienne.
4 exposés de Bolloc'h	Le Symbolisme de la messe.
2 exposés de des Places	
2 exposés de Leclercq.	

Sciences sociales et Droit :

5 exposés de Rivain	Causes de la défaite; Unité française; Principes d'un État moderne; Production et suppression de la dette; Peuplement de la France.
3 exposés de Follinai	L'enseignement technique.
2 exposés de Vacheret	L'idée de patrie.
2 exposés de Godmé	Idées sociales de La Tour du Pin.

Sciences pures :

3 exposés de Boulanger	Formation du sexe; Lois de l'hérédité; Fécondation et parthénogénèse.
2 exposés de Savinas	Constitution de la matière.

Sciences appliquées :

1 exposé de Leduc	Les textiles.
-------------------	---------------

Beaux-Arts :

2 exposés de Verlet	Le château de Versailles.
---------------------	---------------------------

Littérature :

5 exposés de Guitton	Civilisation et littérature allemandes.
3 exposés de Godmé	Littérature de 1900 à 1939.
2 exposés de Heyler	Les Faust de Goethe.
2 exposés de Gazagne	L'Arétin.
2 exposés de Dufrenne	Valéry et Claudel.
2 exposés de Rolland	« Le Bourgeois Gentilhomme » et « Tartuffe ».

Histoire et Géographie :

11 exposés de Baticle	Histoire Moderne.
11 exposés de Ratinaud	Histoire du Moyen âge.
9 exposés de Enjalbert	Histoire économique de 1610 à 1815.

Et toute une série de conférences intitulées : « Visages de la France », où défilent tour à tour Bretagne, Vendée, Franche-Comté, Causses et Ségalas, Guyenne, Provence, Pays d'Arles, etc.

III. — RELEVÉ, PAR SESSIONS, DES EXAMENS PASSÉS AU CAMP

Octobre	1941	Licence Droit (1 ^{re} et 2 ^e années). Capacité Droit (1 ^{re} et 2 ^e années).
Mars	1942	Études Supérieures d'Histoire.
Octobre	1942	Licence Droit (1 ^{re} et 2 ^e années). Capacité Droit (1 ^{re} et 2 ^e années).
Novembre	1942	Licence Droit (3 ^e année).
Février	1943	Licence Droit (3 ^e année). Capacité Droit (2 ^e année).
Mars	1943	Calcul intégral et différentiel. Littérature française.
Avril	1943	Chimie générale.
Juillet	1943	Études latines. Mécanique rationnelle.
Août	1943	Licence Droit (2 ^e année). Capacité Droit (2 ^e année).
Octobre	1943	Licence Droit (3 ^e année). Capacité Droit (1 ^{re} année).

Novembre 1943	Licence Droit (1 ^{re} , 2 ^e et 3 ^e années).
Décembre 1943	Physique générale.
Mars 1944	Physique générale.

Le « registre d'expédition du courrier » permet de compléter cette première liste par l'énumération des sessions suivantes, dont les procès-verbaux d'examens ont été adressés aux Facultés intéressées :

Mars-avril 1943	Littérature française (Bordeaux, Nancy, Lyon et Clermont).
16 Octobre 1943	D. E. S. (1) Droit public (Paris).
13 Novembre 1943	D. E. S. Droit privé (Lyon).
30 Décembre 1943	D. E. S. Économie politique (Paris).
5 Février 1944	D. E. S. Économie politique (Paris).
28 Février 1944	D. E. S. Économie politique (Paris).
3 Juin 1944	D. E. S. Droit public (Paris).
16 Juin 1944	D. E. S. Économie politique (Paris, Lyon, Lille).
Juin 1944	Littérature française (Nancy).
Juillet 1944	Mathématiques générales (Clermont).
	Licence Droit (2 ^e année : Paris).
	Licence Droit (1 ^{re} année : Paris).
	Capacité Droit (1 ^{re} année : Bordeaux, Paris).
	Licence Droit (3 ^e année : Paris, Lille, Dijon).
	Études pratiques d'anglais (Lyon, Grenoble, Bordeaux, Lille, Montpellier, Paris).
	Philologie anglaise (Grenoble, Lille, Paris).
	Études pratiques d'allemand (Lille, Poitiers, Dijon, Lyon, Paris).
	Philologie allemande (Lyon, Poitiers, Lille, Dijon, Paris).
17 Août 1944	D. E. S. Combinés (Aix).
	D. E. S. Droit privé (Paris).
27 Août 1944	D. E. S. Droit public (Paris, Bordeaux, Caen).
Août 1944	Mécanique rationnelle (Paris, Clermont, Toulouse).
Septembre 1944	Études américaines (Paris).

IV. — LISTE CHRONOLOGIQUE DES SPECTACLES MUSICAUX DE L'OFLAG

1940		
29 Juillet	Récital de piano : Musique française contemporaine.	Challine.
15 Septembre	Récital de piano : Musique romantique.	Verdeau.
20 Octobre	Récital de piano : Romantiques et Contemporains.	Verdeau.
22 Octobre	Matinée musicale : Romantiques.	
11 Novembre	Musique de chambre.	
19 Décembre	Opérette : « La Reine s'ennuie ».	Monvoisin.
	{ Musique de Paul Challine.	
	{ Orchestration de Landérouin.	
	{ Livret d'Arnaud et Chambon.	
1941		
15 Avril	Musique vocale et musique symphonique.	Gardey et Thimonnier.
28 Avril	Musique symphonique et musique de chambre. (Solistes : Jacquemart et Kopetzki).	Thimonnier.

(1) D. E. S. : Diplômes d'Études Supérieures.

23 Juin	Musique de chambre, dont un Quintette pour cordes et flûte.	Challine.
15 Juillet	Orchestre symphonique et Chorale du camp. Récital de musique française.	Frère. Thimonnier.
30 Juillet	Cantate à Jeanne d'Arc (paroles d'Estrangin). Musique de chambre, dont une Sonate pour violon et piano.	Challine.
31 Juillet	Concert symphonique, orchestre de chambre.	Desevaux.
Septembre	Concert de musique de chambre dont un Nocturne de	Flageollet.
24 Septembre	Jazz : « Le voyage de la Marquise ».	Challine.
23 Octobre	Concert de musique de chambre et musique symphonique, dont une Sonate en la majeur pour violoncelle et piano de	Flageollet.
	Suite de danses sur des thèmes populaires.	Flageollet.
	Élégie en sol mineur, de	Challine.
Décembre	Jazz.	
3 Décembre	Musique symphonique et musique chorale : musique classique allemande.	Frère et Thimonnier.
<i>1942</i>		
14 Janvier	Concert populaire : orchestre et chorale du bloc I-IV.	Thimonnier et Lachaud.
Janvier	Guinguette = orchestre-musette.	Wallet.
5 Février	Musique de chambre : Schubert, Franck et { Fauré. { Au piano : Flageollet, Verdeau, Dubois. { Cordes : Jacquemart, de Seynes.	
12 Mars	Concert vocal (chorale Bloc II) et instrumental.	Blanchard.

Changement de camp et période des sanctions Giraud : le 31 août 1942, le Colonel allemand autorise la reprise de l'activité musicale (1).

2 Septembre	Orchestre symphonique : Musique classique et romantique.	Thimonnier.
8 Septembre	Musique de chambre : Mozart, Bach, Beethoven (Jacquemart, Potier, Dubois, Flageollet et Verdeau).	
1 ^{er} Octobre	Musique légère par l'ensemble	Jacquemart.
Octobre	Guinguette.	Wallet.
6 Novembre	Musique de chambre : Couperin, Grieg et Lekeu (Jacquemart, Verdeau et Flageollet).	
Novembre	Jazz.	Challine.
<i>1943</i>		
12 Mars	Concert symphonique.	Thimonnier.
Mars	Jazz.	Wallet.
9 Avril	Concert de musique légère. (Au piano : Challine).	Thimonnier.
6 Juin	Récital Fauré = au piano	Beauvais.
3 Juillet	Petit ensemble symphonique.	Challine.
26 Juillet	Mélodies de Duparc et Chausson. (Ténor : Villien).	Beauvais.

(1) N. P. C., 31 août 1942.

29 Juillet	Musique de chambre (Rolland, Potier, Del-pierre, Olmi et Verdeau).	
Septembre	Ensemble Chauvin.	
29 Septembre	Concert de musique symphonique.	Thimonnier.
3 Octobre	Récital Saint-Saëns.	Verdeau.
8 Octobre	Jazz.	Durand.
Novembre	Jazz (avec chant de Schulmann).	Durand.
1944		
Mars	Musique de chambre (Beauvais, Marteau, Faure, Brandeis et Mangin), présentée par	Thimonnier.
Avril	Musique de chambre (Beauvais, Mangin, Faure, Bouynot, Forgue, Masse, Brandeis, Vin-rich, Flageollet et Verdeau), avec « Tryp-tique » de Flageollet; présentée par	Challine.
5 Juillet	Musique symphonique : Saint-Saëns, Debussy, Ravel et Honegger.	Thimonnier.
14 Juillet	Rétrospective de la chanson française.	
Septembre	Orchestre de chambre : Concerto pour clari-nette et orchestre de Mozart.	Challine.
Octobre	Orchestre de chambre : Concerto en mi mineur pour piano et orchestre de Bach.	Challine.
	Sonatine d'été de Thimonnier.	Thimonnier.
	(Marteau et Olmi).	
Octobre	« Suite Gasconne », pour soli, chœurs et orches-tre de	Blanchard.
Décembre	Orchestre de chambre : Concerto en ré mineur pour piano et orchestre de Mozart (au piano : Verdeau).	Challine.

V. — MUSICIENS PRÉSENTÉS DANS LES CONCERTS SYMPHONIQUES

Classiques

Français :	J.-B. Lully, J.-P. Rameau.
Allemands :	J.-S. Bach, Ch.-W. Gluck, G.-F. Haendel, J. Haydn, Martini, Mozart.
Italiens :	Boccherini.

Romantiques

Français :	Adam, H. Berlioz, Ch. Gounod.
Allemands :	Beethoven, J. Brahms, F. Liszt, F. Schubert, Schumann, Strauss, R. Wagner, Weber, Mendelssohn.

Modernes

Français :	G. Bizet, L. Delibes, C. Franck, E. Lalo, Massenet, Planquette, C. Saint-Saëns.
Russes :	Borodine, Moussorgsky.
Espagnols :	Albeniz.
Suédois :	Sibélius.

Contemporains

Français :	C. Debussy, G. Fauré, A. Honegger, H. Rabaud, M. Ravel.
------------	---

VI. — ŒUVRES ENTENDUES
DANS LES CONCERTS DE MUSIQUE DE CHAMBRE

Classiques :

Français :	Couperin	Chanson Louis XIII et Pavane; Précieuse.
	Rameau	Apothéose de Lulli.
Allemands :	J.-S. Bach	Deux préludes et fugues du Clavecin bien tempéré. Concerto italien; Gavotte (Bourrée). Toccata et fugue en ré mineur (transcription Busoni). Sonate en si mineur (flûte et piano). Concerto en mi majeur (piano et orchestre).
	Haendel	Sixième sonate pour flûte. Sonates.
	Mozart	Sonate en ut majeur (1 ^{er} mouvement). Pastorale variée; Marche turque. Trio n° 7 en mi bémol majeur. Adagio du Concerto pour clarinette en la. Concerto pour clarinette et orchestre. Concerto en ré mineur pour piano et orchestre.
Italiens :	Boccherini	Quintette.
	Scarlatti	Pastorale; Caprice.
Anglais :	Purcell	Sonates.

Romantiques

Français :	Chopin	Prélude en si mineur. Trois valse; Deux Polonaises. Andante en si mineur. Étude en sol bémol (sur touches noires). Deux Impromptus. Marche funèbre; Berceuse.
Allemands :	Beethoven	Quatuor; Sonate en sol majeur. Allegro; Menuet. Adagio de la Sonate Pathétique. Sonate à Kreutzer pour piano et violon. Sonate opus 79. Sérénade opus 25.
	Liszt	Rapsodie n° 8.
	Mendelssohn	Première romance sans paroles (1).
	Schubert	Moment musical. Quintette de la Truite. Trio n° 1 en si bémol majeur.
	Schumann	Scènes d'enfants. Quintette. Romance en fa dièse.

Modernes

Français :	Chausson	Mélodies; Trio; Quatuor (avec piano).
	Duparc	Mélodies.
	C. Franck	Sonate (1886); Quintette en fa mineur. Prélude, fugue et variations. Pastorale; Sonate en fa.
	d'Indy	Quelques œuvres.
	Lalo	Symphonie espagnole (1 ^{er} mouvement).
	Magnard	Trio.

(1) Censuré comme Israélite et présenté sous un nom d'emprunt.

	Ropartz	Sonatine pour flûte; Quintette. Deux sonates pour piano et violoncelle.
	Saint-Saëns	Récital (par Verdeau).
Espagnols :	Albeniz	Sous le palmier.
	Granados	Danses espagnoles n° 5 et n° 10.
Belges :	Lekeu	Sonate en sol majeur (piano et violon).
Norvégiens :	Grieg	Marche norvégienne; Berceuse. Sonate en sol majeur (piano et violon). Sonate en fa majeur (opus 8).
Russes :	Borodine	Deuxième quatuor.
<i>Contemporains :</i>		
Français :	Debussy	La fille aux cheveux de lin. Deux arabesques; La cathédrale engloutie. Mélodies (par Beauvais). Récital (par Challine). Sonate de violon. Sonate de violoncelle. Quatuor.
	Dukas	Récital (par Challine).
	G. Fauré	Sonate en la majeur (piano et violon). Deux quatuors (avec piano). Deux récitals (par Beauvais et Challine).
	Ibert	Le petit âne blanc.
	Messager	Ouverture de « Véronique ».
	Milhaud	Deuxième sonate (1).
	Ravel	Récital (par Challine). Sonatine; Trio; Quatuor.
	Roussel	Récital (par Beauvais). Trio pour piano. Deuxième sonate pour violon. Quatuor; Sextuor.
	Satie	Deux récitals (par Challine et Beauvais).
Allemands :	Indemith	Sonate de flûte.
Italiens :	Coppola	Récital (par Challine).
Américains :	Friml	Sélection de « Rose-Marie ».

VII. — LISTE CHRONOLOGIQUE DES SÉANCES THÉÂTRALES DE L'OFLAG

<i>Dates</i>	<i>Œuvres présentées</i>	<i>Metteurs en scène</i>
1940		
8 Septembre	L'Octave de la Chanson.	Chambon.
9 Septembre	Extraits des Plaideurs.	Barbas.
12 Septembre	Jeu marial.	Sochal.
24 Septembre	Sketch breton et Caveau.	
29 Septembre	Variétés : théâtres parisiens.	Barbas.
6 Octobre	L'Octave de la Chanson.	Liaume.
24 Novembre	Revue : Russie, Japon, Mexique.	Barbas.
6 Décembre	Le médecin volant (Molière).	Sochal.
24 Décembre	Noël sur la place (Ghéon).	Sochal.
sans date retrouvée	La Margrave (Alfred Savoir).	

(1) Censuré comme Israélite et présenté sous un nom d'emprunt.

1941

Débuts (?)	Je suis le maître : sketch. Petite histoire sans queue ni tête. Le Barbier de Séville.	Arnaud. Chambon. Maréchal.
14 Janvier		
18 Mars	M. Le Trouhadec saisi par la débauche (J. Romains).	Barbas.
1 ^{er} Avril	Dulcinée (Gaston Baty).	Sochal.
Avril (?)	Pile ou face (Louis Verneuil).	Lucie-Wardavoir.
22 Avril	Fabliau (Chambon).	Chambon.
29 Avril	Le Petit Café (Tristan Bernard).	Barbas.
Mai (?)	Le procès de Mary Dugan.	Wardavoir.
2 Juin	Jeu des Porte-Épées du Paradis (de Jaquelot).	
Juin (?)	Chotard et C ^{ie} .	Frèche.
18 Juin	Trois saynètes (de Sacha Guitry et Duvernois).	Barbas et Imbert.
Juillet	La Belle Marinière (Marcel Achard).	Chambon et Lanoux.
Juillet	Volpone (Ben Johnson).	Martinelli.
5 Août	Azaïs (Louis Verneuil).	Barbas.
Fin août	Le Secret des Pardaillan : burlesque.	Gautier.
Septembre (?)	Le Fleuve Étincelant (Ch. Morgan).	Sochal.
Octobre (?)	La Ligne de Cœur (Cl. A. Puget).	Lanoux.
12 Novembre	Séance des comédiens Routiers.	Sochal.
Novembre (?)	Tovaritch (Jacques Deval).	Martinelli.
24 Novembre	Fric-Frac (Édouard Bourdet).	Imbert.
Noël	Noé (André Obey).	Sochal.

1942

2 Janvier	Marius (Pagnol).	Sochal.
Janvier	Mon Bébé : vaudeville.	Frèche.
Janvier	Lady Warner a disparu : policière.	Petit.
27 Janvier	Kiss-Ba (Rudolf Bésier).	Gautier.
18 Mars	Topaze (Marcel Pagnol).	Martinelli.

Assassinat de Rabin, changement de camp, sanctions Giraud.

24 Décembre	Noël sur la Place (Henri Ghéon).	Sochal.
-------------	----------------------------------	---------

1943

Janvier	Le Gala rose et noir : variétés.	Martinelli.
25 Avril	Jeu de la Compassion de Notre-Dame.	Sochal.
4 Mai	La Matrone d'Éphèse (Paul Morand).	Rolland.
Juin	Séance folklorique : Paris, etc.	
21 Juin	Knock (Jules Romains).	Imbert.
Juillet	Séance folklorique : danses basques.	
15 Juillet	Chaleur du Sein (André Birabeau).	Frèche.
16 Août	L'Annonce faite à Marie (Claudel).	Sochal.
4 Novembre	Le Corsaire (Marcel Achard).	Gautier.
27 Décembre	Fanny (Marcel Pagnol).	Sochal.

1944

8 Janvier	Guignol Lyonnais.	Mouisset.
2 Février	Jean de la Lune (Marcel Achard).	Flamand.
23 Avril	Le Bal des Voleurs (Jean Anouilh).	Martinelli.
25 Juin	Le viol de Lucrèce.	
Fin juillet	Variétés : par enseignement primaire.	
1 ^{er} Août	Léocadia (Jean Anouilh).	Frèche.
sans date retrouvée	Melton, ou la Cotte de Mailles.	Ratinaud.

12 Octobre	Antigone (Jean Anouilh).	Gautier et Vergès.
25 Octobre	Asmodée (François Mauriac).	
21 Décembre	Electre (Giraudoux).	Sochal.

VIII. — PROGRAMME DU CENTRE DE FORMATION GÉNÉRALE
(1943-1944)

Ouvrages de base :

Septembre-Octobre :

Platon : Le Phèdre, Le Banquet.

Descartes : Les deux premières Méditations; doute méthodique et enthousiasme.

Novembre-Décembre :

Alain : Éléments de philosophie (1^{re} et 2^e parties).

Février-Mars :

Descartes : Les quatre dernières Méditations.

Kant : Fondement de la métaphysique des mœurs.

Alain : Éléments de philosophie (3^e et 4^e parties).

Système des Beaux-Arts.

Lectures conseillées :

Septembre-Octobre :

Sophocle : Antigone.

Rousseau : Contrat Social (livres I et II).

Bergson : Les deux Sources (chap. I).

Malraux : La condition humaine.

Claudé : Le Soulier de Satin.

Les cinq grandes odes.

Le Magnificat.

Novembre-Décembre :

Shakespeare : Macbeth.

Février-Mars :

Racine : Phèdre.

Shakespeare : Othello.

Balzac : Le curé de village.

Giraudoux : Électre.

Stendhal : Le Rouge et le Noir.

Proust : Du côté de chez Swann.

Denys de Rougemont : L'amour et l'Occident.

Travaux à entreprendre :

Septembre-Octobre :

Conflit de la loi sociale et du héros.

Société idéale et société de fait.

Pression sociale et appel du héros.

Le tragique de la vie.

Sens du monde : enthousiasme devant sa grandeur, esprit de mainmise et de conquête à son égard.

Novembre-Décembre :

Qu'est-ce que le tragique?

L'absence, épreuve surmontée?

L'homme en face du futur?

L'idée de notre mort?

Février-Mars :

Études proposées sur la jalousie, la responsabilité, l'expérience poétique et l'idéal antique du sage (Pour ces études, des lectures appropriées étaient conseillées).

IX. — LISTE, RECONSTITUÉE, DES SUJETS DE COURS RELIGIEUX

Juillet-Août 1940	Garrone	La pensée chrétienne.	12 leçons.
Septembre 1940	Bolloc'h	Symbolisme de la Messe.	4 leçons.
Octobre 1940	Sortais	Prière mentale, vocale.	
Novembre 1940	Sortais	Liturgie des malades et des mourants. Le bréviaire.	
Décembre 1940	Herbin	Prime, Vêpres, Complies.	3 leçons.
Octobre 1940-			
Janvier 1941	Herbin	Histoire de l'Église.	3 leçons.
Hiver 1940-41	Sochal	Le mariage, d'après l'encyclique <i>Casti connubii</i> .	
Janvier 1941	Marduel	L'évolution.	3 leçons.
Février-			
Mars 1941	Flament	Liturgie de la messe.	6 leçons.
Janvier-			
Février 1941	Carrière	La Vie de saint Paul.	4 leçons.
Juin-Juillet 1941	Herbin	Doctrine sociale de l'Église.	4 leçons.
Juillet 1941	Herbin	Mouvement ouvrier en France jusqu'en 1864.	
Novembre 1941	Villacroux	Bible : Introduction. Religion des peuples primitifs.	2 leçons. 2 leçons.
Novembre-			
Décembre 1941	Borel	L'Église et la doctrine de l'Évolution.	
Année 1942	Villacroux	L'Inspiration. La Genèse.	6 leçons. 6 leçons.
	Sochal	Abraham et les patriarches. Morale : la propriété. Morale des affaires.	
	Herbin	Le Cantique des Cantiques.	3 leçons.
	Barrau	Dogme : le miracle.	
	Herbin	Apologétique : la pensée moderne et le catholicisme.	
Année 1943	Herbin	L'action sociale de l'Église.	
	Villacroux	Moïse. Josué, les Juges.	15 leçons. 10 leçons.
	Barrau	Dogme : authenticité des Évangiles.	
Année 1944	Herbin	L'Apocalypse.	15 leçons.
	Villacroux	Samuel, Saül et David.	20 leçons.
	Barrau	Dogme : Renau et nous. <i>La doctrine sociale de l'Église.</i>	
Mai 1944	Herbin	Albert de Mun.	
	Escombe	La Tour du Pin.	
	Barba	Intervention de l'Église.	
	Guilleminot	Mouvement social au XIX ^e siècle.	
	Verdeau	<i>Rerum Novarum</i> : adresse aux patrons.	
	Civerel	<i>Rerum Novarum</i> : adresse aux ouvriers.	
	Herbin	Conclusions générales.	
Novembre 1944	Herbin	Liturgie des malades et des défunts.	
	Herbin	L'Église au tournant de l'Histoire.	10 leçons.
Autres cours, sans dates retrouvées :			
	Peloux	Actes des Apôtres.	
		Vie de saint Paul.	
		Épîtres de saint Paul.	

Aucagne La Passion du Christ.
 Villacroux Lourdes et les miracles...

Et enfin, par L'étoquart, Swerry, Mougey et Vacheret, dans un cycle d'Histoire Religieuse,
 Le problème des Églises séparées.

X. — LISTE, RECONSTITUÉE, DE CONFÉRENCES RELIGIEUSES

Année 1940

Froidevaux	L'Évangile et les Évangiles (synoptiques).
Knittel	Histoire de l'année ecclésiastique.
Froidevaux	Le quatrième Évangile (Saint Jean).
R. P. Sortais	La Trappe.
Froidevaux	Économie de la prédication messianique dans les synoptiques et saint Jean.
Sochal	Mariages : antique, moderne, chrétien.
Richeaume	Le divorce.
Duhéron	Conférences sur Claudel.
Marnas	Problème de la natalité.
Sochal	Les parents éducateurs.
Dom Colliot	Le chant grégorien.
Leclercq	Saint Paul.
R. P. des Places	Saint Jean l'Évangéliste.
Froidevaux	Saint Irénée.
Papillon	Mouvements spécialisés de Jeunesse.
Leclercq	Saint Antoine et les premiers ermites.
Jeanson	Le prêtre et l'enfant.
Garrone	Saint Augustin.
Dom Colliot	Saint Benoît.
R. P. des Places	Formation spirituelle par la lecture.
Dom Colliot	Un Évangile « musical ».
Herbin	François ou la grâce dans une âme d'enfant.
R. P. des Places	Saint Thomas d'Aquin.
	Saint Ignace et la Compagnie de Jésus.
R. P. Sortais	Saint Bernard, chevalier de Notre-Dame.
Chavez	La bourgeoisie catholique d'Hazebrouck.
Herbin	La vie intellectuelle.
R. P. des Places	Saint Vincent de Paul.
Marduel	Une paroisse de Lyon : Saint-Alban.

Année 1941

Pichon	Saint Jean Bosco.
Sochal	Épiphanie et Action Catholique.
Becq	Le curé de campagne.
Delaporte	Saint François d'Assise.
Herbin	La grâce de notre captivité.
Prénat	L'Église et l'État entre les deux guerres.
Marduel	La Curie Romaine.
Herbin	Saint Vincent de Paul et la Compagnie du Saint Sacrement.
Estrangin	Saint Louis.
Herbin	Les martyrs des Carmes.
	L'Église et son gouvernement : Droit Canon.
	Le Concordat du Portugal : Droit Canon.
?	Sainte Jeanne d'Arc.
?	Le Curé d'Ars.
Verdeau	Le Saint Suaire de Turin.
Flament	La mort du Chef.

Année 1942

P. A. Lesort	La conversion de Paul Claudel.
Herbin	Lacordaire.
Carrière	Liturgie de la Semaine Sainte.
Herbin	Histoire de la dévotion à la Passion.
Flament	L'Eucharistie.
Verdeau	Le procès du Christ.
?	Saint Louis.

Année 1943

Laxague	Lourdes, cité du miracle.
?	Missions et civilisation.
?	Comment remplir notre devoir missionnaire.

Année 1944

Flament	Participation des fidèles à la liturgie de l'Église par le chant sacré.
---------	---

Sans dates retrouvées

Pila	Le mariage-sacrement; Les fins du mariage.
------	--

XI. — LISTE DES PRIÈRES COMPOSÉES A L'OFLAG ET RETROUVÉES DEPUIS LE RETOUR

Fêtes Liturgiques

15 Août	1940	Louis Estrangin	Prière du 15 août.
25 Août	1940	Louis Estrangin	Prière à saint Louis.
29 Septembre	1940	Louis Estrangin	Prière à saint Michel.
1 ^{er} Novembre	1940	Louis Estrangin	La Toussaint.
25 Décembre	1940	Louis Estrangin	Action de grâces à l'allégresse de Noël.
1 ^{er} Mai	1941	Louis Estrangin	Prière pour le Maréchal.

Octaves ou Neuvaines de Prières

18 Janvier	1941	Pierre Herbin	Unité de l'Église.
3 Février	1941	Pierre Herbin	Neuvaine pour la France et ses Chefs.
17 Mars	1941	?	Neuvaine pour nos familles.
Pentecôte	1941	Pierre Herbin	Neuvaine au Saint-Esprit.
15 Septembre	1941	?	Neuvaine à Notre-Dame de la Merci.

Chemins de Croix

	1940	Pierre Herbin	Action de grâces en forme de Chemin de Croix.
17 Janvier	1941	Pierre Herbin	Pour le temps de la captivité.
21 Mars	1941	Louis Estrangin	Pour la neuvaine des familles.

Divers

20 Juillet	1940	Merlet	Prière d'action de grâces.
17 Juin	1941	?	Action de grâces (messe des Professeurs catholiques.)
Sans date		II D-Bloc III	Action de grâces à Wesfalenhof.
Sans date précise		II D-Bloc II	Offrande de notre Captivité (1940).

XII. — PREMIER QUESTIONNAIRE-ENQUÊTE, AUX MEMBRES DU CLERGÉ

- 1° Quelle fut au camp votre activité principale sur le plan religieux?
 - 2° Quelle part avez-vous prise à la diffusion de la doctrine? Sermons, conférences, causeries, cours aux séminaristes, recollections et retraites.
 - 3° Quelle part avez-vous prise à la vie liturgique? baptêmes, premières communions, confirmations, retours, grandes fêtes de la paroisse.
 - 4° Quel rôle avez-vous eu dans la structure sociale de la paroisse? œuvres de dévotion et de piété; œuvres d'apostolat (bibliothèques, expositions, cercles d'études, œuvres de charité, œuvres missionnaires, œuvres liturgiques, œuvres de délassement); mouvements d'action (Action Catholique); œuvres sociales.
 - 5° Quel souvenir gardez-vous de la pratique religieuse de la paroisse?
— effectifs; assistance en semaine, le dimanche; communions de dévotion, de précepte;
— évolution religieuse pendant la captivité: déficiences, obstacles à la vie paroissiale; vocations religieuses ou sacerdotales nées ou développées au camp;
— bilan de la pratique religieuse.
 - 6° Avez-vous exercé un rôle auprès des hommes de troupe? cours, conférences, causeries, Action Catholique.
 - 7° Quelles modifications furent apportées par la captivité à la liturgie et à la théologie sacramentaire traditionnelles? messes, communions, confessions.
 - 8° Survie de la paroisse du camp? diverses manifestations depuis le retour en France; contacts individuels gardés; persévérance ou abandon de la pratique religieuse.
 - 9° Possédez-vous des documents écrits, des souvenirs que vous accepteriez de me prêter?
 - 10° Connaissez-vous des adresses de camarades susceptibles de fournir des renseignements ou de prêter des documents sur la vie religieuse à l'Oflag?
 - 11° Connaissez-vous des travaux sur la vie religieuse dans notre camp?
 - 12° Avez-vous d'autres suggestions à faire?
-

XIII. — DEUXIÈME QUESTIONNAIRE-ENQUÊTE, AUX MEMBRES DE L'ACTION CATHOLIQUE

- 1° à 5° Mêmes questions que dans l'enquête auprès du clergé.
 - 6° Comment le clergé du camp vous est-il apparu?
 - 7° Différence avec ce qu'il vous semblait avant la guerre.
 - 8° Différence entre le christianisme dans le camp et dans la vie civile.
 - 9° Qu'avez-vous découvert au camp au point de vue catholique?
- Ce questionnaire reprenait ensuite les 5 dernières questions du précédent.
-

XIV. — TROISIÈME QUESTIONNAIRE-ENQUÊTE, AUX MEMBRES DE L'ACTION CATHOLIQUE

Après un tableau qui fixait les « professions représentées dans la chambre, et le nombre de représentants pour chacune d'elles », les questions suivantes étaient posées :

- 1° Pratique religieuse (nombre) :
— vie chrétienne profonde, pratique habituelle, pratique occasionnelle, indifférence bienveillante, indifférence malveillante, incroyance.
- 2° Nombre de pratiquants dans chaque profession?
- 3° Exercices de piété :
— combien allaient à la messe chaque dimanche?
— combien allaient à la messe aux grandes fêtes?

- combien communiaient aux grandes fêtes?
 - combien communiaient à Pâques?
 - 4° Action Catholique :
 - combien de membres adhérents? combien de militants?
 - 5° Évolution de la pratique religieuse de 1942 à 1945 : chiffrer, si possible, le progrès ou le recul.
 - 6° Vie religieuse : apparaissait-elle aux camarades comme un acte religieux? un acte national? une distraction?
 - 7° Pratique religieuse : quel motif l'inspirait? l'habitude? le snobisme? l'arrivisme? la conviction?
 - 8° Avez-vous constaté du pharisaïsme?
 - 9° Y avait-il des éléments superstitieux?
 - 10° Y avait-il du respect humain?
 - 11° Quel était le niveau de l'instruction religieuse?
 - 12° Réactions des camarades de chambre devant le clergé?
 - 13° Signes révélateurs de vitalité chrétienne profonde : foi, espérance, charité.
 - 14° Existait-il, chez certains, un conformisme dû au milieu social?
- (Suivaient plusieurs questions subsidiaires, touchant à des problèmes profanes.)
-

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

1940

Juin

Commandant allemand du camp : colonel Gerhardt.
Doyen des officiers français : colonel Andréi.
Du 15 juin au 15 juillet, l'ensemble des prisonniers, 6 000 environ, arrivent à l'Oflag II D, Gross-Born (Poméranie).
Premières grand-messes en plein air.
Premiers passages à l'épouillage.
Distribution du premier numéro du « Trait d'Union ».
Visite au camp du colonel Gerhardt.
Immatriculation et fouille.

23 Dimanche
25 Mardi
26 Mercredi
27 Jeudi
29 Samedi

Juillet

Ouverture de l'Université. Recteur : commandant Rivain.
Lancement d'un Comité des Fêtes.
Premières promenades à l'extérieur du camp.
Première carte imprimée envoyée en France.
Annonce du rapatriement du Service de Santé.
Création d'une Commission des Ordinaires (C. D. O.).
Service pour les morts des deux guerres;
Séance récréative (Bloc III).
Règlement du Service Postal (lettres et colis);
Lancement de la Commission des Ordinaires (C. D. O.).
Perception de la première formule de lettre.
Grand-messe en plein air.
Recensement des officiers israéliites.
Messe d'Action Catholique (Bloc III);
Récital de piano (Challine) : musique française contemporaine.

1^{er} Lundi
2 Mardi
3 Mercredi

6 Samedi
7 Dimanche
14 Dimanche

18 Jeudi

20 Samedi
21 Dimanche
25 Jeudi
28 Dimanche

Août

Arrivée des premiers colis et lettres (zone libre).
Séance récréative au bloc II.
Le Journal Parlé est lu au bloc II.
Visite d'un attaché d'ambassade américain;
Une évasion.
Exposition des Beaux-Arts (Bloc II).
Organisation des offices à l'intérieur.
Lancement du Service Diplomatique des P.G. (Scapini).
Premier essai de bibliothèque au bloc III.
Inspection du camp par un Colonel allemand.
Promenade obligatoire; nouvelle inspection du camp.

1^{er} Jeudi
6 Mardi
9 Vendredi
10 Samedi

15 Jeudi
18 Dimanche
20 Mardi
23 Vendredi
25 Dimanche
28 Mercredi

Septembre

Séance récréative.
Départ de 79 aspirants.
Réunion du Comité de l'Enseignement;
Exposition artistique au bloc I-IV;
Séance récréative : L'Octave de la chanson (Chambon).

1^{er} Dimanche
2 Lundi
8 Dimanche

- 11 Mercredi Premiers rapatriements (quatre).
- 12 Jeudi Jeu marial (Sochal).
- 14 Samedi Annonce du départ des aînés pour un camp de pierre.
- 15 Dimanche Récital de piano (Verdeau) : musique romantique.
- 18 Mercredi Mort d'un officier (27 ans);
Lancement du *Journal Parlé* quotidien au bloc III.
- 22 Dimanche Séance récréative : Sketch breton et Caveau.
- 29 Dimanche Visite du camp par le capitaine Von Marwitz;
Journée d'Action Catholique;
Séance de variétés : théâtres parisiens (Barbas).

Octobre

- 2 Mercredi Le cimetière compte déjà quatre tombes françaises.
- 3 Jeudi Exposition d'Art au bloc III.
- 4 Vendredi 150 aînés partent pour un camp près de Bromberg;
Arrivée au camp d'un message de Pie XII à la France;
Trois évasions.
- 6 Dimanche Lecture du message du Pape (à la grand-messe);
Séance récréative : L'Octave de la Chanson (Liaume).
- 7 Lundi Suspension des séances récréatives, à la suite des réactions des auditeurs, le 6 octobre.
- 9 Mercredi Bruits de départ des prêtres-combattants, des pasteurs et des rabbins.
- 10 Jeudi Sabotage de la T. S. F., cantine du bloc III.
- 11 Vendredi Visite au camp du colonel Gerhardt;
Venue de deux inspecteurs S. S.;
Fermeture de la cantine du bloc III.
- 13 Dimanche Grand-messe en plein air.
- 15 Mardi Rentrée de l'Université de l'Oflag.
- 16 Mercredi Visite d'un délégué du Comité International de la Croix Rouge
(C. I. C. R.).
- 17 Jeudi Départ des prêtres anciens combattants.
- 18 Vendredi Mort d'un officier au bloc I (5^e victime).
- 20 Dimanche Un baptême au bloc III;
Récital de piano (Verdeau) : Romantiques et Contemporains;
Le cantinier Schmidt est mis en prison.
- 22 Mardi Matinée musicale : Schubert, Brahms, Beethoven.

Novembre

- 2 Samedi Visite au cimetière, qui renferme six tombes;
Lancement du « Ballon Captif », premier journal du camp.
- 3 Dimanche Journée d'Action Catholique (Bloc III).
- 9 Samedi Le cantinier Schmidt se serait fait justice.
- 11 Lundi Musique de chambre (Bloc III).
- 16 Samedi Accords de Berlin; la France est sa propre puissance protectrice
(ambassade Scapini).
- 17 Dimanche Soirée artistique sur la Provence.
- 21 Jeudi Les Alsaciens quittent le camp.
- 22 Vendredi Conférence Lanoux sur la Condition du Prisonnier.
- 24 Dimanche Revue : Russie, Japon, Mexique (Barbas).
- 27 Mercredi Promenade obligatoire.

Décembre

- 6 Vendredi Vérification des plaques d'identité;
Séance récréative : « Le Médecin volant », de Molière (Sochal).
- 12 Jeudi Rapatriements (46);
Départ du commandant Rivain; nouveau Recteur, commandant
Baticle;
Départ du colonel Andréi; nouveau Doyen des officiers, le colonel
Le Brigand.

19	Jeudi	Opérette : « La Reine s'ennuie » (musique de Challine).
22	Dimanche	Départ du colonel Le Brigand pour Lübeck; Nouveau Doyen des officiers, le Colonel Gruyer.
24	Mardi	Veillée de Noël : Noël sur la place, de H. Ghéon (Sochal).
26	Jeudi	Visite de l'aumônier Dupaquier aux kommandos voisins.

1941

Janvier

1 ^{er}	Mercredi	Des photographies de groupes ont été prises ces jours derniers.
9	Jeudi	Première carte correspondance avec formule réponse.
14	Mardi	Séance récréative : « Le Barbier de Séville » (Maréchal).
15	Mercredi	Prise de photos de groupes et commandes;
29	Mercredi	Départ de onze aumôniers militaires pour la France; L'aumônier Dupaquier reste comme volontaire.
31	Vendredi	Limitation du nombre des lettres à l'arrivée; Deux évasions cette fin de mois.

Février

1 ^{er}	Samedi	Trois évasions pendant la promenade (groupe Billotte).
5	Mercredi	Distribution de la première vignette bleue (5 kg).
14	Vendredi	Enquête au camp sur l'affaire Schmidt.
21	Vendredi	Distribution d'une vignette bleue (1 kg).
22	Samedi	Octroi d'une lettre pour parent prisonnier (1 ^{er} degré de parenté).

Mars

		Au cours de ce mois, sans doute, départ du colonel Gerhardt et son remplacement par le capitaine de vaisseau Schulze.
1 ^{er}	Samedi	Les colis reçus sans vignettes sont interdits.
3	Lundi	Inauguration des cours de la Faculté de Droit.
13	Jeudi	Cinq évasions.
14	Vendredi	Conférence de P. Herbin : La grâce de notre captivité.
18	Mardi	Séance récréative : « M. Le Trouhadec saisi par la débauche », de Jules Romains (Barbas).
21	Vendredi	Ouverture des barbelés qui séparaient les blocs; Unification des Universités de blocs.
25	Mardi	Lancement d' « Écrit sur le Sable », journal « officiel » du camp (E. L. S.).
27	Jeudi	Trois évasions.

Avril

		Au cours du mois d'avril, Salon de Printemps.
1 ^{er}	Mardi	Séance récréative : « Dulcinée », de Gaston Baty (Sochal).
15	Mardi	Musique vocale et symphonique (Gardey et Thimonnier); Envoi de vœux de fête au maréchal Pétain; Bruits de départ du camp.
22	Mardi	Séance récréative : « Fabliau », de Pierre Chambon.
28	Lundi	Musique symphonique et musique de chambre.
29	Mardi	Séance récréative : « Le Petit Café », de Tristan Bernard (Barbas).
30	Mercredi	Conférence sur le maréchal Pétain.

Mai

1 ^{er}	Jeudi	Fête Nationale, et fête du Maréchal : souvenir des morts; Fermeture du Salon de Printemps.
11	Dimanche	Conférence Ratinaud sur Jeanne d'Arc.
18	Dimanche	Les soubassements des baraques ont été retirés (planches de coffrage).
24	Samedi	Match humoristique de foot-ball : « Bagnards contre gardiens ».
30	Vendredi	Les Allemands exigent une nouvelle liste des prêtres du camp : départ en vue.

Juin

- 2 Lundi Jeu des Porte-Épées du Paradis (M. de Jacquelot).
 4 Mercredi Une évasion.
 18 Mercredi Séance récréative : Trois saynètes de Sacha Guitry et Duvernois (Barbas et Imbert).
 22 Dimanche La Radio allemande annonce l'attaque contre l'U. R. S. S.
 23 Lundi Musique de chambre.
 26 Jeudi Match humoristique de foot-ball : Lettres - Droit.
 27 Vendredi Piqûre antityphoïdique.
 30 Lundi Ouverture d'un Stage d'Éducation Générale.

Juillet

- Au cours du mois, deux séances récréatives au camp :
 « La Belle Marinière », de Marcel Achard (Chambon et Lanoux);
 « Volpone », de Ben Johnson (Martinelli).
 15 Mardi Orchestre symphonique et Chorale;
 Récital de musique française;
 Cantate à Jeanne d'Arc (Estrangin - Thimonnier).
 20 Dimanche Concours Olympique (Athlétisme).
 21 Lundi Première visite de deux délégués Scapini.
 22 Mardi Conférence du P^r Grimm, du Comité « France-Allemagne ».
 27 Dimanche Trois évasions.
 30 Mercredi Musique de chambre.
 31 Jeudi Concert symphonique = orchestre de chambre.

Août

- Au cours des mois d'août et septembre, enterrement de Russes dans une fosse proche du camp.
 3 Dimanche Refus à l'aumônier de visiter les kommandos voisins.
 5 Mardi Séance récréative : « Azaïs » de Louis Verneuil (Barbas).
 7 Jeudi Départ des Anciens Combattants de 1914-18 (zone occupée);
 8 Vendredi Départ des Anciens Combattants de 1914-18 (zone libre);
 Les deux groupes comptent 270 prisonniers;
 Le capitaine Hamelin devient Recteur de l'Université, à la place du commandant Baticle, rapatrié.
 11 Lundi Clôture des championnats individuels d'athlétisme.
 18 Lundi Pesée générale à l'infirmerie.
 19 Mardi Huit évasions.
 24 Dimanche Ouverture de la Kermesse au profit du Secours National.
 28 Jeudi Clôture de la Kermesse.

Septembre

- Au cours du mois, manifestations dans le camp :
 Séance récréative : « Le Fleuve Étincelant », de Charles Morgan (Sochal);
 Salon d'Automne;
 Concert de musique de chambre.
 1^{er} Lundi Lancer de planeurs.
 6 Samedi Rapatriement de 97 prisonniers, pour maladie ou « services rendus ». Parmi eux, le colonel Gruyer, doyen des officiers, les chefs de blocs et leurs chefs d'État-Major;
 Le colonel Vendeur devient Doyen du camp.
 16 Mardi Départ de 19 congés libérables.
 17 Mercredi Réunion des Commandants de Blocs, Chefs de baraques et de chambres, par le capitaine Bahr : « Justifications » sur les enterrements des Russes.
 18 Jeudi Pesée mensuelle.
 20 Samedi Départ de l'aumônier Dupaquier pour un Stalag de Stettin.
 24 Mercredi Séance de jazz (Challine).
 28 Dimanche Ouverture d'un Oratoire au bloc III - 18/4.

Octobre

- Au cours du mois :
- Séance récréative : « La ligne de cœur », de Cl.-A. Puget (Lanoux);
Exposition de peinture;
Examens de Droit (Capacité et Licence).
- 2 Jeudi Le cimetière russe est comble : 953 cadavres, selon les estimations
les plus faibles.
- 13 Lundi L'aumônier Dupaquier rentre de Stettin où il était « indésirable ».
- 22 Mercredi Deuxième visite du Comité International de la Croix Rouge.
- 23 Jeudi Concert : Musique de chambre et musique symphonique.
- 27 Lundi Journée des Scouts de France.
- 30 Jeudi Clôture du Stage d'Éducation Générale.
- 31 Vendredi Répartition des jardins.

Novembre

- Au cours du mois :
- Lancement du Centre d'Études Nord-Africaines (officiers d'active);
Projet d'une Exposition « France-Monde »;
Séance récréative : « Tovaritch », de Jacques Deval (Martinelli).
- 1^{er} Samedi Lancement du Centre d'Entraide de Paris.
- 2 Dimanche Cérémonie au cimetière français.
- 4 Mardi Ouverture des Cours de la Faculté de Droit.
- 8 Samedi Départ de 24 Nord-Africains (camp plus confortable);
Départ de trois congés libérables.
- 12 Mercredi Séance récréative des Comédiens Routiers (Sochal).
- 13 Jeudi Agrandissement de la salle d'étude du bloc III (arrière-cantine).
- 15 Samedi Démarches de l'aumônier Dupaquier pour célébrer la messe à des
Polonais, de passage à l'infirmerie.
- 17 Lundi Départ de 6 prisonniers (limite d'âge).
- 22 Samedi Départ de 18 officiers d'active (limite d'âge);
Deuxième visite des délégués Scapini.
- 30 Dimanche Annonce du rapatriement de 20 officiers;
Contrôle plus rigoureux du courrier : timbre à date sur les formules
de départ.

Décembre

- Au cours du mois :
- Création du Cercle Pétain, par le colonel Vendeur.
- 3 Mercredi Musique symphonique et chorale : classiques allemands.
- 5 Vendredi Départ pour un autre camp de 2 officiers (maladie mentale).
- 11 Jeudi Arrivée d'un « Wagon Pétain ».
- 16 Mardi Départ de 29 officiers Nord-Africains pour Mayence.
- 18 Jeudi Séance de Noël pour les kommandos voisins;
Une évasion;
Les Allemands reculent pour « raccourcir » le front russe!
- 19 Vendredi Séance de cinéma : film allemand.
- 23 Mardi Exposition des Jouets de Noël, vendus au profit du Secours National.
- 24 Mercredi Vœux du capitaine de vaisseau Schulze;
Veillée de Noël : « Noé », de André Obey (Sochal).

1942

Janvier

- Au cours du mois :
- Séance récréative : « Mon Bébé », vaudeville (Frèche);
Séance récréative : « Lady Warner a disparu », policière (Petit).
- 1^{er} Jeudi Feu de camp fédéral du Scoutisme Français.
- 2 Vendredi Séance récréative : « Marius », de Pagnol (Sochal);
Scandale des colis d'Alexandrie.
- 5 Lundi La censure exige les plans des conférences et sermons.

- 6 Mardi Appareil de T. S. F. allemand hors d'usage.
 10 Samedi Mort du capitaine de Joigny (typhus).
 12 Lundi Les prisonniers apposent leurs signatures sur un Livre d'Or : vœux de l'Oflag au Maréchal.
 14 Mercredi Concert populaire : orchestre et chorale.
 15 Jeudi Fouille allemande baraque 35 et sabotage.
 17 Samedi Censure des bibliothèques.
 19 Lundi Réclamation écrite du colonel Vendeur.
 24 Samedi Réunion folklorique : la Touraine.
 26 Lundi Liste de 35 malades à rapatrier bientôt.
 27 Mardi Séance récréative : « Miss Ba », de Rudolf Bésier (Gautier).

Février

- 1^{er} Dimanche Censure des œuvres musicales.
 2 Lundi Cinéma : « La Sonate à Kreutzer »;
 « L'Allemagne, pays du tourisme »;
 Film sur la L. V. F.
 5 Jeudi Départ du commandant de Marnhac pour Lübeck;
 Musique de chambre.
 8 Dimanche Grande Fête de la Glace.
 13 Vendredi Conférence sur le Secours National (Cercle Pétain).
 17 Mardi Visite d'un médecin finlandais;
 Des malades seront retenus comme otages pour compenser le nombre des évadés. On en ajoutera dix, en prévision des évasions futures.
 22 Dimanche Réunion du Groupe de l'Enseignement Primaire.
 27 Vendredi Départ de 4 aînés de 7 enfants.
 28 Samedi Arrivée au camp de 28 ordonnances, tout juste capables de travaux légers;
 Conférence du Dr Brahn, du Comité « France-Allemagne ».

Mars

- Au cours du mois :
 Examens de licence (histoire).
 1^{er} Dimanche Troisième visite d'un délégué Scapini.
 2 Lundi Rapport du colonel Vendeur sur la mission Scapini et la conférence du Dr Brahn.
 3 Mardi Journée de deuil pour les victimes du bombardement de Boulogne-Billancourt.
 6 Vendredi Diffusion du Discours de Pétain aux Légionnaires et des Principes de la Communauté (Cercle Pétain).
 8 Dimanche Affectation de l'abbé Trouvain comme aumônier des kommandos voisins.
 12 Jeudi Départ de 9 ingénieurs en congés de captivité;
 Projet d'une École de Cadres (Chantiers de Jeunesse);
 Concert vocal et instrumental.
 16 Lundi Dix évasions.
 17 Mardi Sept évasions.
 18 Mercredi Séance récréative : « Topaze », de Pagnol (Martinelli);
 Assassinat du lieutenant Rabin, à la sortie d'un tunnel.
 19 Jeudi Demande de naturalisation allemande par un officier.
 23 Lundi Service solennel pour le lieutenant Rabin.
 28 Samedi L'aumônier Dupaquier est lauréat de l'Académie Française, pour actes de dévouement;
 Conférence du Cercle Pétain : Un ordre nouveau commence.

Avril

- 3 Vendredi Dix-huit départs (13 malades et 5 congés de captivité).
 5 Dimanche Quête pour le Secours National.
 7 Mardi Inauguration du Centre d'Entraide à l'Oflag.

8	Mercredi	Fouille générale du camp.
11	Samedi	Départ du capitaine de vaisseau Schulze.
13	Lundi	Le commandant Von Hiller commande par intérim.
21	Mardi	Quatrième visite d'un délégué Scapini : annonce d'un prochain départ du camp; Le colonel Von Ludwiger est nommé commandant du camp.
22	Mercredi	Rapport officiel sur la visite du délégué Scapini; Annonce de visites de l'abbé Rodhain aux prisonniers.
23	Jeudi	Feu de camp fédéral du Scoutisme Français.
25	Samedi	Mort du lieutenant Flattot.
28	Mardi	Exercice de « chargement » pour le départ.
29	Mercredi	Fouille de départ.
30	Jeudi	Fouille de départ.

Mai

1 ^{er}	Vendredi	Première Fête Régionale de l'Oflag II D.
2	Samedi	Fête du Maréchal (reportée du 1 ^{er}) et <i>Marseillaise</i> .
4	Lundi	Ramassage des couvertures.
10	Dimanche	Séance d'épouillage.
11	Lundi	Trois évasions.
14	Jeudi	Évacuation des blocs II et III vers le bloc I-IV; Arrivée du premier contingent polonais.
15	Vendredi	<i>Changement de camp</i> : départ du premier contingent pour <i>Arnswalde</i> ; Cinq évasions.
16	Samedi	Le colonel Neumann préside à l'Oflag II B ; Départ d'Arnswalde du second contingent polonais.
17	Dimanche	Arrivée du second contingent français de Gross-Born.
19	Mardi	Installation dans le nouveau camp.
21	Jeudi	Organisation de la vie religieuse au II B.
22	Vendredi	Entrée en prison de 7 officiers pour l'affaire Rabin : la prison sera vide, pour la première fois, le 14 octobre 1942.
24	Dimanche	Communication de la note officielle sur les contrats de travail des officiers en Allemagne.
25	Lundi	Sanctions Giraud : les bibliothèques restent confisquées.
27	Mercredi	Retour au camp des 18 camarades partis comme malades et congés de captivité le 3 avril.
29	Vendredi	Nouvelles précisions sur les contrats de travail.
31	Dimanche	Annonce de blanchissage en ville; Répartition provisoire des locaux communs; L'Oflag II B n'est pas un camp de représailles.

Juin

4	Jeudi	Autorisation de répétitions théâtrales, « un seul acteur à la fois ».
6	Samedi	Inspection des chambres par le colonel Neumann.
7	Dimanche	Ouverture de salles d'étude (réfectoires).
8	Lundi	Reprise des cours de dessin et peinture; Ouverture du Centre d'Entraide.
12	Vendredi	Interdiction de l'Exposition « France-Monde ».
13	Samedi	Organisation d'équipes de défense passive.
16	Mardi	Visites des malades rapatriables à Neubrandenbourg.
23	Mardi	Difficultés entre l'Abwehr et l'Aumônerie Catholique.
29	Lundi	Reprise des cours d'allemand.

Juillet

Au cours du mois :		
1 ^{er}	Mercredi	Autorisation d'envoyer « Écrit sur le Sable » en France.
4	Samedi	Organisation d'une Caisse de camp.
20	Lundi	Une évasion. Transfert dans un autre camp de 4 prisonniers prétendus communistes.

- 21 Mardi Troisième visite de la Croix Rouge Internationale de Genève (C. I. C. R.).
 22 Mercredi Effraction de la porte de la Kammer (bloc I).
 30 Jeudi Départ du colonel Neumann.
 31 Vendredi Inspection du Général commandant les camps de la région;
 Création d'un Centre d'Études de l'Empire.

Août

- Au cours du mois :
 Huit nouvelles évasions;
 Sont en contrats de travail volontaire, 158 officiers.
 1^{er} Samedi Arrivée du colonel Euler, comme commandant du camp.
 15 Samedi Concert Spirituel.
 21 Vendredi Arrivent au camp 21 aspirants promus sous-lieutenants.
 22 Samedi Bombardement de l'infirmerie du camp de Gross-Born.
 24 Lundi Quinzaine d'Information sur la Jeunesse Française : Chantiers de Jeunesse;
 Départ d'un prisonnier comme officier-conseil dans un Stalag, près de Berlin.
 25 Mardi Tirage de la première tranche de la Loterie du Maréchal.
 30 Dimanche Arrivée au camp d'une centaine de camarades du camp de Schubin;
 Journée du Maréchal;
 Conférence du Cercle Pétain;
 Présentation de la plaquette : « Un acte de foi », qui doit être adressée au maréchal Pétain.
 31 Lundi Autorisation de reprendre les activités musicales : fin des sanctions Giraud?

Septembre

- 2 Mercredi Demande d'officiers volontaires pour garder des prisonniers russes;
 Concert symphonique : musique classique et romantique.
 4 Vendredi Nouveau cas de folie au camp.
 5 Samedi Départ du colonel Euler;
 Le commandant Berndt assure l'intérim.
 6 Dimanche Exposition des Textiles et des Matières Plastiques.
 7 Lundi Pesée mensuelle.
 8 Mardi Départ de 4 officiers en congés de captivité.
 9 Mercredi Musique de chambre : Mozart, Bach, Beethoven.
 11 Vendredi Ouverture du Cours de Musique de Verdeau.
 19 Samedi Annonce de 7 congés de captivité pour des officiers de D. C. A.
 20 Dimanche Exposition de Madagascar.
 21 Lundi Ouverture du Centre des Chantiers de Jeunesse;
 Incident du Café du Brésil.
 22 Mardi Le colonel Gerloff prend le commandement du camp;
 Régime d'hiver pour le culte.

Octobre

- Au cours du mois :
 Examens de Droit (Capacité et Licence);
 Exposition artisanale.
 1^{er} Jeudi Complet rétablissement des cours de l'Université;
 Musique légère : ensemble Jacquemart.
 7 Mercredi Octroi d'une vignette bleue (colis de Noël).
 9 Vendredi Une évasion.
 11 Dimanche Inauguration, à Stargart, d'un monument à nos morts, par Scapini,
 en présence du colonel Vendeur.
 12 Lundi Exposition de l'Algérie.
 14 Mercredi La prison du camp est enfin vide.
 15 Jeudi Conférence sur la Révolution Nationale et l'Enseignement (atelier
 « Enseignement » du Cercle Pétain).

16	Vendredi	Rapport du colonel Vendeur sur son voyage à Stargart.
21	Mercredi	Congés de captivité pour 6 officiers : électriciens; Nouvelles offres pour le travail en Allemagne.
22	Jeudi	Inspection du camp par un Général allemand.
23	Vendredi	Arrivée d'un wagon de colis abîmés.
26	Lundi	Offre d'emplois au théâtre municipal de Stettin.
29	Jeudi	Visite du camp par des officiers italiens.
30	Vendredi	L'appareil de T. S. F. allemand serait irréparable.

Novembre

		Au cours du mois :
		Examens de Droit (Capacité et Licence).
3	Mardi	Remise des bibliothèques confisquées; Départ des 7 congés de captivité (21 octobre); Départ de 11 contrats de travail en Allemagne.
4	Mercredi	98 caisses de livres sont rendues aujourd'hui; On propose douze places chez Dormier; 30 soldats français viennent passer devant une Commission Mixte au camp.
6	Vendredi	Exposition Syrie-Levant; Musique de chambre (Orchestre Jacquemart).
9	Lundi	<i>Débarquement en Afrique du Nord.</i>
11	Mercredi	Occupation de la France libre par les Allemands.
14	Samedi	Exposition de maquettes d'affiches : Travail - Famille - Patrie (Cercle Pétain).
15	Dimanche	Tirage de la deuxième tranche de la Loterie du Maréchal.
16	Lundi	Le colonel Vendeur est convoqué à Stargart par le général Dideley.
17	Mardi	Départ d'un officier-conseil au Stalag III A.
23	Lundi	Ouverture de la Bibliothèque Générale du camp.
27	Vendredi	Quatrième visite de la Croix Rouge internationale de Genève (C. I. C. R.).
29	Dimanche	Activité accrue du groupement Malgorn-Bel (cours clandestins aux officiers d'active, qui se poursuivent depuis le départ du com- mandant de Marnhac pour Lübeck, le 5 février 1942).

Décembre

		Au cours du mois, lancement des nouvelles clandestines I. S. F. (Ils sont foutus!) grâce à un poste clandestin.
14	Lundi	Premier jour de cuisine collective organisée par le Centre d'Entraide.
19	Samedi	Lettre de l'abbé Rodhain à l'aumônier Dupaquier.
25	Vendredi	Concert spirituel et « Noël sur la Place », d'Henri Ghéon (Sochal).
27	Dimanche	Exposition de Tunisie.
31	Jeudi	Calcul des calories de notre ration par le pharmacien Borel.

1943

Janvier

		Au cours du mois :
		Séance récréative : Gala rose et noir = variétés (Martinelli).
1 ^{er}	Vendredi	Vœux au maréchal Pétain.
8	Vendredi	Le Doyen des officiers reçoit l'Aumônerie du Camp en visite.
11	Lundi	Exposition artisanale.

Février

		Au cours du mois :
		Examens de Droit (Capacité et Licence).
10	Mercredi	Distribution de sweaters américains; Réponse du maréchal Pétain aux vœux du Doyen du camp.
19	Vendredi	Règlement de l'échange de matériel entre Polonais (Gross-Born) et Français (Arnsvalde).

- 20 Samedi L'Abwehr refuse l'envoi de linge aux soldats des kommandos de la région.
 21 Dimanche Adieux écrits du colonel Vendeur à l'aumônier Dupaquier.
 22 Lundi Adieux du colonel Vendeur au camp;
 Le colonel Rousseau devient Doyen des officiers.
 23 Mardi Départ du colonel Vendeur pour la France.
 27 Samedi Entrée dans le camp d'un poste de T. S. F. reçu dans un colis.
Nota. — Le 2 février avait eu lieu la victoire soviétique de Stalingrad.

Mars

- Au cours du mois :
 Examens de sciences : Calcul différentiel et intégral;
 Examens de lettres : Littérature française.
 10 Mercredi Prise de nouvelles photographies d'identité.
 12 Vendredi Concert symphonique.
 14 Dimanche Exposition de la Marine Marchande.
 15 Lundi Fin du régime d'hiver pour le culte.
 18 Jeudi Service anniversaire pour le lieutenant Rabin.
 20 Samedi Obsèques du soldat Drapier.
 30 Mardi Service pour la mort du capitaine Dupuy.

Avril

- Au cours du mois :
 Examens de sciences : Chimie générale;
 Examens de lettres : Littérature française.
 7 Mercredi Service pour le capitaine Duvignère et le lieutenant Drouet.
 9 Vendredi Concert de musique légère.
 11 Dimanche Fête officielle de la saint Georges (Scoutisme Français).
 12 Lundi Nouvelle note de l'O. K. W. sur les contrats de travail en Allemagne.
 18 Dimanche Exposition des Travaux Publics et de l'Architecture.
 25 Dimanche Jeu de la Compassion de Notre-Dame (Sochal).
 26 Lundi Veillée de la saint Georges (Scoutisme Français).

Mai

- 1^{er} Samedi Fête du Travail et fête du Maréchal;
 Conférence du Cercle Pétain : Principes de dignité et de réalisme de la politique française actuelle.
 4 Mardi Séance récréative : « La matrone d'Éphèse », de Paul Morand (Rolland).
 8 Samedi Départ de 50 congés de captivité : ingénieurs agronomes.
 13 Jeudi Service pour le lieutenant Audron.
 19 Mercredi Passage de 33 malades devant une Commission Mixte (médecins allemands et suisses) : 12 seulement sont reconnus.
 23 Dimanche Exposition des Vieilles Colonies (Amérique du Nord).
 25 Mardi Départ de 15 officiers pour le camp de Lübeck.

Juin

- 6 Dimanche Récital Fauré (Beauvais).
 9 Mercredi Cinquième visite de la Croix Rouge Internationale de Genève (C. I. C. R.);
 174 officiers sont actuellement en contrats de travail en Allemagne.
 10 Jeudi Service pour le capitaine de Crémoux.
 11 Vendredi Scandale à l'E. S. O. P. (École Supérieure d'Oriental Professionnelle).
 20 Dimanche Concours de Pêche organisé par le Centre d'Entraide;
 Exposition de l'Afrique Noire.
 21 Lundi Séance récréative : « Knock », de Jules Romains (Imbert).
 22 Mardi Découverte de prétendues « gratifications » acceptées par l'équipe du journal « Écrit sur le Sable ».

- 23 Mercredi Hostilités entre l'Université et le Cercle Pétain à la suite d'un affichage maladroît de ce dernier.
 24 Jeudi Cinéma : « Le Prince Charmant », et Actualités.

Juillet

- Au cours du mois :
 Examens de sciences : Mécanique rationnelle;
 Examens de lettres : Études latines;
 Séance folklorique : Danses basques.
 3 Samedi Petit ensemble symphonique.
 8 Jeudi Fin du Centre des Chantiers de Jeunesse.
 15 Jeudi Reprise des promenades, avec baignade;
 Séance récréative : « La Chaleur du Sein », d'André Birabeau (Frèche).
 18 Dimanche Exposition du Maroc.
 26 Lundi Mélodies de Duparc et Chausson (Beauvais-Villien).
 29 Jeudi Musique de chambre.

Août

- Au cours du mois :
 Lancement des « Semaines d'Études » sur « Soixante-dix années de culture française : 1870-1940 » (Août 1943 - août 1944);
 Semaine de l'Histoire;
 Examens de Droit (Capacité et Licence).
 12 Jeudi Dernière promenade du premier tour.
 18 Mercredi Séance récréative : « L'Annonce faite à Marie » de Paul Claudel (Sochal).
 22 Dimanche Arrivée de 140 camarades du camp de Schokken.
 26 Jeudi Exposition de l'Indochine.

Septembre

- Au cours du mois :
 Semaine des Sciences et Exposition des Sciences;
 Ouverture du « Centre de Formation Générale »;
 Rolland est nommé Président du « Cercle de l'Enseignement ».
 13 Lundi Prise de photographies de groupes (par le Centre d'Entraide).
 20 Lundi Cinquième visite de deux délégués Scapini, dont le commandant de L'Estoile.
 23 Jeudi Coup de théâtre à l'Université.
 28 Mardi Départ du lieutenant Cariage comme pasteur d'un stalag.
 29 Mercredi Concert de musique symphonique.
 30 Jeudi Exposition des Sciences.

Octobre

- Au cours du mois :
 Semaine des Techniques et Exposition de l'Électricité;
 Examens de Droit (Capacité et Licence);
 Visite du colonel Vendeur au maréchal Pétain à Vichy.
 1^{er} Vendredi Centre de Formation Générale : ouverture des cours.
 3 Dimanche Récital Saint-Saëns (Verdeau).
 8 Vendredi Séance du jazz Durand.
 12 Mardi Suppression du cinéma et des promenades.
 13 Mercredi Exposition de l'Électricité.
 16 Samedi Diplômes d'Études Supérieures de Droit Public.
 18 Lundi Régime d'hiver pour le culte.
 28 Jeudi Exposition des Missions (jusqu'au 1^{er} novembre).

Novembre

Au cours du mois :
 Semaine des Arts Plastiques;
 Séance de jazz Durand;
 Examens de droit (Capacité et Licence).

- 4 Jeudi Séance récréative : « Le Corsaire », de Marcel Achard (Gautier).
 8 Lundi Exposition de Peinture.
 12 Vendredi Cinéma.
 13 Samedi D. E. S. Droit privé.
 21 Dimanche Rapatriement de 18 cas douloureux.
 28 Dimanche Premières confirmations au camp (31).

Décembre

- Au cours du mois :
 Semaine de la Musique et Journées de musique contemporaine;
 Examens de sciences : Physique générale.
 26 Dimanche Séance de Noël pour les hommes de troupe.
 27 Lundi Séance récréative : « Fanny », de Pagnol (Sochal).
 29 Mercredi Cinéma : « Lune de miel », « Les animaux de la forêt », et « Le Lycée Papillon ».
 30 Jeudi D. E. S. Économie Politique.

1944

Janvier

- Au cours de l'année :
 Une évasion, d'autres disent trois;
 Je ne peux préciser la date exacte de passation des pouvoirs de commandement du camp entre le colonel Gerloff et le colonel Prätorius;
 Un nouveau poste clandestin existe dans le camp.
 1^{er} Samedi Vœux d'« Écrit sur le Sable »; il n'est plus question du Maréchal; mais les Allemands refusent d'envoyer désormais ce journal en France.
 8 Samedi Guignol lyonnais (Mouisset).

Février

- 2 Mercredi Séance récréative : « Jean de la Lune », de Marcel Achard (Flamand).
 3 Jeudi Un nouveau poste clandestin est construit au camp.
 5 Samedi D. E. S. Économie Politique.
 12 Samedi Mort du colonel Rousseau, à l'hôpital de Stargard;
 Le colonel Malgorn devient Doyen (première fois).
 27 Dimanche Sixième visite de la Croix Rouge Internationale de Genève (C. I. C. R.).
 28 Lundi D. E. S. Économie Politique.
 141 officiers sont au travail volontaire en Allemagne.

Mars

Au cours du mois :
 Examens de sciences : Physique Générale;
 Concert de musique de chambre.

Avril

- Au cours du mois :
 Exposition à l'Atelier du G. D. P. A. (Groupe des Dessinateurs et Peintres Amateurs);
 Musique de chambre.
 8 Samedi Baptême d'adulte à l'Office du Samedi Saint.
 23 Dimanche Séance récréative : « Le bal des voleurs », de Jean Anouilh (Martinelli).

Mai

- Au cours du mois :
 Arrivée de 250 camarades de Montwy, avec deux postes clandestins, dont un sera plus tard découvert par les Allemands;
 Lancement du Groupement Liberté (Résistance).
 11 Jeudi Exposition de la Métallurgie.

Juin

- Au cours du mois :
 Semaine des Lettres et Exposition des Lettres;
 Examens de Littérature Française;
 Création du Comité Gaulliste Républicain (Résistance);
 Fermeture du « Centre de Formation Générale ».
- 2 Vendredi Le colonel Finiels, venu de Montwy, remplace le colonel Malgorn comme Doyen des officiers.
- 3 Samedi D. E. S. Droit Public.
- 6 Mardi Débarquement sur les côtes de Normandie (grand appel).
- 16 Vendredi D. E. S. Économie politique.
- 25 Dimanche Séance récréative : « Le viol de Lucrèce ».

Juillet

- Au cours du mois :
 Examens de droit (Capacité et Licence);
 Examens de sciences : Mathématiques générales;
 Examens de lettres : Philologie anglaise;
 Philologie allemande;
 Études pratiques d'anglais;
 Études pratiques d'allemand.
- 5 Mercredi Musique symphonique.
- 14 Vendredi Rétrospective de la Chanson française : exécution de *la Marseillaise*, interdite.
- 22 Samedi Départ du colonel Finiels pour Lübeck;
 Le colonel Malgorn redevient Doyen (deuxième fois).
- 30 Dimanche Fête de l'Enseignement Primaire : Spectacle de Variétés.

Août

- Au cours du mois :
 Sixième visite de deux délégués Scapini;
 Semaine de la Philosophie;
 Examens de sciences : Mécanique rationnelle;
 Séance récréative : « Melton, ou la Cotte de mailles » (Ratinaud).
 Séance récréative : « Léocadia », de Jean Anouilh (Frèche).
 Conclusions du Centre de Formation Générale.
- 1^{er} Mardi Septième visite de la Croix Rouge Internationale de Genève (C. I. C. R.);
 22 officiers sont encore en contrat de travail volontaire en Allemagne.
- 10 Jeudi Débarquement sur les côtes de Provence (grand appel).
- 12 Samedi D. E. S. Combinés (Droit) et Droit privé.
- 15 Mardi Libération de Paris (grand appel).
- 17 Jeudi D. E. S. Droit public.
- 25 Vendredi
- 26 Samedi

Septembre

- Au cours du mois :
 Arrivée de camarades du camp de Wagna (nombre imprécis);
 Orchestre de chambre;
 Salon d'automne;
 Examens de lettres : Études américaines.
- 19 Mardi Projet d'un deuxième stage de Formation Générale.
- 29 Vendredi Le colonel Malgorn cède la place de Doyen des officiers au colonel Verdier, venu de Wagna.

Octobre

- Au cours du mois :
 Orchestre de chambre et « Suite Gasconne », de Blanchard.
 Séance récréative : « Antigone », de Jean Anouilh (Gautier et Vergès).
 Arrêt du paiement de la solde par les Allemands.
- 12 Jeudi Lancement de la Caisse de Virements.
- 15 Dimanche Séance récréative : « Asmodée », de François Mauriac.
- 17 Mardi
- 25 Mercredi

Novembre

11 Samedi Célébration de l'Armistice de 1918.

Décembre

Au cours du mois :

Orchestre de chambre.

21 Jeudi Séance récréative : « Électre », de Giraudoux (Sochal).

1945

Lundi 29 Janvier Départ d'Arnswalde et mise en route vers l'Ouest, sauf 47 malades restés au camp.

Lundi 19 Février Compte rendu adressé de Neubrandenbourg, par le colonel Verdier, à la Croix Rouge Internationale.

Mardi 20 Février Arrivée des colonnes à Waren.

Jeudi 22 Février Visite d'un délégué de la Croix Rouge Internationale et distribution de colis américains.

Les prisonniers d'Arnswalde ont connu
trois sorts différents :

a) Ceux qui ont joué la carte russe et faussé compagnie à nos gardiens : au nombre d'environ 200 :

1° les uns, repris, sont ramenés vers l'Ouest (environ 50);

2° les autres, plus favorisés, gagnent les lignes russes (environ 150) et seront rapatriés entre le 4 avril et le 15 août;

3° les malades, restés au camp au nombre de 47, sont libérés par les Russes.

b) Ceux qui embarquent à Waren (environ 1 300) :

1° séjour à Sandbostel (Stalag X B) pendant huit jours;

2° séjour à Wietzendorf (Oflag 83);

3° libération par les Anglais le 22 avril;

4° derniers rapatriements le 14 mai.

c) Ceux qui continuent la route après Waren (environ 1 200) :

1° étapes poursuivies jusqu'à Salzwedel (17 mars);

2° embarquement de Salzwedel à Soest (Oflag VI A), où ils arrivent le 19 mars;

3° libération par les Américains le 6 avril;

4° derniers rapatriements les 20 et 21 avril.

BIBLIOGRAPHIE

A) SOURCES MANUSCRITES :

a) Documents officiels :

Croix Rouge Internationale de Genève :

Comptes rendus officiels des visites des délégués de la Croix Rouge au camp :

Oflag II D : deux comptes rendus.

Oflag II B : cinq comptes rendus.

(Documents ronéotypés.)

Ministère de l'Éducation Nationale :

Dossiers de M. l'Inspecteur Général DESFORGE sur la vie universitaire, intellectuelle et artistique à l'Oflag II D-II B (communiqués par ...).

Ministère des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre :

Rapport du colonel MALGORN M.-D., de l'Infanterie Coloniale, ancien Doyen de l'Oflag II B du 5 février au 30 septembre 1944, à Monsieur le Ministre des Prisonniers de Guerre, Direction de la Captivité (16 août 1945) : document dactylographié.

Rapport du colonel MALGORN, ancien Doyen de l'Oflag II B, sur la captivité (suite), en date du 8 septembre 1945 : « Défense des prisonniers auprès des tribunaux allemands ».

Rapport du lieutenant-colonel VERDIER, ancien Doyen de l'Oflag II B, à Monsieur le Délégué du Comité International de la Croix Rouge : Neubrandenbourg, le 19 février 1945 (dactylographié).

Extrait de l'interrogatoire du capitaine DARTIGEAS, ancien prisonnier de guerre à l'Oflag II B, en date du 16 août 1945. Copie de deux paragraphes, dactylographiés, sur la vie politique du camp.

b) Documents privés (notes, etc.) :

Anonymes de l'Oflag II D-II B

Action Catholique à l'Oflag

Les débuts à Gross-Born (sept questionnaires, septembre 1940 à mars 1941).

Monographie d'un groupe d'A. C. d'hommes dans une petite ville (sans date).

Mouvement de la bourgeoisie dans le Nord.

Rapport d'Action Catholique sur l'influence (sans date).

Rapport : Baptême et Confirmation (23 novembre 1941).

Plan d'étude d'Action Catholique : notre Dimanche (23 novembre 1941).

Lancement méthodique de l'A. C. I. à Gross-Born : cinq cahiers (fin 1941-début 1942).

Lancement de l'A. C. I. à Arnsvalde : six documents divers (1942, 2^e semestre) :

A. C. I. : le groupe des Instituteurs (sans date).

A. C. I. : le groupe des Officiers d'Active (sans date).

Cours aux séminaristes : Gross-Born (sans date).

Incarnation, Rédemption, Mariologie.

Archives des Camps de Prisonniers de Guerre :

Paris : Aumônerie Générale des Prisonniers de Guerre, 120, rue du Cherche-Midi, Paris-6^e.

Actuellement : Secours Catholique.

Directeur : Mgr RODHAIN.

BAILLAND (René)

Réflexions d'un naturaliste prisonnier.
Promenade sur les grèves océanes.
 (Conférence donnée à Gross-Born.)

BARBA (Abbé Raymond)

Doctrine sociale de l'Église: Intervention de l'Église et ses raisons (1944).

BARBOU DES PLACES (Édouard s. j.)

Liste des prêtres et séminaristes: Oflag II D, 1940.
Documents divers sur les premiers mois de captivité (Bloc III).
Saint Jean l'Évangéliste (11 septembre 1940).
Saint Ignace et la Compagnie de Jésus (7 novembre 1940).
Formation spirituelle par la lecture (6 octobre 1940).
Saint Thomas d'Aquin (1^{er} novembre 1940).
Saint Vincent de Paul (19 décembre 1940).

BARRAU (Abbé Fernand)

L'authenticité des Évangiles synoptiques: 5 conférences, Arnswalde, 1943.
La Vie de Jésus, de Renan: 5 conférences, Arnswalde, 1943.
Liste des prêtres et séminaristes: Oflag II B, janvier 1945.

BATICLE (René)

La vie intellectuelle au camp:
 Conférence donnée à Paris (11 octobre 1942).
Cahiers de notes prises aux cours de l'Université du camp: juillet 1940-août 1941.

BECQ (Aumônier divisionnaire)

Le curé de campagne (19 janvier 1941).

BLANCHARD (Roger)

Suite gasconne, pour soli, chœur et orchestre, musique composée sur « Esprits de Garonne », d'André Berry.
Archimède, partie orchestrale composée pour cette fantaisie-bouffe, œuvre de Debia.
Messe de joie pour une fête triste.

BOLLICH (Abbé)

Le symbolisme de la messe: Cours de Liturgie (4 conférences, 1940).

BOREL (André)

Le dogme de la Création de l'homme et les données de l'anthropologie (2 conférences, Gross-Born, 1941-42).

BOURDON

Encyclique « Quadragesimo Anno »: une solution au désordre établi (1944).
Pie XI, le socialisme et la condition des ouvriers (1944).

BRUNEAU (Abbé Albert)

Liste des prêtres et des séminaristes, Oflag II D, 1940.

CARRIÈRE (Abbé François)

Doctrine sociale de l'Église dans l'Écriture (sans date).
Vie de saint Paul: (4 conférences, 1940-41).
Liturgie de la Semaine Sainte: Gross-Born, 30 mars 1942 (Lundi Saint).
Exposition des Missions (28 octobre au 1^{er} novembre 1943).
Séminaristes au camp (1946).

CHALLINE (Paul) — Œuvres restées manuscrites

Comédie musicale: « *La Reine s'ennuie* »; pour grand orchestre, chœurs et quatuor vocal de solistes à voix égales (orchestration du Chef de musique Landérouin).
Sonate pour violon et piano.
Musique de scène du « Fabliau » de Pierre Chambon, pour quintette (quatuor à cordes et flûte).
Quatuor pour violon, clarinette, violoncelle et piano.
Concerto pour violon et orchestre.
Diversissement symphonique.

CHAMBON (Michel)

Route de captivité: Scouts de France (1946).

CHAVEZ (Abbé)

La bourgeoisie catholique d'Hazebrouck (17 novembre 1940).

CIVEYREL

Doctrine sociale de l'Église (1944).

Encyclique « Rerum Novarum » : l'adresse aux ouvriers.

Excès du capitalisme libéral : variations socialistes et catholiques sociaux.

COLLIOT (Dom o. s. b.)

Saint Benoît (16 octobre 1940).

Un Évangile musical (même date) : conférence avec audition de pièces grégoriennes.

COSSÉ-KNAUSS

L'entraînement physique et les sports à l'Oflag II D-II B (juin 1940-janvier 45).

COUTROT (Jean)

La bibliothèque catholique de l'Oflag II B.

La bibliothèque catholique du bloc III (Arnswalde).

DAVID (Paul)

Le catholique dans la paroisse et le diocèse (12 avril 1942).

DELAPORTE

Saint François d'Assise (13 février 1941).

DESPATURE (Paul)

La charité et ses prolongements sociaux (2 février 1941).

ESCOUBE

Un précurseur : La Tour du Pin (1944).

ESTRANGIN (Louis)

Prières paraliturgiques composées au camp :

1940 : Assomption, saint Louis, saint Michel, saints de France, action de grâces de Noël.

1941 : Chemin de Croix : neuvaine des familles.

Action de grâces à Westfalenhof.

Jeanne d'Arc : Ode (1^{er} mai 1941).

Lancement méthodique de l'A. C. I. : cinq cahiers (fin 1941-début 1942) en collaboration avec des camarades de l'A. C.

Fichier de l'Aumônerie Catholique de Guerre :

Relevé des religieux, prêtres et séminaristes en captivité (avec numéro matricule, adresses des camps successifs, adresses civiles et diocèses d'origine) : Secours Catholique (ex-aumônerie des PG, 120, rue du Cherche-Midi, Paris-6^e).

FLAGEOLLET

Nocturne.

Tryptique.

Sonate en la majeur (pour violoncelle et piano).

Élégie, orchestrée pendant la captivité.

FIAMENT (Abbé Pierre)

Notes personnelles de captivité (N. P. C.).

208 feuilles volantes (11 cm × 15 cm) ramenées clandestinement d'Allemagne.

Visant toutes les activités, elles font une part plus large au problème religieux.

L'année 1944 n'a pu échapper aux fouilles.

La messe (6 conférences, 1941).

La mort du Chef (1941).

L'Eucharistie (1942).

Patrie, nation, internationalisme (Scouts de France : Arnswalde).

Le groupe Saint-Benoît, à Soest (Oflag VI A, 1945).

L'oblature bénédictine (Soest, 4 avril 1945).

Ressources de la paroisse à l'Oflag II B (juin 1942-janvier 1945).

Chant grégorien à l'Oflag II D-II B (sans date).

FROIDEVAUX (Abbé)

Saint Irénée (18 septembre 1940).

GARRONE (Abbé)

La pensée chrétienne: 12 conférences sur le dogme (juillet-août 1940).

Saint Augustin (9 octobre 1940).

GÉRIN (DE)

Éléments d'une étude sur la natalité: problème de la famille (2 mars 1941).

GRÈZES (Abbé Pierre)

Le Groupe Marial au camp (sans date).

GUILLEMINAULT

Doctrines sociale de l'Église: Problème social: évolution historique et données contemporaines (1944).

HAMELIN (Jacques)

Dossiers sur la vie de l'Université à l'Oflag II D-II B, communiqués par ...

HERBIN (Pierre)

Le mouvement ouvrier jusqu'en 1864. (6 conférences, 1942).

Doctrines sociale de l'Église (4 conférences, 1941).

Lettre au commandant de Rémond du Chélas, sur le Comité de Lecture (Gross-Born).

Prières para-liturgiques composées au camp:

Deux chemins de croix (1940-1941);

Prière pour l'Unité de l'Église (1941);

Deux neuvaines (1941).

La grâce de notre captivité (15 décembre 1940).

Éléments d'une conférence sur Lacordaire (1942).

Cent sept méditations de captivité (1941-42).

La dévotion à la Passion (1942).

Lancement méthodique de l'A. C. I. au camp (1941-42), cinq cahiers, en collaboration avec Louis Estrangin et des camarades de l'A. C.

Devoir civique du catholique (1940).

Notre peine et notre vie (1940).

Saint Vincent de Paul (1941).

L'Action Catholique à l'Oflag II D-II B (1945).

L'Exposition Mariale (mai 1944).

La religion des peuples primitifs (2 conférences, sans date).

Le Cantique des Cantiques (3 conférences, 1942).

Un précurseur: Albert de Mun (1944).

Réalisation de la Doctrine Sociale de l'Église (1944).

JOLLY (Édouard)

Enquêtes d'Action Catholique sur la profession, la famille, l'éducation (Bloc II, 1940-1941).

LAMBERT (Raoul DE)

Le Rosaire vivant du soldat chrétien à l'Oflag II D-II B (sans date).

Le groupe Saint-François de Sales (sans date).

LANOUX (Armand)

La condition du prisonnier (22 novembre 1940).

LAXAGUE (Abbé Émile)

Devoirs des laïcs envers le sacerdoce (2 mars 1941).

Lourdes, cité du miracle (11 février 1942 et Exposition Mariale: 1944).

LECLERCQ (Abbé)

Saint Paul (4 septembre 1940).

Saint Antoine et les premiers ermites (25 septembre 1940).

LÉTOUART (Raymond)

Comment vivre la captivité en Français, en chrétiens, en membres de l'Action Catholique (8 décembre 1940).

MARDUEL (Abbé)

Rapport sur l'activité religieuse de l'Oflag II D, de janvier à septembre 1941.

Une paroisse de Lyon, Saint-Alban (5 décembre 1940).

MARDUEL (Abbé)

L'évolution (3 conférences : 25 janvier, 1^{er} et 8 février 1941).

La curie romaine (20 juin 1941).

MASSIA (Guillaume DE)

L'Oflag au service de la charité (sans date).

MERLET

Prière d'Action de grâces (juillet 1940).

MICHEL (André)

La chimie, science moderne (conférence faite à Arnswalde, le 8 septembre 1943, dans le cycle de l'Exposition du « Palais de la Découverte »).

Œuvres Pontificales Missionnaires :

Cahier des offrandes de l'Oflag II B (début 1944) à *l'œuvre de la Propagation de la Foi*. Document communiqué le 22 décembre 1952, par Mgr Maury, Président Général, 12, rue Sala, Lyon, 2^e.

PANERAI (Raphaël)

Le groupe franciscain à l'Oflag II B (1945).

PELOUX (Abbé Jean)

Authenticité des Épîtres de saint Paul.

Les sources de l'histoire de saint Paul.

PICARD (Robert)

Les Expositions à l'Oflag II D-II B (sans date).

PICHON (Aumônier divisionnaire)

Saint Jean Bosco (9 janvier 1941).

PILA (Robert)

Le mariage-sacrement (sans date).

Les fins du mariage (mai 1942).

Plans des Oflags II D, II B, et VI A, dressés par l'auteur, en captivité, et reproduits, après le retour en France, par Jean PHILIPPE, architecte.

PRÉNAT (Abbé)

L'Église et l'État entre les deux guerres (25 mai 1941).

PRUNIER (Paul)

Le clan Notre-Dame de France (sans date).

Les Chantiers de Jeunesse au camp.

Registres de Catholicité :

Recueil alphabétique des actes de baptême, confirmation, etc., effectué par les soins de l'Aumônerie Générale des Prisonniers de Guerre, 120, rue du Cherche-Midi, Paris-6^e.

RIÈS (Georges)

Le groupe franciscain à l'Oflag (1945).

ROHER (Henri)

L'art religieux à l'Oflag II D-II B (1945).

SOCAL (Abbé André)

Jeu marial de Notre-Dame de la Joie, composé en captivité, représenté pour la première fois sur la scène de l'Oflag II D, à Gross-Born, en Poméranie, par le Clan Routier Saint-Pierre-aux-Liens, le 8 septembre 1940.

La musique grégorienne le 15 août à l'Oflag (15 septembre 1942).

Noël de Dieu et des hommes (janvier 1943).

L'Épiphanie et l'Action Catholique (5 janvier 1941).

Le mariage, d'après l'encyclique « Casti connubii » (cours).

Le traité de la Justice et des Contrats (cours).

Société Vaudoise des Sciences Naturelles ; Lausanne.

Lettre du 15 septembre 1954 sur son aide à l'Oflag II D-II B.

SORTAIS (Rme P. André, Aumônier divisionnaire)

Le bréviaire (27 octobre 1940).

Liturgie des malades et des mourants (1^{er} novembre 1940).

Liturgie des défunts (10 novembre 1940).

Saint Bernard, le chevalier de Notre-Dame (21 novembre 1940).

Lettre d'adieux au camp (25 mars 1941).

La prière: vocale, mentale, vitale (notes de retraite : 1940).

La prière: nature, nécessité, efficacité (notes de retraite : 1940).

TÉTREAU (Jean)

Cours de Droit civil: la responsabilité civile (manuscrit).

VACHERET (Bernard)

L'espérance (rapport à l'Action Catholique, 2 février 1941).

VERDEAU (Christian)

Initiation à l'art musical: Cours d'histoire de la musique, commencé à Arnswalde le 11 septembre 1942, interrompu par la dislocation du camp (29 janvier 1945).

Le Saint Suaire de Turin (Samedi Saint 1941).

Le procès du Christ (Rameaux 1942).

Encycliques « Rerum novarum » et « Quadragesimo anno »: origines historiques (12 mai 1944).

Adresse aux patrons (19 mai 1944).

Noël en captivité (24 décembre 1945).

VILLACROUX (Abbé Albert)

Cours d'Écriture Sainte (sans date) :

La Genèse.

Abraham.

Action Catholique Indépendante: formation spirituelle (Arnswalde).

Essai de bibliothèque familiale catholique (Arnswalde).

La Bible:

valeur, lecture, motifs, disposition (24 novembre 1941);

divisions, versions, l'Inspiration (sans date).

B) SOURCES DACTYLOGRAPHIÉES :

a) Générales :

VIAU (Abbé Jean)

Psychologie du prisonnier:

Thèse de Doctorat es Lettres, Sorbonne, 1948 (format 21 × 27) : 366 pages.

b) Concernant l'Oflag II D-II B :

CARIAGE (Claude)

Présence et absence de l'Église dans les barbelés:

Thèse présentée à la Faculté de Théologie protestante de Paris, pour l'obtention du grade de bachelier en théologie.

Dispensée de la soutenance, en vertu d'une décision du Conseil de la Faculté, du 7 juillet 1947.

Paris, 1947, 80 pages dactylographiées.

(Inscrite à la Bibliothèque de la Faculté de Théologie protestante sous le n° 766/1948).

DUQUESNE (Henri)

Une expérience monétaire dans un camp de prisonniers: la « Caisse de Virements » de l'Oflag II B.

10 pages dactylographiées et 8 documents annexes, photocopies des originaux conservés à l'Amicale de l'Oflag.

Groupement Liberté: Oflag II B (Arnswalde):

Pour servir à l'Histoire des Mouvements de Résistance dans les Camps d'Officiers Prisonniers de Guerre. Rédacteur : Robert BURLLET (1).

(1) Vingt pages. Achevé d'imprimer le 12 février 1956, tirage hors commerce.

PEYRET (Jean)

La Vie économique dans un camp de prisonniers.

Thèse de Droit, Toulouse, 1947, dactylographiée.

PIERREBOURG (lieutenant Pierre DE)

L'hospitalité des Prisonniers de l'Oflag V A,

Weinsberg (8 septembre 1941 à 23 septembre 1943)

et son rayonnement dans les Oflags (Oflags X B-10, II B, IV D).

Ad usum privatum

(ouvrage ronéotypé de 260 pages 21 × 27 et 13 annexes : 8 décembre 1945).

Dans la sixième partie, à l'Oflag II B, Arnsvalde (Poméranie), 24 juin 1944 à 29 janvier 1945, pages 197 à 213,

et après la dispersion, à l'Oflag VI A, Soest

(Westphalie), 29 janvier 1945 au 6 avril 1945.

Tendances actuelles de l'Université : enseignement primaire (1944) :

Le Groupement des Instituteurs de l'Oflag II B, sous la direction de Raymond NOËL, Inspecteur Primaire, 22 pages et 3 tableaux.

Achevé d'imprimer le 20 décembre 1954; tirage hors commerce.

C) OUVRAGES IMPRIMÉS :

a) Livres :

1° Questions générales :

AMBRIÈRE (Francis)

Les grandes vacances : 1939-1945. Éditions de la Nouvelle France. Paris, 1946, 428 pages.

ASTIER

« *La Délégation Générale de la Croix Rouge Française en zone non occupée dans son rôle d'assistance aux Prisonniers de Guerre : 1940-1944.* » Historique par l'Intendant Militaire de 1^{re} Classe ASTIER, Secrétaire général de la Délégation Générale. Saint-Étienne, Les Imprimeries Modernes, novembre 1945, 78 pages.

BÉDIER (Joseph) et HAZARD (Paul)

Littérature Française (publiée sous la direction de ... Nouvelle édition refondue et augmentée, sous la direction de Pierre MARTINO, Inspecteur Général de l'Enseignement Supérieur), Paris, Larousse, 2 volumes, 1948, tome II.

BELLANGER (Claude) et DEBOUZY (Roger)

La Presse des Barbelés : anthologie des Journaux de Prisonniers. Boulogne-sur-Seine. Éditions Internationales du Document, 1951, in-8°, 208 pages illustrées *fac. sim.* Bibliothèque Nationale 4° LcI 206.

BENOIST-MÉCHIN

La Moisson de Quarante. Journal d'un PG.

BONDUELLE (André, o. p.) et VIELLIARD (Abbé René)

Une paroisse derrière les barbelés : Premiers mois de captivité. Paris, Éditions du Cerf, 1943, 124 pages in-folio.

CARRIÈRE (Victor)

Introduction aux études d'histoire ecclésiastique locale. Paris, Letouzey, 1934, 3 volumes de LXXII-474, 566 et 670 pages, spécialement le tome II, chapitre IX, pages 339-345.

CAZENEUVE (Jean)

La psychologie du Prisonnier de Guerre : Bibliothèque de Philosophie Contemporaine. Paris, Presses Universitaires, 1944, VIII-156 pages, notamment le chapitre V : Vie en communauté, pages 64-71.

CÉRÉ (Roger) et ROUSSEAU (Charles)

Chronologie du Conflit Mondial : 1935-1945. Paris, S. E. F. I., 1945, 624 pages.

Cinq ans de Retraite Forcée : Mélanges religieux :

En collaboration : tome I et tome IX, Paris, Éditeur Jacques Vautrain, 1945, 288 pages et 1946 : 256 pages, traite de l'Oflag XVII A.

Commission Œcuménique pour l'aide spirituelle aux PG :

Églises de Captivité, Genève (Suisse), 1942, 180 pages, 41, avenue de Champel.

DAMAI (Émile)

Les grandes étapes de la pensée musicale (Collection Initiations n° 8), Paris, Éditions de la Revue des Jeunes, 1945, 2 volumes, 416 pages.

DEBOUZY (Roger)

A marée basse : chronique du temps des miradors, Paris, Éditions Debresse, 1949, 320 pages.

DESHAIRS (Léon)

L'Art des origines à nos jours (publié sous la direction de ...), Paris, Larousse, 1933, tome II, 436 pages.

Dix-septième conférence internationale de la Croix Rouge :

Stockholm, août 1948.

Rapport du Comité International de la Croix Rouge sur son activité pendant la seconde guerre mondiale.

(1^{er} septembre 1939-30 juin 1947).

Volume I *Activités de caractère général*, mai 1948, 768 pages.

Volume II *L'Agence centrale des prisonniers*, mai 1948, 346 pages.

Volume III *Actions de secours*, juin 1948, 584 pages.

DUHAMEL (Georges), de l'Académie Française

La musique consolatrice, Monaco, L'Hippocampe, 1944.

Ecclesia Militans (Études œcuméniques), n° 2

La prédication de l'Église en temps de guerre. Série œcuménique documentaire : Cahier n° 2, Genève 1943, 212 pages ronéotypées. Section d'Études : Conseil œcuménique des Églises (en formation), 41, avenue de Champel.

FOLLIET (Joseph)

Pour comprendre les prisonniers, Paris, Éditions du Seuil, 1943, 32 pages.

Pour nous préparer à leur retour, Paris, Aumônerie Générale des PG, 1944, 24 pages.

La psychologie du rapatrié, Paris, Aumônerie Générale des PG, sans date, 24 pages.

Fonds Européen de Secours aux Étudiants :

Solidarité Universitaire ; Aide aux Victimes de la Guerre, Genève, Atar S. A., 13, rue Calvin, sans date, 100 pages.

GIBEAU (Yves)

Le grand monôme, Paris, Calmann-Lévy, 1947, 550 pages (une messe de minuit au camp, p. 403-407).

GOYAU (Georges)

Pie XII, Paris, Flammarion (description d'une visite du cardinal Pacelli aux PG d'Ingolstadt en 1914-18).

GUITTON (Jean)

Journal de Captivité : 1942-1943 (Extraits), Paris, Aubier, Éditions Montaigne, 1943, 200 pages.

HÉRITIER (Jean)

Histoire de la Troisième République (publiée sous la direction de ...).

Tome II : *La France et son rayonnement dans le monde*, Paris, Librairie de France, 1933, 518 pages.

Inter arma caritas

L'Œuvre du Comité International de la Croix Rouge pendant la seconde guerre mondiale, Genève, Comité International de la Croix Rouge, 1947, 132 pages.

LALOU (René)

Le théâtre en France depuis 1900, Paris, P. U. F., 1951, 128 pages.

LAS VERGNAS (Raymond)

Le millième jour, Paris, Albin Michel, 1951, 364 pages.

LE BRAS (Gabriel)

Introduction à l'histoire de la Pratique Religieuse en France, Paris, P. U. F., 2 volumes, 1945.

Les Conventions de Genève de 1929 :

Comité International de la Croix Rouge, Genève, Imprimerie de la Tribune de Genève, 122, rue de Lausanne, 64 pages.

Les Conventions de Genève du 12 août 1949 :

Comité International de la Croix Rouge, Genève 1951 (3^e édition), 252 pages.

Ministère de la Guerre, État-Major, 5^e Bureau : Secret

Documentation sur les camps de PG, Paris, Pailhé, 7, rue Darcet (sans date) : rien sur l'Oflag II D (1940-1942); quatre pages sur l'Oflag II B (1943-1945).

NATTER (H.) et REFRÉGIER (A.)

6 000 à l'Oflag XVII A, ou Cinq ans de captivité au fil des jours, Paris, Jacques Vau-train, 1946, 164 pages.

Nos prisonniers : deuxième partie; leurs droits et ceux de leurs familles :

Collection « Fêtes et Saisons », Paris, Éditions du Cerf et du Temps Présent, novembre 1942, 16 pages. Brochure publiée par l'Aumônerie des PG, Bibliothèque Nationale 8° Lh⁴ 3114.

PÉTAINE (Maréchal)

Le Maréchal parle aux prisonniers. Extraits des messages, Le Mans, Éditions C. E. P., 6, rue de la Préfecture, 1942, 16 pages. Bibliothèque Nationale 16° 4b 58-120.

RÉDIER (Antoine) et HÉNOQUE (Abbé)

Les Aumôniers militaires français de 496 à 1939, Paris, Flammarion, 1940, in-8°, 254 pages, Bibliothèque Nationale, 8° Lf 195, 1490.

RODHAIN (Mgr)

Plaquettes publiées pendant la guerre par les soins de ...

Aumônerie Générale des Prisonniers : 21, rue Leneveux, Paris-14^e; 41, rue de Bonnel, Lyon; 120, rue du Cherche-Midi, Paris-6^e.

Entre autres :

Les dévacinés : problèmes religieux des rapatriés, 3/44, 30 pages.

Femmes d'absents, 3/44, 16 pages.

Le retour des prêtres : aspects religieux d'aujourd'hui et de demain, 1945, 32 pages.

Un curé ex PG. Rôle du clergé dans l'accueil spirituel aux rapatriés, 1945, 16 pages.

THIBAUDET (Albert)

Histoire de la Littérature Française de 1789 à nos jours, Paris, Stock, 1936, XII-588 pages.

VIDAL, DE LA BLACHE (P.) et GALLOIS (L.)

Géographie Universelle, publiée sous la direction de ... Paris, Armand Colin, tome IV, Europe Centrale, par Emmanuel de Martonne, première partie : Généralités et Allemagne.

VISSERT HOOFT (Dr W. A.)

Le travail œcuménique en temps de guerre (Conférence du Dr ...)

Fédération des Églises protestantes de Suisse, Neuchâtel (Suisse), Imprimerie Paul Attinger S. A., 1941, 8 pages.

2° *Sur l'Oflag II D-II B* (et travaux personnels accomplis ou commencés à l'Oflag)

DANSSART (André)

J'étais un prisonnier.

Alger, G. Dinesco : Office d'Éditions et de Publicité, 1945.

Paris, Éditions de Champrosay, 43, avenue Kléber, Paris-16^e.

Notamment un chapitre intitulé : Images de Poméranie : Oflag II D.

DUFRENNE (Mikel)

La Phénoménologie de l'Expérience esthétique. Thèse de Doctorat de Philosophie (1952), Paris, P. U. F., 1953, 2 volumes.

DUFRENNE (Mikel) et RICEUR (Paul)

K. Jaspers et la Philosophie de l'Existence, Paris, Éditions du Seuil, 1947.

Études de Droit allemand

par : BALAZARD, COLLIARD, DOUBLET, GAUDEMET, Michel HUBERT, VOUIN (de l'Oflag II D-II B). Préface de Georges RIPERT, Doyen de la Faculté de Droit de Paris, Membre de l'Institut, Paris, Librairie Générale du Droit, 1943.

FRANCIS (Louis) (Lieutenant ROLLAND, Agrégé de l'Université)

Jusqu'à Bergen, Paris, Gallimard.

Récit de notre libération : dernière semaine d'Arnsvalde, passage de l'Oder, fermes du Mecklembourg, etc. Puissante évocation de notre dernière aventure.

GAUDEMET (Paul)

Le régime juridique de la fonction publique en droit allemand. Thèse de Doctorat de Droit.

HAMELIN (Jacques)

Procès Imaginaires : Affaires colonel Chabert, Julien Sorel, Thérèse Desqueyroux, Paris, Éditions de Minuit, 1954.

HERBIN (Pierre)

Action Catholique et Pèlerinages, Paris, Éditions du Grand Retour, 1948, plaquette de 8 pages.

IKOR (Roger), Agrégé de l'Université.

A travers nos déserts, Paris, Albin Michel, 1950, 488 pages (spécialement le chapitre V : Captivité).

LANOUX (Armand)

Le commandant WATRIN, Roman (Prix interallié), Paris, Julliard, 1956, 334 pages, troisième partie : La nuit de Tempelhof : Oflag II D (p. 189-327).

LIEDRUZE-DESMAIRES (colonel Jean)

Flambée de Souvenirs (1890-1950) : Récit d'un baroudeur authentique (est passé par l'Oflag II D), Bibliothèque Nationale 4° Ln²⁷ 84 833.

LESORT (Paul-André)

Les reins et les cœurs, Paris, Plon, 1947, 498 pages.

PERETTI DE LA ROCCA (Lieutenant)

Oflag II D, Bloc IV. Album artistique, par le ... Comporte des extraits de la vie religieuse.

RATINAUD (Jean)

Le Radeau de la Méduse (Œuvres Libres), Paris, Arthème Fayard, Nouvelle Série, n° 102 (328), novembre 1954, pages 147 à 188.

THIMONNIER (René)

Missa brevis (remaniée pour voix mixtes), Strasbourg, F. X. Le Roux et C^{ie}.

Hommage à Jeanne d'Arc, cantate dans le style ancien, pour chœur et orchestre.

Héroïde funèbre, pour piano, Paris, Lemoine.

Sonatine d'été, Paris, chez Schott et chez Lemoine.

b) Revues et Annuaires :

1° Questions générales :

« Après »

Bulletin des Anciens des Universités de Captivité, n° 1, pages 7 à 11.

L'activité d'un secrétariat de captivité par Edmond GOZE (Oflag VIII H et VIII F).

Circulaire du Ministre de l'Instruction Publique aux Recteurs, en date du 18 novembre 1940.

Clergé de France

Journal des Prêtres Anciens Combattants (P. A. C.), Paris, 3, rue de la Trinité, Paris-9^e.

Écrits de Paris

Revue des Questions actuelles : Le Problème de l'Unité chrétienne, n° de février 1950.

Éducation Nationale

N° 10, 12 mars 1953.

Illustration

« Il y a une mise au point à effectuer », n° 5103, du 28 décembre 1940.

Journal Officiel

Décret relatif à la validation des examens subis et des études accomplies dans les camps de prisonniers de guerre, 8 juin 1945.

L'Actualité de l'Histoire :

Bulletin trimestriel de l'Institut français d'Histoire Sociale, n° 10, janvier 1955, pages 22-35; article de Fr. BOUDOT : *Aspects de l'Histoire de la Captivité* (résumé de Communication à l'Assemblée d'Étude de l'Institut Français d'Histoire Sociale, 13 novembre 1954).

Revue des Deux Mondes

SIMON (René) : *A l'Oflag IV D*, 15 août 1940 et 15 mai 1942 (ressemblances saisissantes avec l'Oflag II D).

Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale, notamment les n°s 15-16, juillet-septembre 1954, pages 185-186 et, dans le n° 25, janvier 1957, article de FLAMENT (Pierre) : *La Vie Religieuse d'un Oflag*.

Vie universitaire, intellectuelle et artistique dans les camps de Prisonniers Français en Allemagne :

Centre d'Entraide aux Étudiants mobilisés et prisonniers, mars 1942. Croix Rouge Française, 5, place Saint-Michel, Paris-5°.

« Vrai »

Prisonniers, n° 8, 15 avril 1942; numéro spécial entièrement rédigé, illustré et présenté par des prisonniers rapatriés, 21, boulevard Bonaparte, Paris-6°.

*2° Sur l'Oflag II D-II B :**Annuaire des Prisonniers Oflag II D-II B*

1946, Publicité Yves ALEXANDRE, 160, boulevard Haussmann, Paris-8°. Comporte 4 200 noms et adresses, avec l'indication d'un certain nombre de professions. Dressé par les soins du Centre d'Entraide.

Bulletin de l'Association des Étudiants et Anciens Étudiants en pharmacie de la Faculté Libre de Lille

1946 : « Ce que fut la vie scientifique à l'Oflag II D-II B », par André BOREL.

Bulletin de la Société de Médecine Militaire Française

N° 7, juillet 1945. Rapport du Dr TARTARIN, Médecin-Capitaine.

Centre d'Entraide

Oflag II B. Bulletin mensuel des Prisonniers des camps de Gross-Born et d'Arnsvalde.

Périodique publié par l'Amicale du camp depuis le retour en France, en avril 1945.

Écrit sur le Sable (E. L. S.)

Revue de l'Oflag II D-II B, ronéotypée. Une collection existe à la Bibliothèque Nationale.

Europe

Présentation de Roger Martin du Gard, par Roger IKOR, numéro de juin 1946.

Les Lettres Françaises

Grand hebdomadaire littéraire, artistique et politique, n° du 14 juillet 1945.

Roger IKOR : *Les Revenants*, pages 1-6.

Revue Musicale

70, avenue Kléber, Paris-16°, n° 202, octobre 1946.

Principes d'une propagande musicale française en Allemagne occupée, par René THIMONNIER.

Revue Socialiste (La)

Culture-Doctrine-Action, Paris, 31, rue Jacob.

Fatigue du roman? ou pause? par Roger IKOR, n° 7, janvier 1947.

Unité Française

Cahiers d'Études de la Fédération des Cercles Jeune France.
Bibliothèque Nationale 8° Z 8221.

c) *Articles de journaux sur l'Oflag II D-II B :*

Écho de Nancy, 27 septembre 1941

Article sur la Kermesse en faveur du Secours National.

Le Figaro, 25 juin 1941

Extraits d'une conférence du R. P. DES PLACES, s. j., Aumônier Militaire, sur : « La vie intellectuelle et spirituelle à l'Oflag II D ».

d) *Cartes consultées :**Übersichtskarte von Mitteleuropa*

Cartes au 1/300 000

O 54 *Stettin.*

P 54 *Bromberg.*

Cartes au 1/200 000 (K. u. k. Militärgeographisches Institut).

35° 52° *Posen.*

35° 53° *Nakel.*

36° 53° *Thorn.*

CONCORDANCE

entre le « Questionnaire d'Enquête sur la Situation des Prisonniers de Guerre en Oflag »

publié par le Comité d'Histoire de la 2^e Guerre Mondiale

(Bulletin n° 36, octobre 1955, p. 14-16)

et ce travail sur *La vie à l'Oflag II D-II B*

« Questionnaire d'Enquête »

Oflag II D-II B

I. — CARACTÉRISTIQUES GÉNÉRALES :

1 ^o Énumération des camps	7-9
2 ^o Situation géographique des camps	12-17
3 ^o Description des camps	12-17
4 ^o Effectifs, fluctuations, libérations, fusions de camps	17-28
	281-286
5 ^o Composition des effectifs	17-28

II. — SITUATION MATÉRIELLE :

1 ^o Logement	68-77
2 ^o Nourriture	39-68
3 ^o Chauffage et éclairage	77-86
4 ^o Blanchissage	94-97
5 ^o Habillement	91-98
6 ^o Conditions d'hygiène	86-91
7 ^o Service de Santé; état sanitaire	117-130
8 ^o Sécurité	719-762
9 ^o Organisation générale	28-37
10 ^o Discipline	254-260
	323-326
	353-365
	467-484

III. — SITUATION MORALE DES PRISONNIERS :

1 ^o Cultes; état de la pratique religieuse	525-717
2 ^o Enseignement et culture :	
a) Université	142-162
	167-169
b) Instituts et cours libres.	162-167
	174-189
	189-207
	226-235
	253-254
	306-312
c) Conférences	134-142
d) Bibliothèque.	169-174

e) Journaux, radio allemande et clandestine	242-253
f) Vie culturelle: fréquentation des cours	326-334
Travaux personnels	341-349
3° Sports et loisirs	235-239
a) Éducation physique	104-117
b) Sports	107-109
c) Loisirs: théâtre	110-117
d) Cinéma	207-223
	223-225

IV. — ÉTAT D'ESPRIT DES PRISONNIERS :

1° Relations des prisonniers :	
a) avec les Allemands	425-443
b) avec les prisonniers des autres nationalités	449-466
c) entre eux: solidarité	443-449
d) avec l'extérieur: missions en visite au camp	371-425
	507-523
	260-273
	491-507
2° Réactions des prisonniers devant les événements	484-491
a) Vichy - Collaboration	287-306
b) Travail volontaire en Allemagne	273-281
c) Résistance	312-323
	334-341
	349-353

INDEX ANALYTIQUE

A

Abandon de solde, 517.
 Abandons des fidèles, 676-679.
 Abandons du clergé, 679-683.
 Abwehr, 30-31, 83, 192, 255, 275, 328-329, 334, 343, 433, 451, 456, 458, 473, 478, 516, 549.
 Accompagnateurs (étapes du retour), 748-749.
 Accusés de réception des colis, 482.
 Achat des gardiens, 333.
 Acte de foi au Maréchal, 297.
 Action Catholique, 617-627.
 Action Catholique Indépendante (A. C. I.), 620-624.
 Action sociale (paroisse), 612-614.
 Administration allemande, 30-31.
 Administration des sacrements, 558-559, 683-697.
 Aération, 73, 82, 454, 498.
 Affaires Étrangères (concours), 166-167.
 Affaires judiciaires, 462-463.
 Affichage de la Convention de Genève, 465.
 Age moyen des prisonniers, 127.
 Agence COLGO, 383-385.
 Aînés (départ des), 19.
 Aînés de familles nombreuses, 21, 282.
 Ajustage d'uniformes, 422-423.
 Alimentation allemande, 44-49.
 Aliments fermentés, 46-47.
 Alliance Universelle des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens, 148.
 Alsaciens, 20.
 Amicales régimentaires et groupements d'Armes, 378-380.
 Anciens Combattants de 1914-18, 21, 282.
 Anciens Combattants atteints par la limite d'âge, 21, 282.
 Annuaire de l'Oflag, 18, 542.
 Appels, 27, 75, 427-434.
 Architectes, 27, 190-192.
 Architecture, 189-192.
 Archives abandonnées, 2-4.
 Archives officielles secrètes, 9.
 Argent avancé par les prisonniers, 55.
 Argent français, 23-24, 407.
 Arrêts de rigueur, 461.
 Art religieux dramatique, 607-608.
 Art religieux plastique, 192, 608-609.

Arts et techniques : expositions, 191, 226-235.
 Arts ménagers, 98-104.
 Aspirants, 19, 21.
 Assistance aux messes des fêtes, 657-658.
 Assistance aux messes de semaine, 687-688.
 Assistance aux messes dominicales, 656-657.
 Associations ecclésiastiques, 575-578.
 Atelier Jeunesse (Cercle Pétain), 307.
 Ateliers, 27.
 Athlétisme, 115-117.
 Aumônerie Générale des Prisonniers, 528-530, 542, 551.
 Aumôneries, 14, 546.
 Aumôniers divisionnaires, 21, 530-533, 543-545.
 Auxiliaires ecclésiastiques, 542-552.

B

Bagages, 2-3, 749.
 Baignades, 105-107.
 Bains de soleil, 115-116.
 Ballon Captif, 391-394.
 Banques du camp, 408-409.
 Baptêmes, 559, 684.
 Baraques (Gross-Born), 13, 68-72.
 Barbelés, 68, 73.
 Barbes (port interdit), 89-90.
 Basket-ball, 111.
 Beaux-Arts, 189-225.
 Belles-Lettres, 174-189.
 Bibliothèque allemande, 170-172, 318.
 — des langues étrangères, 171-172, 318, 353-354.
 — familiale catholique (projet), 174.
 — impériale, 348.
 — sportive, 172.
 — universitaire, 146, 147-148, 149, 155-156, 158-159, 161.
 Bibliothèques, 14, 26-27, 169-174, 496, 503.
 Bibliothèques catholiques, 589-591.
 Blanchissage en ville, 95-97.
 « Bobards », 484-491.
 Bois mort, 51, 78-81.
 Bougies de l'aumônerie, 86.
 Boule lyonnaise, 112.
 Brevet agricole, 167.

Brevet sportif du prisonnier, 109.
Bricolage, 27.
Bureau d'informations coloniales, 348.

C

Café du Brésil, 63.
Cahiers Franco-Allemands, 314-315, 317-318.
Caisse de camp, 408-409.
Caisse de Virements, 410-413.
Caisse de Blocs, 407-408.
Calories de la ration alimentaire, 65-67.
Camouflage, 85-86.
Camp d'Arnsvalde, 3, 15-17, 72-77, 456.
Camp de Gross-Born, 12-15, 68-72, 456.
Cantines, 27, 42, 49-56, 455, 494-495, 501.
Cantonnements des étapes, 746-748.
Casernement d'Arnsvalde, 72-77.
Casernement de Gross-Born, 68-72.
Casse-croûte, 41, 42, 44.
« Cathédrale » de l'Oflag II D, 533-534.
Causeries pédagogiques (Instituteurs), 165-166.
Causeries religieuses, 655.
Cellule communiste, 321.
Censeurs allemands, 31, 156, 472-474.
Censure des colis, 256-260, 460, 477-478.
— du *Journal Parlé*, 327-329.
— des lettres, 255-256, 439, 460.
— des livres, 156, 170-172, 258, 460.
— des pièces de théâtre, 210-211.
— de la presse locale, 393-394, 394-395.
— des programmes universitaires, 457.
— des sermons, 554-555.
Centre Enseignement religieux, 553.
— Entraide de Paris, 521-523.
— Entraide du camp, 14, 27, 62-63, 83, 344, 405-406, 414-425, 455-456, 507-523.
— Études Nord-Africaines, 339-340.
— Études de l'Empire, 347-348.
— Formation Générale (Chantiers de Jeunes), 310-312.
— Hébert, 109.
— Informations économiques et techniques, 167.
— Lyautey, 308-310.
Cercle colonial, 376.
— économique, 163-164.
— Enseignement, 153, 318-319.
— Pétain, 14, 31, 301-306.
— technique, 158, 164, 376.
Cercles d'études professionnelles, 163.
Certificats et diplômes acquis, 156-157, 159-160, 161-162.
Châlits, 70, 73.
Chanteurs (solistes), 201.
Chantiers de Jeunesse, 306-312.
Chant liturgique, 600-607.

Chapelles du camp, 531-533, 533-536.
Charbon, 78-79.
Charité efficace, 702-704.
Chauffage, 70, 77-83, 493-494, 498-499.
Chaussettes, 95.
Chaussures, 97-98, 455, 494, 501.
Chefs de blocs allemands, 30.
Chorales profanes, 200-201.
Chronique sportive, 391-392.
« Ciment » (Journal du Groupement Liberté), 336-337.
Cinéma, 223-225, 334.
Classes sociales au camp, 367-371.
Climat, 78-80, 744.
Clubs sportifs, 107-108.
Colis collectifs, 25, 59-64, 455, 481.
— d'Alexandrie, 59, 62-63, 415-416.
— de Noël, 61.
— distribution lente, 63-64.
— du Brésil, 63-64.
— endommagés, 58, 480.
— expédition en France, 24, 481.
— individuels, 25, 57-58, 474-484.
— individuels du Centre d'Entraide, 420.
— volés par les Allemands, 63-64.
Collaboration et Résistance, 312-323, 443-445, 450-451.
Collectes du Centre d'Entraide, 515, 516-521.
Combustible, 77-83.
Comité de lecture (théâtre), 210-211.
— d'Entraide aux Étudiants mobilisés et prisonniers, 147.
— France-Allemagne :
Docteur Brahn au camp, 272-273.
Professeur Grimm au camp, 270-271.
— Gaulliste Républicain, 321, 337-338.
Commandants allemands du camp, 28-30.
Commandants français du camp, 31-37.
Commission artistique, 14, 189, 382.
Commission des Ordinaires (C. D. O.), 14, 49-56.
Commission des Sports, 107-109.
Commission Mixte (Service de Santé), 124, 404, 502.
Compagnons de France, 307.
Compositeurs, 196.
Compte rendu :
— des étapes du retour au C. I. C. R., 728.
— des visites des délégués Scapini, 260-269.
Communications inter-blocs, 23, 144-145.
Communions « de dévotion », 688-691.
Conclusions, 763-777.
Conclusions des délégués du C. I. C. R., 497-498, 506.
Conclusions sur la pratique religieuse, 770-773.
Concours d'architectes, 190, 191-192.
Concours de pêche (Centre d'Entraide), 518.

Concours divers, 239.
 Condensation dans les baraques, 71.
 Conditions du voyage de retour, 744-753.
 Conférences profanes, 27, 134-142, 496.
 Conférences religieuses 555-557.
 Conférenciers en renom, 139-142.
 Confirmations, 559, 685.
 Congés libérables, 21-22, 283-284.
 Conseil de l'Université, 152.
 Conseil juridique, 462-463.
 Conserves à la réserve, 58, 480-481, 499-500.
 Contacts individuels gardés (plan religieux), 774-775.
 Contrats de travail, 22, 75, 273-281, 316, 455, 459-460, 504-505.
 Contre-épreuve sur la pratique religieuse, 659-660.
 Convention de Genève de 1929, 98.
 Conversations et cours d'allemand, 253-254.
 Cordonniers, 97-98.
 Correspondance, 497, 503-504.
 Costumes et costumiers (théâtre), 212-213.
 Coupures de courant, 84-86.
 Cours clandestins aux officiers d'active, 35, 339-341.
 Cours de moniteurs d'Éducation Physique, 109.
 Cours de religion, 552-554.
 Cours d'initiation à la philosophie, 139.
 Cours du mark, 49.
 Cours universitaires, 149-150, 154, 157, 160.
 Couturiers, 103-104.
 Couvertures, 71, 478-479, 494, 499, 501.
 Créations théâtrales, 208-212.
 Critique littéraire, 177-181.
 Croix Rouge Française, 59-60, 126, 193.
 Croix-Rouge Internationale (Genève), 60-61, 116, 126-127, 148, 465-466, 471-472, 491-507.
 Cross-Country, 112.
 Cuisine collective du Centre d'Entraide, 64-65, 420-422.
 Cuisines, 27, 98-100, 102-103, 494, 499-500.
 Cuisines de plein air, 70.
 Cuisinières à charbon, 81-82.
 Curé de la paroisse, 536-541.

D

Danses folkloriques, 372-376.
 Débuts à Arnswalde, 26-28.
 Débuts à Gross-Born, 23-24.
 Décès, 129-130, 496, 502, 565-568.
 Défense passive, 85-86.
 Déficiences et abandons des fidèles, 676-679.
 Déficiences et abandons du clergé, 679-683.
 Délégation de solde, 407, 459.
 Démarches et réclamations (au cours des étapes), 749-751.

Denier du culte, 569-572.
 Dénonciations, 321, 332, 334, 360, 362.
 Denrées alimentaires (C. I. C. R.), 61.
 Dentistes, 117-118, 496, 502-503.
 Départ pour Arnswalde (préparatifs), 24-25.
 Départs collectifs du camp, 19-23.
 Dépenses de la paroisse, 572-574.
 Désinfection, 87-89, 495, 501.
 Désouchage, 78.
 Détentes au camp, 382-385.
 Développement de la foi, de la piété, de la religion, 655, 698-706.
 Différences entre le christianisme avant-guerre et au camp, 709-715.
 Directeurs d'Études (Université), 144.
 Discipline militaire, 33, 497, 505.
 Discours des colonels allemands, 43.
 Distractions intellectuelles du début (conférences), 134-142.
 Distribution des colis collectifs par le C. E. A., 417-418.
 Distribution des colis individuels, 477-478.
 Douches, 27, 77, 87-89, 495, 501.
 Doyen de Faculté :
 — Droit, 160.
 — Lettres, 154.
 — Sciences, 157.
 Doyen des officiers du camp, 31-37, 460-461.
 « Droit des pauvres », 516.

E

Échappés vers les Russes (au retour), 730-731.
 École d'Uriage, 307.
 École Supérieure d'Organisation Professionnelle (E. S. O. P.), 145, 162-163.
 Écrit sur le Sable (E. L. S.), 14, 27, 288-302, 333, 394-402.
 Écriture Sainte, 556.
 Éducation physique, 107-109.
 Effectifs des étudiants, 144-145, 155, 158, 161.
 Effectifs du camp, 18-23.
 Effets de Lyon, 94.
 Effets des colis individuels, 478-479.
 Égoïsme, 507-508.
 Égoïsme instinctif ou charité, 702-704.
 Électricité, 27, 84-86.
 Emplois du temps (vie intellectuelle), 136.
 Enquête auprès de l'A. C. I. (I), 652-653.
 Enquête auprès de l'A. C. I. (II), 653-654.
 Enquête auprès du clergé, 651-652.
 Enseignement primaire, 165-167.
 Enseignement secondaire, 165.
 Entassement dans le camp, 27.
 Enterrements des Russes, 34.
 Entre Nous (presse locale), 402.
 Entretien avec l'homme de confiance (C. I. C. R.), 496, 505-506.

Envois de fonds du Centre d'Entraide, 521-522.
 Épidémies, 127, 456.
 Épouillage, 87-89.
 Escrime, 113.
 Esprit de conquête catholique, 708-709.
 Étapes de la route (en 1945), 722-742.
 État-Major français, 42.
 État sanitaire 25, 117-130.
 État sanitaire avant les étapes (1945), 744.
 État sanitaire après les étapes (1945), 752-753.
 Études commerciales, 167.
 Étuves, 88.
 Eucharistie, 558, 687-691.
 Évasions, 26, 34, 77, 319-320, 353-365, 450.
 Évolution religieuse pendant la captivité, 698-706.
 Exams universitaires, 156-157, 159-160, 161-162.
 Exercices du culte, 496, 503.
 Expositions artisanales, 226-228.
 — Art contemporain, 233.
 — Beaux-Arts, 228-231.
 — Botanique et Horticulture, 230.
 — Culture Française, 232-235.
 — Électricité, 233.
 — « France-Monde », 15, 191, 341-349.
 — « L'Âme des Camps », 457.
 — Lettres, 234.
 — Mariale, 591-593.
 — Métallurgie, 231.
 — Missionnaire, 593-596.
 — Musique contemporaine, 233-234.
 — Peinture, 192-194, 228-231, 387-388, 496.
 — Sciences, 232-233.
 — Textiles et Matières plastiques, 230.
 — Travaux Publics et Architecture, 230.
 Extinction des feux, 84-86.
 Extrême-Onction, 559, 692.

F

Faculté de Droit, 160-162.
 Faculté des Lettres, 153-157.
 Faculté des Sciences, 157-160.
 Fatigue, cause de déficiences religieuses, 663-666.
 Fédérations sportives, 107-108, 116.
 Fête de l'enseignement primaire, 166.
 Fichier, 467-468.
 Foi vivante, 698-702.
 Fonds Européen de Secours aux Étudiants (F. E. S. E.), 147-148.
 Fonds secrets du Doyen des officiers, 483-484.
 Foot-ball, 110-111.

Fouilles, 4, 24-27, 92-93, 333-334, 436-441, 453.
 Fournitures scolaires, 147-149.
 « France-Acadie » (Comité), 348-349.
 Funérailles en Allemagne, 464.

G

Garages, 74, 498.
 Gardiens, 25-26, 460-463.
 Gaullisme (et Pétainisme), 312-323.
 Gaz (Arnsvalde), 82.
 Généraux prisonniers, 71, 458.
 Gestapo, 333, 361, 457.
 Gouvernement des âmes, 568-574.
 Grippe, 128, 456.
 Groupe :
 — (des) Centraux, 376-377.
 — Marial des Brancardiers, 583-584.
 — (des) Mineurs, 376-377.
 — Saint-François de Sales, 584-585.
 Groupement des Dessinateurs et Peintres Amateurs (G. D. P. A.), 193.
 Groupement des Instituteurs, 166-167.
 Groupement Liberté (G. L.), 321, 334-337.
 Groupements d'affinités, 372-380.
 Groupements professionnels, 376-378.
 Groupements provinciaux et folkloriques, 372-376.
 Guignol lyonnais, 383.

H

Habillement, 91-98, 455-456, 494, 500-501.
 Hagiographie, 557.
 Histoire de l'art (peinture), 194.
 Histoire de l'Église, 556-557.
 Histoire de la musique, 206-207.
 Hockey sur glace, 114.
 Homme de la Semaine (L'), 391-392.
 Honneurs rendus aux morts, 565-568.
 Hygiène générale, 127, 454, 495-496, 501-502.

I

Identité des prisonniers, 23-24.
 Immatriculation des prisonniers, 23-24.
 Inauguration d'une statue au bloc II, 387, 389.
 Index des livres interdits, 258.
 — des œuvres musicales interdites, 258-259.
 Infirmerie, 118-121, 126, 456, 496, 502-503.
 Infirmeries, 118.
 Informations pédagogiques, 166.
 Ingénieurs chimistes, 376.
 Inquiétude religieuse ou foi vivante, 698-702.
 Inscriptions aux Facultés, 144.

Inspection d'officiers italiens 436.
— primaire (préparation à l'), 166.

Inspections, 76, 93, 435-436.
Instruments de musique, 196-197.
Interprète français, 36, 460-461
Interrogatoires, 458.
Interventions auprès de la Croix Rouge (étapes), 751.
Interventions auprès des Allemands (étapes), 749-751.
Interventions auprès des amis (étapes), 751.
I. S. F. : (Ils sont foutus), 330.
Israélites, 118, 334, 453.

J

Jardins, 25, 56, 89, 93.
Jeux de société, 380-382.
Jouets de Noël, 192, 512-513.
Journal parlé, 136, 326-329.
« Jus » (tisane matinale), 43-44.

K

Kermesse, 385-390, 496, 509-512.
Kommandos (aide aux), 508-509, 514-516.
Kommandos (aumôniers de), 547, 549.

L

Lampes à graisse, 83, 86.
Lampes électriques, 84-86.
Lancement de l'A. C. I. au camp, 620-624.
Lavabos, 27, 77, 86-87, 501.
Lenteur du courrier, 471-472.
Lentilles d'Alexandrie, 62-63.
Lessives, 94-97, 101, 103.
Lettres, 468-474.
Libération du groupe de Soest, 756-762.
Libération du groupe de Wietzendorf, 753-755.
Liberté du culte, 456-457.
Lieux de culte, 533-536.
Limitation des colis, 57.
Limites de l'ouvrage, 4-5.
Linge de corps, 94-97, 455-456, 494, 500-501.
Liturgie, 556.
Livre d'Or (au Maréchal Pétain), 293.
Livres (censure des), 31.
Livres scolaires, 147-149.
Locaux des musiciens, 197-198.
Locaux universitaires, 146-147, 437-438.
Logement, 68-91, 454, 493-494, 498-499.
Loteries (Secours National), 520.
Lübeck (mutations à), 21-22, 32, 34, 36, 314.
Luges, 114.
Lunettes, 119, 121.

M

Magistrature (Concours de la), 162.
Malades à rapatrier, 21, 120, 123-124, 463-464, 496, 502.
Malades au cours des étapes du retour, 749.
Malades restés à l'Oflag II B, 721, 731-732.
Maladies mentales, 121-122, 129, 502.
Manifestations intellectuelles, 174-239.
Manifestations liturgiques importantes, 562-565.
Manifestations patriotiques, 320, 349-353.
Manifestations religieuses après le retour, 774.
Marché noir, 41-42, 44, 51-52, 81, 405-406, 413-414, 419-420.
Marche sportive, 106-107, 115-116.
Mariages, 559, 696-697.
Marmites norvégiennes, 65.
Matériel liturgique, 528, 530-533.
Médicaments achetés par le Centre d'Entraide, 423.
Médicaments confisqués, 119 121.
Menus de prisonniers, 40-41, 44-49, 62.
« Mercredis Naturalistes », 139.
Messes au camp, 530.
Messes pontificales, 532.
Metteurs en scène, 216-219.
Miradors à Arnswalde, 17, 73.
— à Gross-Born, 13-14, 68.
Mission Scapini, 14, 33, 34-35, 169, 260-269, 465, 540.
Missions en visite au camp, 260-273.
Allemands ou leurs alliés, 269-273.
Puissances neutres, 269.
Mobilier, 69-71, 73-74.
Mobilier et ouvroir liturgiques, 596-599.
Modifications de la liturgie sacramentaire, 712-715.
Monnaies de camp, 406-407, 410-413, 418.
Montwy (officiers venus de), 22.
Morale, 556.
Morbidité, 127-129, 456.
Motifs d'emprisonnement, 441-443.
Mouvements, dirigés par les laïcs dans la paroisse, 612-627.
Moyens de sanctification, 557-568.
Musiciens en renom, 198-199.
Musique de chambre, 202.
— de jazz, 202-204.
— enregistrée, 205-206.
— légère (orchestre de brasserie), 202.
— profane, 194-207.
— profane : appréciation, 204-207.
— profane instrumentale, 201-204.
— profane vocale, 200-201.
— religieuse paraliturgique, 609-612.
— symphonique, 202.

N

Naturalisation allemande (demande de), 315-316.
 Niveau religieux atteint, 715-717.
 Nord-Africains, 21, 454, 497.
 Notariat (Cours pratique de), 162.
 Notes sur les Contrats de travail en Allemagne, 273-278.
 Nourriture, 39-68, 453-455, 494-495, 499-500, 501.
 Nourriture pendant les étapes du retour, 744-745.
 Nouvelles inédites, 175-177.

O

Objectivité des comptes rendus du C. I. C. R., 491-492.
 Objets des prisonniers, 459.
 Objets interdits, 23-25.
 Oblature bénédictine, 577-578.
 Obligation du salut, 457.
 Obstacles à la pratique religieuse, 663-676.
 — dus à la captivité, 663-666.
 — dus à nos gardiens, 666-669.
 — dus aux camarades, 669-676.
 Œuvres d'apostolat, 587-612.
 Œuvres de charité, 585-587.
 Œuvres de délassement, 607-612.
 Œuvres de formation et de doctrine, 587-593.
 Œuvres de sanctification, 578-585.
 Œuvres, dirigées par le clergé, 578-612.
 Œuvres liturgiques, 596-607.
 Œuvres missionnaires, 593-596.
 Œuvres poétiques, 181-187.
 Offices dominicaux, 561-562.
 Offices du soir, 691.
 Offices quotidiens, 560.
 Officiers-conseils, 21-22, 284, 316.
 Opérations chirurgicales, 119, 122, 128-129, 456, 496.
 Oratoires au camp, 535, 536.
 Orchestre du camp, 14, 503.
 Ordinaire allemand, 44-49, 458.
 Ordonnances, 21, 27, 81, 95, 138, 458, 483, 498.
 Ordre (sacrement de l'), 559, 692-696.
 Ordres en français, 458.
 Organisateur initial des conférences et cours, 134.
 Organisation :
 — des loisirs, 380-390.
 — des marchés, 405-406.
 — des paroisses (II D), 530-533.
 Organismes privés : envois de colis, 61.
 Otages gardés parmi les malades, 361, 463-464.

P

Paillasses, 70, 73, 88, 454, 498-499.
 Pain, 42, 44, 45-46, 64, 413.
 Paraliturgies, 559-560, 587-589.
 Parasites, 72, 87-89, 495, 501.
 Parioisse de l'Oflag II B (Arnsvalde), 535-536, 548.
 Parioisse de l'Oflag II D (Gross-Born), 527-530, 547-548.
 Parioisse et Allemands, 645-650.
 Parioisse et camp, 641-645.
 Parioisse et hommes de troupe, 627-632.
 Parrainage de l'Université, 147, 155.
 Partitions musicales, 195-196.
 Pascalisants, 658-659.
 Passation des pouvoirs de chef de camp, 461.
 Pasteur (départ d'un), 22.
 Patinoires, 114.
 Pays « sociologiques » et pratique religieuse, 660-663.
 Peinture, 192-194.
 Pelote basque, 111-112.
 Pénitence (sacrement de), 558, 685-686.
 Pères de familles nombreuses, 282.
 Persévérance religieuse ou abandon, 774-777.
 Pesées mensuelles, 68, 122-123, 126-127.
 Pétaïn (le camp et le Maréchal), 34, 35, 287-306, 312-323.
 Pétaïnisme (et Gaullisme), 312-323.
 « Petit Déchainé » (le) : presse locale, 402-403.
 Pharmaciens, 117-118.
 Photographies, 474, 520.
 Pièces de théâtre, 208-212, 219-220.
 Piété communautaire, 704-706.
 Pillage par les Allemands, 459.
 Piquet d'incendie, 76.
 Piqûres achetées par le Centre d'Entraide, 423.
 Piqûres antityphoïdiques, 119, 127.
 Piqûres contre le typhus, 127, 502.
 Planeurs (modèles réduits), 226, 383, 387, 390.
 Poêles, 70.
 Poésies, 181-187.
 — en patois, 181-182.
 — lyriques, 182-187.
 — satyriques, 182.
 Police judiciaire, 450-451, 462-463.
 Polonais, 25-26, 118, 443-445.
 Pommes de terre, 45, 54-55, 494, 500.
 « Popotes », 379-380.
 Population au début de la captivité, 18-19.
 Population pendant la captivité, 19-23.
 Portraits de camarades, 193-194.
 Poste, 31, 467-484.
 Postkartei (fichier), 467-468.

Poursuites judiciaires, 461-463.
 Pratique religieuse, 654-663, 770-773, 774-777.
 Premières communions, 691.
 Préparatifs de départ (du II B), 719-722.
 Préparation des mets, 98-100, 102-103.
 Presse allemande, 248.
 Presse locale, 391-403.
 Presse pro-allemande, 248-253.
 Prêtres au camp, 692-693.
 Prêtres-combattants, 531-533, 545-548.
 Prêtres-combattants (départ des), 19-20, 496, 503, 545-546.
 Prière individualiste ou piété communautaire, 704-706.
 Prière liturgique, 559-562.
 Prières, 532.
 Prison au camp, 441-443, 461.
 Privations des derniers mois, 67-68.
 Privations du début, 40-44.
 Prix de l'Académie Française, 152-153, 540.
 Problème de l'école, 672-676.
 Procès imaginaires (plaidoiries d'un Recteur), 178-179, 383, 520.
 Procès-verbaux d'examens passés à l'Oflag, 169.
 Produits pharmaceutiques, 479.
 Professeurs de l'Université, 146, 150, 152, 154, 157-158, 160.
 Programme des Chantiers de Jeunesse, 308-310.
 Programme du Centre de Formation Générale, 310-312.
 Programmes musicaux, 200-206.
 Promenades, 105-107, 456, 495-496.
 Promenades des punis, 462.
 Protestants, 496, 503, 536, 632-641.
 Publicité, 164, 167, 231-232.

Q

Questionnaire de l'U. N. A. C. (Union Nationale des Amicales des Camps), 7.
 Questionnaire du Comité d'Histoire de la 2^e Guerre Mondiale, 8-9.

R

Rabin (assassinat du Lieutenant), 441, 449-452.
 Raccommodage, 101, 103-104.
 Radio allemande, 242-247.
 Radio clandestine, 329-334, 475.
 Radioscopie et radiographie, 127, 502.
 Rapatriement des aumôniers militaires, 543-545.
 Rapatriements, 21-22, 281-286, 496, 502.
 Rapport entre « pascalisants » et « messalisants », 659.

Rareté des nouvelles de l'extérieur, 259-260.
 Rations des punis, 48, 462.
 Rations officielles, 45.
 Réalisations musicales, 199-207.
 Réalisations théâtrales, 219-223.
 Réchauds à gaz, 82, 102-103.
 Réchauds électriques, 82, 100, 103.
 Recteurs de l'Université, 150-153.
 Récupération de l'aluminium, 99.
 Récupération des casques, 91.
 Réfectoires, 43, 48.
 Régime de nuit, 23.
 Régime des malades, 496, 502-503.
 Registre paroissial, 569.
 Règlement intérieur à l'Oflag II B, 75-77.
 Relève de la garde, 426-427.
 Remèdes, 119-121, 126, 502-503.
 Réparation des montres par le Centre d'Entraide, 423, 519.
 Répartition des prisonniers dans le camp, 22-23.
 Repas, 28.
 Répétitions théâtrales, 212.
 Représailles, 453.
 Résistance (et Collaboration), 312-323.
 Responsabilités allemandes pendant les étapes du retour, 742-753.
 Résultats de l'Action Catholique, 626-627.
 Retour en France, 755, 761-762.
 Réunions clandestines au Cercle Pétain, 70.
 Réunions des fidèles, 580-581.
 Réunions des prêtres, 578-580.
 Revalorisation du sacerdoce, 706-708.
 Révolution Nationale, 291.
 Rosaire vivant, 581-583.
 Routiers Scouts de France, 532, 614-617.
 Rugby, 111.
 Russes (enterrements des), 445-449.

S

Sabotage, 85.
 Sabotage de la radio allemande, 244-246.
 Sabots, 97, 494.
 Sacs de couchage, 96.
 Saint-Cyriens, 379.
 Saint-Maixentais, 379.
 Salle de gymnastique (Turnhalle), 74.
 Salles d'études, 27, 135-136.
 Salles de théâtre (décors et accessoires) 214-216.
 Salon d'automne, 227, 229-231.
 Salon de printemps, 227, 229.
 Salon de la Publicité, 231-232.
 Salons de coiffure, 89-90, 502.
 Salons de peinture, 192-194.
 Salzwedel (de ... à Soest = Oflag VI A), 740-742.
 Sanctions, 244-246, 354, 355, 357, 363, 461-462.

Sanctions Giraud, 21, 76, 343, 453, 457, 461-462, 503.
 Sanitaires, 21, 106, 117-118, 126.
 Schokken (officiers venus de), 22.
 Schublin (officiers venus de), 22.
 « Schubinettes » (réchauds à papier), 83, 103, 519.
 Sciences et Techniques, 138.
 Scoutisme Français, 307, 379.
 Sculpture, 192.
 Séances théâtrales : organisation, 215-216.
 Secours aux stalags filleuls, 516-521.
 Secours National, 192, 508-513.
 Section de la Société Chimique de France, 158.
 Séjour à Soest (pratique religieuse), 756-757, 770-771.
 Séjour-à Wietzendorf (pratique religieuse), 771.
 Semaines d'Études, 187-189.
 Semaines Saintes, 562-565.
 Séminaristes, 548-551, 693-694.
 Sermons, 554-555.
 Service d'accueil du Centre d'Entraide, 423.
 Service d'aide aux hommes de troupe, 423-425.
 Service de documentation du Centre d'Entraide, 519.
 Service de l'autel, 599-600.
 Service de Santé : fonctionnement, 118-121, 126-127.
 Service des échanges du Centre d'Entraide, 416, 418-419.
 Service des portraits du Centre d'Entraide, 423, 519.
 Service juridique du Centre d'Entraide, 423, 519.
 Service liturgique d'hiver à l'Oflag II B, 535.
 Service postal, 27, 467-484.
 Service postal : fraudes, 323-326.
 Services allemands, 28-31.
 Services divers du Centre d'Entraide, 517-520.
 « Services rendus » (rapatriements pour), 21-22, 34-35, 284-285.
 Silos de pommes de terre, 51, 54-55.
 Société des Sciences Naturelles de Lausanne, 148.
 Société Vaudoise des Sciences Naturelles, 148, 158-159.
 Soins dentaires, 118, 121.
 Soixante-dix années de culture française (1870-1940), 187-189, 232-235.
 Solidarité dans le camp, 423-425.
 Soldes, 407, 458-459, 497, 505.
 Sonderfuhrer, 255.
 Soupe aux fèves de betteraves, 47.
 Soupe aux orties, 46.
 Spiritualité, 556.

Sports, 27, 72, 104-117, 495-496, 502.
 Sports collectifs, 110-114.
 Sports de combat, 110.
 Sports d'hiver, 114.
 Stage (Conférences du), 162.
 Stage d'Éducation Générale, 164.
 Statistique médicale, 128-129.
 Stock de réserve du Centre d'Entraide, 419-420.
 Sujets de conférences, 137-139.
 Survie de l'Oflag II D-II B, 773-777.
 Survie religieuse de l'Oflag, 774-777.

T

Tabac, 49, 53, 55, 61, 413.
 Taies de traversin, 95-96.
 Tailleurs, 101, 103-104.
 Tapioca ersatz, 47.
 Tennis, 112-113.
 Tennis de table, 112.
 Tentative de bilan religieux, 697-717.
 Tenues de Lyon, 94.
 Terrains de jeux, 72, 74, 110.
 Théâtre, 27, 207-223, 496, 503.
 Théorie musicale, 206-207.
 Tickets de soupe, 41.
 Tiers-Ordre franciscain, 575-577.
 Tirage au sort, 42.
 Toilettes, 72, 77, 90-91.
 Torchons de toilette, 95.
 Total des officiers en contrats de travail, 279-281.
 Trait d'Union, 248-250, 314, 355-356, 496.
 Traitement des officiers, 458.
 Transfert des prisonniers, 459.
 Travaux personnels, 235-239, 504.
 Tribunaux allemands, 462-463.
 Tricots, 101-102, 104.
 Troc pendant les étapes, 751.
 Tuberculose, 128, 496, 502.
 Tunnels, 14, 28, 72, 77, 117, 354, 357, 358-361, 364, 437, 443, 449, 535.
 Turnhalle, 535-536.
 Typhus, 122, 128, 448-449, 496.

U

Université, 14, 26-27, 142-169, 321-322, 503.
 Université : activités annexes, 162-169.
 Université de Genève, 147.
 Université de Greifswald, 155.
 Université de Königsberg, 148.
 Ustensiles de cuisine, 99-100, 103.

V

Vaguemestres, 468-470.
 Vaisselle, 43, 103.

Validation des examens, 149, 152, 167-169, 191-192, 551.
Vedettes féminines, 217-218.
Vedettes masculines, 218-219.
Venaison, 47.
Vente de « schubinettes » par le Centre d'Entraide, 423.
Ventes aux enchères par le Centre d'Entraide, 517-518.
Vêtements (Comité International de la Croix-Rouge), 61.
Vêtements de drap, 91-94, 455-456, 500-501.
Veufs, pères de trois enfants, 282.
Vie économique au camp, 404-407.
Vignettes, 58.
Vin commandé en France par le Centre d'Entraide, 519.
Violations de la Convention de Genève, 465-466.
Visite du C. I. C. R. pendant les étapes du retour, 729.
Visites au Saint-Sacrement, 533.

Visites médicales, 120, 456.
Vitalité chrétienne, 663-697.
Vivres de réserve, 25, 64.
Vocations tardives, 551-552, 694-696.
Vol de combustible, 80-81, 91.
Volley-ball, 111.
Voyage de Gross-Born à Arnswalde (mai 1942), 25-26.

W

Wagna (officiers venus de), 22.
Wagons « Pétain », 59-61.
Waren (repos à), 733.
Waren (de ... à Salzwedel), 734-740.
Waren (de ... à Wietzendorf), 733-734.
Wirtschaft Kompanie, 423-425.

X, Y, Z

Y. M. C. A., 116, 193, 423, 502.

PLANCHES HORS-TEXTE

CARTE :

Emplacement des camps cités dans l'ouvrage	V
--	---

PHOTOGRAPHIES :

1. Entrée de l'Oflag II D (Gross-Born).	128
2. Oflag II D : Intérieur de baraque	128
3. La Kermesse à l'Oflag II D (août 1941)	160
4. Exposition de jouets (Noël 1941)	160
5. A l'Oflag II B (Arnswalde).	320
6. Exposition de l'Indochine (août 1943)	320
7. Le Corsaire, de Marcel Achard (Oflag II B, novembre 1943)	352
8. L'Annonce faite à Marie, de Paul Claudel (Oflag II B, août 1943).	352
9. Oflag II D (bloc III) : l'Autel	512
10. Oflag II D (blocs I-IV) : la « Cathédrale »	512
11. Cimetière de Gross-Born (Oflag II D)	544
12. Exposition Missionnaire : Oflag II B (octobre-novembre 1943)	544
13. Grand-Messe : Oflag II B (15 août 1943)	704
14. Bagages des prisonniers après le pillage allemand : Oflag II B (janvier-février 1945)	704

PLANS :

Oflag II D (Gross-Born)	32
Oflag II B (Arnswalde)	64
Oflag VIA (Soest)	743

GRAPHIQUE :

Pratique religieuse à l'Oflag II D-II B	776
---	-----

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Dessein initial	I
Ruine de ce dessein	2
Nouveau projet	3
Ses limites	4
Son ambition	5
Son programme	7
Plan d'ensemble	10

I. — MILIEU GÉOGRAPHIQUE 12

a) Gross-Born.	12
<i>Situation géographique</i>	12
<i>Description topographique</i>	13
b) Arnswalde	15
<i>Situation géographique</i>	15
<i>Description topographique</i>	16

II. — ÉVOLUTION HISTORIQUE 17

Population initiale du camp	18
Principaux mouvements de la population du camp	19
Répartition à l'intérieur du camp	22
Régime intérieur du camp	23
<i>Débuts à Gross-Born</i>	23
<i>Préparatifs de départ pour Arnswalde</i>	24
<i>Voyage de Gross-Born à Arnswalde</i>	25
<i>Débuts au camp d'Arnswalde</i>	26
Cadres allemands	28
Cadres français	31

Chapitre premier. — LA VIE MATÉRIELLE

I. — LA NOURRITURE 39

Les privations du début	40
L'ordinaire allemand	44
a) <i>Oflag II D</i>	44
b) <i>Oflag II B</i>	46
Cantines allemandes et Commission des Ordinaires Française (C. D. O.)	49
Les jardins	56
Les colis individuels	57
Les secours collectifs	59
La cuisine collective du Centre d'Entraide	64
L'insuffisance de notre nourriture	65
Privations des derniers mois	67

II. — LE LOGEMENT 68

Le casernement	68
<i>A Gross-Born</i>	68
<i>A Arnswalde</i>	72

Le chauffage	77
<i>A Gross-Born</i>	78
<i>A Arnswalde</i>	81
L'éclairage	84
<i>A Gross-Born</i>	84
<i>A Arnswalde</i>	84
Les accessoires de l'installation matérielle	86
<i>Les lavabos</i>	86
<i>Les douches</i>	87
<i>Les salons de coiffure</i>	89
<i>Les toilettes</i>	90
III. — L'HABILLEMENT	91
Vêtements de drap	91
Linge de corps	94
Les chaussures	97
IV. — LES ARTS MÉNAGERS	98
<i>A Gross-Born</i>	98
<i>A Arnswalde</i>	102
V. — LES SPORTS	104
Les promenades	105
L'éducation physique	107
Les sports collectifs	110
Les sports d'hiver	114
L'athlétisme	115
VI. — L'ÉTAT SANITAIRE AU CAMP	117
Le point de vue de la clientèle	117
<i>Les membres du Service de Santé</i>	117
<i>Le fonctionnement du service</i>	118
<i>L'état sanitaire</i>	121
<i>Les rapatriements</i>	123
Le point de vue du praticien	125
<i>Le Service de Santé à l'Oflag</i>	126
<i>L'étude de la morbidité</i>	127
Réserves apportées à cette étude	129

Chapitre II. — LA VIE INTELLECTUELLE ET ARTISTIQUE

I. — CONFÉRENCES	134
Leur lancement	134
L'emploi du temps	139
Les sujets traités	137
Les principaux conférenciers	139
II. — L'UNIVERSITÉ DE L'OFLAG	142
Son organisation	142
<i>Aperçu chronologique</i>	142
<i>Problèmes matériels</i>	146
<i>Organisation des cours</i>	149
<i>Les cadres</i>	150
Les diverses Facultés	153
<i>Faculté des Lettres</i>	153
<i>Faculté des Sciences</i>	157
<i>Faculté de Droit</i>	160

Activités annexes de l'Université	162
Résultats obtenus : validation des examens	167
III. — BIBLIOTHÈQUES DU CAMP	169
IV. — MANIFESTATIONS INTELLECTUELLES	174
Belles-Lettres	174
<i>Nouvelles inédites</i>	175
<i>Critique littéraire</i>	177
<i>Œuvres poétiques</i>	181
<i>Semaines d'études</i>	187
Beaux-Arts	189
<i>Architecture</i>	189
<i>Sculpture</i>	192
<i>Peinture</i>	192
<i>Musique</i>	194
Aspects matériels de la vie musicale	195
Phalange des musiciens	198
Réalisations musicales à l'Oflag	199
Appréciation d'ensemble	204
<i>Théâtre</i>	207
Aspects matériels	208
Artistes : troupes et metteurs en scène	216
Réalisations	219
Valeur de ce théâtre	220
<i>Cinéma</i>	223
Expositions d'arts et techniques	226
<i>Expositions artisanales</i>	226
<i>Expositions d'arts et techniques</i>	228
<i>Expositions de culture française</i>	232
Travaux personnels	235

Chapitre III. — LA VIE POLITIQUE

I. — LES OBSTACLES RENCONTRÉS	242
La radio allemande	242
La presse allemande et pro-allemande : conversations et cours d'allemand	247
<i>Presse allemande</i>	248
<i>Presse pro-allemande</i>	248
<i>Presse pro-allemande de zone occupée</i>	250
<i>Conversations et cours d'allemand</i>	253
La censure du service postal	254
Les missions en visite au camp	260
<i>Missions Scapini</i>	260
<i>Missions neutres</i>	269
<i>Missions allemandes</i>	269
Les contrats de travail en Allemagne	273
Les rapatriements	281
II. — LES OBSTACLES TOURNÉS	286
Le camp et le maréchal Pétain	287
<i>Évolution chronologique des faits</i>	287
<i>Activités du Cercle Pétain</i>	301
<i>Jugement d'ensemble</i>	304
Les chantiers de jeunesse au camp	306
<i>Centre de Chantiers de Jeunesse</i>	308
<i>Centre de Formation Générale</i>	310

Collaboration et Résistance : Pétainisme et Gaullisme	312
<i>Aperçu chronologique des faits</i>	312
<i>Jugement d'ensemble</i>	319
III. — LES OBSTACLES VAINCUS	323
Fraudes dans le service postal	323
Journal Parlé au camp	326
Radio clandestine	329
Groupement « Liberté » et « Comité Gaulliste Républicain »	334
<i>Groupement Liberté</i>	334
<i>Comité Gaulliste Républicain</i>	337
Cours clandestins aux officiers d'active	339
<i>Groupement infanterie-cavalerie</i>	339
<i>Groupement artillerie</i>	340
<i>Groupement mixte</i>	340
Expositions du Rayonnement de la France dans le monde	341
Manifestations patriotiques	349
Évasions	353

Chapitre IV. — LA VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

I. — RAPPORTS DES PRISONNIERS ENTRE EUX	371
Groupements d'affinités	372
<i>Groupes provinciaux, folkloriques, professionnels, Amicales régimentaires.</i>	
Organisation des loisirs	380
<i>Jeux, détente, kermesse</i>	
Presse locale	391
<i>Le Ballon Captif, Écrit sur le Sable, etc.</i>	
Échanges monétaires	403
<i>Vie économique, soldes, caisses de blocs et de camp, Caisse de Virements, marché noir</i>	
Entraide au camp	414
II. — RAPPORTS DES PRISONNIERS AVEC LEURS GARDIENS	425
Les appels au camp	427
Les inspections au camp	435
Les fouilles au camp	436
La prison au camp	441
Quelques cas douloureux	443
<i>Le camp et les Polonais; le camp et les Russes; l'affaire Rabin</i>	
Les Allemands et la Convention de Genève (1929)	452
III. — RAPPORTS DES PRISONNIERS AVEC L'EXTÉRIEUR	467
Le Service Postal au camp	467
<i>Service des lettres</i>	468
<i>Service des colis</i>	474
Les « bobards » au camp	484
<i>Thème de la libération et de la paix.</i>	485
<i>« Patientie » attente de la fin de la guerre par la défaite allemande</i>	489
La Croix Rouge Internationale de Genève	491
<i>A Gross-Born</i>	493
<i>A Arnswalde</i>	498
<i>Appréciation d'ensemble</i>	506
Le camp au service de la bienfaisance	507
<i>Le camp et le Secours National</i>	508

<i>Les efforts du Centre d'Entraide</i>	513
Aide aux kommandos voisins	514
Le Centre d'Entraide	516
Action du Centre d'Entraide de Paris	521
Le Centre d'Entraide depuis la libération	523

Chapitre V. — LA VIE RELIGIEUSE

I. — CADRE DE LA PAROISSE	527
Justification du mot « paroisse »	527
Organisation des paroisses de Gross-Born	530
Différents lieux de culte	533
La paroisse unique d'Arnswalde	535
II. — DIRECTION DE LA PAROISSE	536
Le « curé »	536
Les auxiliaires ecclésiastiques	542
<i>Aumôniers divisionnaires</i>	543
<i>Prêtres-combattants</i>	545
<i>Séminaristes</i>	548
<i>Vocations tardives</i>	551
III. — VIE DE LA PAROISSE	552
Diffusion de la doctrine	552
Moyens de sanctification	557
Gouvernement des âmes	568
IV. — STRUCTURE SOCIALE DE LA PAROISSE	574
Associations ecclésiastiques : Tiers Ordre et Oblature	575
Œuvres, dirigées par le clergé	578
<i>Œuvres de sanctification : Rosaire Vivant, Groupe Marial, Groupe Saint-François de Sales</i>	578
<i>Œuvres de charité</i>	585
<i>Œuvres d'apostolat</i>	587
Œuvres de formation et doctrine	587
Œuvres missionnaires	593
Œuvres liturgiques	596
Œuvres de délassement	607
Mouvements, dirigés par les laïcs	612
<i>Action sociale</i>	612
<i>Scouts de France</i>	614
<i>Action Catholique</i>	617
V. — RELATIONS DE LA PAROISSE ET DU CAMP	627
La paroisse et les hommes de troupe	627
Les Protestants dans le camp	632
La paroisse et l'ensemble du camp	641
La paroisse et les Allemands	645
VI. — PRATIQUE RELIGIEUSE ET VITALITÉ CHRÉTIENNE	651
La Pratique religieuse	651
<i>Les faits de pratique religieuse</i>	654
<i>Pratique religieuse et « pays sociologiques »</i>	660
La Vitalité chrétienne	663
<i>Les ombres</i>	663

Obstacles dus à la captivité, à nos gardiens, à nos camarades . . .	663
Déficiences et abandons	676
<i>Les lumières</i>	683
Tentative de bilan	697
<i>Évolution religieuse pendant la captivité</i> :	698
<i>Résultat obtenu sur le plan religieux</i>	706

RETOUR, LIBÉRATION

RETOUR	719
Les préparatifs de départ	719
Les étapes de la route	722
<i>Jusqu'à Waren</i>	722
<i>De Waren au terminus</i>	733
La responsabilité de nos gardiens	742
LIBÉRATION	753
Groupe de Wietzendorf (Oflag 83)	753
Groupe de Soest (Oflag VI A)	750
CONCLUSION, SURVIE	763
APPENDICES	779
I. — Cadres allemands (fin 1944)	779
II. — Principales conférences des premiers mois (bloc III)	779
III. — Relevé, par sessions, des examens passés au camp	780
IV. — Liste chronologique des spectacles musicaux de l'Oflag	781
V. — Musiciens présentés dans les concerts symphoniques	783
VI. — Œuvres entendues dans les concerts de musique de chambre	784
VII. — Liste chronologique des séances théâtrales de l'Oflag	785
VIII. — Programme du Centre de Formation Générale (1943-1944)	787
IX. — Liste, reconstituée, des sujets de cours religieux	788
X. — Liste, reconstituée, des conférences religieuses	789
XI. — Liste des prières composées à l'Oflag et retrouvées depuis le retour	790
XII. — Premier questionnaire-enquête, aux membres du clergé	791
XIII. — Deuxième questionnaire-enquête, aux membres de l'Action Catholique	791
XIV. — Troisième questionnaire-enquête, aux membres de l'Action Catholique	791
TABLEAU CHRONOLOGIQUE	793
BIBLIOGRAPHIE	807
CONCORDANCE avec le Questionnaire Enquête publié par le Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale	819
INDEX ANALYTIQUE	821
TABLE DES HORS-TEXTE	831
TABLE DES MATIÈRES	833

